Le Siècle.

—

MUSÉE LITTÉRAIRE

IMPRIMERIE LANGE LÉVY ET COMPAGNIE, 16, RUE DU CROISSANT.

Le Siècle.

MUSÉE LITTÉRAIRE

CHOIX DE LITTÉRATURE CONTEMPORAINE

FRANÇAISE ET ÉTRANGÈRE.

*

Cinquième Série

PAR

VICTOR HUGO, DE BALZAC, FRÉDÉRIC SOULIÉ, LÉON GOZLAN,
ÉMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.



PARIS.

AU BUREAU DU SIÈCLE, 16, RUE DU CROISSANT,

ANCIEN HOTEL COLBERT.

1849.

BUG-JARGAL.

En 1818, l'auteur de ce livre avait seize ans; il paria qu'il écrirait un volume en quinze jours. Il fit *Bug-Jargal*. Seize ans, c'est l'âge où l'on parie pour tout et où l'on improvise sur tout.

Ce livre a donc été écrit deux ans avant *Han d'Islande*. Et quoique, sept ans plus tard, en 1825, l'auteur l'ait remanié et récrit en grande partie, il n'en est pas moins, et par le fond et par beaucoup de détails, le premier ouvrage de l'auteur.

Il demande pardon à ses lecteurs de les entretenir de détails si peu importans; mais il a cru que le petit nombre de personnes qui aiment à classer par rang de taille et par ordre de naissance les œuvres d'un poète, si obscur qu'il soit, ne lui sauraient pas mauvais gré de leur donner l'âge de *Bug-Jargal*; et quant à lui, comme ces voyageurs qui se retournent au milieu de leur chemin et cherchent à découvrir encore dans les plis brumeux de l'horizon le lieu d'où ils sont partis, il a voulu donner ici un souvenir à cette époque de sérénité, d'audace et de confiance où il abordait de front un si immense sujet : la révolte des noirs de Saint-Domingue en 1791, lutte des géans, trois mondes intéressés dans la question, l'Europe et l'Afrique pour combattans, l'Amérique pour champ de bataille.

24 mars 1832.

I.

Quand vint le tour du capitaine Léopold d'Auverney, il ouvrit de grands yeux, et avoua à ces messieurs qu'il ne connaissait réellement aucun événement de sa vie qui méritât de fixer leur attention.

— Mais, capitaine, lui dit le lieutenant Henri, vous avez pourtant, dit-on, voyagé et vu le monde. N'avez-vous pas visité les Antilles, l'Afrique et l'Italie, l'Espagne?... Ah! capitaine, votre chien boiteux!

D'Auverney tressaillit, laissa tomber son cigare, et se retourna brusquement vers l'entrée de la tente, au moment où un chien énorme accourait en boitant vers lui.

Le chien écrasa en passant le cigare du capitaine ; le capitaine n'y fit nulle attention.

Le chien lui lécha les pieds, le flatta avec sa queue, jappa, gambada de son mieux, puis vint se coucher devant lui. Le capitaine, ému, oppressé, le caressait machinalement de la main gauche, en détachant de l'autre la mentonnière de son casque, et répétait de temps en temps : — Te voilà Rask ! te voilà ! Enfin il s'écria : — Mais qui donc t'a ramené?

— Avec votre permission, mon capitaine...

Depuis quelques minutes, le sergent Thadée avait soulevé le rideau de la tente, et se tenait debout, le bras droit enveloppé dans sa redingote, les larmes aux yeux, et contemplant en silence le dénoûment de l'Odyssée. Il hasarda à la fin ces paroles : *Avec votre permission, mon capitaine*... D'Auverney leva les yeux:

— C'est toi, Thad ! et comment diable as-tu pu...? Pauvre chien ! je le croyais dans le camp anglais. Où donc l'as-tu trouvé?

— Dieu merci ! vous m'en voyez, mon capitaine, aussi joyeux que monsieur votre neveu, quand vous lui faisiez décliner *cornu*, la corne ; *cornu*, de la corne...

— Mais, dis-moi donc où tu l'as trouvé?

— Je ne l'ai pas trouvé, mon capitiane, j'ai bien été le chercher.

Le capitaine se leva, et tendit la main au sergent ; mais la main du sergent resta enveloppée dans sa redingote. Le capitaine n'y prit point garde.

— C'est que... voyez-vous, mon capitaine, depuis que ce pauvre Rask s'est perdu, je me suis aperçu, avec votre permission, s'il vous plaît, qu'il vous manquait quelque chose. Pour tout vous dire, je crois que le soir où il ne vint pas, comme à l'ordinaire, partager mon pain de munition, peu s'en fallut que le vieux Thad ne se prît à pleurer comme un enfant. Mais non, Dieu merci ; je n'ai pleuré que deux fois, dans ma vie : la première, quand... le jour où...— Et le ser-

gent regardait son maître avec inquiétude. — La seconde, lorsqu'il prit l'idée à ce drôle de Balthazar, caporal dans la septième demi-brigade, de me faire éplucher une botte d'ognons.

— Il me semble, Thadée, s'écria en riant Henri, que vous ne nous dites pas à quelle occasion vous pleurâtes pour la première fois.

— C'est sans doute, mon vieux, quand tu reçus l'accolade de Latour-d'Auvergne, premier grenadier de France? demanda avec affection le capitaine, continuant à caresser le chien.

— Non, mon capitaine, si le sergent Thadée a pu pleurer, ce n'a pu être, et vous en conviendrez, que le jour où il a crié *feu* sur Bug-Jargal, autrement dit Pierrot.

Un nuage se répandit sur tous les traits de d'Auverney. Il s'approcha vivement du sergent, et voulut lui serrer la main; mais, malgré un tel excès d'honneur, le vieux Thadée la retint cachée sous sa capote.

— Oui, mon capitaine, continua Thadée en reculant de quelques pas, tandis que d'Auverney fixait sur lui des regards pleins d'une expression pénible; oui, j'ai pleuré cette fois-là; aussi, vraiment il le méritait bien! Il était noir, cela est vrai, mais la poudre est noire aussi, et... et...

Le bon sergent aurait bien voulu achever honorablement sa bizarre comparaison. Il y avait peut-être quelque chose dans ce rapprochement qui plaisait à sa pensée; mais il essaya inutilement de l'exprimer; et après avoir plusieurs fois attaqué, pour ainsi dire, son idée dans tous les sens, comme un général d'armée qui échoue contre une place forte, il en leva brusquement le siége, et poursuivit sans prendre garde au sourire des jeunes officiers qui l'écoutaient:

— Dites, mon capitaine, vous souvient-il de ce pauvre nègre, quand il arriva tout essoufflé, à l'instant même où ses dix camardes étaient là? Vraiment, il avait bien fallu les lier... C'était moi qui commandais. Et quand il les détacha lui-même pour reprendre leur place, quoiqu'ils ne le voulussent pas; mais il fut inflexible. Oh! quel homme! C'était un vrai Gibraltar. Et puis, dites, mon capitaine? quand il se tenait là, comme s'il allait entrer en danse, et son chien, le même Rask qui est ici, qui comprit ce qu'on allait lui faire, et qui me sauta à la gorge...

— Ordinairement, Thad, interrompit le capitaine, tu ne laissais point passer cet endroit de ton récit sans faire quelques caresses à Rask; vois comme il te regarde.

— Vous avez raison, dit Thadée avec embarras; il me regarde, ce pauvre Rask, mais... la vieille Malagrida m'a dit que de caresser de la main gauche porte malheur.

— Et pourquoi pas de la main droite? demanda d'Auverney avec surprise, et remarquant pour la première fois la main enveloppée dans la redingote, et la pâleur répandue sur le visage de Thad. Le trouble du sergent parut redoubler.

— Avec votre permission, mon capitaine, c'est que... Vous avez déjà un chien boiteux, je crains que vous ne finissiez par avoir aussi un sergent manchot.

Le capitaine s'élança de son siége.

— Comment? quoi? que dis-tu, mon vieux Thadée? manchot!... Voyons ton bras. Manchot, grand Dieu!

D'Auverney tremblait; le sergent déroula lentement son manteau, et offrit aux yeux de son chef son bras enveloppé d'un mouchoir ensanglanté.

— Hé! mon Dieu! murmura le capitaine en soulevant le linge avec précaution. Mais, dis-moi donc, mon ancien...?

— Oh! la chose est toute simple. Je vous ai dit que j'avais remarqué votre chagrin depuis que ces maudits Anglais nous avaient enlevé votre beau chien, ce pauvre Rask, le dogue de Bug... Il suffit. Je résolus aujourd'hui de le ramener, dût-il m'en coûter la vie, afin de souper ce soir de bon appétit. C'est pourquoi, après avoir recommandé à Mathelet, votre soldat, de bien brosser votre grand uniforme, parce que c'est demain jour de bataille, je me suis esquivé tout doucement du camp, armé seulement de mon sabre, et j'ai pris à travers les haies pour être plus tôt au camp des Anglais. Je n'étais pas encore aux premiers retranchemens, quand, avec votre permission, mon capitaine, dans un petit bois sur la gauche, j'ai vu un grand attroupement de soldats rouges. Je me suis avancé pour flairer ce que c'était, et comme ils ne prenaient pas garde à moi, j'ai aperçu au milieu d'eux Rask attaché à un arbre, tandis que deux milords, nus jusqu'ici comme des païens, se donnaient sur les os de grands coups de poing qui faisaient autant de bruit que la grosse caisse d'une demi-brigade. C'étaient deux particuliers anglais, s'il vous plaît, qui se battaient en duel pour votre chien. Mais voilà Rask qui me voit, et qui donne un tel coup de collier que la corde casse, et que le drôle est, en un clin d'œil, sur mes trousses. Vous pensez bien que toute l'autre bande ne reste pas en arrière; je m'enfonce dans le bois. Rask me suit. Plusieurs balles sifflent à mes oreilles. Rask aboyait: mais heureusement ils ne pouvaient l'entendre à cause de leurs cris de *french dog, french dog!* comme si votre chien n'était pas un beau et bon chien de Saint-Domingue. N'importe, je traverse le hallier, et j'étais prêt d'en sortir quand deux rouges se présentent devant moi. Mon sabre me débarrasse de l'un, et m'aurait sans doute délivré de l'autre, si son pistolet n'eût été chargé à balle... Vous voyez mon bras droit. — N'importe! *french dog* lui a sauté au cou, comme une ancienne connaissance: l'Anglais est tombé étranglé, et je vous réponds que l'embrassement a été rude...— Aussi pourquoi ce diable d'homme s'acharne-t-il après moi, comme un pauvre après un séminariste! Enfin Thad est de retour au camp et Rask aussi. Mon seul regret, c'est que le bon Dieu n'ait pas voulu m'envoyer plutôt cela à la bataille de demain. — Voilà!

Les traits du vieux sergent s'étaient rembrunis à l'idée de n'avoir point eu sa blessure dans une bataille. — Thadée!... cria le capitaine d'un ton irrité. Puis il ajouta plus doucement:—Comment es-tu fou à ce point de t'exposer ainsi pour un chien?...

— Ce n'était pas pour un chien, mon capitaine, c'était pour Rask.

Le visage de d'Auverney se radoucit tout-à-fait. Le sergent continua: — Pour Rask, le dogue de Bug...

— Assez! assez! mon vieux Thad, cria le capitaine en mettant la main sur ses yeux. — Allons, ajouta-t-il après un court silence, appuie-toi sur moi, et viens à l'ambulance.

Thadée obéit après une résistance respectueuse. Le chien, qui, pendant cette scène, avait à moitié rongé de joie la belle peau d'ours de son maître, se leva et les suivit tous deux.

II

Cet épisode avait vivement excité l'attention et la curiosité des joyeux conteurs.

Le capitaine Léopold d'Auverney était un de ces hommes qui, sur quelque échelon que le hasard de la nature et le mouvement de la société les aient placés, inspirent toujours un certain respect mêlé d'intérêt. Il n'avait cependant peut-être rien de frappant au premier abord; ses manières étaient froides, son regard indifférent. Le soleil des tropiques, en brunissant son visage, ne lui avait point donné cette vivacité de geste et de parole qui s'unit chez les créoles à une nonchalance souvent pleine de grâce. D'Auverney parlait peu, écoutait rarement, et se montrait sans cesse prêt à agir. Toujours le premier à cheval et le dernier sous la tente, il semblait chercher dans les fatigues corporelles une distraction à ses pensées. Ces pensées, qui avaient gravé leur triste sévérité dans les rides précoces de son front, n'étaient pas de celles dont on se débarrasse en les communiquant, ni de celles qui, dans une conversation frivole, se mêlent volontiers aux idées d'autrui. Léopold d'Auverney, dont les travaux de la guerre ne pouvaient rompre le corps, paraissait éprouver une fatigue insupportable dans ce que nous appelons les luttes d'esprit. Il fuyait les discussions comme il cherchait les batailles. Si quelquefois il se laissait entraîner à un débat de paroles, il prononçait trois ou quatre mots pleins de sens et de haute raison, puis, au moment de convaincre son adversaire, il

s'arrêtait tout court, en disant : *A quoi bon?...* et sortait pour demander au commandant ce qu'on pourrait faire en attendant l'heure de la charge ou de l'assaut.

Ses camarades excusaient ses habitudes froides, réservée et taciturnes, parce qu'en toute occasion ils le trouvaient brave, bon et bienveillant. Il avait sauvé la vie de plusieurs d'entre eux au risque de la sienne, et l'on savait que s'il ouvrait rarement la bouche, sa bourse du moins n'était jamais fermée. On l'aimait dans l'armée, et on lui pardonnait même de se faire en quelque sorte vénérer.

Cependant il était jeune. On lui eût donné trente ans, et il était loin encore de les avoir. Quoiqu'il combattît déjà depuis un certain temps dans les rangs républicains, on ignorait ses aventures. Le seul être qui, avec Rask, pût lui arracher quelque vive démonstration d'attachement, le bon vieux sergent Thadée, qui était entré avec lui au corps, et ne le quittait pas, contait parfois vaguement quelques circonstances de sa vie. On savait que d'Auverney avait éprouvé de grands malheurs en Amérique; que, s'étant marié à Saint-Domingue, il avait perdu sa femme et toute sa famille au milieu des massacres qui avaient marqué l'invasion de la révolution dans cette magnifique colonie. A cette époque de notre histoire, les infortunes de ce genre étaient si communes, qu'il s'était formé pour elles une espèce de pitié générale dans laquelle chacun prenait et apportait sa part. On plaignait donc le capitaine d'Auverney, moins pour les pertes qu'il avait souffertes que pour sa manière de les souffrir. C'est qu'en effet, à travers son indifférence glaciale, on voyait quelquefois les tressaillemens d'une plaie incurable et intérieure.

Dès qu'une bataille commençait, son front paraissait serein. Il se montrait intrépide dans l'action comme s'il eût cherché à devenir général, et modeste après la victoire comme s'il n'eût voulu être que simple soldat. Ses camarades, en lui voyant ce dédain des honneurs et des grades, ne comprenaient pas pourquoi, avant le combat, il paraissait espérer quelque chose... et ne devinaient point que d'Auverney, de toutes les chances de la guerre, ne désirait que la mort.

Les représentans du peuple en mission à l'armée le nommèrent un jour chef de brigade sur le champ de bataille, il refusa, parce qu'en se séparant de la compagnie il aurait fallu quitter le sergent Thadée. Quelques jours après, il s'offrit pour conduire une expédition hasardeuse, et en revint contre l'attente générale et contre son espérance. On l'entendit alors regretter le grade qu'il avait refusé : Car, disait-il, puisque le canon ennemi m'épargne toujours, la guillotine, qui frappe tous ceux qui s'élèvent, aurait peut-être voulu de moi.

III.

Tel était l'homme sur le compte duquel s'engagea la conversation suivante quand il fut sorti de la tente.

— Je parierais, s'écria le lieutenant Henri en essuyant sa botte rouge, sur laquelle le chien avait laissé en passant une large tache de boue, je parierais que le capitaine ne donnerait pas la patte cassée de son chien pour ces dix paniers de madère que nous entrevîmes l'autre jour dans le grand fourgon du général.

— Chut! chut! dit gaîment l'aide-de-camp Paschal, ce serait un mauvais marché... Les paniers sont à présent vides : j'en sais quelque chose; et, ajouta-t-il d'un air sérieux, trente bouteilles décachetées ne valent certainement pas, vous en conviendrez, lieutenant, la patte de ce pauvre chien, patte dont on pourrait, après tout, faire une poignée de sonnette.

L'assemblée se mit à rire du ton grave dont l'aide-de-camp prononçait ces dernières paroles. Le jeune officier des hussards basques, Alfred, qui seul n'avait pas ri, prit un air mécontent.

— Je ne vois pas, messieurs, ce qui peut prêter à la raillerie dans ce qui vient de se passer. Ce chien et ce sergent, que j'ai toujours vus auprès de d'Auverney depuis que je le connais, me semblent susceptibles de faire naître quelque intérêt. Enfin, cette scène...

Paschal, piqué et du mécontentement d'Alfred et de la bonne humeur des autres, l'interrompit.

— Cette scène est très sentimentale. Comment donc! un chien retrouvé et un bras cassé!

— Capitaine Paschal, vous avez tort, dit Henri en jetant hors de la tente la bouteille qu'il venait de vider, ce Bug.... autrement dit Pierrot, pique singulièrement ma curiosité...

Paschal, prêt à se fâcher, s'apaisa en remarquant que son verre, qu'il croyait vide, était plein. D'Auverney rentra; il alla se rasseoir à sa place sans prononcer une parole. Son air était pensif, mais son visage était plus calme. Il paraissait si préoccupé, qu'il n'entendait rien de ce qui se disait autour de lui. Rask, qui l'avait suivi, se coucha à ses pieds en le regardant d'un air inquiet.

— Votre verre, capitaine d'Auverney. Goûtez de celui-ci...

— Oh! grâce à Dieu, dit le capitaine, croyant répondre à la question de Paschal, la blessure n'est pas dangereuse, le bras n'est pas cassé.

Le respect involontaire que le capitaine inspirait à tous ses compagnons d'armes contint seul l'éclat de rire prêt à éclore sur les lèvres de Henri.

— Puisque vous n'êtes plus aussi inquiet de Thadée, dit-il, et que nous sommes convenus de raconter chacun une de nos aventures pour abréger cette nuit de bivouac, j'espère mon cher ami, que vous voudrez bien remplir votre engagement, en nous disant l'histoire de votre chien boiteux et de Bug... je ne sais comment, autrement dit Pierrot, ce vrai Gibraltar!

A cette question, faite d'un ton moitié sérieux moitié plaisant, d'Auverney n'aurait rien répondu, si tous n'eussent joint leurs instances à celles du lieutenant.

Il céda enfin à leurs prières.

— Je vais vous satisfaire, messieurs; mais n'attendez que le récit d'une anecdote toute simple, dans laquelle je ne joue qu'un rôle très secondaire. Si l'attachement qui existe entre Thadée, Rask et moi, vous a fait espérer quelque chose d'extraordinaire, je vous préviens que vous vous trompez. Je commence.

Alors il se fit un grand silence. Paschal vida d'un trait sa gourde d'eau-de-vie, et Henri s'enveloppa de la peau d'ours à demi rongée, pour se garantir du frais de la nuit, tandis qu'Alfred achevait de fredonner l'air galicien de *mataperros*.

D'Auverney resta un moment rêveur, comme pour rappeler à son souvenir des événemens depuis long-temps remplacés par d'autres; enfin il prit la parole, lentement, presque à voix basse et avec des pauses fréquentes.

IV.

Quoique né en France, j'ai été envoyé de bonne heure à Saint-Domingue, chez un de mes oncles, colon très-riche, dont je devais épouser la fille.

Les habitations de mon oncle étaient voisines du fort Galifet, et ses plantations occupaient la majeure partie des plaines de l'Acul.

Cette malheureuse position, dont le détail vous semble sans doute offrir peu d'intérêt, a été l'une des premières causes des désastres et de la ruine totale de ma famille.

Huit cents nègres cultivaient les immenses domaines de mon oncle. Je vous avouerai que la triste condition de ces esclaves était encore aggravée par l'insensibilité de leur maître. Mon oncle était du nombre, heureusement assez restreint, de ces planteurs dont une longue habitude de despotisme absolu avait endurci le cœur. Accoutumé à se voir obéi au premier coup d'œil, la moindre hésitation de la part d'un esclave était punie des plus mauvais traitemens, et souvent l'inter-

cession de ses enfans ne servait qu'à accroître sa colère. Nous étions donc le plus souvent obligés de nous borner à soulager en secret des maux que nous ne pouvions prévenir.

— Comment! mais voilà des phrases, dit Henri à demi-voix, en se penchant vers son voisin. Allons, j'espère que le capitaine ne laissera pas passer les malheurs des *ci-devant noirs*, sans quelque petite dissertation sur les devoirs qu'impose l'humanité, *et cœtera*. On n'en eût pas été quitte à moins au club Massiac (1).

— Je vous remercie, Henri, de m'épargner un ridicule, dit froidement d'Auverney, qui l'avait entendu.

Il poursuivit:

— Entre tous ces esclaves, un seul avait trouvé grâce devant mon oncle. C'était un nain espagnol, griffe (2) de couleur, qui lui avait été donné par lord Effingham, gouverneur de la Jamaïque. Mon oncle, qui, ayant longtemps résidé au Brésil, y avait contracté les habitudes du faste portugais, aimait à s'environner chez lui d'un appareil qui répondît à sa richesse. De nombreux esclaves, dressés au service comme des domestiques européens, donnaient à sa maison un éclat en quelque sorte seigneurial. Pour que rien n'y manquât, il avait fait de l'esclave de lord Effingham son *fou*, à l'imitation de ces princes féodaux qui avaient des bouffons dans leur cours. Il faut dire que le choix était singulièrement heureux. Le griffe Habibrah (c'était son nom) était un de ces êtres dont la conformation physique est si étrange qu'ils paraîtraient des monstres, s'ils ne faisaient rire. Ce nain hideux était gros, court, ventru, et se mouvait avec une rapidité singulière sur deux jambes grêles et fluettes, qui, lorsqu'il s'asseyait, se repliaient sous lui comme les bras d'une araignée. Sa tête énorme, lourdement enfoncée entre ses épaules, hérissée d'une laine rousse et crépue, était accompagnée de deux oreilles si larges, que ses camarades avaient coutume de dire qu'Habibrah s'en servait pour essuyer ses yeux quand il pleurait. Son visage était toujours une grimace, et n'était jamais le même; bizarre mobilité de traits, qui du moins donnait à sa laideur l'avantage de la variété. Mon oncle l'aimait à cause de sa difformité rare et de sa gaîté inaltérable. Habibrah était son favori. Tandis que les autres esclaves étaient rudement accablés de travail, Habibrah n'avait d'autre soin que de porter derrière le maître un large éventail de plumes d'oiseaux de paradis, pour chasser les moustiques et les bigailles. Mon oncle le faisait manger à ses pieds sur une natte de jonc, et lui donnait toujours sur sa propre assiette quelque reste de son mets de prédilection. Aussi Habibrah se montrait-il reconnaissant de tant de bontés; il n'usait de ses priviléges de bouffon, de son droit de tout faire et de tout dire, que pour divertir son maître par mille folles paroles entremêlées de contorsions, et au moindre signe de mon oncle, il accourait avec l'agilité d'un singe et la soumission d'un chien.

Je n'aimais pas cet esclave. Il y avait quelque chose de trop rampant dans sa servilité; et si l'esclavage ne déshonore pas, la domesticité avilit. J'éprouvais un sentiment de bienveillance pour ces malheureux nègres que je voyais travailler tout le jour sans presque qu'aucun vêtement cachât leur chaîne; mais ce baladin difforme, cet esclave fainéant, avec ses ridicules habits bariolés de galons et semés de grelots, ne m'inspirait que du mépris. D'ailleurs le nain n'usait pas en bon frère du crédit que ses bassesses lui avaient donné sur le patron commun. Jamais il n'avait demandé une grâce à un maître qui infligeait si souvent des châtimens; et on l'entendit même un jour, se croyant seul avec mon oncle, l'exhorter à redoubler de sévérité envers ses infortunés camarades. Les autres esclaves cependant, qui auraient dû le voir avec défiance et jalousie, ne paraissaient pas le haïr. Il leur inspirait une sorte de crainte respectueuse qui ne ressemblait point à l'inimitié; et quand ils le voyaient passer au milieu de leurs cases avec son grand bonnet pointu orné de sonnettes, sur lequel il avait tracé des figures bizarres en encre rouge, ils se disaient entre eux à voix basse : *C'est un obi* (1)!

Ces détails, sur lesquels j'arrête en ce moment votre attention, messieurs, m'occupaient fort peu alors. Tout entier aux pures émotions d'un amour que rien ne semblait devoir traverser, d'un amour partagé et éprouvé depuis l'enfance par la femme qui m'était destinée, je n'accordais que des regards fort distraits à tout ce qui n'était pas Marie. Accoutumés dès l'âge le plus tendre à considérer comme ma future épouse celle qui était déjà en quelque sorte ma sœur, il s'était formé entre nous une tendresse dont on ne comprendrait pas encore la nature si je disais que notre amour était un mélange de dévouement fraternel, d'exaltation passionnée et de confiance conjugale. Peu d'hommes ont coulé plus heureusement que moi leurs premières années : peu d'hommes ont senti leur âme s'épanouir à la vie sous un plus beau ciel, dans un accord plus délicieux de bonheur pour le présent et d'espérance pour l'avenir. Entouré presque en naissant de tous les contentemens de la richesse, de tous les priviléges du rang dans un pays où la couleur suffisait pour le donner, passant mes journées près de l'être qui avait tout mon amour, voyant cet amour favorisé de nos parens, qui seuls auraient pu l'entraver, et tout cela dans l'âge où le sang bouillonne, dans une contrée où l'été est éternel, où la nature est admirable; en fallait-il plus pour me donner une foi aveugle dans mon heureuse étoile? en faut-il plus pour me donner le droit de dire que peu d'hommes ont coulé plus heureusement que moi leurs premières années?... Le capitaine s'arrêta un moment, comme si la voix lui eût manqué pour ces souvenirs de bonheur. Puis il poursuivit avec un accent profondément triste :

— Il est vrai que j'ai maintenant de plus le droit d'ajouter que nul ne coulera plus déplorablement ses derniers jours.

Et comme s'il eût repris de la force dans le sentiment de son malheur, il continua d'une voix assurée.

V.

C'est au milieu de ces illusions et de ces espérances aveugles que j'atteignais ma vingtième année. Elle devait être ac-

(1) Nos lecteurs ont sans doute oublié que le club *Massiac*, dont parle le lieutenant Henri, était une association de *négrophiles*. Ce club, formé à Paris au commencement de la révolution, avait provoqué la plupart des insurrections qui éclatèrent alors dans les colonies.

On pourra s'étonner aussi de la légèreté un peu hardie avec laquelle le jeune lieutenant raille des *philanthropes* qui régnaient encore à cette époque par la grâce du bourreau. Mais il faut se rappeler qu'avant, pendant et après la terreur, la liberté de penser et de parler s'était réfugiée dans les camps. Ce noble privilége coûtait de temps en temps la tête à un général; mais il absout de tout reproche la gloire si éclatante de ces soldats que les dénonciateurs de la Convention appelaient « les *messieurs* de l'armée du Rhin. »

(2) Une explication précise sera peut-être nécessaire à l'intelligence de ce mot.

Monsieur Moreau de Saint-Méry, en développant le système de Franklin, a classé dans des espèces génériques les différentes teintes que présentent les mélanges de la population de couleur.

Il suppose que l'homme forme un tout de cent vingt-huit parties, blanches chez les blancs, et noires chez les noirs.

Partant de ce principe, il établit que l'on est d'autant plus près ou plus loin de l'une ou de l'autre couleur, qu'on se rapproche ou qu'on s'éloigne davantage du terme soixante-quatre, qui leur sert de moyene proportionnelle.

D'après ce système, tout homme qui n'a point huit parties de blanc est réputé noir.

Marchant de cette couleur vers le blanc, on distingue neuf souches principales, qui ont encore entre elles des variétés d'après le plus ou le moins de parties qu'elles retiennent de l'une ou de l'autre couleur. Ces neuf espèces sont le *sacatra*, le *griffe*, le *marabout*, le *mulâtre*, le *quarteron*, le *métis*, le *mameloue*, le *quarteronné*, le *sang-mêlé*.

Le *sang-mêlé*, en continuant son union avec le blanc, finit en quelque sorte par se confondre avec cette couleur. On assure pourtant qu'il conserve toujours sur une certaine partie du corps la trace ineffaçable de son origine.

Le *griffe* est le résultat de cinq combinaisons, et peut avoir depuis vingt-quatre jusqu'à trente-deux parties blanches, et quatre-vingt-seize ou cent quatre noires.

(1) Un sorcier.

complie au mois d'août 1791, et mon oncle avait fixé cette époque pour mon union avec Marie. Vous comprenez aisément que la pensée d'un bonheur si prochain absorbait toutes mes facultés, et combien doit être vague le souvenir qui me reste des débats politiques dont à cette époque la colonie était déjà agitée depuis deux ans. Je ne vous entretiendrai donc ni du comte de Peinier, ni de monsieur Blanchelande, ni de ce malheureux colonel de Mauduit dont la fin fut si tragique. Je ne vous peindrai point les rivalités de l'assemblé *provinciale* du Nord, et de cette assemblée *coloniale* qui prit le titre d'assemblée *générale*, trouvant que le mot *coloniale* sentait l'esclavage. Ces misères, qui ont bouleversé alors tous les esprits, n'offrent plus maintenant d'intérêt que par les désastres qu'elles ont produits. Pour moi, dans cette jalousie mutuelle qui divisait le Cap et le Port-au-Prince, si j'avais une opinion, ce devait être nécessairement en faveur du Cap, dont nous habitions le territoire, et de l'assemblée provinciale, dont mon oncle était membre.

Il m'arriva une seule fois de prendre une part un peu vive à un débat sur les affaires du jour. C'était à l'occasion de ce désastreux décret du 15 mai 1791, par lequel l'assemblée nationale de France admettait les hommes de couleur libres à l'égal partage des droits politiques avec les blancs. Dans un bal donné à la ville du Cap par le gouverneur, plusieurs jeunes colons parlaient avec véhémence sur cette loi, qui blessait si cruellement l'amour-propre, peut-être fondé, des blancs. Je ne m'étais point encore mêlé à la conversation, lorsque je vis s'approcher du groupe un riche planteur que les blancs admettaient difficilement parmi eux, et dont la couleur équivoque faisait suspecter l'origine. Je m'avançai brusquement vers cet homme en lui disant à voix basse : « Passez » outre, monsieur il se dit ici des choses désagréables pour » vous, qui avez du *sang-mêlé* dans les veines. » Cette imputation l'irrita au point qu'il m'appela en duel. Nous fûmes tous deux blessés. J'avais eu tort, je l'avoue, de le provoquer : mais il est probable que ce qu'on appelle *le préjugé de la couleur* n'eût pas suffi seul pour m'y pousser : cet homme avait depuis quelque temps l'audace de lever les yeux jusqu'à ma ma cousine, et au moment où je l'humiliai d'une manière si inattendue, il venait de danser avec elle.

Quoi qu'il en fût, je voyais s'avancer avec ivresse le moment où je posséderais Marie, et je demeurais étranger à l'effervescence toujours croissante qui faisait bouillonner toutes les têtes autour de moi. Les yeux fixés sur mon bonheur, qui s'approchait, je n'apercevais pas le nuage effrayant qui déjà couvrait presque tous les points de notre horizon politique, et qui devait, en éclatant, déraciner toutes les existences. Ce n'est pas que les esprits, même les plus prompts à s'alarmer, s'attendissent sérieusement dès lors à la révolte des esclaves : on méprisait trop cette classe pour la craindre ; mais il existait seulement entre les blancs et les mulâtres libres assez de haine pour que ce volcan si longtemps comprimé bouleversât toute la colonie au moment redouté où il se déchirerait.

Dans les premiers jours de ce mois d'août, si ardemment appelé de tous mes vœux, un incident étrange vint mêler une inquiétude imprévue à mes tranquilles espérances.

VI.

Mon oncle avait fait construire sur les bords d'une jolie rivière qui baignait ses plantations, un petit pavillon de branchage, entouré d'un massif d'arbres épais, où Marie venait tous les jours respirer la douceur de ces brises de mer qui, pendant les mois les plus brûlans de l'année, soufflent régulièrement à Saint-Domingue, depuis le matin jusqu'au soir, et dont la fraîcheur augmente ou diminue avec la chaleur même du jour.

J'avais soin d'orner moi-même tous les matins cette retraite des plus belles fleurs que je pouvais cueillir.

Un jour Marie accourt à moi tout effrayée. Elle était entrée comme de coutume dans son cabinet de verdure, et là elle avait vu, avec une surprise mêlée de terreur, toutes les fleurs dont je l'avais tapissé le matin arrachées et foulées aux pieds ; un bouquet de soucis sauvages fraîchement cueillis était déposé à la place où elle avait coutume de s'asseoir. Elle n'était pas encore revenue de sa stupeur, qu'elle avait entendu les sons d'une guitare sortir du milieu du taillis même qui environnait le pavillon ; puis une voix, qui n'était pas la mienne, avait commencé à chanter doucement une chanson qui lui avait paru espagnole, et dans laquelle son trouble, et sans doute aussi quelque pudeur de vierge, l'avaient empêchée de comprendre autre chose que son nom, fréquemment répété. Alors elle avait eu recours à une fuite précipitée à laquelle heureusement il n'avait point été mis d'obstacle.

Ce récit me transporta d'indignation et de jalousie... Mes premières conjectures s'arrêtèrent sur le *sang-mêlé* libre avec qui j'avais eu récemment une altercation ; mais, dans la perplexité où j'étais jeté, je résolus de ne rien faire légèrement. Je rassurai la pauvre Marie, et je me promis de veiller sans relâche sur elle, jusqu'au moment prochain où il me serait permis de la protéger encore de plus près.

Présumant bien que l'audacieux dont l'insolence avait si fort épouvanté Marie ne se bornerait pas à cette première tentative pour lui faire connaître ce que je devinais être son amour, je me mis dès le soir même en embuscade autour du corps de bâtiment où reposait ma fiancée, après que tout le monde fut endormi dans la plantation. Caché dans l'épaisseur des hautes cannes à sucre, armé de mon poignard, j'attendais. Je n'attendis pas en vain. Vers le milieu de la nuit, un prélude mélancolique et grave, s'élevant dans le silence à quelques pas de moi, éveilla brusquement mon attention. Ce bruit fut pour moi comme une secousse : c'était une guitare ; c'était sous la fenêtre même de Marie ! Furieux, brandissant mon poignard, je m'élançai vers le point d'où ces sons partaient, brisant sous mes pas les tiges cassantes des cannes à sucre. Tout-à-coup je me sentis saisir avec une force qui me parut prodigieuse ; mon poignard me fut violemment arraché, et je le vis briller au-dessus de ma tête. En même temps deux yeux ardens étincelaient dans l'ombre tout près des miens, et une double rangée de dents blanches, que j'entrevoyais dans les ténèbres, s'ouvrait pour laisser passer ces mots, prononcés avec l'accent de la rage : *Te tengo ! te tengo* (1) !

Plus étonné encore qu'effrayé, je me débattais vainement contre mon formidable adversaire, et déjà la pointe de l'acier se faisait jour à travers mes vêtemens, lorsque Marie, que la guitare et ce tumulte de pas et de paroles avaient éveillée parut subitement à sa fenêtre. Elle reconnut ma voix, vit briller un poignard, et poussa un cri d'angoisse et de terreur. Ce cri déchirant paralysa en quelque sorte la main de mon antagoniste victorieux ; il s'arrêta, comme pétrifié par un enchantement, promena encore quelques instants avec indécision le poignard sur ma poitrine, puis, le jetant tout-à-coup : Non ! dit-il cette fois en français, non ! elle pleurerait trop ! — En achevant ces paroles bizarres, il disparut dans les touffes de roseaux ; et avant que je me fusse relevé, meurtri par cette lutte inégale et singulière, nul bruit, nul vestige ne restait de sa présence et de son passage.

Il me serait fort difficile de dire ce qui se passa en moi au moment où je revins de ma première stupeur entre les bras de ma douce Marie, à laquelle j'étais si étrangement conservé par celui-là même qui paraissait prétendre à me la disputer. J'étais plus que jamais indigné contre ce rival inattendu, et honteux de lui devoir la vie. Au fond, me disait mon amour-propre, c'est à Marie que je la dois, puisque c'est l'empire de sa voix qui a fait tomber le poignard. Cependant je ne pouvais me dissimuler qu'il y avait bien quelque générosité dans le sentiment qui avait décidé mon rival inconnu à m'épargner. Mais ce rival, quel était-il donc ? je me confondais en soupçons, qui tous se détruisaient les uns les autres. Ce ne pouvait être le planteur *sang-mêlé* que ma jalousie s'était d'abord désigné. Il était loin d'avoir cette force extraordinaire, et

(1) [illegible] tiens ! je te tiens !

d'ailleurs ce n'était pas sa voix. L'individu avec qui j'avais lutté m'avait paru nu jusqu'à la ceinture. Les esclaves seuls dans la colonie étaient ainsi à demi vêtus. Mais ce ne pouvait être un esclave : des sentimens comme celui qui lui avait fait jeter le poignard ne me semblaient pas pouvoir appartenir à un esclave ; et d'ailleurs tout en moi se refusait à la révoltante supposition d'avoir un esclave pour rival. Quel était-il donc? Je résolus d'attendre et d'épier.

VII.

Marie avait éveillé la vieille nourrice qui lui tenait lieu de la mère qu'elle avait perdue au berceau. Je passai le reste de la nuit auprès d'elle, et dès que le jour fut venu nous informâmes mon oncle de ces inexplicables événemens. Sa surprise en fut extrême; mais son orgueil, comme le mien, ne s'arrêta pas à l'idée que l'amant inconnu de sa fille pourrait être un esclave. La nourrice reçut ordre de ne plus quitter Marie; et comme les séances de l'assemblée provinciale, les soins que donnait aux principaux colons l'attitude de plus en plus menaçante des affaires coloniales, et les travaux des plantations, ne laissaient à mon oncle aucun loisir, il m'autorisa à accompagner sa fille dans toutes ses promenades jusqu'au jour de mon mariage, qui était fixé au 22 août. En même temps, présumant que le nouveau soupirant n'avait pu venir que du dehors, il ordonna que l'enceinte de ses domaines fût désormais gardée nuit et jour plus sévèrement que jamais.

Ces précautions prises, de concert avec mon oncle, je voulus tenter une épreuve. J'allai au pavillon de la rivière, et, réparant le désordre de la veille, je lui rendis la parure de fleurs dont j'avais coutume de l'embellir pour Marie.

Quand l'heure où elle s'y retirait habituellement fut venue, je m'armai de ma carabine, chargée à balle, et je proposai à ma cousine de l'accompagner à son pavillon. La vieille nourrice nous suivit.

Marie, à qui je n'avais point dit que j'avais fait disparaître les traces qui l'avaient effrayée la veille, entra la première dans le cabinet de feuillage. — Vois, Léopold, me dit-elle, mon berceau est bien dans le même état de désordre où je l'ai laissé hier; voilà bien ton ouvrage gâté, tes fleurs arrachées, flétries; ce qui m'étonne, ajouta-t-elle en prenant un bouquet de soucis sauvages, déposé sur le banc de gazon, ce qui m'étonne, c'est que ce vilain bouquet ne soit pas fané depuis hier. Vois, cher ami, il a l'air d'être tout fraîchement cueilli. — J'étais immobile d'étonnement et de colère. En effet, mon ouvrage du matin était déjà détruit; et ces tristes fleurs, dont la fraîcheur étonnait ma pauvre Marie, avaient repris insolemment la place des roses que j'avais semées. — Calme-toi, me dit Marie, qui vit mon agitation, calme-toi; c'est une chose passée, cet insolent n'y reviendra sans doute plus; mettons tout cela sous nos pieds, comme cet odieux bouquet. — Je me gardai bien de la détromper, de peur de l'alarmer; et sans lui dire que celui qui devait, selon elle *n'y plus revenir*, était déjà revenu, je la laissai fouler les soucis aux pieds, pleine d'une innocente indignation. Puis, espérant que l'heure était venue de connaître mon mystérieux rival, je la fis asseoir en silence entre sa nourrice et moi.

A peine avions nous pris place, que Marie mit son doigt sur ma bouche : quelques sons affaiblis par le vent et le bruissement de l'eau, venaient de frapper son oreille. J'écoutai ; c'était le même prélude triste et lent qui la nuit précédente avait éveillé ma fureur. Je voulus m'élancer de mon siége ; un geste de Marie me retint. — Léopold, me dit-elle à voix basse, contiens toi, il va peut-être chanter, et sans doute ce qu'il dira nous apprendra qui il est.

En effet, une voix dont l'harmonie avait quelque chose de mâle et de plaintif à la fois sortit un moment après du fond du bois, et mêla aux notes graves de la guitare une romance espagnole, dont chaque parole retentit assez profondément dans mon oreille pour que ma mémoire puisse encore aujourd'hui en retrouver presque toutes les expressions.

« Pourquoi me fuis-tu, Maria (1)? pourquoi me fuis-tu, jeune » fille? pourquoi cette terreur quand tu m'entends? Je suis » en effet bien formidable! je sais aimer, souffrir et chanter!

» Lorsqu'à travers les tiges élancées des cocotiers de la ri» vière je vois glisser ta forme légère et pure, un éblouisse» ment trouble ma vue, ô Maria! et je crois voir passer un es» prit!

» Et si j'entends, ô Maria! les accens enchantés qui s'é» chappent de ta bouche, comme une mélodie, il me semble » que mon cœur vient palpiter dans mon oreille, et mêle un » bourdonnement plaintif à ta voix harmonieuse.

» Hélas! ta voix est plus douce pour moi que le chant même » des jeunes oiseaux qui battent de l'aile dans le ciel, et qui » viennent du côté de ma patrie;

» De ma patrie où j'étais roi, de ma patrie où j'étais libre!

» Libre et roi, jeune fille! j'oublierais tout, royaume, fa» mille, devoirs, vengeances; oui, jusqu'à la vengeance, quoi» que le moment soit bientôt venu de cueillir ce fruit amer » et délicieux, qui mûrit si tard! »

La voix avait chanté les stances précédentes avec des pauses fréquentes et douloureuses; mais en achevant ces derniers mots, elle avait pris un accent terrible.

« O Maria! tu ressembles au beau palmier svelte et dou» cement balancé sur sa tige, et tu te mires dans l'œil de » ton jeune amant, comme le palmier dans l'eau transparente » de la fontaine.

» Mais, ne le sais-tu pas? il y a quelquefois au fond du dé» sert un ouragan jaloux du bonheur de la fontaine aimée; » il accourt, et l'air et le sable se mêlent sous le vol de ses » lourdes ailes; il enveloppe l'arbre et la source d'un tour» billon de feu; et la fontaine se dessèche, et le palmier » sent se crisper sous l'haleine de mort le cercle vert de ses » feuilles, qui avait la majesté d'une couronne et la grâce » d'une chevelure.

» Tremble, ô blanche fille d'Hispaniola (2); tremble que tout » ne soit bientôt plus autour de toi qu'un ouragan et qu'un » désert! Alors tu regretteras l'amour qui eût pu te conduire » vers moi, comme le joyeux katha, l'oiseau de salut, guide » à travers les sables d'Afrique le voyageur à la citerne.

» Et pourquoi repousserais-tu mon amour, Maria? je suis » roi, et mon front s'élève au-dessus de tous les fronts hu» mains. Tu es blanche et moi je suis noir; mais le jour a » besoin de s'unir à la nuit pour enfanter l'aurore et le cou» chant, qui sont plus beaux que lui! »

VIII.

Un long soupir, prolongé sur les cordes frémissantes de la guitare, accompagna ces dernières paroles. J'étais hors de moi. « Roi! — noir! — esclave! — Mille idées incohérentes, éveillées par l'inexplicable chant que je venais d'entendre, tourbillonnaient dans mon cerveau. Un violent besoin d'en finir avec l'être inconnu qui osait ainsi associer le nom de Marie à des chants d'amour et de menace s'empara de moi. Je saisis convulsivement ma carabine, et me précipitai hors du pavillon. Marie, effrayée, tendait encore les bras pour me retenir, que déjà je m'étais enfoncé dans le taillis du côté d'où la voix était venue. Je fouillai le bois dans tous les sens, je plongeai le canon de mon mousqueton dans l'épaisseur de toutes les broussailles, je fis le tour de tous les gros arbres, je remuai toutes les hautes herbes..... Rien! rien, et toujours rien. Cette recherche inutile, jointe à d'inutiles réflexions

(1) On a jugé inutile de reproduire ici en entier les paroles du chant espagnol *Porque me huyes, Maria?* etc.

(2) Nos lecteurs n'ignorent pas sans doute que c'est le premier nom donné à Saint-Domingue, par Christophe Colomb, à l'époque de la découverte, en décembre 1492.

sur la romance que je venais d'entendre, mêla de la confusion à ma colère. Cet insolent rival échapperait donc toujours à mon bras comme à mon esprit. Je ne pourrais donc ni le deviner ni le rencontrer!... En ce moment, un bruit de sonnettes vint me distraire de ma rêverie. Je me retournai. Le nain Habibrah était à côté de moi. — Bonjour, maître, me dit-il, et il s'inclina avec respect; mais son louche regard, obliquement relevé vers moi, paraissait remarquer avec une expression indéfinissable de malice et de triomphe l'anxiété peinte sur mon front. — Parle! lui criai-je brusquement; as-tu vu quelqu'un dans ce bois? — Nul autre que vous, *senor mio*, me répondit-il avec tranquillité. — Est-ce que tu n'as pas entendu une voix? repris-je. L'esclave resta un moment comme cherchant ce qu'il pouvait me répondre. Je bouillais. Vite, lui dis-je, réponds vite, malheureux! as-tu entendu ici une voix? — Il fixa hardiment sur mes yeux ses deux yeux ronds comme ceux d'un chat-tigre. — *Que quiere décir usted* (1) par une voix, maître? Il y a des voix partout, et pour tout; il y a la voix des oiseaux, il y a la voix de l'eau, il y a la voix du vent dans les feuilles... — Je l'interrompis en le secouant rudement. — Misérable bouffon! cesse de me prendre pour ton jouet, ou je te fais écouter de près la voix qui sort d'un canon de carabine. Réponds en quatre mots. As-tu entendu dans ce bois un homme qui chantait un air espagnol? — Oui, *senor*, me répliqua-t-il sans paraître ému, et des paroles sur l'air... Tenez, maître, je vais vous conter la chose. Je me promenais sur la lisière de ce bosquet, en écoutant ce que les grelots d'argent de ma *gorra* (2) me disaient à l'oreille. Tout-à-coup le vent est venu joindre à ce concert quelques mots d'une langue que vous appelez l'espagnol, la première que j'aie bégayée, lorsque mon âge se comptait par mois et non pas par années, et que ma mère me suspendait sur son dos à des bandelettes de laine rouge et jaune. J'aime cette langue; elle me rappelle le temps où je n'étais que petit et non pas encore nain, qu'un enfant et pas encore un fou; je me suis rapproché de la voix, et j'ai entendu la fin de la chanson. — Eh bien! est-ce là tout? repris-je impatienté. — Oui, maître *hermoso*, mais, si vous voulez, je vous dirai ce que c'est que l'homme qui chantait. — Je crus que j'allais embrasser le pauvre bouffon. — Oh! parle, m'écriai-je, parle, voici ma bourse, Habibrah! et dix bourses meilleures sont à toi si tu me dis quel est cet homme. Il prit la bourse, l'ouvrit et sourit. *Diez bolsas* meilleures que celle-ci! mais, *demonio!* cela ferait une pleine *fanga* de bons écus à l'image *del rey Luis quince*, autant qu'il en aurait fallu pour ensemencer le champ du magicien Altornino, lequel savait l'art d'y faire pousser de *buenos doblones*; mais ne vous fâchez pas, jeune maître; je viens au fait. Rappelez-vous, *senor*, les derniers mots de la chanson: « Tu es blanche et je suis noir; mais le jour a besoin de s'unir à la nuit pour enfanter l'aurore et le couchant, qui sont plus beaux que lui. » Or, si cette chanson dit vrai, le griffe Habibrah, votre humble esclave, né d'une négresse et d'un blanc, est plus beau que vous, *senorito de amor*. Je suis le produit de l'union du jour et de la nuit, je suis l'aurore ou le couchant dont parle la chanson espagnole, et vous n'êtes que le jour. Donc je suis plus beau que vous, *si usted quiere* (3) plus beau qu'un blanc...— Le nain entremêlait cette divagaion bizarre de longs éclats de rire. Je l'interrompis encore. — Où donc en veux-tu venir avec tes extravagances? tout cela me dira-t-il ce que c'est que l'homme qui chantait dans ce bois? — Précisément, maître, repartit le bouffon avec un regard malicieux. Il est évident que *el hombre* qui a pu chanter de telles *extravagances*, comme vous les appelez, ne peut-être et n'est qu'un fou pareil à moi! J'ai gagné *las diez bolsas*! — Ma main se levait pour châtier l'insolente plaisanterie de l'esclave émancipé, lorsqu'un cri affreux retentit tout à-coup dans le bosquet du côté du pavillon de la rivière. C'était la voix de Marie. — Je m'élance, je cours, je vole, m'interrogeant d'avance avec terreur sur le nouveau malheur que je pouvais avoir à redouter. J'arrive haletant au cabinet de verdure. Un spectacle effrayant m'y attendait. Un crocodile monstrueux dont le corps était à demi caché sous les roseaux et les mangles de la rivière, avait passé sa tête énorme à travers l'une des arcades de verdure qui soutenaient le toit du pavillon. Sa gueule entr'ouverte et hideuse menaçait un jeune noir d'une stature colossale, qui d'un bras soutenait la jeune fille épouvantée, de l'autre plongeait hardiment le fer d'une bisaiguë entre les mâchoires acérées du monstre. Le crocodile luttait furieusement contre cette main audacieuse et puissante qui le tenait en respect. Au moment où je me présentai devant le seuil du cabinet, Marie poussa un cri de joie, s'arracha des bras du nègre, et vint tomber dans les miens en s'écriant: Je suis sauvée! — A ce mouvement, à cette parole de Marie, le nègre se retourne brusquement, croise ses bras sur sa poitrine gonflée, et, attachant sur ma fiancée un regard douloureux, demeure immobile, sans paraître s'apercevoir que le crocodile est là, près de lui, qu'il s'est débarrassé de la bisaiguë, et qu'il va le dévorer. C'en était fait du courageux noir, si déposant, rapidement Marie sur les genoux de sa nourrice, toujours assise sur un banc plus morte que vive, je ne me fusse approché du monstre, et je n'eusse déchargé à bout portant dans sa gueule la charge de ma carabine. L'animal, foudroyé, ouvrit et ferma encore deux ou trois fois sa gueule sanglante et ses yeux éteints, mais ce n'était plus qu'un mouvement convulsif, et tout-à-coup il se renversa à grand bruit sur le dos en raidissant ses deux pattes larges et écaillées. Il était mort.

Le nègre que je venais de sauver si heureusement détourna la tête, et vit les derniers tressaillemens du monstre; alors il fixa ses yeux sur la terre, et les relevant lentement vers Marie, qui était revenue achever de se rassurer sur mon cœur, il me dit, et l'accent de sa voix exprimait plus que le désespoir, il me dit: — *Porque le has matado* (1)? Puis il s'éloigna à grands pas sans attendre ma réponse, et rentra dans le bosquet, où il disparut.

(1) Que voulez-vous dire?
(2) Le petit griffe espagnol désigne par ce mot son *bonnet*.
(3) S'il vous plaît.

IX.

Cette scène terrible, ce dénoûment singulier, les émotions de tout genre qui avaient précédé, accompagné et suivi mes vaines recherches dans le bois, jetèrent un chaos dans ma tête. Marie était encore toute pensive de sa terreur, et il s'écoula un temps assez long avant que nous pussions nous communiquer nos pensées incohérentes autrement que par des regards et des serremens de mains. Enfin je rompis le silence. — Viens, dis-je, Marie, sortons d'ici! ce lieu a quelque chose de funeste! Elle se leva avec empressement, comme si elle n'eût attendu que ma permission, appuya son bras sur le mien, et nous sortîmes.

Je lui demandai alors comment lui était advenu le secours miraculeux de ce noir au moment du danger horrible qu'elle venait de courir, et si elle savait qui était cet esclave, car le grossier caleçon qui voilait à peine sa nudité montrait assez qu'il appartenait à la dernière classe des habitans de l'île.

— Cet homme, me dit Marie, est sans doute un des nègres de mon père, qui était à travailler aux environs de la rivière à l'instant où l'apparition du crocodile m'a fait pousser le cri qui t'a averti de mon péril. Tout ce que je puis te dire, c'est qu'au moment même il s'est élancé hors du bois pour voler à mon secours. — De quel côté est-il venu? lui demandai-je. — Du côté opposé à celui d'où partait la voix l'instant d'auparavant, et par lequel tu venais de pénétrer dans le bosquet. — Cet incident dérangea le rapprochement que mon esprit n'avait pu s'empêcher de faire entre les mots espagnols que m'avait adressés le nègre en se retirant, et la romance qu'avait chantée dans la même langue mon rival inconnu. D'autres rapports d'ailleurs s'étaient déjà présentés à moi. Ce nègre, d'une taille presque gigantesque, d'une force prodigieuse, pouvait bien être le rude adversaire contre lequel j'avais lutté la nuit précédente. La circonstance de la

(1) Pourquoi l'as-tu tué?

nudité devenait d'ailleurs un indice frappant. Le chanteur du bosquet avait dit : « Je suis noir... » Similitude de plus. Il s'était déclaré roi, et celui-ci n'était qu'un esclave; mais je me rappelais, non sans étonnement, l'air de rudesse et de majesté empreint sur son visage au milieu des signes caractéristiques de la race africaine, l'éclat de ses yeux, la blancheur de ses dents sur le noir éclatant de sa peau, la largeur de son front, surprenante surtout chez un nègre, le gonflement dédaigneux qui donnait à l'épaisseur de ses lèvres et de ses narines quelque chose de si fier et de si puissant, la noblesse de son port, la beauté de ses formes, qui, quoique maigries et dégradées par la fatigue d'un travail journalier, avaient encore un développement pour ainsi dire herculéen; je me représentais dans son ensemble l'aspect imposant de cet esclave, et je me disais qu'il aurait bien pu convenir à un roi. Alors, calculant une foule d'autres incidens, mes conjectures s'arrêtaient avec un frémissement de colère sur ce nègre insolent; je voulais le faire rechercher et châtier... Et puis toutes mes indécisions me revenaient. En réalité, où était le fondement de tant de soupçons? L'île de Saint-Domingue étant en grande partie possédée par l'Espagne, il résultait de là que beaucoup de nègres, soit qu'ils eussent primitivement appartenu à des colons de Santo-Domingo, soit qu'ils y fussent nés, mêlaient la langue espagnole à leur jargon. Et parce que cet esclave m'avait adressé quelques mots en espagnol, était-ce une raison pour le supposer auteur d'une romance en cette langue, qui annonçait nécessairement un degré de culture d'esprit, selon mes idées, tout-à-fait inconnu aux nègres? Quant à ce reproche singulier qu'il m'avait adressé d'avoir tué le crocodile, il annonçait chez l'esclave un dégoût de la vie que sa position expliquait d'elle-même, sans qu'il fût besoin, certes, d'avoir recours à l'hypothèse d'un amour impossible pour la fille de son maître. Sa présence dans le bosquet du pavillon pouvait bien n'être que fortuite; sa force et sa taille étaient loin de suffire pour constater son identité avec mon antagoniste nocturne. Etait-ce sur d'aussi frêles indices que je pouvais charger d'une accusation terrible devant mon oncle et livrer à la vengeance implacable de son orgueil un pauvre esclave qui avait montré tant de courage pour secourir Marie?... Au moment où ces idées se soulevaient contre ma colère, Marie la dissipa entièrement en me disant de sa douce voix : — Mon Léopold, nous devons de la reconnaissance à ce brave nègre; sans lui, j'étais perdue!... Tu serais arrivé trop tard.

Ce peu de mots eut un effet décisif. Il ne changea pas mon intention de faire rechercher l'esclave qui avait sauvé Marie, mais il changea le but de cette recherche. C'était pour une punition : ce fut pour une récompense.

Mon oncle apprit de moi qu'il devait la vie de sa fille à l'un de ses esclaves, et me promit sa liberté, si je pouvais le retrouver dans la foule de ces infortunés.

X.

Jusqu'à ce jour, la disposition naturelle de mon esprit m'avait tenu éloigné des plantations où les noirs travaillaient. Il m'était trop pénible de voir souffrir des êtres que je ne pouvais soulager. Mais, dès le lendemain, mon oncle m'ayant proposé de l'accompagner dans sa ronde de surveillance, j'acceptai avec empressement, espérant rencontrer parmi les travailleurs le sauveur de ma bien-aimée Marie.

J'eus lieu de voir dans cette promenade combien le regard d'un maître est puissant sur des esclaves, mais en même temps combien cette puissance s'achète cher! Les nègres, tremblans en présence de mon oncle, redoublaient, sur son passage, d'efforts et d'activité; mais qu'il y avait de haine dans cette terreur!

Irascible par habitude, mon oncle était prêt à se fâcher de n'en avoir pas sujet, quand son bouffon Habibrah, qui le suivait toujours, lui fit remarquer tout-à-coup un noir qui, accablé de lassitude, s'était endormi sous un bosquet de dattiers. Mon oncle court à ce malheureux, le réveille rudement et lui ordonne de se remettre à l'ouvrage. Le nègre, effrayé, se lève, et découvre en se levant un jeune rosier du Bengale sur lequel il s'était couché par mégarde, et que mon oncle se plaisait à élever. L'arbuste était perdu. Le maître, déjà irrité de ce qu'il appelait la paresse de l'esclave, devint furieux à cette vue. Hors de lui, il détache de sa ceinture le fouet armé de lanières ferrées qu'il portait dans ses promenades, et lève le bras pour en frapper le nègre, tombé à genoux. — Le fouet ne retomba pas. Je n'oublierai jamais ce moment. Une main puissante arrêta subitement la main du colon. Un noir (c'était celui-là même que je cherchais!) lui cria en français : — Punis-moi, car je viens de t'offenser; mais ne fais rien à mon frère, qui n'a touché qu'à ton rosier! — Cette intervention inattendue de l'homme à qui je devais le salut de Marie, son geste, son regard, l'accent impérieux de sa voix, me frappèrent de stupeur. Mais sa généreuse imprudence, loin de faire rougir mon oncle, n'avait fait que redoubler la rage du maître, et la détourner du patient à son défenseur. Mon oncle, exaspéré, se dégagea des bras du grand nègre, en l'accablant de menaces, et leva de nouveau son fouet pour l'en frapper à son tour. Cette fois le fouet lui fut arraché de la main. Le noir en brisa le manche garni de clous comme on brise une paille, et foula sous ses pieds ce honteux instrument de vengeance. J'étais immobile de surprise, mon oncle de fureur; c'était une chose inouïe pour lui que de voir son autorité ainsi outragée. Ses yeux s'agitaient comme prêts à sortir de leur orbite; ses lèvres bleues tremblaient. L'esclave le considéra un instant d'un air calme; puis tout-à-coup, lui présentant avec dignité une cogné qu'il tenait à la main : — Blanc, dit-il, si tu veux me frapper, prends au moins cette hache.

Mon oncle, qui ne se connaissait plus, aurait certainement exaucé son vœu, et se précipitait sur la hache, quand j'intervins à mon tour. Je m'emparai lestement de la cognée, et la jetai dans le puits d'une *noria*, qui était voisine. — Que fais tu? me dit mon oncle avec emportement. — Je vous sauve, lui répondis-je, du malheur de frapper le défenseur de votre fille. C'est à cet esclave que vous devez Marie : c'est le nègre dont vous m'avez promis la liberté. Le moment était mal choisi pour invoquer cette promesse. Mes paroles effleurèrent à peine l'esprit ulcéré du colon. — Sa liberté! me répliqua-t-il d'un air sombre. Oui, il a mérité la fin de son esclavage. Sa liberté! nous verrons de quelle nature sera celle que lui donneront les juges de la cour martiale. — Ces paroles sinistres me glacèrent. Marie et moi le suppliâmes inutilement. Le nègre dont la négligence avait causé cette scène fut puni de la bastonnade, et l'on plongea son défenseur dans les cachots du fort Galifet, comme coupable d'avoir porté la main sur un blanc. De l'esclave au maître, c'était un crime capital.

XI.

Vous jugez, messieurs, à quel point toutes ces circonstances avaient dû éveiller mon intérêt et ma curiosité. Je pris des renseignemens sur le compte du prisonnier. On me révéla des particularités singulières. On m'apprit que ses compagnons semblaient avoir le plus profond respect pour ce jeune nègre. Esclave comme eux, il lui suffisait d'un signe pour s'en faire obéir. Il n'était point né dans les cases; on ne lui connaissait ni père ni mère : il y avait même peu d'années, disait-on, qu'un vaisseau négrier l'avait jeté à Saint-Domingue. Cette circonstance rendait plus remarquable encore l'empire qu'il exerçait sur tous ses compagnons, sans même en excepter les noirs *créoles*, qui, vous ne l'ignorez sans doute pas, messieurs, professaient ordinairement le plus profond mépris pour les nègres *congos;* expression impro-

pre, et trop générale, par laquelle on désignait dans la colonie tous les esclaves amenés d'Afrique.

Quoiqu'il parût absorbé dans une noire mélancolie, sa force extraordinaire, jointe à une adresse merveilleuse, en faisait un sujet du plus grand prix pour la culture des plantations. Il tournait plus vite et plus longtemps que ne l'aurait fait le meilleur cheval les roues des *norias*. Il lui arrivait souvent de faire en un jour l'ouvrage de dix de ses camarades, pour les soustraire aux châtimens réservés à la négligence ou à la fatigue. Aussi était-il adoré des esclaves; mais la vénération qu'ils lui portaient, toute différente de la terreur superstitieuse dont ils environnaient le fou Habibrah, semblait avoir aussi quelque cause cachée; c'était une espèce de culte.

Ce qu'il y avait d'étrange, reprenait-on, c'était de le voir aussi doux, aussi simple avec ses égaux, qui se faisaient gloire de lui obéir, que fier et hautain vis-à-vis de nos *commandeurs*. Il est juste de dire que ces esclaves privilégiés, anneaux intermédiaires, qui liaient en quelque sorte la chaîne de la servitude à celle du despotisme, joignant à la bassesse de leur condition l'insolence de leur autorité, trouvaient un malin plaisir à l'accabler de travail et de vexations. Il paraît néanmoins qu'ils ne pouvaient s'empêcher de respecter le sentiment de fierté qui l'avait porté à outrager mon oncle. Aucun d'eux n'avait jamais osé lui infliger de punitions humiliantes. S'il leur arrivait de l'y condamner, vingt nègres se levaient pour les subir à sa place; et lui, immobile, assistait gravement à leur exécution, comme s'ils n'eussent fait que remplir un devoir. Cet homme bizarre était connu dans les cases sous le nom de *Pierrot*.

XII.

Tous ces détails exaltèrent ma jeune imagination. Marie, pleine de reconnaissance et de compassion, applaudit et partagea mon enthousiasme, et Pierrot s'empara si vivement de notre intérêt, que je résolus de le voir et de le servir. Je rêvai aux moyens de lui parler.

Quoique fort jeune, comme neveu de l'un des plus riches colons du Cap, j'étais capitaine des milices de la paroisse de l'Acul. Le fort Galifet était confié à leur garde, et à un détachement de dragons jaunes, dont le chef, qui était pour l'ordinaire un sous-officier de cette compagnie, avait le commandement du fort. Il se trouvait justement à cette époque que ce commandant était le frère d'un pauvre colon auquel j'avais eu le bonheur de rendre de très grands services, et qui m'était entièrement dévoué...

Ici tout l'auditoire interrompit d'Auverney en nommant *Thadée*.

— Vous l'avez deviné, messieurs, reprit le capitaine. Vous comprenez sans peine qu'il ne me fut pas difficile d'obtenir de lui l'entrée du cachot du nègre. J'avais le droit de visiter le fort, comme capitaine des milices. Cependant, pour ne pas inspirer de soupçons à mon oncle, dont la colère était encore toute flagrante, j'eus soin de ne m'y rendre qu'à l'heure où il faisait sa méridienne : tous les soldats, excepté ceux de garde, étaient endormis. Guidé par Thadée, j'arrivai à la porte du cachot; Thadée l'ouvrit et se retira. J'entrai.

Le noir était assis, car il ne pouvait se tenir debout à cause de sa haute taille. Il n'était pas seul : un dogue énorme se leva en grondant, et s'avança vers moi. — Rask! cria le noir. — Le jeune dogue se tut, et revint se coucher aux pieds de son maître, où il acheva de dévorer quelques misérables alimens.

J'étais en uniforme : la lumière que répandait le soupirail dans cet étroit cachot était si faible que Pierrot ne pouvait distinguer qui j'étais.

— Je suis prêt, me dit-il d'un ton calme.

En achevant ces paroles, il se leva à demi.

— Je suis prêt, répéta-t-il encore.

— Je croyais, lui dis-je, surpris de la liberté de ses mouvemens, je croyais que vous aviez des fers.

L'émotion faisait trembler ma voix. Le prisonnier ne parut pas la reconnaître.

Il poussa du pied quelques débris qui retentirent. — Des fers! je les ai brisés.

Il y avait dans l'accent dont il prononça ces dernières paroles quelque chose qui semblait dire : *Je ne suis pas fait pour porter des fers*. Je repris :

— L'on ne m'avait pas dit qu'on vous eût laissé un chien.

— C'est moi qui l'ai fait entrer.

J'étais de plus en plus étonné. La porte du cachot était fermée en dehors d'un triple verrou. Le soupirail avait à peine six pouces de largeur, et était garni de deux barreaux de fer. Il paraît qu'il comprit le sens de mes réflexions; il se leva autant que la voûte basse le lui permettait, détacha sans effort une pierre énorme placée au-dessous du soupirail, enleva les deux barreaux scellés en dehors de cette pierre, et pratiqua ainsi une ouverture où deux hommes auraient facilement pu passer. Cette ouverture donnait de plain-pied sur le bois de bananiers et de cocotiers qui couvre le morne auquel le fort était adossé.

La surprise me rendait muet; tout-à-coup un rayon du jour éclaira vivement mon visage. Le prisonnier se redressa comme s'il eût mis le pied par mégarde sur un serpent, et son front heurta les pierres de la voûte. Un mélange indéfinissable de mille sentimens opposés, une étrange expression de haine, de bienveillance et d'étonnement douloureux passa rapidement dans ses yeux. Mais, reprenant un subit empire sur ses pensées, sa physionomie en moins d'un instant redevint calme et froide, et il fixa avec indifférence son regard sur le mien. Il me regardait en face comme un inconnu.

— Je puis encore vivre deux jours sans manger, dit-il.

Je fis un geste d'horreur; je remarquai alors la maigreur de l'infortuné. Il ajouta :

— Mon chien ne peut manger que de ma main; si je n'avais pu élargir le soupirail, le pauvre Rask serait mort de faim. Il vaut mieux que ce soit moi que lui, puisqu'il faut toujours que je meure.

— Non, m'écriai-je, non, vous ne mourrez pas de faim!

Il ne me comprit pas.

— Sans doute, reprit-il en souriant amèrement, j'aurais pu vivre encore deux jours sans manger : mais je suis prêt, monsieur l'officier; aujourd'hui vaut encore mieux que demain; ne faites pas de mal à Rask.

Je sentis alors ce que voulait dire son *je suis prêt*. Accusé d'un crime qui était puni de mort, il croyait que je venais pour le mener au supplice; et cet homme doué de forces colossales, quand tous les moyens de fuir lui étaient ouverts, doux et tranquille, répétait à un enfant :

Je suis prêt!

— Ne faites pas de mal à Rask, répéta-t-il encore.

Je ne pus me contenir. — Quoi! lui dis-je, non-seulement vous me prenez pour votre bourreau, mais encore vous doutez de mon humanité envers ce pauvre chien qui ne m'a rien fait!

Il s'attendrit, sa voix s'altéra.

— Blanc, dit-il en me tendant la main, blanc, pardonne, j'aime mon chien, et, ajouta-t-il après un court silence, les tiens m'ont fait bien du mal.

Je l'embrassai, je lui serrai la main, je le détrompai. — Ne me connaissiez-vous pas? lui dis-je.

— Je savais que tu étais un blanc, et pour les blancs, quelque bons qu'ils soient, un noir est si peu de chose! D'ailleurs, j'ai aussi à me plaindre de toi.

— Et de quoi? repris-je étonné.

— Ne m'as-tu pas conservé deux fois la vie?

Cette inculpation étrange me fit sourire. Il s'en aperçut, et poursuivit avec amertume :

— Oui, je devrais t'en vouloir. Tu m'as sauvé d'un crocodile et d'un colon; et, ce qui est pis encore, tu m'as enlevé le droit de te haïr. Je suis bien malheureux!

La singularité de son langage et de ses idées ne me sur-

prenait presque plus. Elle était en harmonie avec lui-même.

— Je vous dois bien plus que vous ne me devez, lui dis-je. Je vous dois la vie de ma fiancée, de Marie.

Il éprouva comme une commotion électrique. — *Maria!* dit-il d'une voix étouffée; et sa tête tomba sur ses mains, qui se crispaient violemment, tandis que de pénibles soupirs soulevaient les larges parois de sa poitrine.

J'avoue que mes soupçons assoupis se réveillèrent, mais sans colère et sans jalousie. J'étais trop près du bonheur, et lui trop près de la mort, pour qu'un pareil rival, s'il l'était en effet, pût exciter en moi d'autres sentimens que la bienveillance et la pitié.

Il releva enfin sa tête. — Va! me dit-il, ne me remercie pas!

Il ajouta, après une pause : — Je ne suis pourtant pas d'un rang inférieur au tien!

Cette parole paraissait révéler un ordre d'idées qui piquait vivement ma curiosité : je le pressai de me dire qui il était et ce qu'il avait souffert. Il garda un sombre silence.

Ma démarche l'avait touché; mes offres de service, mes prières parurent vaincre son dégoût de la vie. Il sortit et rapporta quelques bananes et une énorme noix de coco. Puis il referma l'ouverture et se mit à manger. En causant avec lui, je remarquai qu'il parlait avec facilité le français et l'espagnol, et que son esprit ne paraissait pas dénué de culture : il savait des romances espagnoles, qu'il chantait avec expression. Cet homme était si inexplicable, sous tant d'autres rapports, que jusqu'alors la pureté de son langage ne m'avait pas frappé. J'essayai de nouveau d'en savoir la cause; il se tut. Enfin je le quittai, ordonnant à mon fidèle Thadée d'avoir pour lui tous les égards et tous les soins possibles.

XIII.

Je le voyais tous les jours à la même heure. Son affaire m'inquiétait; malgré mes prières, mon oncle s'obstinait à le poursuivre. Je ne cachais pas mes craintes à Pierrot; il m'écoutait avec indifférence.

Souvent Rask arrivait tandis que nous étions ensemble, portant une large feuille de palmier autour de son cou. Le noir la détachait, lisait des caractères inconnus qui y étaient tracés, puis la déchirait. J'étais habitué à ne pas lui faire de questions.

Un jour j'entrai sans qu'il parût prendre garde à moi. Il tournait le dos à la porte de son cachot, et chantait d'un ton mélancolique l'air espagnol : *Yo que soy contrabandista* (1). Quand il eut fini, il se tourna brusquement vers moi, et me cria :

— Frère, promets, si jamais tu doutes de moi, d'écarter tous les soupçons quand tu m'entendras chanter cet air.

Son regard était imposant : je lui promis ce qu'il désirait, sans trop savoir ce qu'il entendait par ces mots : *Si jamais tu doutes de moi*... Il prit l'écorce profonde de la noix qu'il avait cueillie le jour de ma première visite, et conservée depuis, la remplit de vin de palmier, m'engagea à y porter les lèvres, et la vida d'un trait. A compter de ce jour, il ne m'appela plus que son *frère*.

Cependant je commençais à concevoir quelque espérance. Mon oncle n'était plus aussi irrité. Les réjouissances de mon prochain mariage avec sa fille avaient tourné son esprit vers de plus douces idées. Marie suppliait avec moi. Je lui représentais chaque jour que Pierrot n'avait point voulu l'offenser, mais seulement l'empêcher de commettre un acte de sévérité peut-être excessive; que ce noir avait, par son audacieuse lutte avec le crocodile, préservé Marie d'une mort certaine, que nous lui devions, lui sa fille, moi ma fiancée; que, d'ailleurs, Pierrot était le plus vigoureux de ses esclaves (car je ne songeais plus à obtenir sa liberté, il ne s'agissait que de sa vie); qu'il faisait à lui seul l'ouvrage de dix autres, et qu'il suffisait de son bras pour mettre en mouvement les cylindres d'un moulin à sucre. Il m'écoutait et me faisait entendre qu'il ne donnerait peut-être pas suite à l'accusation. Je ne disais rien au noir du changement de mon oncle, voulant jouir du plaisir de lui annoncer sa liberté tout entière, si je l'obtenais. Ce qui m'étonnait, c'était de voir que, se croyant dévoué à la mort, il ne profitait d'aucun des moyens de fuir qui étaient en son pouvoir. Je lui en parlai. — Je dois rester, me répondit-il froidement, on penserait que j'ai eu peur.

(1) Moi qui suis contrebandier

XIV.

Un matin, Marie vint à moi. Elle était rayonnante, et il y avait sur sa douce figure quelque chose de plus angélique encore que la joie d'un pur amour. C'était la pensée d'une bonne action. — Écoute, me dit-elle, c'est dans trois jours le 22 août, et notre noce. Nous allons bientôt... — Je l'interrompis : — Marie, ne dis pas bientôt, puisqu'il y a encore trois jours... Elle sourit et rougit. Ne me trouble pas, Léopold, reprit-elle; il m'est venu une idée qui te rendra content. Tu sais que je suis allée hier à la ville avec mon père pour acheter les parures de notre mariage. Ce n'est pas que je tienne à ces bijoux, à ces diamans, qui ne me rendront pas plus belle à tes yeux. Je donnerais toutes les perles du monde pour l'une de ces fleurs que m'a fanées le vilain homme au bouquet de soucis; mais n'importe. Mon père veut me combler de toutes ces choses-là, et j'ai l'air d'en avoir envie pour lui faire plaisir. Il y avait hier une *basquina* de satin chinois à grandes fleurs, qui était enfermée dans un coffre de bois de senteur, et que j'ai beaucoup regardée. Cela est bien cher; mais cela est bien singulier. Mon père a remarqué que cette robe frappait mon attention. En rentrant, je l'ai prié de me promettre l'octroi d'un don à la manière des anciens chevaliers. Il m'a juré sur son honneur qu'il m'accorderait la chose que je lui demanderais, quelle qu'elle fût. Il croit que c'est la basquina de satin chinois; point du tout, c'est la vie de Pierrot. Ce sera mon cadeau de noces. — Je ne pus m'empêcher de serrer cet ange dans mes bras. La parole de mon oncle était sacrée; et tandis que Marie allait près de lui en réclamer l'exécution, je courus au fort Galifet annoncer à Pierrot son salut, désormais certain.

— Frère! lui criai-je en entrant, frère! réjouis-toi! ta vie est sauvée. Marie l'a demandée à son père pour son présent de noces!

L'esclave tressaillit. — Marie! noces! ma vie! Comment tout cela peut-il aller ensemble?

— Cela est tout simple, repris-je. Marie, à qui tu as sauvé la vie, se marie...

— Avec qui? s'écria l'esclave; et son regard était égaré et terrible.

— Ne le sais-tu pas? répondis-je doucement; avec moi. Son visage formidable redevint bienveillant et résigné.

— Ah! c'est vrai, me dit-il, c'est avec toi! Et quel est le jour?

— C'est le 22 août.

— Le 22 août! es-tu fou? reprit-il avec une expression d'angoisse et d'effroi.

Il s'arrêta. Je le regardais, étonné. Après un silence, il me serra vivement la main. — Frère, je te dois tant qu'il faut que ma bouche te donne un avis. Crois-moi, va au Cap, et marie-toi avant le 22.

Je voulus en vain connaître le sens de ces paroles énigmatiques.

— Adieu, me dit-il avec solennité. J'en ai peut-être déjà

trop dit; mais je hais encore plus l'ingratitude que le parjure.

Je le quittai, plein d'indécision et d'inquiétudes, qui s'effacèrent cependant bientôt dans mes pensées de bonheur.

Mon oncle retira sa plainte le jour même. Je retournai au fort pour en faire sortir Pierrot. Thadée le sachant libre, entra avec moi dans la prison. Il n'y était plus. Rask, qui s'y trouvait seul, vint à moi d'un air caressant: à son cou était attachée une feuille de palmier; je la pris et j'y lus ces mots: *Merci, tu m'as sauvé la vie une troisième fois. Frère, n'oublie pas ta promesse.* Au-dessous étaient écrits, comme signature, les mots: *Yo que soy contrabandista.*

Thadée était encore plus étonné que moi; il ignorait le secret du soupirail, et s'imaginait que le nègre s'était changé en chien. Je lui laissai croire ce qu'il voulut, me contentant d'exiger de lui le silence sur ce qu'il avait vu.

Je voulais emmener Rask. En sortant du fort, il s'enfonça dans des haies voisines et disparut.

XV.

Mon oncle fut outré de l'évasion de l'esclave. Il ordonna des recherches, et écrivit au gouverneur pour mettre Pierrot à son entière disposition si on le retrouvait.

Le 22 août arriva. Mon union avec Marie fut célébrée avec pompe à la paroisse de l'Acul. Qu'elle fut heureuse cette journée de laquelle allaient dater tous mes malheurs! j'étais enivré d'une joie qu'on ne saurait faire comprendre à qui ne l'a point éprouvée. J'avais complétement oublié Pierrot et ses sinistres avis. Le soir, bien impatiemment attendu, vint enfin. Ma jeune épouse se retira dans la chambre nuptiale, où je ne pus la suivre aussi vite que je l'aurais voulu. Un devoir fastidieux, mais indispensable, me réclamait auparavant. Mon office de capitaine des milices exigeait de moi ce soir-là une ronde aux postes de l'Acul: cette précaution était alors impérieusement commandée par les troubles de la colonie, par les révoltes partielles des noirs, qui, bien que promptement étouffées, avaient eu lieu aux mois précédens de juin et de juillet, même aux premiers jours d'août, dans les habitations Thibaud et Lagoscette, et surtout par les mauvaises dispositions des mulâtres libres, que le supplice récent du rebelle Ogé n'avait fait qu'aigrir. Mon oncle fut le premier à me rappeler mon devoir; il fallut me résigner. J'endossai mon uniforme et je partis. Je visitai les premières stations sans rencontrer de sujet d'inquiétude; mais, vers minuit, je me promenais en rêvant près des batteries de la baie, quand j'aperçus à l'horizon une lueur rougeâtre s'élever et s'étendre du côté de Limonade et de Saint-Louis du Morin. Les soldats et moi l'attribuâmes d'abord à quelque incendie accidentel; mais, un moment après, les flammes devinrent si apparentes, la fumée, poussée par le vent, grossit et s'épaissit à un tel point, que je repris promptement le chemin du fort pour donner l'alarme et envoyer des secours. En passant près des cases de nos noirs, je fus surpris de l'agitation extraordinaire qui y régnait. La plupart étaient encore éveillés et parlaient avec la plus grande vivacité. Un nom bizarre, *Bug-Jargal*, prononcé avec respect, revenait souvent au milieu de leur jargon inintelligible. Je saisis pourtant quelques paroles, dont le sens me parut être que les noirs de la plaine du nord étaient en pleine révolte, et livraient aux flammes les habitations et les plantations situées de l'autre côté du Cap. En traversant un fond marécageux, je heurtai du pied un amas de haches et de pioches cachées dans les joncs et les mangliers. Justement inquiet, je fis sur-le-champ mettre sous les armes les milices de l'Acul, et j'ordonnai de surveiller les esclaves: tout rentra dans le calme.

Cependant les ravages semblaient croître à chaque instant et s'approcher du Limbé. On croyait même distinguer le bruit lointain de l'artillerie et des fusillades. Vers les deux heures du matin, mon oncle, que j'avais éveillé, ne pouvant contenir son inquiétude, m'ordonna de laisser dans l'Acul une partie des milices sous les ordres du lieutenant; et, pendant que ma pauvre Marie dormait ou m'attendait, obéissant à mon oncle, qui était, comme je l'ai déjà dit, membre de l'assemblée provinciale, je pris avec le reste des soldats le chemin du Cap.

Je n'oublierai jamais l'aspect de cette ville quand j'en approchai. Les flammes, qui dévoraient les plantations autour d'elle, y répandaient une sombre lumière obscurcie par les torrens de fumée que le vent chassait dans les rues. Des tourbillons d'étincelles, formés par les menus débris embrasés des cannes à sucre, et emportés avec violence comme une neige abondante sur les toits des maisons et sur les agrès des vaisseaux mouillés dans la rade, menaçaient à chaque instant la ville du Cap d'un incendie non moins déplorable que celui dont ses environs étaient la proie. C'était un spectacle affreux et imposant que de voir d'un côté les pâles habitans exposant encore leur vie pour disputer au fléau terrible l'unique toit qui allait leur rester de tant de richesses; tandis que, de l'autre, les navires, redoutant le même sort, et favorisés du moins par ce vent si funeste aux malheureux colons, s'éloignaient à pleines voiles sur une mer teinte des feux sanglans de l'incendie.

XVI.

Étourdi par le canon des forts, les clameurs des fuyards, et le fracas lointain des écroulemens, je ne savais de quel côté diriger mes soldats, quand je rencontrai sur la place d'armes le capitaine de dragons jaunes qui nous servit de guide. Je ne m'arrêterai pas, messieurs, à vous décrire le tableau que nous offrit la plaine incendiée. Assez d'autres ont dépeint ces premiers désastres du Cap, et j'ai besoin de passer vite sur ces souvenirs où il y a du sang et du feu. Je me bornerai à vous dire que les esclaves rebelles étaient, disait-on, déjà maîtres du Dondon, du Terrier-Rouge, du bourg d'Ouanaminte et même des malheureuses plantations du Limbé, ce qui me remplissait d'inquiétude à cause du voisinage de l'Acul. Je me rendis en hâte à l'hôtel du gouverneur, monsieur de Blanchelande. Tout y était dans la confusion, jusqu'à la tête du maître. Je lui demandai des ordres, en le priant de songer le plus vite possible à la sûreté de l'Acul, que l'on croyait déjà menacée. Il avait auprès de lui monsieur de Rouvray, maréchal-de-camp, et l'un des principaux propriétaires de l'île; monsieur de Touzard, lieutenant-colonel du régiment du Cap, quelques membres des assemblées coloniale et provinciale, et plusieurs des colons les plus notables. Au moment où je me présentai, cette espèce de conseil délibérait tumultueusement.

—Monsieur le gouverneur, disait un membre de l'assemblée provinciale, cela n'est que trop vrai; ce sont les esclaves, et non les sang-mêlés libres: il y a longtemps que nous l'avions annoncé et prédit.

—Vous le disiez sans y croire, repartit aigrement un membre de l'assemblée coloniale appelée *générale*. Vous le disiez pour vous donner crédit à nos dépens; et vous étiez si loin de vous attendre à une rébellion réelle des esclaves, que ce sont les intrigues de votre assemblée qui ont simulé, dès 1789, cette fameuse et ridicule révolte des trois mille noirs sur le morne du Cap; révolte où il n'y a eu qu'un volontaire national de tué, encore l'a-t-il été par ses propres camarades!

—Je vous le répète, reprit le *provincial*, que nous voyions plus clair que vous; cela est simple. Nous restions ici pour observer les affaires de la colonie, tandis que votre assemblée en masse allait en France se faire décerner cette ovation risible, qui s'est terminée par les réprimandes de la représentation nationale. *Ridiculus mus!*

Le membre de l'assemblée coloniale répondit avec un dédain amer :

— Nos concitoyens nous ont réélus à l'unanimité !

— C'est vous, répliqua l'autre, ce sont vos exagérations qui ont fait promener la tête de ce malheureux qui s'était montré sans cocarde tricolore dans un café, et qui ont fait pendre le mulâtre Lacombe pour une pétition qui commençait par ces mots *inusités* : « Au nom du Père, du Fils, et du » Saint-Esprit ! »

— Cela est faux! s'écria le membre de l'assemblée générale. C'est la lutte des principes et celle des privilèges, des *bossus* et des *crochus !*

— Je l'ai toujours pensé, monsieur, vous êtes un *indépendant !*

A ce reproche du membre de l'assemblée provinciale, son adversaire répondit d'un air de triomphe : — C'est confesser que vous êtes un *pompon blanc*. Je vous laisse sous le poids d'un pareil aveu !

La querelle eût peut-être été poussée plus loin, si le gouverneur ne fût intervenu.

— Eh ! messieurs, en quoi cela a-t-il trait au danger imminent qui nous menace? conseillez-moi, et ne vous injuriez pas. Voici les rapports qui me sont parvenus. La révolte a commencé cette nuit à dix heures du soir parmi les nègres de l'habitation Turpin. Les esclaves commandés par un nègre anglais nommé Bouckmann, ont entraîné les ateliers des habitations Clément, Trémès et Noë. Ils ont incendié toutes les plantations et massacré les colons avec des cruautés inouïes. Je vous en ferai comprendre toute l'horreur par un seul détail. Leur étendard est le corps d'un enfant porté au bout d'une pique...

Un frémissement interrompit monsieur de Blanchelande. — Voilà ce qui se passe au dehors, poursuivit-il. Au dedans, tout est bouleversé. Plusieurs habitans du Cap ont tué leurs esclaves; la peur les a rendus cruels. Les plus doux ou les plus braves se sont bornés à les enfermer sous bonne clef. Les *petits blancs* (1) accusent de ces désastres les *sang-mêlés* libres. Plusieurs mulâtres ont failli être victimes de la fureur populaire. Je leur ai fait donner pour asile une église gardée par un bataillon. Maintenant, pour prouver qu'ils ne sont point d'intelligence avec les noirs révoltés, les sang-mêlés me font demander un poste à défendre et des armes.

— N'en faites rien ! cria une voix que je reconnus; c'était celle du planteur soupçonné d'être *sang-mêlé*, avec qui j'avais eu un duel. N'en faites rien, monsieur le gouverneur, ne donnez point d'armes aux mulâtres.

— Vous ne voulez donc point vous battre ? dit brusquement un colon.

L'autre ne parut point entendre, et continua : — Les sang-mêlés sont nos pires ennemis. Eux seuls sont à craindre pour nous. Je conviens qu'on ne pouvait s'attendre qu'à une révolte de leur part et non de celle des esclaves. Est-ce que les esclaves sont quelque chose ?

Le pauvre homme espérait par ces invectives contre les mulâtres s'en séparer tout-à-fait, et détruire dans l'esprit des blancs qui l'écoutaient l'opinion qui le rejetait dans cette caste méprisée. Il y avait trop de lâcheté dans cette combinaison pour qu'elle réussît. Un murmure de désapprobation le lui fit sentir.

— Oui, monsieur, dit le vieux maréchal-de-camp de Rouvray, oui, les esclaves sont quelque chose; ils sont quarante contre trois ; et nous serions à plaindre si nous n'avions à opposer aux nègres et aux mulâtres que des blancs comme vous.

Le colon se mordit les lèvres.

— Monsieur le général, reprit le gouverneur, que pensez-vous donc de la pétition des mulâtres ?

— Donnez-leur des armes, monsieur le gouverneur ! répondit monsieur de Rouvray; faisons voile de toute étoffe ! Et, se tournant vers le colon suspect : — Entendez-vous, monsieur? allez vous armer.

(1) Blancs non propriétaires, exerçant dans la colonie une industrie quelconque.

Le colon humilié sortit avec tous les signes d'une rage concentrée.

Cependant la clameur d'angoisse qui éclatait dans toute la ville se faisait entendre de momens en momens jusque chez le gouverneur, et rappelait aux membres de cette conférence le sujet qui les rassemblait. Monsieur de Blanchelande remit à un aide-de-camp un ordre au crayon à la hâte, et rompit le silence sombre avec lequel l'assemblée écoutait cette effrayante rumeur.

— Les sang-mêlés vont être armés, messieurs; mais il reste bien d'autres mesures à prendre.

— Il faut convoquer l'assemblée provinciale, dit le membre de cette assemblée qui avait parlé au moment où j'étais entré.

— L'assemblée provinciale ! reprit son antagoniste de l'assemblée coloniale. Qu'est-ce que c'est que l'assemblée provinciale ?

— Parce que vous êtes membre de l'assemblée coloniale ! répliqua le *pompon blanc*...

L'indépendant l'interrompit :

— Je ne connais pas plus la *coloniale* que la *provinciale*. Il n'y a que l'assemblée générale, entendez-vous, monsieur !

— Eh bien! repartit le pompon blanc, je vous dirai, moi, qu'il n'y a que l'assemblée nationale de Paris.

— Convoquer l'assemblée provinciale! répétait l'indépendant en riant; comme si elle n'était pas dissoute du moment où la générale a décidé qu'elle tiendrait ses séances ici.

Une réclamation universelle éclatait dans l'auditoire, ennuyé de cette discussion oiseuse.

— Messieurs nos députés, criait un entrepreneur de cultures, pendant que vous vous occupez de ces balivernes, que deviennent mes cotonniers et ma cochenille ?

— Et mes quatre cent mille plants d'indigo au Limbé ! ajoutait un planteur.

— Et mes nègres, payés trente dollars par tête l'un dans l'autre ! disait un capitaine de négrier.

— Chaque minute que vous perdez, poursuivait un autre colon, me coûte, montre et tarif en main, dix quintaux de sucre, ce qui, à dix-sept piastres fortes le quintal, fait cent trente livres dix sous, monnaie de France !

— La coloniale, que vous appelez générale, usurpe ! reprenait l'autre disputeur, dominant le tumulte à force de voix ; qu'elle reste au Port-au-Prince à fabriquer des décrets pour deux lieues de terrain et deux jours de durée ; mais qu'elle nous laisse tranquilles ici. Le Cap appartient au congrès provincial du nord, à lui seul !

— Je prétends, reprenait l'indépendant, que son excellence monsieur le gouverneur n'a pas droit de convoquer une autre assemblée que l'assemblée générale des représentans de la colonie, présidée par monsieur de Cadusch ?

— Mais où est-il votre président monsieur de Cadusch ? demanda le pompon blanc ; où est votre assemblée? il n'y en a pas encore quatre membres d'arrivés, tandis que la provinciale est toute ici. Est-ce que vous voudriez par hasard représenter à vous seul toute une assemblée, toute une colonie ?

Cette rivalité des deux députés, fidèles échos de leurs assemblées respectives, exigea encore une fois l'intervention du gouverneur.

— Messieurs, où voulez-vous donc enfin en venir avec vos éternelles assemblées *provinciale, générale, coloniale, nationale ?*... Aiderez-vous aux décisions de cette assemblée en lui en faisant invoquer trois ou quatre autres ?

— Morbleu ! criait d'une voix de tonnerre le général de Rouvray en frappant violemment sur la table du conseil, quels maudits bavards ! j'aimerais mieux lutter de poumons avec une pièce de vingt-quatre! Que nous font ces deux assemblées, qui se disputent le pas comme deux compagnies de grenadiers qui vont monter à l'assaut ! Eh bien ! convoquez-les toutes deux, monsieur le gouverneur, j'en ferai deux régimens pour marcher contre les noirs; et nous verrons si leurs fusils feront autant de bruit que leurs langues.

Après cette vigoureuse sortie, il se pencha vers son voisin (c'était moi), et dit à demi-voix : — Que voulez-vous que fasse

entre deux assemblées de Saint-Domingue, qui se prétendent souveraines, un gouverneur de par le roi de France? Ce sont les beaux parleurs et les avocats qui gâtent tout ici comme dans la métropole. Si j'avais l'honneur d'être monsieur le lieutenant-général pour le roi, je jetterais toute cette canaille à la porte. Je dirais : Le roi règne, et moi je gouverne. J'enverrais la responsabilité par-devant les soi-disant représentans à tous les diables; et avec douze croix de Saint-Louis, promises au nom de sa majesté, je balayerais tous les rebelles dans l'île de la Tortue, qui a été habitée autrefois par des brigands comme eux, les boucaniers. Souvenez-vous de ce que je vous dis, jeune homme. *Les philosophes* ont enfanté les *philanthropes*, qui ont procréé les *négrophiles*, qui produisent les mangeurs de blancs, ainsi nommés en attendant qu'on leur trouve un nom grec ou latin. Ces prétendues idées libérales dont on s'enivre en France, sont un poison sous les tropiques. Il fallait traiter les nègres avec douceur, non les appeler à un affranchissement subit. Toutes les horreurs que vous voyez aujourd'hui à Saint Domingue sont nées au club Massiac, et l'insurrection des esclaves n'est qu'un contre-coup de la chute de la Bastille.

Pendant que le vieux soldat m'exposait ainsi sa politique étroite, mais pleine de franchise et de conviction, l'orageuse discussion continuait. Un colon, du petit nombre de ceux qui partageaient la frénésie révolutionnaire, qui se faisait appeler le citoyen-général C***, pour avoir présidé à quelques sanglantes exécutions, s'était écrié :

— Il faut plutôt des supplices que des combats. Les nations veulent des exemples terribles : épouvantons les noirs ! C'est moi qui ai apaisé les révoltes de juin et de juillet, en faisant planter cinquante têtes d'esclaves des deux côtés de l'avenue de mon habitation, en guise de palmiers. Que chacun se cotise pour la proposition que je vais faire. Défendons les approches du Cap avec les nègres qui nous restent encore.

— Comment! quelle imprudence! répondit-on de toutes parts.

— Vous ne me comprenez pas, messieurs, reprit le *citoyen-général*. Faisons un cordon de têtes de nègres qui entourent la ville, du fort Picolet à la pointe de Caracol. Leurs camarades insurgés n'oseront approcher. Il faut se sacrifier pour la cause commune dans un semblable moment. Je me dévoue le premier. J'ai cinq cents esclaves non révoltés : je les offre.

Un mouvement d'horreur accueillit cette exécrable proposition.—C'est abominable ! c'est horrible ! s'écrièrent toutes les voix.

— Ce sont des mesures de ce genre qui ont tout perdu, dit un colon. Si l'on ne s'était pas tant pressé d'exécuter les derniers révoltés de juin, de juillet et d'août, on aurait pu saisir le fil de leur conspiration, que la hache du bourreau a coupé.

Le citoyen C*** garda un moment le silence du dépit, puis il murmura entre ses dents : — Je croyais pourtant ne pas être suspect. Je suis lié avec des négrophiles; je corresponds avec Brissot et Pruneau de Pomme-Gouge, en France ; Hans-Sloane, en Angleterre ; Magaw, en Amérique ; Pezll, en Allemagne ; Olivarius, en Danemark ; Wadstrohm, en Suède ; Peter Paulus, en Hollande ; Avendano, en Espagne ; et l'abbé Pierre Tamburini, en Italie ! Sa voix s'élevait à mesure qu'il avançait dans sa nomenclature de négrophiles. Il termina enfin, en disant : — Mais il n'y a point ici de philosophes !

Monsieur de Blanchelande, pour la troisième fois, demanda à recueillir les conseils de chacun.

— Monsieur le gouverneur, dit une voix, voici mon avis. Embarquons-nous tous sur *le Léopard*, qui est mouillé dans la rade.

— Mettons à prix la tête de Boukmann, dit un autre.

— Informons de tout ceci le gouverneur de la Jamaïque, dit un troisième.

— Oui, pour qu'il nous envoie encore une fois le secours dérisoire de cinq cents fusils, reprit un député de l'assemblée provinciale. Monsieur le gouverneur, envoyez un aviso en France, et attendons !

— Attendre ! attendre ! interrompit monsieur de Rouvray avec force. Et les noirs attendront-ils? Et la flamme qui circonscrit déjà cette ville, attendra-t-elle ? Monsieur de Touzard, faites battre la générale, prenez du canon, et allez trouver le gros des rebelles avec vos grenadiers et vos chasseurs. Monsieur le gouverneur, faites faire des camps dans les paroisses de l'est; établissez des postes au Trou et à Vallières; je me charge, moi, des plaines du fort Dauphin. J'y dirigerai les travaux ; mon grand-père, qui était mestre-de-camp du régiment de Normandie, a servi sous monsieur le maréchal de Vauban ; j'ai étudié Folard et Bezout, et j'ai quelque pratique de la défense d'un pays. D'ailleurs les plaines du fort Dauphin, presque enveloppées par la mer et les frontières espagnoles, ont la forme d'une presqu'île, et se protégeront en quelque sorte d'elles-mêmes ; la presqu'île du Mole offre un semblable avantage. Usons de tout cela, et agissons !

Le langage énergique et positif du vétéran fit taire subitement toutes les discordances de voix et d'opinion. Le général était dans le vrai. Cette conscience que chacun a de son intérêt véritable, rallia tous les avis à celui de monsieur de Rouvray; et tandis que le gouverneur, par un serrement de main reconnaissant, témoignait au brave officier-général qu'il sentait la valeur de ses conseils, bien qu'ils fussent énoncés comme des ordres, et l'importance de son secours, tous les colons réclamaient la prompte exécution des mesures indiquées.

Les deux députés des assemblées rivales, seuls, semblaient se séparer de l'adhésion générale, et murmuraient dans leur coin les mots d'*empiètement du pouvoir exécutif*, de *décision hâtive* et de *responsabilité*.

Je saisis ce moment pour obtenir de monsieur de Blanchelande les ordres que je sollicitais impatiemment ; et je sortis afin de rallier ma troupe et de reprendre sur-le-champ le chemin de l'Acul, malgré la fatigue que tous sentaient, excepté moi.

XVII.

Le jour commençait à poindre. J'étais sur la place d'armes, réveillant les miliciens couchés sur leurs manteaux, pêle-mêle avec les dragons jaunes et rouges, les fuyards de la plaine, les bestiaux bêlant et mugissant, et les bagages de tout genre apportés dans la ville par les planteurs des environs. Je commençais à retrouver ma petite troupe dans ce désordre, quand je vis un dragon jaune, couvert de sueur et de poussière, accourir vers moi à toute bride. J'allai à sa rencontre, et, au peu de paroles entrecoupées qui lui échappèrent, j'appris avec consternation que mes craintes s'étaient réalisées; que la révolte avait gagné les plaines de l'Acul, et que les noirs assiégeaient le fort Galifet, où s'étaient renfermés les milices et les colons. Il faut vous dire que ce fort Galifet était fort peu de chose ; on appelait *fort* à Saint-Domingue tout ouvrage en terre

Il n'y avait donc pas un moment à perdre. Je fis prendre des chevaux à ceux de mes soldats pour qui je pus en trouver ; et, guidé par le dragon, j'arrivai sur les domaines de mon oncle vers dix heures du matin.

Je donnai à peine un regard à ces immenses plantations qui n'étaient plus qu'une mer de flammes, bondissant sur la plaine avec de grosses vagues de fumée, à travers lesquelles le vent emportait de temps en temps, comme des étincelles, de grands troncs d'arbres hérissés de feux. Un pétillement effrayant, mêlé de craquemens et de murmures, semblait répondre aux hurlemens lointains des noirs, que nous entendions déjà sans les voir encore. Moi je n'avais qu'une pensée, et l'évanouissement de tant de richesses qui m'étaient réservées ne pouvait m'en distraire, c'était le salut de Marie. Marie sauvée, que m'importait le reste ! Je la savais renfermée dans le fort, et je ne demandais à Dieu que d'arriver à

temps. Cette espérance seule me soutenait dans mes angoisses, et me donnait un courage et des forces de lion.

Enfin un tournant de la route nous laissa voir le fort Galifet. Le drapeau tricolore flottait encore sur la plate-forme, et un feu bien nourri couronnait le contour de ses murs. Je poussai un cri de joie! —Au galop, piquez des deux! lâchez les brides! criai-je à mes camarades! Et, redoublant de vitesse, nous nous dirigeâmes à travers champs vers le fort, au bas duquel on apercevait la maison de mon oncle, portes et fenêtres brisées, mais debout encore, et rouge des reflets de l'embrasement, qui ne l'avait pas atteinte, parce que le vent soufflait de la mer, et qu'elle était isolée des plantations.

Une multitude de nègres, embusqués dans cette maison, se montraient à la fois à toutes les croisées et jusque sur le toit; et les torches, les piques, les haches, brillaient au milieu des coups de fusil qu'ils ne cessaient de tirer contre le fort, tandis qu'une autre foule de leurs camarades montait, tombait et remontait sans cesse autour des murs assiégés qu'ils avaient chargés d'échelles. Ce flot de noirs, toujours repoussé et toujours renaissant sur ces murailles grises, ressemblait de loin à un essaim de fourmis essayant de gravir l'écaille d'une grande tortue, et dont le lent animal se débarrassait par une secousse d'intervalle en intervalle.

Nous touchions enfin aux premières circonvallations du fort; les regards fixés sur le drapeau qui le dominait, j'encourageai mes soldats au nom de leurs familles renfermées comme la mienne dans ces murs que nous allions secourir. Une acclamation générale me répondit, et, formant mon petit escadron en colonne, je me préparai à donner le signal de charger le troupeau assiégeant.

En ce moment un grand cri s'éleva de l'enceinte du fort. un tourbillon de fumée enveloppa l'édifice tout entier, roula quelque temps ses plis autour des murs, d'où s'échappait une rumeur pareille au bruit d'une fournaise, et, en s'éclaircissant, nous laissa voir le fort Galifet surmonté d'un drapeau rouge.— Tout était fini!

XVIII.

Je ne vous dirai pas ce qui se passa en moi à cet horrible spectacle. Ce fort pris, ses défenseurs égorgés, vingt familles massacrées, tout ce désastre général, je l'avouerai à ma honte, ne m'occupa pas un instant. Marie perdue pour moi! perdue pour moi peu d'heures après celle qui me l'avait donnée pour jamais! perdue pour moi par ma faute, puisque, si je ne l'avais pas quittée la nuit précédente pour courir au Cap sur l'ordre de mon oncle, j'aurais pu du moins la défendre ou mourir près d'elle et avec elle, ce qui n'eût, en quelque sorte, pas été la perdre! Ces pensées de désolation égarèrent ma douleur jusqu'à la folie. Mon desespoir était du remords.

Cependant mes compagnons, exaspérés, avaient crié *vengeance*! nous nous étions précipités le sabre aux dents, les pistolets aux deux poings, au milieu des insurgés vainqueurs. Quoique bien supérieurs en nombre, les noirs fuyaient à notre approche, mais nous les voyions distinctement à droite et à gauche, devant et derrière nous, massacrant les blancs, et se hâtant d'incendier le fort. Notre fureur s'accroissait de leur lâcheté.

A une poterne du fort, Thadée, couvert de blessures, se présenta devant moi.— Mon capitaine, me dit-il, votre Pierrot est un sorcier, un *obi*, comme disent ces damnés nègres, ou au moins un diable. Nous tenions bon; vous arriviez, et tout était sauvé, quand il a pénétré dans le fort, je ne sais par où, et voyez!... Quant à monsieur votre oncle, à sa famille, à madame... — Marie! interrompis-je, où est Marie? — En ce moment un grand noir sortit de derrière une palissade enflammée, emportant une jeune femme qui criait et se débattait dans ses bras. La jeune femme était Marie; le noir était Pierrot.—Perfide!... lui criai-je. Je dirigeai un pistolet vers lui; un des esclaves révoltés se jeta au devant de la balle, et tomba mort. Pierrot se retourna, et parut m'adresser quelques paroles; puis il s'enfonça avec sa proie au milieu des touffes de cannes embrasées. Un instant après un chien énorme passa à sa suite, tenant dans sa gueule un berceau, dans lequel était le dernier enfant de mon oncle. Je reconnus aussi le chien : c'était Rask. Transporté de rage, je déchargeai sur lui mon second pistolet; mais je le manquai.

Je me mis à courir comme un insensé sur sa trace; mais ma double course nocturne, tant d'heures passées sans prendre de repos et de nourriture, mes craintes pour Marie, le passage subit du comble du bonheur au dernier terme du malheur, toutes ces violentes émotions de l'âme m'avaient épuisé plus encore que les fatigues du corps. Après quelques pas je chancelai; un nuage se répandit sur mes yeux, et je tombai évanoui.

XIX.

Quand je me réveillai, j'étais dans la maison dévastée de mon oncle et dans les bras de Thadée. Cet excellent Thadée fixait sur moi des yeux pleins d'anxiété.— Victoire! cria-t-il dès qu'il sentit mon pouls se ranimer sous sa main, victoire! les nègres sont en déroute, et le capitaine est ressuscité!... J'interrompis son cri de joie par mon éternelle question : — Où est Marie? Je n'avais point encore rallié mes idées; il ne me restait que le sentiment et non le souvenir de mon malheur. Thadée baissa la tête. Alors toute ma mémoire me revint; je me retraçai mon horrible nuit des noces, et le grand nègre emportant Marie dans ses bras à travers les flammes s'offrit à moi comme une infernale vision. L'affreuse lumière qui venait d'éclater dans la colonie, et de montrer à tous les blancs des ennemis dans leurs esclaves, me fit voir dans ce Pierrot, si bon, si généreux, si dévoué, qui me devait trois fois la vie, un ingrat, un monstre, un rival. L'enlèvement de ma femme, la nuit même de notre union, me prouvait ce que j'avais d'abord soupçonné, et je reconnus enfin clairement que le chanteur du pavillon n'était autre que l'exécrable ravisseur de Marie. Pour si peu d'heures, que de changement!

Thadée me dit qu'il avait vainement poursuivi Pierrot et son chien; que les nègres s'étaient retirés, quoique leur nombre eût pu facilement écraser ma faible troupe, et que l'incendie des propriétés de ma famille continuait sans qu'il fût possible de l'arrêter.

Je lui demandai si l'on savait ce qu'était devenu mon oncle, dans la chambre duquel on m'avait apporté. Il me prit la main en silence, et, me conduisant vers l'alcôve, il en tira les rideaux.

Mon malheureux oncle était là, gisant sur son lit ensanglanté; un poignard profondément enfoncé dans le cœur. Au calme de sa figure, on voyait qu'il avait été frappé dans le sommeil. La couche du nain Habibrah, qui dormait habituellement à ses pieds, était aussi tachée de sang, et les mêmes souillures se faisaient remarquer sur la veste chamarrée du pauvre fou, jetée à terre à quelques pas du lit.

Je ne doutai pas que le bouffon ne fût mort victime de son attachement connu pour mon oncle, et n'eût été massacré par ses camarades, peut-être en défendant son maître. Je me reprochai amèrement ces préventions qui m'avaient fait porter de si faux jugemens sur Habibrah et sur Pierrot; je mêlai aux larmes que m'arracha la fin prématurée de mon oncle quelques regrets pour son fou. D'après mes ordres, on rechercha son corps, mais en vain. Je supposai que les nègres avaient emporté et jeté le nain dans les flammes; et j'ordon-

naî que, dans le service funèbre de mon beau-père, des prières fussent dites pour le repos de l'âme du fidèle Habibrah.

XX

Le fort Galifet était détruit, nos habitations avaient disparu, un plus long séjour sur ces ruines était inutile et impossible. Dès le soir même nous retournâmes au Cap.

Là, une fièvre ardente me saisit. L'effort que j'avais fait sur moi-même pour dompter mon désespcir était trop violent. Le ressort, trop tendu, se brisa. Je tombai dans le délire. Toutes mes espérances trompées, mon amour profané, mon amitié trahie, mon avenir perdu, et par-dessus tout l'implacable jalousie, égarèrent ma raison. Il me semblait que des flammes ruisselaient dans mes veines; ma tête se rompait, j'avais des furies dans le cœur. Je me représentais Marie au pouvoir d'un autre amant, au pouvoir d'un maître, d'un esclave, de Pierrot! On m'a dit qu'alors je m'élançais de mon lit, et qu'il fallait six hommes pour m'empêcher de me fracasser le crâne sur l'angle des murs. Que ne suis-je mort alors!

Cette crise passa. Les médecins, les soins de Thadée, et je ne sais quelle force de la vie dans la jeunesse, vainquirent le mal, ce mal qui aurait pu être un si grand bien! Je guéris au bout de dix jours, et je ne m'en affligeai pas. Je fus content de pouvoir vivre encore quelque temps pour la vengeance!

A peine convalescent, j'allai chez monsieur de Blanchelande demander du service. Il voulait me donner un poste à défendre; je le conjurai de m'incorporer comme volontaire dans l'une des colonnes mobiles que l'on envoyait de temps en temps contre les noirs pour balayer le pays.

On avait fortifié le Cap à la hâte. L'insurrection faisait des progrès effrayans. Les nègres de Port-au-Prince commençaient à s'agiter; Biassou commandait ceux du Limbé, du Dondon et de l'Acul; Jean-François s'était fait proclamer généralissime des révoltés de la plaine de Maribarou; Bouckmann, célèbre depuis par sa fin tragique, parcourait avec ses brigands les bords de la Limonade, et enfin les bandes du Morne-Rouge avaient reconnu pour chef un nègre nommé Bug-Jargal.

Le caractère de ce dernier, si l'on en croyait les relations, contrastait d'une manière singulière avec la férocité des autres. Tandis que Bouckmann et Biassou inventaient mille genres de mort pour les prisonniers qui tombaient entre leurs mains, Bug-Jargal s'empressait de leur fournir les moyens de quitter l'île. Les premiers contractaient des marchés avec les lanches espagnoles qui croisaient autour des côtes, et leur vendaient d'avance les dépouilles des malheureux qu'ils forçaient à fuir; Bug-Jargal coula à fond plusieurs de ces corsaires. Monsieur Colas de Maigné et huit autres colons distingués furent détachés par ses ordres de la roue où Bouckmann les avait fait lier. On citait de lui mille autres traits de générosité qu'il serait trop long de vous rapporter.

Mon espoir de vengeance ne paraissait pas près de s'accomplir. Je n'entendais plus parler de Pierrot. Les rebelles commandés par Biassou continuaient d'inquiéter le Cap. Ils avaient même une fois osé aborder le morne qui domine la ville, et le canon de la citadelle avait eu de la peine à les repousser. Le gouverneur résolut de les refouler dans l'intérieur de l'île. Les milices de l'Acul, du Limbé, d'Ouanaminte et de Maribarou, réunies au régiment du Cap et aux redoutables compagnies jaune et rouge, constituaient notre armée active. Les milices du Dondon et du Quartier-Dauphin, renforcées d'un corps de volontaires, sous les ordres du négociant Poncignon, formaient la garnison de la ville.

Le gouverneur voulut d'abord se délivrer de Bug-Jargal, dont la diversion l'alarmait. Il envoya contre lui les milices d'Ouanaminte et un bataillon du Cap. Ce corps rentra deux jours après, complétement battu. Le gouverneur s'obstina à vouloir vaincre Bug-Jargal; il fit repartir le même corps avec un renfort de cinquante dragons jaunes et de quatre cents miliciens de Maribarou. Cette seconde armée fut encore plus maltraitée que la première. Thadée, qui était de cette expédition, en conçut un violent dépit, et me jura à son retour qu'il s'en vengerait sur Bug-Jargal.

Une larme roula dans les yeux de d'Auverney; il croisa les bras sur sa poitrine, et parut durant quelques minutes plongé dans une rêverie douloureuse; enfin il reprit:

XXI.

La nouvelle arriva que Bug-Jargal avait quitté le Morne-Rouge, et dirigeait sa troupe par les montagnes, pour se joindre à Biassou. Le gouverneur sauta de joie: — Nous les tenons! dit-il en se frottant les mains. Le lendemain l'armée coloniale était à une lieue en avant du Cap. Les insurgés, à notre approche, abandonnèrent précipitamment Port-Margot et le fort Galifet, où ils avaient établi un poste défendu par de grosses pièces d'artillerie de siége, enlevées à des batteries de la côte; toutes les bandes se replièrent vers les montagnes. Le gouverneur était triomphant. Nous poursuivîmes notre marche. Chacun de nous, en passant dans ces plaines arides et désolées, cherchait à saluer encore d'un triste regard le lieu où étaient ses champs, ses habitations, ses richesses; souvent il n'en pouvait reconnaître la place.

Quelquefois notre marche était arrêtée par des embrasemens qui des champs cultivés s'étaient communiqués aux forêts et aux savanes. Dans ces climats, où la terre est encore vierge, où la végétation est surabondante, l'incendie d'une forêt est accompagné de phénomènes singuliers. On l'entend de loin, souvent même avant de le voir, sourdre et bruire avec le fracas d'une cataracte diluviale. Les troncs d'arbres qui éclatent, les branches qui pétillent, les racines qui craquent dans le sol, les grandes herbes qui frémissent, le bouillonnement des lacs et des marais enfermés dans la forêt, le sifflement de la flamme qui dévore l'air, jettent une rumeur qui tantôt s'apaise, tantôt redouble avec les progrès de l'embrasement. Parfois on voit une verte lisière d'arbres encore intacts entourer longtemps le foyer flamboyant. Tout-à-coup une langue de feu débouche par l'une des extrémités de cette fraîche ceinture: un serpent de flamme bleuâtre court rapidement le long des tiges, et en un clin d'œil le front de la forêt disparaît sous un voile d'or mouvant; tout brûle à la fois. Alors un dais de fumée s'abaisse de temps à autre sous le souffle du vent, et enveloppe les flammes. Il se roule et se déroule, s'élève et s'affaisse, se dissipe et s'épaissit, devient tout-à-coup noir; puis une sorte de frange de feu en découpe vivement tous les bords: un grand bruit se fait entendre, la frange s'efface, la fumée remonte, et verse en s'envolant un flot de cendre rouge, qui pleut long-temps sur la terre.

XXII.

Le soir du troisième jour, nous entrâmes dans les gorges de la Grande-Rivière. On estimait que les noirs étaient à vingt lieues dans la montagne.

Nous assîmes notre camp sur un mornet qui paraissait leur avoir servi au même usage, à la manière dont il était dépouillé. Cette position n'était pas heureuse: il est vrai que nous étions tranquilles. Le mornet était dominé de tous côtés par des

rochers à pics, couverts d'épaisses forêts. L'aspérité de ces escarpemens avait fait donner à ce lieu le nom de *Dompte-Mulâtre*. La Grande-Rivière coulait derrière le camp; resserrée entre deux côtes, elle était dans cet endroit étroite et profonde. Ses bords, brusquement inclinés, se hérissaient de touffes de buissons impénétrables à la vue. Souvent même ses eaux étaient cachées par des guirlandes de lianes qui, s'accrochant aux branches des érables à fleurs rouges semés parmi les buissons, mariaient leurs jets d'une rive à l'autre, et, se croisant de mille manières, formaient sur le fleuve de larges tentes de verdure. L'œil qui les contemplait du haut des roches voisines croyait voir des prairies humides encore de rosée. Un bruit sourd ou quelquefois une sarcelle sauvage, perçant tout-à-coup ce rideau fleuri, décelaient seuls le cours de la rivière.

Le soleil cessa bientôt de dorer la cime aiguë des monts lointains du Dondon; peu à peu l'ombre s'étendit sur le camp, et le silence ne fut plus troublé que par les cris de la grue et les pas mesurés des sentinelles.

Tout-à-coup les redoutables chants d'*Oua-Nassé* et du *Camp de Grand-Pré* se firent entendre sur nos têtes; les palmiers, les acomas et les cèdres qui couronnaient les rocs s'embrasèrent, et les clartés livides de l'incendie nous montrèrent sur les sommets voisins de nombreuses bandes de nègres et de mulâtres dont le teint cuivré paraissait rouge à la lueur des flammes. C'étaient ceux de Biassou.

Le danger était imminent. Les chefs s'éveillant en sursaut coururent rassembler leurs soldats; le tambour battit la générale; la trompette sonna l'alarme; nos lignes se formèrent en tumulte, et les révoltés, au lieu de profiter du désordre où nous étions, immobiles, nous regardaient en chantant *Oua-Nassé*.

Un noir gigantesque parut seul sur le plus élevé des pics secondaires qui encaissent la Grande-Rivière; une plume couleur de feu flottait sur son front; une hache était dans sa main droite, un drapeau rouge dans sa main gauche; je reconnus Pierrot! Si une carabine se fût trouvée à ma portée, la rage m'aurait peut-être fait commettre une lâcheté. Le noir répéta le refrain d'*Oua-Nassé*, planta son drapeau sur le pic, lança sa hache au milieu de nous, et s'engloutit dans les flots du fleuve. Un regret s'éleva en moi, car je crus qu'il ne mourrait plus de ma main.

Alors les noirs commencèrent à rouler sur nos colonnes d'énormes quartiers de rochers; une grêle de balles et de flèches tomba sur le mornet. Nos soldats, furieux de ne pouvoir atteindre les assaillans, expiraient en désespérés, écrasés par les rochers, criblés de balles, ou percés de flèches. Une horrible confusion régnait dans l'armée. Soudain un bruit affreux parut sortir du milieu de la Grande-Rivière. Une scène extraordinaire s'y passait. Les dragons jaunes, extrêmement maltraités par les masses que les rebelles poussaient du haut des montagnes, avaient conçu l'idée de se réfugier, pour y échapper, sous les voûtes flexibles de lianes dont le fleuve était couvert. Thadée avait le premier mis en avant ce moyen, d'ailleurs ingénieux...

Ici le narrateur fut soudainement interrompu.

XXIII.

Il y avait plus d'un quart d'heure que le sergent Thadée, le bras droit en écharpe, s'était glissé, sans être vu de personne, dans un coin de la tente, où ses gestes avaient seuls exprimé la part qu'il prenait aux récits de son capitaine, jusqu'à ce moment où, ne croyant pas que le respect lui permît de laisser passer un éloge aussi direct sans en remercier d'Auverney, il se prit à balbutier d'un ton confus : — Vous êtes bien bon, mon capitaine.

Un éclat de rire général s'éleva. D'Auverney se retourna, et lui cria d'un ton sévère :

— Comment! vous ici, Thadée! et votre bras?

A ce langage, si nouveau pour lui, les traits du vieux soldat se rembrunirent; il chancela et leva la tête en arrière, comme pour arrêter les larmes qui roulaient dans ses yeux.

— Je ne croyais pas, dit-il enfin à voix basse, je n'aurais jamais cru que mon capitaine pût manquer à son vieux sergent jusqu'à lui dire *vous*.

Le capitaine se leva précipitamment.

— Pardonne, mon vieil ami, pardonne, je ne sais ce que j'ai dit; tiens, Thad, me pardonnes-tu?

Les larmes jaillirent des yeux du sergent, malgré lui.

— Voilà la troisième fois, balbutia-t-il; mais celles-ci sont de joie.

La paix était faite. Un court silence s'ensuivit.

— Mais, dis-moi, Thad, demanda le capitaine doucement, pourquoi as-tu quitté l'ambulance pour venir ici?

— C'est que, avec votre permission, j'étais venu pour vous demander, mon capitaine, s'il faudrait faire mettre demain la housse galonnée à votre cheval de bataille.

Henri se mit à rire : — Vous auriez mieux fait, Thadée, de demander au chirurgien major s'il faudrait mettre demain deux onces de charpie sur votre bras malade.

— Ou de vous informer, reprit Paschal, si vous pourriez boire un peu de vin pour vous rafraîchir; en attendant, voici de l'eau-de-vie qui ne peut que vous faire du bien : goûtez-en, mon brave sergent.

Thadée s'avança, fit un salut respectueux, s'excusa de prendre le verre de la main gauche, et le vida à la santé de la compagnie. Il s'anima.

— Vous en étiez, mon capitaine, au moment où... Eh bien! oui, ce fut moi qui proposai d'entrer sous les lianes pour empêcher des chrétiens d'être tués par des pierres. Notre officier, qui, ne sachant pas nager, craignait de se noyer, et cela était bien naturel, s'y opposait de toutes ses forces, jusqu'à ce qu'il vit, avec votre permission, messieurs, un gros caillou, qui manqua de l'écraser, tomber sur la rivière, sans pouvoir s'y enfoncer, à cause des herbes. — Il vaut encore mieux, dit-il alors, mourir comme Pharaon d'Égypte que comme saint Étienne. Nous ne sommes pas des saints, et Pharaon était un militaire comme nous. Mon officier, un savant comme vous voyez, voulut donc bien se rendre à mon avis, à condition que j'essaierais le premier de l'exécuter. Je vais. Je descends le long du bord, je saute sous le berceau en me tenant aux branches d'en haut, et, dites, mon capitaine, je me sens tirer par la jambe : je me débats, je crie au secours, je reçois plusieurs coups de sabre, et voilà tous les dragons, qui étaient des diables, qui se précipitent pêle-mêle sous les lianes. C'étaient les noirs du Morne-Rouge qui s'étaient cachés là sans qu'on s'en doutât, probablement pour nous tomber sur le dos, comme un sac trop chargé, le moment d'après. — Cela n'aurait pas été un bon moment pour pêcher. — On se battait, on jurait, on criait. Étant nus, ils étaient plus alertes que nous; mais nos coups portaient mieux que les leurs. Nous nagions d'un bras, et nous nous battions de l'autre, comme cela se pratique toujours dans ce cas là. — Ceux qui ne savaient pas nager, dites, mon capitaine, se suspendaient d'une main aux lianes, et les noirs les tiraient pas les pieds. Au milieu de la bagarre, je vis un grand nègre qui se défendait comme un Belzébuth contre huit ou dix de mes camarades; je nageai là, et je reconnus Pierrot, autrement dit Bug.... Mais cela ne doit se découvrir qu'après, n'est-ce pas, mon capitaine? Je reconnus Pierrot. Depuis la prise du fort, nous étions brouillés ensemble; je le saisis à la gorge; il allait se délivrer de moi d'un coup de poignard, quand il me regarda, et se rendit au lieu de me tuer; ce qui fut très malheureux, mon capitaine, car s'il ne s'était pas rendu.. — Mais cela se saura plus tard. — Sitôt que les nègres le virent pris, ils sautèrent sur nous pour le délivrer; si bien que les milices allaient aussi entrer dans l'eau pour nous secourir, quand Pierrot, voyant sans doute que les nègres allaient tous être massacrés, dit quelques mots qui étaient un vrai grimoire, puisque cela les mit tous en fuite. Ils plongèrent, et disparurent en un clin-d'œil... Cette bataille sous l'eau aurait eu quelque chose d'agréable,

et m'aurait bien amusé, si je n'y avais pas perdu un doigt et mouillé dix cartouches, et si... pauvre homme! mais cela était écrit, mon capitaine. — Et le sergent, après avoir respectueusement appuyé le revers de sa main gauche sur la grenade de son bonnet de police, l'éleva vers le ciel d'un air inspiré.

D'Auverney paraissait violemment agité.

— Oui, dit-il, oui, tu as raison, mon vieux Thadée, cette nuit là fut une nuit fatale.

Il serait tombé dans une de ces profondes rêveries qui lui étaient habituelles, si l'assemblée ne l'eût vivement pressé de continuer. Il poursuivit.

XXIV.

Tandis que la scène que Thadée vient de décrire... — Thadée, triomphant, vint se placer derrière le capitaine; — tandis que la scène que Thadée vient de décrire se passait derrière le mornet, j'étais parvenu, avec quelques-uns des miens, à grimper de broussaille en broussaille sur un pic nommé le *Pic du Paon*, à cause des teintes irisées que le mica répandu à sa surface présentait aux rayons du soleil. Ce pic était de niveau avec les positions des noirs. Le chemin une fois frayé, le sommet fut bientôt couvert de milices; nous commençâmes une vive fusillade. Les nègres, moins bien armés que nous, ne purent nous riposter aussi chaudement; ils commencèrent à se décourager; nous redoublâmes d'acharnement, et bientôt les roes les plus voisins furent évacués par les rebelles, qui cependant eurent d'abord soin de faire rouler les cadavres de leurs morts sur le reste de l'armée, encore rangée en bataille sur le mornet. Alors nous abattîmes et liâmes ensemble avec des feuilles de palmier et des cordes plusieurs troncs de ces énormes cotonniers sauvages dont les premiers habitans de l'île faisaient des pirogues de cent rameurs. A l'aide de ce pont improvisé, nous passâmes sur les pics abandonnés, et une partie de l'armée se trouva ainsi avantageusement postée. Cet aspect ébranla le courage des insurgés. Notre feu se soutenait; des clameurs lamentables, auxquelles se mêlait le nom de Bug-Jargal, retentirent soudain dans l'armée de Biassou. Une grande épouvante s'y manifesta. Plusieurs noirs du Morne-Rouge parurent sur le roc où flottait le drapeau écarlate; ils se prosternèrent, enlevèrent l'étendard, et se précipitèrent avec lui dans les gouffres de la Grande-Rivière. Cela semblait signifier que leur chef était mort ou pris.

Notre audace s'en accrut à un tel point, que je résolus de chasser à l'arme blanche les rebelles des rochers qu'ils occupaient encore. Je fis jeter un pont de troncs d'arbres entre notre pic et le roc le plus voisin; et je m'élançai le premier au milieu des nègres. Les miens allaient me suivre, quand un des rebelles, d'un coup de hache, fit voler le pont en éclats. Les débris tombèrent dans l'abîme, en battant les rocs avec un bruit épouvantable.

Je tournai la tête: en ce moment je me sentis saisir par six ou sept noirs qui me désarmèrent. Je me débattais comme un lion; ils me lièrent avec des cordes d'écorce, sans s'inquiéter des balles que mes gens faisaient pleuvoir autour d'eux.

Mon désespoir ne fut adouci que par les cris que j'entendis pousser autour de moi un instant après; je vis bientôt les noirs et les mulâtres gravir pêle-mêle les sommets les plus escarpés, en jetant des clameurs de détresse. Mes gardiens les imitèrent; le plus vigoureux d'entre eux me chargea sur ses épaules et m'emporta vers les forêts, en sautant de roche en roche avec l'agilité d'un chamois. La lueur des flammes cessa bientôt de le guider; la faible lumière de la lune lui suffit; il se mit à marcher avec moins de rapidité.

XXV.

Après avoir traversé des halliers et franchi des torrens, nous arrivâmes dans une haute vallée d'un aspect singulièrement sauvage. Ce lieu m'était absolument inconnu.

Cette vallée était située dans le cœur même des mornes, dans ce qu'on appelle à Saint-Domingue *les doubles montagnes*. C'était une grande savane verte, emprisonnée dans des murailles de roches nues, parsemée de bouquets de pins, de gayacs et de palmistes. Le froid vif qui règne presque continuellement dans cette région de l'île, bien qu'il n'y gèle pas, était encore augmenté par la fraîcheur de la nuit, qui finissait à peine. L'aube commençait à faire revivre la blancheur des hauts sommets environnans, et la vallée, encore plongée dans une obscurité profonde, n'était éclairée que par une multitude de feux allumés par les nègres; car c'était là leur point de ralliement. Les membres disloqués de leur armée s'y rassemblaient en désordre. Les noirs et les mulâtres arrivaient de moment en moment par troupes effarées, avec des cris de détresse ou des hurlemens de rage. De nouveaux feux, brillans comme des yeux de tigre dans la sombre savane, marquaient à chaque instant que le cercle du camp s'agrandissait.

Le nègre dont j'étais le prisonnier m'avait déposé au pied d'un chêne, d'où j'observais avec insouciance ce bizarre spectacle. Le noir m'attacha par la ceinture au tronc de l'arbre auquel j'étais adossé, resserra les nœuds redoublés qui comprimaient tous mes mouvemens, mit sur ma tête son bonnet de laine rouge, sans doute pour indiquer que j'étais sa propriété, et après qu'il se fut ainsi assuré que je ne pourrais ni m'échapper, ni lui être enlevé par d'autres, il se disposa à s'éloigner. Je me décidai alors à lui adresser la parole, et je lui demandai, en patois créole, s'il était de la bande du Dondon ou de celle du Morne-Rouge. Il s'arrêta et me répondit d'un air d'orgueil: *Morne-Rourge*! Une idée me vint. J'avais entendu parler de la générosité du chef de cette bande, Bug-Jargal, et quoique résolu sans peine à une mort qui devait finir tous mes malheurs, l'idée des tourmens qui m'attendaient si je la recevais de Biassou ne laissait pas que de m'inspirer quelque horreur. Je n'aurais pas mieux demandé que de mourir sans ces tortures. C'était peut-être une faiblesse, mais je crois qu'en de pareils momens notre nature d'homme se révolte toujours. Je pensais donc que si je pouvais me soustraire à Biassou, j'obtiendrais peut-être de Bug-Jargal une mort sans supplices, une mort de soldat. Je demandai à ce nègre du Morne-Rouge de me conduire à son chef, Bug-Jargal. Il tressaillit.—Bug-Jargal! dit-il en se frappant le front avec désespoir; puis, passant rapidement à l'expression de la fureur, il me cria en me montrant le poing: — Biassou! Biassou! Après ce nom menaçant, il me quitta.

La colère et la douleur du nègre me rappelèrent cette circonstance du combat de laquelle nous avions conclu la prise ou la mort du chef des bandes du Morne-Rouge Je n'en doutai plus, et je me résignai à cette vengeance de Biassou dont le noir semblait me menacer.

XXVI.

Cependant les ténèbres couvraient encore la vallée, où la foule des noirs et le nombre des feux s'accroissaient sans cesse. Une groupe de négresses vint allumer un foyer près de moi. Aux nombreux bracelets de verre bleu, rouge et violet qui brillaient échelonnés sur leurs bras et leurs jambes, aux anneaux qui chargeaient leurs oreilles, aux bagues qui

ornaient tous les doigts de leurs mains et de leurs pieds, aux amulettes attachées sur leur sein, au *collier de charmes* suspendu à leur cou, au tablier de plumes bariolées, seul vêtement qui voilât leur nudité, et surtout à leurs clameurs cadencées, à leurs regards vagues et hagards, je reconnus des *griotes*. Vous ignorez peut-être qu'il existe parmi les noirs de diverses contrées de l'Afrique des nègres doués de je ne sais quel grossier talent de poésie et d'improvisation qui ressemble à la folie. Ces nègres, errant de royaume en royaume, sont, dans ces pays barbares, ce qu'étaient les rhapsodes antiques, et dans le moyen-âge les *minstrels* d'Angleterre, les *minsinger* d'Allemagne, et les *trouverres* de France. On les appelle *griots*. Leurs femmes, les griotes, possédées comme eux d'un démon insensé, accompagnent les chansons barbares de leurs maris par des danses lubriques, et présentent une parodie grotesque des bayadères de l'Hindoustan et des almées égyptiennes. C'étaient donc quelques-unes de ces femmes qui venaient de s'asseoir en rond, à quelques pas de moi, les jambes repliées à la mode africaine, autour d'un grand amas de branchages desséchés, qui brûlait en faisant trembler sur leurs visages hideux la lueur rouge de ses flammes.

Dès que leur cercle fut formé, elles se prirent toutes la main, et la plus vieille, qui portait une plume de héron plantée dans ses cheveux, se mit à crier : *Ouanga!* Je compris qu'elles allaient opérer un de ces sortilèges qu'elles désignent sous ce nom. Toutes répétèrent : *Ouanga!* La plus vieille, après un silence de recueillement, arracha une poignée de ses cheveux et la jeta dans le feu en disant ces paroles sacramentelles : *Malé o guiab!* qui, dans le jargon des nègres créoles, signifient : J'irai au diable. Toutes les griotes, imitant leur doyenne, livrèrent aux flammes une mèche de leurs cheveux, et redirent gravement : *Malé o guiab!*

Cette invocation étrange, et les grimaces burlesques qui l'accompagnaient, m'arrachèrent cette espèce de convulsion involontaire qui saisit souvent malgré lui l'homme le plus sérieux ou le plus pénétré de douleur, et qu'on appele le *fou rire*. Je voulus en vain le réprimer, il éclata. Ce rire, échappé à un cœur bien triste, fit naître une scène singulièrement sombre et effrayante.

Toutes les négresses, troublées dans leur mystère, se levèrent comme réveillées en sursaut. Elles ne s'étaient pas aperçues jusque-là de ma présence. Elles coururent tumultueusement vers moi, en hurlant : *Blanco! blanco!* Je n'ai jamais vu une réunion de figures plus diversement horribles que ne l'étaient dans leur fureur tous ces visages noirs avec leurs dents blanches et leurs yeux blancs traversés de grosses veines sanglantes.

Elles m'allaient déchirer. La vieille à la plume de héron fit un signe, et cria à plusieurs reprises : *Zoté cordé! zoté cordé* (1)! Les forcenées s'arrêtèrent subitement, et je les vis, non sans surprise, détacher toutes ensemble leurs tabliers de plumes, les jeter sur l'herbe et commencer autour de moi cette danse lascive que les noirs appellent *la chica*.

Cette danse, dont les attitudes grotesques et la vive allure n'expriment que le plaisir et la gaîté, empruntait ici de diverses circonstances accessoires un caractère sinistre. Les regards foudroyans que me lançaient les griotes au milieu de leurs folâtres évolutions, l'accent lugubre qu'elles donnaient à l'air joyeux de *la chica*, le gémissement aigu et prolongé que la vénérable présidente du sanhédrin noir arrachait de temps en temps à son balafo, espèce d'épinette qui murmure comme un petit orgue, et se compose d'une vingtaine de tuyaux de bois dont la grosseur et la longueur vont en diminuant graduellement, et surtout l'horrible rire que chaque sorcière nue, à certaines pauses de la danse, venait me présenter à son tour, en appuyant presque son visage sur le mien, ne m'annonçaient que trop à quels affreux châtimens devait s'attendre le *blanco* profanateur de leur Ouanga. Je me rappelai la coutume de ces peuplades sauvages, qui dansent autour des prisonniers avant de les massacrer, et je

(1) Accordez-vous la co[illegible]

laissai patiemment ces femmes exécuter le ballet du drame dont je devais ensanglanter le dénoûment. Cependant je ne pus m'empêcher de frémir quand je vis, à un moment marqué par le balafo, chaque griote mettre dans le brasier la pointe d'une lame de sabre, ou le fer d'une hache, l'extrémité d'une longue aiguille à voilure, les pinces d'une tenaille ou les dents d'une scie.

La danse touchait à sa fin; les instrumens de torture étaient rouges. A un signal de la vieille, les négresses allèrent processionnellement chercher, l'une après l'autre, quelque arme horrible dans le feu.

Celles qui ne purent se munir d'un fer ardent prirent un tison enflammé. Alors je compris clairement quel supplice m'était réservé, et que j'aurais un bourreau dans chaque danseuse. A un autre commandement de leur coryphée, elles recommencèrent une dernière ronde en se lamentant d'une manière effrayante. Je fermai les yeux, pour ne plus voir du moins les ébats de ces démons femelles, qui, haletant de fatigue et de rage, entrechoquaient en cadence sur leurs têtes leurs ferrailles flamboyantes, d'où s'échappaient un bruit aigu et des myriades d'étincelles. J'attendis en me raidissant l'instant où je sentirais mes chairs se tourmenter, mes os se calciner, mes nerfs se tordre sous les morsures brûlantes des tenailles et des scies, et un frisson courut sur tous mes membres. Ce fut un moment affreux.

Il ne dura heureusement pas longtemps. La chica des griotes atteignait son dernier période, quand j'entendis de loin la voix du nègre qui m'avait fait prisonnier. Il accourait en criant : *Que haceis, mugeres de demonio? Que haceis alli? dexaïs mi prisoniero* (1)! Je rouvris les yeux. Il était déjà grand jour. Le nègre se hâtait avec mille gestes de colère. Les griotes s'étaient arrêtées; mais elles paraissaient moins émues de ses menaces qu'interdites par la présence d'un personnage assez bizarre dont le noir était accompagné.

C'était un homme très gros et très petit, une sorte de nain, dont le visage était caché par un voile blanc, percé de trois trous, pour la bouche et les yeux, à la manière des pénitens. Ce voile, qui tombait sur son cou et sur ses épaules, laissait nue sa poitrine velue, dont la couleur me parut être celle des griffes, et sur laquelle brillait suspendu à une chaîne d'or le soleil d'un ostensoir d'argent tronqué. On voyait le manche en croix d'un poignard grossier passer au-dessus de sa ceinture écarlate, qui soutenait un jupon rayé de vert, de jaune et de noir, dont la frange descendait jusqu'à ses pieds larges et difformes. Ses bras, nus comme sa poitrine, agitaient un bâton blanc; un chapelet, dont les grains étaient d'adrézarach, pendait à sa ceinture, près du poignard; et son front était surmonté du bonnet pointu orné de sonnettes, dans lequel, lorsqu'il s'approcha, je ne fus pas peu surpris de reconnaître la *gorra* d'Habibrah. Seulement, parmi les hiéroglyphes dont cette espèce de mitre était couverte, on remarquait des taches de sang. C'était sans doute le sang du fidèle bouffon. Ces traces de meurtre me parurent une nouvelle preuve de sa mort, et réveillèrent dans mon cœur un dernier regret.

Au moment où les griotes aperçurent cet héritier du bonnet d'Habibrah, elles s'écrièrent toutes ensemble : *l'obi!* et tombèrent prosternées. Je devinai que c'était le sorcier de l'armée de Biassou. — *Basta! Basta!* dit-il en arrivant près d'elles, avec une voix sourde et grave, *dexaïs el prisoniero de Biassu* (2)! Toutes les négresses, se relevant en tumulte, jetèrent les instrumens de mort dont elles étaient chargées, reprirent leurs tabliers de plumes, et, à un geste de l'obi, se dispersèrent comme une nuée de sauterelles.

En ce moment le regard de l'obi parut se fixer sur moi; il tressaillit, recula d'un pas, et reporta son bâton blanc vers les griotes, comme s'il eût voulu les rappeler. Cependant, après avoir grommelé entre ses dents le mot *maldicho* (3), et

(1) Que faites-vous, femmes du démon? que faites-vous là? Laissez mon prisonnier!

(2) Il suffit! il suffit! Laissez le prisonnier de Biassou!

(3) Maudit!

dit quelques paroles à l'oreille du nègre, il se retira lentement, en croisant les bras, et dans l'attitude d'une profonde méditation.

XXVII.

Mon gardien m'apprit alors que Biassou demandait à me voir, et qu'il fallait me préparer à soutenir dans une heure une entrevue avec ce chef.

C'était sans doute encore une heure de vie. En attendant qu'elle fût écoulée, mes regards erraient sur le camp des rebelles, dont le jour me laissait voir dans ses moindres détails la singulière physionomie. Dans une autre disposition d'esprit, je n'aurais pu m'empêcher de rire de l'inepte vanité des noirs, qui étaient presque tous chargés d'ornemens militaires et sacerdotaux, dépouilles de leurs victimes. La plupart de ces parures n'étaient plus que des haillons déchiquetés et sanglans. Il n'était pas rare de voir briller un hausse col sous un rabat, ou une épaulette sur une chasuble. Sans doute pour se délasser des travaux auxquels ils avaient été condamnés toute leur vie, les nègres restaient dans une inaction inconnue à nos soldats, même retirés sous la tente. Quelques-uns dormaient au grand soleil, la tête nue près d'un feu ardent; d'autres, l'œil tour à tour terne et furieux, chantaient un air monotone sur le seuil de leurs *ajoupas*, espèces de huttes couvertes de feuilles de bananier ou de palmier, dont la forme cônique ressemble à nos tentes canonnières. Leurs femmes noires ou cuivrées, aidées des négrillons, préparaient la nourriture des combattans. Je les voyais remuer avec des fourches l'igname, les bananes, la patate, les pois, le coco, le maïs, ce chou caraïbe qu'ils appellent tayo, et une foule d'autres fruits indigènes qui bouillonnaient autour des quartiers de porc, de tortue et de chien, dans de grandes chaudières volées aux cases des planteurs. Dans le lointain, aux limites du camp, les griots et les griotes formaient de grandes rondes autour des feux, et le vent m'apportait par lambeaux leurs chants barbares mêlés aux sons des guitares et des balafos. Quelques vedettes, placées aux sommets des rochers voisins, éclairaient les alentours du quartier-général de Biassou, dont le seul retranchement, en cas d'attaque, était un cordon circulaire de cabrouets, chargés de butin et de munitions. Ces sentinelles noires, debout sur la pointe aiguë des pyramides de granit dont les mornes sont hérissés, tournaient fréquemment sur elles-mêmes, comme les girouettes sur les flèches gothiques, et se renvoyaient l'une à l'autre, de toute la force de leurs poumons, le cri qui maintenait la sécurité du camp : *Nada*! *Nada*(1)!

De temps en temps, des attroupemens de nègres curieux se formaient autour de moi. Tous me regardaient d'un air menaçant.

XXVIII.

Enfin, un peloton de soldats de couleur, assez bien armés, arriva vers moi. Le noir à qui je semblais appartenir me détacha du chêne auquel j'étais lié, et me remit au chef de l'escouade, des mains duquel il reçut en échange un assez gros sac, qu'il ouvrit sur-le-champ. C'étaient des piastres. Pendant que le noir, agenouillé sur l'herbe, les comptait avidement, les soldats m'entraînaient. Je considérai avec curiosité leur équipement. Ils portaient un uniforme de gros drap brun-rouge et jaune, coupé à l'espagnole. Une espèce

(1) Rien! rien!

de *montera* castillane, ornée d'une large cocarde rouge (1), cachait leurs cheveux de laine. Ils avaient, au lieu de giberne, une façon de carnassière attachée sur le côté. Leurs armes étaient un lourd fusil, un sabre et un poignard. J'ai su depuis que cet uniforme était celui de la garde particulière de Biassou.

Après plusieurs circuits entre les rangées irrégulières d'ajoupas qui encombraient le camp, nous parvînmes à l'entrée d'une grotte, taillée par la nature au pied de l'un de ces immenses pans de roche dont la savane était murée. Un grand rideau d'une étoffe thibétaine qu'on appelle le katchmir, et qui se distingue moins par l'éclat de ses couleurs que par ses plis moelleux et ses dessins variés, fermait à l'œil l'intérieur de cette caverne. Elle était entourée de plusieurs lignes redoublées de soldats équipés comme ceux qui m'avaient amené.

Après l'échange du mot d'ordre avec les deux sentinelles qui se promenaient devant le seuil de la grotte, le chef de l'escouade souleva le rideau de katchmir, et m'introduisit, en le laissant retomber derrière moi.

Une lampe de cuivre à cinq becs, pendue par des chaînes à la voûte, jetait une lumière vacillante sur les parois humides de cette caverne fermée au jour. Entre deux haies de soldats mulâtres, j'aperçus un homme de couleur, assis sur un énorme tronc d'acajou que recouvrait à demi un tapis de plumes de perroquet. Cet homme appartenait à l'espèce des *sacatras*, qui n'est séparée des nègres que par une nuance, souvent imperceptible. Son costume était ridicule. Une ceinture magnifique de tresse de soie, à laquelle pendait une croix de Saint-Louis, retenait à la hauteur du nombril un caleçon bleu, de toile grossière; une veste de basin blanc, trop courte pour descendre jusqu'à la ceinture, complétait son vêtement. Il portait des bottes grises, un chapeau rond, surmonté d'une cocarde rouge, et des épaulettes, dont l'une était d'or avec les deux étoiles d'argent des maréchaux de camp, l'autre de laine jaune. Deux étoiles de cuivre, qui paraissaient avoir été des molettes d'éperons, avaient été fixées sur la dernière, sans doute pour la rendre digne de figurer auprès de sa brillante compagne. Ces deux épaulettes, n'étant point bridées à leur place naturelle par des ganses transversales, pendaient des deux côtés de la poitrine du chef. Un sabre et des pistolets richement damasquinés étaient posés sur le tapis de plumes auprès de lui.

Derrière son siége se tenaient, silencieux et immobiles, deux enfans revêtus du caleçon des esclaves, et portant chacun un large éventail de plumes de paon. Ces deux enfans esclaves étaient blancs.

Deux carreaux de velours cramoisi, qui paraissaient avoir appartenu à quelque prie-Dieu de presbytère, marquaient deux places à droite et à gauche du bloc d'acajou. L'une de ces places, celle de droite, était occupée par l'obi qui m'avait arraché à la fureur des griotes. Il était assis, les jambes repliées, tenant sa baguette droite, immobile comme une idole de porcelaine dans une pagode chinoise. Seulement, à travers les trous de son voile, je voyais briller ses yeux flamboyans constamment attachés sur moi.

De chaque côté du chef étaient des faisceaux de drapeaux, de bannières et de guidons de toute espèce, parmi lesquels je remarquai le drapeau blanc fleurdelisé, le drapeau tricolore et le drapeau d'Espagne. Les autres étaient des enseignes de fantaisie. On y voyait un grand étendard noir.

Dans le fond de la salle, au-dessus de la tête du chef, un autre objet attira mon attention. C'était le portrait de ce mulâtre Ogé, qui avait été roué l'année précédente au Cap, pour crime de rébellion, avec son lieutenant Jean-Baptiste Chavanne, et vingt autres noirs ou sang-mêlés. Dans ce portrait, Ogé, fils d'un boucher du Cap, était représenté comme il avait coutume de se faire peindre, en uniforme de lieutenant-colonel, avec la croix de Saint-Louis, et l'ordre du mérite du Lion, qu'il avait acheté en Europe du prince de Limbourg.

Le chef sacatra devant lequel j'étais introduit était d'une

(1) On sait que cette couleur est celle de la cocarde espagnole.

taille moyenne. Sa figure ignoble offrait un rare mélange de finesse et de cruauté. Il me fit approcher, et me considéra quelque temps en silence; enfin il se mit à ricaner à la manière de l'hyène.

— Je suis Biassou, me dit-il.

Je m'attendais à ce nom, mais je ne pus l'entendre de cette bouche, au milieu de ce rire féroce, sans frémir intérieurement. Mon visage pourtant resta calme et fier. Je ne répondis rien.

— Eh bien! reprit-il en assez mauvais français, est-ce que tu viens déjà d'être empalé, pour ne pouvoir plier l'épine du dos en présence de Jean Biassou, généralissime des pays conquis et maréchal-de-camp des armées de *su magestad catolica.* (La tactique des principaux chefs rebelles était de faire croire qu'ils agissaient, tantôt pour le roi de France, tantôt pour la révolution, tantôt pour le roi d'Espagne.)

Je croisai les bras sur ma poitrine, et le regardai fixement. Il recommença à ricaner. Ce *tic* lui était familier.

— Oh! oh! *me pareces hombre de buen corazon* (1). Eh bien! écoute ce que je vais te dire : Es-tu créole?

— Non, répondis-je, je suis Français.

Mon assurance lui fit froncer le sourcil. Il reprit en ricanant :

— Tant mieux; je vois à ton uniforme que tu es officier. Quel âge as-tu?

— Vingt ans.

— Quand les as-tu atteints?

A cette question, qui réveillait en moi de bien douloureux souvenirs, je restai un moment absorbé dans mes pensées. Il la répéta vivement. Je lui répondis : — Le jour où ton compagnon Léogri fut pendu.

La colère contracta ses traits; son ricanement se prolongea : il se contint cependant.

— Il y a vingt-trois jours que Léogri fut pendu, me dit-il. Français, tu lui diras ce soir, de ma part, que tu as vécu vingt-quatre jours de plus que lui. Je veux te laisser au monde encore cette journée, afin que tu puisses lui conter où en est la liberté de ses frères, ce que tu as vu dans le quartier-général de Jean Biassou, maréchal-de-camp, et quelle est l'autorité de ce généralissime sur les *gens du roi.*

C'était sous ce titre que Jean-François, qui se faisait appeler *grand-amiral de France*, et son camarade Biassou, désignaient leurs hordes de nègres et de mulâtres révoltés.

Alors il ordonna que l'on me fît asseoir entre deux gardes dans un coin de la grotte, et, adressant un signe de la main à quelques nègres affublés de l'habit d'aide-de-camp : — Qu'on batte le rappel, que toute l'armée se rassemble autour de notre quartier-général, pour que nous la passions en revue. Et vous, monsieur le chapelain, dit-il en se tournant vers l'obi, couvrez-vous de vos vêtemens sacerdotaux, et célébrez pour nous et nos soldats le saint sacrifice de la messe.

L'obi se leva, s'inclina profondément devant Biassou, et lui dit à l'oreille quelques paroles que le chef interrompit brusquement à haute voix.

— Vous n'avez point d'autel, dites-vous, *senor cura!* cela est-il étonnant dans ces montagnes? Mais qu'importe! depuis quand le *bon Giu* (2) a-t-il besoin pour son culte d'un temple magnifique, d'un autel orné d'or et de dentelles? Gédéon et Josué l'ont adoré devant des monceaux de pierres; faisons comme eux, *bon per* (3)! Il suffit au *bon Giu* que les cœurs soient fervens. Vous n'avez point d'autel! Eh bien! ne pouvez-vous pas en faire un de cette grande caisse de sucre, prise avant-hier par les gens du roi dans l'habitation Dubuisson?

L'intention de Biassou fut promptement exécutée. En un clin d'œil l'intérieur de la grotte fut disposé pour cette parodie du divin mystère. On apporta un tabernacle et un saint-ciboire enlevés à la paroisse de l'Acul, au même temple où mon union avec Marie avait reçu du ciel une bénédiction si promptement suivie du malheur. On érigea en autel la caisse de sucre volée, qui fut couverte d'un drap blanc, en guise de nappe, ce qui n'empêchait pas de lire sur les faces latérales de cet autel : *Dubuisson et Compagnie, pour Nantes.*

Quand les vases sacrés furent placés sur la nappe, l'obi s'aperçut qu'il manquait une croix; il tira son poignard, dont la garde horizontale présentait cette forme, et le planta debout entre le calice et l'ostensoir, devant le tabernacle. Alors, sans ôter son bonnet de sorcier et son voile de pénitent, il jeta promptement la chape volée au prieur de l'Acul sur son dos et sa poitrine nue, ouvrit auprès du tabernacle le missel à fermoirs d'argent sur lequel avaient été lues les prières de mon fatal mariage, et, se tournant vers Biassou, dont le siége était à quelques pas de l'autel, annonça par une salutation profonde qu'il était prêt.

Sur-le-champ, à un signe du chef, les rideaux de katchmir furent tirés, et nous découvrirent toute l'armée noire rangée en carrés épais devant l'ouverture de la grotte. Biassou ôta son chapeau rond et s'agenouilla devant l'autel. — A genoux! cria-t-il d'une voix forte. — A genoux! répétèrent les chefs de chaque bataillon. Un roulement de tambour se fit entendre. Toutes les hordes étaient agenouillées.

Seul, j'étais resté immobile sur mon siége, révolté de l'horrible profanation qui allait se commettre sous mes yeux; mais les deux vigoureux mulâtres qui me gardaient dérobèrent mon siége sous moi, me poussèrent rudement par les épaules, et je tombai à genoux comme les autres, contraint de rendre un simulacre de respect à ce simulacre de culte.

L'obi officia gravement. Les deux petits pages blancs de Biassou faisaient les offices de diacre et de sous-diacre. La foule des rebelles, toujours prosternée, assistait à la cérémonie avec un recueillement dont le *généralissime* donnait le premier exemple. Au moment de l'exaltation, l'obi, élevant entre ses mains l'hostie consacrée, se tourna vers l'armée, et cria en jargon créole : — *Zoté coné bon Giu; ce li mo fé zoté voer. Blan touyé li, touyé blan yo toute* (1)! A ces mots, prononcés d'une voix forte, mais qu'il me semblait avoir déjà entendue quelque part et en d'autres temps, toute la horde poussa un rugissement; ils entrechoquèrent longtemps leurs armes, et il ne fallut rien moins que la sauvegarde de Biassou pour empêcher que ce bruit sinistre ne sonnât ma dernière heure. Je compris à quels excès de courage et d'atrocité pouvaient se porter des hommes pour qui un poignard était une croix, et sur l'esprit desquels toute impression est prompte et profonde.

XXIX.

La cérémonie terminée, l'obi se retourna vers Biassou avec une révérence respectueuse. Alors le chef se leva, et, s'adressant à moi, me dit en français : — On nous accuse de n'avoir pas de religion, tu vois que c'est une calomnie, et que nous sommes bons catholiques.

Je ne sais s'il parlait ironiquement ou de bonne foi. Un moment après, il se fit apporter un vase de verre plein de grains de maïs noir, il y jeta quelques grains de maïs blanc; puis, élevant le vase au-dessus de sa tête, pour qu'il fût mieux vu de toute son armée : — Frères, vous êtes le maïs noir, les blancs vos ennemis sont le maïs blanc! A ces paroles, il remua le vase, et quand presque tous les grains blancs eurent disparu sous les noirs, il s'écria d'un air d'inspiration et de triomphe : *Guetté blan ci la la* (2)!

Une nouvelle acclamation, répétée par tous les échos des montagnes, accueillit la parabole du chef. Biassou continua

(1) Tu me parais homme de bon courage.
(2) Patois créole. Le bon Dieu.
(3) Patois créole. Bon père.

(1) Vous connaissez le bon Dieu; c'est lui que je vous fais voir. Les blancs l'ont tué; tuez les blancs.
Depuis, Toussaint-Louverture avait coutume d'adresser la même allocution aux nègres, après avoir communié.
(2) Voyez ce que sont les blancs relativement à vous!

en mêlant fréquemment son méchant français de phrases créoles et espagnoles :

— *El tiempo de la mansuetud es pasado* (1). Nous avons été longtemps patiens comme les moutons dont les blancs comparent la laine à nos cheveux ; soyons maintenant implacables comme les panthères et les jaguars des pays d'où ils nous ont arrachés. La force peut seule acquérir les droits : tout appartient à qui se montre fort et sans pitié. Saint Loup a deux fêtes dans le calendrier grégorien, l'Agneau pascal n'en a qu'une ! — N'est-il pas vrai, monsieur le chapelain ?

L'obi s'inclina en signe d'adhésion.

— ... Ils sont venus, poursuivit Biassou, ils sont venus, les ennemis de la régénération de l'humanité, ces blancs, ces colons, ces planteurs, ces hommes de négoce, *verdaderos demonios* vomis de la bouche d'Alecto ! *Son venidos con insolencia* (2); ils étalent couverts, les superbes, d'armes, de panaches, et d'habits magnifiques à l'œil, et nous méprisaient parce que nous sommes noirs et nus. Ils pensaient, dans leur orgueil, pouvoir nous disperser aussi aisément que ces plumes de paons chassent les noirs essaims des moustiques et des maringouins !...

En achevant cette comparaison, il avait arraché des mains d'un esclave blanc un des éventails qu'il faisait porter derrière lui, et l'agitait sur sa tête avec mille gestes véhémens. Il reprit :

— ... Mais, ô mes frères, notre armée a fondu sur la leur comme les bigailles sur un cadavre ; ils sont tombés avec leurs beaux uniformes sous les coups de ces braves nus qu'ils croyaient sans vigueur, ignorant que le bon bois est plus dur quand il est dépouillé d'écorce. Ils tremblent maintenant, ces tyrans exécrés ! *Yo gagné peur* (3) !

Un hurlement de joie et de triomphe répondit à ce cri du chef, et toutes les hordes répétèrent longtemps : *Yo gagné peur !*

— ... Noirs créoles et congos, ajouta Biassou, vengeance et liberté ! Sang-mêlés, ne vous laissez pas attiédir par les séductions *de los diabolos blancos*. Vos pères sont dans leurs rangs, mais vos mères sont dans les nôtres. Au reste, *o hermanos de mi alma* (4), ils ne vous ont jamais traités en pères, mais bien en maîtres : vous étiez esclaves comme les noirs. Pendant qu'une misérable pagne couvrait à peine vos flancs brûlés par le soleil, vos barbares pères se pavanaient sous de *buenos sombreros*, et portaient des vestes de nankin les jours de travail, et les jours de fête des habits de bouracan ou de velours, *a diez y siete quartos la vara* (5). Maudissez ces êtres dénaturés ! Mais, comme les saints commandemens du *bon Giu* le défendent, ne frappez pas vous-même votre propre père. Si vous le rencontrez dans les rangs ennemis, qui vous empêche, *amigos*, de vous dire l'un à l'autre : « *Touyé papa moé, ma touyé quena toué* (6) ? » Vengeance, gens du roi ! Liberté à tous les hommes ! Ce cri a son écho dans toutes les îles ; il est parti de *Quisqueya* (7), il réveille Tabago et Cuba. C'est un chef des cent vingt-cinq nègres marrons de la montagne Bleue, c'est un noir de la Jamaïque, Bouckmann, qui a levé l'étendard parmi nous. Une victoire a été son premier acte de fraternité avec les noirs de Saint-Domingue. Suivons son glorieux exemple, la torche d'une main, la hache de l'autre ! Point de grâce pour les blancs, pour les planteurs ! Massacrons leurs familles, dévastons leurs plantations ; ne laissons point dans leurs domaines un arbre qui n'ait la racine en haut. Bouleversons la terre pour qu'elle engloutisse les blancs ! Courage donc, amis et frères ! nous irons bientôt combattre et exterminer. Nous triompherons

(1) Le temps de la mansuétude est passé !

(2) Ils sont venus avec insolence.

(3) Jargon créole. Ils ont peur.

(4) O frères de mon âme !

(5) A dix-sept *quartos* la *vara*, mesure espagnole qui équivaut à peu près à l'aune).

(6) *Tue mon père, je tuerai le tien.* On a entendu en effet des mulâtres, capitulant en quelque sorte avec le parricide, prononcer ces exécrables paroles.

(7) Ancien nom de Saint-Domingue, qui signifie *Grande-Terre*. Les indigènes l'appelaient aussi *Aity*.

ou nous mourrons. Vainqueurs, nous jouirons à notre tour de toutes les joies de la vie ; morts, nous irons dans le ciel, où les saints nous attendent, dans le paradis, où chaque brave recevra une double mesure d'*aguardiente* (1) et une piastre-gourde par jour !

Cette sorte de sermon soldatesque, qui ne vous semble que ridicule, messieurs, produisit sur les rebelles un effet prodigieux. Il est vrai que la pantomime extraordinaire de Biassou, l'accent inspiré de sa voix, le ricanement étrange qui entrecoupait ses paroles, donnaient à sa harangue je ne sais quelle puissance de prestige et de fascination. L'art avec lequel il entremêlait sa déclamation de détails faits pour flatter la passion ou l'intérêt des révoltés ajoutait un degré de force à cette éloquence, appropriée à cet auditoire.

Je n'essaierai donc pas de vous décrire quel sombre enthousiasme se manifesta dans l'armée insurgée après l'allocution de Biassou. Ce fut un concert discordant de cris, de plaintes, de hurlemens. Les uns se frappaient la poitrine, les autres heurtaient leurs massues et leurs sabres. Plusieurs, à genoux ou prosternés, conservaient l'attitude d'une immobile extase. Des négresses se déchiraient les seins et les bras avec les arêtes de poissons dont elles se servent en guise de peigne pour démêler leurs cheveux. Les guitares, les tamtams, les tambours, les balafos, mêlaient leur bruit aux décharges de mousqueterie. C'était quelque chose d'un sabbat.

Biassou fit un signe de la main : le tumulte cessa comme par un prodige ; chaque nègre reprit son rang en silence. Cette discipline, à laquelle Biassou avait plié ses égaux par le simple ascendant de la pensée et de la volonté, me frappa, pour ainsi dire, d'admiration. Tous les soldats de cette armée de rebelles paraissaient parler et se mouvoir sous la main du chef, comme les touches du clavecin sous les doigts du musicien.

XXX.

Un autre spectacle, un autre genre de charlatanisme et de fascination excita alors mon attention : c'était le pansement des blessés. L'obi, qui remplissait dans l'armée les doubles fonctions de médecin de l'âme et de médecin du corps, avait commencé l'inspection des malades. Il avait dépouillé ses ornemens sacerdotaux, et avait fait apporter auprès de lui une grande caisse à compartimens, dans laquel étaienlte ses drogues et ses instrumens. Il usait fort rarement de ses outils chirurgicaux, et, excepté une lancette en arête de poisson avec laquelle il pratiquait fort adroitement une saignée, il me paraissait assez gauche dans le maniement de la tenaille qui lui servait de pince, et du couteau qui lui tenait lieu de bistouri. Il se bornait, la plupart du temps, à prescrire des tisanes d'orange des bois, des breuvages de squine et de salsepareille, et quelques gorgées de vieux tafia. Son remède favori, et qu'il disait souverain, se composait de trois verres de vin rouge, où il mêlait la poudre d'une noix muscade et d'un jaune d'œuf bien cuits sous la cendre. Il employait ce spécifique pour guérir toute espèce de plaie ou de maladie. Vous concevez aisément que cette médecine était aussi dérisoire que le culte dont il se faisait le ministre ; et il est probable que le petit nombre de cures qu'elle opérait par hasard n'eût point suffi pour conserver à l'obi la confiance des noirs, s'il n'eût joint des jongleries à ses drogues, et s'il n'eût cherché à agir d'autant plus sur l'imagination des nègres qu'il agissait moins sur leurs maux. Ainsi, tantôt il se bornait à toucher leurs blessures en faisant quelques signes mystiques ; d'autres fois, usant habilement de ce reste d'anciennes superstitions qu'ils mêlaient à leur catholicisme de fraîche date, il mettait dans les plaies une petite pierre fétiche enveloppée de charpie ; et le malade attribuait à la pierre

(1) Eau-de-vie.

les bienfaisans effets de la charpie. Si l'on venait lui annoncer que tel blessé, soigné par lui, était mort de sa blessure, et peut-être de son pansement :—Je l'avais prévu, répondait-il d'une voix solennelle. C'était un traître : dans l'incendie de telle habitation il avait sauvé un blanc. Sa mort est un châtiment ! — Et la foule des rebelles ébahis applaudissait, de plus en plus ulcérée dans ses sentimens de haine et de vengeance. Le charlatan employa, entre autres, un moyen de guérison dont la singularité me frappa. C'était pour un des chefs noirs, assez dangereusement blessé dans le dernier combat. Il examina longtemps la plaie, la pansa de son mieux, puis, montant à l'autel :—Tout cela n'est rien, dit-il. Alors il déchira trois ou quatre feuillets du missel, les brûla à la flamme des flambeaux dérobés à l'église de l'Acul, et, mêlant la cendre de ce papier consacré à quelques gouttes de vin versées dans le calice : —Buvez, dit-il au blessé ; ceci est la guérison (1). — L'autre but stupidement, fixant des yeux pleins de confiance sur le jongleur, qui avait les mains levées sur lui, comme pour appeler les bénédictions du ciel; et peut-être la conviction qu'il était guéri contribua-t-elle à le guérir.

XXXI.

Une autre scène, dont l'obi voilé était encore le principal acteur, succéda à celle-ci : le médecin avait remplacé le prêtre, le sorcier remplaça le médecin.

— *Hombres, escuchate* (2) ! s'écria l'obi, sautant avec une incroyable agilité sur l'autel improvisé, où il tomba assis les jambes repliées dans son jupon bariolé ; *escuchate, hombres*! Que ceux qui voudront lire au livre du destin le mot de leur vie s'approchent, je leur dirai : *Hé estudiado la ciencia de los Gitanos* (3).

Une foule de noirs et de mulâtres s'avancèrent précipitamment.—L'un après l'autre' dit l'obi, dont la voix sourde et intérieure reprenait quelquefois cet accent criard qui me frappait comme un souvenir ; si vous venez tous ensemble, vous entrerez tous ensemble au tombeau.— Ils s'arrêtèrent. En ce moment, un homme de couleur, vêtu d'une veste et d'un pantalon blancs, coiffé d'un madras, à la manière des riches colons, arriva près de Biassou. La consternation était peinte sur sa figure. — Eh bien! dit le *généralissime* à voix basse, qu'est-ce, qu'avez-vous, Rigaud ?— C'était le chef mulâtre du rassemblement des Cayes, depuis connu sou le nom de *général Rigaud*, homme rusé sous des dehors candides ; cruel sous un air de douceur. Je l'examinai avec attention. — Général, répondit Rigaud (et il parlait très-bas, mais j'étais placé près de Biasson, et j'entendais), il y a là, aux limites du camp, un émissaire de Jean-François. Bouckmann vient d'être tué dans un engagement avec monsieur de Touzard ; et les blancs ont dû exposer sa tête comme un trophée dans leur ville.—N'est-ce que cela ? dit Biassou ; et ses yeux brillaient de la secrète joie de voir diminuer le nombre des chefs, et, par conséquent, croître son importance.— L'émissaire de Jean-François a en outre un message à vous remettre. — C'est bon, reprit Biassou. Quittez cette mine de déterré, mon cher Rigaud. — Mais, objecta Rigaud, ne craignez-vous pas, général, l'effet de la mort de Bouckmann sur votre armée ?—Vous n'êtes pas si simple que vous le paraissez, Rigaud, répliqua le chef ; vous allez juger Biassou. Faites retarder seulement d'un quart-d'heure l'admission du messager.

(1) Ce remède est encore assez fréquemment pratiqué en Afrique, notamment par les maures de Tripoli, qui jettent souvent dans leurs breuvages la cendre d'une page du livre de Mahomet. Cela compose un philtre auquel ils attribuent des vertus souveraines.

Un voyageur anglais, je ne sais plus lequel, appelle ce breuvage : *Une infusion d'Alcoran.*

(2) Hommes, écoutez ! Le sens que les Espagnols attachent au mot *hombre*, dans ce cas, ne peut se traduire. C'est plus qu'*homme* et moins qu'*ami*.

(3) J'ai étudié la science des Egyptiens.

Alors il s'approcha de l'obi, qui, durant ce dialogue, entendu de moi seul, avait commencé son office de devin, interrogeant les nègres émerveillés, examinant les signes de leurs fronts et de leurs mains, et leur distribuant plus ou moins de bonheur à venir, suivant le son, la couleur et la grosseur de la pièce de monnaie jetée par chaque nègre à ses pieds dans une patène d'argent doré. Biasson lui dit quelques mots à l'oreille. Le sorcier, sans s'interrompre, continua ses opérations métoposcopiques.

« Celui, disait il, qui porte au milieu du front, sur la ride » du soleil, une petite figure carrée ou un triangle, fera une » grande fortune sans peine et sans travaux.

» La figure de trois *S* rapprochés, en quelque endroit du » front qu'ils se trouvent, est un signe bien funeste : celui » qui porte ce signe se noiera infailliblement, s'il n'évite » l'eau avec le plus grand soin.

» Quatre lignes partant du nez, et se recourbant deux à » deux sur le front au-dessus des yeux, annoncent qu'on sera » un jour prisonnier de guerre, et qu'on gémira captif aux » mains de l'étranger. »

Ici l'obi fit un pause. — Compagnons, ajouta-t-il gravement, j'avais observé ce signe sur le front de Bug-Jargal, chef des braves du Morne-Rouge.

Ces paroles, qui me confirmaient encore la prise de Bug-Jargal, furent suivies des lamentations d'une horde qui ne se composait que de noirs, et dont les chefs portaient des caleçons écarlates ; c'était la bande du Morne-Rouge.

Cependant l'obi recommençait :

« Si vous avez, dans la partie droite du front, sur la ligne » de la lune, quelque figure qui ressemble à une fourche, » craignez de demeurer oisif ou de trop rechercher la débau- » che.

» Un petit signe bien important, la figure arabe du chif- » fre 3, sur la ligne du soleil, présage des coups de bâ- » ton..... »

Un vieux nègre espagnol-dominguois interrompit le sorcier. Il se traînait vers lui en implorant un pansement. Il avait été blessé au front, et l'un de ses yeux, arraché de son orbite, pendait tout sanglant. L'obi l'avait oublié dans sa revue médicale. Au moment où il l'aperçut il s'écria :

« Des figures rondes dans la partie droite du front, sur la » ligne de la lune, annoncent des maladies aux yeux. » — *Hombre*, dit-il au misérable blessé, ce signe est bien apparent sur ton front, voyons ta main.

— *Alas ! excelentissimo senor*, reprit l'autre, *mir'usted mi ojo* (1) !

— Fatras (2), répliqua l'obi avec humeur, j'ai bien besoin de voir ton œil... ta main, te dis-je !

Le malheureux livra sa main, en murmurant toujours : *mi ojo* !

— Bon ! dit le sorcier. « Si l'on trouve sur la ligne de vie » un point entouré d'un petit cercle, on sera borgne, parce » que cette figure annonce la perte d'un œil. » C'est cela, voici le point et le petit cercle : tu seras borgne.

— *Ya le soy* (3), répondit le fatras en gémissant pitoyablement. Mais l'obi, qui n'était plus chirurgien, l'avait repoussé rudement, et poursuivait sans se soucier de la plainte du pauvre borgne.

— *Escuchate hombres* ! « Si les sept lignes du front sont » petites, tortueuses, faiblement marquées, elles annoncent » un homme dont la vie sera courte.

» Celui qui aura entre les deux sourcils sur la ligne de la » lune la figure de deux flèches croisées, mourra dans une » bataille.

(1) Hélas ! très excellent seigneur, regardez mon œil.

(2) Nom sous lequel on désignait un vieux nègre hors de service.

(3) Je le suis déjà.

» Si la ligne de vie qui traverse la main présente une croix » à son extrémité près de la jointure, elle présage qu'on pa- » raîtra sur l'échafaud... » Et ici, reprit l'obi, je dois vous dire, *hermanos*, l'un des plus braves appuis de l'indépendance, Bouckmann, porte ces trois signes funestes.

A ces mots tous les nègres retinrent leur haleine: leurs yeux immobiles, attachés sur le jongleur, exprimaient cette sorte d'attention qui ressemble à la stupeur.

—Seulement, ajouta l'obi, je ne puis accorder ce double signe qui menace à la fois Bouckmann d'une bataille et d'un échafaud. Pourtant mon art est infaillible.

Il s'arrêta et échangea un regard avec Biassou. Biassou dit quelques mots à l'oreille d'un de ses aides de-camp, qui sortit sur-le-champ de la grotte.

—« Une bouche béante et fanée, » reprit l'obi, se tournant vers son auditoire avec son accent malicieux et goguenard, » une attitude insipide, les bras pendans, et la main gauche » tournée en dehors sans qu'on en devine le motif, annon- » cent la stupidité naturelle, la nullité, le vide, une curiosité » hébétée. »

Biassou ricanait. — En cet instant l'aide-de-camp revint; il amenait un nègre couvert de fange et de poussière, dont les pieds, déchirés par les ronces et les cailloux, prouvaient qu'il avait fait une longue course. C'était le messager annoncé par Rigaud. Il tenait d'une main un paquet cacheté, de l'autre un parchemin déployé qui portait un sceau dont l'empreinte figurait un cœur enflammé. Au mililieu était un chiffre formé des lettres caractéristiques *M* et *N*, entrelacées pour désigner sans doute la réunion des mulâtres libres et des nègres esclaves. A côté de ce chiffre je lus cette légende : « Le préjugé vaincu, la verge de fer brisée; *vive le roi* ! » Ce parchemin était un passe-port délivré par Jean-Francois.

L'émissaire le présenta à Biassou, et, après s'être incliné jusqu'à terre, lui remit le papier cacheté. Le généralissime l'ouvrit vivement, parcourut les dépêches qu'il renfermait, en mit une dans la poche de sa veste, et, froissant l'autre dans ses mains, s'écria d'un air désolé :

— Gens du roi!...

Les nègres saluèrent profondément.

— Gens du roi ! voilà ce que mande à Jean Biassou, généralissime des pays conquis, maréchal des camps et armées de sa majesté catholique, Jean-François, grand-amiral de France, lieutenant-général des armées de sadite majesté le roi des Espagnes et des Indes :

« Bouckmann, chef des cent vingt noirs de la montagne » Bleue à la Jamaïque, reconnus indépendans par le gouver- » neur-général de Belle Combe, Bouckmann vient de succom- » ber dans la glorieuse lutte de la liberté et de l'humanité » contre le despotisme et la barbarie. Ce généreux chef a » été tué dans un engagement avec les brigands blancs de » l'infâme Touzard. Les monstres ont coupé sa tête, et ont » annoncé qu'ils allaient l'exposer ignominieusement sur un » échafaud dans la place d'armes de leur ville du Cap.—Ven- » geance ! »

Le sombre silence du découragement succéda un moment dans l'armée à cette lecture. Mais l'obi s'était dressé debout sur l'autel, et il s'écriait, en agitant sa baguette blanche, avec des gestes triomphans :

— Salomon, Zorobabel, Éléazar Thaleb, Cardan, Judas Bowtharicht, Averroès, Albert-le-Grand, Bohabdil, Jean de Hagen, Anna Baratro, Daniel Ogrumaf, Rachel Flintz, Altornino ! je vous rends grâce. La *ciencia* des voyans ne m'a pas trompé. *Hijos, amigos, hermanos, muchachos, mozos, madres, y vosotros todos qui me escuchais aqui* (1), qu'avais-je prédit? *que habia dicho?* Les signes du front de Bouckmann m'avaient annoncé qu'il vivrait peu, et qu'il mourrait dans un combat; les lignes de sa main, qu'il paraîtrait sur un échafaud. Les révélations de mon art se réalisent fidèlement, et les événemens s'arrangent d'eux-mêmes pour exécuter jusqu'aux circonstances que nous ne pouvions concilier, la mort sur le champ de bataille, et l'échafaud ! Frères, admirez !

(1) Fils, amis, frères, garçons, enfans, mères, et vous tous qui m'écoutez ici.

Le découragement des noirs s'était changé durant ce discours en une sorte d'effroi merveilleux. Ils écoutaient l'obi avec une confiance mêlée de terreur; celui-ci, enivré de lui-même, se promenait de long en large sur la caisse de sucre dont la surface offrait assez d'espace pour que ses petits pas pussent s'y déployer fort à l'aise. Biasson ricanait.

Il adressa la parole à l'obi.

— Monsieur le chapelain, puisque vous savez les choses à venir, il nous plairait que vous voulussiez bien lire ce qu'il adviendra de notre fortune, à nous Jean Biasson, *mariscal-de-campo*.

L'obi, s'arrêtant fièrement sur l'autel grotesque où la crédulité des noirs le divinisait, dit au *mariscal-de-campo* :—*Vonga vuestra merced* (1)! En ce moment l'obi était l'homme important de l'armée. Le pouvoir militaire céda devant le pouvoir sacerdotal. Biassou s'approcha. On lisait dans ses yeux quelque dépit.

— Votre main, général, dit l'obi en se baissant pour la saisir. *Empezo* (2). — *La ligne de la jointure*, également marquée, dans toute sa longueur, vous promet des richesses et du bonheur.— La *ligne de vie*, longue, marquée, vous présage une vie exempte de maux, une verte vieillesse; étroite, elle désigne votre sagesse, votre esprit ingénieux, la *generosidad* de votre cœur; enfin j'y vois ce que les *chiromancos* appellent le plus heureux de tous les signes, une foule de petites rides qui lui donnent la forme d'un arbre chargé de rameaux et qui s'élèvent vers le haut de la main; c'est le signe assuré de l'opulence et des grandeurs. — *La ligne de santé*, très longue, confirme les indices de la ligne de vie; elle indique aussi le courage; recourbée vers le petit doigt, elle forme une sorte de crochet. Général, c'est le signe d'une sévérité utile.

A ce mot, l'œil brillant du petit obi se fixa sur moi à travers les ouvertures de son voile, et je remarquai encore une fois un accent connu, caché en quelque sorte sous la gravité habituelle de sa voix. Il continuait avec la même intention de geste et d'intonation.

— ... Chargée de petits cercles, la *ligne de santé* vous annonce un grand nombre d'exécutions nécessaires que vous devrez ordonner. Elle s'interrompt vers le milieu pour former un demi cercle, signe que vous serez exposé à de grands périls avec les bêtes féroces, c'est-à-dire les blancs, si vous ne les exterminez. — *La ligne de fortune*, entourée, comme la ligne de vie, de petits rameaux qui s'élèvent vers le haut de la main, confirme l'avenir de puissance et de suprématie auquel vous êtes appelé; droite et déliée dans sa partie supérieure, elle annonce le talent de gouverner. — La cinquième ligne, celle du *triangle*, prolongée jusque vers la racine du doigt du milieu, vous promet le plus heureux succès dans toute entreprise. — Voyons les doigts. — Le pouce, traversé dans sa longueur de petites lignes qui vont de l'ongle à la jointure, vous promet un grand héritage: celui de la gloire de Bouckmann sans doute ! ajouta l'obi d'une voix haute. — La petite éminence qui forme la racine de l'index est chargée de petites rides doucement marquées : honneurs et dignités ! — Le doigt du milieu n'annonce rien. — Votre doigt annulaire est sillonné de lignes croisées les unes sur les autres : vous vaincrez tous vos ennemis, vous dominerez tous vos rivaux ! Ces lignes forment des croix de Saint-André, signe de génie et de croyance ! — La jointure qui unit le petit doigt à la main offre des rides tortueuses : la fortune vous comblera de faveurs. J'y vois encore la figure d'un cercle, présage à ajouter aux autres, qui vous annonce puissance et dignités !

« Heureux, dit Éléasar Taleb, celui qui porte tous ces si- » gnes ! le destin est chargé de sa prospérité, et son étoile » lui amènera le génie qui donne la gloire. » — Maintenant, général, laissez moi interroger votre front. — « Celui, dit » Rachel Flintz la bohémienne, qui porte au milieu du front » sur la ride du soleil une petite figure carrée, ou un trian- » gle, fera une grande fortune... » La voici, bien prononcée. « Si ce signe est à droite, il promet une importante succes- » sion... » Toujours celle de Bouckmann ! « Le signe d'un fer » à cheval entre les deux sourcils au-dessous de la ride de la

(1) Vienne votre grâce!
(2) Je commence.

» lune, annonce qu'on saura se venger de l'injure et de la tyrannie. » Je porte ce signe ; vous le portez aussi...

La manière dont l'obi prononça les mots, *je porte ce signe*, me frappa encore.

— On le remarque, ajouta-t-il du même ton, chez les braves qui savent méditer une révolte courageuse et briser la servitude dans un combat. La griffe de lion que vous avez empreinte au-dessous du sourcil prouve votre brillant courage. Enfin, général Jean Biassou, votre front présente le plus éclatant de tous les signes de prospérité : c'est une combinaison de lignes qui forment la lettre *M*, la première du nom de la Vierge. En quelque partie du front, sur quelque ride que cette figure paraisse, elle annonce le génie, la gloire et la puissance. Celui qui la portera fera toujours triompher la cause qu'il embrassera ; ceux qui l'auront pour chef n'auront jamais à regretter aucune perte : il vaudra à lui seul tous les défenseurs de son parti. Vous êtes cet élu du destin.

— *Gratias*, monsieur le chapelain, dit Biassou, se préparant à retourner à son trône d'acajou.

—Attendez, général, reprit l'obi, j'oubliais encore un signe. La ligne du soleil, fortement prononcée sur votre front, prouve du savoir-vivre, le désir de faire des heureux, beaucoup de libéralité, et un penchant à la magnificence.

Biassou parut comprendre que l'oubli venait plutôt de sa part que de celle de l'obi. Il tira de sa poche une bourse assez lourde et la jeta dans le plat d'argent, pour ne pas faire mentir la *ligne du soleil*.

Cependant l'éblouissant horoscope du chef avait produit son effet dans l'armée. Tous les rebelles, sur lesquels la parole de l'obi était devenue plus puissante que jamais depuis les nouvelles de la mort de Bouckmann, passèrent du découragement à l'enthousiasme, et, se confiant aveuglément à leur sorcier infaillible et à leur général prédestiné, se mirent à hurler à l'envi : *Vive l'obi* ! *Vive Biassou* !

L'obi et Biassou se regardaient, et je crus entendre le rire étouffé de l'obi répondant au ricanement du généralissime.

Je ne sais pourquoi cet obi tourmentait ma pensée; il me semblait que j'avais déjà vu ou entendu ailleurs quelque chose qui ressemblait à cet être singulier : je voulus le faire parler.

—Monsieur l'obi, *senor cura, doctor medico*, monsieur le chapelain, *bon per* ! lui dis-je.

Il se retourna brusquement.

— Il y a encore ici quelqu'un dont vous n'avez point tiré l'horoscope : c'est moi.

Il croisa ses bras sur le soleil d'argent qui couvrait sa poitrine velue, et ne me répondit pas. Je repris :

— Je voudrais bien savoir ce que vous augurez de mon avenir ; mais vos honnêtes camarades m'ont enlevé ma montre et ma bourse, et vous n'êtes pas sorcier à prophétiser *gratis*.

Il s'avança précipitamment jusqu'auprès de moi, et me dit sourdement à l'oreille :

— Tu te trompes ! Voyons ta main

Je la lui présentai en le regardant en face. Ses yeux étincelaient; il parut examiner ma main.

— « Si la ligne de vie, me dit-il est coupée vers le milieu » par deux petites lignes transversales et bien apparentes, » c'est le signe d'une mort prochaine. » Ta mort est prochaine !

« Si la ligne de santé ne se trouve pas au milieu de la main, » et qu'il n'y ait que la ligne de vie et la ligne de fortune » réunies à leur origine de manière à former un angle, on ne » doit pas s'attendre, avec ce signe, à une mort naturelle... » Ne t'attends point à une mort naturelle !

« Si le dessous de l'index est traversé d'une ligne dans » toute sa longueur, on mourra de mort violente... » Entends-tu ? prépare-toi à une mort violente !

Il y avait quelque chose de joyeux dans cette voix sépulcrale qui annonçait la mort; je l'écoutai avec indifférence et mépris.

— Sorcier, lui dis-je avec un sourire de dédain, tu es habile, tu pronostiques à coup sûr.

Il se rapprocha encore de moi.

— Tu doutes de ma science ! eh bien ! écoute encore : « La « rupture de la ligne du soleil sur ton front m'annonce que » tu prends un ennemi pour un ami, et un ami pour un en- » nemi... »

Le sens de ces paroles semblait concerner ce perfide Pierrot, que j'aimais et qui m'avait trahi, ce fidèle Habibrah, que je haïssais, et dont les vêtemens ensanglantés attestaient la mort courageuse et dévouée. — Que veux-tu dire ? m'écriai-je...

— Ecoute jusqu'au bout, poursuivit l'obi. Je t'ai dit de l'avenir, voici du passé : « La ligne de la lune est légèrement » courbée sur ton front... » cela signifie que ta femme t'a été enlevée...

Je tressaillis ; je voulais m'élancer de mon siége ; mes gardiens me retinrent.

— Tu n'es pas patient, reprit le sorcier ; écoute donc jusqu'à la fin. « La petite croix qui coupe l'extrémité de cette » courbure complète l'éclaircissement. » Ta femme t'a été enlevée la nuit même de tes noces...

— Misérable ! m'écriai-je, tu sais où elle est ! Qui es-tu ? — Je tentai encore de me délivrer et de lui arracher son voile ; mais il fallut céder au nombre et à la force, et je vis avec rage le mystérieux obi s'éloigner en me disant : — Me crois-tu maintenant ? Prépare-toi à ta mort prochaine !

XXXII.

Il fallut, pour me distraire un moment des perplexités où m'avait jeté cette scène étrange, le nouveau drame qui succéda sous mes yeux à la comédie ridicule que Biassou et l'obi venaient de jouer devant leur bande ébahie.

Biassou s'était replacé sur son siége d'acajou, l'obi s'était assis à sa droite, Rigaud à sa gauche, sur les deux carreaux qui accompagnaient le trône du chef. L'obi, les bras croisés sur la poitrine, paraissait absorbé dans une profonde contemplation ; Biassou et Rigaud mâchaient du tabac; et un aide-de-camp était venu demander au *mariscal-de-campo* s'il fallait faire défiler l'armée, quand trois groupes tumultueux de noirs arrivèrent ensemble à l'entrée de la grotte avec des clameurs furieuses. Chacun de ces attroupemens amenait un prisonnier qu'ils voulaient remettre à la disposition de Biassou, moins pour savoir s'il lui conviendrait de leur faire grâce, que pour connaître son bon plaisir sur le genre de mort que les malheureux devaient endurer. Leurs cris sinistres ne l'annonçaient que trop : — Mort ! mort ! *Muerte* ! *muerte* ! — *Death* ! *death* ! criaient quelques nègres anglais, sans doute de la horde de Bouckmann, qui étaient déjà venus rejoindre les noirs espagnols et français de Biassou.

Le *mariscal-de-campo* leur imposa silence d'un signe de main, et fit avancer les trois captifs sur le seuil de la grotte. J'en reconnus deux avec surprise : l'un était ce *citoyen-général* C***, ce philanthrope correspondant de tous les négrophiles du globe, qui avait émis un avis si cruel pour les esclaves dans le conseil, chez le gouverneur ; l'autre était le planteur équivoque qui avait tant de répugnance pour les mulâtres, au nombre desquels les blancs le comptaient. Le troisième paraissait appartenir à la classes des *petits blancs* : il portait un tablier de cuir, et avait les manches retroussées au-dessus du coude. Tous trois avaient été surpris séparément, cherchant à se cacher dans les montagnes.

Le petit blanc fut interrogé le premier.

— Qui es-tu, toi ? lui dit Biassou.

— Je suis Jacques Belin, charpentier de l'hôpital des Pères, au Cap.

Une surprise mêlée de honte se peignit dans les yeux du *généralissime des pays conquis*. — Jacques Belin ! dit-il en se mordant les lèvres.

— Oui, reprit le charpentier ; est-ce que tu ne me reconnais pas ?

— Commence, toi, dit le *mariscal-de-campo*, par me reconnaître et me saluer.

— Je ne salue pas mon esclave ! répondit le charpentier.

— Ton esclave, misérable ! s'écria le *généralissime*.

— Oui, répliqua le charpentier, oui, je suis ton premier maître. Tu feins de me méconnaître ; mais souviens-toi, Jean Biassou ; je t'ai vendu treize piastres-gourdes à un marchand dominguois.

Un violent dépit contracta tous les traits de Biassou.

— Eh quoi ! poursuivit le petit blanc, tu parais honteux de m'avoir servi ! Est-ce que Jean Biassou ne doit pas s'honorer d'avoir appartenu à Jacques Belin ? Ta propre mère, la vieille folle ! a bien souvent balayé mon échoppe ; mais à présent je l'ai vendue à monsieur le majordome de l'hôpital des Pères ; elle est si décrépite qu'il ne m'en a voulu donner que trente-deux livres, et six sous pour l'appoint. Voilà cependant ton histoire et la sienne ; mais il paraît que vous êtes devenus fiers, vous autres nègres et mulâtres, et que tu as oublié le temps où tu servais, à genoux, maître Jacques Belin, charpentier au Cap.

Biassou l'avait écouté avec ce ricanement féroce qui lui donnait l'air d'un tigre.

— Bien ! dit-il.

Alors il se tourna vers les nègres qui avaient amené maître Belin : — Emportez deux chevalets, deux planches et une scie, et emmenez cet homme. — Jacques Belin, charpentier au Cap, remercie-moi, je te procure une mort de charpentier.

Son rire acheva d'expliquer de quel horrible supplice allait être puni l'orgueil de son ancien maître. Je frissonnai ; mais Jacques Belin ne fronça pas le sourcil ; il se tourna fièrement vers Biassou : — Oui, dit-il, je dois te remercier, car je t'ai vendu pour le prix de treize piastres, et tu m'as rapporté certainement plus que tu ne vaux.

On l'entraîna.

XXXIII.

Les deux autres prisonniers avaient assisté plus morts que vifs à ce prologue effrayant de leur propre tragédie. Leur attitude humble et effrayée contrastait avec la fermeté un peu fanfaronne du charpentier : ils tremblaient de tous leurs membres.

Biassou les considéra l'un après l'autre avec son air de renard ; puis, se plaisant à prolonger leur agonie, il entama avec Rigaud une conversation sur les différentes espèces de tabac, affirmant que le tabac de la Havane n'était bon qu'à fumer en cigares, et qu'il ne connaissait pas pour priser de meilleur tabac d'Espagne que celui dont feu Bouckmann lui avait envoyé deux barils, pris chez monsieur Lebattu, propriétaire de l'île de la Tortue. Puis, s'adressant brusquement au citoyen-général C*** :

— Qu'en penses-tu ? lui dit-il.

Cette apostrophe inattendue fit chanceler le citoyen. Il répondit en balbutiant :

— Je m'en rapporte, général, à l'opinion de votre excellence...

— Propos de flatteur ! répliqua Biassou. Je te demande ton avis et non le mien. Est-ce que tu connais un tabac meilleur à prendre en prise que celui de monsieur Lebattu ?

— Non vraiment, monseigneur, dit C***, dont le trouble amusait Biassou.

— *Général* ! *excellence* ! *monseigneur* ! reprit le chef d'un air impatienté ; tu es un aristocrate !

— Oh ! vraiment non ! s'écria le citoyen-général ; je suis bon patriote de 91 et fervent négrophile !...

— *Négrophile*, interrompit le généralissime ; qu'est-ce que c'est qu'un négrophile ?...

— C'est un ami des noirs, balbutia le citoyen.

— Il ne suffit pas d'être ami des noirs, repartit sévèrement Biassou, il faut l'être aussi des hommes de couleur.

Je crois avoir dit que Biassou était sacatra.

— Des hommes de couleur, c'est ce que je voulais dire, répondit humblement le négrophile. Je suis lié avec tous les plus fameux partisans des nègres et des mulâtres...

Biassou, heureux d'humilier un blanc, l'interrompit encore :

— *Nègres* et *mulâtres* ! qu'est-ce que cela veut dire ? Viens-tu ici nous insulter avec ces noms odieux, inventés par le mépris des blancs ? Il n'y a ici que des hommes de couleur et des noirs, entendez-vous, monsieur le colon ?

— C'est une mauvaise habitude contractée dès l'enfance, reprit C*** ; pardonnez-moi, je n'ai point eu l'intention de vous offenser, monseigneur...

— Laisse là ton *monseigneur* ; je te répète que je n'aime point ces façons d'aristocrate.

C*** voulut encore s'excuser ; il se mit à bégayer une nouvelle explication : — Si vous me connaissiez, citoyen...

— Citoyen ! pour qui me prends-tu ? s'écria Biassou avec colère. Je déteste ce jargon des jacobins. Est-ce que tu serais un jacobin, par hasard ? Songe que tu parles au généralissime des gens du roi ! *Citoyen* !... l'insolent !

Le pauvre négrophile ne savait plus sur quel ton parler à cet homme, qui repoussait également les titres de *monseigneur* et de *citoyen*, le langage des aristocrates et celui des patriotes ; il était atterré. Biassou, dont la colère n'était que simulée, jouissait cruellemsnt de son embarras.

— Hélas ! dit enfin le citoyen-général, vous me jugez bien mal, noble défenseur des droits imprescriptibles de la moitié du genre humain...

Dans l'embarras de donner une qualification quelconque à ce chef qui paraissait les refuser toutes, il avait eu recours à l'une de ces périphrases sonores que les révolutionnaires substituent volontiers au nom et au titre de la personne qu'ils haranguent.

Biassou le regarda fixement et lui dit :

— Tu aimes donc les noirs et les sang-mêlés ?

— Si je les aime ! s'écria le citoyen C*** ; je corresponds avec Brissot et...

Biassou l'interrompit en ricanant.

— Ha ! ha ! je suis charmé de voir en toi un ami de notre cause. En ce cas, tu dois détester les misérables colons qui ont puni notre juste insurrection par les plus cruels supplices ; tu dois penser avec nous que ce ne sont pas les noirs, mais les blancs qui sont les véritables rebelles, puisqu'ils se révoltent contre la nature et l'humanité : tu dois exécrer ces montres !

— Je les exècre ! répondit C***.

— Eh bien ! poursuivit Biassou, que penserais-tu d'un homme qui aurait, pour étouffer les dernières tentatives des esclaves, planté cinquante têtes de noirs des deux côtés de l'avenue de son habitation ?

La pâleur de C*** devint effrayante.

— Que penserais-tu d'un blanc qui aurait proposé de ceindre la ville du Cap d'un cordon de têtes d'esclaves ?...

— Grâce ! grâce ! dit le citoyen-général terrifié.

— Est-ce que je te menace ? reprit froidement Biasson. Laisse-moi achever... D'un cordon de têtes qui environnât la ville du fort Picolet au cap Caracol ! Que penserais-tu de cela, hein ? réponds !

Le mot de Biassou : *Est ce que je te menace?* avait rendu quelque espérance à C*** ; il songea que peut-être le chef savait ces horreurs sans en connaître l'auteur, et répondit avec quelque fermeté, pour prévenir toute présomption qui lui fût contraire : — Je pense que ce sont des crimes atroces.

Biassou ricanait. — Bon ! Et quel châtiment infligerais-tu au coupable ?

Ici le malheureux C*** hésita.

— Eh bien ! reprit Biassou, es-tu l'ami des noirs ou non ?

Des deux alternatives, le négrophile choisit la moins menaçante ; et, ne remarquant rien d'hostile pour lui-même dans les yeux de Biassou, il dit d'une voix faible : — Le coupable mérite la mort.

— Fort bien répondu, dit tranquillement Biassou en jetant le tabac qu'il mâchait.

Cependant son air d'indifférence avait rendu quelque assurance au pauvre négrophile ; il fit un effort pour écarter tous les soupçons qui pouvaient peser sur lui : — Personne, s'écria-t-il, n'a fait de vœux plus ardens que les miens pour le triomphe de votre cause. Je corresponds avec Brissot et Pruneau de Pomme-Gouge, en France ; Magaw, en Amérique ; Peter Paulus, en Hollande ; l'abbé Tamburini, en Italie...

Il continuait d'étaler complaisamment cette litanie philanthropique, qu'il récitait volontiers, et qu'il avait notamment débitée en d'autres circonstances et dans un autre but chez monsieur de Blanchelande, quand Biassou l'arrêta.

— Hé ! que me font à moi tous tes correspondans ! Indique-moi seulement où sont tes magasins, tes dépôts : mon armée a besoin de munitions. Tes plantations sont sans doute riches, ta maison de commerce doit être forte, puisque tu corresponds avec tous les négocians du monde.

Le citoyen C*** hasarda une observation timide.

— Héros de l'humanité, ce ne sont point des négocians, ce sont des philosophes, des philanthropes, des négrophiles.

— Allons, dit Biassou en hochant la tête, le voilà revenu à ses diables de mots inintelligibles. Eh bien ! si tu n'as ni dépôts ni magasins à piller, à quoi donc es-tu bon ?

Cette question présentait une lueur d'espoir que C*** saisit avidement.

— Illustre guerrier, répondit-il, avez-vous un économiste dans votre armée ?

— Qu'est-ce encore que cela ? demanda le chef.

— C'est, dit le prisonnier avec autant d'emphase que sa crainte le lui permettait, c'est un homme nécessaire par excellence, celui qui seul apprécie, suivant leurs valeurs respectives, les ressources matérielles d'un empire, qui les échelonne dans l'ordre de leur importance, les classe suivant leur valeur, les bonifie et les améliore en combinant leurs sources et leurs résultats, et les distribue à propos, comme autant de ruisseaux fécondateurs, dans le grand fleuve de l'utilité générale, qui vient grossir à son tour la mer de la prospérité publique.

— *Caramba* ! dit Biassou en se penchant vers l'obi. Que diantre veut-il dire avec ses mots, enfilés les uns aux autres comme les grains de votre chapelet ?

L'obi haussa les épaules en signe d'ignorance et de dédain. Cependant le citoyen C*** continuait :

— . . . J'ai étudié, daignez m'entendre, vaillant chef des braves régénérateurs de Saint-Domingue, j'ai étudié les grands économistes, Turgot, Raynal et Mirabeau, l'ami des hommes ! J'ai mis leur théorie en pratique. Je sais la science indispensable au gouvernement des royaumes et des états quelconques...

— L'économiste n'est pas économe de paroles ! dit Rigaud avec son sourire doux et goguenard.

Biassou s'était écrié :

— Dis-moi donc, bavard ! est-ce que j'ai des royaumes et des États à gouverner ?

— Pas encore, grand homme, repartit C***, mais cela peut venir ; et d'ailleurs ma science descend, sans déroger, à des détails utiles pour la gestion d'une armée.

Le généralissime l'arrêta encore brusquement.

— Je ne gère pas mon armée, monsieur le planteur, je la commande.

— Fort bien, observa le citoyen ; vous serez le général, je serai l'intendant. J'ai des connaissances spéciales pour la multiplication des bestiaux...

— Crois-tu que nous élevons des bestiaux ? dit Biassou en ricanant, nous les mangeons. Quand le bétail de la colonie française me manquera, je passerai les mornes de la frontière, et j'irai prendre les bœufs et les moutons espagnols qu'on élève dans les hattes des grandes plaines de Cotuy, de la Vega, de Saint-Jago, et sur les bords de la Yuna ; j'irai encore chercher, s'il le faut, ceux qui paissent dans la presqu'île de Samana et aux revers de la montagne de Cibos, à partir des bouches du Neybe jusqu'au-delà de Santo-Domingo. D'ailleurs, je serai charmé de punir ces damnés planteurs espagnols : ce sont eux qui ont livré Ogé ! Tu vois que je ne suis pas embarrassé du défaut de vivres, et que je n'ai pas besoin de ta science, *nécessaire par excellence*.

Cette vigoureuse déclaration déconcerta le pauvre économiste ; il essaya pourtant encore une dernière planche de salut.

— Mes études ne se sont pas bornées à l'éducation du bétail. J'ai d'autres connaissances spéciales qui peuvent vous être fort utiles. Je vous indiquerai les moyens d'exploiter le brai et les mines de charbon de terre.

— Que m'importe ! dit Biassou. Quand j'ai besoin de charbon, je brûle trois lieues de forêt.

— Je vous enseignerai à quel emploi est propre chaque espèce de bois, poursuivit le prisonnier ; le chicaron et le sabicca pour les quilles de navire ; les yabas pour les courbes ; les tocumas (1) pour les membrures ; les hacamas, les gaïacs, les cèdres, les acomas...

— *Que te lleven todos los demonios de los diez-y-siete infiernos* (2) ! s'écria Biassou impatienté.

— Plaît-il, mon gracieux patron ? dit l'économiste tout tremblant et qui n'entendait pas l'espagnol.

— Écoute, reprit Biassou, je n'ai pas besoin de vaisseaux. Il n'y a qu'un emploi vacant dans ma suite ; ce n'est pas la place de *mayor-domo*, c'est la place de valet de chambre. Vois, *senor filosofo*, si elle te convient. Tu me serviras à genoux ; tu m'apporteras la pipe, le calalou (3) et la soupe de tortue, et tu porteras derrière moi un éventail de plumes de paon ou de perroquet, comme ces deux pages que tu vois. Hum ! réponds : veux-tu être mon valet de chambre ?

Le citoyen C***, qui ne songeait qu'à sauver sa vie, se courba jusqu'à terre avec mille démonstrations de joie et de reconnaissance.

— Tu acceptes donc ? demanda Biassou.

— Pouvez-vous douter, mon généreux maître, que j'hésite un moment devant une si insigne faveur que celle de servir votre personne ?

A cette réponse, le ricanement diabolique de Biassou devint éclatant. Il croisa les bras, se leva d'un air de triomphe, et, repoussant du pied la tête du blanc prosterné devant lui, il s'écria d'une voix haute :

— J'étais bien aise d'éprouver jusqu'où peut aller la lâcheté des blancs, après avoir vu jusqu'où peut aller leur cruauté ! Citoyen C***, c'est à toi que je dois ce double exemple. Je te connais ! comment as-tu été assez stupide pour ne pas t'en apercevoir ? C'est toi qui as présidé aux supplices de juin, de juillet et d'août ; c'est toi qui as fait planter cinquante têtes de noirs des deux côtés de ton avenue, en place de palmiers ; c'est toi qui voulais égorger les cinq cents nègres restés dans tes fers après la révolte, et ceindre la ville du Cap d'un cordon de têtes d'esclaves, du fort Picolet à la pointe du Caracol. Tu aurais fait, si tu l'avais pu, un trophée de ma tête ; maintenant tu t'estimerais heureux que je voulusse de toi pour valet de chambre. Non ! non ! j'ai plus de soin de ton honneur que toi-même ; je ne te ferai pas cet affront. Prépare-toi à mourir !

Il fit un geste, et les noirs déposèrent auprès de moi le malheureux négrophile, qui, sans pouvoir prononcer une parole, était tombé à ses pieds comme foudroyé.

XXXIV.

A ton tour, à présent ! dit le chef en se tournant vers le dernier des prisonniers, le colon soupçonné par les blancs d'être sang-mêlé, et qui m'avait envoyé un cartel pour cette injure.

(1) Néfliers.

(2) Que puissent t'emporter tous les démons des dix-sept enfers !

(3) Ragoût créole.

Une clameur générale des rebelles étouffa la réponse. — *Muerte! muerte!* Mort! *Death! Touyé! touyé!* s'écriaient-ils en grinçant les dents et en montrant les poings au malheureux captif.

— Général, dit un mulâtre qui s'exprimait plus clairement que les autres, c'est un blanc : il faut qu'il meure!

Le pauvre planteur, à force de gestes et de cris, parvint à faire entendre quelques paroles :

— Non, non! monsieur le général, non, mes frères, je ne suis pas un blanc! C'est une abominable calomnie! Je suis un mulâtre, un sang-mêlé comme vous, fils d'une négresse comme vos mères et vos sœurs!

— Il ment! disaient les nègres furieux. C'est un blanc. Il a toujours détesté les noirs et les hommes de couleur.

— Jamais! reprenait le prisonnier. Ce sont les blancs que je déteste. Je suis un de vos frères. J'ai toujours dit avec vous : *Nègre cé blan, blan cé nègre* (1).

— Point! point! criait la multitude : *touyé blan, touyé blan* (2)!

Le malheureux répétait en se lamentant misérablement :

— Je suis un mulâtre! je suis un des vôtres.

— La preuve? dit froidement Biassou.

— La preuve, répondit l'autre dans son égarement, c'est que les blancs m'ont toujours méprisé.

— Cela peut être vrai, répliqua Biassou; mais tu es un insolent.

Un jeune sang-mêlé adressa vivement la parole au colon :

— Les blancs te méprisaient, c'est juste; mais en revanche tu affectais, toi, de mépriser les sang-mêlés, parmi lesquels ils te rangeaient. On m'a même dit que tu avais provoqué en duel un blanc qui t'avait un jour reproché d'appartenir à notre caste.

Une rumeur universelle s'éleva dans la foule indignée, et les cris de mort, plus violens que jamais, couvrirent la justification du colon, qui, jetant sur moi un regard oblique de désappointement et de prière, redisait en pleurant :

— C'est une calomnie! Je n'ai point d'autre gloire et d'autre bonheur que d'appartenir aux noirs. Je suis un mulâtre.

— Si tu étais un mulâtre, en effet, observa Rigaud paisiblement, tu ne te servirais pas de ce mot (3).

— Hélas! sais-je ce que je dis? reprenait le misérable. Monsieur le général en chef, la preuve que je suis sang-mêlé, c'est ce cercle noir que vous pouvez voir autour de mes ongles (4).

Biassou repoussa cette main suppliante.

— Je n'ai pas la science de monsieur le chapelain, qui devine qui vous êtes à l'inspection de votre main; mais écoute : nos soldats t'accusent, les uns d'être blanc, les autres d'être un faux frère. Si cela est, tu dois mourir. Tu soutiens que tu appartiens à notre caste, et que tu ne l'as jamais reniée. Il ne te reste qu'un moyen de prouver ce que tu avances et de te sauver.

— Lequel, mon général, lequel? demanda le colon avec empressement. Je suis prêt.

— Le voici, dit Biassou froidement. Prends ce stylet, et poignarde toi-même ces deux prisonniers blancs.

En parlant ainsi, il nous désignait du regard et de la main. Le colon recula d'horreur devant le stylet que Biassou lui présentait avec un sourire infernal.

— Eh bien! dit le chef, tu balances! C'est pourtant l'unique moyen de me prouver, ainsi qu'à mon armée, que tu n'es pas un blanc et que tu es des nôtres. Allons, décide-toi, tu me fais perdre mon temps.

(1) Dicton populaire chez les nègres révoltés, dont voici la traduction littérale : « Les nègres sont les blancs, les blancs sont les nègres. » On rendrait mieux le sens en traduisant ainsi : *Les nègres sont les maîtres, les blancs sont les esclaves.*

(2) Tuez le blanc! tuez le blanc!

(3) Il faut se souvenir que les hommes de couleur rejetaient avec colère cette qualification, inventée, disaient-ils, par le mépris des blancs.

(4) Plusieurs sang-mêlés présentent en effet à l'origine des ongles ce signe, qui s'efface avec l'âge, mais renaît chez leurs enfans.

Les yeux du prisonnier étaient égarés. Il fit un pas vers le poignard, puis laissa retomber ses bras, et s'arrêta en détournant la tête. Un frémissement faisait trembler tout son corps.

— Allons donc! s'écria Biassou d'un ton d'impatience et de colère. Je suis pressé. Choisis, ou de les tuer toi-même, ou de mourir avec eux.

Le colon restait immobile et comme pétrifié.

— Fort bien! dit Biassou en se tournant vers les nègres; il ne veut pas être le bourreau, il sera le patient. Je vois que c'est un blanc : emmenez-le, vous autres...

Les noirs s'avançaient pour saisir le colon. Ce mouvement décida son choix entre la mort à donner et la mort à recevoir. L'excès de la lâcheté a aussi son courage. Il se précipita sur le poignard que lui offrait Biassou, puis, sans se donner le temps de réfléchir à ce qu'il allait faire, le misérable se jeta comme un tigre sur le citoyen C***, qui était couché près de moi.

Alors commença une horrible lutte. Le négrophile, que le dénoûment de l'interrogatoire dont l'avait tourmenté Biassou venait de plonger dans un désespoir morne et stupide, avait vu la scène entre le chef et le planteur sang-mêlé d'un œil fixe, et tellement absorbé dans la terreur de son supplice prochain, qu'il n'avait point paru le comprendre; mais quand il vit le colon fondre sur lui et le fer briller sur sa tête, l'imminence du danger le réveilla en sursaut. Il se dressa debout, et arrêta le bras du meurtrier, en criant d'une voix lamentable :

— Grâce! grâce! que me voulez-vous donc? que vous ai-je fait?

— Il faut mourir, monsieur, répondit le sang-mêlé, cherchant à dégager son bras et fixant sur sa victime des yeux effarés. Laissez-moi faire, je ne vous ferai point de mal.

— Mourir de votre main, disait l'économiste, pourquoi donc? Épargnez-moi! Vous m'en voulez peut-être de ce que j'ai dit autrefois que vous étiez un sang-mêlé? Mais laissez-moi la vie, je vous proteste que je vous reconnais pour un blanc. Oui, vous êtes un blanc, je le dirai partout, mais grâce!

Le négrophile avait mal choisi son moyen de défense.

— Tais-toi! tais-toi! cria le sang-mêlé furieux, et craignant que les nègres n'entendissent cette déclaration. Mais l'autre hurlait sans l'écouter qu'il le savait blanc et de fort bonne race. Le sang-mêlé fit un dernier effort pour le réduire au silence, écarta violemment les deux mains qui le retenaient, et fouilla de son poignard à travers les vêtemens du citoyen C***. L'infortuné sentit la pointe du fer, et mordit avec rage le bras qui l'enfonçait :

— Monstre! scélérat! tu m'assassines!

Il jeta un regard vers Biassou :

— Défendez-moi, vengeur de l'humanité!...

Mais le meurtrier appuya fortement sur le poignard; un flot de sang jaillit autour de sa main et jusqu'à son visage. Les genoux du malheureux négrophile plièrent subitement, ses bras s'affaissèrent, ses yeux s'éteignirent, sa bouche poussa un sourd gémissement. Il tomba mort.

XXXV.

Cette scène, dans laquelle je m'attendais à jouer bientôt mon rôle, m'avait glacé d'horreur. Le *vengeur de l'humanité* avait contemplé la lutte de ses deux victimes d'un œil impassible. Quand ce fut fini, il se tourna vers ses pages épouvantés :

— Apportez-moi d'autre tabac, dit-il.

Et il se remit à mâcher paisiblement. L'obi et Rigaud étaient immobiles, et les nègres paraissaient eux-mêmes effrayés de l'horrible spectacle que leur chef venait de leur donner.

Il restait cependant encore un blanc à poignarder, c'était moi : mon tour était venu. Je jetai un regard sur cet assas-

sin, qui allait être mon bourreau. Il me fit pitié. Ses lèvres étaient violettes, ses dents claquaient; un mouvement convulsif dont tremblaient tous ses membres le faisait chanceler; sa main revenait sans cesse, et comme machinalement, sur son front pour en essuyer les traces de sang, et il regardait d'un air insensé le cadavre fumant étendu à ses pieds. Ses yeux hagards ne se détachaient pas de sa victime.

J'attendais le moment où il achèverait sa tâche par ma mort. J'étais dans une position singulière avec cet homme: il avait déjà failli me tuer pour prouver qu'il était blanc; il allait maintenant m'assassiner pour démontrer qu'il était mulâtre.

— Allons, lui dit Biassou, c'est bien, je suis content de toi, l'ami!

Il jeta un coup d'œil sur moi, et ajouta:

— Je te fais grâce de l'autre. Va-t'en. Nous te déclarons bon frère, et nous te nommons bourreau de notre armée.

A ces paroles du chef, un nègre sortit des rangs, s'inclina trois fois devant Biassou, et s'écria en son jargon, que je traduirai en français pour vous en faciliter l'intelligence:

— Et moi, mon général?

— Eh bien, toi! que veux-tu dire? demanda Biassou.

— Est-ce que vous ne ferez rien pour moi, mon général? dit le nègre. Voilà que vous donnez de l'avancement à ce chien de blanc, qui assassine pour se faire reconnaître des nôtres. Est-ce que vous ne m'en donnerez pas aussi, à moi qui suis un bon noir?

Cette requête inattendue parut embarrasser Biassou; il se pencha vers Rigaud, et le chef du rassemblement des Cayes lui dit en français: — On ne peut le satisfaire, tâchez d'éluder sa demande.

— Te donner de l'avancement? dit alors Biassou au *bon noir*; je ne demande pas mieux. Quel grade désires-tu?

— Je voudrais être *oficial* (1).

— Officier! reprit le généralissime, eh bien! quels sont tes titres pour obtenir l'épaulette?

— C'est moi, répondit le noir avec emphase, qui ai mis le feu à l'habitation Lagoscette, dès les premiers jours d'août. C'est moi qui ai massacré monsieur Clément, le planteur, et porté la tête de son raffineur au bout d'une pique. J'ai égorgé dix femmes blanches et sept petits enfans; l'un d'entre eux a même servi d'enseigne aux braves noirs de Bouckmann. Plus tard, j'ai brûlé quatre familles de colons dans une chambre du fort Galifet, que j'avais fermée à double tour avant de l'incendier. Mon père a été roué au Cap, mon frère a été pendu au Rocrou, et j'ai failli moi-même être fusillé. J'ai brûlé trois plantations de café, six plantations d'indigo, deux cents carreaux de cannes à sucre; j'ai tué mon maître, monsieur Noë, et sa mère...

— Épargne-nous tes états de services, dit Rigaud, dont la feinte mansuétude cachait une cruauté réelle, mais qui était féroce avec décence, et ne pouvait souffrir le cynisme du brigandage.

— Je pourrais en citer encore bien d'autres, repartit le nègre avec orgueil; mais vous trouvez sans doute que cela suffit pour mériter le grade d'*oficial*, et pour porter une épaulette d'or sur ma veste, comme nos camarades que voilà.

Il montrait les aides-de-camp et l'état-major de Biassou. Le généralissime parut réfléchir un moment, puis il adressa gravement ces paroles au nègre:

— Je serais charmé de t'accorder un grade; je suis satisfait de tes services; mais il fallait encore autre chose. — Sais-tu le latin?

Le brigand ébahi ouvrit de grands yeux, et dit: — Plaît-il, mon général?

— Eh bien! oui, reprit vivement Biassou, sais-tu le latin?

— Le... latin...? répéta le noir stupéfait.

— Oui, oui, le latin! sais-tu le latin? poursuivit le rusé chef. Et, déployant un étendard sur lequel était écrit le verset du psaume: *In exitu Israël de Ægypto*, il ajouta: Explique-nous ce que veulent dire ces mots.

Le noir, au comble de la surprise, restait immobile et muet, et froissait machinalement la pagne de son caleçon, tandis que ses yeux effarés allaient du général au drapeau, et du drapeau au général.

— Allons, répondras-tu? dit Biassou avec impatience.

Le noir, après s'être gratté la tête, ouvrit et ferma plusieurs fois la bouche, et laissa enfin tomber ces mots embarrassés: — Je ne sais pas ce que veut dire le général.

Le visage de Biassou prit une subite expression de colère et d'indignation.

— Comment! misérable drôle! s'écria-t-il, comment! tu veux être officier et tu ne sais pas le latin!

— Mais, notre général... balbutia le nègre, confus et tremblant.

— Tais-toi! reprit Biassou, dont l'emportement semblait croître. Je ne sais à quoi tient que je ne te fasse fusiller sur l'heure pour ta présomption. Comprenez-vous, Rigaud, ce plaisant officier qui ne sait seulement pas le latin? Eh bien! drôle, puisque tu ne comprends point ce qui est écrit sur ce drapeau, je vais te l'expliquer: *In exitu*, tout soldat, *Israël*, qui ne sait pas le latin, *de Ægypto*, ne peut être nommé officier. — N'est-ce point cela, monsieur le chapelain?

Le petit obi fit un signe affirmatif. Biassou continua.

— Ce frère, que je viens de nommer bourreau de l'armée, et dont tu es jaloux, sait le latin.

Il se tourna vers le nouveau *bourreau*.

— N'est-il pas vrai, l'ami? Prouvez à ce butor que vous en savez plus que lui. Que signifie... *Dominus vobiscum?*

Le malheureux colon sang-mêlé, arraché de sa sombre rêverie par cette voix redoutable, leva la tête, et quoique ses esprits fussent encore tout égarés par le lâche assassinat qu'il venait de commettre, la terreur le décida à l'obéissance. Il y avait quelque chose d'étrange dans l'air dont cet homme cherchait à retrouver un souvenir de collége parmi ses pensées d'épouvante et de remords, et dans la manière lugubre dont il prononça l'explication enfantine: — *Dominus vobiscum*... cela veut dire:... « Que le Seigneur soit avec vous! »

— *Et cum spiritu tuo*! ajouta solennellement le mystérieux obi.

— *Amen*, dit Biassou. Puis, reprenant son accent irrité, et mêlant à son courroux simulé quelques phrases de mauvais latin à la façon de Sganarelle, pour convaincre les noirs de la science de leur chef: — Rentre le dernier dans ton rang! cria-t-il au nègre ambitieux. *Sursùm corda*! ne t'avise plus à l'avenir de prétendre monter au rang de tes chefs, qui savent le latin, *orate fratres*, ou je te fais pendre! *Bonus, bona, bonum*!

Le nègre, émerveillé et terrifié tout ensemble, retourna à son rang en baissant honteusement la tête, au milieu des huées générales de tous ses camarades, qui s'indignaient de ses prétentions si mal fondées, et fixaient des yeux d'admiration sur leur docte généralissime.

Il y avait un côté burlesque dans cette scène, qui acheva cependant de m'inspirer une haute idée de l'habileté de Biassou. Le moyen ridicule qu'il venait d'employer avec tant de succès (1) pour déconcerter les ambitions toujours si exigeantes dans une bande de rebelles, me donnait à la fois la mesure de la stupidité des nègres et de l'adresse de leur chef.

XXXVI.

Cependant l'heure de l'*almuerzo* (2) de Biassou était venue. On apporta devant le *mariscal-de campo de su magestad catolica* une grande écaille de tortue dans laquelle fumait une espèce d'*olla podrida*, abondamment assaisonnée de tranches de lard, où la chair de tortue remplaçait *le carnero* (3), et

(1) Officier.

(1) Toussaint-Louverture s'est servi plus tard du même expédient avec le même avantage.

(2) Déjeuner.

(3) L'agneau.

la patate les *garganzas* (1). Un énorme chou caraïbe flottait à la surface de ce *puchero*. Des deux côtés de l'écaille, qui servait à la fois de marmite et de soupière, étaient deux coupes d'écorce de coco pleines de raisins secs, de *sandias* (2), d'ignames et de figues: c'était le *postre* (3). Un pain de maïs et une outre de vin goudronné complétaient l'appareil du festin. Biassou tira de sa poche quelques gousses d'ail et en frotta lui-même le pain; puis, sans même faire enlever le cadavre palpitant couché devant ses yeux, il se mit à manger, et invita Rigaud à en faire autant. L'appétit de Biassou avait quelque chose d'effrayant.

L'obi ne partagea point leur repas. Je compris que, comme tous ses pareils, il ne mangeait jamais en public, afin de faire croire aux nègres qu'il était d'une essence surnaturelle, et qu'il vivait sans nourriture.

Tout en déjeunant, Biassou ordonna à un aide-de-camp de faire commencer la revue, et les bandes se mirent à défiler en bon ordre devant la grotte. Les noirs du Morne-Rouge passèrent les premiers; ils étaient environ quatre mille, divisés en petits pelotons serrés que conduisaient des chefs ornés, comme je l'ai déjà dit, de caleçons ou de ceintures écarlates. Ces noirs, presque tous grands et forts, portaient des fusils, des haches et des sabres: un grand nombre d'entre eux avaient des arcs, des flèches et des zagaies, qu'ils s'étaient forgés à défaut d'autres armes. Ils n'avaient point de drapeau, et marchaient en silence d'un air consterné.

En voyant défiler cette horde, Biassou se pencha à l'oreille de Rigaud, et lui dit en français: — Quand donc la mitraille de Blanchelande et de Rouvray me débarrassera-t-elle de ces bandits du Morne-Rouge? Je les hais: ce sont presque tous des congos! Et puis ils ne savent que tuer dans le combat; ils suivaient l'exemple de leur chef imbécile, de leur idole Bug-Jargal, jeune fou qui voulait faire le généreux et le magnanime. Vous ne le connaissez pas, Rigaud? vous ne le connaîtrez jamais, je l'espère. Les blancs l'ont fait prisonnier, et ils me délivreront de lui comme ils m'ont délivré de Bouckmann.

— A propos de Bouckmann, répondit Rigaud, voici les noirs marrons de Macaya qui passent, et je vois dans leurs rangs le nègre que Jean-François vous a envoyé pour vous annoncer la mort de Bouckmann. Savez-vous bien que cet homme pourrait détruire tout l'effet des prophéties de l'obi sur la fin de ce chef, s'il disait qu'on l'a arrêté pendant une demi-heure aux avant-postes, et qu'il m'avait confié sa nouvelle avant l'instant où vous l'avez fait appeler?

— *Diabolo!* dit Biassou, vous avez raison, mon cher; il faut fermer la bouche à cet homme-là. Attendez!

Alors, élevant la voix: — Macaya! cria-t-il.

Ce chef des nègres marrons s'approcha, et présenta son tromblon au col évasé en signe de respect.

— Faites sortir de vos rangs, reprit Biassou, ce noir que j'y vois là-bas, et qui ne doit pas en faire partie.

C'était le messager de Jean-François. Macaya l'amena au généralissime, dont le visage prit subitement cette expression de colère qu'il savait si bien simuler.

— Qui es-tu? demanda-t-il au nègre interdit.

— Notre général, je suis un noir.

— *Caramba!* je le vois bien! Mais comment t'appelles-tu?

— Mon nom de guerre est Vavelan; mon patron chez les bienheureux est saint Sabas, diacre et martyr, dont la fête viendra le vingtième jour avant la nativité de Notre-Seigneur...

Biassou l'interrompit:

— De quel front oses-tu te présenter à la parade, au milieu des espingoles luisantes et des baudriers blancs, avec ton sabre sans fourreau, ton caleçon déchiré, tes pieds couverts de boue?

— Notre général, répondit le noir, ce n'est pas ma faute: j'ai été chargé par le grand-amiral Jean-François de vous porter la nouvelle de la mort du chef des marrons anglais, Bouckmann; et si mes vêtemens sont déchirés, si mes pieds sont sales, c'est que j'ai couru à perdre haleine pour vous l'apporter plus tôt; mais on m'a retenu au camp, et...

Biassou fronça le sourcil.

— Il ne s'agit point de cela, *gavacho!* mais de ton audace d'assister à la revue dans ce désordre. Recommande ton âme à saint Sabas, diacre et martyr, ton patron. Va te faire fusiller!

Ici j'eus encore une nouvelle preuve du pouvoir moral de Biassou sur les rebelles. L'infortuné, chargé d'aller lui-même se faire exécuter, ne se permit pas un murmure; il baissa la tête, croisa les bras sur sa poitrine, salua trois fois son juge impitoyable, et, après s'être agenouillé devant l'obi, qui lui donna gravement une absolution sommaire, il sortit de la grotte. Quelques minutes après, une détonation de mousqueterie annonça à Biassou que le nègre avait obéi et vécu!

Le chef, débarrassé de toute inquiétude, se tourna alors vers Rigaud, l'œil étincelant de plaisir, et avec un ricanement de triomphe qui semblait dire: Admirez (1)!

XXXVI.

Cependant la revue continuait. Cette armée, dont le désordre m'avait offert un tableau si extraordinaire quelques heures auparavant, n'était pas moins bizarre sous les armes. C'étaient tantôt des nègres absolument nus, munis de massues, de tomahawks, de casse-têtes, marchant au son de la corne à bouquin, comme les sauvages; tantôt des bataillons de mulâtres, équipés à l'espagnole ou à l'anglaise, bien armés et bien disciplinés, réglant leurs pas sur le roulement d'un tambour; puis des cohues de négresses, de négrillons, chargés de fourches et de broches; des fatras courbés sous de vieux fusils sans chien et sans canon; des griotes avec leurs parures bariolées, des griots, effroyables de grimaces et de contorsions, chantant des airs incohérens sur la guitare, le tamtam et le balafo. Cette étrange procession était de temps à autre coupée par des détachemens hétérogènes de griffes, de marabouts, de sacatras, de mamelouks, de quarterons, de sang-mêlés libres; ou par des hordes nomades de noirs marrons à l'attitude fière, aux carabines brillantes, traînant dans leurs rangs leurs cabrouets tout chargés, ou quelque canon pris aux blancs, qui leur servait moins d'arme que de trophée, et hurlant à pleine voix les hymnes du camp du Grand-Pré et d'Oua-Nassé. Au-dessus de toutes ces têtes flottaient des drapeaux de toutes couleurs, de toutes devises, blancs, rouges, tricolores, fleurdelisés, surmontés du bonnet de liberté, portant pour inscriptions: — *Mort aux prêtres et aux aristocrates!* — *Vive la religion!* — *Liberté! Egalité!* — *Vive le roi!* — *A bas la métropole!* — Viva Espana! — *Plus de tyrans!* etc. Confusion frappante qui indiquait que toutes les forces des rebelles n'étaient qu'un amas de moyens sans but, et qu'en cette armée il n'y avait pas moins de désordre dans les idées que dans les hommes.

En passant tour à tour devant la grotte, les bandes inclinaient leur bannière, et Biassou rendait le salut. Il adressait

(1) Les pois-chiches.
(2) Melons d'eau.
(3) Dessert.

(1) Toussaint-Louverture, qui s'était formé à l'école de Biassou, et qui, s'il ne lui était pas supérieur en habileté, était du moins fort loin de l'égaler en perfidie et en cruauté, Toussaint-Louverture a donné plus tard le spectacle du même pouvoir sur les nègres fanatisés. Ce chef, issu, dit-on, d'une race royale africaine, avait reçu, comme Biassou, quelque instruction grossière, à laquelle il ajoutait du génie. Il s'était dressé une façon de trône républicain à Saint-Domingue dans le même temps où Bonaparte se fondait en France une monarchie sur la victoire. Toussaint admirait naïvement le premier consul; mais le premier consul, ne voyant dans Toussaint qu'un parodiste gênant de sa fortune, repoussa toujours dédaigneusement toute correspondance avec l'esclave affranchi qui osait lui écrire: *Au premier des blancs, le premier des noirs.*

à chaque troupe quelque réprimande ou quelque éloge ; et, chaque parole de sa bouche, sévère ou flatteuse, était recueillie par les siens avec un respect fanatique et une sorte de crainte superstitieuse.

Ce flot de barbares et de sauvages passa enfin. J'avoue que la vue de tant de brigands, qui m'avait distrait d'abord, finissait par me peser. Cependant le jour tombait, et au moment où les derniers rangs défilèrent, le soleil ne jetait plus qu'une teinte de cuivre rouge sur le front granitique des montagnes de l'orient.

XXXVIII.

Biassou paraissait rêveur. Quand la revue fut terminée, qu'il eut donné ses derniers ordres, et que tous les rebelles furent rentrés sous leurs ajoupas, il m'adressa la parole.

— Jeune homme, me dit-il, tu as pu juger à ton aise de mon génie et de ma puissance. Voici que l'heure est venue pour toi d'en aller rendre compte à Léogri.

— Il n'a pas tenu à moi qu'elle ne vînt plus tôt, lui répondis-je froidement.

— Tu as raison, répliqua Biassou. Il s'arrêta un moment comme pour épier l'effet que produirait sur moi ce qu'il allait me dire, et il ajouta : — Mais il ne tient qu'à toi qu'elle ne vienne pas.

— Comment ! m'écriai-je étonné, que veux-tu dire?

— Oui, continua Biassou, ta vie dépend de toi ; tu peux la sauver si tu le veux.

Cet accès de clémence, le premier et le dernier sans doute que Biassou ait jamais eu, me parut un prodige. L'obi, surpris comme moi, s'était élancé du siége où il avait conservé si longtemps la même attitude extatique, à la mode des fakirs hindous. Il se plaça en face du généralissime, et éleva la voix avec colère :

— *Que dice el excelentissimo senor mariscal-de-campo* (1)? Se souvient-il de ce qu'il m'a promis? Il ne peut, ni lui ni le *bon Giu*, disposer maintenant de cette vie : elle m'appartient.

En ce moment encore, à cet accent irrité, je crus me ressouvenir de ce maudit petit homme ; mais ce moment fut insaisissable, et aucune lumière n'en jaillit pour moi.

Biassou se leva sans s'émouvoir, parla bas un instant avec l'obi, lui montra le drapeau noir que j'avais déjà remarqué, et, après quelques mots échangés, le sorcier remua la tête de haut en bas et la releva de bas en haut, en signe d'adhésion. Tous deux reprirent leurs places et leurs attitudes.

— Ecoute, me dit alors le généralissime en tirant de la poche de sa veste l'autre dépêche de Jean-François, qu'il y avait déposée : nos affaires vont mal ; Bouckmann vient de périr dans un combat. Les blancs ont exterminé deux mille noirs révoltés dans le district du Cul-de-Sac. Les colons continuent de se fortifier et de hérisser la plaine de postes militaires. Nous avons perdu, par notre faute, l'occasion de prendre le Cap : elle ne se représentera pas de longtemps. Du côté de l'est, la route principale est coupée par une rivière : les blancs, afin d'en défendre le passage, y ont établi une batterie sur des pontons, et ont formé sur chaque bord deux petits camps. Au sud, il y a une grande route qui traverse ce pays montueux appelé le Haut du-Cap ; ils l'ont couverte de troupes et d'artillerie. La position est également fortifiée du côté de la terre par une bonne palissade, à laquelle tous les habitans ont travaillé, et l'on y a ajouté des chevaux de frise. Le Cap est donc à l'abri de nos armes. Notre embuscade aux gorges de Dompte-Mulâtre a manqué son effet. A tous nos échecs se joint la fièvre de Siam, qui dépeuple le camp de Jean-François. En conséquence, le grand-amiral de France (1) pense, et nous partageons son avis, qu'il conviendrait de traiter avec le gouverneur Blanchelande et l'assemblée coloniale. Voici la lettre que nous adressons à l'assemblée à ce sujet : écoute!

« Messieurs les députés,

» De grands malheurs ont affligé cette riche et importante » colonie ; nous y avons été enveloppés, et il ne nous reste » plus rien à dire pour notre justification. Un jour vous nous » rendrez toute la justice que mérite notre position. Nous » devons être compris dans l'amnistie générale que le roi » Louis XVI a prononcée pour tous indistinctement.

» Sinon, comme le roi d'Espagne est un bon roi, qui nous » traite fort bien, et nous *témoigne des récompenses*, nous con» tinuerons de le servir avec zèle et dévouement.

» Nous voyons par la loi du 28 septembre 1791 que l'as» semblée nationale et le roi vous accordent de prononcer » définitivement sur l'état des personnes non libres et l'état » politique des hommes de couleur. Nous défendrons les » décrets de l'assemblée nationale et les vôtres, revêtus des » formalités requises, jusqu'à la dernière goutte de notre » sang. Il serait même intéressant que vous *déclariez*, par un » arrêté sanctionné de monsieur le général, que votre inten» tion est de vous occuper du sort des esclaves. Sachant » qu'ils sont l'objet de votre sollicitude, par leurs chefs, à » qui vous ferez parvenir ce travail, ils seraient satisfaits, » et l'équilibre rompu se rétablirait en peu de temps.

» Ne comptez pas cependant, messieurs les représentans, » que nous consentions à nous armer pour les volontés des » assemblées révolutionnaires. Nous sommes sujets de trois » rois, le roi de Congo, maître-né de tous les noirs ; le roi » de France, qui représente nos pères ; et le roi d'Espagne » qui représente nos mères. Ces trois rois sont les descen» dans de ceux qui, conduits par une étoile, ont été adorer » l'Homme-Dieu. Si nous servions les assemblées, nous se» rions peut-être entraînés à faire la guerre contre nos frè» res, les sujets de ces trois rois, à qui nous avons promis » fidélité.

» Et puis, nous ne savons ce qu'on entend par volonté de » la nation, vu que *depuis que le monde règne* nous n'avons » exécuté que celle d'un roi. Le prince de France nous aime, » celui d'Espagne ne cesse de nous secourir. Nous les aidons, » ils nous aident : c'est la cause de l'humanité. Et d'ailleurs » ces majestés viendraient à nous manquer, que nous au» rions bien vite *trôné un roi*.

» Telles sont nos intentions, moyennant quoi nous con» sentirons à faire la paix.

» *Signé* JEAN-FRANÇOIS, général ; BIASSOU, maréchal-de» camp ; DESPREZ, MANZEAU, TOUSSAINT, AUBERT, com» missaires *ad hoc* (2). »

— Tu vois, ajouta Biassou après la lecture de cette pièce de diplomatie nègre, dont le souvenir s'est fixé mot pour mot dans ma tête, tu vois que nous sommes pacifiques. Or, voilà ce que je veux de toi. Ni Jean-François, ni moi, n'avons été élevés dans les écoles des blancs, où l'on apprend le beau langage. Nous savons nous battre, mais nous ne savons point écrire. Cependant nous ne voulons pas qu'il reste rien dans notre lettre à l'assemblée qui puisse exciter les *burlerias* orgueilleuses de nos anciens maîtres. Tu parais avoir appris cette science frivole qui nous manque. Corrige les fautes qui pourraient, dans notre dépêche, prêter à rire aux blancs : à ce prix, je t'accorde la vie.

Il y avait dans ce rôle de correcteur des fautes d'orthographe diplomatique de Biassou quelque chose qui répugnait trop à ma fierté, pour que je balançasse un moment. Et d'ailleurs, que me faisait la vie? Je refusai son offre.

Il parut surpris. — Comment ! s'écria-t-il, tu aimes mieux mourir que de redresser quelques traits de plume sur un morceau de parchemin?

(1) Que dit le très excellent seigneur maréchal-de-camp?

(1) Nous avons déjà dit que Jean-François prenait ce titre.

(2) Il paraîtrait que cette lettre, ridiculement caractéristique fut en effet envoyée à l'assemblée.

— Oui, lui répondis-je.

Ma résolution semblait l'embarrasser. Il me dit après un instant de rêverie :

— Ecoute bien, jeune fou, je suis moins obstiné que toi. Je te donne jusqu'à demain soir pour te décider à m'obéir ; demain, au coucher du soleil, tu seras ramené devant moi. Pense alors à me satisfaire. Adieu ; la nuit porte conseil. Songes-y bien, chez nous la mort n'est pas seulement la mort.

Le sens de ces dernières paroles, accompagné d'un rire affreux, n'était pas équivoque ; et les tourmens que Biassou avait coutume d'inventer pour ses victimes achevaient de l'expliquer.

— Candi, ramenez le prisonnier, poursuivit Biassou ; confiez-en la garde aux noirs du Morne-Rouge ; je veux qu'il vive encore un tour de soleil, et mes autres soldats n'auraient peut-être pas la patience d'attendre que les vingt-quatre heures fussent écoulées.

Le mulâtre Candi, qui était le chef de sa garde, me fit lier les bras derrière le dos. Un soldat prit l'extrémité de la corde, et nous sortîmes de la grotte.

XXXIX.

Quand les événemens extraordinaires, les angoisses et les catastrophes viennent fondre tout-à-coup au milieu d'une vie heureuse et délicieusement uniforme, ces émotions inattendues, ces coups du sort, interrompent brusquement le sommeil de l'âme, qui se reposait dans la monotonie de la prospérité. Cependant le malheur qui arrive de cette manière ne semble pas un réveil, mais seulement un songe. Pour celui qui a toujours été heureux, le désespoir commence par la stupeur. L'adversité imprévue ressemble à la torpille ; elle secoue, mais engourdit ; et l'effrayante lumière qu'elle jette soudainement devant nos yeux n'est point le jour. Les hommes, les choses, les faits, passent alors devant nous avec une physionomie en quelque sorte fantastique, et se meuvent comme dans un rêve. Tout est changé dans l'horizon de notre vie, atmosphère et perpective : mais il s'écoule un long temps avant que nos yeux aient perdu cette sorte d'image lumineuse du bonheur passé qui les suit, et, s'interposant sans cesse entre eux et le sombre présent, en change la couleur et donne je ne sais quoi de faux à la réalité. Alors tout ce qui est nous paraît impossible et absurde : nous croyons à peine à notre propre existence, parce que, ne retrouvant rien autour de nous de ce qui composait notre être, nous ne comprenons pas comment tout cela aurait disparu sans nous entraîner, et pourquoi de notre vie il ne serait resté que nous. Si cette position violente de l'âme se prolonge, elle dérange l'équilibre de la pensée et devient folie, état peut-être heureux, dans lequel la vie n'est plus pour l'infortuné qu'une vision, dont il est lui-même le fantôme.

XL.

J'ignore, messieurs, pourquoi je vous expose ces idées. Ce ne sont point de celles que l'on comprend et que l'on fait comprendre. Il faut les avoir senties. Je les ai éprouvées. C'était l'état de mon âme au moment où les gardes de Biassou me remirent aux nègres du Morne-Rouge. Il me semblait que c'était des spectres qui me livraient à des spectres, et sans opposer de résistance je me laissai lier par la ceinture au tronc d'un arbre. Ils m'apportèrent quelques patates, cuites dans l'eau, que je mangeai par cette sorte d'instinct machinal que la bonté de Dieu laisse à l'homme au milieu des préoccupations de l'esprit.

Cependant la nuit était venue ; mes gardiens se retirèrent dans leurs ajoupas, et six d'entre eux seulement restèrent près de moi, assis ou couchés devant un grand feu qu'ils avaient allumé pour se préserver du froid nocturne. Au bout de quelques instans, tous s'endormirent profondément.

L'accablement physique dans lequel je me trouvais alors ne contribuait pas peu aux vagues rêveries qui égaraient ma pensée. Je me rappelais les jours sereins et toujours les mêmes que, peu de semaines auparavant, je passais encore près de Marie, sans même entrevoir dans l'avenir une autre possibilité que celle d'un bonheur éternel. Je les comparais à la journée qui venait de s'écouler, journée où tant de choses étranges s'étaient déroulées devant moi, comme pour me faire douter de leur existence, où ma vie avait été trois fois condamnée, et n'avait pas été sauvée. Je méditais sur mon avenir présent, qui ne se composait plus que d'un lendemain, et ne m'offrait plus d'autre certitude que le malheur et la mort, heureusement prochaine. Il me semblait lutter contre un cauchemar affreux. Je me demandais s'il était possible que tout ce qui s'était passé fût passé, que ce qui m'entourait fût le camp du sanguinaire Biassou, que Marie fût pour jamais perdue pour moi, et que ce prisonnier gardé par six barbares, garrotté et dévoué à une mort certaine, ce prisonnier que me montrait la lueur d'un feu de brigands, fût bien moi. Et, malgré tous mes efforts pour fuir l'obsession d'une pensée bien plus déchirante encore, mon cœur revenait à Marie. Je m'interrogeais avec angoisse sur son sort ; je me raidissais dans mes liens comme pour voler à son secours, espérant toujours que le rêve horrible se dissiperait, et que Dieu n'aurait pas voulu faire entrer toutes les horreurs sur lesquelles je n'osais m'arrêter dans la destinée de l'ange qu'il m'avait donné pour épouse. L'enchaînement douloureux de mes idées ramenait alors Pierrot devant moi, et la rage me rendait presque insensé ; les artères de mon front me semblaient prêtes à se rompre ; je me haïssais, je me maudissais, je me méprisais pour avoir un moment uni mon amitié pour Pierrot à mon amour pour Marie ; et, sans chercher à m'expliquer quel motif avait pu le pousser à se jeter lui-même dans les eaux de la Grande-Rivière, je pleurais de ne point l'avoir tué. Il était mort ; j'allais mourir ; et la seule chose que je regrettasse de sa vie et de la mienne, c'était ma vengeance.

Toutes ces émotions m'agitaient au milieu d'un demi-sommeil dans lequel l'épuisement m'avait plongé. Je ne sais combien de temps il dura ; mais j'en fus soudainement arraché par le retentissement d'une voix mâle qui chantait distinctement, mais de loin : *Yo que soy contrabandista*. J'ouvris les yeux en tressaillant ; tout était noir, les nègres dormaient, le feu mourait. Je n'entendais plus rien ; je pensai que cette voix était une illusion du sommeil, et mes paupières alourdies se refermèrent. Je les ouvris une seconde fois précipitamment ; la voix avait recommencé, et chantait avec tristesse et de plus près ce couplet d'une romance espagnole :

> En los campos de Ocana,
> Prisionero cai ;
> Me llevan à Cotadilla ;
> Desdichado fui (1).

Cette fois, il n'y avait plus de rêve. C'était la voix de Pierrot ! Un moment après, elle s'éleva encore dans l'ombre et le silence, et fit entendre pour la deuxième fois, presque à mon oreille, l'air connu : *Yo que soy contrabandista*. Un dogue vint joyeusement se rouler à mes pieds, c'était Rask. Je levai les yeux. Un noir était devant moi, et la lueur du foyer projetait à côté du chien son ombre colossale : c'était

(1) Dans les champs d'Ocana,
Je tombai prisonnier :
Ils m'emmenèrent à Cotadilla ;
Je fus malheureux !

Pierrot. La vengeance me transporta ; la surprise me rendit immobile et muet. Je ne dormais pas. Les morts revenaient donc ! Ce n'était plus un songe, mais une apparition. Je me détournai avec horreur. A cette vue, sa tête tomba sur sa poitrine.

— Frère ! murmura-t-il à voix basse, tu m'avais promis de ne jamais douter de moi quand tu m'entendrais chanter cet air ; frère, dis, as-tu oublié ta promesse ?

La colère me rendit la parole.

— Monstre ! m'écriai-je, je te retrouve donc enfin : bourreau, assassin de mon oncle, ravisseur de Marie, oses-tu m'appeler ton frère ! Tiens, ne m'approche pas !

J'oubliais que j'étais attaché de manière à ne pouvoir faire presque aucun mouvement. J'abaissai comme involontairement les yeux sur mon côté pour y chercher mon épée. Cette intention visible le frappa. Il prit un air ému, mais doux.

— Non ! dit-il, non ! je n'approcherai pas. Tu es malheureux, je te plains ; toi, tu ne me plains pas, quoique je le sois plus que toi.

Je haussai les épaules. Il comprit ce reproche muet. Il me regarda d'un air rêveur.

— Oui, tu as beaucoup perdu ; mais, crois-moi, j'ai perdu plus que toi.

Cependant ce bruit de voix avait réveillé les six nègres qui me gardaient. Apercevant un étranger, ils se levèrent précipitamment en saisissant leurs armes ; mais dès que leurs regards se furent arrêtés sur Pierrot, ils poussèrent un cri de surprise et de joie, et tombèrent prosternés en battant la terre de leurs fronts.

Mais les respects que ces nègres rendaient à Pierrot, les caresses que Rask portait alternativement de son maître à moi, en me regardant avec inquiétude, comme étonné de mon froid accueil, rien ne faisait impression sur moi en ce moment. J'étais tout entier à l'émotion de ma rage, rendue impuissante par les liens qui me chargeaient.

— Oh ! m'écriai-je enfin, en pleurant de fureur sous les entraves qui me retenaient, oh ! que je suis malheureux ! Je regrettais que ce misérable se fût fait justice à lui-même ; je le croyais mort, et je me désolais pour ma vengeance. Et maintenant le voilà qui vient me narguer lui-même ; il est là, vivant, sous mes yeux, et je ne puis jouir du bonheur de le poignarder. Oh ! qui me délivrera de ces exécrables nœuds !

Pierrot se retourna vers les nègres, toujours en adoration devant lui : — Camarades, dit-il, détachez le prisonnier !

XLI.

Il fut promptement obéi. Mes six gardiens coupèrent avec empressement les cordes qui m'entouraient. Je me levai debout et libre, mais je restai immobile ; l'étonnement m'enchaînait à son tour.

— Ce n'est pas tout, reprit alors Pierrot ; et arrachant le poignard de l'un des nègres, il me le présenta en disant : — Tu peux te satisfaire. A Dieu ne plaise que je te dispute le droit de disposer de ma vie. Tu l'as sauvée trois fois ; elle est bien à toi maintenant ; frappe, si tu veux frapper.

Il n'y avait ni reproche ni amertume dans sa voix. Il n'était que triste et résigné.

Cette voie inattendue ouverte à ma vengeance par celui même qu'elle brûlait d'atteindre avait quelque chose de trop étrange et de trop facile. Je sentis que toute ma haine pour Pierrot, tout mon amour pour Marie, ne suffisaient pas pour me porter à un assassinat ; d'ailleurs, quelles que fussent les apparences, une voix me criait au fond du cœur qu'un ennemi et un coupable ne vient pas de cette manière au-devant de la vengeance et du châtiment. Vous le dirai-je enfin ? il y avait dans le prestige impérieux dont cet être extraordinaire était environné quelque chose qui me subjuguait moi-même malgré moi dans ce moment. Je repoussai le poignard.

— Malheureux ! lui dis-je, je veux bien te tuer dans un combat, mais non t'assassiner. Défends-toi !

— Que je me défende ! répondit-il étonné ; et contre qui ?

— Contre moi !

Il fit un geste de stupeur.

— Contre toi ! C'est la seule chose pour laquelle je ne puisse t'obéir. Vois-tu Rask ? je puis bien l'égorger ; il se laissera faire : mais je ne saurais le contraindre à lutter contre moi ; il ne me comprendrait point. Je ne te comprends pas ; je suis Rask pour toi.

Il ajouta après un silence :

— Je vois la haine dans tes yeux, comme tu l'as pu voir un jour dans les miens. Je sais que tu as éprouvé bien des malheurs ; ton oncle a été massacré, tes champs incendiés, tes amis égorgés ; on a saccagé tes maisons, dévasté ton héritage ; mais ce n'est pas moi, ce sont les miens. — Ecoute, je t'ai dit un jour que les tiens m'avaient fait bien du mal ; tu m'as répondu que ce n'était pas toi : qu'ai-je fait alors ?

Son visage s'éclaircit ; il s'attendait à me voir tomber dans ses bras. Je le regardai d'un air farouche.

— Tu désavoues tout ce que m'ont fait les tiens, lui dis-je avec l'accent de la fureur, et tu ne parles pas de ce que tu m'as fait, toi !

— Quoi donc ? demanda-t-il.

Je m'approchai violemment de lui, et ma voix devint un tonnerre : — Où est Marie ? Qu'as-tu fait de Marie ?

A ce nom, un nuage passa sur son front : il parut un moment embarrassé. Enfin, rompant le silence :

— *Maria* ! répondit-il. Oui, tu as raison... mais trop d'oreilles nous écoutent.

Son embarras, ces mots : *tu as raison*, rallumèrent un enfer dans mon cœur. Je crus voir qu'il éludait ma question. En ce moment il me regarda avec son visage ouvert, et me dit avec une émotion profonde :

— Ne me soupçonne pas, je t'en conjure. Je te dirai tout cela ailleurs. Tiens, aime-moi comme je t'aime, avec confiance.

Il s'arrêta un instant pour observer l'effet de ses paroles, et ajouta avec attendrissement :

— Puis-je t'appeler frère ?

Mais ma colère jalouse avait repris toute sa violence, et ces paroles tendres, qui me parurent hypocrites, ne firent que l'exaspérer.

— Oses-tu bien me rappeler ce temps ? m'écriai-je, misérable ingrat !

Il m'interrompit. De grosses larmes roulèrent dans ses yeux : — Ce n'est pas moi qui suis ingrat !

— Eh bien ! parle ! repris-je avec emportement. Qu'as-tu fait de Marie ?

— Ailleurs, ailleurs ! me répondit-il. Ici nos oreilles n'entendent pas seules ce que nous disons. Au reste, tu ne me croirais pas sans doute sur parole, et puis le temps presse. Voilà qu'il fait jour, et il faut que je te tire d'ici. Ecoute, tout est fini, puisque tu doutes de moi, et tu feras aussi bien de m'achever avec un poignard ; mais attends encore un peu avant d'exécuter ce que tu appelles ta vengeance : je dois d'abord te délivrer. Viens avec moi trouver Biassou.

Cette manière d'agir et de parler cachait un mystère que je ne pouvais comprendre. Malgré toutes mes préventions contre cet homme, sa voix faisait toujours vibrer une corde dans mon cœur. En l'écoutant, je ne sais quelle puissance me dominait. Je me surprenais balançant entre la vengeance et la pitié, la défiance et un aveugle abandon. — Je le suivis.

XLII.

Nous sortîmes du quartier des nègres du Morne-Rouge. Je m'étonnais de marcher libre dans ce camp barbare où la veille

chaque brigand semblait avoir soif de mon sang. Loin de chercher à nous arrêter, les noirs et les mulâtres se prosternaient sur notre passage avec des exclamation de surprise, de joie et de respect. J'ignorais quel rang Pierrot occupait dans l'armée des révoltés; mais je me rappelais l'empire qu'il exerçait sur ses compagnons d'esclavage, et je m'expliquais sans peine l'importance dont il paraissait jouir parmi ses camarades de rébellion.

Arrivés à la ligne de gardes qui veillait devant la grotte de Biassou, le mulâtre Candi, leur chef, vint à nous, nous demandant de loin, avec menaces, pourquoi nous osions avancer si près du général; mais quand il fut à portée de voir distinctement les traits de Pierrot, il ôta subitement sa montera brodée en or, et, comme terrifié de sa propre audace, il s'inclina jusqu'à terre, et nous introduisit près de Biassou, en balbutiant mille excuses auxquelles Pierrot ne répondit que par un geste de dédain.

Le respect des simples soldats nègres pour Pierrot ne m'avait pas étonné; mais en voyant Candi, l'un de leurs principaux officiers, s'humilier ainsi devant l'esclave de mon oncle, je commençai à me demander quel pouvait être cet homme dont l'autorité semblait si grande. Ce fut bien autre chose quand je vis le généralissime, qui était seul au moment où nous entrâmes, et mangeait tranquillement un calalou, se lever précipitamment à l'aspect de Pierrot, et, dissimulant une surprise inquiète et un violent dépit, s'incliner humblement devant mon compagnon, et lui offrir son propre trône d'acajou. Pierrot refusa.

— Jean Biassou, dit-il, je ne suis pas venu vous prendre votre place, mais simplement vous demander une grâce.

— *Alteza*, répondit Biassou en redoublant ses salutations, vous savez que vous devez disposer de tout ce qui dépend de Jean Biassou, de tout ce qui appartient à Jean Biassou, de Jean Biassou lui-même.

Ce titre d'*alteza*, qui équivaut à celui d'*altesse* ou de *hautesse*, donné à Pierrot par Biassou, accrut encore mon étonnement.

— Je n'en veux pas tant, reprit vivement Pierrot: je ne vous demande que la vie et la liberté de ce prisonnier.

Il me désignait de la main. Biassou parut un moment interdit: cet embarras fut court.

— Vous désolez votre serviteur, *alteza*; vous exigez de lui bien plus qu'il ne peut vous accorder, à son grand regret. Ce prisonnier n'est point Jean Biassou, n'appartient pas à Jean Biassou, et ne dépend pas de Jean Biassou.

— Que voulez-vous dire? demanda Perrot sévèrement. De qui dépend-il donc? Y a-t il ici un autre pouvoir que vous?

— Hélas! oui, *alteza*.

— Et lequel?

— Mon armée.

L'air caressant et rusé avec lequel Biassou éludait les questions hautaines et franches de Pierrot annonçait qu'il était déterminé à n'accorder à l'autre que les respects auxquels il paraissait obligé.

— Comment! s'écria Pierrot, votre armée! Et ne la commandez-vous pas?

Biassou, conservant son avantage, sans quitter pourtant son attitude d'infériorité, répondit avec une apparence de sincérité:

— *Su alteza* pense-t-elle que l'on puisse réellement commander à des hommes qui ne se révoltent que pour ne pas obéir?

J'attachais trop peu de prix à la vie pour rompre le silence; mais ce que j'avais vu la veille de l'autorité illimitée de Biassou sur ces bandes aurait pu me fournir l'occasion de le démentir et de montrer à nu sa duplicité. Pierrot lui répliqua:

— Eh bien! si vous ne savez pas commander à votre armée, et si vos soldats sont vos chefs, quels motifs de haine peuvent-ils avoir contre ce prisonnier?

— Bouckmann vient d'être tué par les troupes du gouvernement, dit Biassou en composant tristement son visage féroce et railleur; les miens ont résolu de venger sur ce blanc la mort du chef des nègres marrons de la Jamaïque; ils veulent opposer trophée à trophée, et que la tête de ce jeune officier serve de contre-poids à la tête de Bouckmann dans la balance où le *bon Giu* pèse les deux partis.

— Comment avez-vous pu, dit Pierrot, adhérer à ces horribles représailles? Ecoutez-moi, Jean Biassou: ce sont ces cruautés qui perdront notre juste cause. Prisonnier au camp des blancs, d'où j'ai réussi à m'échapper, j'ignorais la mort de Bouckmann, que vous m'apprenez. C'est un juste châtiment du ciel pour ses crimes. Je vais vous apprendre une autre nouvelle: Jeannot, ce même chef des noirs qui avait servi de guide aux blancs pour les attirer dans l'embuscade de Dompte-Mulâtre, Jeannot vient aussi de mourir. Vous savez, ne m'interrompez pas Biassou, qu'il rivalisait d'atrocité avec Bouckmann et vous; or, faites attention à ceci, ce n'est point la foudre du ciel, ce ne sont point les blancs qui l'ont frappé; c'est Jean-François lui-même qui a fait cet acte de justice.

Biassou, qui écoutait avec un sombre respect, fit une exclamation de surprise. En ce moment Rigaud entra, salua profondément Pierrot, et parla bas à l'oreille du généralissime. On entendait au dehors une grande agitation dans le camp. Pierrot continuait;

— ... Oui, Jean-François, qui n'a d'autre défaut qu'un luxe funeste, et l'étalage ridicule de cette voiture à six chevaux qui le mène chaque jour de son camp à la messe du curé de la Grande-Rivière, Jean-François a puni les fureurs de Jeannot. Malgré les lâches prières du brigand, quoiqu'à son dernier moment il se soit cramponné au curé de la Marmelade, chargé de l'exhorter, avec tant de terreur qu'on a dû l'arracher de force, le monstre a été fusillé hier, au pied même de l'arbre armé de crochets de fer auxquels il suspendait ses victimes vivantes. Biassou, méditez cet exemple! Pourquoi ces massacres qui contraignent les blancs à la férocité? Pourquoi encore user de jongleries afin d'exciter la fureur de nos malheureux camarades, déjà trop exaspérés? Il y a au Trou-Coffi un charlatan mulâtre, nommé Romaine-la-Prophétesse, qui fanatise une bande de noirs: il profane la sainte messe; il leur persuade qu'il est en rapport avec la Vierge, dont il écoute les prétendus oracles en mettant sa tête dans le tabernacle; et il pousse ses camarades au meurtre et au pillage, au nom de Marie!...

Il y avait peut-être une expression plus tendre encore que la vénération religieuse dans la manière dont Pierrot prononça ce nom. Je ne sais comment cela se fit, mais je m'en sentis offensé et irrité,

— ... Eh bien! poursuivit l'esclave, vous avez dans votre camp je ne sais quel obi, je ne sais quel jongleur comme ce Romaine-la-Prophétesse! Je n'ignore point qu'ayant à conduire une armée composée d'hommes de tous pays, de toutes familles, de toutes couleurs, un lien commun vous est nécessaire; mais ne pouvez-vous le trouver autre part que dans un fanatisme féroce et des superstitions ridicules? Croyez-moi, Biassou, les blancs sont moins cruels que nous. J'ai vu beaucoup de planteurs défendre les jours de leur esclave: je n'ignore pas que, pour plusieurs d'entre eux, ce n'était pas sauver la vie d'un homme, mais une somme d'argent; du moins leur intérêt leur donnait une vertu. Ne soyons pas moins cléments qu'eux: c'est aussi notre intérêt. Notre cause sera-t-elle plus sainte et plus juste quand nous aurons exterminé des femmes, égorgé des enfans, torturé des vieillards, brûlé des colons dans leurs maisons? Ce sont là pourtant nos exploits de chaque jour. Faut-il, répondez, Biassou, que le seul vestige de notre passage soit toujours une trace de sang ou une trace de feu?

Il se tut. L'éclat de son regard, l'accent de sa voix donnaient à ses paroles une force de conviction et d'autorité impossible à reproduire. Comme un renard pris par un lion, l'œil obliquement baissé de Biassou semblait chercher par quelle ruse il pourrait échapper à tant de puissance. Pendant qu'il méditait, le chef de la bande des Cayes, ce même Rigaud qui la veille avait vu d'un front tranquille tant d'horreurs se commettre devant lui, paraissait s'indigner des attentats dont Pierrot avait tracé le tableau, et s'écriait avec une hypocrite consternation:

— Eh! mon bon Dieu, qu'est-ce que c'est qu'un peuple en fureur!

XLIII.

Cependant la rumeur extérieure s'accroissait et paraissait inquiéter Biassou. J'ai appris plus tard que cette rumeur provenait des nègres du Morne-Rouge, qui parcouraient le camp en annonçant le retour de mon libérateur, et exprimaient l'intention de le seconder, quel que fût le motif pour lequel il s'était rendu près de Biassou. Rigaud venait d'informer le généralissime de cette circonstance; et c'est la crainte d'une scission funeste qui détermina le chef rusé à l'espèce de concession qu'il fit aux désirs de Pierrot.

— *Alteza*, dit-il avec un air de dépit, si nous sommes sévères pour les blancs, vous êtes sévère pour nous. Vous avez tort de m'accuser de la violence du torrent : il m'entraîne. Mais enfin *que podria hacer a kora* (1) qui vous fût agréable?

— Je vous l'ai déjà dit, *senor* Biassou, répondit Pierrot : laissez-moi emmener ce prisonnier.

Biassou demeura un moment pensif, puis s'écria, donnant à l'expression de ses traits le plus de franchise qu'il put :

— Allons, *alteza*, je veux vous prouver quel est mon désir de vous plaire. Permettez-moi seulement de dire deux mots en secret au prisonnier; il sera libre ensuite de vous suivre.

— Vraiment, qu'à cela ne tienne, répondit Pierrot. Et son visage, jusqu'alors fier et mécontent, rayonnait de joie. Il s'éloigna de quelques pas.

Biassou m'entraina dans un coin de la grotte, et me dit à voix basse :—Je ne puis t'accorder la vie qu'à une condition ; tu la connais, y souscris-tu?

Il me montrait la dépêche de Jean-François. Un consentement m'eût paru une bassesse. — Non ! lui dis-je.

— Ah ! reprit-il avec son ricanement. Toujours aussi décidé ! Tu comptes donc beaucoup sur ton protecteur? Sais-tu qui il est?

— Oui, lui répliquai-je vivement; c'est un monstre comme toi, seulement plus hypocrite encore !

Il se redressa avec étonnement, et, cherchant à deviner dans mes yeux si je parlais sérieusement : — Comment ! dit-il, tu ne le connais donc pas?

Je répondis avec dédain : — Je ne reconnais en lui qu'un esclave de mon oncle, nommé Pierrot.

Biassou se remit à ricaner.

— Ha ! ha ! Voilà qui est singulier ! Il demande ta vie et ta liberté, et tu l'appelles « un monstre comme moi ! »

— Que m'importe ! répondis-je. Si j'obtenais un moment de liberté, ce ne serait pas pour lui demander ma vie, mais la sienne !

—Qu'est-ce que cela ? dit Biassou. Tu parais pourtant parler comme tu penses, et je ne suppose pas que tu veuilles plaisanter avec ta vie. Il y a là-dessous quelque chose que je ne comprends pas. Tu es protégé par un homme que tu hais ; il plaide pour ta vie, et tu veux sa mort ! Au reste, cela m'est égal, à moi. Tu désires un moment de liberté, c'est la seule chose que je puisse t'accorder; je te laisserai libre de le suivre : donne-moi seulement d'abord ta parole d'honneur de venir te remettre dans mes mains deux heures avant le coucher du soleil. — Tu es Français n'est-ce pas?

Vous le dirai-je, messieurs ? la vie m'était à charge ; je répugnais d'ailleurs à la recevoir de ce Pierrot, que tant d'apparences désignaient à ma haine ; je ne sais pas si même il n'entra pas dans ma résolution la certitude que Biassou, qui ne lâchait pas aisément une proie, ne consentirait jamais à ma délivrance ; je ne désirais réellement que quelques heures de liberté pour achever, avant de mourir, d'éclaircir le sort de ma bien-aimée Marie et le mien. La parole que Biassou, confiant en l'honneur français, me demandait, était un moyen sûr et facile d'obtenir encore un jour : je la donnai.

(1) Que pourrais-je faire maintenant?

Après m'avoir lié de la sorte, le chef se rapprocha de Pierrot.

— *Alteza*, dit-il d'un ton obséquieux, le prisonnier blanc est à vos ordres ; vous pouvez l'emmener ; il est libre de vous accompagner.

Je n'avais jamais vu autant de bonheur dans les yeux de Pierrot.

— Merci, Biassou, s'écria-t-il en lui tendant la main, merci ! Tu viens de me rendre un service qui te fait maître désormais de tout exiger de moi ! Continue à disposer de mes frères du Morne-Rouge jusqu'à mon retour.

Il se tourna vers moi. — Puisque tu es libre, dit-il, viens ! Et il m'entraîna avec une énergie singulière.

Biassou nous regarda sortir d'un air étonné, qui perçait même à travers les démonstrations de respect dont il accompagna le départ de mon compagnon.

XLIV.

Il me tardait d'être seul avec Pierrot. Son trouble, quand je l'avais questionné sur le sort de Marie, l'insolente tendresse avec laquelle il avait prononcé son nom, avaient encore enraciné les sentimens d'exécration et de jalousie qui germèrent en mon cœur au moment où je le vis enlever à travers l'incendie du fort Galifet celle que je pouvais à peine appeler mon épouse. Que m'importait, après cela, les reproches généreux qu'il avait adressés devant moi au sanguinaire Biassou, les soins qu'il avait pris de ma vie, et même cette empreinte extraordinaire qui marquait toutes ses paroles et toutes ses actions ? Que m'importait ce mystère qui semblait l'envelopper; qui le faisait apparaître vivant à mes yeux quand je croyais avoir assisté à sa mort ; qui me le montrait captif chez les blancs quand je l'avais vu s'ensevelir dans la Grande-Rivière; qui changeait l'esclave en altesse, le prisonnier en libérateur? De toutes ces choses incompréhensibles, la seule qui fût claire pour moi, c'était le rapt odieux de Marie, un outrage à venger, un crime à punir. Ce qui s'était déjà passé d'étrange sous mes yeux suffisait à peine pour me faire suspendre mon jugement, et j'attendais avec impatience l'instant où je pourrais contraindre mon rival à s'expliquer. Ce moment vint enfin.

Nous avions traversé les triples haies de noirs prosternés sur notre passage, et s'écriant avec surprise : *Miraculo ! ya no esta prisionero* (1) ! J'ignore si c'est de moi ou de Pierrot qu'ils voulaient parler. Nous avions franchi les dernières limites du camp; nous avions perdu de vue derrière les arbres et les rochers les dernières vedettes de Biassou : Rask, joyeux, nous devançait, puis revenait à nous ; Pierrot marchait avec rapidité : je l'arrêtai brusquement.

— Ecoute, lui dis-je, il est inutile d'aller plus loin. Les oreilles que tu craignais ne peuvent plus nous entendre : parle, qu'as-tu fait de Marie?

Une émotion concentrée faisait haleter ma voix. Il me regarda avec douceur.

— Toujours ! me répondit-il.

— Oui, toujours ! m'écriai-je furieux, toujours ! Je te ferai cette question jusqu'à ton dernier souffle, jusqu'à mon dernier soupir : où est Marie?

— Rien ne peut donc dissiper tes doutes sur ma foi? Tu le sauras bientôt.

— Bientôt, monstre ! répliquai-je. C'est maintenant que je veux le savoir. Où est Marie? où est Marie? entends-tu ! Réponds, ou échange ta vie contre la mienne ! Défends-toi !

— Je t'ai déjà dit, reprit-il avec tristesse, que cela ne se

(1) Miracle ! Il n'est déjà plus prisonnier !

pouvait pas. Le torrent ne lutte pas contre sa source ; ma vie, que tu as sauvée trois fois, ne peut combattre contre ta vie. Je le voudrais d'ailleurs, que la chose serait encore impossible. Nous n'avons qu'un poignard pour nous deux.

En parlant ainsi il tira un poignard de sa ceinture, et me le présenta.

— Tiens, dit-il.

J'étais hors de moi. Je saisis le poignard et le fis briller sur sa poitrine. Il ne songeait pas à s'y soustraire.

— Misérable, lui dis-je, ne me force point à un assassinat. Je te plonge cette lame dans le cœur, si tu ne me dis pas où est ma femme à l'instant.

Il me répondit sans colère :

— Tu es le maître. Mais, je t'en prie à mains jointes, laisse-moi encore une heure de vie, et suis-moi. Tu doutes de celui qui te doit trois vies, de celui que tu nommais ton frère ; mais écoute, si dans une heure tu en doutes encore, tu seras libre de me tuer. Il sera toujours temps. Tu vois bien que je ne veux pas te résister. Je t'en conjure au nom même de *Maria*... Il ajouta péniblement : de ta femme, — encore une heure ; et si je te supplie ainsi, va, ce n'est pas pour moi, c'est pour toi !

Son accent avait une expression ineffable de persuasion et de douleur. Quelque chose sembla m'avertir qu'il disait peut-être vrai, que l'intérêt seul de sa vie ne suffirait pas pour donner à sa voix cette tendresse pénétrante, cette suppliante douceur, et qu'il plaidait pour plus que lui-même. Je cédai encore une fois à cet ascendant secret qu'il exerçait sur moi, et qu'en ce moment je rougissais de m'avouer.

— Allons, dis-je, je t'accorde ce sursis d'une heure ; je te suivrai.

Je voulus lui rendre le poignard.

— Non, répondit-il, garde-le, tu te défies de moi. Mais, viens, ne perdons pas de temps

XLI.

Il recommença à me conduire. Rask, qui, pendant notre entretien, avait fréquemment essayé de se remettre en marche, puis était revenu chaque fois vers nous, nous demandant en quelque sorte du regard pourquoi nous nous arrêtions, Rask reprit joyeusement sa course. Nous nous enfonçâmes dans une forêt vierge. Au bout d'une demi-heure environ, nous débouchâmes sur une jolie savane verte, arrosée d'une eau de roche, et bordée par la lisière fraîche de la forêt. Une caverne, dont une multitude de plantes grimpantes, la clématite, la liane, le jasmin, verdissaient le front grisâtre, s'ouvrait sur la savane. Rask allait aboyer, Pierrot le fit taire d'un signe, et, sans dire une parole, m'entraîna par la main dans la caverne.

Une femme, le dos tourné à la lumière, était assise dans cette grotte, sur un tapis de sparterie. Au bruit de nos pas, elle se retourna... — Mes amis, c'était Marie !

Elle était vêtue d'une robe blanche comme le jour de notre union, et portait encore dans ses cheveux la couronne de fleurs d'oranger, dernière parure virginale de la jeune épouse, que mes mains n'avaient pas détachée de son front. Elle m'aperçut, me reconnut, jeta un cri, et tomba dans mes bras mourante de joie et de surprise. J'étais éperdu.

A ce cri, une vieille femme qui portait un enfant dans ses bras accourut d'une dernière chambre pratiquée dans un enfoncement de la caverne. C'était la nourrice de Marie, et le dernier enfant de mon malheureux oncle. Pierrot était allé chercher de l'eau à la source voisine. Il en jeta quelques gouttes sur le visage de Marie. Leur fraîcheur rappela la vie ; elle ouvrit les yeux. — Léopold, dit-elle ; mon Léopold ! — Marie ! répondis-je ; et le reste de nos paroles s'acheva dans un baiser.

— Pas devant moi au moins ! s'écria une voix déchirante. Nous levâmes les yeux : c'était Pierrot. Il était là, assistant à nos caresses comme à un supplice. Son sein gonflé haletait, une sueur glacée tombait à grosses gouttes de son front. Tous ses membres tremblaient. Tout-à-coup il cacha son visage de ses deux mains, et s'enfuit hors de la grotte en répétant d'un accent terrible : — Pas devant moi !

Marie se souleva de mes bras à demi, et s'écria en le suivant des yeux : — Grand Dieu ! mon Léopold, notre amour paraît lui faire mal. Est-ce qu'il m'aimerait ?

Le cri de l'esclave m'avait prouvé qu'il était mon rival ; l'exclamation de Marie me prouvait qu'il était aussi mon ami.

— Marie ! répondis-je, et une félicité inouïe entra dans mon cœur en même temps qu'un mortel regret, Marie ! est-ce que tu l'ignorais ?

— Mais je l'ignore encore, me dit-elle avec une chaste rougeur. Comment ! il m'aime ! Je ne m'en étais jamais aperçue.

Je la pressai sur mon cœur avec ivresse.

— Je retrouve ma femme et mon ami ! que je suis heureux et que je suis coupable ! J'avais douté de lui !

— Comment ! reprit Marie étonnée, de lui ! de Pierrot ! Oh ! oui, tu es bien coupable. Tu lui dois deux fois ma vie, et peut-être plus encore, ajouta-t-elle en baissant les yeux. Sans lui, le crocodile de la rivière m'aurait dévorée ; sans lui, les nègres... C'est Pierrot qui m'a arrachée de leurs mains, au moment où ils allaient sans doute me rejoindre à mon malheureux père !

Elle s'interrompit et pleura.

— Et pourquoi, lui demandai-je, Pierrot ne t'a-t-il pas renvoyée au Cap, à ton mari ?

— Il l'a tenté, répondit-elle, mais ne l'a pu. Obligé de se cacher également des noirs et des blancs, cela lui était fort difficile. Et puis, on ignorait ce que tu étais devenu. Quelques-uns disaient t'avoir vu tomber mort, mais Pierrot m'assurait que non, et j'étais bien certaine du contraire, car quelque chose m'en aurait avertie ; et si tu étais mort, je serais morte aussi en même temps.

— Pierrot, lui dis-je, t'a donc amenée ici?

— Oui, mon Léopold ; cette grotte isolée est connue de lui seul. Il avait sauvé en même temps que moi tout ce qui restait de la famille, ma bonne nourrice et mon petit frère ; il nous y a cachés. Je t'assure qu'elle est bien commode ; et sans la guerre qui fouille tout le pays, maintenant que nous sommes ruinés, j'aimerais à l'habiter avec toi. Pierrot pourvoyait à tous nos besoins. Il venait souvent ; il avait une plume rouge sur la tête. Il me consolait, me parlait de toi, m'assurait que je te serais rendue. Cependant, ne l'ayant pas vu depuis trois jours, je commençais à m'inquiéter, lorsqu'il est revenu avec toi. Ce pauvre ami, il a donc été te chercher?

— Oui, lui répondis-je.

— Mais comment se fait-il avec cela, reprit-elle, qu'il soit amoureux de moi ? En es-tu sûr ?

— Sûr maintenant, lui dis-je. C'est lui qui, sur le point de me poignarder, s'est laissé fléchir par la crainte de t'affliger ; c'est lui qui te chantait ces chansons d'amour dans le pavillon de la rivière.

— Vraiment ! reprit Marie avec une naïve surprise, c'est ton rival ! Le méchant homme aux soucis est ce bon Pierrot ! Je ne puis croire cela. Il était avec moi si humble, si respectueux, plus que lorsqu'il était notre esclave ! Il est vrai qu'il me regardait quelquefois d'un air singulier ; mais ce n'était que de la tristesse, et je l'attribuais à mon malheur. Si tu savais avec quel dévouement passionné il m'entretenait de mon Léopold ! Son amitié parlait de toi presque comme mon amour.

Ces explications de Marie m'enchantaient et me désolaient à la fois. Je me rappelais avec quelle cruauté j'avais traité ce généreux Pierrot, et je sentais toute la force de son reproche tendre et résigné : *Ce n'est pas moi qui suis ingrat.*

En ce moment Pierrot rentra. Sa physionomie était sombre et douloureuse. On aurait dit un condamné qui revient de la torture, mais qui en a triomphé. Il s'avança vers moi à pas

lents, et me dit d'une voix grave, en me montrant le poignard que j'avais placé dans ma ceinture : — L'heure est écoulée.

— L'heure! Quelle heure? lui dis-je.

— Celle que tu m'avais accordée; elle m'était nécessaire pour te conduire ici. Je t'ai supplié alors de me laisser la vie, maintenant je te conjure de me l'ôter.

Les sentimens les plus doux du cœur, l'amour, l'amitié, la reconnaissance, s'unissaient en ce moment pour me déchirer Je tombai aux pieds de l'esclave, sans pouvoir dire un mot, en sanglotant amèrement. Il me releva avec précipitation. — Que fais-tu? me dit-il.

— Je te rends l'hommage que je te dois; je ne suis plus digne d'une amitié comme la tienne. Ta reconnaissance ne peut aller jusqu'à me pardonner mon ingratitude.

Sa figure eut quelque temps encore une expression de rudesse; il paraissait éprouver de violens combats; il fit un pas vers moi, et recula; il ouvrit la bouche et se tut Ce moment fut de courte durée; il m'ouvrit les bras en disant : — Puis-je à présent t'appeler frère?

Je ne lui répondis qu'en me jetant sur son cœur.

Il ajouta, après une légère pause :

— Tu es bon, mais le malheur t'avait rendu injuste.

— J'ai retrouvé mon frère, lui dis-je, je ne suis plus malheureux, mais je suis bien coupable.

— Coupable! frère. Je l'ai été aussi, et plus que toi. Tu n'es plus malheureux; moi, je le serai toujours!

XLVI.

La joie que les premiers transports de l'amitié avaient fait briller sur son visage s'évanouit; ses traits prirent une expression de tristesse singulière et énergique.

— Ecoute, me dit-il d'un ton froid, mon père était roi au pays de Kakongo. Il rendait la justice à ses sujets devant sa porte, et, à chaque jugement qu'il portait, il buvait, suivant l'usage des rois, une pleine coupe de vin de palmier. Nous vivions heureux et puissans. Des Européens vinrent; ils me donnèrent ces connaissances futiles qui t'ont frappé. Leur chef était un capitaine espagnol; il promit à mon père des pays plus vastes que les siens, et des femmes blanches : mon père le suivit avec sa famille... — Frère, ils nous vendirent!

La poitrine du noir se gonfla, ses yeux étincelaient; il brisa machinalement un jeune néflier qui se trouvait près de lui; puis il continua sans paraître s'adresser à moi :

— Le maître du pays de Kakongo eut un maître, et son fils se courba en esclave sur les sillons de Santo-Domingo. — On sépara le jeune lion de son vieux père pour les dompter plus aisément — On enleva la jeune épouse à son époux pour en tirer plus de profit en l'unissant à d'autres. — Les petits enfans cherchèrent la mère qui les avait nourris, le père qui les baignait dans les torrens; ils ne trouvèrent que des tyrans barbares et couchèrent parmi les chiens!

Il se tut : ses lèvres remuaient sans qu'il parlât, son regard était fixe et égaré. Il me saisit enfin le bras brusquement.

— Frère, entends-tu? J'ai été vendu à différens maîtres comme une pièce de bétail. — Tu te souviens du supplice d'Ogé; ce jour-là j'ai revu mon père, écoute : — c'était sur la roue!

Je frémis. Il ajouta :

— Ma femme a été prostituée à des blancs. Ecoute, frère : elle est morte et m'a demandé vengeance. Te le dirai-je? continua-t-il en hésitant et en baissant les yeux; j'ai été coupable; j'en ai aimé une autre... Mais passons!

Tous les miens me pressaient de les délivrer et de me venger. Rask m'apportait leurs messages.

Je ne pouvais les satisfaire, j'étais moi-même dans les prisons de ton oncle. Le jour où tu obtins ma grâce, je partis pour arracher mes enfans des mains d'un maître féroce; j'arrivai. — Frère, le dernier des petits-fils du roi de Kakongo venait d'expirer sous les coups d'un blanc! les autres l'avaient précédé.

Il s'interrompit et me demanda froidement : — Frère, qu'aurais-tu fait?

Ce déplorable récit m'avait glacé d'horreur. Je répondis à sa question par un geste menaçant. Il me comprit et se mit à sourire avec amertume. Il poursuivit :

— Les esclaves se révoltèrent contre leurs maîtres, et les punirent du meurtre de mes enfans. Ils m'élurent pour leur chef. Tu sais les malheurs qu'entraîna cette rébellion. J'appris que ceux de ton oncle se préparaient à suivre le même exemple. J'arrivai dans l'Acul la nuit même de l'insurrection. — Tu étais absent. — Ton oncle venait d'être poignardé dans son lit. Les noirs incendiaient déjà les plantations. Ne pouvant calmer leur fureur, parce qu'ils croyaient me venger en brûlant les propriétés de ton oncle, je dus sauver ce qui restait de ta famille. Je pénétrai dans le fort par l'issue que j'y avais pratiquée. Je confiai la nourrice de ta femme à un noir fidèle. J'eus plus de peine à sauver ta *Maria*. Elle avait couru vers la partie embrasée du fort pour en tirer le plus jeune de ses frères, seul échappé au massacre. Des noirs l'entouraient; ils allaient la tuer. Je me présentai et leur ordonnai de me laisser me venger moi-même. Ils se retirèrent; je pris ta femme dans mes bras, je confiai l'enfant à Rask, et je les déposai tous deux dans cette caverne, dont je connaissais seul l'existence et l'accès. — Frère, voilà mon crime.

De plus en plus pénétré de remords et de reconnaissance, je voulus me jeter encore une fois aux pieds de Pierrot; il m'arrêta d'un air offensé.

— Allons, viens, dit-il un moment après en me prenant la main, emmène ta femme et partons tous les cinq.

Je lui demandai avec surprise où il voulait nous conduire.

— Au camp des blancs, me répondit-il. Cette retraite n'est plus sûre. Demain, à la pointe du jour, les blancs doivent attaquer le camp de Biassou; la forêt sera certainement incendiée. Et puis nous n'avons pas un moment à perdre; dix têtes répondent de la mienne. Nous pouvons nous hâter, car tu es libre; nous le devons, car je ne le suis pas.

Ces paroles accrurent ma surprise; je lui en demandai l'explication.

— N'as-tu pas entendu raconter que Bug-Jargal était prisonnier? dit-il avec impatience.

— Oui, mais qu'as-tu de commun avec ce Bug-Jargal?

Il parut à son tour étonné, et répondit gravement :

— Je suis ce Bug-Jargal.

XLVII.

J'étais habitué, pour ainsi dire, à la surprise avec cet homme. Ce n'était pas sans étonnement que je venais de voir un instant auparavant l'esclave Pierrot se transformer en roi africain. Mon admiration était au comble d'avoir maintenant à reconnaître en lui le redoutable et magnanime Bug-Jargal, chef des révoltés du Morne-Rouge. Je comprenais enfin d'où venaient les respects que rendaient tous les rebelles, et même Biassou, au chef Bug-Jargal, au roi de Kakongo.

Il ne parut pas s'apercevoir de l'impression qu'avaient produite sur moi ses dernières paroles.

— L'on m'avait dit, reprit-il, que tu étais de ton côté prisonnier au camp de Biassou; j'étais venu pour te délivrer.

— Pourquoi me disais-tu donc tout à l'heure que tu n'étais pas libre?

Il me regarda, comme cherchant à deviner ce qui amenait cette question toute naturelle.

— Ecoute, me dit-il, ce matin j'étais prisonnier parmi les tiens. J'entendis déclarer dans le camp que Biassou avait déclaré son intention de faire mourir avant le coucher du soleil

un jeune captif nommé Léopold d'Auverney. On renforça les gardes autour de moi. J'appris que mon exécution suivrait la tienne, et qu'en cas d'évasion dix de mes camarades répondraient de moi. — Tu vois que je suis pressé.

Je le retins encore. — Tu t'es donc échappé? lui dis-je.

— Et comment serais-je ici? Ne fallait-il pas te sauver? Ne te dois-je pas la vie? Allons, suis moi maintenant. Nous sommes à une heure de marche du camp des blancs comme du camp de Biassou. Vois, l'ombre de ces cocotiers s'allonge, et leur tête ronde paraît sur l'herbe comme l'œuf énorme du condor. Dans trois heures le soleil sera couché. Viens, frère, le temps presse.

Dans trois heures le soleil sera couché. Ces paroles si simples me glacèrent comme une apparition funèbre. Elles me rappelèrent la promesse fatale que j'avais faite à Biassou. Hélas! en revoyant Marie, je n'avais plus pensé à notre séparation éternelle et prochaine; je n'avais été que ravi et enivré; tant d'émotions m'avaient enlevé la mémoire, et j'avais oublié ma mort dans mon bonheur. Le mot de mon ami me rejeta violemment dans mon infortune. *Dans trois heures le soleil sera couché!* Il fallait une heure pour me rendre au camp de Biassou... Mon devoir était impérieusement prescrit; le brigand avait ma parole, et il valait mieux encore mourir que de donner à ce barbare le droit de mépriser la seule chose à laquelle il parût se fier encore, l'honneur d'un Français. L'alternative était terrible; je choisis ce que je devais choisir; mais, je l'avouerai, messieurs, j'hésitai un moment. Etais-je coupable?

XLVIII.

Enfin, poussant un soupir, je pris d'une main la main de Bug-Jargal, de l'autre celle de ma pauvre Marie, qui observait avec anxiété le nuage sinistre répandu sur tous mes traits.

— Bug-Jargal, dis-je avec effort, je te confie le seul être au monde que j'aime plus que toi, Marie. — Retournez au camp sans moi, car je ne puis vous suivre.

— Mon Dieu! s'écria Marie respirant à peine, quelque nouveau malheur!

Bug-Jargal avait tressailli. Un étonnement douloureux se peignait dans ses yeux: — Frère, que dis-tu?

La terreur qui oppressait Marie à la seule idée d'un malheur que sa trop prévoyante tendresse semblait deviner, me faisait une loi de lui en cacher la réalité, et de lui épargner des adieux si déchirans; je me penchai à l'oreille de Bug-Jargal, et lui dis à voix basse: — Je suis captif. J'ai juré à Biassou de revenir me mettre en son pouvoir deux heures avant la fin du jour: j'ai promis de mourir.

Il bondit de fureur: sa voix devint éclatante.

— Le monstre! Voilà pourquoi il a voulu t'entretenir secrètement; c'était pour t'arracher cette promesse. J'aurais dû me défier de ce misérable Biassou. Comment n'ai-je pas prévu quelque perfidie? Ce n'est pas un noir, c'est un mulâtre.

— Qu'est-ce donc? Quelque perfidie? Quelle promesse? dit Marie épouvantée: qui est ce Biassou?

— Tais-toi! tais toi! répétai-je bas à Bug-Jargal, n'alarmons pas Marie.

— Bien, me dit-il d'un ton sombre. Mais comment as-tu pu consentir à cette promesse? pourquoi l'as-tu donnée?

— Je te croyais ingrat, je croyais Marie perdue pour moi. Que m'importait la vie!

— Mais une promesse de bouche ne peut t'engager avec ce brigand?

— J'ai donné ma parole d'honneur.

Il parut chercher à comprendre ce que je voulais dire.

— Ta parole d'honneur! Qu'est-ce que cela? Vous n'avez pas bu à la même coupe? Vous n'avez pas rompu ensemble un anneau ou une branche d'érable à fleurs rouges?

— Non.

— Eh bien! que nous dis-tu donc? Qu'est-ce qui peut t'engager?

— Mon honneur, répondis-je.

— Je ne sais pas ce que cela signifie. Rien ne te lie avec Biassou. Viens avec nous.

— Je ne puis, frère, j'ai promis.

— Non! tu n'as pas promis, s'écria-t-il avec emportement; puis, élevant la voix: — Sœur, joignez-vous à moi, empêchez votre mari de nous quitter; il veut retourner au camp des nègres d'où je l'ai tiré, sous prétexte qu'il a promis sa mort à leur chef, à Biassou.

— Qu'as-tu fait? m'écriai-je. Il était trop tard pour prévenir l'effet de ce mouvement généreux qui lui faisait implorer pour la vie de son rival l'auxiliaire de celle qu'il aimait. Marie s'était jetée dans mes bras avec un cri de désespoir. Ses mains jointes autour de mon cou la suspendaient sur mon cœur, car elle était sans force et presque sans haleine.

— Oh! murmurait-elle péniblement, que dit-il là, mon Léopold? N'est il pas vrai qu'il me trompe, et que ce n'est pas au moment qui vient de nous réunir que tu veux me quitter, et me quitter pour mourir? Réponds-moi vite ou je meurs. Tu n'as pas le droit de donner ta vie, parce que tu ne dois pas donner la mienne. Tu ne voudrais pas te séparer de moi pour ne me revoir jamais.

— Marie, repris-je, ne le crois pas; je vais te quitter en effet; il le faut; mais nous nous reverrons ailleurs.

— Ailleurs, reprit-elle avec effroi; ailleurs! où?...

— Dans le ciel, répondis-je, ne pouvant mentir à cet ange.

Elle s'évanouit encore une fois, mais alors c'était de douleur. L'heure pressait; ma résolution était prise. Je la déposai entre les bras de Bug-Jargal, dont les yeux étaient pleins de larmes.

— Rien ne peut donc te retenir? me dit-il. Je n'ajouterai rien à ce que tu vois. Comment peux-tu résister à *Maria?* Pour une seule des paroles qu'elle t'a dites, je lui aurais sacrifié un monde, et toi tu ne veux pas lui sacrifier ta mort?

— L'honneur! répondis-je. Adieu, Bug-Jargal; adieu, frère, je te la lègue.

Il me prit la main; il était pensif, et semblait à peine m'entendre. — Frère, il y a au camp des blancs un de tes parens; je lui remettrai *Maria*; quant à moi, je ne puis accepter ton legs.

Il me montra un pic dont le sommet dominait toute la contrée environnante.

— Vois ce rocher: quand le signe de ta mort y apparaîtra, le bruit de la mienne ne tardera pas à se faire entendre. — Adieu.

Sans m'arrêter au sens inconnu de ces dernières paroles, je l'embrassai; je déposai un baiser sur le front pâle de Marie, que les soins de sa nourrice commençaient à ranimer, et je m'enfuis précipitamment, de peur que son premier regard, sa première plainte ne m'enlevassent toute ma force.

XLIX.

Je m'enfuis, je me plongeai dans la profonde forêt, en suivant la trace que nous y avions laissée, sans même oser jeter un coup d'œil derrière moi. Comme pour étourdir les pensées qui m'obsédaient, je courus sans relâche à travers les taillis, les savanes et les collines, jusqu'à ce qu'enfin, à la crête d'une roche, le camp de Biassou, avec ses lignes de cabrouets, ses rangées d'ajoupas et sa fourmillière de noirs, apparût sous mes yeux. Là je m'arrêtai. Je touchais au terme de ma course et de mon existence. La fatigue et l'émotion rompirent mes forces; je m'appuyai contre un arbre pour ne pas tomber, et je laissai errer mes yeux sur le tableau qui se développait à mes pieds dans la fatale savane.

Jusqu'à ce moment je croyais avoir goûté toutes les coupes d'amertume et de fiel. Je ne connaissais pas le plus cruel de tous les malheurs ; c'est d'être contraint par une force morale plus puissante que celle des événemens à renoncer volontairement, heureux, au bonheur, vivant, à la vie. Quelques heures auparavant, que m'importait d'être au monde ! Je ne vivais pas ; l'extrême désespoir est une espèce de mort qui fait désirer la véritable. Mais j'avais été tiré de ce désespoir ; Marie m'avait été rendue ; ma félicité morte avait été pour ainsi dire ressuscitée ; mon passé était redevenu mon avenir ; et tous mes rêves éclipsés avaient reparu plus éblouissans que jamais ; la vie enfin, une vie de jeunesse, d'amour et d'enchantement s'était de nouveau déployée radieuse devant moi dans un immense horizon. Cette vie, je pouvais la recommencer ; tout m'y invitait en moi et hors de moi. Nul obstacle matériel ; nulle entrave visible. J'étais libre, j'étais heureux, et pourtant il fallait mourir. Je n'avais fait qu'un pas dans cet Éden, et je ne sais quel devoir, qui n'était pas même éclatant, me forçait à reculer vers un supplice. La mort est peu de chose pour une âme flétrie et déjà glacée par l'adversité ; mais que sa main est poignante, qu'elle semble froide, quand elle tombe sur un cœur épanoui et comme réchauffé par les joies de l'existence ! Je l'éprouvais ; j'étais sorti un moment du sépulcre ; j'avais été enivré dans ce court moment de ce qu'il y a de plus céleste sur la terre, l'amour, le dévouement, la liberté ; et maintenant il fallait brusquement redescendre au tombeau !

L.

Quand l'affaissement du regret fut passé, une sorte de rage s'empara de moi ; je m'enfonçai à grands pas dans la vallée ; je sentais le besoin d'abréger. Je me présentai aux avant-postes des nègres. Ils parurent surpris et refusaient de m'admettre. Chose bizarre ! je fus contraint presque de les prier. Deux d'entre eux enfin s'emparèrent de moi, et se chargèrent de me conduire à Biassou.

J'entrai dans la grotte de ce chef. Il était occupé à faire jouer les ressorts de quelques instrumens de torture dont il était entouré. Au bruit que firent ses gardes en m'introduisant, il tourna la tête ; ma présence ne parut pas l'étonner.

— Vois-tu ? dit il en m'étalant l'appareil horrible qui l'environnait.

Je demeurai calme ; je connaissais la cruauté du *héros de l'humanité*, et j'étais déterminé à tout endurer sans pâlir

— N'est-ce pas, reprit-il en ricanant, n'est-ce pas que Léogri a été bien heureux de n'être que pendu ?

Je le regardai sans répondre, avec un froid dédain.

— Faites avertir monsieur le chapelain, dit-il alors à un aide-de-camp.

Nous restâmes un moment tous deux silencieux, nous regardant en face. Je l'observais ; il m'épiait.

En ce moment Rigaud rentra ; il paraissait agité, et parla bas au généralissime.

— Qu'on rassemble tous les chef de mon armée, dit tranquillement Biassou.

Un quart-d'heure après, tous les chefs, avec leurs costumes diversement bizarres, étaient réunis devant la grotte. Biassou se leva.

— Écoutez, *amigos* ! les blancs comptent nous attaquer ici, demain au point du jour. La position est mauvaise ; il faut la quitter. Mettons-nous tous en marche au coucher du soleil, et gagnons la frontière espagnole. — Macaya, vous formerez l'avant-garde avec vos noirs marrons. — Padrejan, vous enclouerez les pièces prises à l'artillerie de Praloto ; elles ne pourraient nous suivre dans les mornes. Les braves de la Croix-des-Bouquets s'ébranleront après Macaya. — Toussaint suivra avec les noirs de Léogane et du Trou. — Si les griots et les griotes font le moindre bruit, j'en charge le bourreau de l'armée. — Le lieutenant-colonel Cloud distribuera les fusils débarqués au cap Cabron, et conduira les sang-mêlés ci-devant libres par les sentiers de la Vista. — On égorgera les prisonniers, s'il en reste ; on mâchera les balles ; on empoisonnera les flèches. Il faudra jeter trois tonnes d'arsenic dans la source où l'on puise l'eau du camp : les colonlaux prendront cela pour du sucre, et boiront sans défiance. — Les troupes du Limbé, du Dondon et de l'Acul marcheront après Cloud et Toussaint. — Obstruez avec des rochers toutes les avenues de la savane, carabinez tous les chemins ; incendiez les forêts. — Rigaud, vous resterez près de nous. — Candi, vous rassemblerez ma garde autour de moi — Les noirs du Morne-Rouge formeront l'arrière-garde, et n'évacueront la savane qu'au soleil levant.

Il se pencha vers Rigaud, et dit à voix basse : — Ce sont les noirs de Bug-Jargal ; s'ils pouvaient être écrasés ici ! *Muerta la tropa, muerto el gefe* (1) !

— Allez, *hermanos*, reprit-il en se redressant. Candi vous portera le mot d'ordre.

Les chefs se retirèrent.

— Général, dit Rigaud, il faudrait expédier la dépêche de Jean-François. Nous sommes mal dans nos affaires ; elle pourrait arrêter les blancs.

Biassou la tira précipitamment de sa poche. — Vous m'y faites penser ; mais il y a tant de fautes de grammaire, comme ils disent, qu'ils en riront. — Il me présenta le papier. — Écoute, veux-tu sauver ta vie ? ma bonté le demande encore une fois à ton obstination. Aide-moi à refaire cette lettre : je te dicterai mes idées ; tu écriras cela en *style blanc*.

Je fis un signe de tête négatif. Il parut impatienté. — Est-ce non ? me dit-il.

— Non ! répondis-je.

Il insista.

— Réfléchis bien. Et son regard semblait appeler le mien sur l'attirail de bourreau avec lequel il jouait.

— C'est parce que j'ai réfléchi, repris-je, que je refuse. Tu me parais craindre pour toi et les tiens ; tu comptes sur ta lettre à l'assemblée pour retarder la marche et la vengeance des blancs. Je ne veux pas d'une vie qui servirait peut-être à sauver la tienne. Fais commencer mon supplice.

— Ah ! ah ! *muchacho* ! répliqua Biassou en poussant du pied les instrumens de torture, il me semble que tu te familiarises avec cela. J'en suis fâché, mais je n'ai pas le temps de t'en faire faire l'essai. Cette position est dangereuse ; il faut que j'en sorte au plus vite. — Ah ! tu refuses de me servir de secrétaire ! aussi bien, tu as raison, car je ne t'en aurais pas moins fait mourir après. On ne saurait vivre avec un secret de Biassou ; et puis, mon cher, j'avais promis ta mort à monsieur le chapelain.

Il se tourna vers l'obi, qui venait d'entrer.

— *Bon per*, votre escouade est-elle prête ? Celui-ci fit un signe de tête affirmatif.

— Avez-vous pris pour la composer des noirs du Morne-Rouge ? Ce sont les seuls de l'armée qui ne soient point encore forcés de s'occuper des apprêts du départ.

L'obi répond *oui* par un second signe.

Biassou alors me montra du doigt le grand drapeau noir que j'avais déjà remarqué, et qui figurait dans un coin de la grotte. — Voici qui doit avertir les tiens du moment où ils pourront donner ton épaulette à ton lieutenant. — Tu sens que dans cet instant-là je dois déjà être en marche. — A propos, tu viens de te promener, comment as-tu trouvé les environs ?

— J'y ai remarqué, répondis-je froidement, assez d'arbres pour y pendre toi et toute ta bande.

— Eh bien ! répliqua-t-il avec un ricanement forcé, il est un endroit que tu n'as sans doute pas vu, et avec lequel le *bon per* te fera faire connaissance. — Adieu, jeune capitaine, bonsoir à Léogri.

Il me salua avec ce rire qui me rappelait le bruit du ser-

(1) Morte la bande, mort le chef !

pent à sonnettes, fit un geste, me tourna le dos, et les nègres m'entraînèrent. L'obi voilé nous accompagnait, son chapelet à la main.

LI.

Je marchais au milieu d'eux sans faire de résistance; il est vrai qu'elle eût été inutile. Nous montâmes sur la croupe d'un mont situé à l'ouest de la savane, où nous nous reposâmes un instant; là je jetai un dernier regard sur ce soleil couchant qui ne devait plus se lever pour moi. Mes guides se levèrent, je les suivis. Nous descendîmes dans une petite vallée qui m'eût enchanté dans tout autre instant. Un torrent la traversait dans sa largeur et communiquait au sol une humidité féconde : ce torrent se jetait à l'extrémité du vallon dans un de ces lacs bleus dont abonde l'intérieur des mornes à Saint-Domingue. Que de fois, dans des temps plus heureux, je m'étais assis pour rêver sur le bord de ces beaux lacs, à l'heure du crépuscule, quand leur azur se change en une nappe d'argent où le reflet des premières étoiles du soir sème des paillettes d'or! Cette heure allait bientôt venir, mais il fallait passer! Que cette vallée me sembla belle! on y voyait des platanes à fleurs d'érable d'une force et d'une hauteur prodigieuses; des bouquets touffus de *mauritias*, sorte de palmier qui exclut toute autre végétation sous son ombrage, des dattiers, des magnolias avec leurs larges calices, de grands catalpas montrant leurs feuilles polies et découpées parmi les grappes d'or des faux-ébéniers. L'odier du Canada mêlait ses fleurs d'un jaune pâle aux auréoles bleues dont se charge cette espèce de chèvrefeuille sauvage que les nègres nomment *coali*. Des rideaux verdoyans de lianes dérobaient à la vue les flancs bruns des rochers voisins. Il s'élevait de tous les points de ce sol vierge un parfum primitif comme celui que devait respirer le premier homme sur les premières roses de l'Éden. — Nous marchions cependant le long d'un sentier tracé sur le bord du torrent. Je fus surpris ne voir ce sentier aboutir brusquement au pied d'un roc à pic, au bas duquel je remarquai une ouverture en forme d'arche, d'où s'échappait le torrent. Un bruit sourd, un vent impétueux sortaient de cette arche naturelle. Les nègres prirent à gauche un chemin tortueux et inégal qui semblait avoir été creusé par les eaux d'un torrent desséché depuis longtemps. Une voûte se présenta, à demi-bouchée par les ronces, les houx et les épines sauvages qui y croissaient. Un bruit pareil à celui de l'arche de la vallée se faisait entendre sous cette voûte. Les noirs m'y entraînèrent. Au moment où je fis le premier pas dans ce souterrain, l'obi s'approcha de moi, et me dit d'une voix étrange : — Voici ce que j'ai à te prédire maintenant : un de nous deux seulement sortira de cette voûte et repassera par ce chemin. — Je dédaignai de répondre. Nous avançâmes dans l'obscurité. Le bruit devenait de plus en plus fort; nous ne nous entendions plus marcher. Je jugeai qu'il devait être produit par une chute d'eau : je ne me trompais pas.

Après dix minutes de marche dans les ténèbres nous arrivâmes sur une espèce de plate-forme intérieure, formée par la nature dans le centre même de la montagne. Le plus grande partie de cette plate-forme demi-circulaire était inondée par le torrent qui jaillissait des veines du mont avec un bruit épouvantable. Au-dessus de cette salle souterraine, la voûte formait une sorte de dôme tapissé de lierre d'une couleur jaunâtre. Cette voûte était traversée presque dans toute sa largeur par une crevasse à travers laquelle le jour pénétrait, et dont le bord était couronné d'arbustes verts, dorés en ce moment des rayons du soleil. A l'extrémité nord de la plate-forme, le torrent se perdait avec fracas dans un gouffre au fond duquel semblait flotter, sans pouvoir y pénétrer, la vague lueur qui descendait de la crevasse. Sur l'abîme se penchait un vieil arbre, dont les plus hautes branches se mêlaient à l'écume de la cascade, et dont la souche noueuse perçait le roc, un ou deux pieds au-dessous du bord. Cet arbre, baignant ainsi à la fois dans le torrent sa tête et sa racine, qui se projetait sur ce gouffre comme un bras décharné, était si dépouillé de verdure qu'on n'en pouvait reconnaître l'espèce. Il offrait un phénomène singulier : l'humidité qui imprégnait ses racines l'empêchait seule de mourir, tandis que la violence de la cataracte lui arrachait successivement ses branches nouvelles, et le forçait de conserver éternellement les mêmes rameaux.

LII.

Les noirs s'arrêtèrent en cet endroit terrible, et je vis qu'il fallait mourir.

Alors près de ce gouffre dans lequel je me précipitais en quelque sorte volontairement, l'image du bonheur auquel j'avais renoncé peu d'heures auparavant revint m'assaillir comme un regret, presque comme un remords. Toute prière était indigne de moi; une plainte m'échappa pourtant.

— Amis, dis-je aux noirs qui m'entouraient, savez-vous que c'est une triste chose que de périr à vingt ans, quand on est plein de force et de vie, qu'on est aimé de ceux qu'on aime, et qu'on laisse derrière soi des yeux qui pleureront jusqu'à ce qu'ils se ferment?

Un rire horrible accueillit ma plainte. C'était celui du petit obi. Cette espèce de malin esprit, cet être impénétrable s'approcha brusquement de moi.

— Ha! ha! ha! Tu regrettes la vie. *Labado sea Dios!* Ma seule crainte, c'était que tu n'eusses pas peur de la mort!

C'était cette même voix, ce même rire, qui avaient déjà fatigué mes conjectures.

— Misérable, lui dis-je, qui es tu donc?

— Tu vas le savoir! me répondit-il d'un accent terrible. Puis, écartant le soleil d'argent qui parait sa brune poitrine : — Regarde!

Je me penchai jusqu'à lui. Deux noms étaient gravés sur le sein velu de l'obi en lettres blanchâtres, traces hideuses et ineffaçables qu'imprimait un fer ardent sur la poitrine des esclaves. L'un de ces noms était *Effingham*, l'autre était celui de mon oncle, le mien, *d'Auverney*! Je demeurai muet de surprise!

— Eh bien! Léopold d'Auverney, me demanda l'obi, ton nom te dit il le mien?

— Non, répondis-je étonné de m'entendre nommer par cet homme, et cherchant à rallier mes souvenirs. Ces deux noms ne furent jamais réunis que sur la poitrine du bouffon... Mais il est mort, le pauvre nain, et d'ailleurs il nous était attaché, lui. Tu ne peux pas être Habibrah!

— Lui-même! s'écria-t-il d'une voix effrayante; et, soulevant la sanglante *gorra*, il détacha son voile. Le visage difforme du nain de la maison s'offrit à mes yeux; mais à l'air de folle gaîté que je lui connaissais avait succédé une expression menaçante et sinistre.

— Grand Dieu! m'écriai-je frappé de stupeur, tous les morts reviennent-ils? C'est Habibrah, le bouffon de mon oncle!

Le nain mit la main sur son poignard, et dit sourdement : — Son bouffon... et son meurtrier.

Je reculai avec horreur.

— Son meurtrier!... Scélérat, est-ce donc ainsi que tu as reconnu ses bontés?

Il m'interrompit : — Ses bontés! dis ses outrages!

— Comment, repris-je, c'est toi qui l'as frappé, misérable!

— Moi! répondit-il avec une expression horrible. Je lui ai enfoncé le couteau si profondément dans le cœur, qu'à peine a-t-il eu le temps de sortir du sommeil pour entrer dans

mort il a crié faiblement : *A moi, Habibrah!*..... J'étais à lui.

Son atroce récit, son atroce sang-froid me révoltèrent. — Malheureux! lâche assassin! tu avais donc oublié les faveurs qu'il n'accordait qu'à toi? tu mangeais près de sa table, tu dormais près de son lit. .

— ..... Comme un chien! interrompit brusquement Habibrah; *como un perro!* Va! je ne me suis que trop souvenu de ces faveurs qui sont des affronts! Je m'en suis vengé sur lui, je vais m'en venger sur toi! Ecoute. Crois-tu donc que pour être mulâtre, nain et difforme, je ne sois pas homme? Ah! j'ai une âme, et une âme plus profonde et plus forte que celle dont je vais délivrer ton corps de jeune fille! J'ai été donné à ton oncle comme un sapajou. Je servais à ses plaisirs, j'amusais ses mépris. Il m'aimait, dis-tu; j'avais une place dans son cœur; oui, entre sa guenon et son perroquet. Je m'en suis choisi une autre avec mon poignard!

Je frémissais.

— Oui, continua le nain, c'est moi! c'est bien moi! regarde-moi en face, Léopold d'Auverney! Tu as assez ri de moi, tu peux frémir maintenant. Et dis-moi, tu me rappelles la honteuse prédilection de ton oncle pour celui qu'il nommait son bouffon! Quelle prédilection, *bon Giu!* Si j'entrais dans vos salons, mille rires dédaigneux m'accueillaient; ma taille, mes difformités, mes traits, mon costume dérisoire, jusqu'aux infirmités déplorables de ma nature, tout en moi prêtait aux railleries de ton exécrable oncle et de ses exécrables amis. Et moi, je ne pouvais pas même me taire; il fallait, o *rabia!* il fallait mêler mon rire aux rires que j'excitais! Réponds, crois-tu que de pareilles humiliations soient un titre à la reconnaissance d'une créature humaine? Crois-tu qu'elles ne vaillent pas les misères des autres esclaves; les travaux sans relâche, les ardeurs du soleil, les carcans de fer et le fouet des commandeurs? Crois-tu qu'elles ne suffisent pas pour faire germer dans un cœur d'homme une haine ardente, implacable, éternelle, comme le stigmate d'infamie qui flétrit ma poitrine? Oh! pour avoir souffert si longtemps, que ma vengeance a été courte! Que n'ai-je pu faire endurer à mon odieux tyran tous les tourmens qui renaissaient pour moi à tous les momens de tous les jours! Que n'a-t-il pu avant de mourir connaître l'amertume de l'orgueil blessé et sentir quelles traces brûlantes laissent les larmes de honte et de rage sur un visage condamné à un rire perpétuel! Hélas! il est bien dur d'avoir tant attendu l'heure de punir, et d'en finir d'un coup de poignard! Encore s'il avait pu savoir quelle main le frappait! Mais j'étais trop impatient d'entendre son dernier râle; j'ai enfoncé trop vite le couteau; il est mort sans m'avoir reconnu, et ma fureur a trompé ma vengeance! Cette fois, du moins, elle sera plus complète. Tu me vois bien, n'est ce pas? Il est vrai que tu dois avoir peine à me reconnaître dans le nouveau jour qui me montre à toi. Tu ne m'avais jamais vu que sous un air rieur et joyeux; maintenant que rien n'interdit à mon âme de paraître dans mes yeux, je ne dois plus me ressembler. Tu ne connaissais que mon masque : voici mon visage!

Il était horrible.

— Monstre! m'écriai-je, tu te trompes, il y a encore quelque chose du baladin dans l'atrocité de tes traits et de ton cœur.

— Ne parle pas d'atrocité! interrompit Habibrah. Songe à la cruauté de ton oncle...

— Misérable, repris je indigné; s'il était cruel, c'était par toi! Tu p'ains le sort des malheureux esclaves; mais pourquoi alors tournais-tu contre tes frères le crédit que la faiblesse de ton maître t'accordait? Pourquoi n'as tu jamais essayé de le fléchir en leur faveur?

— J'en aurais été bien fâché! Moi, empêcher un blanc de se souiller d'une atrocité! non! non! Je l'engageais au contraire à redoubler de mauvais traitemens envers ses esclaves, afin d'avancer l'heure de la révolte, afin que l'excès de l'oppression amenât enfin la vengeance! En paraissant nuire à mes frères, je les servais!

Je restai confondu devant une si profonde combinaison de la haine.

— Eh bien! continua le nain, trouves-tu que j'aie su méditer et exécuter? Que dis-tu du bouffon Habibrah? Que dis-tu du fou de ton oncle?

— Achève ce que tu as si bien commencé, lui répondis-je. Fais moi mourir, mais hâte-toi.

Il se mit à se promener de long en large sur la plate-forme, en se frottant les mains. — Et s'il ne me plait pas de me hâter, à moi? si je veux jouir à mon aise de tes angoisses? Vois-tu, Biassou me devait ma part dans le butin du dernier pillage. Quand je t'ai vu au camp des noirs, je ne lui ai demandé que ta vie. Il me l'a accordée volontiers; et maintenant elle est à moi! Je m'en amuse. Tu vas bientôt suivre cette cascade dans ce gouffre; sois tranquille; mais je dois te dire auparavant qu'ayant découvert la retraite où ta femme avait été cachée, j'ai inspiré aujourd'hui à Biasson de faire incendier la forêt, cela doit être commencé à présent. Ainsi ta famille est anéantie. Ton oncle a péri par le fer; tu vas périr par l'eau; ta Marie par le feu!

— Misérable! misérable! m'écriai-je; et je fis un mouvement pour me jeter sur lui. Il se tourna vers les nègres : — Allons, attachez-le! il avance son heure.

Alors les nègres commencèrent à me lier en silence avec des cordes qu'ils avaient apportées. Tout-à-coup je crus entendre les aboiemens lointains d'un chien; je pris ce bruit pour une illusion causée par le mugissement de la cascade. Les nègres achevèrent de m'attacher, et m'approchèrent du gouffre qui devaient m'engloutir. Le nain, croisant les bras, me regardait avec une joie triomphante. Je levai les yeux vers la crevasse pour fuir son odieuse vue et pour découvrir encore le ciel. En ce moment un aboiement plus fort et plus prononcé se fit entendre. La tête énorme de Rask passa par l'ouverture. Je tressaillis. Le nain s'écria : *Allons!* Les noirs, qui n'avaient pas remarqué les aboiemens, se préparèrent à me lancer au milieu de l'abîme...

LIII.

— Camarades! s'écria une voix tonnante.

Tous se retournèrent : c'était Bug-Jargal. Il était debout sur le bord de la crevasse; une plume rouge flottait sur sa tête.

— Camarades, répéta-t-il, arrêtez!

Les noirs se prosternèrent. Il continua :

— Je suis Bug-Jargal.

Les noirs frappèrent la terre de leurs fronts, en poussant des cris dont il était difficile de distinguer l'expression.

— Déliez le prisonnier, cria le chef.

Ici le nain parut se réveiller de la stupeur où l'avait plongé cette apparition inattendue. Il arrêta brusquement les bras des noirs prêts à couper mes liens.

— Comment! qu'est-ce? s'écria-t-il. *Que quiere decir eso?* Puis, levant la tête vers Bug-Jargal :

— Chef du Morne-Rouge, que venez-vous faire ici?

Bug-Jargal répondit :

— Je viens commander à mes frères!

— En effet, dit le nain avec une rage concentrée, ce sont des noirs du Morne-Rouge! Mais de quel droit ajouta-t-il en haussant la voix, disposez-vous de mon prisonnier?

Le chef répondit :

— Je suis Bug-Jargal!

Les noirs frappèrent la terre de leurs fronts.

— Bug-Jargal, reprit Habibrah, ne peut pas défaire ce qu'a fait Biassou. Ce blanc m'a été donné par Biassou. Je veux qu'il meure; il mourra. — *Vosotros*, dit-il aux noirs, obéissez! Jetez-le dans le gouffre.

A la voix puissante de l'obi, les noirs se relevèrent et firent un pas vers moi. Je crus que c'en était fait.

— Déliez le prisonnier, cria Bug-Jargal.

En un clin d'œil je fus libre. Ma surprise égalait la rage

de l'obi. Il voulut se jeter sur moi. Les noirs l'arrêtèrent. Alors il s'exhala en imprécations et en menaces.

— *Demonios! rabia! infierno de mi alma!* Comment! misérables, vous refusez de m'obéir! vous méconnaissez *mi voz!* Pourquoi ai-je perdu *el tiempo* à écouter *este maldicho!* J'aurais dû le faire jeter tout de suite aux poissons *del baratro!* A force de vouloir une vengeance complète, je la perds! *O rabia de Sathan! Escuchate, vosostros!* Si vous ne m'obéissez pas, si vous ne précipitez pas cet exécrable blanc dans le torrent, je vous maudis! Vos cheveux deviendront blancs, les maringouins et les bigailles vous dévoreront tout vivans; vos jambes et vos bras plieront comme des roseaux; votre haleine brûlera votre gosier comme un sable ardent; vous mourrez bientôt, et après votre mort vos esprits seront condamnés à tourner sans cesse une meule grosse comme une montagne, dans la lune où il fait froid!

Cette scène produisait sur moi un effet singulier. Seul de mon espèce dans cette caverne humide et noire, environné de ces nègres pareils à des démons, balancé en quelque sorte au penchant de cet abîme sans fond, tour-à-tour menacé par ce nain hideux, par ce sorcier difforme, dont un jour pâle laissait à peine entrevoir le vêtement bariolé et la mitre pointue, et protégé par le grand noir qui m'apparaissait au seul point d'où l'on pût voir le ciel, il me semblait être aux portes de l'enfer, attendre la perte ou le salut de mon âme, et assister à une lutte opiniâtre entre mon bon ange et mon mauvais génie.

Les noirs paraissaient terrifiés des malédictions de l'obi. Il voulut profiter de leur indécision, et s'écria :

— Je veux que le blanc meure. Vous obéirez : il mourra!

Bug-Jargal répondit gravement :

— Il vivra! Je suis Bug-Jargal. Mon père était roi au pays de Kakongo, et rendait la justice sur le seuil de sa porte.

Les noirs s'étaient prosternés de nouveau.

Le chef poursuivit :

— Frères, allez dire à Biassou de ne pas déployer sur la montagne le drapeau noir qui doit annoncer aux blancs la mort de ce captif; car ce captif a sauvé la vie à Bug-Jargal, et Bug-Jargal veut qu'il vive!

Ils se relevèrent. Bug-Jargal jeta sa plume rouge au milieu d'eux. Le chef du détachement croisa les bras sur sa poitrine, et ramassa le panache avec respect, puis ils sortirent sans proférer une parole. L'obi disparut avec eux dans les ténèbres de l'avenue souterraine.

Je n'essaierai pas de vous peindre, messieurs, la situation où je me trouvais. Je fixai des yeux humides sur Pierrot, qui de son côté me contemplait avec une singulière expression de reconnaissance et de fierté.

— Dieu soit béni, dit-il enfin, tout est sauvé. Frère, retourne par où tu es venu. Tu me retrouveras dans la vallée.

Il me fit un signe de la main et se retira.

LIV.

Pressé d'arriver à ce rendez-vous et de savoir par quel merveilleux bonheur mon sauveur m'avait été ramené si à propos, je me disposai à sortir de l'effrayante caverne. Cependant de nouveaux dangers m'y étaient réservés. A l'instant où je me dirigeai vers la galerie souterraine, un obstacle imprévu m'en barra tout-à-coup l'entrée. C'était encore Habibrah. Le rancuneux obi n'avait pas suivi les nègres comme je l'avais cru; il s'était caché derrière un pilier de roches, attendant un moment plus propice pour sa vengeance. Ce moment était venu. Le nain se montra subitement et rit. J'étais seul, désarmé; un poignard, le même qui lui tenait lieu de crucifix, brillait dans sa main. A sa vue je reculai involontairement.

— Ha, ha! *maldicho!* tu croyais donc m'échapper! mais le fou est moins fou que toi. Je te tiens, et cette fois je ne te ferai pas attendre. Ton ami Bug-Jargal ne t'attendra pas non plus en vain. Tu iras au rendez-vous dans la vallée, mais c'est le flot de ce torrent qui se chargera de t'y conduire.

En parlant ainsi, il se précipita vers moi le poignard levé.

— Monstre! lui dis-je en reculant sur la plate-forme, tout-à-l'heure tu n'étais qu'un bourreau, maintenant tu es un assassin!

— Je me venge! répondit-il en grinçant des dents.

En ce moment j'étais sur le bord du précipice; il fondit brusquement sur moi, afin de m'y pousser d'un coup de poignard. J'esquivai le choc. Le pied lui manqua sur cette mousse glissante dont les rochers humides sont en quelque sorte enduits : il roula sur la pente arrondie par les flots.

— Mille démons! s'écria-t-il en rugissant.

Il était tombé dans l'abîme...

Je vous ai dit qu'une racine du vieil arbre sortait d'entre les fentes du granit, un peu au-dessous du bord. Le nain la rencontra dans sa chute; sa jupe chamarrée s'embarrassa dans les nœuds de la souche, et, saisissant ce dernier appui, il s'y cramponna avec une énergie extraordinaire. Son bonnet aigu se détacha de sa tête; il fallut lâcher son poignard; et cette arme d'assassin et la gorra sonnante du bouffon disparurent ensemble en se heurtant dans les profondeurs de la cataracte.

Habibrah, suspendu sur l'horrible gouffre, essaya d'abord de remonter sur la plate-forme; mais ses petits bras ne pouvaient atteindre jusqu'à l'arête de l'escarpement, et ses ongles s'usaient en efforts impuissans pour entamer la surface visqueuse du roc qui surplombait dans le ténébreux abîme. Il hurlait de rage.

La moindre secousse de ma part eût suffi pour le précipiter; mais c'eût été une lâcheté, et je n'y songeai pas un moment. Cette modération le frappa. Remerciant le ciel du salut qu'il m'envoyait d'une manière si inespérée, je me décidais à l'abandonner à son sort, et j'allais sortir de la salle souterraine, quand j'entendis tout-à-coup la voix du nain sortir de l'abîme, suppliante et douloureuse.

— Maître! criait-il, maître! ne vous en allez pas, de grâce! Au nom du *bon Giu*, ne laissez pas mourir impénitente et coupable une créature humaine que vous pouvez sauver. Hélas! les forces me manquent, la branche glisse et plie dans mes mains, le poids de mon corps m'entraîne, je vais la lâcher ou elle va se rompre... Hélas! maître! l'effroyable gouffre tourbillonne au-dessous de moi! *Nombre santo de Dios!* n'aurez-vous aucune pitié pour votre pauvre bouffon? Il est bien criminel; mais ne lui prouverez-vous pas que les blancs valent mieux que les mulâtres, les maîtres que les esclaves?

Je m'étais rapproché du précipice presque ému, et la terne lumière qui descendait de la crevasse me montrait sur le visage repoussant du nain une expression que je ne lui connaissais pas encore, celle de la prière et de la détresse.

— *Senor* Léopold, continua-t-il, encouragé par le mouvement de pitié qui m'était échappé, serait-il vrai qu'un être humain vît son semblable dans une position aussi horrible, pût le secourir, et ne le fît pas! Hélas! tendez-moi la main. Il ne me faudrait qu'un peu d'aide pour me sauver. Ce qui est tout pour moi est si peu de chose pour vous! Tirez-moi à vous, de grâce! Ma reconnaissance égalera mes crimes...

Je l'interrompis :

— Malheureux! ne rappelle pas ce souvenir.

— C'est pour le détester, maître, reprit-il. Ah! soyez plus généreux que moi! O ciel! ô ciel! je faiblis! je tombe!..... *Ay desdichado!* La main! votre main! tendez-moi la main! au nom de la mère qui vous a porté!

Je ne saurais vous dire à quel point était lamentable cet accent de terreur et de souffrance! J'oubliai tout. Ce n'était plus un ennemi, un traître, un assassin, c'était un malheureux qu'un léger effort de ma part pouvait arracher à une mort affreuse. Il m'implorait si pitoyablement! Toute parole, tout reproche eût été inutile et ridicule; le besoin d'aide paraissait urgent. Je me baissai, et, m'agenouillant le long du bord, l'une de mes mains appuyée sur le tronc de l'arbre dont la racine soutenait l'infortuné Habibrah, je lui tendis l'autre...

— Dès qu'elle fut à sa portée, il la saisit de ses deux mains avec une force prodigieuse, et, loin de se prêter au mouvement d'ascension que je voulais lui donner, je le sentis qui cherchait à m'entraîner avec lui dans l'abîme. Si le tronc de l'arbre ne m'eût pas prêté un aussi solide appui, j'aurais été infailliblement arraché du bord par la secousse violente et inattendue que me donna le misérable.

— Scélérat! m'écriai-je, que fais-tu?

— Je me venge! répondit-il avec un rire éclatant et infernal. Ah! je te tiens enfin! Imbécile! tu t'es livré toi-même! Je te tiens! Tu étais sauvé, j'étais perdu; et c'est toi qui rentres volontairement dans la gueule du caïman, parce qu'elle a gémi après avoir rugi! Me voilà consolé, puisque ma mort est une vengeance! Tu es pris au piége, *amigo*! et j'aurai un compagnon humain chez les poissons du lac.

— Ah! traître! disais-je en me raidissant, voilà comme tu me récompenses d'avoir voulu te tirer du péril!

— Oui, reprenait-il, je sais que j'aurais pu me sauver avec toi, mais j'aime mieux que tu périsses avec moi. J'aime mieux ta mort que ma vie! Viens!

En même temps ses deux mains bronzées et calleuses se crispaient sur la mienne avec des efforts inouïs; ses yeux flamboyaient, sa bouche écumait, ses forces, dont il déplorait si douloureusement l'abandon un moment auparavant, lui étaient revenues, exaltées par la rage et la vengeance; ses pieds s'appuyaient ainsi que deux leviers aux parois perpendiculaires du rocher, et il bondissait comme un tigre sur la racine, qui, mêlée à ses vêtemens, le soutenait malgré lui; car il eût voulu la briser afin de peser de tout son poids sur moi et de m'entraîner plus vite. Il interrompait quelquefois, pour la mordre avec fureur, le rire épouvantable que m'offrait son monstrueux visage. On eût dit l'horrible démon de cette caverne cherchant à attirer une proie dans son palais d'abîmes et de ténèbres.

Un de mes genoux s'était heureusement arrêté dans une anfractuosité du rocher; mon bras s'était en quelque sorte noué à l'arbre qui m'appuyait; et je luttais contre les efforts du nain avec toute l'énergie que le sentiment de la conservation peut donner dans un semblable moment. De temps en temps je soulevais péniblement ma poitrine, et j'appelais de toutes mes forces: *Bug Jargal*! Mais le fracas de la cascade et l'éloignement me laissaient bien peu d'espoir qu'il pût entendre ma voix.

Cependant le nain, qui ne s'était pas attendu à tant de résistance, redoublait ses furieuses secousses. Je commençais à perdre mes forces, bien que cette lutte eût duré bien moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous la raconter. Un tiraillement insupportable paralysait presque mon bras; ma vue se troublait; des lueurs livides et confuses se croisaient devant mes yeux; des tintemens remplissaient mes oreilles; j'entendais crier la racine prête à se rompre, rire le monstre prêt à tomber, et il me semblait que le gouffre hurlant se rapprochait de moi.

Avant de tout abandonner à l'épuisement et au désespoir, je tentai un dernier appel: je rassemblai mes forces éteintes, et je criai encore une fois: *Bug Jargal*! Un aboiement me répondit... J'avais reconnu Rask, je tournai les yeux. Bug-Jargal et son chien étaient au bord de la crevasse. Je ne sais s'il avait entendu ma voix ou si quelque inquiétude l'avait ramené. Il vit mon danger. — Tiens bon! me cria-t-il. Habibrah, craignant mon salut, me criait de son côté en écumant de fureur: — Viens donc! viens! et il ramassait, pour en finir, le reste de sa vigueur surnaturelle. En ce moment, mon bras fatigué se détacha de l'arbre. C'en était fait de moi! quand je me sentis saisir par derrière: c'était Rask. A un signe de son maître il avait sauté de la crevasse sur la plate-forme, et sa gueule me retenait puissamment par les basques de mon habit. Ce secours inattendu me sauva. Habibrah avait consumé toute sa force dans son dernier effort; je rappelai la mienne pour lui arracher ma main. Ses doigts engourdis et raides furent enfin contraints de me lâcher; la racine, si longtemps tourmentée, se brisa sous son poids; et, tandis que Rask me tirait violemment en arrière, le misérable nain s'engloutit dans l'écume de la sombre cascade, en me jetant une malédiction que je n'entendis pas, et qui retomba avec lui dans l'abîme. — Telle fut la fin du bouffon de mon oncle.

LV.

Cette scène effrayante, cette lutte forcenée, son dénoûment terrible, m'avaient accablé. J'étais presque sans force et sans connaissance. La voix de Bug-Jargal me ranima.

— Frère! me criait il, hâte-toi de sortir d'ici! Le soleil sera couché dans une demi heure. Je vais t'attendre là-bas. Suis Rask.

Cette parole amie me rendit tout à la fois espérance, vigueur et courage. Je me levai. Le dogue s'enfonça rapidement dans l'avenue souterraine; je le suivis: son jappement me guidait dans l'ombre. Après quelques instans je revis le jour devant moi; enfin nous atteignîmes l'issue, et je respirai librement. En sortant de dessous la voûte humide et noire je me rappelai la prédiction du nain, au moment où nous y étions entrés: — « L'un de nous deux seulement repassera par ce » chemin. » Son attente avait été trompée, mais sa prophétie s'était réalisée.

LVI.

Parvenu dans la vallée, je revis Bug-Jargal; je me jetai dans ses bras, et j'y demeurai oppressé, ayant mille questions à lui faire et ne pouvant parler.

— Ecoute, me dit-il, ta femme, ma sœur, est en sûreté. Je l'ai remise au camp des blancs, à l'un de vos parens, qui commande les avant-postes; je voulais me rendre prisonnier, de peur qu'on ne sacrifiât en ma place les dix têtes qui répondent de la mienne. Ton parent m'a dit de fuir et de tâcher de prévenir ton supplice, les dix noirs ne devant être exécutés que si tu l'étais, ce que Biassou devait faire annoncer en arborant un drapeau noir sur la plus haute de nos montagnes. Alors j'ai couru, Rask m'a conduit, et je suis arrivé à temps, grâce au ciel! Tu vivras et moi aussi.

Il me tendit la main et ajouta: — Frère, es-tu content?

Je le serrai de nouveau dans mes bras; je le conjurai de ne plus me quitter, de rester avec moi parmi les blancs; je lui promis un grade dans l'armée coloniale. Il m'interrompit d'un air farouche: — Frère, est-ce que je te propose de t'enrôler parmi les miens?

Je gardai le silence, je sentais mon tort. Il ajouta avec gaîté: — Allons, viens vite revoir et rassurer ta femme!

Cette proposition répondait à un besoin pressant de mon cœur; je me levai ivre de bonheur; nous partîmes. Le noir connaissait le chemin; il marchait devant moi; Rask nous suivait...!

Ici d'Auverney s'arrêta et jeta un sombre regard autour de lui. La sueur coulait à grosses gouttes de son front. Il couvrit son visage avec sa main. Rask le regardait d'un air inquiet.

— Oui, c'est ainsi que tu me regardais, murmura-t-il.

Un instant après, il se leva violemment agité, et sortit de la tente. Le sergent et le dogue l'accompagnèrent

LVII.

— Je gagerais, s'écria Henri, que nous approchons de la catastrophe! Je serais vraiment fâché qu'il arrivât quelque chose à Bug-Jargal; c'était un fameux homme!

Paschal ôta de ses lèvres le goulot de sa bouteille revêtue d'osier, et dit :

— J'aurais voulu, pour douze paniers de Porto, voir la noix de coco qu'il vida d'un trait.

Alfred, qui était en train de rêver à un air de guitare, s'interrompit,et pria le lieutenant Henri de lui rattacher ses aiguillettes ; il ajouta :

— Ce nègre m'intéresse beaucoup. Seulement je n'ai pas encore osé demander à d'Auverney s'il savait aussi l'air de : *la hermosa Padilla.*

— Biassou est bien plus remarquable, reprit Paschal ; son vin goudronné ne devait pas valoir grand'chose, mais du moins cet homme là savait ce que c'est qu'un Français. Si j'avais été son prisonnier, j'aurais laissé pousser ma moustache pour qu'il me prêtât quelques piastres dessus, comme la ville de Goa à ce capitaine portugais. Je vous déclare que mes créanciers sont plus impitoyables que Biasson.

— A propos, capitaine ! voilà quatre louis que je vous dois! s'écria Henri en jetant sa bourse à Paschal.

Le capitaine regarda d'un œil étonné son généreux débiteur, qui aurait à plus juste titre pu se dire son créancier. Henri se hâta de poursuivre.

— Voyons, messieurs, que pensez-vous jusqu'ici de l'histoire que nous raconte le capitaine?

— Ma foi, dit Alfred, je n'ai pas écouté fort attentivement, mais je vous avoue que j'aurais espéré quelque chose de plus intéressant de la bouche du rêveur d'Auverney. Et puis il y a une romance en prose, et je n'aime pas les romances en prose : sur quel air chanter cela? En somme, l'histoire de Bug-Jargal m'ennuie : c'est trop long.

— Vous avez raison dit l'aide-de-camp Paschal ; c'est trop long. Si je n'avais pas eu ma pipe et mon flacon, j'aurais passé une méchante nuit. Remarquez en outre qu'il y a beaucoup de choses absurdes. Comment croire, par exemple, que ce petit magot de sorcier.... comment l'appelle-t-il déjà...? *Habit-bas?* comment croire qu'il veuille, pour noyer son ennemi, se noyer lui même...?

Henri l'interrompit en souriant :

— Dans de l'eau, surtout ! n'est-ce pas, capitaine Paschal? Quant à moi, ce qui m'amusait le plus pendant le récit de d'Auverney, c'était de voir son chien boiteux lever la tête chaque fois qu'il prononçait le nom de Bug-Jargal.

— Et en cela, interrompit Paschal, il faisait précisément le contraire de ce que j'ai vu faire aux vieilles bonnes femmes de Celadas quand le prédicateur prononçait le nom de Jésus ; j'entrais dans l'église avec une douzaine de cuirassiers...

Le bruit du fusil du factionnaire avertit que d'Auverney rentrait. Tout le monde se tut. Il se promena quelque temps les bras croisés et en silence. Le vieux Thadée, qui s'était rassis dans un coin, l'observait à la dérobée, et s'efforçait de paraître caresser Rask, pour que le capitaine ne s'aperçût pas de son inquiétude.

D'Auverney reprit enfin :

LVIII.

Rask nous suivait. Le rocher le plus élevé de la vallée n'était plus éclairé par le soleil : une lueur s'y peignit tout-à-coup, et passa. — Le noir tressaillit ; il me serra fortement la main.

— Ecoute, me dit-il.

Un bruit sourd, semblable à la décharge d'une pièce d'artillerie, se fit entendre alors dans les vallées, et se prolongea d'échos en échos.

— C'est le signal, dit le nègre d'une voix sombre. Il reprit : — C'est un coup de canon, n'est ce pas?

Je fis un signe de tête affirmatif.

En deux bonds il fut sur une roche élevée : je l'y suivis. Il croisa les bras, et se mit à sourire tristement.

— Vois tu ? me dit-il.

Je regardai du côté qu'il m'indiquait, et je vis le pic qu'il m'avait montré lors de mon entrevue avec Marie, le seul que le soleil éclairât encore, surmonté d'un grand drapeau noir.

Ici, d'Auverney fit une pause.

— J'ai su depuis que Biassou, pressé de partir, et me croyant mort, avait fait arborer l'étendard avant le retour du détachement qui avait dû m'exécuter.

Bug-Jargal était toujours là, debout, les bras croisés, et contemplant le lugubre drapeau. Soudain il se retourna vivement et fit quelques pas, comme pour descendre du roc. — Dieu ! Dieu ! mes malheureux compagnons ! Il revint à moi :

— As-tu entendu le canon ? me demanda-t-il. Je ne répondis point.

— Eh bien ! frère, c'était le signal. On les conduit maintenant.

Sa tête tomba sur sa poitrine. Il se rapprocha encore de moi.

— Va retrouver ta femme, frère, Rask te conduira ; il siffla un air africain, le chien se mit à remuer la queue, et parut vouloir se diriger vers un point de la vallée.

Bug Jargal me prit la main et s'efforça de sourire ; mais ce sourire était convulsif.

— Adieu ! me cria-t-il d'une voix forte ; et il se perdit dans les touffes d'arbres qui nous entouraient.

J'étais pétrifié. Le peu que je comprenais à ce qui venait d'avoir lieu me faisait prévoir tous les malheurs.

Rask, voyant son maître disparaître, s'avança sur le bord du roc, et se mit à secouer la tête avec un hurlement plaintif. Il revint en baissant la queue; ses grands yeux étaient humides ; il me regarda d'un air inquiet, puis il retourna vers l'endroit d'où son maître était parti, et aboya à plusieurs reprises. Je le compris : je sentais les mêmes craintes que lui. Je fis quelques pas de son côté ; alors il partit comme un trait en suivant les traces de Bug-Jargal ; je l'aurais eu bientôt perdu de vue, quoique je courusse aussi de toutes mes forces, si, de temps en temps, il ne se fût arrêté, comme pour me donner le temps de le joindre. — Nous traversâmes ainsi plusieurs vallées, nous franchîmes des collines couvertes de bouquets de bois. Enfin !. .

La voix de d'Auverney s'éteignit. Un sombre désespoir se manifesta sur tous ses traits ; il put à peine articuler ces mots :

— Poursuis, Thadée, car je n'ai pas plus de force qu'une vieille femme.

Le vieux sergent n'était pas moins ému que le capitaine ; il se mit pourtant en devoir de lui obéir.

— Avec votre permission... — Puisque vous le désirez, mon capitaine...— Il faut vous dire, mes officiers, que, quoique Bug-Jargal, dit Pierrot, fût un grand nègre, bien doux, bien fort, bien courageux, et le premier brave de la terre, après vous, s'il vous plait, mon capitaine, je n'en étais pas moins bien animé contre lui, ce que je ne me pardonnerai jamais, quoique mon capitaine me l'ait pardonné. Si bien, mon capitaine, qu'après avoir entendu annoncer votre mort pour le soir du second jour, j'entrai dans une furieuse colère contre ce pauvre homme, et ce fut avec un vrai plaisir infernal que je lui annonçai que ce serait lui ou, à son défaut, dix des siens, qui vous tiendraient compagnie, et qui seraient fusillés en manière de représailles, comme on dit A cette nouvelle, il ne manifesta rien, sinon qu'une heure après il se sauva en pratiquant un grand trou...

D'Auverney fit un geste d'impatience. Thadée reprit :

— Soit ! quand on vit le grand drapeau noir sur la montagne, comme il n'était pas revenu, ce qui ne nous étonnait pas, avec votre permission, mes officiers, on tira le coup de canon de signal, et je fus chargé de conduire les dix nègres au lieu de l'exécution, appelé la Bouche-du-Grand-Diable, et éloigné du camp d'environ... Enfin, qu'importe ! Quand nous fûmes

là, vous sentez bien, messieurs, que ce n'était pas pour leur donner la clef des champs, je les fis lier, comme cela se pratique, et je disposai mes pelotons. — Voilà que je vois arriver de la forêt le grand nègre. Les bras m'en tombèrent. Il vint à moi tout essoufflé.

— J'arrive à temps! dit-il. Bonjour, Thadée.

Non, messieurs, il ne dit que cela, et il alla délier ses compatriotes. J'étais là, moi, tout stupéfait. Alors, avec votre permission, mon capitaine, il s'engagea un grand combat de générosité entre les noirs et lui, lequel aurait bien dû durer un peu plus longtemps... N'importe! oui, je m'en accuse, ce fut moi qui le fis cesser. Il prit la place des noirs. En ce moment son grand chien... Pauvre Rask! il arriva et me sauta à la gorge... il aurait bien dû, mon capitaine, s'y tenir quelques momens de plus! — Mais Pierrot fit un signe, et le pauvre dogue me lâcha; Bug-Jargal ne put pourtant pas empêcher qu'il ne vînt se coucher à ses pieds. Alors, je vous croyais mort, mon capitaine... J'étais en colère... — Je criai...

Le sergent étendit la main, regarda le capitaine, mais il ne put articuler le mot fatal.

— Bug-Jargal tomba. — Une balle avait cassé la patte de son chien... Depuis ce temps-là, nos officiers (et le sergent secouait la tête tristement), depuis ce temps-là il est boiteux. J'entendis des gémissemens dans le bois voisin, j'y entrai : c'était vous, mon capitaine; une balle vous avait atteint au moment où vous accouriez pour sauver le grand nègre.—Oui, mon capitaine, vous gémissiez; mais c'était sur lui! Bug-Jargal était mort! — Vous, mon capitaine, on vous rapporta au camp. Vous étiez blessé moins dangereusement que lui, car vous guérîtes, grâce aux bons soins de madame Marie.

Le sergent s'arrêta. D'Auverney reprit d'une voix solennelle et douloureuse :

— Bug-Jargal était mort!

Thadée baissa la tête.

— Oui, dit il; et il m'avait laissé la vie; et c'est moi qui l'ai tué!

FIN DE BUG-JARGAL.

Léon Gozlan.

LES NUITS

DU

PÈRE LA CHAISE.

PROLOGUE.

QUELS SONT CES HOMMES?

— Messieurs, ne nous pressons pas, je vous prie, il est encore jour, et la nuit prochaine est tout entière à nous; d'ailleurs nous sommes les maîtres ici; le feu des cuisines ne va flamber qu'à notre commandement : ainsi procédons avec ordre. Sans ordre nous n'arriverons à rien, songez que nous sommes ici cent cinquante. Que chacun à son tour nomme le mets qu'il préfère, je l'inscrirai... mais du silence!

Celui qui avait parlé prit de nouveau la plume au milieu du tumulte, et l'approchant d'une immense feuille de papier-écolier, il attendit l'effet de son allocution.

Il n'éleva encore la voix que pour dire : — Vous savez, messieurs, que nous en étions à la section : Potages. Bergamotte, comment les désires-tu, en purée ou à la tortue?

— Moitié de l'un, moitié de l'autre.

— Bien, et toi, Faucheux?

— Au macaroni, avec une pointe d'ail.

— Soit! et toi, la Pologne?

— A la turque, mêlé à de la cassonnade.

— Et toi, Moufleton?

— A l'eau-de-vie.

— Comment! à l'eau-de-vie! Il ne s'agit pas ici d'un punch, mais d'un potage... Si nous confondons tout...

Je passe aux hors-d'œuvre.

— Qu'est-ce que ça, hors-d'œuvre?

— Par exemple, des huîtres, des crevettes, du beurre frais, du petit salé au choux, de la choucroûte au naturel, des saucisses, du poivre de Cayenne, des cornichons, des figues sèches, du thon mariné... Que choisissez-vous?

— Ne choisissons pas, prenons tout. C'est plus crâne!

— C'est votre avis?

— Oui! oui! oui!

Jean Pouilly, d'après ce tonnerre de oui, se hâta d'écrire sur la carte du menu : *Tous les hors-d'œuvre.* Il dit ensuite :

— Je passe aux entrées... Je compte sur la carte du restaurant : vingt-cinq entrées de bœuf divisées en beefteack et en filets. A mesure que je nommerai une sorte d'entrée, celui qui la préférera lèvera la main. Je proclame :

— Bœuf au naturel!

Toutes les mains se lèvent.

— J'écris donc cent cinquante bœufs au naturel pour un. Poursuivons : Bœuf au choux!

Toutes les mains se lèvent une seconde fois.

— J'écris donc encore un bœuf aux choux pour cent cinquante. Il serait plus simple, si cela doit continuer ainsi, de demander en masse les vingt-cinq entrées de bœuf.

— Demandons-en la moitié seulement, dit une voix; nous nous rabattrons sur le mouton.

— Est-ce convenu?

— C'est convenu.

Douze entrées de bœuf, écrivit sur la carte du menu Jean Pouilly, qui, s'adressant ensuite aux cent quarante-neuf convives, ses camarades, les interrogea ainsi : — Aimez-vous le gras-double?

— Quelle demande!

— Je le désirerais à l'eau-de-vie, si c'était possible.

— Bon! voilà Moufleton qui revient encore à son eau-de-vie. Mais l'eau-de-vie, dans les meilleures sociétés, ne se prend qu'au second service. Nous arrêtons que nous mangerons du gras-double à la lyonnaise.

— Et à la façon de Caen.

— Et à la poulette.

— Autant dire que nous les prenons tous. Soit! Tous les gras-double. Je vous propose maintenant du veau!

On entendit murmurer autour de la salle : — Oh! le veau! Mais c'est très bon, le veau! mais c'est délicieux...

— Comme il faut pourtant, messieurs, continua Jean Pouilly, que nous mangions aussi de la volaille, je serais d'avis que nous fussions sobres de veau .. Bergamotte, qui a le goût fin et l'âme sensible, va nous dire, au nom de la société, quels sont les morceaux de l'animal qui auront le choix. J'écris sous sa dictée.

Bergamotte, flatté de cette distinction, se leva et dit :

— Je demande pour la société : de la tête de veau, des pieds de veau, du foie de veau, de la langue de veau, des oreilles de veau, des côtelettes de veau, des cervelles de veau, des rognons de veau, des ris de veau...

— Mais c'est tout le veau, fit observer Pétroquin.

Jean Pouilly fit un geste d'indulgente résignation et s'écria :

— Nous voici à la volaille! Je lis que la maison nous offre sur sa carte des pluviers dorés.

— Ah! bath! ah! bath! ils seraient mal dorés.

— Vanneaux...

— Non, non; ne donnons pas dans l'inconnu.

— Bécassines...

— Pas de ça non plus.

— Perdreaux rouges...

— Seront-ils rouges? Qui est-ce qui nous en répond?

— Que voulez-vous alors, en fait de gibier? demanda Jean Pouilly qui répéta trois fois sa question avant qu'il lui fût répondu.

Une seule voix, formée de cent quarante-neuf voix, répondit enfin : — De l'oie aux marrons! de l'oie aux marrons!

— J'allais vous le proposer, dit celui qui avait la plume, le grave Jean Pouilly. Sous le titre *volailles*, je mets donc : oie aux marrons. Reste à savoir, messieurs, combien nous en demanderons. Une oie pour chacun, c'est trop; un quart ce n'est pas assez. Une demi-oie pour chacun me paraît raisonnable. Je propose donc soixante-quinze oies aux marrons.

— C'est peu, murmurèrent plusieurs.

— Ce n'est pas assez.

— Mettons-en quatre-vingts, répliqua Jean Pouilly; tant pis s'il en reste.

Ce chiffre apaisa les mécontentemens, et le secrétaire-gastronome allait profiter de la trève pour aborder le paragraphe : *Poissons*, lorsqu'un des garçons du marchand de vin entra dans la salle, suivi d'un autre garçon plus élégamment mis qui tenait la serviette rejetée sur le bras gauche et une assiette dans la main droite.

— Ces messieurs ont-ils arrêté le menu de leur dîner?

Il lui fut répondu sur ce ton :

— Est-ce que nous sommes à l'heure ici?

Les deux garçons se retirèrent.

Jean Pouilly reprit aussitôt :

— Quels poissons voulez-vous? Faucheux a la parole.

— Je la cède à Pétroquin, dit modestement Faucheux. C'est l'orateur de la troupe. Dis-nous ton goût, Pétroquin, ce sera le nôtre.

— Vous voulez savoir mon goût? dit Pétroquin; je crois que le poisson qu'il nous convient de manger, parce qu'il est irritant, digestif, haut en goût, caustique, et qu'il est relevé d'ailleurs par une pointe de vinaigre et beaucoup de poivre, c'est le hareng saur.

— Bravo, Pétroquin, bravo! cria-t-on sous les voûtes du *Bon Vivant*. Adopté à l'unanimité le hareng saur!

Il fut aussitôt demandé cent cinquante harengs saurs.

— Messieurs, dit ensuite le président Jean Pouilly, nous touchons au dessert; nous avons à choisir entre l'omelette au sucre, l'omelette aux pommes, l'omelette au rhum.

— Si nous la demandions au jambon? dit Faucheux.

— Non! aux rognons?

— Non! au petit salé?

— Mais, messieurs, nous sortons tout-à-fait des conditions du dessert alors, et nous rentrons dans le dîner; vous rebroussez au potage.

— Du moment où l'on n'est pas libre, murmura Faucheux, de dire le dessert qu'on souhaite, autant vaut s'en aller.

— Vous voulez une omelette au jambon pour dessert, je ne m'y oppose pas, reprit le président du banquet, chacun son goût. Mais, en ce cas, permettez-moi de suivre le mien : je prendrai pour mon dessert des haricots blancs.

— Je ne vois toujours pas venir les vins, ni les eaux-de-vie, grommela Moufflеton.

— Silence! Moufflеton.

— Je te dis, Jean Pouilly, que je crève de soif, depuis que tu me fais passer tant de plats sous le nez.

— Je continue à mettre aux voix le dessert. Qui veut des fruits?

— Personne. A bas les fruits!

— Mort aux fruits!

— Passons donc aux vins, cria une voix, écho de celle de Moufflеton.

— Messieurs, reprit alors gravement Jean Pouilly, je vous dirai que la cave nous offre une vingtaine d'espèces de vins différens, tant blancs que rouges.

— Pas de préférence! du blanc et du rouge, et de l'eau-de-vie, dit Moufflеton, et abondamment!

— Et du mâcon vieux!

— Et du sauterne!

— Et du beaune!

— Et du bourgogne!

— Et du bordeaux!

Rien que l'émission des divers noms des vins mettait en feu la cervelle de ces cent cinquante convives. Quelle ivresse se préparait!

— J'ouvre un avis, dit Bergamotte.

— Voyons ton avis et vite, et que ce soit pour toujours, lui cria-t-on impatiemment de tous les coins de la salle; voilà assez d'écriture; cette encre nous fait mal à voir.

— Au lieu de nous tant chamailler pour savoir les vins que nous boirons, repartit Bergamotte, coupons court à la dispute en demandant la cave tout entière du marchand de vin : les bons et les mauvais, les rouges et les blancs y passeront.

La proposition étonna, mais elle fut acceptée.

Moufflеton courut se jeter dans les bras de Bergamotte.

Jean Pouilly se hâta d'écrire à l'article, vins : TOUTE LA CAVE.

Il sonna, les deux garçons se montrèrent.

L'un des deux frémit en parcourant cette hardie rédaction. Il se dit en lui-même :

— Grand Dieu! que va-t-il se passer ici cette nuit?

L'autre, celui dont nous avons signalé l'élégance, fit cette réflexion :

— Je saurai tout ce qui se passera ici cette nuit.

Quelle fête nationale ou patronale célébrait donc Paris ce jour-là pour que ces cent cinquante hommes, tous à peu près de la même condition, ce qu'on voyait à leur visage, tous à peu près de la même profession, ce qu'on reconnaissait à leurs costumes, quoique la solennité du jour y eût ajouté quelque agrément, se réunissent avec la même intention de manger, de boire, de se réjouir dans des proportions surhumaines? Le demanderons-nous à cette foule qui, depuis dix heures du matin, et il en est cinq bientôt, parcourt les rues de Paris, afflue dans les faubourgs, arrive dans la campagne et s'amasse compacte sur les boulevards comme pour former un torrent. Ce fleuve de huit cent mille habitans coule sans tarir de la Madeleine à la Bastille, battant les pieds des maisons, allant avec ordre au même endroit.

Cette fête est du petit nombre de celles que le Parisien n'a jamais mises en oubli, quoiqu'elle ne lui offre ni feu d'artifice à voir, ni occasion de se faire fusiller. C'est la fête des Morts; c'est le jour des Morts.

LE JOUR DES MORTS A PARIS.

Paris ce jour-là, 2 novembre 183., était froid et triste, comme il l'est ordinairement à cette époque de l'année. On eût dit que le ciel était dans le secret de la solennité qu'il éclairait à regret. La veille, il avait légèrement neigé ; l'air était devenu plus vif ; un brouillard fin et grisâtre arrondissait les angles des maisons. Par momens, il ne faisait ni jour ni nuit, mais une clarté polaire. Les cloches, étouffées dans un espace cotonneux, ne rendaient que des sons sourds. Sur un pavé résistant, mais humide, glissait autant qu'elle marchait la presque population de la ville et celle de la banlieue : bruyantes, mais sans gaîté, elles suivaient les boulevards jusqu'à la naissance des rues qui montent, en coupant le canal, jusqu'au cimetière du Père La Chaise. Beaucoup de voitures, d'équipages armoriés s'ouvraient à chaque instant un passage au milieu de la foule et prenaient la même direction. La confusion n'entraînait pourtant aucun désordre. Les enfans n'abandonnaient pas la main de leurs parens. Après le déplacement, les grandes demoiselles se retrouvaient en tête de chaque petit cortége, et l'invasion générale, toujours défaite et toujours réunie, s'approchait par larges vagues du sommet de la montagne. Les deux côtés de la rue offraient aux passans ces inépuisables collections de tombeaux à tous prix que la douleur à tous les degrés peut désirer : cippes, mausolées, colonnes brisées, cénotaphes en marbre, en granit ou en tôle. Il ne reste presque rien à faire à la douleur pour approprier ces pierres d'occasion au premier mort venu. Nous avons tous été vertueux, et ceux que nous laissons sont naturellement inconsolables. Que reste-t-il à dire à l'inscription ? Nos noms et nos travaux sur la terre. On en est quitte à raison de 25 centimes la lettre ombrée, de 50 centimes la lettre en creux. Consultez-vous. Votre douleur rentre-t-elle dans la lettre en creux ou dans la lettre ombrée? Voulez-vous des immortelles? En voilà qui dureront un mois. Voulez-vous des anges en plâtre qui prieront pour vous? Choisissez. Ce monsieur débite ce qu'il y a de mieux en anges. Du reste, rien de lugubre n'entoure ce commerce. Le débitant de tombeaux est gras comme les chérubins de ses mausolées ; sa jeune femme prend en souriant la mesure du monument que vous lui commandez. Et sur la ligne de ces magasins dont la vente ne chôme jamais, on vend des oranges, des pommes, des gâteaux, et la vapeur de la friture vous accompagne jusqu'aux gigantesques portes du Père La Chaise.

Devant cette porte stationnaient sur plusieurs lignes pressées les plus riches équipages de Paris ; on remarquait particulièrement celui du marquis de Saint-Luc, et on avait raison de le remarquer, car le jeune marquis ne passait pas dans le monde pour avoir des idées fort mélancoliques. On ne lui connaissait même aucun parent dont la perte lui fit un devoir de figurer ostensiblement à la solennité du jour.

On se demande comment le Parisien, qui a si peu de mémoire pour les vivans, a ce soin si particulier, si délicat, si respectable pour les morts ; comment le Parisien, qui se loge si mal lorsqu'il est sur la terre, tient tant à se loger pittoresquement et avec coquetterie lorsqu'il est sous la terre. C'est une de ses mille contradictions ; mais à cette contradiction l'étranger qui nous visite doit une des plus originales beautés de la capitale de la France.

Il faut se transporter en Orient pour trouver tant de magnificence envers les morts.

La foule qui pénétrait dans le cimetière se portait par groupes sur des points divers ; chaque famille allait avec piété déposer sur le marbre des tombes le tribut annuel du souvenir. Là, de charmans enfans remplaçaient les pots de fleurs brisés par les dernières pluies ; ils relevaient les arbustes ployés par les vents d'automne ; et sous le regard humide et résigné d'une pauvre veuve, leur mère, ils priaient tout bas avec leurs lèvres roses, et leurs petites mains qui commençaient à bleuir, car le froid venait avec la nuit. Point de distinctions blessantes dans la vaste enceinte ! Cette bonne et divine égalité que nous établirons un jour sur la terre, fût-ce une dernière fois, au prix de tout notre sang, se retrouve là entre le cyprès vert et le marbre blanc.

Et la foule, dont la chaîne n'était brisée nulle part, serpentait, montait, fuyait, reparaissait à travers ces allées, les unes majestueuses comme les avenues des anciens châteaux, avec cette différence qu'elles aboutissent ici à un mur, à rien, comme nos projets, à un précipice, au bas duquel est une vallée ; les autres étroites, ombreuses et fleuries, courent, les folles qu'elles sont, comme des sentiers dans les bois ; elles sont vertes, elles sont sauvages, elles embaument l'air de la résine de la solitude. Suivez-les, marchez à leur ombre, arrivez à l'extrémité ; une pierre blanche vous arrête et vous y lisez : *Ici repose ma petite Marie : je l'aimais ; Dieu l'aima plus que moi, il me la prit. Adieu ! Marie, adieu !* Après cette allée s'ouvre un vaste carrefour. Sonnez clairons ! sonnez la chasse ! et le hallali ? — Quelle chasse ? celle de Freyschütz, la chasse aux fantômes ? Laissez ce carrefour, entrez, pénétrez dans cette autre ville funéraire, dans cette autre forêt, car les unes et les autres, villes et forêts, se succèdent, se croisent, se confondent si bien, qu'un jour elles formeront un vaste royaume. Ici la montagne finit ; c'est un de ses flancs ; laissez tomber la sonde du regard, une autre vallée s'étale sous vous et va rejoindre une autre montagne. Qu'elle est fraîche ! qu'elle est tranquille ! comme tout s'y cache bien ! et l'oiseau et la violette et le thym. C'est une mer faite de gazon ; quand le vent du soir couche cette chevelure verte, on ne voit que des tombes.

A travers ceux qui priaient et se recueillaient au son de la cloche de la petite chapelle qui s'élève au milieu même du cimetière, un homme s'insinuait et courait. Il passait d'une place à l'autre, malgré l'épaisseur de la multitude, avec une rapidité électrique. Parfois aussi, il s'arrêtait et parlait aux employés ou aux personnes éparses parmi les allées. On eût dit un maître de maison empressé de faire les honneurs de chez lui. Il recevait dans son château. Là il donnait galamment la main aux dames, pour franchir quelques-unes de ces marches gazonnées dont le Père La Chaise est sillonné ; plus loin, après avoir examiné la figure de celui qui priait ou faisait semblant de prier sur une tombe, il laissait échapper un sourire si ironique, que le personnage deviné, percé à jour, baissait les yeux et s'en allait porter son hypocrisie plus loin. Ici, il entrait familièrement en conversation avec un fossoyeur qui paraissait avoir pour lui une vénération très voisine de la peur.

— Madame, disait-il à une dame jeune encore, vous négligez le pauvre vieux défunt. La grille de son monument est encore en bois et vous aviez promis de lui en donner une en fer avec des pommes de pin dorées. Convenez, madame, que l'héritage vaut bien ce sacrifice. Mais le jeune vivant a fait oublier le vieux défunt. Adieu, madame, à l'an prochain.

Et la jeune femme n'avait pas une parole à répondre à celui qui savait si bien ces particularités de son existence. Elle ramassait les plis de sa fausse douleur et disparaissait.

— Vous pleurez trop, disait-il plus loin à un homme qui répandait abondamment des larmes dans un mouchoir blanc et dans un foulard jaune. L'an passé, vous pleuriez moins. Ce n'est pourtant pas l'âge qui a affaibli vos facultés...

—Monsieur...

—Si vous pleurez davantage cette année, c'est que vous n'avez volé que deux montres dans la foule qui se presse ici ; tandis que l'an dernier...

Et le voleur de s'esquiver mélancoliquement.

Il disait encore à un homme exténué de douleur qui déposait une énorme couronne d'immortelles sur la tombe de sa femme :

—La dose d'arsenic était un peu forte ; vous avez failli vous compromettre... Oh ! ne niez pas. Voici la quantité que j'en ai recueillie autour de sa tombe. C'était une bien belle personne.

La foule était si nombreuse, si agitée, si bruyante, les

attentions si éparses, que peu de personnes avaient encore remarqué le bizarre personnage.

Cependant un incident parmi des milliers d'incidens appela l'attention générale sur lui.

Une jeune femme excessivement émue disait à un employé à la conservation des monumens funèbres : —Je vous répète, je vous soutiens que le tombeau de mon mari était ici. Il n'y est plus... d'où vient?

—Il n'y a jamais été, répondit l'employé, car il y serait encore.

— Comment osez-vous soutenir cela? Depuis quatre ans que je viens ici chaque jour des Morts, je dois le savoir... Mais je me plaindrai... j'écrirai au préfet de police...

— Vous venez ici depuis cinq ans et non depuis quatre ans, dit celui dont le Père La Chaise semblait être la propriété, le domaine.

La jeune femme se retourna brusquement et avec surprise. Elle recula même de quelques pas.

—Mais madame a raison, se hâta-t-il d'ajouter, la tombe que cherche madame était bien ici, elle y était encore il y a six mois ; mais depuis cette époque...

Qu'on juge si les personnes à portée d'entendre les premiers mots de ce dialogue se rapprochèrent de celui qui parlait si catégoriquement des choses de l'endroit.

— Mais depuis six mois qu'est devenue cette tombe? s'informa la jeune femme, qui cherchait à s'expliquer comment cet étranger lui donnait ces informations.

—Votre mari, madame, reprit sans hésiter l'inconnu, était lieutenant dans l'armée d'Afrique...

— Oui, monsieur. Vous savez cela?...

—Il fut grièvement blessé au siége de Constantine...

— Oui, monsieur ; mais d'où vient?...

— Obligé de quitter le service, il vint se faire soigner à Paris...

— Oui, mais oui...

— Il mourut six mois après.

— Tout cela est vrai, monsieur... mais...

— Vous lui fîtes élever le tombeau que vous ne retrouvez plus aujourd'hui...

— Ensuite, mais ensuite?

— Le tombeau et celui qu'il renfermait ne sont plus en France.

— Que dites-vous?...

— Je n'en dirai pas davantage à madame, à moins que...

—Monsieur, j'exige...

— Puisque vous l'exigez, répliqua-t-il en souriant, je vous dirai, ce que vous savez aussi, sans doute, que votre mari avait aimé, avant de vous connaître, une jeune Américaine qu'il avait promis d'épouser. Des exigences de famille le forcèrent à manquer à sa première promesse et à vous donner sa main. Vous l'avez eu vivant...

— Oh! mon Dieu!

— Elle l'a eu mort. A force d'or, elle a fait enlever d'ici celui qu'elle aimait et sa tombe. Ainsi, lui et son tombeau, continua l'inconnu, sont aujourd'hui en Amérique dans un des états de l'Union.

La femme laissa tomber son voile sur son visage et disparut.

La foule, qui de minute en minute n'avait cessé de s'amasser autour de ce groupe, regarda avec étonnement, puis avec effroi, enfin avec une profonde terreur celui qui parmi ces milliers de tombes pouvait dire sur-le-champ l'histoire détaillée d'une tombe. L'endroit, l'heure, la physionomie du personnage augmentaient prodigieusement cette curiosité et cette terreur.

Sa figure dépassait comme beauté, comme noblesse, comme grâce, les limites de l'idéal. Le burin anglais, le premier du monde, n'a jamais creusé dans la chair bleuâtre de l'acier de pareil contours. C'était le front olympique de Byron, l'œil profondément observateur de Molière, la bouche souffrante et railleuse de Sterne, trois figures que l'univers entier connaît aujourd'hui, car elles appartiennent à l'immense galerie des portraits de famille de l'humanité. Un glacis de tristesse voilait ces signes de haute intelligence. Cette tête sublime manquait pourtant d'une qualité distinctive chez les grands hommes. Elle n'avait pas cette animation, qui n'est qu'à eux, qui leur appartient comme leur âme; cette figure n'avait pas de rayon. Elle était mate. C'était un milieu entre le marbre et la chair. On eût dit qu'elle avait déjà vécu. Des cheveux noirs naturellement bouclés, et cependant moelleux, couronnaient son front, et donnaient à sa physionomie une certaine ressemblance avec l'Apollon. C'était l'Apollon de la mélancolie et de la mort. La grande beauté répandue sur lui corrigeait la froideur apparente de sa personne. Il était grand, d'une taille déliée et fine, quoiqu'il parût avoir trente-six ans. Comme il s'était découvert pour parler à la dame qu'il avait étonnée par ses révélations, et qu'il était monté en ce moment sur un tertre de gazon, il se développait au milieu d'un air pur dans toutes ses belles proportions. Il était difficile de dire à quelle nation il appartenait. Les hommes de cette espèce indécise deviennent de jour en jour moins rares depuis que les peuples soumis à une longue paix se confondent et tendent à l'unité. Il offrait un admirable mélange d'élégance française, de distinction anglaise et de haute noblesse allemande. Son costume noir ou brun, car l'heure qui s'assombrissait n'en disait pas exactement la nuance, relevait comme le velours relève le diamant, la grâce de sa tournure et la blancheur presque sépulcrale de son teint. La dentelle courait à l'extrémité de ses manchettes et élégamment fripée en feuille de mauve au bord de son jabot. Ce luxe d'autrefois, cette splendeur morte depuis un siècle prêtaient à toute sa personne un caractère particulier, indéfinissable, et qui tournait à l'avantage de cette terreur répandue autour de lui.

Un instant il fut admirable à contempler ; ce fut celui où la foule, ébranlée pour partir, se partagea en deux ruisseaux sur l'un et l'autre de ses côtés et coula vers les portes babyloniennes du Père La Chaise, en retournant la tête à chaque pas pour voir l'étranger face à face avec le soleil. Le secret de la vie et celui de la mort semblaient être en présence. Le soleil s'enfouissait dans la brume de Paris en pesant de tous ses rayons sur les monumens qu'il semblait faire rentrer dans l'obscurité. Il se vautrait une dernière fois dans la flamme. Les toits des maisons, immense vallée d'ardoises superposées, formaient autant de marche de granit par où il descendait dans l'abîme. Des flèches d'or, épis étincelans, des clochers vaporeux, des dômes bleuâtres sortaient comme des fleurs mystiques de cette plaine de lumière et d'ombre.

Enfin, l'ombre l'emporta, et la foule qui descendait, qui descendait toujours, avec des murmures, dans l'obscurité, ressembla alors à ces torrens mystérieux qui courent dans les mines. On les entend courir, gronder, bouillonner, on ne les voit pas, on ne les verra jamais; ce sont des choses qui se perdent dans la terre où elles sont nées.

Lorsque le cimetière fut entièrement désert, un jeune homme, c'était le jeune marquis de Saint-Luc, dont on avait remarqué le magnifique équipage à la porte du Père La Chaise, courut à celui qui avait tant attiré l'attention de la foule, et il lui dit :

—A quand?

L'autre lui répondit en riant :

—Puisque vous le voulez, à ce soir, de minuit à une heure, là, chez le marchand de vins ; ils y seront tous.

— Je vais vous y attendre, dit le marquis de Saint-Luc. J'ai déjà assité aux préludes du dîner.

— Allez, mais prenez garde d'être reconnu.

LE BON-VIVANT.

Après la barrière des Trois-Couronnes et de Ménilmontant, on trouve celle des Amandiers; c'est entre cette dernière et celle d'Aulnay qu'est le *Bon-Vivant*, un de ces mille restaurans placés immédiatement à la sortie de Paris, afin que le Parisien n'ait qu'un pas à faire quand il veut manger

du veau à quatre sous meilleur marché la livre et boire le vin sans droits.

L'été qui dore tout, prête à cette lisière poudreuse de la campagne une physionomie demi-civile, demi-rurale. On connaît la variété et le mouvement des boulevards extérieurs, le dimanche. C'est un cordon de huit ou dix lieues formé par une succession de cuisines et de bals. Chaque restaurant s'offre ainsi aux regards : La première couche se compose de gens étendus sous la table; la seconde de gens qui mangent autour de la table; la troisième de gens qui dansent sur la table. Voilà ce qu'on voit. Ce qu'on sent : c'est une odeur de hareng grillé, de lapin en matelotte, de veau aux oignons, de pain chaud et de vin frelaté; ce qu'on entend : c'est le cornet à piston, la flûte et le hautbois faisant danser les cuisinières et les ouvriers. Le spectacle ne manque pas de gaîté et mérite d'être vu.

Parmi ces restaurans qui bravent le fisc devant le sabre de l'octroi, le restaurant du *Bon-Vivant* n'est pas un des moins fameux.

La nuit était venue, et nos fougueux gastronomes s'attablaient sous le charme d'un appétit aiguisé par l'attente; car on n'improvise pas à la minute un dîner comme celui qu'ils avaient ordonné. Douze tables étaient dressées autour desquelles ils s'assirent. Jean Pouilly, comme président, occupait celle du milieu et surveillait les autres. A la grande satisfaction de Moufleton, il ouvrit le banquet par une large tournée de vin blanc, accompagnée de ces seuls mots : *Bon appétit!* Cela voulait dire : *feu!* La bataille s'engagea.

Pendant une heure, il ne sortit aucune parole de ces bouches occupées à broyer, à avaler et à boire. Il ne restait rien de la double montagne de bœuf au naturel et de bœuf aux choux déposée sur la table par les garçons; mais rien. Les tigres ne dévorent ni mieux ni plus proprement.

Bergamotte poussa le premier soupir qui rompit le silence, et Pétroquin dit alors :

— Voilà Bergamotte qui se plaint sans doute de ce que l'année n'a pas été bonne.

— Je ne dis pas ça.

— Voyons, Bergamotte, combien as- tu mis de côté

— Mille francs.

— Tu mens, Bergamotte.

— Eh bien! deux mille. Et toi, Pétroquin?

— Moi, j'ai placé.

— Où ça?

— Chez mon notaire.

— Fichtre! prends garde! ça déteint les notaires.

— Moi, dit Faucheux, j'aime mieux acheter des terrains; on sait ce qu'on a, on se promène sur ce qu'on a, on dort sur ce qu'on a. J'ai acheté une petite ferme en Brie.

— Oh! petite! il n'y en a pas de petites.

— Je gage que Moufleton a de l'or, reprit un autre.

— J'ai un million dans un pot à beurre, reprit Moufleton avec ironie.

—C'est ce sournois, là-bas, qui nous dame le pion.

— Moi? répliqua Jean Pouilly, je suis ruiné. J'avais pris des actions dans les bitumes et dans les brasseries de bières...

— Ah! dans les bières!...

La salle trembla au rire universel qui éclata sous sa voûte.

— Il a dit dans les bières!

— Ce qu'il a gagné avec les bières s'en est allé avec les bières.

Pour comprendre le singulier jeu de mot qui égayait si fort en ce moment la société du *Bon Vivant*, équivoquant sur le mot bière, boisson, et bière, cercueil, il faut remarquer que l'assemblée n'était composée que de croque-morts, de fossoyeurs, de fabricans de tombes et d'employés aux pompes funèbres. Il est temps de le dire : nous assistons au repas de corps qu'ils ont l'habitude de faire, à frais communs, le jour des Morts, 2 novembre, et l'on conviendra que le jour ne saurait être mieux choisi. Ils vivent de la mort, n'est-il pas naturel qu'ils se souviennent avec reconnaissance de ce qui les fait vivre?

On ne pourrait d'ailleurs mettre en doute leur profession en jetant un coup-d'œil sur la ligne de champignons auxquels étaient accrochés leurs chapeaux de deuil et leurs pleureuses qui s'agitaient aux mouvemens qu'ils faisaient.

— Mais l'année qui vient sera meilleure, reprit Jean Pouilly.

— Oui, pour les riches, interrompit Moufleton, qui représentait le parti communiste des croque-morts. Ils ont tous les gros convois, eux, et nous les morts de rien. Enfin, cela ne durera pas toujours ainsi.

— Oui, je crois aussi qu'elle sera bonne, ajouta Pétroquin, car on dit que le choléra, une maladie toute neuve, doit donner cette année.

— Nous ne sommes pas assez heureux pour ça, répéta Moufleton. La partie se gâte, elle ne vaut plus rien.

— Quitte-la donc, personne ne te force à y rester.

— Ne voulez-vous pas que je me fasse avocat?

— C'est que tu l'aimes, la partie...

— Je ne dis pas...

— Qu'est-ce qui t'y a poussé?

— Dam! mon père; c'est lui qui m'a mis la pioche à la main. Un brave homme qui a enterré ce qu'il y avait de mieux sous l'Empire.

— Moi, je ne cache pas, dit Pétroquin, que je me suis fait croque-mort pour entendre des discours. C'est mon goût, c'est mon faible. J'en entends quelquefois jusqu'à trois par jour. Et, apportant la preuve de ce qu'il disait, Pétroquin chercha une pose et dit : « Messieurs, cette tombe qui s'ou-» vre devant vous va se refermer sur les restes d'un de nos » plus vertueux citoyens. »

— Bravo!

— Eh bien! ces choses-là me touchent au dernier point. J'en ai pris l'habitude, je ne pourrais plus vivre sans discours. Et toi, Bergamotte, dis-nous qui t'a fait prendre goût au métier...

— Moi, c'est la vengeance, répondit Bergamotte.

— Ceci devient comique, dit Faucheux, raconte-nous ça en deux temps.

— La parole est à Bergamotte.

— Je propose une innocente tournée de cognac, dit Moufleton, avant d'écouter Bergamotte, fossoyeur par vengeance.

— Il y a de l'amour dans son affaire, je le gagerais, dit Pétroquin, comme on dit que c'est par amour que le chevalier *De Profundis*...

— Silence!

Vingt fourchettes tombèrent par terre.

— Qui parle ici du chevalier *De Profundis?*

— Qui l'a nommé?...

— Justement je l'ai vu aujourd'hui au Père La Chaise, murmura une voix effrayée...

Enfin une inquiétude générale plana subitement sur toutes ces têtes, au seul nom prononcé du chevalier *De Profundis*. Les verres, pleins de cognac, — qu'on juge par là si le saisissement fut profond,— s'arrêtèrent sur les lèvres.

Moufleton, ceci dit tout, avala un verre d'eau.

Il fallut revenir à plusieurs reprises au cognac pour retrouver la chaleur cérébrale qui commençait à bouillonner et à se manifester par des discours plus ou moins incohérens, avant que Pétroquin n'eût lancé comme un obus le nom du chevalier *De Profundis*.

Avant de reprendre la parole, si énergiquement retirée de sa bouche, Bergamotte promena un regard autour de la salle pour s'assurer que personne d'étranger à la société n'était là pour l'entendre. Les garçons étaient trop occupés de leur effrayante besogne pour s'amuser à écouter; un seul cependant paraissait très attentif à ce qu'on disait. Il était mieux mis que les autres; son air était infiniment plus distingué : il avait déjà laissé tomber deux assiettes par terre.

Bergamotte commença :

— Je suis un enfant trouvé.

— Dans quoi? demanda Faucheux.

— Comment, dans quoi?

— Tu ne vois pas que Faucheux plaisante, lui dit-on; va toujours.

— Un beau jour, reprit Bergamotte, et j'avais, je crois, seize ans, un ébéniste du faubourg Saint-Antoine, nommé Kleinberg, se présenta à l'hospice et demanda un enfant pour en faire un apprenti. On m'appela, il me vit, m'examina et me trouva bien apparemment. On me donna à lui et il m'emmena. Sa famille se composait de sa femme et d'une jeune fille qui avait alors douze ans. Elle se nommait Baptistine. Elle était jolie, douce, active comme un fuseau... Bergamotte s'arrêta; il sortit un mouchoir de coton bleu.

— Qu'as-tu?

— Rien. Est-ce qu'il n'est pas permis de s'arrêter, de se moucher?

— Moi, j'ai soif, s'écria Moufleton.

— Son père, continua Bergamotte, eut toutes sortes de bons soins pour moi. Il m'apprit son état...

— C'est qu'il croyait que tu étais l'enfant de quelque gros richard, et il comptait...

— Il ne comptait sur rien du tout; il m'aimait parce qu'il était enfant trouvé comme moi...

— Bon! interrompit Faucheux, et de deux!

— Voyons, dit Pétroquin, tu aimas la fille. « Ah! messieurs » c'était un de ces anges que Dieu envoie de loin en loin sur » la terre, pour la consoler et lui faire prendre en patience » les misères de cette vallée. » Autre discours.

— Je ne dis plus rien, s'écria Bergamotte avec humeur. Je ne veux pas qu'on se moque d'une femme que j'ai aimée.

— On ne se moque pas, on pérore.

— Bergamotte, intervint le président, nous t'écoutons.

— Je m'aperçus, au bout de quelques années, que je n'étais pas seul à l'aimer. Un ouvrier en marqueterie employé dans la maison, riche autant que j'étais pauvre, demanda Baptistine à son père, qui la lui refusa.

— Je redemanderai du bœuf au naturel, interrompit un convive.

— Il n'y en a plus, répondit le garçon.

— Qu'on en tue!

Bergamotte continua :

— Il garda son plomb sur le cœur. J'ai oublié de vous dire son nom : il s'appelait Schmitt, un nom alsacien, allemand, un nom de choucroûte, enfin. Mais Baptistine ne l'aimait pas, et j'étais pour lors fort tranquille de ce côté.

— J'ai soif! s'écria l'infatigable Moufleton.

— Que veut boire, monsieur? répondit un garçon; est-ce du bordeaux?

— Non, pas du bordeaux.

— Du beaune vieux?

— Non plus.

— Du...

— Du mauvais; oui, du mauvais. J'en ai assez comme ça de ces bons vins qui ne ratissent pas en passant sous le pont. Donne-moi du mauvais, à cinq sous le litre. C'est le bon pour moi, entends-tu?

— Voilà, reprit Bergamotte, qu'à cette époque je fus appelé pour le service militaire. Monsieur Kleinberg pouvait me faire un remplaçant, et il n'en était pas trop éloigné à cause de sa femme et de sa fille; mais il disait avec raison qu'il faut qu'un jeune homme ait vu le feu pour être plus tard vraiment homme. Il avait servi, lui aussi, et avec distinction. Du reste, il me dit : Pars, mon ami; au retour, je t'appellerai mon fils.

— Ah! voilà l'histoire, interrompit Faucheux; il se proposait de te donner sa fille si tu revenais capitaine; tu revins ébéniste, et il la maria à l'autre, à l'Allemand.

— Si c'est fini, dit Moufleton, buvons.

Bergamotte, blessé comme auteur après avoir été froissé comme amant, gardait un silence digne.

— Ah! messieurs, dit Pétroquin en se levant et en donnant de l'émotion à sa voix, « ne cherchons pas à soulever le » voile derrière lequel se cachent nos destinées. Personne n'a » prophétisé aujourd'hui ce qui sera demain. » Autre discours. J'en conclus que nous ne savons pas le moins du monde ce qui arriva à Bergamotte après avoir quitté sa belle.

— Et partant pour la Syrie, acheva Faucheux.

Jean Pouilly eut encore besoin de recourir à son autorité pour obtenir de Bergamotte qu'il reprît le fil de sa narration.

— Si l'on m'interrompt encore une fois!...

— On ne t'interrompra plus.

— Je partis, comme vous dites; il y avait trois ans que, sans permis de chasse, je tuais des Bédouins de Constantine à Mascara, lorsque j'obtins un congé de six mois. Vous devinez si je mis de l'empressement à me rendre à Paris. J'arrive, je cours au faubourg Saint-Antoine, je vais au magasin de monsieur Kleinberg; plus de magasin. Je me frotte les yeux, je reconnais bien le numéro, mais point de boutique d'ébéniste : un coiffeur occupait la boutique. Enfin, je m'informe auprès du magasin en face...

— D'où venez-vous? me dit-on.

— Mais... d'Alger.

— C'est pour cela, en effet, que vous ignorez qu'ils sont tous morts.

— Qui, morts?

— Eh bien! ceux que vous cherchez.

— Mort, monsieur Kleinberg?

— Oui.

— Morte, madame Kleinberg?

— Oui.

— Morte, leur fille?

— Oui.

Bergamotte s'arrêta et tira une seconde fois son mouchoir de coton bleu.

— Sais-tu s'ils eurent un convoi de première classe? demanda Faucheux.

— Tu me feras raison de cette infâme plaisanterie! s'écria Bergamotte, terrible de colère, en larmes, laid, affreux, ému, plein de douleur et barbouillé de tabac, hideux, sublime.

Moufleton, broyant un verre sous sa main, s'écria de son côté :

— A la fin des fins, sommes-nous ici pour écouter des histoires ou pour transvaser jusqu'au jour? C'est fini! que ce soit fini! très fini! Garçon, du bœuf!

— J'ai déjà dit qu'il n'y en avait plus.

— Eh bien! qu'on en fasse.

— Oui avec du veau, dit Faucheux.

Quand cette ondée fut passée, le président du banquet, Jean Pouilly, reprit :

— J'invite Bergamotte à achever, c'est le vœu de l'assemblée.

— Je me rends au vœu de notre honorable président, reprit Bergamotte, non moins ivre que ses interrupteurs.

Je ne tardai pas à savoir ceci : Schmitt, un soir d'hiver, enleva, aidé par des artilleurs de Vincennes, autres choucroûtes comme lui, des Schmitt, des Schmaltz, des Schmültz, la fille de Kleinberg, et l'emmena par force dans une campagne à quelques lieues de Paris. De là il écrivit au père de la lui donner sinon... sinon qu'il la lui rendrait. Le brigand!... Mais je me suis vengé aux deux tiers... l'autre tiers, je le tiens entre la queue et la tête, par le râble.

A ce moment les doigts nerveux et tremblans de Bergamotte parurent des griffes recourbées. Il semblait tenir et soulever un lièvre et se disposer à lui rompre les reins.

On ne faisait plus mine de l'interrompre.

— Pourquoi me venger, direz-vous? parce que lorsque madame Kleinberg apprit l'enlèvement de sa fille, elle se lança par la fenêtre du troisième étage, et se tua raide sur le coup. Et d'une. Désolé, fou, son mari court à l'endroit où était sa fille, donne deux soufflets à Schmitt, lui crache au visage et lui jette une épée à travers les jambes. Je vous ai dit qu'il avait servi. Schmitt, couvert de crachats et de soufflets, prend l'épée avec rage et se précipite sur monsieur Kleinberg qu'il traverse de part en part.

— Tué aussi.

Bergamotte fit un signe affirmatif.

— Les tribunaux déclarèrent que Schmitt était en état de légitime défense lorsqu'il avait tué Kleinberg, et il ne lui arriva rien.

Pétroquin ne put s'empêcher de murmurer :

« — Encore une de nos gloires militaires sur laquelle la » tombe vient de se fermer; et chose triste à dire, messieurs, » celui qui avait assisté à cent combats, que la mitraille de » vingt armées avait épargné, respecté, est venu périr d'un » misérable coup d'épée de la main d'un adversaire obscur. » Autre discours.

Cette fois, Bergamotte ne se fâcha pas parce qu'il lui avait semblé entendre l'éloge de son ancien maître ébéniste, monsieur Kleinberg.

— Baptistine ne survécut que quelques mois à ce double malheur. Devenue folle, elle alla mourir à la Salpétrière, dans un cabanon. C'était mon tour.

— De mourir? demanda Faucheux.

— De tuer! répliqua Bergamotte.

— Bocage n'est pas plus terrible dans ses plus beaux momens.

— Bravo!

— Bravo!

— Bravo!

— Schmitt, ébéniste aussi, comme je vous l'ai dit, je crois, se maria au bout d'un mois avec la fille d'un marchand de meubles du faubourg. Son beau-père lui céda la maison et le magasin pour aller vivre à la campagne. Il était marié depuis un an, et il avait un enfant, une petite fille, lorsque je me présentai chez lui, à mon retour de l'Algérie. Après quelques mots d'amitié entre Schmitt et moi, je lui dis :

— Schmitt, tu as enterré tous les miens. J'enterrerai tous les tiens. Il se mit à rire, et il me dit : « — A quand? — Tout de suite, lui répondis-je. — Eh bien! je tiens le pari, fit-il. » Je sortis. J'avais mon idée. J'allai du même pas au bureau de l'administration des pompes funèbres me faire recevoir croque-mort; c'était là mon idée.

— Je bois au souvenir de son honorable réception parmi nous, dit Faucheux.

— Un instant! dit Mouffleton, un instant! nous avons bu pas mal du blanc, pas mal du rouge, pas mal du jaune; il montrait de l'eau-de-vie. Je propose une tournée de bleu. On revient toujours à ses premières amours. Voilà un broc de vin à cinq sous le litre, le vin de tous les jours. C'est le meilleur, comme le tabac de caporal est encore le meilleur tabac. Donc, garçon, verse... verse... verse! (Mouffleton n'avait plus sa tête.) Verse du vin bleu à tous ces hommes noirs.

Le garçon saisit à deux mains le broc de vin bleu, et en abreuva les cent cinquante convives de la salle du *Bon-Vivant*.

— Je bois à la santé, dit Mouffleton, à la santé de...

— Qui donc se permet de boire à la santé de quelqu'un ici?

— Ohé! l'autre qui veut célébrer la santé!

— Pourquoi pas l'immortalité? Nous serions frais!

— On ne boit ici à la santé de personne.

— Non, de personne!

— De personne! voilà une plaisanterie!

— Je n'ai rien dit, répliqua tout honteux Mouffleton, je présente mes excuses à l'honorable société pour le propos que j'ai tenu.

Cet incident passé, Bergamotte reprit son récit, mais en vérité, on ne saurait trop dire au profit de quelle attention; car sur les cent quarante-neuf compagnons qui l'entouraient, pas un n'était capable, on ne dit pas d'avoir, mais d'affecter l'attention nécessaire pour le comprendre. Le président lui-même, Jean Pouilly, avait roulé sous la table, et par une bizarrerie de sa chute, sa perruque seule était restée à la place qu'il occupait; elle était tombée au milieu de son assiette.

— Une fois croque-mort, je tâchai de m'introduire dans la chambre de la femme de mon ami Schmitt. Oui... je tâchai... car mes informations étaient bien prises. Je savais que monsieur descendait à l'atelier de bonne heure; que madame restait seule jusqu'à dix heures, moment du déjeuner, et que le berceau de leur enfant était dans leur chambre même. Une chambre bleue avec des fleurs, je la vois encore... Les fleurs font bien dans une chambre... Je disais donc... très bien. Le difficile pour moi était comme je vous le disais, ou comme je ne vous l'ai pas dit, de n'être pas rencontré dans l'allée de la maison, de traverser la cour sans être vu et surtout de ne pas me croiser avec Schmitt en montant à la chambre de sa femme. Vous comprenez... de ne pas me croiser... Mais pourquoi voulais-je entrer chez sa femme?... Ah! j'y suis... Je choisis un jour d'hiver. Il y avait du brouillard partout; on ne voyait pas sa main... non pas même sa main. Voyez-vous votre main dans ce moment-ci? Eh bien! je ne voyais pas la mienne dans ce moment-là. J'entre chez Schmitt; je monte, je pénètre dans la chambre; il était déjà descendu, madame était encore couchée, ne dormant pas, mais sommeillant. Moi j'étais ficelé comme vous voyez : habit gris, collet, paremens noirs, boutons noirs, pleureuse, tout le bataclan, en vrai croque-mort. J'avais, de plus, l'air qu'on nous recommande à l'administration. — Affligé comme si nous avions perdu un héritage. Donc j'entre, je vais au lit de l'enfant, je le découvre; un bel enfant, ma foi!

— Que faites-vous là? qui êtes-vous? que voulez-vous? me demande avec effroi la mère.

Moi, je réponds : — N'est-ce pas ici, madame, qu'on m'a dit de venir chercher une petite fille morte de la rougeole?... Ah! j'avais oublié de vous dire que sa fille avait la rougeole. — Je suis croque-mort de mon état, je viens prendre l'enfant. C'est-il celle-là? La femme pousse un cri épouvantable, se jette sur la sonnette. Je ne restai pas là, vous comprenez bien, à compter les clous des fauteuils. Je descendis quatre à quatre, et me rendis à mes occupations.

Savez-vous ce qui arriva? Savez-vous ce qui arriva? répéta Bergamotte chez qui l'orgueil du narrateur, l'orgueil de l'homme qui s'est vengé à fond n'avait pas encore été tout-à-fait noyé par le vin. A cet appel, celui-ci ouvrit un œil, celui-ci se détira, celui-ci fit un effort pour se mettre sur son séant, celui-là s'appuya contre le mur; enfin, chacun s'efforça de paraître un peu moins ivre-mort qu'il n'était.

— Savez-vous ce qui arriva? Que l'effroi fit tourner le lait à la femme, et que l'enfant, après avoir bu de ce lait empoisonné, mourut dans des convulsions atroces. Je l'enterrai le surlendemain.—Reste à deux, dis-je au mari, à mon bon ami Schmitt, en passant quelques jours après devant son magasin. Ce n'est pas tout... non, ce n'est pas tout... je vous dis que ce n'est pas tout... Ce lait empoisonné monta au cerveau de sa femme, qui finit par mourir folle comme la pauvre Baptistine.—Reste à un, dis-je encore à l'ami Schmitt, qui, au lieu de se mettre à rire comme la première fois, lorsque je lui annonçai la réalisation de ma menace, courut se cacher, pâle et effaré, au fond de sa boutique. Je lui avais fait peur. Depuis deux ans je passe tous les jours devant sa porte et je le regarde; il sait que cela veut dire : Je t'attends! Je t'enterrerai! il est déjà jaune comme un coing. Et voilà comment je devins fossoyeur.

— Du vin! du vin! eurent encore la force de crier, mais d'une voix rauque, usée, brisée, tous ces forcenés, en apprenant le dernier mot de la terrible vengeance de Bergamotte.

— Il n'y a plus de vin, répondit un des garçons, celui qui se faisait remarquer par sa tournure et son inhabileté à servir.

— De l'eau de-vie alors!

— Il n'y a plus d'eau-de-vie non plus; vous l'avez toute bue aussi.

— Quelque autre chose, en ce cas!

— Il n'y a plus rien : vous aviez demandé la cave, vous l'avez bue.

— Eh bien! qu'on apporte du gaz; nous boirons du gaz, s'écria Mouffleton.

— Le gaz est éteint, répondit le garçon.

— Nous t'étranglons, dit Mouffleton en se précipitant au cou du garçon, si tu ne nous montes pas du gaz. J'en veux un bec.

Le jeune marquis de Saint-Luc poussa un cri de douleur, car il s'était déguisé en garçon pour attendre au milieu de cette étrange société celui qui avait promis de venir l'y trouver.

Au même instant la porte de la salle s'ouvre, et ce fut alors aux cent cinquante convives à se lever et à se presser avec la terreur d'un troupeau de moutons aux approches du loup. Aucun d'eux ne fut plus ivre. Cette apparition les galvanisa

et ils se replièrent vers la porte; on entendit alors courir ce murmure : C'est le chevalier De Profundis! c'est le chevalier De Profundis!

C'était lui en effet.

Il alla droit à la croisée, l'ouvrit.

Les croisées du *Bon-Vivant* donnent sur le cimetière du Père-Lachaise même.

La lune éclairait comme à midi. Il était une heure du matin environ. La ville des tombeaux s'étala avec toute sa magnifique blancheur aux regards du chevalier De Profundis et du jeune marquis de Saint-Luc qu'il venait de prendre sous sa protection. Leurs deux figures, si différentes d'expression, tranchèrent en noir dans le cadre de la croisée, sur le fond vaporeux de l'espace. Ils se prirent à examiner en silence la ville morte et ses milliers de rues, places, avenues faites de tombeaux. La lune avait jeté sur ces indéfinissables constructions sa gaze d'argent, et ni Balbec, ni Palmyre, qui sont pourtant aussi des villes mortes, ne peuvent donner une idée du calme et de la douceur que cette neige astrale ajoutait, imprimait au calme habituel de l'endroit. Un seul oiseau chantait quelque part dans un des étranges bosquets de ces étranges jardins. Etait-ce l'âme rose d'un enfant? était-ce l'esprit d'une jeune fille partie la veille de ses noces, et qui venait redemander sa nuit? Par instant, une fraîcheur qui n'était pas de notre terre soufflait du fond de ces vallées endormies aux rayons de la lune; elle rafraîchissait l'âme autant que le visage. Les sens se raréfiaient, se spiritualisaient au contact moelleux de cette brise calme, sans parfum, sans interruption, et qui semblait sortir par quelque issue de l'antique Elysée où les arbres n'ont jamais été plantés et ne sont jamais morts. Grâce à cette assimilation enivrante, le chevalier De Profundis espérait introduire plus facilement son jeune compagnon, le marquis de Saint-Luc, dans la voie où il avait voulu lui-même entrer. Il l'initiait par là à sa parole, il le préparait à écouter sans effroi ce qu'il tenait tant à savoir.

S'étant l'un et l'autre retournés pour savoir ce que devenaient les fossoyeurs qui remplissaient la salle, ils ne les virent plus. Tous étaient partis, l'épouvante les avait chassés.

— Eux aussi ont peur de moi; ils m'ont surnommé le *chevalier De Profundis*. Ils me croient un être sinistre, surnaturel. Vous aussi, peut-être?

— Un peu, répondit le jeune homme.

— C'est très flatteur pour ma seigneurie.

— L'autre soir, dans un cercle, une vieille dame osa dire... mais je ne vous rapporterai pas le propos.

— Non, parlez.

— C'est trop ridicule.

— Raison de plus pour ne pas craindre de me blesser. Que disait cette vieille dame? que j'étais un loup-garou?

— Quelque chose d'approchant...

— Quoi donc?

— Un vampire.

— Cette dame se trompait. Je ne suis pas un vampire, quoique je croie aux vampires.

— Vous y croyez?

— Très fort. J'en ai connu deux. Mais je devine pourquoi maintenant j'ai été traité comme tel par cette dame... N'est-elle pas étrangère?

— Oui, Anglaise.

— Madame Cléphan?

— C'est elle.

— Elle se souvenait d'une histoire à laquelle j'ai été mêlé, une aventure déjà vieille de quinze ou seize ans... N'a-t-elle pas murmuré le nom d'une Italienne, la baronne Romanella?

— Précisément.

— L'accusation est plausible, quoique je n'aie été que témoin et non acteur dans l'histoire de la baronne Romanella. Je l'ai connue à Paris, où je la voyais souvent; mais je n'ai jamais été de complicité avec elle dans les actes terribles dont elle s'est rendue coupable, à ce qu'on dit, car ses crimes n'ont pas été prouvés aux yeux de la justice.

— Mais aux vôtres?

— Aux miens, ils sont réels; car j'ai la preuve chez moi...

— Ainsi, il est vrai qu'elle causait la mort de tous ceux qui avaient le malheur de l'aimer?

— Oui...

— Et sait-on le motif?

— C'était son secret; il est aujourd'hui le mien; il sera le vôtre... La baronne de Romanella n'est plus en Europe... D'ailleurs, si vous la rencontriez un jour, étant prévenu, vous prendriez garde à vous.

— Quelle femme! C'était une autre Marguerite de Bourgogne.

— C'était mieux que cela. Je vous montrerai dans la funèbre enceinte où nous allons descendre plusieurs tombes sans inscriptions, rayées à un certain endroit avec la pointe d'une forte aiguille.

— Et cela signifie?

— Beaucoup, monsieur le marquis. Ces marques ont été faites par la baronne Romanella.

— Et qu'y a-t-il dans chacune de ces tombes blanches?

— Un de ses amans.

— Tous tués par elle?...

— Tous tués par elle. Mais si nous voulons que le jour ne nous surprenne pas, entrons vite dans mon château. Je passe le premier, dit le chevalier De Profundis en riant, suivez-moi.

Le chevalier franchit d'un saut la distance qui séparait du sol le bord de la croisée. Ils se trouvèrent tous les deux dans le Père La Chaise.

— Allons de ce côté, dit au jeune marquis de Saint-Luc le chevalier De Profundis.

— Je dois d'abord vous remercier, monsieur...

— Appelez-moi comme tous ces braves gens-là, le chevalier De Profundis; le nom est assez original.

— Je vous remercie, monsieur le chevalier, d'avoir consenti à m'accorder cet entretien dans l'endroit où vous pourrez le plus difficilement me convaincre de votre...

— De ma folie, dites le mot. C'est le nom, je le sais, qu'on donne dans les salons de Vienne, de Londres et de Paris à ma manière de voir.

— Je n'appellerai pas cela de la folie, mais de la singularité, de la bizarrerie, du paradoxe.

— Mon opinion n'est rien de tout cela, reprit le chevalier De Profundis en écartant une branche de cyprès qui gênait le passage; elle est la vérité même.

— J'attends que vous me la démontriez.

— Quoi qu'il en soit, on ne dira pas, monsieur le marquis, que je compte sur mon originalité pour faire fortune : une pareille idée ne rapporte rien...

— Ne vous saurait-on pas immensément riche, qu'on ne vous soupçonnerait pas de vouloir tirer un profit direct de votre excentricité.

— Encore une fois, mon jeune ami, ce n'est pas de l'excentricité. Croyez-vous que j'aurais voulu atteler ma vie à ce char périlleux pour le plaisir de briller dans les salons? Mon règne, d'ailleurs, eût été court; il serait déjà fini. Si l'on s'occupe encore de moi depuis bientôt quinze ans; si ma parole est désirée, attendue, écoutée, combattue sans doute, mais enfin écoutée; si j'inspire un intérêt profond à la jeunesse, une terreur indéfinissable aux esprits poétiques, une curiosité immense aux gens du monde comme vous, c'est que ma conviction ne s'appuie pas sur la base fragile d'une erreur. Ne croyez donc pas qu'on passionne ainsi les masses avec rien, avec le levier du hasard. Toute idée victorieuse, toute opinion triomphante, toute œuvre qui trouve le cœur de la foule, si difficile à trouver, a en elle une étincelle de cette vérité dont Dieu est le foyer.

— Quoi! s'écria le jeune marquis de Saint-Luc, vous êtes convaincu qu'on ne meurt pas?

— J'en suis convaincu.

L'impétueux marquis frappa du pied.

— Quoi! ici où nous ne respirons que la mort, où nous ne marchons que sur la mort, où deux ou trois populations comme celle de Paris sont enterrées, vous soutenez que la mort n'existe pas? En vérité, chevalier...

Le chevalier sourit.

— Mais vous-même si dangereux, si terrible à l'épée, à toutes sortes d'armes, n'avez-vous jamais tué personne ?

La figure du chevalier De Profundis, déjà si pâle, devint tout-à-coup plus blanche que les marbres au milieu desquels lui et son compagnon marchaient ; aussi blafarde que la lune dont les paisibles rayons les éclairaient.

— Mon histoire n'a rien de commun avec mes convictions, reprit le chevalier. Si l'on vous a parlé de quelques passions de jeunesse... mais ne nous écartons pas de notre conversation... Au surplus, si je vous racontais mon histoire, nous tomberions peut-être morts tous les deux, vous en l'écoutant, moi en la racontant.

— On meurt donc! puisque nous mourrions tous les deux, s'écria avec triomphe le marquis de Saint-Luc, heureux comme l'élève qui a surpris une faute dans le travail du maître, et si l'on meurt, ne soutenez plus...

— Quand j'ai dit qu'on ne mourait pas, reprit le chevalier De profundis, en cherchant à se remettre de la secousse qu'il avait ressentie, je n'ai pas voulu soutenir pour cela qu'on ne cessait pas de vivre. J'ai prétendu dire que peu de personnes, — et ce peu nous ne le connaissons même pas, — meurent naturellement, s'éteignent faute d'huile dans la lampe, et parce que la vie s'est complètement tarie en eux. Je n'ai dit que cela, et j'avoue que cela seul est une révélation immense, aussi grande peut-être dans le monde psychologique que la découverte de l'Amérique dans le monde terrestre.

— Soit! dit avec inquiétude le marquis de Saint-Luc, qui fit semblant d'entrer dans l'opinion du chevalier De Profundis afin de ne pas l'irriter quand il s'agissait avant tout de bien le comprendre. Vous avez dit que...

— Que sans les maladies dont toutes sont notre ouvrage, toutes, entendez-vous! sans les passions, sans les chagrins, sans les vices de notre société, qui se jettent, qui s'acharnent sur le corps de l'homme, là avec les griffes, là avec les dents, avec les serres, on ne saurait pas où finit la vie et où commence la mort.

— Ceci me semble plus ou moins vrai... Il faudrait, à l'appui d'un tel système...

— De cette vérité, reprit vivement le chevalier De Profundis.

— Il faudrait des exemples...

— En voilà cent mille rangés autour de nous ; sur ces cent mille morts, les uns illustres, les autres obscurs, les uns jeunes, les autres vieux, les uns nés dans des palais, les autres nés dans la rue, les uns ayant vécu dans l'abondance, les autres dans la misère ; ceux-ci mêlés aux luttes politiques, ceux-là aux déchiremens de la guerre ; ceux-là célèbres par leurs succès dans les arts, ceux là fameux par leurs crimes ; celles-ci belles, charmantes, aimées ; celles-là reines par l'intrigue, la coquetterie, l'inconstance. Cherchez encore, aidez-moi, cherchez! Mettez l'étiquette d'une vertu, d'un défaut, d'un vice, d'une passion sur chacun de ces corps glacés, et je vous dirai hardiment, nettement, irrévocablement, non pas seulement le jour de leur mort, comme font les marbriers, mais ce qui les a tués. Bref, il n'y a ici que des gens assassinés...

Ce fut le tour du jeune marquis de Saint-Luc de reculer.

— Assassinés, entendez-vous ! Ah ! vous croyez que la vie, cette étoffe délicate brodée par Dieu, comme le voile le plus pur derrière lequel il se cache, vous la froisserez, vous la foulerez dans vos mains, et qu'elle résistera, comme s'il l'avait faite aussi immortelle que l'âme? Vous croyez que l'enveloppe choisie entre toutes, celle qu'il a mis la moitié d'une éternité peut-être à remplir, à animer de son souffle, sera un corps inerte, sur lequel vous essaierez impunément, à chaque instant, le fer, le feu et le poison?

— Ainsi, vous croyez, demanda le marquis, que la plupart de ceux qui sont ici pourraient tout aussi bien ne pas y être, s'ils n'avaient pas vécu au milieu d'une société meurtrière qui les a tués d'un coup ou peu à peu?

— Si je le crois! mais je ne crois que cela.

Le marquis de Saint-Luc ne savait plus que penser.

— Mais ce qui a été d'abord un principe chez moi, reprit le chevalier De Profundis, est devenu une éclatante vérité pour mon esprit, comme je vous le disais tantôt, lorsque j'ai voulu savoir et que j'ai su ce qui avait amené la mort de ceux qui reposent ici ; et après m'être fait raconter un à un les événemens qui ont assailli leur vie ou les passions qui l'ont déchirée et enfin anéantie, je me suis curieusement penché sur chaque tombe comme on se penche sur un puits afin d'en voir le fond, et chaque fois j'ai relevé la tête...

— Avec effroi? dit le jeune marquis de Saint-Luc.

— Pas toujours, très souvent avec un joyeux éclat de rire. C'est chose si délicate que la vie, comme je viens de vous le dire à l'instant, que tout ce qui l'effleure lui fait une blessure, et que toute blessure est presque mortelle. Or, combien de causes ne sont-elles pas comiques, burlesques, incroyables, dans le nombre de celles qui tuent par l'exagération, la vanité, la jalousie ! Un exemple entre mille. Dans cette tombe luxueuse de granit et de marbre que nous avons aperçue tantôt au dernier rond-point, est une dame étrangère, morte pour avoir mal prononcé, au milieu d'un salon, le nom d'une fleur. On rit de son erreur de prononciation, qui malheureusement avait un sens équivoque, la honte amena la douleur d'esprit, la douleur d'esprit la fièvre, la fièvre le délire, le délire amena la mort. Elle est là !

— Mais qui donc vous instruit si fidèlement des particularités de l'existence de ceux qui peuplent cette enceinte?

— Vous avez dit tantôt que j'étais immensément riche ; c'est vrai. Eh bien ! au lieu de dépenser mes revenus à courir tristement le monde pour savoir de quelle manière on salue en Chine et de quelle façon on apprête le riz en Tartarie, j'ai mieux aimé savoir ce qui se passe dans ce pays si difficile, si peu visité, si peu accessible qu'on nomme le cœur humain. Pour le connaître, il faut le juger par ses actions, de même qu'on ne juge bien une machine qu'après l'avoir vue fonctionner. Qui me dira les actions du cœur humain? me suis-je demandé. La tombe! me suis-je répondu : parce que la tombe offre à la fois la cause et l'effet des actions les plus secrètes du cœur humain. On remonte de la victime au meurtrier par des échelons qui existent. Il s'agit seulement de les trouver.

— C'était là le difficile, interrompit le marquis de Saint-Luc.

— J'en conviens ; mais le gouvernement le peut, pourquoi un homme ne le pourrait-il pas? D'ailleurs, comment le gouvernement arrive-t-il à cette connaissance? Par l'emploi de sa police. J'aurai, comme lui, ma police. Je l'ai eue, je l'ai ; seulement, le gouvernement s'occupe beaucoup plus de ce que font les vivans, que de savoir ce qu'ont été les morts. S'il savait, comme moi, à quel point les uns et les autres se tiennent ; combien de fils galvaniques lient la ville silencieuse où nous sommes à la ville incommensurable qui, dans quelques heures, va s'éveiller à nos pieds, le gouvernement se dirait peut-être, répétant le verset sublime de la Bible écrit sur les portes du Père La Chaise : *Les vivans sont ici!* Mais quelle est la police secrète, me demanderez-vous, que j'ai à mes ordres, à ma disposition? Vous en avez vu une partie dans les gens qui étaient cette nuit à table chez le marchand de vin où vous avez failli être étranglé. Dispersés sur cette mappemonde qu'on appelle Paris, ils n'en reviennent jamais avec un convoi sans m'apporter quelque renseignement. Dès qu'ils conduisent ici un nouveau locataire, ils accourent me dire le nom de sa famille, sa maison, son intérieur. C'est mon point de départ. Il est étroit, mais il est certain. De là, je m'élance partout sur les traces laissées par celui qui les a faites, et de découverte en découverte, j'arrive presque toujours à cette claire démonstration : qu'il a été tué soit par l'ambition, soit par l'envie, soit par l'orgueil, soit par les procès, soit par l'injustice, soit par l'égoïsme, ou qu'il a dans les entrailles le poison qu'y a versé sa femme ou son héritier.

Enfin, j'arrive toujours invariablement à cette conclusion formelle, incontestable, terrible, fatale, que peu, infiniment peu de personnes meurent au terme voulu par la nature, terme que, rigoureusement parlant, personne ne sait.

— Oui, murmura le marquis de Saint-Luc, je comprends

maintenant l'effroi que vous répandez autour de vous, aussi bien que je m'explique la pâleur de votre visage. Que vous devez savoir d'effrayantes choses ! Si vous écriviez vos mémoires...'

— On n'y croirait pas.

— Après tout, vous craindriez peut-être qu'on ne prévît toujours le dénoûment de chacune de vos histoires, dénoûment qui serait la mort, une tombe ?

— Ce n'est pas cette crainte qui m'arrêterait, car elle n'est pas fondée. Le corps qu'on apporte ici est rarement, quoique victime, le personnage principal, intéressant de l'histoire dans laquelle il figure. Il a été, sans doute, de la mêlée, il a pris part au combat, il est tombé sur le champ de bataille, c'est vrai, mais non comme général ou capitaine, mais souvent comme simple soldat, comme éclaireur sans grade, sans importance. Je passe par-dessus lui pour arriver à l'état-major qui est bien loin de là et qui est le cœur de l'armée. Souvent celui qui n'est plus ouvre une action, entame un drame sublime, dont tous les acteurs sont vivans, et c'est ainsi avec ce mort, je le répète, que je prends les autres, ceux qui se cachent dans les plis du vaste océan de la vie, comme à la mer on prend, avec un lambeau de requin mort, les poissons qui nagent à toutes les profondeurs.

— Ainsi vous pourriez me dire l'histoire simple, touchante ou terrible de tous ceux qui sont ici ?

— De presque tous Mais je ne vous en dirai que quelques-unes, car si j'en sais beaucoup plus que la justice humaine, je dois un peu imiter la justice divine, qui retient ses secrets.

— Chevalier, s'écria le jeune marquis de Saint-Luc, me permettrez-vous encore un doute ?

— Lequel ? celui que nul de ceux dont les restes nous entourent n'est entré ici sans violence ?

— Non pas ce doute, reprit monsieur de Saint-Luc, quoique j'aie encore à cet égard quelques objections à soulever.

— Mais alors, quel doute avez-vous ?

— Pardonnez-moi d'avance.

Le chevalier De Profundis tendit amicalement la main à monsieur de Saint-Luc.

— Je doute que vous puissiez au hasard me dire le secret de telle tombe que je vous désignerai ; car vous comprenez que si c'est vous qui la choisissez...

— Eh bien ! mon ami, indiquez m'en une, répondit le chevalier De Profundis, et je vous convaincrai peut-être de l'erreur de votre doute.

Le marquis de Saint-Luc prit aussitôt le chevalier De Profundis sous le bras, l'engagea rapidement avec lui dans une allée, le poussa sans ralentir le pas dans une autre allée, et arrivés à un endroit touffu, au milieu d'une espèce de labyrinthe, placé au sommet du Père La Chaise, il lui dit en le faisant passer par la voûte d'un bosquet où se trouvait une seule tombe :

— Racontez-moi l'histoire de la personne couchée là, dans ce tombeau.

Ils entrèrent alors dans le bosquet. C'était assurément un des plus gracieux de l'endroit, quoiqu'il y en ait et en très grand nombre de charmans. Il reproduisait, avec les baguettes d'osier et les fils de fer dorés dont il était tressé, la forme du joli tombeau qu'il recouvrait. Il en était l'écrin végétal. L'été devait le rendre encore plus coquet lorsque les clématites, les roses, les volubilis et les fleurs rares dont on devait infailliblement l'orner, couraient dans les petits losanges d'or du treillage. Il n'y avait de vert, au moment où le chevalier De Profundis et le marquis de Saint-Luc y entrèrent, que les deux mélèzes placés à l'entrée, et les quatre cèdres nains plantés à chacun des angles du tombeau, lequel, pour le dire ici, était trop peu remarquable pour que le chevalier sût facilement l'histoire de la personne scellée sous son couvercle, mais assez beau cependant pour ne pas éveiller le souvenir de quelque existence frappée de vulgarité.

On lisait sur la face principale de l'urne funéraire posée sur la tombe :

Ici repose,
Et là-haut existe,
Sous
L'œil de Dieu et dans les bras des anges,
Ses frères,
Lady Flavy Glenmour,
Comtesse de Wisby,
De
Pennmore et de Glendaloug ;
Jeune fille, elle fut dévouée ;
Femme, elle fut digne
Du nom
De son mari, lord Glenmour ;
Si le charme de sa beauté
Fut incomparable
Sur la terre,
Si elle fut surnommée la Perle du lac
Par ses compagnes,
Et
Si ces qualités périssables
Se sont évanouies
Comme
Le brouillard du matin
Aux
Rayons du soleil,
Sa douceur, sa piété,
Sa sagesse,
Ne passero-t pas, tant qu'il y aura
Du respect dans le monde
Pour
Les nobles et les belles âmes.

—

Morte à dix-huit ans, mon Dieu !

—

Flavy ! Flavy ! la moitié de ton cœur,
Ton mari,
Te dit adieu dans le présent,
Et au revoir
Dans l'éternité.
Farewell, adieu ! Farewell, adieu !

—

— Je vous écoute, chevalier, dit le marquis de Saint-Luc.

— Avant de vous dire l'histoire de la personne, dont le nom est gravé sur ce marbre, permettez-moi de vous faire remarquer à l'un et à l'autre côté de son tombeau, et cachées sous l'herbe, deux petites plaques de granit rose qui recouvrent, l'un le corps d'un jeune homme, l'autre celui d'une jeune fille. Regardez.

— En effet, dit le marquis de Saint-Luc en se baissant et en écartant les herbes, elles sont presque invisibles. Pourquoi sont-elles là ?

— Ces trois tombes ne sont qu'une même histoire. Quant à celle-ci, reprit le chevalier De Profundis en sortant une clef de sa poche et en heurtant le couvercle de la tombe en marbre blanc, dont ils venaient de lire la longue et affectueuse inscription, quant à celle-ci, elle ne renferme personne.

— Personne ! dites-vous, chevalier ? Ce tombeau serait vide ?

— Il l'a toujours été.

— Mais lady Glenmour, comtesse de Wisby ?

— Elle n'y est pas.

— Quoi ! elle n'a donc jamais été déposée dans cette tombe ?

— Elle y a passé une nuit.

— Et elle était vivante ?

— Vivante !

— Vous me faites frémir...

— Ecoutez.

FIN DU PROLOGUE.

PREMIÈRE NUIT.

—

MARACAÏBO.

Le chevalier De Profundis commença ainsi :

Une après-midi d'automne, il y a déjà quelques années, et une heure avant le coucher du soleil, les personnes qui traversaient les bois délicieux de Ville-d'Avray, pouvaient entendre une voix qui criait derrière le mur d'un parc : Descendez donc, Tancrède! mais descendez donc! je vous en prie : vous allez tomber.

C'étaient ensuite des éclats de rire sortis d'une poitrine plus mâle, qui se mêlaient à cet ordre sans cesse répété et fort peu obéi.

Hors des murs de ce parc, qui entouraient une propriété magnifique, des paysans s'étaient amassés et attendaient avec curiosité le résultat d'un événement fort simple, et qui pourtant faillit devenir tragique.

Un gros singe (jugez de la valeur de l'événement) s'était échappé du château pour aller se percher sur un des plus hauts et des plus vieux marronniers plantés devant la grille d'entrée, et grimpait malicieusement de branche en branche, à mesure que le jeune homme lancé à sa poursuite cherchait à l'attraper. Il montait, il montait toujours; il avait déjà gagné assez de hauteur pour que les curieux, amassés devant la grille, le vissent aussi bien que les habitans du château. La voix qui avait invité Tancrède à ne pas aller plus loin et à descendre, etait, on le devinait à la fraîcheur de l'organe, celle d'une très jeune femme. Mais Tancrède mettait de l'amour-propre à mener à bonne fin son expédition aérienne : il affrontait, avec une intrépidité vraiment alarmante, les rameaux les plus déliés pour s'emparer de l'orang-outang, car l'animal appartenait à cette famille de singes. Pour comble de raillerie, celui-ci se mit à siffler et à ricaner, en s'élevant encore plus haut. Maracaïbo était dans ses jours de folie.

Tout-à-coup une pierre lancée du chemin effleura le singe, qui n'en tint pas compte; au contraire, il grimaça de plus belle. A l'instant, d'autres pierres assaillirent l'arbre comme une grêle; le feuillage fut déchiré, des branches cassèrent. Malheureusement, Tancrède offrant plus de surface que le malicieux orang-outang, c'est lui qui reçut en plein la bordée, insulte à laquelle le bouillant jeune homme crut devoir répondre avec les projectiles dont il disposait, c'est-à-dire avec les fruits du marronnier. Il en arracha avec colère le plus qu'il put, et il les lança sur la tête de ses nombreux adversaires. De son côté, l'orang-outang ne voulant pas demeurer en reste, imita Tancrède et fit pleuvoir des marrons d'Inde.

Cela devint bientôt un combat acharné des deux parts. Pierres et marrons d'Inde obscurcissaient l'air, et, à travers le bruit de l'action, on distinguait toujours les cris stridens de Maracaïbo, la voix de la jeune femme qui disait avec plus d'instance : Mais descendez donc, Tancrède! et les rires joyeux de l'homme qui était avec elle de l'autre côté du mur.

Cependant le moment vint où la cime de l'arbre étant entièrement dépouillée par le choc violent et répété des pierres, Tancrède fut exposé à un danger sérieux. Chaque coup de pierre l'atteignait; ses mains étaient en sang, ses habits déchirés. Il n'en persistait pas moins avec héroïsme à ne pas céder; et jusqu'à ce qu'il eût saisi l'orang-outang, il voulut rester exposé aux brutalité des paysans. Lorsqu'après bien des efforts il s'en fut emparé, il opéra sa retraite avec calme, s'arrêtant de temps en temps pour braver ses adversaires, et donner le temps à Maracaïbo de les narguer, ce dont il s'acquittait avec le talent particulier à ceux de son espèce.

Tant que Tancrède ne serait pas abrité par le mur, il ne devait pas croire sa victoire complète, et l'événement le lui prouva. Se rapprochant de plus en plus de ses ennemis à mesure qu'il descendait, il fut bientôt presque au milieu d'eux lorsqu'il arriva enfin à la crête même du mur. Avec un peu moins d'entêtement, il se fût promptement délivré de leurs atteintes en se plaçant derrière cet abri; mais il considéra cette manœuvre comme une lâcheté. Debout sur le dos du mur, et l'orang-outang effrontément posé sur son épaule, il défia les paysans qui l'avaient provoqué, battu, ensanglanté. Il faut croire qu'il se permit contre eux, troupe irascible, quelques manifestations outrageuses, car ils lui lancèrent, outre des poignées de sable et de cailloux, les bâtons noueux qu'ils avaient à la main. Tancrède était furieux. Ses cheveux blonds, mouillés de sueur, se hérissaient sur son front en colère; ses yeux, bleus de mer, pétillaient, flamboyaient; sa bouche menaçante apostrophait ses ennemis, qu'il accusait de se mettre cent contre un, et de la seule main qu'il eût de libre, car il tenait Maracaïbo de l'autre, il démolissait le mur qu'il jetait par poignées au visage des paysans. Le col de sa chemise, trempé par l'eau qui ruisselait, qui descendait de ses joues empourprées, pendait en lambeaux; et l'on voyait sa poitrine imberbe palpiter d'émotion.

Ni Bayard, ni Byron, ces deux illustres mutins, n'offrirent jamais, dans leurs enfance colère, plus d'énergie, de résistance et d'intrépidité. Il serait mort à cette place, si la grille ne se fût alors ouverte, et si une jeune dame, fort pâle et fort émue, enveloppée d'un cachemire blanc, n'eût couru vers cette multitude en criant : « Eh! messieurs, prenez donc garde! c'est un enfant que vous allez tuer. » Et se tournant vers Tancrède, elle lui dit d'un ton sévère : « Je vous ai déjà dit de descendre, monsieur; descendez! »

— Oui, madame, répondit Tancrède, qui, interprétant à l'avantage de son obstination et de sa témérité l'injonction qu'il avait reçue, sauta non dans le parc, mais à pieds joints, avec Maracaïbo, sur le chemin même et au milieu des paysans irrités.

Le singe malin et furieux, se jeta aussitôt sur tous les bonnets des paysans, les arracha, les dispersa, les jeta en l'air, en sifflant, en grimaçant, en ricanant, en piétinant.

La jeune dame allait se touver impuissante contre ce nouvel outrage, dont les résultats étaient incalculables, lorsque la personne qu'on avait, tout le temps de la bataille, entendu rire derrière le mur du parc, arriva à pas lents, prit Tancrède par le coude, et le ramena presque de force au château, où celui-ci rentra à la fois vaincu et triomphant. La grille se referma sur les trois acteurs de cette petite scène, et peu après les paysans et les bûcherons, que la nuit allait surprendre, s'en allèrent par les divers sentiers du bois, se demandant comment en France le gouvernement pouvait permettre aux gens d'avoir chez eux des singes si dangereux qu'ils se défendaient quand on les attaquait.

— Êtes-vous fou, dit la jeune lady Glenmour à Tancrède, quand ils furent arrivés devant le château, de vous exposer ainsi à vous faire fendre la tête pour la gloire d'attraper un singe?

— Milady, répondit Tancrède, ce singe est à vous, et c'est votre bien que j'ai défendu et que je défendrai toujours avec ce zèle.

— Que ferez-vous donc lorsqu'il s'agira pour vous de défendre le pavillon anglais, — quand vous serez capitaine?

— Je ne ferai rien de plus, madame, et je sauverai le drapeau comme j'ai sauvé cet ourang-outang.

— Tancrède, vous êtes un enfant : allez dans votre chambre, et priez le docteur Patrick de visiter vos blessures; j'espère qu'elles ne sont pas graves.

— Avec la permission de milord et de milady, reprit Tancrède, je ne consulterai pas le docteur Patrick, mais je me laverai le visage avec un peu d'eau, de poudre à canon et de vinaigre.

— Comme il vous plaira, dit lord Glenmour, en offrant le bras à sa femme pour rentrer au château et passer dans le salon qui s'ouvrait sur le parc.

Tancrède s'en alla d'un autre côté.

Cette scène avait visiblement affecté les nerfs délicats de lady Glenmour, car elle ne fut pas plutôt entrée au salon qu'elle se laissa tomber dans un fauteuil et qu'elle demanda

de l'air. Son mari se hâta de pousser le fauteuil près d'une porte-croisée.

— Vous trouvez-vous mieux, milady? lui demanda-t-il au bout de quelques minutes de silence. Voyez comme le parc est beau ce soir. Nous n'avons pas joui depuis longtemps d'une aussi douce soirée.

— Je suis mieux, répondit lady Glenmour, en soulevant à peine ses paupières chargées de langueur. En effet, la soirée est magnifique. Oui, le parc est beau... Mais Richemond! mais Windsor!... Oh! pardon, milord.

— Vous y songez toujours? C'est le ciel pour vous, reprit lord Glenmour.

— J'oublierai ces splendides demeures si vous le voulez.

— Je ne veux que votre bonheur, milady. Puissé-je un jour réaliser cette prétention! Je prévois que cela sera difficile..

— Pourquoi cela, milord? demanda lady Glenmour, en appelant du bout de son gant Griff-Graff, son épagneul, admirable king-charls's qui sortit d'une corbeille de satin pour obéir aux ordres de sa maîtresse.

— Comment vous rendre les royales distractions auxquelles vous vous livriez auprès de la souveraine dont vous partagiez les goûts et presque l'autorité? Le mariage le plus heureux a des ressources trop bornées pour rendre à la comtesse de Wisby, demoiselle d'honneur de la reine, les plaisirs qu'elle goûtait dans ce haut rang, mais qu'il faut bien un jour quitter quand on n'épouse pas tout-à-fait un souverain.

On sent l'ironie qui perçait sous le velours de ce langage.

— Et qu'on quitte sans regret, milord, quand on a l'honneur de devenir votre femme.

Le king-charles's sauta sur les genoux de sa maîtresse.

— Vous êtes trop indulgente, mais j'espère que cette indulgence ressemblera un peu plus à la vérité dans quelques années. Six mois de mariage ne sont qu'un essai plus ou moins heureux de ce que peut un mari, jaloux d'occuper le cœur de sa femme.

— Cet essai, milord, suffit amplement, croyez-moi.

— Si vous voulez que je vous croie, madame, dit lord Glenmour, en prenant respectueusement la main de sa femme, ne répétez pas votre éloge, je m'en sens trop indigne.

Milady sourit, mais d'une manière si ambiguë, qu'il eût été impossible de dire si elle était ou non de l'avis de son mari.

Lord Glenmour se leva ensuite, alla vers une des croisées latérales du salon et l'ouvrit.

— Regardez, milady.

De cette croisée on apercevait la grande pièce d'eau.

Lady Glenmour poussa un léger cri d'étonnement.

— Le yacht de la reine!

— Il est exactement semblable à celui de la reine, dit lord Glenmour, en montrant à sa femme un petit bâtiment d'une élégance et d'une légèreté exquises, doré comme un trône, chamarré de sculptures, construit en forme de cygne et armé de six canons de bronze.

Lord Glenmour agita son mouchoir, et à l'instant même le yacht glissa sur ses roues; la fumée sortit du tuyau, et il parcourut en tous sens la pièce d'eau, en faisant feu de ses petits sabords. Les matelots criaient du haut des vergues; « Vive lady Glenmour, comtesse de Wisby! » Le capitaine du yacht, c'était le jeune Tancrède, qui, ayant déjà oublié ses blessures, saluait avec son chapeau sa souveraine bien-aimée.

— C'est charmant! dit lentement lady Glenmour en cessant tout-à-coup de regarder cette merveille; et comme si elle fût fatiguée de la voir, elle reprit son attitude molle et dédaigneuse.

— Ce n'est que la politesse d'un capitaine de frégate, reprit Glenmour. Mais pendant mon absence, elle vous aidera à penser à moi; vous vous promènerez quelquefois sur l'eau.

— Vous comptez donc toujour partir?

— Oui, milady. Ma permission expire bientôt Pour obtenir une prolongation de congé, je suis obligé d'aller à Londres soumettre ma demande à l'amirauté; elle l'exige. Je partirai cette nuit..

— Vous irez sans doute à la cour?

— Présenter vos hommages et les miens à la souveraine, et remettre vos lettres de bon souvenir aux amies que vous y avez. Vous ne me demandez pas à m'accompagner?...

— Je sais milord que vous me refuseriez.

— Cependant... milady...

— Je prierais, que vous refuseriez encore.

— Vous, prier! Vous ordonnez ici.

— Pourvu que je n'ordonne pas de quitter ce château que j'ai pour prison.

Feignant de n'avoir pas entendu, lord Glenmour sonna et fit un signe au valet de chambre qui se présenta. Celui-ci comprit et se retira aussitôt.

— Pendant mon absence, que ferez-vous, milady?

— Je penserai à votre retour, répondit froidement lady Glenmour.

— Qui sera prompt, je l'espère.

— Personne ne le souhaite plus que moi.

Lord Glenmour baisa avec respect la main de sa femme.

Un bruit se fit entendre tout-à-coup sur la pelouse, et à l'instant un cheval d'une beauté rare, d'un noir éblouissant, parut, conduit par un domestique indien. C'était un cheval nedji de la plus incontestable légitimité. Il était fin et souple comme l'acier, mais d'une impatience, d'une vivacité terribles. Jamais ses quatre pieds ne touchaient à la fois la terre qui semblait être du feu pour lui, tant il bondissait, caracolait, décrivait des écarts et se soulevait en suspendant à son mors le domestique effrayé, qui ne se tirait pas toujours heureusement de ces violentes secousses. Nul n'avait encore osé le monter, pas même lord Glenmour, un des plus renommés cavaliers de l'Angleterre. L'âge seul et une longue résidence dans nos climats humides parviendraient peut-être à le dompter. Nedji, car on lui avait donné le nom de son espèce si recherchée, était, comme tous les phénomènes, plus propre à briller qu'à servir.

— Mais on dirait, s'écria lady Glenmour, que c'est un des trois chevaux envoyés à la reine d'Angleterre par le pacha d'Aden?

— C'est un de ces trois chevaux, milady.

— Vraiment! et comment l'avez-vous eu?

— Le groom de la reine a dit qu'il s'était échappé de l'écurie et qu'on ne l'avait plus retrouvé. Pendant qu'il faisait ce mensonge...

— Que vous devez avoir acheté très cher...

— Comme tous les mensonges. Il n'y a que la vérité qu'on a pour rien.

Pendant qu'il faisait ce mensonge, on embarquait au milieu de la nuit le cheval Nedji sur la Tamise, et il voguait ensuite vers le Havre.

— Voilà une galanterie...

— Vous plaît-elle? c'est l'essentiel.

— Comme tout ce qui vient de vous, milord, répondit lady Glenmour avec la même impassibilité polie qu'elle avait montrée jusque-là. Mais, reprit-elle en arrangeant les plis de sa robe de soie grise, vous ne m'avez pas encore dit, milord, pourquoi vous ne vouliez pas m'emmener avec vous à Londres.

Lord Glenmour avait cru ne plus voir revenir la même question.

— Votre santé, milady?

— Ma santé... mais je ne suis pas malade, et je ne sache pas que jamais l'air natal ait nui à personne.

— Le voyage...

— Trente-six heures de voyage... pour la femme d'un capitaine de frégate. En vérité, vos raisons...

— La lune de miel qu'il est d'usage de passer hors de l'Angleterre...

— Combien de quartiers ont donc vos lunes, milord? Voilà six mois que nous sommes mariés... car nous sommes bien mariés...

— Le doute de votre part...

— Est des plus impossibles, milord, pour moi surtout, puisque pour devenir votre femme, j'ai dû vous enlever sur

la route de Brighton et vous emmener avec moi en France où vous avez eu la loyauté de m'épouser.

Le sourire moqueur qui accompagna cette dernière phrase fit brusquement lever de sa place lord Glenmour.

— Milady... cette plaisanterie...

— Ce n'est pas une plaisanterie...

Le capitaine Glenmour fit quelques pas dans le salon afin de dissimuler son trouble.

— Que voulez-vous dire, milady? car... je ne devine pas le sens de cette énigme...

— Mon Dieu! ce n'est pas une énigme; c'est un article de journal...

— Un journal!

— Celui de la cour, où tout est officiel.

— Jusqu'au mensonge, répliqua lord Glenmour, qui prévoyait vaguement quelque terrible attaque.

— Voyez plutôt, milord, ajouta la comtesse sans affecter plus d'émotion qu'elle n'en avait montré depuis le commencement de cet entretien. Elle se leva à son tour, alla avec son king charles's endormi sur le bras à sa table à ouvrage, et prit dans un tiroir un numéro du journal de la cour qu'elle remit à son mari : — Lisez, milord... c'est là... à cette page...

Cachant son désappointement, lord Glenmour lut avec un calme horriblement forcé, la page désignée.

Pendant ce temps, lady Glenmour regarda dans la petite glace enchâssée derrière la boite de sa montre, si sa coiffure du soir n'avait souffert aucune altération.

LA SOCIÉTÉ DES DANGEREUX.

Lady Flavy Glenmour était une des plus belles et des plus jolies femmes de l'Angleterre, et on le croira sans peine si l'on veut se souvenir que les reines d'Angleterre ont pour habitude de s'entourer (surtout quand elles ne sont pas encore mariées) des demoiselles les plus distinguées de leur royaume par la naissance et la beauté. C'est le choix dans le choix. Lady Glenmour, brune comme une Vénitienne du Véronèse, avait des cheveux d'un noir doux et onctueux, couronnant son front de comtesse et descendant en grappes sur ses joues de dix-huit ans. Son regard long et fier se perdait quelquefois dans une magnifique indifférence; moins qu'une reine, plus qu'une femme, elle brillait à travers une sphère d'idéale grandeur. La supériorité du sang, qui ne peut pas plus se nier que la conscience et l'honneur dans l'ordre moral, éclatait dans la perfection exquise de son profil. Il résumait toute la noblesse de ses aïeules. L'œil qui l'admirait volait quelque chose à la sensualité du tact en posant son rayon sur ces lèvres d'un rose chaud et vaporeux. Son cou ondoyant, ses épaules, ses bras étaient si fermes et si éclatans de jeunesse, que la soie et la dentelle qui les touchaient semblaient avoir une âme et les caresser de leur contact, de leurs plis et de leurs couleurs. Lady Glenmour était grande, belle, mais sans cet excès de majesté qui tue le désir, qui donne trop au respect pour ne pas ôter à la grâce. Par une illusion, par un prestige qui ne s'expriment pas avec les mots beaucoup trop exacts de la langue parlée, on éprouvait, en voyant sa poitrine blanche et demi-voilée, l'émotion suave et chaste que fait naître une corbeille pleine de fruits et de fleurs qu'on vient de cueillir. Ce qui aurait donné un prix extraordinaire à tant de charmes, c'eût été l'éclair de la passion courant dans ces cheveux, éclatant dans ces yeux, circulant dans ces veines, s'allumant sur ces lèvres, faisant battre ce cœur de dix-huit ans. Malheureusement, ou heureusement peut-être, lady Glenmour n'était jusqu'ici qu'une belle statue de rose et d'ébène, que Pygmalion avait animée, mais sur le front de laquelle il avait oublié de déposer le baiser mystérieux. La Galathée anglaise marchait, elle respirait, elle parlait, mais elle ne vivait pas, car elle n'aimait pas.

L'absence de cette passion donnait peut-être à son corps la langueur dont il semblait frappé comme d'une maladie mortelle. Lady Glenmour, avec cette vive exubérance, toute de jeunesse et de santé, ne marchait presque pas; si elle sortait à pied, c'était pour aller jusqu'aux premiers gradins gazonnés du parc, qui commençait au-delà de la pelouse, c'est-à-dire à trois cents pas environ du château. Assise dans son fauteuil, elle lisait pendant les heures du jour où elle ne recevait pas, ou bien elle faisait de la musique à son piano. Son plaisir... elle ne paraissait avoir aucun plaisir, pas même celui de se savoir belle, admirée; grand avantage qu'ont les femmes sur les hommes qui ne sont pas femmes.

L'article du journal de la cour était ainsi conçu :

« Un membre de la fameuse affiliation des *Dangereux* vient » d'être enlevé sur la route de Brighton à Londres par la » belle comtesse de Wisby, aujourd'hui lady Glenmour. On » ne croirait pas à un pareil événement si l'on ne savait les » prodigieux succès de ces messieurs. Du reste, un bon ma» riage contracté à Calais dans la chapelle protestante a ra» tifié et fait pardonner cette folie romanesque d'une des » plus nobles et des plus jolies demoiselles d'honneur de la » reine. »

Quand lord Glenmour eut achevé cet article, il dit en rendant le journal à sa femme :

— On ne peut empêcher les journaux de dire ce qu'ils veulent.

— Milord, il ne s'agit pas, s'il vous plaît, de la moralité des journaux, mais de la mienne. Vous ai-je enlevé? demanda-t-elle d'un ton qui confondit lord Glenmour. Je tiens à le savoir...

— Non, milady... vous le savez bien...

— Mais alors?...

— Une pareille absurdité ne se réfute pas...

— Cependant, milord, tout n'est pas absurde dans cet article...

— Tout!...

— Non, milord, répliqua lady Glenmour.

— Votre assurance...

— Ne faites-vous pas partie de la fameuse société?

— De quelle société?

— De celle que cite le journal de la cour, de la fameuse société des *Dangereux*.

— Moi?

— Vous-même...

— C'est le journal qui le dit.

— C'est moi, milord, qui l'affirme.

— Qui a pu vous dire?...

— Écoutez-moi, milord. Un soir, j'étais du cercle de la reine, vous y vîntes présenté par votre amiral : on dansa; deux fois vous m'offrîtes d'être mon cavalier. En reprenant ma place, je lus, écrits au crayon sur la monture d'ivoire de mon éventail, ces mots : « Prenez garde! comtesse Wisby, l'homme avec lequel vous avez déjà dansé deux fois est un *Dangereux*. »

— Quelle folie! dit sans trop savoir ce qu'il disait lord Glenmour, occupé à tordre sourdement, avec rage, dans le fond de son gousset, une chaîne d'or d'un travail précieux qu'il avait projeté de donner comme un troisième cadeau à sa femme.

— M'a-t-on trompée? Votre parole de marin?

— Non... milady!... Mais quel rapport y a-t-il entre mon voyage à Londres et mon affiliation à ce club d'hommes de plaisir, d'élégance et de luxe?

— Et d'intrigues galantes, ajouta lady Glenmour. Mais écoutez-moi encore, milord. Le surlendemain, je voulus savoir ce que c'était que cette étrange société...

— Et l'on vous a appris?... demanda avec une fausse indifférence lord Glenmour.

— Ceci, milord; que vous formiez une association de trente membres; que pour faire partie de cette association quand se présentait une vacance, il fallait d'abord prouver qu'on était noble au moins depuis deux siècles. Est-ce exact, milord?

— C'est exact, milady... Qui donc a pu faire mettre cette nouvelle dans le journal de la cour? pensa lord Glenmour.

— Jouir de deux cent mille francs de rente et n'avoir ni

moins de dix-huit ans ni plus de trente... Est-ce vrai?

— Oui, milady... et c'est tout .. Revenons à mon départ.

— Ce n'est pas tout, reprit lady Glenmour. Il faut encore, pour être admis dans cette société, avoir eu deux duels... être brave enfin, et passer dans l'opinion publique pour l'un des hommes les plus séduisans de l'Angleterre.

—Cette dernière clause n'est pas de rigueur, milady, puisque vous voulez que j'aie fait partie de cette association...

— Et dont vous faites encore partie...

— Non, milady, et vous allez savoir pourquoi...

— Auparavant, permettez-moi d'achever, interrompit lady Glenmour, sans rien perdre de son flegme superbe. Son but est celui-ci...

— Ah! vous savez aussi le but de cette association.... dit lord Glenmour mis à la plus cruelle des tortures, et cassant par petits morceaux la chaîne d'or qu'il avait dans le gousset.

— Que saurais je sans cela?

— Vous avez été bien instruite...

— Parfaitement, milord; le but de cette association, le voici : chaque associé doit exercer une séduction si impérieuse sur le cœur des femmes, qu'il faut qu'elles avouent leur amour les premières; au contraire, je crois, de ce qui s'est passé jusqu'ici. Il est défendu de triomper à moins. Ils ne doivent jamais dire qu'ils aiment, mais si fort se rendre aimables, irrésistibles, ou par leur beauté, ou par leur éloquence, ou par leur esprit, ou par leur adresse, ou par leur subtilité et leur connaissance du cœur des femmes, qu'aucune d'elles ne puisse échapper à leur domination. Celui qui déroge à ces conditions, qui réussit par d'autres moyens, est déclaré traître à l'ordre et exposé à toutes les vengeances de ses confrères, qui sont nécessairement très puissans, puisqu'ils sont pris dans les hautes classes de la société anglaise, jeunes pairs, jeunes membres du parlement, jeunes officiers supérieurs dans l'armée de terre et de mer...

— Vous voyez encore, dit lord Glenmour, que cette condition de ne réussir qu'avec les moyens difficiles, énumérés par vous, n'est pas toujours imposée aux membres de cette association, puisque de nous deux, milady, c'est moi qui ai été bien formellement le premier à vous dire que je vous aimais...

— Vous avez voulu m'épargner, milord, au risque d'avoir pour ennemis mortels tous les membres du club des *Dangereux*.

Ce trait parti comme naturellement des lèvres aristocratiques de l'admirable lady Glenmour, alla droit au cœur de son mari, et y vibra si longtemps, qu'il en demeura presque anéanti.

— Voilà, reprit-elle avec son calme inaltérable, l'esprit et le but de l'association des *Dangereux*. Et compte-t-elle beaucoup de triomphes, demanda-t-elle, outre le vôtre?

— Oui, milady.

On devine comment dut être prononcé ce oui... La chaîne d'or était hachée en vingt morceaux.

— On dit que le jeune lord Dixon a remporté de belles victoires sur notre sexe?

— On le dit, milady.

— Que le marquis de Wallace...

— Aussi, milady.

— Et que le comte de Madoc...

— C'est le plus terrible de tous.

— Le plus séduisant, vous voulez dire.

— Je l'entends ainsi, milady, reprit lord Glenmour, qui avait changé de couleur quand sa femme avait prononcé au hasard, entre vingt autres, le nom du comte de Madoc.

— Qu'a-t-il fait de si extraordinaire, dites-moi, je vous en prie, dans ce genre de conquêtes?

— Tout ce qu'il a voulu, je vous assure; et vous savez, madame, qu'on n'est jamais fat pour le compte d'autrui...

— Ainsi vous croyez, milord, que s'il l'eût voulu, il aurait pu triompher de lady Bray, si belle, mais si sévère?

— Oui, milady, répondit Glenmour, accablé et troublé à la fois de la durée de ce réquisitoire fait froidement, et que venait encore assombrir le nom du comte de Madoc.

— Et qu'il serait pareillement vainqueur de la fierté de lady Halley?

— J'en suis sûr, répondit plus rapidement encore lord Glenmour, pressé d'en finir avec le supplice qu'il endurait.

— C'est donc un Adonis, un Richelieu, un Lovelace, que ce comte de Madoc? Dépeignez-le-moi, je vous prie... demanda avec quelque animation lady Glenmour.

— Je n'ai aucun talent, milady, pour ces sortes de descriptions pittoresques...

— Son caractère du moins?...

— Le comte de Madoc, madame, est d'un caractère fort doux, très réservé, très digne; c'est une nature fine, tranquille, froide...

— Je ne l'aurais jamais cru... mais alors vous avez quelque ressemblance avec lui?...

— Sur ce point... peut-être, répondit lord Glenmour qui finissait de réduire en poussière la chaîne d'or renfermée dans son gousset.

— Est-il gai?...

— Très sérieux, au contraire.

— Cause-t-il avec esprit?

— Oui, madame, mais il cause très peu.

— Mais comment séduit-il alors?

— C'est son secret, madame... et non le mien...

— Vous avez raison...

— Après tout, milady, reprit lord Glenmour, cherchant à clore le propos de quelque manière que ce fût, il ne faut pas que les gentilshommes qui font partie de ce club se trompent souvent, car celui qui échoue une fois n'en est plus membre.

— Et avez vous beaucoup renvoyé de membres jusqu'ici?

— Aucun.

— Vous m'effrayez, milord.

— Pour qui?

— Pour vous... Qui me dit que vous n'irez pas encor exercer votre pouvoir fascinateur?

— Tantôt, quand vous m'avez interrompu, j'allais vous dire...

— Quoi, milord?

— Que tout membre qui se marie avant trente ans...

— Est mis à mort?

— Non, madame; mais il cesse de faire partie de l'association des *Dangereux*. Ainsi j'en suis naturellement exclu maintenant...

— Vous me rassurez un peu, milord, et vous me donnez l'explication de votre singulier refus de m'emmener à Londres avec vous. Cette explication, la voici...

Mais la phrase de lady Glenmour resta suspendue : la porte du salon s'ouvrait.

C'était la charmante Paquerette qui, selon l'usage, apportait, sur un plateau de cristal de Bohême, les deux glaces qu'elle avait l'habitude d'offrir chaque soir à lord Glenmour et à sa femme.

Madame prit le verre où était sa glace, et Paquerette alla ensuite présenter le plateau à lord Glenmour.

La jeune femme de chambre que lady Glenmour elle-même avait appelée Paquerette, à cause de sa grâce virginale et de la pureté toute villageoise de son visage, était la fille d'un habitant du pays de Galles, où la comtesse avait été nourrie. Paquerette, fort triste depuis quelque temps, était si émue ce soir-là, qu'elle ne s'aperçut pas de l'accident que sa distraction venait de causer.

— Qu'avez-vous donc, Paquerette? lui demanda lord Glenmour.

— Moi, milord?...

— Vous ne remarquez pas qu'il n'y a plus rien dans ce verre? La glace est tombée sur le plateau, tant vous l'avez maladroitement porté.

— Oh! pardon, milord.

— Remportez cela, mon enfant.

— Milord, excusez-moi, une autre fois...

— C'est bien...

Paquerette s'en alla rouge et pâle à la fois comme une cerise anglaise, en tenant toujours collée entre le plateau de

cristal et sa main qui la soutenait, une lettre qu'elle avait projeté de remettre à lord Glenmour, et d'où venait toute sa distraction.

Dès qu'elle fut sortie, Paquerette reprit la lettre de dessous le plateau, et en la glissant dans la poche de son tablier de satin rose, elle dit en soupirant : — Allons, je n'aurai pas ce courage... pourtant, mon Dieu !...

Paquerette descendit ensuite l'escalier voûté qui menait aux cuisines du château et au jardin.

— Je vous disais, milord, reprit imperturbablement lady Glenmour, que j'avais la clef de votre refus de me conduire à Londres avec vous. Oui, vous avez fait croire aux membres du club que je vous avais enlevé sur le chemin de Londres à Brighton, et vous craignez naturellement que je donne un léger démenti à cette invention... Eh bien ! milord, je sauverai votre cher amour-propre... aux dépens du mien... soit, je veux bien passer pour vous avoir enlevé... mais c'est à la condition que vous m'emmènerez à Londres avec vous.

— Milady, répondit avec un pénible effort lord Glenmour, vous avez été bien instruite, je ne le nie pas. La cour a une police qui ne la trompe jamais. Je vous jure seulement que je ne suis pour rien dans l'article mensonger du journal de la cour.

— Je vous crois, milord... mais j'irai à Londres...

— Je ne devine pas quelle personne amie ou ennemie a pu chercher, dans un intérêt quelconque, à présenter mon mariage comme la suite d'un enlèvement pratiqué sur ma personne.

— Je vous crois, milord... mais...

— S'il m'est impossible de vous emmener avec moi à Londres, ce n'est pas de peur que vous démentiez ce fait bizarre, inventé à plaisir ; mais n'y allant que pour obtenir une prolongation de congé... afin de pouvoir rester plus longtemps près de vous...

— Enfin, vous ne voulez pas, je le vois, que je vous accompagne à Londres... Eh bien ! milord, je resterai, dit lady Glenmour avec une résignation qui allait presque jusqu'au contentement. Et combien serez-vous de temps absent ? demanda-t-elle avec la même indifférence glacée.

— Je l'ignore, milady; cela dépendra de l'amirauté, lui répondit lord Glenmour avec la même impassibilité, en la saluant et en se dirigeant vers la porte de son cabinet.

— Milord n'oublie pas que c'est aujourd'hui samedi, et que je reçois ce soir.

— Non, milady, répondit lord Glenmour, en répétant plus froidement encore son salut.

La double porte du salon se ferma.

Lady Glenmour posa la main sur son cœur, laissa tomber sa tête sur sa poitrine émue, et dit avec un affreux désenchantement ce qu'elle s'était dit fort souvent déjà :

— Mon Dieu ! oh ! mon Dieu ! c'est donc cela le mariage !

A ce point de la narration, le chevalier De Profundis s'arrêta et dit au jeune marquis de Saint-Luc, dont l'attention se partageait depuis quelques minutes entre l'histoire qu'il écoutait et une petite lumière qui, sortie de la petite chapelle d'un tombeau, parvenait jusqu'à eux :

— Cette lueur vous inquiète... Vous voudriez savoir...

— Vous avez deviné mes préoccupations, monsieur le chevalier. Si, sans trop interrompre votre récit, vous pouviez m'apprendre quelle pieuse douleur a allumé cette lampe funéraire... Ce doit être bien triste...

— Bien triste et bien bouffon à la fois...

— Bouffon ! Comment cela?

— Bouffon à cause de la personne scellée dans cette tombe somptueuse et à cause de la personne qui l'a élevée.

— C'est sans doute une femme qui a pris le soin de la faire construire et de l'éclairer de cette lampe constamment entretenue?

— Vous avez deviné.

— Une femme qui pleure son amant, n'est-ce pas ?

— Vous avez encore deviné.

— Mais en quoi alors, chevalier, cela peut-il être bouffon?

— Vous le saurez comme moi, si vous voulez permettre que je continue mon premier récit. L'histoire que je racontais et celle que vous désirez savoir en ce moment se confondent par un de ces hasards qu'il ne faut pas trop s'étonner, je vous préviens, de rencontrer dans l'endroit où nous sommes ; comme tôt ou tard tout vient ici, les rencontres y sont très faciles, très naturelles.

— Alors continuez, je vous en prie, chevalier, ma curiosité redouble...

Le chevalier De Profundis fit un geste de remerciment et reprit ainsi :

LE MASQUE TOMBE.

A peine lord Glenmour fut-il dans son cabinet, magnifique pièce de travail peuplée de bronzes antiques, car il avait de la science et du goût, et tapissée des plus vieux Aubussons qui soient en France, qu'il lança avec violence une chaise contre le lustre, dont il secoua la gerbe de cristaux et de bougies. Sa colère s'en prit à tout ce qui tomba sous sa main : il froissait les papiers, brisait les marbres et foulait aux pieds les oreillers de son riche divan en brocard de Perse. C'est que l'homme du salon, le jeune homme modeste, timide et parfaitement convenable, qui osait à peine élever le regard et la voix devant sa femme, avait fait place tout-à-coup à une véritable tempête en chair et en os.

Ce changement brusque, cette révolution de caractère, d'humeur, d'organisation, d'individualité, offrait quelque chose d'incompréhensible, d'effrayant. Un autre homme semblait être sorti du premier par l'effet d'un coup de tonnerre. Les jurons même qui ne s'échappent des lèvres courroucées de l'officier anglais qu'en pleine mer, et pendant l'orage, se pressaient dans la bouche en feu de lord Glenmour.— Est-il possible d'en faire davantage pour une femme, disait-il en se frottant les mains avec rage, et d'en recevoir moins de preuves d'amitié, de reconnaissance ? Quelle écrasante impassibilité ! Oh ! femmes de cour, véritables laques de Chine, vernies et dorées à la surface et de bois sec au dedans! On a dit beaucoup de mal de vous, mais qu'on est au-dessous encore de la vérité ! Ce que vous avez dans la tête, c'est l'ennui de toutes choses, même des meilleures ; ce que vous avez dans le cœur, c'est le vide où rien n'habite, ni l'amour, ni la haine, ni la douleur, ni la pitié. J'ai cru un instant m'en faire aimer en changeant mon caractère de bronze, en le démontant pièce à pièce comme un meuble qu'on transporte ! Que j'ai bien réussi ! Depuis six mois elle a toujours été pour moi ce que je viens de la voir à présent ; belle, oh ! oui, très belle, mais froide comme un acier dont elle a le brillant et la dureté. A-t-elle souri à un de mes présens? Pourtant que ne m'ont-ils pas coûté ! murmura-t-il avec une larme de rage dans les paupières. Oh ! qu'une autre femme eût été orgueilleuse ! que de sourires ! que de chauds remercimens ! Elle, rien ! Elle a joué avec son chien, avec son éventail, avec les plis de sa robe, et ne m'a pas fait l'aumône d'un : Merci. A-t-elle du moins exprimé le moindre regret à la nouvelle de mon départ pour Londres, à la nouvelle de notre première séparation ? Aucun. Elle a attendu ce moment pour m'effrayer de la révélation de ce numéro de journal qu'elle gardait avec soin, de cet article écrit par le comte de Madoc, je n'en ai pas douté, je n'en doute plus. Elle m'a étendu alors sur un gril et puis elle m'a fourné et retourné sur les charbons avec le bout de son éventail. Oui, cet article, répondit lord Glenmour, ne peut être que du comte de Madoc. Je m'attendais à quelque impertinence de sa façon, mais non à celle-là ! Elle est bien de lui. Enfin, aimé ou non de lady Glenmour, il faudra qu'une fois à Londres, puisqu'un ordre de l'amirauté m'y appelle, je remonte de recherche en recherche à l'auteur de ce trait. Tout cela ne serait rien et je finirais bien par oublier le comte de Madoc et le dernier coup de poignard qu'il vient de me porter, si j'étais aimé de Flavy. Aimé ! est-ce qu'elle aime quelque chose ? Je pourrais bien la punir de son dédain en l'embarquant sur ma frégate et en l'emmenant avec moi aux Indes. Il faudrait bien alors

qu'elle changeât. Si du moins elle me haïssait! je pourrais m'emporter contre elle, l'accabler, la briser... oui la briser comme j'ai pulvérisé cette chaîne d'or! s'écria lord Glenmour en en jetant les morceaux dans la cheminée; mais elle ne me hait même pas. Je ne puis croire pourtant que c'est pour me faire peur qu'elle m'a parlé du comte de Madoc, et qu'elle m'a obligé à répondre à toutes ses questions sur lui. Non! oh! non. Lady Glenmour n'a jamais vu le comte; elle en parle parce qu'elle en a entendu parler à la cour où l'on parle de tout, mais elle n'avait aucune intention... Quelle intention?... Celle de me rendre jaloux du comte?... Non, non, non! répéta trois fois Glenmour avec une terreur rentrée... Ce n'est qu'extraordinaire, voilà tout. Le nom du comte est venu sur ses lèvres comme les noms de Wallace et de Dixon, membres comme lui, comme moi, du club des *Dangereux*. Du reste, je vais écrire aussi ou plutôt faire écrire au journal de la cour pour qu'il annonce que je me suis retiré avec ma femme aux environs de Lisbonne, et si c'est lui, si c'est le comte de Madoc qui a inséré cette note, il sera joué à son tour. Du reste il doit être en ce moment à Venise avec Mousseline, car je l'épie aussi; on l'observera mieux encore, s'il le faut... Tenez-vous tranquille, comte!

Ému jusqu'à trembler comme un homme ivre, lord Glenmour sonna. Il dit au domestique qui se présenta :

—Monsieur Tancrède, faites venir monsieur Tancrède.

— Pardon, si je vous interromps, dit le marquis de Saint-Luc au chevalier De Profundis, vous venez de citer une jeune femme que je connais beaucoup, du moins de réputation.

— Vous voulez parler de Mousseline?

— Précisément. Elle a beaucoup aimé, — si ces femmes-là peuvent aimer, — mon ami le major de Morghen.

— C'est très exact, monsieur le marquis, et ce major de Morghen s'est fait tuer en duel pour elle.

— Un loyal caractère.

— Vous ne l'avez pas beaucoup connu?

— Beaucoup! Me dites-vous cela parce que je le loue?

— Oui, monsieur le marquis, je le dis dans cette unique intention.

— Cependant... il est vrai que je ne l'ai guère connu qu'au jeu. La dernière année de sa vie, je lui ai gagné, par parenthèse, cent mille francs.

— Gagné! Gagné! il faut s'entendre sur ce point.

— Que voulez-vous dire, chevalier?... Mais je les crois loyalement gagnés...

— Monsieur de Morghen a voulu vous les laisser gagner... Dites cela plutôt.

— Vous plaisantez?

— Non! monsieur le marquis.

—Ceci, monsieur le chevalier, exige, vous en conviendrez, un éclaircissement que je vous prie de me donner.

— Plus tard.

— Soit, mais je le désire instamment.

— Vous l'aurez, c'est trop juste.

Le marquis de Saint-Luc, qui croyait n'être que simple auditeur en écoutant les souvenirs du chevalier De Profundis, devint tout-à-coup profondément soucieux... il se trouvait, par le hasard d'une connaissance au jeu, partie intéressée dans l'histoire qui se déroulait devant lui. Il commença à sentir la justesse des paroles du chevalier De Profundis, quand celui-ci lui avait dit en commençant : « Si l'on savait comme moi à quel point les vivans et les morts se tiennent, combien de fils galvaniques lient la ville silencieuse où nous sommes à la ville incommensurable qui, dans quelques heures, va s'éveiller à nos pieds, on se dirait peut-être : *Les vivans sont ici.* »

Il se remit à écouter avec plus d'attention, si c'est possible, son étrange compagnon, qui reprit en ces termes :

Lord Glenmour profita de l'intervalle de temps qui le séparait du moment où Tancrède allait venir pour se remettre de la secousse violente qu'il avait imprimée à ses idées, et pour donner aux traits de son visage leur calme habituel. Sa volonté agit fortement, et les flots de la colère se retirèrent peu à peu; ils s'amassèrent au fond de son cœur. Bientôt il redevint ce qu'il était auparavant : un jeune homme de vingt-quatre ans, d'une sérénité de prince, d'une taille flexible et riche, d'un visage fier et gracieux à la fois, aux cheveux blonds-noirs, d'un reflet métallique comme l'air de la mer les fait quand il exerce son action incisive sur les cheveux blonds. Le jeune capitaine de frégate avait les yeux d'un bleu hardi, allumés derrière une grille mouvante de longs cils qui en triplaient le jeu et la puissance. On y lisait l'autorité entraînante, fatale, qui lui avait valu le droit de figurer au nombre des membres fameux du club des *Dangereux*, à côté des Hudson, des Paget, des Wallace, des Dixon et des Madoc.

Il offrait à un degré merveilleux ce qui constitue les belles races d'hommes : une anatomie dégagée, les ailes du nez frémissantes, les mains sèches et fines, les pieds à dos voûté; ses dents brillaient comme celles d'un Ethiopien derrière des lèvres d'une sinuosité spirituelle, qu'ombrageait un serpent bleuâtre, une moustache de femme brune. Il s'habillait divinement bien, c'est-à-dire sans prétention et d'après la théorie du célèbre Brummel, de manière à traverser à pied en grande tenue la ville de Londres sans se faire remarquer. Une fleur ne porte pas plus aisément sa corolle, un diamant son éclat, le soleil sa clarté. Tout était art en lui, mais d'un art devenu une seconde nature par la perfection de l'ensemble. Ses habits peu bruyans, son linge exquis, sa chaussure fine comme de la chair, avaient le moelleux de la belle peinture flamande. Enfin, tout ce que l'homme peut obtenir de la fusion de la nature la plus généreuse et de la civilisation la plus raffinée, se réunissait en lui pour plaire par l'impression soudaine et par l'attention réfléchie : il méritait, on le voit, d'appartenir à l'association des Dangereux, dont personnellement il n'avait que trop justifié le but. Lui et le comte de Madoc, que nous savons à Venise avec Mousseline, étaient les représentans les plus glorieux de cet étrange club. Il reste à dire comment lord Glenmour, si lancé dans le monde du faste, du bruit et de l'intrigue, était devenu l'époux silencieux de la comtesse de Wisby, qui paraissait si peu touchée de sa rare beauté, et si peu avoir été accessible, en s'unissant à lui, à l'effroi qu'il causait sur les cœurs à titre de Dangereux.

Tancrède entra dans le cabinet de lord Glenmour.

Celui-ci lui dit aussitôt : — Tancrède, je pars cette nuit...

— Votre seigneurie m'emmène-t-elle?

— Non. Je me rends à Londres pour demander une prolongation de congé que l'amirauté exige que j'aille solliciter en personne.

— Je resterai donc ici jusqu'à votre retour?

— Jusqu'à mon retour.

Une joie mêlée à un frémissement de crainte gonfla le cœur du jeune Tancrède.

— Je vais seulement à Londres; mais il est probable que dans trois ou quatre mois vous reprendrez la mer.

— Avec vous, milord?

— Non, répondit tristement Glenmour.

— Avec qui?

— Avec le capitaine Hog.

— Le capitaine Hog!

— Oui.

— Avec cet homme si dur, si méchant, si terrible?

— Notre état, mon ami, est ainsi fait : c'est la souffrance dans la souffrance. Mauvais temps et mauvais capitaine.

— Pas vous, milord.

— Vous n'en savez rien.

— Mais le capitaine Hog est un tigre.

— Un brave marin cependant.

— Il traite ses matelots comme des esclaves.

— Vous n'êtes plus matelot, vous êtes officier.

— Il se bat avec eux.

— Vous vous battrez avec lui.

— Mais il les tue parfois.

— Vous le tuerez, si vous pouvez.

— Allons, milord, j'irai avec le capitaine Hog, répondit Tancrède avec une résignation héroïque.

— C'est bien, dit Glenmour en jouant avec les longs cheveux blonds de Tancrède.

— Et où ira, milord, le capitaine Hog?

— En découverte au cercle polaire.

— En découverte! mais c'est au moins un voyage de deux ans?

— De six ans.

— Six ans!

Tancrède sentit se graver à l'instant même dans son cœur, lettre par lettre rougie au feu, ces mots : Je resterai six ans sans la voir!

— Milord, reprit-il, il périt ordinairement, vous le savez, un officier sur trois dans ces lointaines et périlleuses expéditions.

— Je le sais, répondit mélancoliquement le capitaine Glenmour : avant la vie, le devoir. Mais qu'avez-vous, Tancrède, vous pâlissez, comme vous pâlissez!

— Milord...

— Est-ce que la peur?...

— Moi, peur! Milord! Moi avoir peur! s'écria Tancrède en se précipitant sur un des deux pistolets toujours posés sur la table de lord Glenmour et se l'appliquant au front après l'avoir rapidement armé.

Il se serait tué.

— Enfant! s'écria Glenmour en lui ôtant l'arme des mains... Allons donc, Tancrède, est-ce que vous ne voyez pas que je plaisante en supposant que vous puissiez avoir peur? Est ce que je ne sais pas comment vous vous êtes conduit dans vos rencontres avec les pirates malais au fond des Indes? comment vous vous gouvernez pendant la tempête? Cessons cela. Vous ne partirez pour ce voyage en découverte que dans quatre mois. D'ici là étudiez vos mathématiques avec ardeur et fortifiez votre santé. D'ailleurs je serai ici pour vous diriger.

Lord Glenmour ouvrit ensuite le tiroir du secrétaire, il offrit à Tancrède l'épée qu'il y prit; une magnifique épée montée sur nacre du plus bel orient et diamans fins.

— Vous la porterez un jour, Tancrède.

— Une épée de contre-amiral?

— Qui sait?

— Ma foi! oui, qui sait! s'écria Tancrède, le bouillant jeune homme, en tirant l'épée du fourreau et en l'abaissant tout-à-coup avec respect devant un grand portrait en pied placé en face de la croisée.

— Vous ête fou, Tancrède, ce portrait que vous saluez ainsi n'est pas celui de la souveraine, c'est tout simplement celui de ma femme, lady Glenmour.

— Je le vois bien, milord.

Et Tancrède ploya le genou devant le portrait.

— Enfant charmant, murmura Glenmour en attirant Tancrède près de lui.

— Tancrède!

— Milord?

— J'ai dit que je vous laissais ici; mais pour que vous restiez, il vous faut la permission de lady Glenmour. Autant que moi, plus que moi-même, elle est la maîtresse ici.

Un nuage de la pâleur qui avait déjà blanchi le front de Tancrède quand lord Glenmour lui avait annoncé le voyage en découverte, revint sur son visage en apprenant qu'il ne pourrait demeurer auprès de lady Glenmour sans sa permission. Si elle allait la lui refuser!...

— Vous la lui demanderez-vous-même, Tancrède.

— Oui, milord, j'y cours... je...

— Un moment encore!...

— Je croyais...

— Si milady veut bien que vous restiez au château, vous aurez des devoirs graves, sérieux à remplir, Tancrède.

Tancrède écoutait de toute son âme.

— Vous accompagnerez lady Glenmour quand elle ira en promenade...

— Oui, milord.

— Vous conduirez vous-même les chevaux de la voiture.

— Certainement, milord.

— Quand elle ira à cheval, vous serez près d'elle.

— Oui, milord.

— Si la fantaisie lui venait de se promener dans son yacht sur la grande pièce d'eau, vous ne quitteriez pas le gouvernail?

— Non, milord.

— Quoique la France, reprit Glenmour, soit un pays noblement hospitalier, si le hasard faisait qu'un insolent osât risquer une parole inconvenante devant milady...

— Milord! et cette épée!...

— Très bien! vous m'avez compris.

— Le château est bien gardé, mais on ne peut pas tout prévoir... il peut s'y introduire...

— Personne n'y viendra pendant votre absence.

— Doucement, Tancrède; l'interdiction ne s'étend qu'aux voleurs, aux gens malintentionnés...

— Oui, oh! oui, milord...

— Prenez la clef de ce coffre de fer que vous voyez là; vous y puiserez tant que vous voudrez pour vos besoins et pour vos plaisirs.

— Oui, milord, répondit Tancrède, habitué du reste à cette générosité de lord Glenmour pour lui.

Lord Glenmour s'arrêta ensuite pour contempler en silence la jolie, la vive et martiale figure de Tancrède.

Celui-ci se sentit d'abord mal à l'aise, puis troublé, enfin effrayé de cet examen, si attentif, si prolongé; il lui vint des idées, il eut des craintes; il lui sembla que lord Glenmonr lisait dans son âme les mots que son amour pour lady Glenmour venait d'y graver en caractères de feu. Il se crut découvert; encore quelques minutes de cette inquisition, et il aurait tout-à-fait perdu la tête.

Lord Glenmour lui tendit amicalement la main en lui disant : — Allez maintenant demander à lady Glenmour la permission d'être son chevalier pendant mon absence, vous, Tancrède, qui portez le nom d'un illustre chevalier.

Tancrède revint à la vie; il se hâta de se rendre auprès de lady Glenmour, et, dans sa précipitation, ne sachant plus ce qu'il faisait, il courut vers elle, l'épée nue à la main, ce qui fit sourire Glenmour, et acheva d'apaiser la colère allumée par la dédaigneuse indifférence de sa femme. — Je pensais, se dit-il, quand Tancrède fut sorti du cabinet, que cet enfant qui n'a pas encore dix-sept ans sera mort à vingt ans, si toutefois il vit jusque-là.

— Mais pourquoi cela? s'écria le marquis de Saint-Luc. Une pareille certitude...

— Vous allez savoir pourquoi, lui répondit le chevalier De Profundis.

TANCRÈDE.

Quoique lord Glenmour fût réellement riche, il ne l'était pas assez il y a six ans pour la figure qu'il prétendait faire à Londres dans le grand monde chaque fois qu'il revenait d'un de ses voyages sur mer. Sa fortune n'allait pas au-delà de cinquante mille francs de rente. Aussi était-il obligé de regagner bien vite son vaisseau après un hiver passé à Londres, dans la fournaise des jeux, des bals, des soirées et des fêtes. Faisant allusion à ces disparitions soudaines, il disait qu'il allait se faire radouber.

Ce genre de vie devait le conduire un jour à se tromper, à prendre, comme beaucoup de jeunes seigneurs, le capital de sa fortune pour l'intérêt, et par conséquent à se ruiner tout-à-fait. Lord Glenmour courait à pleines voiles à cette solution désastreuse, lorsqu'il fit connaissance, dans la société très riche et très élégante au milieu de laquelle il vivait, d'un duc d'Ecosse dont je vous tairai le nom, parce qu'il vit encore.

Ce duc était de huit ou dix ans moins jeune que lord Glenmour. Les deux amis n'eurent bientôt aucun plaisir qui ne fût partagé; du plaisir à l'amitié il n'y a qu'un pas. De l'amitié à la confiance la plus absolue, le duc ne laissa aucune distance. Il n'y eut plus entre eux que l'énorme différence

des fortunes. Le duc écossais possédait six millions de revenu, chiffre parfois écrasant pour Glenmour, presque pauvre en comparaison avec ses cinquante mille francs de rente. L'un et l'autre souffraient sans se le dire de cette inégalité.

Le duc n'osait pas ouvrir sa bourse à lord Glenmour, et lord Glenmour aurait refusé d'y puiser, il s'ensuivait que beaucoup de projets de plaisir devenaient impossibles à cause de la part que l'un y aurait sans l'autre. Un hasard comme il y en a fort peu, à la vérité, vint les tirer de cette position délicate, et mettre en équilibre, du moins à quelques égards, leurs deux existences. Un jour le duc emmena lord Glenmour à son château, et là il lui dit que son père voulait décidément le marier, et qu'il ne pouvait guère se refuser à ce désir, quoique ce fût loin d'être le sien. Étant l'aîné de la famille, il devait avant ses autres frères songer à perpétuer le nom. Mais au moment d'exécuter ce projet, il le priait avec instance, lui son intime ami, de lui rendre un service des plus grands, un service, enfin, qu'un ami seul est capable de rendre. Beaucoup d'embarras, de réticences, entravèrent, au début de la conversation, un aveu qui était pénible au duc. Lord Glenmour se montra pourtant si prêt à tout faire, à tout entreprendre, à tout sacrifier pour obliger un tel ami, que le duc se décida à parler plus clairement. De son amour avec une jeune et fort jolie fille du comté de Berwick, il lui était resté, à l'âge de dix-huit ans (il en avait alors environ vingt-sept), un enfant qu'il avait d'abord caché dans le pays de la mère ; mais cette jeune fille, d'une santé délicate, venant de mourir, il ne savait plus que faire de l'enfant. Sans le concours d'un ami, sa position allait le réduire à faire des demi-confidences, chose plus fâcheuse encore que des confidences entières, à des étrangers, et cette nécessité l'inquiétait beaucoup sur le point d'épouser une des plus nobles et des plus riches héritières de l'Angleterre. Le duc convint avec franchise que, n'ayant jamais vu cet enfant et n'ayant jamais voulu le voir, il ne l'aimait pas. Son existence allait le gêner de jour en jour davantage. Pour n'avoir pas à le haïr plus tard, son intention était de lui ménager la chance de se faire par lui-même une place dans le monde en le jetant dans les situations les plus périlleuses de l'état le plus périlleux qui existe. S'il succombait, ce qui était infiniment probable, tout était dit ; si au contraire, et par miracle, il survivait, il aurait acquis à coup sûr un grand nom dans la carrière navale.

Il le destinait à être marin. Vous voyez que c'était vouloir la mort de cet enfant sans autoriser précisément son assassinat. Le duc savait par de nombreux exemples que tous les enfans naturels qu'on sème avec prodigalité dans la jeunesse, ne manquent jamais de reparaître un jour avec des prétentions d'autant plus tyranniques souvent qu'elles sont accompagnées de la menace du scandale ; arme empoisonnée avec laquelle il est peu de pays où l'on ne vienne à bout de tout. Jamais le silence n'est gardé. Jamais ! Le duc pensait parfaitement vrai, mais en jeune homme léger, original ; peut-être aussi en homme raisonnable. Jugez vous-même. Il ajoutait ceci à sa confidence : il assurait deux cent mille francs de revenu, et pour la vie, à l'ami dévoué qui voudrait lui rendre le service éminent de prendre cet enfant sous sa tutelle de fer, et de le lancer à sa fantaisie au milieu des périls les plus certains, les plus avérés qu'offre la profession navale.

Avec les deux cent mille francs de rente qu'il assignait sur sa fortune, il comptait que celui qui se chargerait de cet enfant pourrait l'élever, le soutenir tant qu'il vivrait, et se payer de ses soins. Il comptait bien, ajouta-t-il en pressant avec effusion les mains de son confident, que cet ami, ce tuteur mystérieux, serait lord Glenmour. Il ne lui imposait aucune action déshonorante, il ne cherchait qu'à mettre cet enfant inconnu à tous les deux, indifférent à tous les deux, en face des dangers auxquels s'exposent tous les jours, et sans espoir d'avancement, les pauvres enfans du peuple. Lord Glenmour comprit l'embarras, l'inquiétude de son ami ; il ne vit aucune cruauté, marin lui-même, à soumettre aux dures privations de la mer un être qui lui était complétement étranger, comme venait de le dire le duc.

Glenmour n'avait alors que dix-huit ans ; peut-être pensa-t-il aux deux cent mille francs de rente viagère ; enfin, soit dévouement, soit calcul, il accepta. Le duc lui sauta au cou, lui prodigua les plus ardentes paroles de reconnaissance, l'appela son ami, son sauveur, son frère. Le marché était conclu. Des gens verront dans ce pacte une grave faute de la part de lord Glenmour, peut-être un crime des deux parts. Quoi qu'il en soit, lord Glenmour, à qui Tancrède, qui avait alors dix ans, fut remis, l'embarqua aussitôt en qualité de mousse, pour les îles de la Sonde, placées comme vous savez, au fond de la partie marécageuse des Indes, à quatre mille lieues de l'Europe, le jetant pour ainsi dire au milieu des tigres, des serpens, des tempêtes et des pirates. Il ne fut arrêté ni par l'âge si tendre, ni par les jolis cheveux blonds, ni par le charmant sourire, ni par la blancheur angélique de Tancrède. Au bout de deux ans d'absence, Tancrède revenait des îles de la Sonde, fort et bronzé comme un véritable matelot de Plymouth. A ce premier retour, il avait douze ans. A quatorze ans, il partait de nouveau pour la pêche des perles dans le golfe du Bengale, et s'exposait aux coups de fusil des Mahrattes et au choléra. A seize ans, il revenait en Europe plus robuste encore que la première fois et faisant mentir son fatal horoscope.

La troisième campagne avait été la plus dangereuse. Un coup de vent à travers les Açores l'avait pris dans la nuit sur son banc de quart, et l'avait envoyé hors du vaisseau. On l'avait cru noyé. Une grosse vague l'avait à l'instant même rejeté à bord, brisé, étourdi, moulu, mais vivant. C'était pour se remettre des suites de cet horrible accident auquel il avait échappé par un prodige de bonheur, qu'il avait suivi lord Glenmour en France. Gravement altérée, la santé de l'enfant exigeait ce temps de repos dans l'air tempéré des environs de Paris.

Jusqu'ici lord Glenmour avait fidèlement rempli les intentions de son ami, le duc d'Écosse. Mais à chaque nouveau retour de Tancrède, il prenait de l'attachement pour lui, et à raison même des dangers auxquels il l'exposait, il sentait s'accroître cet attachement.

Tant de courage et de bonne volonté, tant de jeunesse et de témérité chez Tancrède, lui faisaient parfois regretter les ordres qu'il donnait aux capitaines sous le commandement desquels il plaçait ce pauvre enfant, si riche et si abandonné. La mort semblait ne pas vouloir de lui : être plus cruel que la mort, la provoquer contre un être si jeune et si charmant, paraissait à lord Glenmour une tâche dont il n'avait pas sondé toute la moralité. Cependant il était parvenu jusqu'ici à faire taire sa conscience en l'étourdissant avec les grands mots d'amitié, d'engagement contracté. Et qui sait comment le jeune Tancrède sortirait de la nouvelle et plus cruelle expédition à laquelle lord Glenmour venait de le destiner ? Un voyage en découverte avec le capitaine Hog ! Si Tancrède avait pâli en apprenant qu'il allait servir sous cet officier dont l'atroce réputation était faite, ce n'est pas qu'il craignit les privations, les mauvais traitemens, la mort ; mais on l'a pressenti, il adorait lady Glenmour sans savoir encore qu'il l'aimait.

Cette femme, divinement belle, lui faisait éprouver tous les sentimens de l'âme dont il avait été déshérité en naissant. Ainsi, il y avait dans son amour, — l'amour du frère pour la sœur, l'amour du fils pour la mère, l'amour du jeune homme pour la jeune femme ; et il ne savait pas qu'il aimait ! Loin de craindre le danger, Tancrède, comme s'il eût été dans le secret de sa redoutable destinée, allait en enthousiaste au-devant des périls qu'on ne lui ménageait pas. Il n'en existait pas pour lui. Ni le vent, ni la mer, ni le fer, ni le feu, dans ce qu'ils ont de colère, ne pouvaient l'émouvoir. Il se dévouait héroïquement à la mort comme s'il eût su qu'il y était condamné.

Telle est l'origine de la grande fortune de lord Glenmour, et telle est aussi l'explication succincte de la naissance de Tancrède.

— Milady ! milady !

— Qu'avez-vous donc, Tancrède ? s'écria lady Glenmour.

— J'ai...

La précipitation de la course avait ôté la respiration à Tancrède.

— Oh ! mon Dieu ! pourquoi cette épée nue ? Voulez-vous me tuer ?

A ce moment-là seulement, Tancrède, qui était entré dans le salon de lady Glenmour comme un coup de vent, s'aperçut qu'il tenait à la main l'épée dont lord Glenmour venait de lui faire cadeau.

— Pardon, milady... j'ai oublié de déposer cette arme dans le cabinet ; je ne sais comment j'ai pu avoir une pareille distraction ..

— C'est que vous m'avez fait peur...

— Encore une fois, pardon, madame, dit Tancrède en portant l'épée sur le divan...

— Il vous reste à m'apprendre, étourdi, pourquoi vous me cherchez avec tant d'empressement, et ces grands cris de : milady ! milady !

— Je vais vous le dire milady... c'est que...

— Quelque malheur !

— Oh ! non.

— Mais, prenez garde, vous allez éveiller Griff-Graff, avec vos gestes et vos mouvemens.—Allons, parlez.

— Vous n'ignorez pas, dit Tancrède, que vos chevaux sont très vifs et que je sais conduire.

— Très mal. Mais achevez...

— Un malheur arrive vite... je serais si heureux qu'il vous arrivât un malheur !

— Etes-vous fou ?

— Un malheur que je pusse empêcher.

— Enfin, qu'est-ce que cela signifie ? Vous parlez de chevaux, de malheur...

— Vous allez comprendre pourquoi...

— Je ne demande pas mieux.

— Il est encore bien plus facile à un bâtiment de verser, quand il est mal conduit, qu'à un cheval de s'emporter.

— Je ne dis pas le contraire... mais qu'importe ici?....

— Comment ! qu'importe, milady, si c'est vous qui vous trouviez à bord du yacht quand il naviguera dans la grande pièce d'eau ?... Mais cela n'arrivera pas, milady, je vous le jure, tant que je serai à la barre du gouvernail.

— Je ne comprends pas encore, mon cher Tancrède, et vous commencez à m'effrayer sérieusement pour votre bon sens.

— Je ne vous ai donc pas dit que lord Glenmour m'a chargé de tuer tous ceux qui viendront ici pendant son absence ?

— Les tuer ! ah ! mon Dieu ! je ne me trompais pas, vous êtes fou. Les tuer !...

— Dans le cas où ils n'observeraient pas devant vous les plus strictes convenances. Plût au ciel qu'on vous manquât de respect !

— Voilà bien une autre folie.

— Eh ! mon Dieu ! oui ; je vous prouverais alors combien ma vie vous est dévouée...

— Tancrède, dit lady Glenmour, faites-moi le plaisir de boire ce verre d'eau glacée qui rendra un peu de calme à vos idées, et dites-moi ensuite simplement, clairement, le motif pour lequel vous venez me débiter toutes ces jolies choses.

Après avoir avalé d'un trait le verre d'eau à la glace, Tancrède frappa du pied, se donna un coup au front et s'écria : — Je crois, en vérité, milady, que je perds un peu la raison. Je vous ai tout dit, excepté le principal.

— Voyons le principal.

— Lord Glenmour, poursuivit Tancrède, part cette nuit pour Londres, où il séjournera quelques semaines. Pendant ce temps, c'est moi qu'il charge d'être votre chevalier, votre défenseur, si toutefois c'est votre bon plaisir, et je venais...

— Vous veniez m'annoncer votre nouvelle fonction...

— Et vous demander, milady, la faveur de l'exercer, c'est-à-dire le droit de rester au château pendant l'absence de sa seigneurie lord Glenmour.

Pendant quelques minutes, Tancrède attendit avec anxiété la réponse de lady Glenmour.

— Restez au château, lui dit-elle enfin, puisque c'est le désir de lord Glenmour. Je ne m'y oppose pas.

— Oh ! merci, madame! s'écria Tancrède tout palpitant de joie ; merci !... et il cherchait de quelle manière plus expressive il prouverait sa reconnaisance à lady Glenmour. Enfin il se jeta sur Griff-Graff, le joli king-charles's de lady Glenmour, et se mit à l'embrasser avec tant de force, que le chien, éveillé en sursaut, lui mordit les mains ; bientôt elles furent en sang. En voyant cela, la comtesse les lui prit et les enveloppa dans son mouchoir.

— Extravagant ! vous vous seriez laissé dévorer ! Mais où avez-vous donc la tête ?

Tancrède était trop heureux pour répondre. Lady Glenmour serrait ses mains dans les siennes, et elle étanchait son sang,

— Prenez garde, mon cher enfant, lui disait elle en mêlant les belles ondes de ses cheveux noirs aux boucles blondes de Tancrède, cet enthousiasme sans cause, ce dévouement sans motif...

— Sans motif... pensait Tancrède.

— Peut vous rendre ridicule. Il n'y a que quelques heures vous avez failli être lapidé sous les murs du parc pour aller chercher au haut d'un arbre notre orang-outang, Maracaïbo, qui aurait fini par descendre tout seul.

L'autre jour, c'est, je crois, jeudi dernier, vous avez osé dire au pied de la tour de Montlhéry, où nous étions avec beaucoup d'étrangers, que vous iriez sans le secours d'une échelle, avec les mains seulement, chercher un nid d'hirondelles qui est dans un des trous de cette fameuse tour, et à plus de soixante-dix pieds du sol. Cette exagération, qu'aurait pu tout au plus se permettre une hirondelle, fit beaucoup rire autour de nous.

— Si je les eusse vus, ceux qui riaient !...

— Qu'auriez-vous fait ?

— J'aurais immédiatement grimpé à la tour avec mes pieds, avec mes mains, avec mes dents, et je serais allé prendre ce nid d'hirondelles pour vous l'apporter ; car c'est vous, milady, qui l'aviez remarqué et qui aviez dit : « Si j'étais fée, je souhaiterais d'avoir dans la main ce nid d'hirondelles. »

— Aller chercher si haut, grand Dieu ! un nid d'hirondelles, est-ce que cela était possible ?

— Pour moi, milady.

— Oui, à la condition de vous écraser en tombant, de vous tuer.

— Je ne dis pas non, milady.

— Quoi qu'il en soit, promettez moi, mon ami, de vous corriger de ces exagérations, si vous ne voulez pas faire croire aux gens que vous êtes fou... ou amoureux.

Lady Glenmour pressait toujours dans ses belles mains de reine les mains tremblantes de Tancrède.

— Ainsi, dit-il, caressant de son haleine de feu le beau visage de lady Glenmour, vous permettez que je reste près de vous ?

— Oui... mais ne remuez pas ainsi.

— Que je veille sur vous nuit et jour ?

— Oui...

— Que je vous accompagne partout ?

— Oui, oui, cent fois oui ! bavard ! lui dit lady Glenmour en retirant son mouchoir marbré de taches de sang et en lui donnant de son doigt rose et blanc un coup sur la joue. Mais sonnez pour qu'on allume les bougies... il est huit heures, et l'on va venir. Mais sonnez donc !...

— Oui, milady.

Tancrède sonna

La comtesse ne pouvait s'empêcher de sourire à l'ivresse turbulente, fiévreuse, de Tancrède.

— Maintenant, milady me permet-elle de me retirer ?

— Oui, pourvu que ce ne soit pas pour faire quelque nouvelle extravagance. La journée a été assez bonne ainsi.

— Non, milady ; mais pour remplir un devoir.

— On vous reverra dans la soirée ?

— Oui, milady

— Allez.

Tancrède descendit aussitôt dans la cour et dit au valet

d'écurie de seller le meilleur cheval et de le conduire sans bruit jusqu'à la petite porte extérieure du parc. Le domestique obéit. Pendant ce temps, Tancrède vissa des éperons au talon de ses bottes, passa autour de ses reins un ceinturon de cuir qu'il serra étroitement et s'achemina vers la petite porte du parc, où il venait d'ordonner que l'on conduisît le cheval.

—Cet enfant ne ressemble à aucun autre, disait lady Glenmour, et son originalité m'a singulièrement étonnée. Comme il me pressait les mains et comme il me regardait! Qu'a-t-il donc?

— Écoutez! dit tout bas le marquis de Saint-Luc au chevalier De Profundis, il me semble entendre comme le bruit d'une pioche qu'on enfonce dans la terre...

— Il me semble aussi comme à vous...

— D'où vient le bruit? faisons silence.

— De ce côté...

— Croyez-vous, chevalier? mais oui...

—Tenez! quelqu'un est assurément là-bas, dans la direction de ma main, près de la tombe de mademoiselle Clairon...

— Qui peut à cette heure?...

— Une personne se sera oubliée; elle ne sera pas sortie à temps du cimetière...

— Si l'on croyait aux revenans....

— Pourquoi pas? répondit le chevalier De Profundis, opposant son visage rendu plus blafard par l'éclat de la lune au visage du marquis de Saint-Luc... Mais le moment n'est pas venu de discuter ces choses-là...

— Si nous allions nous assurer qui ce peut être? reprit le marquis, un peu ému de la réponse du chevalier dans l'endroit où elle lui était donnée, et surtout dans un moment où il croyait être sûr qu'il se faisait quelque acte caché auprès d'une tombe.

— Puisque vous le désirez, reprit le chevalier De Profundis, allons voir. La nuit est loin d'être finie: le temps, je présume, ne nous manquera pas pour achever mon histoire de lady Glenmour.

— Quelle belle nuit! dit en suivant le chevalier De Profundis le marquis de Saint-Luc.

— Trop belle pour notre expédition; il fait clair comme en plein jour; marchez dans l'ombre de cette allée de platanes; dans cinq minutes nous serons arrivés à l'endroit d'où vous supposez qu'est parti le bruit...

UN DOMESTIQUE FIDÈLE AU DELA DU TOMBEAU.

— A propos, avez-vous du courage?...

— Chevalier!...

—Ne soyez point blessé de ma question.

— Permettez-moi du moins de m'en étonner un peu.

—Je ne doute pas de votre courage à braver un duel ou tout autre péril analogue; mais parce que vous avez du courage, possédez-vous celui d'affronter tous les mystères de la mort?... Ils sont inconnus, ils sont immenses, ils n'ont aucun rapport avec ce que nous voyons au soleil et pendant la vie...

— Chevalier, je croyais qu'il n'y avait que les enfans qui eussent peur des revenans...

— Ne vous moquez pas des enfans, ils sont plus près de la vérité que nous; quand ils ont peur, c'est qu'ils ont en eux la raison de leur peur, tandis qu'il est rare que nous ayons, nous, la raison de notre courage. Enfin, vous croyez avoir le courage dont je voulais que vous fussiez complétement animé... J'en suis heureux pour vous... Mais, silence! nous voici tout près de la tombe où nous avons soupçonné que quelqu'un remuait la terre... Il y a quelqu'un en effet... Arrêtons-nous.

—J'ai vu... répondit bien bas le marquis de Saint-Luc. Le marbre de la tombe est ouvert...

—Apercevez-vous la tête de celui qui vient de la montrer un instant pour s'assurer qu'on ne l'a pas découvert?

— Oui...

— Parlez plus bas.

— Que fait-il?

— Il vole peut-être, répliqua le chevalier De Profundis.

—Vous croyez?

— On vole très souvent ici malgré l'extrême surveillance des gardiens.

— Mais que vole-t-il?

— C'est ce que nous allons savoir...

— Si nous appelions, si nous criions?

— Je ne le souffrirai pas, monsieur, dit énergiquement le chevalier De Profundis à l'oreille du marquis de Saint-Luc. N'allons pas gâter, avec de la police, avec un esclandre et des soldats, le seul domaine où le mystère habite encore.

— Soit! répliqua le marquis de Saint-Luc. Faites comme il vous plaira, vous êtes chez vous.

— De l'esprit! vous n'avez pas encore peur; mais laissez-moi passer devant, et imitez-moi si vous voulez tout voir sans être vu.

Le chevalier De Profundis alla en rampant jusqu'au bord de la tombe qu'une main impie saccageait, et lui et son compagnon purent voir alors distinctement, par un angle descellé, la scène qui se passait sous le couvercle de marbre entrebaillé. Un homme tenait dans le creux de sa main gauche une tête soulevée du cercueil où reposait le reste du corps, et avec la main droite il cherchait à ouvrir la bouche du cadavre. Il se fatiguait à cet exercice sacrilége sans paraître obtenir le moindre résultat. La sueur lui découlait du front. Contractée par la mort, la mâchoire résistait avec une énergie de fer

— Mais que cherche-t-il, que veut-il? demanda le marquis de Saint-Luc au chevalier De Profundis.

— Je n'en sais rien encore... Mais ne parlons pas, au nom du ciel! Tenez, il relève la tête, il écoute... et croit avoir entendu.

L'homme avait, en effet, relevé la tête, soit qu'il cherchât à se reposer en changeant d'attitude, soit qu'il crût avoir surpris quelque rumeur confuse autour de lui...

— Je connais cet homme, dit le chevalier à l'oreille du marquis de Saint-Luc; je le connais: c'est l'ancien cocher d'une vieille comtesse...

— La connaîtriez-vous aussi?

— C'est celle qui est là, morte!... Cet homme qui la tourmente dans son tombeau s'appelle Laubépin; oui, c'est son nom, je me le rappelle.

— Que veut-il?

— Je le sais, maintenant. Regardez bien: ne voyez-vous pas luire quelque chose dans la bouche du cadavre qu'il violente?

— Oui... On dirait un métal... de l'or...

— C'est de l'or. Le faux ratelier de cette pauvre comtesse est en or. Il paraît qu'on l'aura enterrée sans le lui retirer, et son ancien cocher qui le sait vient le lui prendre.

— Le misérable!

— Vous m'avez promis la plus froide indifférence...

— On dirait qu'il est parvenu à desserrer la bouche qui lui opposait tant de résistance.

Tout-à-coup un cri aigu, sinistre, épouvantable, qui fit se heurter l'un contre l'autre le chevalier et le marquis de Saint-Luc, sortit du fond du tombeau. Tous deux regardèrent. Étrange spectacle! La bouche du cadavre, après s'être ouverte sous les efforts de Laubépin, s'était soudainement refermée, et la main du vieux cocher sacrilége se trouvait prise, mordue, arrêtée; il n'avait plus la force de la retirer. La peur, il paraît, lui avait ôté toute force. Après avoir poussé ce cri aigu, Laubépin fut saisi d'un tremblement nerveux; ses dents claquaient, et son bras, comme frappé de catalepsie, restait toujours immuablement engagé par les phalanges de la main.

— C'est le ressort du ratelier d'or qui s'est tout-à-coup fermé, dit le chevalier De Profundis, et qui a pris les doigts du cocher comme dans un étau.

— C'est un effroyable hasard ! dit le marquis de Saint-Luc. Et vous connaissez cet homme, dites-vous?

— Sa maîtresse, celle qui est là, celle qu'il a voulu dépouiller, est morte il y a trois mois. Je l'ai connue à Ville-d'Avray.

— Chez lady Glenmour peut-être?

— Chez lady Glenmour précisément, répéta le chevalier De Profundis. Il va être question d'elle, de cette vieille comtesse, dans le courant de l'histoire que je vous raconte... Mais il est temps d'arracher ce malheureux à demi-mort d'effroi de l'atroce position où il se trouve...

— Vous allez donc vous montrer?

— Non, mais me faire entendre, cela suffira. Il n'y a qu'un mouvement violent produit par une nouvelle crise qui le tirera de là.

Ayant ainsi prévenu son compagnon, le chevalier De Profundis se mit à crier dans la vaste solitude du Père La Chaise :

— Fouette tes chevaux, Laubépin ! En avant, en avant ! appuie à droite, prends garde au fossé ! Houp ! houp ! houp ! Laubépin !

A ce cri, à ces mots sacramentels des cochers, Laubépin, comme l'avait prévu le chevalier, fut saisi d'une nouvelle terreur qui le délivra de la première. Il retira convulsivement sa main de la bouche du cadavre, franchit comme un fou les bords de la tombe, arpenta, en cinquante bonds monstrueux, la vaste étendue du cimetière, se lança tête et corps, s'accrocha comme un chacal au mur d'enceinte. On entendit ensuite un bruit sourd : Laubépin tombait dans l'éternelle boue du boulevard extérieur, d'où, sans doute, il regagna les faubourgs de Paris.

— J'avoue, dit ensuite le marquis de Saint-Luc, que je ne me figurais pas rencontrer ici un pareil événement...

— C'est bien peu de chose, très peu de chose que cela, répliqua froidement le chevalier De Profundis, ou plutôt cela n'est rien ; vous le diriez vous même si vous aviez eu l'occasion de vous initier aux accidens dont s'émeut chaque nuit l'endroit où nous sommes sans que la grande ville endormie au fond de la perspective en soit le moins du monde instruite. Elle va chercher ses mystères, ses terreurs, ses féeries, dans des sphères idéales, quand elle pourrait si facilement...

Mais ils étaient revenus à l'endroit qu'ils occupaient avant d'avoir été dérangés par l'incident du cocher de la malheureuse comtesse, l'avide Laubépin.

— Si nous reprenions notre récit ; qu'en pensez-vous, monsieur le marquis?

— Chevalier, vous m'avez promis un éclaircissement sur le major de Morghen, auquel je prétends avoir loyalement gagné au jeu cent mille francs, et je souhaite que vous ne me le fassiez pas attendre. Mon honneur y est au moins aussi intéressé que ma curiosité.

Pour toute réponse, le chevalier De Profundis se leva et indiqua du doigt un endroit assez distant de celui où il se trouvait depuis le milieu de la nuit avec son compagnon, le marquis de Saint-Luc.

Perpendiculairement rayé par les hachures de la lune, le chevalier parut en ce moment, avec sa figure pâle comme celle d'Hamlet et son habit noir, une de ces belles et effrayantes esquisses élargies sur le vélin par le pouce puissant d'Eugène Delacroix.

— Ecoutez ! dit ensuite le chevalier De Profundis ; entendez-vous un tintement doux et lugubre?

— Je l'entends depuis quelques minutes, répondit le marquis de Saint-Luc. Mais quel rapport y aurait-il entre ce tintement, qui est d'un caractère indéfinissable en pareil lieu, et l'éclaircissement que j'attends, que je sollicite de vous?...

— Ce tintement est produit par une sonnette.

— Une sonnette, dites-vous? une sonnette ici?...

— Oui, monsieur le marquis ; la sonnette du parricide.

— Du parricide !

Pour la première fois, la voix si nette et si ferme du chevalier De Profundis trahit quelque émotion.

Le marquis s'en aperçut.

— Cette expression : la sonnette du parricide, reprit le chevalier, cette expression si atrocement mélodramatique est pourtant en réalité d'une académique précision.

— Je ne prétends pas le contraire, monsieur le chevalier ; mais j'attends toujours que vous me parliez du major de Morghen...

— Cette sonnette, qui mérite à bon droit, vous ne tarderez pas à vous en convaincre, l'épithète que je lui donne, est posée sur le tombeau du major de Morghen, votre ami, un des premiers amans de la gracieuse et mortellement perfide Mousseline.

— Et par quel impénétrable motif, dans quel but cette sonnette est-elle là, sur une tombe? Les morts ont-ils besoin d'appeler?

— Quelquefois, répondit gravement le chevalier.

— Quelquefois, dites-vous? Quelquefois !!!

Le chevalier fit un signe de tête affirmatif.

— En vérité, si je ne savais combien votre raison est saine, monsieur le chevalier... Mais passons ! Voulez-vous maintenant me donner l'explication promise sur le major de Morghen.

— Je tiendrai ma promesse.

— N'allez-vous pas, chevalier, l'exécuter à l'instant?

— Non. Votre immense gain au jeu sur le major prussien, monsieur de Morghen, la sonnette du parricide que nous entendons, et Mousseline, se tiennent étroitement ; et comme Mousseline entre dans l'histoire de lady Glenmour qui doit un instant avoir le pas sur les autres, à moins que vous ne préfériez n'en écouter aucune.......

— Je vous écoute, répondit le marquis de Saint-Luc avec courtoisie.

Le chevalier De Profundis continua donc ainsi :

Le dépit si profond et si contenu qu'avait laissé paraître lord Glenmour et la terreur involontaire dont il s'était senti ému en entendant prononcer par sa femme le nom du comte de Madoc, tenaient à des causes d'une telle gravité qu'il est impossible de les passer sous silence. La vie de lord Glenmour et celle du comte de Madoc s'étaient heurtées à l'occasion d'un événement fort bizarre ; le voici. Au moment de leurs plus grands succès d'hommes à bonnes fortunes et au plus fort de leurs triomphes, lorsqu'ils étaient tous les deux l'objet de l'attention publique, embarrassée de savoir auquel des deux vainqueurs elle donnerait la palme, parut à l'horizon du monde aristocratique et suprême où ils régnaient l'un et l'autre, une jeune femme d'une beauté extraordinaire. C'était miss Flavy, comtesse de Wisby, nouvelle demoiselle d'honneur de la reine, celle qui devait être plus tard lady Glenmour. Elle produisit sur la haute société anglaise l'effet que durent produire en France à une autre époque Diane de Poitiers et les superbes filles du cardinal de Mazarin, une admiration digne d'être consignée comme un événement dans les pages de l'histoire contemporaine. Lord Glenmour et Madoc eux-mêmes, si difficiles, furent surpris comme les autres. La jeune comtesse allait peu dans le monde ; elle vivait à la cour, ne jetant son pur et radieux éclat qu'au milieu des fêtes royales et des solennités officielles. Ce fut dans une cérémonie religieuse, à Westminster, qu'elle parut pour la première fois à côté de la reine et qu'elle étonna la foule par cette miraculeuse beauté dont l'Angleterre n'avait peut-être pas d'exemple. Le tableau représentant cet événement ayant été fait par un habile artiste, le visage de la comtesse acquit bientôt la popularité de celui de la souveraine. A l'exposition de l'année suivante parurent des centaines de copies, faites d'après ce portrait, en sorte que rien n'était plus connu que la figure de la comtesse, et que rien ne l'était moins que sa personne. Cette séquestration d'une part, cette célébrité de l'autre excitèrent au plus haut degré l'envie du club des *Dangereux*, ces héros privilégiés de toutes les victoires. Mais leur puissance vint chanceler au pied de ce défi que leur portait la plus remarquable des femmes de l'époque. Comment la séduire sans l'approcher? Comment lui plaire sans les moyens de lui faire connaître ce qu'on avait de grâces, d'esprit, sans lui faire apprécier enfin ces qualités qui rendaient irrésistibles les associés de ce fameux club de gentilshommes? Deux

surtout furent blessés de ne pouvoir se signaler dans cette occasion particulière, eux qui avaient eu les plus belles occasions et avaient su en profiter. On estima avec raison que lord Glenmour et le comte de Madoc étaient d'autant plus frappés des charmes de la magnifique comtesse de Wisby, qu'ils gardèrent une neutralité très significative. En hommes supérieurs, ils comprirent le danger d'une tentative sans succès. Ils laissèrent aux autres, aux habiles du second ordre, la maladresse de risquer des démarches dont le résultat devait être infailliblement le ridicule, ils poussèrent même le stoïcisme jusqu'à ne pas se parler entre eux de la comtesse de Wisby, quoiqu'ils fussent aussi liés que peuvent l'être deux hommes qui poursuivent journellement le même but avec des avantages rivaux. L'abnégation fut d'autant plus héroïque qu'ils avaient été éblouis tous les deux de cette jeune femme, brillante étoile qui se révélait tout-à-coup dans le ciel azuré de la cour. Quand ils se voyaient, ils causaient chasses, chevaux, dîners, concerts, jamais de la seule chose dont ils avaient le cœur et l'esprit ardemment préoccupés. Ils cherchaient si bien à se tromper réciproquement, quoiqu'ils ne fussent pas plus l'un que l'autre dupes de leur jeu, que lord Glenmour ayant rencontré au club le comte de Madoc, lui dit avec une parfaite indifférence : « Je ne puis plus vivre à Londres ; l'ennui m'y tue. Je pars dans huit jours pour l'Italie, ce à quoi le comte de Madoc avait répondu : « C'est singulier, cher lord, j'allais vous dire aussi que je pars dans huit jours pour la France. Je m'ennuie à périr en Angleterre. » Au bout de huit jours, les deux voyageurs n'étaient pas plus partis l'un que l'autre et se retrouvaient à la cour, à un lever de la reine, au moment où elle passait dans ses appartemens suivie des demoiselles d'honneur et s'appuyant sur le bras de la belle comtesse de Wisby.

Ce fut pendant ces combats sourds et livrés seulement avec les armes invisibles de la jalousie et de la plus grande prudence que se produisit à Londres un événement fort singulier par les circonstances qui l'accompagnèrent, et par les rapports qu'il eut avec l'histoire dont nous nous occupons ici.

MOUSSELINE.

La saison où les acteurs français viennent en représentation à Londres commençait. Déjà quelques artistes célèbres avaient débuté devant le public d'élite qui s'est fait une habitude de les applaudir par ton encore plus que par une intelgence bien nette de leur mérite. Jusque-là rien d'extraordinaire n'avait distingué cette année théâtrale des précédentes, lorsqu'un soir on vit paraître dans le rôle d'Henriette, des *Femmes savantes*, une actrice qui avait pris sur l'affiche le nom de mademoiselle de Saint-Gratien. Ce ne furent certes ni sa diction ni son jeu qui lui valurent la prodigieuse surprise qu'elle causa à une partie de la salle et particulièrement aux spectateurs des loges d'avant-scène, occupées par les membres du club des *Dangereux*.

Cette surprise si unanime se manifesta par un murmure flatteur pour celle qui la causait. Elle obtint pour la femme un suffrage que l'actrice était loin de mériter. Mademoiselle de Saint-Gratien fut applaudie presqu'à chaque vers, et souvent interrompue par une pluie embaumée de bouquets. Ce qui venait d'attirer ce triomphe universel sur une actrice plus que médiocre, c'était sa ressemblance vraiment inouïe avec la comtesse de Wisby, la demoiselle d'honneur de la reine. Mademoiselle de Saint-Gratien avait le même visage, la même chevelure noire et abondante, la même expression dans le regard, la même coupe de visage ; elle avait son sourire, sa taille et sa gracieuse tournure ; enfin c'était elle, moins le son de la voix, différence que peu de personnes pouvaient constater, très peu ayant entendu parler la comtesse de Wisby.

Le reste de la soirée se passa à s'entretenir de cette ressemblance fabuleuse ; le lendemain on s'occupa beaucoup de savoir d'où venait cette actrice, et tous les détails qui se rattachaient à son existence. Ces sortes d'enquêtes sont des plus faciles. Entre Paris et Londres, il n'existe pas plus de secrets diplomatiques que de secrets domestiques. On sut bientôt que mademoiselle de Saint-Gratien ne s'était faite actrice que comme quelques jeunes gens riches font leur droit, c'est-à-dire pour avoir une profession à faire graver sur leurs cartes de visite. Sa profession réelle était d'aimer. Mais quoi ? Tout. Le plaisir d'abord et le plaisir ensuite. Elle aimait à avoir un bel appartement, une jolie voiture, des femmes de chambre, un bon cuisinier, un groom, et à recevoir chez elle les gens qui l'amusaient par leur esprit et par leur gaîté. Elle n'aurait jamais conquis ces avantages en restant chez elle à peindre des éventails, sa première profession. En montant sur les planches d'un théâtre elle eut ce qu'elle voulut avec une facilité dont elle fut elle-même effrayée. Elle ne pouvait pas encore deviner, car elle était trop jeune pour cela, qu'elle serait un jour une célébrité du genre, la première parmi une classe de femmes qui devait plus tard abonder à Paris et suivre son exemple; une de ces individualités dont il ne faut pas chercher le portrait dans La Bruyère, car elles n'existent que depuis quelques années. Elles ont à la fois la beauté, l'esprit, la finesse, la prodigalité, l'ordre, la rouerie, la magnificence et l'économie ; elles ont beaucoup de vices qu'on est loin de leur supposer ; mais celui qu'on leur suppose avant tous les autres, celui-là, c'est précisément celui qu'elles n'ont pas, et qu'elles se garderaient bien d'avoir, sachant qu'on ne fait durer les belles étoffes qu'en ne les exposant pas trop à l'air. Leurs analogues du dix-huitième siècle étaient de pauvres innocentes à côté d'elles, et Manon Lescaut mourant d'amour, leur paraît aussi extraordinaire, aussi impossible que Marion Delorme expirant de faim et de froid dans un grenier.

Paris qui donne, quelquefois avec esprit, des noms de guerre à tous ceux auxquels il fait, en passant, une reputation, avait surnommé mademoiselle de Saint-Gratien, Mousseline, sans qu'on puisse dire au juste pourquoi. Était-ce parce qu'elle affectionnait le tissu ou le parfum de ce nom, ou bien parce qu'elle éveillait, par la légèreté de sa taille et la blancheur de son teint, l'idée aérienne de la mousseline? On ne saurait le dire. Mais tel était son surnom : Mousseline. Et Mousseline est celle qui eut pour premier amant, c'est vous qui me l'avez rappelé, monsieur le marquis, le major de Morghen, tué en duel pour elle, et sur le tombeau duquel s'agite la sonnette dont le vent nous apporte les mélancoliques vibrations: la Sonnette du Parricide.

En rentrant dans son magnifique hôtel situé dans Belgrave-Square, le soir après le spectacle, Mousseline trouva deux billets avec armes et devises. Dans l'un, lord Glenmour lui demandait la faveur d'être reçu chez elle le lendemain dans la soirée, sachant qu'elle ne jouait pas ; dans l'autre, le comte de Madoc sollicitait la même grâce, pareillement pour la soirée du lendemain. « Déjà ! s'écria-t-elle; lequel accepterai-je ?» Elle sonna; une fille de l'hôtel parut.

— Connais-tu ce nom-là ? lui demanda Mousseline.

— Oh ! madame ! lui répondit la fille de l'hôtel dans une interjection qui renfermait l'admiration, le respect de toute domestique anglaise pour la fortune, et sa profonde vénération pour les titres.

— Et connais-tu aussi ce nom-là ?

— Oh ! madame ! répéta la fille de l'hôtel sans varier l'inflexion de son *oh* !

— Très bien, dit alors Mousseline ; j'en sais assez. Voilà deux *oh* ! qui fixent mon opinion.

La fille de l'hôtel s'était retirée, Mousseline appela les gens qu'elle avait amenés avec elle de Paris, et qui se composaient d'un cuisinier, d'une femme de chambre et d'un groom. — Il s'agit, leur dit-elle solennellement, de montrer ma maison avec avantage ; vous me comprenez? Il faut attirer, fixer, et par conséquent, charmer, éblouir, fasciner, ravir l'insulaire. J'ai compté sur vous pour m'aider dans cette utile entreprise... Eurydice, dit-elle ensuite à sa femme de chambre, celle qui l'accompagnait au théâtre, l'habillait, la coiffait, la faisait belle enfin, tu vas te signaler...

— Tu me dois trois mois, répondit celle ci.

— Ce n'est pas une raison pour me tutoyer en plein nez

—me Tu me dois trois mois, ou, si tu le préfères, vous devez trois mois.

— Je vous donne cinquante francs par mois, Eurydice.

— Oui; mais tu ne me les donnes pas. Je suis à découvert de cent cinquante francs.

— On vous les donnera.

— Quand?

— Quand elle m'aura payé les six mois qu'elle me doit aussi, répondit le cuisinier de Mousseline.

— Je te les donnerai dès que j'en aurai, vieil ours.

— On n'appelle pas son père vieil ours.

— Et comment l'appelle-t-on?

— On le paie d'abord.

— Voyons, petit père. Nous règlerons nos comptes à notre retour à Paris, où nous ramènerons les galions d'Espagne.

— Faire attendre un père! Un cuisinier, je ne dis pas...

— Et un frère! s'écria le groom.

— Toi aussi, tu parles, tu fais ta tête, dit Mousseline en lançant un soufflet au groom, qui pirouetta comme une toupie d'Allemagne. Attrape! Je t'ai habillé à neuf, je t'ai épinglé comme une poupée...

— C'est pas vrai; ma culotte de velours cerise que voilà est déchirée; elle craque au genou.

— Tu mens! c'est toi qui craques.

— Si! regarde.

— Non! elle ne craque pas.

Autre soufflet.

— Ah çà! dit le père de mademoiselle Saint-Gratien, qui s'appelait Trabucq, tu veux donc égorger toute ta famille?

— Ma famille m'embête. Sans moi elle n'aurait ni feu ni lieu. Vous, mon père, vous porteriez des journaux littéraires et politiques, mécaniques et agricoles dès quatre heures du matin; toi, Eurydice, tu racommoderais des chaussettes; et toi, Félix, tu vendrais le soir, sous les portes cochères, des allumettes mouillées allemandes. Songez que je vous ai pris dans l'obscurité la plus profonde pour ..

— Pour être ton cuisinier.

— Pour être ta femme de chambre.

— Pour être ton groom.

— Si décidément votre sort ne vous convient pas, dit Mousseline, vous n'avez qu'à parler; je vous rends à votre splendeur première. Réglons.

— Oui, réglons.

— Il m'est dû six cents francs, dit le premier, le cuisinier paternel.

— Moi, cent vingt francs, ajouta le groom.

—Moi, cent cinquante francs, dit la femme de chambre.

— Et c'est pour une misérable somme de huit cent soixante-dix francs, parens dénaturés, que vous renoncez à la fortune qui vient à vous? Mais puisque vous le voulez... soit!

Mousseline se leva pour aller à son secrétaire.

— Décidément, ajouta-t-elle en s'arrêtant, vous ne voulez pas m'aider à diminuer deux milords?

— Anglais? s'écrièrent à la fois le vieux Trabucq, Eurydice et Félix.

— S'ils n'étaient pas Anglais, est ce que je les recevrais? Mais non, vous voulez partir, manger en frais de retour la misérable somme que je vous dois.

— Quand viennent donc ces gros Anglais?

— Ce soir.

— C'est tout le portrait de sa pauvre mère, dit entièrement radouci le vieux Trabucq, en montrant sa fille Mousseline à ses deux autres enfans.

— Je te plisse pour ce soir une robe de tulle un peu salamandre, dit Eurydice.

— Tout ça, c'est de la fine fleur de blague, dit le jeune Félix; je ne monterai pas derrière la voiture si je ne suis pas réglé.

— Vous manquez de respect à votre aînée, Félix, dit le père Trabucq; allons donc! suspecter la bonne foi de votre sœur!

— Pique-le à l'ail, ton respect.

— C'est à moi maintenant que vous manquez de respect, drôle!

Et le père Trabucq lança à son jeune fils un coup de pied dans la culotte cerise.

— Bon! cria Félix, voilà qui achève la culotte de velours cerise. Ça m'est égal! ça m'est égal!

— Ceci pour t'en faire une autre, dit Mousseline en jetant sur la tête de Félix une belle robe en velours noir: quatre cents francs, rien que ça!

— Merci, sœur, merci, ma très chère sœur! s'écria Félix; c'est trop beau pour en faire une culotte, merci; j'en ferai de l'argent, c'est mieux porté. La culotte cerise est encore toute neuve.

— Il est charmant, ce chou! dit Mousseline. Ah çà! maintenant que nous voilà d'accord, entendons-nous bien pour ne pas manquer le coup. Comme je vous l'ai dit, les milords viennent ce soir.

— Au feu, les casseroles! cria le vieux Trabucq.

— Et vous, reprit Mousseline en s'adressant à son frère et à sa sœur, soyez ce que vous devez toujours être: des serviteurs élégans, distingués, fashionables.

— Et pas chers, dit Félix en s'en allant.

Qu'on juge si lord Glenmour et le comte de Madoc furent l'un et l'autre ravis d'avoir une occasion de réparer une partie de l'espèce de tacite défaite qu'ils avaient éprouvée auprès de la comtesse de Wisby. Mousseline n'était pas la comtesse, il est vrai, mais c'était à coup sûr ce que son ombre pouvait offrir de plus charmant et de plus gracieux. Puis un vent sur lequel les habiles ne se trompent pas faisait prévoir que Mousseline aurait bientôt la vogue, et il fallait à tout prix monter en triomphateur dans son char. Seulement, les deux candidats à l'attention de la comtesse de Wisby allaient, sur un terrain plus ferme, se trouver encore une fois rivaux; et entre de pareils hommes, la rivalité, c'est la guerre, c'est tout! c'est la guerre de l'or, de la naissance, de l'esprit, de l'épée! Qui cède est mort!

A dix heures du soir, le lendemain, lord Glenmour, qui s'était fait précéder par tout ce qu'il y avait de belles fleurs dans les serres de Londres, se présenta chez Mousseline, et il eut la satisfaction, en entrant, de les voir sur les consoles et sur la cheminée. Il fut reçu avec cette grâce naturelle et facile qui est le partage des Françaises et qui sauve si adroitement la torture des préliminaires. Lord Glenmour parla beaucoup du plaisir qu'il avait goûté en entendant une actrice si remarquable, et il vanta ensuite la France en homme qui l'aime et l'a étudiée. Il s'aperçut, après quelques minutes de conversation, que les fleurs qu'il avait envoyées le matin à Mousseline étaient dans deux vases de porcelaine de Chine d'une dimension et d'une richesse comme on est peu habitué à en voir sur la cheminée des hôtels garnis de Londres. Cette observation silencieuse et grosse de suppositions fut remarquée de la gracieuse Mousseline, qui dit à lord Glenmour:

— Comment trouvez-vous ces fleurs?

— Elles n'ont rien, répondit celui-ci, d'extraordinaire pour la saison.

— Elles sont magnifiques, milord, et nous n'avons pas mieux en France, s'écria Mousseline. Mais c'est étonnant, ajouta-t-elle, vous autres Anglais vous avez à profusion tout ce que vous n'avez pas. Vous faites des fleurs avec du charbon et des ananas avec du coke.

— Mais nous faisons venir les jolies femmes de Paris.

— Milord, on voit que vous êtes distrait, rien qu'à votre réponse.

— Moi, distrait! quand je dis la vérité. Quelle épigramme!

— Ces vases vous préoccupent beaucoup.

— J'examine leur forme... un peu surannée.

— Ne seraient-ils pas de votre goût? demanda Mousseline en soulevant à grand'peine un des deux vases et en l'apportant à lord Glenmour.

— Je trouve, répondit celui-ci en prenant le splendide vase de Chine entre ses mains, que ces vases sont du plus détestable goût qu'on puisse imaginer.

— Mais voyez pourtant ces paysages fantastiques; ces personnages si richement enluminés; cet or...

— D'abord ces vases ne sont pas de la Chine; ils ont été

fabriqués aux Indes par la Compagnie. Aux yeux des connaisseurs véritables, cela suffit pour leur ôter toute valeur.

— De l'indulgence, milord! de l'indulgence! C'est un cadeau que je viens de recevoir.

— Du comte de Madoc, pensa lord Glenmour; j'en étais sûr. Il reprit : — Je soutiens, madame, que pour envoyer un pareil cadeau, il faut n'avoir jamais mis les pieds dans les salons de Warton, si riches en porcelaine de Saxe et de Chine, ni dans les magasins de Bolden, fameux par ses vieux Sèvres. Quel choix! des porcelaines de la Compagnie! Comment peut-on avoir un si mauvais, un si détestable goût? Et en disant cela, lord Glenmour laissa tomber tout-à-coup le beau vase en porcelaine de Chine qui se brisa sur le tapis en vingt morceaux.

— Monstre! s'écria Mousseline en appliquant un vigoureux soufflet à lord Glenmour.

— Merci! dit Glenmour. Demain j'espère vous faire connaître comment doivent être des vases dignes de vous être offerts.

— Vous n'en êtes pas moins un monstre, répéta Mousseline. Elle sonna. Elle dit à Eurydice, sa femme de chambre: — Emportez vite ces débris et enlevez toutes les fleurs qui sont ici! Dégarnissez, dégarnissez ces consoles et cette cheminée!

En un instant Mousseline fut obéie.

— Je comprends, pensa Glenmour, le comte de Madoc va venir.

— Quel est votre état? demanda ensuite Mousseline à lord Glenmour.

— Marin, madame, capitaine de frégate.

— J'ai cru à votre action que vous étiez marchand de porcelaines et que vous éprouviez le besoin de casser les miennes pour les remplacer.

La sonnette de l'antichambre fut vivement ébranlée.

Le valet de pied vint annoncer monsieur le comte de Madoc.

— Faites entrer, dit Mousseline.

Lord Glenmour se leva pour saluer son rival.

Onze heures sonnaient à la pendule.

LES DEUX DANGEREUX.

Il est inutile de dire que les deux rivaux, les deux Dangereux, ne furent pas surpris de se rencontrer dans le salon de Mousseline. Ils ne manquèrent pas cependant d'exprimer leur étonnement et surtout leur bonheur de se revoir, après toutefois que le comte de Madoc eut salué la maîtresse et l'eut remerciée d'avoir agréé sa visite. Quand les complimens de rigueur furent faits, le comte la félicita avec une lenteur d'élocution qui ne ressemblait pas à la manière pétulante de lord Glenmour, sur l'extrême et délicieuse originalité de sa toilette du soir.

La toilette de l'actrice était charmante en effet. Le tissu délicat dont elle avait reçu le surnom en faisait tous les frais. Elle se cachait comme une rose au milieu de ce buisson de mousseline plein de plis et touffu d'accidens gracieux. Ses yeux dardaient de doux rayons noirs du fond de ce joli nid de mousseline blanche. Elle semblait une naïade antique sortie du bain, descendant l'escalier diaphane d'un nuage; elle rappelait les plus vaporeuses créations de la mythologie. Assise et ciselée dans les plis droits de sa robe, c'était Psyché; debout et marchant, c'était Ero allant, sous ses voiles de nuit, au sommet de la tour d'Abydos, allumer la lampe alimentée par l'huile des olives de Candie; c'était un camélia changé tout-à-coup par une puissance féerique en une jeune femme; enfin, c'était mieux que tout cela, c'était presque la comtesse de Wisby, mais la comtesse avec cette grâce qu'elle n'avait pas encore alors.

— Milords ou messieurs, n'importe, dit Mousseline, j'ai plus d'intérêt que vous ne pensez à me montrer à vous ce soir dans ce costume de neige.

— Quel intérêt? dit le comte de Madoc; serait-ce celui de paraître plus jolie qu'hier? Mais c'est impossible. Vous êtes toujours mieux sans jamais changer

— Je vous préviens, mademoiselle, dit lord Glenmour, que le comte de Madoc est quelquefois très nébuleux dans ses éloges.

— Mais j'ai fort bien compris, monsieur le comte, dit Mousseline. En France, on comprend toujours un compliment. Vous ne devinez pas pourquoi je suis blanche comme un fil de la vierge ce soir? il faut vous l'apprendre : c'est que je veux essayer sur vous l'effet que je produirai après-demain au spectacle dans le rôle de Valérie, avec ce costume. Je joue après-demain *Valérie*.

— Vous serez admirable, sublime! dit le comte de Madoc.

— Vous aurez le succès que vous avez eu hier dans les *Femmes savantes*, ajouta Glenmour.

— Vous me gâtez, altesses.

— Il me vient une idée bizarre, reprit le jeune comte de Madoc, qui s'observait autant qu'il observait son rival; après-demain vous aurez, pour vous voir jouer, une salle magnifique...

— Tous les billets sont déjà pris, interrompit Glenmour.

— Tous les billets sont pris! excepté les miens, j'espère, dit Madoc.

— Comte, vous espérez à tort; car il n'y a plus de billets pour la représentation d'après-demain. J'ai fait prendre depuis ce matin, sachant que mademoiselle jouait après-demain *Valérie*, tous les billets au bureau.

— Alors, milord, reprit le comte de Madoc, cachant le dépit de sa déception, je vous prierai de me céder des places; cette faveur...

— C'est une faveur, en effet, que je crois vous faire en vous les cédant.

Glenmour remit alors avec orgueil deux places de galerie à Madoc, qui les renferma dans son portefeuille.

— Voyons cette idée! s'écria Mousseline, après avoir remercié Glenmour de cet acte suprême de galanterie, je n'aime pas attendre. Après-demain au soir, disiez-vous, j'aurai une salle magnifique, et puis...

— La cour, les princes, la noblesse, la bourgeoisie, le peuple, deux mille personnes prêtes à vous admirer, à vous applaudir, seront réunies, reprit le comte de Madoc, et attendront que vous paraissiez.

— Jusqu'ici, comte, interrompit le brillant Glenmour, je ne vois pas, pardonnez ma franchise, la bizarrerie de votre idée.

— Amiral, riposta le comte avec un noble sang-froid, vous tirez avant la déclaration de guerre. C'est de la piraterie pure. Attendez, de grâce.

— Attendez, reprit Mousseline fort attentive. Poursuivez, comte...

— Vous, pendant ce temps-là, vous êtes dans les coulisses, vous disant : Quelle gloire! quel bonheur d'être moi! Je suis jeune, je suis belle, je suis suivie, entourée, et dans un instant, dans quelques minutes, dès que je paraîtrai sur la scène, je serai couverte d'applaudissemens et de fleurs. Quelle royauté vaut celle-là? La double royauté de la beauté et du talent! Eh bien! si à ce moment-là, l'homme que vous aimez. .

— Comte, cette supposition...

— Qu'y trouvez-vous d'étrange? Mademoiselle peut aimer.

— Certes oui! s'écria Mousseline, cela se voit dans ma profession.

— Mademoiselle en convient, vous le voyez, dit Madoc avec un ton de gravité qui confondit Glenmour.

— Du moment où mademoiselle en convient, reprit celui-ci, il y aurait de l'indiscrétion à ne pas lui demander qui elle aime.

Chacun commençait à être parfaitement dans son rôle.

— Si le comte de Madoc n'était pas là, répondit Mousseline, je vous dirais qui j'aime, milord. Mais achevez, comte.

Jamais réponse de sibylle n'eut deux tranchans mieux affilés. Qui donc devait espérer de Madoc ou de Glenmour?

Le comte de Madoc continua ainsi :

— Or, si cet homme que vous aimez venait vous dire à cette minute suprême pour vous, à cette minute d'enivrement: « Si vous m'aimez, mademoiselle, donnez-m'en une preuve éclatante, unique, immédiate, une preuve sans exemple; cette preuve, la voici : Vous ne paraîtrez pas, vous ne paraîtrez plus en public; à l'instant même quittez le théâtre! — Mais le prince, mais la cour venue pour vous voir? — Qu'importe? — Mais le peuple qui attend? — Qu'importe encore ? Si vous m'aimez, vous dis-je, laissez tout, bravez tout; venez telle que vous êtes là, montez dans ma voiture, et sortons par la petite porte. Pour moi, tombez tout-à-coup du sommet de la gloire dans les abîmes de l'obscurité.»

— Tiens! s'écria Mousseline, c'est assez romanesque!

— Aucune femme, repartit lord Glenmour, ne serait capable d'un pareil sacrifice, et votre idée n'en séduira aucune.

— Je le crois moi-même, reprit le comte de Madoc.

— J'en ai peur, dit à son tour Mousseline.

— Et pourtant, si j'aimais une actrice, ou plutôt, se reprit tout-à-coup le Dangereux, si une actrice m'aimait, je voudrais la mettre à cette singulière épreuve.

— Ce serait une tentative inutile, dangereuse, décevante. Aucune femme ne ferait cela, comte! allons donc!

— Milords et messieurs, dit Mousseline en se mettant à toucher du piano, voici bientôt minuit, disons du mal des femmes, je vous accompagnerai en musique.

— Ce n'est pas du mal des femmes que je veux dire, riposta Glenmour; je prétends dire seulement, en leur refusant ce dévouement exigé par le comte de Madoc, qu'elles ne le montreraient pas, parce qu'elles ne croiraient aucun homme digne de le mériter.

— Milord, reprit le comte de Madoc, vous vous êtes tiré fort adroitement d'un très mauvais pas.

— Comte, je vous serai toujours obligé de m'accorder vos encouragemens; mais, pour en revenir à votre thèse, comte, je désire que mademoiselle, meilleur juge que nous, décide si elle est réalisable, possible. Je la tiendrai même pour telle si l'on me cite un seul exemple.

— Qu'elle soit raisonnable ou non, répliqua Madoc; qu'elle soit fondée ou non sur des exemples, je vous assure, milord, que si j'avais un rival auprès d'une actrice, il pourrait bien m'arriver d'exiger cela d'elle.

— Par la force? Vous l'exigeriez par la force, comte?

— Milord, par la force de l'amour.

— Vous échoueriez peut-être comme un autre.

— Le doute est permis, milord. Mais enfin, pourquoi échouerais-je? La question devient si personnelle.

— Parce que, comte, votre rival, sachant vos projets, pourrait, à son tour, dire à l'actrice disputée : — Et moi, madame, si vous m'aimez, je vous engage à paraître devant le public.

— Ce serait à elle, milord, à faire un choix. Oseriez-vous faire un choix? ajouta le comte de Madoc en prenant avec délicatesse, en cueillant, si l'on peut s'exprimer ainsi, la divine main de Mousseline.

— Vous ne songez pas, répondit à son tour Mousseline, à mon embarras personnel. Vous en parlez à votre aise. Que faudrait-il faire, dites, si je les aimais tous les deux?

— Nous n'avions pas pensé à celle-là! dirent Madoc et Glenmour, en se regardant avec une stupéfaction qui se termina par un éclat de rire auquel Mousseline elle-même prit part.

Cette scène n'était que le prélude du grand drame d'acharnement qui allait se jouer entre ces deux jeunes gens autour de Mousseline, n'ayant pu se jouer aux pieds de la comtesse de Wisby. S'étonner de ce que deux gentilshommes, deux Dangereux, se disposassent à déployer tant de finesse et d'ardeur pour conquérir le cœur ou la possession d'une femme en apparence si facile, c'est oublier que les joueurs n'ont jamais plus de rage que lorsque, après avoir perdu de fortes sommes, ils sont réduits à jouer des sommes médiocres, reste d'une nuit de concentration irritée. Qu'importe la moralité de Mousseline, qui d'ailleurs était loin d'avoir alors la célébrité qu'elle eut plus tard ; du moment où l'un la voulait, il ne fallait pas que l'autre l'eût, et ils la voulaient tous les deux, parce qu'elle ressemblait à la belle comtesse de Wisby, parce qu'à cause de cette ressemblance inouïe elle allait être à la mode à Londres, et enfin aussi parce qu'elle était infiniment jolie, ce qui n'ôtait rien à l'importance de ce défi.

Lord Glenmour et le comte de Madoc avaient trop l'usage du monde pour n'avoir pas compris l'intention de Mousseline lorsqu'elle s'était levée pour aller à son piano et qu'elle avait dit en quittant sa place : Il est minuit. Cela voulait dire clairement: Messieurs, il faut nous séparer, il est tard. Mais ici commençait un épisode nouveau du grand drame entre les deux Dangereux.

Un moment on put croire, à un mouvement de lord Glenmour pour se lever, que le comte de Madoc quitterait aussi sa place et que tous les deux s'en iraient. Mais le comte de Madoc ne s'étant pas levé, le capitaine Glenmour s'était assis de nouveau, et ni l'un ni l'autre, en somme, ne paraissaient disposés à se retirer.

Voyant que ces messieurs désiraient rester encore quelques instans chez elle, Mousseline sonna et elle dit à son groom de mettre sur la table quelques pièces froides, du vin de Bordeaux, du vin de Champagne et des liqueurs.

Si le visage de chacun de ces deux messieurs parut rayonnant de plaisir et de reconnaissance à cette idée de Mousseline qui leur offrait cette collation, leur pensée, à l'un et à l'autre, fut : C'est très-bien, mais j'aurais mieux aimé être resté seul pour souper en tête-à-tête avec Mousseline.

On prit place autour de la table.

— Je n'ai pas fini de vous expliquer tout mon système, reprit le comte de Madoc en découpant élégamment du jambon.

— Quel système? demanda Glenmour.

— Mon système de grand dévouement.

— Comment, il n'est pas fini? dit aussi Mousseline. Vous obtenez de l'actrice qu'elle quitte sa profession, qu'elle vous suive...

— Ou vous ne l'obtenez pas, interrompit Glenmour. Mais enfin vous l'obtenez : soit. Que reste-t-il à dire?

— Il reste à dire, reprit Madoc, que je ne l'enlèverais pas ainsi aux succès du théâtre pour la mener dans un grenier, dans une chaumière enfumée. Je la conduirais ensuite dans mon château aux environs de Londres.

— Ah! vous avez un château, comte? demanda aussitôt Mousseline, qui ne parut pas fâchée de cette conclusion.

— Le mien est voisin de celui du comte, ajouta Glenmour.

— Oh! vous avez aussi un château, milord?

— Et là, continua le comte de Madoc, nous passerions, elle et moi, une saison entière. Je lui ferais goûter tous les plaisirs de son âge et de son goût. Ne faut-il pas une récompense au dévouement ?

— C'est la morale de la fable, reprit Glenmour.

— Vous appelez cela une fable, milord? J'ai, vous le savez, un des plus beaux châteaux qu'on puisse voir, poursuivit le comte de Madoc, et il ne tient qu'à mademoiselle d'en juger.

La collation était finie; une heure allait sonner, et les deux rivaux ne faisaient pas mine de partir. Voyant cela, Mousseline ferma son piano, et après avoir enlevé les fleurs de sa coiffure, qu'elle posa sur la cheminée, ôté sa mantille de dentelles et retiré lentement ses gants, elle attendit pendant quelques minutes pour voir si tous ces préparatifs d'une personne qui va se coucher engageraient ces messieurs à partir.

— Je ne partirai certes pas le premier, pensait Madoc.

— Ce n'est pas moi qui quitterai le premier la partie, se disait lord Glenmour, y eût-il cent pièces de canon braquées sur moi.

Et ni l'un ni l'autre ne bougeaient.

— Ceci devient assez original, pensa Mousseline, qui, voyant l'aiguille de la pendule passer sur la demie et grimper vers deux heures, se dit : Allons, exprimons-leur plus

nettement, puisqu'ils ne m'ont pas comprise, que mon désir est qu'ils s'en aillent.

Elle dénoua alors sa ceinture, retira ses bracelets, ses boucles d'oreille et son collier.

— S'ils ne comprennent pas maintenant....

— Milord, dit le comte de Madoc, vous demeurez, je crois, assez loin de *Belgrave Square?*

— Et vous aussi, comte.

— C'est juste.

— Pourquoi me faites-vous cette question?

— Dans votre intérêt, milord.

— Lequel?

— Des voleurs pourraient...

— Dans Londres! comte, plus éclairé qu'en plein jour, et dans ma voiture. A propos, continua-t-il, et l'à-propos était assez décolleté, je vais la renvoyer...

— Vous allez renvoyer votre voiture!... Vous comptez donc...

— Passer la nuit... tout près d'ici, comte.

— Vous m'inspirez la même idée, milord, et la même résolution : je vais aussi renvoyer la mienne.

— Mais vous n'avez donc pas peur, vous, comte, de retourner à pied chez vous?

— Je brave cette peur. D'ailleurs, je demanderai à mademoiselle, dit le comte de Madoc, la permission de laisser mon portefeuille entre ses mains.

— Le mien, repiit vivement lord Glenmour, le mien, qui contient aussi quelques valeurs, pourrait séduire les voleurs de nuit, puisque vous voulez qu'il y en ait, et je prierai également mademoiselle de m'accorder la faveur de le laisser chez elle.

Les deux portefeuilles furent tendus à Mousseline, qui, feignant de ne pas comprendre le sens de ce double dépôt, sonna au même instant, et dit à Eurydice :—Prenez ces deux portefeuilles et allez les serrer dans ma boîte à bijoux ; vous en remettrez ensuite la clef à l'un de ces messieurs.

Eurydice fit en un clin-d'œil la commission de sa sœur, et revint pour donner la clef à lord Glenmour, qui la refusa, ainsi que le comte de Madoc.

Mousseline se dit : Si dans leurs portefeuilles il n'y a que des billets de banque, je suis volée.

— La phrase vous paraîtra un jour beaucoup moins énigmatique, reprit le chevalier De Profundis ; attendez-en l'explication.

Mousseline prit donc la petite clef apportée par Eurydice, et se dit encore, tandis que le comte de Madoc se versait un verre de champagne : —Ah çà ! ils ne veulent donc pas s'en aller! est-ce qu'ils auraient fait un pari? L'obstination de ces deux messieurs à rester chez elle l'inquiétait un peu... Elle sonna de nouveau Eurydice, qui, douée du coup-d'œil de la sœur aînée et du flair de la femme de chambre qui n'est pas payée, apporta à Mousseline ses pantoufles et son bonnet de nuit.

Lord Glenmour imita le comte de Madoc et se versa aussi un verre de champagne.

— Vous êtes charmante ainsi, s'écria lord Glenmour en voyant Mousseline en costume de nuit.

— Adorable! reprit le comte de Madoc.

— Eh bien! pensa Mousseline, puisqu'il en est ainsi, je vais leur faire encore mieux comprendre qu'ils me gênent un peu...

Elle fit deux tours dans le salon et se glissa furtivement par une petite porte qui ouvrait sur son boudoir, lequel menait dans sa chambre.

— Comte, dit Glenmour, opposant la résolution à la résolution, la ténacité à la ténacité, savez-vous si les fonds ont monté aujourd'hui?

— Non, milord, ils ont fléchi.

— Je vous remercie.

— A votre santé, milord.

— A la vôtre!

Une voix qui sortait du fond d'une alcôve leur cria : — Je suis couchée, bonne nuit, messieurs!

— Bonne nuit, répondit le comte de Madoc.

— Bonne nuit, répondit Glenmour.

La pendule marquait deux heures.

— Milord, dit le comte après une pause d'une heure, racontez-moi un de vos naufrages.

— Je n'ai jamais fait naufrage, comte ; sans cette petite difficulté, ce serait avec grand plaisir.

Puis il se fit un silence profond, et les deux Dangereux firent semblant de céder à l'influence du sommeil.

Vers six heures, le comte de Madoc s'étant levé sur la pointe du pied, sans doute pour se dégourdir les jambes, et dans sa promenade s'étant un peu trop rapproché de la porte par où l'on allait dans la chambre de Mousseline, lord Glenmour l'arrêta soudainement par le bras et lui dit :

— Votre seigneurie est-elle somnambule?

— Non, que je sache.

— Si votre seigneurie désire quelque chose, voilà la sonnette.

— En effet, je désire...... déjeuner, dit Madoc.

Lord Glenmour toucha le cordon

Le domestique se présenta

— Du café... en prendrez vous, milord?

— Sans doute. Montez aussi les journaux.

— Comment avez-vous passé la nuit, milord?

— Très bien. Et vous, comte?

— Admirablement.

Après avoir pris leur café et lu leurs journaux, les deux Dangereux demandèrent du papier et des plumes pour faire leur courrier, et ils se mirent à écrire chacun à un bout de la table.

Vers midi, quand Mousseline se leva et passa au salon, elle fut étrangement surprise de retrouver lord Glenmour et le comte de Madoc au même endroit où elle les avait laissés la veille, n'ayant pas voulu sortir l'un avant l'autre.

— Déjà ici, messieurs? leur dit-elle

— Comment, déjà ici! Mais nous n'avons pas quitté la place, répondit froidement Glenmour. Vous excuserez...

— Mais rien n'est plus naturel, dit Mousseline Ces messieurs vont me faire le plaisir de déjeuner avec moi.

— En ce cas ce sera notre second déjeuner, répliqua Madoc.

— Le premier est donc déjà fait?

— Mais oui.

— Ici, chez moi?

— Sans doute, puisque nous ne sommes pas sortis de votre délicieux appartement.

— C'est charmant, messieurs!

Le déjeuner fut fort gai, et à trois heures de l'après-midi, quand Mousseline, sans trop de témérité, supposait que ces messieurs allaient enfin se retirer, ils demandèrent un échiquier pour combler en jouant le temps qui devait s'écouler jusqu'au moment du dîner. Il fallait héroïquement prendre son parti. Mousseline ne fit aucune observation ; seulement, elle s'absenta un instant du salon, et peu après on la vit revenir avec son chef d'office, le vieux Trabucq. Celui-ci demanda avec beaucoup de politesse à lord Glenmour et au comte de Madoc de vouloir bien lui indiquer ce qu'ils comptaient manger pendant huit jours. Il était d'usage chez mademoiselle, ajouta-t-il, d'arrêter ainsi le lundi le menu de toute la semaine.

Avec un grand sang froid, chacun d'eux dicta à son tour le menu gastronomique pour huit jours ; après quoi le cuisinier se retira. La partie d'échecs fut tranquillement reprise.

Mousseline, effrayée à la fin de cette obstination, sortit pour rêver à quel moyen elle aurait recours pour faire sortir de son appartement, sans les blesser, ces deux illustres originaux.

A six heures du soir, ils recevaient de Mousseline un billet ainsi conçu :

« Messieurs, voyant le plaisir que vous éprouvez à rester » dans mon appartement, et ne voulant pas vous gêner, j'ai » résolu de vous en faire le léger sacrifice. Je suis logée de» puis quatre heures dans le même quartier, hôtel de Jersey,

» où vous serez toujours l'un et l'autre les bien reçus, quand » il vous plaira de venir m'y voir.

» Votre dévouée,

» MOUSSELINE. »

— Parfait! dit lord Glenmour en se levant.

— Je puis partir maintenant, reprit le comte de Madoc.

Et tous deux pensèrent qu'il n'y avait pas d'autre manière de sortir de la difficulté.

— Voici la note de mademoiselle pendant son séjour à l'hôtel, dit le groom de Mousseline.

— Cinq mille francs! lut le comte de Madoc.

Lui et lord Glenmour ouvrirent leurs portefeuilles qui venaient de leur être rendus, et ils glissèrent chacun deux mille cinq cents francs en billets de banque dans la main du groom.

Ils sortirent enfin tous les deux de l'hôtel de Belgrave-Square, d'où ils ne seraient jamais sortis sans l'ingénieuse détermination de Mousseline.

LE SPECTACLE DANS LE SPECTACLE.

Le lendemain, le soir même déjà, il n'était question dans les salons, les cercles et les clubs de Londres que de l'aventure de lord Glenmour et du comte de Madoc, concurrens si acharnés à la conquête de la belle actrice française, miss Mousseline, qu'ils étaient restés vingt-quatre heures chez elle, l'un et l'autre s'obstinant à ne pas laisser la place à son rival. On racontait la manière fort spirituelle avec laquelle l'actrice avait mis fin à cet excentrique embarras sans se compromettre envers deux gentilshommes égaux en position sociale, jeunes et souverainement aimables tous les deux, passés maîtres en séduction, méritant, celui-ci autant que celui-là, le titre, si difficile à porter, de Dangereux. Comment finirait cette rivalité, se demandait-on? qui l'emporterait, de lord Glenmour ou du comte de Madoc? On s'intéressait d'autant plus à cette lutte que ces deux jeunes seigneurs avaient, par crainte l'un de l'autre, évité d'adresser leurs vœux à la très noble et très belle comtesse de Wisby. Ces deux puissances se trouvaient enfin en présence; la bataille était engagée! Quel triomphe pour le vainqueur! Le vaincu ne devait pas se dissimuler non plus le danger de la défaite. Le monde perdait pour lui de sa considération, et il cessait d'appartenir à la société des Dangereux, circonstance particulière qui avait fait jusqu'ici qu'aucun membre du club, depuis sa fondation, n'avait cherché à se mettre en rivalité avec un autre membre.

On ne l'a peut-être pas oublié, Mousseline devait jouer le lendemain le rôle de Valérie dans la pièce de ce nom. On se souvient aussi peut-être que lord Glenmour avait d'avance acheté tous les billets au bureau, par une galanterie fort coûteuse, surtout en Angleterre. Lord Glenmour, comme on le suppose, avait distribué les places à ses nobles amis, tous gens auprès desquels il tenait à ce que Mousseline eût un grand succès et par lesquels il voulait qu'elle l'obtînt. La cour assisterait aussi à ce brillant spectacle. Jusqu'ici lord Glenmour avait, ainsi qu'on le dit en stratégie et en escrime, l'avantage du terrain. Qu'on imagine si l'aventure de l'avant-veille avait poussé au relief le nom de Mousseline! Comme on eût fait pour les actions de quelque emprunt célèbre, on avait revendu à un prix énorme quelques places pour la fameuse représentation. Le prix en est si fabuleux qu'on craint de le dire. Enfin la salle s'illumina et les gens du grand monde arrivèrent dans leurs luxueux équipages. Peu à peu la salle se meubla, de place en place, des plus belles et des plus riches héritières des trois royaumes; les toilettes reluisaient comme des armures aux clartés du soleil.

Pendant la première pièce, elle acheva de se garnir, et enfin la cour, nuée de jeunes femmes, fraîches et somptueusement parées, vint se développer sur une majestueuse ligne de loges royales, riches, dorées, écussonnées. Tous les regards cherchèrent et surent facilement trouver dans cette foule connue le capitaine Glenmour et le comte de Madoc, assis dans leur stalle comme les deux souverains de la mode, de l'élégance, enfin comme les deux héros du jour, l'un et l'autre exhaussés par un événement des plus palpitans. Ils étaient mis avec cette adorable simplicité qui fait le désespoir des riches qui ne sont que riches et va remuer malgré elles le cœur des femmes dont la civilisation a perfectionné le goût et le naturel.

On avait joué la petite pièces, et le moment était venu de lever le rideau sur la comédie attendue, *Valérie*. Que de bouquets impatiens de voler sur la scène! que d'applaudissemens prêts à rompre leur prison de satin pour éclater! que de bravos retenus sur le bord des lèvres! Cependant, les trois coups du régisseur ne retentissaient pas: l'orchestre avait beau recommencer la ritournelle, la toile demeurait immobile. Le public s'impatientait. Lord Glenmour ne savait à quoi attribuer ce retard si peu dans les habitudes du Théâtre-Français. Il n'avait pas voulu quitter sa place, par la raison fort juste que le comte de Madoc avait quitté la sienne; cette démarche faite en double eût été une trop visible intention, soit de l'imiter, soit de vouloir lutter d'amabilité avec lui dans les coulisses auprès de Mousseline, où lord Glenmour ne doutait pas qu'il fût en ce moment. Mais cette attitude forcée fatiguait lord Glenmour à l'excès; il aurait donné mille guinées pour savoir pourquoi le rideau ne se levait pas. Etait-ce Mousseline qui causait ce retard véritablement très fâcheux pour elle? Faire attendre la cour! L'entr'acte dura une heure, une heure et demie! enfin, il allait atteindre les limites effroyables de deux heures, quand la salle entière se souleva d'impatience et demanda à grands cris le motif de cet entr'acte impertinent.

Le rideau se lève; on croit que la pièce va commencer: c'était le régisseur.

Le régisseur dit, au milieu du plus grand silence:

« Messieurs,

» Votre indignation va égaler la nôtre. Mademoiselle de » Saint-Gratien, miss Mousseline, est montée à l'instant » même en chaise de poste avec un jeune gentilhomme » dont je tairai le nom, et ils viennent de quitter Londres, » laissant l'administration dans un embarras dont elle me » charge d'être l'humble organe auprès de vous. Nous espé- » rions encore que la réflexion ramènerait cette jeune actri- » ce au sentiment du devoir, du respect envers l'illustre et » honorable assemblée qui m'écoute, lorsque nous avons » reçu ce billet écrit de sa main. Pardonnez nous de vous le » communiquer dans toute sa laconique trivialité: « Dites à » vos farceurs d'Anglais que je renonce pour toujours au » théâtre. »

A Paris, il ne fût pas resté, après cette annonce, ni un fragment du lustre brisé, ni un lambeau des banquettes défoncées: à Londres, la salle se leva sans rien dire; elle se contenta de lancer un regard si comique et si dédaigneux à lord Glenmour, dont cette fuite disait l'affreuse déconvenue, que celui ci poussa un cri de rage et de désespoir. Madoc l'emportait sur lui en public, en pleine salle devant toute la cour, et en triomphant, il le livrait tout vivant à la honte la plus accablante que jamais homme à bonnes fortunes ait éprouvée; lui, un *Dangereux!..* Il y avait là du ridicule pour huit générations.

La vengeance de lord Glenmour ne se fit pas attendre; elle agit en lui avec la rapidité du tonnerre. Le lendemain, il envoya l'amiral de la flotte Bleue et son ami le duc d'Ecosse, le père de Tancrède, demander solennellement la main de la comtesse de Wisby à ses parens. Il sacrifiait ses projets, ses goûts si prononcés contre le mariage; il s'exposait même à un refus terrible, en sollicitant un si haut parti et si opinément. N'importe! Du reste, ses précautions étaient bien prises; il attendait le retour de ses deux amis avec un pistolet chargé dans son tiroir: en cas de refus, il se brûlait immédiatement la cervelle.

La souveraine appréciait beaucoup les services rendus à la

flotte par lord Glenmour : elle intervint officieusement, et il fut accepté par la belle comtesse de Wisby. Ainsi celui qui eût été à coup sûr repoussé s'il eût tenté d'arriver à elle par une autre voie, fut accueilli comme époux à titre de brave marin, d'homme bien né, et assez riche pour soutenir dignement son rang. On ne doutait pas qu'une fois marié, il ne mît un terme à sa gloire d'homme dangereux, gloire éprouvée d'ailleurs par une mémorable leçon.

Il ignora pourtant une circonstance particulière qui détermina les rigides parens de la comtesse de Wisby et la comtesse elle-même à accepter l'offre de sa main. Elle hésitait beaucoup à l'épouser, quelque brillans que fussent les avantages personnels de lord Glenmour, lorsqu'un auguste intermédiaire lui dit, en lui conseillant, en lui commandant presque ce mariage : « Il est impossible, ma chère comtesse, que lord Glenmour ne soit pas aimé de vous ; s'il arrivait pourtant, au bout d'un temps d'épreuve, que vous ne l'aimassiez pas, envoyez-moi cette lettre que je vous donne, et je serais assez puissante pour casser un mariage duquel vous n'attendriez plus le bonheur. Aussitôt cette lettre reçue, je vous enverrais une permission de divorcer. Votre condescendance à mon bon plaisir mérite ce privilége exceptionnel. »

Un mois après le scandale arrivé au théâtre, la comtesse de Wisby, demoiselle d'honneur de la reine, devenait lady Glenmour, celle que nous avons vue si dolente et si froide dans son château de Ville-d'Avray. Ce coup de fortune et d'audace releva immédiatement la situation morale de lord Glenmour, qui dit et fit dire partout que lui et Madoc étant en rivalité, ce qui était vrai, auprès de deux femmes d'une ressemblance inouïe, et du reste incontestée, lui, lord Glenmour, avait été assez favorisé pour obtenir la demoiselle d'honneur, tandis que Madoc n'avait eu que la demoiselle de théâtre.

Les faits étaient trop réels ; ils s'accordaient trop bien pour que la version de Glenmour fût mise en doute. Ils avaient été épris de la comtesse de Wisby, auprès de laquelle ils n'avaient pas osé exercer leur puissante rivalité, ils avaient ensuite poursuivi concurremment Mousseline, et en définitive Madoc n'avait que Mousseline, et Glenmour possédait la belle comtesse. Donc l'avantage restait tout entier à l'heureux Glenmour, et le ridicule, après avoir plané un instant sur celui-ci, s'en éloignait pour s'abattre de tout son poids sur le comte de Madoc qui devint la fable, la risée de Londres. Cette aventure obligea le comte à fuir les salons et les promenades où l'on n'aurait pas manqué de le désigner du bout du doigt. Il fut enfin forcé de passer à l'étranger, d'y rester rongeant son frein, évitant même de rencontrer ses compatriotes de peur de lire sa honte sur leur visage. Mais les correspondances, les journaux, les revues de modes qu'il recevait venaient à chaque instant, par des vers moqueurs, raviver son affront.

Le public des salons n'aurait peut-être pas raisonné tout-à-fait ainsi, il n'aurait pas accablé le comte de Madoc au profit de Glenmour, s'il eût su que, membres tous les deux du fameux club des Dangereux, ils n'avaient pas le droit d'après les statuts de se marier avant trente ans, et qu'ainsi en épousant la comtesse de Wisby, Glenmour trahissait l'ordre, triomphait frauduleusement. D'ailleurs, ni lui, Glenmour, ni Madoc, n'avaient jamais pu être sérieusement en rivalité pour obtenir la main de la comtesse, puisqu'il fallait qu'elle fût la première à dire qu'elle aimait l'un ou l'autre, et cela encore non pour être épousée, mais pour devenir la maîtresse de l'un des deux !

La victoire de Glenmour, si réelle pour lui, si insultante pour le comte de Madoc, était donc, à tous les titres, une félonie monstrueuse envers les statuts de la société à laquelle ils appartenaient tous deux ; et une insulte directe pour Madoc, qui ne la laisserait peut-être pas impunie

Ceci explique parfaitement comment le nom du comte de Madoc avait si fort troublé l'esprit de Glenmour quand il avait été prononcé devant lui par sa femme, et donnera la clef de l'article inséré dans le journal de la cour. Ne voulant pas qu'un de ses membres passât pour avoir eu la faiblesse de faire le premier une démarche auprès d'une femme, le club avait collectivement rédigé et publié cet article réparateur. Un mariage après un enlèvement plâtrait le tort du membre coupable et réhabilitait la société des Dangereux.

Peut-être Glenmour n'aurait pris nul souci du passé s'il eût moins aimé sa femme ; mais il n'avait pas prévu qu'en l'épousant pour se venger d'un rival, il deviendrait amoureux d'elle. Il l'aimait d'un amour profond, agité et d'autant plus inquiet, qu'il voyait bien que lady Glenmour ne l'aimait pas. Tous les tourmens de cœur qu'il avait fait froidement endurer lui étaient rendus au centuple ; et cet art qu'il avait employé avec tant de succès auprès des autres femmes, devenait complétement insuffisant auprès de la sienne. Depuis six mois qu'il l'avait épousée, il n'avait jamais tant déguisé son caractère, naturellement violent et superbe, tordu son naturel emporté, afin de plaire à lady Glenmour. Ce que la galanterie et la distinction, la douceur et l'amour ont de plus expressif, de plus exquis, n'avait rien obtenu d'elle. On eût dit que le roi des Dangereux ne semblait pas l'être du tout à ses yeux.

C'est pour savoir d'où partait le coup qu'on lui avait porté dans le journal de la cour que lord Glenmour brûlait maintenant d'aller à Londres, voyage qu'auparavant il eût facilement différé pour peu que sa femme eût marqué le désir qu'il le fût. Maintenant il devenait pressant, indispensable.

Pendant qu'il faisait sa toilette pour se présenter un instant dans ses salons, où la soirée était commencée, ses domestiques sortaient sa chaise de poste de la remise et la disposaient. Il partirait à minuit afin d'arriver à Boulogne au moment du départ du paquebot.

— Ne vous semble-t-il pas, monsieur le chevalier, interrompit, mais cette fois avec quelque anxiété, le marquis de Saint-Luc, que la sonnette du tombeau du major de Morghen sonne en ce moment plus vite et plus fort ?

— C'est peut-être parce que le major de Morghen sait que vous êtes ici, répondit le chevalier De Profundis ; il désirerait vous parler, peut-être faire une partie de cartes avec vous, vous proposer sa revanche ! Les morts sont si fantasques !... Sérieusement parlant, la cause de ce redoublement du son provient du vent qui souffle un peu plus fort depuis quelques minutes... Je dois le supposer... Au reste, vous ne tarderez pas à connaître le motif terrible et bizarre à la fois qui justifie la pose de cette sonnette sur le tombeau du major de Morghen, et par conséquent les grandes raisons que j'ai pour croire que vous n'avez pas précisément gagné les cent mille francs qu'il a perdus en jouant avec vous.

— Votre obstination sur un point si délicat, s'écria le marquis de Saint-Luc, commence à me faire réfléchir, à m'alarmer...

— Enfin !

— Oui, à m'alarmer, je l'avoue.

— Auriez-vous déjà peur ?

— J'ai la peur du doute, chevalier.

— Vous connaîtrez l'autre bientôt.

— Je ne le pense pas.

— Vous aurez peur, vous dis-je.

— Soit ! Et maintenant je compte plus que jamais sur l'explication attendue de ma part avec tant d'impatience, avec tant de motifs... Mais quoique j'y tienne comme à une chose d'honneur, remettez-la, je vous en prie, chevalier, jusqu'au moment où vous serez un peu plus avancé dans l'histoire de lady Glenmour, sur la tombe de laquelle nous sommes assis et qui pourtant, m'avez-vous assuré, n'est pas dans cette tombe.

— C'est vous qui voulez ce retard ?

— Oui, chevalier. Je brûle de voir encore en présence ces deux rivaux acharnés, ces deux héros de l'amour-propre et de la vanité, car je suppose que le monde est trop étroit pour qu'ils ne s'y rencontrent pas un jour. Le choc sera sans doute rude, éclatant, épouvantable, digne de l'un et de l'autre.

— Vous avez peut-être raison, dit le chevalier.

— Reprenez donc, je vous en prie ..

— Mais cette sonnette qui s'agite plus violemment que jamais ?... Cependant puisque vous l'exigez...

UNE SOIRÉE CHEZ LADY GLENMOUR.

Lady Glenmour, continua le chevalier De Profundis, recevait deux fois par semaine à son château de Ville-d'Avray, le mercredi et le samedi. Le samedi était destiné aux réceptions d'apparat. Ce jour-là les gens des cottages et des châteaux voisins composaient le personnel exclusivement aristocratique de la soirée. On arrivait à travers les parcs ombreux et les chemins sablés en élégans équipages. Les femmes étaient en grande toilette, malgré leur prétention à la vie champêtre qu'elles étaient censées être venues goûter au milieu des bois de Meudon, de Satory, de Viroflay et de Versailles. Elles penseraient à la nature dès leur retour à Paris. Nous dirions volontiers que l'ennui le plus opaque régnait dans ces réunions du samedi chez lady Glenmour, si en disant cela l'on disait quelque chose de nouveau ; mais chacun sait que l'ennui fait partie de l'existence de ces riches qu'on envie tant. Ils sont, du reste, les premiers à le savoir. Leur ôter cette douleur, ce serait les priver d'une habitude. Il est convenu qu'ils doivent s'ennuyer par position sociale. Condamnés à l'inaction, à la réserve, à la circonspection, au silence, ils acceptent l'ennui, fruit naturel de toutes ces inerties, comme on accepte le jus quand on accepte le citron.

Les mercredis de lady Glenmour étaient encore moins gais que ses samedis, mais ils offraient une autre physionomie. Jeune et brillante, lady Glenmour tenait beaucoup à ne pas gâter ses galeries du samedi par l'adjonction des infirmités sociales du voisinage. Elle avait fait un choix d'hommes et de femmes qu'elle croyait judicieux. Elle gardait les mercredis pour ceux qu'elle n'osait pas appeler à ses samedis ; c'est-à-dire les vieilles marquises qui éternuent, qui toussent, qui se mouchent à perpétuité ; respectables femmes qui ont les maladies de l'enfance sans en avoir les grâces. Etaient exclues encore des samedis celles qui portent des bonnets monstrueux, fleuris comme des jardinières, des turbans rouges sur lesquels on bâtirait un phare, des châles verts semés d'oiseaux jaunes de grandeur naturelle ; celles aussi qui montrent toujours à double original les attraits qu'elles n'ont plus, ou plus perfidement encore les attraits qui leur restent.

Quoiqu'une certaine habileté, on le suppose, eût présidé au triage de lady Glenmour, elle ne fut pas assez adroite, — et qui l'eût été assez? — pour empêcher certaines femmes de découvrir sa manière de composer ses réunions. Naturellement ce furent les exilées du samedi qui s'en aperçurent; deux surtout se sentirent si outrageusement blessées, qu'elles promirent, qu'elles jurèrent de se venger. Le serment était inutile.

Elles débutèrent ainsi ; le premier samedi qui suivit leur découverte, et précisément ce fut celui où lord Glenmour s'apprêtait à partir pour Londres, elles se rendirent l'une et l'autre chez lady Glenmour, absolument comme si elles eussent été invitées.

La comtesse de Boulac arriva la première, tenant, comme d'usage, son griffon borgne sous son bras gauche, et appuyant son bras droit sur celui de son cavalier habituel, monsieur Beaurémy.

Quand lady Glenmour, au milieu de son monde d'élite, de sa cour du samedi, entendit annoncer la comtesse de Boulac, elle crut que le domestique se trompait. Madame de Boulac entra. A peine était-elle assise, que le domestique jetait le nom de madame la comtesse de Martinier et celui de monsieur Zéphirin.

— Pour le coup, ceci est assurément une erreur, pensa lady Glenmour. Elle était seule dans l'erreur. Madame la comtesse de Martinier entra, cachant aussi quelque chose sous son châle ; mais ce n'était pas un chien. Quant à monsieur Zéphirin son cavalier, il remplissait auprès de madame de Martinier, l'emploi de monsieur Beaurémy auprès de la comtesse de Boulac. Mais quels emplois remplissaient-ils? Vous le saurez après que je vous aurai dit l'étonnement peu agréable de lady Glenmour. Ce n'est pas de l'étonnement, c'est de l'effroi qu'elle aurait dû éprouver, si elle eût pu lire dans l'avenir, si elle eût connu jusqu'où irait la vengeance de ces deux vieilles femmes.

Il y a une certaine mythologie sociale qui fait croire aux jeunes gens, laids ou beaux, niais ou spirituels, mais surtout aux jeunes gens pauvres et paresseux, qu'ils trouveront un jour sur leur chemin de vieilles comtesses, lesquelles, devenant tout-à-coup amoureuses d'eux, leur donneront tout ce qu'ils ne peuvent espérer, ni de la fortune de messieurs leurs pères, ni de l'héritage de messieurs leurs oncles. Ils arrivent jusqu'à trente-cinq ans en cherchant toujours cette comtesse fabuleuse au fond des loges de spectacles, dans les encoignures de salons, sous les arbres des Tuileries, dans le coupé des diligences, cette comtesse, grâce à laquelle ils auront bonne table, linge fin, reluisante voiture, argent copieux dans la poche. Et ensuite que le monde dise : — Vous voyez bien un tel? il est entretenu par une vieille comtesse! Ils laisseront dire le monde.

Quarante ans, cinquante ans arrivent, et il ne se présente pas plus de vieilles comtesses que de jeunes ; enfin, la désillusion au fond de l'âme et la goutte aux pieds, ils renoncent à posséder dans ce monde la vieille comtesse.

Eh bien ! deux jeunes gens prédestinés s'étaient rencontrés, deux jeunes gens marqués au front d'une étoile s'étaient vus, qui avaient trouvé en chair et en os, l'une en effet très en chair, et l'autre très en os, deux vieilles comtesses véritables et très riches, ayant hôtels à Paris, châteaux hors de Paris, bonne table, beaux revenus, voitures, et pour remplir jusqu'au bout le programme, parfaitement éprises d'eux. Ces deux jeunes gens, je les ai déjà nommés. L'un c'était monsieur Beaurémy, l'autre monsieur Zéphirin.

Tels étaient les noms de ces deux êtres dignes d'envie et d'admiration, nés pour entretenir sur la terre la douce croyance qui allait s'éteindre : qu'il existe de vieilles comtesses disposées à faire le bonheur des jeunes gens déshérités de la fortune.

Ces deux dames allèrent saluer la maîtresse de la maison, et se placer ensuite à l'endroit du salon où elles pouvaient être le plus en vue, toujours suivies de près de leurs cavaliers, qui portaient l'un une ombrelle jaune fanée, l'autre un coussin élastique, de forme circulaire, supplément de siége sur lequel madame de Martinier avait l'habitude de s'asseoir. On chuchota beaucoup et l'on rit sous cape à l'aspect de ces deux caricatures qui s'étaient trompées de jour.

— Ici ! monsieur Beaurémy, ici! dit madame de Boulac à son cavalier, en s'asseyant près de madame de Martinier.

—Mettez-vous derrière moi, dit à son tour madame de Martinier à monsieur Zéphirin qui la suivait aussi.

Les deux jeunes gens s'assirent docilement derrière les deux vieilles comtesses.

Madame de Boulac avait au moins cinquante-huit ans, mais sa figure de bouledogue de boucher, ses lèvres épatées, son triple menton, ses formes hommasses, et surtout sa mise prétentieuse et grotesque, lui prêtaient au moins soixante-cinq ans.

Madame de Martinier, de quelques années moins âgée que sa compagne, portait un turban bleu-clair, semé de paillettes d'argent. Elle était aussi maigre que son amie avait de l'embonpoint. Sa transparence aurait éveillé quelque idée de noblesse, si elle n'eût affiché des bras et une poitrine d'une maigreur télégraphique ; elle ressemblait à la famine, telle que nous la représentent les peintres symboliques du seizième siècle. Elle avait dû être jolie à l'époque de la publication d'*Adolphe*, par monsieur Benjamin Constant. Quand elle riait, ses dents de phoque se détachaient en nombre impair sur un fond violacé qui indiquait que celles qui n'existaient pas étaient vraies, et que celles qui existaient étaient fausses.

Les deux jeunes gens portaient sur leurs visages l'insignifiance absolue de leurs semblables. Il y avait en eux de l'automate, du mannequin et du martyr. Leur santé était florissante, mais ils étaient morts sous certain rapport.

Habitués à ne pas penser, à ne pas se mouvoir par eux-

mêmes, ils ne parlaient plus, ils murmuraient; ils ne riaient plus, ils souriaient; ils ne marchaient pas, ils suivaient. Leurs regards avaient le terne de leur existence d'ombrelle ridée, de tabouret fané et d'écran déteint. Ils obéissaient au geste, au signe, à l'appel. Ils n'étaient pas malheureux puisqu'ils mangeaient bien, buvaient à leur gré, n'allaient jamais à pied et passaient leur vie de soupers en soirées et de soirées en soupers; ils étaient plus que malheureux, ils n'étaient rien du tout. C'étaient des eunuques moraux. Et comme leurs confrères du sérail, ils enviaient et exécraient tout à la fois ceux qui étaient quelque chose par eux-mêmes, qui avaient l'énergie de la puissance et du libre arbitre. Tels s'offraient les deux jeunes gens qui avaient eu le bonheur si rare et si jalousé de rencontrer de vieilles comtesses.

— Décidément, chère amie, dit la comtesse de Boulac à madame de Martinier, trouvez-vous que les jeunes femmes que reçoit lady Glenmour soient si belles? Prenons-les une à une, je vous prie. Voyez, par exemple, ces épaules en face de vous, et comparez-les aux miennes. Monsieur Beaurémy, je vous en fais juge... Vous êtes homme, vous ne serez pas partial.

— Je préfère les vôtres.

— Il ne s'agit pas de dire : Je préfère les vôtres, mais d'expliquer sur quoi vous fondez votre préférence. Si je ne me trompe, qui dit épaules dit chair?

— Vous avez plus de chair, madame, reprit Beaurémy, et par conséquent de plus belles épaules.

— Voilà qui est parlé. Mais taisez-vous donc! vous, Moqueuse.

Moqueuse était le nom de la griffonne de madame de Boulac, celle qu'elle avait assise sur ses genoux et cachée sous son châle.

— Est-ce votre avis, madame de Martinier?

— Chère amie, c'est le mien; vos épaules sont superbes.

— Demandez aussi à monsieur Zéphirin si votre taille n'est pas plus fine que celle de cette autre beauté du samedi, de cette péronnelle qui se croit une Vénus deux. Monsieur Zéphirin, rendez donc justice à madame la comtesse!

— Elle est toute rendue, madame. C'est un devoir pour moi de chaque jour que de lui rendre cette justice, reprit monsieur Zéphirin.

— Chut! petit vaurien.

— Mais prenez garde à mon ombrelle, monsieur Beaurémy! Comme vous la tripotez... vous avez des mains de fer. Regardez si les fleurs de mon bonnet se maintiennent, monsieur Beaurémy.

— Oui, madame, elles se maintiennent.

— Comme vous êtes distrait, monsieur Beaurémy!

— Mais je réponds, madame, à toutes vos questions...

— Je vous dis une troisième fois que vous êtes distrait. Y a-t-il ici quelque Anglaise qui vous plaise, quelque souvenir des eaux de Bagnères? Il vous les faut toutes, à vous, monsieur de Beaurémy, vous êtes un basilic, un satyre, un faune...

— Aïe! Aïe! s'écria Beaurémy.

— Qu'avez-vous, monsieur Beaurémy?

— Mais, madame la comtesse, vous venez de me pincer horriblement.

— Riez, monsieur Beaurémy, on nous observe.

— Oui, madame la comtesse, je ris.

— A la bonne heure.

— Quelle bonne idée nous avons eue, chère madame de Boulac, dit madame de Martinier, de venir ici aujourd'hui: la leçon, je l'espère, lui profitera. A-t-on jamais vu pareille inconvenance? Ne pas nous inviter parce que nous sommes un peu moins jeunes! Ne dirait-on pas qu'elles sont jeunes comme des premières pousses d'artichaut pour craindre notre voisinage... Monsieur Zéphirin, se reprit la comtesse de Martinier, voyez si mon coussin élastique est bien d'aplomb.

— Il déborde un peu, madame la comtesse.

— Faut-il me lever pour que vous me l'arrangiez?

— Silence! dit madame de Boulac.

Lady Glenmour s'approchait de ces deux dames.

— Que je suis heureuse de vous voir, dit-elle aux deux vieilles comtesses.

— Et nous, madame.

— C'est une charmante surprise.

— Une idée que nous avons eue, madame de Martinier et moi.

— Ayez-en beaucoup ainsi, mesdames.

Lady Glenmour quitta ces dames pour aborder d'autres groupes.

— Comment trouvez-vous la milady? demanda madame de Martinier à madame de Boulac

— Bien pâlotte.

— Elle n'embellit pas, reprit madame de Martinier.

— Eh! mon Dieu non.

— N'est-ce pas, monsieur Beaurémy, qu'elle n'embellit pas?

— Je suis de votre avis, madame. Lady Glenmour devient de jour en jour plus belle, plus jolie...

— Que dites-vous? Allons, bon! voilà qu'il la trouve de jour en jour plus jolie. Ne voulez-vous pas aller le lui dire?.. Plus jolie!... Tout le monde est joli avec vous... Pauvre garçon!..

— Pardon, madame la comtesse, je croyais... j'aurai mal entendu..

— En rentrant, je vous dirai deux mots à l'oreille, dit tout bas la comtesse de Boulac à Beaurémy, qui s'éloigna un peu de peur d'être pincé une seconde fois; mais revenons, chère madame de Martinier, à la dédaigneuse milady. Croyez-vous que cet ennui qu'on voit sur sa figure et sur celle de son mari soit sans cause?

— Ah! grand Dieu! non.

— C'est mon opinion; ils ne s'aiment pas.

— Ils se détestent, continua madame de Martinier; et il n'est pas difficile de deviner pourquoi. La milady avait sans doute en Angleterre quelque passion de cœur qu'il aura fallu quitter, en épousant par convenance milord.

— C'est aussi ce que je pense, dit madame de Boulac. Quelque jour la bombe éclatera. Vous verrez...

— Vous savez quelque chose? chère madame de Boulac. Parlez.

— Tantôt, en me rendant ici par le bois de Chaville, j'étais tranquillement à bayer aux corneilles à la portière de ma voiture; un cavalier vient à passer rapidement près de moi. Le bruit attire mon attention. Je regarde; ce cavalier criait en galopant comme un fou: « Milady! milady! que je vous aime! Oh! que je vous aime! »

— Diable! c'est qu'il y a tant d'Anglaises dans les environs.

— Mais j'ai reconnu le cavalier, c'était le jeune Tancrède.

— Tancrède! vous avez donc pris la pie au nid, ma chère madame de Boulac! s'écria dans la joie de son âme madame de Martinier. Si mon cocher, ce maudit Laubépin, ne m'avait fait prendre je ne sais quel chemin en venant, j'aurais pu voir aussi et entendre ce mignon cavalier, contant sa peine aux échos d'alentour. Il disait cela! mais il n'y a plus rien à voir; la milady et Tancrède...

— Vous nommez ce cocher Laubépin? interrompit vivement le marquis de Saint-Luc; c'est donc celui que nous venons de voir profaner le tombeau de sa maîtresse?

— C'est celui-là même, et sa maîtresse est cette même comtesse de Martinier qui, à cet endroit de mon récit, cause avec la comtesse de Boulac.

— Continuez, je vous prie, monsieur le chevalier.

Le chevalier reprit aussitôt:

— La comtesse de Boulac avec un ton hypocrite releva ainsi l'observation de madame de Martinier:

— Il est bien jeune, cependant, pour qu'on suppose... Il est bien jeune...

— C'est plus tendre, ma chère amie.

— Son mari est bien jeune aussi.

— Elle a deux jeunes, voilà tout. Et entre nous, chère madame Boulac, ça vaut mieux que deux vieux. Zéphirin, vous dormez?

— Non... madame... je ne dors pas...

— Je crois que monsieur Beaurémy ne dort pas, lui non plus ..

— Vous dévorerez donc toujours le sexe de vos regards érotiques?

— Non, madame, je vous écoutais.

C'est à ce moment-là de la soirée que lady Glenmour dit d'un bout du salon à l'autre bout, où se trouvait le docteur Patrick :

— Docteur, savez-vous où est Tancrède?

— Non, milady. Je l'ai déjà demandé plusieurs fois.

— Voyez-vous! voyez-vous! comme elle s'intéresse à lui, dit madame de Boulac à madame de Martinier.

— Quand nous ne serions venues que pour savoir ce que nous savons, chère madame de Boulac, nous n'aurions pas perdu notre temps.

— Cette femme, reprit madame de Boulac, est une coquette, et quand on est coquette et qu'on a des amans, on ne fait pas deux catégories d'invités ou bien l'on s'expose...

— A tout.

— A tout, vous l'avez dit, chère madame de Martinier.

— Puisque Tancrède n'est pas ici, reprit le docteur Patrick, je le remplacerai au piano.

— Oh! oui, docteur! s'écrièrent quelques jeunes personnes qui se mouraient d'envie de danser.

Le docteur Patrick se plaça aussitôt au piano et joua l'air d'une contredanse.

Un quadrille se forma.

Lady Glenmour ne perdait ni de sa langueur, ni de sa mélancolie.

— Je n'aime pas non plus cet aveugle qui danse, qui chante, qui n'a pas quarante ans, et qui a tous les cheveux blancs. Vous comprenez, chère madame de Martinier, qu'il a dû avoir des vices terribles pour devenir aveugle et blanchir de si bonne heure.

Le docteur Patrick, qui, en effet, avait à peine quarante ans, était devenu aveugle dans la dernière campagne des Indes, qu'il avait faite comme médecin en chef du 21e régiment.

Malgré cet affreux malheur, il exerçait toujours sa profession de médecin, et il était considéré comme un homme du plus grand mérite. Il lui était seulement resté une mélancolie bien naturelle, mais une mélancolie douce qui ne l'empêchait pas de se rendre agréable aux autres. Il aimait lady Glenmour comme une sœur, quoiqu'il ne la connût que depuis qu'elle était la femme de son ami ; mais cet ami il l'avait rarement quitté. Nous avons dit comment il était devenu aveugle ; ses cheveux avaient blanchi par la réflexion et l'étude, ces deux chaux-vives de l'intelligence.

— Ce médecin ne peut pas être un médecin, reprit madame de Boulac.

— Un médecin qui ne peut pas vous voir la langue! je vous demande un peu!

— Autre mystère, reprit madame de Boulac.

— Décidément cette maison en est pleine, ajouta madame de Martinier.

— Et que dites-vous du mari, du milord, qu'on ne voit pas de toute une soirée, d'une soirée qui se donne chez lui?

— Oh! ceci est bien grave, madame de Boulac. Monsieur Zéphirin, allez me chercher un baba sur ce buffet ; prenez-le à côté du plus petit.

— Monsieur Beaurémy, allez aussi me chercher une tranche de jambon sur du pain ; et allez droit devant vous. Je vous suis du regard, libertin!

Les deux jeunes gens obéirent à l'instant même comme auraient fait deux petites filles.

— Ah! voilà enfin le mari, le milord, dit madame de Boulac.

— En costume de voyage! s'écria madame de Martinier. Où va-t-il donc?

Lord Glenmour entrait en effet au salon, et après avoir salué à droite et à gauche les invités, il alla baiser la main de lady Glenmour. Aussitôt, on l'entoura, on lui demanda s'il se disposait à partir, qu'il était en habit de voyage.

— Je pars dans une demi-heure, répondit lord Glenmour ; ma chaise de poste est déjà attelée. Mais que je ne vous dérange pas : on dansait, je crois, quand je suis entré... Patrick, mon cher Patrick, reprenez la figure. Milady, dit ensuite affectueusement lord Glenmour à sa femme, voudrait-elle me faire l'honneur de danser celle-ci avec moi?

Lady Glenmour quitta sa place et alla se mêler avec lord Glenmour au quadrille.

— Comme ils cachent leur jeu! dit madame de Boulac à sa charitable amie.

— Ils ont l'air de danser dans un cimetière.

Malgré la teinte de mélancolie de lady Glenmour, rien pourtant n'était gracieux comme elle et son mari, dansant sans prétention au milieu de leurs invités. Un nuage rose vint vermillonner les joues de lady Glenmour et donner un air de fête à son beau visage, ordinairement si placide. Il en fut éclairé comme un ciel d'hiver par les flammes pourprées d'une aurore boréale. Comme s'ils n'eussent pas fait partie du même quadrille, les autres danseurs et surtout les danseuses s'arrêtèrent pour admirer l'exquise élégance, la suavité des mouvemens de lord Glenmour, qui pouvait bien avoir renoncé à être un Dangereux, mais qui n'avait rien perdu pour cela des séduisantes qualités qui lui avaient valu ce titre. On regardait dans une sorte de ravissement. La contredanse finit au moment où un postillon paraissait sur le seuil de la porte du salon. Lord Glenmour comprit. Il embrassa sa femme et gagna la sortie, après avoir dit au docteur Patrick, en lui serrant cordialement la main : — Je vous recommande aussi Tancrède, que j'aurais voulu voir encore une fois avant mon départ ; mais il est sans doute allé se reposer de toutes ses émotions de la journée.

— Je vous accompagnerai jusqu'au perron, dit le docteur à lord Glenmour en s'appuyant sur son bras.

— Volontiers, cher docteur.

Glenmour fit signe au postillon de passer devant ; il lui ordonna de monter à cheval et de se tenir prêt à partir.

— Glenmour, dit alors le bon docteur, ni vous ni votre femme n'êtes heureux.

— C'est la vérité, docteur, la triste vérité.

— Vous l'aimez, pourtant?...

— Beaucoup, mon ami. Dans la bouche d'un gentilhomme ce mot remplace toutes les exagérations.

— Elle vous aime aussi?

— Non, docteur, non.

— J'en suis sûr, Glenmour.

— Si je pouvais vous croire!... Mais encore une fois, non! Qui l'empêche de me le dire, de me le prouver; de me le dire, seulement?

— C'est que vous l'en empêchez....

Glenmour frappa du pied avec violence.

— Allons donc! docteur, soyons sérieux.

— Comment ne le serais-je pas, quand je m'occupe de votre bonheur...

— Mais alors?...

— Répondez-moi, Glenmour, en véritable ami, c'est-à-dire sans être blessé de ma question. Êtes-vous pour elle ce que vous êtes réellement au fond? Êtes-vous le Glenmour que je connais, que tout le monde a connu jusqu'ici, excepté lady Glenmour?

— Mon cher Patrick, riposta vivement Glenmour, vous revenez encore, je le vois, à votre système que je n'admets pas, que je ne puis admettre; mais si je ne m'étudiais pas constamment à être, avec lady Glenmour, l'homme aux manières pâles et réservées, aux paroles choisies, délicates, à la conduite pleine d'attentions, sans cesse renouvelées au gré de ses désirs que je dois m'efforcer de prévenir, si je n'étais pas le courtisan avant d'être le mari, l'amant soumis de préférence à l'amant passionné; si je n'étais pas cela, mon ami, lady Glenmour éprouverait cent fois plus de froideur, d'éloignement encore pour moi. Si je n'ai pas réussi, c'est que les moyens ont été trop faibles quoique bons; c'est que ma douceur, ma condescendance, ma flexibilité sont restées au-dessous de ma volonté.

Le docteur Patrick hocha négativement la tête.

— Vous doutez, Patrick... Ah! si vous connaissiez comme

moi de quelle manière lady Glenmour a été élevée ; si, aidé par une longue expérience des femmes de mille caractères différens, vous saviez ce qui convient au caractère de la mienne...

— Je n'ai pas une longue expérience des femmes, c'est vrai ; mais je crois qu'il en est un peu du ménage comme de la médecine : les remèdes simples, naturels, sont les meilleurs, et le meilleur de tous, souvent, est de ne rien faire.

— Nous ne nous entendons pas, docteur, si nous nous aimons bien.

— Nous verrons qui de nous deux aura raison plus tard, cher Glenmour.

— Plus tard, savez-vous, docteur, ce qui arrivera peut-être ? C'est que nous nous serons trompés tous les deux. Il n'y avait rien à faire. Ce corps n'avait pas de place pour une âme. La beauté, la fierté, le dédain, avaient tout pris d'avance. Mais encore une fois, adieu, cher Patrick ; veillez toujours bien sur sa santé.

— Et vous sur la vôtre, Glenmour.

— Vous savez, acheva Glenmour en secouant les deux mains du docteur, qu'elle est forte comme mon âme de fer ; et si jamais elle faiblissait, j'irais la demander aux vents, aux tempêtes de l'Océan, à la vie dure de nos marins, au bœuf salé, au saumon sec, au porter de feu, au gin, à la mer, enfin, qu'entre nous, mon cher, je regrette autant que j'aime ma femme.

Lord Glenmour quitta le docteur, mais avant de monter dans sa chaise de poste, il se promena soucieusement devant le perron. Des craintes dont il n'osait pas s'expliquer la cause l'attachaient, le retenaient malgré lui. Deux fois il fit furtivement le tour de la maison, sous le poids de cette inquiétude vague et pourtant si réelle. Ses regards cherchèrent à saisir, derrière les jalousies à demi-fermées et le voile transparent de la soie, l'ombre de lady Glenmour. Il n'aurait pas été plus agité, plus inquiet sur le sort de sa femme, fût-il parti pour un voyage au-delà des mers. Enfin voulant partir, voulant rester, il se jeta au fond de sa chaise de poste. Sans attendre d'ordre, le postillon fouetta, les chevaux partirent.

Les personnes restées au salon reprenaient déjà leurs places, lorsqu'on entendit un bruit confus, indistinct d'abord, qui partait de l'endroit où étaient la comtesse de Boulac, madame de Martinier et leurs deux cavaliers.

Voici la cause de cet étrange bruit. Au moment où lord Glenmour était monté en chaise de poste, ce qu'on avait appris par les claquemens de fouet du postillon, l'une des deux vieilles femmes, madame de Boulac, s'était penchée sur l'autre, madame de Martinier, pour lui dire : « Voyez si la milady » aime le moins du monde son mari. Il part et elle n'est pas » plus émue que les chinoiseries de sa cheminée. » Malheureusement en se penchant sur madame de Martinier, madame de Boulac avait mis en contact son chien griffon, si hargneux, avec un autre animal que madame de Martinier avait porté à la soirée caché sous son châle. Cet animal était un petit chat dont elle n'avait pas voulu se séparer en venant à Ville-d'Avray, chez lady Glenmour ; si rapprochés l'un de l'autre, les deux animaux avaient, l'un aboyé, l'autre miaulé, et tous deux s'étaient appréhendés au corps avec leur acharnement naturel. Des genoux de leurs maîtresses épouvantées, ils avaient roulé en boule sur le tapis, et là un combat se livrait aux yeux de l'assemblée un peu étonnée de ce divertissement imprévu. Pour tripler le désordre, Maracaïbo, l'orang-outang, qui était resté caché dans quelque coin du salon pendant toute la soirée vint en gambadant se mettre de la partie. Saisissant Moqueuse avec une de ses mains, et le chat avec l'autre main, il les souleva de toute sa hauteur, et les mit face à face. Cette agacerie les irrita, les rendit furieux. Ce ne fut plus bientôt qu'un tourbillon de coups de griffe et de dents, couronné par les ricannemens aigus de Maracaïbo, auquel on ne parvenait pas à arracher, quelqu'effort qu'on fît, ses deux victimes. Il fallut que lady Glenmour, toute puissante sur lui, vînt jeter son mouchoir au milieu de cet étrange tournois. Dès que l'orang-outang vit la main de sa belle maîtresse levée sur lui, il lâcha docilement le chien et le chat, et en deux bonds, exécutés sur la tête des deux vieilles comtesses, il gagna la croisée du salon qu'il franchit pour aller se cacher dans le parc.

Enfin madame de Boulac, heureuse d'avoir repris *Moqueus*, et madame de Martinier son chat, elles sortirent du salon, suivies de monsieur Zéphirin, qui portait le coussin élastique, et de monsieur Beaurémy, qui portait l'ombrelle jaune. Elles gagnèrent leurs voitures.

Cet accident burlesque mit fin à la soirée du samedi. Une demi-heure après, le salon était désert ; tout était redevenu silencieux dans le château et autour du château de Ville-d'Avray. Lady Glenmour, après s'être dit, les deux mains croisées sur la poitrine et le regard désolé : — Il ne m'aime pas, il n'a pas voulu m'emmener avec lui à Londres ; il me traite avec une dignité, une politesse, une déférence qui prouvent combien il a peu de véritable affection pour moi... Attendre plus longtemps, ce serait aggraver ma déception... Après s'être dit cela, elle chercha dans son secrétaire et elle en tira une lettre cachetée, celle qu'une protectrice souveraine lui avait dit de lui envoyer si jamais elle était malheureuse et si elle voulait rompre son mariage. Elle savait qu'en réponse elle recevrait une autorisation immédiate de divorcer.

Lady Glenmour la tenait avec indécision, prête à sonner pour qu'on allât la jeter sur-le-champ dans la boîte aux lettres, lorsque tout-à-coup Tancrède, couvert d'une sueur rose et brûlante, entra au salon et courut à lady Glenmour en lui criant :

— Milady, je l'ai ! je l'ai ! je le tiens !

La lettre fut vivement repoussée dans le secrétaire.

— Quoi donc ? — mais comme vous êtes haletant, essoufflé ! — D'où venez-vous ?

— De la tour de Montlhéry, et voici le nid d'hirondelles que vous auriez désiré tenir dans la main, si vous eussiez été fée... Ouvrez vos mains, milady, ma noble fée !

— Vous avez été jusqu'au milieu de la tour ?

— Oui, milady.

— Mais avec quoi ? comment ? vous seriez-vous fait aider par Maracaïbo ?

— Je n'ai employé que mes mains.

— Pour vous tuer !

Et lady Glenmour rapprochait, ouvrait en conque ses deux belles mains pour recevoir le nid d'hirondelles, charmant berceau de mousse et de paille où reposaient six œufs, dont trois étaient éclos, et une gentille hirondelle à laquelle Tancrède, en la prenant endormie, avait coupé les ailes.

— Oh ! que c'est gracieux, mon Dieu ! s'écria lady Glenmour. Que c'est gracieux !

— Etes-vous contente, milady ?

— Demain on vous dira cela, monsieur. Maintenant allez vous reposer ; la journée a été bonne pour vous.

— Dites heureuse, milady ! très heureuse.

— Soit. Mais adieu, Tancrède !

Tancrède restait à sa place.

— Eh bien ! qu'attendez-vous ? Ne croyez-vous pas que je vais encore vous commander d'aller me chercher un hibou dans le creux de quelque vieux chêne ?

— Milady .. je partirai bientôt.

— Vous, mon chevalier.

— Pas tout de suite, au retour de lord Glenmour.

— Nous penserons à vous pendant l'absence.

— N'est-ce pas, milady ?

— Quels regards vous avez.

— C'est que je vais au pôle austral, d'où l'on revient peu...

— Vous reviendrez.

— Dites-moi cela, inspirez-moi cet espoir, milady. J'ai besoin de savoir, de croire que lorsque je souffrirai du froid, de la faim, sur les grandes mers de glace, il y aura là-bas, là-bas, sous une petite étoile, — tenez, celle-ci, milady, une personne qui se souvient de moi, du pauvre Tancrède. Je n'ai ni sœur ni mère à qui raconter au retour ma joie de la revoir.

— Eh bien ! c'est à moi que vous raconterez tout, dit avec une simplicité charmante lady Glenmour.

— A vous !... ah ! oui, à vous ! dit en deux cris l'heureux

Tancrède; le premier lui était arraché par l'amour, le second avait l'accent de la réserve et de la réflexion, et par cela même il rendait plus expressif le premier. Il baisa ensuite en se retirant le bas de la robe de lady Glenmour. Après l'avoir accompagné d'un regard long et affectueux, lady Glenmour retomba dans son fauteuil. Les rayons de la lune plongeaient en ce moment dans le salon et se jouaient sur ses genoux, où elle avait posé le nid d'hirondelles.

LA FEMME QUI CHERCHE ET CELLE QUI A TROUVÉ.

De longues larmes ruisselèrent sur les joues de lady Glenmour. Sa figure pâlit comme certaines fleurs après minuit. Ce n'était plus la même femme. Outre le mal dont souffrait lady Glenmour, mal auquel le fameux médecin anglais Astley Cooper a donné le nom fort original de *mal de cour*, c'est-à-dire un mal qui naît de la satiété de toutes choses, des meilleures comme des plus rares, elle éprouvait une tristesse incommensurable, causée par sa conviction profonde que l'homme qu'elle avait épousé ne l'aimait pas.

Depuis six mois qu'elle était sa femme, elle se persuadait avoir eu assez d'occasions de reconnaître qu'elle n'inspirait à lord Glenmour qu'une affection commandée par le devoir et soutenue par la délicatesse. Les riches cadeaux dont il l'accablait ne servaient qu'à la raffermir dans cette conviction. Il cachait, sous la magnificence de ses dons, la pauvreté de ses sentimens. Elle était flattée en reine par un courtisan; mais elle, la femme, n'avait jamais éveillé en lui l'amour qu'elle croyait avoir le droit d'inspirer. Lord Glenmour lui semblait un dieu qui n'avait pas encore daigné prendre pour elle la transformation qui le ferait aimer. Cette persuasion, de jour en jour mieux établie en elle par une succession de faits qu'elle croyait irrécusables, la minait sourdement. Et ne prévoir aucun terme à cette existence contrainte! n'était-ce pas une affreuse situation pour une jeune femme qui avait imaginé, à qui l'on avait dit sans doute, que son mariage avec lord Glenmour, un des plus beaux, un des plus élégans gentilshommes anglais, la rendrait la femme la plus heureuse du monde. Convaincue du faible attachement qu'il avait pour elle, elle restait toujours au-dessous de ses efforts quand elle essayait maintenant de triompher d'elle-même, et ses maladresses valaient encore moins que son indifférence. Cette dernière journée lui avait été une preuve de plus qu'elle n'aurait jamais à espérer autre chose de lord Glenmour que des procédés gracieux, que des surprises toujours faciles à un aussi riche seigneur que lui. Elle devait renoncer à des marques simples et vives de tendresse.

Aussi les beaux cadeaux qu'il lui avait faits avant son départ n'avaient pu lui arracher un sentiment supérieur à la plus simple reconnaissance. Ce n'est que lorsqu'il fut parti, que lorsque sa chaise de poste volait vers Boulogne, qu'elle donna un libre cours à sa tristesse, qu'elle délaça, pour ainsi dire, son cœur.

Elle pleura longtemps et amèrement.

Elle se leva ensuite pour se retirer dans son appartement. Contre son habitude, l'idée lui vint de traverser le cabinet de lord Glenmour qui communiquait par un escalier secret avec sa chambre.

A l'instant où elle y pénétrait, elle fut fort étonnée d'y voir Paquerette, sa femme de chambre, qui, non moins étonnée d'être trouvée sans lumière dans cette pièce, et à une heure si avancée de la nuit, balbutia aussitôt un prétexte pour expliquer l'étrangeté de sa présence.

— Je mettais en ordre le cabinet de lord Glenmour.

— Je croyais que c'était la tâche de son valet de chambre.

— Sans doute, milady; mais je voulais moi-même, cette fois, pour être sûre que le travail serait mieux fait...

— Vous étiez cependant sans lumière?

— La bougie s'est éteinte comme milady a ouvert la porte.

— C'est bien...

— Je me retire, milady, ajouta, toujours confuse et tremblante, Paquerette, dont les joues flétries portaient l'empreinte d'une longue souffrance intérieure; je vais attendre madame dans sa chambre pour l'aider à se déshabiller.

— Allez.

Paquerette se retira par une porte secrète qui communiquait, à la faveur d'un escalier dérobé, avec l'appartement de lady Glenmour. Cette communication, parfaitement dissimulée par des tableaux et la continuité exacte du papier, n'était connue que de quelques personnes du château. Le même travail, pratiqué dans l'épaisseur du mur, se prolongeait jusqu'au troisième étage, toujours dans le même but de corrélation discrète.

— Je ne devine pas, se dit lady Glenmour, sans mettre beaucoup d'importance à ce qu'elle disait et en posant un instant sur la cheminée du cabinet de son mari le flambeau qu'elle tenait à la main, ce que Paquerette avait à faire ici à cette heure. Mettre en ordre... m'a-t-elle dit?... mais, en effet, se ravisa aussitôt lady Glenmour en promenant le regard autour d'elle, tout est bouleversé dans ce cabinet... des morceaux de cristal semés sur le parquet... le lustre brisé... ce fauteuil brisé aussi... ces porcelaines foulées au pied ..Mais que signifie?... Lady Glenmour sonna.

Paquerette revint.

— Mais que signifie, Paquerette, ce désordre que vous n'avez pas entièrement réparé?...

Paquerette fut aussi surprise que sa maîtresse du bouleversement dont on lui demandait compte, bien qu'elle prétendît s'être trouvée dans le cabinet pour le mettre en ordre.

— Je ne sais, madame...

— Qui donc a brisé ainsi ce lustre, ces porcelaines, ce fauteuil?

— Monsieur, peut-être...

— Monsieur! dit lady Glenmour avec un éclair flamboyant dans les yeux et un élan extraordinaire dans le son de sa voix.

— Oui, madame, ce sera monsieur qui, dans un accès de colère...

— De colère, dites-vous, de colère! Et pour quel motif? contre qui? demanda vivement lady Glenmour à sa femme de chambre, laquelle, se reprenant aussitôt, dit:

— Oh! non! je me trompe; milord ne se met jamais en colère... il est si doux!

— Vous avez raison, Paquerette, reprit lady Glenmour avec un soupir.

— Ah! je devine maintenant, continua la femme de chambre; la croisée était ouverte, Maracaïbo sera entré et aura fait tous ces dégâts.

— Prenez ce flambeau, dit lady Glenmour visiblement dépitée de cette nouvelle explication donnée à l'événement, et venez me déshabiller.

Les deux femmes sortirent du cabinet de lord Glenmour.

PAQUERETTE.

Dès que Paquerette eut terminé le coucher de lady Glenmour, elle rentra dans sa chambre et elle déploya sur une table la lettre destinée à lord Glenmour, son maître, et qu'elle n'avait pas eu le courage de lui remettre.

Elle resta accoudée sur cette lettre jusqu'à ce que les battemens de son cœur marquassent toutes les émotions dont elle était graduellement agitée en la regardant. Puis ses lèvres murmurèrent: — Je croyais être plus hardie cette fois; je me suis encore trompée; et pourtant je m'étais bien dit: Puisqu'il va partir, c'est le moment de ne rien lui cacher. Il emportera avec lui tout mon secret et une partie de ma honte. Le courage m'a manqué; quand l'aurai-je?

Paquerette se tut, et, par sa croisée ouverte, elle laissa venir à elle la brise qui souffle entre minuit et le matin.

Le vent était faible, la bougie brûlait malgré l'air qui pénétrait dans la chambre.

Paquerette retira lentement son peigne, et ses cheveux, d'un blond cendré, roulèrent sur ses épaules. Sans quitter son attitude distraite, elle dénouait avec sa main droite sa robe et sa collerette.

La jolie femme de chambre de lady Glenmour avait dix-sept ans ; elle était d'une figure si douce, si intéressante, qu'on la traitait dans la maison avec quelques égards, avec autant de faveur que le comporte l'aristocratie anglaise, fort dure et presque inhumaine à l'endroit des domestiques. Ses yeux, d'un bleu céleste et tranquille, mettaient de la pensée dans les choses les plus indifférentes. Mais la distinction de ses manières, l'honnêteté de sa conduite n'étaient pas absolument le résultat de son heureux naturel ; l'éducation l'avait faite un peu ce qu'elle était.

Paquerette appartenait, les Anglais l'auront déjà deviné, à cette classe si sympathique de jeunes filles, très commune en Angleterre et complétement inconnue en France. C'était la fille d'un de ces pauvres ministres protestans qui ne mesurent pas leur famille, le nombre de leurs enfans, à leur misérable salaire. Elle était la sixième fille d'un ministre d'un modeste village du Lincolnshire. Comme toutes celles de sa classe si intéressante elle avait reçu cette éducation exagérée que ces dignes pères prodiguent à leurs filles, à défaut de bonnes dots. Le charme des veillées paternelles est de leur enseigner les langues anciennes et modernes, les sciences, les beaux-arts ; et quand elles ont appris le grec, le latin, à exécuter, au piano ou sur la harpe, la musique de Handel, de Beethoven, on les accompagne au premier port venu ; on les embrasse, et on leur dit : Va sur le continent, et que le Seigneur t'accompagne !

Paquerette n'avait pas été tout-à-fait aussi aventurée, mais elle avait aussi reçu cette fatale éducation qui ne sert aux jeunes filles anglaises qu'à se résigner, quand elles tombent, loin de leur patrie, dans le malheur d'une condition difficile, et elles manquent rarement d'y tomber. En Angleterre, elles deviennent..... je ne veux pas dire ce qu'elles deviennent ; ailleurs, elles se livrent à l'enseignement de la langue anglaise, qu'elles savent aussi bien que Pope et que Byron.

Paquerette, la gentille servante de lady Glenmour, celle qui chaque jour l'habillait et la déshabillait, celle qui mangeait à l'office, mais sur une table à part, il est vrai, savait le latin, le grec, le français, l'italien et jouait de la harpe dans la perfection. Elle excellait aussi dans l'art, fort estimé en elle par lady Glenmour, de faire des fleurs artificielles. Elle l'enseignait à sa nonchalante maîtresse ou l'employait à embellir ses coiffures de bal et de soirée. A sa place nulle part, cette pauvre Paquerette souffrait partout, mais elle se résignait partout. Dieu aurait pu lui épargner la plus douce, mais la plus cruelle des préoccupations morales, car elle était fort pieuse, l'amour, le profond amour dont elle fut d'abord éblouie, frappée au cœur pour son maître lord Glenmour. Dès ce moment, elle sentit le douloureux mensonge de sa position. Si bas, aimer si haut ! Si simple et si obscure, oser fixer son regard sur cet astre de l'élégance, de la séduction et du bon goût ; elle qui portait les souliers, les gants et les chapeaux de sa maîtresse ! Elle les portait à ravir, sans doute. L'amour dans cette âme simple, mais cultivée, pleine de silence, de timidité, d'effroi et de poésie, devait produire des effets extraordinaires, sans analogie avec les effets du même sentiment chez les autres femmes : chez celles qui aiment par droit de nature et par privilége social.

Paquerette passa, il ne faut pas en douter, par la longue filières de tous les raisonnemens qu'on peut supposer avant de savourer son dangereux amour, et surtout avant d'oser concevoir la pensée de l'avouer à celui qui l'inspirait. Des jours et des nuits furent dévorés dans la lutte. Paquerette fut vaincue ; elle se blâma, elle se détesta, elle se condamna au nom de la religion, mais elle ne cessa pas d'aimer lord Glenmour. Il aurait fallu le fuir. Elle ne le pouvait pas. Sa passion s'accrut alors de la continuelle présence de l'objet aimé. A chaque instant elle voyait son visage, elle entendait le son pénétrant de sa voix, elle obéissait, douce chose ! à son commandement. Quel raisonnement eût été assez fort contre une incessante agression ? Elle vivait au milieu de la flamme qui la consumait : comment l'éteindre ? Ainsi, c'est dans elle et non dans lady Glenmour que s'établissait graduellement avec son invincible despotisme la souveraineté du Dangereux, qu'il régnait comme le magnétiseur sur la somnambule. Aucun de ses pouvoirs n'était ni perdu ni égaré. Il pesait sur elle par tous les points de sa riche organisation d'homme, de grand seigneur et à titre de maître. Son esclave, son ombre, elle l'entendait venir avant tout le monde ; elle devinait le départ et le but de sa pensée avant que ses lèvres ne l'eussent exprimée. Que d'amour ! que d'admiration ! quel culte ! Et lord Glenmour n'avait peut-être jamais remarqué de quelle couleur étaient les jolis yeux de Paquerette !

Enfin cette passion toujours active, toujours solitaire et toujours nourrie par elle-même, sans espace, sans liberté, sans distraction, sans air, devint une espèce de folie rêveuse, d'extase, de maladie tendre dans la pauvre Paquerette.

Et si l'on songe qu'elle avait lu les grands poètes, ces éternels amoureux ; les romanciers, ces historiens du cœur ; qu'elle avait trempé son âme dans les mélodies de Beethoven, on croira sans peine au désordre de sa tête. L'appétit disparut ; son sommeil devint une langueur ; ses occupations une rêverie agitée.

Un jour sa main inquiète tomba sur une plume, elle écrivit :

« Milord,

» J'ai une grâce à vous demander et j'espère l'obtenir de » votre bonté. Je suis heureuse chez vous ; vous avez tou» jours eu pour moi des attentions que je me suis efforcée, » il est vrai, de mériter ; mais que sans injustice vous auriez » pu me refuser, étant votre servante, à vos gages, à votre » discrétion. Vous avez réalisé pour moi, milord, la sainte » bénédiction de mon père, qui me dit en me la donnant : » Tu ne seras pas abandonné de Dieu si, de ton côté, tu ne » l'abandonnes pas. J'ai trouvé dans votre maison le travail » facile, le commandement humain, le sommeil pur. Si quel» que chose peut égaler votre générosité pour moi, milord, » c'est la bonté de lady Glenmour, qui prend exemple sur » vous dans tout ce qu'elle fait de bon et de bien.

» Ceux qui sont de votre maison ne m'aiment pas moins, » par exemple monsieur Tancrède et le bon docteur Patrick. » Eh bien ! milord, voici pourtant le service, la faveur particu» lière, la grâce ardemment espérée que je viens vous deman» der, après avoir pris les conseils de Dieu dans ma prière » et de mon père dans mon cœur, c'est de m'accorder mon » congé, de me renvoyer sur-le-champ de chez vous, car je » vous aime, milord, oui, je vous aime.

» **Nany Burns** (Paquerette). »

Quand Paquerette eut écrit cette singulière lettre, elle chercha l'occasion de la remettre à lord Glenmour.

Cette occasion se présenta sans peine le jour même qu'elle l'écrivit. Elle et lui se rencontrèrent, comme il arrivait souvent, dans la demi-obscurité de l'escalier qui menait au jardin par les pièces basses où étaient les cuisines, la serre chaude et les bains. Elle montait, lord Glenmour descendait. Rien de plus facile que de lui tendre la lettre au point de rencontre. Elle s'arrêta devant lui comme une statue, sans pouvoir dégager sa main de la poche de son tablier.

— Puisque vous voilà, Paquerette, lui dit lord Glenmour, obligez-moi de dire à Tom de mieux vernir mes bottes ; son vernis est vraiment exécrable.

Et lord Glenmour monta, sans attendre la réponse de Paquerette, qui resta encore deux ou trois minutes à la même place, et ne la quitta que pour se dire, dans le déchirement de son âme, en montant l'escalier : — Dire qu'on l'aime à un homme qui vous ordonne de mieux faire vernir ses bottes !

Paquerette jeta sa lettre au feu, et pendant dix jours elle évita de lever les yeux sur lord Glenmour, ce qui eut pour résultat inévitable d'irriter le mal dont elle était consumée. Pendant ces dix jours, elle mangea à peine et ne dormit pas

deux heures par nuit d'un sommeil continu. Sa jolie tête en devint plus languissante; mais qui y fit attention ?

— Je lui écrirai une seconde lettre, se dit encore Paquerette, emportée par sa passion ; mais cette fois je la lui donnerai ; oh ! oui, je la lui donnerai.

Elle l'écrivit.

Voici ce que disait sa seconde lettre à lord Glenmour :

« Milord,

» Je vous avais écrit une lettre hier pour vous prier de me » renvoyer de votre maison, et cela parce que je vous aime. » Cette lettre, je n'ai pas eu la force de vous la donner, et je » l'ai brûlée en rentrant chez moi. J'ai bien fait de la détruire, car je vous demandais une chose insensée, et que j'aurais » refusée dès que je l'aurais obtenue. Est-ce que je puis vivre » sans vous voir, milord, vous qui personnifiez en vous toutes les beautés visibles et toutes les beautés idéales, celles » de la réalité et celles de la poésie ?

» Quand on a vaincu la honte de vous aimer, milord, je » trouve que c'est trop de retenue de cacher l'enthousiasme » qu'on éprouve en vous voyant. Je suis d'autant plus hardie » à m'exprimer sans contrainte que je suis convaincue que » vous ne daignerez pas vous occuper un instant de l'amour » d'une pauvre servante, et que vous rougiriez de la compromettre parce qu'elle vous aime.

» Milord, je connais la noblesse de votre caractère ; je vis » trop près de vous pour ne pas l'apprécier. Aussi mon amour pour vous, milord, mon amour combattu avec la » même patience et la même fermeté que mon âme mettrait à » combattre la pensée d'un crime, cet amour qui tient beaucoup du respect affectueux que j'aurais pour un roi et du » pieux effroi qu'on ressent à l'égard de Dieu... Milord, comme ma vie c'est vous, je vous fais, je dois vous faire la confidence de cet amour qui est ma vie, tous mes instans. Si je » vois le jour, je vous aime; s'il fait nuit, je vous aime; si je » respire, je vous aime; si je m'éveille, je vous aime; et je » suis, par un effet contraire, chaque objet que vous touchez » et que vous voyez.

» Je me l'imagine, du moins, et cette fiction me console de » la faiblesse où je me sens de plus en plus tomber sans pouvoir me retenir. Moi, demander de vous quitter, de vous » fuir, de ne plus vous voir ! Non, milord ! voici ce que je » désire aujourd'hui avec plus de raison. Vous étant attachée » comme je le suis, vous étant dévouée ardemment comme je » le suis, je souffre non pas d'être votre domestique, mais » d'être payée pour être votre domestique.

» Milord, épargnez-moi la douleur de penser que lorsque » je vous obéis, je ne suis pas assez récompensée, ou bien si » vous tenez à me payer, achetez-moi avec cet argent quelque » objet que vous aurez choisi pour moi ; non pas un bijou de » prix, mon Dieu ! ce qu'on donne à une domestique, un » mouchoir à fleurs pour jeter sur ses épaules. Mais surtout » ne me renvoyez jamais, jamais ! je deviendrais folle, milord, mais folle comme celles qui sont à Bedlam. Que lady » Glenmour est heureuse ! Oh ! non, elle n'est pas heureuse, » et ce n'est pas ce que j'ai voulu dire, c'est ceci : Que je serais heureuse d'être lady Glenmour ! Pardon, milord, d'avoir eu cette pensée. Mais pourquoi m'avez-vous regardée, » milord ? pourquoi vous ai-je vu ? Votre regard ne s'en va » plus de mon cœur, et mon cœur vous suit.

» Nany Burns (Paquerette). »

On voit avec quelle effrayante rapidité s'accroissait l'amour profond, patient, incisif de Paquerette pour lord Glenmour, qui ne s'en apercevait pas le moins du monde, quoiqu'elle fût à chaque instant près de lui, soit dans le salon, soit dans son cabinet, soit souvent pour le servir à table.

Cette lettre eut le sort de l'autre; Paquerette, qui avait eu le projet de la glisser parmi celles qu'elle avait l'habitude de prendre des mains du facteur pour les déposer ensuite sur le secrétaire de lord Glenmour, s'objecta, au moment de l'exécution, que lady Glenmour pourrait la voir la première et la décacheter. Enfin, la lettre, froissée de mille manières par le tremblement des mains, retourna encore à la chambre de Paquerette, où celle-ci, au milieu de larmes versées par le découragement, la déchira en petits morceaux.

Peut être n'en aurait-elle plus écrit sans la circonstance imprévue qui se rencontra quinze jours plus tard : le départ de lord Glenmour pour l'Angleterre. Dès que Paquerette apprit l'ordre donné au cocher d'aller commander des chevaux de poste, elle perdit la tête ; elle eut un moment de fièvre chaude pendant lequel elle traça un troisième billet. C'est celui qu'elle tenait collé sous le plateau de cristal lorsqu'elle apporta les glaces dans le salon. On a vu qu'elle avait encore manqué de hardiesse cette fois comme les autres, et que lord Glenmour ne s'était aperçu que d'une chose, c'est que la glace avait coulé sur le plateau.

Dans ce billet, Paquerette disait sans transition, sans faire allusion aux deux précédens :

« Milord,

» Ne partez pas sans moi, car je ne puis pas vivre sans » vous. Votre présence m'est nécessaire comme la lumière » pour y voir, la prière pour espérer. Songez que je suis » pour vous l'enfant qui chérit sa mère, la femme qui adore » son mari, l'ami qui ne peut vivre sans l'ami. Mon amour » pour vous, milord, est si fort, si impérieux, qu'il a acquis » en quelques mois la puissance des années, et dans ces derniers jours la force d'un droit. Il vous faudra bien quelqu'un, milord, pour vous servir dans votre voyage et pendant votre séjour à Londres. Je veux vous servir. Pourquoi » d'autres que moi vous obéiraient-ils? Je suis jalouse de » tout ce qui n'est pas moi. Mon Dieu ! mon Dieu ! que vous » ai-je fait pour aimer ainsi ? Si vous me laissez ici, milord, » je me trahirai. Je prononcerai à chaque instant votre nom, » je serai toujours où vous étiez. — Qu'est-ce que cela me fait ? » me direz-vous. Oh ! milord, vous avez raison, dites-moi » cela ; dites-moi : — Qu'est-ce que cela me fait? Riez, raillez, » moquez vous de moi ; dites-moi : Paquerette, allons, Paquerette, du feu pour mon cigare, ce tabouret pour mes » pieds, cet oreiller pour ma tête, de l'eau pour mes mains ! » Humiliez-moi avec intention, mais que je vous voie. Et si » je n'accours pas assez vite à vos ordres, maltraitez-moi, si » vous pouvez maltraiter quelqu'un ; mais vous voir, milord, » vous entendre ! Tenez ! je pleure, milord ! Ayez pitié de » moi ! Oh ! emmenez-moi ! emmenez-moi !

» Nany Burns (Paquerette). »

Cette lettre ne fut pas remise. Lord Glenmour partit, Paquerette resta au château. Elle se livrait sans témoins à sa douleur dans le cabinet de son maître, dont le départ l'affligeait jusqu'aux larmes, quand lady Glenmour l'y avait surprise au milieu de la nuit. C'est ce troisième billet qu'elle relisait en ce moment dans sa chambre avec le regret mortel de ne l'avoir pas donné à lord Glenmour.

TANCRÈDE ET LADY GLENMOUR.

Tancrède prit le commandement souverain du château en l'absence de lord Glenmour, qui, on l'a vu, le lui avait délégué. Il en usa avec la fougue d'un jeune collégien auquel on confie un fusil pour chasser pendant les vacances. Comme cette autorité devait naturellement s'exercer au plus grand profit de lady Glenmour, il mit dans sa tâche un zèle et une importance tels, que les domestiques riaient tout bas, et le bon docteur Patrick tout haut et sans se gêner. Tancrède allait voir le matin si le déjeuner de lady Glenmour flatterait son goût, pendant le jour si l'allée du parc où elle daignerait poser ses pieds était suffisamment sablée, et le soir si l'on avait fermé et verrouillé toutes les portes ; ensuite il faisait sa ronde hors des murs du parc pour s'assurer que le trésor confié à sa surveillance ne courrait pendant la nuit aucun danger.

— Prenez garde ! lui dit une fois le docteur Patrick, prenez garde, Tancrède ; j'ai vu cette après-midi un homme de

mauvaise mine rôder, avec des intentions sinistres, autour du château.

— Docteur, dépeignez-le-moi. Quelque misérable ..

— Volontiers. Il a une cravate rouge.

— Tous ces brigands ont une cravate rouge.

— Une barbe épaisse.

— Et vous ne l'avez point interrogé?

— Des yeux inquiets et furtifs.

— Qui ce peut être?

— Il portait un sabre au côté.

— Un sabre!

— Un fusil rouillé sur l'épaule.

— Docteur!

— Caché dans les broussailles, il examinait le château.

— Mais encore une fois, docteur, il fallait le questionner. De pareils gens...

— C'est ce que j'ai fait. Je lui ai dit: Qui êtes-vous?

— Et il vous a répondu?...

— Garde champêtre.

— Mais ne devinez-vous pas, dit lady Glenmour, présente à cette mystification, que le docteur Patrick se moque doublement de vous, Tancrède? Comment aurait-il vu un homme, un fusil, un sabre, une cravate rouge, lui qui n'y voit pas?

Tancrède baissa la tête de confusion ; il la releva presque aussitôt avec orgueil en disant : — Milady, on n'est jamais ridicule en exagérant son devoir.

Cependant Tancrède exagéra un jour tellement son devoir qu'il en rit lui-même autant que tous les autres; et voici à quelle occasion.

Un matin que, selon son habitude, il épiait les gens qui venaient au château, il vit entrer un jeune homme élégant, vêtu de noir, et qui demanda discrètement à parler à lady Glenmour. On eut beau lui dire que lady Glenmour ne recevait pas de si bonne heure, il n'en persista pas moins dans son désir de la voir. Cette obstination exalta la sollicitude déjà si éveillée de Tancrède. Il se cacha derrière la porte du salon dans lequel on avait fait entrer l'inconnu, en attendant qu'on prévint de sa visite lady Glenmour, et il se mit en observation. Que voulait cet homme? quelles étaient ses intentions? qu'avait il de si mystérieux à confier à lady Glenmour? Son imagination était aux champs. Enfin, lady Glenmour, en déshabillé du matin, paraît; l'étranger se lève, va au devant d'elle, la salue, lui parle bas, si bas, que Tancrède, horriblement intrigué, est sur le point de quitter sa cachette pour se jeter au milieu de cette confidence insolite et d'en demander le motif. Cependant il se contient; mais quel effort! Lady Glenmour s'assied sur un fauteuil, sourit à l'étranger; alors celui-ci tombe tout-à-coup à ses pieds...

— Que faites-vous là, monsieur? s'écria Tancrède d'une voix émue. Osez-vous bien?.....

— J'ose prendre mesure d'une paire de souliers à madame, répond le jeune homme élégant, ajoutant : — Je suis cordonnier de mon état.

— Cordonnier! répéta Tancrède en se retirant, le visage caché entre ses deux mains pour qu'on ne vit pas sa honte, cordonnier!

Bientôt tout le château fut au courant de l'aventure du cordonnier et on en rit pendant vingt-quatre heures. Lady Glenmour elle-même, si sérieuse, si triste, se mêla à la gaîté générale pour rire aux dépens de ce pauvre Tancrède, le fougueux jeune homme qui ne savait jamais rencontrer le point exact où la prudence cesse et où l'extravagance commence.

Un soir, Tancrède et le docteur Patrick, quoique aveugle, jouaient aux échecs, tour de force étonnant, mais qui ne paraîtra pas impossible à ceux qui savent à quel degré de subtilité s'élèvent le tact, l'ouïe, la mémoire chez les aveugles.

En perdant la vue, le docteur avait acquis une merveilleuse pénétration morale; elle était si extraordinaire qu'il pouvait exercer la médecine avec la même supériorité qu'avant son malheur, et se livrer à la plupart des exercices où la faculté d'y voir semble indispensable. Il avait tant perfectionné en lui le sens de l'ouïe, qu'il découvrait presque toujours au son de la voix l'opinion, la véritable pensée de celui qui voulait cacher son sentiment sous des paroles menteuses. Il s'était d'autant plus rapproché de l'âme qu'il s'était éloigné de la réalité. Personne n'écoutait avec autant d'indifférence que lui, et personne n'écoutait mieux cependant. Cette pénétration presque divinatrice, qu'il ne possédait que depuis sa cécité, imprimait à sa figure un caractère de repos qu'elle n'avait pas toujours eu. La bonté d'aujourd'hui et les passions d'autrefois s'étaient rencontrées comme se rencontrent la neige et le feu à mi-chemin du mont Hécla. Clairs comme lorsqu'ils y voyaient, ses yeux répandaient des flammes autour de lui, tandis que son front, réservoir de ses pensées, était calme et serein comme le ciel, qui contient pourtant les orages.

Or, ce soir là, il jouait aux échecs avec Tancrède dans le salon, à quelques pas de lady Glenmour, occupée à relire pour la centième fois ce numéro du journal de la cour qui avait entraîné une première et si grave explication entre elle et son mari. A ses pieds dormait comme d'habitude Maracaïbo. Depuis une heure, ce qui est à peine une minute pour des joueurs d'échecs, Tancrède et le docteur avançaient des tours et défendaient leur roi, lorsque lady Glenmour, que sa lecture absorbait profondément, dit à Tancrède, afin que celui-ci ne s'aperçût pas de sa douleur :

— Tancrède, pourriez-vous tout à la fois causer et jouer aux échecs?

— Très facilement, milady.

— On dit pourtant que c'est impossible...

— Essayez.

— Qu'y a-t-il ? se dit en lui-même le docteur. La voix de lady Glenmour n'est pas franche, naturelle, vraie, comme d'habitude.

— Vous avez voyagé dans l'Inde, Tancrède?

— Oui, milady. — Docteur, j'ai joué. A vous.

Tancrède vit briller une larme dans les yeux de lady Glenmour; il fut troublé. Il aurait voulu se lever, courir à elle, lui demander la cause de sa tristesse. Son regard exprima tout cela.

— Est-ce un aussi beau pays qu'on le dit?

— Il est encore plus beau, milady.

— J'avance mon cavalier, dit Patrick. Attention!

— Vraiment? je pensais que les voyageurs avaient beaucoup exagéré.

— J'ai vu, milady, une ville de roses, où l'on ne marche que sur des roses, dont les murs sont des roses, où l'on ne voit, où l'on ne sent que les roses.

— Une ville de roses! s'écria en riant lady Glenmour.

Patrick devina derrière ce rire tremblé le commencement d'une excitation nerveuse pareille à celle qu'éprouvent certaines personnes aux approches de l'orage.

— Oui, milady, et cette ville, c'est Ghazipour, près de Benarès. Les femmes, les enfans, les hommes cueillent des roses pendant le jour, les effeuillent la nuit, dans des bassins, et le matin, au lever du soleil, ils écrèment l'huile qui surnage à la surface et qui forme ce merveilleux parfum qu'on appelle l'essence de rose.

— Ni l'un ni l'autre, se dit Patrick, n'ont la conscience de ce qu'ils viennent, lui de dire, elle d'entendre. Tancrède a remarqué quelque chose d'extraordinaire en lady Glenmour, et il ne se trompe pas: lady Glenmour est près d'avoir une crise nerveuse.

Tout-à-coup on sonna violemment à la grille du château.

Lady Glenmour poussa aussitôt un cri aigu

— A cette heure ! dit Tancrède. Qui donc peut venir ?

La demie de onze heures sonnait à la pendule.

— On dirait, pensa le docteur, que lady Glenmour avait le pressentiment de ce bruit et de l'arrivée de la personne qui le cause.

Maracaïbo lui-même se leva à demi sur son séant et écouta avec une étrange et comique inquiétude. On eût dit que son instinct de bête devinait un danger vague, mais imminent.

Tancrède regarda lady Glenmour pour lui demander s'il fallait aller ouvrir.

— Docteur?.... fit à son tour lady Glenmour, en exprimant le même doute.

— Mon avis, milady, est qu'il faut aller ouvrir. Est-ce que

nous sommes en pays ennemi? D'ailleurs, on s'informera à travers la grille; c'est l'office de Tancrède. Beau chevalier allez lever la herse et baisser le pont.

— Milady?

— Allez ouvrir, dit lady Glenmour à Tancrède; allez!

Tancrède obéit.

— Vous imaginez-vous qui ce peut être, docteur? Peut-être une lettre de lord Glenmour; voilà quinze jours qu'il est parti, et que nous n'avons pas reçu une seule fois de ses nouvelles.

— Je ne le pense pas, milady, le facteur ne vient jamais si tard.

Tandis que lady Glenmour et le docteur se livraient aux conjectures, Tancrède, arrivé à la grille du château, demandait à celui qui avait sonné si fort qui il était.

Une joyeuse voix lui répondit:

— Sir Francis Archibald Caskil.

— Nous ne vous connaissons pas ici, monsieur.

— Nous ferons vite connaissance, pourvu toutefois que vous ouvriez cette grille.

— Mais je ne sais... dit Tancrède, toujours la clef de la grille à la main.

— En voulez-vous savoir davantage? Je suis Anglais, j'ai trente-deux ans de moins que ma mère et que mon père. Je suis brun et j'ai soif.

— Qui demandez-vous?

— Mon meilleur ami, lord Glenmour. Arrivé du cap de Bonne-Espérance, je viens chez lui pour manger, boire et dormir pendant trois mois. Allons, mon cher Tancrède, mettez la clef dans la serrure, ou sinon j'ouvrirai moi-même cette grille.

— Et comment cela, monsieur?

— Vous allez voir.

Passant lestement le bras entre deux barreaux de la grille, l'étranger saisit la grosse clef que Tancrède tenait à la main, et avant que celui ci eût exprimé son étonnement, il mit la clef dans la serrure, ouvrit la porte et la referma sur lui, après en avoir retiré la clef. Ensuite, et toujours en riant de son franc rire, il souleva Tancrède dans ses bras, et courut vers le château. Conduit par la lumière, il va au salon, pousse la porte, et se montre à lady Glenmour, interdite de cette apparition.

— Voilà votre beau page, milady, je vous le ramène, ou plutôt je vous le rapporte.

— Monsieur, s'écria lady Glenmour, qui êtes-vous? que signifie?...

Tancrède regardait, avec une étrange stupéfaction et beaucoup de confusion, car son retour triomphal était fort ridicule, cet homme hardi et gai, robuste comme un lion, adroit comme un chat, vif comme la poudre, qui l'avait pris sous le bras et porté cent cinquante pas en courant.

— Maintenant, dit sir Francis Archibald Caskil, permettez que je vous embrasse de tout cœur comme la femme de mon meilleur ami, lord Glenmour.

— M'embrasser!

Lady Glenmour était déjà embrassée sur les deux joues.

— Monsieur, dit le docteur Patrick, mais monsieur!..

— Docteur Patrick, calmez-vous, je suis Caskil: touchez là.

— Archibald Caskil!

— Lui-même.

— Le riche négociant du Cap, le millionnaire?

— Lui-même, et ce qui vaut mieux, l'ami, le sauveur de lord Glenmour pendant sa longue maladie au Cap. Vous voyez, milady, reprit sir Caskil, que je suis connu chez vous. Permettez donc que je vous embrasse encore une fois, c'est la mode au cap de Bonne-Espérance.

— Mais, monsieur...

Lady Glenmour se trouva encore une fois embrassée avant qu'elle pût faire de ses deux mains révoltées, qui se levèrent trop tard, un bouclier pour sa pudeur.

Il paraît que cette mode d'embrasser, transportée du Cap à Paris, ne plaisait guère à Maracaïbo, car il éprouva un tressaillement nerveux si fort quand il fut témoin pour la seconde fois de l'accolade, que lady Glenmour eut toutes les peines du monde à le dompter, à le faire se tenir tranquille en posant le pied sur son cou.

Elle ne savait comment échapper à cette familiarité inouïe pour elle; elle se démenait, elle voulait se mettre en colère et n'y parvenait pas en voyant devant elle le visage heureux et réjoui de sir Francis Archibald Caskil. Du reste, celui-ci ne lui donna pas le temps de trop réfléchir; d'un étonnement il la jeta brusquement dans un autre, en disant au docteur Patrick, qui cherchait aussi à se remettre de la secousse:

— A ce qu'il me semble, vous jouiez aux échecs quand je suis arrivé?

— Oui, monsieur, répondit Patrick.

— Voulez-vous connaître, docteur, le coup le plus fort qui puisse avoir lieu sur un échiquier?

— Dans quelques jours, si vous voulez bien me le montrer...

— Non, tout de suite, docteur. Et sans plus attendre, sir Caskil donna un grand coup de poing au milieu de l'échiquier posé sur la table, et le fendit en deux morceaux.

— Avouez, docteur, que voilà un fameux coup!

— Monsieur, vous êtes fou! s'écria Tancrède.

— Si vous n'êtes pas plus raisonnable, vous, lui répondit sir Caskil, je vous enverrai vous coucher.

Tancrède allait répondre par une interpellation des plus vives ou peut-être par des menaces, mais il se souvint qu'il était en présence d'une femme et que cet homme était l'ami de lord Glenmour.

Il prit une chaise et en donna un coup violent sur le tapis.

Lady Glenmour n'avait rien vu de pareil.

— Nous le remplacerons demain par un plus beau, dit sir Caskil en montrant l'échiquier brisé. Vous aviez assez joué ce soir, je présume. A propos, de quoi parliez-vous quand j'ai troublé vos seigneuries? Peut-on le savoir, si ce n'est pas trop hardi?

— En effet, murmura Tancrède, il est temps de faire de la réserve...

De la colère, lady Glenmour était passée à la surprise, et de la surprise à une espèce de demi gaîté, en voyant sir Caskil apporter la tempête amusante de son caractère au milieu du silence claustral du château.

— Reprenez donc le fil de votre conversation, charmante amie de mon meilleur ami, continua Caskil en prenant avec familiarité les deux mains de lady Glenmour.

Tancrède ne vit pas d'un œil tranquille cette nouvelle privauté. Il poussa un soupir,

— Qu'avez-vous? lui dit tout bas le docteur.

— J'ai... j'ai que je voudrais être aveugle comme vous en ce moment pour ne pas apercevoir quelqu'un qui commence, je ne sais pourquoi, à me fatiguer, à me déplaire.

— Enfant, contenez-vous, lui dit aussi tout bas le docteur. Le monde que vous ne connaissez pas encore beaucoup, est plein de caractères divers.

Tancrède pinça son dépit entre ses lèvres mutines.

— Eh bien! milady! je ne saurai donc pas de quoi vous causiez?

— Nous ne causions pas, monsieur.

— Jeune homme, vous êtes trop aimable, je le jure, pour laisser languir la conversation en compagnie d'une aussi aimable dame.

— Nous parlions, je crois, de la beauté de la campagne dans l'Inde, reprit lady Glenmour, qui ne voulait pas qu'un ami intime de son mari reçût un mauvais accueil; il fallait prendre son parti avec le caractère de cet être bizarre, et qui, après tout, l'avait tirée un instant de sa mortelle léthargie.

— Vous parliez, s'écria-t-il, de la beauté de la campagne dans l'Inde? Quel est le clerc de procureur qui vous a conté cette sottise-là?

— C'est moi, monsieur, répliqua fièrement Tancrède; je ne suis pas clerc de procureur, je suis officier de marine.

— Ah! c'est vous; alors, je vous dirai, mon ami, mon officier de marine, allez voir l'Inde.

— Je l'ai vue, monsieur.

— Ne l'en croyez pas davantage, milady; Tancrède s'est trompé.

— Monsieur Tancrède, s'il vous plaît !

— On ne dit pas monsieur à son ami, et je veux que vous soyez mon ami. Touchez là.

Lady Glenmour regarda Tancrède, et celui-ci tendit froidement sa main à sir Archibald Caskil.

— Milady, la campagne de l'Inde, quoi qu'en ait dit mon ami Tancrède, est si belle, qu'on ne peut la parcourir qu'en marchant dans des herbes plus hautes que deux hommes ; on étouffe, on tombe à chaque pas. Si vous la parcourez dans le jour, le soleil, l'implacable soleil, est si ardent qu'il vous rend fou. Eloignez-vous un peu de la ville pour admirer cette belle campagne, et aussitôt les tigres vous attaquent de tous les points de l'horizon. Si, fatigué, vous vous couchez à l'ombre d'un arbre, des serpens vous enlacent comme le caducée d'Esculape, et vous étranglent. Ce n'est pas tout ; des milliers d'insectes rouges, verts, noirs, armés de dards, de scies, d'aiguillons, se glissent sous vos vêtemens, vous déchirent la peau pour vous sucer le sang. Il n'est pas un morceau de terre grand comme la main, et je n'exagère pas, qui ne soit le domaine grouillant d'une foule d'animaux, ennemis acharnés du repos, de la vie de l'homme. Croyez-le, milady, il n'y a qu'une campagne au monde, c'est celle de la France et celle de l'Italie. Mais je préfère en ce moment celle de France, puisque j'ai le bonheur d'y rencontrer la femme de mon meilleur ami, lord Glenmour, qui vaut mille fois mieux que toutes ces prétendues beautés jaunes, topazes, bistre, chocolat et ébène. Voilà mon avis sur la campagne de l'Inde. Docteur, j'en appelle à vous.

— Il y a du vrai dans cette opinion, répondit Patrick, qui ne pouvait guère aimer un pays où il avait perdu la vue. Cependant la poésie...

— La poésie !... Qu'est-ce que cela, la poésie ? La poésie, c'est un mot, un son, des phrases ; ceux qui n'en parlent pas sont mille fois plus poètes que tous ces bavards...

— Monsieur ! dit Tancrède, vous allez trop loin.

— Vous êtes donc poète ?... Voyons vos vers.

Tancrède se tut.

Lady Glenmour ne put s'empêcher de sourire à cette sortie emportée de Caskil contre l'Inde et la poésie, et de la triste figure du pauvre Tancrède.

— Je ne puis tout-à-fait admettre, reprit Patrick, qui partageait un peu le mécontentement de Tancrède, qu'il n'y ait au monde que deux campagnes : celle de France et celle d'Italie. Jusqu'ici la Suisse n'a pas été considérée comme un vilain pays...

— La Suisse ! s'écria sir Caskil, la Suisse !... Oui, sans doute, c'est un pays à voir ; malheureusement il est peuplé d'aubergistes qui écorchent le plus poétiquement du monde les voyageurs. Ils font payer l'air, que dis-je, l'air ? Ecoutez plutôt : j'étais en Suisse il y a six ans, et je n'ai pas oublié la carte à payer d'une journée que je passai au bord du lac de Genève, dans un hôtel. Faites comme si vous aviez cette mémorable carte sous les yeux, la voici :

Un poulet	10 fr.	
Un lever du soleil	5 »	
Une truite	12 »	
Un orage à midi sur le lac	5 »	50 c.
Champignons	8 »	
Un coucher de soleil	15 »	
Tarte à la crême	6 »	
La lune derrière un léger nuage	40 »	
Total	99 fr.	50 c.

— Vous conviendrez, mes chers amis, qu'un pays où l'on met sur la carte le coucher du soleil et le lever de la lune est un peu cher à habiter.

— Admirable ! s'écria Patrick désarmé par le rire.

Lady Glenmour riait aussi de bon cœur.

— Du reste, reprit Caskil, depuis longtemps je professe cette opinion sur une foule de pays trop vantés, quoique je n'aie pas plus de trente-deux ans ; je l'ai exprimée plusieurs fois à notre cher Glenmour... A propos, où est-il ?

— Il est temps de le demander, pensa lady Glenmour.

— A Londres, monsieur.

— Pour longtemps ?

— Quinze jours encore peut-être.

— Eh bien ! je l'attendrai. Quand vous lui écrirez, milady dites-lui que Caskil est chez lui ; cela suffira. Mais d'ici à son heureux retour, je ne serai pas fâché, je l'avoue, de prendre quelque chose...

— Ah ! mon Dieu ! j'avais en effet oublié de vous offrir à souper, s'excusa lady Glenmour... Mais comment allons nous faire, tout le monde est couché ?

— Mon intention n'est pas de souper, reprit Caskil. J'ai seulement l'habitude de prendre un bol de punch tous les soirs vers minuit...

— Vous désireriez du punch ?..

— Milady, vous avez deviné.

— C'est que...

— Tout le monde est couché, allez-vous dire. Qu'à cela ne tienne ! nous le ferons nous-mêmes. Tancrède, allez allumer du feu ; docteur, vous vous chargerez bien de râper du citron... Il ne nous faut plus que du rhum et du sucre...

— Moi, allumer du feu ! mais en vérité...

— Eh bien ! mon jeune ami, je l'allumerai et vous le soufflerez. Milady en boira...

— Moi, boire du punch !

— Vous en boirez. Le punch est l'âme de la nuit...

— Je n'en ai jamais bu.

— Alors vous en boirez davantage. Vous en boirez pour le passé. Nous le boirons à la santé de notre reine, notre reine c'est vous, puis à celle de ce cher Glenmour, puis à celle du bon docteur... Allons donc allumer le feu, Tancrède !

— Mais qu'est-ce donc ? dit tout haut lady Glenmour, jetée tout-à-fait hors d'elle-même par cet entrain, cette flamme, cet élan, cette verve étincelante, de l'excentrique sir Archibald Caskil.

— Et, ma foi ! s'il est bon, ajouta Caskil, s'il nous grimpe un peu à la tête nous chanterons, nous danserons. Je sais que vous dansez, docteur. La main aux dames, docteur !

Et saisissant de ses deux mains nerveuses les mains du docteur, sir Caskil lui fit faire en sautant tout le tour du salon.

Lady Glenmour était tombée dans son fauteuil en riant enfin de tant de vivacité et de tant de rondeur.

On suppose aisément qu'avec un pareil homme, le punch fut fait en peu de temps. Chacun, bon gré, malgré, y mit la main, et quand il fut une mer enflammée, Caskil s'assit et invita les autres à s'asseoir autour du bol. Ce fut le seul moment de calme et de silence qui régna dans le salon depuis la bruyante entrée de sir Francis Archibald Caskil.

CE QU'ÉTAIT SIR ARCHIBALD CASKIL.

En se débarrassant des étreintes de sir Caskil, le docteur Patrick s'était dit : — Ce jeune homme n'a pas les mains de son caractère. Il continua d'écouter le son de sa voix pour tâcher de deviner quelques autres particularités morales de l'étranger.

On s'assit donc, et, pendant quelques minutes, on contempla en silence la gerbe bleuâtre du punch. Lady Glenmour eut alors occasion d'observer le visage de sir Caskil, dont elle avait déjà remarqué la taille avantageuse et la souplesse énergique. Sa tête était forte et parfaitement posée sur des épaules ni trop fines ni trop rondes, larges pourtant et descendant rapidement. Son front portait l'empreinte toujours si imposante de la force et de l'audace, bien qu'il fût adouci par l'ombre d'une chevelure noire et ondulée. Sa figure n'offrait pas la saillie fine, osseuse et délicate de lord Glenmour ; elle était plate ; son nez large et ouvert à la base donnait à ses paroles de l'impétuosité et une certaine abondance à la Mirabeau ; comme ce fameux orateur, auquel il ressemblait, mais prodigieusement en beau, il avait la bouche un peu grande et des lèvres fortes. Ces défauts, si les femmes trou-

vent que ce soient là des défauts, étaient rachetés par des dents d'une blancheur magnifique et d'un émail qui n'a d'égal que chez les gens des montagnes, et par des yeux noirs d'une expression caractéristique. Le regard de sir Caskil était d'une pénétration extraordinaire; non de la pénétration du savant, chargée de réflexions tranquilles, mais de celle dont les hommes aux sens ardens et de mœurs corrompues se font une arme invincible pour séduire; un regard qui, pareil au verre lenticulaire échauffé par le soleil, commence par éclairer doucement l'objet sur lequel il porte son rayon, puis l'inquiète, l'agite, l'échauffe, l'embrase, et enfin le dissout.

Tandis que lady Glenmour regardait sir Caskil, celui-ci paraissait beaucoup plus occupé de son punch que d'exercer la puissance de son regard. Le reste du visage de sir Caskil correspondait harmonieusement avec ce qui vient d'en être déjà dit. Son teint d'un blanc mat mais ferme convenait à ses traits. Il avait aussi les mains fort belles et fort souples, prenant voluptueusement, si l'on peut s'exprimer ainsi, tout ce qu'elles touchaient. Elles renfermaient des fascinations nombreuses dans leur jeu, ce qui frappa lady Glenmour lorsque Caskil, fou jusqu'à la fin, déchira une grande feuille de papier et se prit à faire des petits bateaux.—Maintenant, dit-il, tendez vos verres. Il versa ensuite du punch tout en flammes à lady Glenmour, au docteur et à Tancrède; il prit ensuite les petits bateaux qu'il avait façonnés et les lança sur le bol de punch dont le milieu flambait encore.

—Que signifie?...

—Milady, voici ce que cela signifie : ces petits bateaux de papier sont nos passions. Les uns, vous le voyez, naviguent très bien au vent qui se dégage de la flamme; les autres, plus prudens, se tiennent aux bords du bol et ne sont pas atteints par le feu; les autres, les plus téméraires, se jettent au milieu même du brasier, et vous voyez ce qui leur arrive : ils sont détruits, consumés. Les plus forts, milady, savez-vous quels ils sont?

Lady Glenmour ne cessait de regarder la figure si joyeusement attractive et d'écouter la parole vibrante de sir Caskil.

—Savez-vous quels ils sont? Ce sont ceux, dit Caskil en soulevant le vaste bol de punch et en l'approchant de ses lèvres, qui sont plus forts que la passion, qui la dévorent au lieu d'en être dévorés.

Et sir Caskil avala d'un trait les dix ou douze verres de punch contenus dans le bol de cristal qu'il posa ensuite avec un grand calme sur la table.

On pouvait craindre que la raison de cet intrépide buveur fût soudainement atteinte par l'ivresse. Il n'en fut rien. Un sourire tranquille vint rassurer lady Glenmour qui laissa tomber malgré elle sur sir Caskil un regard où se lisait l'impression étrange que lui causait cette vitalité généreuse, cette énergie sans efforts, cette puissance tranquille et formidable, maîtresse d'elle-même et des autres.

Lady Glenmour se leva ensuite pour se retirer dans ses appartemens.

—Bonne nuit! messieurs, dit-elle en tendant la main à Tancrède silencieux et morose à sa place, au docteur Patrick et au joyeux sir Caskil. Bonne nuit à tous!

—Ce souhait est toujours accompagné, au cap de Bonne-Espérance, par une cordiale embrassade, et vous allez permettre, milady...

Sir Archibald Caskil ouvrait déjà les bras et tendait le cou pour réaliser ce qu'il prétendait être la coutume du Cap, lorsque Maracaïbo se glissa entre lui et lady Glenmour et posa sa figure barbue, velue et éclairée de deux regards jaunes et étincelans devant la figure de l'étranger. Celui-ci, qui n'avait pas encore vu l'orang-outang, fut singulièrement effrayé de ce vis-à-vis diabolique. Maracaïbo avait fixé ses deux mains sur les épaules de Caskil et le tenait en respect.

Tancrède aurait volontiers embrassé Maracaïbo pour le récompenser de son action peu courtoise.

—A bas! à bas! s'écria Caskil.

Maracaïbo fit entendre pour toute réponse à cet ordre un vif claquement de sa langue contre son palais, et il ne lâcha pas sir Caskil, qui, en voyant l'obstination de son sauvage rival, tira son gant et lui en donna un coup sec à travers le museau.

Saisissant le gant avec ses dents irritées, Maracaïbo, aprèv avoir fait deux pas en arrière, prit le gant dans ses mains et le jeta en colère au visage de sir Caskil.

Celui-ci reprit en riant:

—Quelles sont vos armes, monsieur?

Il fallut que lady Glenmour ordonnât à Maracaïbo de se retirer, sans cela il eût fait un mauvais parti à celui dont il allait devenir l'ennemi mortel. Docile à la voix de sa maîtresse, il alla en soufflant et en sifflant d'une manière aiguë et terrible, se blottir sous la table.

Il n'est pas inutile de dire en passant que Maracaïbo avait déjà étouffé un homme, un matelot, qu'il avait ensuite lancé à la mer pendant la traversée du bâtiment sur lequel il était venu en France.

—Ici est votre chambre, dit ensuite lady Glenmour en désignant à sir Caskil le cabinet de lord Glenmour.

Lady Glenmour quitta le salon.

—Qu'y a-t-il dans la main de cet homme? se disait-elle en montant l'escalier de sa chambre; elle m'a brûlée.

C'était, elle se l'avouait aussi, la première soirée de sa vie de femme mariée pendant laquelle les heures ne lui avaient paru ni longues ni désespérément monotones.

—Cette gaîté, dit Tancrède au docteur, tandis qu'ils montaient ensemble à leur appartement, la gaîté de cet étranger, je vous le répète, me fait mal; elle m'obsède, et je ne comprends pas que lady Glenmour...

—Fasse bon accueil à l'ami de son mari?

—Je ne dis pas...

—Alors que voulez-vous?

—Je voudrais qu'il ne fût pas venu.

—Et pourquoi donc cela?

—Il y a des antipathies, docteur, qui ne s'expliquent pas....

—On ne doit pas les écouter...

—C'est plus fort que ma raison.

—N'allez-vous pas voir en lui un ennemi?...

—Si cela était, je n'aurais pas longtemps à le détester... Oh! non!...

—Qu'entendez-vous par là?

—J'entends que l'un ou l'autre quitterait ce château.

—C'est ainsi que vous exercez l'hospitalité, Tancrède?

—Je ne connais pas cet homme... Je ne lui dois rien.

—Mais ce n'est pas chez vous qu'il est venu...

—Je le sais... Lady Glenmour, en vérité, accueille trop facilement..

—Jusqu'ici pourtant ce n'est pas le défaut qu'on lui a reproché.

—Pourquoi cette préférence alors?...

—Elle est parfaitement justifiée...

—En quoi, docteur?

—Vous osez le demander?... Vous n'avez pas entendu ce jeune homme?

—Je n'ai entendu qu'un insupportable bouffon.

—Ne voulez vous pas enfin que lady Glenmour renvoie un ami de son mari, parce qu'il ne vous plaît pas?

—Vous avez raison, docteur, et j'ai tort de me mêler..... Mais n'importe... Bonsoir, docteur!

Quand le docteur Patrick fut entré dans sa chambre, il se dit: —Tancrède se trompe, lady Glenmour se trompe aussi; ce jeune homme-là n'est pas gai... Non, vous n'êtes pas gai, sir Caskil; vous l'avez trop été ce soir.

Une fois dans le cabinet de lord Glenmour dont il fit le tour avec un ricanement infernal, sir Francis Archibald Caskil jeta son chapeau dans un coin, se débarrassa de sa cravate, et son visage prit tout à coup une expression froide et dure comme l'airain.

—Je suis chez vous, lord Glenmour, dans votre château, dans votre chambre, à deux pas de la chambre de votre femme! s'écria-t-il avec triomphe, moi le comte de Madoc. Ah! vous m'avez rendu souverainement ridicule à Londres, dans les salons, à la cour et dans toute l'Angleterre. Chacun son

tour. Le mien est arrivé. Je viens vous rendre ridicule à Paris, c'est-à-dire dans le monde entier. Ah! vous m'avez laissé, disiez-vous, l'actrice, la fille de théâtre, et vous avez pris pour vous la belle, l'admirable fille d'honneur. Eh bien! cher lord! noble lord! je les aurai toutes les deux. Comptez-y. Et je les confondrai si bien dans l'estime du monde, qu'au bout d'un mois, de deux mois s'il le faut, on ne saura plus dire laquelle des deux est ma plus ancienne maîtresse. La ressemblance de leur visage ne sera rien à côté de la ressemblance de leur réputation. Et je jure Dieu et mes aïeux, milord, que je n'emploierai aucune violence, afin qu'on ne me dise pas un jour ce que je vous reproche hautement, de n'avoir eu lady Glenmour que par félonie. Pour l'avoir, vous l'avez épousée; oh! le spirituel moyen! Moi, pour qu'elle se donnât librement à moi, j'ai attendu qu'elle fût à vous. — Et me voici!

— Excusez-moi si je vous interromps, dit le marquis de Saint-Luc, dont le visage, depuis quelques minutes, marquait une croissante inquiétude, mais cette sonnette qui s'agite toujours plus fort attire sans cesse mon attention de ce côté... elle l'appelle... on dirait qu'une intelligence, qu'une volonté la font mouvoir... et pourtant il est bien mort celui qui est couché dans ce tombeau...

— Oh! oui... Mais comment a-t-il vécu?

— Est-ce que quelque grand crime?...

— Je vous ai dit que cette sonnette s'appelait, à juste titre, la sonnette du Parricide.

— Puérilité!... le major de Morghen, mon ami, cet homme si distingué...

— Sur mon honneur! c'était un parricide.

— Vous m'épouvantez, chevalier.

— Et cette sonnette dont le bruit vous préoccupe...

— Voudriez-vous aussi me faire croire que c'est le major de Morghen qui l'agite?

— Non! Mais c'est la vengeance divine peut-être, venant mouvoir, sous la forme éthérée du vent, cette petite sonnette de fer qu'il a souhaité lui-même de voir placer sur son tombeau, comme une bizarrerie pour les autres, comme une éternelle expiation pour lui.

— Mais quand me direz vous la cause de son crime, le motif pour lequel vous prétendez que je ne lui ai pas gagné les 100,000 fr. qu'il a perdus avec moi au jeu; le rapport qui existe entre cette sonnette dont le nom me glace, dont le bruit me fait frissonner maintenant, et le crime que vous lui reprochez?..

— Je vous dirai tout cela quand il sera encore question dans cette histoire de la femme qui lui mit le fer à la main et qui fut cause de sa mort; quand il sera question de Mousseline enfin. Et ce sera bientôt.

JOURNÉE DE MALHEUR POUR LE CHEVALIER TANCRÈDE.

A peine installé chez son excellent ami, lord Glenmour, le comte de Madoc, ou le faux sir Archibald Caskil, chercha à s'attirer les bonnes grâces de la domesticité du château. Autant l'orgueil des petits blesse les gens qui servent, autant la familiarité des grands leur plaît et obtient d'eux du zèle et du dévouement. La popularité croît dans les lieux bas. Pour la cueillir, il faut savoir se courber. Le comte de Madoc ne l'ignorait pas. On entrait chez lui sans sonner, sans faire prévenir; ses malles restaient ouvertes; la clef était toujours à son secrétaire, l'or et l'argent traînaient sur les tapis. Les moyens qu'emploient d'ordinaire les personnes soigneuses, pour n'être pas volées, il affectait de les mépriser dans le seul but d'exaspérer l'audace, ou plutôt la facilité de se faire piller par les valets et les domestiques qui n'avaient garde d'y manquer. Son linge fin, ses habits, ses meilleurs cigares, ses bagues de prix disparaissaient à plaisir. Quel excellent caractère d'homme! disaient en parlant de lui les gens du château; on abandonnerait volontiers ses gages pour le servir! Ils étaient surtout flattés de la simplicité avec laquelle il s'habillait; il était excessivement propre, et voilà tout. Il ne passait pas sa matinée à nouer méthodiquement sa cravate, à faire vernir ses bottes Il oubliait même assez souvent, à l'heure du dîner, de descendre au salon avec des gants; et comme il traitait sans façon leur royale maîtresse! elle à qui lord Glenmour, son mari, ne parlait jamais que chapeau bas, les yeux baissés et à demi-voix; elle à qui eux-mêmes n'osaient jamais adresser la parole, tant l'exemple soumis de leur maître les condamnait à cette circonspection glacée et muette. Le faux sir Archibald Caskil avait en outre, à leurs yeux, le mérite rare de posséder une force prodigieuse; on l'avait vu, en se jouant, soulever des poids énormes et faire ployer des branches que trois d'entre eux n'auraient pas courbées. La force est restée comme un titre de noblesse chez le peuple, qui jusqu'ici ne s'est guère élevé que par les efforts de la puissance physique. Tant de qualités devaient nécessairement fonder et cimenter la popularité de l'hôte bizarre de lord Glenmour, et il était en train de la conquérir.

Un des derniers beaux jours de l'automne, dont l'agonie se peignait mélancoliquement sur le vert languissant du gazon et le rouge tanné des feuilles de chêne, lady Glenmour, quoiqu'elle fût fort inquiète de n'avoir encore reçu aucune lettre de son mari, avait enfin cédé aux joyeuses obsessions du prétendu sir Caskil. L'excentrique étranger avait arrangé une promenade navale sur la grande pièce d'eau qu'on appelait le Canal. On déjeunerait à bord du yacht, on y ferait de la musique, on s'amuserait toute l'après-midi. Il n'était pas venu chez son ami, disait-il, pour s'y enterrer tout vif, et pour voir mourir les autres d'ennui.

On s'embarqua donc sur le yacht vers midi, quand le soleil, se croyant en été, déroulait ses plus belles napes de lumière du haut d'un ciel pur comme au mois d'août. Un petit canot, peint en coutil, monté par lady Glenmour, sir Caskil, le docteur Patrick et plusieurs invités, s'éloigna de la berge. En quelques coups d'aviron il aborda le yacht, et l'échelle de soie fut descendue. C'est Tancrède, le futur amiral, qui reçut, et personne mieux que lui ne devait s'acquitter de cette honorable mission, lady Glenmour et sa suite. Au moment où elle posa le pied sur le gracieux vapeur, le drapeau anglais, hissé au grand mât et à l'artimon, fut salué de trois coups de canon qui firent partir du fond du parc une volée bleuâtre de petits oiseaux.

— Capitaine, dit le faux négociant du Cap à Tancrède, nous plaçons sous votre loyale protection une des plus aimables dames de l'Angleterre.

— Votre recommandation, répondit Tancrède, mérite qu'on l'accueille, monsieur; mais elle n'ajoutera rien au vif intérêt que je porte à lady Glenmour.

— C'est répondre avec la fierté d'un marin.

— Et le devoir d'un serviteur.

— Trêve à cette joûte de complimens dont je suis l'objet, messieurs, intervint lady Glenmour; montrez-moi plutôt l'intérieur de ce joli navire que je dois, je ne l'oublierai pas et je vous prie aussi de ne pas l'oublier, à la précieuse courtoisie de lord Glenmour, qui nous laisse bien longtemps sans nouvelles. Votre bras, cher docteur.

— A la condition que vous me direz, répliqua le bon docteur Patrick, tout ce que vous verrez de remarquable. Je compte sur vos yeux.

— Docteur, je n'oublierai rien pour vous être agréable.

— Merci, milady. Sir Caskil, vous passerez devant nous.

— A vos ordres, docteur.

— Et vous, Tancrède? demanda lady Glenmour.

— Moi, je reste sur le pont pour veiller à la manœuvre. Mes matelots et mes chauffeurs ne sont pas très expérimentés. D'ailleurs, la circontance me fait capitaine, et ma tâche est de demeurer ici, au gouvernail.

— Ayez bien soin de nous, Tancrède, dit lady Glenmour, qui, pour répondre à la fiction d'un voyage, avait enveloppé son corps charmant dans un burnous rose, doublé de satin blanc, et emprisonné son visage dans un étroit chapeau de velours noir, sans plume ni fleurs. N'allez pas nous conduire

aux Indes... où vous avez failli déjà mourir deux fois, Tancrède.

— Non, milady, nous n'irons pas si loin... à moins qu'en passant, sir Caskil ne veuille descendre chez lui, au cap de Bonne-Espérance.

— Je ne suis pas si pressé de vous quitter, mon jeune ami.

— Nous serions, certes, très fâchés qu'il en fût autrement, Tancrède tout le premier, j'en suis sûre, ajouta lady Glenmour, en mettant le pied sur l'échelle de palissandre qui conduisait au salon du yacht. Elle se retourna ensuite pour envoyer du bout des doigts et du bout des lèvres un joli sourire à Tancrède.

Celui-ci ordonna aussitôt de mettre les roues en mouvement, et le yacht s'élança sur la surface tranquille de la pièce d'eau.

On eût dit qu'un premier nuage de tristesse se détachait du visage de lady Glenmour, et qu'à travers les autres voiles on voyait poindre les roses si longtemps étouffées de son teint. Le vent qui s'élève de l'eau et lui emprunte une vivifiante fraîcheur, animait ses traits, éclaircissait son regard et dérangeait avec un bonheur inouï de désordre, ses cheveux sur son front.

Elle fut étonnée de l'exquise coquetterie qui avait présidé aux aménagemens du yacht. Un boudoir n'a pas de plus délicieuses surprises à offrir aux regards difficiles d'une jeune mariée. Et c'était la première fois que lady Glenmour daignait y venir! Elle pensa un instant, avec une reconnaissance mêlée de tristesse, à celui à qui elle devait cette merveille dont elle l'avait à peine remercié. Pourquoi ne lui écrivait-il pas? Mais le bruyant sir Archibald Caskil, qui aurait troublé un ange dans sa prière, lui dit, en la tirant brusquement de ses réflexions :

— Milady, vous avez promis au docteur Patrick de lui dire les beautés qui vous frapperaient pendant notre visite dans l'intérieur du yacht. Et vous voilà depuis plusieurs minutes pensive...

— Pardon, oh! pardon, docteur!

— Non-seulement je vous dispense de cette peine, chère milady, reprit Patrick, mais je vais vous prouver qu'elle serait parfaitement inutile.

— Comment cela?

— Oh! mon Dieu! c'est bien simple : c'est parce que j'ai déjà tout vu.

— Vous avez tout vu!

— Jugez-en vous-même. Mais comme je ne veux pas vous faire croire que je suis sorcier, je dois vous prévenir que mes pieds, mes mains, le son de vos voix et l'odeur des peintures m'en ont autant appris sur ce joli salon où nous sommes que vos yeux ont pu vous en apprendre. D'abord il a douze pieds de long sur huit de large.

— C'est exact, répondit le faux sir Caskil.

— Le plafond est blanc avec des losanges d'or en relief.

— Incroyable!

— Il est soutenu par quatre piliers de fer ciselés en forme de palmiers.

— C'est cela!

— Autour du salon règne un divan jaune, et de distance en distance, entre les coussins, il y a des glaces ovales.

— Parfaitement vrai.

— Celle du milieu et qui répond à l'arrière du yacht est oblongue, et cache un pilier qui sert à faire tourner deux portes. Ces deux portes s'ouvrent sur un autre petit salon tendu en velours rose, moucheté de blanc; il est très étroit; le fond donne sur un balcon qui prend la forme de l'arrière du vaisseau, et a, par conséquent, de loin l'aspect de la gorge d'un cygne.

— C'est à ne pas y croire, n'est-ce pas, milady?

— Le parquet où nous sommes est couvert d'une natte des Indes, et vous êtes assise en ce moment, vous, milady, sur un siége pliant en damas cerise, et vous, sir Caskil, vous êtes debout près de l'échelle par où nous venons de descendre.

— Pas une erreur! s'écria lady Glenmour en pressant avec une affection filiale la main du docteur Patrick.

— Par mon âme! dit le comte de Madoc ou le prétendu sir Archibald Caskil, je donnerais mes deux yeux, qui y voient assez clair, Dieu merci! pour votre cécité.

— Elle devient de jour en jour meilleure, en effet, répondit Patrick en riant, et je n'aurais qu'un seul regret maintenant, ce serait de la perdre.

Jusqu'ici sir Caskil ne s'était pas trop livré à ses excentricités; il est vrai que la perspicacité merveilleuse du docteur Patrick avait fini par le faire profondément réfléchir. Celui qui n'y voyait pas du tout pouvait devenir pour lui un témoin plus importun et plus inquiétant que le jeune homme aux regards de flamme.

La cloche appela tout le monde sur le pont. On allait déjeuner. Le couvert était mis à la poupe; en mangeant on verrait passer et reparaître les riches accidens d'un parc d'une lieue de circonférence, et la pièce d'eau en faisait le tour, à travers des îles de jonc et des bancs de sainfoin.

Le déjeuner fut servi et le joli yacht continua, habilement chauffé, à suivre, comme l'eût fait un cygne dont il avait la forme, les sinuosités de la pièce d'eau qu'une heureuse incurie n'avait pas fait encaisser entre des murs de pierre de taille. Elle s'étalait en liberté jusqu'aux pieds des arbres du parc courant ou laissant à nu des portions de terrain. Tantôt le dard doré de la proue soulevait de longues branches de saule, et alors les passagers, surpris de la visite d'un arbre, écartaient de main en main l'obstacle qu'ils laissaient bientôt tomber échevelé derrière la poupe; tantôt la quille du yacht glissait en déroulant un galon d'argent sur la surface de l'eau. Tancrède, qui n'avait pas quitté le gouvernail, s'affligeait de la taciturnité de lady Glenmour. Un spectacle si nouveau pour elle n'avait pas le pouvoir de la distraire! Mais les reines elles-mêmes, toutes dédaigneuses qu'on les suppose, ont des cris de l'âme pour ces sortes de tableaux. Il eût voulu que cette pièce d'eau sur laquelle il naviguait se fût agrandie, et se trouver tout seuls, elle et lui, au milieu de la grande, de la solitaire mer!

Véritablement cette promenade sur l'eau et sous la voûte des arbres eût ravi toute femme; lady Glenmour, que ne secouait pas en ce moment la verve de sir Caskil, avait coupé en passant une branche d'osier, et elle en trempait mélancoliquement les flexibles rameaux dans l'eau courante. Et elle regardait tomber de ces rameaux les milliers de perles que formaient le remous et les rayons du soleil. Sir Caskil, contre son ordinaire, gardait le silence, le docteur causait histoire naturelle avec quelques personnes près de la cheminée du yacht.

Ce silence durait depuis plus d'une demi-heure, quand le faux sir Caskil s'écria, de manière à être entendu de toutes les personnes qui se trouvaient sur le pont :

— Ah! si l'on voulait me faire capitaine du yacht pendant une heure...

— Que feriez-vous? répliqua Tancrède piqué au vif d'un pareil souhait.

— Ce que je ferais? non pas mieux que vous, mon cher Tancrède; mais je ferais autre chose.

— Et quoi donc, enfin?

— C'est mon secret, tant que je ne serai pas revêtu du commandement.

— Prenez-le donc! s'écria Tancrède avec humeur, et voyons ce que vous nous ménagez de rare, de surprenant.

— Vous allez le voir.

On ne manqua pas de s'intéresser à ce défi, et l'attention fut portée sur Tancrède et sur Caskil, qui commença par ordonner aux chauffeurs d'activer le feu de la machine. Il se plaça ensuite au gouvernail. Lady Glenmour attachait aussi son regard sur Caskil.

Par suite des ordres qu'avait donnés celui-ci, le yacht marchait déjà beaucoup plus vite. Il faisait le tour du canal en deux fois moins de temps, et l'écume qu'il soulevait allait grossir l'eau sur les bords. Tout tremblait sur le yacht comme en pleine mer sur un bâtiment quand le vent souffle avec violence et en équerre dans les voiles. Il frémissait en fuyant

sous les pieds des passagers, qui paraissaient plus heureux de cette commotion continuelle, lady Glenmour particulièrement. L'air plus vif, l'eau plus agitée, le paysage courant plus rapidement, lui communiquaient une ivresse qui l'animait comme l'eût fait un vin généreux. Ses yeux étincelaient et sa bouche se plissait avec la fierté d'une naïade debout sur sa conque marine. Tancrède seul était soucieux; il promenait autour de lui une attention inquiète. Il regardait à la fois sir Caskil, lady Glenmour, le rivage et le yacht. Enfin, d'une voix troublée, il osa dire :

—Sir Caskil, nous allons bien vite...

—Homme prudent! se contenta de répondre celui-ci avec ironie.

—Je vous dis, sir Caskil, que nous allons trop vite...

—Est-ce votre avis, mesdames? demanda le faux sir Caskil.

—Non! mais non! répondirent les dames.

—Que nous allons bien! Allons toujours ainsi!

Tancrède, qui ne voulait pas se montrer plus timoré que ces dames, se tut.

—Alors, reprit sir Caskil, allons mieux! allons plus vite encore!

Et il ordonna au mécaninien d'augmenter la vitesse de plusieurs degrés. A l'instant même le yacht, comme s'il eût senti l'éperon dans les flancs, bondit et courut éperdûment, passant comme un poisson entre les petits détroits formés par les trois vastes bassins de la pièce d'eau, refoulant devant lui les algues vertes, déchirant les bas-fonds, faisant monter des nuages de sable à la surface, fauchant les joncs et les hautes herbes qui s'opposaient à son impétuosité.

Tancrède perdait toujours de son sang-froid; il pâlissait de colère; son silence était orageux; d'instant en instant il se rapprochait davantage de lady Glenmour qui, charmée de cette rapidité, n'en pouvait plus d'émotion, d'enthousiasme, d'excitation. Le vent emporta son chapeau, s'engouffra dans son burnous blanc, et ses beaux cheveux flottèrent à l'aventure.

—Hurah! hurah! criait le comte de Madoc ou le faux sir Caskil. Nous mangeons, nous dévorons l'espace! Hurah! hurah!

—Mon devoir est encore de vous avertir, s'écria une seconde fois Tancrède d'une voix étouffée, qu'il y a du danger, un très grand danger à courir ainsi que vous le faites en ce moment. Ce yacht n'est pas un vaisseau de guerre, la machine que vous avez démesurément chauffée n'est pas sortie des ateliers de l'Etat; d'un moment à l'autre elle peut éclater...

—Ne le croyez pas! s'écria Caskil.

—Monsieur, je suis marin et vous n'êtes qu'un marchand du cap de Bonne-Espérance...

—Vous, marin! vous êtes, je vous l'ai dit, un jeune homme prudent, très prudent!

—Un poltron, n'est-ce pas? Eh bien! vous allez voir... Chauffeur! s'écria Tancrède, gorgez le four de charbon, faites rougir à blanc la machine; mécanicien, la plus grande vitesse... je vous l'ordonne.

Tancrède achevait à peine de donner cet ordre meurtrier, que le yacht, ayant touché le fond, pencha soudainement à droite.

Un cri général s'éleva.

—Vous voyez! reprit Tancrède.

Mais tirant fort peu d'eau, le yacht se releva aussitôt et reprit sa course foudroyante.

Pour mieux jouir du coup-d'œil, lady Glenmour s'était portée à la poupe et s'extasiait de l'étourdissante, de l'effrayante mobilité avec laquelle passaient à ses côtés arbres, buissons, prairies, oseraies, monticules, ilots, haies riveraines, chaumières; elle se dilatait, elle chantait, elle riait... Tout-à-coup un craquement sec, horrible, se fit entendre, et le yacht s'arrêta, s'affaissa sur lui-même; il penche, s'abat sur l'un des côtés, et l'on voit sortir en grondant et avec des sifflemens rouges et sinistres un énorme, un étouffant nuage de fumée. En tombant, le yacht, qui s'était crevé sur un des pieux plantés dans le canal, jeta dans l'eau la moitié des passagers. Dans le désordre, on criait, on pleurait, on appelait, on cherchait à gagner les bords. Avant que Tancrède, qui n'avait pas perdu de vue lady Glenmour, n'eût eu le temps de courir vers elle pour la sauver, sir Caskil l'avait prise, enlacée dans ses deux bras et pressée contre lui; il s'était précipité de la poupe à la proue, malgré l'effrayante inclinaison du yacht. Une distance de quelques pieds séparait la proue d'avec la terre. D'un bond, sir Caskil la franchit, et il déposa lady Glenmour toute défaillante sur le gazon.

Au bout d'un quart-d'heure d'effroi et de désordre, chacun s'était enfin assuré qu'il n'avait pas péri : ceux qui étaient restés à bord, le docteur Patrick entr'autres, n'avaient pas eu le moindre mal; ceux qui avaient roulé dans l'eau avaient regagné la terre sans accident. Tancrède seul, trop pressé de porter secours à lady Glenmour, était tombé dans un mélange de vase et d'algues d'où il était sorti dans un état plus comique que véritablement touchant. Pour achever sa triste déconvenue, le prétendu sir Archibald Caskil lui cria, en le voyant passer sous cette livrée de Triton :—Vous aviez raison, cher Tancrède, il faut être prudent... Sir Caskil lui envoya ensuite un salut et resta assis, comme un berger de Virgile, sur le riant gazon au pied de la belle lady Glenmour, qui, déjà revenue d'un léger évanouissement, riait de toute son âme au souvenir de la mésaventure qu'elle venait d'éprouver, et semblait toute heureuse et toute ravie d'avoir senti battre son cœur avec violence, et connu enfin une sensation énergique. Elle remerciait avec une grâce charmante sir Caskil du service qu'il lui avait rendu en la sauvant de ce petit naufrage dont elle se souviendrait toujours, parce qu'elle avait eu peur, disait-elle, oh! extraordinairement peur, et elle insistait sur l'impression profonde de cette terreur, comme une autre personne sur une sensation de plaisir.

Malgré sa profonde envie d'aller cacher sa déconvenue au fond de son appartement, Tancrède retourna la tête quand il n'était encore qu'à quelques pas de l'endroit où il avait vu sir Caskil et lady Glenmour. Son mauvais génie lui conseilla ce mouvement. Il fut témoin d'un tableau fort naturel, et qui pourtant augmenta la confusion de ses esprits. Les cheveux de lady Glenmour s'étaient enchevêtrés, dans le transport du vaisseau à terre, aux boutons d'acier de l'habit de sir Caskil, et ils étaient occupés elle et lui à les dégager. Travail difficile, un peu douloureux, et qui obligeait lady Glenmour à donner à sa tête et à son cou des poses gauches et pénibles, mais qu'elle rendait charmantes parce qu'elle rendait tout charmant. La douleur fit voir à Tancrède de la familiarité dans un accident si simple. Il aurait voulu mourir dans l'explosion du yacht... avec elle peut-être. Comme on est généreux quand on aime!

Quoique lady Glenmour n'eût pas été mouillée, sa toilette avait subi de graves altérations, mais pour la première fois de sa vie elle ne songeait pas plus à sa toilette que si elle eût été la fille d'un des pauvres paysans du château.

Dès qu'on fut tout-à-fait remis de la secousse, on songea à regagner le château, accompagné des paysans, des domestiques, des jardiniers et des valets accourus au bruit du naufrage. Lady Glenmour, encore toute pâle et tout émue, faible, étonnée, mais comme charmée de son état, ouvrait la marche, mollement appuyée sur le bras de sir Caskil. Comme il se faisait tard et que, de la pièce d'eau à la maison, en passant par le parc, la distance était assez longue, le docteur Patrick prit le bras de Paquerette, qu'il accepta moins encore pour être conduit que pour avoir l'occasion de dire tout bas à la jeune servante, dont la discrétion lui était connue, de le suivre chez lui quand on serait arrivé au château. Ne voulant pas avoir recours à Tancrède, dont la mauvaise humeur était manifeste, il la pria, comme il lui arrivait souvent, de le remplacer en qualité de secrétaire. Habituée à cette confiance qu'elle méritait par son inviolable discrétion, Paquerette consentit volontiers à ce que désirait le docteur Patrick. Celui-ci sentait dans sa conscience la nécessité de communiquer à lord Glenmour le plus promptement possible l'impression laissée en lui par l'événement de la journée et par quelques autres particularités antérieures. Son parti était pris sur ce

point. Il porta ensuite son attention sur Paquerette, à laquelle il dit :

— Au son de votre voix, je gage, mon enfant, que vous n'êtes pas en bonne santé. Je vous avais ordonné de vous coucher de bonne heure, l'avez-vous fait ?

— Non, docteur, mais...

— Je vous avais dit aussi de prendre quelques cuillerées de sirop de digitale pour calmer vos palpitations.

— C'est vrai, monsieur Patrick, et je vous suis reconnaissante de ces bons soins.

— Il ne s'agit pas de cela. Avez-vous pris de ce sirop?... Allons, je vois que non. Mon enfant, le mal est grave ; il est au cœur.

— Oui, docteur, il est au cœur, ainsi que vous le dites.

— Vous ne voulez donc pas guérir?

— Puis-je guérir ?

— Comment donc ! on guérit de tout mal quand il est pris à temps, repartit le docteur Patrick, confiant en son art, comme le sont du reste la plupart des médecins.

— Allons, ne vous fâchez pas si fort, docteur, désormais je me conformerai ponctuellement à vos ordonnances.

— Et vous ferez bien, Paquerette.

Le docteur appuya sa phrase d'une accentuation qu'il n'employait que dans les occasions sérieuses et quand il n'y avait plus à plaisanter avec ses prescriptions.

Mais bientôt toute la troupe de naufragés arriva au château, où l'on se hâta de faire du tilleul, du thé, du vin chaud, où l'on chercha des habits pour ceux qui étaient mouillés et des pantoufles pour ceux qui avaient perdu leurs souliers.

Justement vexé du résultat de sa journée, Tancrède courut se renfermer dans sa chambre, découragé et soucieux comme un officier de marine condamné à passer devant un conseil de guerre pour avoir laissé périr le vaisseau qu'il commandait. Son mécontentement avait aussi une autre cause qu'on suppose aisément.

LE RETOUR AU CHATEAU.

Le docteur Patrick, assis dans son fauteuil près de la croisée, avait fait placer Paquerette devant lui, se disposant à lui dicter une lettre ; mais, comme si la jeune fille eût dû en écrire deux, elle avait étalé deux feuilles de papier au lieu d'une sur le pupitre.

Le docteur fit un signe et Paquerette s'apprêta.

« Mon cher Glenmour,

» Puisque vous ne voulez pas vous décider à nous écrire le » premier, il faut bien que ce soit nous qui commencions. Si » je ne vous dis pas que votre château est brûlé, que votre » parc a été enlevé par une trombe, c'est que vos immeubles » sont à peu près comme vous les avez laissés en partant. Le » silence en pareil cas équivaut à une bonne nouvelle. N'al» lez pas croire pourtant, renversant mon système, que les » personnes dont je vais vous parler soient en danger. Tout » est bien. Lady Glenmour jouit d'une assez bonne santé, » rien du moins ne l'a troublée, sauf un petit accident dont » je vais vous entretenir et dont nous sommes encore tout » chauds, dirais-je, s'il n'avait eu lieu sur un élément qui ne » l'est pas souvent, surtout dans la saison où nous entrons. » Toutefois cet événement, si peu grave qu'il soit, je vais » vous en parler, ne fût-ce que pour saisir l'occasion de vous » demander bien vite ce qu'est un sir Archibald Caskil, qui » se prétend très haut votre ami particulier, dévoué, intime, » et qui dit vous avoir connu au cap de Bonne-Espérance, il » y a déjà quelques années. »

Ici le docteur Patrick s'étant tout-à-coup arrêté pour prendre haleine et peut-être aussi pour se rendre compte de la gravité, ni trop forte ni trop faible, qu'il désirait mettre dans ses paroles, Paquerette quitta la feuille sur laquelle elle venait d'écrire, et leva mystérieusement sa main qui s'abattit sans bruit et comme une plume de duvet sur l'autre feuille de papier placée près d'elle et disposée d'avance. Pendant le repos de Patrick, elle écrivit sur cette seconde feuille, sans produire le moindre bruit, quelques lignes rapides qu'elle laissa inachevées, car le docteur aveugle reprenait ainsi sa dictée :

« Ce sir Archibald Caskil, pour y revenir, qui se dit votre » meilleur ami, a bien le caractère le plus tropical que je con» naisse. Il s'est présenté chez vous en riant comme s'il arri» vait du village voisin, et il venait pourtant du cap de Bon» ne-Espérance, rien que cela ! Il était près de minuit, l'heure » des fantômes. Il entre après avoir presque forcé votre » grille, renversé deux fauteuils, et ses premières paroles » sont pour demander du punch. On lui donne du punch ; il » nous embrasse, il embrasse lady Glenmour, il l'embrasse » deux fois, il danse, il nous fait danser, il insulte Maracaï» bo, taquine notre bouillant Tancrède; et le lendemain, ins» tallé définitivement au château, il parle, il ordonne, il com» mande en maître, mais en maître, dois-je ajouter, qui sait » se faire adorer des domestiques.

» Ils se mettraient au feu pour lui : je ne sais pas si nous » en ferions autant, mais, en attendant, il nous a tous jetés » dans l'eau à la suite d'une folle promenade en yacht sur le » grand canal. Heureusement personne n'a péri. Lady Glen» mour est en train de se remettre de cet accident, qui paraît » l'avoir beaucoup émue, mais beaucoup distraite aussi.

» Il me semble qu'elle prend un plaisir nouveau, tout-à» fait inconnu pour elle, à la conversation triviale, burles» que, mais ma foi fort entraînante, aux manières communes, » mais communes d'une certaine façon pourtant, de cet » homme, un peu marin, beaucoup négociant, un peu plan» teur, millionnaire à l'excès, beau convive, franc buveur, » gai toujours. Il est dans vos appartemens absolument » comme chez lui ; il dispose, il ordonne, et cela, je vous as» sure, malgré la réserve si constamment digne de lady Glen» mour, malgré l'autorité absolue que vous avez déléguée à » Tancrède ; et ce serait, je crois, malgré vous, oui, malgré » vous-même, si vous étiez ici. Quel diable d'homme !

» A l'exagération près, et je vous engage à tenir compte de » la différence, ce sir Archibald Caskil ressemble extraordi» nairement à quelqu'un que nous connaissons beaucoup, » vous et moi. C'est la même nature franche, la même humeur » vive, la même verve roulante, la même parole incisive, la » même cordialité dans l'action et la même promptitude dans » la pensée. En vérité, mon cher Glenmour, la comparaison » est venue d'elle-même, et je suis encore frappé de l'exacti» tude des rapports. Encore une fois, cependant, n'omettez » pas les nombreuses dissemblances. Sir Archibald Caskil » est de la poudre dans une arme grossière; l'autre, celui à » qui je lui fais honneur de le comparer, est de la poudre » dans un pistolet ciselé, au canon d'acier fin et à la monture » d'ébène. »

Ayant marqué une seconde pause dans sa dictée, toujours afin de calculer la portée de sa confidence et des expressions qu'il employait, le docteur fournit à Paquerette une nouvelle occasion de continuer en cachette, pendant quelques minutes, l'autre lettre qu'elle écrivait. Dès qu'elle s'aperçut qu'il allait reprendre, elle repoussa vivement la rédaction qui lui était personnelle.

Le docteur Patrick dicta :

« Mais faut-il vous le dire? Oui, mon ami, je vous le dirai, » dussiez-vous cette fois encore m'accuser de m'abandonner à » mon excès de pénétration ; ce sir Archibald Caskil ne me » paraît pas exactement l'homme de la personnalité qu'il af» fecte. Pardon de mes doutes s'il est réellement votre ami, » s'il vous a effectivement, ainsi qu'il le dit sans aucune os» tentation, sauvé autrefois la vie. Mais nous vivons dans un » siècle si fécond en spirituels aventuriers, si miraculeux en » gens d'intrigues, que j'ai besoin de votre affirmation pour » considérer notre lointain et singulier visiteur comme un » homme auquel je dois ouvrir ma main et laisser ouverte » votre loyale maison. Pourtant je n'ai aucune certitude for» mée, irrévocable, remarquez-le bien, pour ne pas croire en » lui. Eclairez vite mes hésitations. Excusez-les surtout, car » j'ai peur de ma peur.

» Lady Glenmour est bien, sa santé est assez bonne, je » vous l'ai déjà dit en commençant ma lettre ; son nuage, di» rait Milton, laisse passer les flèches d'or du soleil. Puissiez» vous un jour tous les deux rencontrer enfin ce bonheur » dont il revient à chacun de vous la moitié. Vos chagrins » domestiques, mon ami, sont les miens. Mais quel malheur, » je suis à me le demander, vous faudrait-il donc pour vous » rendre plus heureux l'un et l'autre ? Jeunes tous les deux, » beaux tous les deux, charmans tous les deux, riches à sou» hait tous les deux, en vérité, il n'y a qu'un malheur qui » puisse vous apprendre combien vous vous convenez tous » les deux. »

— Mais qu'avez-vous donc, Paquerette? interrompit le docteur, il me semble que vous n'écrivez pas? Je n'entends plus crier la plume sur le papier...

— Pardon, monsieur Patrick, répondit Paquerette, qui n'écrivait pas, dont les palpitations raccourcissaient la respiration, qui s'essuyait doucement les yeux, et asséchait avec son doigt tremblant une larme tombée sur la lettre.

Le docteur acheva sa dictée :

« Adieu, mon ami, répondez vite à ma lettre. J'ai besoin de » votre réponse. Tancrède est un enfant; il vous veut grande» ment du bien; mais c'est une flamme qui va où le vent la » pousse, et moi je ne suis qu'un pauvre aveugle qui, ne pou» vant être éclairé par les yeux, veut l'être doublement par » l'intelligence.

» Vous vous souvenez de notre conversation sur le perron » du château, la nuit de votre départ; eh bien ! cher Glen» mour, je n'ai pas changé d'opinion. Votre femme ne vous » connaît pas encore. Vous ne lui êtes jusqu'ici apparu que » sous un masque derrière lequel vous vous obstinez à vous » cacher. Laissez-le tomber, montrez vous tel que vous êtes. » Quel jeu vous jouez, mon ami ! Vous connaissez les femmes, » me répliquez-vous sans cesse. Eh ! voilà ce qui vous empê» che de connaître la femme.

» Je ris souvent, mais je ne suis pas complétement heu» reux ; car je n'ai jamais vu et je ne verrai jamais le noble » et beau visage de lady Glenmour, bien affectée en ce mo» ment de n'avoir pas reçu une seule lettre de vous depuis » votre départ.

» Votre meilleur ami,

» James Patrick. »

— Maintenant, ma belle enfant, dit le docteur Patrick à Paquerette, ouvrez le tiroir placé au-dessus du pupitre, celui du milieu, et vous y trouverez des enveloppes de lettres; prenez-en une et enfermez-y, de votre bonne et officieuse main, la lettre que vous venez d'écrire.

— Oui, docteur.

Paquerette suivit les indications du docteur ; mais au lieu de plier une lettre et de n'en couler qu'une seule dans l'enveloppe, elle en fit glisser deux, celle écrite sous la dictée, celle écrite pour son propre compte.

— C'est prêt, docteur.

— Eh bien! cachetez maintenant et écrivez l'adresse que je vais vous dicter.

Paquerette prenait le bâton de cire à cacheter, lorsqu'une des sonnettes de l'escalier, vivement ébranlée, apprit au joli secrétaire du docteur Patrick que c'était elle que lady Glenmour appelait.

— C'est moi que sonne madame.

— Eh bien! allez Paquerette; vous reviendrez ensuite achever votre tâche. Aussi bien cette lettre ne sera jetée dans la boîte que demain matin. Il est trop tard aujourd'hui.

Laissant les deux lettres sous l'enveloppe non cachetée, Paquerette descendit vite auprès de sa maîtresse, avec la pensée de remonter bientôt pour terminer la grande résolution qu'elle était sur le point d'achever. Et cette fois, dit-elle, ce sera sans répit, sans rémission. En effet, les deux lettres une fois parties, la reine d'Angleterre même ne pouvait pas plus faire que l'une arrivât sans l'autre qu'elle ne pouvait faire qu'elles ne parvinssent pas toutes les deux à lord Glenmour.

Le docteur resta seul ; il pensait encore au contenu de la lettre qu'il venait d'écrire à son ami, lord Glenmour; il s'applaudissait de ne lui avoir laissé ignorer ni l'arrivée, ni le caractère singulier du personnage qui se disait son ami, et surtout d'avoir exposé ses craintes dans une mesure tout-à-fait convenable, quand Tancrède poussa vivement la porte de la chambre et dit en entrant tout essoufflé.

— Docteur, donnez-moi un conseil.

— C'est vous, Tancrède?

— Oui, docteur ; mais un conseil prompt...

— Sur votre santé?

— Il ne s'agit pas de ma santé!

— De quoi s'agit-il donc?

— De ce qui vient de se passer sur la grande pièce d'eau.

— Je ne comprends pas...

— Comment, vous, si intelligent, vous ne comprenez pas que lord Glenmour, m'ayant chargé de veiller sur les intérêts du château, sur la sûreté de ceux qui l'habitent, et particulièrement sur lady Glenmour, je dois lui rendre compte à son retour, de l'accident qui vient d'arriver et qui aurai pu être si funeste ? Et si je lui réponds : C'est la faute de sir Archibald Caskil, ne me dira-t-il pas : Qu'est-ce que ce sir Archibald Caskil? qu'importe sir Archibald Caskil ? qu'avez-vous dit à sir Archibald Caskil? comment vous êtes-vous expliqué, conduit avec cet homme, cet Archibald Caskil, qu'on ne connaît pas, qui vient on ne sait d'où, avec cet extravagant, ce fou, cet impudent?...

— Arrêtez, Tancrède... votre dernière expression est trop forte : elle est outrageante...

— Je la maintiens, docteur ; je la maintiendrais l'épée à la main.

— Non, vous ne la maintenez pas, car le fou, l'extravagant dans cette affaire, c'est vous.

— Moi, docteur?

— Sans aucun doute. Quand sir Archibad Caskil a souhaité de prendre le commandement du yacht, pourquoi le lui avez-vous cédé?

— Etait-ce une raison pour chauffer la machine au point de nous faire tous sauter au troisième ciel ? ce qui n'est pas arrivé parce que nous avons coulé bas.

— Encore une erreur de votre part, Tancrède, oui, encore un malheur qui ne retombe que sur vous; si je n'ai pas d'yeux, j'ai des oreilles assez attentives, c'est vous qui, exagérant les ordres de sir Archibald Caskil au chauffeur, avez crié à celui-ci : Chauffeur, allez de toute la vitesse possible. Je l'ai entendu.

— Mais c'était le dépit, la colère, la rage qui m'ont fait parler ainsi.

— Beau prétexte ! Est-ce que le mécanicien et le chauffeur sont tenus à autre chose qu'à l'obéissance?

— Non, sans doute ..

— Convenez-en.

— Mais alors, c'est moi, docteur, qui suis encore coupable?

— Eh ! mon Dieu, oui, mon ami, par excès de zèle, par étourderie, par dépit, comme vous le dites, et vous n'avez rien, sur mon honneur, absolument rien à reprocher à sir Archibald Caskil ; vous avez au contraire à le remercier d'avoir, pendant ce naufrage causé par votre seule témérité, sauvé notre chère lady Glenmour.

— Moi le remercier! quand je projetais ..

— Le service en vaut la peine.

— Je l'aurais rendu aussi bien que lui.

— C'est vrai, mon ami ; mais enfin il l'a rendu, il ne faut pas lui en vouloir pour cela.

— Tenez, docteur, s'écria Tancrède en trépignant, je suis las de la présence de cet homme au château, et puisque je n'ai pas le droit de l'en renvoyer, j'aurai du moins celui de le faire connaître à lord Glenmour... Oui, je lui écrirai tout. Il agira ensuite comme il le voudra... mais mon devoir...

— C'est déjà fait.

— Vous avez écrit à lord Glenmour?

— A l'instant.

— Sans moi?

— Je vous savais sous le coup de la mauvaise humeur que vous m'apportez; j'ai prié Paquerette de vous remplacer. Elle a écrit sous ma dictée. Ma lettre doit être sur le pupitre... Regardez.

Tandis que Tancrède cherchait la lettre, le docteur aveugle se disait : — Que signifie cette haine toujours croissante de Tancrède contre sir Archibald Caskil? Depuis le premier jour il l'a détesté, c'est vrai, mais cela ne s'explique pas davantage... Cet intérêt excessif, passionné de Tancrède pour les intérêts de lord Glenmour... Quelle idée ai-je là? Allons donc!

— Oui, docteur, dit Tancrède, il y a en effet une lettre sur le pupitre.

— Paquerette allait la cacheter quand lady Glenmour l'a sonnée... elle est descendue...

— Voulez-vous, docteur, que je la cachète?

— Je vous en prie, Tancrède.

— Mais, docteur...

— Quoi donc?

— Lady Glenmour aurait donc écrit aussi à son mari?

— Pourquoi me dites-vous cela?

— C'est que l'enveloppe contient deux lettres.

— Deux lettres? Assurément vous vous trompez, Tancrède.

— Touchez vous-même, docteur.

Tancrède mit les deux lettres dans la main du docteur.

— Voilà qui est singulier... Ouvrez-les toutes les deux, que je sache...

Tancrède ouvrit les deux lettres.

— L'une, dit il, commence par ces mots : « Puisque vous ne voulez pas vous décider à nous écrire le premier, il faut bien que ce soit nous qui commencions. »

— Celle-là est la mienne; celle que je viens de dicter à Paquerette. Donc je la mets de côté... Voyons l'autre, dit le docteur.

Tancrède déplia l'autre lettre.

— Passez tout de suite à la signature.

— Il n'y en a pas, docteur.

— Elle aura été oubliée. L'écriture?...

— Mais on dirait celle de l'autre lettre...

— L'écriture de Paquerette? Allons donc!

— Elles se ressemblent beaucoup, quoique celle-ci soit moins ferme...

—Une lettre sans signature écrite à lord Glenmour! une lettre glissée à la faveur de la mienne sous la même enveloppe! Ceci, dit le docteur Patrick, en luttant intérieurement contre un reste de délicatesse, sort trop des règles ordinaires pour ne pas permettre, pour ne pas commander une indiscrétion...

— Certainement, docteur.

— Lisez.

— Il le faut, dit Tancrède, qui lut ceci :

« Milord,

» D'autres lettres vous auraient dit mon amour, mais elles » n'existent plus; celle-ci vous apprendra ma résolution » dernière. »

Dès cette première phrase, assez explicite à la vérité, le docteur et Tancrède semblèrent s'interroger avec un sentiment obscur de doute, de recherche, de réflexion, de défiance surtout, ce qui les empêcha d'exprimer simultanément une opinion sur ce qu'ils venaient l'un et l'autre d'apprendre.

Au milieu de ces épaisses ténèbres, Tancrède continua :

« J'ai bien fait de détruire ces lettres, vous ne m'auriez pas com- » prise; vous m'auriez peut-être raillée, et le rire, milord, est » du poison quand il tombe sur le mal dont je souffre. Ah! je » souffre beaucoup. J'ai vite éprouvé que l'amour ne se com- » posait guère que de deux sentimens absolus : du bonheur » et du désespoir. Il m'est échu le désespoir. En pouvait-il » être autrement quand, par une effrayante témérité, je vous » ai pris pour l'objet de mon irrésistible adoration? Mais je » ne vous ai pas pris, et ceci m'excusera un peu, je l'espè » re. La fatalité a tout fait. Maintenant il ne s'agit plus de » vivre sur cette illusion, mais d'en mourir, et je vais mourir » milord, à moins d'un miracle, et les miracles n'arrivent » jamais à ceux qui les attendent. »

Une triste, une douloureuse conviction s'était déjà formée dans l'esprit du docteur. Paquerette aimait lord Glenmour! Dans quel abîme roulait cet ange! Comment la retenir! Trahir son secret, c'était la tuer sur le coup; le lui laisser, c'était lui accorder ce qu'elle voulait avec le calme homicide d'une idée fixe dans un cœur pur, c'était lui accorder de mourir. Une larme tomba sur le cœur de l'honnête homme. Les paroles de Paquerette lui revinrent alors à la mémoire; il se souvint qu'elle lui avait répondu lorsqu'il l'avait interrogée sur son dépérissement graduel : « Oui, docteur, mon mal est au cœur. » Encore une victime, pensa-t-il, de cette instruction exagérée, malsaine, on peut l'appeler ainsi, donnée aux jeunes filles anglaises de la classe pauvre. Si l'on ne vit pas que de pain, on ne vit pas que d'intelligence non plus. Si Paquerette fût restée auprès de sa mère, l'aidant aux durs travaux du ménage, ignorant les grands poètes, mais sachant filer le lin, tailler des robes et ourler des serviettes, elle aurait eu une jeunesse bénie, et plus tard elle serait devenue la femme de quelque honnête fermier. Mais le mal est fait, murmura le bon docteur, et il s'agit de le guérir. Le guérir! Et comment? La renvoyer chez ses parens? Mais consentira-t-elle à s'éloigner? Et d'ailleurs sous quel prétexte? Lui dire le motif de son renvoi, n'est-ce pas la tuer en voulant la sauver?

« Je vous dirai bientôt, » poursuivit Tancrède, la lettre de Paquerette à la main, et brûlé jusqu'à la moelle des os par cette peinture claire, positive, d'un amour qui traduisait le sien, « je vous apprendrai ce que, dans ma position, » j'entends par un miracle. Laissez-moi vous dire auparavant, » car c'est de la reconnaissance qu'un pareil aveu, ce que je » dois à cet amour dont la révélation sera sans doute un pro- » dige de surprise pour vous.

» J'y dois, milord, la joie immense de croire aveuglément, » et à me jeter au feu pour prouver ma croyance, à la puis- » sance divine, à Dieu enfin. Jusqu'ici j'avais aimé Dieu, je » l'avais prié comme fait, du reste, tout le monde, mais je ne » savais pas si j'y croyais. J'admettais, je cultivais ce senti- » ment pieux, consolant, mais il n'était pas descendu avec » empire dans mon âme. J'allais à lui, mais il ne venait pas » à moi. J'avais besoin même de ne pas raisonner davan- » tage ma certitude, de peur d'avoir à demander avec un ac- » cent d'amertume, et cela est mal, pourquoi sur la terre » l'intelligence, la vertu, la bonté, restent si souvent sans » but, sans réponse, sans raison d'être; ce qui faisait dire » au métaphysicien Hobbes, dont j'ai trouvé les œuvres dans » votre bibliothèque : *Oui, Dieu existe, mais il est souvent en* » *voyage*. L'amour m'a soudainement illuminée; il m'a con- » vaincue, il m'a répondu sans que je l'aie interrogé. Ainsi, » parce que j'aime, je crois que Dieu a pris soin de verdir » les champs et de dorer le soleil, de faire murmurer l'eau sur » les pierres et bruire les arbres au choc du vent, d'argenter » la lune et de faire voler l'oiseau, de parfumer les fleurs et » de rougir le couchant. Aimer, c'est croire; l'amour, c'est » Dieu. Vous m'avez révélé Dieu! »

— Oh! que c'est vrai! s'écria hors de lui Tancrède en froissant la lettre dans ses mains tremblantes. C'est vrai, docteur! et ces paroles viennent d'un cœur qui aime! -

— Qu'en savez-vous? demanda avec un nouvel effroi le docteur Patrick à Tancrède.

En balbutiant, celui-ci répondit :

— Je le sens à mon cœur...

Mais Tancrède se tut aussitôt... Il comprit l'inconvenance de cet élan affirmatif, qui en disait trop ou pas assez. Mais son silence se prolongeant, le docteur comprit aussi qu'il allait lui dire enfin à qui il attribuait cette lettre, question excessivement délicate, que sir Patrick tenait à éloigner le plus possible. Il méditait encore sa réponse. Il ne donna pas à Tancrède le temps de parler. D'un ton bref il lui dit :

— Allez toujours... lisez! Mais lisez donc, mon ami! A quoi rêvez-vous?

Tancrède désappointé, ému, agité, continua ainsi :

« Je vous ai parlé du seul miracle qui m'aurait empêchée

» de mourir ; il est temps de vous le dire, et puis je n'aurai » plus rien à dire, si ce n'est à vous adresser une prière ; une » prière que vous exaucerez, milord.

» J'avais pensé qu'en occupant mon cœur d'une autre per- » sonne, j'oublierais ou j'affaiblirais l'amour que j'ai ressenti » pour vous ; et, naturellement, j'ai regardé autour de moi, » j'ai cherché à ma portée. Mais je n'ai vu que des hommes, » et vous n'êtes pas un homme, milord ; vous êtes celui que » j'aime. D'ailleurs, quel homme que ce sir Archibald Caskil ! » le premier sur lequel j'ai jeté les yeux à cause du bruit qu'il » fait chez vous. Comment l'aimer, même en s'y efforçant ? » C'est une turbulence lassante, une trivialité qui ferait haïr » la bonhomie, une familiarité intarissable qui ferait aimer » le dédain, une licence dont toute femme doit souffrir, une » simplicité qui est le charme suprême des domestiques. »

— Bravo, Paquerette ! s'écria Tancrède transporté de joie. C'est un portrait pris sur le vif ; l'homme est moulé vivant. Bravo, Paquerette !

— Paquerette ! Pourquoi nommez-vous ici Paquerette ? demanda le docteur avec une surprise parfaitement jouée.

— Pourquoi ? vous me le demandez ? Mais il me semble...

— Sans doute, je le demande.

— C'est que cette lettre est de Paquerette.

— De Paquerette ? c'est donc le jour de vos aberrations, celui-ci ?

— De qui serait-elle donc ? Apprenez-le moi... car j'avoue...

— De qui ? Je vais vous l'apprendre.

Le docteur Patrick se leva et alla fermer la porte.

UN HEUREUX MENSONGE.

— Ce n'est pas, dit le docteur Patrick en revenant à sa place, que la connaissance de cette lettre puisse compromettre beaucoup celle qui l'a écrite, mais enfin il faut respecter un secret, moins qu'un secret si vous voulez, une confidence qui n'était pas pour nous.

— Mais enfin cette lettre... de qui est-elle ? demanda impatiemment Tancrède.

— Il est impossible que vous ne le sachiez pas. Elle est de lady Glenmour.

— De lady Glenmour ! cette lettre est de lady Glenmour ! C'est elle, mais, docteur, songez-y ! qui se plaint de ne pouvoir dire à son mari qu'elle l'a aimé, qu'elle l'aime ?

— Songez-y vous-même ; où est en cela l'impossible ? L'intérieur de cette maison vous est assez connu...

— C'est vrai.

— La gêne, la contrainte qui se lit dans les moindres rapports qu'ont entre eux lord Glenmour et sa femme, ne supposent-elles pas assez de douleurs cachées ?

— C'est encore vrai, docteur, répliqua Tancrède, dont les yeux avaient bien de la peine à s'ouvrir à la fausse lumière que versait sur son front le docteur Patrick, mais qui enfin s'ouvraient ; c'est encore vrai ; mais lady Glenmour qui, dans cette lettre, dit qu'elle veut mourir.

— Avez-vous oublié cette profonde mélancolie, cette tristesse qui vous ont, comme moi, si souvent effrayé ?

— Oh ! mais elle ne mourra pas, n'est-ce pas ? Oh ! non... nous l'empêcherons... vous l'empêcherez, docteur ?

— Allons, — je ne me trompais pas, pensa le docteur. — Un autre amour qui s'embrase ! — deux découvertes au lieu d'une ! — Pauvres enfans ! — Glenmour, murmura-t-il, je ne vous ai pas tout dit dans ma lettre !

— Rien d'étonnant, vous le voyez, reprit-il, à ce que lady Glenmour ait écrit cette lettre, où elle s'exprime peut-être en termes un peu durs, un peu injustes sur sir Caskil.

— Mais c'est cela même, riposta vivement Tancrède, qui qui me fait croire que c'est lady Glenmour qui a écrit cette lettre. Maintenant, je l'affirmerais, — oui, c'est elle !

— Cependant, dit le docteur feignant à son tour de douter, afin que Tancrède affirmât, cependant...

— Que voulez-vous dire ?

— Cette écriture de Paquerette...

— Rien n'est plus simple à expliquer, docteur.

— Ce n'est pas si simple à mon sens.

— Mais si ! dit Tancrède, Paquerette a la pleine confiance de lady Glenmour. Ce n'est pas la première fois que la maîtresse a recours à la main rapide de sa jeune femme de chambre pour l'aider dans sa correspondance. Paquerette lui aura sans doute appris qu'elle écrivait une lettre pour vous à lord Glenmour, et alors milady, brisée, fatiguée de la scène du canal, lui aura dit, écrivez aussi celle-là pour moi, et mettez-la sous l'enveloppe de la lettre du docteur. Dans sa précipitation, lady Glenmour aura seulement oublié de signer, ce qui arrive souvent quand on dicte.

— Vous achevez de me convaincre ; cela se sera assurément passé ainsi, Tancrède.

— Incontestablement, affirma celui-ci. Et puisqu'elle bafoue, puisqu'elle déteste si ouvertement ce sir Archibald Caskil, je suivrai votre conseil, docteur, je ne ferai rien contre lui ; il fait assez lui-même pour qu'on ne soit pas jaloux de le retenir au château dès qu'il aura l'heureuse idée de le quitter. C'est une honte pour nous, une véritable honte d'avoir douté un seul instant de la pauvre estime où lady Glenmour devait le tenir ! Je vais voir dans quel état elle se trouve depuis notre naufrage. Elle ne doit pas être bien, à en juger par cette lettre où se peint si profondément son âme aimante, blessée... dédaignée... Oh ! non, elle ne mourra pas !

— Un mot, Tancrède. Le plus profond silence sur cette lettre !

— Je vous le jure.

— Allez, mon ami.

Tancrède sortit.

Pour sauver l'honneur de Paquerette, le docteur avait joué habilement la partie. En attribuant cette lettre à lady Glenmour, il n'inventait pas un mensonge blessant pour elle ; il lui prêtait l'expression d'une affection et d'une douleur d'une grande vraisemblance, quoiqu'au fond, pas plus que Tancrède, il ne connût la cause réelle de la langueur de la comtesse, si toutefois il la soupçonnait ; mais ce qu'il venait de connaître à ne presque plus pouvoir en douter, c'est la passion inspirée par lady Glenmour à Tancrède, passion si jeune, si étourdie, si vivace, qu'elle ne prenait pas même la peine de se déguiser. Et cet excès même la laissait supposer au docteur peu dangereuse. Elle ne paraîtrait à lady Glenmour, si elle la découvrait jamais, que de l'enthousiasme, du vent, de la poésie. D'ailleurs le docteur Patrick se disait : — Je mettrais mes mains au feu et ma tête sous la hache pour soutenir que lord Glenmour et lady Glenmour finiront un jour par s'aimer.

L'immense avantage qu'il trouvait encore dans l'erreur où il avait jeté Tancrède en l'amenant à supposer que c'était lady Glenmour, et non Paquerette, qui avait écrit à lord Glenmour, était de calmer une partie de son animosité contre sir Caskil, dans lequel il voyait un ennemi acharné. Le docteur ne voulait pas encore savoir toutes les causes de cette haine... il lui suffisait d'en soupçonner une...

Mais à quoi tiennent les plus habiles calculs ? Si Tancrède, exalté par la pensée que lady Glenmour détestait sir Caskil, n'avait pas quitté étourdiment la lettre avant d'être au bout il en aurait infailliblement lu les dernières lignes, après lesquelles l'adresse combinée de Machiavel et de Richelieu ne fût pas parvenue à lui donner le change.

Ces dernières lignes disaient :

« La prière que j'ai à vous adresser, milord, est celle-ci. » Quand je ne serai plus, laissez mes pauvres parens dans » l'éternelle ignorance de mon sort. Ils m'accuseront d'abord » d'indifférence, puis d'ingratitude .. Moi d'ingratitude ! Lassés de mon silence, ils vous écriront ensuite, et vous ne » répondrez pas. Que leur répondriez-vous ?... Oh ! ne leur » répondez jamais cela !... Leur Nany morte, et morte d'a- » mour !... Ils me croiront absente, et les années s'écouleront. » Ils me croiront hors de l'Europe. Qu'ils croient tout, ex- » cepté ma mort, excepté que je vous ai aimé... »

— Pauvre chère Paquerette ! murmura le chevalier De Profundis. Voilà la maladie contre laquelle échoue la science du

docteur Patrick. Quelle singulière, quelle barbare erreur! ajouta-t-il. On rit des douleurs de l'amour, on n'en meurt pas, dit-on... Les fiers moralistes! ils ne tiennent compte que de ceux qui survivent. Quant aux autres, comment les connaîtraient-ils? Ils s'en vont mystérieusement creuser leur tombe dans le lit d'un torrent, ou bien ils mêlent leur âme à l'air meurtrier de l'asphyxie; sans compter ces jeunes et délicates natures qui, comme Paquerette, passent à travers le ciel, étoiles fuyantes et silencieuses, et s'éteignent aussitôt. Ne dirait-on pas qu'ils savent de quoi l'on meurt, ces observateurs profonds?

Rien ne tue, ou si quelque chose tue, c'est la divine folie de l'amour, cet anéantissement de la volonté, cette soumission du regard, de la pensée, de la vie, au joug d'un autre regard, d'une autre pensée et d'une autre vie; supplice qui fait couler le sang en dedans au lieu de le répandre au dehors, et qui, après avoir ainsi vaincu le corps, prend l'âme et se rit de la vertu, de la raison, de la résistance qu'elle enferme pour lui faire adorer, si elle est sage, une coquette; si elle est pure, un monstre de vices; si elle est esclave, le maître. Et ils disent que cela ne fait pas mourir!

Le docteur déchira la lettre écrite par Paquerette à lord Glenmour, et pour que le vide laissé dans l'enveloppe par cette soustraction, ne fût pas sensible, il ploya une feuille de papier qu'il mit à la place de la lettre absente.

Quelques minutes après cette opération, Paquerette remonta et cacheta l'enveloppe sans s'apercevoir de rien. Que de craintes, que d'espérances, la pauvre fille croyait pourtant scellées sous ce pli où lord Glenmour n'allait trouver, à côté de la lettre du docteur, qu'une feuille de papier blanc, mise là, penserait-il, par mégarde!

— Ainsi de toutes nos espérances! murmura tristement le docteur en entendant partir Paquerette: « Une feuille de papier blanc. »

ENCORE LE CHEVALIER TANCRÈDE.

Depuis l'accident de la pièce d'eau, lady Glenmour sembla perdre graduellement de sa sauvagerie aristocratique. Elle aimait souvent à se rappeler, pour en rire, cette scène qui aurait pu si facilement tourner au tragique. C'était d'ailleurs un prétexte de se moquer doucement de Tancrède et de louer l'énergie de sir Caskil. L'enfant devenait alors boudeur, intraitable, et le jeune homme, sir Archibald Caskil, faisait de la modestie. La petite guerre s'allumait entre eux; elle ne cessait que lorsque lady Glenmour, prenant le bras de l'un et de l'autre, leur disait: « J'ordonne à ma chambre des lords et à ma chambre des communes de me mener faire un tour dans mes États. » Et l'on allait se promener dans les sinueuses allées du parc qui se chargeaient au sommet de feuilles jaunes et cuivrées, cartes de visite de l'hiver.

Comme elle ne comptait pas passer cette saison à la campagne, lady Glenmour dut songer à faire meubler l'appartement que son mari, avant son départ, avait loué dans la rue de Rivoli. C'était une tâche dont elle n'était pas rigoureusement obligée de se charger, mais elle sentait le besoin d'agitation et d'exercice. Un désir nouveau s'éveillait en elle; elle ne le repoussa pas, ainsi qu'elle l'eût sans doute fait en d'autres temps. D'ailleurs elle avait aussi à commander ses toilettes d'hiver et à rendre quelques visites indispensables. Elle se décida donc à aller souvent à Paris, accompagnée de son cavalier d'honneur, le jeune Tancrède. Quelquefois on s'adjoignait Paquerette, surtout lorsqu'il s'agissait de faire des achats d'étoffes. La maîtresse déférait volontiers à son goût, qui était d'une délicatesse rare. La voiture les menait avec une infatigable ardeur des établissemens du boulevard Montmartre, des riches magasins de soieries et de velours pour meubles, à ceux du *Petit-Saint-Thomas*, dans le faubourg Saint-Germain. Lady Glenmour courait de là chez les ébénistes du faubourg Saint-Antoine, chez les tapissiers de la rue de Cléry; elle retournait ensuite à Ville-d'Avray, chargée de soieries, de velours, de mérinos et de dentelles.

Le soir, au château, on déployait les beaux tissus achetés dans la journée, on les étalait sur la table pour en causer. Le faux sir Caskil étonnait quelquefois par la grandeur et la magnificence de ses conseils en matière de modes et d'ameublemens; mais à l'instant même, comme repentant d'avoir deviné juste, il lâchait quelque grosse excentricité qui faisait beaucoup rire, et l'on voyait bien, pensait Tancrède, qu'il arrivait en droite ligne du cap de Bonne-Espérance.

Ces migrations fréquentes, ces voyages presque quotidiens de lady Glenmour à Paris, rendaient Tancrède le plus heureux des hommes. Convaincu par la lettre de Paquerette de l'indifférence de lady Glenmour pour sir Caskil, lequel, il en convenait aussi, ne tentait aucun effort afin de s'attirer l'attention de lady Glenmour, il s'abandonnait aux plus doux rêves. Il savait également, par cette lettre de la femme de chambre que lady Glenmour aurait voulu aimer quelqu'un pour oublier la froideur de son mari, et lui, Tancrède, qui l'aimait tant, pourquoi n'en serait-il pas aimé? mais aimé sans reproche pour lui, sans honte pour personne; ardemment, mais noblement, en silence, mais avec cette éternelle pureté dont la jeunesse ne se rend pas bien compte et qui est d'autant plus vraie qu'elle est plus indéfinissable. Il avait le secret de cette jeune femme, il avait sa vie, et s'il était assez heureux pour voir renaître ce sourire qui était autrefois l'orgueil et l'admiration d'une cour entière, il serait content; ce serait son ouvrage; il n'aurait plus rien à savoir, plus rien à désirer sur la terre. Le front dans le ciel, les pieds sur un tapis de roses, il marchait vers cet adorable but. Dans ses voyages à Paris avec lady Glenmour, il épiait avec la persévérance, l'extase et la crainte du marin qui étudie le ciel, les nuances, les plus rapides nuages de l'âme qui couraient sur le visage de lady Glenmour, et toujours le beau temps paraissait devoir venir: bel âge! belles erreurs! Or, un soir qu'ils examinaient comme de coutume les achats de la journée, Tancrède, un peu fier, un peu fat même d'avoir relégué le faux sir Caskil au dernier plan, lui demanda avec ce ton de délicieuse impertinence que prend si souvent la jeunesse:

— Sir Caskil, où passez-vous donc vos journées quand milady et moi allons ensemble à Paris pour acheter toutes ces belles choses?

— Je les passe, vous auriez dû le deviner, mon jeune ami, à regretter votre absence et à désirer votre retour.

— Ah! c'est trop poli de votre part.

— Trop obligeant de la vôtre.

— Mais cependant vous vous occupez?...

— Beaucoup.

— A lire, à écrire?

— Non, mon intelligence n'est pas assez forte pour goûter un pareil exercice au-delà de quelques heures et de loin en loin.

— Sans doute; mais alors, sir Caskil, que faites-vous?

— De l'exercice; demandez au docteur Patrick.

— En effet, on m'a dit au château que sir Caskil s'amusait à tailler les arbres.

— Mais oui; je bêche un peu aussi, je jardine... à la campagne et avec mes goûts!...

Lady Glenmour souriait à tant de simplicité, tout en regardant Paquerette qui lui montrait une jolie branche de fleurs artificielles.

— Milady, je prends soin de votre propriété.

— On a même vu sir Caskil à la laiterie, dit à son tour Paquerette.

— Vos vaches sont très belles... nous n'en avons pas de plus belles au Cap...

— Vous vous connaissez aussi en bestiaux?

— Un peu, milady... Nous sommes fermiers là-bas. J'ai visité aussi vos écuries. J'oserai, à cet égard, indiquer quelques changemens quand lord Glenmour sera de retour...

— Mais vous n'avez pas besoin d'attendre son retour, répliqua magistralement Tancrède: étant chargé de tout ici,

j'écouterai vos indications... vos projets d'amélioration... Vous pouvez me parler comme à lord Glenmour...

— Mais c'est juste... Eh bien ! mon jeune ami, je vous conseillerai alors de faire élever d'un demi-mètre le sol des écuries. Vous y gagnerez à la fois d'avoir un parquet plus sec et des plafonds moins élevés... La santé des chevaux exige cette double amélioration.

— Elle a déjà été faite, dit Tancrède avec une certaine importance.

— Pas suffisamment faite en ce cas, répliqua sir Caskil.

— C'est possible...

— C'est très certain, mon cher monsieur Tancrède.

— Je croirais en effet, intervint le docteur aveugle, que les changemens qu'indique avec raison sir Caskil préviendraient certaines indispositions des chevaux.

— Je n'en suis pas tout-à-fait convaincu, moi... dit Tancrède.

— Comme vous êtes obstiné ce soir ! dit lady Glenmour, en essayant la charmante branche de marguerites et de genêts que composait pour elle l'adroite Paquerette.

— Mais c'est que je crois me connaître en chevaux aussi bien que sir Caskil en bœufs Chacun son métier.

— Mais mon métier, repartit sir Caskil en plaisantant, n'est ni de conduire ni de vendre des bœufs, et je crois que le vôtre, puisque vous êtes marin, n'est pas non plus de se connaître merveilleusement en chevaux.

— Vous vous trompez, répondit Tancrède, jaloux, comme tout bon Anglais, d'exceller dans l'art de se connaître en chevaux. J'ai quelques notions assez exactes sur l'équitation...

— Elever ou monter les chevaux, ce sont deux choses parfaitement distinctes, s'écria sir Caskil. En équitation, je vous salue mon maître...

— Est-ce que vous ne savez pas monter à cheval ? demanda lady Glenmour à sir Caskil.

— Pardon, milady, mais assez mal, mais gauchement, comme tout le monde.

Tancrède ramassa avidement le propos.

— C'est très fâcheux pour vous, car ces jours-ci je voulais proposer à milady une petite cavalcade dans le parc ; vous eussiez été des nôtres, sir Caskil, si ..

— J'en serais si vous le voulez, malgré mon inexpérience hippique.

— C'est que, milady et moi, nous allons comme la tempête.

— Je ne vous promets pas d'aller tout-à-fait si vite. Je me bornerai à aller comme le beau temps.

— Vous nous suivrez alors.

— Je vous suivrai, mon ami. C'est déjà assez honorable.

— Ce qui ne vous empêchera pas de tomber quand nous serons à un certain endroit que je vois d'ici.

— Vous voyez déjà d'ici l'endroit où je tomberai ; vous êtes peu encourageant !

— Quel singulier jeune homme vous êtes, Tancrède, votre imagination c urt encore plus vite que nos chevaux.

— Mais, milady, sir Caskil m'a jeté l'autre jour dans l'eau, je ne vois pas pourquoi, à cause de vous, il ne se jetterait pas un peu par terre.

— Vous ririez bien !

— Je l'avoue, sir Cakil !

— Hé bien ! je suis bon homme ; non seulement je veux que vous jouissiez du spectacle de ma chute, mais je ne m'oppose pas à ce qu'elle ait des témoins plus nombreux.

— Proposeriez-vous une course sur la pelouse, là, devant le château ?

— Je n'y pensais pas du tout, mais vous m'en donnez l'idée... Cependant, j'y songe, une course m'exposerait beaucoup, elle m'exposerait trop...

— Allons donc ! s'écria Tancrède, qui méditait une victoire, un triomphe, vous ne tomberez pas ; et puis sur le gazon... Vous y consentez, n'est-ce pas, milady ?... Vous dites oui ! Vivat ! Nous aurons une course ici, c'est arrêté... sur la pelouse... Nous ferons quelques invitations aux châteaux des environs. Nous comptons une dizaine de gentilshommes-riders tout près d'ici. Ils viendront avec leurs chevaux ; nous engagerons des paris. Le vainqueur recevra une coupe d'or de la main de lady Glenmour. Ce sera tout-à-fait chevaleresque.

— Si milady accepte, dit sir Caskil.

— Milady accepte, reprit Tancrède.

— La saison est bien avancée, objecta faiblement lady Glenmour.

— Il fait un temps superbe, profitons-en donc. C'est aujourd'hui jeudi, courons dimanche ; d'ici là, on fera les préparatifs nécessaires...

— A dimanche donc, répéta sir Caskil.

— Il est convenu, reprit Tancrède, que nous courrons vous et moi, montés sur des chevaux de lord Glenmour. Vous ferez un choix, ajouta Tancrède, je ferai le mien.

— Un choix parmi tous les chevaux ? demanda le prétendu sir Caskil...

— Parmi tous les chevaux, répondit Tancrède.

— Excepté pourtant Nedji, dit le docteur.

On éclata de rire en entendant exprimer cette exclusion.

— A la pensée de qui pourrait-il venir de monter Nedji ? Autant vaudrait excepter le cheval du diable et celui de la mort, dit Tancrède.

Tancrède, qui pressentait un prochain triomphe, tendit généreusement la main à sir Caskil en signe d'irrévocable convention. Celui-ci la lui serra avec cordialité ; tout fut dit. Dimanche, les deux concurrens lutteraient de vitesse sous les yeux de lady Glenmour.

— Pauvre garçon ! murmura ironiquement en lui-même le comte de Madoc. S'il savait !... mais il saura.

— J'observe, pensa soucieusement le docteur Patrick, qui n'avait pas perdu une seule syllabe de cet entretien, si indifférent pour tout autre, que sir Caskil a su avec une habileté prodigieuse conduire pas à pas Tancrède à faire ce qu'il voulait, lui sir Archibald Caskil. Quand Tancrède a cru forcer sir Caskil à joûter avec lui d'adresse dans cette prochaine course de chevaux, c'est lui qui a été poussé à proposer la lutte. Pourquoi ce piége ? Je cherche, je ne devine pas... Je me trompe peut-être... Seigneur ! murmura le pieux docteur, bon protestant, même un peu puritain, donnez à mon humble intelligence la clarté que dans votre sagesse vous avez ôtée à mes yeux, afin que j'écarte de cette maison d'innocence et de paix tout ce qui pourrait en altérer le respect et l'honneur.

Cette soirée allait rejoindre les autres ; elle était finie : on se salua, et chacun regagna son appartement.

Paquerette resta seule au salon. En rangeant les étoffes dépliées, les rubans et les riches écrins de sa belle maîtresse, elle dit :

— C'est étrange, du moins c'est inexplicable pour moi, et voilà pourtant plusieurs jours que cela dure ; faut-il en faire la confidence à milady ?... Oh ! oui, c'est très étrange, reprit-elle, chaque fois que lady Glenmour, Tancrède et moi sommes entrés dans un magasin de Paris pour acheter soit une robe, soit un chapeau, soit une parure en diamans, chaque fois une femme ou un jeune homme est entré avec nous ou après nous pour faire exactement la même emplette. Que signifie ce manége ? Ce matin encore, lorsque milady examinait cette belle mantille en point d'Alençon, j'ai aperçu, de l'autre côté du magasin, nous voyant et étant à peine vue, une femme qui en marchandait une semblable. Et quand milady a payé sa mantille, cette dame a aussi payé la sienne. Ce n'est pas tout : tandis que nous étions chez le bijoutier pour acheter ce collier de perles fines, qui a coûté à lady Glenmour cinq mille francs, un jeune homme qui nous avait suivis est entré, et il a acheté un collier pareil et au même prix.

Ces faits et ces démarches, exactement observés à plusieurs reprises, sont-ils sans cause, sans motif ? Cependant je ne devine pas, je ne comprends pas...

Paquerette resta toute pensive.

Enfin elle se dit, après une espèce d'examen de conscience :

— Là où il n'y a pas de mal, il n'y a rien. La bizarrerie n'est pas un mal.

Je ne dirai rien.

Pendant les deux jours qui séparent le jeudi du dimanche, on écrivit les invitations et l'on prépara ingénieusement l'endroit où aurait lieu la course, en anglais le *turf*. On éleva l'estrade où seraient assis les juges du camp ; on planta les piquets auxquels s'attache la corde, et l'on choisit dans les écuries de lord Glenmour les chevaux destinés à courir. Le cheval de Tancrède était marqué de gris et de blanc, comme un caprice du marbre, celui de sir Caskil était chocolat ! Quoiqu'ils appartinssent tous les deux à des races incontestablement nobles, le second était d'une forme commune, lourde ; le poil était surtout d'une nuance malheureuse; chocolat ! Rien que le choix d'un pareil cheval indiquait chez sir Caskil un triste sportman. Pour l'imagination, qu'il ne faut pas dédaigner, il était déjà vaincu.

LE CRÊPE NOIR.

Il est impossible de se préparer avec sang-froid au spectable d'une course de chevaux. Les esprits les plus grossiers, les plus étrangers à ce noble plaisir, éprouvent un frémissement nerveux en présence des luttes qu'il amène. Le château était sens dessus dessous. Lady Glenmour elle-même, une fois engagée dans la partie, s'agitait extraordinairement pour que la fête fût digne du grand nombre de personnes distinguées qu'elle s'était laissée aller à inviter, d'après les conseils de Tancrède. Celui-ci ne sortait plus de l'écurie; il passait son temps auprès de son cheval, ne vivant plus que par lui ou pour lui, dictant les soins hygiéniques à lui donner, indiquant la qualité et la quantité des alimens. Sir Caskil, ou le comte de Madoc, au contraire, ne s'occupa pas plus de son cheval chocolat que de la jument de Roland.

Un seul nuage passa sur les préparatifs si émouvans de cette fête; la veille des courses sir Caskil parut tout-à-coup saisi d'une sorte de regret tardif. Il dit à Tancrède en présence de lady Glenmour et du docteur Patrick :

— Tout bien pensé, je vous prie de me dispenser de cette course.

— Vous dispenser de cette course ! dit Tancrède. C'était vouloir dispenser Napoléon de la victoire de Wagram ou d'Austerlitz.

— Mais oui... dispensez-m'en.

— Et pourquoi cela ?

— Parce que je ne me sens pas du tout disposé à lutter avec vous.

— Cette modestie est parfaitement inacceptable.

— Elle vaut mieux qu'une vanité perfide.

— Votre philosophie vient trop tard.

— Vous refusez donc de céder à ma prière ?

— Tout-à-fait, sir Caskil.

— Soyez témoins, milady, et vous docteur Patrick, du refus que j'éprouve.

— Aussi, est-ce un peu bien tard, convenez-en, sir Caskil, dit lady Glenmour.

— Moi qui représente ici le sage Nestor, interrompit le docteur, je dis et je soutiens qu'il n'est jamais trop tard pour revenir sur une folie.

— Une folie ! s'écria le bouillant Tancrède ; mais on monte tous les jours à cheval, docteur...

— Ou bien une imprudence, si vous l'aimez mieux.

— Il n'y a pas plus imprudence que folie, docteur, à moins que sir Archibald Caskil ne le juge ainsi que vous.

— Sir Caskil, se hâta de répliquer vivement Patrick, ne voulant pas donner à l'amour-propre blessé de l'étranger le temps d'accepter par dépit une proposition dont il n'augurait rien de bon ; sir Caskil refuse comme on refuse tous les jours et à chaque instant mille choses plus importantes qu'une course de chevaux.

— Après tout, intervint une seconde fois lady Glenmour, que peut-il arriver?

— Une chute ! ajouta ironiquement Tancrède : on se relève.

— Mais comment se relève-t-on? ajouta sir Caskil.

— Couvert d'un peu de poussière, répondit Tancrède d'un ton railleur.

— Et de beaucoup de ridicule, dit à son tour l'étranger. Dans quelques mois, il est vrai, se reprit-il, je serai au cap de Bonne-Espérance, retiré dans ma hutte ; et qui viendra là-bas me faire rougir de ma mésaventure ?

— C'est encore un jeu qu'il joue, pensa le docteur, suivons-le bien.

— Allons, dit lady Glenmour, voyant sir Caskil chancelant, allons ! soyez complaisant, sir Caskil.

Le docteur intervint tout de suite.

— Encore une observation, dit-il ; et il crut qu'il était temps de la placer, puisque lady Glenmour engageait elle-même sir Caskil à ne pas persister plus longtemps dans son refus. Est il très convenable, je vous le demande, que lady Glenmour, en l'absence de son mari, ouvre son château pour une fête ?

— Docteur, répliqua lady Glenmour, votre scrupule devient le mien. Je ne dois m'occuper ni de plaisir ni de fête pendant l'absence de lord Glenmour ; la course est donc remise, messieurs. Merci, docteur, de votre bon conseil.

— Mais, milady, réclama Tancrède, il faut être docteur en médecine pour appeler fête une course de chevaux ! C'est de l'exercice au profit de la santé.

— Je ne tiens pas du tout à cette course, moi, ajouta sir Caskil, mais l'argument de Tancrède me paraît sans réplique.

— Il est sans réplique, affirma Tancrède, tout rouge de voir sa partie lui échapper.

— Vous entendez ces messieurs, docteur?

— Oui, milady.

— Je gage qu'il ne faut qu'un pareil événement pour faire arriver plus vite lord Glenmour parmi nous, dit le faux sir Caskil.

— Si c'était vrai !....

— C'est sûr, milady, cria Tancrède. Et vous consentez.... A demain !

— A demain ! dit sir Caskil, puisque c'est votre désir, milady.

— Il a gagné la partie, se dit le docteur.

— A demain donc, répéta l'adversaire de Tancrède en déposant sur la main de lady Glenmour un baiser si ardent et si expressif qu'il formait un contraste avec ces grosses embrassades sans conséquence dont il avait dévoré, le jour de son arrivée, le cou et le visage de sa belle et délicate hôtesse. Celle-ci crut que sa main se fondait sous ce contact de feu.

— A demain, répondit-elle en tremblant.

Quand sir Caskil et le docteur Patrick furent partis, Tancrède se jeta aux pieds de lady Glenmour, et lui dit, en tirant un crêpe noir de sa poche :

— Milady, il m'a été ordonné de passer ce crêpe noir autour de mon cou dans toutes les occasions graves de ma vie... Je ne sais pas pourquoi...

Lady Glenmour tenait avec attendrissement le crêpe noir dans ses mains émues.

— Merci ! s'écria Tancrède en l'attachant autour de son cou. Par l'effet de la sensation forte qu'il éprouva ou de l'opposition tranchée de la couleur noire du crêpe avec son teint blanc, il parut pâle comme un fantôme. — Merci, milady ! je serai vainqueur ; vous avez touché ce crêpe.

Lady Glenmour se hâta de sortir, cachant son visage dans son mouchoir, ayant la main droite posée sur son cœur. Un frisson à la fois brûlant et glacé courait dans ses membres.

LA COURSE.

— Ceux qui ont assisté à Paris aux courses du Champ-de-Mars, continua le chevalier De Profundis, n'ont qu'à réduire les dimensions de ce tableau animé, à l'encadrer entre deux lignes, l'une sévère, formée par le château et ses vastes communs, l'autre par les beaux massifs du parc ; à lui donner pour tapis une pelouse finement herbue et veloutée, et ils auront une image non pas complète, mais assez fidèle, du théâtre où allait se faire la course imaginée par Tancrède dans une ivresse d'ambition et d'amour. Les nombreux amis de lady Glenmour, ses élégans habitués des mercredis et des samedis avaient été invités, et peu manquèrent à l'appel. Pour la commodité générale, les voitures se placèrent sur deux files et formèrent une double haie d'où l'on pouvait voir comme d'une rangée de loges de spectacle. Assise au milieu de quelques dames plus particulièrement de ses amies, lady Glenmour était placée sur l'estrade où trônaient les juges du camp. Celles qui étaient restées dans leurs voitures étalaient, comme si elles eussent été à leurs balcons pour voir passer un cortége, les plus fraîches toilettes, quoique la réunion dût, d'un commun accord, être des plus simples.

La pureté du ciel ce jour-là ménageait à leur visage un fond chaud et harmonieux. Une d'entre elles, facile à remarquer, car elle était seule dans un joli coupé, se cachait derrière son voile. Ses épaules, son buste, son cou penché avec grâce, certaine lumière développée comme une auréole autour de ce qui est beau, accusaient une vitalité ardente et trahissaient favorablement le mystère de l'incognito. Cet incognito n'en était pas un à la rigueur. Si l'on n'entrait pas chez lady Glenmour ce jour-là comme dans un endroit public, ce jour-là du moins il était presque impossible de savoir au juste par qui telle ou telle personne avait été amenée.

Le coupé de la dame au voile noir s'était arrêté en face de l'estrade qu'occupaient lady Glenmour et les juges du camp, conséquemment de l'autre côté de l'arène.

Bientôt la cloche sonna, les visages s'épanouirent, les mouchoirs s'agitèrent et les premières courses eurent lieu. Des chances diverses favorisèrent les cavaliers ; il y eut des mécomptes, il y eut aussi de brillantes réussites, comme il arrive toujours dans ces sortes de tournois ; mais, en somme, tout se serait fort bien passé, jusqu'au moment où auraient paru ceux qui donnaient la fête et pour qui elle se donnait, sans un épisode auquel l'assemblée n'était pas préparée.

Depuis un quart d'heure la vieille comtesse de Boulac disait : — Non, monsieur Beaurémy, non ! je ne veux pas que vous couriez, je m'y oppose.

— Mais je laisse bien courir monsieur Zéphirin, disait madame de Martinier, l'autre vieille comtesse.

Les deux jeunes gens gardaient le silence et attendaient humblement la fin de cette discussion.

— Chacun fait ce qui lui plaît, ma chère comtesse; quand monsieur Beaurémy se sera cassé une jambe, ce n'est pas vous qui la lui remettrez.

— Cependant, ma chère madame de Boulac, vous aviez promis à monsieur Beaurémy de le laisser courir.

— J'ai promis, c'est vrai... mais la vue du danger me fait changer d'opinion.

Comme c'était, depuis dix minutes, au tour de ces deux messieurs de courir, on commençait à perdre patience. On murmurait en ricanant :

— Partiront-ils ? ne partiront-ils pas ?

— Ils partiront !

— Ils ne partiront pas !

— Puisque vous voulez à toute force, s'écria madame de Boulac, me le mettre en capilotade, qu'il parte ! allez ! je ne vous retiens plus, monsieur Beaurémy !

Beaurémy et Zéphirin montèrent à cheval.

— Un mot encore, dit la vieille comtesse de Boulac, qui tenait si précieusement à la conservation physique de son amant ; je ne consens à vous laisser courir qu'à une condition. Sinon, non !...

Cette condition est que vous ne courrez que l'un contre l'autre et que vous irez au petit pas, lentement, sagement; entendez-vous ?

Il fallut obéir.

Mais dès ce moment la scène devint beaucoup plus plaisante; les luttes à cheval sont autant que possible, depuis les jeux olympiques, des luttes de vitesse; celle qui eut lieu entre monsieur Beaurémy et monsieur Zéphirin fut, au contraire, un défi de lenteur. C'était à qui des deux cavaliers arriverait le plus tard au but, qu'on juge si les applaudissemens ironiques manquèrent à cette parade.

Sans le vouloir, en se penchant pour rire comme les autres, lady Glenmour fit tomber le bouquet de camélias qu'elle avait posé près d'elle sur la rampe de l'estrade. Les rieurs voulurent voir dans la chute de ce bouquet, l'intention spirituelle, chez lady Glenmour, de couronner ces étranges vainqueurs. On rit plus fort, on applaudit, on trépigna ; on les inonda de bouquets.

C'est alors que madame de Boulac dit en grinçant des dents à madame de Martinier : « La milady nous devait beaucoup ; elle nous paiera le tout ensemble. »

Elle déchira avec colère un feuillet de son album, et l'envoya secrètement par son domestique à la dame isolée au voile noir ; sur ce feuillet étaient écrits ces mots au crayon : *J'accepte votre proposition d'hier; quand vous voudrez, maintenant.*

Par déférence pour le corps auquel il appartenait, Tancrède, qui devait courir avec sir Caskil, parut en costume d'officier de marine. Seulement il avait remplacé le chapeau monté, trop gênant pour une course, par une petite calotte grecque de velours grenat étoilé d'or. Cette tenue plut à toutes les dames qui inclinèrent leurs bouquets devant le jeune et charmant cavalier. Plus d'un vœu sorti d'une bouche rose s'éleva pour lui. Du haut de l'estrade, lady Glenmour se pencha et laissa descendre lentement un sourire sur le front un peu pâle de Tancrède. Tancrède lui rendit ce signe d'affectueuse attention en portant, peut-être involontairement, sa main à son cou, où était noué le crêpe noir.

On n'attendait plus maintenant que sir Archibald Caskil. Est-ce à cause de lui qu'on se tourne du côté du château avec un si grand empressement ? que se passait-il de ce côté? On sut bientôt la cause de cette distraction générale La foule s'ouvrit sur un point, et l'on vit alors paraître le domestique indien conduisant un cheval (si conduire est le mot), qui le secouait comme un chat en colère secoue et ballotte une souris, et le jetait de côté à chaque pas. Ce cheval c'était Nedji, le terrible, le fulgurant, l'indomptable Nedji. Il piaffait, il ondulait, il écumait. Chacun se demandait avec curiosité ce qu'on comptait en faire et pourquoi on l'amenait là. Sir Archibald Caskil se montra. L'effet qu'il produisit, surtout chez les femmes, par la précision de son costume, est difficile à dire. Les femmes, même les plus réservées, les plus chastes de pensées, ont un confessionnal dans l'âme, où elles rapportent des admirations étouffées, des joies brutales, des contemplations délirantes, dont leur visage ne se doute pas, leurs maris encore moins. Une veste de velours noir bleu glacé, d'une finesse charmante, se collait aux épaules et à la taille de sir Caskil, ou du comte de Madoc, comme on voudra. Il était en culotte de daim, botté avec des bottes molles, montant un peu au-dessus du genou. On vit alors quelle puissance et quelle agilité résidaient dans ces muscles, dans ces formes moulées sur les chefs-d'œuvre antiques. Ce n'était pas la beauté fade du danseur, c'était celle du beau muletier andaloux. Lady Glenmour fut la seule qui eut l'air de ne pas l'avoir remarqué.

— Mon ami, dit-il à Tancrède, j'ai une triste nouvelle à vous apprendre.

— Quelle est cette nouvelle?

— Mon cheval chocolat est mort.

— Mort !... Et sur quel cheval allez-vous courir ?...

— Sur *Nedji*.

— *Nedji?*

— Oui, et je viens vous prier de me le laisser monter.

A cette demande, la figure de Tancrède et celle des personnes qui l'entouraient prirent une expression si extrordinaire de moquerie, que de tous côtés on voulut savoir la cause de cette hilarité. Quand on la connut, on la partagea. De pareils chevaux, disait on, ne se montent pas plus que les tigres et les lionnes.

— Non, je ne vous le permets pas, dit Tancrède, car il n'y a que Dieu qui permette l'impossible.

— C'est mon affaire.

— En vérité, sir Caskil, je crois que vous n'insistez ainsi que parce que vous êtes sûr que je ne le permettrai jamais.

— Il n'y a que les hommes sans courage qui osent, reprit sir Caskil, faire des propositions trop hardies pour être acceptées. Choisissez, j'ai ou je n'ai pas de courage?

Comme lady Glenmour dominait cette scène du haut de l'estrade, elle ne perdait pas un mot du propos qu'échangeaient Tancrède et sir Caskil.

— Vous avez déjà trop hésité à répondre, reprit vivement sir Caskil. Je vous renvoie le reproche, et vous le méritez.

— Moi, sans courage?

— Comme il vous plaira, répondit sir Caskil en posant la pointe vigoureuse de son pied dans l'étrier et en montant lestement sur Nedji, qui fléchissait, pour la première fois, sa croupe onduleuse sous l'étreinte de l'homme.

Indigné, effarouché, colère de tant d'audace, le cheval africain baisse les naseaux jusqu'à terre, laisse traîner sa crinière dans l'écume de sa bouche et dans le sable de l'arène et attire sur son poitrail plein de hennissemens le téméraire cavalier. Le second bond de Nedji fut le redressement effrayant et subit de son corps sur ses jambes de derrière, suivi d'un écart horizontal qui fit pousser un cri de terreur à tous les spectateurs de cette scène, dont les grandes batailles de Lebrun seules peuvent donner une idée. Ce terrible cheval, tout frémissement et tout écume, tout nerf et tout crinière, cherchait à se venger en se ramassant, en se raccourcissant, en se faisant serpent, tigre, panthère. A son cri on l'eût dit à la fois battu, outragé et blessé à mort!

Sir Caskil faisait corps avec le cheval; il était calme, attentif et puissant.

Il se tourna pour saluer avec son gant lady Glenmour et dire à Tancrède :

— A vos ordres, monsieur; nous partirons quand vous voudrez.

— Monsieur, répondit Tancrède, en plaçant son cheval en travers de celui de sir Caskil, vous ne courrez pas sur ce cheval ou nous le monterons tous les deux.

— Ensemble? Les deux fils Aymon?

— Non, monsieur, nous le monterons l'un après l'autre : vous voyez le banc que par mon ordre ces deux domestiques placent au milieu de l'arène.

— Je le vois. Il a au moins quatre pieds de haut.

— Il en a six.

— Ensuite?

— Celui de nous deux qui le franchira, monté sur Nedji, aura gagné.

— Et celui qui ne le franchira pas? demanda avec quelque émotion sir Caskil.

— Celui-là sera tué, répondit Tancrède.

— Il aura toujours gagné quelque chose, ajouta Caskil. Mon ami, se hâta-t-il encore de dire, je crois que nous serons tués tous les deux.

— Voyez-vous comme la milady est pâle! dit madame de Boulac à madame de Martinier.

— Pâle comme son bouquet de camélias, répliqua celle-ci.

— Que se passe t-il donc là-bas?

— C'est que son Tancrède, ne le voyez-vous pas, va courir.

— Et je vous le demandais!

— Vous m'accorderez l'honneur de partir le premier, dit sir Caskil, puisque me voilà à cheval.

— Soit! dit Tancrède. A vous!

La cloche sonna.

Le comte de Madoc lança *Nedji*, qui courut avec une rapidité épouvantable jusqu'à vingt pas du terrible madrier placé devant ses yeux sanglans

Une seule personne n'était pas occupée à suivre du regard cette effrayante rapidité; c'était la dame au voile noir. Ses yeux ne perdaient pas un geste, un mouvement, une impression de lady Glenmour; elle ne voyait qu'elle, elle seule.

—Mais quelle était cette femme, interrompit le marquis de Saint-Luc?

— C'était Mousseline, autrefois la maîtresse du major de Morghen, aujourd'hui la maîtresse du comte de Madoc, répondit le chevalier De Profundis, qui reprit immédiatement :

A trente pas du banc de chêne, Nedji recula avec la même fougue et la même vélocité jusqu'au point d'où il était parti. Arrivé là le comte de Madoc entendit une voix étouffée par un mouchoir et un bouquet qui disait : « Assez! mon Dieu, assez! »

Un second éclair emporta Nedji qui, cette fois, arrivé devant le madrier, s'allongea comme un hippogriffe et le franchit. Ses quatre pieds s'enfoncèrent ensuite dans le gazon, et le noble animal, honteux et fier d'avoir sauvé son ennemi, mais un ennemi brave, resta frémissant à la même place. Au bruit des applaudissemens sir Caskil prit Nedji par le cou et le baisa au sommet de la tête. Puis il fit le tour de l'arène en saluant les dames. Quand il passa près de la dame au voile noir, celle-ci lui dit : « J'ai mon affaire. »

— Très bien, lui dit le comte.

Mousseline ajouta : — *Encore une vertu au sac.* Je vous expliquerai, ou mieux encore, Mousseline vous expliquera elle-même plus tard, dit le chevalier De Profundis au marquis de Saint-Luc, ce qu'elle voulait dire par : *Encore une vertu au sac.*

Après quelques minutes de repos laissées à Nedji, Tancrède se disposa à son tour à tenter l'épreuve dont venait de sortir si fièrement sir Caskil. Il posa la main sur la crinière encore chaude du cheval et s'élança sur lui avec une promptitude qui fit bien augurer.

Mais soit qu'il fût trop sûr de lui-même après avoir vu triompher son adversaire, soit que Nedji sentît, avec l'admirable instinct donné aux animaux, qu'il n'avait plus son maître, son dominateur en croupe, il résulta un manque d'accord entre le cavalier et sa monture. Les deux volontés se tiraillaient horriblement, et Tancrède, pendant plus d'une demi-heure d'efforts, ne gagna pas six mètres en ligne directe entre lui et l'obstacle à franchir. Fatigué à l'excès et honteux de cette trop longue résistance, il eut recours, moyen dangereux, perfide avec un cheval comme celui qu'il montait, à la ressource des éper s, dont ne s'était pas servi sir Caskil. Et loin d'en user avec la prudence convenable, d'en chatouiller à peine la peau de l'animal, il les enfonça dans les chairs. Alors l'aspect de la lutte fut effrayant. Nedji, à qui le supplice et l'outrage de l'éperon étaient inconnus, partit ventre à terre, et comme s'il eût eu du vitriol en ébullition dans les veines, dans la direction du madrier, qu'il atteignit presqu'au même instant. Mais comme s'il eût voulu se suicider à cause de l'affront de ce châtiment, il s'aplatit, au lieu de se relever, devant la poutre transversale, et il alla, fou, aveugle, exaspéré, donner en pleine tête, avec la violence du boulet, dans l'épaisseur du bois. Le cheval tomba raide mort d'un côté, Tancrède de l'autre.

Lady Glenmour, descendue de l'estrade, fut la première à courir, à se précipiter sur Tancrède, qui ne donnait plus aucun signe de vie. Elle le souleva dans ses bras, et s'asseyant sur l'herbe, elle posa la tête flottante du pauvre jeune homme sur ses genoux.

— Mon Dieu! il est mort! s'écriait-elle. Du secours! Il est peut-être encore temps! Du secours! Mais du secours! Le docteur Patrick! où est le docteur Patrick?

Pendant ce temps, les gens s'en allaient en foule : la fête

était finie; et eux, de bonne foi, n'étaient pas venus pour se lamenter.

Amené par Paquerette, le docteur Patrick arriva enfin.

— Venez, docteur! venez vite! s'écria lady Glenmour. Tancrède s'est tué. Voyez!

— Vous vous trompez, milady, répondit le docteur en s'agenouillant pour visiter le corps de Tancrède : on l'a tué!

Il tâta rapidement Tancrède au cœur, au front, au poignet: puis il dit... il ne dit rien.

DERNIER AVANTAGE OBTENU PAR L'AMANT D'UNE VIELLE COMTESSE.

—Au commencement de ce récit, dit le chevalier De Profundis au marquis de Saint-Luc, je me suis interrompu un instant pour vous parler de cette petite lumière dont le rayonnement perce jusqu'à nous du fond d'une chapelle tumulaire. Je vous ai dit aussi que la cause de la douleur qui l'avait allumée était à la fois triste et bouffonne.

Voyez si j'avais raison : celle qui a élevé ce riche tombeau est la vieille comtesse de Boulac que vous avez déjà connue à une soirée de lady Glenmour, celle que vous venez de voir encore chez elle à la funeste course de chevaux, et la personne inhumée sous ces blocs de marbre fastueux, c'est l'infortuné monsieur Beaurémy, si cruellement ridiculisé à l'occasion de cette lutte entre lui et monsieur Zéphirin, autre amant d'une vieille comtesse, de madame de Martinier. De quoi est mort monsieur Beaurémy? comment est-il mort? demanderez-vous avec surprise..

Il est mort précisément de la cause à laquelle on attribuait son bonheur, parce qu'il était l'amant d'une vieille comtesse.

Il est mort d'ennui, de tristesse, de rage; d'ennui, tant ses désirs matériels étaient facilement satisfaits, au moindre signe et avec une satiété horriblement monotone; de tristesse, tant il avait été obligé de porter de fois à son bras madame de Boulac, sous son bras l'ombrelle fanée de cette comtesse fanée, dans ses bras son hideux griffon borgne; de rage, tant la honte éprouvée devant trois cents personnes, le jour de la course sur la fatale pelouse de Ville-d'Avray, avait aigri son sang et troublé son cerveau.

Rentré avec la fièvre ce jour-là, il se coucha pour ne plus se relever. Saisi par le délire, il passa en quelques heures de l'agonie à la mort; mais il eut la douceur de mourir dans des draps de belle toile de Frise et d'être enseveli dans de la magnifique batiste anglaise.

Vous distinguez d'ici le tombeau que l'inconsolable comtesse de Boulac lui a fait élever par Auguste Préault, un de nos plus grands artistes, un de nos plus originaux statuaires.

Du reste, ainsi finissent misérablement presque tous ceux qui réalisent leur beau rêve si caressé, d'être un jour chauffés, nourris, habillés par les vieilles comtesses.

Ne croyez-vous pas, reprit aussitôt le chevalier De Profundis, que monsieur Beaurémy vivrait encore, si, n'étant pas le sigisbé de madame de Boulac, il ne se fût pas exposé, pour lui obéir, au mortel ridicule de la scène de Ville-d'Avray?

— Je le crois très fermement, répondit le marquis de Saint-Luc; il en faut bien moins pour rendre fou, pour tuer un homme doué de quelque délicatesse.

— Eh bien! mon cher marquis, je ne connais personne, pour toucher en passant à mon système, dont l'évidence vous accablera plus tard, qui ne meure, comme monsieur Beaurémy, de quelque chagrin lent ou rapide. Plus je vais, plus je demeure ignorant des bornes qu'il faut assigner à la vie, dégagée des causes de destruction que la société met autour de l'homme ou qu'il se crée lui-même.

MOUSSELINE CHEZ ELLE.

—Vous avez fait connaissance avec elle à Londres, vous l'avez aperçue à Ville-d'Avray, au fond de sa calèche; la voici maintenant chez elle.

Je vous ai déjà dit, je crois, poursuivit le chevalier De Profundis, qu'il ne fallait chercher aucune analogie entre les femmes de cette condition, non pas comme on les appelait autrefois folles de leurs corps, mais très raisonnables de leurs corps, et les Aspasie, les Marion Delorme, les Manon Lescaut. Le siècle de Louis XIV, le siècle grand seigneur, eut ses courtisanes prodigues, jetant par les croisées les sacs d'or, les écrins de diamans, leur esprit, leur jeunesse, leur cœur, et se jetant elles-mêmes, au besoin, par pure folie d'amour.

Un siècle comme le nôtre ne produit guère en ce genre que des femmes comme Mousseline, dont le caractère va se faire connaître de lui-même par quelques traits pris entre mille autres, et surtout par sa participation active à la conjuration tramée autour de lady Glenmour, et qui avait pour chef le comte de Madoc.

Pour arriver jusqu'à Mousseline, qui n'est pas encore couchée, quoiqu'il soit une heure après minuit, traversez silencieusement avec moi ces trois salons d'un goût si différent, mais tous trois d'une somptuosité si élégante et si rare.

Ici le colifichet bourgeois n'en impose pas à vos regards. Ces tapis, où tout un parterre d'Orient semble s'être figé, sortent des manufactures royales; ces pendules de bronze coûtent 4,000 francs la pièce; ces tables sveltes et ces armoires aux angles de cuivre taillés en chimères, sont en ébène massif, et au bas de ces tableaux de genre se lisent les noms de Terburg et de Wouwermans; ils pourraient être signés Dieu, car ils sont divins comme la création. Aux Tuileries, vous verrez un roi; mais vous ne verrez pas de plus beaux sèvres ni des saxe plus vieux et d'une plus précieuse pâte.

Mousseline se connaît en belles choses autant qu'homme de l'hôtel Bullion. Ce n'est pas qu'elle ait un amour effréné d'artiste pour ses tapisseries flamandes du temps de Charles-le-Téméraire et ses bronzes florentins; non; elle les a chez elle, elle y tient seulement pour deux raisons : d'abord parce qu'en les étalant, elle paraît riche et femme à la mode; et ensuite, parce qu'elle les vendrait avec profit si demain la fantaisie ou le besoin l'obligeait à s'en défaire. — Tout ce qu'on admire à midi chez elle peut se vendre à minuit; et on ignore ce qu'elle excepte du marché.

De quelles riantes couleurs, de quelles formes suaves, de quel éclat splendide et tendre ne rêvez vous pas la dernière pièce qui termine cette enfilade de salons et de cabinets, celle où Mousseline se tient enfermée chaque jour, pendant plusieurs heures, et où il est rare qu'elle ne se rende pas en revenant du spectacle! Vous épuisez l'Orient, et vous êtes encore convaincu de rester au-dessous de la réalité.

Suivez-moi, je vous conduis dans le boudoir de Mousseline, que vous allez surprendre, pensez-vous, mollement renversée sur un divan de satin rose, ou couchée dans un hamac de tulle, et décachetant quelque billet doux glissé dans son manchon, à l'Opéra, par l'intermédiaire de l'ouvreuse.

Cette pièce mystérieuse où nous voici introduits est un bureau, et cet homme occupé à écrire sur un registre est le teneur de livres de Mousseline. Elle a donc un teneur de livres? Eh! grand Dieu! pourquoi faire? Pour tenir ses livres, apparemment; pour tenir un compte exact de ses dépenses et de ses recettes.

Afin de vous convaincre de ce que je dis, vous n'avez qu'à jeter les yeux sur ce registre même. D'un côté vous lisez, avec accompagnement d'accolades et de chiffres, ces mots :

ACTIF. PASSIF.

Sur la page de l'ACTIF vous lisez : « Avoir reçu, pendant ce dernier trimestre, de monsieur le comte

de L..., 3,000 fr. et une parure de 1,500 fr., ci. . 4,500 fr.

Même trimestre, « avoir touché de monsieur Léonard, banquier, 6,000 fr. en actions du chemin de fer de Paris à Rouen. . . . . 6,000 fr.

» N'avoir pas payé mes trois termes de l'appartement que j'occupe, et dont quittance à moi donnée par le fils de mon propriétaire, monsieur Mahussac, ci. . . . . 1,575 fr.

Ecoutez la douce voix de Mousseline disant encore à son vieux teneur de livres: Monsieur Craquelin, passez à l'actif.

« Deux chevaux isabelle coûtant au moins trois mille francs...

» Une calèche de six mille francs donnée par le même, qui ne veut pas être nommé. Avoir fait un placement de deux mille francs à la caisse d'épargne. »

Maintenant parcourez du regard le *passif*, vous découvrirez le même ordre qu'à l'actif, Mousseline n'omet rien :

« Avoir donné à dîner à monsieur Peterhof, deux cents francs sans les vins. Donné trois cents francs d'à-compte au sieur Trabucq, mon père et mon cuisinier; cinquante francs à ma sœur Eurydice, ma femme de chambre; acheté deux culottes de soie à Félix, mon groom et mon frère. »

Ceci fait et la balance du trimestre accusant d'immenses bénéfices, Mousseline interroge monsieur Craquelin, qui est aussi son homme d'affaires, sur les bons placemens d'argent qu'il conviendrait d'effectuer. Mousseline voudrait des actions des Quatre-Canaux, des actions du chemin de fer de Paris à Saint-Germain (rive droite); elle place aussi en viager; elle joue tous les mois six mille francs à la Bourse, et elle ne paie pas toujours les différences, parce que c'est encore le fils de son propriétaire, monsieur Mahussac, qui est son agent de change.

— Vous n'avez constaté jusqu'ici que l'ordre dans la richesse : vous voudriez sans doute connaître la source de la plupart de ces richesses?...

— Mais il me semble, interrompit en riant le marquis de Saint-Luc, que la véritable source c'est la générosité qu'inspire Mousseline à ses admirateurs.

— Elle est sans doute une des sources, mais elle n'est pas la seule. Depuis que son teneur de livres, monsieur Craquelin, s'est retiré, examinez avec moi Mousseline avidement occupée à remuer ce monceau de lettres de toutes formes, de toutes sortes d'écritures, de toutes sortes de cachets élevé devant elle. Vous rappelez-vous ses paroles le jour où elle prit à Londres les deux portefeuilles, celui de lord Glenmour et celui du comte de Madoc? Ne se dit-elle pas : « S'ils ne renferment que des billets de banque je suis volée. »

C'est que pour Mousseline il existait alors comme il existe aujourd'hui quelque chose de plus précieux que les billets de banque, ce sont les lettres qu'elle éparpille ainsi sous sa main, qu'elle ouvre avec émotion, qu'elle lit, qu'elle relit sans cesse, qu'elle consulte avec cet éclair de magnifique cupidité allumé dans ses deux yeux de sirène.

Vous ne savez pas quels trésors, quelles richesses certaines, ces lettres, ces papiers représentent pour elle. Tous ses amans viendraient à la quitter, sa beauté disparaîtrait dans l'espace d'une nuit, qu'avec ces papiers elle reconquerrait sa puissance et son autorité.

Certains hommes politiques, successivement reçus chez elle, certains grands noms dans l'administration, lui ont appris ce qu'elle peut faire avec ces papiers, sublime théorie dont elle pourrait fort bien se servir un jour contre eux-mêmes.

Je vais maintenant vous apprendre ce que sont la plupart de ces singuliers et terribles papiers.

— Auparavant, interrompit impérieusement le marquis de Saint-Luc, je veux savoir ce que vous avez promis de me dire sur le major de Morghen... Je l'exige absolument de votre confiance.

— Soit, mon cher marquis, ce ne sera pas sortir d'ailleurs des limites de mon récit, ce sera seulement le rendre beaucoup plus dramatique.

LE MAJOR DE MORGHEN.

Pour obéir aux vieux usages aristocratiques, le baron de Morghen avait cru devoir envoyer son fils unique, le jeune major de Morghen, passer un an dans les quatre grandes capitales de l'Europe : Vienne, Berlin, Londres et Paris. Le major était déjà sorti triomphant de trois épreuves, c'est-à-dire que trois capitales lui avaient donné, Vienne sa morgue et sa fierté, Berlin sa réserve, Londres sa belle tenue, et qu'il ne lui restait plus qu'à recevoir à Paris le complément de cette magnifique éducation.

Après ce dernier perfectionnement, le major rentrerait chez lui pour prendre place dans l'administration ou dans la la diplomatie, sûr de jouir de quatre cent mille francs de revenu à la mort de son père, dont il était l'unique héritier.

La famille du major de Morghen, pour la peindre d'un trait, ressemblait à toutes les familles allemandes des romans de Kotzebüe, et le jeune major lui-même n'était ni plus ni moins, à cette époque de sa vie, que le même major qui existait du temps de Frédéric Barberousse et qui existera encore en Allemagne dans cinq cents ans, s'il y a encore des majors, et il faut l'espérer.

Le baron, père du major, croyait, ainsi que je vous l'ai déjà dit, à l'absolue nécessité pour un fils de famille de résider pendant quelque temps dans les quatre grandes capitales ; il croyait à l'influence de la bénédiction paternelle, à la recommandation des vertus et à la vertu des lettres de recommandation. Il était bon, sensible, honnête, et quand il ne s'occupait pas à déchiffrer du blason, il arrosait les fleurs qu'il avait plantées sur le tombeau de sa femme, ou bien il jouait de la flûte sous les allées de son parc. Il en jouait fort mal, mais avec beaucoup de sentiment.

Quand le major revint de Vienne, la première des quatre capitales où il devait séjourner, son excellent père lui dit :

— Major.

Et le major répondit : — Papa.

— As-tu pris les belles manières de Vienne?

— Oui, papa.

— As-tu vu l'empereur?

— Oui, papa.

— T'a-t-il parlé de moi?

— Non, papa.

— As-tu exercé ton talent sur la flûte?

— Oui, papa.

— Je te bénis ; allons pleurer sur le tombeau de ta mère.

Au retour de son séjour à Berlin, le baron dit encore à son fils le major :

— As-tu pris les belles manières de Berlin?

— Oui, papa.

— As-tu vu le roi?

— Oui, papa.

— T'a-t-il parlé de moi?

— Non, papa.

— As-tu exercé ton talent sur la flûte?

— Oui, papa.

Vous jugez peut-être par ce second dialogue si semblable au premier, et tous les deux si naïfs, que le baron de Morghen était un imbécile et son fils un niais. Vous vous trompez.

Pour le baron qui était un homme de grand sens, car il était l'homme de son rang, les manières de Berlin ou de Vienne étaient celles qu'un vrai gentilhomme devait acquérir, celles sans lesquelles on n'était bien vu, ni à la cour ni auprès des grandes dames; c'était une seconde religion; son fils était obligé de s'y montrer fidèle. Du moment où celui ci convenait qu'il avait pris les belles manières de Berlin ou de Vienne, c'est qu'il les avait réellement prises. Quand son père lui demandait ensuite s'il avait vu le roi, c'est qu'il n'imaginait pas de question plus intéressante à lui adresser, lui, fidèle Allemand, jaloux d'élever son fils dans une noble

fidélité. En ajoutant cette question :—«T'a-t il parlé de moi?» le baron prouvait qu'il n'estimait rien tant comme d'occuper un instant le souvenir du prince, et il pardonnait à son indifférence, en songeant qu'il avait sans doute des pensées plus utiles. Et s'il finissait par s'informer si son fils s'exerçait toujours sur la flûte, c'est qu'il adorait cet instrument, et qu'il savait que rien ne chasse les mauvaises pensées et n'adoucit les mœurs comme la musique. Quelle raillerie un peu raisonnable infliger à ce dialogue, dont tout le tort était, pour un Français, dans la trop grande simplicité et la monotonie de la forme?

Enfin le jeune major de Morghen, au retour de son voyage à Londres, la troisième capitale, quitta encore son vertueux père pour aller passer deux ou trois ans à Paris, le creuset où tout s'épure. Il fut recommandé, béni et assez richement muni de billets de banque.

LE DANGER D'UNE LETTRE DONT L'ADRESSE EST MAL MISE.

Arrivé à Paris, le jeune major de Morghen débuta par où les autres finissent, mais par où son père le baron lui avait enjoint de commencer.

Il porta à domicile les lettres de recommandation qu'il avait pour les meilleures et les plus anciennes maisons du faubourg Saint-Germain. Grâce à son nom et à son titre, ces lettres lui valurent un accueil honorable partout où il se présenta; il est vrai qu'elles ne lui rapportèrent que ce stérile avantage. Les trop nobles patrons reçoivent si majestueusement, que l'étranger, effrayé du cérémonial, ne se croit plus digne de se montrer une seconde fois. L'intimité qu'il espérait faire naître est tuée du premier coup par le choc de la représentation.

Comme notre major ne connaissait pas encore les plaisirs du monde, quoiqu'il fût très fort sur les belles manières de Vienne et de Berlin, il ne s'affligea pas beaucoup du peu de profit qu'il recueillait à Paris de ses lettres de recommandation. Il n'avait concentré son attention que sur une seule chose, c'était de les remettre avec exactitude et en habit noir, de deux heures à quatre. Quand il fut arrivé à la dernière qu'il porta aussi ponctuellement que les autres, il se dit avec la satisfaction que donne à une âme honnête l'accomplissement d'un devoir : — Mon père sera content.

Il se reposait sur cette douce persuasion, lorsqu'un jour en remuant ses cravates et ses gilets, il aperçut une lettre dans un coin du tiroir de sa commode. C'était une lettre de recommandation égarée. Le major en lit aussitôt l'adresse ainsi formulée : *A madame, madame la Marquise.* Le nom de cette marquise manquait. La préoccupation de la qualité avait entièrement fait oublier sans doute à l'auteur de la lettre d'écrire le nom et même le prénom destinés à suivre la qualité. Pour tout autre le malheur n'eût pas été grand; il aurait repoussé la lettre au fond du tiroir et il n'en eût plus été question.

Ce n'est pas ainsi que le major prit l'événement.

Son père, au retour, lui demanderait compte du résultat de cette lettre : et alors que répondrait-il? qu'elle n'avait pas d'adresse! Mais il aurait dû, en jeune homme réfléchi, le remarquer avant son départ pour Paris. Puis, la personne qui la lui avait donnée et dont il ne se souvenait plus, ne verrait-elle pas du dédain, du mépris même dans l'inutilité de sa gracieuse complaisance?

Le major de Morghen demeura très soucieux : il alla tout triste le soir, sa lettre dans la poche, au Café de Paris, où il lui avait été recommandé de dîner tous les jours, parce que c'est là où vont prendre leurs repas, lui avait-on dit, les personnages de distinction. Comme il s'était lié avec quelques jeunes gens de son âge qui se réunissaient aussi au Café de Paris, il osa en prendre un à part après le dîner, et il lui dit d'un ton qui alarma d'abord son confident :

— J'attend de vous un service, monsieur.

— Je suis tout à vous, major. Est-ce pour un duel?

— C'est beaucoup plus sérieux.

— Diable!

— Je ne sais comment faire pour remettre cette lettre, dont la suscription est incomplète.

— Voyons, dit le comte de Berne, un peu surpris de la cause qui lui valait l'épanchement du major.

Il prit la lettre, et au bout d'une demi-minute de réflexion, il dit :

— Mais il ne manque rien du tout à cette adresse.

— Comment cela?

— Rien, je vous assure, mon cher major.

— Mais le nom?

— A quoi bon le nom? D'où venez vous donc?

— D'Allemagne.

— C'est différent. Sachez alors, mon cher major, que rien n'est plus connu à Paris que la personne pour qui l'on vous a donné cette lettre : c'est la Marquise. Elle n'a pas d'autre nom, et la désignation est parfaitement suffisante. La Marquise! On appelle cette dame la Marquise, comme on appelait autrefois l'aîné des Condé Monsieur le Prince. Tout Paris connaît la Marquise.

— Que je vous remercie! dit avec une effusion reconnaissante le jeune major de Morghen.

— De rien, répondit avec un sourire ironique l'interlocuteur du major.

— Il ne me reste plus qu'à vous demander la rue qu'habite la Marquise.

— Rue Laffitte; à deux pas d'ici.

Le comte s'avançant jusqu'au coin de cette rue, ajouta :

— Voyez-vous ces deux lanternes?

— Oui.

— La première porte après la seconde lanterne est celle de la maison de la Marquise.

— Encore une fois, merci.

Le major de Morghen mit la lettre dans son portefeuille, et comme il avait cessé de questionner le comte de Berne, celui-ci, de son côté, ne jugea pas convenable de lui en dire davantage. Ils fumèrent encore quelques minutes ensemble; le comte alla ensuite à l'Opéra, et le major, satisfait de l'éclaircissement, rentra à dix heures à son hôtel.

Le lendemain, il se disposa pour aller rendre sa visite à la Marquise. La cravate blanche, l'habit noir, le gilet riche, les bottes vernies contribuèrent à l'éclat de sa toilette que couronna une frisure élégante tout-à-fait dans le goût allemand et en harmonie avec sa chevelure blonde un peu ardente. Droit comme à la parade, il alla sur les boulevards, après avoir déjeuné. Deux heures sonnaient lorsqu'il se présenta chez la Marquise.

Un groom l'introduisit dans un salon d'attente.

Si le major de Morghen eût été plus rompu aux mœurs privées de Paris, il eût vu, rien qu'au visage du groom, que sa présence jetait quelque embarras dans la maison. L'enfant n'avait osé lui dire ni si la Marquise y était, ni si elle serait visible pour lui.

Il disparut derrière une porte, avec la lettre que lui avait remise le major de Morghen pour sa maîtresse.

En attendant la permission de la saluer, le major se mit à examiner les tableaux de famille qui ornaient les murs ou plutôt que les murs ornaient; car les murs étaient couverts d'un riche papier liseré d'or et de soie, couleur d'eau, et les tableaux n'avaient d'autre mérite que celui de représenter d'antiques personnages historiques, qui tous furent acceptés de bonne foi par le naïf major comme les portraits vénérés des aïeux de la Marquise. On lisait, incrustés dans l'épaisseur de la bordure, les noms des Duguesclin, des Guise, des Villeroi. Il n'en fallait pas tant pour le convaincre qu'il était bien chez une descendante de ces grandes familles.

En si noble compagnie l'attente ne saurait paraître longue à un gentilhomme allemand.

Or, pendant ce temps, la Marquise reposait avec Mousseline derrière les rideaux de brocart et de satin d'une alcôve en forme de temple grec, dont le mur du fond laissait voir,

au lieu de tableaux de sainteté, deux gravures fort expressives, d'après Dubuffe.

Trop fatiguée des émotions d'une nuit passée au jeu, Mousseline, ainsi que cela lui arrivait souvent, avait accepté l'hospitalité chez son amie, non moins fatiguée qu'elle. Des cartes se voyaient éparses sur les fauteuils, les commodes et jusque sur la table de nuit.

La veillée s'était prolongée fort tard; elle n'avait pas été heureuse pour les deux amies, cela se lisait à certain pli boudeur de leur front, mal assoupi par le sommeil. Pour comble d'infortune, elles étaient en ce moment, toutes deux, dans une mauvaise veine; leur cœur, si l'on peut s'exprimer ainsi, vaquait comme leur bourse.

Le jeu sur lequel elles avaient trop légèrement compté pour faire face aux dépenses du mois, le jeu les avait trahies comme un amant pendant cette dernière nuit. Au milieu de tous ces meubles somptueux elles étaient à peu près sans le sou. Ce qu'elles avaient de mieux à faire, c'était donc de dormir indéfiniment. Elles furent éveillées par l'entrée du groom.

— Qu'y a-t-il? demanda en sursaut la Marquise.

— C'est une lettre pour madame.

— Encore quelque créancier, murmura Mousseline en soulevant sa tête brune et boudeuse, ne lis donc pas ça!

— On attend la réponse, dit le groom.

— Qui a porté cette lettre? demanda la Marquise.

— Un étranger blond.

— Jeune?

— Oui, madame.

— A-t-il l'air de venir chercher de l'argent?

— Au contraire, madame.

— Je te sonnerai. Sors.

Le petit domestique se retira.

— Lisons-nous, Mousseline?

— Lisons.

LA DAME DE COEUR.

La Marquise et Mousseline se mirent sur leur séant, et la première lut, mais avec d'horribles difficultés :

« Madame la marquise de Brukenbach. »

— Comment dis-tu?

— De Brukenbach.

— Voilà une atroce plaisanterie!

— Il y a erreur, ma chère, puisque je m'appelle Miroflay du nom de famille.

— Grande erreur! somptueuse erreur! Mais poursuis; ne ris donc pas ainsi, Marquise!

— Je poursuis.

« Madame la marquise de Brukenbach.

» Le fils de mon ami, monsieur le baron de Morghen, se » rend à Paris pour y achever son éducation morale, litté» raire et politique. »

D'un même mouvement, les deux jeunes filles coulèrent leurs têtes sous le drap pour ne pas faire entendre l'explosion de leur rire au jeune major, qui était dans la pièce à côté.

Puis encore tout émues de cette hilarité étouffée, elles reprirent la lecture de la lettre.

La Marquise lut à demi-voix :

« A qui mieux que vous, madame, le recommander? Vos » vertus, votre esprit d'ordre, votre connaissance du grand » monde le garantiront des dangereuses intimités qu'il pour» rait contracter à Paris. »

— Ne ris donc pas; va toujours, folle!

« Noble, généreux et riche, il ne lui manque, pour être un » homme accompli, que le vernis brillant de Paris, et il l'ob» tiendra, grâce à vous, madame la marquise de Brukenbach, » si vous daignez, comme je l'espère, prendre quelque inté» rêt au fils de mon meilleur ami, monsieur le baron de Mor» ghen. Vous en dire davantage ce serait mettre en doute » votre vieille amitié pour moi, et je ne le dois pas.

» Votre obéissant et fidèle serviteur,

» Prince DE MULNITZ. »

— Eh bien! qu'en dis-tu, Mousseline?

— Je dis ce que tu penses, qu'il faut profiter de l'erreur.

— Il y a donc erreur?

— O adorable coquine! s'écria Mousseline. Mais relis donc cette adresse!

— En effet. Je ne lis que : *A madame la marquise.* Le reste est oublié.

— Comment a-t-on pu commettre un pareil oubli? Peu nous importe!

— Ainsi c'est entendu, nous gardons l'étranger... Ne le laissons pas partir... Qu'on ferme les barrières de Paris. Il est Allemand, il est blond, il est baron, donc il est riche!

— C'est mon avis aussi, Mousseline; mais je te ferai observer que c'est à moi qu'il est adressé; à moi seule.

— Ah! tu me fais observer cela! s'écria tout-à-coup Mousseline, dont les cheveux devinrent à l'instant même les serpens des furies. Eh bien! merci. . chère amie! Ce qui veut dire que tu l'accapares, que tu l'absorbes.

— Non! mais... tu comprends...

— Je te reconnais là, bon petit cœur... Quand j'ai, tu as; quand tu as, je n'ai rien... Tiens! je ne qualifierai pas ta conduite... Marquise!

— Tu m'insultes! ah! tu m'insultes!

— J'ai envie de t'étrangler... Faut-il?

Les mains crispées de Mousseline effleuraient le cou de la Marquise.

— Ne touche pas, Mousseline!

— Attrape! va te le faire bénir.

— Un soufflet! Tu m'as donné un soufflet!!!

— En voici un autre! As-tu ton compte?

— Au mien, maintenant, dit à son tour la Marquise.

Des soufflets les deux jeunes femmes couchées passèrent aux coups de pied, et ils étaient aussitôt donnés que rendus, on le conçoit, dans la pose horizontale qu'elles occupaient l'une et l'autre. Elles se mordirent profondément comme deux tigresses du Bengale.

Ce qu'il y a de singulier dans cette bataille, c'est que, sachant toutes les deux que l'étranger blond pouvait les entendre, elles se souffletaient, se mordaient, se déchiraient, se pinçaient jusqu'au bleu, sans faire le moindre bruit. Elles hurlaient en dedans. C'étaient des panthères enragées et muettes.

— Assez! dit la Marquise la première; j'ai tort : maintenant il n'en coûte rien à mon honneur de l'avouer. Oui, j'ai tort. Cette nuit tu n'as pas été plus heureuse que moi à l'écarté. Tu mérites des égards et quelques considérations. Ta main?

— La voilà, dit Mousseline.

— Ce n'est pas assez : embrassons-nous.

Les deux jeunes femmes, encore rayées de leurs sanglantes égratignures, se jetèrent dans les bras l'une de l'autre avec autant de cordialité qu'elles venaient de mettre de l'acharnement et un bonheur féroce à se déchirer à coups d'ongles et de dents.

— Ecoute-moi donc, Mousseline.

— Parle, Marquise.

— Te céder sans condition cet homme du Nord, ce jeune et intéressant Germain, serait chose blessante pour ta délicatesse...

— Marquise, où veux-tu donc en venir?

— Que les cartes réparent le tort des cartes à ton égard. Je te joue l'étranger à la *dame de cœur.*

Mousseline, à cette proposition, s'élança au travers du lit en développant son torse de sirène, allongea un bras blanc, potelé et rose, et alla saisir sur une table de nuit un jeu de cartes. — Ça me va! Et si je gagne?

— Si tu gagnes, Mousseline, je m'exécute; je te présente l'étranger, puisque c'est à moi qu'il est recommandé, et tu en feras ensuite ce que tu voudras.

Ce pacte fait, la Marquise mêla vivement les cartes. Un silence grave, suprême, avait succédé à cet échange de conditions entre les deux jeunes femmes. Le désir enflait les veines de leur cou, soulevait l'arcade mouvante de leur poitrine à peine voilée par la batiste de la nuit et la dentelle des rêves. Leur âme folle et capricieuse montait et descendait de leur cœur à leurs yeux, ceux de la Marquise, bleus et faux comme l'émail; ceux de Mousseline, noirs comme ses noirs cheveux; leurs lèvres, les ailes transparentes de leur nez palpitaient; elles avaient fortement entrecroisé leurs jambes ainsi que deux lutteurs antiques, et comme fait de nouveau leurs ongles pour cet autre combat singulier.

On n'entendait plus sous les rideaux de l'alcôve que le frôlement des cartes.

Le jeune major de Morghen attendait toujours une réponse.

La Marquise nommait tout bas une carte, Mousseline nommait tout bas la suivante.

— Sept de pique! disait la marquise.

— Huit de trèfle! murmura Mousseline.

— Valet de pique!

— Neuf de carreau!

— Roi de cœur!

— Dame de cœur! s'écria Mousseline. J'ai gagné! Il est à moi! ajouta-t-elle en jetant les cartes en l'air; il est à moi!

— Comme la France est au roi, répliqua la Marquise, qui sonna aussitôt.

Le groom reparut.

— Fais entrer ce monsieur blond.

C'est de cette manière que le jeune major de Morghen, à l'occasion d'une lettre de recommandation dont la suscription avait été mal mise, connut à Paris la fameuse Mousseline, bien moins fameuse cependant alors qu'aujourd'hui; car, ne l'oubliez pas, elle commençait, et quand vous la retrouverez avec le comte de Madoc, elle aura déjà fait le voyage de Londres, vingt autres voyage encore, et elle aura des rentes sur le grand-livre.

Il s'écoula plus d'un mois avant que le jeune major s'aperçût de l'erreur, charmante erreur, s'avoua-t-il, qui lui valait la fréquentation d'une femme comme il n'en avait jamais rencontré dans les trois capitales où il avait résidé pour orner son éducation.

A la vérité, Mousseline ne lui paraissait pas très forte sur la morale, la politique et la littérature, mais en elle que d'esprit, de jet, de vivacité, de souplesse! Quelle fécondité de réparties! Ce gaz français qui brûle sans jamais se consumer courait dans ses veines, pétillait dans ses yeux.

Dans sa société, le major de Morghen apprit à vivre comme on vit à Paris quand on veut y faire quelque figure.

Il eut un logement coquet et riche, un mobilier au type de chaque époque pour ses appartemens. La pièce d'attente était gothique; la salle à manger, Louis XIII; le salon, plus sévère, était meublé dans le goût du temps de Louis XIV; sa bibliothèque rappelait le style contourné et capricieux du dix-huitième siècle, et son boudoir laque et or était tout-à-fait Du Barry.

Le major se crut tout de suite à la mode, et il ne fut d'abord que ridicule, comme la plupart des étrangers qui viennent briller à Paris et qui ne savent pas que le velouté parisien ne s'acquiert qu'à force d'art; art immense, minutieux, que ne possèdent à vrai dire que les petits-fils des marquises et des comtesses de l'ancien régime.

Mais comme le major de Morghen était bon, simple, naïf, généreux, la jeunesse des salons l'accueillait avec une espèce de fraternité moins rare qu'on ne pense parmi ces jeunes gens blasés: il plaisait surtout par la gravité et la profondeur qu'il mettait dans le plaisir; il traitait le plaisir comme une étude, comme il aurait étudié le sanscrit; il ne faisait rien à demi ni légèrement. A force d'être curieux, il finit par se faire accepter; mais, pour être fort, il s'exagéra.

Personne ne tenait table aussi longtemps que lui, personne ne buvait autant que lui, personne ne poussa le scepticisme aussi loin que lui quand on le plaça sur le terrain où les philosophes de la restauration firent la guerre aux idées religieuses. Et pourtant il était Allemand.

Quelle bonne école que la maison de Mousseline!

Chez elle on démolissait tout à coups d'esprit: la science, la politique, la morale, la vertu, la poésie. On s'y tuait le cœur, l'estomac, la raison, et puis, entre deux vins, on allait jouer chez Frascati.

C'est chez elle que fut parodié le fameux mot de Leibnitz. On y disait: Un peu de philosophie éloigne du vin de Champagne; beaucoup de philosophie y ramène.

Quand le jeune major gagnait, il versait le gain dans les mains de Mousseline; s'il perdait, il allait se consoler avec elle et bien d'autres au Rocher de Cancale, où il jouait encore.

Le lendemain il se levait à midi, allait déjeuner au Café Anglais d'où il se rendait régulièrement, un jour à la salle d'armes, le jour suivant au tir. Il acquit une adresse incroyable au pistolet; il devint même d'une adresse ridicule. Il touchait toujours le but si petit qu'il fût. C'étaient des épargnes pour les mauvais jours.

On voit que notre Allemand se formait de plus en plus: il se perfectionnait le cœur et la main.

Quand il se trouvait à sec, il écrivait à son père, le brave baron, qui commençait à s'étonner pourtant que les livres coûtassent si cher en France, car il supposait dans sa naïveté teutonique que son fils dépensait tout son argent en achats de livres.

Le baron envoyait aussitôt de nouveaux ordres à son banquier à Paris et le major puisait comme auparavant.

Des joueurs honnêtes, le major descendit aux joueurs douteux, de ceux-ci aux *grecs*, sorte de joueurs très habiles à corriger les erreurs du sort, et ceux-ci non-seulement le dépouillèrent sans pitié, mais ils lui firent souscrire beaucoup de lettres de change.

Le *grec*, pour le dire en passant, est partout; il y a le *grec* marqu s, le *grec* de passage, le *grec* ancien colonel, le *grec* homme de lettres, le *grec* anglais; il est peu probable seulement qu'il y ait des *grecs* grecs.

Et plus le major devenait joueur, plus il devenait dupe, homme de restaurant et plus il devenait épris de Mousseline. Tels sont les marins: ils aiment la mer pour ses tempêtes. C'est une fascination.

— Ecrivez donc à votre père, ne cessait de lui dire Mousseline. A quoi ça lui sert d'être votre père s'il ne vous envoie pas de l'argent? Et le jeune major écrivait quoiqu'il sentît de loin en loin, au fond de la conscience, combien sa conduite était peu digne envers son père. Mais à Paris a-t-on le temps de réfléchir sur les conséquences d'une mauvaise action? On s'aperçoit à peine qu'on change de société; qu'on passe des jeunes gens légers aux filous, des filous aux galériens.

Le major n'avait pas parcouru toutes les marches de l'échelle, mais il occupait l'échelle; un beau jour il reçut cette réponse de son père, à qui il avait demandé de l'argent pour la cinquantième ou pour la centième fois. « Vous avez fait de la peine à votre père. »

Ces paroles étaient fort simples, mais le major de Morghen, quoique abruti par les excès de tout genre, en comprit parfaitement le sens terrible et la portée. Quand un homme du caractère auguste du baron disait cela à son fils, c'est comme s'il lui eût dit: *Je vous maudis*!

Dès ce moment, en effet, toute correspondance cessa entre le père et le fils. Le major, pour satisfaire les caprices de Mousseline, fut obligé de vivre sur le crédit qu'obtiennent toujours à Paris ceux qui ont beaucoup dépensé.

Mais Mousseline, très forte sur l'instabilité des choses humaines, ne se dissimula pas la prochaine décadence du major. — Il n'a plus d'argent, c'est vrai, mais il peut faire des dettes, beaucoup de dettes encore, se dit-elle. C'est même le bon moment pour en faire. Elle l'en accabla.

Elle se fit acheter une maison de campagne à Sceaux, elle l'obligea à répondre pour la Marquise qui devait trente mille francs à un usurier, enfin elle en fit une machine à signer des lettres de change. Son père le tirera du guêpier, se di-

sait-elle; il ne voudra pas le laisser pourrir dans la prison pour dettes.

Le baron était peu connu de Mousseline, qui, sous le charme de cet espoir assez mal fondé, plaisantait ainsi du vieillard allemand avec son fils, le major de Morghen :—Quel âge a donc le cher papa? Est-il sujet à la goutte remontée? N'a-t-il jamais ressenti des symptômes d'apoplexie?

Mais le moment étant venu pour le major de se cacher ou de se voir un beau matin appréhendé au corps par les gardes du commerce, Mousseline devint froide pour lui; elle admit peu à peu d'autres intimités qui le désespérèrent, car l'amour du major suivit les progressions de sa misère. Il lui fit des remontrances, puis des reproches, puis il eut des emportemens; mais obligé d'éviter la prison pour dettes, il fut aussi obligé de ralentir ses visites chez Mousseline, qui avait prévu ce résultat.

Un instant elle crut s'être tout-à-fait débarrassée de lui. Depuis deux mois, il n'était venu faire aucune scène de violence chez elle. Son roman avec le jeune de Morghen lui sembla complétement fini.

Mais le jeune major aimait Mousseline plus que jamais; il l'aimait au moins autant pour ses vices brillans et pour ses dilapidations que pour sa beauté vraiment remarquable, quoique tachée, aux yeux de l'observateur, de mille signes de cruauté. Il ne pouvait plus vivre sans elle; il traînait sa chaîne partout.

—La voir! la voir! criait il pendant ses jours d'accablante oisiveté, dans ses nuits d'insomnie. La voir! dussé-je être arrêté par tous les gardes du commerce de Paris, dussé-je être conduit à l'échafaud en sortant de chez elle!

Un jour il n'eut pas la force de résister à la persécution de ses désirs; il se rendit chez elle. Il sonne, le domestique lui dit d'attendre. C'est à peine s'il peut se conformer à cette injonction. Lui, attendre! Le domestique revient et lui dit que sa maîtresse n'est pas visible. — Vraiment! réplique le major en repoussant le domestique; on est toujours visible pour les gens dans les meubles desquels on est, sache cela, mon ami, et fais le savoir aux autres.

Ces paroles sont entendues du boudoir dont Mousseline a interdit l'entrée au major. Celui ci s'avance ensuite hardiment, soulève la portière abaissée devant la porte du boudoir; mais là il est arrêté par un jeune homme presque aussi blond que lui, aux petites moustaches, d'un air doux, mais ferme cependant, de taille moyenne, mis fort élégamment, et qui lui dit :

—Monsieur le major, je suis chargé de faire respecter la consigne.

— Vous, monsieur de Plenef?

—Moi-même, monsieur de Morghen.

—Et par qui en êtes-vous chargé?

—Par madame, répond le jeune comte de Plenef, en montrant Mousseline assise sur un divan.

—Et vous êtes décidé, monsieur le comte, à la faire respecter jusqu'au bout, cette consigne?

— En douter, ce serait me faire injure.

—Très-bien, monsieur le comte, dit le major en s'adossant contre un des montans de la porte, tandis que le jeune comte russe s'adossa contre l'autre montant. — Très-bien! Croyez-vous, reprit le major en conservant son attitude, croyez-vous avec saint Thomas que nous allions dans le sein de Dieu quand nous quittons la terre?

La question était d'une belle étrangeté en un pareil moment : le nouveau protecteur de Mousseline ne s'en effaroucha pas.

— Ma foi, je n'y ai jamais pensé, monsieur le major.

Et le major reprit :

— Peut-être êtes-vous du sentiment de saint Augustin sur l'état de l'âme après la mort?

— Je n'ai pas plus lu saint Augustin que saint Thomas.

—Mais vous avez infailliblement entendu parler de Spinosa et des naturalistes; êtes-vous de leur avis? Pensez-vous qu'en mourant nous nous répandions dans la nature d'où nous nous sommes dégagés un instant?

—Spinosa, monsieur le major, ne m'est guère plus familier que bien d'autres philosophes.

— Vous connaissez à coup sûr du moins le paradis de Mahomet? Croyez-vous que nous soyons appelés à en jouir en passant de ce monde dans l'autre?

— Je le désirerais assez, monsieur le major; mais malheureusement je n'en sais rien.

—Eh bien! mon cher monsieur de Plenef, demain à la même heure vous saurez à quoi vous en tenir sur ces divers systèmes de philosophie...

—Moi?

—Vous, monsieur le comte.

—Vous ou moi du moins?

—Non, vous seul, monsieur de Plenef. Vous ne me demanderez pas, je présume, par quel moyen je vous mettrai à même d'acquérir cette expérience...

— Où donnez-vous vos leçons de métaphysique, monsieur le major?

— Au bois de Vincennes.

—Et l'heure de vos leçons?

—Midi, après mon déjeuner.

— Eh bien! monsieur le major, j'irai vous entendre demain à midi dans le bois de Vincennes. Le point de réunion?

— La tourelle de Saint-Mandé.

— Je n'y manquerai pas.

—Ni moi non plus, dit le major de Morghen en saluant la sentinelle mise par Mousseline à l'entrée de son boudoir. Quant à Mousseline, il lui envoya un éclat de rire auquel Mousseline répondit de son côté par un autre éclat de rire.

Le défenseur, le champion de Mousseline, le comte de Plenef était un de ces très jeunes gens élevés à engraisser le minotaure appelé Paris, qui en mange deux ou trois douzaines par an. Ils accourent de leur province avec un héritage ou deux, quelquefois aussi avec un nom de famille, des prétentions outrées à l'élégance. Ils ne tardent pas à se montrer, le lorgnon à l'œil, le cure-dent à la bouche, la frêle cravache à la main, sur les marches du Café de Paris.

Et le badaud n'en demande pas davantage pour croire que ce sont des lions, des membres du Jockey-Club, qu'ils font courir, qu'ils jouent un jeu d'enfer et qu'ils sont du dernier bien avec l'actrice en vogue du Vaudeville. Leur règne est court; deux ans après, il n'est plus question d'eux : Paris les a digérés dans son estomac de bronze et de feu. Ne les cherchez plus nulle part.

Quelques-uns cependant parviennent par grande faveur du sort à l'apothéose du duel et à la gloire de la mort violente. Ce sont les martyrs de la spécialité, les victimes du boulevard de Gand, où ils ont vécu et trôné pendant quelques mois. Ils s'imaginaient qu'on ne peut sans honte manger chez soi, ne pas porter des moustaches, refuser un duel stupide et accuser moins de trente mille livres de rente.

Ils se ruinent, ils se font tuer pour l'amusement de la galerie, qui n'a pas, elle, la niaiserie de leur donner l'exemple.

A midi, le nouvel amant de Mousseline et le major de Morghen se rencontrèrent ponctuellement à Saint-Mandé, au pied de la tourelle, d'où ils s'enfoncèrent dans le bois, suivis des quatre témoins sacramentels. Ils s'arrêtèrent derrière la butte du Polygone. Là devait se vider le combat. L'affaire était trop simple pour pouvoir s'arranger.

Quand on s'est disputé pour rien, donné rendez-vous pour rien, il serait absurde et ridicule de ne pas se battre pour rien. On ne tenta aucun raccommodement. Les pistolets furent chargés et les adversaires placés à cinquante pas de distance, avec la faculté laissée à chacun d'eux de faire dix pas.

L'adversaire du major, le comte de Plenef, tira le premier, et n'atteignit pas; le major fut plus habile : il logea sa balle dans la poitrine du champion de Mousseline. Quand celui-ci fut par terre, pouvant à peine soulever ses paupières mourantes, car il était mortellement frappé, le major alla vers lui, s'inclina avec un respect ironique et lui dit :

—Mon cher élève, la leçon de philosophie est complète :

dans un instant vous saurez ce que devient notre âme séparée du corps. Ne manquez pas, je vous prie, de me faire part de ce que vous aurez appris

Le major de Morghen se retira L'honneur était satisfait. L'honneur de qui? l'honneur de quoi?

Quoi qu'il en soit, le corps du malheureux jeune homme tué fut à peu près abandonné aux corbeaux et aux chiens. On comprend que ses témoins ne pouvaient pas se compromettre en le faisant transporter. La gendarmerie locale le releva.

Ruiné, sombre, aigri, malade, désespéré, la conscience chargée de la mort d'un pauvre jeune homme qui ne lui avait fait d'autre mal que de prendre sa place si peu enviable auprès de Mousseline, le major de Morghen disparut de Paris, cette belle capitale où il était venu achever son éducation morale, politique et littéraire, et où il avait dépensé trois cent mille francs, laissé quatre cent mille francs de dettes, sa jeunesse, son bon cœur, sa naïveté, sa raison et presque son honneur.

— Mais, monsieur le chevalier, interrompit le marquis de Saint-Luc, quand j'ai connu le major de Morghen, il était loin, je l'avoue, de ressembler au portrait que vous venez de tracer de son caractère et de sa vie; c'était un homme fort gai, fort amusant, parlant chevaux, théâtres, jouant beaucoup, il est vrai, mais sans passion, gagnant avec indifférence, perdant sans sourciller.

— Nos deux portraits sont vrais, répliqua le chevalier De Profundis, et si le vôtre diffère du mien, c'est tout simplement parce que vous avez connu le major de Morghen à son second voyage à Paris, et que je vous l'ai présenté dans mon récit tel qu'il était quand il y vint pour la première fois.

— Il revint donc à Paris après tous ces événemens?

— Oui, monsieur le marquis.

— Et très riche encore?

— Sans doute. Mais écoutez la suite de son histoire, si étroitement liée, par Mousseline, à celle de lady Glenmour.

LA CHAMBRE DE LA SONNETTE.

— Je vous ai dit en commençant l'histoire du major de Morghen que son père était excessivement riche; — le major n'eut plus qu'une pensée en quittant la France pour retourner en Allemagne, c'est qu'après tout, il serait un jour l'unique héritier de son père. Restait à savoir quand se lèverait l'heureux jour: les plus habiles n'ont, en pareille circonstance, qu'à se croiser les bras et à attendre. Il y en a peut-être de plus habiles. . mais n'anticipons pas.

Trop positif depuis son voyage à Paris pour se faire la moindre illusion, le jeune major n'espérait pas beaucoup dans le pardon de son père en se rendant auprès de lui.

Un Allemand n'a que deux ou trois volontés dans sa vie, mais elles sont de fer.

A l'aide de quelques parens, il comptait seulement obtenir du vieillard un notable avancement d'hoirie, quelque chose comme le tiers de ses biens à venir. Ce tiers lui suffirait pour recommencer, et, cette fois, sans crainte d'interruption, la magique existence de Paris, à laquelle il ne voulait pas renoncer. Aussitôt qu'il aurait en sa possession ce beau fragment d'héritage, il repartirait donc pour la France; il irait de nouveau briller à Paris et, le croirait-on, partager son nouveau bonheur avec Mousseline qui l'avait ensorcelé.

Et, à ce propos, permettez-moi de vous dire, monsieur le marquis, que les gens, que les esprits forts qui ne croient pas aux fées, aux sorciers, aux sortilèges, n'ont jamais arrêté leur réflexion sur les femmes de l'espèce de Mousseline, femmes qui se moquent ouvertement d'un homme, le trahissent à sa face, le volent à pleines mains sous ses yeux, le chassent ou le font chasser par de nouveaux amans, le battent, le pillent, le déshonorent, le rendent par fois escroc, voleur, assassin, et n'en sont pas moins aimées jusqu'à l'adoration, jusqu'à la frénésie.

Que faisaient de plus les fées? Croyez-vous qu'elles étaient autre chose? qu'elles possédaient de plus perfides enchantemens?

Mais revenons à notre major, et voyons-le en présence de son père qu'il espérait attendrir par le concours de tous les grands parens de la famille.

Quand le baron les eut laissés parler l'un après l'autre en faveur de son fils, il ouvrit un secrétaire et en sortit la lettre qu'on va lire et qu'il lut lui-même.

Voici à peu près dans quels termes elle était écrite. Il est inutile de vous dire que c'est à lui qu'elle était directement adressée:

« Vieux colimaçon de père,

» Qu'apprends-je, ô vieillard! Que tu ne veux plus envoyer de l'argent à ton fils; mais tu l'exposes à sa malédiction et même à mon mécontentement T'oublier à ce point! Mais ton fils, tu ne le sais donc pas, attend cet argent pour m'acheter un cachemire, trois robes de poult de soie, et une foule de bijoux plus précieux les uns que les autres. Ton avarice me prouve clairement que tu ignores de fond en comble la vie que ton fils mène à Paris depuis que tu l'as recommandé à mon amie, la Marquise.

» Sa vie est un songe, ô vieillard! Il vit au Café de Paris, au Rocher de Cancale et à Frascati. Personne ne porte mieux son vin que ton héritier. A propos d'héritier, dis-moi, ô vieillard! quand tu désires qu'il le soit. Prends six mois, prends un an, prends davantage, mais ne passe pas dix-huit mois pour effectuer ses espérances.

» Si tu prolongeais trop indéfiniment son attente et celle de tous ses véritables amis, tu le réduirais à ne plus t'accorder son estime, avec laquelle je suis pour le moment,

» Votre belle fille,

» MOUSSELINE. »

Jugez de l'impression que dut produire sur quinze ou vingt têtes carrées allemandes la lecture d'un pareil morceau de style: tous les grands parens se levèrent et allèrent avec respect demander pardon au vieux baron d'avoir un instant pris son fils sous leur protection.

Ils se retirèrent ensuite dans le plus dédaigneux silence.

— Ce coup m'assomme, pensa le major de Morghen; Mousseline m'a porté le coup de grâce. Je croyais n'être que maudit, maintenant je suis sûr d'être déshérité. Déshérité! vivre sans fortune! cela m'est impossible à présent. Impossible comme de ne plus retourner à Paris, de ne plus voir Mousseline, ce démon auquel ma vie est attachée. Elle est si jolie, si folle! si surprenante! si terrible! Je voudrais la broyer sous mes pieds et je ne puis l'oublier. J'ai tué quelqu'un pour elle, cela me la fait aimer davantage. Ces femmes-là, murmurait-il, sont comme les bouchères: l'odeur du sang les fait plus fraîches, plus belles, plus séduisantes. Il faut mourir ou avoir ces femmes-là. Mais que d'or elles coûtent! Après tout, ce n'est que de l'or. Que représente l'or? du plaisir; que représente Mousseline? du plaisir cent fois davantage. Mais où prendre cet or? Il m'en faut, j'en veux, il m'en faut!

Les craintes du jeune major de Morghen paraissaient devoir se vérifier, et l'on ne s'en étonnera guère après l'abominable lettre de Mousseline. Son père avait souvent de longues conférences avec des notaires et des docteurs en droit; les collatéraux venaient aussi plus souvent à la maison. Tout laissait présumer les intentions du baron. De jour en jour elles paraissaient plus manifestes.

Nul ne voit sans amertume un riche héritage passer en d'autres mains: le major, moins que personne, n'était d'humeur à souffrir avec tranquillité une pareille spoliation, quoique légitimement fondée. Il ne se possédait pas à la vue de ses cousins, admis dans la plus cordiale intimité chez son père, qui ne l'appelait, lui, que monsieur le major quand il se voyait forcé de lui adresser la parole. Il les aurait volontiers

provoqués tous en duel et étendus sur le carreau; mais, en Allemagne, le moyen n'était pas praticable; il n'y fallait pas songer.

Il n'avait réellement aucun moyen de conjurer l'orage qui s'amassait sur sa tête et prês à chaque instant d'éclater; car la santé du baron déclinait beaucoup, malgré sa robuste constitution.

D'un autre côté, le major, habitué à la vie convulsive de Paris, prenait en horreur l'existence calme et monotone où il était plongé. Le simple l'exaspérait; il avait des envies, des rages de se pendre au milieu de ces prairies qui ne devaient plus lui appartenir. La plus belle nature à ses yeux était le boulevard de Gand, et le plus radieux lever du soleil, la rampe de l'Opéra.

La douleur qui le rongeait au sujet de l'héritage paternel porta sur sa raison. A la plus légère occasion, il s'abandonna à des colères terribles.

Un jour qu'il était livré à une de ces crises mentales, un domestique vint lui dire que monsieur le baron l'attendait dans son cabinet pour lui parler.

Le jeune major répondit qu'il allait s'y rendre. Il s'efforça aussitôt de maîtriser son irritation nerveuse, de se composer un visage tranquille.

Il se présenta ensuite dans le cabinet de son père. Le baron avait, comme de coutume, ôté sa cravate noire et rabattu son large col de chemise sur sa robe de chambre. Jamais peut-être il n'avait offert une tête plus belle, plus vénérable. Il était assis au fond d'un fauteuil de velours noir en face du portrait en pied de feu la baronne de Morghen.

— Asseyez-vous là, dit-il à son fils, en lui indiquant un siége.

Le major de Morghen se découvrit avec un respect forcé, et s'assit en silence.

— Cette entrevue, commença par dire d'un ton calme le baron, est la dernière que nous aurons ensemble; je vous prie donc de ne pas l'oublier.

— Je ne l'oublierai pas, monsieur mon père.

— Je prends Dieu et votre excellente mère à témoin, reprit le baron, que j'ai fait pour vous tout ce qui est imposé à un bon père. Descendez dans votre vie. Comment avez-vous reconnu mes soins, mes bontés? Encore, si vous n'aviez été qu'ingrat! Vous avez été injuste, méchant, sacrilége envers moi. J'ai pardonné plusieurs fois, mais mon indulgence n'a servi qu'à vous encourager dans le mal.

Le baron s'arrêta un instant.

— Pourquoi, reprit il, vous considérerais je encore comme mon fils? pourquoi... mais ma résolution est irrévocablement prise...

— Et cette résolution?...

— Vous allez la connaître, patientez.

Mes neveux et mes petits-neveux m'entourent d'une affection filiale; ils honorent ma vieillesse quand vous souillez le respect qui lui est dû. En vous retirant toute ma tendresse, à qui pouvais-je la donner, consultez-vous, si ce n'est à eux? Il est de raison que mes grands biens, ceux dont je suis sûr que vous auriez fait un détestable usage, leur soient donnés à ma mort, c'est justice, et je les leur donnerai...

— Prenez garde, mon père, prenez garde! s'écria le major d'un ton de colère et de menace... Prenez garde à ce que vous dites... à ce que vous faites...

— Etant votre père, monsieur le major, je dis ce que je dis, je fais ce que je fais.

— Vous ne me déshériterez pas... non... non!...

— Mon devoir est de vous déshériter, et je vous déshérite sans remords, sans crainte...

— Mon père! répéta le major de Morghen d'une voix encore plus terrible, plus effrayante, et en se plaçant devant la croisée qui s'ouvrait sur le parc du château, vous ne ferez pas cela, vous dis-je, car vos biens sont à moi par ma mère.

— Votre mère est de mon avis, n'est-ce pas? ajouta le vieux baron en s'adressant au portrait de sa femme.

— Ils sont à moi par le sang...

— Je renie le mien en vous...

— Par la nature...

— Vous plaisantez...

L'ironie superbe du baron exaspéra le major.

— Ils sont à moi par les lois, alors! cria-t-il en fermant les poings comme un homme qui cherche à se dompter.

— Les lois... dites-vous? Voyez si les lois s'opposent à mes intentions, repartit avec le même calme le vieux baron, et en se levant de son fauteuil pour aller vers son secrétaire.

— Quand les lois, la nature, l'usage ne s'opposeraient pas à l'acte d'autorité que vous voulez commettre, dit le major en frémissant et en posant sur son père un regard sanglant comme celui de Caïn, je vous conseillerais encore d'y renoncer, et d'y renoncer sur-le-champ... M'entendez-vous? m'entendez-vous, mon père?...

— Ma détermination est aussi arrêtée que celle de Dieu, monsieur le major.

— Tenez, mon père, n'ouvrez pas ce secrétaire... je vous devine... je... ne l'ouvrez pas!!

Le vieux baron ouvrit le secrétaire et il y prit un papier qu'il déroula avec lenteur.

— Ceci est mon testament...

La croisée du cabinet avait deux volets en dedans.

— Ceci est mon testament, répéta le baron de Morghen, qui ajouta en lisant les premières lignes de l'acte qu'il tenait: « Déshéritant celui qui fut mon fils unique, je lègue et laisse » tous mes biens à mes neveux et nièces, à mes chers petits-» neveux et petites-nièces dont les noms suivent... »

Le premier volet fut fermé avec violence.

Le second volet qu'avait saisi le major tremblait dans sa main; il avait en ce moment le dos tourné du côté du parc: il n'abandonnait pas de son regard fixe et féroce son père et le testament qu'il lisait, il le couvrait de ce regard, de son ombre qui commençait à se courber et de son effrayant silence.

— Et maintenant, dit le vieillard, je vais signer le testament devant vous.

— Vous ne le signerez pas! s'écria d'une voix étouffée le major en repoussant violemment le second volet, et en se précipitant dans l'obscurité au cou de son père, qui ne jeta qu'un seul cri, un seul râle, un seul soupir.

— Il est mort! dit le major, plus de testament! Je suis son seul héritier... Il est mort, répéta-t-il en se penchant sur le visage de son père...

Le major souriait, mais ses cheveux étaient dressés sur sa tête.

Il appela un domestique... — Mais le testament, le testament! Le testament, qu'en ai-je fait? se demanda-t-il en sursaut... Il le cherchait près de lui, autour de lui, dans son trouble il ne savait ce qu'il était devenu; et l'on allait entrer! .. Il était fou!... il avait appelé!... Qu'allait-il dire? Il se fouilla trois fois précipitamment... le testament était placé entre son gilet et sa chemise, où il l'avait mis lui-même... — Ah! dit-il, quel bonheur! il est là...

On entra; c'était un domestique.

— Mon père est tombé tout-à-coup évanoui, dit-il au domestique, qui se hâta de relever le baron... Allez! allez vite! qu'on aille chercher un médecin... Non, restez ici, j'irai moi-même le chercher...

— Revenez au plus vite, monsieur le major; car il y a encore peut-être quelque espoir...

Le major de Morghen sortit pour aller chercher un médecin, quoiqu'il sût parfaitement l'inutilité de cette démarche.

Le médecin déclara en effet qu'il n'y avait plus d'espoir à conserver; le baron était mort d'une apoplexie foudroyante; les signes de la face l'indiquaient pleinement. D'ailleurs le baron était gras et replet; pareil accident ne devait pas beaucoup surprendre. Il ordonna l'inhumation pour le surlendemain.

Tous les parens du baron de Morghen accoururent au château, croyant à peine à cette fatale nouvelle, à ce malheureux accident, dont ils ne se convainquirent que trop.

Ils furent bien plus affectés de la perte d'un aussi digne homme que de celle d'une fortune qui leur était presque assurée pourtant. Mais les décrets de Dieu sont impénétra-

bles, dirent pieusement les bons parens allemands, et ni la pensée ni le soupçon ne vinrent à leur esprit que le jeune major de Morghen avait pu devancer l'exécution des décrets de Dieu.

Ils prirent part à sa feinte douleur, et, comme lui, ils se vêtirent de deuil.

Le parricide ne demeura pas tout-à fait sans effroi; ses mains étaient agitées d'un tremblement nerveux qu'il ne parvenait pas à faire cesser. Il allait et venait sans trop savoir où. Son unique pensée était de voir bien vite enterrer son père, afin de pouvoir partir tout de suite. Il Irait en France, de là il écrirait pour qu'on vendit ses biens. Avec l'or, l'immense quantité d'or qu'il toucherait de cette vente, il vivrait à Paris, il s'étourdirait, il se distrairait. Il appellerait autour de lui tous les plaisirs d'autrefois, le jeu, les flamboyantes nuits de fête, Mousseline, ses amies. Mais il fallait d'abord rendre ce cadavre à la terre... ces quelques heures de retard lui paraissaient horriblement longues.

Le cérémonial allemand est très compliqué, très minutieux; et il est de rigueur, surtout pour un gentilhomme, de s'y conformer.

Parmi les coutumes qui se rattachent au service funèbre des morts, il en est une en Allemagne que les autres nations feraient sagement d'imiter en la modifiant selon leurs mœurs et leurs croyances.

Voici cette coutume :

Après les vingt-quatre heures écoulées, depuis la mort de l'individu, on le transporte au cimetière, et on le dépose sur un lit de repos, dans une salle particulière, appelée, vous allez savoir pourquoi, la salle de RÉSURRECTION.

Quand on l'a ainsi étendu sur ce lit, on place un cordon dans sa main; ce cordon correspond à une sonnette posée dans une pièce à côté qu'on appelle pour cela la chambre de la SONNETTE.

S'il arrive que l'individu ne soit pas mort, qu'il ait été porté trop précipitamment au cimetière, et qu'il s'éveille pendant la nuit, car il doit rester une nuit entière dans cette chambre de résurrection, il n'a qu'à tirer le cordon placé entre ses doigts, et de la chambre voisine, de la chambre de la Sonnette, on vient aussitôt à son secours.

Il est d'usage que le plus proche parent se tienne en prière dans cette chambre et soit le premier à accourir, c'est un devoir et une joie qu'il ne doit laisser à personne; joie, hélas! qu'il a bien rarement l'occasion d'éprouver.

Vous connaissez maintenant la raison pour laquelle la chambre où le défunt est placé s'appelle la chambre de RÉSURRECTION.

Que de malheurs ne prévient pas une coutume d'une imitation si facile.

Quand le corps du baron de Morghen eut passé les vingt-quatre heures voulues par la loi sous son propre toit, il fut porté avec pompe au cimetière et placé dans la salle de la Résurrection. Couché sur le lit dont il a été parlé, il reçut les derniers adieux de sa famille et de ses amis,

Tout le monde ensuite s'en alla.

Le major de Morghen seul passa dans la chambre de la Sonnette, où il devait, selon l'usage, rester toute la nuit en prière.

Il entendit graduellement s'éteindre dans les allées les pas de toutes les personnes qui avaient accompagné son père, et il vit le jour baisser et pâlir derrière les petits carreaux de plomb de la chambre sépulcrale où il se disposait à passer la nuit. Il alluma bientôt sa lampe et attisa le feu de la cheminée; le livre de prière fut placé sur la table, près de plusieurs pipes qu'il avait eu le soin de porter avec lui. Pareille nuit n'eût pas semblé agréable à bien des gens, elle eût été impossible à passer pour bien d'autres; pour le major, ce devait être une nuit d'épouvante, car celui qu'il veillait, il l'avait étranglé, étouffé dans ses mains, et celui-là était son père! un père bon, qui l'avait aimé, chéri, élevé! son père enfin!

Le parricide veillait sur le cadavre de son père!

Le jeune major de Morghen refoulait toutes ses terreurs au fond de son âme; il se raidissait contre le remords; restait la peur: il était militaire, il n'avait pas peur, il ne pouvait pas avoir peur.

On était à la fin de l'automne, où les nuits sont souvent orageuses. Jusqu'à onze heures et demie, le ciel se maintint assez pur: la lune dardait sur les petits vitraux de la chambre de la Sonnette son grésil silencieux, et y plaquait l'ombre dentelée des feuilles d'arbres; car cette pièce était entourée, comme une tombe, de peupliers déliés et de saules d'une admirable courbure; ils cachaient presque en entier le petit monument; mais, vers minuit, un nuage couvrit la lune, un petit vent gris s'éleva, quelques gouttes claquèrent sur les feuilles.

— Bon! nous allons avoir un orage, se dit le jeune major, qui, jusque-là, pensant moins au mort qu'à Paris, avait vu passer, à travers les vapeurs de sa pipe, les boulevards, et les Tuileries, et la Chaussée-d'Antin, et les jolis équipages, et celui qu'il aurait bientôt, et dans lequel il se promènerait paresseusement avec Mousseline.

Si je lui écrivais d'ici, se dit-il, ce serait neuf et original; comme on rirait à Frascati d'une lettre daté d'un cimetière, pensée et écrite dans la chambre de la *Sonnette!*

Voyons! s'était-il dit en allumant une trentième fois sa pipe d'écume de mer, et en plaçant sous sa main qui tremblait toujours depuis son parricide, une feuille de papier à lettre, écrivons à Mousseline; cette nuit me paraîtra moins longue.

Il était occupé à écrire cette étrange lettre, lorsque la pluie commença à pétiller diagonalement contre les vitraux de la chambre de la Sonnette. Il n'en continua pas moins d'écrire, de fumer, de rire avec ses pensées.

A minuit et demi quelques éclairs coururent comme des feux follets sur son papier; le tonnerre se fit entendre au loin et mêla son roulement au bruit du fleuve qui grossissait. Pendant une demi-heure l'orage ne redoubla pas; mais comme les nuages descendaient toujours, la pièce où il était fumait beaucoup; pour ne pas étouffer, il fut obligé d'ouvrir la croisée.

Le paysage, en ce moment, était curieux; l'endroit vous vous l'imaginez sans peine, ressemblait beaucoup à celui où nous sommes, dit le chevalier De Profundis au marquis de Saint-Luc, mais il était beaucoup plus richement boisé.

La lune, les nuages, l'ondée et les éclairs luttant au-dessus de ce fouillis de feuilles et de branches, le losangeaient de reflets éblouissans, verts, jaunes, de feu, d'acier, d'argent et d'ombres bizarres. A une heure, la tempête ne fut plus douteuse; elle se déclara. Les saules échevelés ployaient jusqu'à terre et se relevaient en lançant des fusées de perles. Le tonnerre se mit de la partie, il grondait aux quatre coins du cimetière. Un moment il fut si assourdissant, que le major de Morghen dit:

— Ma foi il est prudent de fermer cette croisée.

De fait, l'endroit était à peine tenable.

Les arbres plantés autour de la chambre de la Sonnette se penchaient à se rompre et cherchaient à y rentrer, comme pour se réfugier eux-mêmes. Il faisait une fumée étouffante dans la pièce, le feu de la cheminé s'éteignait; au loin continuait le grondement du fleuve; auprès, le tonnerre; partout, et à chaque seconde des éclairs.

Un moment le vent fut si impétueux que, descendant par le tuyau de la cheminée, il s'engouffra dans la pièce et feuilleta rapidement le livre de prières, en même temps qu'il collait contre le mur la lettre que venait d'écrire le major à Mousseline. Il éteignit la lampe.

A ce moment-là, la sonnette retentit.

— La sonnette! balbutia le major, la sonnette! et il recula jusqu'au mur; le tremblement nerveux de sa main était passé dans sa mâchoire; il dit en claquant des dents: La sonnette! la sonnette!... Puis, avec une joie sinistre qui sortait de sa terreur même et n'en différait guère, il se dit: Que je suis stupide! mais c'est le vent, oui, c'est le vent qui a agité la sonnette, c'est le vent qui a emporté la lettre, éteint ma lampe; assurément, très certainement, c'est le vent, et je n'y ai pas d'abord songé!

Marchant à tâtons, le major de Morghen chercha la table

et la lampe qui y était posée pour la rallumer.

La sonnette allait toujours.

Et toujours avec le même frisson dans le sang, dans les membres, le jeune major essaya deux fois de rallumer la lampe, à la troisième, enfin, il y parvint.

— Cette sonnette!... Voyons, mais voyons cette sonnette, dit-il, et il monta sur une chaise pour examiner de plus près la sonnette.

— Mais on dirait... oui, on dirait que ce n'est pas le vent qui la remue; on dirait que le fil de fer qui s'y attache est tiré, secoué par quelqu'un... Oh ! non, c'est le vent...

Mais le vent s'était tout-à-coup apaisé sous le poids de la pluie qui tombait comme une masse de plomb fondu.

Tout en continuant à dire : C'est le vent, c'est le vent! le major ne détournait pas ses regards effarés de la sonnette en branle.

— Le fil se tend, murmura-t-il; le vent ne le tendrait pas ainsi; ce n'est donc pas le vent?... c'est donc quelqu'un?... c'est donc?...

Sa voix sécha dans son gosier.

Il n'osa pas dire : C'est mon père, mais il saisit frénétiquement la lampe qui allait en tous sens dans sa main tremblante, et il se dirigea vers la porte; il crut du moins s'y diriger.

Dans son trouble, il avait pris la croisée pour la porte; il l'avait ouverte, mis déjà le pied hors de la chambre et touché la terre, qui venait jusqu'au bord de cette croisée.

Il ne savait plus ce qu'il faisait.

Tout-à-coup, un des saules bafoués par la tempête lui cingle, du revers d'une de ses branches, un coup si violent au visage, qu'il est repoussé au milieu de la chambre, avec mille éclairs dans les yeux, un torrent d'eau glacée sur la poitrine.

Le tintement de l'implacable sonnette ne cessait pas.

Il rallume sa lampe une seconde fois et s'élance dans les ténèbres du corridor qui joint la chambre de la Sonnette à la chambre de la Résurrection. Une fraîcheur de caveau le frappe au visage. Le bruit de la sonnette le poursuivait sans cesse; il avance, il recule, il avance encore, il est enfin à deux pas de la porte vitrée derrière laquelle il peut voir le lit funéraire sur lequel son père est couché.

Il approche, se soutenant avec effort de sa main gauche ouverte et crispée qui effleure les carreaux de cette sinistre porte. Il ose regarder; il regarde... Il cherche à distinguer... il croit voir, dans le demi-jour de la pièce de la *Résurrection* où une lampe est allumée... il voit réellement un bras s'agiter.

Il pousse un cri, la lampe s'échappe de sa main : le corps est sur son séant... Son père appelle, son père n'est pas mort!...

Il ouvre la porte vitrée ; il entre, et le voila face à face avec son père qui le regarde.

LA CHAMBRE DE RÉSURRECTION.

Le vieux baron cherche, s'examine longtemps avec terreur; ses regards effrayés, mais d'un effroi surhumain, se portent alternativement sur lui et autour de lui : il a peur de croire ce qu'il devine ; ses paupières se dressent extraordinairement sur ses yeux hagards... il comprend enfin !... Il fait silencieusement signe à son fils qu'il l'a vu.

Le major reste cloué à sa place. A la couleur de son visage à l'immobilité de son corps, on l'eût dit de bronze.

— On m'a cru mort, dit enfin le vieux baron.

— Oui... oui... mon père... on vous a cru...

— Et c'est vous !... c'est vous !... qui m'avez assassiné... Je me souviens...

Le major de Morghen fit machinalement un pas vers la couche funèbre de son père, mais comme un corps qui, ayant perdu l'équilibre, va tomber.

— Mon père!

— N'approchez pas, parricide!

— Il se souvient ! murmura le major entre ses dents qui grinçaient de terreur.

— Fuyez ! je saurai bien me découdre sans vous; ne me touchez pas! quel réveil! oh! quel réveil! poursuivit-il; vous ne vous y attendiez pas ?

Et le vieux baron cherchait à sortir, par ses propres efforts, du linceul dans lequel il était enfermé. Au milieu de ses mouvemens il disait : « Demain, j'irai chez le grand-juge, » demain je publierai votre crime, sans exemple dans notre » Allemagne; demain, parricide, vous serez accroupi dans » le coin d'un cachot, comme une araignée venimeuse; après » demain, nu-tête, sur l'échafaud tendu de noir de la place » publique. Vous serez ensuite à ma place et l'on n'aura pas » besoin de vous veiller, vous ! »

— Grâce! mon père ! oh! pardon ! votre pardon ! — Si vous saviez dans quel gouffre profond ma jeunesse a été entraînée; si vous saviez quelle ivresse s'est emparée de moi, de mes sens, de ma raison dans cette ville où chaque aspiration est un enivrement irrésistible, où celui qui a de l'or est suivi, appelé, provoqué, saisi par mille bras invisibles, par mille voix qui lui disent : « Viens ! viens ! viens ! c'est moi » qui suis la sagesse, c'est moi qui suis le plaisir, c'est moi » qui suis le bonheur... » On écoute, et l'on est perdu ; en marche, et l'on chancelle; on sourit, et l'on est déshonoré ; on veut fuir, et on ne le peut... Oh ! pardonnez-moi ! pardonnez-moi ! et toute ma vie sera un long repentir, un éternel remords.

— N'approchez pas ! n'approchez pas ! Voulez-vous encore m'assassiner ? une seconde fois être parricide ? Fuyez !

— Jamais ! mon père. Je ne vous quitte plus. Laissez-vous dégager de ces horribles liens, et puis, si cela vous plait, vous me tuerez.

— Croyez-vous que tout le monde tue? répondit le baron.

— Oh ! mon père !...

— Votre père ! vous l'avez tué, en doutez-vous?

Le major de Morghen était enfin parvenu à se traîner jusqu'au lit de son père, et là il lui avait pris la main. Cette main, il la couvrait de larmes douloureuses, de prières sans suite, mais ardentes, de caresses précipitées, convulsives.

— Oh! mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria-t-il, sa main devient froide !... comme elle est froide !!!

Il regarde... son père était plus pâle que son linceul... Il approche avec terreur son visage; il examine... deux lèvres murmurent en s'éteignant : « Je vous pardonne. »

Les lèvres se fermèrent.

Cette fois le vieux baron était bien mort.

— Et moi, mon père, et moi, s'écria le major de Morghen, en tombant à deux genoux, je ne me pardonne pas. Je veux être damné, et je le serai !

Il resta à genoux jusqu'au matin; quand il releva pesamment la tête, les oiseaux éveillés chantaient dans les branches et le feuillage, encore humide de la tempête de la nuit, se relevait et s'épanouissait à la moite chaleur du soleil.

Ce même jour le jeune major de Morghen quitta l'Allemagne, qu'il ne devait plus revoir.

— Effrayante histoire ! dit le marquis de Saint-Luc.

— Elle n'est pas finie, lui répondit le chevalier de Profundis en souriant.

On sut bientôt à Paris que le major de Morghen y était revenu plus riche que jamais. Ses anciens amis accoururent pour le féliciter; la belle Mousseline, comme vous le supposez, ne fut pas la dernière à se présenter chez lui.

— Nous avons donc inhumé papa ? lui dit-elle en l'embrassant.

— Mais oui... chère, répondit le major en cachant sous un sourire forcé le sentiment qu'il éprouvait.

— C'est très bien.... et nous avons hérité de papa, il paraît?

— Nous avons hérité...

— Eh bien ! mon cher, puisque vous voilà riche, c'est l'occasion de ne faire du bien à personne. Il faut en profiter.

— Toujours folle !

— Nous allons encore nous aimer, j'espère?

— Serais-je revenu sans cela !

— Il est charmant, cet orphelin ! Nous aurons tous les soirs un petit jeu...

— Un gros jeu !... un jeu d'enfer.

— Comme il s'est formé !...

— Quelques fins soupers ?...

— Continuellement des soupers.

La réconciliation, on le voit, n'avait été ni longue ni difficile entre Mousseline et le major de Morghen, qui fit exactement comme il l'avait dit. Il tint table ouverte, joua un jeu d'enfer et effraya Paris par ses prodigalités, avec l'argent provenant de l'héritage de son père, argent qu'il eût bien mieux fait de donner à ses cousins, braves gens restés inconsolables de la mort du vieux baron. Mais c'eût été une bonne action, une action expiatoire, et dans les calculs du major il n'entrait pas du tout de faire de bonnes actions.

Ses dépenses dépassèrent en peu de temps le chiffre de se revenus, et il entama alors le capital avec le même acharnement. Il s'était promis de beaucoup jouer ; il se tint grandement parole. Il joua et il perdit à l'excès.

— C'est à cette époque sans doute, dit le chevalier De Profundis au marquis de Saint-Luc, qu'il dut perdre avec vous les cent mille francs que vous prétendez lui avoir gagnés.

— Que je prétends lui avoir gagnés !... Toujours le même doute injurieux...

— Eh ! ne voyez-vous pas, s'écria le chevalier, que le major de Morghen ne menait à Paris une vie aussi dissolue, aussi scandaleuse, que pour accomplir le serment qu'il avait fait sur le cadavre de son père, celui de se damner en punition de l'exécrable crime dont il s'était rendu coupable. Chacune de ses actions tendait directement à ce but ; il s'était remis avec sa maîtresse, il avait repris son ancien genre de vie ; il jouait à pleines mains un argent qu'il avait volé à ses cousins à l'aide d'un assassinat, d'un parricide, pour obtenir plus sûrement sa damnation éternelle. Il n'aimait plus cette femme, cause de ses malheurs ; il abhorrait la débauche, conséquence du jeu : il exécrait le jeu, mais il faisait semblant de céder à toutes ces passions. Par là il s'assurait infailliblement la possession de l'enfer, ne se jugeant pas digne du pardon de son père. Quand il jouait, c'était uniquement pour perdre ; les moyens scandaleux pour gagner qu'il avait autrefois appris à connaître dans la société des grecs et des fripons, il les mettait maintenant en pratique à la seule fin de perdre. Il faisait sauter la coupe, il employait des cartes biseautées uniquement dans l'intérêt de ses adversaires. Je puis vous assurer que toutes les cartes dont il fit usage avec vous, le jour où vous lui gagnâtes cent mille francs, avaient une marque particulière.

— Grand Dieu ! s'écria le marquis de Saint-Luc, vous n'aviez que trop raison, je ne lui ai pas gagné ces cent mille francs ! Et quand on songe que son duel avec le comte de Berne, duel dans lequel le major de Morghen succomba, avait pour cause, oui, je me le rappelle, une accusation d'emploi de fausses cartes, on frémit.

— Mais oui, reprit le chevalier De Profundis, une personne qui pariait deux cents louis contre le comte de Berne, s'apercevant que les cartes étaient biseautées, accusa l'un ou l'autre des deux joueurs, le comte de Berne ou le major de Morghen, de friponner au jeu. De là grand bruit, scandale. On examine les cartes ; elles sont en effet reconnues fausses. Le comte de Berne, indigné, se récrie, le major riposte ; il reçoit un soufflet de la main de celui qui ne voulait pas se laisser publiquement soupçonner. Le major est obligé de se battre. Il avait encore prévu ce résultat, et tout arrangé pour qu'il eût lieu selon ses désirs. On se battit à vingt-cinq pas. Le major manqua son adversaire qui ne le manqua pas : sa balle frappa le major de Morghen au milieu du front. On le ramassa mort dans une mare de sang. Il avait sur lui un écrit où était tracée d'une main ferme sa volonté dernière ; et sa volonté était celle-ci : « Je veux qu'on place sur ma tombe la sonnette qu'on trouvera chez moi, dans mon secrétaire »

Et sa volonté fut remplie.

— Vous savez maintenant, ajouta le chevalier De Profundis en regardant le marquis de Saint-Luc, consterné de tout ce qu'il avait entendu, pour quel motif il désira que cette lugubre sonnette fût placée sur son tombeau. C'était en souvenir de la sonnette du parricide ; en souvenir de celle qui avait retenti à ses oreilles effarées la nuit où il veillait sur le cadavre de son père assassiné par lui et ressuscité un instant à ses yeux.

Ainsi s'était donc accomplie à la lettre la promesse qu'il avait faite à son père cette nuit-là : Je serai damné !

Après une pause de quelques minutes, le chevalier De Profundis reprit ainsi :

— Si telle est la fin d'un jeune homme né avec les meilleures dispositions, un bon cœur, une âme franche et primitive, un esprit excellent ; tel est aussi le début d'existence de Mousseline, le point de départ dans la vie de cette redoutable femme, type expressif de bien d'autres, de cette créature magnifique et déchue que nous avons retrouvée ensuite à Paris, chez lady Glenmour et que nous allons voir servir d'instrument entre les mains terribles du comte de Madoc, acharné à perdre froidement lady Glenmour pour se venger de son mari dans une lutte effrénée d'orgueil et de rivalité.

Vous ne nierez plus maintenant, continua le chevalier De Profundis, la grande et singulière vérité dont je vous ai révélé l'existence, celle que, sur l'échelle indéfinie qu'il parcourt, l'homme reste toujours en chemin, et toujours par sa faute. Sans les passions qu'il écoute, les folies où il se jette, les chagrins qu'il va chercher, les torts du caractère, les travers de cœur et de l'esprit, il n'en tomberait jamais, ou du moins, il irait si loin et si haut dans les temps, qu'on ne peut raisonnablement assigner le terme de sa vie. Vous avez des exemples : toutes les personnes qui ont déjà disparu de la scène de cette histoire ne sont mortes que par leur propre faute : le comte de Plenef est mort en duel, le major de Morghen s'est fait tuer volontairement ; quant au vieux baron de Morghen lui-même, il est difficile de nier qu'il serait encore en vie sans l'abominable crime de son fils...

— En vérité, je commence à douter, monsieur le chevalier.

— Le doute est la plus belle moitié de la conviction ; l'autre moitié ne vous fera pas défaut. J'achèverais facilement de vous persuader, si je n'avais à vous transporter maintenant au château de Ville-d'Avray, où nous avons laissé pour mort le jeune Tancrède, et où nous attendent tant d'autres personnages dont vous avez le droit de me demander compte. La nuit est bien avancée cependant.....

— Je regretterais, monsieur le chevalier, reprit le marquis de Saint-Luc, de vous imposer la tâche de poursuivre un récit déjà si long ; mais si je ne craignais pas pour vous ce surcroît de fatigue, j'oserais vous demander en grâce la fin d'une histoire à laquelle je prends un intérêt que vous avez dû deviner à mes impressions. Avec vous, j'ai passé dans le monde si réel et si mystérieux de la peur, fermé depuis si longtemps à notre siècle positif, et que n'ont le privilége d'ouvrir que les hommes comme vous, familiers avec la mort, que les êtres de génie, comme Lewis, comme Mathurin et Anne Radcliff.

L'histoire de lady Glenmour fut ainsi continuée par le chevalier De Profundis :

CONVALESCENCE DE TANCRÈDE.

Un étourdissement, ou plutôt un anéantissement de plusieurs jours, succéda au choc terrible éprouvé par Tancrède au tournoi où le comte de Madoc l'avait vaincu.

Quand on se fut assuré qu'il n'était pas tout-à-fait mort, on ne fut pas sûr pour cela qu'il survivrait au coup formidable dont il n'avait pas même encore la force de se plaindre. On n'espérait guère le sauver. Y avait-il épanchement au cerveau ? de quelle nature était-il ? Le docteur Patrick l'ignorait ; mais cette agonie prolongée n'indiquait rien de bon.

— Le sauverez-vous ? lui demandait sans cesse avec anxiété lady Glenmour.

— Je soigne et Dieu guérit, répondait le docteur. Chacun son métier.

Enfin Dieu ou le docteur Patrick, et peut-être l'un et l'autre, parvinrent à mettre le pauvre Tancrède en état de permettre tout espoir à ceux qui l'aimaient; et tout le monde l'aimait au château de Ville-d'Avray; chacun faisait des vœux pour son rétablissement.

Lady Glenmour restait de longues heures auprès du chevet du malade, qui n'était pas encore assez lucide pour reconnaître tant de bontés et exprimer sa reconnaissance.

Quand lady Glenmour le crut tout-à-fait hors de danger, elle songea à reprendre ses courses à Paris, où l'appelaient impérieusement les travaux de décoration et d'embellissement de son appartement de la rue de Rivoli.

L'hiver approchait; il fallait qu'elle se hâtât de terminer une besogne arrêtée depuis plusieurs semaines, et fort peu avancée jusqu'ici. Mais Tancrède n'était plus là pour l'accompagner; le docteur Patrick ne pouvait le remplacer; sir Archibald Caskil vit son extrême embarras et se mit à sa disposition.

La proposition fut présentée si simplement, avec ce sans-façon qui exige si peu de celui qui l'accepte, que lady Glenmour ne comprit pas comment elle n'avait pas été la première à demander un pareil service. Elle accepta donc sir Archibald Caskil pour le compagnon de ses voyages à Paris qui furent repris aussitôt.

Il survenait souvent dans ces petits voyages des circonstances qui ne se présentaient jamais autrefois quand Tancrède accompagnait lady Glenmour.

Dès le jour même où le prétendu sir Archibald Caskil entrait en fonction, l'essieu de la voiture cassa entre Sèvres et Auteuil. Heureusement, il n'y eut pas d'autre accident. Le temps était beau. Ce qu'eurent de mieux à faire lady Glenmour et son compagnon, fut d'abandonner la voiture aux soins du cocher et du domestique, et d'attendre, tout en marchant à petits pas, qu'une des nombreuses diligences des environs vînt à passer et les prît.

Il passa beaucoup de voitures, mais toutes étaient pleines, à cause de je ne sais plus quelle foire de la banlieue. Les voilà donc forcés de continuer à marcher, en attendant un autre moyen de délivrance. Pour la première fois de sa vie, la délicate lady Glenmour, l'ex-demoiselle d'honneur de la reine d'Angleterre, allait à pied dans la poussière d'une grande route.

Son malheur l'amusa beaucoup; elle riait de toutes ses forces, quand sir Archibald Caskil criait à quelque coucou de Ville-d'Avray ou de Saint-Cloud : « Cocher ! y a-t-il de la place dans votre voiture ? » et que le cocher répondait : « Je n'en ai qu'une, mon bourgeois, et sur l'impériale ; vous » serez en lapin tout là-haut; mais on y est crânement » bien. »

D'Auteuil, les deux naufragés se dirigèrent bravement sur Passy, toujours à pied. La course est bonne; enfin, ce ne fut que très près de Passy qu'ils trouvèrent un fiacre où ils montèrent.

Quoique courbée de fatigue, quoique blanche de poussière et les joues ruisselantes de sueur, lady Glenmour était charmée de sa course au soleil et sur la grand'route, enchantée de sa mésaventure. En vérité, elle ne croyait pas qu'il y eût tant de plaisir à aller à pied si longtemps. Comme elle égaierait le bon docteur Patrick au retour, en lui racontant tout ce qu'elle avait éprouvé.

— Cocher ! cocher ! répétait-elle en riant à gorge déployée, en agitant son mouchoir, et imitant le dialogue de sir Archibald Caskil avec les cochers de coucou : — « Cocher ! eh ! dites donc, cocher, y a-t-il de la place dans votre voiture ? — Je n'ai qu'une place pour un seul lapin, mon bourgeois ; mais on y est crânement bien ! » Et de rire encore comme une véritable enfant avec sir Archibald Caskil, qui riait aussi très volontiers.

Qui aurait déjà reconnu dans lady Glenmour cette femme maladive, dégoûtée, triste à la mort, que je vous ai montrée au début de cette histoire? Elle renaissait à la vie, elle commençait à ouvrir les yeux et à respirer : heureux épanouissement ! Mais pour ne pas retomber, par le poids de l'habitude, au fond de ce marasme, il lui fallait constamment la verve, le bruit, l'entrain, le tapage de sir Archibald Caskil, dont la bizarrerie et la vulgarité lui plaisaient par-dessus tout.

Elle ne pouvait même plus se passer de lui maintenant dans ses voyages de Ville-d'Avray à Paris, car, grâce à lui, à son entraînement, à ses intarissables conversations, ces déplacemens étaient devenus des récréations vivantes, pleines d'intérêt, toujours nouvelles, à tel point agréables que lady Glenmour se prenait parfois à dire, en souvenir de la première journée : « Si l'essieu de la voiture pouvait casser, » c'est que là-haut nous serions crânement bien en lapin, » mon bourgeois. »

Pour éviter une de ces visites importunes qui vous accablent et qui sont si bien connues des gens retirés à la campagne, elle fut obligée un jour de partir du château sans avoir déjeuné.

A Saint-Cloud, sir Archibald Caskil se mit à dire :

— Voyez-vous ces cabanes au bord de l'eau, milady ?

— Pauvres gens ! répondit lady Glenmour, qui crut que sir Caskil invoquait son intérêt.

— Voyez-vous aussi ces hommes grossièrement vêtus ?

— Ah ! sir Caskil, pourquoi tout le monde n'est-il pas riche?

— Voyez-vous encore ces femmes brunes, aux bras nus, occupées devant leurs portes ?

— Voulez-vous, sir Caskil, que je leur jette quelque menue monnaie en passant ?

— Vous ne m'avez pas compris, milady. Ces homme, loin d'être des mendians, sont d'habiles pêcheurs, et ces femmes apprêtent admirablement le poisson que prennent leurs maris. Dans ces huttes, on vous sert très rustiquement, mais très proprement, ce poisson, toujours frais.

— Sir Caskil, si vous ne l'eussiez dit, je n'aurais jamais imaginé cela.

— Comme je vous dépoétise tout, n'est-ce pas, milady ? Où vous vous plaisiez à voir la simplicité touchante, la mélancolie de la misère, je vous montre, moi, des marchands de matelottes, de bonnes commères qui l'apprêtent pour des originaux comme moi avec du thym, du laurier, du bouillons du jaune d'œuf, du poivre, de la muscade, du barbillon, de a carpe, de l'anguille...

— J'ai faim, sir Caskil; le croiriez-vous ?

— Et moi aussi, milady. Ma foi, milady, quel mal y aurait-il à déjeuner ici ?

— Mais je n'en vois aucun, sir Caskil... pourvu qu'on ne soit pas trop vu.

— Et quand on serait un peu vu ?

— En effet, quand on serait vu ?

— Où est le grand crime, milady, de manger avec l'appétit que Dieu envoie?

— Cocher ! dit lady Glenmour, arrêtez-nous là, devant cette cabane de pêcheur.

— Mais, c'est le cabaret du *Roi des Goujons*.

— Je vous dis d'arrêter là.

Le cabaret du *Roi des Goujons* a, comme la plupart des cabarets de Saint-Cloud, de Sèvres et de Boulogne, une entrée sur la route et une entrée sur la Seine.

Par l'entrée fluviale s'introduisent les poissons , et par l'entrée terrestre ceux qui les mangent. La campagne, qui est incomparable à cet endroit, contribue aussi à embellir ces huttes branlantes; elle prête ses paquets de roseaux, ses bouquets de saules et ses faisceaux de peupliers pour former des bosquets plantés presque dans l'eau, et sous lesquels viennent s'asseoir, l'été, l'automne et aux premiers beaux jours du printemps, des couples non moins amoureux les uns des autres que de la nature.

Quand lady Glenmour et sir Caskil Archibald entrèrent dans la salle basse dont les croisées donnent sur la Seine, il y avait sous une tonnelle couverte de feuilles de vignes vierges déjà bien rougies par les approches de l'hiver, un de ces

couples venus de Paris pour déjeuner avec leur estomac et leur cœur.

La jeune grisette riait du meilleur de son âme en plantant la fourchette de plomb dans une matelotte digne de la table de Neptune.

La charmante fille de Paris laissait voir à la fois, au même instant, et comme si elle eût vidé un écrin, ses petites dents de souris, ses yeux de chatte, ses folles boucles de cheveux blonds, sa gaîté, ses rubans cerise, et ses vingt ans. Il n'était pas moins enjoué qu'elle, ni moins jeune, ni moins heureux, le jeune homme qui lui faisait compagnie sous la tonnelle de vignes vierges.

Ce tableau de liberté si vrai, mais si neuf pour lady Glenmour l'étonna, l'émut comme un aveu, et étendit deux couches de feu sur ses joues.

Pendant quelques minutes, elle resta penchée sur la croisée pour le voir tout à son aise, quoiqu'elle fit semblant d'admirer les jolis côteaux de Sèvres et de Boulogne.

Comme elle ne confia pas sa jolie découverte à sir Archibald Caskil, celui-ci de son côté eut l'air de ne rien voir quoiqu'il eût tout vu, et l'on se mit à table en causant de toute autre chose.

A ce déjeuner maritime, lady Glenmour mangea avec l'appétit de la grisette qui était au jardin; elle mangea de la matelotte, de la sole normande, de délicieux goujons frits empilés en pyramide, et but, sans trop sourciller, deux ou trois verres d'un petit vin qui était vert! mais vert!... Qu'importe! Tout parut charmant. Déjeuner aux senteurs rurales du foin, des algues, du goudron et de l'eau du fleuve, sur une table boiteuse très court vêtue d'une demi-nappe, avec des fourchettes de plomb!

D'où ils étaient assis, il voyaient en déjeunant les champs, les vignes couleur de safran, la Seine finement moirée, les petits bateaux, les grands bateaux, les moulins de Meudon, joyeux sur leur tapis vert de faire la roue comme des saltimbanques, un joli ciel pomme d'api, le soleil dans sa gloire d'automne, les ponts de fer, les ponts de bois, les châteaux pensifs sur la montagne, les cabanes de chaume! Sir Archibald Caskil fut ébouriffant de propos rustiques, il célébra l'églogue, l'idylle, il cita des vers de Pope, il bêla de bonheur! mais il buvait toujours.

Il se leva à la manière anglaise, au dessert, pour prononcer un *speech* ou discours de table.

Son verre taillé à côtes dans la main, il dit solennellement, avec cette demi-ivresse anglaise qui ne compte pas, qui passe même pour de la sobriété chez la grande nation : « Je ne suis » qu'un prosaïque négociant du Cap, mais je ne donnerais » pas le déjeuner que je viens de faire en si noble et si déli» cate compagnie pour une couronne, pour deux couronnes, » — le nombre des couronnes n'y fait rien. — Quel édit » royal vaut la savoureuse matelotte que nous avons mangée? » Le roi dit : Moi, le roi ! Moi, sir Archibald Caskil, je dis : » J'ai divinement mangé. Qui de nous deux a l'estomac plus » satisfait? Le roi ne dit que ce qui plaît à ses ministres, » moi j'ai le droit de dire tout ce qui leur déplaît, si tel est » mon bon plaisir. Mais mon bon plaisir en ce moment est » de boire une fois, deux fois, éternellement de fois à la » santé de mon ami, lord Glenmour, à celle de la femme de » mon ami, lady Glenmour, et à la santé des amis de leurs » amis. » Sir Archibald Caskil se tut pour boire encore un nombre infini de fois, et cela à la grande hilarité de lady Glenmour qui, de sa vie, n'avait jamais vu un homme ivre.

PLUS D'UNE SURPRISE ET PLUS D'UN MENSONGE.

Lady Glenmour suivait avec une curiosité adorable cette surprenante dégradation de l'intelligence. Lorsqu'elle vit sir Archibald Caskil presque assoupi, elle prit doucement dans son sac le numéro du journal anglais qu'elle avait emporté avec elle, et alla, sous prétexte de le lire, se placer à la croisée d'où elle avait aperçu avant le déjeuner le jeune couple parisien.

Il y était encore, mais il ne mangeait plus, car lady Glenmour recula discrètement de deux pas en rougissant un peu et en déployant aussitôt son journal; les journaux anglais sont d'admirables éventails.

Sous l'abat-jour de ses paupières, sir Archibald Caskil suivait lady Glenmour d'un regard on peut le croire, qui n'avait rien de trouble.

— Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle tout-à-coup, sir Caskil!

— Milady, répondit sir Archibald Caskil.

— Avez-vous vu le journal?

— Non, milady, pas encore.

— Il renferme un article... un singulier article.

— Curieux, milady? Mais comme vous paraissez surprise!

— Oui, mais oui, très curieux pour moi...

— Pour vous?

— Oui... sir Caskil, pour moi... je ne suis pas nommée dans cet article. Il n'eût plus manqué que cela! Mais je suis assez désignée pour m'y reconnaître.

— Ce ne peut être un secret, je suppose, ajouta sir Archibald Caskil, puisque... puisqu'il s'agit d'un journal.

— Je vais vous lire cet article, dit fort émue lady Glenmour; mais vous n'y prendrez pas un grand intérêt, j'y pense maintenant, faute d'être au courant de certains usages d'une certaine société. Ah! vraiment, c'est ridicule... c'est outrageant...

— Quelle société, milady? demanda sir Archibald Caskil, qui, pour beaucoup, aurait voulu deviner ce que lady Glenmour tardait tant à lui apprendre.

— Une société inouïe, extravagante, impudente, qui existe à Londres... La société des Dangereux.

— En effet, je ne connais pas cette société, milady; et que fait-elle cette société?

— Elle se compose de séducteurs d'élite, d'hommes dangereux, comme ils s'intitulent, d'hommes...

— Mais quel rapport, milady, peut-il exister entre vous et cette société, ce club?

— Mon mari, disait-on, en faisait partie, ainsi qu'un comte de Madoc, le fameux comte de Madoc... vous savez!

— Pardon, milady, interrompit tranquillement le faux sir Archibald Caskil, quoiqu'il brûlât d'envie de connaître le contenu de l'article du journal anglais; mais par quoi est donc fameux le comte de Madoc?

— Mais par beaucoup de choses, assure-t-on, par sa beauté particulière comme homme, par le choix de ses manières, la distinction de son esprit, surtout par l'art, poussé au plus haut degré chez lui, d'exercer la séduction, par sa rare élégance, sa grande fortune et son courage personnel!...

— Que d'avantages! s'écria sir Archibald Caskil : il est bien peu croyable qu'un homme en réunisse autant.

— Cela est vrai, pourtant, sir Caskil.

— Vous l'avez donc connu, milady?

— Je ne l'ai jamais vu... Mais permettez, sir Caskil, que je vous lise cet article, puisque vous avez désiré le connaître...

« Depuis quelques semaines nous pouvons assurer que le » fameux comte de Madoc n'est plus à Venise, où l'on avait » fini par connaître sa mésaventure et sa position assez ridi» cule »

— Mais qu'avez-vous, sir Caskil?

— Rien... milady... rien, j'ai renversé mon verre au moment où j'allais vous demander si le nom du comte de Madoc est imprimé en toutes lettres dans cet article.

— En toutes lettres, sir Caskil.

— Poursuivez, je vous prie, dit sir Archibald Caskil en sentant les flammes de la colère lui monter au cerveau... Il sourit pourtant au fond de l'âme. Si l'affront était là, la vengeance était là aussi. Il pouvait patienter.

— Je poursuis, dit lady Glenmour, qui reprit : « Où l'on » avait fini par connaître sa position assez ridicule. Tout le » monde savait que le fameux comte de Madoc et lord Glen» mour, tous deux membres de la société des Dangereux,

» s'étaient trouvés rivaux auprès d'une demoiselle d'un rang » très élevé et d'une comédienne française... »

— La demoiselle d'un rang très élevé, c'est moi! s'interrompit vivement lady Glenmour.

— La comédienne, c'est Mousseline, et le comte de Madoc, c'est moi, pensa le faux sir Archibald Caskil.

— D'une comédienne! répéta avec un dédain de reine lady Glenmour en froissant le journal anglais. J'ignorais cela... on ne m'en a rien dit. Mais qui me l'eût dit, en effet?...

— Quelle histoire, milady!... Et la suite? la suite... s'il vous plaît?

— La voici, répondit lady Glenmour en étouffant son indignation; la voici. Elle lut encore:

« Lord Glenmour eut l'adresse, la gloire et le bonheur » d'épouser la fille de haut rang, tandis que le comte de Ma- » doc, le superbe comte de Madoc, dut se contenter, — triste » avantage, — d'être l'amant de la comédienne. »

— Convenons, s'arrêta pour dire lady Glenmour, que la défaite est fort humiliante, et ce qui la rend encore plus humiliante, c'est qu'elle est très comique.

— Très comique, milady, dit sir Archibald Caskil en mettant les convulsions des muscles de son visage sur le compte d'un rire forcé.

« Déshonoré, se reprit à lire lady Glenmour, souffleté par » cet outrage qui a causé dernièrement beaucoup de scan- » dale en Angleterre, particulièrement à Londres, le comte » de Madoc s'est enfui de ville en ville. Il espérait peut-être » vivre ignoré à Venise. Il s'est trompé: on y a su son histoi- » re. Le comte a été chansonné, raillé comme à Londres; il » s'est battu, car il est très brave et fort adroit à toutes sor- » tes d'armes: il a blessé ses adversaires. Mais que peut-on » contre l'opinion et le ridicule? Il est parti, il a quitté Ve- » nise; il a fini par aller chercher sans doute une retraite » plus obscure dans une des îles de l'archipel Grec. »

— Il doit y être, dit sir Archibald Caskil en priant du geste lady Glenmour d'achever.

Elle acheva ainsi:

« Que les maris se rassurent donc, la galanterie, dans la » personne du fameux comte de Madoc, a eu enfin son Wa- » terloo. »

— Mais c'est un véritable héros que notre cher Glenmour! s'écria sir Archibald Caskil, aussi jaune en ce moment que lady Glenmour était pâle. Après tout, milady, *tout est bien qui finit bien*, comme dit notre William Shakspeare... Je félicite lord Glenmour... Vous avez été le prix de sa belle victoire...

— Victoire sans combats, sir Caskil, dit lady Glenmour en relevant la lèvre avec une fierté royale.

— Comment cela, milady?

— C'est que je n'ai jamais vu de ma vie, je vous l'ai déjà dit, ce fameux comte de Madoc.

— Mais, en effet, cela diminue beaucoup alors le mérite de la victoire remportée par notre cher Glenmour.

— S'il y a eu rivalité, je n'en ai rien su... sir Caskil...

— Après tout, soyons justes, continua le comte de Madoc, c'est toujours Glenmour, avouez-le, que vous eussiez préféré... Le comte de Madoc n'est pas ici pour en rougir.

— J'aurais voulu du moins, sir Caskil, qu'on eût attendu ma préférence, puisqu'on dit qu'il y avait eu rivalité. — Je comprends maintenant, pensa alors lady Glenmour, je comprends sa froideur, son indifférence, ses égards somptueux que je donnerais pour... Non, il ne m'aime pas, il m'honore! Il m'a épousée par calcul de vengeance, par orgueil, pour l'unique plaisir d'écraser un rival... Mais, dit-elle à haute voix à sir Archibald Caskil, craignant par la longueur de ses réflexions de paraître trop vivement froissée, comme vous l'avez dit: *Tout est bien qui finit bien*.

— Vous avez raison, milady... Tenez! il n'y a de parfaitement heureux... Et sir Archibald Caskil fit semblant de chercher au ciel et à l'horizon ce qu'il y a de parfaitement heureux au monde; puis, en abaissant comme par hasard son regard découragé sous la croisée, il dit: Il n'y a de parfaitement heureux que ces gens-là... Il désigna à lady Glenmour les jeunes gens de la tonnelle, qui sommeillaient en ce moment la main dans la main, et la tête de l'un mollement penchée sur l'épaule complaisante de l'autre, sous le bosquet de vignes vierges. Mais, à vos ordres, milady.

Charmés de cette douce matinée, quoiqu'elle eût eu son nuage, lady Glenmour et le faux sir Archibald Caskil quittèrent le cabaret du *Roi des Goujons* et remontèrent en voiture pour se rendre à Paris. En traversant Boulogne, lady Glenmour aperçut un des domestiques du château. Celui-ci sortait de la boutique d'un pharmacien et paraissait très pressé de rapporter le bocal qu'il avait à la main.

— Jean! lui cria-t-elle, où allez-vous donc? Quelqu'un est-il indisposé au château?

— Ah! madame... monsieur Tancrède...

— Eh bien!... parlez... qu'y a-t-il?

— Pendant un quart d'heure nous l'avons cru mort...

— Oh! mon Dieu!... que nous apprenez-vous?

— Le docteur a dit que c'était le cerveau... le sang... enfin il a un peu repris connaissance... monsieur Patrick m'a aussitôt envoyé chercher cinquante sangsues...

— Cocher! cria lady Glenmour, au château!

Bientôt la voiture passa au galop sur le pont de Saint-Cloud et fila comme le vent vers la côte de Ville-d'Avray.

— Remarquez, dit à cet endroit du récit le chevalier De Profundis au marquis de Saint-Luc, que la visite importune qui avait obligé lady Glenmour à quitter le château avant le déjeuner, que le déjeuner à Saint-Cloud, au cabaret du Roi des Goujons, que l'épisode des deux jeunes gens assis et mangeant sous le bosquet de vignes vierges étaient des moyens préparés d'avance par le comte de Madoc pour arriver à son but.

— Parbleu! qui est maintenant assez visible, repartit le marquis de Saint-Luc. Le comte de Madoc avait découvert, par une étude patiente et préparatoire, que lady Glenmour, femme blasée à l'excès, morte pour ainsi dire à tous les plaisirs difficiles et délicats, ne serait éveillée que par la puissante commotion du trivial, de l'énergique, je n'ose dire de la brutalité... Mais de là à se faire aimer d'elle, la distance est infinie. Et non-seulement elle est infinie, ajouta le marquis de Saint-Luc, mais sur le chemin de la séduction où elle est entraînée par le comte de Madoc, je vois, immense obstacle, si je ne me trompe, le jeune Tancrède, tout amour, dévouement et poésie, enfant rendu plus intéressant encore par un accident funeste et causé par celle-là même qui est aimée, adorée; enfin par lady Glenmour.

— Tancrède, j'en conviens, répliqua le chevalier De Profundis, est un rival redoutable pour le comte de Madoc, mais... mais retournons à Tancrède.

TANCRÈDE.

L'accident n'était qu'une crise comme il s'en produit souvent dans les lésions au cerveau, siége si délicat de la sensation, de l'intelligence et de la vie. Les meilleurs jours de la convalescence brillèrent de nouveau, et Tancrède rendit à ceux qui l'aimaient un espoir qu'ils avaient cru perdu. Il était heureux, et son fragile bonheur se lisait derrière le glacis de sa pâleur, lorsqu'il savait lady Glenmour près de lui, lisant ou brodant. Il se prenait d'un plaisir infini à écouter la respiration de cet ange gardien; la sienne semblait alors devenir plus libre, plus facile, lui apporter des régions saines du ciel la santé et la vie.

Sa quiétude était si pleine de molles extases, volupté des malades, qu'il craignait souvent de guérir trop vite. Plus d'une fois il eut la fantaisie de demeurer les yeux obstinément fermés, de s'interdire tout mouvement, afin d'attirer sur lui l'attention inquiète de lady Glenmour. Il savait qu'elle se pencherait doucement, et que ses yeux s'arrêteraient longtemps sur lui.

On voit que le malade allait beaucoup mieux.

Un soir pourtant, nouvelles alarmes, la convalescence, jusqu'alors en progrès, sembla rebrousser chemin: le teint de Tancrède s'anima à l'excès: les pesanteurs de tête reparu-

rent, au grand effroi du docteur Patrick, qui pourtant ne constata pas d'altération sensible dans le pouls. Il exigea qu'on veillât le malade comme au commencement de la maladie. Il connaissait la perfidie des rechutes. Lady Glenmour voulut veiller jusqu'à minuit; de minuit au matin, Paquerette la remplacerait.

Dès huit heures du soir, lady Glenmour s'installa près du lit de Tancrède, et commença la veillée en compagnie du docteur Patrick.

Maracaïbo, qui, la nuit venue, ne quittait pas les pieds adorés de sa chère maîtresse, s'était accroupi en rond à deux pas du fauteuil, et de là il dardait deux rayons d'ambre jaune sur le malade.

L'orang-outang le respectait beaucoup depuis qu'il gardait le lit, car il avait l'habitude de ne jamais le laisser en repos lorsqu'il était en bonne santé. Son regard sauvage et intelligent ne se détournait de la figure intéressante de Tancrède que pour se porter affectueusement sur celle de lady Glenmour. Il ne quittait sa place que si son jeune ami, son compagnon de jeux, lui jetait du bord du lit, en riant, une pomme ou une orange. En deux bonds Maracaïbo la saisissait, en deux coups de dents il l'avait dépecée et dévorée.

— Ne trouvez-vous pas, docteur, dit lady Glenmour à voix basse, de peur de fatiguer Tancrède, que le silence de lord Glenmour est triste et bien singulier?

— En effet, milady, et je ne sais en vérité ce qu'il faut en penser.

— Je crois savoir, moi, ce qu'il faut en penser.

— Deux mois! nous laisser deux mois et demi même sans lettres ni nouvelles.

— Sans lettres, oui, mais sans nouvelles, non.

— Vous en avez eu, milady?

— Oui, dit lady Glenmour, et le mot jaillit de ses lèvres comme une étincelle sous un coup de marteau.

— Lord Glenmour n'a pas été malade?...

— Nullement; sa seigneurie ne s'est jamais mieux portée. Une amie à qui j'avais recommandé de m'écrire pour me rassurer sur la santé de lord Glenmour, dont le silence me causait une vive inquiétude, lui disais-je, m'a répondu qu'il n'avait fait que passer à Londres, que de Londres il était parti en poste pour l'intérieur de l'Angleterre. Il allait de ville en ville avec la rapidité étourdissante d'un homme qui cherche à se distraire. Je présume, docteur, qu'il a fini par rencontrer cette distraction dont il avait besoin pour nous oublier... puisqu'il nous a oubliés.

— Milady!

— Eh bien! docteur, puisque lord Glenmour n'est ni mort ni malade, dites-moi quel prétexte vous inventeriez pour expliquer ses courses et son silence....

— Attendons, milady, attendons qu'il soit revenu, et vous verrez alors qu'il eût été injuste de le condamner sans l'entendre.

— Lord Glenmour ne reviendra pas, docteur.

Comme le docteur Patrick n'avait jamais été dans la confidence entière du ménage, il n'osa pas contredire lady Glenmour, dont le ton de profonde et pénible persuasion l'étonna. Ce qu'il ignorait justifiait sans doute ce triste pressentiment. Mais alors, pensait-il, ce serait une prochaine séparation. Quelle affreuse chose! Que deviendraient-ils tous les deux? Il n'osa pas croire à la possibilité d'un tel malheur...

— C'est que je sais bien des choses que vous ignorez, docteur, reprit mélancoliquement lady Glenmour après une douloureuse pause. J'ai été sacrifiée... Ah! si vous saviez!... Mais c'est accompli... Il me reste heureusement mon rang, ma fortune et l'appui de la reine.

— Et un ami, dit le docteur en tendant la main à lady Glenmour, qui la saisit avec empressement et la posa sur son cœur.

Elle la retira avec un tressaillement qui n'échappa pas au docteur. Le faux sir Archibald Caskil entrait; il n'avait pas manqué un seul jour de venir s'informer de l'état du malade. Il dit avec sa joviale humeur :

— Mes bons amis, mes chers amis, je pars ce soir, je vais partir, je pars.

— Pour votre promenade dans le bois de Saint-Cloud, selon votre habitude? demanda lady Glenmour.

— Non, je vais plus loin, milady, un peu plus loin, cette fois.

— Vous serez cependant de retour au château avant minuit?

— Je ne le pense pas... car je vais d'abord joindre quelques amis qui m'attendent sur les boulevards, et de là je monterai en chaise de poste...

— En chaise de poste!... quelle idée!...

— Oui, milady, en chaise de poste pour Marseille.

— Pour Marseille, dites-vous?

— Oui, milady, je vais en Chine.

— En?.....

Lady Glenmour fut dans l'impossibilité d'achever sa phrase d'étonnement.

— C'est comme je vous le dis, milady, je vais en Chine, où je dois être rendu en cent quarante-quatre mille minutes, ou deux mille quatre cents heures, ou, si vous l'aimez mieux, en cent jours.

Lady Glenmour resta immobile, la bouche attentive, le regard grand et étonné, surprise que partageaient le docteur Patrick et Tancrède. Elle ne fut pas maîtresse de vaincre cette foudroyante stupeur qui la paralysa.

— C'est un pari, reprit le faux sir Archibald Caskil, un pari que j'ai fait. J'ai gagé cinq cent mille francs d'accomplir ce prodigieux voyage en aussi peu de temps et d'effectuer mon retour dans le même nombre de minutes; en sorte qu'il faut que dans l'espace de six mois j'aille en Chine et que j'en revienne. Cela ne s'est jamais vu, mais cela se verra. Que désirez vous que je vous rapporte au retour, milady? Vos commissions pour Canton, sir Patrick? Cher Tancrède, je promets de vous rapporter des nids d'hirondelles de Samarang, première ponte, que nous mangerons ensemble dans six mois, au milieu du parc du château, si les feuilles sont revenues.

Tancrède se prit à sourire du fond de son oreiller. Il tenait beaucoup moins à manger des nids d'hirondelles qu'à voir s'éloigner celui qui s'engageait si témérairement à lui en offrir dans six mois.

Une des plus complètes satisfactions morales qu'il soit donné à un honnête homme d'éprouver fut ressentie par le docteur à la nouvelle de ce départ de sir Archibald Caskil pour la Chine. Il en était radieux pour lui et pour son ami lord Glenmour.

Lady Glenmour, qui ne pouvait être vue à la place qu'elle occupait que par sir Archibald Caskil, continua à être si embarrassée et si pâle qu'elle se leva à demi pour sortir. La réflexion lui conseilla de rester. Mais son trouble n'avait pas échappé un seul instant à celui qui le causait. Dans la même minute elle sourit, elle fut sérieuse, elle toucha à ses cheveux, à son livre, à son travail de broderie. Elle était à tout et à rien.

— Mais en vérité, balbutia-t-elle enfin, c'est à ne pas y croire; personne ne le croirait... Partir ainsi! aller en Chine! six mois d'absence!... Un pari!... non, c'est à ne pas y croire....

— Pourquoi ne pas y croire! demanda le malade, dont la subtilité d'organe, comme du reste chez tous les malades, découvrait les moindres mouvemens de l'âme sous les expressions; et la voix de lady Glenmour avait inquiété sa perspicacité. — Pourquoi ne pas y croire? répéta-t-il.

— Tancrède a raison; pourquoi ne pas croire à un pari? Plus les paris sont incroyables, moins ils le sont. Le mien s'est engagé hier au moment où je pensais le moins à vous quitter.

— A quoi tiennent les résidences, dit lady Glenmour, atterrée mais souriante.

— Dites plutôt à quoi tiennent les affections, dit Patrick, et c'est ce qu'avait voulu dire lady Glenmour.

— Docteur! se récria chaleureusement le faux sir Archibald Caskil, je ne change pas mes affections, puisque je les emporte avec moi.

— Merci pour tout le monde, dit ironiquement le docteur Patrick.

— A propos, reprit sir Archibald Caskil, si je ne reviens pas, car on meurt aussi en voyage et l'on meurt beaucoup en Chine, où je puis mourir, quoique je compte n'y rester que vingt-quatre heures en tout, veuillez exprimer mes profonds regrets à lord Glenmour de ne l'avoir pas attendu, et distribuer aux domestiques du château tout ce que j'aurai laissé ici.

— Tenez, sir Caskil, c'est une véritable plaisanterie que votre voyage en Chine, dit à son tour le docteur Patrick qui voulait encore douter de son bonheur et le maniait en tous sens comme une pièce d'or, pour être sûr qu'il n'était pas faux.

— Si lord Black contre lequel je parie veut que ce soit une plaisanterie, il perdra deux cent cinquante mille francs de dédit.

— Mais en si peu de temps aller en Chine?...

— C'est fort peu de temps, en effet, docteur, et si peu de temps qu'un retard de douze heures, pris sur le temps qui m'est accordé pour faire mon voyage, ferait gagner le pari à mon adversaire. Ainsi sur un voyage si prodigieusement long, il ne faut pas que plus de douze heures, de douze heures seulement! soient négligées.

— Vous perdrez votre pari, dit lady Glenmour, pour dire quelque chose.

— Et moi qui comptais si bien, milady, sur vos bons encouragemens!

— Encourage-t-on l'impossible?

— C'est l'impossible qu'il faut encourager, milady. Le possible n'a pas besoin d'encouragemens.

Le regard ferme et insinuant du faux sir Archibald Caskil n'avait jamais été aussi passionné que dans ce moment; celui de lady Glenmour fut obligé d'errer vaguement au hasard autour de l'appartement.

— Eh bien! nous penserons à vous... n'est-ce pas, Tancrède? reprit-elle en jetant son attention sur le jeune malade, complétement oublié depuis quelques minutes.

Tancrède ne répondit pas.

— Et nous prierons pour vous... sir Caskil, ajouta-t-elle afin de mettre aussi la religion en cause avec son cœur.

— Vous êtes trop généreuse, milady; mais on ne l'est jamais trop avec ceux qu'on ne doit peut-être jamais plus revoir.

— Jamais! sir Caskil.

Que lady Glenmour eût bien mieux fait de se taire!

— On leur donne une fois pour toujours, milady. Oh! oui, reprit sir Caskil d'un ton presque pathétique qui fit d'autant plus d'effet qu'il l'employait rarement; je tiens singulièrement à vos prières, milady. Voyez si j'y tiens! Le temps que je suis si heureux de vous donner en ce moment est pris, depuis ce soir six heures qu'a commencé mon pari avec lord Black, sur les cent quarante-quatre mille minutes qui me sont accordées pour mon voyage. Je n'ai à perdre que douze heures... je vous l'ai dit...

— Et vous en avez déjà perdu trois! Partez, sir Caskil, quittez-nous!

— Oui, partez, disait aussi en lui-même le docteur aveugle.

— Non, milady, répondit sir Archibald Caskil avec une lenteur qui était du meilleur goût après ce qu'il venait de dire, mais désespérante pour sir Patrick; je ne mettrai aucune hâte à vous quitter, dussé-je, par ce temps passé près de vous, perdre mon pari. J'ai auparavant une grâce à solliciter de vous, ajouta-t-il sans embarras, mais comme s'il eût été véritablement et profondément ému, lui!

Et le docteur pensa:

— Que va-t-il encore demander?

— Une grâce, sir Caskil! et que désirez-vous que je puisse vous accorder, à vous, l'ami de lord Glenmour?

— Une grâce bien hardie, peut-être.

— Je suis sûre que la hardiesse, de la part d'un gentilhomme comme vous, n'en exclut pas la possibilité; voyons cette grâce.

— Milady, je vous demande la faveur de vous emmener avec moi en Chine.

Sir Patrick éclata de rire en entendant cette proposition, en effet, bien hardie. — Bouffon, jusqu'au bout, pensa-t-il.

Tancrède s'était brusquement levé sur son séant; il croyait rêver.

LA VÉRITABLE COMÉDIE HUMAINE.

— Je demande la faveur non de vous emmener, vous, en Chine, dit sir Archibald Caskil, mais un autre vous-même, votre portrait, celui qui est en ce moment suspendu à votre cou. Vous êtes, continua-t-il du ton bonhomme qu'il savait prendre si à propos, la digne femme de mon meilleur ami, d'un ami excellent, noble marin comme je suis loyal négociant. Il me serait doux de regarder quelquefois en voyage les traits de la compagne de celui qui m'est, qui me sera toujours si cher. Au retour, je vous rendrais fidèlement ce portrait, si vous l'exigez.

— Le voici, dit lady Glenmour; je vous le donne, acheva-t-elle d'une voix aussi tremblante que sa main, au nom de notre ami commun, de mon mari...

— A qui je vous prie de remettre le mien, ajouta sir Archibald Caskil en remettant à lady Glenmour une miniature enfermée dans un cercle d'or et de diamans.

Tancrède suivait d'un regard ardent et inquiet cet échange inopiné de portraits.

Que sir Archibald Caskil était long à s'en aller pour le docteur! — Maintenant, s'écria le faux Archibald Caskil, redevenu le négociant du Cap, bon souvenir au docteur Patrick, bon souvenir au valeureux Tancrède, bon souvenir de la part de l'honnête voyageur à milady! Et contrairement à sa très familière habitude d'embrasser lady Glenmour, il lui dit adieu sans l'embrasser. Il ajouta:

— Je ne vous reverrai plus que dans six mois, ou je vous reverrai cette nuit, mais avec deux cent cinquante mille francs de plus dans mon portefeuille... ou bien, jamais! Adieu! adieu! adieu!

— Que Dieu t'accompagne, et que le diable t'emporte, murmura Patrick; mais, pars donc!

On le croyait déjà au bas de l'escalier; il rentra aussitôt pour aller vers Maracaïbo étendu aux pieds de sa maîtresse depuis le commencement de la soirée. L'ayant poussé du pied, le singe se réveilla en sursaut et fixa sur lui ses yeux assoupis, mornes et de mauvaise humeur.

— Monsieur Maracaïbo, j'avais oublié en partant, lui dit sir Archibald Caskil, de vous faire mes adieux; j'accours en galant homme réparer mes torts. Mettez ceux-là avec les autres et soyez assez indulgent pour les excuser tous et les oublier. Je vous ai souvent raillé et battu, monsieur Maracaïbo, mais j'ai toujours conservé pour vous au fond de l'âme une estime profonde que n'ont jamais diminuée les corrections que vous avez reçues de ma main.

Cette allocution dont le sens littéral échappait complétement à Maracaïbo le frappa par l'appropriation directe que parut en faire à son individu le faux sir Archibald Caskil, qu'il n'aimait guère, on le sait, et par le rire bouffon qu'elle excita chez lady Glenmour, malgré sa tristesse, chez le docteur Patrick et Tancrède.

Les singes sont de la nature des journalistes; ils veulent avoir le droit de railler tout le monde, mais ils souffrent horriblement si on les raille.

Trop faible, il le sentait, pour se venger de son ennemi, Maracaïbo se contenta dans sa rage concentrée de lui lancer de travers un de ces regards terribles et résignés qu'envoient les esclaves noirs à leurs maîtres qui les ont brisés sous le bâton. Un œil accuse la douleur, l'autre promet le poison. Ils se taisent pourtant. Maracaïbo se tut.

Ainsi, fidèle jusqu'au bout à son caractère ou plutôt au caractère qu'il s'était donné, le faux sir Archibad Caskil marquait son départ du château de lady Glenmour par une gros-

se bouffonnerie, de même qu'il avait signalé son arrivée par ses bruyantes excentricités.

Il dit encore une vingtième fois adieu à ses amis qui, après son départ, cette fois définitif, gardèrent pendant une heure un silence différemment expressif dans l'appartement dont il sortait.

Dans le cœur du docteur Patrick se murmurait cette prière :

« Je vous remercie, mon Seigneur et mon Dieu, d'avoir » éloigné ce jeune homme, qui depuis son arrivée ici m'a sans » cesse inquiété pour le repos de la femme de mon noble ami. » Grâces vous soient rendues, Seigneur, maintenant et dans » l'éternité. Amen ! amen ! amen ! »

A dix heures, le docteur Patrick, jugeant le malade endormi, se leva sans bruit pour aller se coucher. Il assura lady Glenmour que si le délire ne survenait pas, il considérait Tancrède comme à peu près guéri, mais que si, au contraire, le délire, à ce point délicat de la convalescence, se montrait encore, le symptôme était des plus fâcheux. Rien ne pouvait plus répondre de lui, excepté le hasard, ce président-né de toutes les facultés de médecine.

Il espérait bien qu'il n'en serait pas ainsi : ce sommeil tranquille du malade dénotait un mieux absolu.

Après avoir baisé avec un attendrissement profond la main de lady Glenmour, qui n'avait rien entendu ni rien senti, le docteur Patrick se retira.

Lady Glenmour resta seule avec Tancrède, dont le visage était caché derrière un des pans du rideau du lit.

Sa poitrine alors se dégagea, les cordes de son cerveau se détendirent, et la lutte devint libre entre elle et elle. Elle ne s'avoua rien, elle affronta tout. La clarté se fit dans son âme, non celle du soleil ; mais la clarté discrète des amours souffrantes, celle des étoiles.

D'un côté, elle se vit abandonnée, trahie, jouée par son mari, dont le silence—il durait depuis plus de deux mois—ne prouvait pas autre chose ; de l'autre, elle se sentit avec honte, mais avec sincérité, malheureuse, désolée, du départ de cet étrange ami de son mari, dont la présence au château avait été pour elle comme une brillante résurrection. Lord Glenmour, elle en avait la ferme conviction, ne reviendrait plus ; de pareils hommes, élégans, froids, résolus, ont de ces déterminations romanesques comme leur vie ; le roman est leur histoire.

Il l'avait épousée par défi, il la quittait comme on quitte le jeu après un pari gagné. Point de pitié ; de la galanterie froidement exquise un instant, mais enfin la rupture que rien n'annonçait mieux que son silence obstiné, que son absence absolue comme la mort.

«—S'il l'eût voulu pourtant ! pensait-elle, s'il l'eût voulu, il se serait fait aimer. Il a préféré m'honorer de son indifférence ! » Et lady Glenmour se trouvait, après ce triste parallèle entre deux hommes, assise et perdue au milieu de deux vides. Celui-ci ne venait pas, celui-là ne reviendrait plus. L'un l'avait oubliée ; pourrait-elle oublier l'autre ? Elle le voudrait ! Mais comme elle est distraite, agitée !

Jamais elle n'a ressenti de pareille crainte : sa main droite s'est posée involontairement sur son cœur. Dans cette attitude, elle se laisse conduire par sa pensée sur les pas de sir Archibald Caskil, de ce jeune homme qui lui avait dit en riant, mais que d'autorité dans ce sourire ! qu'il voulait l'emmener avec lui. Que ne l'a-t-il emmenée ? Puissance inouïe de l'imagination chez les femmes qui ne l'ont pas encore fatiguée ! Elle suivait pas à pas, elle croyait accompagner réellement sir Archibald Caskil dans son lointain voyage. Elle appuyait son bras confiant sur le bras de fer de ce jeune homme d'un si heureux caractère, et elle allait, la joie, la confiance dans l'âme, partout où il lui plaisait d'aller.

Il était pour elle le contraire de l'uniformité accablante, de la monotonie mortelle dont elle avait eu tant à souffrir avant de le connaître ; il était le bruit qui éveille, le mouvement qui secoue, le naturel dont on a tant besoin, la force, la franchise, la santé, la joie, la gaîté. Avec lui elle écoutait la tempête qui se brise à la proue du vaisseau, elle prenait un repas de hasard dans une auberge, elle galopait à ses côtés, dans son regard elle mettait le sien, dans sa force musculaire sa faiblesse, dans ses bras puissans son corps frêle, gracieux et soumis.

— J'entends pleurer, s'interrompit-elle tout-à-coup au milieu de sa rêverie poursuivie à la lueur douteuse de la lampe de nuit ; et elle tira brusquement le rideau qui lui cachait la figure du jeune malade.

— Vous ne dormez pas, il me semble, Tancrède ? Des pleurs ! vous pleurez !

Le visage convalescent de Tancrède était ruisselant de larmes.

— Qu'avez-vous ? vous souffrez ! Oh ! mon Dieu ! mais qu'avez-vous ? répondez-moi...

Tancrède lui répondit par un éclat de rire qui la fit frissonner.

— Oh ! mon Dieu ! le voilà dans le délire, s'écria-t-elle ; il est perdu ; le docteur Patrick l'a dit...

— Milord... venez ; approchez, milord... j'ai à vous parler tout bas... si bas, que je ne voudrais pas m'entendre moi-même... murmurait Tancrède dans une fiévreuse agitation, et en passant ses deux mains sur son front en sueur... Et il se mit une seconde fois à pousser un éclat de rire frénétique.

— Mon ami, parlez-moi... Mais cessez ce rire qui m'alarme...

— Vous saurez donc, milord, dit Tancrède d'une voix faible et étouffée, — et il s'était placé sur son séant, — que je suis un jeune homme faux, sans honneur, indigne d'habiter chez vous, qui avez été mon protecteur, qui êtes mon soutien...

— Oh ! pourquoi dites-vous cela, Tancrède ? Revenez à vous. Vous ne parlez pas à lord Glenmour, qui est absent, et auquel vous n'avez fait aucun mal... je vous le jure...

— Je vous ai fait du mal, milord... Ordonnez qu'on me fusille à la proue de votre vaisseau... Mon crime, le voici : j'aime votre femme !... Oui, votre femme !

— Silence ! dit lady Glenmour en retournant la tête et en tirant ensuite le rideau sur elle, pour que la voix de Tancrède ne sortît pas de l'alcôve... silence !

— Je l'aime ; milord, depuis que je l'ai vue.

— Il m'aimait ! pensa lady Glenmour... Mais, Tancrède, c'est moi qui suis là, qui vous écoute, ajouta-t-elle, et non lord Glenmour... Mais son égarement l'empêche de me voir.. Il m'aimait !

— Quand vous êtes parti, milord, reprit Tancrède, dont les yeux étaient toujours fermés, au lieu de regretter votre départ, je m'en suis lâchement réjoui. Quelle sauvage ingratitude !!... Et pendant votre absence, loin de veiller sur le précieux, sur l'inestimable trésor que vous m'avez confié en partant, je l'ai désiré de toutes les forces de mon âme... Jetez-moi sans pitié à la mer, milord, avec deux boulets de quarante-huit aux pieds et au cou...

Tancrède s'arrêta un instant comme pour permettre aux larmes, qui gonflaient ses paupières, de couler. — Avec son mouchoir, lady Glenmour les séchait doucement, oubliant elle-même qu'elle en répandait goutte à goutte sur l'oreiller du pauvre Tancrède, qui reprit :

— Car votre femme est belle, milord, mais belle à épouvanter ma raison, à désoler ma jeunesse, à me faire oublier les plus purs sentimens de la reconnaissance que je vous dois... Oui, milord, j'aime ma faute quelque grave qu'elle soit ! Je ne veux pas y renoncer par tous les anges du paradis et tous les démons de l'enfer !... Vous êtes averti, milord, faites votre devoir... j'ai fait le mien.

Oh ! comme le cœur de lady Glenmour frappait avec une violence sourde contre sa poitrine en présence de cette explosion qui jetait de si redoutables lueurs dans son âme. Tancrède s'accusait de trahir lord Glenmour parce qu'il aimait sa femme, et elle, lady Glenmour, que dirait-elle ? L'amour de cet enfant racontait le sien.

Ces reproches qu'il s'adressait, ne pouvait-elle pas se les adresser aussi à elle-même ?—Malheureuse ! j'aime donc, moi aussi, pensa-t-elle ; et cette pensée lui indiqua sur-le-champ la seule vengeance qu'elle eût à tirer de son mari, qui l'expo

sait au malheur de ne plus l'aimer, et la seule conduite qu'elle eût à suivre pour ne pas le faire rougir de lui avoir donné son nom à défaut de son amour. « J'aime, se répéta-t-elle, mais, comme cet enfant, je ferai aussi mon devoir. La rei ne recevra la lettre qu'elle me remit le jour de mon mariage avec lord Glenmour, et par sa volonté souveraine, ce mariage ne sera plus : je rentrerai dans ma famille, et cela dans huit jours, le temps d'envoyer ma lettre et d'avoir la réponse. »

— Mais, reprit Tancrède d'un accent encore plus pénétré et plus plaintif, rassurez-vous, milord, rassurez vous doublement ; cet amour me tue, il me tue bien plus que la formidable chute que j'ai faite pour elle, pour lady Glenmour, pour être un instant remarqué d'elle !... Vous n'avez pas de vengeance à tirer de moi : le hasard vous a devancé : je vais mourir...

— Mais, Tancrède, s'écria lady Glenmour désespérée de l'effrayante durée de cette aberration, vous vous exaltez au point d'en mourir... c'est votre exaltation qui vous tue... Lord Glenmour n'est pas là... oh ! heureusement, ajouta-telle à voix basse... c'est moi qui vous écoute... moi sa femme... moi que vous aimez... que vous ne devez pas aimer... que personne n'a le droit d'aimer... entendez-vous? ajouta-t-elle en pressant sur elle toute frémissante d'étonnement, de peur, de dignité, de honte et d'attendrissement le jeune malade d'amour.

— Je vous ai dit, milord...

— Son erreur ne cessera donc pas ! qu'elle est longue !

— Que vous étiez vengé doublement, car je meurs et votre femme ne m'aime pas.

Lady Glenmour fut encore plus émue.

— Mais... que vais-je lui dire?... Il ne m'entend pas !

— Elle en aime un autre, continua Tancrède dans un nouvel accès de rire frénétique.

— Taisez-vous, Tancrède, dit à haute voix lady Glenmour... Mais il ne m'entend pas, se reprit-elle avec ce double sentiment de terreur et de confiance ; il ne m'entend pas !

— Elle en aime un autre, et ce n'est pas vous ; c'est..

D'un mouvement nerveux, irrésistible, lady Glenmour appliqua son mouchoir sur la bouche de Tancrède ; mais comprenant non moins soudainement le danger de son action, même avec quelqu'un qui n'avait pas la conscience de ses révélations, elle le retira vite, et Tancrède acheva sa redoutable phrase.

— Celui qu'elle aime, c'est sir Archibald Caskil.

— Oh ! Tancrède ! vous n'avez pas dit cela ! Ne dites pas cela !

— Elle aime sir Archibald Caskil, votre ami, un faux ami comme moi, contre lequel je ne l'ai défendue que pour la garder.

Affaibli par tout ce qu'il venait de dire, Tancrède allait s'affaisser sur l'oreiller, lady Glenmour le retint autour de son bras gauche ; et alors son visage enflammé et celui de Tancrède furent si rapprochés, qu'ils se touchaient presque par le front.

D'un souffle mourant, il continua à murmurer sur le bras de lady Glenmour :

— Depuis le jour où cet homme maudit a mis le pied chez vous, je l'ai haï pour vous et pour moi... et lady Glenmour l'a aimé !...

— Non ! oh non ! vous dis-je, Tancrède.

— Elle ne se plaît qu'avec lui ; il fait le bonheur de sa solitude...

— Mais il n'est plus au château, il n'est plus ici, il est parti, vous le savez, disait lady Glenmour sur les lèvres de Tancrède, comme si celui-ci pouvait l'entendre.

— Ils vont toujours ensemble à Paris...

— Sa jalousie vient de là, pensa lady Glenmour ; de nos voyages... Il a tout vu...

— Ainsi, milord, cet homme qui est l'ennemi de votre bonheur, elle l'aime plus que moi, plus que vous...

— Oh ! non ! cela n'est pas !. . appuya lady Glenmour effarée et entr'ouvrant le rideau pour s'assurer que personne n'écoutait.

— Et voilà pourquoi je meurs, milord... C'est ce qui me tue ; la jalousie ..

— Tancrède ! s'écria lady Glenmour, ne mourez pas ! Car ce n'est pas lui que j'aime, je vous l'atteste, je vous l'affirme ..

Comment ne pas la croire? lady Glenmour pleurait sur le cou de Tancrède.

— Oui, voilà pourquoi je meurs...

— Non, vous ne mourrez pas, mon ami... je ne le veux pas...

Tancrède laissa tomber sa tête défaillante sur l'épaule charmante de lady Glenmour...

— Non, vous ne mourrez pas, car c'est vous que j'aime... Oui, c'est vous !...

Tancrède ne fit plus aucun mouvement.

— Mon Dieu ! il va mourir !...

— C'est moi qu'elle aime, murmura-t-il d'une voix si petite et si faible que lady Glenmour, dont la bouche effleurait la joue de Tancrède, l'entendit à peine.

— Oui ! c'est vous ! vivez donc ! vivez ! ne songez plus à sir Archibald Caskil, il n'est plus là ; je vous le répète, il est parti... parti pour toujours... pour toujours, vous dis-je. Oui, je vous aime, vivez, Tancrède !

Tancrède ne remuait pas.

Elle le baisa alors au front et sur les yeux en lui répétant :

— Oui, pauvre et cher enfant, je t'aime !

Tancrède ouvrit alors doucement les yeux.

— Il rêvait ! s'écria-t-elle. O bonheur !

Au bout de quelques minutes :

— Que faites-vous là, milady? demanda Tancrède dans un long étonnement.

— Je... je relevais votre oreiller, mon ami... votre sommeil était si agité !... J'ai craint... il m'a semblé...

— Oh ! merci, milady... mais quel mauvais rêve j'ai fait !... On me fusillait à la proue d'un vaisseau...

— Je suis sauvée, se dit intérieurement dans la joie troublée de son âme lady Glenmour... Son délire est passé... Il ne se souvient plus de rien... de rien...

— Mais je me sens mieux... je suis même très bien... milady, ajouta Tancrède en prenant dans ses deux mains langoureuses les deux mains de lady Glenmour. Que de grâces je vous dois, milady !

— Et pourquoi, Tancrède?

— Pour m'avoir veillé si longtemps... mais vous aurez hâté ma guérison.

— Plaise au ciel !

Lady Glenmour retira vite ses mains, que tenait encore Tancrède. Paquerette entrait pour veiller à son tour le jeune malade. Minuit sonnait à l'horloge du château.

— Il ne se souvient de rien, pensa encore lady Glenmour en se retirant.

Ici le chevalier De Profundis s'arrêta et abaissa la tête sur sa poitrine ; en la relevant, il dit au marquis de Saint-Luc :

— Quelle comédie que l'âme humaine !

— D'où naît chez vous en ce moment, demanda le marquis de Saint-Luc, cette réflexion si décourageante?

— Voici d'où elle naît. Tancrède n'avait pas eu un seul instant le délire pendant cette nuit, pendant cette veillée de passion, d'aveu et de larmes.

— En vérité, chevalier?

— Il avait tout simplement simulé le délire pour avoir le courage, et le moyen était admirablement imaginé, de dire à lady Glenmour son amour et les tourmens de sa jalousie ; il avait feint cet égarement d'esprit pour savoir d'elle s'il était aimé. Et la conclusion est qu'il croyait l'être !

De son côté, lady Glenmour touchée, effrayée de cette passion qui allait la compromettre si elle la repoussait, qui causerait la mort d'un enfant qu'elle chérissait comme enfant, n'avait pas eu d'autre moyen pour se sauver que de dire à Tancrède qu'elle l'aimait.

Elle était convaincue d'ailleurs qu'il avait eu véritablement le délire, et que, par conséquent, il ne gardait plus trace

dans sa mémoire de ce qu'il avait dit et de ce qu'elle lui avait répondu.

Ce que lady Glenmour avait dit à Tancrède, ce faux aveu de son amour pour lui, tandis que son âme s'attachait aux pas du comte de Mador, lui avait causé une ivresse indicible, presque extravagante, pareille à celle qu'aurait produite en lui dans son état de convalescence un verre de vin de Champagne. Aussi, dès que Paquerette se fut assise près du lit, à la place de lady Glenmour, il lui dit en lui prenant les mains avec transport :

— Paquerette, avant de m'endormir, je sens que je n'ai plus qu'un sommeil à goûter pour recouvrer tout-à fait la santé; voulez-vous que je vous apprenne ce qu'est le bonheur .. mais le vrai, le seul bonheur?

— Je veux bien, monsieur Tancrède.

— Ce n'est pas une belle tempête sur l'océan indien.

— Je le crois sans peine.

— Ce n'est pas un grand combat acharné de vaisseau à vaisseau, proue à proue.

— Mais je ne le suppose pas non plus.

— Ce n'est pas de recevoir l'épée d'amiral, au bruit de cent vingt bouches à feu, au nom de la reine d'Angleterre.

— Cependant...

— Non, ce n'est pas là le bonheur : le bonheur, Paquerette, pour un jeune homme, c'est d'aimer et d'être malade.

— Et quand on n'est pas un jeune homme, mais une jeune fille, qu'est-ce donc alors que le bonheur?

— Ah! je le sais un peu moins, Paquerette.

— Je le sais, moi... c'est d'aimer et de mourir.

Tancrède, qui aimait trop pour n'être pas égoïste, ne s'arrêta pas plus aux paroles de Paquerette qu'il ne chercha à lire sur son visage l'expression de la pensée qui les lui inspirait.

Qu'il l'aurait trouvée changée! Chez les jeunes personnes qui s'en vont d'amour comme Paquerette, on dirait que le corps suit l'âme qui rebrousse chemin et l'attire à elle, toujours, toujours, jusqu'au moment où elle s'envole et laisse le corps au bord du fossé. Les yeux, la bouche suave, la poitrine élégante de Paquerette se retiraient sans rien perdre pourtant de leur charme virginal ni de leur finesse. Ils s'éloignaient, ils ne se flétrissaient pas. Par moment elle en était plus belle; la fièvre ardente qui la minait jetait dans ses yeux des lueurs d'inspirée; elle avait des illuminations de regard à défier les plus radieuses peintures de martyre. Que la vie allait vite dans ces momens-là chez elle! Tout brûlait, et l'incendie montrait ses flammes derrière la transparence de la peau et l'émail des yeux. Une heure après, tout était cendre au dedans et pâleur au dehors.

Que c'était charmant, ironique et triste à la fois! L'amour qui voulait vivre, était veillé par l'amour qui voulait mourir. Quel était le plus trompé des deux?

Vers dix heures du matin environ, le docteur Patrick entra à pas rapides dans la chambre de Tancrède, où se trouvait encore Paquerette, qui avait veillé le malade pendant la seconde moitié de la nuit, et lady Glenmour, plus défaite, plus brisée que si elle eût passé trois longues nuits de suite au bal.

La lettre à la reine était déjà envoyée.

L'accomplissement de cette grande détermination l'avait laissée pâle et inerte comme la mort d'un père ou d'un enfant.

— J'apporte la bonne nouvelle! s'écria le docteur à son entrée.

Il tenait une lettre à la main, qu'il élevait au-dessus de sa tête.

— Quoi donc? demanda le premier le malade d'un son de voix qui rassura pleinement Patrick.

Paquerette sentit quelque chose de froid lui couler autour du cœur.

Lady Glenmour eut un étonnement de complaisance sur son visage macéré.

— Oui, la bonne nouvelle, reprit le docteur; une lettre de lord Glenmour pour vous, milady.

— De lord Glenmour! s'écrièrent à la fois trois voix bien différentes.

Si aucune des expressions peintes sur les traits attentifs des trois personnes réunies dans l'appartement n'était visible pour le docteur, il supposa du moins avec son ordinaire sagacité ce qui se passait en elles, ayant le secret de toutes les trois. Quel silence autour de quel drame de famille! réfléchissait il.

Il faut le dire, il se réjouissait d'avance, il s'épanouissait de bonheur, à la pensée de tout ce que lady Glenmour allait apprendre de mauvais sur ce sir Archibald Caskil de la bouche de lord Glenmour lui-même. Elle allait voir comment il était sans doute traité dans cette lettre, et si elle aurait jamais lieu de regretter son départ.

Toutes les prévisions du docteur, ses premiers doutes, ses longues méfiances, ses craintes, ses certitudes sur le caractère de ce jeune homme trouveraient une éclatante justification, pensait le docteur en lui-même, dans cette lettre si longtemps attendue.

L'heure du triomphe s'était bien fait désirer, mais elle sonnait.

Lady Glenmour décacheta la lettre de son mari.

LA LETTRE.

Lady Glenmour sachant causer un grand plaisir à tout le monde, résolut de lire à haute voix la lettre de son mari; mais que sa voix était faible et contrainte!

« Milady,

» Deux mois et demi sans vous écrire! quel oubli impar- » donnable! quelle légèreté et quelle ingratitude! vous êtes- » vous écriée sans doute. J'ai hâte de me justifier.

» Comment vous aurais-je écrit plus tôt? Dès mon arrivée » à Londres, j'ai trouvé en descendant à l'hôtel, l'ordre de » l'Amirauté de partir sur-le-champ pour Plymouth avec une » mission, libre ensuite à moi, ajoutait cet ordre, de jouir » immédiatement de la prolongation de congé que j'étais venu » solliciter.

» Rien au monde, au premier abord, ne paraissait plus » conforme à mes vœux : j'arrivais à Plymouth, j'y remplis- » sais ma mission; je regagnais aussitôt la France. Quoi de » plus facile, me disais-je; sans doute, vous vous le dites » aussi. Erreur de votre part comme de la mienne. J'arrive » à Plymouth; ma tâche officielle terminée, je me dispose à » quitter ce port, mais au même instant un autre ordre éma- » né encore de l'Amirauté m'envoie dans un autre port, tou- » jours avec la promesse que j'entrerai en jouissance de la » prolongation de mon congé quand ma mission sera rem- » plie. J'obéis, mais le croirez-vous? l'accident de Londres » et de Plymouth se reproduit une troisième fois; il se re- » produit une quatrième, une vingtième fois. Toujours des » missions, toujours la même promesse retardée dans son » exécution par une mission nouvelle. Ce phénomène a duré » deux mois et demi : j'avais fini par croire, milady, que j'é- » tais sous la mauvaise influence de quelque enchanteur qui » tenait, je ne devine pas dans quel but, à me priver indéfi- » niment et peut-être pour toujours de vous revoir ainsi que » ceux que j'aime. »

A cet endroit de la lecture, le docteur Patrick s'agita tout-à-coup d'une façon si expressive, que lady Glenmour, involontairement aussi, s'arrêta interdite et gênée. Il fut obligé de lui dire :

— Continuez, milady; pardon de vous avoir interrompue.

« Le seul résultat heureux de ces ennuyeux voyages, c'est » à vous que je le dois. Le hasard m'a fait rencontrer dans » un hôtel de Plymouth le fournisseur des modes de la rei- » ne. En causant avec lui, j'ai su qu'elles seraient les robes » et les dentelles qui seront portées cet hiver par Sa Majes- » té. Aussitôt, je lui ai acheté pour vous les mêmes tissus et » les mêmes broderies, en sorte, milady, que vous serez cet

» hiver exactement parée comme la reine d'Angleterre, et » que vous représenterez son goût exquis au milieu de la » société parisienne.»

— Pauvre Glenmour! pensa Patrick, allons! il la traite toujours en reine. Il ne reviendra pas de son erreur!

Sans remarquer que ce paragraphe coûtait peut-être deux cent mille francs à son mari, lady Glenmour continua :

« Grâce au ciel! l'enchantement a cessé, ou du moins est-» il suspendu, car j'ai pu enfin revenir à Londres où l'on m'a » remis vos lettres et celles du docteur Patrick.

» Dans l'audience que j'ai obtenue du premier lord de l'A-» mirauté, Sa Seigneurie, en me remerciant de mon zèle, » m'a dit de demeurer encore quinze jours à Londres, après » quoi aucun obstacle ne m'empêcherait plus de retourner » en France pour y jouir de ma prolongation de congé.

» Ainsi, dans quinze jours, milady, je serai près de vous; » c'est bien long! mais le devoir le commande, et vous ne » souffrez pas plus que moi, je vous l'assure, de ce dernier » délai.

» Puissé-je, à mon prochain retour, vous trouver en meil-» leure santé et plus satisfaite de cœur et d'esprit qu'à mon » départ pour Londres. Cela sera ainsi, n'est ce pas? »

Lady Glenmour suspendit sa lecture par un silence de méditation triste que respectèrent ceux qui l'écoutaient de toutes les puissances de leur âme.

Elle poursuivit ainsi :

« Dites à Tancrède, je vous prie, que le vaisseau du capi-» taine Hog, destiné au voyage en découvertes au cercle po-» laire, mettra à la voile dans douze jours...»

— Dans douze jours! répéta Tancrède, un voyage de six ans!... Il pensa : — Pourquoi ne suis je pas mort dans ma chute?

Chacun ne s'occupa plus en ce moment que du sort de ce pauvre jeune homme obligé de s'embarquer pendant l'hiver pour un voyage au pôle, sous les ordres du plus indigne loup de mer.

Lady Glenmour changea tout-à-coup l'expression des physionomies, en reprenant :

« Mais que Tancrède se rassure, j'ai obtenu qu'il ne serait » pas de cette expédition, à cause de l'état de sa santé en-» core chancelante.»

Un rayon de bonheur tomba sur le front du jeune convalescent.

« Je pense, continua lady Glenmour, qu'il a rempli près » de vous, pendant ma trop longue absence, l'office d'un » brave et fidèle chevalier d'honneur, ainsi qu'il s'y était en-» gagé. »

— Milord! s'écria chaleureusement Tancrède honteux de tant de générosité et comme si lord Glenmour eût été là, milord!... lady Glenmour vous dira la vérité; et puis quand vous l'aurez entendue...

— C'est bien, l'interrompit à son tour la noble lectrice... on est content de vous, Tancrède... on le dira à lord Glenmour.

Que de réflexions ne roulait pas dans sa tête l'attentif et silencieux docteur en attendant toujours qu'il fût question de sir Archibald Caskil dans cette lettre.

Et que n'attendait pas non plus la douce et tremblante Paquerette dont l'âme en peine errait autour de ce papier que tenait lady Glenmour, qui continua sa lecture.

» Le bon docteur me demande dans sa première lettre si » je connais sir Archibald Caskil, descendu chez moi d'une » façon si excentrique et dont l'excentricité a failli vous noyer » tous dans le grand canal.»

Sir Patrick poussa un : Enfin! qui fut entendu de lady Glenmour.

« — Si je connais sir Archibald Caskil! qui connaîtrais-je » si je ne le connaissais pas? Sir Archibald Caskil est bien » certainement un richissime négociant du cap de Bonne-» Espérance, et cela est aussi vrai qu'il m'a autrefois sauvé » la vie; oui, il est mon ami; oui, il est mon ami, mon grand » ami, et je le reconnais bien à ses prodigieuses extravagan-» ces dont vous vous êtes effrayés, du reste avec beaucoup » de raison, vous gens tranquilles de ce côté-ci de l'équa-» teur.

» Je vous en prie, et je vous l'ordonnerais, si j'avais quel-» ques droits sur vous, milady; retenez sir Archibald Caskil » chez moi, au château, jusqu'à mon retour; et retenez-le » par les meilleurs procédés que vous imaginerez, vous, » Tancrède, et le docteur Patrick; qu'il ait liberté entière » comme chez lui; passez-lui toutes ses folies, et quand » vous ne pourrez pas en rire, accommodez-vous en ou in-» commodez-vous-en par amitié pour moi. Je vous en sau-» rai un gré infini; ma reconnaissance ne vous manquera » pas.

» On n'a pas deux fois dans sa vie l'occasion de voir et » d'entendre un pareil ami, un ami qui vient exprès pour » moi du cap de Bonne-Espérance! Quel bonheur de le serrer » sur mon cœur à mon retour! »

Il faut renoncer à peindre la profonde stupéfaction du docteur Patrick, stupéfaction qui alla presque jusqu'à l'hébêtement, jusqu'à la pétrification, en entendant ce paragraphe si chaleureux et si concluant de la lettre de lord Glenmour.

— Je me suis trompé! se disait-il, et trompé à ce point! sur le compte de sir Archibald Caskil. Il est bien ce qu'il est: l'ami, le meilleur ami de lord Glenmour. La confusion intérieure du bon docteur le navrait pour la misère de sa propre intelligence. Il s'avouait dépourvu de tout sens d'observation, imbécile à tous les degrés, et pourtant... Mais Dieu le veut, se dit-il avec résignation, et d'ailleurs ce jeune homme, ce sir Caskil, est parti; il court vers la Chine, et que je me sois trompé ou non, il n'est plus ici.

« Ainsi donc, milady,» acheva lady Glenmour, dont la situation était fort difficile à cette dernière partie de sa lecture, « employez toutes les ressources de votre amabilité et » de votre éloquence, toutes les douceurs de votre persuasion, » en y joignant bien entendu celles de Tancrède et du bon » docteur, pour empêcher sir Caskil, dont je connais l'hu-» meur voyageuse et aventurière, de partir du château avant » mon arrivée; ne pas le trouver chez moi à mon retour! j'en » mourrais, je crois, de chagrin.»

— Tu ne mourras pas de chagrin, excellent Glenmour! s'écria quelqu'un qui avait entendu la fin de la phrase, et c'était sir Archibald Caskil lui même qui entrait.

— Vous n'êtes donc pas parti pour la Chine? s'écria le docteur qui n'aurait pas été plus étonné s'il eût tout à coup recouvré la vue, et murmura aussi Tancrède; et pas plus l'un que l'autre, ils ne prirent la peine de cacher leur désappointement.

Au milieu du cri d'étonnement et de joie qui lui échappa, lady Glenmour se dit : « Il est revenu, mais moi, je parti-» rai! »

C'est à lady Glenmour seulement que sir Caskil répondit : — Milady, hier je vous ai dit, je crois, qu'un dédit de deux cent cinquante mille francs serait payé par celui de nous deux, lord Black ou moi, qui renoncerait au pari.

— Et lord Black a renoncé à ce pari qu'il était si sûr de gagner? dit lady Glenmour, ranimée sans s'en apercevoir.

— Ce n'est pas lui qui y a renoncé, c'est moi.

— Vous, sir Caskil! vous avez préféré perdre un demi-million, quand vous paraissiez si décidé! ..

— Oui, milady, au moment de quitter la France, de m'en aller de Paris, le regret m'a saisi et j'ai reculé. J'ai payé ce dédit, mais je reste près de vous.

S'approchant ensuite de Tancrède et du docteur, dont la mine sournoise et de désagréable humeur ne lui avait pas échappé, lorsqu'il avait fait sa réapparition si peu désirée, il leur dit : — « Mais si je compte rester près de vous, messieurs, je ne puis plus rester avec vous. Je vous quitte, mes bons amis. J'ai compris qu'abuser plus longtemps de l'hospitalité serait importun. Mon homme d'affaires m'a loué un logement à Paris, et aujourd'hui je compte en prendre possession...»

— Mais cela n'est pas possible, interrompit lady Glenmour; lord Glenmour veut, dans cette lettre, que vous restiez chez nous jusqu'à son retour...

— Il ne peut demander cela...

— Il fait plus, il l'exige; et vous ne voudriez pas, par votre refus, causer autant de peine à lui qu'à nous.

— J'obéirai donc, répondit sir Caskil, qui offrit son bras à lady Glenmour pour descendre au salon; car la cloche sonnait le déjeuner.

Il reprenait tranquillement ses anciennes habitudes. Ils sortirent tous les deux, lady Glenmour et lui, de la chambre du malade.

La joie de Tancrède s'était un peu affaissée depuis ce retour inespéré.

Paquerette n'avait que cette pensée : — Pas un mot pour moi dans sa lettre; il a pourtant reçu la mienne puisqu'elle était dans celle à laquelle il répond. Il sait mon amour, maintenant. A son retour, il me chassera; mais au moins il aura su mon amour !

Avant de sortir, le docteur Patrick, qui était resté le dernier, s'approcha du lit de Tancrède et lui dit :

— Il faut que dès aujourd'hui vous ne soyez plus malade, entendez-vous ? il le faut !

Tancrède se leva, le lendemain il descendit; trois jours après il était guéri; et lorsqu'il demanda à Patrick le motif pour lequel il lui avait ordonné si impérieusement de n'être plus malade, et quelle était son arrière-pensée, le docteur lui répondit : — « Mon arrière-pensée était que vous vous portassiez bien. »

Le docteur n'attendait pas de Tancrède que sa guérison; il avait besoin de ses deux yeux de dix-sept ans; de ses deux yeux d'amoureux pour surveiller les pas, les démarches, les actions de sir Caskil, toujours véhémentement suspect dans son esprit, malgré la lettre si rassurante de lord Glenmour. Par la réflexion, il se démontrait que ce sir Caskil, qu'avait connu lord Glenmour, pourrait bien ne plus être le même homme. On change de caractère comme de visage, avec les années. A tout hasard, il s'en tiendrait à son opinion défavorable sur lui; le pari de deux cent cinquante mille francs, le voyage en Chine, le retour au château, n'étaient pas propres à la modifier. Jusqu'au retour de lord Glenmour, qu'il désirait plus instamment que jamais, il ne renonçait pas à épier la conduite de cet excellent ami de la maison.

Il se disait avec raison que si ce faux prétexte de voyage en Chine était un moyen, le retour au château ne pouvait manquer d'avoir un but. Ce but, le docteur ne se le dissimulait pas maintenant, était la séduction de lady Glenmour, qu'il jugeait beaucoup plus à plaindre qu'à blâmer de ne pas résister davantage au charme particulier qu'elle ressentait en la compagnie de sir Caskil.

Ce surcroît d'attention de la part du docteur amena pour lui, quelques jours après la réinstallation au château du comte de Madoc, une découverte, dont il s'effraya beaucoup plus que de tous les événemens antérieurs; il va en être question.

Malheureusement, il n'était pas en position de conjurer le danger avec toute l'énergie nécessaire; d'abord parce que étant aveugle il ne pouvait agir lui-même; ensuite, parce qu'en se confiant sans réserve à Tancrède, il ouvrait à ce jeune homme, trop passionné pour se conduire avec adresse, un champ illimité d'imprudences, de coups de tête et de folies; enfin, parce que lady Glenmour n'était ni sa femme, ni sa fille, et que les mœurs anglaises, promptes à s'effaroucher, sont loin d'admettre, comme les nôtres, les avertissemens à demi-mots et les conseils officieux.

Il fallut donc que le docteur parât ce grand et imminent danger sans parler, sans agir, sans y voir.

Un espoir lui restait pourtant, c'est que l'on touchait au moment de quitter Ville-d'Avray, et qu'à Paris sir Caskil ne demeurerait pas sans doute avec eux.

Le faux sir Caskil allait plus souvent à Paris depuis sa fameuse gageure manquée, non pas comme auparavant avec lady Glenmour, mais seul. Il rentrait toujours fort tard. Le docteur Patrick, doué comme tous les aveugles d'une ouïe très fine, l'entendait rentrer à minuit, une heure, deux heures. Le lendemain, quand lady Glenmour, que ces absences préoccupaient beaucoup lui disait : « Que vous rentrez tard, sir Caskil ! — Oh ! ne m'en parlez pas, répondait-il; mes correspondans absorbent le meilleur de mon temps, — puisqu'il est passé loin de vous, — pour me parler d'affaires et de marchandises. Il est vrai que je médite avec eux une opération industrielle qui fera du bruit dans le monde; j'espère qu'elle réussira. »

L'état moral de lady Glenmour était singulier, presque incompréhensible depuis ce qui s'était passé, depuis ce qu'elle avait appris sur son mari, la fuyant avec la double rapidité des chevaux de poste et de l'oubli, depuis la lettre qu'elle avait envoyée à la reine pour obtenir la rupture de son mariage, depuis la propre révélation à elle-même de son amour pour sir Caskil.

Au lieu de s'enfermer et d'attendre dans l'isolement la réponse de la reine qui ne manquerait pas de contenir une déclaration de divorce, elle s'abandonnait sans réserve à l'attraction bruyante de sir Caskil. Elle avait doublé la liberté qu'elle lui avait accordée auprès d'elle. Il était l'homme de tous les instans. Licence sans exemple en Angleterre, il fumait en lui parlant; il fumait en se promenant avec elle. Et quand le docteur Patrick pouvait ne pas s'en douter, elle roulait très prestement du tabac dans du papier fin, et s'en composait un cigare qu'elle fumait en compagnie du meilleur ami de son mari. On mêlait le rire, la fumée; lady Glenmour savait jouer au billard depuis l'arrivée de sir Archibald Caskil; elle jouait des heures entières, et tout cela malgré le déplaisir écrit sur le visage du docteur qui la quittait le moins possible. « Métier rude, métier fatigant ! se disait-il; lord Glenmour, revenez vite ou ne revenez plus. »

La conduite de lady Glenmour n'eût pas étonné celui qui eût été dans le secret de sa pensée.

Elle touchait au moment de rentrer dans sa famille, la plus sombre et la plus puritaine des familles anglaises; elle n'attendait pour cela que la réponse de la reine qui assurément ne tarderait pas. C'était un deuil pour toute sa vie qu'elle se préparait, elle le savait. Elle voulait s'étourdir jusqu'à ce moment avec la présence du seul homme dont l'humeur ronde, les manières franches et la verve exubérante l'avaient arrachée à un état de langueur qui l'aurait conduite à la mort. En lui se trouvaient à ses yeux un sauveur, un ami, une distraction perpétuelle, un miracle.

Elle jouait sans crainte avec une passion, quoiqu'elle sût fort bien comment il fallait la nommer depuis le délire de Tancrède, mais une passion que la force des choses allait briser, anéantir. Elle se donnait avec exagération de la liberté comme on donne du poulet et du vin de Bordeaux aux condamnés à mort. Dans dix jours elle n'existerait pour plus rien de ce qu'elle voyait autour d'elle.

Naturellement de l'hypocrisie se mêlait à cette gaîté trop excessive pour être entièrement vraie. S'il y avait du vrai, il y avait aussi de l'étourdissement. Ces deux élémens produisaient en elle un vertige heureux et triste à la fois, comme celui de l'opium. Elle sentait parfaitement qu'elle n'habitait pas les palais qui montaient du fond de son imagination.

Il lui semblait par momens qu'une voix plus forte que la conviction, plus vraie que la vérité, lui disait au cœur : « Tout ce qui vous paraît être n'est pas; votre mari vous aime » et sir Caskil est un mensonge. » Que de fois les femmes, même les plus passionnées, entendent ce cri qui vient traverser leur ciel tout parfumé d'un bonheur adultère.

Si Tancrède ne se montrait pas aussi sérieusement jaloux qu'auparavant des assiduités de sir Caskil, quoiqu'il eût encore ses angoisses poignantes et ses tempêtes, c'est qu'il était convaincu, depuis la nuit de son feint délire, que lady Glenmour l'aimait autant qu'il l'aimait, et qu'elle ne prodiguait tant de preuves d'intérêt à ce grossier sir Caskil, fermier du cap de Bonne-Espérance, qu'afin de mieux cacher à tous les yeux la passion sincère qu'elle avait pour lui, heureux Tancrède !

Quoi qu'il en soit, sir Archibald Caskil était toujours au château de Ville-d'Avray, pour le grand chagrin de sir Patrick. L'alarme de celui-ci fut vive un matin au déjeuner, et

cet effroi se liait à la découverte du danger qu'il ne se sentait pas assez fort pour éloigner tout seul.

Lady Glenmour se mit à lui dire :

— Oh! comme vous êtes encore rentré tard au château, cette nuit!

— Et que vous avez le sommeil léger! lui répondit sir Caskil; vous m'entendez presque toujours rentrer.

— Oh! non, je n'ai pas le sommeil léger; mais je n'étais pas encore couchée... je lisais...

— Sans cela, milady, j'éviterais la nuit de rentrer par la grille du château. je passerais par la petite porte du parc...

— Non, en vérité, je n'ai pas le sommeil très léger, répéta lady Glenmour.

— Toutefois, si pendant votre sommeil des voleurs brisaient les volets?...

— Je ne les entendrais pas.

— Si, à l'aide de fausses clefs, ils s'introduisaient dans votre chambre?...

— Je ne les entendrais pas davantage, je crois.

Le propos en resta là.

Le déjeuner fini, le docteur, que ce propos avait fort inquiété, prit Tancrède à part, et il eut une longue conférence avec lui. Il faut croire que ce que le jeune homme entendit lui parut fort extraordinaire, car il s'en alla en criant :

— Docteur, c'est impossible! c'est trop monstrueux. Je vous demande bien pardon, mais je ne vous crois pas.

Quelques jours après, le comte de Madoc rentrait au château à trois heures après minuit, quoiqu'il eût dit dans la soirée que peut-être il coucherait à Paris.

Il entra dans son appartement sans produire le plus léger bruit, envoya son valet de chambre se coucher, et, quand il eut fermé sa porte à double tour, il croisa les volets et tira soigneusement les rideaux.

Le château dormait de la cave au grenier. Trois heures sonnaient.

— Maintenant, dit-il, examinons ces deux petites clefs, parfaitement en état comme hier et tous ces jours derniers. Monsieur le duc de Richelieu, le héros des serrures secrètes, vous y chercheriez en vain un défaut.

Il posa ses deux clefs sur le marbre de la cheminée; il se prépara ensuite pour son expédition nocturne.

Ses pieds, qu'il dégagea de ses bottes, coulèrent dans des pantoufles de cachemire; une étroite robe de chambre de velours noir fut nouée à sa ceinture par une élégante cordelière. Il rabattit son col de chemise, et sa tête mâle, brune et caractérisque, ressortit admirablement sur ce fond blanc, rehaussé des reflets sombres et vigoureux de sa robe de chambre.

On eût dit le fatal Antonio, le moine de Lewis, allant au rendez-vous donné par le faux Rosario dans sa cellule. Murillo n'a jamais imaginé de plus chaud coloris. Le comte jeta un coup d'œil dans la glace, et véritablement la réflexion de ce regard noir et rapide eût rempli de terreur et d'amour une imagination romanesque. La glace était profonde, l'homme était beau, la nuit silencieuse; un frisson plissa l'air de l'appartement.

— Il est temps! dit le comte de Madoc. Il s'avança alors vers la porte de l'escalier dérobé, l'ouvrit avec l'une des deux petites clefs sans causer le moindre grincement au papier, et s'enfonça dans une spirale obscure. Dix-sept marches contournées en éventail glissèrent sous ses pantoufles: bientôt il ne lui resta plus à franchir que l'obstacle de la porte derrière laquelle reposait avec confiance la femme la plus belle des trois royaumes.

La seconde clef glisse dans la serrure, elle tourne avec moins de bruit que si le comte l'eût tournée dans l'eau. La porte s'ouvre un peu, mais si peu qu'elle s'ouvre, elle laisse cependant échapper une lueur mystérieuse et un courant de ce tiède parfum de vie et de volupté qui est comme la respiration de l'appartement d'une jolie femme.

Le comte s'arrête un instant pour agrandir l'ouverture de la porte, il passe de profil et il est dans la chambre de lady Glenmour, à six pas du lit où elle repose.

Le lit de lady Glenmour s'allongeait sous une alcôve qui ne faisait point face à la porte secrète qu'il venait d'ouvrir avec tant de précaution et de bonheur; en sorte qu'il put gagner l'un des côtés de la ruelle avant de se placer à l'entrée de l'alcôve.

Cette tactique nécessaire était protégée par une des tombées des rideaux blancs et jaunes qui descendaient royalement du dôme suspendu sur la tête de lady Glenmour.

Il est inutile de dire que le comte de Madoc, ce roi des Dangereux, n'éprouvait aucune émotion en passant par tous les incidens de cette tentative hardie, si ce n'est la crainte de ne pas réussir.

Sa main effleure les rideaux; il suit ce mur mouvant sans l'agiter jusqu'à l'endroit où il s'ouvre comme un manteau ducal pour laisser passer les pieds du lit. Le comte est arrivé, le voilà en face de l'alcôve, il avance curieusement la tête pour s'assurer que lady Glenmour dort... Il aperçoit de l'autre côté de la ruelle un pistolet dirigé sur lui. La lueur de la lampe de nuit en mouillait le canon.

Ce pistolet, c'est Tancrède qui le tient, et qui le tient d'une manière à ne pas permettre le moindre doute sur la fermeté de ses intentions.

Les deux jeunes gens se regardent, leurs yeux, allumés dans l'ombre, ne se quittent pas; ils se croisent à la distance seulement du lit qui les sépare.

Le regard de Tancrède, clair, fixe, résolu, disait: — Si vous avancez d'une ligne, je vous brûle la cervelle; vous êtes mort.

Celui du comte de Madoc, non moins hardi, semble répondre : — Je ne bougerai pas d'ici, soyez-en sûr, malgré la balle que j'aperçois dans le creux de votre pistolet.

LES DEUX RÉVEILS.

C'est entre ces deux cariatides terribles que la belle lady Glenmour, qui n'avait pas prévu cette double visite, dormait paisiblement.

Elle était fraîche et souriante comme Ève à son premier sommeil. On eût dit que l'ombre d'une vigne jouait sur son front. Un de ses bras, à demi-nu, s'enfonçait dans une peau de tigre jeté sur son lit; l'autre bras était mollement passé derrière sa tête, et sa bouche, qui s'y appuyait, s'était à demi ouverte sous cette pression, qui laissait voir la rangée étincelante de ses dents et l'intérieur rose de sa bouche, comme une belle pêche ouverte par le soleil de septembre laisse voir la pulpe aurore de sa chair parfumée. Une boucle de ses cheveux était détendue, et cette flamme noire courait sur sa joue et venait lécher son menton. La pâleur du sommeil la faisait plus belle encore; ses longs cils paraissaient bleus sur cette chair blanche et pure.

La situation était délicate et suprême entre les deux jeunes gens.

Point de milieu possible.

Il fallait à fin de compte que l'un des deux fût un assassin ou l'autre un lâche. Si l'un avançait, l'autre tirait; et s'il reculait, c'était un lâche.

Tancrède, qui, malgré son courage, était un peu fat, comme on l'est toujours à son âge, se mit à sourire avec une supériorité impatientante.

Le comte de Madoc lui renvoya son sourire avec pitié.

Tancrède redoubla de raillerie.

Le comte de Madoc redoubla de mépris.

Mais ils ne bougeaient ni l'un ni l'autre.

L'arme ne variait pas non plus d'une ligne.

Tancrède, au bout de quelques minutes, fit signe de la main gauche au comte de Madoc de regagner la porte par où il était venu, et qu'il aurait la générosité de l'épargner.

Le comte de Madoc, blessé de cette compassion outrageante, écarte brusquement le rideau et marche vers le haut du lit.

A l'instant même, Tancrède arme son pistolet; le double ressort d'acier fait entendre un coup sec; le coup va partir.

Madoc s'arrête, mais c'est pour opposer un pistolet au pistolet de Tancrède. Il était armé, lui aussi. Il pose son doigt sur la détente : ils vont se tuer tous les deux. Ce lit de tulle et de satin va être couvert de sang...

Quel réveil pour lady Glenmour !

Tout-à-coup, un troisième personnage sombre, difforme, obscur, indistinct, hideux, s'élève soudainement du pied du lit entre les deux jeunes gens qui, à cette apparition, reculent tous deux d'épouvante, mais pas assez vite cependant pour que le fantôme velu ne saisisse d'autorité le pistolet du comte de Madoc.

C'est Maracaïbo, le singe gigantesque de lady Glenmour, celui qui couche toujours aux pieds de son lit et qui s'est dressé sur ses pattes ayant senti remuer près de lui.

Il s'est éveillé et le voilà !

Sur l'un et sur l'autre jeunes gens il darde le fluide jaune de ses yeux ; il se ramasse ensuite sur sa croupe nerveuse et velue, et entre ses bras, durs comme une corde de fer, il est prêt à étrangler jusqu'à ce que mort s'ensuive celui qui fera un pas, un geste de plus. Ses deux longs fléaux de bras se joignent ensuite, et Maracaïbo est alors un singe, plus, un homme. Il serre, il étreint par le tube le pistolet qu'il a pris, et le soulevant sur sa tête, le rejetant en arrière pour en décupler la pesanteur, il menace de briser le crâne du comte de Madoc. C'est à lui qu'il en veut, à lui qui l'a si souvent raillé, battu, souffleté.

Sa pose est burlesque et sinistre, sa grimace bouffonne et satanique, sa menace est la mort.

Encore une seconde et il va piétiner avec mille ricanemens sur un cadavre.

Ce silence animé a ému l'espace ; lady Glenmour fait un brusque mouvement ; elle ouvre les yeux. Mais Tancrède souffle sur la lampe. Tout tombe et s'évanouit dans une obscurité profonde.

— Qui est là ? demanda en sursaut lady Glenmour.

— Mais qui est là ? répète-t-elle avec effroi. Oh ! mon Dieu ! il y a quelqu'un ici...

Elle sonne.

— Venez, Paquerette ! accourez !

Paquerette vient, une lampe à la main.

— Qu'y a-t-il, madame ?

— J'ai entendu du bruit dans la chambre... j'ai eu peur... regardez bien... cherchez...

— Il n'y a rien ; mais je ne vois rien, madame, dit Paquerette, après avoir parcouru la chambre en tous sens. Maracaïbo est couché à vos pieds.

— Allons, c'est que j'aurai rêvé. C'est bien. Allez vous coucher, Paquerette.

Voici ce que se dit Tancrède quand il fut remonté dans sa chambre : — Je tuerai cet infâme sir Archibald Caskil ce matin avant le déjeuner ; ma faute envers lord Glenmour en sera du moins plus légère ; et s'il me tue... je l'aurai effacée.

Quant au comte de Madoc, son très bref et très froid monologue se réduisit à ces mots : — Mon coup a parfaitement réussi, à l'accident près de ce maudit singe. J'ai voulu être vu au milieu de la nuit dans la chambre de lady Glenmour, j'y ai été vu.

— Ainsi donc, s'écria le marquis de Saint-Luc, le comte de Madoc comptait rencontrer quelqu'un dans l'appartement de lady Glenmour ?

— Il avait tout arrangé pour que cela arrivât, répondit le chevalier De Profundis. En provoquant l'attention timorée du docteur, en parlant devant lui à lady Glenmour de sommeil, de fausse clef, de voleurs, il était sûr que Patrick préviendrait Tancrède, ce qui avait eu lieu, et que Tancrède à son tour aurait sans cesse l'oreille au guet pendant la nuit. Vous voyez s'il s'était trompé.

— Mais dans quel but le comte de Madoc commettait-il cette imprudence calculée ?

— Dans quel but ? D'abord pour que lord Glenmour le sût, et ensuite vous allez connaître pourquoi.

Le lendemain matin le faux sir Archibald Caskil et Tancrède se rencontrèrent comme d'habitude au salon quelques minutes avant le déjeuner.

Tancrède, sans perdre de temps, alla le regard en fureur vers sir Archibald Caskil et il lui dit tout bas en frémissant :

— Monsieur, j'ai à vous parler.

— Moi aussi, répondit le comte de Madoc en souriant.

— Mais tout de suite.

— Moi aussi, mon ami.

— Sortons.

Sur le perron, sur Archibald Caskil dit à Tancrède en allumant un cigare : — Voulez-vous me permettre, mon cher Tancrède, de parler le premier ?

— Parlez, monsieur.

— Je vous ai surpris cette nuit, aventureux jeune homme, dans la chambre à coucher de lady Glenmour. Chut !... c'est très bien !...

— Monsieur !...

— Je ne vous demanderai pas le motif qui vous y appelait.

— Monsieur ! la plaisanterie est un peu trop forte !

— J'ai toutes les discrétions, mon jeune ami. C'est hardi ! ma foi...

— Monsieur ! je vous dis !..

— Mais je vous excuse ; car j'espère que vous recommencerez.

— Monsieur ! à la fin !...

— Cette nuit, quand j'ai entendu du bruit sur ma tête, continua paisiblement le comte de Madoc, j'ai cru qu'un voleur s'était introduit chez lady Glenmour. Je suis monté aussitôt par l'escalier dérobé...

— Vous aviez donc une clef de cet escalier ? interrompit Tancrède.

— Et vous en aviez une aussi, il paraît, répondit sir Archibald Caskil. Mais moi, j'avais trouvé la mienne derrière une malle... par hasard... Je ne vous demande pas comment vous avez eu la vôtre. Je monte donc par l'escalier dérobé, croyant toujours surprendre un voleur ; mais je vous vois et je change aussitôt d'avis. Je me suis dit que je n'avais pas affaire à un voleur. Une autre fois... je ne me dérangerai plus.

— Mais monsieur, c'est vous, au contraire, qui vouliez.... s'écria Tancrède à bout de patience...

— Moi !... je voulais !... qu'est-ce donc que je voulais ?... Quoi ? voler lady Glenmour ?...

— Non, mais abuser...

— Abuser de quoi ? quand c'est vous que je surprends chez elle. Tenez, continua le comte de Madoc, acceptez les choses comme elles sont. Vous aimez beaucoup lady Glenmour et vous avez tenté la petite séduction nocturne. Allons donc !

— Mais, monsieur, je vous dis encore une fois...

— Cher Tancrède, la défense est inutile. N'êtes-vous pas descendu le premier, avec une fausse clef, dans la chambre à coucher de lady Glenmour ? Raisonnons un peu. Quel est de nous deux celui qui a surpris l'autre ? D'ailleurs lady Glenmour est à déjeuner : voulez-vous que nous allions lui poser cette simple question, qui terminera tout ?

Tancrède se croyait trop aimé de lady Glenmour pour accepter une proposition qui les aurait singulièrement embarrassés tous les deux.

— Vous voyez donc que j'ai votre secret, s'écria le faux sir Archibald Caskil.

— Mon secret... mon secret ! dites-vous ?

— Très complétement...

— Comment ?... qui vous fait croire ?... quel est enfin ce secret ?...

— Vous aimez...

— Monsieur, prenez garde !...

— Vous aimez, dis-je, passionnément...

— Passionnément !

— Eh ! le plus ou le moins en pareil cas ne fait pas le crime. Vous aimez passionnément lady Glenmour.

— Parlez plus bas !...

— Si bas que vous voudrez. Mais vous aimez lady Glenmour depuis trois mois et vous me l'avez prouvé cette nuit...

— Mais encore une fois, cette nuit...

— Encore une fois, vous êtes un jeune homme charmant,

digne d'être aimé... Comptez d'ailleurs sur la discrétion d'un honnête homme aussi simple que moi.

La colère de Tancrède fut littéralement étouffée entre son embarras et sa confusion.

— Mais venez donc déjeuner, messieurs, cria lady Glenmour du fond de la salle à manger. J'ai un rêve à vous raconter, oh ! un rêve affreux... Venez donc !

Les deux jeunes gens rentrèrent dans la salle à manger. Tancrède était consterné.

Quand lady Glenmour eut fini de raconter son rêve qui se composait, on le suppose, de deux ombres, d'un singe, d'une lampe éteinte, Patrick se pencha vers Tancrède et lui demanda tout bas :

— Mais ce n'est qu'un rêve ?

— Ce n'est qu'un rêve, répondit Tancrède.

— Cependant... murmura Patrick.

— Docteur, je vous l'assure, ce n'est qu'un rêve.

— Maintenant il est aisé de comprendre la ruse du comte de Madoc, dit le marquis de Saint-Luc. En prouvant à Tancrède qu'il savait son amour pour lady Glenmour, il pouvait désormais agir librement sans lui porter ombrage. Tancrède demeurait convaincu que le faux sir Archibald Caskil n'était monté dans la chambre de lady Glenmour que parce qu'il avait entendu du bruit : et lui, Tancrède, était ainsi tombé dans le piége qu'il avait tendu à un autre sur les indications du docteur Patrick, décidément visionnaire au premier degré, aveugle ennemi au moral comme au physique de l'honnête sir Archibald Caskil.

— C'est parfaitement cela, ajouta le chevalier De Profundis ; et maintenant il importait à sir Archibald Caskil ou au comte de Madoc d'agir vite, très vite ! car le temps pressait : il fallait qu'avant dix jours lord Glenmour fût déshonoré.

— Vous oubliez, dit le marquis de Saint-Luc, que dans moins de huit jours la lettre de la reine d'Angleterre arrivera, et qu'une fois le divorce prononcé, le comte de Madoc n'aura plus aucune raison de perdre cette femme, puisqu'elle ne sera plus celle de lord Glenmour.

— Je n'ai pas oublié cette lettre, monsieur le marquis, mais quand elle arrivera, c'est au comte de Madoc qu'elle sera remise par un domestique gagné, et le comte de Madoc la mettra dans sa poche.

— Ainsi, voilà Tancrède et le docteur Patrick, qui n'agissait qu'avec l'aide de Tancrède, complétement hors d'état de nuire au comte de Madoc ?

— Peut-être, monsieur le marquis. Attendons.

— Cet homme, en vérité, me fait peur. Don Juan, du moins, déshonorait pour son plaisir, et votre comte de Madoc pour sa vengeance.

— Reste à savoir, reprit le chevalier De Profundis, si la vengeance, pour certaines âmes, n'est pas le premier des plaisirs. Avouez, du reste, que lord Glenmour l'avait cruellement rendu ridicule. Ce n'était, après tout, qu'un combat à armes égales.

— Mais empoisonnées, chevalier.

— Oui, mais égales.

Fort peu satisfait avec raison des éclaircissemens qu'il avait reçus de Tancrède à l'occasion du rêve de lady Glenmour, rêve trop mêlé à des détails réels pour n'être rien qu'un rêve à ses yeux, Patrick alla sans transition au but alarmant de ses doutes.

Dans la journée il prit à part lady Glenmour et il lui dit :

— Milady, vous avez rêvé la nuit dernière qu'on entrait dans votre chambre à coucher ?

— Oui, docteur, mais je n'y pense plus.

— Et qu'un voleur à l'aide d'une fausse clef s'y introduisait ?...

— Oui, mais c'est passé.

— Que ce voleur se tenait près de votre lit ?

— Je vous l'ai dit ; pour quel motif revenir ?...

— Qu'il éteignait votre lampe ?

— Laissons cela.

— Vous ne rêviez pas, milady.

— Allons, docteur... vous voulez m'effrayer...

— Non, milady, sur mon honneur...

— Et qui aurait osé s'introduire dans ma chambre ?

— Quelqu'un qui est chez vous...

— Ce n'est pas possible... Patrick !

— Sur votre honneur, milady, c'est quelqu'un qui est chez vous.

— Et pour me voler ?

— Non, milady, pas pour vous voler.

— Ah !... Et qui ? demanda impétueusement lady Glenmour toute rouge de la pudeur anglaise.

— Un jeune homme ; j'attendrai pour le nommer que vous l'ayez nommé, milady.

Croisant son châle sur sa poitrine, lady Glenmour s'écria :

— Tancrède aurait osé !... Mais ce serait sa mort, si lord Glenmour le savait !... Je ne le verrais plus de ma vie...

— Milady, ce n'est pas Tancrède qui s'est introduit la nuit dernière dans votre chambre à coucher.

— Ce n'est pas Tancrède !... Je ne soupçonne pas alors... je ne devine pas... balbutia lady Glenmour, qui passa graduellement en une minute de la pudeur à l'étonnement, de l'étonnement à la curiosité.

— C'est un autre jeune homme, dit Patrick.

— Mon Dieu ! docteur, dites-moi vite son nom. Ces énigmes m'impatientent.

— C'est sir Archibald Caskil.

— Ah ! l'excellente plaisanterie... Lui ! docteur, c'est vous qui rêvez en ce moment.

— Milady, c'est lui-même, sir Archibald Caskil, qui a osé pénétrer dans votre chambre...

— Tenez, docteur, je vous ai laissé dire jusqu'ici, mais je n'ai qu'une simple observation à émettre pour renverser votre acte d'accusation. Mon rêve est un rêve ou non, n'est-ce pas ? Si c'est un rêve, je n'ai rien à supposer, tout est dit : si, au contraire, c'est une réalité, il y avait évidemment deux hommes au lieu d'un dans ma chambre à coucher, car j'en ai vu deux : et quel serait alors le second ?

Là-dessus lady Glenmour partit, laissant le docteur Patrick atterré. En effet, se disait-il, quel serait le second des deux hommes, si le premier est sir Archibald Caskil... Tancrède ? Mais Tancrède dit que c'est un rêve... Oh ! mon Dieu ! s'écria le docteur, je perds donc tout-à-fait la tête !

Quelques heures après sa conversation avec lady Glenmour, et quelques instans seulement avant de quitter le château pour aller s'installer, avec toute la maison, dans l'appartement de la rue de Rivoli, le docteur Patrick reçut une lettre de lord Glenmour.

Paquerette, la lectrice confidentielle, fut aussitôt appelée pour la lire...

— Venez, mon enfant, venez me rendre encore un service.

— Quoi donc, docteur ?

— Lisez-moi cette lettre de lord Glenmour.

Paquerette n'ignorait pas qu'elle était de lord Glenmour ; elle avait vu le facteur porter la lettre, et elle l'avait suivie de main en main jusqu'à celles du docteur.

— Mais comme vous avez la voix souffrante et fatiguée...

— Je suis venue si vite.

— Vous êtes malade, Paquerette, et cette lecture vous fatiguerait...

— Oh ! non, docteur, bien au contraire..

— Comment, au contraire ?

— Cela me distraira... je veux dire...

Paquerette tendait toujours la main pour prendre la lettre de lord Glenmour.

— Voyons ce visage, approchez, vous savez que je vois avec les mains.

— Pauvre enfant, dit le docteur en promenant lentement ses deux mains ouvertes sur le front délicat et flétri de Paquerette, sur l'arcade saillante de ses yeux, sur les pommettes de ses joues et les arrêtant ensuite au cœur. Pauvre enfant ! vous n'avez pas voulu vous soigner, et... il est trop tard maintenant, se dit-il mentalement.

— Ne parlons pas de cela, docteur...

— Mon enfant, il faut que vous retourniez bientôt en Angleterre.

— Jamais! docteur.

— Il faut partir, vous dis-je, dans huit jours, demain si c'est possible : l'air des montagnes! l'air natal!

— Impossible, docteur; je veux rester ici, je veux rester.

— Je dirai votre état à lady Glenmour...

— Docteur, par pitié! par pitié ! ne lui dites rien ; elle me ferait partir !

— Je ne lui dirai rien ; mais dès votre installation à Paris, vous vous mettrez au lit, et nous commencerons un traitement rigoureux. Vous entendez. Tancrède aujourd'hui me lira cette lettre...

— Docteur, je vous en prie à genoux, que ce soit moi qui la lise ; et ensuite je serai très malade si vous l'exigez...

— Allons, lis-la, dit le bon docteur en relevant la pauvre créature qui se mourait d'amour; lis-la... mais bien doucement...

Et Paquerette, dont les palpitations redoublèrent, lut aussitôt :

« Que viens-je d'apprendre, cher Patrick ? le comte de Madoc est à Paris!»

Patrick, de ses deux poings fermés, frappa violemment sur la table... Continuez, Paquerette... Il est à Paris!... Continuez!

« Comprenez-vous tout ce que m'inspire de justes craintes » la présence de cet homme que je croyais pour longtemps, » pour toujours disparu de la scène du monde?... Il est à Paris, et je suis à Londres! Heureusement que je n'y suis » plus que pour huit jours... Ces huit jours vont me sembler » huit éternités... Comment est-il à Paris?... Devinez-vous » pourquoi?... Il y est, voilà le fait... On l'a vu, et vous n'en » saviez rien, mon ami?... Comment n'en savez-vous rien?... » Il est vrai que je ne vous ai pas prévenu de son arrivée... » Est-ce que je la prévoyais?... Oui, on l'a vu à Paris, et l'on » ne se trompe pas sur le signalement d'un pareil homme... »

— Le comte de Madoc est à Paris, répétait avec inquiétude Patrick qui aurait voulu ne pas interrompre, et qui, par ses exclamations brusques et involontaires, arrêtait à chaque mot Paquerette, fort étonnée aussi de son côté, car elle ne savait pas le premier mot de la cause de cette crainte inspirée par le comte de Madoc.

« D'ailleurs, poursuivit-elle, ne cachant pas son nom, il » se montre partout avec l'éclat de son luxe, la distinction » originale de ses belles manières. On l'a rencontré récemment à l'Opéra, aux Italiens, dans les plus hautes réunions, » aux bals des ambassades...Il s'est mis au-dessus, il paraît, » de l'immense ridicule que mes derniers égaremens de jeunesse lui ont attiré. »

Ici le docteur poussa un soupir, auquel Paquerette répondit par un autre soupir parti du fond du cœur.

— Allez toujours, mon enfant...

« Vous ne supposez pas, cher Patrick, qu'il a découvert ni » même cherché à découvrir notre retraite de Ville-d'Avray; » il nous croit sans doute aux environs de Lisbonne, où j'avais fait courir le bruit que j'étais avec lady Glenmour. » Lady Glenmour a dû sans doute entendre parler de lui au » château, quoiqu'elle y ait vécu fort retirée depuis mon départ...Qu'a-t-elle dit?... qu'a-t-elle pensé?... Mes appréhensions, je le gage, vous semblent exagérées... »

Patrick fit un signe de tête négatif.

« ... Tant mieux ! je voudrais qu'elles le fussent encore » davantage... On m'assure, du reste, que le comte de Madoc se montre encore plus froid et plus réservé qu'autrefois à Londres... Il est vrai que cette froideur ne l'a jamais empêché de réussir. Mais il a surpris moins avantageusement, dit on, les femmes de Paris par ce bon ton glacial, cette dignité hyperbolique qu'il apporte dans ses manières...»

Paquerette était étourdie de cette énigme déroulée avec tant d'émotion et de peur par lord Glenmour... D'elle, pas un mot encore... Elle attendait toujours la ligne qui renfermerait son congé pour avoir osé écrire à son maître.

« Mais pourquoi, je me le demande encore, est-il à Paris? » Après tout, pourquoi n'y serait il pas? Paris n'est-il pas le » rendez vous banal du monde entier? Je me dis cela .. Tenez, docteur, j'aimerais mieux, ma parole de gentilhomme, » recevoir dix boulets rouges dans les œuvres vives de ma » frégate, la voir démâtée de tous ses mâts que d'apprendre » que le comte de Madoc est à Paris, à quelques lieues de » mon château, à quelques pas seulement de notre porte bientôt; car je calcule qu'aujourd'hui ou demain vous serez installés dans votre nouveau logement, à la rue de Rivoli. Le » nom de cet homme me fait jaillir le sang au cœur, aux » yeux, au cerveau. — J'y vois rouge! — Et mes mains vingt » fois plus nerveuses que de coutume briseraient du fer comme une paille, je le sens... Ciel et enfer! »

Paquerette, bouleversée, s'arrêta. Etait-ce bien l'élégant lord Glenmour qui parlait? Etait-ce là l'homme paisible, doux, qu'elle aimait pour sa figure suave, pour son caractère égal, pour sa voix d'ange?

Sous le coup étourdissant de cet étonnement elle continua :

« Voilà la douzième plume que j'écrase depuis que j'ai » commencé cette lettre, dans laquelle je voudrai mettre toute » ma clairvoyance exercée... toute ma fiévreuse inquiétude, » toute mon expérience infaillible.... toute ma colère... pour » vous les communiquer... »

Les bras de Paquerette fléchirent détendus et brisés. Quel style! quel langage! quel incroyable violence! il lui sembla recevoir un soufflet au cœur et un rire moqueur au visage.

C'est à peine si dans son vertige elle chercha à deviner le motif de cette brutale colère.

« Voici en mon absence ce qu'il faut faire, mon cher docteur, quoique au fond le péril ne soit peut-être pas grave, » imminent... il faut... il faut que je me repose un instant, » mon ami, le sang vient de me jaillir avec violence par le » nez... J'étouffe d'être si loin de cet homme qui est si près » de vous... Si ce sang pouvait être le sien... »

— Votre voix s'éteint, Paquerette, dit le docteur ; reposez-vous...

— Non, docteur; plus tard je me reposerai.

Ce plus tard était d'une étrange mélancolie dans la bouche de la désenchantée lectrice.

« Voici donc ce qu'il faut faire en attendant mon prochain » retour : prévenir lady Glenmour que le comte de Madoc, » dont je lui ai parlé... dont elle m'a parlé... veux-je dire, » est à Paris... Ensuite... Non ! non ! mille fois non ! Ne dites » rien à lady Glenmour... c'est inutile... c'est peut-être imprudent... Ah ! j'y suis !... Ce qu'il faut faire, le voici... » Ne laissez absolument pénétrer aucun étranger chez moi ; » aucun ; entendez-vous?... Et mort à qui résiste ! »

—Serait-ce de la jalousie? Il aimerait à ce point lady Glenmour! pensa Paquerette qui fut obligée de s'interrompre pendant un quart d'heure sous le poids de l'oppression qui l'étouffait.

LA LOGE DES ITALIENS.

« Mais la précaution, » continua enfin Paquerette en lisant la lettre de lord Glenmour, « me semble bien fausse, car » comment, au premier abord, ne pas reconnaître le comte » de Madoc? Pareille surveillance alors est à la fois odieuse » et ridicule. D'ailleurs, ce n'est pas le pistolet au poing, le » poignard aux dents, que le comte de Madoc s'introduirait » chez moi... Les armes de cet homme sont moins visibles et » infiniment plus à craindre... Elles sont dans son langage, » dans ses regards mystérieux, dans son art infini d'entourer » peu à peu l'existence d'une femme et de la charmer, de » l'envahir mollement par mille ondulations lentes, savantes, » calculées, irrésistibles.

» Alors tranchons la situation; puisque ce n'est pas chez » moi que le comte de Madoc peut me nuire, c'est ailleurs, » c'est partout qu'il est à éviter; à la promenade... dans les

«salons... au temple... Il importe donc qu'il n'approche pas » de lady Glenmour... S'il en approche, je le sens, elle est » perdue... »

— Et moi, et moi qui croyais qu'il n'aimait pas lady Glenmour! pensa Paquerette... Ce n'est peut-être que de l'amour-propre exalté...

« Mais, allez-vous vous récrier, lady Glenmour n'est ni as» sez faible ni assez peu digne pour céder ainsi aux attaques » d'un jeune homme qu'elle ne connaît pas; et vous la ju» gez bien peu honorablement... Vous avez raison, cher Pa» trick: c'est mal de douter ainsi d'elle. Mais si vous connais» siez comme moi le comte de Madoc, mes craintes vous pa» raîtraient moins injurieuses...

» L'art de pareils hommes est de déplacer toutes les règles » admises. Quand une femme est aimée et qu'elle aime, sa » chute est dans l'ordre; mais quand une femme n'est pas ai» mée et qu'elle tombe, il faut croire qu'elle fléchit devant » d'autres raisons dont le secret échappe. Il échappe com» plétement surtout... »

Paquerette étouffait de nouveau sous ses palpitations; elle lisait pour ainsi dire sa vie, son erreur et sa condamnation.

« Surtout, reprit-elle, à celles qui en sont dupes. Après » tout, ces hommes sont infiniment rares; j'ai pu en être » un... »

Les yeux de Paquerette se fermèrent à demi, et ce n'est qu'à travers une voûte de larmes qu'un rayon continua à parcourir la lettre de lord Glenmour.

« J'ai pu en être un... le comte de Madoc est un de ces hom» mes assurément... Les femmes vont à eux comme l'eau suit » fatalement la pente, le fer l'aimant; ils ne sont souvent ni » plus beaux, ni plus aimables; ils sont quelque chose qu'on » ne peut pas plus dire qu'on ne peut dire pourquoi dans ce » monde on est heureux, prince ou somnambule. »

— Je vous disais bien que cette lecture était au-dessus de vos forces, interrompit le docteur, n'entendant plus Paquerette... L'air vous manque... Prenez un verre d'eau sucrée... Vous ne répondez pas?... Qu'avez-vous?... Paquerette!

Surmontant l'horrible oppression qui, tout-à-coup, lui avait éteint la voix, et comprimé la respiration, Paquerette poursuivit:

« Ainsi donc, cher Patrick, je crois à la haute vertu de » lady Glenmour; mais en attendant, ne vous fiez pas, par » tous les diables! au comte de Madoc.

» Le meilleur moyen de se mettre à l'abri de ses projets, » s'il en a... car tout ce que je dis est peut-être un rêve... » c'est de ne la jamais laisser seule dans le monde: mais de » la faire constamment accompagner par deux amis qui en » valent cent. Vous devinez que je veux parler de notre Tan» crède, son chevalier d'honneur, et de notre brave, digne » et excellent sir Archibald Caskil. Un pareil ami n'a pas » besoin de deux avertissemens: glissez prudemment deux » mots dans l'oreille de ce cher Caskil; racontez-lui, si vous » le jugez nécessaire, l'histoire de ma rivalité avec le comte » de Madoc, et ne craignez plus rien... non, ne craignez plus » rien de ce fameux comte, fût-il trois fois plus subtil et plus » dangereux.

» Entre ces deux jeunes gens, Caskil et Tancrède, je lais» serais aller sans crainte lady Glenmour au milieu d'une » contrée peuplée de Madocs.

» Ainsi il est bien convenu, cher Patrick, que lady Glen» mour, dont vous ne gênerez en rien la liberté, sera, jusqu'à » mon retour, toujours accompagnée de Tancrède et de sir » Caskil. Le dernier seul s'en plaindra peut-être, car le brave » jeune homme aime mieux son coin du feu, l'hiver, et son grog » au genièvre, qu'une soirée du grand monde; mais il est assez » mon ami pour que je lui cause ce grave ennui.

» Je vous aurais épargné ces importunités-là si j'avais pu » partir sur-le-champ pour Paris, mais j'ai encore huit jours » à passer ici, et je ne sais pas trop pourquoi, par exemple. » J'ai beau le demander, on ne me rend que des réponses » évasives.

» Ainsi donc, attention, vous, sir Caskil et Tancrède! » C'est que lady Glenmour n'est pas ma maîtresse... Aurait» elle été ma maîtresse, je l'aurais disputée aux atteintes du » comte de Madoc avec non moins de résolution et d'éner» gie! Et ne l'ai-je pas déjà conquise une fois sur lui? Qu'il » ne vienne pas après coup, je l'y engage, rôder en ennemi » sournois autour de ma conquête; qu'il se souvienne, et » qu'il tremble! Son ridicule saigne encore. Je sais défen» dre ce que j'ai conquis... Qu'il songe à ce que je lui ai lais» sé quand la rivalité nous a mis en présence de deux fem» mes... J'ai eu lady Glenmour, et lui qu'a-t-il eu?»

— Mon Dieu! mon Dieu! disait tout bas Paquerette dans la désolation et le désenchantement de son âme, mon ange était un démon!

« J'ai tort de m'emporter, » continua-t-elle, reprenant d'un dernier souffle sa lecture, « de m'enflammer à ces souvenirs » du passé, quand je cherche à en prévenir, à en conjurer les » derniers résultats. Non, cette colère ne vaut rien. Les » épées qui tuent sont froides. Il faut être épée avec un pa» reil homme. Je parle au moral. Je ne prévois pas, grâce au » ciel, de collision entre lui et moi.

» Tout ceci, cher docteur, tous ces discours flottans, dé» cousus, extravagans, mêlés d'accens de colère et de con» fiance; tous ces emportemens que je ne puis réprimer à » propos du comte de Madoc, qui ne pense peut-être pas à » moi, attribuez-les nettement, je n'en rougis pas, à mon » amour extrême pour ma femme. L'absence est une fée: » elle découvre le bien, elle guérit le mal, elle fait oublier; » oui, mais elle fait aussi rendre justice. Elle éloigne et ra» mène. Lady Glenmour est belle, charmante, adorable, uni» que; je l'aime comme si je ne l'avais pas épousée par dé» pit, pour ne pas mourir sous le coup du ridicule que m'a» vait asséné sur la tête le comte de Madoc. »

La voix déjà si faible de Paquerette diminua encore; elle fit un effort violent sur elle-même et poursuivit:

« Je l'aime, docteur, tout bonnement comme si elle était » la fille d'un marchand de gants de la Cité, et comme si j'é» tais le fils d'un honnête mercier. Je l'aime, non pas comme » un gentilhomme, comme un riche lord, ah! bah! mais » comme un jeune homme qui a du sang dans les veines, du » feu dans le cœur, comme un marin, mais pour la faire sau» ter dans mes bras jeunes et robustes et la laisser retomber » dans mes bras; je l'aime pour la montrer à mes côtés, au » milieu de l'Océan, sur le pont de ma frégate, en disant à » mes matelots: « Amis, voilà le beau temps à bord! » Je » l'aime pour la montrer avec fierté dans toutes les contrées » où le vent me poussera, et pour dire aux étrangers: Mes» sieurs, voilà l'Angleterre! Je l'aime, docteur, bon Patrick, » comme un enfant, comme un vieillard, comme tout. Al» lons! Patrick, debout! chapeau bas! le verre de wisky à la » main! trois hourras partis du cœur pour ma femme: » hourra! hourra! hourra! »

— Il y est enfin venu, je crois, s'écria le docteur. Son masque se détache.

La voix de Paquerette diminua encore: ce n'était plus qu'une lueur de voix.

Où prit-elle assez de force, la malheureuse fille, pour terminer?

« Sacrebleu! docteur! sacrebleu! prenez ma femme par la » tête et je n'en serai pas jaloux; pressez-lui le front entre » vos deux mains et embrassez-la dix fois chaudement pour » moi en lui disant: Votre matelot vous adore, ma belle Fla» vie.

» Je crois que vous aviez raison, docteur: il faut être avec » ma femme ce qu'on est; ni plus ni moins: nous verrons » cela à mon retour... Mais d'ici là, mille millions de ton» nerres! ayez toujours le pied sur l'ombre du comte de Ma» doc, et votre main près de son épaule.

» Tout mûrement pesé, ne communiquez rien de cette let» tre à lady Glenmour; qu'elle ignore le jour, le moment de » mon arrivée. Je veux la surprendre, comme disent, comme » font les bons bourgeois de la Cité.

» Mon cœur à elle, à vous, à sir Archibald Caskil, à Tan» crède.

» Votre GLENMOUR. »

Paquerette manqua de force pour ramasser la lettre qui lui tomba des mains. C'est machinalement qu'elle obéit à la voix des gens de lady Glenmour, l'appelant de tous côtés pour monter en voiture. On quittait le château de Ville-d'Avray; toute la maison se rendait à Paris.

En arrivant dans le nouveau logement, Paquerette tomba évanouie. Sa puissance nerveuse, longtemps surexcitée, l'avait pourtant suivie et soutenue jusque-là. On attribua sa longue défaillance à la fatigue du voyage, au changement d'air, et on la coucha. Ensuite, on la laissa, on l'oublia, comme on en use d'ordinaire envers les domestiques. Ses premiers mots, en revenant à elle, furent ceux-ci :

— Ah ! mon Dieu ! j'ai un doute !... un doute horrible !... cette lettre de lord Glenmour me l'a donné... à qui le confier ?

— J'avais commencé à vous peindre la fameuse Mousseline dans son intérieur luxueux, dit le chevalier De Profundis au marquis de Saint-Luc, lorsque vous m'avez interrompu fort à propos pour connaître l'histoire du major de Morghen. Maintenant il est temps, si vous y consentez, d'aller la retrouver et de vous la montrer conspirant avec le comte de Madoc, à qui elle doit en grande partie la magnificence de sa position, contre lady Glenmour et l'honneur de son mari.

Mousseline tenait depuis longtemps un bout du réseau où lady Glenmour allait être enveloppée, si une circonstance miraculeuse ne venait la protéger et la sauver Après avoir partagé l'exil volontaire du comte en Italie, elle était revenue à Paris quelques mois après lui. Une riche dotation payait la part active et mystérieuse qu'elle prenait à ses sourdes menées; elle occupait le premier rang de sa classe équivoque.

Rien ne lui manquait, ni chevaux, ni riche mobilier, ni nombreux domestiques, ni rentes sur l'Etat; car, je vous l'ai dit, fille de son siècle, Mousseline songeait sérieusement à l'avenir. Elle avait les plus grands vices et le plus bel ordre; c'était l'inconduite la mieux réglée. Vous l'avez vu, elle avait un teneur de livres !... Elle ne jetait rien par les fenêtres; il est une chose cependant qu'elle aurait désiré faire passer par cette voie, c'est son honorable famille, dont nous avons connu l'esprit et les mœurs pendant son séjour à Londres.

Elle s'était déjà débarrassée de son frère Félix; mais il lui restait encore son père et sa sœur Eurydice sur les bras.

Mousseline était dans une colère furieuse contre son père (qui était aussi son cuisinier, s'il vous souvient), le jour même où lady Glenmour prenait possession de son appartement de la rue de Rivoli. Ce jour-là le comte de Madoc qui, depuis longtemps, avait patiemment tracé ses lignes d'opération autour de lady Glenmour, devait venir dîner chez Mousseline et ouvrir avec elle le siége dans la soirée. Il avait promis de se présenter chez elle à quatre heures; il en était quatre, et son père, sorti depuis dix heures, n'était pas encore rentré. Comment dîner sans lui, le cuisinier de la maison ? Elle l'envoya chercher chez ses confrères, dans les cuisines des environs; aucun ne l'avait vu.

A cette inquiétude de Mousseline s'en joignait une autre qu'elle n'osait pas approfondir; elle avait prié son père d'aller porter pour elle trois cents francs à la caisse d'épargne, heureux résultat de son gain au jeu, la veille. Si son père, détourné de sa voie, avait été volé, assassiné !... l'argent est si rare !

Enfin, à cinq heures, le vieux Trabucq arriva à la maison, mais dans un état qui prouva à sa fille, que s'il n'avait pas perdu la vie, il avait beaucoup perdu de sa raison. S'il n'avait encore perdu que cela !...

— Figure-toi mon enfant... commença-t-il par dire d'un ton animé et en s'asseyant sur un divan de satin rose.

— Je ne veux rien me figurer du tout, interrompit Mousseline, où est mon argent? répondez-moi et quittez, je vous prie, cette place... vous allez tacher mon divan...

— Apprenez, ma fille, qu'un père ne fait tache nulle part.

— Mon argent?... les trois cents francs que je vous ai remis pour les porter à la caisse d'épargne, où sont-ils?

— Ils sont placés.

— Le livret, voyons le livret !...

— Le voici... vous vous défiez donc de votre père?

— Vous n'avez rien placé ! s'écria Mousseline.

— Pardon, j'ai placé, mais pas à la caisse d'épargne.

— Et où donc?

— Selon mon cœur.

— Pas de farce !

— Soit : figure-toi que deux amis d'enfance m'ont engagé à déjeuner, ce matin, comme je sortais d'ici.

— Et vous avez dépensé?... demanda Mousseline en colère.

— Quarante francs . c'est pour rien...

— Et le reste, le reste de l'argent?

— Ah ! le reste... En sortant du marchand de vins, j'ai encore rencontré, figure toi... deux autres amis encore plus d'enfance, qui m'ont engagé à aller faire, à petits pas, à petits pas, une promenade à Saint Cloud. La caisse ne ferme qu'à cinq heures; et l'appétit, comme dit l'autre, vient en ne pas mangeant; allons à Saint-Cloud ! me suis-je dit.

— Misérable ! murmura Mousseline.

— Arrivés à Saint-Cloud, nous avons mangé à la *Tête-Noire* quelques fritures arrosées de quelques bouteilles de chambertin; ça été la mort violente de soixante francs.

— Brigand !

— Ce titre à celui à qui vous devez le jour et la nuit !

— Et les deux cents francs qui restaient? Les avez-vous encore, du moins !...

— Ah ! ceux-là, par exemple, je comptais bien les placer, mais voilà qu'en rentrant à Paris, je rencontre sur les boulevards ton frère, ce chou de Félix...

— Un monstre qui a mis ma voiture en gage et vendu mes chevaux; ne me parlez pas de lui... Où sont les deux cents francs?

— Figure-toi...

— Je vous défigurerais volontiers...

— Tu ne défigureras pas ton père, dit la Bible... Or, ton frère m'a fait pitié... il avait besoin d'argent, je lui ai prêté les deux cents francs... et je l'ai pardonné.

— Vous êtes un fier gueux ! comme dit monsieur Hugo.

— Ensuite je me suis dirigé vers la caisse d'épargne...

— Mais vous n'aviez plus rien à y porter?

— C'est ce que je me suis dit, et je ne suis pas allé à la caisse d'épargne... je viens te faire à dîner...

— Allez vous coucher!

— Ton père ! tu envoies se coucher ton père !

— Ou je vous fais mettre au violon.

C'est sur ce propos que vint le comte de Madoc, pour y mettre un terme. Il pria Mousseline de passer vite dans son boudoir, il avait à lui parler. Tous deux s'éloignèrent alors du vieux cuisinier qui s étendit sur le divan de satin rose en chantant à tue-tête.

« Quand on fut toujours vertueux,
» On aime à voir lever l'aurore. »

— C'est ce soir que nous commençons l'attaque, dit-il à Mousseline; lady Glenmour est à Paris.

— Elle est à Paris ! s'écria Mousseline avec la joie féroce du pirate qui aperçoit blanchir une voile à l'horizon; et dans ses yeux se peignit la même expression qu'elle y laissa voir le jour où elle dit sur la pelouse du château de Ville-d'Avray : *Encore une vertu au sac !* mot qui la révèle tout entière ainsi que celles de son espèce, ennemies acharnées de ce qu'elles nomment dédaigneusement une honnête femme. Ce mot leur cause des grincemens de dents; le Corse ne hait pas plus le Génois, le Portugais l Espagnol, que la femme déchue n'abhorre l'honnête femme; sa haine irait jusqu'à l'antropophagie. Mousseline caressa sa proie de la pensée, et dit en se campant en Romaine devant le comte de Madoc :

— Eh bien ! puisqu'elle est ici, me voilà ! Qu'allons-nous faire, comte?

— Nous allons ce soir aux Italiens.

— Est-ce qu'elle y sera?

— Non; mais après-demain...

— Mais alors?...

— Tout vous sera expliqué; ne perdons pas de temps... Je viens vous dire le costume qu'elle aura après-demain soir, pour que vous en mettiez un exactement semblable aujourd'hui. Vous avez, n'est-ce pas? un double de toutes ses robes?

— De toutes. Parlez. Dites-moi d'abord sa coiffure.

— Des torsades de perles dans les cheveux et des nattes rejetées très en arrière.

— Ensuite?

— Une robe de soie lilas avec de grands volans en dentelle noire.

— Très bien!

— Une mantille pareille aux volans.

— Ensuite?

— Une parure d'émeraudes.

— Et le bouquet?

— Camélias et violettes de Parme.

— Dans une heure, je serai prête; j'ai ici tout ce qu'il me faut. Eurydice me coiffera.

— Faut-il vous attendre?

— Oui... seulement...

— Quoi?

— Je n'ai pas diné, et je ne sais comment vous donner à diner; mon père...

— Eh bien! tandis que vous vous ferez habiller, je vais envoyer commander un diner au Café de Paris; nous dînerons ici quand vous serez prête.

— Du vin de Champagne frappé, surtout.

— Nous en aurons.

— Et du café très fort pour remonter la fibre.

— Soyez tranquille.

Mousseline se déshabilla lestement tout en causant avec le comte de Madoc. Ses cheveux se dénouèrent, sa robe quittait ses épaules; elle sonnait ses femmes de chambre...

— A propos, demanda-t-elle, que faudra-t-il que je fasse aux Italiens?

— Bien vous mettre en vue d'abord.

— C'est facile.

— Détourner le plus possible l'attention des spectateurs pour l'attirer de votre côté.

— Sans trop de scandale cependant?

— Un peu de scandale.

— Vous me direz quand il y en aura assez. Est-ce tout?

— Non.

— Quoi encore?

— Vous me compromettrez en parlant très haut et en prononçant mon nom.

— Fiez-vous à moi pour compromettre.

— Et enfin?

— Enfin être excessivement jolie.

— C'est déjà fait, dit Mousseline, en retirant son bas et en donnant un coup de pied, de son petit pied rose, au comte de Madoc pour le prier de sortir.

Elle entr'ouvrit une demi-minute après la porte de son boudoir, pour crier au comte qui était déjà loin dans la galerie:—Si je vous mets à la porte, c'est que j'ai faim, vous ne songiez plus au dîner... n'allez pas vous y tromper...

Après avoir reçu la lettre de son ami lord Glenmour, le docteur Patrick se trouva dans la disposition d'esprit où à sa place nous serions probablement tous.

Entre deux dangers, il fut entraîné à s'occuper du plus grand aux dépens de l'autre; il n'avait que des doutes plus ou moins graves sur les intentions du jeune négociant du cap de Bonne-Espérance, et l'on venait lui porter d'alarmantes certitudes sur les projets du comte de Madoc. Naturellement c'est sur le comte de Madoc qu'il lui importait de diriger toutes les forces de son attention au lieu de continuer à les tendre vers sir Archibald Caskil. Les diviser, c'était les employer sans profit.

D'ailleurs un géant comme le comte de Madoc réclamait toute la puissance et toute l'habileté de ses adversaires.

Patrick ne vit donc rien de mieux que de suivre à la lettre les avis timorés de lord Glenmour à l'égard des mesures d'extrême précaution qu'il convenait de prendre pour garantir sa femme des piéges du comte.

Il garda envers celle-ci le silence que son ami, dans un intérêt de surprise, lui recommandait d'observer.

En sorte que lady Glenmour se raffermit encore dans l'opinion funeste que lord Glenmour ne reviendrait plus et que la réponse à la lettre adressée par elle à la reine était sur le point d'arriver.

Elle se laissait vivre entre ces deux faits et conduire par les événemens. Rien ne lui paraissait plus mettre obstacle à son habitude passionnée de recevoir sir Caskil qu'elle n'avait plus à voir que pendant un très petit nombre de jours. Lui, la France, que sa présence avait fini par faire aimer à lady Glenmour, Paris et ses fêtes qui commençaient aux premières lueurs des neiges de l'hiver, disparaîtraient bientôt de ses yeux comme un décor.

Sa jeunesse était aussi une bien légitime excuse à cet attachement de confiance pour un jeune homme qui s'occupait d'elle tous les instans, sans diminuer jamais de gaîté, sans rien perdre de son naturel fougueux et entraînant, tandis que son mari se bornait à lui envoyer de froides parures de bal.

—Encore une soirée à passer avec lui, se dit-elle sous l'impression du même sentiment de plaisir et avec la même pointe de regret, en montant, toute parée, en voiture, pour aller aux Italiens, entre Tancrède et sir Archibald Caskil.

— C'est vous qui avez voulu me conduire aux Italiens, ne l'oubliez pas, disait sir Caskil à lady Glenmour pendant le trajet de l'hôtel au théâtre; vous avez entraîné l'ours hors de sa tanière! et puis, se penchant vers Tancrède, il ajoutait tout bas: — Il est convenu, cher Tancrède, que nous ne dirons pas à lady Glenmour que son mari nous a chargés de veiller de près sur elle, par crainte de ce comte de Madoc.

— C'est parfaitement convenu, repartit Tancrède, et ironiquement il pensa: — Ce jeune homme ne se guérira donc jamais de sa naïveté!

Quand lady Glenmour et ses deux jeunes cavaliers entrèrent dans leur loge, le spectacle était commencé depuis une demi-heure.

De l'étonnement produit par un bruit qui passe, la foule s'éleva à une surprise plus caractérisée en voyant la dame que le comte de Madoc accompagnait. Les immuables habitués semblaient la reconnaître pour l'avoir déjà vue l'avant-veille. On se serait mépris à moins. C'était le visage de Mousseline, sa même toilette, sa même parure. C'est bien elle: est-ce bien elle? Pour s'en convaincre, on attendait que la jeune femme ainsi lorgnée de tous les points de la salle recommençât ses licences de la dernière représentation. Car Mousseline, on le suppose, n'était point demeurée au-dessous des instructions qu'elle avait reçues du comte de Médoc.

Elle s'était mise au balcon de sa loge comme au balcon de sa croisée, le corps en avant, la tête presque au-dessus du parterre qu'elle affrontait avec une dédaigneuse impertinence. Elle avait causé tout haut, laissé tomber son bouquet sur les crânes aristocratiques de la galerie, redemandé toute seule, au milieu du silence général, un morceau d'ensemble très insignifiant, et vingt fois prononcé le nom du comte de Madoc, assis près d'elle.

Il n'est pas une personne de la salle qui ne l'eût remarquée.

On ne parlait que d'elle et du comte de Madoc le lendemain à l'Opéra. Eh bien! c'est avec cette femme hardie que deux jours après le même public des Italiens confondait lady Glenmour et la confondait à juste titre, grâce à cette ressemblance extérieure, œuvre perfide du comte.

Ni elle, ni Tancrède, ne s'aperçurent d'abord qu'ils étaient l'objet de l'attention universelle; mais le comte remarqua tout. Il était placé sur le devant de la loge, à la droite de lady Glenmour; Tancrède, qui occupait seul le second rang, était assis derrière elle. Il pouvait la voir et de sa place elle pouvait le voir dans une des deux glaces latérales fixées aux deux côtés de la loge.

Ce n'est que dans la salle que lady Glenmour et Tancrède remarquèrent la riche et élégante toilette du comte sur la-

quelle leur attention ne s'était pas portée dans la demi-obscurité de la voiture.

Voulant qu'il n'y eût pas d'erreur, pas de doute de la part du public sur son identité, le comte de Madoc s'était habillé comme l'avant-veille, et il était délicieusement mis.

A une époque effacée, où l'on ne peut citer ni la couleur des étoffes puisqu'elles ont toujours à peu près la même couleur, ni la finesse des broderies puisqu'on n'en porte plus, il devient fort difficile de préciser la supériorité d'une toilette d'homme sur une autre toilette.

Cette supériorité est presque tout entière dans les façons, la tournure, les mouvemens, la grâce personnelle, la civilisation de l'individu. Cela suffit, il est vrai, pour qu'un homme soit très différent d'un autre homme. Pour résumer les éloges écrits sur les lèvres attentives de toutes les femmes en voyant le comte, il faut se borner à dire qu'il partagea avec lady Glenmour la surprise générale, non à cause de sa beauté, le comte de Madoc n'était pas réellement beau, mais à cause de l'excellence de sa tenue, de la noblesse et de la sobriété de ses manières, déjà célèbres du reste dans tous les clubs élégans de Paris.

Ce soir-là, le comte avait trouvé le difficile secret de paraître encore plus distingué, tout en perdant cependant un peu de sa sévérité accoutumée. Il fallait qu'il fût encore un peu l'honnête sir Archibald Caskil pour Tancrède et pour lady Glenmour, déjà bien étonnés du changement opéré dans son extérieur.

Nous avons dit que Tancrède était placé au second rang derrière lady Glenmour. Dans cette position, il la voyait parfaitement dans la glace latérale, malgré le comte placé entre elle et cette glace. Ses yeux n'en déviaient pas : aucun mouvement de lady Glenmour ne lui échappait.

On jouait *I Puritani;* à chaque morceau amoureux de cet opéra qui en abonde, la tête de lady Glenmour se tournait involontairement vers le comte de Madoc, qui lui souriait avec une bonhomie tendre qui tenait un peu de sir Archibald Caskil, mais beaucoup plus en ce moment du comte de Madoc. Ce mélange adroit trompait sa confiance ; elle croyait ne s'associer qu'aux suffrages d'un homme sensible au charme d'une belle musique, et elle s'enivrait avec lui d'une émotion triplée par les feux de la salle, l'influence de l'harmonie, et cette vapeur qui circule à longs flots, toute faite d'haleines jeunes, et du parfum des fleurs rares.

Tancrède prenait pour lui ses regards humides et doux, timidement dirigés du côté du comte : il les suivait, il y répondait en dardant les siens dans la glace ; il se fondait dans l'extase : « Comme elle m'aime ! comme elle éprouve la même ardeur que moi aux sons de cette musique divine ; oui, c'est son existence et la mienne qui se rencontrent au fond du foyer lumineux de cette glace, où trois mille personnes se peignent, et où je ne vois qu'elle et où elle ne voit que moi, que moi seul ! »

Il se penchait vers cette ombre aimée, placée si près de la réalité, mais si près, qu'il n'y avait entre l'une et l'autre, pensait-il, que l'épaisseur de sir Archibald Caskil. Sir Caskil n'était pas un obstacle, au contraire ; il servait merveilleusement au jeu de cette pantomime du cœur, qui se joue si souvent dans les loges de spectacle.

Et comme la touchante musique de Bellini, qui exprimait en ce moment un adieu, vint à redoubler de passion, la main gauche de lady Glenmour, tandis que sa main droite, couverte d'un gros bouquet, s'allongeait sur le rebord de la loge, tombait aveuglément, fatalement, chaste encore, mais vaincue, sur la main du comte, tout-à-fait cachée par l'ombre du bouquet et d'ailleurs placée sur ses genoux.

Tancrède qui, dans la glace, ne voyait que la main chargée du bouquet, commit une des plus étranges et pourtant des plus naturelles erreurs : il s'imagina que ce bouquet de camélias et de violettes de Parme, où lady Glenmour avait longtemps posé ses lèvres pendant la soirée, s'avançait vers lui, c'est-à-dire dans la glace, afin qu'il le vît et y cherchât une expression de ce qu'éprouvait pour lui lady Glenmour dans cette minute d'extase.

Son illusion fut des plus complètes.

A dix-huit ans qui n'a pas de ces illusions ? Ebloui, passionné, fou jusqu'aux larmes de cette preuve d'amour dans un lieu où tout commande la retenue, Tancrède s'agenouilla à demi dans le fond de la loge et alla poser ses lèvres sur la glace, à l'endroit où la réflexion reproduisait le bouquet de lady Glenmour. Pendant ce temps le comte de Madoc relevait la main de lady Glenmour et y posait ses lèvres.

L'amour vrai baisait une glace, l'amour menteur embrassait la réalité. Triste vérité ! charmante allégorie !

Si Tancrède, de sa place, ou plutôt dans son attitude, ne pouvait pas voir le comte de Madoc, le public, qui était beaucoup moins amoureux et moins distrait, s'aperçut de la scène un peu galante entre le comte de Madoc et la jeune dame qui ressemblait tant à Mousseline, si toutefois ce n'était pas Mousseline elle-même.

Les plaisanteries, les murmures ricaneurs de l'avant-veille recommencèrent sourdement, et alors lady Glenmour s'aperçut qu'il était question d'elle dans la salle. Tremblante de confusion, lady Glenmour se dit :

— Oh ! mon Dieu ! je me suis oubliée, on me regarde, c'est nous qu'on désigne ; où me cacher ?

Tancrède n'avait rien vu, il ne voyait rien. Quant au comte, il se dit : — Tout va bien !

Pour que tout allât encore mieux sans doute, il dit, cinq minutes après, quand la rumeur de la salle commençait à s'apaiser : — Si nous nous retirions, milady, vous paraissez souffrante ?...

Là seulement Tancrède sortit de sa léthargie... S'en aller, c'était le meilleur moyen de raviver le scandale.

— Oh ! oui, allons-nous-en, répondit lady Glenmour, la chaleur m'incommode... j'ai besoin d'air...

— C'est moi, pensa Tancrède, qui suis cause de l'indisposition qu'elle éprouve ; j'aurai été trop hardi, trop imprudent... Oh ! quelle maladresse !

Ils quittèrent aussitôt le spectacle pour rentrer bien vite à l'hôtel.

Lady Glenmour se retira à l'instant même dans ses appartemens.

— Je ne me trompais pas, se redit Tancrède, mon imprudence lui a déplu ; elle en a été blessée, offensée peut-être... J'ai tout perdu...

Un moment après, le comte de Madoc, qui ne perdait pas Tancrède de vue, s'approcha de lui et lui dit :

— Vous n'ignorez pas, je présume, la cause de la rumeur qui nous a fait partir sitôt du spectacle ?

—Je l'ignore, balbutia Tancrède.

— Vous ne vous en doutez pas ?

— Mais non... Est-ce que lui aussi m'aurait vu ?

— Ecoutez-moi alors, mon cher Tancrède ; vous aimez passionnément, follement, lady Glenmour, et cet amour effréné vous accompagne partout. Je vous ai suivi des yeux ce soir au Théâtre-Italien.

Tancrède pâlit.

— Les leçons de morale, mon cher Tancrède, ne me plaisent guère ; mais les leçons de physique, qui se gravent davantage dans la mémoire, sont infiniment plus de mon goût. Voulez-vous recevoir de moi une leçon de physique ?

Cette leçon, la voici : Vous, et tous les jeunes gens et toutes les jeunes filles, sachez bien une chose fort importante, c'est que toutes les fois qu'on voit une personne dans une glace, on en est vu. Dans la glace de notre loge, aux Italiens, vous voyiez la moitié de la salle ; eh bien ! par la même raison, la moitié de la salle vous voyait aussi... Elle a vu, quand vous avez posé vos lèvres sur la glace...

— Oh ! comment me faire pardonner de lady Glenmour ? s'écria Tancrède, confondu par cette confidence qui ne lui permettait plus le doute sur la publicité de son imprudence.

— Comment, enfant ? en lui demandant pardon, et en l'aimant toujours davantage... Mais allez vous reposer, Tancrède... vous rêverez le bonheur...

— Tenez, sir Caskil, je vous ai méconnu... Vous êtes un excellent homme...

— Ah ! je crois bien... Mais allez vous reposer, mon ami.

— Encore un mot : vous croyez, sir Caskil, qu'elle m'ai-

mera encore, quoique je l'aie si gravement compromise?

— Axiome, mon cher Tancrède : plus on compromet une femme, plus elle vous aime.

Le comte ajouta mentalement : Oui pourvu qu'elle vous aime. »

TANCRÈDE ET PAQUERETTE.

Tout le monde avait oublié Paquerette depuis l'installation à Paris ; elle seule n'oubliait pas : sa fatale maladie, au contraire, avait exalté chez elle, comme chez toutes les personnes qui en sont atteintes, les principales facultés de l'intelligence, la réflexion et la mémoire : aimer et se souvenir forment les deux moitiés des frêles existences qui s'éteignent de langueur.

Paquerette, dont le corps manquait de force pour se soutenir, n'avait jamais tant vécu par le cœur et l'esprit. Ardente et dévorée comme la sibylle antique, elle pénétrait non pas dans l'avenir, mais dans le passé, qui n'avait plus d'illusion pour elle. Le vase de cristal était brisé ; l'eau et les mille couleurs qu'il renfermait avaient fui entre ses doigts.

Elle avait aimé ce qui n'existait pas : elle avait adoré dans un homme des apparences. Lord Glenmour, tel qu'il s'était montré à elle, tranquille et pur, était un mensonge, un mirage : un jour, après avoir beaucoup marché dans cette voie trompeuse, elle s'était trouvée, comme les voyageurs d'Orient, au milieu de l'aride désert.

L'oasis verte et parfumée n'était que dans son cœur. Glenmour la tuait, comme le désert tue après avoir longtemps égaré. Qu'importe au désert ? Qu'importait à Glenmour ?

Elle se mourait donc de l'un des plus mystérieux amours qu'il y ait eu peut être sur la terre ; d'un amour que celui qui l'inspirait n'avait jamais connu ni soupçonné ; d'un amour non pas simplement solitaire, mais qui avait eu, comme tous les amours terrestres, ses phases, ses rares beaux jours et ses tempêtes, mais en lui et sans écho.

Elle voyait si clair et si loin au fond du passé qu'elle ne put se défendre dans ses nuits d'insomnie de percer dans celui des autres.

Et à l'occasion de cette lettre de lord Glenmour, son premier et dernier désenchantement, elle revint, conduite par cette clairvoyance prophétique, sur bien des passages qu'elle n'avait pas d'abord remarqués.

Du doute traînant elle s'éleva, par l'effet de sa perspicacité fébrile, jusqu'au dernier degré de certitude.

Alors, avec un soupir qui attestait la pureté et la noblesse de cette âme mortellement blessée, car il lui était arraché par l'intérêt qu'elle portait à une femme qu'elle aurait pu sans crime ni aimer ni plaindre, elle fit demander Tancrède.

Depuis le retour de la campagne, elle n'avait pas quitté le fauteuil dans lequel elle achevait de consumer ses forces. C'est là qu'elle attendait un sommeil réparateur qui ne venait pas, en tressant des couronnes de fleurs artificielles avec d'anciennes parures de sa maîtresse. On sait qu'elle était excellente fleuriste.

Elle avait peu maigri, malgré l'activité du mal ; mais son teint se recouvrait de jour en jour de la pâleur de la cire. Ses longs cheveux cendrés, défaits comme ceux des anges et mollement bouclés, se détachaient avec des nuances délicates sur le fond jaune-souci du vieux fauteuil. Le soleil se plaisait à venir la trouver à cette place. On dirait qu'il redouble de soins envers ceux qu'il n'a pas longtemps à voir. Il a des rayons de tendresse pour la fantaisie du malade, comme il a des reflets brillans pour le casque du soldat. Le soleil est l'ombre de Dieu.

Par momens, lorsque ses bras détendus flottaient à l'abandon de son corps, et que son visage, collé contre le velours du fauteuil, demeurait dans une immobilité extatique, au milieu de cette clarté dorée qui l'enveloppait, elle ressemblait à une de ces admirables peintures de Scheffer, le peintre de Marguerite.

Elle attendait Tancrède dans l'impatience si inquiète qu'ont tous ceux qui voient le temps leur échapper.

C'était le lendemain et dans la matinée du jour où Tancrède s'était proclamé le plus heureux des hommes pour avoir effleuré du bout des lèvres dans une glace l'ombre du bouquet de lady Glenmour. Il se berçait encore au milieu des plus jolis nuages roses, quand un domestique vint lui dire que Paquerette désirait lui parler.

Il monta aussitôt à la chambre de Paquerette, et les deux jeunes gens se trouvèrent encore une fois en présence comme à Ville-d'Avray ; mais dans la position inverse.

Paquerette était assise, malade, au fond d'un fauteuil, et Tancrède était debout près d'elle, rayonnant de santé et de bonheur.

— Que j'ai de regret, que j'ai de reproches à m'adresser de n'être pas encore venu vous voir, chère Paquerette... mais les occupations... mais lady Glenmour... mais...

Paquerette s'arrêta quelques minutes pour s'assurer si sa résolution de parler était irrévocable.

— C'est de lady Glenmour que j'ai à vous entretenir, monsieur Tancrède.

— Parlez... je ne me doute pas. .

Le fluide magnétique empreint de crainte qui s'échappait de Paquerette, courut frapper les nerfs de Tancrède.

Il y eut à l'instant un frémissement éprouvé et communiqué.

— Avant de parler, dit Paquerette, je vous demande votre serment de chrétien de ne dévoiler à personne ce que je vais vous révéler.

Tancrède parut fort étonné de la solennité de ce début.

— Recevez mon serment.

— Maintenant, joignez à ce serment votre parole d'homme d'honneur et de loyal marin.

— Je vous la donne aussi.

— Ainsi, monsieur Tancrède, sur votre foi et sur votre honneur, vous jurez de ne confier à personne ce que vous allez apprendre de ma bouche ?

— Je l'ai juré.

— Eh bien ! apprenez que sir Archibald Caskil est le comte de Madoc, dit Paquerette.

— Le comte de Madoc !!! cria Tancrède en se précipitant sur le fauteuil de Paquerette, et en plongeant son regard dans le sien pour voir si elle disait vrai ; allons donc !

— C'est le comte de Madoc, vous dis-je.

— Lui ! le comte de Madoc !... Ah ! et je lui ai serré les mains hier... Lui chez lord Glenmour ! Et lady Glenmour !... Et pour... mais... ce n'est pas possible !... voilà une surprise !... Et personne ne s'en doutait !... Depuis trois mois je le vois tous les jours... nous le voyons tous les jours... le comte de Madoc. . Mais il m'a joué ! Oh ! comme il m'a joué !... comme il me joue encore... comme il nous a tous joués, le docteur... moi !... lady Glenmour... Mais il veut donc... Que veut-il ?... Quelle hardiesse ! quelle insolence !... ce qu'il veut ? je le sais... lord Glenmour le sait !... Quelle épouvantable clarté... quel homme !... mais il a donc métamorphosé, changé son caractère, sa voix, ses goûts ?... C'est un Protée... c'est... c'est le comte de Madoc... Mais il faut que tout le monde sache ici ! partout ! que sir Archibald Caskil c'est le comte de Madoc !...

Paquerette l'arrêta :

— Et votre serment ?

— Oui, mon serment... c'est vrai...

— Songez-y !

— Et vous ne m'en dégagez pas ?

— Non !

— Vous avez raison .. je le tuerai sans le dire à personne, sans le dire à lui-même... Le secret sera bien gardé.

— Un assassinat ?

— Peut-être.

— Oh ! Tancrède !

— Adieu, Paquerette, adieu, merci !... — Il revint sur ses

pas. — Vous ne m'avez pas dit comment vous saviez que sir Archibald Caskil était le comte de Madoc.

— Je le sais.

— Mais la preuve? car enfin, il faut des preuves.

— Je n'en ai pas.

— Mais...

Paquerette baisant à son tour la Bible, dit :

— Je jure sur le saint livre que sir Archibald Caskil est le comte de Madoc.

Tancrède ne voulut pas en entendre davantage pour être convaincu... Il sortit en criant : — Malheur à lui ou à moi !

— Tout se simplifie à merveille, s'écria Tancrède en marchant dans le feu de sa colère; rien n'est plus aisé que la conduite que j'ai à tenir jusqu'au retour de lord Glenmour. Je ne quitterai pas sa femme. Le jour je serai près d'elle ; la nuit je veillerai à sa porte. Je serai le double de son ombre; je marcherai dans ses pas. Et cela sans lacune, sans relâche, sans pitié pour les convenances, sans pitié pour elle, sans pitié... ajouta Tancrède en ouvrant le tiroir de son secrétaire, et en y saisissant deux pistolets chargés... et sans pitié pour le comte de Madoc. Je ne l'assassinerai pas, comme je l'ai dit; non ! Mais s'il élève seulement la voix pour railler mes incessantes importunités auprès de lady Glenmour, je lui réponds par un soufflet et je lui mets un de ces deux pistolets dans la main. Fût-ce dans la rue, fût-ce en voiture, fût-ce dans un salon; je lui laisse le choix de tirer ensemble ou de lui fracasser le crâne. Il ne me refusera pas.

C'est dans ces pacifiques dispositions que Tancrède descendit au salon.

Lady Glenmour et le comte de Madoc y étaient; ils avaient déjeuné sans lui, retenu par la confidence de Paquerette. Un peignoir liséré rose et blanc enveloppait lady Glenmour qui, pour tout autre que Tancrède, montrait visiblement cet étonnement, cette douce stupidité, si l'on ose s'exprimer ainsi, écrite sur le visage des femmes coupables d'une faute commise la veille, d'une première imprudence. Celles-là sont marquées d'une empreinte particulière : elles ont comme un voile diaphane qui tient à la fois du blanc d'Espagne et de l'imbécilité.

Tancrède dissimula la crispation de ses nerfs, il boucla sa colère autour de son front sans jeter les yeux sur le comte; il écoutait celui-ci qui discutait en ce moment avec lady Glenmour la toilette qu'elle choisirait pour aller le soir même chez la comtesse de Boulac, une des deux vieilles femmes avec lesquelles vous avez fait connaissance au château de Ville-d'Avray, dit le chevalier De Profundis au marquis de Saint-Luc.

Madame de Boulac donnait une soirée ; elle avait invité lady Glenmour, à peine installée, sans oublier Tancrède ni sir Archibald Caskil, l'ami de la maison.

Sir Archibald Caskil assurait lady Glenmour qu'elle n'avait pas de meilleur moyen de se distraire de la petite contrariété causée par l'événement de la veille, du reste déjà oublié comme tout s'oublie à Paris. Tancrède, ajoutait sir Archibald Caskil avec intention, était assurément de son avis : Il se joignait à lui, il n'en doutait pas, pour décider lady Glenmour, fort indécise, mais bien à tort.

Tancrède, qui distillait sa rage en silence, ne répondait que par des monosyllabes secs, hachés. — C'était une soirée un peu fanée, disait encore sir Archibald Caskil, mais les bonnes gens, — et les vieilles gens sont toujours de bonnes gens, — on doit en prendre de temps en temps comme des eaux du Mont-d'Or.

Toujours même indécision de lady Glenmour, encore abasourdie de l'événement de la veille, malgré les assurances de sir Archibald Caskil; toujours même réserve de Tancrède, dont l'unique pensée était celle-ci : Je vois l'endroit de sa tête où je viserai mon coup de pistolet.

— Ainsi, reprit le comte de Madoc en se levant, c'est convenu ; je ne disposerai pas de ma soirée en faveur de mes correspondans ; je la consacrerai tout entière à partager l'ennui que vous craignez de rencontrer chez la comtesse de Boulac.

— Mon Dieu ! ce n'est pas parce que je crains de m'ennuyer à cette soirée que j'hésite à y aller... C'est parce que je n'ai pas en moi de disposition.... balbutia enfin lady Glenmour. Qu'en dites-vous, Tancrède?

— Milady, vous n'avez d'avis à recevoir de personne... répondit Tancrède sans même lever les yeux.

— Quand j'en demande un pourtant...

— Je ne suis pas en veine de conseil ce matin, dit-il en se versant du thé.

— Alors, nous nous en passerons, reprit lady Glenmour, piquée de cette réponse un peu impolie. Puis, se tournant vers sir Archibald Caskil, elle ajouta : — Sir Caskil, tenez-vous prêt à dix heures et demie ; vous m'accompagnerez ce soir chez madame de Boulac.

Le comte de Madoc, en passant près de Tancrède pour sortir, lui dit tout bas :

— En vérité, je ne vous comprends pas ; c'est vous qui boudez, vous, qui êtes cause de la mauvaise humeur de lady Glenmour.

Tancrède, se maîtrisant à peine, répondit avec un sourire aigre qu'il s'efforça de rendre charmant :

— Merci ! mille fois merci ! sir Caskil, je vais réparer ma maladresse Comptez-y.

Le comte de Madoc quitta le salon ; Tancrède se leva alors, et prenant la main de lady Glenmour fort étonnée de ce mouvement qu'elle ne comprenait pas après une réponse inconvenante, il lui dit :

— Milady n'allez pas à cette soirée.

— Et pourquoi n'irais-je pas à cette soirée, s'il vous plaît?

— Parce qu'il ne convient pas que vous y alliez.

— Et à qui cela ne convient-il pas? Est-ce à vous? En ce cas vous donneriez mieux des ordres que des conseils...

— Milady, ce n'est pas un ordre, c'est un avis.

— Il vient trop tard, monsieur.

— Milady, encore une fois...

— Insisteriez-vous par hasard ?

— Oui, milady.

Lady Glenmour retira sa main ; elle ajouta : Vous êtes libre ce soir de ne pas m'accompagner.

— Je ne profiterai pas de cette liberté, milady.

— Et moi je vous engage à en user.

— Je refuse...

— Et moi j'ordonne! monsieur, dit lady Glenmour qui se leva pour s'en aller.

— J'obéirai donc, milady, répondit Tancrède en se laissant tomber sur le canapé, je ne vous accompagnerai pas... Mais se reprenant aussitôt avec impétuosité : — C'est impossible ! c'est impossible, ce que je vous dis là... — Vous n'irez pas à cette soirée ou je vous y accompagnerai, milady.

Étonnée de cette obstination inouïe de Tancrède, lady Glenmour s'arrêta fièrement à la porte et le regarda... comme une jeune femme regarde un jeune homme en pareil cas.

Le visage caché dans ses deux mains, Tancrède, consterné, murmurait : — Me recevoir ainsi, quand je cherche à la sauver ! Sa colère, son mépris, son indignation ! A moi qui l'aime tant ! à moi qu'elle aimait hier... Car cette soirée aux Italiens... ce bouquet !... A moi qui accours pour me mettre entre elle et le piége infâme où elle va tomber. . mais elle n'y tombera pas ! Elle me défend de l'accompagner à cette soirée... elle ne saurait pourtant me défendre d'y aller... J'y serai... je serai partout... mes yeux ne la quitteront pas; ils ne se détacheront pas non plus de cet homme dont un miracle m'a fait découvrir l'incroyable hypocrisie. Je le tiendrai toujours à deux distances : la première, celle d'un soufflet; la seconde, celle d'une balle. Ah ! que n'ai-je pu dire à lady Glenmour ce que m'a appris Paquerette !... quelle lumière j'aurais jetée dans son esprit ! J'ai manqué de prudence... ma colère a percé... lady Glenmour a vu de l'impertinence pour elle là où il n'y avait que du ressentiment contre un autre... elle a eu raison. Elle m'aime encore... Oh ! oui, elle m'aime encore... je lui dirai tout... tout ce que je pourrai lui dire sans violer mon serment... Elle me devinera, et je serai pardonné. Ah ! que cet homme s'éloigne, et je partirai aussi... un jour... plus tard... Partir ! Cependant il le faut... Si lord

Glenmour venait à savoir!... est-ce que j'ai besoin qu'il sache pour me condamner... Mais, j'ai une réparation secrète à lui offrir... je le vengerai avant même qu'il ait eu le soupçon du danger que sa femme a couru avec le comte de Madoc...

Pendant plusieurs heures, Tancrède s'égara à travers ce labyrinthe de bonnes, de mauvaises, de passionnées raisons que plantent eux-mêmes, comme une forêt enchantée, autour d'eux les amans aux prises avec une brouillerie, une infidélité, une trahison.

Quand il eut assez espéré, assez pleuré, assez souri, assez souffert, il se leva. Il était temps, la journée entière s'était écoulée. Il faisait nuit. Les domestiques allaient mettre le couvert pour dîner... même le service était en retard, à cause de sir Archibald Caskil, qui, sorti depuis le déjeuner, venait de faire dire seulement qu'il ne dînerait pas à la maison, où il ne rentrerait que pour accompagner lady Glenmour à la soirée de la comtesse de Boulac.

Tancrède apprenant cela, dit aux domestiques de prévenir qu'étant légèrement indisposé il ne dînerait pas non plus.

A six heures il n'y eut donc que lady Glenmour et le docteur Patrick qui se mirent à table.

Le docteur n'était pas gai, quoique lady Glenmour fût déjà coiffée et à demi parée pour la soirée.

— Quelque pensée vous attriste, docteur? dit la première lady Glenmour.

— Je viens de faire ma visite accoutumée à notre malade et son état m'inquiète... me désespère.

— En vérité!

D'une voix émue le docteur prononça ces mots :

— Paquerette est perdue...

— Oh! mon Dieu!... Et il n'est pas de remède?...

— Je n'en connais pas, milady...

— Son mal a donc acquis bien vite de la gravité?

— Il couvait depuis longtemps; il a éclaté tout-à-coup, quoique j'eusse déjà observé des symptômes d'un caractère dangereux... Mais elle a négligé tous mes avis...

— Et pourquoi cela?

— Ennui profond de la vie...

— Si jeune! cela ne se conçoit pas. Et quelle cause a pu produire chez elle cette mélancolie?

— Il est beaucoup de causes à ces maladies noires.

— Vous dites vrai, docteur... Mais on en guérit... le hasard... le temps... Moi-même, j'ai éprouvé...

Lady Glenmour s'arrêta; le docteur poursuivit :

— Quand la cause est connue... quelquefois l'art... pas toujours... peut parvenir... Mais il n'est plus temps...

— Alors vous supposez, reprit lady Glenmour embarrassée, que quelque passion peut-être...

— Je ne dis pas cela, milady.

— Cette jeune fille est si sage...

— Elle aimerait, qu'elle ne serait pas moins sage...

— Sans doute, docteur, sans doute...

— Dans ce cas, reprit Patrick, la lutte entre le devoir et la passion expliquerait son mal.

— Vous croyez, docteur?

— Et amènerait la mort.

— Grand Dieu! s'écria lady Glenmour, qui étouffait depuis le commencement de ce dialogue, en apparence si indifférent, mais qui la faisait revenir pas à pas sur le plus périlleux et le plus déchirant sillon de son existence. Allez la revoir, je vous en prie, docteur, et dites-lui de ma part... que je lui assure dix mille francs pour sa dot. Puisse la joie de cette nouvelle lui rendre un peu la santé. Allez, allez vite, docteur.

C'est pensive et très abattue que lady Glenmour alla ensuite compléter sa toilette.

Elle ne descendit qu'à dix heures, dans la soirée, lorsqu'on vint lui annoncer que sir Archibald Caskil l'attendait au salon et que les chevaux étaient attelés.

LA DOUBLE MAISON.

— Magnifique! ravissante! divine! s'écria le faux sir Archibald Caskil en voyant paraître lady Glenmour.

— Vous allez rire, lui dit aussitôt lady Glenmour, je renonce à aller à cette soirée...

— Vous renoncez!... j'ai mal entendu...

— Oui, je reste chez moi...

— Et vous dites que je vais rire... mais je ne ris pas du tout. Comment! lorsque tout est prêt?...

— Mon cœur ne l'est pas, dit lady Glenmour avec un grand ton de sincérité.

— Nous nous passerons de son agrément.

— Je ne puis, en vérité...

— Vous plaisantez?...

— Non, très sérieusement...

— Alors je ne vous crois pas davantage.

— Je vais sonner pour qu'on me déshabille.

Et lady Glenmour porta la main sur le cordon.

— Et moi je vais sonner pour que votre chasseur fasse avancer la voiture.

Il avait saisi l'autre cordon.

— Non! sir Caskil, je vous en prie...

— Mais si, milady!

— Sir Caskil, vous ne voudriez pas, je pense, me faire violence?

— Je vous demande pardon, milady.

— Je ne le crois pas, dit moitié riante, moitié fâchée lady Glenmour.

— N'essayez pas.

— Eh bien! sir Caskil, résolument je n'irai pas à cette soirée...

— Puisqu'il en est ainsi, s'écria sir Archibald Caskil, c'est donc au plus fort, et s'emparant d'autorité de lady Glenmour dont il cerna la taille sous son bras arrondi, il la souleva, et la renversa sur lui. Elle perdit tout-à-fait terre après une inutile résistance...

— Sir Archibald Caskil, arrêtez!... mais arrêtez!

— Non, à moins que vous ne consentiez à venir..

Lady Glenmour se débattait toujours, et elle ne parvenait qu'à resserrer l'étreinte dans laquelle elle était prise...

— Sir Caskil! mais sir Caskil! je vous en prie...

— Je n'écoute rien...

— Je vous le demande...

— Rien!...

— Je vous l'ordonne!

— Inflexible!

— Je vous dis que je vous l'ordonne!...

Des pas retentirent. Tancrède parut.

Le cri de stupéfaction qu'il allait pousser fut coupé par ces paroles de sir Archibald Caskil :

— Milady s'est trouvée mal; je la portais au grand air. Comment vous trouvez-vous, milady? ajouta-t-il en la mettant sur ses pieds. Quel fâcheux accident!

— Beaucoup mieux, répondit lady Glenmour... la voiture .. l'air de la rue me soulageront... Sortons.

— Vous ne venez pas avec nous? demanda sir Archibald Caskil à Tancrède qui allait probablement lui répondre quelque impertinence méritée; mais lady Glenmour l'en empêcha en disant à Tancrède : — Oui, venez avec nous; et elle ajouta tout bas et très expressivement : — Je le veux!

Cette soirée était à la fois une des plus décisive pour les projets du comte de Madoc sur lady Glenmour, pour la réputation de lady Glenmour qui, en allant chez madame de Boulac, ne soupçonnait pas qu'elle allait aussi ailleurs, pour Tancrède, décidé à obtenir son pardon à tout prix, à force d'amour.

La soirée promettait d'être charmante, délicieuse, comme en donnent les vieilles gens quand elles ont la prétention de surpasser les jeunes.

Tout parut être ordonné en vue de plaire à lady Glenmour. Madame de Boulac et son amie madame de Martinier allèrent la recevoir sur l'escalier. La musique joua à son entrée ; et quel luxe ! quelle fraîcheur d'appartemens, quel faste sans confusion. Paris seul a dans ses recoins des surprises fééri- ques de ce genre. Du reste, il importait de mettre tout en usage pour fasciner la raison de la milady, ainsi que l'appelaient les deux vieilles comtesses, dont la perfide adresse va se démasquer bientôt.

Tancrède reportait sur lady Glenmour les émotions sans nombre qui s'échappaient de son âme si jeune et si ardemment éprise, soumise en ce moment à l'influence de ces lumières vaporeuses et douces, de ces fleurs répandues partout, de ces guirlandes de femmes. C'était elle qu'il aimait dans tout cela.

Comme il se l'était promis, il ne la quittait pas, il ne la perdait pas une minute de vue ; il dansait dans les quadrilles dont elle faisait partie ; il causait dans les groupes dont elle était : si bien que le comte de Madoc fut rudement tenu en échec par cette inflexible barrière toujours posée devant lui et entre lui et lady Glenmour. Il n'y a pas de finesse, de ruse, d'habileté, qui tiennent contre un tel système de défense. Rien ne prévaut contre ce parti pris ; l'obstination des enfans est comme leur poésie : on ne sait jamais jusqu'où elle peut aller.

Madoc enrageait ; il avait bien voulu, pendant un temps, se servir de Tancrède comme d'un plastron, s'amuser de son ingénuité, prêter à lady Glenmour un écran afin qu'elle l'aimât, lui, Madoc, sans trop se découvrir ; mais ces résultats obtenus, et ils l'étaient surabondamment, Tancrède devenait une gêne, un empêchement, un obstacle qu'il fallait briser, puisqu'il prétendait ne pas fléchir. Toute temporisation était désormais périlleuse. D'un moment à l'autre Glenmour menaçait d'arriver. Madoc le savait, il savait tout par ses amis du club des Dangereux, épiant à Londres dans les ministères, à la cour, à l'amirauté, les moindres démarches de son ennemi.

En moins de six jours rien ne s'opposait plus à ce qu'il tombât au milieu de ses plans : alors ils étaient détruits, anéantis, et les reprendre lui paraissait chose impossible. Sa victoire ou sa chute dépendait donc de la promptitude des coups qu'il comptait encore frapper. Et il fallait si bien s'y prendre, que Glenmour arrivât juste au moment où son déshonneur longtemps miné, éclaterait en pièces.

Il était donc plus que temps de se débarrasser du chevalier Tancrède, toujours de plus en plus noyé dans la contemplation extatique de lady Glenmour. « — Puisqu'il veut l'aimer seul, pensa Madoc en ricanant, qu'il tente de l'avoir ! » et il passa dans une autre pièce.

Il parut renoncer tout-à-fait à tenir compagnie à lady Glenmour. Tancrède, dupe de cette tactique, respira ; sa première pensée de liberté fut de réaliser un projet de jeune homme, un plan qu'il roulait dans sa tête depuis son entrée dans les salons de la comtesse de Boulac.

Au fond de toutes les pièces qui enfilaient l'une dans l'autre était une dernière pièce formant le coude et destinée aux joueurs. Soit qu'elle fût trop éloignée, soit qu'elle fût trop fraîche, personne, excepté Tancrède, n'y était allé ; et encore n'y était-il allé que parce que le faux Archibald Caskil avait dit assez haut pour qu'il l'entendit : « — C'est étrange ! tout le monde ignore ici qu'il y a une surprise au bout de cette galerie. »

La surprise était en ceci, qu'au lieu de fermer la galerie, cette pièce éloignée donnait naissance à un couloir élégamment drapé, bordé à droite et à gauche de pots de fleurs.

Des lumières douces et cachées éclairaient ce passage mystérieux, conduisant, ce qui était extraordinaire, vu la largeur que cela supposait à la maison, à un boudoir d'une rare somptuosité, d'un bon goût de fée. Ce qu'on en voyait de loin attirait par mille flammes rayonnantes, mille lueurs capricieuses. Comme cela se sent bien et s'exprime peu ! Lampes voilées, tapis neigeux, fresques italiennes, sofas endormis, paysages calmes, tentures mollement abandonnées, feu solitaire dans la cheminée de marbre blanc.

Comment expliquer l'existence de cette gracieuse pièce qui, non-seulement ne répondait pas à l'âge sérieux de la locataire, mais qui semblait même ne pas pouvoir appartenir à la maison ? Mais les prodiges ne s'expliquent pas.

— Quelle foule ! dit Tancrède : on est écrasé.

— On étouffe, en effet, répliqua lady Glenmour.

— Si nous avions un peu de cet air pur de Ville-d'Avray...

— Oui, il fait bien chaud ici, Tancrède.

— Si milady veut prendre la peine de faire quelques pas... j'ai découvert à l'extrémité de cette galerie une pièce fraîche et tranquille.

— Eh bien ! allons-y, Tancrède...

Le plan du jeune homme avait réussi.

Lady Glenmour s'appuya sur le bras de Tancrède qui frémit de bonheur à cette légère pression ; l'incommodité causée par la chaleur n'était pas la seule cause qui lui faisait désirer de s'isoler un instant. Son esprit n'était pas à elle ; à chaque minute elle pouvait recevoir de Londres la lettre qui lui rendrait la liberté qu'elle avait déjà engagée, non pas contre son désir, mais contre son gré, et presque à son insu.

Un déchirement s'opérait en elle.

Ce qu'elle aurait voulu aimer se détachait violemment de son existence, ce qu'elle craignait d'aimer venait s'emparer de sa volonté. Suspendue entre ces deux abîmes, elle cherchait un appui ; elle se repliait sur Tancrède comme à une branche saine et fidèle. C'était une langue de terre entre deux mers orageuses.

Mais Tancrède, qui raisonnait moins, allait à son amour avec la netteté d'une ligne droite, sans s'apercevoir qu'il menait en ce moment un rêve par la main. Il n'eut pas de peine à conduire lady Glenmour jusqu'au délicieux boudoir perdu au fond de toutes les pièces. Là, elle s'assit sur un divan, s'abandonna aux douces impressions du repos, de la fraîcheur et du silence.

Elle fut la première à dire à Tancrède, car la préoccupation d'une retraite austère dans sa famille ne la quittait pas :

— Vous penserez toujours à moi, n'est-ce pas ?

— Oh ! milady, s'écria Tancrède, dans une explosion de bonheur, je ne vous demandais que mon pardon, et vous m'accordez...

— Je ne vous accorde que cela, répliqua lady Glenmour en souriant.

— Je veux croire que vous me donnez davantage ; je veux... je veux mourir ou être aimé de vous... aimé comme cette nuit de désespoir où vos lèvres...

— Il n'était pas dans le délire... pensa lady Glenmour. Je l'ai perdu en cherchant à le sauver... Tancrède ! vous vous trompez ! .. jamais... De quelle nuit parlez-vous ?

— Je me trompe, dites-vous ? Oh ! non, on n'oublie pas de telles paroles, de telles tendresses, on oublierait plutôt sa mère... on oublie tout... mais cela, jamais !...

— Votre délire vous a fait croire...

— Oh ! rendez-le moi, alors, mon délire ! car je veux que vous m'aimiez ainsi, avec des larmes, des protestations brûlantes...

— Tancrède !

— Sachez tout, milady. C'est moi qui vous ai trompée ; mon délire était feint... C'est par votre pitié que j'ai voulu arriver à connaître votre amour... Je l'ai connu... Je resterai là à vos pieds jusqu'à ce que vous me le confirmiez, cet aveu... Ce n'est pas trop de l'entendre deux fois pour y croire...

— Levez-vous !... on vient...

— Non, ce n'est pas trop de deux fois, de mille fois pour y croire...

— Levez-vous !... je vous dis qu'on vient !

— Que m'importe !

— Tancrède !...

— Répétez-moi cet aveu !

— Tancrède ! Tancrède ! vous voulez me compromettre !...

— Moi !

— On approche ! oh ! levez-vous ! levez-vous ! Voulez-vous donc me perdre ?...

— Oui !... et me perdre avec vous...

— Eh bien ! vous l'exigez ?... Mais on vient... on vient !..

— Non, je resterai à cette place...

— Je vous aime !... eh bien ! je vous aime !...

Tancrède était déjà debout ; un domestique entra et lui remit une lettre.

— Qui donc m'écrit ?

Il prit la lettre en tremblant, la décacheta et lut à haute voix :

ORDRE IMPÉRATIF DE L'AMIRAUTÉ ANGLAISE.

« Sur le vu de cet ordre, l'officier de marine Tancrède partira immédiatement pour Londres, où il s'embarquera sur-le-champ à bord du vaisseau l'*Océan*, sous voile pour le voyage au pôle, et qui appareillera le 13 octobre à huit heures du matin.

» LE LORD DE L'AMIRAUTÉ. »

— Le 13 octobre ! s'écria désespérément Tancrède, et c'est aujourd'hui le 11 ! Il ne me reste que trente-deux heures seulement pour me rendre à Londres, et si je ne m'y rends pas, je suis déserteur, je suis jugé, condamné, dégradé ! Quelle heure est-il ? se demanda-t-il avec un effrayant changement dans le son de sa voix. Onze heures et demie ! se répondit-il. Le courrier de Boulogne part à minuit... il faut que je parte sur-le-champ !

— Oh ! mon Dieu, milady, cria-t-il avec des larmes qui lui ruisselaient sur les lèvres, votre aveu m'a porté bonheur. Je vais mourir ! Je pars pour six ans... avec le capitaine Hog... ce voyage est ma mort... je le sais... six ans sans vous voir !... Puis fermant la porte du boudoir que le domestique avait laissée entr'ouverte, et s'approchant d'un air effaré de lady Glenmour, il lui dit : — Milady ! prenez bien garde à vous !... Savez-vous avec qui je vous laisse ?...

— Parlez !... Oh ! que vous me faites peur !

— Avec... mais mon serment m'enchaîne !...

— Un serment ?...

— Milady, jetez-vous aux pieds de Paquerette, s'il le faut, suppliez-la de vous dire ce qu'elle m'a dit... ou bien...

— Ou bien ?

— Vous êtes perdue, milady.

Après ce cri de désespoir, Tancrède, dont les secondes étaient comptées, quitta les salons de la comtesse de Boulac pour courir à l'hôtel des Postes, où il n'arriva que cinq minutes avant le départ du courrier de Boulogne. Il monta dans la malle et partit.

— Ainsi, interrompit le marquis de Saint-Luc, voilà la belle lady Glenmour entièrement sous la dépendance du comte de Madoc...

— Entièrement. Le comte gardait cet ordre de départ communiqué à Tancrède pour une occasion désespérée, et vous voyez qu'il en a fait bon usage... Ce pauvre Tancrède est parti, abusé une troisième ou une quatrième fois sur l'amour de lady Glenmour. C'est le lot de ceux qui aiment sincèrement.

Ses voyages et les événemens dont il fut le héros forment une suite d'aventures des plus curieuses que je connaisse...

— Le reverrons-nous encore ?

— Peut-être.

— Vous me devez pourtant la fin de sa première histoire.

— Il y a tant de dettes qu'on ne paie pas.

— Je vous somme de vous exécuter.

— Nous verrons, mon créancier... mais reprenons.

Obéissant à une de ces inspirations que toute femme prudente fera toujours bien d'écouter en pareille situation, lady Glenmour s'esquiva par une des portes de service et se fit conduire chez elle. Elle envoya dire ensuite au laux sir Archibald Caskil que s'étant trouvée tout-à-coup indisposée, elle avait été obligée de quitter la soirée de la comtesse de Boulac. Elle le priait de présenter ses excuses à cette excellente dame.

— Encore une question ? dit le marquis de Saint-Luc ce boudoir où l'avait introduite Tancrède était celui de Mousseline ?...

— Vous l'avez deviné.

— Les deux maisons, celle de Mousseline et de la comtesse de Boulac étaient donc voisines ?

— Voisines et adossées. Celle de la comtesse de Boulac était dans la rue du Mont-Blanc ; celle de Mousseline à l'angle d'une des rues transversales. Un simple mur les séparait ; ce mur fut percé, et d'une maison à l'autre, il n'y eut plus qu'à établir le petit couloir dont il a été parlé.

— J'entrevois un piége funeste... dans cette double maison et ce boudoir de circonstance.

— Funeste, en effet, dit le chevalier De profundis... Vous comprenez maintenant le sens et le but de ce billet écrit au crayon par madame de Boulac, et envoyé par elle à Mousseline le jour où elles se rencontrèrent toutes les deux à la course de chevaux à Ville-d'Avray, sur la pelouse du château de lady Glenmour ?

— Parfaitement.

— Ce que vous avez vu est le résultat, et ce que vous verrez bientôt sera la dernière conséquence de ce pacte abominable.

— Poursuivez, je vous prie, chevalier.

— Arrivée chez elle, lady Glenmour fit aussitôt appeler Patrick, et lui annonça le départ foudroyant de Tancrède ; mais avant de lui donner le temps de s'étonner de cette nouvelle, elle ajouta :

— Je veux voir Paquerette, j'ai le plus grand besoin de lui parler... et voici pourquoi... à quoi bon le cacher ?... En me quittant, Tancrède m'a dit... et vraiment j'en suis encore toute bouleversée... que j'étais perdue, si Paquerette ne me confiait pas un secret. Vous jugez si c'est grave... docteur... à moins que ce ne soit insensé...

— D'abord, Paquerette est trop malade pour vous parler... ensuite, je connais ce secret...

— Vous allez me l'apprendre, alors...

— C'est inutile...

— Un secret qu'une de mes femmes connaît et que je ne sais pas, docteur !... Mais, réfléchissez !...

— C'est fort simple ; je suis aveugle, Paquerette ou Tancrède lisaient mes lettres. C'est Paquerette qui m'a lu la dernière lettre de lord Glenmour...

— Ah ! il s'agit de lord Glenmour... Mais il est encore plus étonnant, docteur, que ce qu'il vous écrit soit connu de tout le monde excepté de moi... J'ai droit d'être blessée d'une pareille réserve...

— Après tout, reprit Patrick avec réflexion, la défense de lord Glenmour n'est ni juste au fond, ni fort sensée dans la forme. Je prends donc sur moi, milady, de vous dire ce secret...

— Je vous écoute, docteur...

— Lord Glenmour vous a parlé avant son départ du comte de Madoc ?...

— Certainement, docteur... un séducteur, un héros d'intrigue, un Dangereux, enfin...

— Je vois qu'il vous en a parlé...

— Mais ce personnage, reprit lady Glenmour, a disparu depuis quelques mois, il me semble... m'a-t-on dit...

— Il est à Paris.

— Ah ! il est à Paris ! s'écria lady Glenmour avec un certain caractère d'étonnement... Mais, se reprit-elle aussitôt, quel rapport y a-t-il entre le comte de Madoc, lord Glenmour et le secret que vous m'avez tenu caché ?...

— Lord Glenmour, dit Patrick, a craint que ce jeune homme n'eût la coupable fantaisie de chercher à vous voir.

— Et quand il m'aurait vue ?

— Qu'il n'eût aussi celle de vouloir vous approcher.

— Eh bien ! quand il aurait encore eu ce désir-là ?

— Milady, je ne justifie pas lord Glenmour, je vous dis sa pensée et ses craintes .. Appréciez-les.

— Ses craintes !... mais il n'y a donc qu'à chercher à me voir pour me plaire ?...

— Vous manquez, je crois, de justice, milady, envers notre

excellent Glenmour qui n'a beaucoup de craintes que parce qu'il a beaucoup d'amour...

— Docteur, dit lady Glenmour en soupirant, ne faites pas tant d'honneur à un caprice de sa seigneurie... Mais reprenons : qu'a prétendu dire Tancrède en me disant : — Vous êtes perdue.

— C'est la fin du secret, milady. Effrayé de savoir le comte de Madoc à Paris, lord Glenmour m'a écrit pour me prier de charger Tancrède et sir Archibald Caskil de veiller soigneusement auprès de votre personne...

— Toujours dans la crainte du comte de Madoc.

— Oui, milady. Se voyant obligé de partir, Tancrède a pensé avec effroi que vous n'auriez plus auprès de vous votre meilleur défenseur, et tel est le motif pour lequel il vous a crue perdue. S'il vous a ensuite engagée à voir Paquerette, de qui il tenait probablement que le comte de Madoc est à Paris, c'est que Paquerette, lectrice ordinairement très discrète, ne lui a fait cette révélation que sous la condition absolue du serment... Voilà tout ce secret.

— On ne saurait dire, en vérité, s'écria lady Glenmour, lequel est le plus fou des trois, de lord Glenmour, ridiculement effrayé du comte, de Tancrède, avec son cri de détresse, ou du comte de Madoc lui-même, s'il pense, — mais y pense-t-il seulement? — à augmenter à mes dépens sa réputation de Dangereux.

Au surplus, ajouta-t-elle, il me reste toujours pour fidèles gardiens sir Archibald Caskil et vous, docteur... j'en sais un troisième pourtant qui vaut encore mieux que vous deux, docteur...

— Votre mari, n'est-ce pas? et vous avez raison.

— Non, répondit amèrement lady Glenmour.

— Et qui? si j'ai le droit de le savoir.

— La fuite !

Patrick se tut sur cette réponse de triste présage.

Lady Glenmour, avant de se retirer dans ses appartemens, revint sur ses pas :

— A-t-on, que vous sachiez, reçu de Londres quelque lettre pour moi, dans la soirée?

— Non, milady, aucune.

— Quand donc arrivera cette lettre? dit lady Glenmour en s'en allant.

— Quand donc reviendra Glenmour? pensa Patrick obscurément triste, vaguement affecté de savoir lady Glenmour privée de la surveillance de Tancrède, très affligé au fond du départ de ce bon jeune homme, mais plus affligé par dessus toute chose de la perte inévitable, hélas ! et très prochaine de Paquerette.

Il y eut un point d'arrêt fatal au milieu de ce flux et de ce reflux de pressentimens éprouvés par lady Glenmour et par le docteur

Depuis trois jours Tancrède était parti, depuis trois jours lady Glenmour ne quittait pas sa croisée, dans l'espoir et toutefois dans la crainte de voir arriver le facteur qui lui apporterait la lettre de la reine; depuis trois jours aussi le comte de Madoc n'avait pas paru à l'hôtel; depuis trois jours, enfin, l'agonie de Paquerette se prolongeait.

Pourtant la journée caractéristique s'avança sous les plus radieux auspices : la fatalité a de ces ruses à la Néron et à la Caligula. Quoiqu'on fût en hiver, le soleil se montra dans toute son éclatante majesté : il se costuma en printemps. Il fut chaud, il fut doux, il fut limpide; à défaut de verdure à caresser, il embauma l'air, vernit le ciel et dora les maisons. Ceux qui étaient en santé rajeunirent, ceux qui souffraient se crurent guéris. Paquerette alla de son fauteuil à la croisée sans trop d'efforts, et de sa croisée elle envoya un sourire au peu de pâle végétation des carrés des Tuileries. Elle se regarda ensuite dans sa glace, arrangea le foulard bleu attaché autour de sa tête, releva une boucle par-ci, une boucle par-là.

Le petit souffle de vie qu'elle eut fut partagé entre sa reconnaissance pour une si belle journée et la coquetterie.

Comme il était dit que tout le monde, jusqu'à un certain moment, devait être heureux ce jour-là, lady Glenmour reçut la visite du faux sir Caskil qui s'était fait désirer. Il ne donna aucune raison de son absence, de peur de laisser maladroitement supposer qu'il avait pu être trop regretté. C'eût été de la fatuité : il ne se croyait pas à tel point indispensable. Lady Glenmour lui sut gré de cette réserve. Elle préféra ce silence après une absence dont elle avait horriblement souffert, à toutes les paroles explicatives. Il laissait sous-entendre des torts réciproques.

Sir Archibald Caskil s'était montré bien familier quand il avait forcé lady Glenmour à se rendre à la soirée de la comtesse de Boulac; lady Glenmour, de son côté, était partie bien vite de cette soirée... mieux valait donc cette discrétion des deux parts; et puis sir Archibald Caskil, on le savait, avait pour habitude de brûler tous les petits sillons de l'étiquette. Il n'exigeait rien; qu'exiger de lui ?

— Milady, dit-il, grande et magnifique représentation à bénéfice ce soir à l'Opéra. La fameuse danseuse nous quitte pour toujours : tout Paris veut assister à ses adieux. J'ai pensé qu'il vous serait agréable d'y être aussi, et j'ai pris une loge dans l'espoir que vous consentiriez à y occuper une place...

— Ce soir?. .

— Oui, milady, ce soir... Auriez-vous quelque autre invitation?

— Aucune.

— Alors vous acceptez?

— Il est si tard... déjà quatre heures...

— Mauvaise raison, milady... Vous avez jusqu'à sept heures et demie. .

— Je ne sais, en vérité...

— Cette fois, milady, je renonce à employer la force brutale. Si le cœur ne vous attire pas. . restez...

Lady Glenmour allait dire : — Oui, je reste. Un domestique entra une lettre à la main.

— De Londres? demanda lady Glenmour.

— Oui, milady.

— Lady Glenmour regarda l'adresse. — C'est bien de Londres; mais c'est de lord Glenmour au docteur Patrick... Encore quelque secret, sans doute... Qu'on monte cette lettre au docteur...

Elle se tourna ensuite avec résolution du côté de sir Archibald Caskil.

— Sir Caskil, lui dit-elle, je suis des vôtres ; à ce soir, à l'Opéra.

Quelques minutes après, Patrick descendait et priait le bon sir Archibald Caskil de lui lire la lettre qu'il venait de recevoir de lord Glenmour... leur ami commun.

— Est-ce que vous ne voulez pas en entendre la lecture, milady?...

— Non... docteur... Si un secret allait encore s'y trouver...

— Milady...

— Non, lisez... J'ai ma toilette à disposer pour ce soir... et je n'ai pas trop de temps, comme vous voyez. Sans adieu, messieurs.

Lady Glenmour se retira.

— A nous deux, docteur, dit ensuite le faux sir Archibald Caskil; nous allons donc avoir des nouvelles de ce cher Glenmour qui tarde bien de se rendre à nos vœux.

Et le comte de Madoc lut à haute voix l'effrayante lettre de lord Glenmour.

RÉVÉLATIONS.

Voici ce que contenait la lettre de lord Glenmour :

« Ce serait à vous tuer tous deux sur place, vous, docteur, » et Tancrède, car c'est... c'est tout simplement une infamie » des plus inouïes, des plus noires... Vous me déshonorez... » vous me laissez déshonorer... Oh ! j'en pleure, j'en souffre!... je me vengerai ! .. Je me vengerais encore, je crois, » fussé-je mort depuis vingt ans...»

— Oh ! mon Dieu ! qu'est-ce donc? demanda le faux sir

Archibald Caskil. Comprenez-vous quelque chose à ce début furieux, docteur ?

— J'en suis atterré... qu'avons-nous donc fait à Glenmour?...

— Voyons, tâchons de le savoir.

« Comment! oh! comment, Patrick ! je vous écris longue» ment, je vous préviens que mon plus habile ennemi, le » comte de Madoc, est à Paris ; je vous crie, sous toutes les » formes, qu'il ne cherche qu'à me déshonorer dans ma » femme... et l'on a vu, il y a quatre jours, le comte de Madoc » et ma femme en pleine loge des Italiens... Entendez-vous » cela, mon respectable, mon véritable ami, en pleine loge » des Italiens !... Dites encore que ce n'est pas possible, don» nez-vous la joie de ce doute. Oh ! les amis! les amis! Le » dernier des espions vaut le meilleur des amis, dans ce » monde, pour servir votre honneur. »

— Ceci est profondément insensé, dit le comte de Madoc, puisqu'il y a quatre jours, lady Glenmour était aux Italiens, entre Tancrède et moi.

— Parfaitement insensé, ajouta le docteur Patrick. Mais qui s'amuse donc ainsi de la confiance, du repos et de la raison de Glenmour? On n'a jamais vu d'erreur aussi complète, aussi avérée...

— Aussi comique, dit encore sir Archibald Caskil, qui continua à lire :

« Voulez-vous en savoir davantage? Le comte de Madoc a » eu l'incroyable audace de baiser la main de lady Glenmour » devant le public, qui les a vus, raillés, bafoués!... Ma » femme!... une comtesse de Wisby!... une lady Glenmour ! » Une pareille souillure !... Je ne connais rien de plus abo» minable que cet homme, si ce n'est elle, si ce n'est vous, » si ce n'est Tancrède, qui était aussi avec eux dans leur » loge. . »

— C'est trop fort d'extravagance, cher Glenmour, s'interterrompit sir Archibald Caskil, vous admettez que Tancrède, ce lynx de dix-sept ans, était dans la loge de lady Glenmour, et que le comte de Madoc a pu lui baiser publiquement la main!...

— C'est trop fort, en effet, répéta Patrick, qui n'en était pas moins affligé de l'emportement de son ami.

— Voyons jusqu'où ira son erreur, dit le comte de Madoc, qui lut :

« Par où, par qui commencerai je le cours de mes ven» geances?... Vous ne savez donc pas cela? L'affaire de la » loge, le baiser sur la main... Vous ne savez rien?... Est-ce » que le comte de Madoc vous a corrompus, achetés comme » mes valets, vous et Tancrède, et toute mon infâme mai» son?... »

— Il m'aurait aussi acheté, moi, dit en plaisantant le comte de Madoc, enchanté, au milieu de son apparente incrédulité, du ton de conviction de cette étrange lettre.

« N'importe ! je suffirai seul à ma vengeance. Je lui con» sacre toute ma vie, tous mes instans, toute ma raison, si » je l'ai encore... Oh ! que de sang !.. que de sang ! il me » faut. Aurai-je jamais mon compte?... »

— Pauvre ami, murmura Madoc, qu'il arrive vite pour que nous le désabusions.

« Je viens de voir un des chefs de l'amirauté, afin de le » prévenir que je n'attendrai pas les quatre jours que je de» vrais encore passer à Londres pour obtenir la permission » de quitter l'Angleterre. »

— Très bien ! pensa Madoc... arrive donc!... tu n'es pas seul à compter les minutes.

« Il m'a répondu, poursuivit Madoc, que je violerais les rè» glemens en agissant ainsi. Je violerais avec bonheur la » grande charte d'Angleterre, lui ai-je répliqué, plutôt que » de rester un quart de minute de plus à Londres... Il a in» sisté .. je lui ai ri insolemment en plein visage... ce doit » être un ami du comte de Madoc... »

— Il ne se trompe pas, se dit Madoc.

« Ce doit être un de ceux qui m'ont joué, qui m'ont impi» toyablement promené par toute l'Angleterre, pour donner » au comte le temps de corrompre ma femme... Oui, ce doit » être un de ceux-là, car mon rire a fait monter à son visage » un nuage de pâleur... Je l'ai cru mort... L'aurais-je poi» gnardé sans y faire attention? — Je n'ai plus qu'à me ren» dre au palais de Saint-James, où je vais de ce pas... c'est » l'affaire d'une demi heure. J'y vais pour remettre mon » épée de capitaine de frégate à celle à qui je la dois, si elle » refuse aussi de me laisser partir à l'instant même. Je ferai » mieux, je la briserai sous ses yeux; je n'en garderai qu'un » tronçon pour le plonger dans le cœur du comte de Ma» doc... »

— C'est de la dernière frénésie ! s'écria Patrick.

— Oui, docteur, de la frénésie, répéta Madoc, distrait en ce moment par l'entrée d'une marchande de modes de lady Glenmour, qui apportait un gracieux bonnet de soirée. Très bien, dit-il ; lady Glenmour fait ses dispositions pour ce soir. Il poursuivit sa lecture.

« Patrick, malgré les apparences, et elles sont accablantes » contre vous, je ne puis vous croire compliee de cet exé» crable guet apens... mais ne me demandez pas des excuses » dans ce moment... car je n'en ferais pas à Dieu le père. Je » ne crois pas Tancrède coupable non plus... Pourquoi m'au» rait-il trahi ?... Je ne lui ai fait que du bien... Mais dites» lui hautement que je lui défends de toucher à un seul che» veu de cet homme ; je le veux tout entier... Merci, mon père, » de m'avoir donné du cœur et une épée. Vous verrez si je » sais en faire un bon usage... vous verrez.

» Je vais de ce pas au palais de Saint-James. En sortant de » mon audience, et quoi qu'il arrive, je m'embarquerai à » l'instant pour la France... Que c'est loin !... A quatre heu» res je serai à Boulogne... que c'est long !... ce soir donc... » cette nuit vous me verrez... Pas un mot à lady Glenmour; » pas un mot. Ne lui causez pas la joie de la peur... ne lui » ouvrez pas le refuge de l'épouvante... Je couvrirai silen» cieusement sa faute d'un cadavre... Lequel ?... je n'en sais » rien... et tout sera dit.

» GLENMOUR. »

— Si Glenmour n'était pas notre ami, dit le comte de Madoc, après la lecture de la lettre, nous ne saurions trop nous amuser de sa longue et véhémente hallucination. Sa femme sans doute est assez belle pour qu'il en soit jaloux ; il a fait en outre assez de conquêtes hardies pour craindre qu'on ne soit tenté d'entreprendre une conquête aussi riche que celle de lady Glenmour; mais sa femme est plus ferme sur son honneur, il a tort de l'oublier, que toutes celles qu'il a broyées sous son char de triomphe ; et quel homme possède comme lui l'art de séduire sans rencontrer d'obstacles? S'il ne nous annonçait son prochain retour en termes qui ne nous permettent pas d'en douter, j'irais tout de suite à Londres, cher docteur, pour le dissuader, le calmer et le ramener à des sentimens plus justes .. Mais je ne crois pas que dans l'état des choses...

— Vous, partir! s'écria Patrick effrayé de l'impuissance de sa cécité et de son isolement pour veiller sur lady Glenmour, vous, partir! mais c'est impossible.. il faut au contraire que vous restiez près d'elle. . que vous ne la quittiez plus... que vous soyez plus que jamais son protecteur... Heureusement, et Dieu en soit mille fois loué! Glenmour arrive enfin ce soir... cette nuit... il arrivera au plus tard demain matin... et d'ici à demain, quelle puissance au monde, à moins que l'esprit malin ne s'en mêle, serait assez forte pour nous causer réellement tous les malheurs imaginaires enfantés par les craintes exagérées de lord Glenmour? En quelques heures, ce comte de Madoc, jusqu'ici invisible, ne se produira pas, il faut l'espérer; il ne triomphera pas; il ne se jouera pas de nos précautions, de notre prudence, enfin de la vertu inattaquable d'une femme placée après tout au-dessus de toute faiblesse, et des efforts de ses véritables amis...

Patrick saisit en tremblant les mains du comte de Madoc :

— N'est-ce pas, sir Archibald Caskil ?

— Assurément non, répondit le faux sir Archibald Caskil, troublé d'une si grande confiance, et d'une confiance si mal placée.

Il se hâta de retirer ses mains...

Le mouvement fut si brusque que Patrick le remarqua.

Instinctivement il chercha à reprendre les mains de sir Archibald Caskil, mais au même moment un domestique entrait, et cette diversion coupa le fil électrique d'une révélation qui eût peut-être évité de bien grands malheurs ..

— Monsieur le docteur, venez vite, dit le domestique, mademoiselle Paquerette... en vérité je ne sais ce qu'elle a...

— Mais je l'ai vue ce matin... elle était mieux... beaucoup mieux...

— Elle a sonné, aussitôt je suis monté dans sa chambre... mais elle n'a pas eu la force de me parler ; elle m'a fait des signes seulement.. j'ai compris que c'est vous qu'elle désirait, et j'accours...

— Je monte chez elle, allez !... je vous suis... Sir Archibald Caskil, un mot encore !...

— Sir Archibald Caskil n'est plus là, répliqua le domestique; il est parti comme j'entrais.

— Ah ! il est parti... Eh bien ! veuillez prier lady Glenmour de ne pas aller à l'Opéra avant de m'avoir fait appeler... Recommandez-le lui bien !...

Comme presque toutes les personnes atteintes de la cruelle maladie dont elle se mourait, Paquerette ressentit un mieux perfide au moment désespéré.

Un rayon de soleil oublié par l'été, un brin d'air aurait suffi pour ranimer en elle un atôme de vie; ombre elle-même, elle put s'appuyer un instant sur une ombre. Son erreur dura l'intervalle placé entre le lever du soleil et son coucher. Au déclin de l'astre, elle ferma ses ailes

Quand le docteur entra, elle occupait le fauteuil dans lequel l'avait laissée Tancrède après l'épouvantable confidence qu'elle lui avait faite quelques jours auparavant; seulement, elle portait sur son visage ce reflet doux et blanc, glacé de rose, que jettent les lampes d'albâtre au moment de s'éteindre, et les jeunes filles à leur dernier crépuscule.

Le docteur s'approcha du fauteuil; il passa lentement ses mains sur le visage de la malade.

Paquerette ne sentit rien.

La nuit sombre se fit vite ; on était dans l'hiver. . Le docteur, après une heure d'attente, avança à tâtons des lèvres amincies de la jeune fille un cordial énergique qu'il avait fait préparer pour elle, en prévision d'un cas extrême

— C'est inutile, bon docteur, murmura enfin Paquerette, surprise par la fraîcheur du cristal qui toucha sa bouche.

— Au contraire, prenez cela.... vous vous trouverez mieux...

— Mieux ! redit amèrement Paquerette.

— Vous voulez de la lumière ?... j'appellerai.

— Est-ce qu'il est nuit ?

— Oui ..

— Il me semble, à moi, qu'il fait grand jour... ma chambre est pleine de ce beau soleil d'or qui est entré ici tout le jour... vous vous trompez, docteur, il n'est pas nuit... je suis inondée de clarté.

Le docteur ne chercha pas à contrarier la vision de la malade, placée entre la veille et le sommeil, sur les limites déjà bien éloignées du monde réel.

Il hocha douloureusement la tête .. « Ceci n'est pas le délire, pensa-t-il, c'est autre chose. »

— Mais que tenez-vous là, dans la main ? dit-il ensuite à la malade; car en voulant s'assurer de l'état du pouls il avait touché comme des feuilles sèches...

Paquerette ne répondit pas.

— Qu'est-ce donc? se demanda le docteur... Ah ! fit-il ensuite en lui-même, c'est une guirlande de fleurs... une couronne... Pauvre enfant ! elle a tressé quelque parure, son occupation chérie, pour se distraire de ses longues et dernières douleurs...

Au bout d'une demi-heure de silence, Paquerette reprit :

— Oh! mon Dieu! que c'est beau ! que c'est éclatant partout ! cela me fait mal aux yeux... il y a trop de lumière, ici ; ce n'est plus le soleil que je vois dans ma chambre... mais je ne suis plus dans ma chambre...

— Et où êtes-vous, mon enfant ?

— Vous y êtes aussi : nous sommes au bal... à Ville-d'Avray... Comme on parle ! comme on rit ! comme on chante ! comme on danse !... Voici lady Glenmour... qu'elle est belle!... voici Tancrède... voici .. Ah ! mon Dieu! on l'a donc laissé entrer? Chassez-le, docteur, chassez-le .. c'est le comte de Madoc! mais chassez-le donc !

— Ce nom lui est obstinément resté dans la mémoire depuis l'avant-dernière lettre de Glenmour qu'elle m'a lue.

— Ah ! reprit plus librement Paquerette... il est parti du bal... lady Glenmour en est parti aussi... ils ne sont plus dans les salons...

Rapprochement bizarre : au moment où Paquerette annonçait dans son hallucination le départ de lady Glenmour et du comte de Madoc du bal de Ville-d'Avray, la voiture de lady Glenmour roulait sous la voûte de l'hôtel pour la conduire, elle et le comte de Madoc, à l'Opéra, ce qui fit aussitôt souvenir le docteur Patrick de l'ordre qu'il avait donné au domestique. Celui-ci avait-il oublié de prévenir lady Glenmour? Mais elle partait pour l'Opéra sans lui avoir parlé... Ce contretemps ajouta à l'accablement d'esprit du docteur.

— Nuit mauvaise, dit-il... en croisant désespérément ses bras et toujours debout devant le fauteuil de Paquerette ; nuit mauvaise !

— Non, ils ne sont plus dans les salons, continua Paquerette... On les cherche... Qui donc les cherche?... C'est... c'est lui !... c'est lui !... dit elle en descendant de ton et en poussant un soupir fait du reste de sa vie... Où est ma couronne de roses blanches? se demanda-t-elle ensuite brusquement. Ah ! la voilà sur ma tête.

La couronne de roses blanches est sur ses genoux, murmura Patrick... elle n'est pas sur sa pauvre tête.

— Que c'est singulier ! continua Paquerette, qui s'exprimait avec la lenteur prolongée d'un dernier écho ; voilà trois femmes habillées de noir, placées chacune à un coin de la salle de bal... Elles sont belles, mais pâles... pâles. . pâles! Elles ne dansent pas... elles ne parlent pas... elles ne rient pas : pourquoi sont-elles ici ?

Tancrède m'a fait signe qu'il les a vues aussi.

De qui sont-elles en deuil? sont-elles sœurs?... Ah ! je le remarque... elles sont encore plus blanches que tantôt. Elles blanchissent encore... elles blanchissent toujours. Leurs mains semblent de craie.

— Etrange illumination cérébrale, pensait le docteur...

— Mais le bal touche à sa fin, il se dégarnit peu à peu... cependant on danse toujours... Les trois femmes pâles, vêtues de deuil ne s'en vont pas... Elles ne rient pas... elles ne dansent pas... elles ne causent pas... Seulement elles se rapprochent à mesure que le cercle se rétrécit... c'est de moi qu'elles se rapprochent ! .. La salle est bientôt vide... Tancrède est parti... je ne le vois plus... je vais donc rester seule?... Et ces trois femmes noires toujours plus près de moi !... Me voilà seule avec elles !... — Laissez-moi !... j'ai peur!... oh ! j'ai peur !...

— Docteur ! s'écria Paquerette en se levant, en se jetant, en se cramponnant convulsivement au cou de Patrick, ces trois femmes, c'est la mort !... je ne veux pas mourir ! Je suis trop jeune... je veux encore vivre... beaucoup vivre... faites-moi vivre ! Oh ! faites-moi vivre! C'est si bon de vivre... j'aime tant à voir le ciel et les premiers lilas... Docteur... tenez ! rien qu'un peu !... Mais vivre ! vivre !

Et la poitrine de Paquerette se gonflait et ses yeux s'emplissaient de larmes, et ses bras raidis un instant se détendirent; elle abandonna le cou du docteur et retomba dans le fauteuil.

Cet affaiblissement dura plus d'une heure. Paquerette n'en sortit que pour dire : — Docteur, je suis chrétienne, et je veux mourir en chrétienne...

— Très bien, mon enfant... c'est une bonne pensée, quoique le danger soit loin...

— Songeons au danger de l'âme, mon ami... c'est le plus pressant...

— Je ne suis pas ministre du seigneur... vous savez... Mes lumières sont bornées, ma vertu...

— Qu'importe !... vous croyez en Dieu comme moi, doc-

teur... Et puis, j'ai besoin de soulager mon âme; elle est pleine, elle est lourde... Il faut être léger pour aller là-haut. Il faut que je parle. Je souffre de mon silence... j'ai soif de m'épancher... Ecoutez ma confession.

— Moi ?...

— Hâtez-vous, mon ami... ma vue se trouble, mes forces s'en vont... mon intelligence...

Patrick étendit alors ses mains sur la tête de la pauvre enfant, comme pour conduire au ciel cette âme si pure, qui se croyait égarée et chancelante.

Paquerette, à demi levée sur son séant, et s'appuyant, brisée et détendue, sur un bras du fauteuil, dit pourtant avec la netteté d'une jeune martyre :

— Mon ami, je m'accuse devant Dieu qui m'écoute d'avoir eu de l'orgueil..

— Vous, pauvre Paquerette?...

— D'avoir voulu et d'avoir cru être plus jolie que lady Glenmour... Me pardonnez-vous ?...

— Dieu vous pardonnera...

— Je m'accuse de n'avoir pas révélé à monsieur Tancrède un secret que j'aurais pu lui dire douze heures plus tôt... Un éclair de jalousie...

— Encore ce secret, pensa Patrick, cette recommandation de Glenmour de surveiller sa femme, parce que le comte de Madoc était à Paris.

— Me pardonnez-vous?... ceci est grave, docteur, ceci est rès grave.

— Je vous pardonne... vous êtes un ange !

— Dieu vous entende, ami. . car j'ai encore une faute plus grave à vous confesser. .

— Parlez...

— Une faute plus grave... et dont je meurs...

Paquerette se donna un coup sourd dans la poitrine...

— Oui, je meurs de cette faute... J'ai eu la témérité, l'orgueil, la faiblesse... Mais la voix de Paquerette s'éteignit... le malheur !... Ah ! c'est un malheur aussi... le malheur d'aimer...

— Assez, mon enfant... vous allez vous tuer...

— Patrick ! cria tout-à-coup une voix qui venait du bas de l'escalier, Patrick ! Tancrède !... Au son de cette voix, Paquerette exhala un suprême soupir, raidit ses bras sans ouvrir ses mains, qui tenaient la couronne de roses blanches, et elle expira. Sa confession s'acheva dans le ciel.

— Patrick ! Tancrède ! continuait à appeler lord Glenmour en allant de pièce en pièce déserte et muette, et sans prononcer jamais, par un scrupule d'honneur, le nom de sa femme.

Mais aucune voix ne répondait à la sienne.

Les domestiques, profitant de l'absence de leur maîtresse, du départ de Tancrède, de l'agonie de Paquerette qui retenait le docteur dans les pièces hautes, étaient tous sortis.

Glenmour traversa comme une tempête les appartemens de sa femme, ceux de Tancrède, et il murmurait toujours : — Personne ! personne ! Que sont-ils devenus? où sont-ils? ne suis-je pas chez moi ?... est-ce un rêve ?... Rêve ou non, je saurai ce qui se passe ici !...

Il s'élance au second étage de l'hôtel, toutes les portes en sont fermées. Il frappe, l'écho vierge des chambres récemment meublées lui répond. Il redescend, remonte, écoute penché sur la rampe; point de bruit, pas de mouvement.

Dans un dernier effort, il gravit jusqu'au troisième étage, longue rangée de petites portes cellulaires. Une de ces portes laisse passer un filet de lumière; il frappe. — Qui est là? répond une voix... Glenmour la reconnaît, c'est celle du docteur.

— Patrick ! Patrick ! ouvrez-moi donc !... c'est moi... Glenmour... Mais ouvrez. . par le diable !

La porte s'ouvre, Patrick se présente.

— Et lady Glenmour?

Tel est le premier mot qui jaillit des lèvres de lord Glenmour.

— Vous dites, mon ami?...

— Docteur, êtes-vous sourd ? .. Je vous demande lady Glenmour.

— Mon ami, regardez...

— J'ai bien le temps de regarder !... Je vous dis...

— Elle est morte...

— Qui ?...

— Paquerette...

— C'est bien... mais lady Glenmour ! lady Glenmour !

— Mes devoirs qui m'ont attaché ici toute la soirée...

— Vous ne voulez donc pas me dire où elle est?...

— Au spectacle... je crois .. je présume...

— Lequel ?

— Ami, ce cadavre...

— Lequel ? vous dis-je.

— A l'Opéra... il me semble...

— J'y cours ..

Lord Glenmour se retourna brusquement, un pied sur la porte, un pied dans la chambre.

— Et avec qui?... Avec Tancrède, sans doute?

— Tancrède est parti pour Londres.

— Parti !. . qui l'a fait partir?

— L'amirauté... un ordre...

— Ce n'est pas vrai... Mais enfin... avec qui lady Glenmour est-elle au spectacle?

— Avec sir Archibald Caskil...

— Avec sir Archibald Caskil!... Toujours sir Archibald Caskil !...

— Oui...

— C'est faux ! c'est faux ! vous dis-je, Patrick. C'est une trahison !

— Mon ami, je suis sûr qu'ils sont allés ensemble à l'Opéra.

— C'est faux ! mille fois faux ! sir Archibald Caskil est au Cap, d'où il n'a pas bougé depuis cinq ans. Voilà une lettre de lui, je l'ai reçue hier...

— Est-il possible? .. Mais alors...

— Docteur ! vous avez été abominablement joué depuis trois mois...

— Joué ! ce jeune homme n'est pas sir Archibald Caskil !

— Moi qui vous avais donné ma femme à garder !... Vous n'êtes bon qu'à garder des cadavres.

Sur ce dernier et terrible reproche adressé à Patrick qui reprit tranquillement sa prière auprès de la jeune morte, lord Glenmour descendit à la rue et courut vers l'Opéra.

Il était plus de minuit et demi : le calme le plus profond régnait dans l'air.

— Comme mon épouvantable malheur s'agrandit et se découvre à chaque pas que je fais ! murmura-t-il en arpentant les rues solitaires voisines des boulevards; Tancrède est parti, il a été éloigné par le comte de Madoc... Aux blessures je reconnais l'arme... Sir Archbibald Caskil n'est jamais venu en France...

Pourquoi sir Archibald Caskil mêlé à tout ceci? Quel est cet homme qui a pris son nom?... Je vais le voir... c'est quelque ami du comte de Madoc... Dans quel intérêt a-t-il pris ce nom, le nom d'un homme qui habite une autre partie du globe?... Y aurait-il quelque ressemblance? Pourquoi le comte l'aurait-il introduit chez moi?... Que de mystères terribles !...

Oh ! lady Glenmour ! lady Glenmour !... je vais les découvrir tous... Mais le plus honteux de tous ces mystères, le plus douloureux, le plus avilissant pour moi est celui de vous voir jetée au milieu de tous ces doutes, de ces soupçons, de ces pièges scandaleux où vous ne seriez pas tombée si vous m'eussiez aimé...

Que vais-je apprendre, que vais-je voir dans quelques minutes?....

LORD GLENMOUR ET LE COMTE DE MADOC.

Lord Glenmour fut obligé de s'arrêter un instant en face de la rue de Grammont et de s'adosser contre un arbre, il étouffait comme s'il eût été plongé dans la vapeur d'une étuve.

—C'est un combat, se dit-il après quelques instans donnés au besoin de reprendre sa respiration... et un Glenmour doit se montrer ferme dans le combat.

Ce raisonnement artificieux lui inspira assez de force pour accomplir le trajet qui lui restait à faire pour arriver jusqu'à l'Opéra. Il entre, jette une pièce de quarante francs au contrôleur pour qu'il le laisse passer, car les bureaux sont fermés depuis longtemps, et il monte les marches intérieures.

La salle est comble, elle regorge, c'est un bénéfice. De place, nulle part. Par la lucarne d'une loge, il plonge un regard dans l'immense pourtour de la salle. Qui voir? qui distinguer sur les parois mouvantes de ce puits formé de têtes superposées, agitées, bariolé de couleurs, éblouissant, fatigant de lumières?

Le spectacle vient de finir, c'est le moment suprême où tous les spectateurs, levés en masse, attendent en silence la présence de la bénéficiaire. Jamais Glenmour n'eût rencontré parmi ces milliers de visages celui qu'il cherchait avec le vertige le plus profond, si dans ce moment tous les regards n'eussent été tournés, non du côté du rideau, près de se lever une seconde fois, mais vers une loge du milieu.

Le magnétisme général l'entraîne, sa vue se porte vers cette loge... Il pousse un cri de rage qui s'éteint dans le murmure de la foule. Il se précipite, furieux, dans les couloirs; s'élance à travers les marches qui conduisent aux galeries supérieures, où il a vu sa femme; mais dans la confusion de ses idées qui bouillonnent, il ne sait ni où il est ni où il va.

Ce labyrinthe brumeux de marches, d'escaliers, de couloirs à demi obscurs, confondent toutes ses notions... Sa tête n'y est plus.... ses pieds seuls et ses lèvres s'agitent... Ses pas tombent au hasard, ses lèvres répètent ave frénésie: Madoc! Mousseline... lady Glenmour... lady Glenmour... Madoc... Mousseline!.. C'est qu'il les a vus tous les trois sur la même ligne, dans la même loge, lady Glenmour, Madoc et Mousseline, exposés à la mitraille des commentaires railleurs, des moqueries d'une salle entière... Et ne pas arriver jusqu'à eux! ne pas briser les barreaux de cette cage dorée autour de laquelle il rôde en rugissant!...

Nouveau contre-temps plus désastreux que le premier: le spectacle est fini, les portes des loges s'ouvrent toutes béantes, et trois mille personnes coulent comme les ondes multiples d'une cataracte et envahissent l'espace en battant les murs.

Il veut s'élancer, pas d'issue, pas de passage; il pousse, il est poussé; le fleuve vivant s'échappe... on descend... on se croise... le désordre est partout... Un désordre mouvant et compact. Des murs qui marchent. De quel côté se diriger? Mais le double perron intérieur est pavé de gens qui sortent, qui vont lentement, qui se pavanent, qui se coudoient délicatement de peur de se blesser. Glenmour se rue pourtant à travers ces riches toilettes qu'il chiffonne et déchire sans nul égard, pousse, écrase, renverse; il arrive enfin à la porte d'entrée.

Trente voitures au moins, s'ouvrent et se referment avec fracas.

Chaque femme qu'il aperçoit, c'est la sienne... Il approche... Visages étrangers, portières qui se ferment, chevaux qui partent... Cependant deux voix connues frappent son oreille au milieu du tumulte. Il marche à cette indication... Oh! cette fois, il les tient; il se précipite sur le comte de Madoc, entrant le dernier dans la voiture où sont déjà sa femme et Mousseline. Sa main effleure le bord de son petit manteau de soirée; mais le cocher a donné un coup de fouet, et les chevaux emportent le comte et les deux femmes qui sont avec lui... Rage et désespoir!

Hors de la ligne des voitures privilégiées, était un fiacre qui attendait fortune.

— Cinq cents francs pour toi, dit-il au cocher, si tu rattrapes cette voiture là-bas! là-bas! vois-tu?

— Montez, mon bourgeois.

Par un prodige à noter dans les fastes hippiatriques, les deux chevaux du fiacre étaient excellens.

Fouettés jusqu'au sang, ils courent comme des éperdus, et bientôt ils galopent dans le sillon de la voiture poursuivie. Celle-ci s'arrête, au bout de dix minutes, à une porte-cochère de la rue du Mont-Blanc. Le cocher du fiacre où était lord Glenmour comprend qu'il s'agit de quelque espionnage. Il s'arrête sans affectation à dix pas plus loin, devant une porte bâtarde et descend.

— C'est bien ça, n'est-ce pas, mon bourgeois?

— Parfaitement. Voilà ta course.

— Prenez mon numéro, si vous avez jamais besoin de moi...

— Sont-ils entrés? lui demanda Glenmour.

— Ce qu'il y a de plus entré.

Descendu du fiacre, Glenmour s'avance vers la maison où sa femme, Mousseline et le comte sont entrés, et il cherche alors à se souvenir... Il connaît cette maison... le numéro qu'elle porte revient à sa mémoire... qui loge dans cette maison?

Il cherche, il cherche longtemps... Enfin il lui semble que les lettres d'invitation écrites de Ville-d'Avray à la comtesse de Boulac portaient le nom de cette rue et le numéro de cette maison.—Mais comment, se dit-il, Mousseline, le comte de Madoc et lady Glenmour vont-ils en même temps chez cette vieille dame?... Me tromperais-je, cette maison serait-ellecelle de Mousseline?... Lady Glenmour chez cette... Allons! c'est impossible! ce serait à regretter de s'être mis en colère...

Il sonne, on ouvre, il traverse une cour obscure au fond de laquelle se trouve le corps du logis.

— Qui va là? demande le concierge du fond de sa tanière...

— N'est-ce pas ici que demeure une femme, une jeune femme?

— Il n'y a jamais eu de jeune femme ici, répond en grommelant le concierge.

— Une certaine femme connue sous le nom de Mousseline?...

— La maison à l'angle de la rue, réplique l'interlocuteur hargneux.

— Mais alors?... s'écrie lord Glenmour au milieu de la cour.

— Mais alors, allez-vous-en, monsieur; et fermez la porte...

— Est-ce que je ne suis pas chez madame la comtesse de Boulac?

— Vous avez attendu jusqu'à présent pour le demander? Au premier, la porte à droite, mais elle doit être couchée... A une heure et demie... excusez!...

Lord Glenmour grimpait déjà dans l'escalier et sonnait en maître à la porte de l'appartement de la comtesse de Boulac... Personne ne répond

Il sonne encore... Une chienne enrhumée aboie dans une troisième ou quatrième pièce.

— C'est ici qu'ils sont entrés, se dit lord Glenmour; c'est ici que j'entrerai. Ils ne peuvent être ailleurs; il n'y a qu'une maison, et la maison n'a qu'un étage...

Le troisième coup de sonnette de lord Glenmour était de ceux qui n'admettent pas le doute sur les intentions de celui qui sonne. Il signifie ceci: Vous ouvrirez, ou j'ouvrirai...

On vint lui ouvrir.

Un vieux domestique à demi déshabillé le reçut dans l'antichambre.

— Votre maîtresse?

— Madame la comtesse est couchée.

— Conduisez-moi dans sa chambre.

— Mais, monsieur...

— Vous savez qui je suis, vous êtes venu à mon château.

— Mais, monsieur...

— Allez m'annoncer.

Il n'y avait pas à balancer; le domestique alluma un second flambeau à celui qu'il tenait, le posa sur le marbre du salon où il introduisit lord Glenmour, et alla remplir sa commission.

Tous ces incidens étaient, pour ainsi dire, l'amusement du martyre qu'il subissait; c'étaient les fleurs de la torture... Mais il avait dit: C'est un combat, et il tenait bon...

— Comme tout est calme, silencieux, ici... Pas le moindre bruit de paroles... Si je m'étais trompé... Impossible... Pourtant, on entendrait quelque chose... Mais rien... rien!... Où sont-ils donc?...

Le domestique revint.

— Madame la comtesse peut recevoir monsieur... Il passa devant lord Glenmour en ajoutant: — C'est drôle! je croyais madame la comtesse couchée depuis onze heures... je me trompais... madame lisait encore.

— Tu mens! se dit lord Glenmour; je ne suis pas dupe de ton mensonge... Il y a quelque chose...

Il fut introduit dans la chambre à coucher de la vieille comtesse de Boulac, qui, en effet, relevant ses lunettes d'or et fermant un volume, parut s'être livrée à la lecture tout le cours de la soirée.

— A cette heure! s'exclama la vieille comtesse; à cette heure, vous recevoir chez moi, lord Glenmour! Savez-vous que si j'étais plus jeune?...

— Mon excuse, madame, est dans le motif qui m'amène.

— Et quel motif si grave, si impérieux?...

— Je ne sais si je suis sous le coup d'une préoccupation folle, mais il m'a semblé que lady Glenmour venait d'entrer chez vous...

— Ce n'est pas sensé, ce que vous dites-là; permettez-moi de vous le dire...

— J'ai le mérite de vous l'avoir dit le premier, madame la comtesse.

Lord Glenmour ne cessait, en parlant, d'étudier les dispositions de l'appartement qui était, il s'en rendait parfaitement compte, tout en surface, et prenait la longueur de la cour. Il continua :

— Il m'a semblé aussi qu'une autre femme était avec la mienne... une... une autre femme, enfin...

— Je ne connais pas cela...

— Ah! vous ne connaissez pas cela! Il me semble aussi qu'un jeune homme accompagnait ces deux dames.

— Mon cher lord, il vous a semblé beaucoup de choses, cette nuit. Mais où donc aurais-je logé tous ces gens-là? Voyez mon appartement...

— Puisque vous le permettez, dit lord Glenmour en s'emparant du flambeau, je verrai votre appartement.

Et marchant d'un pas délibéré de pièce en pièce, lord Glenmour alla de la première à la dernière; quand il les eut toutes parcourues il revint, posa le flambeau sur la table et reprit sa place.

— Vous avez oublié la cave et les toits, lui dit la comtesse de Boulac, dont la pâleur se cachait sous une couche de rouge et la peur sous l'ironie. Eh bien! êtes-vous convaincu?

— Je suis convaincu, répliqua lord Glenmour en se levant, que ma femme n'est pas ici.

— C'est bien heureux...

— Mais qu'elle est venue ici il n'y a pas dix minutes!

— Cher lord, je vous rappellerai que c'est l'heure où je devraisêtre couchée.

Par cette remarque assez crue, la vieille comtesse exaspéra son étrange visiteur.

Celui-ci, la regardant avec un nouvel accès de frénésie, redit :

— Oui, elle est venue ici!...

— Pourquoi faire, monsieur? demanda-t-elle.

— Pourquoi faire? répéta lord Glenmour, qui suivait en ce moment la direction du regard de la comtesse, et qui ajoutait l'interprétation qu'il en tirait aux observations dont il s'était déjà entouré en examinant la disposition de l'appartement et de la maison. Elle est venue ici pour passer ailleurs... Ces deux femmes et cet homme, madame, ont laissé, en traversant votre chambre, des traces de leur passage : les parfums de leur toilette les ont trahis. Mais où sont-ils allés? où sont-ils allés? s'écria violemment Glenmour, qui ne quittait pas les regards de la comtesse de Boulac fixement portés vers un point du mur.

— Monsieur! à la fin cette inquisition me lasse et je vais appeler mes gens... vous m'y forcez!...

— Pourquoi les appeler, madame? je n'ai pas besoin d'eux pour enlever ce tableau, enfoncer ce panneau qu'il cache et m'introduire dans ce mauvais lieu, dont votre chambre est le vestibule et vous la matrone.

La menace de Glenmour était déjà exécutée; le tableau avait été enlevé, le panneau ouvert et il s'avançait hardiment dans un étroit couloir au bout duquel il vit luire des lumières...

— Je craignais, dit froidement la vieille comtesse, qu'il ne remarquât pas ce passage secret que je me donnais tant de mal à lui désigner par mes regards... Enfin, il l'a vu. La Martinier sera contente demain quand elle apprendra l'aventure. Ce cher Zéphirin et ce cher Beaurémy seront vengés des quolibets de la course de chevaux à Ville-d'Avray, et la Martinier et moi de l'exclusion des samedis de lady Glenmour, de la milady! Pas mal pour deux vieilles... Ah! nous sommes deux vieilles! attrape!...

Au milieu de son élan dans l'obscur couloir qu'il franchissait, Glenmour ravisé s'arrêta... La vengeance a ses instincts... Il diminua ses pas, les assourdit, fit patte de tigre, et c'est sans bruit qu'il arriva jusqu'à la porte du boudoir...

Un coup-d'œil lui révéla tout; il aurait vu le monde entier dans l'explosion de ce regard.

A demi-morte de frayeur, — quoi qu'il paraissait évident qu'aucun des trois personnages de cette scène n'eût entendu l'invasion de Glenmour, — lady Glenmour avait une main dans la main du comte de Madoc, l'autre main dans celle de Mousseline.

Il fut impossible à lord Glenmour d'entendre un seul mot de ce qu'ils disaient; ils étaient trop loin de lui, et ses oreilles sifflaient comme au milieu d'un combat, quand toutes les batteries lâchent leurs bordées.

Un instant après, Mousseline se leva et tourna le dos à lady Glenmour et au comte comme pour chercher un flacon sur sa toilette...

Profitant de cet instant, prolongé avec affectation par Mousseline, le comte de Madoc prit doucement par la tête lady Glenmour, l'attira vers lui...

Lord Glenmour parut...

Pas un cri ne fut jeté.

Après ce calme de terreur et de mort, lord Glenmour dit à sa femme :

— Madame, cet homme est le comte de Madoc, et cette femme est une prostituée.

Lady Glenmour, sans pousser un seul cri, tomba sur le parquet comme une masse de plomb.

Mousseline disparut.

— Milord, dit alors le comte de Madoc à lord Glenmour avec le ton glacial qu'il retrouvait en reprenant son caractère, milord, je vous ai déshonoré.

— Oui, monsieur le comte.

— Que voulez-vous maintenant?

— Vous le savez.

— Je le sais en effet. Et quelle arme?

— La carabine chargée de trois balles mâchées.

— La distance?

— Cinq pas, et nous tirerons ensemble.

— L'endroit?

— Je vous le ferai connaître demain.

— J'attendrai vos ordres.

Lord Glenmour sonna.

Il dit au domestique :

— Allez chercher une voiture...

— Il y en a une à la porte, répondit le domestique.

— Emportez cela, lui ordonna Glenmour, en désignant le corps évanoui de sa femme.

Le domestique obéit en tremblant.

— Marchez, je vous suis.

Le comte de Madoc arrêta lord Glenmour.

— Un mot, s'il vous plaît. Et nos témoins?

— Pas de témoins.

Lady Glenmour était encore évanouie quand le fiacre arriva à l'hôtel de la rue de Rivoli. Des domestiques la montèrent au salon et la déposèrent sur le divan.

Lord Glenmour s'enferma avec elle après avoir demandé tout ce qu'il fallait pour écrire.

Pendant plusieurs heures il mit ordre à ses affaires; il écrivit à ses amis et rédigea son testament. Il ne s'interrompait que pour s'approcher du divan où était sa femme, qu'il contemplait en se tordant les mains de rage, de tristesse et de désespoir.

Voilà ce que lui livrait le comte de Madoc!!!

Comme cet homme s'était vengé!

Il achevait de tracer ses dernières dispositions quand lady Glenmour sortit enfin de son long évanouissement. Elle ouvrit pesamment les yeux, se redressa peu à peu, passa les mains sur son front, chercha...

Il lui fallut quelques minutes pour se rendre compte de l'endroit où elle était et de l'état de son esprit. Sa pâleur n'avait pas encore disparu; elle semblait encore plus livide sous ses longs cheveux noirs, défaits, ruisselans sur sa riche robe de soirée, et entortillés, emmêlés avec ses fleurs et ses diamans.

Elle ressemblait à Ophélia retirée des eaux.

— C'est bien vous, madame, et c'est bien moi...

— Oui, milord.

Ici il se fit une longue pause, après laquelle lord Glenmour reprit en souriant, mais quel sourire!

— Avez-vous peur?... Vous tremblez...

— Milord, j'ai froid.

— Du courage... en un pareil moment?... Mais c'est de l'effronterie... c'est...

— Non, milord...

— Qu'est-ce donc?

— Ce qu'il vous plaira...

Une seconde pause amena un silence de quelques minutes.

— Mon parti est pris, et le vôtre, madame?

— Il est pris depuis longtemps, milord.

— Votre trahison était donc méditée, calculée?

— Il n'y a pas de trahison.

— Et ce que j'ai vu? Et le comte de Madoc?

— Milord, vous ne m'aimez pas...

— Continuez, dit Glenmour en brisant d'un coup de poing une superbe table en malachite, continuez.

— J'ai fini...

Avec un ricanement infernal, Glenmour reprit :

— En effet, que me diriez-vous?... Est-ce que je ne sais pas tout?... Vous avez fini?... Je commence, alors, madame; et je vous dis en face que c'est vous qui ne m'avez jamais aimé, que c'est vous qui ne m'avez jamais rendu que froideur pour...

— Pour froideur... interrompit tristement lady Glenmour.

La poitrine gonflée de douleur et de larmes, son mari poursuivit :

— Mais, madame, vous ne savez pas tout ce qu'il y avait d'ardeurs contenues, de tendresses comprimées, d'élans étouffés au fond de cette âme loyale qui se couvrait de neige pour se confondre avec la vôtre. A femme de cour je tenais le langage de cour, à lèvres de marbre j'opposais un cœur de marbre, et dans ce pénible mensonge imposé à ma noble et franche nature, je sentais crier et se révolter mon énergie d'homme et de marin. Je m'abaissais en rougissant, je m'humiliais en brisant toutes les fibres de ma volonté; je faisais de mes nerfs des fils de soie et de mon sang de l'eau, pour vous plaire, pour attirer votre attention, pour ressembler à tous ces mannequins de cour auxquels vous étiez habituée... Et vous dites que je ne vous ai pas aimée?...

Lord Glenmour, en parlant ainsi, s'était, sans s'en apercevoir, rapproché du divan où était sa femme, qui le regardait avec une effrayante curiosité, le coude enfoncé dans un coussin, la bouche béante...

— Moi, chacun le sait, qui ne parlais autrefois qu'avec la liberté brutale des marins à toutes celles que j'ai aimées avant vous. Et qu'auriez-vous donc fait, madame, continua lord Glenmour, si au lieu de ce langage blafard et musqué, au lieu de ces manières mielleuses dont la fadeur devait pourtant merveilleusement vous convenir, si au lieu de ces attentions poussées jusqu'au fanatisme de l'afféterie, je vous eusse traitée...

Ici lord Glenmour, qui s'amusait avec une distraction féroce, depuis quelques minutes, à arracher avec les cheveux de lady Glenmour les diamans et les fleurs qui y étaient pêle-mêle enchevêtrés, glissa sa main droite sous cette sombre chevelure, et à mesure qu'il parlait il l'enroulait autour de son poignet.

— Si au lieu de cela, reprit-il, je vous eusse traitée comme mes amours de voyage et de garnison; si je vous eusse parlé le commandement à la bouche, le juron aux lèvres, la menace dans les yeux, la cravache à la main, car nous autres officiers de marine nous traitons ainsi les belles, et si je me fusse servi de cette cravache pour caresser vos bras et votre visage si beau, si jeune et si affreusement hypocrite, et si...

En disant cela, Glenmour avait tellement roulé la chevelure de sa femme autour de son bras, qu'il la lui avait raidie, et que le dernier tour de ces circonvolutions cruelles lui tendait déjà le front... Il ne se connaissait plus; il s'était peint avec tant de force d'expansion que le naturel avait éclaté dans cette peinture.

— Qu'auriez-vous dit alors... répondez! s'écria-t-il en la traînant sur le sofa, comme s'il eût voulu l'étouffer, nouvelle Desdemona, à la manière d'Othello... et en la redressant ensuite d'un coup sec, toujours par sa chevelure, et opposant sa face renversée par la colère à la face décolorée de lady Glenmour; vous qui, lorsque j'étais complaisant et doux, m'avez joué, trahi, déshonoré... qu'auriez-vous fait, alors?

— Je t'aurais aimé! répondit lady Glenmour.

— Tu m'aurais aimé!!!

Ce cri d'amour, sorti vivant des entrailles de la douleur, fut si vrai, si brûlant, si impérieux, si spontané, si expressif, qu'il éclata sur le front de lord Glenmour comme une révélation... Il s'arrêta; il redescendit dans le passé, se souvint des conseils de Patrick, se rappela la lettre où celui-ci, en lui dépeignant le caractère du faux sir Archibald Caskil, lui disait : « — Il est vif, colère, il vous ressemble, et pour» tant, malgré sa trivialité, il plaît à lady Glenmour... »

Lord Glenmour déroula involontairement un tour de la chevelure passée autour de son bras...

— Cet homme, pensa-t-il, a été ce que j'aurais dû être, et c'est ainsi qu'il a plu à ma femme... Il a été dangereux en étant mol, et je n'ai pas eu l'amour de ma femme en voulant être lui...

Il déroula encore un tour de la chevelure...

— Milady! s'écria-t-il ensuite, par l'âme de ma mère et de la vôtre, deux nobles âmes, dites-moi si cet homme...

Lady Glenmour ne lui donna pas le temps d'achever.

— Non, milord ! répondit-elle.

—N'importe, il m'a toujours déshonoré ! et c'est tout ce qu'il voulait... l'infâme !

Il était tombé dans un abîme de réflexions ; il en sortit en disant d'un ton grave et solennellement résolu :

— Milady, avez-vous du courage ?

— Oui, milord.

— Mais beaucoup ?

— Je le crois.

— Plus qu'aucune femme dans votre position n'en a jamais eu ?

— J'essaierai...

— Plus que n'en a jamais eu aucun homme ?

Lady Glenmour hésita.

— Vous balancez ?

— Non, milord, commandez.

— Déshabillez-vous et mettez-vous au lit.

— Ensuite ?

— Vous m'attendrez... Nous nous reverrons.

— Quand ?

— Dans cinq minutes.

Lord Glenmour quitta sa femme et monta au troisième étage de l'hôtel, dans la chambre où il était entré à son arrivée et où il avait trouvé le docteur Patrick en prière près de Paquerette morte.

Son ministère de médecin et d'homme pieux étant fini, Patrick avait abandonné la jeune fille à la paix de cette première solitude par laquelle passent les morts avant d'être tout-à-fait livrés à celle dont ils ne sortent plus. Ils s'essaient à la grande indifférence qui les attend.

LA CRISE.

Paquerette était seule, à côté d'elle veillait une lampe, dernière clarté qui avait frappé ses yeux sur la terre. Glenmour saisit la morte, la souleva, et après avoir éteint la lampe, il descendit furtivement avec son fardeau à l'appartement de sa femme. L'escalier était obscur ; tous les domestiques dormaient. On ne vit, on n'entendit rien.

Glenmour déposa la jeune morte sur le divan qu'occupait sa femme il n'y avait qu'un instant ; il alla ensuite vers l'alcôve de lady Glenmour, en écarta les rideaux.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle, qu'est-ce que j'aperçois sur ce canapé ?... ce visage pâle !...

— Plus bas, milady... vous avez promis d'avoir du courage. Ce cadavre est celui de votre demoiselle de compagnie...

— Paquerette !

— Morte cette nuit.

— Morte !... Mais pourquoi, milord, ce funèbre spectacle offert à mes regards ?

— Vos questions, milady, prolongeraient d'une manière nuisible à mon projet le temps fort restreint que j'ai à donner à son exécution...

— Mais que faites vous, milord ? que faites-vous ?... de grâce !...

— J'ôte les diamans, les perles et les fleurs noués à vos beaux cheveux pour les nouer aux cheveux de la morte...

— Dans quel but ?

— Silence !

— Pourquoi ?... mais pourquoi ?...

— Silence, milady !...

— Vous m'effrayez... mais, milord, daignez me dire...

— Levez-vous maintenant, passez un peignoir et aidez-moi à habiller Paquerette avec ces habits de soirée que vous venez de quitter...

— Une pareille bizarrerie exige au moins une explication... jouer ainsi avec la mort !...

— Voulez-vous que je vous aide à vous lever ?

Forcée d'obéir, lady Glenmour descendit d'un pied effaré de son lit et commença avec des répugnances pleines d'effroi, des frémissemens nerveux, des scrupules, pieux jusqu'à l'épouvante, la toilette de la morte. Rude tâche ! de manier, de soutenir, de lacer ce corps qui s'en va et veut toujours toucher la terre, la dernière volonté qu'il ait.

Et puis il était nuit, le silence était profond, et lord Glenmour, avec un front d'airain, poursuivait l'exécution de cette formidable fantaisie. Il fallut une heure à lady Glenmour pour coiffer, parer et ganter Paquerette, qui fut digne ensuite d'aller au bal des fantômes.

— Oh ! milord, cette grande profanation !...

— N'est pas la dernière qui aura lieu pendant les vingt heures qui vont s'écouler pour vous et pour moi. Mais notre temps, je vous l'ai dit, est précieux. Rejetez vite la couverture de votre lit, et pas de remarque, je vous prie.

D'une main convulsive lady Glenmour renversa la couverture et son mari ayant pris une seconde fois la morte dans ses bras, la porta et l'étendit dans le lit de lady Glenmour.

— Et vous allez, milord, me faire coucher maintenant dans ce lit ?... s'écria lady Glenmour, qui recula jusqu'à la porte.

— Non, mais sur ce divan...

— Pourquoi me coucherais-je ? Je n'ai pas sommeil.

— Il faut pourtant que vous vous couchiez et que vous ayez un sommeil profond, si profond, que vous soyez aussi immobile que cette jeune fille-là... c'est facile... Le docteur Patrick est aveugle. Pourvu que vous ne bougiez pas, il sera dupe.

— Dupe de quoi ?... Je voudrais vous comprendre...

— Milady, la morte avait ce foulard bleu autour de la tête ; mettez-le, et couchez-vous, je le répète, sur ce divan. Plus vite ! mais plus vite ! Elle tenait aussi dans les mains cette couronne de roses blanches.

— Milord, une seule question, demanda lady Glenmour qui se coucha sur le divan : votre projet est-il de me faire mourir ?...

Pour toute réponse lord Glenmour posa énergiquement sa main gauche sur la bouche émue de sa femme ; de la droite il tira tant qu'il eut de force le cordon de sonnette placé près du divan...

Un valet de chambre répondit du fond de plusieurs pièces : — Qui appelle ?

— Levez-vous ! lui cria fortement lord Glenmour, et appelez tout de suite le docteur Patrick... dites-lui que lady Glenmour se trouve mal... qu'elle est très mal... qu'elle est en danger... Allez vite...

Dans le temps que le domestique allait éveiller le docteur Patrick, lord Glenmour s'assit encore devant la table sur laquelle il avait écrit pendant l'évanouissement de sa femme. Il plia ensuite une lettre, la mit sous enveloppe et la cacheta. La suscription portait au *Comte de Madoc*.

On frappa en ce moment à la porte de la chambre. C'était le docteur. Glenmour courut ouvrir...

— Ah ! mon ami ! accourez !... ma femme... est dans un état qui réclame tous vos soins...

— Qu'a-t-elle ?

— Vous savez, je suis allé ce soir à l'Opéra... Je l'ai trouvée... Une scène terrible... scandaleuse... J'ai vu le comte de Madoc !...

— Quelle nuit ! s'écriait le docteur, quelle nuit !

— Nuit horrible, mon ami... Ma présence... la conduite que j'ai dû tenir... les propos échangés avec le comte de Madoc, et ma femme présente à cet entretien... enfin lady Glenmour a perdu connaissance, elle est tombée ; je l'ai fait fait porter ici ; mais depuis ce moment elle n'a pas rouvert les yeux.

— Où est-elle ? demanda Patrick... où est-elle ?

— Sur son lit.

— Conduisez-moi vers elle, mon ami.

— Malheur sur malheur, disait le docteur aveugle en marchant vers le lit de lady Glenmour. Quand il fut tout auprès, il tâta, prit le bras de Paquerette, que lady Glenmour avait couvert d'un long gant de soirée... et il dit : — Je vois qu'elle

est encore parée... Il aurait fallu la délacer... ces vêtemens gênans l'étouffent.

Patrick se hâta de déchirer ensuite le gant de peau dans toute sa longueur, afin d'arriver plus vite au poignet... enfin il parvint à la chair; il pose son doigt sur l'artère.—Oh! mon Dieu! est-ce que je me tromperais?... je ne sens rien... pas de pulsation!... plus haut... rien! le docteur jeta un cri d'étonnement sinistre...

— Patrick!...

— Glenmour! s'écria Patrick d'un ton déchirant, il y a deux mortes dans votre maison cette nuit.

— Deux mortes!

— Lady Glenmour n'est plus qu'un cadavre; son évanouissement était la mort.

— Ma femme est morte!!

— Oui... oui... oh! oui... Et Patrick fondait en larmes amères, en pressant contre son cœur la main de son ami et la main glacée de celle qu'il croyait être sa femme.

Lady Glenmour se souleva un peu et examina avec terreur cette scène hypocrite et lugubre à la fois, pleine d'épouvante, d'obscurité et de mystère pour elle.

— Patrick, reprit Glenmour, affectant la plus sombre désolation, je n'eus jamais plus besoin de votre amitié, de vos services...

— Ne suis-je pas tout à vous?

— Je compte donc sur vous... entièrement...

— Parlez, Glenmour...

— Qu'une chaise de poste m'attende demain soir, depuis onze heures jusqu'à... jusqu'au jour; qu'elle m'attende enfin toute la nuit à la barrière d'Aulnay, à l'extrémité de la rue de la Roquette... Faut-il vous écrire ces indications?...

— Non, mon ami...

— En sortant d'ici, vous irez d'abord à cette adresse avec quelqu'un de la maison, et vous direz à la personne qui vous recevra que je l'attends dans la journée...

— Je le ferai...

— Et cette lettre avant midi chez le comte de Madoc, place Vendôme.

— C'est pour moi la plus pénible de toutes les commissions, ami, car je prévois que cette lettre...

— Pourrions-nous regretter de quitter la vie, ami, interrompit Glenmour, sombre et lent comme la fatalité dans le son de sa voix, quand deux femmes, l'une et l'autre jeunes, belles, accomplies, partent de ce monde le même jour, presque à la même heure, et avant vingt ans?... Patrick, cher Patrick, vous verrez que je n'ai oublié ni l'une ni l'autre dans ma douleur...

— Merci, Glenmour... dit Patrick en donnant libre cours à ses larmes.

— Je n'ai pas voulu, en attendant la triste cérémonie, que Paquerette restât reléguée sous les combles d'une mansarde, comme une créature indifférente... Elle était de notre maison... Je l'ai fait descendre... Paquerette est ici... près de nous...

— Cette bonne pitié aura sa récompense au ciel; où est-elle, que je pose encore une fois mes mains sur son front glacé...

Glenmour s'arrêta interdit. Il ne s'attendait pas à cette demande?

Lady Glenmour semblait dire à son mari : — Que faut-il faire?

— Vous ne me conduisez pas vers elle?...

— La voilà, docteur... approchez...

— Ah! oui... c'est elle... Cette couronne blanche dans ses mains... Que c'est navrant, mon Dieu!... Ami, veillez sur elles deux!... sur nos mortes chéries... Priez... Moi, je cours...

— Allez vite, mon ami... allez!...

A dix heures, le comte de Madoc lisait le billet suivant, porté chez lui par le docteur Patrick :

« Monsieur le comte,

» J'aurais voulu satisfaire plus tôt à votre impatience » et à la mienne; mais je ne suis pas un homme outragé » seulement, je suis aussi un officier de marine au ser» vice d'un état puissant, qui a le droit de me demander » compte de mes actions. Je vais prendre le temps rigou» reusement nécessaire pour régler mes affaires et mettre » lady Glenmour dans la tombe. Je ne vous demande que » ce délai... »

— Lady Glenmour est morte! s'écria Madoc. Ah! je suis trop vengé... Il reprit :

« Mais quelques heures après le convoi de lady Glenmour, » je serai tout à vous. Veuillez donc vous trouver demain, à » onze heures précises du soir, à la barrière d'Aulnay, avec » l'arme dont il est convenu que nous nous servirons. J'au» rai la pareille.

» Je serai seul, soyez seul.

» Lord Glenmour. »

— Barrière d'Aulnay; où donc est cette barrière? se demanda le comte de Madoc, en étendant sur une table le plan de Paris... Mais cette barrière touche au cimetière du Père La Chaise.. Singulier choix!...

Quoique très brave, le comte de Madoc fit une grimace sinistre...

—L'endroit n'est pas gai .. Après tout, se reprit-il, un duel à cinq pas et à la carabine n'est pas un bal non plus.

Dès que le docteur Patrick fut parti, Glenmour ferma à double tour la porte de la chambre, et alla lentement vers sa femme qui, accroupie sur le divan où elle avait joué le rôle de morte, attendait, avec une souffrante anxiété, l'explication de ce drame douloureux, obscur, semé de tristes pressentimens.

— Vous m'avez dit, milady, que vous étiez décidée à tout affronter pour sauver les débris de votre honneur et le mien... Si vous avez fait d'avance comme moi le sacrifice de votre vie, rien ne doit vous coûter...

— C'est l'inconnu, milord, dit-elle, qui m'épouvante, et non la mort.

En disant ces paroles, elle cherchait à lire sur le visage de lord Glenmour l'expression du sentiment qui le conduisait à commettre cette suite d'actions extraordinaires, qui se déroulaient comme un crêpe sans fin sous ses yeux. Était-il cruel? était-il fou?

— Cet inconnu, milady, plane sur votre tête comme sur la mienne... Je commence tout, la fatalité fera le reste ..

— Ce n'est donc pas fini?... dit lady Glenmour.

Glenmour sourit.

— Oh!... non... il s'en faut... Lisez ceci... lisez à haute voix...

— Qu'est-ce donc? on dirait l'inscription d'une tombe...

— Lisez...

— Mais...

— Lisez!

Lady Glenmour, à la lueur blafarde du jour qui reparaissait, lut :

Ici repose,
Et là-haut existe,
Sous
L'œil de Dieu et dans les bras des anges,
Ses frères,
Lady Flavy Glenmour,
Comtesse de Wisby,
De
Penmore et de Glendalong;
Jeune fille, elle fut dévouée;
Femme, elle fut digne
Du nom
De son mari, lord Glenmour;
Si le charme de sa beauté
Fut incomparable
Sur la terre,
Si elle fut surnommée la Perle du lac
Par ses compagnes,
Et
Si ces qualités périssables
Se sont évanouies
Comme

Le brouillard du matin
Aux
Rayons du soleil,
Sa douceur, sa piété,
Sa sagesse,
Ne passeront pas, tant qu'il y aura
Du respect dans le monde
Pour
Les nobles et les belles âmes.

—

Morte à dix-huit ans, mon Dieu !

—

Flavy ! Flavy ! la moitié de ton cœur,
Ton mari,
Te dit adieu dans le présent,
Et au revoir
Dans l'éternité.
Farewell, adieu ! Farewell, adieu !

—

— Mais c'est mon épitaphe, milord ! Vous voulez donc me rendre folle...

— Je veux pouvoir t'aimer ! s'écria de toutes les forces de son âme lord Glenmour, en inondant de larmes le visage de sa femme, en la tenant serrée contre lui, en ouvrant enfin son cœur à un épanchement, torrent de douleurs et de pleurs amassé depuis longtemps au fond de sa poitrine. Oui, je veux pouvoir t'aimer !... et sur cette lointaine espérance je mets tout : mon rang, ma jeunesse, mon ambition, ma vie et la tienne...

— Eh bien ! faites, milord ! Je suis prête à tout... Je suis déjà morte... Voilà mon épitaphe... Il ne reste plus...

— Vous avez presque deviné... N'allez pas plus loin... Il est des choses qu'il ne faut pas nommer pour les accomplir...

Avertie par le docteur Patrick, toute la maison fut bientôt en deuil du double malheur qui la frappait si inopinément. Elle communiqua en quelques heures la fatale nouvelle aux personnes qui formaient le cercle d'amis et de connaissances de lord Glenmour. L'étonnement et le regret qu'elle leur causa les attira en très grand nombre chez lui. Mais nul ne fut reçu. « Lord Glenmour, accablé, anéanti par la douleur, disaient les domestiques, s'est enfermé dans l'appartement mortuaire, et il ne veut pas de témoins à ses larmes.» On se retirait profondément ému des marques d'un chagrin si expressif, sans être étonné cependant ; lady Glenmour était si jeune, si belle, si digne d'une plus longue existence !... malgré sa faute. C'est avec toutes les peines du monde qu'on parvint à faire passer au mari désolé quelques légers alimens pendant la journée.

Patrick, on s'en souvient peut-être, avait été chargé par lord Glenmour de plusieurs commissions importantes.

Il devait commander des chevaux de poste pour le lendemain dans la soirée, aller chez une personne la prier de se rendre auprès de lord Glenmour et remettre un billet au comte de Madoc.

Les chevaux avaient été commandés, le billet au comte de Madoc remis ; dans l'après-mid, la personne que désirait voir lord Glenmour se présenta à l'hôtel. C'est Patrick qui l'introduisit dans la chambre mortuaire, assombrie par la nuit qui commençait à descendre et par l'interposition calculée d'épais rideaux. Patrick se retira ensuite.

Cette personne, vêtue de noir des pieds à la tête, fut conduite par Glenmour dans un cabinet presque aussi privé de lumière que la chambre, et là s'établit à voix basse ce dialogue que lady Glenmour n'entendit pas.

— J'ai été frappé, comme vous le voyez, d'un malheur très grand, irréparable.

— Et vous voudriez honorer les cendres de madame votre épouse d'un tombeau dans tout ce qu'il y a de mieux ?

— Oui, monsieur.

— C'est fort triste, mais c'est facile.

— Je prévois pourtant une difficulté... Décidé à quitter Paris, où tout me rappellerait trop souvent ma douleur, je désirerais être sûr, en m'éloignant de la France, que ma femme reposera dans un tombeau digne de son rang et de ma fortune. .

— Je ne vois pas là de difficulté sérieuse, répliqua l'homme noir ; je vais vous soumettre plusieurs plans de tombeaux riches et vous ferez votre choix. Quand nous serons tombés d'accord, vous pourrez partir...

— Ceci ne remplit pas mon but, répliqua Glenmour ; vous mettriez au moins un an à construire le tombeau dont j'ai accepté le plan... Et c'est tout de suite qu'il m'en faut un.

— Mais nous avons aussi des tombes d'attente... On appelle ainsi des tombes toutes prêtes... qui n'attendent plus que les locataires.

— Et ces tombes d'attente sont-elles grandes ?

— Grandes et magnifiques, monsieur, avec caveau sec et spacieux, portes de fer ciselé, marches en marbre et rampe de cuivre doré. Mais c'est cher...

— Ne discutons pas le prix, je vous prie, monsieur, traitons à l'instant pour un de ces tombeaux d'attente livrables à l'instant.

— J'en ai un qui fera merveilleusement votre affaire...

— Combien faut-il vous compter ?

— Vingt mille francs...

Glenmour ouvrit son secrétaire et y prit vingt billets de banque de mille francs.

— Quelle épitaphe gravera-t-on en lettres d'or sur la tombe de madame votre épouse ?

— Celle-ci, répondit Glenmour en donnant à son interlocuteur l'inscription qu'il avait lue la nuit dernière à sa femme.

— Oserai-je maintenant demander à monsieur s'il a pensé au cercueil ?

— J'allais vous en parler... J'en veux un très grand, d'une forme très élevée... Tristes détails, monsieur !...

— Bien tristes. Enfin vous désirez un cercueil où l'on soit à l'aise... En plomb ?...

— Non, tout simplement en bois ; plus tard nous le ferons d'une autre manière.

— C'est entendu, monsieur : votre cercueil... celui de madame votre épouse, veux-je dire, sera ici dans deux heures Et quand la conduira-t-on à sa dernière demeure ?

— Demain, à quatre heures.

— Je serai là pour diriger le travail.

— J'y serai aussi, ajouta lord Glenmour... Ah ! pardon, monsieur, se reprit-il, mon malheur est plus grand que vous ne le pensez... j'ai aussi perdu une autre personne qui était très attachée à ma femme... je voudrais qu'on la déposât près d'elle...

— Nous avons donc un mort supplémentaire ?

— Oui, monsieur.

— Votre tombeau, répliqua l'entrepreneur, est un caveau de famille, vous êtes maître d'y déposer qui bon vous semble...

Glenmour fit un signe de la main et l'entrepreneur des tombes salua jusqu'à terre ; il se retira enchanté de sa journée...

Cette journée était finie et la nuit tout-à-fait revenue, lord Glenmour fit allumer un seul flambeau, et il persista à passer la nuit dans la chambre de deuil.

Deux heures après la visite de l'entrepreneur, deux cercueils furent déposés à l'entrée de la chambre de lord Glenmour, qui referma ensuite la porte et alla vers sa femme.

— Milady, lui dit-il en la faisant asseoir près de lui, je n'ai pas besoin de vous apprendre maintenant à qui je destine l'un de ces deux cercueils...

— Dieu lit sans doute dans votre pensée, milord ; mais pour moi, je n'y vois que ténèbres épaisses... Vous rêvez des choses terribles... et tout bien pesé dans ma conscience, je refuse de me soumettre à cette épreuve, — car c'est à moi que vous destinez ce cercueil, — si vous ne me dites pas jusqu'où elle doit aller.

— Vous refusez de vous coucher dans ce cercueil ?

— Oui, milord, jusqu'à ce que vous m'ayez dit ce que vous prétendez faire ensuite.

— J'allais vous l'apprendre, milady.

— Parlez, milord...

— Demain, à deux heures, des hommes entreront ici et mettront ce cadavre dans ce cercueil et le vôtre dans celui-ci... Ils jetteront un manteau noir sur tous les deux et les porteront au cimetière du Père La Chaise, où un tombeau les attend.

— Ma mère, s'écria lady Glenmour, secourez-moi !

— Vous saurez, milady, que vous êtes, depuis hier, au rang des femmes galantes de Paris ; voulez-vous que je vous donne la liberté avec le déshonneur?... je suis prêt...

— Continuez, milord...

— Au Père La Chaise, on descendra les deux cercueils dans le caveau de cette tombe, qui portera, dans trois jours, l'inscription que vous avez lue ; puis on fermera la porte de fer de ce caveau, et l'on m'en remettra la clef...

— Seule dans ce caveau ! Seule !

— La nuit viendra...

— Et vous accourrez me délivrer, n'est-ce pas ?

— Pas encore...

— Mais quand?... jamais?...

Lady Glenmour poussa un second cri et se tordit les poignets...

— Voulez-vous, milady, pouvoir être encore appelée lady Glenmour ou bien être appelée tout de suite Mousseline ?

— Achevez, milord...

— A onze heures, vous entendrez peut-être du bruit près de votre tombeau...

— A onze heures !... du bruit !...

— A onze heures vous entendrez du bruit près de votre tombeau, répéta Glenmour; il sera causé par ma présence et par celle du comte de Madoc...

— Lui !... avec vous?...

— Il est prévenu.

— Mais pourquoi cette rencontre, là, dans la nuit?...

— Vous voyez cette carabine, milady?...

— Que signifie ?...

— Elle sera chargée avec trois balles. Le comte de Madoc en aura une semblable. Nous nous mettrons face à face près de votre tombeau et nous ferons feu en même temps...

— Et si vous êtes tué?... Oh ! mon Dieu ! que deviendrai-je ?

— Vous resterez pour toujours dans votre caveau, mais vengée du moins... Si je tue le comte de Madoc, j'ouvre votre caveau... je vous délivre... et nous partons ensemble pour le Havre, où nous nous embarquons pour les Indes... Aux Indes, je vous épouse comme si vous étiez une autre personne... Lady Glenmour n'existe plus.. on l'a enterrée à Paris... chacun l'a vu... Je suis veuf... chacun le sait... Vous êtes la fille d'un négociant de Londres... vous devenez ma femme... et votre déshonneur et le mien sont à jamais lavés...

— Glenmour, je me coucherai demain dans ce cercueil, s'écria-t-elle.

Puis lord Glenmour asseyant sa femme sur ses genoux, comme s'il eût été Roméo et elle Juliette, il lui dit :

— Si vous craignez de manquer de courage, milady, vous prendrez quelques gouttes du narcotique renfermé dans ce flacon.

— Je ne veux pas de ce secours, de cette énergie factice.

— Vous aurez donc extrêmement de courage?

— Non, milord, j'aurai extrêmement peur, mais je résisterai à ma peur.

— C'est que je n'ai pas fini...

— Vous n'avez pas tout dit? Lady Glenmour demeura pétrifiée... Que lui reste-t-il à m'apprendre ? pensa-t-elle, avec le frisson au cœur. Elle reprit, en plongeant un regard d'une indéfinissable frayeur dans les yeux de Glenmour : Et que comptez-vous encore faire de moi ?

— Vous ne le saurez qu'au moment où vous serez délivrée par moi de votre tombeau... si toutefois je survis à mon duel avec le comte de Madoc... mais ne m'adressez plus de questions... assez pour cette nuit; silence! jusqu'à l'autre.

LE SACRIFICE.

Cette nuit d'angoisses eut une fin ; le jour qui suivit éclaira tous les événemens annoncés par lord Glenmour à sa femme, qui fut d'une héroïque fermeté.

Enveloppée dans le linceul, elle fut placée par son mari et le docteur Patrick au fond du vaste cercueil qu'il avait fait construire. Le bon Patrick crut qu'il y plaçait Paquerette, et lorsqu'il aida Glenmour à mettre Paquerette entre les quatre planches de la seconde bière, il crut y placer lady Glenmour.

Lord Glenmour n'ayant déclaré qu'une seule mort, le médecin légal chargé de constater les décès n'avait vu que Paquerette, et il avait permis l'inhumation. Comme il n'était pas là, et il n'était pas besoin qu'il y fût quand les deux cercueils sortirent de l'hôtel, rien ne fut plus facile que cette extension donnée à son autorisation. Comment prévoir une fraude jusqu'alors sans exemple ?

Et le convoi se mit ensuite en marche, affectant les mêmes allures qu'ont tous les convois depuis le commencement du monde.

Celui-ci pourtant différait des autres en ce point qu'on ne s'y demandait pas de quoi lady Glenmour était morte.

Chacun savait la scène scandaleuse de l'Opéra, la scène tragique chez Mousseline, dénoûment de l'infernale conjuration de Madoc, et nul ne s'étonnait de la mort spontanée de lady Glenmour.

Quelle femme à sa place ne serait pas morte?

On admirait généralement la belle conduite de lord Glenmour, qui étalait ouvertement son pardon en marchant chapeau bas et la main droite appuyée sur le cercueil de sa femme.

On l'estimait beaucoup encore d'avoir confondu dans la même cérémonie les obsèques de lady Glenmour et celles de la jeune fille qui l'avait servie.

Au cimetière, Glenmour prononça avec une émotion communicative quelques paroles touchantes, et les deux cercueils furent ensuite descendus dans le riche tombeau acheté la veille 20,000 fr.

Le vendeur dirigea toutes les manœuvres ainsi qu'il l'avait promis ; il poussa la galanterie jusqu'à pleurer.

Lord Glenmour et le docteur Patrick accompagnèrent dans le caveau les deux cercueils, qui furent séparés par une cloison.

Celui de Paquerette était hors du tombeau, dans une excavation latérale, celui de lady Glenmour, exhaussé et couvert d'un manteau noir, occupa le centre même du monument.

— Ils sont à toi maintenant, ô mon Dieu ! s'écria Patrick en levant son front aveugle contre la voûte du tombeau ; puis, du haut des dernières marches du caveau, il dit encore : — Mes enfans, à bientôt !

Quand ils furent remontés, les deux amis se trouvèrent seuls dans le cimetière. Ils le parcoururent sans se parler jusqu'à la grande porte d'entrée où Parick monta le premier en voiture.

— Patrick, vous n'avez pas oublié, lui dit tout bas Glenmour en se plaçant à côté de lui, que c'est à quelques pas d'ici.. tenez... là, en face de l'octroi, que doit m'attendre cette nuit la voiture attelée de quatre chevaux de poste...

— Je ne l'ai pas oublié... tout sera fait selon vos désirs...

— Merci, Patrick. Encore un service, ami, ajouta lord Glenmour, soyez dans cette voiture...

— J'y serai... Et où irons-nous?

— Dans l'Inde, à Calcutta... si vous me revoyez.

LE DÉNOUMENT.

Onze heures sonnent à Sainte-Marguerite; la nuit est froide et terne, sans être trop obscure. Personne sur les boulevards extérieurs.

Les bruits de Paris, ses joies et ses misères viennent expirer au pied de ce mur qui ceint une population de neuf cent mille habitans.

Une voiture de voyage, attelée de quatre chevaux, est arrêtée au bout de la rue de la Roquette, près de la barrière d'Aulnay. Le postillon siffle, l'ombre des quatre chevaux se projette devant le bureau de l'octroi.

A deux cents pas plus loin, deux hommes cachés sous leur manteau se rencontrent hors des murs, à une petite distance de la barrière des Amandiers qui précède celle d'Aulnay : ils cherchent à se reconnaître; ils se sont reconnus; ils marchent l'un à côté de l'autre sans se parler.

Au bout de quelques minutes, l'un dit à l'autre :

— C'est ici.

— Ici! mais c'est le cimetière du Père La Chaise.

— Précisément.

— Que prétendez-vous, milord ?

— Y entrer...

— Et comment? Cette palissade en bois...

— Elle n'est pas assez élevée, monsieur le comte, pour que, appuyé sur la crosse de cette carabine, qui vous servira de marche-pied, vous ne puissiez la franchir.

— Du moment où vous avez tout prévu, milord, je n'ai plus rien à objecter...

Et lord Glenmour ayant abaissé et placé horizontalement sa carabine, le comte de Madoc y posa le pied, et d'un second mouvement il enjamba la frêle palissade en bois pourri qui sert de prolongement au mur de clôture du Père La Chaise.

Du haut de cette palissade, à travers laquelle ils auraient facilement passé en enfonçant deux planches, le comte tendit à son tour le bout de sa carabine à lord Glenmour, qui s'y cramponna et parvint sans difficulté à s'exhausser.

Ils sautèrent ensuite dans un terrain vague, gypseux, triste dépendance du Père La Chaise.

— Veuillez me suivre maintenant, dit Glenmour à Madoc; je sais un endroit convenable.

— Mais la partie, ajouta froidement Madoc, serait difficilement, à mon avis, plus convenable que le tout... Vous avez choisi un lieu...

— Je ne l'ai pas choisi...

— N'importe, milord, il est étrange... original. .

— Une autre fois je serai plus heureux, dit en ricanant lord Glenmour.

Ils se turent en continuant à marcher à travers les hautes herbes qui embarrassaient parfois leurs pas.

Comme ils étaient sûrs de n'être pas vus, ils avaient relevé leurs manteaux sur le bras gauche, et ils laissaient voir ainsi le canon de leurs carabines.

— Nous voici arrivés, dit Glenmour en s'arrêtant devant le tombeau de sa femme, qui entendit sa voix

— Tant mieux! je commençais à être fatigué, milord... Heureusement, il y a de quoi prendre du repos ici... beaucoup même...

— Oui, répliqua Glenmour en détachant de sa ceinture une petite lanterne sourde qu'il se hâta d'éclairer.

— Milord, une grâce! Dites-moi, je vous prie, pourquoi nous sommes venus si loin, quand nous pouvions tout aussi bien nous expliquer là-bas... monter si haut!...

— C'est que ce tombeau, au pied duquel nous sommes, est celui de lady Glenmour.

Madoc se découvrit avec respect et ne reprit plus son chapeau.

Lady Glenmour, qui, depuis quelques heures, était descendue de son cercueil, écoutait, l'oreille collée aux parois du caveau, ce que se disaient son mari et le comte de Madoc...

— Comte, reprit Glenmour, je vais charger ma carabine devant vous...

La lanterne sourde était accrochée à une des têtes d'ange placées à l'angle du tombeau de lady Glenmour.

— Voilà une charge de poudre... je mets double charge... pour trois balles...

— C'est convenu, milord, faites.

— Une balle, dit ensuite Glenmour, en coulant une balle dans sa carabine.

L'écho répéta : — Une balle!... une balle!... une balle!...

Au fond de son caveau, lady Glenmour murmura : — Une balle!

— Une seconde balle, dit encore Glenmour.

— Une seconde balle, redit l'écho.

— Une seconde balle, répéta lady Glenmour en passant ses doigts crispés dans ses longs cheveux.

— Une troisième balle, reprit lord Glenmour.

Même écho.

Même répétition dans le caveau funèbre.

Le comte de Madoc chargea ensuite sa carabine, en observant les mêmes temps de repos, pour que tout se passât avec honneur et loyauté; puis il dit :

— Milord, comptez les pas.

— Je veux bien. Un! deux! trois! quatre! cinq!

— Milord!. . cria Madoc, j'ai entendu!...

— Qu'avez-vous entendu? demanda avec impassibilité lord Glenmour.

— Un bruit quelque part... près d'ici. . dans ce caveau.. comme un cri étouffé.. comme un soupir...

— Votre imagination, comte, est seule cause...

— Je vous assure, milord, que ce n'est pas mon imagination...

— Votre effroi, alors...

— Mon effroi?...

Le comte de Madoc se mit à rire d'une manière si insultante, qu'on eût dit que tous les squelettes de l'endroit riaient et partageaient ce sanglant mépris du comte pour lord Glenmour, qui l'accusait d'effroi.

— Finissons en! cria-t-il ensuite, sa carabine à la main.

Glenmour répliqua en saisissant la sienne :

— Ce devrait être déjà fini!

Ils se placèrent face à face à la distance des cinq pas déjà mesurés.

La demie de onze heures va sonner au clocher de Sainte-Marguerite.

— Feu! quand elle sonnera, dit Glenmour.

Ils se couchèrent en joue, et ils attendirent dans cette attitude que la demie sonnât.

— Vous n'entendez donc pas ces pleurs? dit encore Madoc, sans changer de position.

Glenmour, qui feignait de ne pas entendre, ne dérangea pas d'une ligne l'inflexible canon de sa carabine qui touchait presque la poitrine du comte de Madoc.

— Vous n'entendez donc pas ces sanglots, milord?

Glenmour ne bougeait pas.

La demie sonna.

Deux formidable coups de carabine multipliés cent fois par les échos déchirent le silence de la nuit.

Ils sont tombés tous deux . . . .
. . . .

Glenmour se relève, il se tâte, il se fouille, prend une clef dans sa poche, va à la porte du caveau, il l'ouvre; sa femme était debout sur les marches.

L'enlever dans ses bras, courir, franchir le corps du comte de Madoc étendu dans une mare de sang, courir encore, courir toujours... arriver à la palissade... briser d'un coup de pied deux misérables planches pourries de cette palissade, passer par cette ouverture et là s'arrêter un instant pour dire à lady Glenmour : — Si vous êtes vivante, marchez! car je n'ai plus de force... fut un instant pour Glenmour.

Sans répondre, car elle n'en avait pas encore la faculté, lady Glenmour suit machinalement son mari sur la ligne du boulevard extérieur... ils arrivent à la barrière d'Aulnay... l'octroi est en rumeur...

— Ces coups de fusil, disent les préposés, ont été tirés sur des contrebandiers pris en flagrant délit de fraude...

Lady Glenmour est poussée dans la voiture par lord Glenmour qui la suit et qui ferme la portière.

Les chevaux partent au triple galop.

— Deux personnes! s'écrie Patrick... et Glenmour?

— Vivant! c'est lui, Patrick!

— Et l'autre? demanda le docteur.

— Sa femme, répond lady Glenmour.

— Pas encore! dit Glenmour en dirigeant la pointe d'un poignard sur le visage de sa femme et en lui coupant la joue par un coup qui traversa les lèvres; maintenant oui, — vous êtes ma femme, — vous n'avez plus de ressemblance avec la première... et la première est morte.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

Le matin, les fossoyeurs relevèrent le corps du comte de Madoc.

— Tiens! dit Moufleton en le soulevant dans ses bras pour le mettre dans une bière : nous sommes volés!... il n'est pas mort...

— Pas encore, répondit faiblement le comte.

FIN DES NUITS DU PÈRE LA CHAISE.

De Balzac.

HISTOIRE DES TREIZE.

PRÉFACE.

Il s'est rencontré, sous l'Empire et dans Paris, treize hommes également frappés du même sentiment, tous doués d'une assez grande énergie pour être fidèles à la même pensée, assez probes entre eux pour ne point se trahir, alors même que leurs intérêts se trouvaient opposés, assez profondément politiques pour dissimuler les liens sacrés qui les unissaient, assez forts pour se mettre au-dessus de toutes les lois, assez hardis pour tout entreprendre, et assez heureux pour avoir presque toujours réussi dans leurs desseins; ayant couru les plus grands dangers, mais taisant leurs défaites; inaccessibles à la peur, et n'ayant tremblé ni devant le prince, ni devant le bourreau, ni devant l'innocence; s'étant acceptés tous, tels qu'ils étaient, sans tenir compte des préjugés sociaux; criminels sans doute, mais certainement remarquables par quelques-unes des qualités qui font les grands hommes, et ne se recrutant que parmi les hommes d'élite. Enfin, pour que rien ne manquât à la sombre et mystérieuse poésie de cette histoire, ces treize hommes sont restés inconnus, quoique tous aient réalisé les plus bizarres idées que suggère à l'imagination la fantastique puissance faussement attribuée aux Manfred, aux Faust, aux Melmoth; et tous aujourd'hui sont brisés, dispersés du moins. Ils sont paisiblement rentrés sous le joug des lois civiles, de même que Morgan, l'Achille des pirates, se fit, de ravageur, colon tranquille, et disposa sans remords, à la lueur du foyer domestique, de millions ramassés dans le sang, à la rouge clarté des incendies.

Depuis la mort de Napoléon, un hasard que l'auteur doit taire encore a dissous les liens de cette vie secrète, curieuse, autant que peut l'être le plus noir des romans de madame Radcliffe. La permission assez étrange de raconter à sa guise quelques-unes des aventures arrivées à ces hommes, tout en respectant certaines convenances, ne lui a été que récemment donnée par un de ces héros anonymes auxquels la société tout entière fut occultement soumise, et chez lequel il croit avoir surpris un vague désir de célébrité.

Cet homme en apparence jeune encore, à cheveux blonds, aux yeux bleus, dont la voix douce et claire semblait annoncer une âme féminine, était pâle de visage et mystérieux dans ses manières, il causait avec amabilité, prétendait n'avoir que quarante ans, et pouvait appartenir aux plus hautes classes de la société. Le nom qu'il avait pris paraissait être un nom supposé; dans le monde, sa personne était inconnue. Quel est-il? On ne sait.

Peut-être en confiant à l'auteur les choses extraordinaires qu'il lui a révélées, l'inconnu voulait-il les voir en quelque sorte reproduites, et jouir des émotions qu'elles feraient naître au cœur de la foule, sentiment analogue à celui qui agitait Macpherson quand le nom d'Ossian, sa créature, s'inscrivait dans tous les langages. Et c'était, certes, pour l'avocat écossais, une des sensations les plus vives, ou les plus rares du moins, que l'homme puisse se donner. N'est-ce pas l'incognito du génie? Ecrire l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem*, c'est prendre sa part dans la gloire humaine d'un siècle; mais doter son pays d'un Homère, n'est-ce pas usurper sur Dieu?

L'auteur connaît trop les lois de la narration pour ignorer les engagemens que cette courte préface lui fait contracter; mais il connaît assez l'*Histoire des Treize* pour être certain de ne jamais se trouver au-dessous de l'intérêt que doit inspirer ce programme. Des drames dégouttant de sang, des comédies pleines de terreurs, des romans où roulent des têtes secrètement coupées, lui ont été confiés. Si quelque lecteur n'était pas rassasié des horreurs froidement servies au public depuis quelque temps, il pourrait lui révéler de calmes atrocités, de surprenantes tragédies de famille, pour peu que le désir de les savoir lui fût témoigné. Mais il a choisi de préférence les aventures les plus douces, celles où des scènes pures succèdent à l'orage des passions, où la femme est radieuse de vertus et de beauté. Pour l'honneur des Treize, il s'en rencontre de telles dans leur histoire, qui peut-être aura l'honneur d'être mise un jour en pendant de celle des flibustiers, ce peuple à part, si curieusement énergique, si attachant malgré ses crimes.

Un auteur doit dédaigner de convertir son récit, quand ce récit est véritable, en une espèce de joujou à surprise, et de promener, à la manière de quelques romanciers, le lecteur, pendant quatre volumes, de souterrains en souterrains, pour lui montrer un cadavre tout sec, et lui dire, en forme de con-

clusion, qu'il lui a constamment fait peur d'une porte cachée dans quelque tapisserie, ou d'un mort laissé par mégarde sous des planchers. Malgré son aversion pour les préfaces, l'auteur a dû jeter ces phrases en tête de ce fragment. *Ferragus* est un premier épisode qui tient par d'invisibles liens à l'Histoire des Treize, dont la puissance naturellement acquise peut seule expliquer certains ressorts en apparence surnaturels. Quoiqu'il soit permis aux conteurs d'avoir une sorte de coquetterie littéraire, en devenant historiens, ils doivent renoncer aux bénéfices que procure l'apparente bizarrerie des titres sur lesquels se fondent aujourd'hui de légers succès. Aussi l'auteur expliquera-t-il succinctement ici les raisons qui l'ont obligé d'accepter des intitulés peu naturels en apparence.

Ferragus est, suivant une ancienne coutume, un nom pris par un chef de Dévorans. Le jour de leur élection, ces chefs continuent celle des dynasties dévorantesques dont le nom leur plaît le plus, comme le font les papes à leur avénement, pour les dynasties pontificales. Ainsi les Dévorans ont *Trempe-la-Soupe IX*, *Ferragus XXII*, *Tutanus XIII*, *Masche-Fer IV*, de même que l'Église a ses Clément XIV, Grégoire IX, Jules II, Alexandre VI, etc. Maintenant, que sont les Dévorans? Dévorans est le nom d'une des tribus de *Compagnons* ressortissant jadis de la grande association mystique formée entre les ouvriers de la chrétienté pour rebâtir le temple de Jérusalem. Le *Compagnonage* est encore debout en France dans le peuple. Ses traditions puissantes sur des têtes peu éclairées et sur des gens qui ne sont point assez instruits pour manquer à leurs sermens, pourraient servir à de formidables entreprises, si quelque grossier génie voulait s'emparer de ces diverses sociétés. En effet, là, tous les instrumens sont presque aveugles ; là, de ville en ville, existe pour les Compagnons depuis un temps immémorial, une *Obade*, espèce d'étape tenue par une Mère, vieille femme, bohémienne à demi, n'ayant rien à perdre, sachant tout ce qui se passe dans le pays, et dévouée, par peur ou par une longue habitude, à la tribu qu'elle loge et nourrit en détail. Enfin, ce peuple changeant, mais soumis à d'immuables coutumes, peut avoir des yeux en tous lieux, exécuter partout une volonté sans la juger, car le plus vieux Compagnon est encore dans l'âge où l'on croit à quelque chose. D'ailleurs, le corps entier professe des doctrines assez vraies, assez mystérieuses, pour électriser patriotiquement tous les adeptes si elles recevaient le moindre développement. Puis l'attachement des Compagnons à leurs lois est si passionné, que les diverses tribus se livrent entre elles de sanglans combats, afin de défendre quelques questions de principes. Heureusement pour l'ordre public actuel, quand un Dévorant est ambitieux il construit des maisons, fait fortune, et quitte le Compagnonage. Il y aurait beaucoup de choses curieuses à dire sur les *Compagnons du Devoir*, les rivaux des Dévorans, et sur toutes les différentes sectes d'ouvriers, sur leurs usages et leur fraternité, sur les rapports qui se trouvent entre eux et les francs-maçons; mais ici ces détails seraient déplacés. Seulement, l'auteur ajoutera que sous l'ancienne monarchie il n'était pas sans exemple de trouver un Trempe-la-Soupe au service du roi, ayant place pour cent et un ans sur ses galères ; mais de là, dominant toujours sa tribu, consulté religieusement par elle; puis, s'il quittait sa chiourme, certain de rencontrer aide, secours et respect en tous lieux. Voir son chef aux galères n'est pour la tribu fidèle qu'un de ces malheurs dont la Providence est responsable, mais qui ne dispense pas les Dévorans d'obéir au pouvoir créé par eux, au-dessus d'eux. C'est l'exil momentané de leur roi légitime, toujours roi pour eux. Voici donc le prestige romanesque attaché au nom de Ferragus et à celui de Dévorans complétement dissipé.

Quant aux Treize, l'auteur se sent assez fortement appuyé par les détails de cette histoire presque romanesque, pour abdiquer encore l'un des plus beaux priviléges de romancier dont il y ait exemple, et qui, sur le Châtelet de la littérature, pourrait s'adjuger à haut prix, et imposer le public d'autant de volumes que lui en a donné la Contemporaine. Les Treize étaient tous des hommes trempés comme le fut Trelawney, l'ami de lord Byron, et, dit-on, l'original du *Corsaire;* tous fatalistes, gens de cœur et de poésie, mais ennuyés de la vie plate qu'ils menaient, entraînés vers des jouissances asiatiques par des forces d'autant plus excessives que, longtemps endormies, elles se réveillaient plus furieuses. Un jour, l'un d'eux, après avoir relu *Venise sauvée*, après avoir admiré l'union sublime de Pierre et de Jaffier, vint à songer aux vertus particulières des gens jetés en dehors de l'ordre social, à la probité des bagnes, à la fidélité des voleurs entre eux, aux priviléges de puissance exorbitante que ces hommes savent conquérir en confondant toutes les idées dans une seule volonté. Il trouva l'homme plus grand que les hommes. Il présuma que la société devait appartenir tout entière à des gens distingués qui, à leur esprit naturel, à leurs lumières acquises, à leur fortune, joindraient un fanatisme assez chaud pour fondre en un seul jet ces différentes forces. Dès lors, immense d'action et d'intensité, leur puissance occulte, contre laquelle l'ordre social serait sans défense, y renverserait les obstacles, foudroierait les volontés, et donnerait à chacun d'eux le pouvoir diabolique de tous. Ce monde à part dans le monde, hostile au monde, n'admettant aucune des idées du monde, n'en reconnaissant aucune loi, ne se soumettant qu'à la conscience de sa nécessité, n'obéissant qu'à un dévouement, agissant tout entier pour un seul des associés quand l'un d'eux réclamerait l'assistance de tous; cette vie de flibustier en gants jaunes et en carrosse; cette union intime de gens supérieurs, froids et railleurs, souriant et maudissant au milieu d'une société fausse et mesquine; la certitude de tout faire plier sous un caprice, d'ourdir une vengeance avec habileté, de vivre dans treize cœurs; puis le bonheur continu d'avoir un secret de haine en face des hommes, d'être toujours armé contre eux, et de pouvoir se retirer en soi avec une idée de plus que n'en avaient les gens les plus remarquables; cette religion de plaisir et d'égoïsme fanatisa treize hommes qui recommencèrent la société de Jésus au profit du diable. Ce fut horrible et sublime. Puis le pacte eut lieu; puis il dura, précisément parce qu'il paraissait impossible. Il y eut donc dans Paris treize frères qui s'appartenaient et se méconnaissaient tous dans le monde; mais qui se trouvaient réunis, le soir, comme des conspirateurs, ne se cachant aucune pensée, usant tour à tour d'une fortune semblable à celle du Vieux de la Montagne ; ayant les pieds dans tous les salons, les mains dans tous les coffres-forts, les coudes dans la rue, leurs têtes sur tous les oreillers, et, sans scrupules, faisant tout servir à leur fantaisie. Aucun chef ne les commanda, personne ne put s'arroger le pouvoir ; seulement la passion la plus vive, la circonstance la plus exigeante passait la première. Ce furent treize rois inconnus, mais réellement rois, et plus que rois, des juges et bourreaux qui, s'étant fait des ailes pour parcourir la société du haut en bas, dédaignèrent d'y être quelque chose, parce qu'ils y pouvaient tout. Si l'auteur apprend les causes de leur abdication, il les dira.

Maintenant, il lui est permis de commencer le récit des deux épisodes qui, dans cette histoire, l'ont plus particulièrement séduit par la senteur parisienne des détails, et par la bizarrerie des contrastes.

Paris, 1831.

FERRAGUS

CHEF DES DÉVORANS.

Il est dans Paris certaines rues déshonorées autant que peut l'être un homme coupable d'infamie ; puis il existe des rues nobles, puis des rues simplement honnêtes, puis de jeunes rues sur la moralité desquelles le public ne s'est pas encore formé d'opinion ; puis des rues assassines, des rues plus vieilles que de vieilles douairières ne sont vieilles, des rues estimables, des rues toujours propres, des rues toujours sales, des rues ouvrières, travailleuses, mercantiles. Enfin, les rues de Paris ont des qualités humaines, et nous impriment par leur physionomie certaines idées contre lesquelles nous sommes sans défense. Il y a des rues de mauvaise compagnie où vous ne voudriez pas demeurer, et des rues où vous placeriez volontiers votre séjour. Quelques rues, ainsi que la rue Montmartre, ont une belle tête et finissent en queue de poisson. La rue de la Paix est une large rue, une grande rue ; mais elle ne réveille aucune des pensées gracieusement nobles qui surprennent une âme impressible au milieu de la rue Royale, et elle manque certainement de la majesté qui règne dans la place Vendôme. Si vous vous promenez dans les rues de l'île Saint-Louis, ne demandez raison de la tristesse nerveuse qui s'empare de vous qu'à la solitude, à l'air morne des maisons et des grands hôtels déserts. Cette île, le cadavre des fermiers-généraux, est comme la Venise de Paris. La place de la Bourse est babillarde, active, prostituée ; elle n'est belle que par un clair de lune, à deux heures du matin : le jour, c'est un abrégé de Paris ; pendant la nuit, c'est comme une rêverie de la Grèce. La rue Traversière-Saint-Honoré n'est-elle pas une rue infâme ? Il y a là de méchantes petites maisons à deux croisées, où, d'étage en étage, se trouvent des vices, des crimes, de la misère. Les rues étroites exposées au nord, où le soleil ne vient que trois ou quatre fois dans l'année, sont des rues assassines qui tuent impunément ; la justice d'aujourd'hui ne s'en mêle pas ; mais autrefois le Parlement eût peut-être mandé le lieutenant de police pour le vitupérer *à ces causes*, et aurait au moins rendu quelque arrêt contre la rue, comme jadis il en porta contre les perruques du chapitre de Beauvais. Cependant monsieur Benoiston de Châteauneuf a prouvé que la mortalité de ces rues était du double supérieure à celle des autres. Pour résumer ces idées par un exemple, la rue Fromenteau n'est-elle pas tout à la fois meurtrière et de mauvaise vie ? Ces observations, incompréhensibles au delà de Paris, seront sans doute saisies par ces hommes d'étude et de pensée, de poésie et de plaisir qui savent récolter, en flânant dans Paris, la masse de jouissances flottantes, à toute heure, entre ses murailles ; par ceux pour lesquels Paris est le plus délicieux des monstres : là, jolie femme ; plus loin, vieux et pauvre ; ici, tout neuf comme la monnaie d'un nouveau règne ; dans ce coin, élégant comme une femme à la mode. Monstre complet d'ailleurs ! Ses greniers, espèce de tête pleine de science et de génie ; ses premiers étages, estomacs heureux ; ses boutiques, véritables pieds ; de là partent tous les trotteurs, tous les affairés. Eh ! quelle vie toujours active a le monstre ! A peine le dernier frétillement des dernières voitures de bal cesse-t-il au cœur que déjà ses bras se remuent aux Barrières, et il se secoue lentement. Toutes les portes bâillent, tournent sur leurs gonds, comme les membranes d'un grand homard, invisiblement manœuvrées par trente mille hommes ou femmes, dont chacune ou chacun vit dans six pieds carrés, y possède une cuisine, un atelier, un lit, des enfans, un jardin, n'y voit pas clair, et doit tout voir. Insensiblement les articulations craquent, le mouvement se communique, la rue parle. A midi, tout est vivant, les cheminées fument, le monstre mange ; puis il rugit, puis ses mille pattes s'agitent. Beau spectacle ! Mais, ô Paris ! qui n'a pas admiré tes sombres paysages, tes échappées de lumière, tes culs-de-sac profonds et silencieux ; qui n'a pas entendu tes murmures, entre minuit et deux heures du matin, ne connaît encore rien de ta vraie poésie, ni de tes bizarres et larges contrastes Il est un petit nombre d'amateurs, de gens qui ne marchent jamais en écervelés, qui dégustent leur Paris, qui en possèdent si bien la physionomie qu'ils y voient une verrue, un bouton, une rougeur. Pous les autres, Paris est toujours cette monstrueuse merveille, étonnant assemblage de mouvemens, de machines et de pensées, la ville aux cent mille romans, la tête du monde. Mais, pour ceux-là, Paris est triste ou gai, laid ou beau, vivant ou mort ; pour eux, Paris est une créature ; chaque homme, chaque fraction de maison est un lobe du tissu cellulaire de cette grande courtisane de laquelle ils connaissent parfaitement la tête, le cœur et les mœurs fantasques. Aussi ceux-là sont-ils les amans de Paris : ils lèvent le nez à tel coin de rue, sûrs d'y trouver le cadran d'une horloge ; ils disent à un ami dont la tabatière est vide : Prends par tel passage, il y a un débit de tabac, à gauche, près d'un pâtissier qui a une jolie femme. Voyager dans Paris est, pour ces poètes, un luxe coûteux. Comment ne pas dépenser quelques minutes devant les drames, les désastres, les figures, les pittoresques accidens qui vous assaillent au milieu de cette mouvante reine des cités, vêtue d'affiches et qui néanmoins n'a pas un coin de propre, tant elle est complaisante aux vices de la nation française ! A qui n'est-il pas arrivé de partir, le matin, de son logis pour aller aux extrémités de Paris, sans avoir pu en quitter le centre à l'heure du dîner ? Ceux-là sauront excuser ce dé-

but vagabond qui, cependant, se résume par une observation éminemment utile et neuve, autant qu'une observation peut être neuve à Paris où il n'y a rien de neuf, pas même la statue posée d'hier sur laquelle un gamin a déjà mis son nom. Oui donc, il est des rues, ou des fins de rue, il est certaines maisons, inconnues pour la plupart aux personnes du grand monde, dans lesquelles une femme appartenant à ce monde ne saurait aller sans faire penser d'elle les choses les plus cruellement blessantes. Si cette femme est riche, si elle a voiture, si elle se trouve à pied ou déguisée, en quelques-uns de ces défilés du pays parisien, elle y compromet sa réputation d'honnête femme. Mais si, par hasard, elle y est venue à neuf heures du soir, les conjectures qu'un observateur peut se permettre deviennent épouvantables par leurs conséquences. Enfin, si cette femme est jeune et jolie, si elle entre dans quelque maison d'une de ces rues; si la maison a une allée longue et sombre, humide et puante; si au fond de l'allée tremblote la lueur pâle d'une lampe, et que sous cette lueur se dessine un horrible visage de vieille femme aux doigts décharnés; en vérité, disons-le, par intérêt pour les jeunes et jolies femmes, cette femme est perdue. Elle est à la merci du premier homme de sa connaissance qui la rencontre dans ces marécages parisiens. Mais il y a telle rue de Paris où cette rencontre peut devenir le drame le plus effroyablement terrible, un drame plein de sang et d'amour, un drame de l'école moderne. Malheureusement, cette conviction, ce dramatique sera, comme le drame moderne, compris par peu de personnes; et c'est grande pitié que de raconter une histoire à un public qui n'en épouse pas tout le mérite local. Mais qui peut se flatter d'être jamais compris? Nous mourons tous inconnus. C'est le mot des femmes et celui des auteurs.

A huit heures et demie du soir, rue Pagevin, dans un temps où la rue Pagevin n'avait pas un mur qui ne répétât un mot infâme, et dans la direction de la rue Soly, la plus étroite et la moins praticable de toutes les rues de Paris, sans en excepter le coin le plus fréquenté de la rue la plus déserte; au commencement du mois de février, il y a de cette aventure environ treize ans, un jeune homme, par l'un de ces hasards qui n'arrivent pas deux fois dans la vie, tournait, à pied, le coin de la rue Pagevin pour entrer dans la rue des Vieux-Augustins, du côté droit, où se trouve précisément la rue Soly. Là, ce jeune homme, qui demeurait, lui, rue de Bourbon, trouva dans la femme, à quelques pas de laquelle il marchait fort insouciamment, de vagues ressemblances avec la plus jolie femme de Paris, une chaste et délicieuse personne de laquelle il était en secret passionnément amoureux, et amoureux sans espoir, elle était mariée. En un moment son cœur bondit, une chaleur intolérable sourdit de son diaphragme et passa dans toute ses veines, il eut froid dans le dos, et sentit dans sa tête un frémissement superficiel. Il aimait, il était jeune, il connaissait Paris: et sa perspicacité ne lui permettait pas d'ignorer tout ce qu'il y avait d'infamie possible pour une femme élégante, riche, jeune et jolie, à se promener là, d'un pied criminellement furtif. *Elle*, dans cette crotte, à cette heure! L'amour que ce jeune homme avait pour cette femme pourra sembler bien romanesque, et d'autant plus même qu'il était officier dans la garde royale. S'il eût été dans l'infanterie, la chose serait encore vraisemblable; mais officier supérieur de cavalerie, il appartenait à l'arme française qui veut le plus de rapidité dans ses conquêtes, qui tire vanité de ses mœurs amoureuses autant que de son costume. Cependant la passion de cet officier était vraie, et à beaucoup de jeunes cœurs elle paraîtra grande. Il aimait cette femme parce qu'elle était vertueuse, il en aimait la vertu, la grâce décente, l'imposante sainteté, comme les plus chers trésors de sa passion inconnue. Cette femme était vraiment digne d'inspirer un de ces amours platoniques qui se rencontrent comme des fleurs au milieu de ruines sanglantes dans l'histoire du Moyen Age; digne d'être secrètement le principe de toutes les actions d'un homme jeune; amour aussi haut, aussi pur que le ciel quand il est bleu; amour sans espoir et auquel on s'attache, parce qu'il ne rompe jamais; amour prodigue de jouissances effrénées, surtout à un âge où le cœur est brûlant, l'imagination mordante, et où les yeux d'un homme voient bien clair. Il se rencontre dans Paris des effets de nuit singuliers, bizarres, inconcevables. Ceux là seulement qui se sont amusés à les observer savent combien la femme y devient fantastique à la brune. Tantôt la créature que vous y suivez, par hasard ou à dessein, vous paraît svelte; tantôt le bas, s'il est blanc, vous fait croire à des jambes fines et élégantes; puis la taille, quoique enveloppée d'un châle, d'une pelisse, se révèle jeune et voluptueuse dans l'ombre; enfin les clartés incertaines d'une boutique ou d'un réverbère donnent à l'inconnue un éclat fugitif, presque toujours trompeur, qui réveille, allume l'imagination et la lance au delà du vrai. Les sens s'émeuvent alors, tout se colore et s'anime; la femme prend un aspect tout nouveau; son corps s'embellit; par momens ce n'est plus une femme, c'est un démon, un feu follet qui vous entraîne par un ardent magnétisme jusqu'à une maison décente où la pauvre bourgeoise, ayant peur de votre pas menaçant ou de vos bottes retentissantes, vous ferme la porte cochère au nez sans vous regarder. La lueur vacillante que projetait le vitrage d'une boutique de cordonnier illumina soudain, précisément à la chute des reins, la taille de la femme qui se trouvait devant le jeune homme. Ah! certes, *elle* seule était ainsi cambrée! Elle seule avait le secret de cette chaste démarche qui met innocemment en relief les beautés des formes les plus attrayantes. C'était et son châle du matin et le chapeau de velours du matin. A son bas de soie gris, pas une mouche, à son soulier pas une éclaboussure. Le châle était bien collé sur le buste, il en dessinait vaguement les délicieux contours, et le jeune homme en avait vu les blanches épaules au bal; il savait tout ce que ce châle couvrait de trésors. A la manière dont s'entortille une Parisienne dans son châle, à la manière dont elle lève le pied dans la rue, un homme d'esprit devine le secret de sa course mystérieuse. Il y a je ne sais quoi de frémissant, de léger dans la personne et dans la démarche: la femme semble peser moins, elle va, elle va, ou mieux elle file comme une étoile, et vole emportée par une pensée que trahissent les plis et les jeux de sa robe. Le jeune homme hâta le pas, devança la femme, se retourna pour la voir... Pst! elle avait disparu dans une allée dont la porte à claire voie et à grelot claquait et sonnait. Le jeune homme revint, et vit cette femme montant au fond de l'allée, non sans recevoir l'obséquieux salut d'une vieille portière, un tortueux escalier dont les premières marches étaient fortement éclairées; et madame montait lestement, vivement, comme doit monter une femme impatiente.

— Impatiente de quoi? se dit le jeune homme qui se recula pour se coller en espalier sur le mur de l'autre côté de la rue. Et il regarda, le malheureux, tous les étages de la maison avec l'attention d'un agent de police cherchant son conspirateur.

C'était une de ces maisons comme il y en a des milliers à Paris, maison ignoble, vulgaire, étroite, jaunâtre de ton, à quatre étages et à trois fenêtres. La boutique et l'entresol appartenaient au cordonnier. Les persiennes du premier étage étaient fermées. Où allait madame? Le jeune homme crut entendre les tintements d'une sonnette dans l'appartement du second. Effectivement, une lumière s'agita dans une pièce à deux croisées fortement éclairées, et illumina soudain la troisième dont l'obscurité annonçait une première chambre, sans doute le salon ou la salle à manger de l'appartement. Aussitôt la silhouette d'un chapeau de femme se dessina vaguement, la porte se ferma, la première pièce redevint obscure, puis les deux dernières croisées reprirent leurs teintes rouges. Là, le jeune homme entendit: *Gare!* et reçut un coup à l'épaule.

— Vous ne faites donc attention à rien, dit une grosse voix. C'était la voix d'un ouvrier portant une longue planche sur son épaule. Et l'ouvrier passa. Cet ouvrier était l'homme de la Providence, disant à ce curieux: — De quoi te mêles-tu? Songe à ton service, et laisse les Parisiens à leurs petites affaires.

Le jeune homme se croisa les bras: puis, n'étant vu de personne, il laissa rouler sur ses joues des larmes de rage sans

es essuyer. Enfin, la vue des ombres qui se jouaient sur ces deux fenêtres éclairées lui faisait mal, il regarda au hasard dans la partie supérieur de la rue des Vieux-Augustins, et il vit un fiacre arrêté le long d'un mur, à un endroit où il n'y avait ni porte de maison ni lueur de boutique.

Est-ce elle? n'est-ce pas elle? La vie ou la mort pour un amant. Et cet amant attendait. Il resta là pendant un siècle de vingt minutes. Après, la femme descendit, et il reconnut alors celle qu'il aimait secrètement. Néanmoins il voulut douter encore. L'inconnue alla vers le fiacre et y monta.

— La maison sera toujours là, je pourrai toujours la fouiller, se dit le jeune homme qui suivit la voiture en courant afin de dissiper ses derniers doutes, et bientôt il n'en conserva plus.

Le fiacre s'arrêta rue de Richelieu, devant la boutique d'un magasin de fleurs, près de la rue de Ménars. La dame descendit, entra dans la boutique, envoya l'argent dû au cocher, et sortit après avoir choisi des marabouts. Des marabouts pour ses cheveux noirs! Brune, elle avait approché le plumage de sa tête pour en voir l'effet. L'officier croyait entendre la conversation de cette femme avec les fleuristes.

— Madame, rien ne va mieux aux brunes, les brunes ont quelque chose de trop précis dans les contours, et les marabouts prêtent à leur toilette un *flou* qui leur manque. Madame la duchesse de Langeais dit que cela donne à une femme quelque chose de vague, d'ossianique et de très comme il faut.

— Bien. Envoyez-les moi promptement.

Puis la dame tourna lestement vers la rue de Ménars, et rentra chez elle. Quand la porte de l'hôtel où elle demeurait fut fermée, le jeune amant, ayant perdu toutes ses espérances, et, double malheur, ses plus chères croyances, alla dans Paris comme un homme ivre, et se trouva bientôt chez lui sans savoir comment il y était venu. Il se jeta dans un fauteuil, resta les pieds sur ses chenets, la tête entre les mains, séchant ses bottes mouillées, les brûlant même. Ce fut un moment affreux, un de ces momens où, dans la vie humaine, le caractère se modifie, et où la conduite du meilleur homme dépend du bonheur ou du malheur de sa première action. Providence ou Fatalité, choisissez.

Ce jeune homme appartenait à une bonne famille dont la noblesse n'était pas d'ailleurs très ancienne; mais il y a si peu d'anciennes familles aujourd'hui, que tous les jeunes gens sont anciens sans conteste. Son aïeul avait acheté une charge de Conseiller au Parlement de Paris, où il était devenu Président. Ses fils, pourvus chacun d'une belle fortune, entrèrent au service, et, par leurs alliances, arrivèrent à la cour. La révolution avait balayé cette famille; mais il en était resté une vieille douairière entêtée qui n'avait pas voulu émigrer; qui, mise en prison, menacée de mourir et sauvée au 9 thermidor, retrouva ses biens. Elle fit revenir en temps utile, vers 1804, son petit-fils Auguste de Maulincour, l'unique rejeton des Charbonnon de Maulincour, qui fut élevé par la bonne douairière avec un triple soin de mère, de femme noble et de douairière entêtée. Puis, quand vint la Restauration, le jeune homme, alors âgé de dix-huit ans, entra dans la Maison-Rouge, suivit les princes à Gand, fut fait officier dans les Gardes du corps, en sortit pour servir dans la Ligne, fut rappelé dans la Garde royale, où il se trouvait alors, à vingt-trois ans, chef d'escadron d'un régiment de cavalerie, position superbe, et due à sa grand'mère, qui, malgré son âge, savait très bien son monde. Cette double biographie est le résumé de l'histoire générale et particulière, sauf les variantes, de toutes les familles qui ont émigré, qui avaient des dettes et des biens, des douairières et de l'entregent. Madame la baronne de Maulincour avait pour ami le vieux vidame de Pamiers, ancien commandeur de l'Ordre de Malte. C'était une de ces amitiés éternelles fondées sur des liens sexagénaires, et que rien ne peut plus tuer, parce qu'au fond de ces liaisons il y a toujours des secrets de cœur humain, admirables à deviner quand on en a le temps, mais insipides à expliquer en vingt lignes, et qui feraient le texte d'un ouvrage en quatre volumes, amusant comme peut l'être *le Doyen de Killerine*, une de ces œuvres dont parlent les jeunes gens, et qu'ils jugent sans les avoir lues. Auguste de Maulincour tenait donc au faubourg Saint-Germain par sa grand'mère et par le vidame, et il lui suffisait de dater de deux siècles pour prendre les airs et les opinions de ceux qui prétendent remonter à Clovis. Ce jeune homme pâle, long et fluet, délicat en apparence, homme d'honneur et de vrai courage d'ailleurs, qui se battait en duel sans hésiter pour un oui, pour un non, ne s'était encore trouvé sur aucun champ de bataille, et portait à sa boutonnière la croix de la Légion d'Honneur. C'était, vous le voyez, une des fautes vivantes de la Restauration, peut-être la plus pardonnable. La jeunesse de ce temps n'a été la jeunesse d'aucune époque: elle s'est rencontrée entre les souvenirs de l'Empire et les souvenirs de l'Emigration, entre les vieilles traditions de la cour et les études consciencieuses de la bourgeoisie, entre la religion et les bals costumés, entre deux Foi politiques, entre Louis XVIII qui ne voyait que le présent, et Charles X qui voyait trop en avant; puis, obligée de respecter la volonté du roi quoique la royauté se trompât. Cette jeunesse incertaine en tout, aveugle et clairvoyante, ne fut comptée pour rien par des vieillards jaloux de garder les rênes de l'Etat dans leurs mains débiles, tandis que la monarchie pouvait être sauvée par leur retraite, et par l'accès de cette jeune France de laquelle aujourd'hui les vieux doctrinaires, ces émigrés de la Restauration, se moquent encore. Auguste de Maulincour était une victime des idées qui pesaient alors sur cette jeunesse, et voici comment. Le vidame était encore, à soixante-sept ans, un homme très spirituel, ayant beaucoup vu, beaucoup vécu, contant bien, homme d'honneur, galant homme, mais qui avait, à l'endroit des femmes, les opinions les plus détestables: il les aimait et les méprisait. Leur honneur, leurs sentimens? Tarare, bagatelles et momeries! Près d'elles, il croyait en elles, le ci-devant *monstre*, il ne les contredisait jamais, et les faisait valoir. Mais, entre amis, quand il en était question, le vidame posait en principe que tromper les femmes, mener plusieurs intrigues de front, devait être toute l'occupation des jeunes gens, qui se fourvoyaient en voulant se mêler d'autre chose dans l'Etat. Il est fâcheux d'avoir à esquisser un portrait si suranné. N'a-t-il pas figuré partout? et littérairement, n'est-il pas presque aussi usé que celui d'un grenadier de l'empire? Mais le vidame eut sur la destinée de monsieur de Maulincour une influence qu'il était nécessaire de consacrer; il le moralisait à sa manière, et voulait le convertir aux doctrines du grand siècle de la galanterie. La douairière, femme tendre et pieuse, assise entre son vidame et Dieu, modèle de grâce et de douceur, mais douée d'une persistance de bon goût qui triomphe de tout à la longue, avait voulu conserver à son petit-fils les belles illusions de la vie, et l'avait élevé dans les meilleurs principes; elle lui donna toutes ses délicatesses, et en fit un homme timide, un vrai sot en apparence. La sensibilité de ce garçon, conservée pure, ne s'usa point au dehors, et lui resta si pudique, si chatouilleuse, qu'il était vivement offensé par des actions et des maximes auxquelles le monde n'attachait aucune importance. Honteux de sa susceptibilité, le jeune homme la cachait sous une apparence menteuse, et souffrait en silence; mais il se moquait, avec les autres, de choses que seul il admirait. Aussi fut-il trompé, parce que, suivant un caprice assez commun de la destinée, il rencontra dans l'objet de sa première passion, lui, homme de douce mélancolie et spiritualiste en amour, une femme qui avait pris en horreur la sensiblerie allemande. Le jeune homme douta de lui, devint rêveur, et se roula dans ses chagrins, en se plaignant de ne pas être compris. Puis, comme nous désirons d'autant plus violemment les choses qu'il nous est plus difficile de les avoir, il continua d'adorer les femmes avec cette ingénieuse tendresse et ces félines délicatesses dont le secret leur appartient et dont peut-être veulent-elles garder le monopole. En effet, quoique les femmes se plaignent d'être mal aimées par les hommes, elles ont néanmoins peu de goût pour ceux dont l'âme est à demi féminine. Toute leur supériorité consiste à faire croire aux hommes qu'ils leur sont inférieurs en amour; aussi quittent-elles assez volontiers un amant, quand il est assez inexpérimenté pour leur ravir les craintes dont elles veulent se parer, ces délicieux tourmens de la jalousie

à faux, ces troubles de l'espoir trompé, ces vaines attentes, enfin tout le cortége de leurs bonnes misères de femme; elles ont en horreur les Grandisson. Qu'y a-t-il de plus contraire à leur nature qu'un amour tranquille et parfait? Elles veulent des émotions, et le bonheur sans orages n'est plus le bonheur pour elles. Les âmes féminines assez puissantes pour mettre l'infini dans l'amour. constituent d'angéliques exceptions, et sont parmi les femmes ce que sont les beaux génies parmi les hommes. Les grandes passions sont rares comme les chefs-d'œuvre. Hors cet amour, il n'y a que des arrangemens, des irritations passagères, méprisables, comme tout ce qui est petit.

Au milieu des secrets désastres de son cœur, pendant qu'il cherchait une femme par laquelle il pût être compris, recherche qui, pour le dire en passant, est la grande folie amoureuse de notre époque, Auguste rencontra dans le monde le plus éloigné du sien, dans la seconde sphère du monde d'argent où la haute banque tient le premier rang, une créature parfaite, une de ces femmes qui ont je ne sais quoi de saint et de sacré, qui inspirent tant de respect, que l'amour a besoin de tous les secours d'une longue familiarité pour se déclarer. Auguste se livra donc tout entier aux délices de la plus touchante et de la plus profonde des passions, à un amour purement admiratif. Ce fut d'innombrables désirs réprimés, nuances de passion si vagues et si profondes, si fugitives et si frappantes, qu'on ne sait à quoi les comparer; elles ressemblent à des parfums, à des nuages, à des rayons de soleil, à des ombres, à tout ce qui, dans la nature, peut en un moment briller et disparaître, se raviver et mourir, en laissant au cœur de longues émotions. Dans le moment où l'âme est encore assez jeune pour concevoir la mélancolie, les lointaines espérances, et sait trouver dans la femme plus qu'une femme, n'est-ce pas le plus grand bonheur qui puisse échoir à un homme que d'aimer assez pour ressentir plus de joie à toucher un gant blanc, à effleurer des cheveux, à écouter une phrase, à jeter un regard, que la possesion la plus fougueuse n'en donne à l'amour heureux? Aussi, les gens rebutés, les laides, les malheureux, les amans inconnus, les femmes ou les hommes timides, connaissent-ils seuls les trésors que renferme la voix de la personne aimée. En prenant leur source et leur principe dans l'âme même, les vibrations de l air chargé de feu mettent si violemment les cœurs en rapport, y portent si lucidement la pensée, et sont si peu menteuses, qu'une seule inflexion est souvent tout un dénoûment. Combien d'enchantemens ne prodigue pas au cœur d'un poète le timbre harmonieux d'une voix douce? combien d'idées elle y réveille! quelle fraîcheur elle y répand! L'amour est dans la voix avant d'être avoué par le regard. Auguste, poète à la manière des amans (il y a les poètes qui sentent et les poètes qui expriment, les premiers sont les plus heureux), Auguste avait savouré toutes ces joies premières, si larges, si fécondes. *Elle* possédait le plus flatteur organe que la femme la plus artificieuse ait jamais souhaité pour pouvoir tromper à son aise; elle avait cette voix d'argent, qui, douce à l'oreille, n'est éclatante que pour le cœur qu'elle trouble et remue, qu'elle caresse en le bouleversant. Et cette femme allait le soir rue Soly, près la rue Pagevin; et sa furtive apparition dans une infâme maison venait de briser la plus magnifique des passions! La logique du vidame triompha.

— Si elle trahit son mari, nous nous vengerons, dit Auguste.

Il y avait encore de l'amour dans le si... Le doute philosophique de Descartes est une politesse par laquelle il faut toujours honorer la vertu. Dix heures sonnèrent. En ce moment le baron de Maulincour se rappela que cette femme devait aller au bal dans une maison où il avait accès. Sur-le-champ il s'habilla, partit, arriva, la chercha d'un air sournois dans les salons. Madame de Nucingen, le voyant si affairé, lui dit: — Vous ne voyez pas madame Jules, mais elle n'est pas encore venue.

— Bonjour, ma chère, dit une voix.

Auguste et madame de Nucingen se retournent. Madame Jules arrivait vêtue de blanc, simple et noble, coiffée précisément avec les marabouts que le jeune baron lui avait vu choisir dans le magasin de fleurs. Cette voix d'amour perça le cœur d'Auguste. S'il avait su conquérir le moindre droit qui lui permît d'être jaloux de cette femme, il aurait pu la pétrifier en lui disant: — Rue Soly! Mais quand lui, étranger, eût mille fois répété ce mot à l'oreille de madame Jules, elle lui aurait avec étonnement demandé ce qu'il voulait dire: il la regarda d'un air stupide.

Pour les gens méchans et qui rient de tout, c'est peut-être un grand amusement que de connaître le secret d'une femme, de savoir que sa chasteté ment, que sa figure calme cache une pensée profonde, qu'il y a quelque épouvantable drame sous son front pur. Mais il y a certaines âmes qu'un tel spectacle contriste réellement, et beaucoup de ceux qui en rient, rentrés chez eux, seuls avec leur conscience, maudissent le monde et méprisent une telle femme. Tel se trouvait Auguste de Maulincour en présence de madame Jules. Situation bizarre! Il n'existait pas entre eux d'autres rapports que ceux qui s'établissent dans le monde entre gens qui échangent quelques mots sept ou huit fois par hiver, et il lui demandait compte d'un bonheur ignoré d'elle, il la jugeait sans lui faire connaître l'accusation.

Beaucoup de jeunes gens se sont trouvés ainsi, rentrant chez eux, désespérés d'avoir rompu pour toujours avec une femme adorée en secret; condamnée, méprisée en secret. C'est un des monologues inconnus, dits aux murs d'un réduit solitaire, des orages nés et calmés sans être sortis du fond des cœurs, d'admirables scènes du monde moral, auxquelles il faudrait un peintre. Madame Jules alla s'asseoir, en quittant son mari qui fit le tour du salon. Quand elle fut assise, elle se trouva comme gênée, et, tout en causant avec sa voisine, elle jetait furtivement un regard sur monsieur Jules Desmarets, son mari, l'Agent de change du baron de Nucingen. Voici l'histoire de ce ménage.

Monsieur Desmarest était, cinq ans avant son mariage, placé chez un Agent de change, et n'avait alors pour toute fortune que les maigres appointemens d'un commis. Mais c'était un de ces hommes auxquels le malheur apprend hâtivement les choses de la vie, et qui suivent la ligne droite avec la ténacité d'un insecte voulant arriver à son gîte; un de ces jeunes gens têtus qui font les morts devant les obstacles et lassent toutes les patiences par une patience de cloporte. Ainsi, jeune, il avait toutes les vertus républicaines des peuples pauvres: il était sobre, avare de son temps, ennemi des plaisirs. Il attendait. La nature lui avait d'ailleurs donné les immenses avantages d'un extérieur agréable. Son front calme et pur; la coupe de sa figure placide, mais expressive; ses manières simples, tout en lui révélait une existence laborieuse et résignée, cette haute dignité personnelle qui impose, et cette secrète noblesse de cœur qui résiste à toutes les situations. Sa modestie inspirait une sorte de respect à tous ceux qui le connaissaient. Solitaire d'ailleurs au milieu de Paris, il ne voyait le monde que par échappées, pendant le peu de momens qu'il passait dans le salon de son patron, les jours de fête. Il y avait chez ce jeune homme, comme chez la plupart des gens qui vivent ainsi, des passions d'une étonnante profondeur; passions trop vastes pour se compromettre jamais dans de petits incidens. Son peu de fortune l'obligeait à une vie austère, et il domptait ses fantaisies par de grands travaux. Après avoir pâli sur les chiffres, il se délassait en essayant avec obstination d'acquérir cet ensemble de connaissances, aujourd'hui nécessaires à tout homme qui veut se faire remarquer dans le monde, dans le Commerce, au Barreau, dans la Politique ou dans les Lettres. Le seul écueil que rencontrent ces belles âmes est leur probité même. Voient-ils une pauvre fille, ils s'en amourachent, l'épousent, et usent leur existence à se débattre entre la misère et l'amour. La plus belle ambition s'éteint dans le livre de dépense du ménage. Jules Desmarets donna pleinement dans cet écueil. Un soir, il vit chez son patron une jeune personne de la plus rare beauté. Les malheureux privés d'affection, et qui consument les belles heures de la jeunesse en de longs travaux, ont seuls le secret des ravages que fait une passion dans leurs cœurs désertés,

méconnus. Ils sont si certains de bien aimer, toutes leurs forces se concentrent si promptement sur la femme de laquelle ils s'éprennent, que, près d'elle, ils reçoivent de délicieuses sensations en n'en donnant souvent aucune. C'est le plus flatteur de tous les égoïsmes pour la femme qui sait deviner cette apparente immobilité de la passion et ces atteintes si profondes qu'il leur faut quelque temps pour reparaître à la surface humaine. Ces pauvres gens, anachorètes au sein de Paris, ont toutes les jouissances des anachorètes, et peuvent parfois succomber à leurs tentations; mais plus souvent trompés, trahis, mésentendus, il leur est rarement permis de recueillir les doux fruits de cet amour qui, pour eux, est toujours comme une fleur tombée du ciel. Un sourire de sa femme, une seule inflexion de voix suffirent à Jules Desmarets pour concevoir une passion sans bornes. Heureusement, le feu concentré de cette passion secrète se révéla naïvement à celle qui l'inspirait. Ces deux êtres s'aimèrent alors religieusement. Pour tout exprimer en un mot, ils se prirent sans honte par la main, au milieu du monde, comme deux enfans, frère et sœur, qui veulent traverser une foule où chacun leur fait place en les admirant. La jeune personne était dans une de ces circonstances affreuses où l'égoïsme a placé certains enfans. Elle n'avait pas d'Etat-Civil, et son nom de *Clémence*, son âge furent constatés par un acte de notoriété publique. Quant à sa fortune, c'était peu de chose. Jules Desmarets fut l'homme le plus heureux en apprenant ces malheurs. Si Clémence eût appartenu à quelque famille opulente, il aurait désespéré de l'obtenir; mais elle était une pauvre enfant de l'amour, le fruit de quelque terrible passion adultérine : ils s'épousèrent. Là, commença pour Jules Desmarets une série d'événemens heureux. Chacun envia son bonheur, et ses jaloux l'accusèrent dès lors de n'avoir que du bonheur, sans faire la part à ses vertus ni à son courage. Quelques jours après le mariage de sa fille, la mère de Clémence qui, dans le monde, passait pour en être la marraine, dit à Jules Desmarets d'acheter une charge d'Agent de change, en promettant de lui procurer tous les capitaux nécessaires. En ce moment, ces Charges étaient encore à un prix modéré. Le soir, dans le salon même de son Agent de change, un riche capitaliste proposa, sur la recommandation de cette dame, à Jules Desmarets, le plus avantageux marché qu'il fût possible de conclure, lui donna autant de fonds qu'il en fallait pour exploiter son privilége, et le lendemain l'heureux commis avait acheté la charge de son patron. En quatre ans, Jules Desmarets était devenu l'un des plus riches particuliers de sa compagnie; des cliens considérables vinrent augmenter le nombre de ceux que lui avait légués son prédécesseur. Il inspirait une confiance sans bornes, et il lui était impossible de méconnaitre, dans la manière dont les affaires se présentaient à lui, quelque influence occulte due à sa belle-mère ou à une protection secrète qu'il attribuait à la Providence. Au bout de la troisième année, Clémence perdit sa marraine. En ce moment, monsieur Jules, que l'on nommait ainsi pour le distinguer de son frère aîné, qu'il avait établi notaire à Paris, possédait environ deux cent mille livres de rente. Il n'existait pas dans Paris un second exemple du bonheur dont jouissait ce ménage. Depuis cinq ans cet amour exceptionnel n'avait été troublé que par une calomnie dont monsieur Jules tira la plus éclatante vengeance. Un de ses anciens camarades attribuait à madame Jules la fortune de son mari, qu'il expliquait par une haute protection chèrement achetée. Le calomniateur fut tué en duel. La passion profonde des deux époux l'un pour l'autre, et qui résistait au mariage, obtenait dans le monde le plus grand succès, quoiqu'elle contrariât plusieurs femmes. Le joli ménage était respecté, chacun le fêtait. L'on aimait sincèrement monsieur et madame Jules, parce qu'il n'y a rien de plus doux à voir que des gens heureux; mais ils ne restaient jamais longtemps dans les salons, et s'en sauvaient impatiens de gagner leur nid à tire-d'ailes comme deux colombes égarées. Ce nid était d'ailleurs un grand et bel hôtel de la rue de Ménars, où le sentiment des arts tempérait ce luxe que la gent financière continue à étaler traditionnellement, et où les deux époux recevaient magnifiquement, quoique les obligations du monde leur convinssent peu. Néanmoins, Jules subissait le monde, sachant que, tôt ou tard, une famille en a besoin; mais sa femme et lui s'y trouvaient toujours comme des plantes de serre au milieu d'un orage. Par une délicatesse bien naturelle, Jules avait caché soigneusement à sa femme et la calomnie et la mort du calomniateur qui avait failli troubler leur félicité. Madame Jules était portée, par sa nature artiste et délicate, à aimer le luxe. Malgré la terrible leçon du duel, quelques femmes imprudentes se disaient à l'oreille que madame Jules devait se trouver souvent gênée. Les vingt mille francs que lui accordait son mari pour sa toilette et pour ses fantaisies ne pouvaient pas, suivant leurs calculs, suffire à ses dépenses. En effet, on la trouvait souvent bien plus élégante chez elle, qu'elle ne l'était pour aller dans le monde. Elle aimait à ne se parer que pour son mari, voulant lui prouver ainsi que, pour elle, il était plus que le monde. Amour vrai, amour pur, heureux surtout, autant que le peut être un amour publiquement clandestin. Aussi monsieur Jules, toujours amant, plus amoureux chaque jour, heureux de tout près de sa femme, même de ses caprices, était-il inquiet de ne pas lui en voir, comme si c'eût été le symptôme de quelque maladie. Auguste de Maulincour avait eu le malheur de se heurteur contre cette passion, et de s'éprendre de cette femme à en perdre la tête. Cependant, quoiqu'il portât en son cœur un amour si sublime, il n'était pas ridicule. Il se laissait aller à toutes les exigences des mœurs militaires; mais il avait constamment, même en buvant un verre de vin de Champagne, cet air rêveur, ce silencieux dédain de l'existence, cette figure nébuleuse qu'ont, à divers titres, les gens blasés, les gens peu satisfaits d'une vie creuse, et ceux qui se croient poitrinaires ou se gratifient d'une maladie au cœur. Aimer sans espoir, être dégoûté de la vie, constituent aujourd'hui des positions sociales. Or, la tentative de violer le cœur d'une souveraine donnerait peut-être plus d'espérances qu'un amour follement conçu pour une femme heureuse. Aussi Maulincour avait-il des raisons suffisantes pour rester grave et morne. Une reine a encore la vanité de sa puissance, elle a contre elle son élévation; mais une bourgeoise religieuse est comme un hérisson, comme une huître dans leurs rudes enveloppes.

En ce moment le jeune officier se trouvait près de sa maîtresse anonyme, qui ne savait certes pas être doublement infidèle. Madame Jules était là, naïvement posée, comme la femme la moins artificieuse du monde, douce, pleine d'une sérénité majestueuse. Quel abîme est donc la nature humaine? Avant d'entamer la conversation, le baron regardait alternativement et cette femme et son mari. Que de réflexions ne fit-il pas? Il recomposa toutes les Nuits d'Young en un moment. Cependant la musique retentissait dans les appartemens, la lumière y était versée par mille bougies, c'était un bal de banquier, une de ces fêtes insolentes par lesquelles ce monde d'or mat essayait de narguer les salons d'or moulu où riait la bonne compagnie du faubourg Saint-Germain, sans prévoir qu'un jour la Banque envahirait le Luxembourg et s'assiérait sur le trône. Les conspirations dansaient alors, aussi insouciantes des futures faillites du pouvoir que des futures faillites de la Banque. Les salons dorés de monsieur le baron de Nucingen avaient cette animation particulière que le monde de Paris, joyeux en apparence du moins, donne aux fêtes de Paris. Là, les hommes de talent communiquent aux sots leur esprit, et les sots leur communiquent cet air heureux qui les caractérise. Par cet échange, tout s'anime. Mais une fête de Paris ressemble toujours un peu à un feu d'artifice : esprit, coquetterie, plaisir, tout y brille et s'y éteint comme des fusées. Le lendemain, chacun a oublié son esprit, ses coquetteries et son plaisir.

— Eh quoi! se dit Auguste en forme de conclusion, le femmes sont donc telles que le vidame les voit? Certes, toutes celles qui danse. t ici sont moins irréprochables que ne le parait madame Jules, et madame Jules va rue Soly. La rue Soly était sa maladie, le mot seul lui crispait le cœur.

— Madame, vous ne dansez donc jamais? lui demanda-t-il.

— Voici la troisième fois que vous me faites cette question depuis le commencement de l'hiver, dit-elle en souriant.

— Mais vous ne m'avez peut-être jamais répondu.

— Cela est vrai.

— Je savais bien que vous étiez fausse, comme le sont toutes les femmes...

Et madame Jules continua de rire.

— Ecoutez, monsieur, si je vous disais la véritable raison, elle vous paraîtrait ridicule. Je ne pense pas qu'il y ait fausseté à ne pas dire des secrets dont le monde a l'habitude de se moquer.

— Tout secret veut, pour être dit, une amitié de laquelle je ne suis sans doute pas digne, madame. Mais vous ne sauriez avoir que de nobles secrets, et me croyez-vous donc capable de plaisanter sur des choses respectables?

— Oui, dit-elle, vous, comme tous les autres, vous riez de nos sentimens les plus purs; vous les calomniez. D'ailleurs, je n'ai pas de secrets. J'ai le droit d'aimer mon mari à la face du monde, je le dis, j'en suis orgueilleuse; et si vous vous moquez de moi en apprenant que je ne danse qu'avec lui, j'aurai la plus mauvaise opinion de votre cœur.

— Vous n'avez jamais dansé, depuis votre mariage, qu'avec votre mari?

— Oui, monsieur. Son bras est le seul sur lequel je me sois appuyée, et je n'ai jamais senti le contact d'aucun autre homme.

— Votre médecin ne vous a pas même tâté le pouls?. .

— Eh! bien, voilà que vous vous moquez.

— Non, madame, je vous admire parce que je vous comprends. Mais vous laissez entendre votre voix, mais vous vous laissez voir, mais... enfin, vous permettez à nos yeux d'admirer...

— Ah! voilà mes chagrins, dit-elle en l'interrompant. Oui, j'aurais voulu qu'il fût possible à une femme mariée de vivre avec son mari comme une maîtresse vit avec son amant: car alors...

— Alors, pourquoi étiez-vous, il y a deux heures, à pied, déguisée, rue Soly?

— Qu'est-ce que c'est que la rue Soly? lui demanda-t-elle.

Et sa voix si pure ne laissa deviner aucune émotion, et aucun trait ne vacilla dans son visage, et elle ne rougit pas, et elle resta calme.

— Quoi! vous n'êtes pas montée au second étage d'une maison située rue des Vieux-Augustins, au coin de la rue Soly? Vous n'aviez pas un fiacre à dix pas, et vous n'êtes pas revenue rue de Richelieu, chez la fleuriste, où vous avez choisi les marabouts qui parent maintenant votre tête?

— Je ne suis pas sortie de chez moi ce soir.

En mentant ainsi, elle était impassible et rieuse, elle s'éventait; mais qui eût eu le droit de passer la main sur sa ceinture, au milieu du dos, l'aurait peut-être trouvée humide. En ce moment, Auguste se souvint des leçons du vidame.

— C'était alors une personne qui vous ressemble étrangement, ajouta-t-il d'un air crédule.

— Monsieur, dit-elle, si vous êtes capable de suivre une femme et de surprendre ses secrets, vous me permettrez de vous dire que cela est mal, très mal, et je vous fais l'honneur de ne pas vous croire.

Le baron s'en alla, se plaça devant la cheminée, et parut pensif. Il baissa la tête; mais son regard était attaché sournoisement sur madame Jules, qui ne pensant pas au jeu des glaces, jeta sur lui deux ou trois coups d'œil empreints de terreur. Madame Jules fit un signe à son mari, elle en prit le bras en se levant pour se promener dans les salons. Quand elle passa près de monsieur de Maulincour, celui-ci, qui causait avec un de ses amis, dit à haute voix, comme s'il répondait à une interrogation: — C'est une femme qui ne dormira certes pas tranquillement cette nuit... Madame Jules s'arrêta, lui lança un regard imposant plein de mépris, et continua sa marche, sans savoir qu'un regard de plus, s'il était surpris par son mari, pouvait mettre en question et son bonheur et la vie de deux hommes. Auguste, en proie à la rage qu'il étouffa dans les profondeurs de son âme, sortit bientôt en jurant de pénétrer jusqu'au cœur de cette intrigue. Avant de partir, il chercha madame Jules afin de la revoir encore; mais elle avait disparu. Quel drame jeté dans cette jeune tête éminemment romanesque comme toutes celles qui n'ont point connu l'amour dans toute l'étendue qu'ils lui donnent! Il adorait madame Jules sous une nouvelle forme, il l'aimait avec la rage de la jalousie, avec les délirantes angoisses de l'espoir. Infidèle à son mari, cette femme devenait vulgaire. Auguste pouvait se livrer à toutes les félicités de l'amour heureux, et son imagination lui ouvrit alors l'immense carrière des plaisirs de la possession. Enfin, s'il avait perdu l'ange, il retrouvait le plus délicieux des démons. Il se coucha, faisant mille châteaux en Espagne, justifiant madame Jules par quelque romanesque bienfait auquel il ne croyait pas. Puis il résolut de se vouer entièrement, dès le lendemain, à la recherche des causes, des intérêts, du nœud que cachait ce mystère. C'était un roman à lire; ou mieux, un drame à jouer, et dans lequel il avait son rôle.

Une bien belle chose est le métier d'espion, quand on le fait pour son compte et au profit d'une passion. N'est-ce pas se donner les plaisirs du voleur en restant honnête homme? Mais il faut se résigner à bouillir de colère, à rugir d'impatience, à se glacer les pieds dans la boue, à transir et brûler, à dévorer de fausses espérances. Il faut aller, sur la foi d'une indication, vers un but ignoré, manquer son coup, pester, s'improviser à soi-même des élégies, des dithyrambes, s'exclamer niaisement devant un passant inoffensif qui vous admire; puis renverser des bonnes femmes et leurs paniers de pommes, courir, se reposer, rester devant une croisée, faire mille suppositions... Mais c'est la chasse, la chasse dans Paris, la chasse avec tous ses accidens, moins les chiens, le fusil et le tahiau! Il n'est de comparable à ces scènes que celles de la vie des joueurs. Puis besoin est d'un cœur gros d'amour ou de vengeance pour s'embusquer dans Paris, comme un tigre qui veut sauter sur sa proie, et pour jouir alors de tous les accidens de Paris et d'un quartier, en leur prêtant un intérêt de plus que celui dont ils abondent déjà. Alors, ne faut-il pas avoir une âme multiple? n'est-ce pas vivre de mille passions, de mille sentimens ensemble?

Auguste de Maulincour se jeta dans cette ardente existence avec amour, parce qu'il en ressentit tous les malheurs et tous les plaisirs. Il allait déguisé, dans Paris, veillait à tous les coins de la rue Pagevin ou de la rue des Vieux-Augustins. Il courait comme un chasseur de la rue de Ménars à la rue Soly, de la rue Soly à la rue de Ménars, sans connaître ni la vengeance, ni le prix dont seraient ou punis ou récompensés tant de soins, de démarches et de ruses! Et, cependant, il n'en était pas encore arrivé à cette impatience qui tord les entrailles et fait suer; il flânait avec espoir, en pensant que madame Jules ne se hasarderait pas pendant les premiers jours à retourner là où elle avait été surprise. Aussi avait-il consacré ces premiers jours à s'initier à tous les secrets de la rue. Novice en ce métier, il n'osait questionner ni le portier, ni le cordonnier de la maison dans laquelle venait madame Jules; mais il espérait pouvoir se créer un observatoire dans la maison située en face de l'appartement mystérieux. Il étudiait le terrain, il voulait concilier la prudence et l'impatience, son amour et le secret.

Dans les premiers jours du mois de mars, au milieu des plans qu'il méditait pour frapper un grand coup, et en quittant son échiquier après une de ces factions assidues qui ne lui avaient encore rien appris, il s'en retournait vers quatre heures à son hôtel où l'appelait une affaire relative à son service, lorsqu'il fut pris, rue Coquillière, par une de ces belles pluies qui grossissent tout-à-coup les ruisseaux, et dont chaque goutte fait cloche en tombant sur les flaques d'eau de la voie publique. Un fantassin de Paris est alors obligé de s'arrêter tout court, de se réfugier dans une boutique ou dans un café, s'il est assez riche pour y payer son hospitalité forcée; ou, selon l'urgence, sous une porte cochère, asile des gens pauvres ou mal mis. Comment aucun de nos peintres n'a-t-il pas encore essayé de reproduire la

physionomie d'un essaim de Parisiens groupés, par un temps d'orage, sous le porche humide d'une maison? Où rencontrer un plus riche tableau? N'y a-t-il pas d'abord le piéton rêveur ou philosophe qui observe avec plaisir, soit les raies faites par la pluie sur le fond grisâtre de l'atmosphère, espèce de ciselures semblables aux jets capricieux des filets de verre; soit les tourbillons d'eau blanche que le vent roule en poussière lumineuse sur les toits; soit les capricieux dégorgemens des tuyaux pétillans, écumeux; enfin mille autres riens admirables, étudiés avec délices par les flâneurs, malgré les coups de balai dont les régale le maître de la loge? Puis il y a le piéton causeur qui se plaint et converse avec la portière, quand elle se pose sur son balai comme un grenadier sur son fusil; le piéton indigent, fantastiquement collé sur le mur, sans nul souci de ses haillons habitués au contact des rues, le piéton savant qui étudie, épèle ou lit les affiches sans les achever; le piéton rieur qui se moque des gens auxquels il arrive malheur dans la rue, qui rit des femmes crottées et fait des mines à ceux ou celles qui sont aux fenêtres; le piéton silencieux qui regarde à toutes les croisées, à tous les étages; le piéton industriel, armé d'une sacoche ou muni d'un paquet, traduisant la pluie par profits et pertes; le piéton aimable, qui arrive comme un obus, en disant: Ah! quel temps, messieurs! et qui salue tout le monde; enfin, le vrai bourgeois de Paris, homme à parapluie, expert en averse, qui l'a prévue, sorti malgré l'avis de sa femme, et qui s'est assis sur la chaise du portier. Selon son caractère, chaque membre de cette société fortuite contemple le ciel, s'en va sautillant pour ne pas se crotter, ou parce qu'il est pressé, ou parce qu'il voit des citoyens marchant malgré vent et marée, ou parce que la cour de la maison étant humide et catarrhalement mortelle, la lisière, dit un proverbe, est pire que le drap. Chacun a ses motifs. Il ne reste que le piéton prudent, l'homme qui, pour se remettre en route, épie quelques espaces bleus à travers les nuages crevassés.

Monsieur de Maulincour se réfugia donc, avec toute une famille de piétons, sous le porche d'une vieille maison dont la cour ressemblait à un grand tuyau de cheminée. Il y avait le long de ces murs plâtreux, salpêtrés et verdâtres, tant de plombs et de conduits, et tant d'étages dans les quatre corps de logis, que vous eussiez dit les cascatelles de Saint-Cloud. L'eau ruisselait de toutes parts; elle bouillonnait, elle sautillait, murmurait; elle était noire, blanche, bleue, verte; elle criait, elle foisonnait sous le balai de la portière, vieille femme édentée, faite aux orages, qui semblait les bénir et qui poussait dans la rue mille débris dont l'inventaire curieux révélait la vie et les habitudes de chaque locataire de la maison. C'était des découpures d'indienne, des feuilles de thé, des pétales de fleurs artificielles, décolorées, manquées; des épluchures de légumes, des papiers, des fragmens de métal. A chaque coup de balai, la vieille femme mettait à nu l'âme du ruisseau, cette fente noire, découpée en cases de damier, après laquelle s'acharnent les portiers. Le pauvre amant examinait ce tableau, l'un des milliers que le mouvant Paris offre chaque jour; mais il l'examinait machinalement, en homme absorbé par ses pensées, lorsqu'en levant les yeux il se trouva nez à nez avec un homme qui venait d'entrer.

C'était, en apparence du moins, un mendiant, mais non pas le mendiant de Paris, création sans nom dans les langages humains; non, cet homme formait un type nouveau frappé en dehors de toutes les idées réveillées par le mot de mendiant. L'inconnu ne se distinguait point par ce caractère originalement parisien qui nous saisit assez souvent dans les malheureux que Charlet a représentés, parfois, avec un rare bonheur d'observation: c'est de grossières figures roulées dans la boue, à la voix rauque, au nez rougi et bulbeux, à bouches dépourvues de dents, quoique menaçantes; humbles et terribles, chez lesquelles l'intelligence profonde qui brille dans les yeux semble être un contre-sens. Quelques-uns de ces vagabonds effrontés ont le teint marbré, gercé, veiné; le front couvert de rugosités; les cheveux rares et sales, comme ceux d'une perruque jetée au coin d'une borne. Tous gais dans leur dégradation, et dégradés dans leurs joies, tous marqués du sceau de la débauche jettent leur silence comme un reproche; leur attitude révèle d'effrayantes pensées. Placé entre le crime et l'aumône, ils n'ont plus de remords, et tournent prudemment autour de l'échafaud sans y tomber, innocens au milieu du vice, et vicieux au milieu de leur innocence. Ils font souvent sourire, mais font toujours penser. L'un vous représente la civilisation rabougrie, il comprend tout: l'honneur du bagne, la patrie, la vertu; puis c'est la malice du crime vulgaire, et les finesses d'un forfait élégant. L'autre est résigné, mime profond, mais stupide. Tous ont des velléités d'ordre et de travail, mais ils sont repoussés dans leur fange par une société qui ne veut pas s'enquérir de ce qu'il peut y avoir de poètes, de grands hommes, de gens intrépides et d'organisations magnifiques parmi les mendians, ces bohémiens de Paris; peuple souverainement bon et souverainement méchant, comme toutes les masses qui ont souffert; habitué à supporter des maux inouïs, et qu'une fatale puissance maintient toujours au niveau de la boue. Ils ont tous un rêve, une espérance, un bonheur: le jeu, la loterie ou le vin. Il n'y avait rien de cette vie étrange dans le personnage collé fort insouciamment sur le mur, devant monsieur de Maulincour, comme une fantaisie dessinée par un habile artiste derrière quelque toile retournée de son atelier. Cet homme long et sec, dont le visage plombé trahissait une pensée profonde et glaciale, séchait la pitié dans le cœur des curieux, par une attitude pleine d'ironie et par un regard noir qui annonçaient sa prétention de traiter d'égal à égal avec eux. Sa figure était d'un blanc sale, et son crâne ridé, dégarni de cheveux, avait une vague ressemblance avec un quartier de granit. Quelques mèches plates et grises, placées de chaque côté de sa tête, descendaient sur le collet de son habit crasseux et boutonné jusqu'au cou. Il ressemblait tout à la fois à Voltaire et à don Quichotte; il était railleur et mélancolique, plein de mépris, de philosophie, mais à demi aliéné. Il paraissait ne pas avoir de chemise. Sa barbe était longue. Sa méchante cravate noire tout usée, déchirée, laissait voir un cou protubérant, fortement sillonné, composé de veines grosses comme des cordes. Un large cercle brun, meurtri, se dessinait sous chacun de ses yeux. Il semblait avoir au moins soixante ans. Ses mains étaient blanches et propres. Il portait des bottes éculées et percées. Son pantalon bleu, raccommodé en plusieurs endroits, était blanchi par une espèce de duvet qui le rendait ignoble à voir. Soit que ses vêtemens mouillés exhalassent une odeur fétide, soit qu'il eût à l'état normal cette senteur de misère qu'ont les taudis parisiens, de même que les Bureaux, les Sacristies et les Hospices ont la leur, goût fétide, rance, dont rien ne saurait donner l'idée, les voisins de cet homme quittèrent leurs places et le laissèrent seul; il jeta sur eux, puis reporta sur l'officier son regard calme et sans expression, le regard si célèbre de monsieur de Talleyrand, coup d'œil terne et sans chaleur, espèce de voile impénétrable sous lequel une âme forte cache de profondes émotions et les plus exacts calculs sur les hommes, les choses et les événemens. Aucun pli de son visage ne se creusa. Sa bouche et son front furent impassibles; mais ses yeux s'abaissèrent par un mouvement d'une lenteur noble et presque tragique. Il y eut enfin tout un drame dans le mouvement de ses paupières flétries.

L'aspect de cette figure stoïque fit naître chez monsieur de Maulincour l'une de ces rêveries vagabondes qui commencent par une interrogation vulgaire et finissent par comprendre tout un monde de pensées. L'orage était passé. Monsieur de Maulicour n'aperçut plus de cet homme que le pan de sa redingote qui frôlait la borne; mais, en quittant sa place pour s'en aller, il trouva sous ses pieds une lettre qui venait de tomber, et devina qu'elle appartenait à l'inconnu, en lui voyant remettre dans sa poche un foulard dont il venait de se servir. L'officier, qui prit la lettre pour la lui rendre, en lut involontairement l'adresse:

A Mosieur,

Mosieur Ferragusse,

Rue des Grans-Augustains, au coing de la rue Soly.

Paris.

La lettre ne portait aucun timbre, et l'indication empêcha monsieur de Maulincour de la restituer; car il y a peu de passions qui ne deviennent improbes à la longue. Le baron eut un pressentiment de l'opportunité de cette trouvaille, et voulut, en gardant la lettre, se donner le droit d'entrer dans la maison mystérieuse pour y venir la rendre à cet homme, ne doutant pas qu'il ne demeurât dans la maison suspecte. Déjà des soupçons, vagues comme les premières lueurs du jour, lui faisaient établir des rapports entre cet homme et madame Jules. Les amans jaloux supposent tout; et c'est en supposant tout, en choisissant les conjectures les plus probables que les juges, les espions, les amans et les observateurs devinent la vérité qui les intéresse.

— Est-ce à lui la lettre? est-elle de madame Jules?

. Mille questions ensemble lui furent jetées par son imagination inquiète; mais aux premiers mots il sourit. Voici textuellement, dans la splendeur de sa phrase naïve, dans son orthographe ignoble, cette lettre, à laquelle il était impossible de rien retrancher, si ce n'est la lettre même, mais qu'il a été nécessaire de ponctuer en la donnant. Il n'existe dans l'original ni virgules, ni repos indiqué, ni même de points d'exclamation: fait qui tendrait à détruire le système des points par lesquels les auteurs modernes ont essayé de peindre les grands désastres de toutes les passions.

« Henry!

» Dans le nombre des sacrifisses que je m'étais imposée a votre égard ce trouvoit ce lui de ne plus vous donner de mes nouvelles, mais une voix irrésistible mordonne de vous faire connettre vos crimes envers moi. Je sais d'avance que votre ame an durcie dans le vice ne daignera pas me pleindre. Votre cœur est sour à la censibilité. Ne l'ét-il pas aux cris de la nature, mais peu importe: je dois vous apprendre jusqu'à quelle poing vous vous êtes rendu coupable et l'orreur de la position où vous m'avez mis. Henry, vous saviez tout ce que j'ai souffert de ma première faute et vous avez pu mé plonger dans le même *malheur* et m'abendonner à mon désespoir e à ma douleur. Oui, je la voue, la croyance que javoit d'être aimée et d'être estimée de vou m'avoit donné le couraje de suporter mon sort. Mais aujourd'hui que me reste-til? ne m'avez vous pas fai perdre tout ce que j'avoit de plus cher, tout ce qui m'attachait à la vie; parans, amis, onneur, réputations, je vous ai tout sacritiés et il ne me reste que l'opprobre, la honte et je le dis sans rougire, la misère. Il ne manquai à mon malheur que la sertitude de votre mépris et de votre aine; maintenant que je l'é, j'orai le courage que mon projet exije. Mon parti est pris et l'honneur de ma famille le commande: je vais donc mettre un terme à mes souffransses. Ne faites aucune réflaictions sur mon projet, Henry. Il est affreux, je le sais, mais mon état m'y forsse. Sans secour, sans soutien, sans un *ami* pour me consoler, puije vivre? non. Le sort en a désidé. Ainci dans deux jours, Henry, dans deux jours Ida ne cera plus digne de votre estime; mais recevez le serment que je vous fais d'avoir ma conscience tranquille, puisque je n'ai jamais sésé d'être digne de votre amitié. O Henry, mon ami, car je ne changerai jamais pour vous, promettez-moi que vous me pardonnerez la carrier que je vait embrasser. Mon amour m'a donné du courage, il me soutiendra dans la vertu. Mon cœur d'ailleur plain de ton image cera pour moi un préservatife contre la séduction. N'oubliez jamais que mon sort est votre ouvrage, et jugez-vous. Puice le ciel ne pas vous punir de vos crimes, c'est à genoux que je lui demande votre pardon, car je le sens, il ne me manquerai plus à mes maux que la douleur de vous savoir malheureux. Malgré le dénument où je me trouve, je refuserai tout espèce de secour de vous. Si vous m'aviez aimé, j'orai pu les recevoir comme venent de la mitié, mais un bienfait exité par la *pitié, mon âme le repousse* et je cerois plus lache en le resevent que celui qui me le proposerai. J'ai une grâce a vous demander. Je ne sais pas le temps que je dois rester chez madame Meynardie, soyez assez généreux déviter di paroître devent moi. Vos deux dernier visites mon fait ùn mal dont je me résentirai longtemps: je ne veux point entrer dans des détailles sur votre condhuite à ce sujet. Vous mé haisez, ce mot est gravé dans mon cœur et la glassé d'éfroit. Hélas! c'est au moment où j'ai besoin de tout mon courage que toutes mes facultés ma bandonnent, Henry, mon ami, avant que j'aie mis une barrièr entre nou, donne moi une dernier preuve de ton estime: écris-moi, répons moi, dis moi que tu me. time encore quoique ne m'aimant plus. *Malgré que* mes yeux soit toujours dignes de rencontrer les vôtres, je ne sollicite pas d'entrevue: je crains tout de ma faiblesse et de mon amour. Mais de grâce écrivez moi un mot de suite, il me donnera le courage dont j'ai besoin pour supporter mes adversités. Adieu l'oteur de tous mes maux, mais le seul ami que mon cœur ai choisi et qu'il n'oublira jamais.

» Ida. »

Cette vie de jeune fille dont l'amour trompé, les joies funestes, les douleurs, la misère et l'épouvantable résignation étaient résumés en si peu de mots: ce poème inconnu, mais essentiellement parisien, écrit dans cette lettre sale, agirent pendant un moment sur monsieur de Maulincour, qui finit par se demander si cette Ida ne serait pas une parente de madame Jules, et si le rendez-vous du soir, duquel il avait été fortuitement témoin, n'était pas nécessité par quelque tentative charitable. Que le vieux pauvre eût séduit Ida?... cette séduction tenait du prodige. En se jouant dans le labyrinthe de ces réflexions qui se croisaient et se détruisaient l'une par l'autre, le baron arriva près de la rue Pagevin, et vit un fiacre arrêté dans le bout de la rue des Vieux-Augustins qui avoisine la rue Montmartre. Tous les fiacres stationnés lui disaient quelque chose. — Y serait-elle? pensa-t-il. Et son cœur battait par un mouvement chaud et fiévreux. Il poussa la petite porte à grelot, mais en baissant la tête et en obéissant à une sorte de honte, car il entendait une voix secrète qui lui disait: — Pourquoi mets-tu le pied dans ce mystère?

Il monta quelques marches, et se trouva nez à nez avec la vieille portière.

— Monsieur Ferragus?

— Connais pas...

— Comment, monsieur Ferragus ne demeure pas ici?

— Nous n'avons pas çà dans la maison.

— Mais, ma bonne femme...

— Je ne suis pas une bonne femme, monsieur, je suis concierge.

— Mais, madame, reprit le baron, j'ai une lettre à remettre à monsieur Ferragus.

— Ah! si monsieur a une lettre, dit-elle en changeant de ton, la chose est bien différente. Voulez-vous la faire voir, votre lettre? Auguste montra la lettre pliée. La vieille hocha la tête d'un air de doute, hésita, sembla vouloir quitter sa loge pour aller instruire le mystérieux Ferragus de cet incident imprévu; puis elle dit: — Eh! bien, montez, monsieur. Vous devez savoir où c'est... Sans répondre à cette phrase, par laquelle cette vieille rusée pouvait lui tendre un piége, l'officier grimpa lestement les escaliers, et sonna vivement à la porte du second étage. Son instinct d'amant lui disait: — *Elle* est là.

L'inconnu du porche, le Ferragus ou l'*oteur* des maux d'Ida, ouvrit lui-même. Il se montra vêtu d'une robe de chambre à fleurs, d'un pantalon de molleton blanc, les pieds chaussés dans de jolies pantoufles en tapisserie, et la tête débarbouillée. Madame Jules, dont la tête dépassait le chambranle de la porte de la seconde pièce, pâlit et tomba sur une chaise.

— Qu'avez-vous, madame? s'écria l'officier en s'élançant vers elle.

Mais Ferragus étendit le bras et rejeta vivement l'officieux en arrière par un mouvement si sec qu'Auguste crut avoir reçu dans la poitrine un coup de barre de fer.

— Arrière! monsieur, dit cet homme. Que nous voulez-vous? Vous rôdez dans le quartier depuis cinq à six jours. Seriez-vous un espion?

— Êtes-vous monsieur Ferragus? dit le baron.

— Non, monsieur.

— Néanmoins, reprit Auguste, je dois vous remettre ce papier, que vous avez perdu sous la porte de la maison où nous étions tous deux pendant la pluie.

En parlant et en tendant la lettre à cet homme, le baron ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil sur la pièce où le recevait Ferragus, il la trouva fort bien décorée, quoique simplement. Il y avait du feu dans la cheminée; tout auprès était une table servie plus somptueusement que ne le comportaient l'apparente situation de cet homme et la médiocrité de son loyer. Enfin, sur une causeuse de la seconde pièce, qu'il lui fut possible de voir, il aperçut un tas d'or, et entendit un bruit qui ne pouvait être produit que par des pleurs de femme.

— Ce papier m'appartient, je vous remercie, dit l'inconnu en se tournant de manière à faire comprendre au baron qu'il désirait le renvoyer aussitôt.

Trop curieux pour faire attention à l'examen profond dont il était l'objet, Auguste ne vit pas les regards à demi magnétiques par lesquels l'inconnu semblait vouloir le dévorer; mais s'il eût rencontré cet œil de basilic, il aurait compris le danger de sa position. Trop passionné pour penser à lui-même, Auguste salua, descendit, et retourna chez lui, en essayant de trouver un sens dans la réunion de ces trois personnes: Ida, Ferragus et madame Jules; occupation qui, moralement, équivalait à chercher l'arrangement des morceaux de bois biscornus du casse-tête chinois, sans avoir la clef du jeu. Mais madame Jules l'avait vu, madame Jules venait là, madame Jules lui avait menti. Maulincour se proposa d'aller rendre une visite à cette femme le lendemain, elle ne pouvait pas refuser de le voir, il s'était fait son complice, il avait les pieds et les mains dans cette ténébreuse intrigue. Il tranchait déjà du sultan, et pensait à demander impérieusement à madame Jules de lui révéler tous ses secrets.

En ce temps-là, Paris avait la fièvre des constructions. Si Paris est un monstre, il est assurément le plus maniaque des monstres. Il s'éprend de mille fantaisies: tantôt il bâtit comme un grand seigneur qui aime la truelle; puis, il laisse sa truelle et devient militaire; il s'habille de la tête aux pieds en garde national, fait l'exercice et fume; tout-à-coup, il abandonne les répétitions militaires et jette son cigare; puis il se désole, fait faillite, vend ses meubles sur la place du Châtelet, dépose son bilan; mais quelques jours après, il arrange ses affaires, se met en fête et danse. Un jour il mange du sucre d'orge à pleines mains, à pleines lèvres; hier il achetait du papier Weynen; aujourd'hui le monstre a mal aux dents et s'applique un alexipharmaque sur toutes ses murailles; demain il fera ses provisions de pâte pectorale. Il a ses manies pour le mois, pour la saison, pour l'année, comme ses manies d'un jour. En ce moment donc, tout le monde bâtissait et démolissait quelque chose, on ne sait quoi encore. Il y avait très peu de rues qui ne vissent l'échafaudage à longues perches, garni de planches mises sur des traverses et fixées d'étages en étages dans des boulins; construction frêle, ébranlée par les Limousins, mais assujettie par des cordages, toute blanche de plâtre, rarement garantie des atteintes d'une voiture par ce mur de planches, enceinte obligée des monumens qu'on ne bâtit pas. Il y a quelque chose de maritime dans ces mâts, dans ces échelles, dans ces cordages, dans les cris des maçons. Or, à douze pas de l'hôtel Maulincour, un de ces bâtimens éphémères était élevé devant une maison que l'on construisait en pierres de taille. Le lendemain, au moment où le baron de Maulincour passait en cabriolet devant cet échafaud, en allant chez madame Jules, une pierre de deux pieds carrés, arrivée au sommet des perches, s'échappa de ses liens de corde en tournant sur elle-même, et tomba sur le domestique, qu'elle écrasa derrière le cabriolet. Un cri d'épouvante fit trembler l'échafaudage et les maçons; l'un d'eux, en danger de mort, se tenait avec peine aux longues perches et paraissait avoir été touché par la pierre. La foule s'amassa promptement. Tous les maçons descendirent, criant, jurant et disant que le cabriolet de monsieur de Maulincour avait causé un ébranlement à leur grue. Deux pouces de plus, et l'officier avait la tête coiffée par la pierre. Le valet était mort, la voiture était brisée. Ce fut un événement pour le quartier, les journaux le rapportèrent. Monsieur de Maulincour, sûr de n'avoir rien touché, se plaignit. La justice intervint. Enquête faite, il fut prouvé qu'un petit garçon, armé d'une latte, montait la garde et criait aux passans de s'éloigner. L'affaire en resta là. Monsieur de Maulincour en fut pour son domestique, pour sa terreur, et resta dans son lit pendant quelques jours, car l'arrière-train du cabriolet en se brisant lui avait fait des contusions; puis, la secousse nerveuse causée par la surprise lui donna la fièvre. Il n'alla pas chez madame Jules. Dix jours après cet événement, et à sa première sortie, il se rendait au bois de Boulogne dans son cabriolet restauré, lorsqu'en descendant la rue de Bourgogne, à l'endroit où se trouve l'égout, en face la Chambre des Députés, l'essieu se cassa net par le milieu, et le baron allait si rapidement que cette cassure eut pour effet de faire tendre les deux roues à se rejoindre assez violemment pour lui fracasser la tête; mais il fut préservé de ce danger par la résistance qu'opposa la capote. Néanmoins il reçut une blessure grave au côté. Pour la seconde fois en dix jours il fut rapporté quasi mort chez la douairière éplorée. Ce second accident lui donna quelque défiance, et il pensa, mais vaguement, à Ferragus et à madame Jules. Pour éclaircir ses soupçons, il garda l'essieu brisé dans sa chambre, et manda son carrossier. Le carrossier vint, regarda l'essieu, la cassure, et prouva deux choses à monsieur de Maulincour. D'abord l'essieu ne sortait pas de ses ateliers; il n'en fournissait aucun qu'il n'y gravât grossièrement les initiales de son nom, et il ne pouvait pas expliquer par quels moyens cet essieu avait été substitué à l'autre; puis la cassure de cet essieu suspect avait été ménagée par une chambre, espèce de creux intérieur, par des soufflures et par des pailles très habilement pratiquées.

— Eh! monsieur le baron, il a fallu être joliment malin, dit-il, pour arranger un essieu sur ce modèle, on jurerait que c'est naturel...

Monsieur de Maulincour pria son carrossier de ne rien dire de cette aventure, et se tint pour dûment averti. Ces deux tentatives d'assassinat étaient ourdies avec une adresse qui dénotait l'inimitié de gens supérieurs.

— C'est une guerre à mort, se dit-il en s'agitant dans son lit, une guerre de sauvage, une guerre de surprise, d'embuscade, de traîtrise, déclarée au nom de madame Jules. A quel homme appartient-elle donc? De quel pouvoir dispose donc ce Ferragus?

Enfin monsieur de Maulincour, quoique brave et militaire, ne put s'empêcher de frémir. Au milieu de toutes les pensées qui l'assaillirent, il y en eut une contre laquelle il se trouva sans défense et sans courage: le poison ne serait-il pas bientôt employé par ses ennemis secrets? Aussitôt, dominé par des craintes que sa faiblesse momentanée, que la diète et la fièvre augmentaient encore, il fit venir une vieille femme attachée depuis longtemps à sa grand'mère, une femme qui avait pour lui un de ces sentimens à demi maternels, le sublime du commun. Sans s'ouvrir entièrement à elle, il la chargea d'acheter secrètement, et chaque jour, en des endroits différens, les alimens qui lui étaient nécessaires, en lui recommandant de les mettre sous clef, et de les lui apporter elle-même, sans permettre à qui que ce fût de s'en approcher quand elle les lui servirait. Enfin il prit les précautions les plus minutieuses pour se garantir de ce genre de mort. Il se trouvait au lit, seul, malade; il pouvait donc penser à loisir à sa propre défense, le seul besoin assez clairvoyant pour permettre à l'égoïsme humain de ne rien oublier. Mais le malheureux malade avait empoisonné sa vie par la crainte; et malgré lui, le soupçon teignit toutes les heures de ses sombres nuances. Cependant ces deux leçons d'assassinat lui apprirent une des vertus les plus nécessaires aux hommes politiques, il comprit la haute dissimulation dont il faut user dans le jeu des grands intérêts de la vie. Taire son secret

n'est rien; mais se taire à l'avance, mais savoir oublier un fait pendant trente ans, s'il le faut, à la manière d'Ali-Pacha, pour assurer une vengeance méditée pendant trente ans, est une belle étude en un pays où il y a peu d'hommes qui sachent dissimuler pendant trente jours. Monsieur de Maulincour ne vivait plus que par madame Jules. Il était perpétuellement occupé à examiner sérieusement les moyens qu'il pouvait employer dans cette lutte inconnue pour triompher d'adversaires inconnus. Sa passion anonyme pour cette femme grandissait de tous ces obstables. Madame Jules était toujours debout, au milieu de ses pensées et de son cœur, plus attrayante alors par ses vices présumés que par les vertus certaines qui en avaient fait pour lui son idole.

Le malade, voulant reconnaître les positions de l'ennemi, crut pouvoir sans danger initier le vieux vidame aux secrets de sa situation. Le commandeur aimait Auguste comme un père aime les enfans de sa femme; il était fin, adroit, il avait un esprit diplomatique. Il vint donc écouter le baron, hocha la tête, et tous deux tinrent conseil. Le bon vidame ne partagea pas la confiance de son jeune ami, quand Auguste lui dit qu'au temps où ils vivaient, la police et le pouvoir étaient à même de connaître tous les mystères, et que, s'il fallait absolument y recourir, il trouverait en eux de puissans auxiliaires.

Le vieillard lui répondit gravement: — La police, mon cher enfant, est ce qu'il y a de plus inhabile au monde, et le pouvoir ce qu'il y a de plus faible dans les questions individuelles. Ni la police, ni le pouvoir ne savent lire au fond des cœurs. Ce qu'on doit raisonnablement leur demander, c'est de rechercher les causes d'un fait. Or, le pouvoir et la police sont éminemment impropres à ce métier : ils manquent essentiellement de cet intérêt personnel qui révèle tout à celui qui a besoin de tout savoir. Aucune puissance humaine ne peut empêcher un assassin ou un empoisonneur d'arriver soit au cœur d'un prince, soit à l'estomac d'un honnête homme. Les passions font toute la police.

Le commandeur conseilla fortement au baron de s'en aller en Italie, d'Italie en Grèce, de Grèce en Syrie, de Syrie en Asie, et de ne revenir qu'après avoir convaincu ses ennemis secrets de son repentir, et de faire ainsi tacitement sa paix avec eux; sinon, de rester dans son hôtel, et même dans sa chambre, où il pouvait se garantir des atteintes de ce Ferragus, et de n'en sortir que pour l'écraser en toute sûreté.

— Il ne faut toucher à son ennemi que pour lui abattre la tête, lui dit-il gravement.

Néanmoins, le vieillard promit à son favori d'employer tout ce que le ciel lui avait départi d'astuce pour, sans compromettre personne, pousser des reconnaissances chez l'ennemi, en rendre bon compte, et préparer la victoire. Le commandeur avait un vieux Figaro retiré, le plus malin singe qui jamais eût pris figure humaine, jadis spirituel comme un diable, faisant tout de son corps comme un forçat, alerte comme un voleur, fin comme une femme, mais tombé dans la décadence du génie, faute d'occasions, depuis la nouvelle constitution de la société parisienne, qui a mis en réforme les valets de comédie. Ce Scapin émérite était attaché à son maître comme à un être supérieur; mais le rusé vidame ajoutait chaque année aux gages de son ancien prévôt de galanterie une assez forte somme, attention qui en corroborait l'amitié naturelle par les liens de l'intérêt, et valait au vieillard des soins que la maîtresse la plus aimante n'eût pas inventés pour son ami malade. Ce fut cette perle des vieux valets de théâtre, débris du dernier siècle, ministre incorruptible, faute de passion à satisfaire, auquel se fièrent le commandeur et monsieur de Maulincour.

— Monsieur le baron gâterait tout, dit ce grand homme en livrée appelé au conseil. Que monsieur mange, boive et dorme tranquillement. Je prends tout sur moi.

En effet, huit jours après la conférence, au moment où monsieur de Maulincour, parfaitement remis de son indisposition, déjeunait avec sa grand'mère et le vidame, Justin entra pour faire son rapport. Puis, avec cette fausse modestie qu'affecte les gens de talent, il dit, lorsque la douairière fut rentrée dans ses appartemens : — Ferragus n'est pas le nom de l'ennemi qui poursuit monsieur le baron. Cet homme, ce diable, s'appelle Gratien, Henri, Victor, Jean-Joseph Bourignard. Le sieur Gratien Bourignard est un ancien entrepreneur de bâtimens, jadis fort riche, et surtout l'un des plus jolis garçons de Paris, un Lovelace capable de séduire Grandisson. Ici s'arrêtent mes renseignemens. Il a été simple ouvrier, et les compagnons de l'ordre des Dévorans l'ont, dans le temps, élu pour chef, sous le nom de Ferragus XXIII. La police devrait savoir cela, si la police était instituée pour savoir quelque chose. Cet homme a déménagé, ne demeure plus rue des Vieux-Augustins, et perche maintenant rue Joquelet, madame Jules Desmarest va le voir souvent; assez souvent son mari, en allant à la Bourse, la mène rue Vivienne, ou elle mène son mari à la Bourse. Monsieur le vidame connaît trop bien ces choses-là pour exiger que je lui dise si c'est le mari qui mène sa femme ou la femme qui mène son mari; mais madame Jules est si jolie que je parierais pour elle. Tout cela est du dernier positif. Mon Bourignard joue souvent au numéro 129. C'est, sous votre respect, monsieur, un farceur qui aime les femmes, et qui vous a ses petites allures comme un homme de condition. Du reste il gagne souvent, se déguise comme un acteur, se grime comme il veut, et vous a la vie la plus originale du monde. Je ne doute pas qu'il n'ait plusieurs domiciles, car, la plupart du temps, il échappe à ce que monsieur le commandeur nomme les *investigations parlementaires*. Si monsieur le désire, on peut néanmoins s'en défaire honorablement, eu égard à ses habitudes. Il est toujours facile de se débarrasser d'un homme qui aime les femmes. Néanmoins, ce capitaliste parle de déménager encore. Maintenant, monsieur le vidame et monsieur le baron ont-ils qnelque chose à me commander?

— Justin, je suis content de toi, ne va pas plus loin sans ordre; mais veille ici à tout, de manière que monsieur le baron n'ait rien à craindre.

— Mon cher enfant, reprit le vidame, reprends ta vie et oublie madame Jules.

— Non, non, dit Auguste, je ne céderai pas la place à Gratien Bourignard, je veux l'avoir pieds et poings liés, et madame Jules aussi.

Le soir, le baron Auguste de Maulincour, récemment promu à un grade supérieur dans une compagnie des Gardes-du-Corps, alla au bal, à l'Élysée-Bourbon, chez madame la duchesse de Berri. Là, certes, il ne pouvait y avoir aucun danger à redouter pour lui. Le baron de Maulincour en sortit néanmoins avec une affaire qu'il était impossible d'arranger. Son adversaire, le marquis de Ronquerolles, avait les plus fortes raisons de se plaindre d'Auguste, et Auguste y avait donné lieu par son ancienne liaison avec la sœur de monsieur de Ronquerolles, la comtesse de Serizy. Cette dame, qui n'aimait pas la sensiblerie allemande, n'en était que plus exigeante dans les moindres détails de son costume de prude. Par une de ses fatalités inexplicables, Auguste fit une innocente plaisanterie que madame de Serizy prit fort mal, et de laquelle son frère s'offensa. L'explication eut lieu dans un coin, à voix basse. En gens de bonne compagnie, les deux adversaires ne firent point de bruit. Le lendemain seulement, la société du faubourg Saint-Honoré, du faubourg Saint-Germain, et le château, s'entretinrent de cette aventure. Madame de Serizy fut chaudement défendue, et l'on donna tous les torts à Maulincour. D'augustes personnages intervinrent. Des témoins de la plus haute distinction furent imposés à messieurs de Maulincour et de Ronquerolles, et toutes les précautions furent prises sur le terrain pour qu'il n'y eût personne de tué. Quand Auguste se trouva devant son adversaire, homme de plaisir, auquel personne ne refusait des sentimens d'honneur, il ne put voir en lui l'instrument de Ferragus, chef des Dévorans, mais il eut une secrète envie d'obéir à d'inexplicables pressentimens en questionnant le marquis.

— Messieurs, dit-il aux témoins, je ne refuse certes pas d'essuyer le feu de monsieur de Ronquerolles; mais, auparavant, je déclare que j'ai eu tort, je lui fais les excuses qu'il exigera de moi, publiquement même s'il le désire, parce que,

quand il s'agit d'une femme, rien ne saurait, je crois, déshonorer un galant homme. J'en appelle donc à sa raison et à sa générosité, n'y a-t-il pas un peu de niaiserie à se battre quand le bon droit peut succomber?...

Monsieur de Ronquerolles n'admit pas cette façon de finir l'affaire, et alors le baron, devenu plus soupçonneux, s'approcha de son adversaire.

— Eh bien ! monsieur le marquis, lui dit-il, engagez-moi, devant ces messieurs, votre foi de gentilhomme de n'apporter dans cette rencontre aucune raison de vengeance autre que celle dont il s'agit publiquement.

— Monsieur, ce n'est pas une question à me faire.

Et monsieur de Ronquerolles alla se mettre à sa place. Il était convenu, par avance, que les deux adversaires se contenteraient d'échanger un coup de pistolet. Monsieur de Ronquerolles, malgré la distance déterminée qui semblait devoir rendre la mort de monsieur de Maulincour très-problématique, pour ne pas dire impossible, fit tomber le baron. La balle lui traversa les côtes, à deux doigts au-dessous du cœur, mais heureusement sans de fortes lésions.

— Vous visez trop bien, monsieur, dit l'officier aux gardes, pour avoir voulu venger des passions mortes.

Monsieur de Ronquerolles crut Auguste mort, et ne put retenir un sourire sardonique en entendant ces paroles.

— La sœur de Jules César, monsieur, ne doit pas être soupçonnée.

— Toujours madame Jules, répondit Auguste.

Il s'évanouit, sans pouvoir achever une mordante plaisanterie qui expira sur ses lèvres; mais, quoiqu'il perdît beaucoup de sang, sa blessure n'était pas dangereuse. Après une quinzaine de jours pendant lesquels la douairière et le vidame lui prodiguèrent ces soins de vieillard, soins dont une longue expérience de la vie donne seule le secret, un matin sa grand'mère lui porta de rudes coups. Elle lui révéla les mortelles inquiétudes auxquelles étaient livrés ses vieux, ses derniers jours. Elle avait reçu une lettre signée d'un F, dans laquelle l'histoire de l'espionnage auquel s'était abaissé son petit-fils lui était, de point en point, racontée. Dans cette lettre, des actions indignes d'un honnête homme étaient reprochées à monsieur de Maulincour. Il avait, disait-on, mis une vieille femme rue de Ménars, sur la place de fiacre qui s'y trouve, vieille espionne occupée en apparence à vendre aux cochers l'eau de ses tonneaux, mais en réalité chargée d'épier les démarches de madame Jules Desmarets. Il avait espionné l'homme le plus inoffensif du monde pour en pénétrer tous les secrets, quand, de ces secrets, dépendait la vie ou la mort de trois personnes. Lui seul avait voulu la lutte impitoyable dans laquelle, déjà blessé trois fois, il succomberait inévitablement, parce que sa mort avait été jurée, et serait sollicitée par tous les moyens humains. Monsieur de Maulincour ne pourrait même plus éviter son sort en promettant de respecter la vie mystérieuse de ces trois personnes, parce qu'il était impossible de croire à la parole d'un gentilhomme capable de tomber aussi bas que des agens de police; et pourquoi? pour troubler, sans raison, la vie d'une femme innocente et d'un vieillard respectable. La lettre ne fut rien pour Auguste, en comparaison des tendres reproches que lui fit essuyer la baronne de Maulincour. Manquer de respect et de confiance envers une femme, l'espionner sans en avoir le droit? Et devait-on espionner la femme dont on est aimé! Ce fut un torrent de ces excellentes raisons qui ne prouvent jamais rien, et qui mirent, pour la première fois de sa vie, le jeune baron dans une des grandes colères humaines où germent, d'où sortent les actions les plus capitales de la vie

— Puisque ce duel est un duel à mort, dit-il en forme de conclusion, je dois tuer mon ennemi par tous les moyens que je puis avoir à ma disposition.

Aussitôt le commandeur alla trouver, de la part de monsieur de Maulincour, le chef de la police particulière de Paris, et, sans mêler ni le nom ni la personne de madame Jules au récit de cette aventure, quoiqu'elle en fût le nœud secret, il lui fit part des craintes que donnait à la famille de Maulincour le personnage inconnu assez osé pour jurer la perte d'un officier aux gardes, en face des lois et de la police. L'homme de la police leva de surprise ses lunettes vertes, se moucha plusieurs fois, et offrit du tabac au vidame, qui, par dignité, prétendait ne pas user de tabac, quoiqu'il en eût le nez barbouillé. Puis le Sous-Chef prit ses notes, et promit que, Vidocq et ses limiers aidant, il rendrait sous peu de jours bon compte à la famille Maulincour de cet ennemi, disant qu'il n'y avait pas de mystères pour la police de Paris. Quelques jours après, le Chef vint voir monsieur le vidame à l'hôtel de Maulincour, et trouva le jeune baron parfaitement remis de sa dernière blessure. Alors, il leur fit en style administratif ses remercîmens des indications qu'ils avaient eu la bonté de lui donner, en lui apprenant que ce Bourignard était un homme condamné à vingt ans de travaux forcés, mais miraculeusement échappé pendant le transport de la chaîne de Bicêtre à Toulon. Depuis treize ans, la police avait infructueusement essayé de le reprendre, après avoir su qu'il était venu fort insouciamment habiter Paris, où il avait évité les recherches les plus actives, quoiqu'il fût constamment mêlé à beaucoup d'intrigues ténébreuses. Bref, cet homme, dont la vie offrait les particularités les plus curieuses, allait être certainement saisi à l'un de ses domiciles, et livré à la justice. Le bureaucrate termina son rapport officieux en disant à monsieur de Maulincour que s'il attachait assez d'importance à cette affaire pour être témoin de la capture de Bourignard, il pouvait venir le lendemain, à huit heures du matin, rue Sainte-Foi, dans une maison dont il lui donna le numéro. Monsieur de Maulincour se dispensa d'aller chercher cette certitude, s'en fiant, avec le saint respect que la police inspire à Paris, sur la diligence de l'administration. Trois jours après, n'ayant rien lu dans le journal sur cette arrestation, qui cependant devait fournir matière à quelque article curieux, monsieur de Maulincour conçut des inquiétudes, que dissipa la lettre suivante :

« Monsieur le baron,

» J'ai l'honneur de vous annoncer que vous ne devez plus conserver aucune crainte touchant l'affaire dont il est question. Le nommé Gratien Bourignard, dit Ferragus, est décédé hier, en son domicile, rue Joquelet, nº 7. Les soupçons que nous devions concevoir sur son identité ont pleinement été détruits par les faits. Le médecin de la préfecture de police a été par nous adjoint à celui de la mairie, et le chef de la police de sûreté a fait toutes les vérifications nécessaires pour parvenir à une pleine certitude. D'ailleurs, la moralité des témoins qui ont signé l'acte de décès, et les attestations de ceux qui ont soigné ledit Bourignard dans ses derniers momens, entre autres celle du respectable vicaire de l'église Bonne-Nouvelle, auquel il a fait ses aveux, au tribunal de la pénitence, car il est mort en chrétien, ne nous ont pas permis de conserver les moindres doutes.

» Agréez, monsieur le baron, etc. »

Monsieur de Maulincour, la douairière et le vidame respirèrent avec un plaisir indicible. La bonne femme embrassa son petit-fils, en laissant échapper une larme, et le quitta pour remercier Dieu par une prière. La chère douairière, qui faisait une neuvaine pour le salut d'Auguste, se crut exaucée.

— Eh bien ! dit le commandeur, tu peux maintenant te rendre au bal dont tu me parlais, je n'ai plus d'objections à t'opposer.

Monsieur de Maulincour fut d'autant plus empressé d'aller à ce bal, que madame Jules devait s'y trouver. Cette fête était donnée par le Préfet de la Seine, chez lequel les deux sociétés de Paris se rencontraient comme sur un terrain neutre. Auguste parcourut les salons sans voir la femme qui exerçait sur sa vie une si grande influence. Il entra dans un boudoir encore désert, où des tables de jeu attendaient des joueurs, et il s'assit sur un divan, livré aux pensées les plus contradictoires sur madame Jules. Un homme prit alors le jeune officier par le bras, et le baron resta stupéfait en voyant le pauvre de la rue Coquillière, le Ferragus d'Ida, l'habitant

de la rue Soly, le Bourignard de Justin, le forçat de la police, le mort de la veille.

— Monsieur, pas un cri, pas un mot, lui dit Bourignard dont il reconnut la voix, mais qui certes eût semblé méconnaissable à tout autre. Il était mis élégamment, portait les insignes de l'ordre de la Toison-d'Or et une plaque à son habit. — Monsieur, reprit-il d'une voix qui sifflait comme celle d'une hyène, vous autorisez toutes mes tentatives en mettant de votre côté la police. Vous périrez, monsieur. Il le faut. Aimez-vous madame Jules? Étiez-vous aimé d'elle? de quel droit vouliez-vous troubler son repos, noircir sa vertu?

Quelqu'un survint. Ferragus se leva pour sortir.

— Connaissez-vous cet homme? demanda monsieur de Maulincour en saisissant Ferragus au collet. Mais Ferragus se dégagea lestement, prit monsieur de Maulincour par les cheveux, et lui secoua railleusement la tête à plusieurs reprises.

— Faut-il donc absolument du plomb pour la rendre sage? dit-il.

— Non pas personnellement, monsieur, répondit de Marsay le témoin de cette scène; mais je sais que monsieur est monsieur de Funcal, Portugais fort riche.

Monsieur de Funcal avait disparu. Le baron se mit à sa poursuite sans pouvoir le rejoindre, et quand il arriva sous le péristyle, il vit, dans un brillant équipage, Ferragus qui ricanait en le regardant, et partit au grand trot.

— Monsieur, de grâce, dit Auguste en rentrant dans le salon et en s'adressant à de Marsay qui se trouvait être de sa connaissance, où monsieur de Funcal demeure-t-il?

— Je l'ignore, mais on vous le dira sans doute ici.

Le baron, ayant questionné le préfet, apprit que le comte de Funcal demeurait à l'ambassade de Portugal. En ce moment où il croyait encore sentir les doigts glacés de Ferragus dans ses cheveux, il vit madame Jules dans tout l'éclat de sa beauté, fraîche, gracieuse, naïve, resplendissant de cette sainteté féminine dont il s'était épris. Cette créature, infernale pour lui, n'excitait plus chez Auguste que de la haine, et cette haine déborda sanglante, terrible dans ses regards; il épia le moment de lui parler sans être entendu de personne, et lui dit: — Madame, voici déjà trois fois que vos *bravi* me manquent...

— Que voulez-vous dire, monsieur? répondit-elle en rougissant. Je sais qu'il vous est arrivé plusieurs accidens fâcheux, auxquels j'ai pris beaucoup de part; mais comment puis-je y être pour quelque chose?

— Vous savez donc qu'il y a des *bravi* dirigés contre moi par l'homme de la rue Soly?

— Monsieur!

— Madame, maintenant je ne serai pas seul à vous demander compte, non pas de mon bonheur, mais de mon sang...

En ce moment, Jules Desmarets s'approcha.

— Que dites-vous donc à ma femme, monsieur?

— Venez vous en enquérir chez moi, si vous en êtes curieux, monsieur.

Et Maulincour sortit, laissant madame Jules pâle et presque en défaillance.

Il est bien peu de femmes qui ne se soient trouvées, une fois dans leur vie, à propos d'un fait incontestable, en face d'une interrogation précise, aiguë, tranchante, une de ces questions impitoyablement faites par leurs maris, et dont la seule appréhension donne un léger froid, dont le premier mot entre dans le cœur comme y entrerait l'acier d'un poignard. De là cet axiome: *Toute femme ment.* Mensonge officieux, mensonge véniel, mensonge sublime, mensonge horrible; mais obligation de mentir. Puis, cette obligation admise, ne faut-il pas savoir bien mentir? les femmes mentent admirablement en France. Nos mœurs leur apprennent si bien l'imposture! Enfin, la femme est si naïvement impertinente, si jolie, si gracieuse, si vraie dans le mensonge; elle en reconnaît si bien l'utilité pour éviter, dans la vie sociale, les chocs violens auxquels le bonheur ne résisterait pas, qu'il leur est nécessaire comme la ouate où elles mettent leurs bijoux. Le mensonge devient donc pour elles le fond de la langue, et la vérité n'est plus qu'une exception; elles la disent, comme elles sont vertueuses, par caprice ou par spéculation. Puis, selon leur caractère, certaines femmes rient en mentant; celles-ci pleurent, celles-là deviennent graves, quelques-unes se fâchent. Après avoir commencé dans la vie par feindre de l'insensibilité pour les hommages qui les flattaient le plus, elles finissent souvent par se mentir à elles-mêmes. Qui n'a pas admiré leur apparence de supériorité au moment où elles tremblent pour les mystérieux trésors de leur amour? Qui n'a pas étudié leur aisance, leur facilité, leur liberté d'esprit dans les plus grands embarras de la vie? Chez elles, rien d'emprunté: la tromperie coule alors comme la neige tombe du ciel. Puis, avec quel art elles découvrent le vrai dans autrui! Avec quelle finesse elles emploient la plus droite logique, à propos de la question passionnée qui leur livre toujours quelque secret de cœur chez un homme assez naïf pour procéder près d'elles par interrogation! Questionner une femme, n'est-ce pas se livrer à elle? n'apprendra-t-elle pas tout ce qu'on veut lui cacher, et ne saura-t-elle pas se taire en parlant? Et quelques hommes ont la prétention de lutter avec la femme de Paris! avec une femme qui sait se mettre au-dessus des coups de poignards, en disant: — *Vous êtes bien curieux! que vous importe? Pourquoi voulez-vous le savoir? Ah! vous êtes jaloux! Et si je ne voulais pas vous répondre?* enfin, avec une femme qui possède cent trente-sept mille manières de dire NON, et d'incommensurables variations pour dire OUI. Le traité du *non* et du *oui* n'est-il pas une des plus belles œuvres diplomatiques, philosophiques, logographiques et morales qui nous restent à faire? Mais pour accomplir cette œuvre diabolique, ne faudrait-il pas un génie androgyne? aussi, ne sera-t-elle jamais tentée. Puis, de tous les ouvrages inédits, celui-là n'est-il pas le plus connu, le mieux pratiqué par les femmes? Avez-vous jamais étudié l'allure, la pose, la *disinvoltura* d'un mensonge? Examinez. Madame Desmarets était assise dans le coin droit de sa voiture, et son mari dans le coin gauche. Ayant su se remettre de son émotion en sortant du bal, madame Jules affectait une contenance calme. Son mari ne lui avait rien dit, et ne lui disait rien encore. Jules regardait par la portière les pans noirs des maisons silencieuses devant lesquelles il passait; mais tout-à-coup, comme poussé par une pensée déterminante, en tournant un coin de rue, il examina sa femme, qui semblait avoir froid, malgré la pelisse doublée de fourrure dans laquelle elle était enveloppée; il lui trouva un air pensif, et peut-être était-elle réellement pensive. De toutes les choses qui se communiquent, la réflexion et la gravité sont les plus contagieuses.

— Qu'est-ce que monsieur de Maulincour a donc pu te dire pour t'affecter si vivement, demanda Jules, et que veut-il donc que j'aille apprendre chez lui?

— Mais il ne pourra rien te dire chez lui que je ne te dise maintenant, répondit-elle.

Puis, avec cette finesse féminine qui déshonore toujours un peu la vertu, madame Jules attendit une autre question. Le mari retourna la tête vers les maisons et continua ses études sur les portes cochères. Une interrogation de plus n'était-elle pas un soupçon, une défiance? Soupçonner une femme est un crime en amour. Jules avait déjà tué un homme sans douter de sa femme. Clémence ne savait pas tout ce qu'il y avait de passion vraie, de réflexions profondes dans le silence de son mari, de même que Jules ignorait le drame admirable qui serrait le cœur de sa Clémence. Et la voiture d'aller dans Paris silencieux, emportant deux époux, deux amans qui s'idolâtraient, et qui, doucement appuyés, réunis sur des coussins de soie, étaient néanmoins séparés par un abîme. Dans ces élégans coupés qui reviennent du bal entre minuit et deux heures du matin, combien de scènes bizarres ne se passe-t-il pas, en s'en tenant aux coupés dont les lanternes éclairent et la rue et la voiture, ceux dont les glaces sont claires, enfin les coupés de l'amour légitime où les couples peuvent se quereller sans avoir peur d'être vus par les passans parce que l'Etat civil donne le droit de bouder, de battre, d'embrasser une femme en voiture et ailleurs, partout! Aussi combien de secrets ne se révèle-t-il pas aux fantassins

nocturnes, à ces jeunes gens venus au bal en voiture, mais obligés, par quelque cause que ce soit, de s'en aller à pied! C'était la première fois que Jules et Clémence se trouvaient ainsi chacun dans leur coin. Le mari se pressait ordinairement près de sa femme.

— Il fait bien froid, dit madame Jules.

Mais ce mari n'entendit point, il étudiait toutes les enseignes noires au-dessus des boutiques.

— Clémence, dit-il enfin, pardonne-moi la question que je vais t'adresser.

Et il se rapprocha, la saisit par la taille et la ramena près de lui.

— Mon Dieu, nous y voici! pensa la pauvre femme.

— Eh! bien, reprit-elle en allant au-devant de la question, tu veux apprendre ce que me disait monsieur de Maulincour. Je te le dirai, Jules; mais ce ne sera point sans terreur. Mon Dieu, pouvons-nous avoir des secrets l'un pour l'autre? Depuis un moment, je te vois luttant entre la conscience de notre amour et des craintes vagues; mais notre conscience n'est-elle pas claire, et tes soupçons ne te semblent-ils pas bien ténébreux? Pourquoi ne pas rester dans la clarté qui te plaît? Quand je t'aurai tout raconté, tu désireras en savoir davantage; et cependant, je ne sais moi-même ce que cachent les étranges paroles de cet homme. Eh! bien, peut être y aura-t-il alors entre vous deux quelque fatale affaire. J'aimerais bien mieux que nous oubliassions tous deux ce mauvais moment. Mais, dans tous les cas, jure-moi d'attendre que cette singulière aventure s'explique naturellement. Monsieur de Maulincour m'a déclaré que les trois accidens dont tu as entendu parler: la pierre tombée sur son domestique, sa chute en cabriolet et son duel à propos de madame de Serizy étaient l'effet d'une conjuration que j'avais tramée contre lui. Puis, il m'a menacée de t'expliquer l'intérêt qui me porterait à l'assassiner. Comprends-tu quelque chose à tout cela? Mon trouble est venu de l'impression que m'ont causée la vue de sa figure empreinte de folie, ses yeux hagards et ses paroles violemment entrecoupées par une émotion intérieure. Je l'ai cru fou. Voilà tout. Maintenant, je ne serais pas femme si je ne m'étais point aperçue que, depuis un an, je suis devenue, comme on dit, la passion de monsieur de Maulincour. Il ne m'a jamais vue qu'au bal, et ses propos étaient insignifians, comme tous ceux que l'on tient au bal. Peut-être veut-il nous désunir pour me trouver un jour seule et sans défense. Tu vois bien? Déjà tes sourcils se froncent. Oh! je hais cordialement le monde. Nous sommes si heureux sans lui! pourquoi donc l'aller chercher? Jules, je t'en supplie, promets-moi d'oublier tout ceci. Demain nous apprendrons sans doute que monsieur de Maulincour est devenu fou.

— Quelle singulière chose! se dit Jules en descendant de voiture sous le péristyle de son escalier.

Il tendit les bras à sa femme, et tous deux montèrent dans leurs appartemens.

Pour développer cette histoire dans toute la vérité de ses détails, pour en suivre le cours dans toutes ses sinuosités, il faut ici divulguer quelques secrets de l'amour, se glisser sous les lambris d'une chambre à coucher, non pas effrontément, mais à la manière de Trilby, n'effaroucher ni Dougal, ni Jeannie, n'effaroucher personne, être aussi chaste que veut l'être notre noble langue française, aussi hardi que l'a été le pinceau de Gérard dans son tableau de Daphnis et Chloé. La chambre à coucher de madame Jules était un lieu sacré. Elle, son mari, sa femme de chambre pouvaient seuls y entrer. L'opulence a de beaux priviléges, et les plus enviables sont ceux qui permettent de développer les sentimens dans toute leur étendue, de les féconder par l'accomplissement de leurs mille caprices, de les environner de cet éclat qui les agrandit, de ces recherches qui les purifient, de ces délicatesses qui les rendent encore plus attrayans. Si vous haïssez les repas sur l'herbe et les repas mal servis, si vous éprouvez quelque plaisir à voir une nappe damassée éblouissante de blancheur, un couvert de vermeil, des porcelaines d'une exquise pureté, une table bordée d'or, riche de ciselure, éclairée par des bougies diaphanes, puis, sous des globe d'argent armoriés, les miracles de la cuisine la plus recherchée; pour être conséquent, vous devez alors laisser la mansarde en haut des maisons, les grisettes dans la rue; abandonner les mansardes, les grisettes, les parapluies, les socques articulés aux gens qui payent leur dîner avec des cachets; puis, vous devez comprendre l'amour comme un principe qui ne se développe dans toute sa grâce que sur les tapis de la Savonnerie, sous la lueur d'opale d'une lampe marmorine, entre des murailles discrètes et revêtues de soie, devant un foyer doré, dans une chambre sourde au bruit des voisins, de la rue, de tout, par des persiennes, par des volets, par d'ondoyans rideaux. Il vous faut des glaces dans lesquelles les formes se jouent, et qui répètent à l'infini la femme que l'on voudrait multiple, et que l'amour multiplie souvent; puis des divans bien bas; puis un lit qui, semblable à un secret, se laisse deviner sans être montré; puis, dans cette chambre coquette, des fourrures pour les pieds nus, des bougies sous verre au milieu des mousselines drapées, pour lire à toute heure de nuit, et des fleurs qui n'entêtent pas, et des toiles dont la finesse eût satisfait Anne d'Autriche. Madame Jules avait réalisé ce délicieux programme, mais ce n'était rien. Toute femme de goût pouvait en faire autant, quoique, néanmoins, il y ait dans l'arrangement de ces choses un cachet de personnalité qui donne à tel ornement, à tel détail, un caractère inimitable. Aujourd'hui plus que jamais règne le fanatisme de l'individualité. Plus nos lois tendront à une impossible égalité, plus nous nous en écarterons par les mœurs. Aussi, les personnes riches commencent-elles, en France, à devenir plus exclusives dans leurs goûts et dans les choses qui leur appartiennent, qu'elles ne l'ont été depuis trente ans. Madame Jules savait à quoi l'engageait ce programme, et avait tout mis chez elle en harmonie avec un luxe qui allait si bien à l'amour. Les *Quinze cents francs et ma Sophie*, ou la passion dans la chaumière sont des propos d'affamés auxquels le pain bis suffit d'abord, mais qui, devenus gourmets s'ils aiment réellement, finissent par regretter les richesses de la gastronomie. L'amour a le travail et la misère en horreur. Il aime mieux mourir que de vivoter. La plupart des femmes, en rentrant du bal, impatientes de se coucher, jettent autour d'elles leurs robes, leurs fleurs fanées, leurs bouquets dont l'odeur s'est flétrie. Elles laissent leurs petits souliers sous un fauteuil, marchent sur les cothurnes flottans, ôtent leurs peignes, déroulent leurs tresses sans soin d'elles-mêmes. Peu leur importe que leurs maris voient les agrafes, les doubles épingles, les artificieux crochets qui soutenaient les élégans édifices de la coiffure ou de la parure. Plus de mystères, tout tombe alors devant le mari, plus de fard pour le mari. Le corset, la plupart du temps corset plein de précautions, reste là, si la femme de chambre trop endormie oublie de l'emporter. Enfin les bouffans de baleine, les entournures garnies de taffetas gommé, les chiffons menteurs, les cheveux vendus par le coiffeur, toute la fausse femme est là, éparse. *Disjecta membra poetæ*, la poésie artificielle tant admirée par ceux pour qui elle avait été conçue, élaborée, la jolie femme encombre tous les coins. A l'amour d'un mari qui bâille, se présente alors une femme vraie qui bâille aussi, qui vient dans un désordre sans élégance, coiffée de nuit avec un bonnet fripé, celui de la veille, celui du lendemain. — Car, après tout, monsieur, si vous voulez un joli bonnet de nuit à chiffonner tous les soirs, augmentez ma pension. Et voilà la vie telle qu'elle est. Une femme est toujours vieille et déplaisante à son mari, mais toujours pimpante, élégante et parée pour l'autre, pour le rival de tous les maris, pour le monde qui calomnie ou déchire toutes les femmes. Inspirée par un amour vrai, car l'amour a, comme tous les êtres, l'instinct de sa conservation, madame Jules agissait tout autrement, et trouvait, dans les constans bénéfices de son bonheur, la force nécessaire d'accomplir ces devoirs minutieux desquels il ne faut jamais se relâcher, parce qu'ils perpétuent l'amour. Ces soins, ces devoirs, ne procèdent-ils pas d'ailleurs d'une dignité personnelle qui sied à ravir? N'est-ce pas des flatteries? n'est-ce pas respecter en soi l'être aimé? Donc madame Jules avait interdit à son mari l'entrée

du cabinet où elle quittait sa toilette de bal, et d'où elle sortait vêtue pour la nuit, mystérieusement parée pour les mystérieuses fêtes de son cœur. En venant dans cette chambre, toujours élégante et gracieuse, Jules y voyait une femme coquettement enveloppée dans un élégant peignoir, les cheveux simplement tordus en grosses tresses sur sa tête ; car, n'en redoutant pas le désordre, elle n'en ravissait à l'amour ni la vue ni le toucher; une femme toujours plus simple, plus belle alors qu'elle ne l'était pour le monde; une femme qui s'était ranimée dans l'eau, et dont tout l'artifice consistait à être plus blanche que ses mousselines, plus fraîche que le plus frais parfum, plus séduisante que la plus habile courtisane, enfin toujours tendre, et partant toujours aimée. Cette admirable entente du métier de femme fut le grand secret de Joséphine pour plaire à Napoléon, comme il avait été jadis celui de Césonie pour Caïus Caligula, de Diane de Poitiers pour Henri II. Mais s'il fut largement productif pour des femmes qui comptaient sept ou huit lustres, quelle arme entre les mains de jeunes femmes! Un mari subit alors avec délices les bonheurs de sa fidélité.

Or, en rentrant après cette conversation, qui l'avait glacée d'effroi et qui lui donnait encore les plus vives inquiétudes, madame Jules prit un soin particulier de sa toilette de nuit. Elle voulut se faire et se fit ravissante. Elle avait serré la batiste du peignoir, entr'ouvert son corsage, laissé tomber ses cheveux noirs sur ses épaules rebondies ; son bain parfumé lui donnait une senteur enivrante ; ses pieds nus étaient dans des pantoufles de velours. Forte de ses avantages, elle vint à pas menus, et mit ses mains sur les yeux de Jules, qu'elle trouva pensif, en robe de chambre, le coude appuyé sur la cheminée, un pied sur la barre. Elle lui dit alors à l'oreille en l'échauffant de son haleine, et la mordant du bout des dents : — A quoi pensez-vous, monsieur? Puis le serrant avec adresse, elle l'enveloppa dans ses bras, pour l'arracher à ses mauvaises pensées. La femme qui aime a toute l'intelligence de son pouvoir : et plus elle est vertueuse, plus agissante est sa coquetterie.

— A toi, répondit-il.

— A moi seule ?

— Oui !

— Oh ! voilà un oui bien hasardé.

Ils se couchèrent. En s'endormant madame Jules se dit : Décidément, monsieur de Maulincour sera la cause de quelque malheur. Jules est préoccupé, distrait, et garde des pensées qu'il ne me dit pas. Il était environ trois heures du matin lorsque madame Jules fut réveillée par un pressentiment qui l'avait frappée au cœur pendant son sommeil. Elle eut une perception à la fois physique et morale de l'absence de son mari. Elle ne sentait plus le bras que Jules lui passait sous la tête, ce bras dans lequel elle dormait heureuse, paisible, depuis cinq années, et qu'elle ne fatiguait jamais. Puis une voix lui avait dit : — Jules souffre, Jules pleure... Elle leva la tête, se mit sur son séant, trouva la place de son mari froide, et l'aperçut assis devant le feu, les pieds sur le garde-cendre, la tête appuyée sur le dos d'un grand fauteuil. Jules avait des larmes sur les joues. La pauvre femme se jeta vivement à bas du lit, et sauta d'un bond sur les genoux de son mari.

— Jules, qu'as tu ? souffres-tu ? parle ! dis ! dis-moi ? Parle-moi, si tu m'aimes. En un moment elle lui jeta cent paroles qui exprimaient la tendresse la plus profonde.

Jules se mit aux pieds de sa femme, lui baisa les genoux, les mains, et lui répondit en laissant échapper de nouvelles larmes : — Ma chère Clémence, je suis bien malheureux ! Ce n'est pas aimer que de se défier de sa maîtresse, et tu es ma maîtresse. Je t'adore en te soupçonnant... Les paroles que cet hommes m'a dites ce soir m'ont frappé au cœur ; elles y sont restées malgré moi pour me bouleverser. Il y a là-dessous quelque mystère. Enfin, j'en rougis, tes explications ne m'ont pas satisfait. Ma raison me jette des lueurs que mon amour me fait repousser. C'est un affreux combat. Pouvais-je rester là, tenant ta tête en y soupçonnant des pensées qui me seraient inconnues ? — Oh ! je te crois, je te crois, lui cria-t-il vivement en la voyant sourire avec tristesse, et ouvrir la bouche pour parler. Ne me dis rien, ne me reproche rien. De toi, la moindre parole me tuerait. D'ailleurs pourrais-tu me dire une seule chose que je ne me sois dite depuis trois heures ? Oui, depuis trois heures, je suis là, te regardant dormir, si belle, admirant ton front si pur et si paisible. Oh ! oui, tu m'as toujours dit toutes tes pensées, n'est-ce pas ? Je suis seul dans ton âme. En te contemplant, en plongeant mes yeux dans les tiens, j'y vois bien tout. Ta vie est toujours aussi pure que ton regard est clair. Non, il n'y a pas de secret derrière cet œil si transparent. Il se souleva, et la baisa sur les yeux. — Laisse-moi t'avouer, ma chère créature, que depuis cinq ans ce qui grandissait chaque jour mon bonheur, c'était de ne te savoir aucune de ces affections naturelles qui prennent toujours un peu sur l'amour. Tu n'avais ni sœur, ni père, ni mère, ni compagne, et je n'étais alors ni au-dessus ni au-dessous de personne dans ton cœur : j'y étais seul. Clémence, répète-moi toutes les douceurs d'âme que tu m'as si souvent dites, ne me gronde pas, console-moi, je suis malheureux. J'ai certes un soupçon odieux à me reprocher, et toi tu n'as rien dans le cœur qui te brûle. Ma bien-aimée, dis, pouvais-je rester ainsi près de toi ? Comment deux têtes qui sont si bien unies demeureraient-elles sur le même oreiller quand l'une d'elles souffre et que l'autre est tranquille... — A quoi penses-tu donc ? s'écria-t-il brusquement en voyant Clémence songeuse, interdite, et qui ne pouvait retenir des larmes.

— Je pense à ma mère, répondit-elle d'un ton grave. Tu ne saurais connaître, Jules, la douleur de ta Clémence obligée de se souvenir des adieux mortuaires de sa mère, en entendant ta voix, la plus douce des musiques ; et de songer à la solennelle pression des mains glacées d'une mourante, en sentant la caresse des tiennes en un moment où tu m'accables des témoignages de délicieux amour. Elle releva son mari, le prit, l'étreignit avec une force nerveuse bien supérieure à celle d'un homme, lui baisa les cheveux et le couvrit de larmes. — Ah ! je voudrais être hachée vivante pour toi ! Dis-moi bien que je te rends heureux, que je suis pour toi la plus belle des femmes, que je suis mille femmes pour toi. Mais tu es aimé comme nul homme ne le sera jamais. Je ne sais pas ce que veulent dire les mots *devoir* et *vertu*. Jules, je t'aime pour toi, je suis heureuse de t'aimer, et je t'aimerai toujours mieux jusqu'à mon dernier souffle. J'ai quelque orgueil de mon amour, je me crois destinée à n'éprouver qu'un sentiment dans ma vie. Ce que je vais te dire est affreux, peut être : je suis contente de ne pas avoir d'enfant, et n'en souhaite point. Je me sens plus épouse que mère. Eh bien ! as-tu des craintes ? Ecoute-moi, mon amour, promets-moi d'oublier, non pas cette heure mêlée de tendresse et de doutes, mais les paroles de ce fou. Jules, je le veux. Promets-moi de ne le point voir, de ne point aller chez lui. J'ai la conviction que si tu fais un seul pas de plus dans ce dédale, nous roulerons dans un abîme où je périrai, mais en ayant ton nom sur les lèvres et ton cœur dans mon cœur. Pourquoi me mets-tu donc si haut en ton âme, et si bas en réalité ? Comment, toi qui fais crédit à tant de gens de leur fortune, tu ne me ferais pas l'aumône d'un soupçon ; et, pour la première occasion dans ta vie où tu peux me prouver une foi sans bornes, tu me détrônerais de ton cœur ! Entre un fou et moi, c'est le fou que tu crois, oh ! Jules. Elle s'arrêta, chassa les cheveux qui retombaient sur son front et sur son cou ; puis, d'un accent déchirant, elle ajouta : — J'en ai trop dit, un mot devait suffire. Si ton âme et ton front conservent un nuage, quelque léger qu'il puisse être, sache-le bien, j'en mourrai !

Elle ne put réprimer un frémissement, et pâlit.

— Oh ! je tuerai cet homme, se dit Jules en saisissant sa femme et la portant dans son lit.

— Dormons en paix, mon ange, reprit-il, j'ai tout oublié, je te le jure.

Clémence s'endormit sur cette douce parole, plus doucement répétée. Puis Jules, la regardant endormie, se dit en lui-même :

— Elle a raison, quand l'amour est si pur, un soupçon le

flétrit. Pour cette âme si fraîche, pour cette fleur si tendre, une flétrissure, oui, ce doit être la mort.

Quand, entre deux êtres pleins d'affection l'un pour l'autre, et dont la vie s'échange à tout moment, un nuage est survenu, quoique ce nuage se dissipe, il laisse dans les âmes quelques traces de son passage. Ou la tendresse devient plus vive, comme la terre est plus belle après la pluie; ou la secousse retentit encore, comme un lointain tonnerre dans un ciel pur; mais il est impossible de se retrouver dans sa vie antérieure, et il faut que l'amour croisse ou qu'il diminue. Au déjeuner, monsieur et madame Jules eurent l'un pour l'autre de ces soins dans lesquels il entre un peu d'affectation. C'était de ces regards pleins d'une gaîté presque forcée, et qui semblent être l'effort de gens empressés à se tromper eux-mêmes. Jules avait des doutes involontaires, et sa femme avait des craintes certaines. Néanmoins, sûrs l'un de l'autre, ils avaient dormi. Cet état de gêne était-il dû à un défaut de foi, au souvenir de leur scène nocturne? Ils ne le savaient pas eux-mêmes. Mais ils s'étaient aimés, ils s'aimaient trop purement pour que l'impression à la fois cruelle et bienfaisante de cette nuit ne laissât pas quelques traces dans leurs âmes; jaloux tous deux de les faire disparaître et voulant revenir tous les deux *le premier* l'un à l'autre, ils ne pouvaient s'empêcher de songer à la cause première d'un premier désaccord. Pour des âmes aimantes, ce n'est pas des chagrins, la peine est loin encore; mais c'est une sorte de deuil difficile à peindre. S'il y a des rapports entre les couleurs et les agitations de l'âme; si, comme l'a dit l'aveugle Locke, l'écarlate doit produire à la vue les effets produits dans l'ouïe par une fanfare, il peut être permis de comparer à des teintes grises cette mélancolie de contre-coup. Mais l'amour attristé, l'amour auquel il reste un sentiment vrai de son bonheur momentanément troublé, donne des voluptés qui, tenant à la peine et à la joie, sont toutes nouvelles. Jules étudiait la voix de sa femme, il en épiait les regards avec le sentiment jeune qui l'animait dans les premiers momens de sa passion pour elle. Les souvenirs de cinq années tout heureuses, la beauté de Clémence, la naïveté de son amour, effacèrent alors promptement les derniers vestiges d'une intolérable douleur. Ce lendemain était un dimanche, jour où il n'y avait ni Bourse ni affaire; les deux époux passèrent alors la journée ensemble, se mettant plus avant au cœur l'un de l'autre qu'ils n'y avaient jamais été, semblables à deux enfans qui, dans un moment de peur, se serrent, se pressent et se tiennent, s'unissant par instinct. Il y a dans une vie à deux de ces journées complétement heureuses, dues au hasard, et qui ne se rattachent ni à la veille ni au lendemain, fleurs éphémères!... Jules et Clémence en jouirent délicieusement, comme s'ils eussent pressenti que c'était la dernière journée de leur vie amoureuse. Quel nom donner à cette puissance inconnue qui fait hâter le pas des voyageurs sans que l'orage se soit encore manifesté, qui fait resplendir de vie et de beauté le mourant quelques jours avant sa mort et lui inspire les plus rians projets, qui conseille au savant de hausser sa lampe nocturne au moment où elle l'éclaire parfaitement, qui fait craindre à une mère le regard trop profond jeté sur son enfant par un homme perspicace? Nous subissons tous cette influence dans les grandes catastrophes de notre vie, et nous ne l'avons encore ni nommée ni étudiée: c'est plus que le pressentiment, et ce n'est pas encore la vision. Tout alla bien jusqu'au lendemain. Le lundi, Jules Desmarets, obligé d'être à la Bourse à son heure accoutumée, ne sortit pas sans aller, suivant son habitude, demander à sa femme si elle voulait profiter de sa voiture.

— Non, dit-elle, il fait trop mauvais temps pour se promener.

En effet, il pleuvait à verse. Il était environ deux heures et demie quand monsieur Desmarets se rendit au parquet et au Trésor. A quatre heures, en sortant de la Bourse, il se trouva nez à nez devant monsieur de Maulincour, qui l'attendait là avec la pertinacité fiévreuse que donnent la haine et la vengeance.

— Monsieur, j'ai des renseignemens importans à vous communiquer, dit l'officier en prenant l'agent de change par le bras. Ecoutez, je suis un homme trop loyal pour avoir recours à des lettres anonymes qui troubleraient votre repos, j'ai préféré vous parler. Enfin croyez que s'il ne s'agissait pas de ma vie, je ne m'immiscerais, certes, en aucune manière dans les affaires d'un ménage, quand même je pourrais m'en croire le droit.

— Si ce que vous avez à me dire concerne madame Desmarets, répondit Jules, je vous prierai, monsieur, de vous taire.

— Si je me taisais, monsieur, vous pourriez voir avant peu madame Jules sur les bancs de la cour d'assises, à côté d'un forçat. Faut-il me taire maintenant?

Jules pâlit, mais sa belle figure reprit promptement un calme faux; puis, entraînant l'officier sous un des auvens de la Bourse provisoire où ils se trouvaient alors, il lui dit d'une voix que voilait une profonde émotion intérieure: — Monsieur, je vous écouterai; mais il y aura entre nous un duel à mort si...

— Oh! j'y consens, s'écria monsieur de Maulincour, j'ai pour vous la plus grande estime. Vous parlez de mort, monsieur? Vous ignorez sans doute que votre femme m'a peut-être fait empoisonner samedi soir. Oui, monsieur, depuis avant-hier, il se passe en moi quelque chose d'extraordinaire; mes cheveux me distillent intérieurement à travers le crâne une fièvre et une langueur mortelle, et je sais parfaitement quel homme a touché mes cheveux pendant le bal.

Monsieur de Maulincour raconta, sans en omettre un seul fait, et son amour platonique pour madame Jules, et les détails de l'aventure qui commence cette scène. Tout le monde l'eût écoutée avec autant d'attention que l'agent de change; mais le mari de madame Jules avait le droit d'en être plus étonné que qui que ce fût au monde. Là se déploya son caractère, il fut plus surpris qu'abattu. Devenu juge, et juge d'une femme adorée, il trouva dans son âme la droiture du juge, comme il en prit l'inflexibilité. Amant encore, il songea moins à sa vie brisée qu'à celle de cette femme; il écouta, non sa propre douleur, mais la voix lointaine qui lui criait: — Clémence ne saurait mentir! Pourquoi te trahirait-elle?

— Monsieur, dit l'officier aux gardes en terminant, certain d'avoir reconnu, samedi soir, dans monsieur de Funcal, ce Ferragus que la police croit mort, j'ai mis aussitôt sur ses traces un homme intelligent. En revenant chez moi, je me suis souvenu, par un heureux hasard, du nom de madame Meynardie, cité dans la lettre de cette Ida, la maîtresse présumée de mon persécuteur. Muni de ce seul renseignement, mon émissaire me rendra promptement compte de cette épouvantable aventure, car il est plus habile à découvrir la vérité que ne l'est la police elle-même.

—Monsieur, répondit l'Agent de change, je ne saurais vous remercier de cette confidence. Vous m'annoncez des preuves, des témoins, je les attendrai. Je poursuivrai courageusement la vérité dans cette affaire étrange, mais vous me permettrez de douter jusqu'à ce que l'évidence des faits me soit prouvée. En tout cas, vous aurez satisfaction, car vous devez comprendre qu'il nous en faut une.

Monsieur Jules revint chez lui.

— Qu'as-tu, Jules? lui dit sa femme, tu es pâle à faire peur.

— Le temps est froid, dit-il en marchant d'un pas lent dans cette chambre où tout parlait de bonheur et d'amour, cette chambre si calme où se préparait une tempête meurtrière.

— Tu n'es pas sortie aujourd'hui? reprit-il machinalement en apparence.

Il fut poussé sans doute à faire cette question par la dernière des mille pensées qui s'étaient secrètement enroulées dans une méditation lucide, quoique précipitamment activée par la jalousie.

— Non, répondit-elle avec un faux accent de candeur.

En ce moment, Jules aperçut dans le cabinet de toilette de sa femme quelques gouttes d'eau sur le chapeau de velours qu'elle mettait le matin. Monsieur Jules était un homme violent, mais aussi plein de délicatesse, et il lui répugna de pla

cer sa femme en face d'un démenti. Dans une telle situation, tout doit être fini pour la vie entre certains êtres. Cependant ces gouttes d'eau furent comme une lueur qui lui déchira la cervelle. Il sortit de sa chambre, descendit à la loge, et dit à son concierge, après s'être assuré qu'il y était seul : —Fouquereau, cent écus de rente si tu dis vrai, chassé si tu me trompes, et rien si, m'ayant dit la vérité, tu parles de ma question et de ta réponse.

Il s'arrêta pour bien voir son concierge qu'il attira sous le jour de la fenêtre, et reprit : — Madame est-elle sortie ce matin ?

— Madame est sortie à trois heures moins un quart, et je crois l'avoir vue rentrer il y a une demi heure.

— Cela est vrai, sur ton honneur?

— Oui, monsieur.

— Tu auras la rente que je t'ai promise; mais si tu parles, souviens-toi de ma promesse ! alors tu perdrais tout.

Jules revint chez sa femme.

— Clémence, lui dit-il, j'ai besoin de mettre un peu d'ordre dans mes comptes de maison, ne t'offense donc pas de ce que je vais te demander. Ne t'ai-je pas remis quarante mille francs depuis le commencement de l'année ?

— Plus, dit-elle. Quarante-sept.

— En trouverais-tu bien l'emploi ?

— Mais oui, dit-elle. D'abord, j'avais à payer plusieurs mémoires de l'année dernière ..

— Je ne saurai rien ainsi, se dit Jules, je m'y prends mal.

En ce moment le valet de chambre de Jules entra, et lui remit une lettre qu'il ouvrit par contenance; mais il la lut avec avidité lorsqu'il eut jeté les yeux sur la signature.

« Monsieur,

» Dans l'intérêt de votre repos et du nôtre, j'ai pris le parti » de vous écrire sans avoir l'avantage d'être connue de vous ; » mais ma position, mon âge et la crainte de quelque malheur » me forcent à vous prier d'avoir de l'indulgence dans une » conjoncture fâcheuse où se trouve notre famille désolée. » Monsieur Auguste de Maulincour nous a donné depuis » quelques jours des preuves d'aliénation mentale, et nous » craignons qu'il ne trouble votre bonheur par des chimères » dont il nous a entretenus, monsieur le commandeur de » Pamiers et moi, pendant un premier accès de fièvre. Nous » vous prévenons donc de sa maladie, sans doute guérissa- » ble encore, elle a des effets si graves et si importans pour » l'honneur de notre famille et l'avenir de mon petit-fils, que » je compte sur votre entière discrétion. Si monsieur le com- » mandeur ou moi, monsieur, avions pu nous transporter » chez vous, nous nous serions dispensés de vous écrire; » mais je ne doute pas que vous n'ayez égard à la prière qui » vous est faite ici par une mère de brûler cette lettre.

» Agréez l'assurance de ma parfaite considération.

» Baronne DE MAULINCOUR, née DE RIEUX. »

— Combien de tortures ! s'écria Jules.

— Mais que se passe-t-il donc en toi ? lui dit sa femme en témoignant une vive anxiété.

— J'en suis arrivé, répondit Jules, à me demander si c'est toi qui me fais parvenir cet avis pour dissiper mes soupçons, reprit-il en lui jetant la lettre. Ainsi juge de mes souffrances.

— Le malheureux, dit madame Jules en laissant tomber le papier, je le plains, quoiqu'il me fasse bien du mal.

— Tu sais qu'il m'a parlé ?

— Ah ! tu es allé le voir malgré ta parole, dit elle frappée de terreur.

— Clémence, notre amour est en danger de périr, et nous sommes en dehors de toutes les lois ordinaires de la vie, laissons donc les petites considérations au milieu des grands périls. Ecoute, dis-moi pourquoi tu es sortie ce matin. Les femmes se croient le droit de nous faire quelquefois de petits mensonges. Ne se plaisent-elles pas souvent à nous cacher des plaisirs qu'elles nous préparent ? Tout à l'heure, tu m'as dit un mot pour un autre sans doute, un non pour un oui.

Il entra dans le cabinet de toilette, et en rapporta le chapeau.

— Tiens, vois ; sans vouloir faire ici le Bartholo, ton chapeau t'a trahie. Ces taches ne sont-elles pas des gouttes de pluie? Donc tu es sortie en fiacre, et tu as reçu ces gouttes d'eau, soit en allant chercher une voiture, soit en entrant dans la maison où tu es allée, soit en la quittant. Mais une femme peut sortir de chez elle fort innocemment, même après avoir dit à son mari qu'elle ne sortirait pas. Il y a tant de raisons pour changer d'avis ! Avoir des caprices, n'est-ce pas un de vos droits ? Vous n'êtes pas obligées d'être conséquentes avec vous-mêmes. Tu auras oublié quelque chose, un service à rendre, une visite, ou quelque bonne action à faire. Mais rien n'empêche une femme de dire à son mari ce qu'elle a fait. Rougit-on jamais dans le sein d'un ami? Eh bien! ce n'est pas le mari jaloux qui te parle, ma Clémence, c'est l'amant, c'est l'ami, c'est le frère. Il se jeta passionnément à ses pieds. — Parle, non pour te justifier, mais pour calmer d'horribles souffrances. Je sais bien que tu es sortie. Eh ! bien, qu'as-tu fait? où es-tu allée !

— Oui, je suis sortie, Jules, répondit-elle d'une voix altérée quoique son visage fût calme. Mais ne me demande rien de plus. Attends avec confiance, sans quoi tu te créeras des remords éternels. Jules, mon Jules, la confiance est la vertu de l'amour. Je te l'avoue, en ce moment je suis trop troublée pour te répondre ; mais je ne suis point une femme artificieuse, et je t'aime, tu le sais.

— Au milieu de tout ce qui peut ébranler la foi d'un homme, en éveiller la jalousie, car je ne suis donc pas le premier dans ton cœur, je ne suis donc pas toi-même... Eh ! bien, Clémence, j'aime encore mieux te croire, croire en ta voix, croire en tes yeux! Si tu me trompes, tu mériterais...

— Oh ! mille morts, dit-elle en l'interrompant.

— Moi, je ne te cache aucune de mes pensées, et toi, tu. . .

— Chut, dit-elle, notre bonheur dépend de notre mutuel silence.

— Ah ! je veux tout savoir! s'écria-t-il dans un violent accès de rage.

En ce moment, des cris de femme se firent entendre, et les glapissemens d'une petite voix aigre arrivèrent de l'antichambre jusqu'aux deux époux.

— J'entrerai, je vous dis ! criait-on. Oui, j'entrerai, je veux la voir, je la verrai.

Jules et Clémence se précipitèrent dans le salon et ils virent bientôt les portes s'ouvrir avec violence. Une jeune femme se montra tout à coup, suivie de deux domestiques qui dirent à leur maître : — Monsieur, cette femme veut entrer ici malgré nous. Nous lui avons déjà dit que madame n'y était pas. Elle nous a répondu qu'elle savait bien que madame était sortie, mais qu'elle venait de la voir rentrer. Elle nous menace de rester à la porte de l'hôtel jusqu'à ce qu'elle ait parlé à madame.

— Retirez-vous, dit monsieur Desmarets à ses gens.

— Que voulez-vous, mademoiselle? ajouta-t-il en se tournant vers l'inconnue.

Cette *demoiselle* était le type d'une femme qui ne se rencontre qu'à Paris. Elle se fait à Paris, comme la boue, comme le pavé de Paris, comme l'eau de la Seine se fabrique à Paris, dans de grands réservoirs à travers lesquels l'industrie la filtre dix fois avant de la livrer aux carafes à facettes où elle scintille et claire et pure, de fangeuse qu'elle était. Aussi est-ce une créature véritablement originale. Vingt fois saisie par le crayon du peintre, par le pinceau du caricaturiste, par la plombagine du dessinateur, elle échappe à toutes les analyses, parce qu'elle est insaisissable dans tous ses modes, comme l'est la nature, comme l'est ce fantasque Paris. En effet, elle ne tient au vice que par un rayon, et s'en éloigne par les mille autres points de la circonférence sociale. D'ailleurs, elle ne laisse deviner qu'un trait de son caractère, le seul qui la rende blâmable : ses belles vertus sont cachées ; son naïf dévergondage, elle en fait gloire. Incomplétement traduite dans les drames et les livres où elle a été mise en scène avec toutes ses poésies, elle ne sera jamais vraie que

dans son grenier, parce qu'elle sera toujours autre part, ou calomniée ou flattée. Riche, elle se vicie; pauvre, elle est incomprise. Et cela ne saurait être autrement! Elle a trop de vices et trop de bonnes qualités; elle est trop près d'une asphyxie sublime ou d'un rire flétrissant; elle est trop belle et trop hideuse; elle personnifie trop bien Paris, auquel elle fournit des portières édentées, des laveuses de linge, des balayeuses, des mendiantes, parfois des comtesses impertinentes, des actrices admirables, des cantatrices applaudies; elle a même donné jadis deux quasi-reines à la monarchie. Qui pourrait saisir un tel Protée? Elle est toute la femme, moins que la femme, plus que la femme. De ce vaste portrait, un peintre de mœurs ne peut rendre que certains détails, l'ensemble est l'infini. C'était une grisette de Paris, mais la grisette dans toute sa splendeur; la grisette en fiacre, heureuse, jeune, belle, fraîche, mais grisette, et grisette à griffes, à ciseaux, hardie comme une Espagnole, hargneuse comme une prude anglaise réclamant ses droits conjugaux, coquette comme une grande dame, plus franche et prête à tout; une véritable lionne sortie du petit appartement dont elle avait tant de fois rêvé les rideaux de calicot rouge, le meuble en velours d'Utrecht, la table à thé, le cabaret de porcelaines à sujets peints, la causeuse, le petit tapis de moquette, la pendule d'albâtre et les flambeaux sous verre, la chambre jaune, le mol édredon; bref, toutes les joies de la vie des grisettes: la femme de ménage, ancienne grisette elle-même, mais grisette à moustaches et à chevrons, les parties de spectacle, les marrons à discrétion, les robes de soie et les chapeaux à gâcher; enfin toutes les félicités calculées au comptoir des modistes, moins l'équipage, qui n'apparaît dans les imaginations du comptoir que comme un bâton de maréchal dans les songes du soldat. Oui, cette grisette avait tout cela pour une affection vraie ou malgré l'affection vraie, comme quelques autres l'obtiennent souvent pour une heure par jour, espèce d'impôt insouciamment acquitté sous les griffes d'un vieillard. La jeune femme qui se trouvait en présence de monsieur et madame Jules avait le pied si découvert dans sa chaussure qu'à peine voyait-on une légère ligne noire entre le tapis et son bas blanc. Cette chaussure, dont la caricature parisienne rend si bien le trait, est une grâce particulière à la grisette parisienne; mais elle se trahit encore mieux aux yeux de l'observateur par le soin avec lequel ses vêtemens adhèrent à ses formes, qu'ils dessinent nettement. Aussi l'inconnue était-elle, pour ne pas perdre l'expression pittoresque créée par le soldat français, ficelée dans une robe verte, à guimpe, qui laissait deviner la beauté de son corsage, alors parfaitement visible, car son châle de cachemire Ternaux, tombant à terre, n'était plus retenu que par les deux bouts qu'elle gardait entortillés à demi dans ses poignets. Elle avait une figure fine, des joues roses, un teint blanc, des yeux gris étincelans, un front bombé, très proéminent, des cheveux soigneusement lissés qui s'échappaient de son petit chapeau, en grosses boucles sur son cou.

— Je me nomme Ida, monsieur. Et si c'est là madame Jules, à laquelle j'ai l'avantage de parler, je venais pour lui dire tout ce que j'ai sur le cœur, *conte* elle. C'est très-mal, quand on a son affaire faite, et qu'on est dans ses meubles comme vous êtes ici, de vouloir enlever à une pauvre fille un homme avec lequel j'ai contracté un mariage moral, et qui parle de réparer ses torts en m'épousant à la *mucipalité*. Il y a bien assez de jolis jeunes gens dans le monde, pas vrai, monsieur? pour se passer ses fantaisies, sans venir me prendre un homme d'âge, qui fait mon bonheur. Quien, je n'ai pas une belle hôtel, moi, j'ai mon amour! Je *hais* les *bel hommes* et l'argent, je suis tout cœur, et...

Madame Jules se tourna vers son mari: — Vous me permettrez, monsieur, de ne pas en entendre davantage, dit-elle en rentrant dans sa chambre.

— Si cette dame est avec vous, j'ai fait des *brioches*, à ce que je vois; mais tant pire, reprit Ida. Pourquoi vient-elle voir monsieur Ferragus tous les jours?

— Vous vous trompez, mademoiselle, dit Jules stupéfait. Ma femme est incapable...

— Ah! vous êtes donc mariés vous *deusse!* dit la grisette en manifestant quelque surprise. C'est alors bien plus mal, monsieur, pas vrai, à une femme qui a le bonheur d'être mariée en légitime mariage, d'avoir des rapports avec un homme comme Henri...

— Mais quoi, Henri? dit monsieur Jules en prenant Ida et l'entraînant dans une pièce voisine pour que sa femme n'entendit plus rien.

— Eh bien! monsieur Ferragus...

— Mais il est mort, dit Jules.

— C'te farce! Je suis allée à Franconi avec lui hier au soir, et il m'a ramenée, comme cela se doit. D'ailleurs votre dame peut vous en donner des nouvelles. N'est-elle pas allée le voir à trois heures? Je le sais bien: je l'ai attendue dans la rue, rapport à ce qu'un aimable homme, monsieur Justin, que vous connaissez peut-être, un petit vieux qui a des breloques, et qui porte un corset, m'avait prévenue que j'avais une madame Jules pour rivale. Ce nom-là, monsieur, est bien connu parmi les noms de guerre. Excusez, puisque c'est le vôtre, mais quand madame Jules serait une duchesse de la cour, Henri est si riche qu'il peut satisfaire toutes ses fantaisies. Mon affaire est de défendre mon bien, et j'en ai le droit; car, moi, je l'aime, Henri! C'est ma *promière* inclination, et il y va de mon amour et de mon sort à venir. Je ne crains rien, monsieur; je suis honnête, et je n'ai jamais menti, ni volé le bien de qui que ce soit. Ce serait une impératrice qui serait ma rivale, que j'irais à elle tout droit; et si elle m'enlevait mon mari futur, je me sens capable de la tuer, tout impératrice qu'elle serait, parce que toutes les belles femmes sont égales, monsieur...

— Assez! assez! dit Jules. Où demeurez-vous?

— Rue de la Corderie-du-Temple, n° 14, monsieur. Ida Gruget, couturière en corsets, pour vous servir, car nous en faisons beaucoup pour les messieurs.

— Et où demeure l'homme que vous nommez Ferragus?

— Mais, monsieur, dit-elle en se pinçant les lèvres, ce n'est d'abord pas un homme. C'est un monsieur plus riche que vous ne l'êtes peut-être. Mais pourquoi est-ce que vous me demandez son adresse quand votre femme la sait? Il m'a dit de ne point la donner. Est-ce que je suis obligée de vous répondre?... Je ne suis, Dieu merci, ni au confessionnal ni à la police, et je ne dépends que de moi.

— Et si je vous offrais vingt, trente, quarante mille francs pour me dire où demeure monsieur Ferragus?

— Ah! n, i, ni, mon petit ami, c'est fini! dit-elle en joignant à cette singulière réponse un geste populaire. Il n'y a pas de somme qui me fasse dire cela. J'ai bien l'honneur de vous saluer. Par où s'en va-t-on donc d'ici?

Jules, atterré, laissa partir Ida, sans songer à elle. Le monde entier semblait s'écrouler sous lui; et, au-dessus de lui, le ciel tombait en éclats.

— Monsieur est servi, lui dit son valet de chambre.

Le valet de chambre et le valet d'office attendirent dans la salle à manger pendant environ un quart d'heure sans voir arriver leurs maîtres.

— Madame ne dînera pas, vint dire la femme de chambre.

— Qu'y a-t-il donc, Joséphine? demanda le valet.

— Je ne sais pas, répondit-elle. Madame pleure et va se mettre au lit. Monsieur avait sans doute une inclination en ville, et cela s'est découvert dans un bien mauvais moment, entendez-vous? Je ne répondrais pas de la vie de madame. Tous les hommes sont si gauches! Ils vous font toujours des scènes sans aucune précaution.

— Pas du tout, reprit le valet de chambre à voix basse, c'est, au contraire, madame qui... enfin vous comprenez. Quel temps aurait donc monsieur pour aller en ville, lui qui depuis cinq ans n'a pas couché une seule fois hors de la chambre de madame, qui descend à son cabinet à dix heures, et n'en sort qu'à midi pour déjeuner! Enfin sa vie est connue, elle est régulière, au lieu que madame file presque tous les jours, à trois heures, on ne sait où.

— Et monsieur aussi, dit la femme de chambre en prenant le parti de sa maîtresse.

— Mais il va à la Bourse, monsieur. Voilà pourtant trois

fois que je l'avertis qu'il est servi, reprit le valet de chambre après une pause, et c'est comme si l'on parlait à un *terne*.

Monsieur Jules entra.

— Où est madame? demanda-t-il.

— Madame va se coucher, elle a la migraine, répondit la femme de chambre en prenant un air important.

Monsieur Jules dit alors avec beaucoup de sang-froid en s'adressant à ses gens : — Vous pouvez desservir, je vais tenir compagnie à madame.

Et il rentra chez sa femme qu'il trouva pleurant, mais étouffant ses sanglots dans son mouchoir.

— Pourquoi pleurez-vous? lui dit Jules. Vous n'avez à attendre de moi ni violences ni reproches. Pourquoi me vengerais-je! Si vous n'avez pas été fidèle à mon amour, c'est que vous n'en étiez pas digne...

— Pas digne! Ces mots répétés s'entendirent à travers les sanglots, et l'accent avec lequel ils furent prononcés eût attendri tout autre homme que Jules.

— Pour vous tuer, il faudrait aimer plus que je n'aime peut-être, dit-il en continuant; mais je n'en aurais pas le courage, je me tuerais plutôt, moi, vous laissant à votre... bonheur, et à... à qui?

Il n'acheva pas.

— Se tuer! cria Clémence en se jetant aux pieds de Jules et les tenant embrassés.

Mais, lui, voulut se débarrasser de cette étreinte et secoua sa femme en la traînant jusqu'à son lit.

— Laissez-moi, dit-il

— Non, non, Jules! criait-elle. Si tu ne m'aimes plus, je mourrai. Veux-tu tout savoir?

— Oui.

Il la prit, la serra violemment, s'assit sur le bord du lit, la retint entre ses jambes; puis, regardant d'un œil sec cette belle tête devenue couleur de feu, mais sillonnée de larmes : — Allons, dis, répéta-t-il.

Les sanglots de Clémence recommencèrent.

— Non, c'est un secret de vie et de mort. Si je le disais, je... Non, je ne puis pas. Grâce, Jules!

— Tu me trompes toujours...

— Ah! tu ne me dis plus *vous!* s'écria-t-elle. Oui, Jules, tu peux croire que je te trompe, mais bientôt tu sauras tout.

— Mais ce Ferragus, ce forçat que tu vas voir, cet homme enrichi par des crimes, s'il n'est pas à toi, si tu ne lui appartiens pas...

— Oh! Jules!...

— Eh bien! est-ce ton bienfaiteur inconnu; l'homme auquel nous devrions notre fortune, comme on l'a déjà dit?

— Qui a dit cela?

— Un homme que j'ai tué en duel.

— Oh! Dieu! déjà une mort.

— Si ce n'est pas ton protecteur, s'il ne te donne pas de l'or, si c'est toi qui lui en portes, voyons, est-ce ton frère?

— Eh bien! dit-elle, si cela était?

Monsieur Desmarets se croisa les bras.

— Pourquoi me l'aurait-on caché? reprit-il. Vous m'auriez donc trompé, ta mère et toi? D'ailleurs, va-t-on chez son frère tous les jours, ou presque tous les jours? hein?

Sa femme était évanouie à ses pieds.

— Morte, dit-il. Et si j'avais tort?

Il sauta sur les cordons de sonnette, appela Joséphine et mit Clémence sur le lit.

— J'en mourrai, dit madame Jules en revenant à elle.

— Joséphine, cria monsieur Desmarets, allez chercher monsieur Desplein. Puis vous irez après chez mon frère, en le priant de venir le plus tôt possible.

— Pourquoi votre frère? dit Clémence.

Jules était déjà sorti.

Pour la première fois depuis cinq ans, madame Jules se coucha seule dans son lit, et fut contrainte de laisser entrer un médecin dans sa chambre sacrée. Ce fut deux peines bien vives. Desplein trouva madame Jules fort mal, jamais émotion violente n'avait été plus intempestive. Il ne voulut rien préjuger, et remit au lendemain à donner son avis, après avoir ordonné quelques prescriptions qui ne furent point exécutées, les intérêts du cœur ayant fait oublier tous les soins physiques. Vers le matin, Clémence n'avait pas encore dormi. Elle était préoccupée par le sourd murmure d'une conversation qui durait depuis plusieurs heures entre les deux frères; mais l'épaisseur des murs ne laissait arriver à son oreille aucun mot qui pût lui trahir l'objet de cette longue conférence. Monsieur Desmarets, le notaire, s'en alla bientôt. Le calme de la nuit, puis la singulière activité de sens que donne la passion, permirent alors à Clémence d'entendre le cri d'une plume et les mouvemens involontaires d'un homme occupé à écrire. Ceux qui passent habituellement les nuits, et qui ont observé les différens effets de l'acoustique par un profond silence, savent que souvent un léger retentissement est facile à percevoir dans les mêmes lieux où des murmures égaux et continus n'avaient rien de distinctibles. A quatre heures le bruit cessa. Clémence se leva inquiète et tremblante. Puis, pieds nus, sans peignoir, ne pensant ni à sa moiteur, ni à l'état dans lequel elle se trouvait, la pauvre femme ouvrit heureusement la porte de communication sans la faire crier. Elle vit son mari, une plume à la main, tout endormi dans son fauteuil. Les bougies brûlaient dans les bobèches. Elle s'avança lentement, et lut sur une enveloppe déjà cachetée : CECI EST MON TESTAMENT.

Elle s'agenouilla comme devant une tombe, et baisa la main de son mari qui s'éveilla soudain.

— Jules, mon ami, l'on accorde quelques jours aux criminels condamnés à mort, dit-elle en le regardant avec des yeux allumés par la fièvre et par l'amour. Ta femme innocente ne t'en demande que deux. Laisse-moi libre pendant deux jours, et... attends! Après, je mourrai heureuse, du moins tu me regretteras.

— Clémence, je te les accorde.

Et, comme elle baisait les mains de son mari dans une touchante effusion de cœur, Jules, fasciné par ce cri de l'innocence, la prit et la baisa au front, tout honteux de subir encore le pouvoir de cette noble beauté.

Le lendemain, après avoir pris quelques heures de repos, Jules entra dans la chambre de sa femme, obéissant machinalement à sa coutume de ne point sortir sans l'avoir vue. Clémence dormait. Un rayon de lumière passant par les fentes les plus élevées des fenêtres, tombait sur le visage de cette femme accablée. Déjà les douleurs avaient altéré son front et la fraîche rougeur de ses lèvres. L'œil d'un amant ne pouvait pas se tromper à l'aspect de quelques marbrures foncées et de la pâleur maladive qui remplaçait et le ton égal des joues et la blancheur mate du teint, deux fonds purs sur lesquels se jouaient si naïvement les sentimens de cette belle âme.

— Elle souffre, se dit Jules. Pauvre Clémence, que Dieu nous protége!

Il la baisa bien doucement sur le front. Elle s'éveilla, vit son mari et comprit tout; mais, ne pouvant parler, elle lui prit la main, et ses yeux se mouillèrent de larmes.

— Je suis innocente, dit-elle en achevant son rêve.

— Tu ne sortiras pas? lui demanda Jules.

— Non, je me sens trop faible pour quitter mon lit.

— Si tu changes d'avis, attends mon retour, dit Jules.

Et il descendit à la loge.

— Fouquereau, vous surveillerez exactement votre porte, je veux connaître les gens qui entreront dans l'hôtel, et ceux qui en sortiront.

Puis monsieur Jules se jeta dans un fiacre, se fit conduire à l'hôtel de Maulincour, et y demanda le baron.

— Monsieur est malade, lui dit-on.

Jules insista pour entrer, donna son nom, et, à défaut de monsieur de Maulincour, il voulut voir le vidame ou la douairière. Il attendit pendant quelque temps dans le salon de la vieille baronne qui vint le trouver et lui dit que son petit-fils était beaucoup trop indisposé pour le recevoir.

— Je connais, madame, répondit Jules, la nature de sa maladie par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, et je vous prie de croire...

— Une lettre à vous, monsieur! de moi! s'écria la douairière en l'interrompant; mais je n'ai point écrit de lettre. Et que m'y fait-on dire, monsieur, dans cette lettre?

— Madame, reprit Jules, ayant l'intention de venir chez monsieur de Maulincour aujourd'hui même, et de vous rendre cette lettre, j'ai cru pouvoir la conserver malgré l'injonction qui la termine. La voici.

La douairière sonna pour avoir ses doubles besicles, et, lorsqu'elle eut jeté les yeux sur le papier, elle manifesta la plus grande surprise.

— Monsieur, dit-elle, mon écriture est si parfaitement imitée, que s'il ne s'agissait pas d'une affaire récente je m'y tromperais moi-même. Mon petit-fils est malade, il est vrai, monsieur; mais sa raison n'a jamais été *le moindrement du monde* altérée. Nous sommes le jouet de quelques mauvaises gens; cependant, je ne devine pas dans quel but a été faite cette impertinence... Vous allez voir mon petit-fils, monsieur, et vous reconnaîtrez qu'il est parfaitement sain d'esprit.

Et elle sonna de nouveau pour faire demander au baron s'il pouvait recevoir monsieur Desmarets. Le valet revint avec une réponse affirmative. Jules monta chez Auguste de Maulincour, qu'il trouva dans un fauteuil, assis au coin de la cheminée, et qui, trop faible pour se lever, le salua par un geste mélancolique; le vidame de Pamiers lui tenait compagnie.

— Monsieur le baron, dit Jules, j'ai quelque chose à vous dire d'assez particulier pour désirer que nous soyons seuls.

— Monsieur, répondit Auguste, monsieur le commandeur sait toute cette affaire, et vous pouvez parler devant lui sans crainte.

— Monsieur le baron, reprit Jules d'une voix grave, vous avez troublé, presque détruit mon bonheur, sans en avoir le droit. Jusqu'au moment où nous verrons qui de nous deux peut demander ou doit accorder une réparation à l'autre, vous êtes tenu de m'aider à marcher dans la voie ténébreuse où vous m'avez jeté. Je viens donc pour apprendre de vous la demeure actuelle de l'être mystérieux qui exerce sur nos destinées une si fatale influence, et qui semble avoir à ses ordres une puissance surnaturelle. Hier, au moment où je rentrais, après avoir entendu vos aveux, voici la lettre que j'ai reçue.

Et Jules lui présenta la fausse lettre.

— Ce Ferragus, ce Bourignard, ou ce monsieur de Funcal est un démon, s'écria Maulincour après l'avoir lue. Dans quel affreux dédale ai-je mis le pied? Où vais-je? — J'ai eu tort, monsieur, dit-il en regardant Jules; mais la mort est, certes, la plus grande des expiations, et ma mort approche. Vous pouvez donc me demander tout ce que vous désirerez, je suis à vos ordres.

— Monsieur, vous devez savoir où demeure l'inconnu, je veux absolument, dût-il m'en coûter toute ma fortune actuelle, pénétrer tout ce mystère; et, en présence d'un ennemi si cruellement intelligent, les momens sont précieux.

— Justin va vous dire tout, répondit le baron.

A ces mots, le commandeur s'agita sur sa chaise.

Auguste sonna.

— Justin n'est pas à l'hôtel, s'écria le vidame avec une précipitation qui disait beaucoup de choses.

— Eh bien! dit vivement Auguste, nos gens savent où il est, un homme montera vite à cheval pour le chercher. Votre valet est dans Paris, n'est-ce pas? On l'y trouvera.

Le commandeur parut visiblement troublé.

— Justin ne viendra pas, mon ami, dit le vieillard. Il est mort. Je voulais te cacher cet accident, mais...

— Mort! s'écria monsieur de Maulincour, mort? Et quand? et comment?

— Hier, dans la nuit. Il est allé souper avec d'anciens amis, et s'est enivré sans doute; ses amis, pris de vin comme lui, l'auront laissé se coucher dans la rue, et une grosse voiture lui a passé sur le corps ..

— Le forçat ne l'a pas manqué. Du premier coup il l'a tué, dit Auguste. Il n'a pas été si heureux avec moi, il a été obligé de s'y prendre à quatre fois.

Jules devint sombre et pensif.

— Je ne saurai donc rien, s'écria l'Agent de change après une longue pause. Votre valet a peut-être été justement puni! N'a-t-il pas outre-passé vos ordres en calomniant madame Desmarets dans l'esprit d'une *Ida*, dont il a réveillé la jalousie afin de la déchaîner sur nous.

— Ah! monsieur, dans ma colère, je lui avais abandonné madame Jules.

— Monsieur! s'écria le mari vivement irrité.

— Oh! maintenant, monsieur, répondit l'officier en réclamant le silence par un geste de main, je suis prêt à tout. Vous ne ferez pas mieux que ce qui est fait, et vous ne me direz rien que ma conscience ne m'ait déjà dit. J'attends ce matin le plus célèbre professeur de toxicologie pour connaître mon sort. Si je suis destiné à de trop grandes souffrances, ma résolution est prise, je me brûlerai la cervelle.

— Vous parlez comme un enfant, s'écria le commandeur épouvanté par le sang-froid avec lequel le baron avait dit ces mots. Votre grand'mère mourrait de chagrin.

— Ainsi, monsieur, dit Jules, il n'existe aucun moyen de connaître en quel endroit de Paris demeure cet homme extraordinaire?

— Je crois, monsieur, répondit le viellard, avoir entendu dire à ce pauvre Justin que monsieur de Funcal logeait à l'ambassade de Portugal ou à celle du Brésil. Monsieur de Funcal est un gentilhomme qui appartient aux deux pays. Quant au forçat, il est mort et enterré. Votre persécuteur, quel qu'il soit, me paraît assez puissant pour que vous l'acceptiez sous sa nouvelle forme jusqu'au moment où vous aurez les moyens de le confondre et de l'écraser; mais agissez avec prudence, mon cher monsieur. Si monsieur de Maulincour avait suivi mes conseils, rien de tout ceci ne serait arrivé.

Jules se retira froidement, mais avec politesse, et ne sut quel parti prendre pour arriver à Ferragus. Au moment où il rentra son concierge lui dit que madame était sortie pour aller jeter une lettre dans la boîte de la petite poste, qui se trouvait en face de la rue de Ménars. Jules se sentit humilié de reconnaître la prodigieuse intelligence avec laquelle son concierge épousait sa cause, et l'adresse avec laquelle il devinait les moyens de le servir. L'empressement des inférieurs et leur habileté particulière à compromettre les maîtres qui se compromettent lui étaient connus, le danger de les avoir pour complices en quoi que ce soit, il l'avait apprécié; mais il ne put songer à sa dignité personnelle qu'au moment où il se trouva si subitement ravalé. Quel triomphe pour l'esclave incapable de s'élever jusqu'à son maître, de faire tomber le maître jusqu'a lui! Jules fut brusque et dur. Autre faute. Mais il souffrait tant! Sa vie, jusque-là si droite, si pure, devenait tortueuse; et il lui fallait maintenant ruser, mentir. Et Clémence aussi mentait et rusait. Ce moment fut un moment de dégoût. Perdu dans un abîme de pensées amères, Jules resta machinalement immobile à la porte de son hôtel. Tantôt s'abandonnant à des idées de désespoir, il voulait fuir, quitter la France, en emportant sur son amour toutes les illusions de l'incertitude. Tantôt, ne mettant pas en doute que la lettre jetée à la poste par Clémence ne s'adressât à Ferragus, il cherchait les moyens de surprendre la réponse qu'allait y faire cet être mystérieux. Tantôt il analysait les singuliers hasards de sa vie depuis son mariage, et se demandait si la calomnie dont il avait tiré vengeance n'était pas une vérité. Enfin, revenant à la réponse de Ferragus, il se disait: — Mais cet homme si profondément habile, si logique dans ses moindres actes, qui voit, qui pressent, qui calcule et devine même nos pensées, Ferragus répondra-t-il? Ne doit-il pas employer des moyens en harmonie avec sa puissance? N'enverra-t-il pas sa réponse par quelque habile coquin, ou, peut-être, dans un écrin apporté par un honnête homme qui ne saura pas ce qu'il apporte, ou dans l'enveloppe des souliers qu'une ouvrière viendra livrer fort innocemment à ma femme? Si Clémence et lui s'entendent? Et il se défiait de tout, et il parcourait les

champs immenses, la mer sans rivage des suppositions ; puis, après avoir flotté pendant quelque temps entre mille partis contraires, il se trouva plus fort chez lui que partout ailleurs, et résolut de veiller dans sa maison, comme un formicaleo au fond de sa volute sablonneuse.

— Fouquereau, dit-il à son concierge, je suis sorti pour tous ceux qui viendront me voir. Si quelqu'un veut parler à madame ou lui apporte quelque chose, tu tinteras deux coups. Puis tu me montreras toutes les lettres qui seraient adressées ici, n'importe à qui !

— Ainsi, pensa-t-il en remontant dans son cabinet qui se trouvait à l'entresol, je vais au-devant des finesses de maître Ferragus. S'il envoie quelque émissaire assez rusé pour me demander afin de savoir si madame est seule, au moins je ne serai pas joué comme un sot !

Il se colla aux vitres qui, dans son cabinet, donnaient sur la rue, et, par une dernière ruse que lui inspira la jalousie, il résolut de faire monter son premier commis dans sa voiture, et de l'envoyer à la Bourse en son lieu et place, avec une lettre pour un Agent de change de ses amis, auquel il expliqua ses achats et ses ventes, en le priant de le remplacer. Il remit ses transactions les plus délicates au lendemain, se moquant de la hausse et de la baisse, et de toutes les dettes européennes. Beau privilége de l'amour ! il écrase tout, fait tout pâlir : l'autel, le trône et les grands-livres. A trois heures et demie, au moment où la Bourse est dans tout le feu des reports, des fins-courant, des primes, des fermes, etc., monsieur Jules vit entrer dans son cabinet Fouquereau tout radieux.

— Monsieur, il vient de venir une vieille femme, mais *soignée*, je dis, une fine mouche. Elle a demandé monsieur, a paru contrariée de ne point le trouver, et m'a donné pour madame une lettre que voici.

En proie à une angoisse fiévreuse, Jules décacheta la lettre ; mais il tomba bientôt dans son fauteuil tout épuisé. La lettre était un non-sens continuel, et il fallait en avoir la clef pour la lire. Elle avait été écrite en chiffres.

— Va-t'en, Fouquereau. Le concierge sortit. — C'est un mystère plus profond que ne l'est la mer à l'endroit où la sonde s'y perd. Ah ! c'est de l'amour ! L'amour seul est aussi sagace, aussi ingénieux que l'est ce correspondant. Mon Dieu ! je tuerai Clémence.

En ce moment une idée heureuse jaillit dans sa cervelle avec tant de force, qu'il en fut presque physiquement éclairé. Aux jours de sa laborieuse misère, avant son mariage, Jules s'était fait un ami véritable, un demi *Pméja*. L'excessive délicatesse avec laquelle il avait manié les susceptibilités d'un ami pauvre et modeste, le respect dont il l'avait entouré, l'ingénieuse adresse avec laquelle il l'avait noblement forcé de participer à son opulence sans le faire rougir, accrurent leur amitié. Jacquet resta fidèle à Desmarets, malgré sa fortune.

Jacquet, homme de probité, travailleur, austère en ses mœurs, avait fait lentement son chemin dans le ministère qui consomme à la fois le plus de friponnerie et le plus de probité. Employé au Ministère des Affaires Étrangères, il y avait en charge la partie la plus délicate des archives. Jacquet était dans le ministère une espèce de ver-luisant qui jetait la lumière à ses heures sur les correspondances secrètes, en déchiffrant et classant les dépêches. Placé plus haut que le simple bourgeois, il se trouvait aux Affaires Étrangères tout ce qu'il y avait de plus élevé dans les rangs subalternes, et vivait obscurément, heureux d'une obscurité qui le mettait à l'abri des revers, satisfait de payer en oboles sa dette à la patrie. Adjoint né de sa mairie, il obtenait, en style de journal, toute la considération qui lui était due. Grâce à Jules, sa position s'était améliorée par un bon mariage. Patriote inconnu, ministériel en fait, il se contentait de gémir, au coin du feu, sur la marche du gouvernement. Du reste, Jacquet était dans son ménage un roi débonnaire, un homme à parapluie, qui payait à sa femme une remise dont il ne profitait jamais. Enfin, pour achever la peinture de ce *philosophe sans le savoir*, il n'avait pas encore soupçonné, ne devait même jamais soupçonner tout le parti qu'il pouvait tirer de sa position, en ayant pour ami intime un Agent de change, et connaissant tous les matins le secret de l'Etat. Cet homme sublime à la manière du soldat ignoré qui meurt en sauvant Napoléon par un *qui vive*, demeurait au Ministère.

En dix minutes, Jules se trouva dans le bureau de l'archiviste, Jacquet lui avança une chaise, posa méthodiquement sur sa table son garde-vue en taffetas vert, se frotta les mains, prit sa tabatière, se leva en faisant craquer ses omoplates, se rehaussa le thorax, et dit : — Par quel hasard ici, *mosieur Desmarets*? Que me veux-tu ?

— Jacquet, j'ai besoin de toi pour deviner un secret, un secret de vie et de mort.

— Cela ne concerne pas la politique ?

— Ce n'est pas à toi que je le demanderais si je voulais le savoir, dit Jules. Non, c'est une affaire de ménage sur laquelle je réclame de toi le silence le plus profond.

— Claude-Joseph Jacquet, muet par état. Tu ne me connais donc pas ? dit-il en riant. C'est ma partie, la discrétion.

Jules lui montra la lettre en lui disant : — Il faut me lire ce billet adressé à ma femme...

— Diable ! diable ! mauvaise affaire, dit Jacquet en examinant la lettre de la même manière qu'un usurier examine un effet négociable. Ah ! c'est une lettre à grille. Attends.

Il laissa Jules seul dans le cabinet, et revint assez promptement.

— Niaiserie, mon ami ! c'est écrit avec une vieille grille dont se servait l'ambassadeur de Portugal, sous monsieur de Choiseul, lors du renvoi des Jésuites. Tiens, voici.

Jacquet superposa un papier à jour, régulièrement découpé comme une de ces dentelles que les confiseurs mettent sur leurs dragées, et Jules put alors facilement lire les phrases qui restèrent à découvert.

« N'aie plus d'inquiétudes, ma chère Clémence, notre bonheur ne sera plus troublé par personne, et ton mari déposera ses soupçons. Je ne puis t'aller voir. Quelque malade que tu sois, il faut avoir le courage de venir ; cherche, trouve des forces ; tu en puiseras dans ton amour. Mon affection pour toi m'a contraint de subir la plus cruelle des opérations, et il m'est impossible de bouger de mon lit. Quelques moxas m'ont été appliqués hier au soir à la nuque du cou, d'une épaule à l'autre, et il a fallu les laisser brûler assez longtemps. Tu me comprends ? Mais je pensais à toi, je n'ai pas trop souffert. Pour dérouter toutes les perquisitions de Maulincour, qui ne nous persécutera plus longtemps, j'ai quitté le toit protecteur de l'ambassade, et suis à l'abri de toutes recherches, rue des Enfans-Rouges, n° 12, chez une vieille femme nommée madame Étienne Gruget, la mère de cette Ida, qui va payer cher sa sotte incartade. Viens-y demain, à neuf heures du matin. Je suis dans une chambre à laquelle on ne parvient que par un escalier intérieur. Demande monsieur Camuset. A demain. Je te baise le front, ma chérie. »

Jacquet regarda Jules avec une sorte de terreur honnête, qui comportait une compassion vraie, et dit son mot favori : — Diable ! diable ! sur deux tons différens.

— Cela te semble clair, n'est-ce pas ? dit Jules. Eh bien ! il y a dans le fond de mon cœur une voix qui plaide pour ma femme, et qui se fait entendre plus haut que toutes les douleurs de la jalousie. Je subirai jusqu'à demain le plus horrible des supplices ; mais enfin, demain, de neuf à dix heures, je saurai tout, et je serai malheureux ou heureux pour la vie. Pense à moi, Jacquet.

— Je serai chez toi demain à onze heures. Nous irons là ensemble, et je t'attendrai, si tu le veux, dans la rue. Tu peux courir des dangers, il faut près de toi quelqu'un de dévoué qui te comprenne à demi-mot et que tu puisses employer sûrement. Compte sur moi.

— Même pour m'aider à tuer quelqu'un ?

— Diable ! diable ! dit Jacquet vivement en répétant pour ainsi dire la même note musicale, j'ai deux enfans et une femme...

Jules serra la main de Claude Jacquet et sortit. Mais il revint précipitamment.

— J'oublie la lettre, dit-il. Puis ce n'est pas tout, il faut la recacheter.

— Diable ! diable ! tu l'as ouverte sans en prendre l'empreinte; mais le cachet s'est heureusement assez bien fendu. Va, laisse-la-moi, je te la rapporterai *secundum scripturam*.

— A quelle heure?

— A cinq heures et demie...

— Si je n'étais pas encore rentré, remets-la tout bonnement au concierge, en lui disant de la monter à madame.

— Me veux-tu demain?

— Non. Adieu.

Jules arriva promptement à la place de la Rotonde du Temple, il y laissa son cabriolet, et vint à pied rue des Enfans-Rouges où il examina la maison de madame Étienne Gruget. Là, devait s'éclaircir le mystère d'où dépendait le sort de tant de personnes; là était Ferragus, et à Ferragus aboutissaient tous les fils de cette intrigue. La réunion de madame Jules, de son mari, de cet homme, n'était-elle pas le nœud gordien de ce drame déjà sanglant, et auquel ne devait pas manquer le glaive qui dénoue les liens les plus fortement serrés?

Cette maison était une de celles qui appartiennent au genre dit *cabajoutis*. Ce nom très significatif est donné par le peuple de Paris à ces maisons composées, pour ainsi dire, de pièces de rapport. C'est presque toujours ou des habitations primitivement séparées, mais réunies par les fantaisies des différens propriétaires qui les ont successivement agrandies; ou des maisons commencées, laissées, reprises, achevées; maisons malheureuses qui ont passé, comme certains peuples, sous plusieurs dynasties de maîtres capricieux. Ni les étages ni les fenêtres *ne sont ensemble*, pour emprunter à la peinture un de ses termes les plus pittoresques; tout y jure, même les ornemens extérieurs. Le cabajoutis est à l'architecture parisienne ce que le *capharnaüm* est à l'appartement, un vrai fouillis où l'on a jeté pêle-mêle les choses les plus discordantes.

— Madame Etienne, demanda Jules à la portière.

Cette portière était logée sous la grande porte, dans une de ces espèces de cages à poulets, petite maison de bois montée sur des roulettes, et assez semblable à ces cabinets que la police a construits sur toutes les places de fiacres.

— Hein? fit la portière en quittant le bas qu'elle tricotait.

A Paris, les différens sujets qui concourent à la physionomie d'une portion quelconque de cette monstrueuse cité, s'harmonient admirablement avec le caractère de l'ensemble. Ainsi portier, concierge ou suisse, quel que soit le nom donné à ce muscle essentiel du monstre parisien, il est toujours conforme au quartier dont il fait partie, et souvent il le résume. Brodé sur toutes les coutures, oisif, le concierge joue sur les rentes dans le faubourg Saint-Germain, le portier a ses aises dans la Chaussée-d'Antin, il lit les journaux dans le quartier de la Bourse, il a un état dans le faubourg Montmartre. La portière est une ancienne prostituée dans le quartier de la prostitution; au Marais, elle a des mœurs, elle est revêche, elle a ses lubies.

En voyant monsieur Jules, cette portière prit un couteau pour remuer la motte presque éteinte de sa chaufferette; puis elle lui dit : — Vous demandez madame Etienne, est-ce madame Etienne Gruget?

— Oui, dit Jules Desmarets en prenant un air presque fâché.

— Qui travaille en passementerie?

— Oui.

— Eh! bien, monsieur, dit-elle en sortant de sa cage, mettant la main sur le bras de monsieur Jules et le conduisant au bout d'un long boyau voûté comme une cave, vous monterez le second escalier au fond de la cour. Voyez-vous les fenêtres où il y a des *giroflées*? c'est là que reste madame Etienne.

— Merci, madame. Croyez-vous qu'elle soit seule?

— Mais pourquoi donc qu'elle ne serait pas seule, cette femme, elle est veuve?

Jules monta lestement un escalier fort obscur, dont les marches avaient des callosités formées par la boue durcie qu'y laissaient les allans et les venans. Au second étage, il vit trois portes, mais point de *giroflées*. Heureusement, sur l'une de ces portes, la plus huileuse et la plus brune des trois, il lut ces mots écrits à la craie : *Ida viendra ce soir à neuf heures*. — C'est là, se dit Jules. Il tira un vieux cordon de sonnette tout noir, à pied de biche, entendit le bruit étouffé d'une sonnette fêlé et les jappemens d'un petit chien asthmatique. La manière dont les sons retentissaient dans l'intérieur lui annonça un appartement encombré de choses qui n'y laissaient pas subsister le moindre écho, trait caractéristique des logemens occupés par des ouvriers, par de petits ménages auxquels la place et l'air manquent. Jules cherchait machinalement les *giroflées*, et finit par les trouver sur l'appui extérieur d'une croisée à coulisse, entre deux plombs empestés. Là, des fleurs; là, un jardin long de deux pieds, large de six pouces; là, un grain de blé; là, toute la vie résumée; mais là aussi toutes les misères de la vie. En face de ces fleurs chétives et des superbes tuyaux de blé, un rayon de lumière, tombant là du ciel comme par grâce, faisait ressortir la poussière, la graisse, et je ne sais quelle couleur particulière aux taudis parisiens, mille saletés qui encadraient, vieillissaient et tachaient les murs humides, les balustres vermoulus de l'escalier, les châssis disjoints des fenêtres, et les portes primitivement rouges. Bientôt une toux de vieille et le pas lourd d'une femme qui traînait péniblement des chaussons de lisière annoncèrent la mère d'Ida Gruget. Cette vieille ouvrit la porte, sortit sur le palier, leva la tête, et dit : Ah! c'est monsieur Bocquillon. Mais non. Par exemple, comme vous ressemblez à monsieur Bocquillon. Vous êtes son frère, peut-être. Qu'y a-t-il pour votre service? Entrez donc, monsieur.

Jules suivit cette femme dans une première pièce où il vit, mais en masse, des cages, des ustensiles de ménage, des fourneaux, des meubles, de petits plats de terre pleins de pâtée ou d'eau pour le chien et les chats, une horloge de bois, des couvertures, des gravures d'Eisen, de vieux fers entassés, mêlés, confondus de manière à produire un tableau véritablement grotesque, le vrai capharnaüm parisien, auquel ne manquaient même pas quelques numéros du *Constitutionnel*.

Jules, dominé par une pensée de prudence, n'écouta pas la veuve Gruget qui lui disait : — Entrez donc ici, monsieur, vous vous chaufferez.

Craignant d'être entendu par Ferragus, Jules se demandait s'il ne valait pas mieux conclure dans cette première pièce le marché qu'il venait proposer à la vieille. Une poule qui sortit en caquetant d'une soupente le tira de sa méditation secrète. Jules avait pris sa résolution. Il suivit alors la mère d'Ida dans la pièce à feu, où ils furent accompagnés par le petit carlin poussif, personnage muet, qui grimpa sur un vieux tabouret. Madame Gruget avait eu toute la fatuité d'une demi-misère en parlant de chauffer son hôte. Son pot-au-feu cachait deux tisons notablement disjoints. L'écumoire gisait à terre, la queue dans les cendres. Le chambranle de la cheminée, orné d'un Jésus de cire mis sous une cage carrée en verre bordé de papier bleuâtre, était encombré de laines, de bobines et d'outils nécessaires à la passementerie. Jules examina tous les meubles de l'appartement avec une curiosité pleine d'intérêt, et manifesta malgré lui sa secrète satisfaction.

— Eh! bien, dites donc, monsieur, est-ce que vous voulez vous arranger de *mes meubles?* lui dit la veuve en s'asseyant sur un fauteuil de canne jaune qui semblait être son quartier-général. Elle y gardait à la fois son mouchoir, sa tabatière, son tricot, des légumes épluchés à moitié, des lunettes, un calendrier, des galons de livrée commencés, un jeu de cartes grasses, et deux volumes de romans, tout cela frappé en creux. Ce meuble, sur lequel cette vieille *descendait le fleuve de la vie*, ressemblait au sac encyclopédique que porte une femme en voyage, et où se trouve son ménage en abrégé, depuis le portrait du mari jusqu'à l'eau de mélisse pour les défaillances, des dragées pour les enfans, et du taffetas anglais pour les coupures.

Jules étudia tout. Il regarda fort attentivement le visage jaune de madame Gruget, ses yeux gris, sans sourcils, dénués de cils, sa bouche démeublée, ses rides pleines de tons

noirs, son bonnet de tulle roux, à ruches plus rousses encore, et ses jupons d'indienne troués, ses pantoufles usées, sa chaufferette brûlée, sa table chargée de plats et de soieries, d'ouvrages en coton, en laine, au milieu desquels s'élevait une bouteille de vin. Puis, il se dit en lui-même : Cette femme a quelque passion, quelques vices cachés, elle est à moi.

— Madame, dit-il à haute voix et en lui faisant un signe d'intelligence, jè viens pour vous commander des galons..... Puis il baissa la voix. — Je sais, reprit-il, que vous avez chez vous un inconnu qui prend le nom de Camuset. La vieille le regarda soudain, sans donner la moindre marque d'étonnement. — Dites, peut-il nous entendre? Songez qu'il s'agit de votre fortune.

— Monsieur, répondit-elle, parlez sans crainte, je n'ai personne ici. Mais j'aurais quelqu'un là-haut qu'il lui serait bien impossible de vous écouter.

— Ah ! la vieille rusée, elle sait répondre en normand, se dit Jules. Nous pourrons nous accorder. — Evitez-vous la peine de mentir, madame, reprit-il. Et d'abord, sachez bien que je ne vous veux point de mal, ni à votre locataire malade de ses moxas, ni à votre fille Ida, couturière en corsets, amie de Ferragus. Vous le voyez, je suis au courant de tout. Rassurez-vous, je ne suis point de la police, et ne désire rien qui puisse offenser votre conscience. Une jeune dame viendra demain ici, de neuf à dix heures, pour causer avec l'ami de votre fille. Je veux être à portée de tout voir, de tout entendre, sans être vu ni entendu par eux. Vous m'en fournirez les moyens, et je reconnaîtrai ce service par une somme de deux mille francs une fois payée, et par six cents francs de rente viagère. Mon notaire préparera devant vous, ce soir, l'acte; je lui remettrai votre argent, il vous le délivrera demain, après la conférence où je veux assister, et pendant laquelle j'acquerrai des preuves de votre bonne foi.

— Ça pourra-t-il nuire à ma fille, mon cher monsieur? dit-elle en lui jetant des regards de chatte inquiète.

— En rien, madame. Mais, d'ailleurs, il paraît que votre fille se conduit bien mal envers vous. Aimée par un homme aussi riche, aussi puissant que l'est Ferragus, il devrait lui être facile de vous rendre plus heureuse que vous ne semblez l'être.

— Ah! mon cher monsieur, pas seulement un pauvre billet de spectacle pour l'Ambigu ou la Gaîté où elle va comme elle veut. C'est une indignité! Une fille pour qui j'ai vendu mes couverts d'argent, que je mange maintenant, à mon âge, dedans du métal allemand, pour lui payer son apprentissage, et lui donner un état où elle ferait de l'or, si elle voulait. Car, pour ça, elle tient de moi, elle est adroite comme une fée, c'est une justice à lui rendre. Enfin, elle pourrait bien me repasser ses vieilles robes de soie, moi qu'aime tant à porter de la soie. Non, monsieur, elle va au Cadran-Bleu, dîner à cinquante francs par tête, roule en voiture comme une princesse, et se moque de sa mère comme de Colin-Tampon. Dieu de Dieu! qué jeunesse incohérente que celle que nous avons faite, c'est pas notre plus bel éloge. Une mère, monsieur, qu'est bonne mère, car j'ai caché ses inconséquences, et je l'ai toujours eue dans mon giron à m'ôter le pain de la bouche, et lui fourrer tout. Eh! bien, non. Ça vient, ça vous câline, ça vous dit : — Bonjour, ma mère. Et voilà leux devoirs remplis envers l'auteur de ses jours. Va comme je te pousse. Mais elle aura des enfans, un jour ou l'autre, et elle verra ce que c'est que cette mauvaise marchandise-là, qu'on aime tout de même

— Comment! elle ne fait rien pour vous?

— Ah! rien, non, monsieur, je ne dis pas cela, si elle ne faisait rien, ce serait par trop peu de chose. Elle me paye mon loyer, elle me donne du bois, et trente-six francs par mois... Mais, monsieur, est-ce qu'à mon âge, cinquante-deux ans, avec des yeux qui me tirent le soir, je devrais encore travailler? D'ailleurs, *porquoi* ne veut-elle pas de moi? Je lui fais-t-y honte? quelle le dise tout de suite. En vérité, faudrait s'enterrer pour ces chiens d'enfans qui vous ont oublié rien que le temps de fermer la porte. Elle tira son mouchoir de sa poche, et amena un billet de loterie qui tomba par terre; mais elle le ramassa promptement en disant : — Quien! c'est ma quittance de mes impositions.

Jules devina soudain la cause de la sage parcimonie dont se plaignait la mère, et il n'en fut que plus certain de l'acquiescement de la veuve Gruget au marché proposé.

— Eh! bien, madame, dit-il, acceptez alors ce que je vous offre.

— Vous disiez donc, monsieur, deux mille francs de comptant, et six cents francs de viager?

— Madame, j'ai changé d'avis, et vous promets seulement trois cents francs de rente viagère. L'affaire ainsi faite, me paraît plus convenable à mes intérêts. Mais je vous donnerai cinq mille francs d'argent comptant. N'aimez-vous pas mieux cela?

— Dame, oui, monsieur.

— Vous aurez plus d'aisance, et vous irez à l'Ambigu-Comique, chez Franconi, partout, à votre aise, en fiacre

— Ah! je n'aime pas Franconi, rapport à ce qu'on n'y parle pas. Mais, monsieur, si j'accepte, c'est que ça sera bien avantageux à mon enfant. Enfin, je ne serai plus à ses crochets. Pauvre petite, après tout, je ne lui en veux point de ce qu'elle a du plaisir. Monsieur, faut que jeunesse s'amuse! et donc! Si vous m'assureriez que je ne ferai de tort à personne...

— A personne, répéta Jules. Mais, voyons, comment allez-vous vous y prendre?

— Eh! bien, monsieur, en donnant ce soir à monsieur Ferragus une petite infusion de têtes de pavots, il dormira bien, le cher homme! Et il en a bon besoin, rapport à ses souffrances, car il souffre, que c'est une pitié. Mais aussi, demandez-moi ce que c'est que cette invention à un homme sain de se brûler le dos pour s'ôter un tic douloureux qui ne le tourmente que tous les deux ans. Pour en revenir à notre affaire, j'ai la clef de ma voisine, dont le logement est au-dessus du mien, et qui a une pièce mur mitoyen avec celle où couche monsieur Ferragus. Elle est à la campagne pour dix jours. Et donc, en faisant faire un trou, pendant la nuit, au mur de séparation, vous les entendrez et les verrez à votre aise. Je suis intime avec un serrurier, un bien aimable homme, qui raconte comme un ange, et fera cela pour moi, ni vu, ni connu.

— Voilà cent francs pour lui; soyez ce soir chez monsieur Desmarets, un notaire dont voici l'adresse. A neuf heures, l'acte sera prêt, mais... *motus*.

— Suffit, monsieur, comme vous dites, *momus!* Au revoir, monsieur.

Jules revint chez lui, presque calmé par la certitude où il était de tout savoir le lendemain En arrivant, il trouva chez son portier la lettre parfaitement bien recachetée.

— Comment te portes-tu? dit-il à sa femme malgré l'espèce de froid qui les séparait.

Les habitudes de cœur sont si difficiles à quitter!

— Assez bien, Jules, reprit-elle d'une voix coquette, veux-tu dîner près de moi?

— Oui, répondit-il en apportant la lettre, tiens, voici ce que Fouquereau m'a remis pour toi.

Clémence, qui était pâle, rougit extrêmement en apercevant la lettre, et cette rougeur subite causa la plus vive douleur à son mari.

— Est-ce de la joie, dit-il en riant, est-ce un effet de l'attente?

— Oh! il y a bien des choses, dit-elle en regardant le cachet.

— Je vous laisse, madame.

Et il descendit dans son cabinet, où il écrivit à son frère ses intentions relatives à la constitution de la rente viagère destinée à la veuve Gruget. Quand il revint, il trouva son dîner préparé sur une petite table, près du lit de Clémence, et Joséphine prête à servir.

— Si j'étais debout, avec quel plaisir je te servirais! dit-elle quand Joséphine les eut laissés seuls. Oh! même à genoux, reprit-elle en passant ses mains pâles dans la chevelure de Jules. Cher noble cœur, tu as été bien gracieux et bien bon pour moi tout à l'heure. Tu m'as fait là plus de

bien, par ta confiance, que tous les médecins de la terre ne pourraient m'en faire par leur ordonnance. Ta délicatesse de femme, car tu sais aimer comme une femme, toi... eh! bien, elle a répandu dans mon âme je ne sais quel baume qui m'a presque guérie. Il y a trêve, Jules, avance ta tête, que je la baise.

Jules ne put se refuser au plaisir d'embrasser Clémence. Mais ce ne fut pas sans une sorte de remords au cœur; il se trouvait petit devant cette femme qu'il était toujours tenté de croire innocente. Elle avait une sorte de joie triste. Une chaste espérance brillait sur son visage à travers l'expression de ses chagrins. Ils semblaient également malheureux d'être obligés de se tromper l'un l'autre, et encore une caresse, ils allaient tout s'avouer, ne résistant pas à leurs douleurs.

— Demain soir, Clémence.

— Non, monsieur, demain à midi, vous saurez tout, et vous vous agenouillerez devant votre femme. Oh! non, tu ne l'humilieras pas, non, tu es tout pardonné; non, tu n'as pas de torts. Écoute: hier, tu m'as bien rudement brisée; mais ma vie n'aurait peut-être pas été complète sans cette angoisse, ce sera une ombre qui fera valoir des jours célestes.

— Tu m'ensorcelles, s'écria Jules, et tu me donnerais des remords.

— Pauvre ami, la destinée est plus haute que nous, et je ne suis pas complice de ma destinée. Je sortirai demain.

— A quelle heure? demanda Jules.

— A neuf heures et demie.

— Clémence, répondit monsieur Desmarets, prends bien des précautions, consulte le docteur Desplein et le vieil Haudry.

— Je ne consulterai que mon cœur et mon courage.

— Je te laisse libre, et ne viendrai te voir qu'à midi.

— Tu ne me tiendras pas un peu compagnie ce soir, je ne suis plus souffrante?...

Après avoir terminé ses affaires, Jules revint près de sa femme, ramené par une attraction invincible. Sa passion était plus forte que toutes ses douleurs.

Le lendemain, vers neuf heures, Jules s'échappa de chez lui, courut à la rue des Enfans Rouges, monta, et sonna chez la veuve Gruget.

— Ah! vous êtes de parole, exact comme l'aurore. Entrez donc, monsieur, lui dit la vieille passementière en le reconnaissant. Je vous ai apprêté une tasse de café à la crème, au cas où... reprit-elle quand la porte fut fermée. Ah! de la vraie crème, un petit pot que j'ai vu traire moi-même à la vacherie que nous avons dans le marché des Enfans-Rouges.

— Merci, madame, non, rien. Menez-moi...

— Bien, bien, mon cher monsieur. Venez par ici.

La veuve conduisit Jules dans une chambre située au-dessus de la sienne, et où elle lui montra, triomphalement, une ouverture grande comme une pièce de quarante sous, pratiquée pendant la nuit à une place correspondant aux rosaces les plus hautes et les plus obscures du papier tendu dans la chambre de Ferragus. Cette ouverture se trouvait, dans l'une et l'autre pièce, au-dessus d'une armoire. Les légers dégâts faits par le serrurier n'avaient donc laissé de traces d'aucun côté du mur, et il était fort difficile d'apercevoir dans l'ombre cette espèce de meurtrière. Aussi Jules fut-il obligé, pour se maintenir là, et pour y bien voir, de rester dans une position assez fatigante, en se penchant sur un marchepied que la veuve Gruget avait eu soin d'apporter.

— Il est avec un monsieur, dit la vieille en se retirant.

Jules aperçut en effet un homme occupé à panser un cordon de plaies, produites par une certaine quantité de brûlures pratiquées sur les épaules de Ferragus, dont il reconnut la tête d'après la description que lui en avait faite monsieur de Maulincour.

— Quand crois-tu que je serai guéri? demandait-il.

— Je ne sais, répondit l'inconnu; mais, au dire des médecins, il faudra bien encore sept ou huit pansemens.

— Eh! bien, à ce soir, dit Ferragus en tendant la main à celui qui venait de poser la dernière bande de l'appareil.

— A ce soir, répondit l'inconnu en serrant cordialement la main de Ferragus. Je voudrais te voir quitte de tes souffrances.

— Enfin, les papiers de monsieur de Funcal nous seront remis demain et Henri Bourignard est bien mort, reprit Ferragus. Les deux fatales lettres qui nous ont coûté si cher n'existent plus. Je redeviendrai donc quelque chose de social, un homme parmi les hommes, et je vaux bien le marin qu'ont mangé les poissons. Dieu sait si c'est pour moi que je me fais comte!

— Pauvre Gratien, toi, notre plus forte tête, notre frère chéri, tu es le Benjamin de la bande; tu le sais.

— Adieu! surveillez bien mon Maulincour.

— Sois en paix sur ce point.

— Hé, marquis? cria le vieux forçat.

— Quoi?

— Ida est capable de tout, après la scène d'hier au soir. Si elle s'est jetée à l'eau, je ne la repêcherai certes pas, elle gardera bien mieux le secret de mon nom, le seul qu'elle possède; mais surveille-la; car, après tout, c'est une bonne fille.

— Bien.

L'inconnu se retira. Dix minutes après, monsieur Jules n'entendit pas, sans avoir un frisson de fièvre, le bruissement particulier aux robes de soie, et reconnut presque le bruit des pas de sa femme.

— Eh! bien, mon père, dit Clémence. Pauvre père, comment allez-vous? Quel courage!

— Viens, mon enfant, répondit Ferragus en lui tendant la main.

Et Clémence lui présenta son front, qu'il embrassa.

— Voyons, qu'as-tu, pauvre petite? Quels chagrins nouveaux...

— Des chagrins, mon père, mais c'est la mort de votre fille que vous aimez tant. Comme je vous l'écrivais hier, il faut absolument que dans votre tête, si fertile en idées, vous trouviez le moyen de voir mon pauvre Jules, aujourd'hui même. Si vous saviez comme il a été bon pour moi, malgré des soupçons, en apparence, si légitimes! Mon père, mon amour c'est ma vie. Voulez-vous me voir mourir? Ah! j'ai déjà bien souffert! et, je le sens, ma vie est en danger.

— Te perdre, ma fille, dit Ferragus, te perdre par la curiosité d'un misérable Parisien! Je brûlerais Paris. Ah! tu sais ce qu'est un amant, mais tu ne sais pas ce qu'est un père.

— Mon père, vous m'effrayez quand vous me regardez ainsi. Ne mettez pas en balance deux sentimens si différens. J'avais un époux avant de savoir que mon père était vivant...

— Si ton mari a mis, le premier, des baisers sur ton front, répondit Ferragus, moi, le premier, j'y ai mis des larmes... Rassure-toi, Clémence, parle à cœur ouvert. Je t'aime assez pour être heureux de savoir que tu es heureuse, quoique ton père ne soit presque rien dans ton cœur, tandis que tu remplis le sien.

— Mon Dieu, de semblables paroles me font trop de bien! Vous vous faites aimer davantage, et il me semble que c'est voler quelque chose à Jules. Mais, mon bon père, songez donc qu'il est au désespoir. Que lui dire dans deux heures?

— Enfant, ai-je donc attendu ta lettre pour te sauver du malheur qui te menace? Et que deviennent ceux qui s'avisent de toucher à ton bonheur, ou de se mettre entre nous? N'as-tu donc jamais reconnu la seconde providence qui veille sur toi? Tu ne sais pas que douze hommes pleins de force et d'intelligence forment un cortége autour de ton amour et de ta vie, prêts à tout pour votre conservation? Est-ce un père qui risquait la mort en allant te voir aux promenades, ou en venant t'admirer dans ton petit lit chez ta mère, pendant la nuit? est-ce le père auquel un souvenir de tes caresses d'enfant a seul donné la force de vivre, au moment où un homme d'honneur devait se tuer pour échapper à l'infamie? Est-ce moi enfin, moi qui ne respire que par ta bouche, moi qui ne vois que par tes yeux, moi qui ne sens que par ton cœur, est-ce moi qui ne saurais pas défendre avec des ongles de lion,

avec l'âme d'un père, mon seul bien, ma vie, ma fille?... Mais, depuis la mort de cet ange qui fut ta mère, je n'ai rêvé qu'à une seule chose, au bonheur de t'avouer pour ma fille, de te serrer dans mes bras à la face du ciel et de la terre, à tuer le *forçat*... Il y eut là une légère pause....... A te donner un père, reprit-il, à pouvoir presser sans honte la main de ton mari, à vivre sans crainte dans vos cœurs, à dire à tout le monde en te voyant : — « Voilà mon enfant ! » enfin, à être père à mon aise !

— O mon père, mon père !

— Après bien des peines, après avoir fouillé le globe, dit Ferragus en continuant, mes amis m'ont trouvé une peau d'homme à endosser. Je vais être d'ici à quelques jours monsieur de Funcal, un comte portugais. Va, ma chère fille, il y a peu d'hommes qui puissent à mon âge avoir la patience d'apprendre le portugais et l'anglais, que ce diable de marin savait parfaitement.

— Mon cher père !

— Tout a été prévu, et d'ici à quelques jours Sa Majesté Jean VI, roi de Portugal, sera mon complice. Il ne te faut donc qu'un peu de patience là où ton père en a eu beaucoup. Mais moi, c'était tout simple. Que ne ferais-je pas pour récompenser ton dévouement pendant ces trois années ! Venir si religieusement consoler ton vieux père, risquer ton bonheur !

— Mon père ! Et Clémence prit les mains de Ferragus, et les baisa.

— Allons, encore un peu de courage, ma Clémence, gardons le fatal secret jusqu'au bout. Ce n'est pas un homme ordinaire que Jules ; mais cependant savons-nous si son grand caractère et son extrême amour ne détermineraient pas une sorte de mésestime pour la fille d'un...

— Oh ! s'écria Clémence, vous avez lu dans le cœur de votre enfant, je n'ai pas d'autre peur, ajouta-t-elle d'un ton déchirant. C'est une pensée qui me glace. Mais mon père, songez que je lui ai promis la vérité dans deux heures.

— Eh ! bien, ma fille, dis-lui qu'il aille à l'ambassade de Portugal, voir le comte de Funcal, ton père, j'y serai.

— Et monsieur de Maulincour qui lui a parlé de Ferragus ? Mon Dieu, mon père, tromper, tromper, quel supplice !

— A qui le dis-tu ? Mais encore quelques jours, et il n'existera pas un homme qui puisse me démentir. D'ailleurs, monsieur de Maulincour doit être hors d'état de se souvenir... Voyons, folle, sèche tes larmes, et sonne...

En ce moment, un cri terrible retentit dans la chambre où était monsieur Jules Desmarets.

— Ma fille, ma pauvre fille !

Cette clameur passa par la légère ouverture pratiquée au-dessus de l'armoire, et frappa de terreur Ferragus et madame Jules.

— Va voir ce que c'est, Clémence.

Clémence descendit avec rapidité le petit escalier, trouva toute grande ouverte la porte de l'appartement de madame Gruget, entendit les cris qui retentissaient dans l'étage supérieur, monta l'escalier, vint, attirée par le bruit des sanglots, jusque dans la chambre fatale, où, avant d'entrer, ces mots parvinrent à son oreille : — C'est vous, monsieur, avec vos imaginations, qui êtes cause de sa mort.

— Taisez-vous, misérable, disait Jules en mettant son mouchoir sur la bouche de la veuve Gruget, qui cria : — A l'assassin ! au secours !

En ce moment, Clémence entra, vit son mari, poussa un cri et s'enfuit.

— Qui sauvera ma fille ? demanda la veuve Gruget après une longue pause. Vous l'avez assassinée.

— Et comment ? demanda machinalement monsieur Jules stupéfait d'avoir été reconnu par sa femme.

— Lisez, monsieur, cria la vieille en fondant en larmes. Y a-t-il des rentes qui puissent consoler de cela !

« Adieu, ma mère ! je te lege tout ce que jé. Je te demande » pardon de mes fotes et du dernié chagrin que je te donne » en mettant fain à mes jours. Henry, que j'aime plus que » moi-même, m'a dit que je faisai son malheure, et puisqu'il » m'a repoussé de lui, et que j'ai perdu toutes mes espairan- » ce d'établiceman, je vai me noyer. J'irai au-dessous de » Neuilly pour n'être point mise à la Morgue. Si Henry ne » me hait plus après que je m'ai puni par la mor, prie le de » faire enterrer une povre fille dont le cœur n'a battu que pour » lui, et qu'il me pardonne, car j'ai eu tort de me mélair de » ce qui ne me regardai pas. Panse-lui bien ses moqça. » Comme il a souffert ce povre cha. Mais j'orai pour me dé- » truir le couraje qu'il a eu pour se faire brulai. Fais porter » les corsets finis chez mes pratiques. Et prie Dieu pour votre » fille.

« IDA. »

— Portez cette lettre à monsieur de Funcal, celui qui est là. S'il en est encore temps, lui seul peut sauver votre fille.

Et Jules disparut en se sauvant comme un homme qui aurait commis un crime. Ses jambes tremblaient Son cœur élargi recevait des flots de sang plus chauds, plus copieux qu'en aucun moment de sa vie, et les renvoyait avec une force inaccoutumée. Les idées les plus contradictoires se combattaient dans son esprit, et cependant une pensée les dominait toutes. Il n'avait pas été loyal avec la personne qu'il aimait le plus, et il lui était impossible de transiger avec sa conscience dont la voix, grossissant en raison du forfait, correspondait aux cris intimes de sa passion, pendant les plus cruelles heures de doute qui l'avaient agité précédemment Il resta durant une grande partie de la journée errant dans Paris et n'osant pas rentrer chez lui. Cet homme probe tremblait de rencontrer le front irréprochable de cette femme méconnue. Les crimes sont en raison de la pureté des consciences, et le fait qui, pour tel cœur, est à peine une faute dans la vie, prend les proportions d'un crime pour certaines âmes candides. Le mot de candeur n'a-t-il pas en effet une céleste portée ? Et la plus légère souillure empreinte au blanc vêtement d'une vierge n'en fait elle pas quelque chose d'ignoble, autant que le sont les haillons d'un mendiant ? Entre ces deux choses, la seule différence n'est que celle du malheur à la faute. Dieu ne mesure jamais le repentir, il ne le scinde pas, et il en faut autant pour effacer une tache que pour lui faire oublier toute une vie. Ces réflexions pesaient de tout leur poids sur Jules, car les passions ne pardonnent pas plus que les lois humaines, et elles raisonnent plus juste ; ne s'appuient-elles pas sur une conscience à elles, infaillible comme l'est un instinct ? Désespéré, Jules rentra chez lui, pâle, écrasé sous le sentiment de ses torts, mais exprimant, malgré lui, la joie que lui causait l'innocence de sa femme. Il entra chez elle tout palpitant, il la vit couchée, elle avait la fièvre, il vint s'asseoir près du lit, lui prit la main, la baisa, la couvrit de ses larmes.

— Cher ange, lui dit-il, quand ils furent seuls, c'est du repentir.

— Et de quoi ? reprit-elle.

En disant cette parole, elle inclina la tête sur son oreiller, ferma les yeux et resta immobile, gardant le secret de ses souffrances pour ne pas effrayer son mari : délicatesse de mère, délicatesse d'ange. C'était toute la femme dans un mot. Le silence dura longtemps. Jules, croyant Clémence endormie, alla questionner Joséphine sur l'état de sa maîtresse.

— Madame est rentrée à demi morte, monsieur. Nous sommes allés chercher monsieur Haudry.

— Est-il venu ? qu'a-t-il dit ?

— Rien, monsieur. Il n'a pas paru content, a ordonné de ne laisser personne auprès de madame, excepté la garde, et il a dit qu'il reviendrait pendant la soirée.

Monsieur Jules rentra doucement chez sa femme, se mit dans un fauteuil, et resta devant le lit, immobile, les yeux attachés sur les yeux de Clémence ; quand elle soulevait ses paupières, elle le voyait aussitôt, et il s'échappait d'entre ses cils douloureux un regard tendre, plein de passion, exempt de reproche et d'amertume, un regard qui tombait comme un trait de feu sur le cœur de ce mari noblement absous et toujours aimé par cette créature qu'il tuait. La mort était entre eux un pressentiment qui les frappait également. Leurs regards s'unissaient dans une même angoisse, comme leurs cœurs s'unissaient jadis dans un même amour, également

senti, également partagé. Point de questions, mais d'horribles certitudes. Chez la femme, générosité parfaite ; chez le mari, remords affreux ; puis, dans les deux âmes, une même vision du dénoûment, un même sentiment de la fatalité.

Il y eut un moment où, croyant sa femme endormie, Jules la baisa doucement au front, et dit après l'avoir longtemps contemplée: — Mon Dieu, laisse-moi cet ange encore assez de temps pour que je m'absolve moi-même de mes torts par une longue adoration... Fille, elle est sublime; femme, quel mot pourrait la qualifier ?

Clémence leva les yeux, ils étaient pleins de larmes.

— Tu me fais mal, dit-elle d'un son de voix faible.

La soirée était avancée, le docteur Haudry vint, et pria le mari de se retirer pendant sa visite. Quand il sortit, Jules ne lui fit pas une seule question, il n'eut besoin que d'un geste.

— Appelez en consultation ceux de mes confrères en qui vous aurez le plus de confiance, je puis avoir tort.

— Mais, docteur, dites-moi la vérité. Je suis homme, je saurai l'entendre; et j'ai d'ailleurs le plus grand intérêt à la connaître pour régler certains comptes...

— Madame Jules est frappée à mort, répondit le médecin. Il y a une maladie morale qui a fait des progrès et qui complique sa situation physique, déjà si dangereuse, mais rendue plus grave encore par des imprudences : se lever pieds nus la nuit; sortir quand je l'avais défendu; sortir hier à pied, aujourd'hui en voiture. Elle a voulu se tuer. Cependant mon arrêt n'est pas irrévocable, il y a de la jeunesse, une force nerveuse étonnante... Il faudrait risquer le tout pour le tout par quelque réactif violent; mais je ne prendrai jamais sur moi de l'ordonner, je ne le conseillerais même pas; et, en consultation, je m'opposerais à son emploi.

Jules rentra. Pendant onze jours et onze nuits, il resta près du lit de sa femme, ne prenant de sommeil que pendant le jour, la tête appuyée sur le pied de ce lit. Jamais aucun homme ne poussa plus loin que Jules la jalousie des soins et l'ambition du dévouement. Il ne souffrait pas que l'on rendît le plus léger service à sa femme: il lui tenait toujours la main, et semblait ainsi vouloir lui communiquer de la vie. Il y eut des incertitudes, de fausses joies, de bonnes journées, un mieux, des crises, enfin les horribles mutations de la Mort qui hésite, qui balance, mais qui frappe. Madame Jules trouvait toujours la force de sourire à son mari; elle le plaignait, sachant que bientôt il serait seul. C'était une double agonie celle de la vie, celle de l'amour ; mais la vie s'en allait faible et l'amour allait grandissant. Il y eut une nuit affreuse, celle où Clémence éprouva ce délire qui précède toujours la mort chez les créatures jeunes. Elle parla de son amour heureux, elle parla de son père, elle raconta les révélations de sa mère au lit de mort, et les obligations qu'elle lui avait imposées. Elle se débattait, non pas avec la vie, mais avec sa passion, qu'elle ne voulait pas quitter.

— Faites, mon Dieu, dit-elle, qu'il ne sache pas que je voudrais le voir mourir avec moi.

Jules, ne pouvant soutenir ce spectacle, était en ce moment dans le salon voisin, et n'entendit pas des vœux auxquels il eût obéi.

Quand la crise fut passée, madame Jules retrouva des forces. Le lendemain, elle redevint belle, tranquille; elle causa, elle avait de l'espoir, elle se para comme se parent les malades. Puis elle voulut être seule pendant toute la journée, et renvoya son mari par une de ces prières faites avec tant d'instances, qu'elles sont exaucées comme on exauce les prières des enfans. D'ailleurs, monsieur Jules avait besoin de cette journée. Il alla chez monsieur de Maulinconr, afin de réclamer de lui le duel à mort convenu naguère entre eux. Il ne parvint pas sans de grandes difficultés jusqu'à l'auteur de cette infortune; mais, en apprenant qu'il s'agissait d'une affaire d'honneur, le vidame obéit aux préjugés qui avaient toujours gouverné sa vie, et introduisit Jules auprès du baron. Monsieur Desmarets chercha le baron de Maulincour.

— Oh! c'est bien lui, dit le commandeur en montrant un homme assis dans un fauteuil au coin du feu.

— Qui, Jules ? dit le mourant d'une voix cassée.

Auguste avait perdu la seule qualité qui nous fasse vivre, la mémoire. A cet aspect, monsieur Desmarets recula d'horreur. Il ne pouvait reconnaître l'élégant jeune homme dans dans une chose sans nom en aucun langage, suivant le mot de Bossuet. C'était en effet un cadavre à cheveux blancs ; des os à peine couverts par une peau ridée, flétrie, desséchée; des yeux blancs et sans mouvement; une bouche hideusement entr'ouverte, comme le sont celles des fous ou celles des débauchés tués par leurs excès. Aucune trace d'intelligence n'existait plus ni sur le front, ni dans aucun trait; de même qu'il n'y avait plus, dans sa carnation molle, ni rougeur, ni apparence de circulation sanguine. Enfin, c'était un homme rapetissé, dissous, arrivé à l'état dans lequel sont ces monstres conservés au Muséum, dans les bocaux où ils flottent au milieu de l'alcool. Jules crut voir au-dessus de ce visage la terrible tête de Ferragus, et cette complète Vengeance épouvanta la Haine. Le mari se trouva de la pitié dans le cœur pour le douteux débris de ce qui avait été naguère un jeune homme.

— Le duel a eu lieu, dit le commandeur.

— Monsieur a tué bien du monde, s'écria douloureusement Jules.

— Et des personnes bien chères, ajouta le vieillard. Sa grand'mère meurt de chagrin, et je la suivrai peut-être dans la tombe.

Le lendemain de cette visite, madame Jules empira d'heure en heure. Elle profita d'un moment de force pour prendre une lettre sous son chevet, la présenta vivement à Jules, et lui fit un signe facile à comprendre. Elle voulut lui donner dans un baiser son dernier souffle de vie, il le prit, et elle mourut. Jules tomba demi-mort et fut emporté chez son frère. Là, comme il déplorait, au milieu de ses larmes et de son délire, l'absence qu'il avait faite la veille, son frère lui apprit que cette séparation était vivement désirée par Clémence, qui n'avait pas voulu le rendre témoin de l'appareil religieux, si terrible aux imaginations tendres, et que l'Église déploie en conférant aux moribonds les derniers sacremens.

— Tu n'y aurais pas résisté, lui dit son frère. Je n'ai pu moi-même soutenir ce spectacle et tous les gens fondaient en larmes. Clémence était comme une sainte. Elle avait pris de la force pour nous faire ses adieux, et cette voix, entendue pour la dernière fois, déchirait le cœur. Quand elle a demandé pardon des chagrins involontaires qu'elle pouvait avoir donnés à ceux qui l'avaient servie, il y a eu un cri mêlé de sanglots, un cri...

— Assez, dit Jules, assez.

Il voulut être seul pour lire les dernières pensées de cette femme que le monde avait admirée, et qui avait passé comme une fleur.

« Mon bien aimé, ceci est mon testament. Pourquoi ne ferait-on pas des testamens pour les trésors du cœur, comme pour les autres biens ? Mon amour, n'était-ce pas tout mon bien ? je veux ici ne m'occuper que de mon amour : il fut toute la fortune de ta Clémence, et tout ce qu'elle peut te laisser en mourant. Jules, je suis encore aimée, je meurs heureuse. Les médecins expliquent ma mort à leur manière, moi seule en connais la véritable cause. Je te la dirai, quelque peine qu'elle puisse te faire. Je ne voudrais pas emporter dans un cœur tout à toi quelque secret qui ne te fût pas dit, alors que je meurs victime d'une discrétion nécessaire.

» Jules, j'ai été nourrie, élevée dans la plus profonde solitude, loin des vices et des mensonges du monde, par l'aimable femme que tu as connue. La société rendait justice à ses qualités de convention, par lesquelles une femme plaît à la société ; mais moi, j'ai secrètement joui d'une âme céleste, et j'ai pu chérir la mère qui faisait de mon enfance une joie sans amertume, en sachant bien pourquoi je la chérissais. N'était-ce pas aimer doublement ? Oui, je l'aimais, je la craignais, je la respectais, et rien ne me pesait au cœur, ni le respect, ni la crainte. J'étais tout pour elle, elle était tout pour moi. Pendant dix-neuf années, pleinement heureuses, insouciantes, mon âme, solitaire au milieu du monde qui grondait autour de moi, n'a réfléchi que la plus pure image,

celle de ma mère, et mon cœur n'a battu que par elle ou pour elle. J'étais scrupuleusement pieuse, et me plaisais à demeurer pure devant Dieu. Ma mère cultivait en moi tous les sentimens nobles et fiers. Ah! j'ai plaisir à te l'avouer, Jules, je sais maintenant que j'ai été jeune fille, que je suis venue à toi vierge de cœur. Quand je suis sortie de cette profonde solitude; quand, pour la première fois, j'ai lissé mes cheveux en les ornant d'une couronne de fleurs d'amandier; quand j'ai complaisamment ajouté quelques nœuds de satin à ma robe blanche, en songeant au monde que j'allais voir, et que j'étais curieuse de voir; eh bien! Jules, cette innocente et modeste coquetterie a été faite pour toi, car, à mon entrée dans le monde, je t'ai vu, toi, le premier. Ta figure, je l'ai remarquée, elle tranchait sur toutes les autres; ta personne m'a plu: ta voix et tes manières m'ont inspiré de favorables pressentimens; et, quand tu es venu, que tu m'as parlé, la rougeur sur le front, que ta voix a tremblé, ce moment m'a donné des souvenirs dont je palpite encore en t'écrivant aujourd'hui, que j'y songe pour la dernière fois. Notre amour a été d'abord la plus vive des sympathies, mais il fut bientôt mutuellement deviné; puis, aussitôt partagé, comme depuis nous en avons également ressenti les innombrables plaisirs. Dès lors, ma mère ne fut plus qu'en second dans mon cœur. Je le lui disais, et elle souriait, l'adorable femme! Puis, j'ai été à toi, toute à toi. Voilà ma vie, toute ma vie, mon cher époux. Et voici ce qui me reste à te dire. Un soir, quelques jours avant sa mort, ma mère m'a révélé le secret de sa vie, non sans verser des larmes brûlantes. Je t'ai bien mieux aimé, quand j'appris, avant le prêtre chargé d'absoudre ma mère, qu'il existait des passions condamnées par le monde et par l'Église. Mais, certes, Dieu ne doit pas être sévère quand elles sont le péché d'âmes aussi tendres que l'était celle de ma mère; seulement, cet ange ne pouvait se résoudre au repentir. Elle aimait bien, Jules, elle était toute amour. Aussi ai-je prié tous les jours pour elle, sans la juger. Alors je connus la cause de sa vive tendresse maternelle; alors je sus qu'il y avait dans Paris un homme de qui j'étais toute la vie, tout l'amour; que ta fortune était son ouvrage et qu'il t'aimait; qu'il était exilé de la société, qu'il portait un nom flétri, qu'il en était plus malheureux pour moi, pour nous, que pour lui-même. Ma mère était toute sa consolation, et ma mère mourait, je promis de la remplacer. Dans toute l'ardeur d'une âme dont rien n'avait faussé les sentimens, je ne vis que le bonheur d'adoucir l'amertume qui chagrinait les derniers momens de ma mère, et je m'engageai donc à continuer cette œuvre de charité secrète, la charité du cœur. La première fois que j'aperçus mon père, ce fut auprès du lit où ma mère venait d'expirer; quand il releva ses yeux pleins de larmes, ce fut pour retrouver en moi toutes ses espérances mortes. J'avais juré, non pas de mentir, mais de garder le silence, et ce silence, quelle femme l'aurait rompu? Là est ma faute, Jules, une faute expiée par la mort. J'ai douté de toi. Mais la crainte est si naturelle à la femme, et surtout à la femme qui sait tout ce qu'elle peut perdre. J'ai tremblé pour mon amour. Le secret de mon père me parut être la mort de mon bonheur, et plus j'aimais, plus j'avais peur. Je n'osais avouer ce sentiment à mon père; c'eût été le blesser, et dans sa situation, toute blessure était vive. Mais lui, sans me le dire, il partageait mes craintes. Ce cœur tout paternel tremblait pour mon bonheur autant que je tremblais moi-même, et n'osait parler, obéissant à la même délicatesse qui me rendait muette. Oui, Jules, j'ai cru que tu pourrais un jour ne plus aimer la fille de Gratien, autant que tu aimais ta Clémence. Sans cette profonde terreur, t'aurais-je caché quelque chose, à toi qui étais même tout entier dans ce repli de mon cœur? Le jour où cet odieux, ce malheureux officier t'a parlé, j'ai été forcée de mentir. Ce jour j'ai pour la seconde fois de ma vie connu la douleur, et cette douleur a été croissante jusqu'en ce moment où je t'entretiens pour la dernière fois. Qu'importe maintenant la situation de mon père? Tu sais tout. J'aurais, à l'aide de mon amour, vaincu la maladie, supporté toutes les souffrances, mais je ne saurais étouffer la voix du doute. N'est-il pas possible que mon origine altère la pureté de ton amour, l'affaiblisse, le diminue? Cette crainte, rien ne peut la détruire en moi. Telle est, Jules, la cause de ma mort. Je ne saurais vivre en redoutant un mot, un regard; un mot que tu ne diras peut-être jamais, un regard qui ne t'échappera point; mais que veux-tu? je les crains. Je meurs aimée, voilà ma consolation. J'ai su que, depuis quatre ans, mon père et ses amis ont presque remué le monde, pour mentir au monde. Afin de me donner un état, ils ont acheté un mort, une réputation, une fortune, tout cela pour faire revivre un vivant, tout cela pour toi, pour nous. Nous ne devions rien en savoir. Eh bien! ma mort épargnera sans doute ce mensonge à mon père, il mourra de ma mort. Adieu donc, Jules, mon cœur est ici tout entier. T'exprimer mon amour dans l'innocence de sa terreur, n'est ce pas te laisser toute mon âme? Je n'aurais pas eu la force de te parler, j'ai eu celle de t'écrire. Je viens de confesser à Dieu les fautes de ma vie; j'ai bien promis de ne plus m'occuper que du roi des cieux; mais je n'ai pu résister au plaisir de me confesser aussi à celui qui, pour moi, est tout sur la terre. Hélas! qui ne me le pardonnerait, ce dernier soupir, entre la vie qui fut et la vie qui va être? Adieu donc, mon Jules aimé; je vais à Dieu, près de qui l'amour est toujours sans nuages, près de qui tu viendras un jour. Là, sous son trône, réunis à jamais, nous pourrons nous aimer pendant les siècles. Cet espoir peut seul me consoler. Si je suis digne d'être là par avance, de là, je te suivrai dans ta vie, mon âme t'accompagnera, t'enveloppera, car tu resteras encore ici-bas, toi. Mène donc une vie sainte pour venir sûrement près de moi. Tu peux faire tant de bien sur la terre! N'est-ce pas une mission angélique pour un être souffrant que de répandre la joie autour de lui, de donner ce qu'il n'a pas? Je te laisse aux malheureux. Il n'y a que leurs sourires et leurs larmes dont je ne serai point jalouse. Nous trouverons un grand charme à ces douces bienfaisances. Ne pourrons-nous pas vivre encore ensemble, si tu veux mêler mon nom, ta Clémence, à ces belles œuvres? Après avoir aimé comme nous aimions, il n'y a plus que Dieu, Jules. Dieu ne ment pas, Dieu ne trompe pas. N'adore plus que lui, je le veux. Cultive-le bien dans tous ceux qui souffrent, soulage les membres endoloris de son église. Adieu, chère âme que j'ai remplie, je te connais: tu n'aimeras pas deux fois. Je vais donc expirer heureuse par la pensée qui rend toutes les femmes heureuses. Oui, ma tombe sera ton cœur. Après cette enfance que je t'ai contée, ma vie ne s'est-elle pas écoulée dans ton cœur? Morte, tu ne m'en chasseras jamais. Je suis fière de cette vie unique! Tu ne m'auras connue que dans la fleur de la jeunesse, je te laisse des regrets sans désenchantement. Jules, c'est une mort bien heureuse.

» Toi qui m'a si bien comprise, permets-moi de te recommander, chose superflue sans doute, l'accomplissement d'une fantaisie de femme, le vœu d'une jalousie dont nous sommes l'objet. Je te prie de brûler tout ce qui nous aura appartenu, de détruire notre chambre, d'anéantir tout ce qui peut être un souvenir de notre amour.

» Encore une fois, adieu, le dernier adieu, plein d'amour, comme le sera ma dernière pensée et mon dernier souffle. »

Quand Jules eut achevé cette lettre, il lui vint au cœur une de ces frénésies dont il est impossible de rendre les effroyables crises. Toutes les douleurs sont individuelles, leurs effets ne sont soumis à aucune règle fixe: certains hommes se bouchent les oreilles pour ne plus rien entendre; quelques femmes ferment les yeux pour ne plus rien voir; puis, il se rencontrent de grandes et magnifiques âmes qui se jettent dans la douleur comme dans un abîme. En fait de désespoir, tout est vrai. Jules s'échappa de chez son frère, revint chez lui, voulant passer la nuit près de sa femme, et voir jusqu'au dernier moment cette créature céleste. Tout en marchant avec l'insouciance de la vie que connaissent les gens arrivés au dernier degré de malheur, il concevait comment, dans l'Asie, les lois ordonnaient aux époux de ne point se survivre. Il voulait mourir. Il n'était pas encore accablé, il était dans la fièvre de la douleur. Il arriva sans obstacle, monta dans cette chambre sacrée; il y vit sa Clémence sur le lit de mort, belle

comme une sainte, les cheveux en bandeau, les mains jointes, ensevelie déjà dans son linceul. Des cierges éclairaient un prêtre en prières, Joséphine pleurant dans un coin, agenouillée, puis, près du lit, deux hommes. L'un était Ferragus. Il se tenait debout, immobile, et contemplait sa fille d'un œil sec; sa tête, vous l'eussiez prise pour du bronze: il ne vit pas Jules. L'autre était Jacquet, Jacquet pour lequel madame Jules avait été constamment bonne. Jacquet avait pour elle une de ces respectueuses amitiés qui réjouissent le cœur sans troubles, qui sont une passion douce, l'amour moins ses désirs et ses orages; et il était venu religieusement payer sa dette de larmes, dire de longs adieux à la femme de son ami, baiser pour la première fois le front glacé d'une créature dont il avait tacitement fait sa sœur. Là tout était silencieux. Ce n'était ni la mort terrible comme elle l'est dans l'Eglise, ni la pompeuse mort qui traverse les rues; non, c'était la mort se glissant sous le toit domestique, la mort touchante; c'était les pompes du cœur, les pleurs dérobés à tous les yeux. Jules s'assit près de Jacquet dont il pressa la main, et, sans se dire un mot, tous les personnages de cette scène restèrent ainsi jusqu'au matin. Quand le jour fit pâlir les cierges, Jacquet, prévoyant les scènes douloureuses qui allaient se succéder, emmena Jules dans la chambre voisine. En ce moment le mari regarda le père, et Ferragus regarda Jules. Ces deux douleurs s'interrogèrent, se sondèrent, s'entendirent par ce regard. Un éclair de fureur brilla passagèrement dans les yeux de Ferragus.

— C'est toi qui l'as tuée, pensait-il.

— Pourquoi s'être défié de moi? paraissait répondre l'époux.

Cette scène fut semblable à celle qui se passerait entre deux tigres reconnaissant l'inutilité d'une lutte, après s'être examinés pendant un moment d'hésitation, sans même rugir.

— Jacquet, dit Jules, tu as veillé à tout?

— A tout répondit le chef de bureau, mais partout me prévenait un homme qui partout ordonnait et payait.

— Il m'arrache sa fille! s'écria le mari dans un violent accès de désespoir.

Il s'élança dans la chambre de sa femme; mais le père n'y était déjà plus. Clémence avait été mise dans un cercueil de plomb, et des ouvriers s'apprêtaient à en souder le couvercle. Jules rentra tout épouvanté de ce spectacle, et le bruit du marteau dont se servaient ces hommes le fit machinalement fondre en larmes.

— Jacquet, dit-il, il m'est resté de cette nuit terrible une idée, une seule, mais une idée que je veux réaliser à tout prix. Je ne veux pas que Clémence demeure dans un cimetière de Paris. Je veux la brûler, recueillir ses cendres et la garder. Ne me dis pas un mot sur cette affaire, mais arrange-toi pour qu'elle réussisse. Je vais me renfermer dans *sa* chambre, et j'y resterai jusqu'au moment de mon départ. Toi seul entreras ici pour me rentre compte de tes démarches... Va, n'épargne rien.

Pendant cette matinée, madame Jules, après avoir été exposée dans une chapelle ardente, à la porte de son hôtel, fut amenée à Saint-Roch. L'église était entièrement tendue de noir. L'espèce de luxe déployé pour ce service avait attiré du monde; car, à Paris, tout fait spectacle, même la douleur la plus vraie. Il y a des gens qui se mettent aux fenêtres pour voir comment pleure un fils en suivant le corps de sa mère, comme il y en a qui veulent être commodément placés pour voir comment tombe une tête. Aucun peuple du monde n'a eu des yeux plus voraces. Mais les curieux furent particulièrement surpris en apercevant les six chapelles latérales de Saint-Roch également tendues de noir. Deux hommes en deuil assistaient à une messe mortuaire dans chacune de ces chapelles. On ne vit au chœur, pour toute assistance, que monsieur Desmarets le notaire, et Jacquet; puis, en dehors de l'enceinte, les domestiques. Il y avait pour les flâneurs ecclésiastiques, quelque chose d'inexplicable dans une telle pompe et si peu de parenté. Jules n'avait voulu d'aucun indifférent à cette cérémonie. La grand'messe fut célébrée avec la sombre magnificence des messes funèbres. Outre les desservans ordinaires de Saint-Roch, il s'y trouvait treize prêtres venus de diverses paroisses. Aussi jamais peut-être le *Dies iræ* ne produisit-il sur des chrétiens de hasard, fortuitement rassemblés par la curiosité, mais avides d'émotions, un effet plus profond, plus nerveusement glacial que le fut l'impression produite par cette hymne, au moment où huit voix de chantres accompagnées par celles des prêtres et les voix des enfans de chœur l'entonnèrent alternativement. Des six chapelles latérales, douze autres voix d'enfans s'élevèrent aigres de douleur, et s'y mêlèrent lamentablement. De toutes les parties de l'église, l'effroi sourdait; partout les cris d'angoisse répondaient aux cris de terreur. Cette effrayante musique accusait des douleurs inconnues au monde, et des amitiés secrètes qui pleuraient la morte. Jamais, en aucune religion humaine, les frayeurs de l'âme, violemment arrachée du corps et tempêtueusement agitée en présence de la foudroyante majesté de Dieu, n'ont été rendues avec autant de vigueur. Devant cette clameur des clameurs, doivent s'humilier les artistes et leurs compositions passionnées. Non, rien ne peut lutter avec ce chant qui résume les passions humaines et leur donne une vie galvanique au delà du cercueil, en les amenant palpitantes encore devant le Dieu vivant et vengeur. Ces cris de l'enfance, unis aux sons de voix graves, et qui comprennent alors, dans ce cantique de la mort, la vie humaine avec tous ses développemens, en rappelant les souffrances du berceau, en se grossissant de toutes les peines des autres âges avec les larges accens des hommes, avec les chevrotemens des vieillards et des prêtres; toute cette stridente harmonie pleine de foudres et d'éclairs ne parle-t-elle pas aux imaginations les plus intrépides, aux cœurs les plus glacés, et même aux philosophes! En l'entendant, il semble que Dieu tonne. Les voûtes d'aucune église ne sont froides; elles tremblent, elles parlent, elles versent la peur par toute la puissance de leurs échos. Vous croyez voir d'innombrables morts se levant et tendant les mains. Ce n'est plus ni un père, ni une femme, ni un enfant qui sont sous le drap noir, c'est l'humanité sortant de sa poudre. Il est impossible de juger la religion catholique, apostolique et romaine, tant que l'on n'a pas éprouvé la plus profonde des douleurs, en pleurant la personne adorée qui gît sous le cénotaphe; tant que l'on n'a pas senti toutes les émotions qui vous emplissent alors le cœur, traduites par cette hymne du désespoir, par ces cris qui écrasent les âmes, par cet effroi religieux qui grandit de strophe en strophe, qui tournoie vers le ciel, et qui épouvante, qui rapetisse, qui élève l'âme et vous laisse un sentiment de l'éternité dans la conscience, au moment où le dernier vers s'achève. Vous avez été aux prises avec la grande idée de l'infini, et alors tout se tait dans l'église. Il ne s'y dit pas une parole; les incrédules eux-mêmes *ne savent pas ce qu'ils ont*. Le génie espagnol a pu seul inventer ces majestés inouïes pour la plus inouïe des douleurs. Quand la suprême cérémonie fut achevée, douze hommes en deuil sortirent des six chapelles, et vinrent écouter autour du cercueil le chant d'espérance que l'Eglise fait entendre à l'âme chrétienne avant d'aller en ensevelir la forme humaine. Puis chacun de ces hommes monta dans une voiture drapée; Jacquet et monsieur Desmarets prirent la treizième; les serviteurs suivirent à pied. Une heure après, les douze inconnus étaient au sommet du cimetière nommé populairement le Père-Lachaise, tous en cercle autour d'une fosse où le cercueil avait été descendu, devant une foule curieuse accourue de tous les points de ce jardin public. Puis après de courtes prières, le prêtre jeta quelques grains de terre sur la dépouille de cette femme; et les fossoyeurs, ayant demandé leur pourboire, s'empressèrent de combler la fosse pour aller à une autre.

Ici semble finir le récit de cette histoire; mais peut-être serait-elle incomplète si, après avoir donné un léger croquis de la vie parisienne, si, après en avoir suivi les capricieuses ondulations, les effets de la mort y étaient oubliés. La mort, dans Paris, ne ressemble à la mort dans aucune capitale, et peu de personnes connaissent les débats d'une douleur vraie aux prises avec la civilisation, avec l'administration parisienne. D'ailleurs, peut-être monsieur Jules et Ferragus XXIII intéressent-ils assez pour que le dénoûment de

leur vie soit dénué de froideur. Enfin beaucoup de gens aiment à se rendre compte de tout, et voudraient, ainsi que l'a dit le plus ingénieux de nos critiques, savoir par quel procédé chimique l'huile brûle dans la lampe d'Aladin. Jacquet, homme administratif, s'adressa naturellement à l'autorité pour en obtenir la permission d'exhumer le corps de madame Jules et de le brûler. Il alla parler au Préfet de police, sous la protection de qui dorment les morts. Ce fonctionnaire voulut une pétition. Il fallut acheter une feuille de papier timbré, donner à la douleur une forme administrative ; il fallut se servir de l'argot bureaucratique pour exprimer les vœux d'un homme accablé, auquel les paroles manquaient ; il fallut traduire froidement et mettre en marge l'objet de la demande :

Le pétitionnaire
sollicite l'incinération
de sa femme.

Voyant cela, le chef chargé de faire un rapport au Conseiller d'Etat, Préfet de police, dit, en lisant cette apostille, où l'*objet* de la demande était, comme il l'avait recommandé, clairement exprimé : — Mais, c'est une question grave ! mon rapport ne peut être prêt que dans huit jours.

Jules, auquel Jacquet fut forcé de parler de ce délai, comprit ce qu'il avait entendu dire à Ferragus : Brûler Paris. Rien ne lui semblait plus naturel que d'anéantir ce réceptacle de monstruosités.

— Mais, dit-il à Jacquet, il faut aller au Ministre de l'Intérieur, et lui faire parler par ton Ministre.

Jacquet se rendit au Ministère de l'Intérieur, y demanda une audience qu'il obtint, mais à quinze jours de date. Jacquet était un homme persistant. Il chemina donc de bureau en bureau, et parvint au secrétaire particulier du Ministre auquel il fit parler par le secrétaire particulier du Ministre des Affaires Étrangères. Ces hautes protections aidant, il eut pour le lendemain, une audience furtive, pour laquelle s'étant précautionné d'un mot de l'autocrate des Affaires Étrangères, écrit au pacha de l'Intérieur, Jacquet espéra enlever l'affaire d'assaut. Il prépara des raisonnemens, des réponses péremptoires, des *en cas*; mais tout échoua.

— Cela ne me regarde pas, dit le Ministre. La chose concerne le Préfet de police. D'ailleurs il n'y a pas de loi qui donne aux maris la propriété des corps de leurs femmes, ni aux pères celle de leurs enfans. C'est grave ! Puis il y a des considérations d'utilité publique qui veulent que ceci soit examiné. Les intérêts de la ville de Paris peuvent en souffrir. Enfin, si l'affaire dépendait immédiatement de moi, je ne pourrais pas me décider *hic et nunc*, il me faudrait un rapport.

Le *Rapport* est dans l'administration actuelle ce que sont les limbes dans le christianisme. Jacquet connaissait la manie du rapport, et il n'avait pas attendu cette occasion pour gémir sur ce ridicule bureaucratique. Il savait que, depuis l'envahissement des affaires par le rapport, révolution administrative consommée en 1804, il ne s'était pas rencontré de ministre qui eût pris sur lui d'avoir une opinion, de décider la moindre chose, sans que cette opinion, cette chose eût été vannée, criblée, épluchée par les gâte-papier, les porte-grattoir et les sublimes intelligences de ses bureaux. Jacquet (il était un de ces hommes dignes d'avoir Plutarque pour biographe) reconnut qu'il s'était trompé dans la marche de cette affaire, et l'avait rendue impossible en voulant procéder légalement. Il fallait simplement transporter madame Jules à l'une des terres de Desmarets; et, là, sous la complaisante autorité d'un maire de village, satisfaire la douleur de son ami. La légalité constitutionnelle et administrative n'enfante rien; c'est un monstre infécond pour les peuples, pour les rois et pour les intérêts privés ; mais les peuples ne savent épeler que les principes écrits avec du sang ; or, les malheurs de la légalité seront toujours pacifiques ; elle aplatit une nation, voilà tout. Jacquet, homme de liberté, revint alors en songeant aux bienfaits de l'arbitraire, car l'homme ne juge les lois qu'à la lueur de ses passions. Puis, quand Jacquet se vit en présence de Jules, force lui fut de le tromper, et le malheureux, saisi par une fièvre violente, resta pendant deux jours au lit. Le ministre parla, le soir même, dans un dîner ministériel, de la fantaisie qu'avait un Parisien de faire brûler sa femme à la manière des Romains. Les cercles de Paris s'occupèrent alors pour un moment des funérailles antiques. Les choses anciennes devenant à la mode, quelques personnes trouvèrent qu'il serait beau de rétablir, pour les grands personnages, le bûcher funéraire. Cette opinion eut ses détracteurs et ses défenseurs. Les uns disaient qu'il y avait trop de grands hommes, et que cette coutume ferait renchérir le bois de chauffage, que chez un peuple aussi ambulatoire dans ses volontés que l'était le Français, il serait ridicule de voir à chaque terme un Longchamp d'ancêtres promenés dans leurs urnes ; puis, que, si les urnes avaient de la valeur, il y avait chance de les trouver à l'encan, saisies, pleines de respectables cendres, par les créanciers, gens habitués à ne rien respecter. Les autres répondaient qu'il y aurait plus de sécurité qu'au Père-Lachaise pour les aïeux à être ainsi casés, car, dans un temps donné, la ville de Paris serait contrainte d'ordonner une Saint Barthélemi contre ses morts qui envahissaient la campagne et menaçaient d'entreprendre un jour sur les terres de la Brie. Ce fut enfin une de ces futiles et spirituelles discussions de Paris, qui trop souvent creusent des plaies bien profondes. Heureusement pour Jules, il ignora les conversations, les bons mots, les pointes que sa douleur fournissait à Paris. Le Préfet de Police fut choqué de ce que monsieur Jacquet avait employé le Ministre pour éviter les lenteurs, la sagesse de la haute voirie. L'exhumation de madame Jules était une question de voirie. Donc le Bureau de police travaillait à répondre vertement à la pétition, car il suffit d'une demande pour que l'Administration soit saisie; or, une fois saisie, les choses vont loin, avec elle. L'Administration peut mener toutes les questions jusqu'au Conseil d'État, autre machine difficile à remuer. Le second jour, Jacquet fit comprendre à son ami qu'il fallait renoncer à son projet; que dans une ville où le nombre des larmes brodées sur les draps noirs était tarifé, où les lois admettaient sept classes d'enterremens, où l'on vendait au poids de l'argent la terre des morts, où la douleur était exploitée, tenue en partie double, où les prières de l'église se payaient cher, où la Fabrique intervenait pour réclamer le prix de quelques filets de voix ajoutées au *Dies iræ*, tout ce qui sortait de l'ornière administrativement tracée à la douleur était impossible.

— C'eût été, dit Jules, un bonheur dans ma misère, j'avais formé le projet de mourir loin d'ici, et désirais tenir Clémence entre mes bras dans la tombe ! Je ne savais pas que la bureaucratie pût allonger ses ongles jusque dans nos cercueils.

Puis il voulut aller voir près de sa femme s'il y avait un peu de place pour lui. Les deux amis se rendirent donc au cimetière. Arrivés là, ils trouvèrent, comme à la porte des spectacles ou à l'entrée des musées, comme dans la cour des diligences, des *ciceroni* qui s'offrirent à les guider dans le dédale du Père-Lachaise. Il leur était impossible, à l'un comme à l'autre, de savoir où gisait Clémence. Affreuse angoisse ! Ils allèrent consulter le portier du cimetière. Les morts ont un concierge, et il y a des heures auxquelles les morts ne sont pas visibles. Il faudrait remuer tous les règlemens de haute et basse police pour obtenir le droit de venir pleurer à la nuit, dans le silence et la solitude, sur la tombe où gît un être aimé. Il y a consigne pour l'hiver, consigne pour l'été. Certes, de tous les portiers de Paris, celui du Père-Lachaise est le plus heureux. D'abord, il n'a point de cordon à tirer; puis, au lieu, d'une loge, il a une maison, un établissement qui n'est pas tout à fait un ministère, quoiqu'il y ait un très grand nombre d'administrés et plusieurs employés, que ce gouverneur des morts ait un traitement et dispose d'un pouvoir immense dont personne ne peut se plaindre : il fait de l'arbitraire à son aise. Sa loge n'est pas non plus une maison de commerce, quoiqu'il ait des bureaux, une comptabilité, des recettes, des dépenses et des profits. Cet homme n'est ni un suisse, ni un concierge, ni un portier; la porte qui reçoit les morts est toujours béante; puis, quoi-

qu'il ait des monumens à conserver, ce n'est pas un conservateur; enfin c'est une indéfinissable anomalie, autorité qui participe de tout et qui n'est rien, autorité placée, comme la mort dont elle vit, en dehors de tout. Néanmoins cet homme exceptionnel relève de la ville de Paris, être chimérique comme le vaisseau qui lui sert d'emblème, créature de raison mue par mille pattes rarement unanimes dans leurs mouvemens, en sorte que ses employés sont presque inamovibles. Ce gardien du cimetière est donc le concierge arrivé à l'état de fonctionnaire, non soluble par la dissolution. Sa place n'est d'ailleurs pas une sinécure : il ne laisse inhumer personne sans un permis, il doit compte de ses morts, il indique dans ce vaste champ les six pieds carrés où vous mettrez quelque jour tout ce que vous aimez, tout ce que vous haïssez, une maîtresse, un cousin. Oui, sachez-le bien, tous les sentimens de Paris viennent aboutir à cette loge, et s'y administrationalisent. Cet homme a des registres pour coucher ses morts, ils sont dans leur tombe et dans ses cartons. Il a sous lui des gardiens, des jardiniers, des fossoyeurs, des aides. Il est un personnage. Les gens en pleurs ne lui parlent pas tout d'abord. Il ne comparaît que dans les cas graves : un mort pris pour un autre, un mort assassiné, une exhumation, un mort qui renaît. Le buste du roi régnant est dans sa salle, et il garde peut-être les anciens bustes royaux, impériaux, quasi-royaux dans quelque armoire, espèce de petit Père-Lachaise pour les révolutions. Enfin, c'est un homme public, un excellent homme, bon père et bon époux, épitaphe à part. Mais tant de sentimens divers ont passé devant lui sous forme de corbillard; mais il a vu la douleur sous tant de faces, et sur tant de faces, il a vu six millions de douleurs éternelles! Pour lui, la douleur n'est plus qu'une pierre de onze lignes d'épaisseur et de quatre pieds de haut, sur vingt-deux pouces de large. Quant aux *regrets*, ce sont les ennuis de sa charge, il ne déjeune ni ne dîne jamais sans essuyer la pluie d'une inconsolable affliction. Il est bon et tendre pour toutes les autres affections : il pleurera sur quelque héros de drame, sur monsieur Germeuil de *l'Auberge des Adrets*, l'homme à la culotte beurre frais, assassiné par Macaire; mais son cœur s'est ossifié à l'endroit des véritables morts. Les morts sont des chiffres pour lui; son état est d'organiser la mort. Puis enfin, il se rencontre, trois fois par siècle, une situation où son rôle devient sublime, et alors il est sublime à toute heure... en temps de peste.

Quant Jacquet l'aborda, ce monarque absolu rentrait assez en colère.

— J'avais dit, s'écria-t-il, d'arroser les fleurs depuis la rue Masséna jusqu'à la place Regnault de Saint-Jean-d'Angély! Vous vous êtes moqué de cela, vous autres. Sac à papier! si les parens s'avisent de venir aujourd'hui qu'il fait beau, ils s'en prendront à moi : ils crieront comme des brûlés, ils diront des horreurs de nous et nous calomnieront...

— Monsieur, lui dit Jacquet, nous désirerions savoir où a été inhumée madame Jules.

— Madame Jules, *qui*? demanda-t-il. Depuis huit jours nous avons eu trois madame Jules...

Ah! dit-il en s'interrompant et regardant à la porte, voici le convoi du colonel de Maulincour, allez chercher le permis. Un beau convoi, ma foi! reprit-il. Il a suivi de près sa grand'mère. Il y a des familles où ils dégringolent comme par gageure. Ça vous a un si mauvais sang, ces Parisiens.

— Monsieur, lui dit Jacquet en lui frappant sur le bras, la personne dont je vous parle est madame Jules Desmarets, la femme de l'Agent de change.

— Ah! je sais, répondit-il en regardant Jacquet. N'était ce pas un convoi où il y avait treize voitures de deuil, et un seul parent dans chacune des douze premières? C'était si drôle que ça nous a frappés...

— Monsieur, prenez garde. Monsieur Jules est avec moi; il peut vous entendre, et ce que vous dites n'est pas convenable.

— Pardon, monsieur, vous avez raison. Excusez, je vous prenais pour des héritiers.

— Monsieur, reprit-il en consultant un plan du cimetière, madame Jules est rue du maréchal Lefebvre, allée n° 4, entre mademoiselle Raucourt, de la Comédie-Française, et monsieur Moreau-Malvin, un fort boucher, pour lequel il y a un tombeau de marbre blanc de commandé, qui sera vraiment un des plus beaux de notre cimetière.

— Monsieur, dit Jacquet en interrompant le concierge, nous ne sommes pas plus avancés...

— C'est vrai, répondit-il en regardant tout autour de lui.

— Jean, cria-t-il à un homme qu'il aperçut, conduisez ces messieurs à la fosse de madame Jules, la femme d'un Agent de change! Vous savez, près de mademoiselle Raucourt, la tombe où il y a un buste.

Et les deux amis marchèrent sous la conduite de l'un des gardiens; mais ils ne parvinrent pas à la route escarpée qui menait à l'allée supérieure du cimetière sans avoir essuyé plus de vingt propositions que des entrepreneurs de marbrerie, de serrurerie et de sculpture vinrent leur faire avec une grâce mielleuse.

— Si monsieur voulait faire construire *quelque chose*, nous pourrions l'arranger à bien bon marché...

Jacquet fut assez heureux pour éviter à son ami ces paroles épouvantables pour des cœurs saignans, et ils arrivèrent au lieu du repos. En voyant cette terre fraîchement remuée et où des maçons avaient enfoncé des fiches afin de marquer la place des dés de pierre nécessaires au serrurier pour poser la grille, Jules s'appuya sur l'épaule de Jacquet, en se soulevant par intervalles, pour jeter de longs regards sur ce coin d'argile où il lui fallait laisser les dépouilles de l'être par lequel il vivait encore.

— Comme elle est mal là! dit-il.

— Mais elle n'est pas là, lui répondit Jacquet, elle est dans ta mémoire. Allons, viens, quitte cet odieux cimetière, où les morts sont parés comme des femmes au bal.

— Si nous l'ôtions de là?

— Est-ce possible?

— Tout est possible, s'écria Jules.

— Je viendrai donc là, dit-il après une pause. Il y a de la place.

Jacquet réussit à l'emmener de cette enceinte divisée comme un damier par des grilles en bronze, par d'élégans compartimens où étaient enfermés des tombeaux tous enrichis de palmes, d'inscriptions, de larmes aussi froides que les pierres dont s'étaient servis des gens désolés pour faire sculpter leurs regrets et leurs armes. Il y a là de bons mots gravés en noir, des épigrammes contre les curieux, des *concetti*, des adieux spirituels, des rendez-vous pris où il ne se trouve jamais qu'une personne, des biographies prétentieuses, du clinquant, des guenilles, des paillettes. Ici des thyrses; là, des fers de lance; plus loin, des urnes égyptiennes; çà et là, quelques canons; partout, les emblèmes de mille professions; enfin tous les styles : du mauresque, du grec, du gothique, des frises, des oves, des peintures, des urnes, des génies, des temples, beaucoup d'immortelles fanées et de rosiers morts. C'est une infâme comédie! c'est encore tout Paris avec ses rues, ses enseignes, ses industries, ses hôtels; mais vu par le verre dégrossissant de la lorgnette, un Paris microscopique, réduit aux petites dimensions des ombres, des larves, des morts, un genre humain qui n'a plus rien de grand que sa vanité. Puis Jules aperçut à ses pieds, dans la longue allée de la Seine, entre les coteaux de Vaugirard, de Meudon, entre ceux de Belleville et de Montmartre, le véritable Paris, enveloppé d'un voile bleuâtre, produit par ses fumées, et que la lumière du soleil rendait alors diaphane. Il embrassa d'un coup d'œil furtif ces quarante mille maisons, et dit, en montrant l'espace compris entre la colonne de la place Vendôme et la coupole d'or des Invalides : — Elle m'a été enlevée là, par la funeste curiosité de ce monde qui s'agite et se presse, pour se presser et s'agiter.

A quatre lieues de là, sur les bords de la Seine, dans un modeste village assis au penchant de l'une des collines qui dépendent de cette longue enceinte montueuse au milieu de laquelle le grand Paris se remue, comme un enfant dans son berceau, il se passait une scène de mort et de deuil, mais dégagée de toutes les pompes parisiennes, sans accompagne-

mens de torches ni de cierges, ni de voitures drapées, sans prières catholiques, la mort toute simple. Voici le fait. Le corps d'une jeune fille était venu matinalement échouer sur la berge, dans la vase et les joncs de la Seine. Des tireurs de sable, qui allaient à l'ouvrage, l'aperçurent en montant dans leur frêle bateau. — Tiens! cinquante francs de gagnés, dit l'un d'eux. — C'est vrai, dit l'autre. Et ils abordèrent auprès de la morte. — C'est une bien belle fille. — Allons faire notre déclaration. Et les deux tireurs de sable, après avoir couvert le corps de leurs vestes, allèrent chez le maire du village, qui fut assez embarrassé d'avoir à faire le procès-verbal nécessité par cette trouvaille.

Le bruit de cet événement se répandit avec la promptitude télégraphique particulière aux pays où les communications sociales n'ont aucune interruption, et où les médisances, les bavardages, les calomnies, le conte social dont se repaît le monde ne laisse point de lacune d'une borne à une autre. Aussitôt des gens qui vinrent à la Mairie tirèrent le maire de tout embarras. Ils convertirent le procès-verbal en un simple acte de décès. Par leurs soins, le corps de la fille fut reconnu pour être celui de la demoiselle Ida Gruget, couturière en corsets, demeurant rue de la Corderie-du-Temple, n° 14. La police judiciaire intervint, la veuve Gruget, mère de la défunte, arriva, munie de la dernière lettre de sa fille. Au milieu des gémissemens de la mère, un médecin constata l'asphyxie par l'invasion du sang noir dans le système pulmonaire, et tout fut dit. Les enquêtes faites, les renseignemens donnés, le soir, à six heures, l'autorité permit d'inhumer la grisette. Le curé du lieu refusa de la recevoir à l'église et de prier pour elle. Ida Gruget fut alors ensevelie dans un linceul par une vieille paysanne, et mise dans cette bière vulgaire, faite en planches de sapin, puis portée au cimetière par quatre hommes, et suivie de quelques paysannes curieuses, qui se racontaient cette mort en la commentant avec une surprise mêlée de commisération. La veuve Gruget fut charitablement retenue par une vieille dame, qui l'empêcha de se joindre au triste convoi de sa fille. Un homme à triples fonctions, sonneur, bedeau, fossoyeur de la paroisse, avait fait une fosse dans le cimetière du village, cimetière d'un demi-arpent, situé derrière l'église; une église bien connue, église classique, ornée d'une tour carrée à toit pointu couvert en ardoise, soutenue à l'extérieur par des contreforts anguleux. Derrière le rond décrit par le chœur, se trouvait le cimetière, entouré de murs en ruines, champ plein de monticules; ni marbres, ni visiteurs, mais certes sur chaque sillon des pleurs et des regrets véritables qui manquèrent à Ida Gruget. Elle fut jetée dans un coin parmi des ronces et de hautes herbes. Quand la bière fut descendue dans ce champ si poétique par sa simplicité, le fossoyeur se trouva bientôt seul, à la nuit tombante. En comblant cette fosse, il s'arrêtait par intervalles pour regarder dans le chemin, par-dessus le mur; il y eut un moment où, la main appuyée sur sa pioche, il examina la Seine, qui lui avait amené ce corps.

— Pauvre fille! s'écria un homme survenu là tout à coup.

— Vous m'avez fait peur, monsieur, dit le fossoyeur.

— Y a-t-il eu un service pour celle que vous enterrez?

— Non, monsieur. Monsieur le curé n'a pas voulu. Voilà la première personne enterrée ici sans être de la paroisse. Ici, tout le monde se connaît. Est-ce que monsieur?... Tiens, il est parti!

Quelques jours s'étaient écoulés, lorsqu'un homme vêtu de noir se présenta chez monsieur Jules et, sans vouloir lui parler, remit dans la chambre de sa femme une grande urne de porphyre, sur laquelle il lut ces mots :

INVITA LEGE,
CONJUGI MŒRENTI
FILIOLÆ CINERES
RESTITUIT,
AMICIS XII JUVANTIBUS
MORIBUNDUS PATER.

— Quel homme! dit Jules en fondant en larmes. Huit jours suffirent à l'Agent de change pour obéir à tous les désirs de sa femme, et pour mettre ordre à ses affaires; il vendit sa charge au frère de Martin Faleix, et partit de Paris au moment où l'Administration discutait encore s'il était licite à un citoyen de disposer du corps de sa femme.

Qui n'a pas rencontré sur les boulevards de Paris, au détour d'une rue ou sous les arcades du Palais-Royal, enfin en quelque lieu du monde où le hasard veuille le présenter, un être, un homme ou femme, à l'aspect duquel mille pensées confuses naissent en l'esprit! A son aspect, nous sommes subitement intéressés ou par des traits dont la conformation bizarre annonce une vie agitée, ou par l'ensemble curieux que présentent les gestes, l'air, la démarche et les vêtemens, ou par quelque regard profond, ou par d'autres *je ne sais quoi* qui saisissent fortement et tout à coup, sans que nous nous expliquions bien précisément la cause de notre émotion. Puis, le lendemain, d'autres pensées, d'autres images parisiennes emportent ce rêve passager. Mais si nous rencontrons encore le même personnage, soit passant à heure fixe, comme un employé de Mairie qui appartient au mariage pendant huit heures, soit errant dans les promenades, comme ces gens qui semblent être un mobilier acquis aux rues de Paris, et que l'on retrouve dans les lieux publics, aux premières représentations ou chez les restaurateurs, dont ils sont le plus bel ornement, alors cette créature s'inféode à votre souvenir, et y reste comme un premier volume de roman dont la fin nous échappe. Nous sommes tentés d'interroger cet inconnu, et de lui dire : — Qui êtes-vous? Pourquoi flânez-vous? De quel droit avez-vous un col plissé, une canne à pomme d'ivoire, un gilet passé? Pourquoi ces lunettes bleues à doubles verres, ou pourquoi conservez-vous la cravate des *muscadins?* Parmi ces créations errantes, les unes appartiennent à l'espèce des dieux Termes; elles ne disent rien à l'âme; *elles sont là*, voilà tout : pourquoi, personne ne le sait; c'est de ces figures semblables à celles qui servent de type aux sculpteurs pour les quatre Saisons, pour le Commerce et l'Abondance. Quelques autres, anciens avoués, vieux négocians, antiques généraux, s'en vont, marchent et paraissent toujours arrêtées. Semblables à des arbres qui se trouvent à moitié déracinés au bord d'un fleuve, elles ne semblent jamais faire partie du torrent de Paris, ni de sa foule jeune et active. Il est impossible de savoir si l'on a oublié de les enterrer, ou si elles se sont échappées du cercueil; elles sont arrivées à un état quasi fossile. Un de ces *Melmoth* parisiens était venu se mêler depuis quelques jours parmi la population sage et recueillie qui, lorsque le ciel est beau, meuble infailliblement l'espace enfermé entre la grille sud du Luxembourg et la grille nord de l'Observatoire, espace sans genre, espace neutre dans Paris. En effet, là, Paris n'est plus; et là, Paris est encore. Ce lieu tient à la fois de la place, de la rue, du boulevard, de la fortification, du jardin, de l'avenue, de la route, de la province, de la capitale; certes, il y a de tout cela; mais ce n'est rien de tout cela : c'est un désert. Autour de ce lieu sans nom, s'élèvent les Enfans-Trouvés, la Bourbe, l'hôpital Cochin, les Capucins, l'hospice La Rochefoucault, les Sourds-Muets, l'hôpital du Val-de-Grâce; enfin, tous les vices et tous les malheurs de Paris ont là leur asile; et, pour que rien ne manquât à cette enceinte philanthropique, la Science y étudie les Marées et les Longitudes; monsieur de Châteaubriand y a mis l'infirmerie Marie-Thérèse, et les Carmélites y ont fondé un couvent. Les grandes situations de la vie sont représentées par les cloches qui sonnent incessamment dans ce désert, et pour la mère qui accouche, et pour l'enfant qui naît, et pour le vice qui succombe, et pour l'ouvrier qui meurt, et pour la vierge qui prie, et pour le vieillard qui a froid, et pour le génie qui se trompe. Puis, à deux pas, est le cimetière du Mont-Parnasse, qui attire d'heure en heure les chétifs convois du faubourg Saint-Marceau. Cette esplanade, d'où l'on domine Paris, a été conquise par les joueurs de boules, vieilles figures grises, pleines de bonhomie, braves gens qui continuent nos ancêtres, et dont les physionomies ne peuvent être comparées qu'à celles de leur public, à la galerie mouvante qui les suit. L'homme devenu depuis quelques jours l'habitant de ce quartier dé-

sert assistait assidument aux parties de boules, et pouvait, certes, passer pour la créature la plus saillante de ces groupes, qui, s'il était permis d'assimiler les Parisiens aux différentes classes de la zoologie, appartiendraient au genre des mollusques. Ce nouveau venu marchait sympathiquement avec le *cochonnet*, petite boule qui sert de point de mire, et constitue l'intérêt de la partie; il s'appuyait contre un arbre quand le cochonnet s'arrêtait; puis, avec la même attention qu'un chien en prête aux gestes de son maître, il regardait les boules volant dans l'air ou roulant à terre. Vous l'eussiez pris pour le génie fantastique du cochonnet. Il ne disait rien, et les joueurs de boules, les hommes les plus fanatiques qui se soient rencontrés parmi les sectaires de quelque religion que ce soit, ne lui avaient jamais demandé compte de ce silence obstiné; seulement, quelques esprits forts le croyaient sourd et muet. Dans les occasions où il fallait déterminer les différentes distances qui se trouvaient entre les boules et le cochonnet, la canne de l'inconnu devenait la mesure infaillible, les joueurs venaient alors la prendre dans les mains glacées de ce vieillard, sans la lui emprunter par un mot, sans même lui faire un signe d'amitié. Le prêt de sa canne était comme une servitude à laquelle il avait négativement consenti. Quand il survenait une averse, il restait près du cochonnet, esclave des boules, gardien de la partie commencée. La pluie ne le surprenait pas plus que le beau temps, et il était, comme les joueurs, une espèce intermédiaire entre le Parisien qui a le moins d'intelligence, et l'animal qui en a le plus. D'ailleurs, pâle et flétri, sans soins de lui-même, distrait, il venait souvent nu-tête, montrant ses cheveux blanchis et son crâne carré, jaune, dégarni, semblable au genou qui perce le pantalon d'un pauvre. Il était béant, sans idées dans le regard, sans appui précis dans la démarche; il ne souriait jamais, ne levait jamais les yeux au ciel, et les tenait habituellement baissés vers la terre, et semblait toujours y chercher quelque chose. A quatre heures, une vieille femme venait le prendre pour le ramener on ne sait où, en le traînant à la remorque par le bras, comme une jeune fille tire une chèvre capricieuse qui veut brouter encore quand il faut venir à l'étable. Ce vieillard était quelque chose d'horrible à voir.

Dans l'après-midi, Jules, seul dans une calèche de voyage lestement menée par la rue de l'Est, déboucha sur l'esplanade de l'Observatoire au moment où ce vieillard, appuyé sur un arbre, se laissait prendre sa canne au milieu des vociférations de quelques joueurs pacifiquement irrités. Jules, croyant reconnaître cette figure, voulut s'arrêter, et sa voiture s'arrêta précisément. En effet, le postillon, serré par des charrettes, ne demanda point passage aux joueurs de boules insurgés, il avait trop de respect pour les émeutes, le postillon.

— C'est lui, dit Jules en découvrant enfin dans ce débris humain Ferragus XXIII, chef des Dévorans. Comme il l'aimait! ajouta-t-il après une pause. Marchez donc, postillon! cria-t-il.

Paris, février 1833.

FIN DE FERRAGUS.

LA

DUCHESSE DE LANGEAIS.

Il existe dans une ville espagnole située sur une île de la Méditerranée, un couvent de Carmélites Déchaussées où la règle de l'Ordre institué par sainte Thérèse s'est conservée dans la rigueur primitive de la réformation due à cette illustre femme. Ce fait est vrai, quelque extraordinaire qu'il puisse paraître. Quoique les maisons religieuses de la Péninsule et celles du Continent aient été presque toutes détruites ou bouleversées par les éclats de la révolution française et des guerres napoléoniennes, cette île ayant été constamment protégée par la marine anglaise, son riche couvent et ses paisibles habitans se trouvèrent à l'abri des troubles et des spoliations générales. Les tempêtes de tout genre qui agitèrent les quinze premières années du dix-neuvième siècle se brisèrent donc devant ce rocher, peu distant des côtes de l'Andalousie. Si le nom de l'empereur vint bruire jusque sur cette plage, il est douteux que son fantastique cortége de gloire et les flamboyantes majestés de sa vie météorique aient été comprises par les saintes filles agenouillées dans ce cloître. Une rigidité conventuelle que rien n'avait altérée recommandait cet asile dans toutes les mémoires du monde catholique. Aussi, la pureté de sa règle y attira-t-elle, des points les plus éloignés de l'Europe, de tristes femmes dont l'âme, dépouillée de tous liens humains, soupirait après ce long suicide accompli dans le sein de Dieu. Nul couvent n'était d'ailleurs plus favorable au détachement complet des choses d'ici-bas, exigé par la vie religieuse. Cependant, il se voit sur le Continent un grand nombre de ces maisons magnifiquement bâties au gré de leur destination. Quelques-unes sont ensevelies au fond des vallées les plus solitaires; d'autres suspendues au-dessus des montagnes les plus escarpées, ou jetées au bord des précipices; partout l'homme a cherché les poésies de l'infini, la solennelle horreur du silence; partout il a voulu se mettre au plus près de Dieu : il l'a quêté sur les cimes, au fond des abîmes, au bord des falaises, et l'a trouvé partout. Mais nulle autre part que sur ce rocher à demi européen, africain à demi, ne pouvaient se rencontrer autant d'harmonies différentes qui toutes concourussent à si bien élever l'âme, à en égaliser les impressions les plus douloureuses, à en attiédir les plus vives, à faire aux peines de la vie un lit profond. Ce monastère a été construit à l'extrémité de l'île, au point culminant du rocher, qui, par un effet de la grande révolution du globe, est cassé net du côté de la mer, où, sur tous les points, il présente les vives arêtes de ses tables légèrement rongées à la hauteur de l'eau, mais infranchissables. Ce roc est protégé de toute atteinte par des écueils dangereux qui se prolongent au loin, et dans lesquels se joue le flot brillant de la Méditerranée. Il faut donc être en mer pour apercevoir les quatre corps du bâtiment carré dont la forme, la hauteur, les ouvertures ont été minutieusement prescrites par les lois monastiques. Du côté de la ville, l'église masque entièrement les solides constructions du cloître, dont les toits sont couverts de larges dalles qui les rendent invulnérables aux coups de vent, aux orages et à l'action du soleil. L'église, due aux libéralités d'une famille espagnole, couronne la ville. La façade, hardie, élégante, donne une grande et belle physionomie à cette petite cité maritime. N'est-ce pas un spectacle empreint de toutes nos sublimités terrestres que l'aspect d'une ville dont les toits pressés, presque tous disposés en amphithéâtre devant un joli port, sont surmontés d'un magnifique portail à triglyphe gothique, à campaniles, à tours menues, à flèches découpées? La religion dominant la vie, en en offrant sans cesse aux hommes la fin et les moyens, image toute espagnole d'ailleurs! Jetez ce paysage au milieu de la Méditerranée, sous un ciel brûlant; accompagnez-le de quelques palmiers, de plusieurs arbres rabougris, mais vivaces qui mêlaient leurs vertes frondaisons agitées aux feuillages sculptés de l'architecture immobile! Voyez les franges de la mer blanchissant les rescifs, et s'opposant au bleu saphir des eaux; admirez les galeries, les terrasses bâties en haut de chaque maison et où les habitans viennent respirer l'air du soir parmi les fleurs, entre la cime des arbres de leurs petits jardins. Puis, dans le port, quelques voiles. Enfin, par la sérénité d'une nuit qui commence, écoutez la musique des orgues, le chant des offices, et les sons admirables des cloches en pleine mer. Partout du bruit et du calme; mais plus souvent le calme partout. Intérieurement, l'église se partageait en trois nefs sombres et mystérieuses. La furie des vents ayant sans doute interdit à l'architecte de construire latéralement ces arcs-boutans qui ornent presque partout les cathédrales, et entre lesquels sont pratiquées des chapelles, les murs qui flanquaient les deux petites nefs et soutenaient ce vaisseau, n'y répandaient aucune lumière. Ces fortes murailles présentaient à l'extérieur l'aspect de leurs masses grisâtres, appuyées, de distance en distance, sur d'énormes contreforts. La grande nef et ses deux petites galeries latérales étaient donc uniquement éclairées par la rose à vitraux coloriés, attachée avec un art miraculeux au-dessus du portail, dont l'exposition favorable avait permis le luxe des dentelles de pierre et des beautés particulières à l'ordre improprement nommé gothique La plus grande portion de ces trois nefs était livré aux habitans de la ville, qui venaient y entendre la messe et les offices. Devant le chœur, se trouvait une grille derrière laquelle pendait un rideau brun à plis

nombreux, légèrement entr'ouvert au milieu, de manière à ne laisser voir que l'officiant et l'autel. La grille était séparée, à intervalles égaux, par des piliers qui soutenaient une tribune intérieure et les orgues. Cette construction, en harmonie avec les ornemens de l'église, figurait extérieurement, en bois sculpté, les colonnettes des galeries supportées par les piliers de la grande nef. Il eût donc été impossible à un curieux assez hardi pour monter sur l'étroite balustrade de ces galeries de voir dans le chœur autre chose que les longues fenêtres octogones et coloriées qui s'élevaient par pans égaux, autour du maître-autel.

Lors de l'expédition française faite en Espagne pour rétablir l'autorité du roi Ferdinand VII, et après la prise de Cadix, un général français, venu dans cette île pour y faire reconnaître le gouvernement royal, y prolongea son séjour, dans le but de voir ce couvent, et trouva moyen de s'y introduire. L'entreprise était certes délicate. Mais un homme de passion, un homme dont la vie n'avait été, pour ainsi dire, qu'une suite de poésies en action, et qui avait toujours fait des romans au lieu d'en écrire, un homme d'exécution surtout, devait être tenté par une chose en apparence impossible. S'ouvrir légalement les portes d'un couvent de femmes ? A peine le pape ou l'archevêque métropolitain l'eussent-ils permis. Employer la ruse ou la force ? en cas d'indiscrétion, n'était-ce pas perdre son état, toute sa fortune militaire, et manquer le but? Le duc d'Angoulême était encore en Espagne, et de toutes les fautes que pouvait impunément commettre un homme aimé par le généralissime, celle-là seule l'eût trouvé sans pitié. Ce général avait sollicité sa mission afin de satisfaire une secrète curiosité, quoique jamais curiosité n'ait été plus désespérée. Mais cette dernière tentative était une affaire de conscience. La maison de ces Carmélites était le seul couvent espagnol qui eût échappé à ses recherches. Pendant la traversée, qui ne dura pas une heure, il s'éleva dans son âme un pressentiment favorable à ses espérances. Puis, quoique du couvent il n'eût vu que les murailles, que de ces religieuses il n'eût pas même aperçu les robes, et qu'il n'eût écouté que les chants de la Liturgie, il rencontra sous ces murailles et dans ces chants de légers indices qui justifièrent son frêle espoir. Enfin, quelque légers que fussent des soupçons si bizarrement réveillés, jamais passion humaine ne fut plus violemment intéressée que ne l'était alors la curiosité du général. Mais il n'y a point de petits événemens pour le cœur; il grandit tout; il met dans les mêmes balances la chute d'un empire de quatorze ans et la chute d'un gant de femme, et presque toujours le gant y pèse plus que l'empire. Or, voici les faits dans toute leurs simplicité positive. Après les faits viendront les émotions.

Une heure après que le général eut abordé cet îlot, l'autorité royale y fut rétablie. Quelques Espagnols constitutionnels, qui s'y étaient nuitamment réfugiés après la prise de Cadix, s'embarquèrent sur un bâtiment que le général leur permit de fréter pour s'en aller à Londres. Il n'y eut donc là ni résistance ni réaction. Cette petite Restauration insulaire n'allait pas sans une messe, à laquelle durent assister les deux compagnies commandées pour l'expédition. Or, ne connaissant pas la rigueur de la clôture chez les Carmélites Déchaussées, le général avait espéré pouvoir obtenir, dans l'église, quelques renseignemens sur les religieuses enfermées dans le couvent, dont une d'elles peut-être lui était plus chère que la vie et plus précieuse que l'honneur. Ses espérances furent d'abord cruellement déçues. La messe fut, à la vérité, célébrée avec pompe. En faveur de la solennité, les rideaux qui cachaient habituellement le chœur furent ouverts, et en laissèrent voir les richesses, les précieux tableaux et les châsses ornées de pierreries, dont l'éclat effaçait celui des nombreux *ex-voto* d'or et d'argent attachés par les marins de ce port aux piliers de la grande nef. Les religieuses s'étaient toutes réfugiées dans la tribune de l'orgue. Cependant, malgré ce premier échec, durant la messe d'actions de grâces, se développa largement le drame le plus secrètement intéressant qui jamais ait fait battre un cœur d'homme. La sœur qui touchait l'orgue excita un si vif enthousiasme qu'aucun des militaires ne regretta d'être venu à l'office. Les soldats même y trouvèrent du plaisir, et tous les officiers furent dans le ravissement. Quant au général, il resta calme et froid en apparence. Les sensations que lui causèrent les différens morceaux exécutés par la religieuse sont du petit nombre de choses dont l'expression est interdite à la parole, et la rend impuissante, mais qui, semblables à la mort, à Dieu, à l'Éternité, ne peuvent s'apprécier que dans le léger point de contact qu'elles ont avec les hommes. Par un singulier hasard, la musique des orgues paraissait appartenir à l'école de Rossini, le compositeur qui a transporté le plus de passion humaine dans l'art musical, et dont les œuvres inspireront quelque jour, par leur nombre et leur étendue, un respect homérique. Parmi les partitions dues à ce beau génie, la religieuse semblait avoir plus particulièrement étudié celle du *Mose*, sans doute parce que le sentiment de la musique sacrée s'y trouve exprimé au plus haut degré. Peut-être ces deux esprits, l'un si glorieusement européen, l'autre inconnu, s'étaient-ils rencontrés dans l'intuition d'une même poésie. Cette opinion étaient celle de deux officiers, vrais *dilettanti*, qui regrettaient sans doute en Espagne le théâtre Favart. Enfin, au *Te Deum*, il fut impossible de ne pas reconnaître une âme française dans le caractère que prit soudain la musique. Le triomphe du Roi Très Chrétien excitait évidemment la joie la plus vive au fond du cœur de cette religieuse. Certes elle était Française. Bientôt le sentiment de la patrie éclata, jaillit comme une gerbe de lumière dans une réplique des orgues où la sœur introduisit des motifs qui respirèrent toute la délicatesse du goût parisien, et auxquels se mêlèrent vaguement les pensées de nos plus beaux airs nationaux. Des mains espagnoles n'eussent pas mis, à ce gracieux hommage fait aux armes victorieuses, la chaleur qui acheva de déceler l'origine de la musicienne.

— Il y a donc de la France partout? dit un soldat.

Le général était sorti pendant le *Te Deum*, il lui avait été impossible de l'écouter. Le jeu de la musicienne lui dénonçait une femme aimée avec ivresse, et qui s'était si profondément ensevelie au cœur de la religion et si soigneusement dérobée aux regards du monde, qu'elle avait échappé jusqu'alors à des recherches obstinées adroitement faites par des hommes qui disposaient et d'un grand pouvoir et d'une intelligence supérieure. Le soupçon réveillé dans le cœur du général fut presque justifié par le vague rappel d'un air délicieux de mélancolie, l'air de *Fleuve du Tage*, romance française dont souvent il avait entendu jouer le prélude dans un boudoir de Paris à la personne qu'il aimait, et dont cette religieuse venait alors de se servir pour exprimer, au milieu de la joie des triomphateurs, les regrets d'une exilée. Terrible sensation ! Espérer la résurrection d'un amour perdu, le retrouver encore perdu, l'entrevoir mystérieusement, après cinq années pendant lesquelles la passion s'était irritée dans le vide, et agrandie par l'inutilité des tentatives faites pour la satisfaire !

Qui, dans sa vie, n'a pas, une fois au moins, bouleversé son chez-soi, ses papiers, sa maison, fouillé sa mémoire avec impatience en cherchant un objet précieux, et ressenti l'ineffable plaisir de le trouver, après un jour ou deux consumés en recherches vaines; après avoir espéré, désespéré de le rencontrer; après avoir dépensé les irritations les plus vives de l'âme pour ce rien important qui causait presque une passion? Eh! bien, étendez cette espèce de rage sur cinq années; mettez une femme, un cœur, un amour à la place de ce rien; transportez la passion dans les plus hautes régions du sentiment; puis supposez un homme ardent, un homme à cœur et face de lion, un de ces hommes à crinière qui imposent et communiquent à ceux qui les envisagent une respectueuse terreur! Peut-être comprendrez-vous alors la brusque sortie du général pendant le *Te Deum*, au moment où le prélude d'une romance jadis écoutée avec délices par lui, sous des lambris dorés, vibra sous la nef de cette église marine.

Il descendit la rue montueuse qui conduisait à cette église, et ne s'arrêta qu'au moment où les sons graves de l'orgue ne parvinrent plus à son oreille. Incapable de songer à autre chose qu'à son amour, dont la volcanique éruption lui brûlait le cœur, le général français ne s'aperçut de la fin du *Te*

Deum qu'au moment où l'assistance espagnole descendit par flots. Il sentit que sa conduite ou son attitude pouvaient paraître ridicules, et revint prendre sa place à la tête du cortége, en disant à l'alcade et au gouverneur de la ville qu'une subite indisposition l'avait obligé d'aller prendre l'air. Puis, afin de pouvoir rester dans l'île, il songea soudain à tirer parti de ce prétexte d'abord insouciamment donné. Objectant l'aggravation de son malaise, il refusa de présider le repas offert par les autorités insulaires aux officiers français; il se mit au lit, et fit écrire au major général pour lui annoncer la passagère maladie qui le forçait de remettre à un colonel le commandement des troupes. Cette ruse si vulgaire, mais si naturelle, le rendit libre de tout soin pendant le temps nécessaire à l'accomplissement de ses projets. En homme essentiellement catholique et monarchique, il s'informa de l'heure des offices et affecta le plus grand attachement aux pratiques religieuses, piété qui, en Espagne, ne devait surprendre personne.

Le lendemain même, pendant le départ de ses soldats, le général se rendit au couvent pour assister aux vêpres. Il trouva l'église désertée par les habitans qui, malgré leur dévotion, étaient allés voir sur le port l'embarcation des troupes. Le Français, heureux de se trouver seul dans l'église, eut soin d'en faire retentir les voûtes sonores du bruit de ses éperons; il y marcha bruyamment, il toussa, il se parla tout haut à lui-même pour apprendre aux religieuses, et surtout à la musicienne, que, si les Français partaient, il en restait un. Ce singulier avis fut-il entendu, compris?... le général le crut. Au *Magnificat*, les orgues semblèrent lui faire une réponse qui lui fut apportée par les vibrations de l'air. L'âme de la religieuse vola vers lui sur les ailes de ses notes, et s'émut dans le mouvement des sons. La musique éclata dans toute sa puissance; elle échauffa l'église. Ce chant de joie, consacré par la sublime liturgie de la Chrétienté Romaine pour exprimer l'exaltation de l'âme en présence des splendeurs du Dieu toujours vivant, devint l'expression d'un cœur presque effrayé de son bonheur, en présence des splendeurs d'un périssable amour qui durait encore et venait l'agiter au-delà de la tombe religieuse où s'ensevelissent les femmes pour renaître épouses du Christ.

L'orgue est certes le plus grand, le plus audacieux, le plus magnifique de tous les instrumens créés par le génie humain. Il est un orchestre entier, auquel une main habile peut tout demander, il peut tout exprimer. N'est-ce pas, en quelque sorte, un piédestal sur lequel l'âme se pose pour s'élancer dans les espaces lorsque, dans son vol, elle essaie de tracer mille tableaux, de peindre la vie, de parcourir l'infini qui sépare le ciel de la terre? Plus un poète en écoute les gigantesques harmonies, mieux il conçoit qu'entre les hommes agenouillés et le Dieu caché par les éblouissans rayons du Sanctuaire les cent voix de ce chœur terrestre peuvent seules combler les distances, et sont le seul truchement assez fort pour transmettre au ciel les prières humaines dans l'omnipotence de leurs modes, dans la diversité de leurs mélancolies, avec les teintes de leurs méditatives extases, avec les jets impétueux de leurs repentirs et les mille fantaisies de toutes les croyances. Oui, sous ces longues voûtes, les mélodies enfantées par le génie des choses saintes trouvent des grandeurs inouïes dont elles se parent et se fortifient. Là, le jour affaibli, le silence profond, les chants qui alternent avec le tonnerre des orgues, font à Dieu comme un voile à travers lequel rayonnent ses lumineux attributs. Toutes ces richesses sacrées semblèrent être jetées comme un grain d'encens sur le frêle autel de l'Amour à la face du trône éternel d'un Dieu jaloux et vengeur. En effet, la joie de la religieuse n'eut pas ce caractère de grandeur et de gravité qui doit s'harmonier avec les solennités du *Magnificat*; elle lui donna de riches, de gracieux développemens, dont les différens rhythmes accusaient une gaîté humaine. Ses motifs eurent le brillant des roulades d'une cantatrice qui tâche d'exprimer l'amour, et ses chants sautillèrent comme l'oiseau près de sa compagne. Puis, par momens, elle s'élançait par bonds dans le passé pour y folâtrer, pour y pleurer tour à tour. Son mode changeant avait quelque chose de désordonné comme l'agitation de la femme heureuse du retour de son amant. Puis, après les fugues flexibles du délire et les effets merveilleux de cette reconnaissance fantastique, l'âme qui parlait ainsi fit un retour sur elle-même. La musicienne, passant du majeur au mineur, sut instruire son auditeur de sa situation présente. Soudain elle lui raconta ses longues mélancolies et lui dépeignit sa lente maladie morale. Elle avait aboli chaque jour un sens, retranché chaque nuit quelque pensée, réduit graduellement son cœur en cendres. Après quelques molles ondulations, sa musique prit, de teinte en teinte, une couleur de tristesse profonde. Bientôt les échos versèrent les chagrins à torrens. Enfin tout-à-coup les hautes notes firent détonner un concert de voix angéliques, comme pour annoncer à l'amant perdu, mais non pas oublié, que la réunion des deux âmes ne se ferait plus que dans les cieux: touchante espérance! Vint l'*Amen*. Là, plus de joie ni de larmes dans les airs; ni mélancolie, ni regrets. L'*Amen* fut un retour à Dieu; ce dernier accord fut grave, solennel, terrible. La musicienne déploya tous les crêpes de la religieuse, et, après les derniers grondemens des basses, qui firent frémir les auditeurs jusque dans leurs cheveux, elle sembla s'être replongée dans la tombe d'où elle était pour un moment sortie. Quand les airs eurent, par degrés, cessé leurs vibrations oscillatoires, vous eussiez dit que l'église, jusque-là lumineuse, rentrait dans une profonde obscurité.

Le général avait été rapidement emporté par la course de ce vigoureux génie, et l'avait suivi dans les régions qu'il venait de parcourir. Il comprenait, dans toute leur étendue, les images dont abonda cette brûlante symphonie, et pour lui ces accords allaient bien loin. Pour lui, comme pour la sœur, ce poème était l'avenir, le présent et le passé. La musique, même celle du théâtre, n'est-elle pas, pour les âmes tendres et poétiques, pour les cœurs souffrans et blessés, un texte qu'elles développent au gré de leurs souvenirs? S'il faut un cœur de poète pour faire un musicien, ne faut-il pas de la poésie et de l'amour pour écouter, pour comprendre les grandes œuvres musicales? la Religion, l'Amour et la Musique ne sont-ils pas la triple expression d'un même fait, le besoin d'expansion dont est travaillée toute âme noble? Ces trois poésies vont toutes à Dieu, qui dénoue toutes les émotions terrestres. Aussi cette sainte Trinité humaine participe-t-elle des grandeurs infinies de Dieu, que nous ne configurons jamais sans l'entourer des feux de l'amour, des sistres d'or de la musique, de lumière et d'harmonie. N'est-il pas le principe et la fin de nos œuvres?

Le Français devina que, dans ce désert, sur ce rocher entouré par la mer, la religieuse s'était emparée de la musique pour y jeter le surplus de passion qui la dévorait. Etait-ce un hommage fait à Dieu de son amour, était-ce le triomphe de l'amour sur Dieu? questions difficiles à décider. Mais, certes, le général ne put douter qu'il ne retrouvât en ce cœur mort au monde une passion tout aussi brûlante que l'était la sienne. Les vêpres finies, il revint chez l'alcade, où il était logé. Restant d'abord en proie aux mille jouissances que prodigue une satisfaction longtemps attendue, péniblement cherché, il ne vit rien au delà. Il était toujours aimé. La solitude avait grandi l'amour dans ce cœur, autant que l'amour avait été grandi dans le sien par les barrières successivement franchies et mises par cette femme entre elle et lui. Cet épanouissement de l'âme eut sa durée naturelle. Puis vint le désir de revoir cette femme, de la disputer à Dieu, de la lui ravir, projet téméraire qui plut à cet homme audacieux. Après le repas, il se coucha pour éviter les questions, pour être seul, pour pouvoir penser sans trouble, et resta plongé dans les méditations les plus profondes, jusqu'au lendemain matin. Il ne se leva que pour aller à la messe. Il vint à l'église, il se plaça près de la grille; son front touchait le rideau; il aurait voulu le déchirer; mais il n'était pas seul: son hôte l'avait accompagné par politesse, et la moindre imprudence pouvait compromettre l'avenir de sa passion, en ruiner les nouvelles espérances. Les orgues se firent entendre, mais elles n'étaient plus touchées par les mêmes mains. La musicienne des deux jours précédens ne tenait plus le clavier. Tout fut pâle et froid pour le général. Sa maîtresse était-elle

accablée par les mêmes émotions sous lesquelles succombait presque un vigoureux cœur d'homme? Avait-elle si bien partagé, compris un amour fidèle et désiré, qu'elle en fût mourante sur son lit dans sa cellule? Au moment où mille réflexions de ce genre s'élevaient dans l'esprit du Français, il entendit résonner près de lui la voix de la personne qu'il adorait, il en reconnut le timbre clair. Cette voix, légèrement altérée par un tremblement qui lui donnait toutes les grâces que prête aux jeunes filles leur timidité pudique, tranchait sur la masse du chant, comme celle d'une *prima donna* sur l'harmonie d'un finale. Elle faisait à l'âme l'effet que produit aux yeux un filet d'argent ou d'or dans une frise obscure. C'était donc bien elle! Toujours Parisienne, elle n'avait pas dépouillé sa coquetterie, quoiqu'elle eût quitté les parures du monde pour le bandeau, pour la dure étamine des Carmélites. Après avoir signé son amour la veille, au milieu des louanges adressées au Seigneur, elle semblait dire à son amant : — Oui, c'est moi, je suis là, j'aime toujours; mais je suis à l'abri de l'amour. Tu m'entendras, mon âme t'enveloppera, et je resterai sous le linceul brun de ce chœur d'où nul pouvoir ne saurait m'arracher. Tu ne me verras pas.

— C'est bien elle! se dit le général en relevant son front, en le dégageant de ses mains, sur lesquelles il l'avait appuyé; car il n'avait pu d'abord soutenir l'écrasante émotion qui s'éleva comme un tourbillon dans son cœur quand cette voix connue vibra sous les arceaux, accompagnée par le murmure des vagues. L'orage était au dehors, et le calme dans le sanctuaire. Cette voix si riche continua à déployer toutes ses câlineries, elle arrivait comme un baume sur le cœur embrasé de cet amant, elle fleurissait dans l'air, qu'on désirait mieux aspirer pour y reprendre les émanations d'une âme exhalée avec amour dans les paroles de la prière. L'alcade vint rejoindre son hôte, il le trouva fondant en larmes à l'Élévation, qui fut chantée par la religieuse, et l'emmena chez lui. Surpris de rencontrer tant de dévotion dans un militaire français, l'alcade avait invité à souper le confesseur du couvent, et il en prévint le général, auquel jamais nouvelle n'avait fait autant de plaisir. Pendant le souper, le confesseur fut l'objet des attentions du Français, dont le respect intéressé confirma les Espagnols dans la haute opinion qu'ils avaient prise de sa piété. Il demanda gravement le nombre des religieuses, des détails sur les revenus du couvent et sur ses richesses, en homme qui paraissait vouloir entretenir poliment le bon vieux prêtre des choses dont il devait être le plus occupé. Puis il s'informa de la vie que menaient ces saintes filles. Pouvaient-elles sortir? les voyait-on?

— Seigneur, dit le vénérable ecclésiastique, la règle est sévère. S'il faut une permission de Notre Saint-Père pour qu'une femme vienne dans une maison de Saint-Bruno, ici même rigueur. Il est impossible à un homme d'entrer dans un couvent de Carmélites Déchaussées, à moins qu'il ne soit prêtre et attaché par l'archevêque au service de la Maison. Aucune religieuse ne sort. Cependant LA GRANDE SAINTE (la mère Thérèse) a souvent quitté sa cellule. Le Visiteur ou les Mères supérieures peuvent seules permettre à une religieuse, avec l'autorisation de l'archevêque, de voir des étrangers, surtout en cas de maladie. Or nous sommes un Chef d'Ordre, et nous avons conséquemment une Mère Supérieure au Couvent. Nous avons, entre autres étrangères, une Française, la sœur Thérèse, celle qui dirige la musique de la Chapelle.

— Ah! répondit le général en feignant la surprise. Elle a dû être satisfaite du triomphe des armes de la maison de Bourbon?

— Je leur ai dit l'objet de la messe, elles sont toujours un peu curieuses.

— Mais la sœur Thérèse peut avoir des intérêts en France, elle voudrait peut-être y faire savoir quelque chose, en demander des nouvelles?

— Je ne le crois pas, elle se serait adressée à moi pour en avoir.

— En qualité de compatriote, dit le général, je serais bien curieux de la voir... Si cela est possible, si la Supérieurey consent, si...

— A la grille, et même en présence de la Révérende Mère, une entrevue serait impossible pour qui que ce soit; mais en faveur d'un libérateur du trône catholique et de la sainte religion, malgré la rigidité de la Mère, la règle peut dormir un moment, dit le confesseur en clignant les yeux. J'en parlerai.

— Quel âge a la sœur Thérèse? demanda l'amant qui n'osa pas questionner le prêtre sur la beauté de la religieuse.

— Elle n'a plus d'âge, répondit le bonhomme avec une simplicité qui fit frémir le général.

Le lendemain matin, avant la sieste, le confesseur vint annoncer au Français que la sœur Thérèse et la Mère consentaient à le recevoir à la grille du parloir, avant l'heure des vêpres. Après la sieste, pendant laquelle le général dévora le temps en allant se promener sur le port, par la chaleur du midi, le prêtre revint le chercher, et l'introduisit dans le couvent; il le guida sous une galerie qui longeait le cimetière, et dans laquelle quelques fontaines, plusieurs arbres verts et des arceaux multipliés entretenaient une fraîcheur en harmonie avec le silence du lieu. Parvenus au fond de cette longue galerie, le prêtre fit entrer son compagnon dans une salle partagée en deux parties par une grille couverte d'un rideau brun. Dans la partie en quelque sorte publique, où le confesseur laissa le général, régnait, le long du mur, un banc de bois; quelques chaises également en bois se trouvaient près de la grille. Le plafond était composé de solives saillantes, en chêne vert, et sans nul ornement. Le jour ne venait dans cette salle que par deux fenêtres situées dans la partie affectée aux religieuses, en sorte que cette faible lumière, mal reflétée par un bois à teintes brunes, suffisait à peine pour éclairer le grand Christ noir, le portrait de sainte Thérèse et un tableau de la Vierge qui décoraient les parois grises du parloir. Les sentimens du général prirent donc, malgré leur violence, une couleur mélancolique. Il devint calme dans ce calme domestique. Quelque chose de grand comme la tombe le saisit sous ces frais planchers. N'était-ce pas son silence éternel, sa paix profonde, ses idées d'infini? Puis, la quiétude et la pensée fixe du cloître, cette pensée qui se glisse dans l'air, dans le clair-obscur, dans tout, et qui, n'étant tracée nulle part, est encore agrandie par l'imagination, ce grand mot : *la paix dans le Seigneur*, entre, là, de vive force, dans l'âme la moins religieuse. Les couvens d'hommes se conçoivent peu; l'homme y semble faible : il est né pour agir, pour accomplir une vie de travail à laquelle il se soustrait dans sa cellule. Mais dans un monastère de femmes, combien de vigueur virile et de touchante faiblesse! Un homme peut être poussé par mille sentimens au fond d'une abbaye, il s'y jette comme dans un précipice; mais la femme n'y vient jamais qu'entraînée par un seul sentiment : elle ne s'y dénature pas, elle épouse Dieu. Vous pouvez dire aux religieux : Pourquoi n'avez-vous pas lutté? Mais la réclusion d'une femme n'est-elle pas toujours une lutte sublime? Enfin, le général trouva ce parloir muet et ce couvent perdu dans la mer tout pleins de lui. L'amour arrive rarement à la solennité; mais l'amour encore fidèle au sein de Dieu, n'était-ce pas quelque chose de solennel, et plus qu'un homme n'avait le droit d'espérer au dix-neuvième siècle, par les mœurs qui courent? Les grandeurs infinies de cette situation pouvaient agir sur l'âme du général, il était précisément assez élevé pour oublier la politique, les honneurs, l'Espagne, le monde de Paris, et monter jusqu'à la hauteur de ce dénoûment grandiose. D'ailleurs, quoi de plus véritablement tragique? Combien de sentimens dans la situation des deux amans seuls réunis au milieu de la mer sur un banc de granit, mais séparés par une idée, par une barrière infranchissable! Voyez l'homme se disant : — Triompherai-je de Dieu dans ce cœur? Un léger bruit fit tressaillir cet homme, le rideau brun se tira; puis il vit dans la lumière une femme debout, mais dont la figure lui était cachée par le prolongement du voile plié sur la tête : suivant la règle de la maison, elle était vêtue de cette robe dont la couleur est devenue proverbiale. Le général ne put apercevoir les pieds nus de la religieuse, qui lui en auraient attesté l'effrayante maigreur; cependant, malgré les plis nombreux de la robe grossière qui

couvrait et ne parait plus cette femme, il devina que les larmes, la prière, la passion, la vie solitaire l'avaient déjà desséchée.

La main glacée d'une femme, celle de la Supérieure sans doute, tenait encore le rideau ; et le général, ayant examiné le témoin nécessaire de cet entretien, rencontra le regard noir et profond d'une vieille religieuse, presque centenaire, regard clair et jeune, qui démentait les rides nombreuses par lesquelles le pâle visage de cette femme était sillonné.

— Madame la duchesse, demanda-t-il d'une voix fortement émue à la religieuse qui baissait la tête, votre compagne entend-elle le français?

— Il n'y a pas de duchesse ici, répondit la religieuse. Vous êtes devant la sœur Thérèse. La femme, celle que vous nommez ma compagne, est ma mère en Dieu, ma Supérieure ici-bas.

Ces paroles, si humblement prononcées par la voix qui jadis s'harmoniait avec le luxe et l'élégance au milieu desquels avait vécu cette femme, reine de la mode à Paris, par une bouche dont le langage était jadis si léger, si moqueur, frappèrent le général comme l'eût fait un coup de foudre.

— Ma sainte mère ne parle que le latin et l'espagnol, ajouta-t-elle.

— Je ne sais ni l'un ni l'autre. Ma chère Antoinette, excusez-moi près d'elle.

En entendant son nom doucement prononcé par un homme naguère si dur pour elle, la religieuse éprouva une vive émotion intérieure que trahirent les légers tremblemens de son voile, sur lequel la lumière tombait en plein.

— Mon frère, dit-elle en portant sa manche sous son voile pour s'essuyer les yeux peut-être, je me nomme la sœur Thérèse...

Puis elle se tourna vers la mère, et lui dit, en espagnol, ces paroles que le général entendait parfaitement; il en savait assez pour le comprendre, et peut-être aussi pour le parler :

— Ma chère mère, ce cavalier vous présente ses respects, et vous prie de l'excuser de ne pouvoir les mettre lui-même à vos pieds; mais il ne sait aucune des deux langues que vous parlez...

La vieille inclina la tête lentement, sa physionomie prit une expression de douceur angélique, rehaussée néanmoins par le sentiment de sa puissance et de sa dignité.

— Tu connais ce cavalier? lui demanda la Mère en lui jetant un regard pénétrant.

— Oui, ma mère.

— Rentre dans ta cellule, ma fille ! dit la Supérieure d'un ton impérieux.

Le général s'effaça vivement derrière le rideau, pour ne pas laisser deviner sur son visage les émotions terribles qui l'agitaient; et, dans l'ombre, il croyait voir encore les yeux perçans de la Supérieure. Cette femme, maîtresse de la fragile et passagère félicité dont la conquête coûtait tant de soins, lui avait fait peur, et il tremblait, lui qu'une triple rangée de canons n'avait jamais effrayé. La duchesse marchait vers la porte, mais elle se retourna :—Ma Mère, dit-elle d'un ton de voix horriblement calme, ce Français est un de mes frères.

— Reste donc, ma fille ! répondit la vieille femme après une pause.

Cet admirable jésuitisme accusait tant d'amour et de regrets, qu'un homme moins fortement organisé que ne l'était le général se serait senti défaillir en éprouvant de si vifs plaisirs au milieu d'un immense péril, pour lui tout nouveau. De quelle valeur étaient donc les mots, les regards, les gestes dans une scène où l'amour devait échapper à des yeux de lynx, à des griffes de tigre! La sœur Thérèse revint.

— Vous voyez, mon frère, ce que j'ose faire pour vous entretenir un moment de votre salut, et des vœux que mon âme adresse pour vous chaque jour au ciel. Je commets un péché mortel. J'ai menti. Combien de jours de pénitence pour effacer ce mensonge! mais ce sera souffrir pour vous. Vous ne savez pas, mon frère, quel bonheur est d'aimer dans le ciel, de pouvoir s'avouer ses sentimens alors que la religion les a purifiés, les a transportés dans les régions les plus hautes. et qu'il nous est permis de ne plus regarder qu'à l'âme. Si les doctrines, si l'esprit de la sainte à laquelle nous devons cet asile ne m'avaient pas enlevée loin des misères terrestres, et ravie bien loin de la phère où elle est, mais certes au-dessus du monde, je ne vous eusse pas revu. Mais je puis vous voir, vous entendre et demeurer calme...

— Hé bien! Antoinette, s'écria le général en l'interrompant à ces mots, faites que je vous voie, vous que j'aime maintenant avec ivresse, éperdûment, comme vous avez voulu être aimée par moi.

— Ne m'appelez pas Antoinette, je vous en supplie. Les souvenirs du passé me font mal. Ne voyez ici que la sœur Thérèse, une créature confiante en la miséricorde divine. Et, ajouta-t-elle après une pause, modérez-vous, mon frère. Notre Mère nous séparerait impitoyablement, si votre visage trahissait des passions mondaines, ou si vos yeux laissaient tomber des pleurs.

Le général inclina la tête comme pour se recueillir. Quand il leva les yeux sur la grille, il aperçut, entre deux barreaux, la figure amaigrie, pâle, mais ardente encore de la religieuse. Son teint, où jadis fleurissaient tous les enchantemens de la jeunesse, où l'heureuse opposition d'un blanc mat contrastait avec les couleurs de la rose du Bengale, avait pris le ton chaud d'une coupe de porcelaine sous laquelle est enfermée une faible lumière. La belle chevelure dont cette femme était si fière avait été rasée. Un bandeau ceignait son front et enveloppait son visage. Ses yeux, entourés d'une meurtrissure due aux austérités de cette vie, lançaient, par momens, des rayons fiévreux, et leur calme habituel n'était qu'un voile. Enfin, de cette femme il ne restait que l'âme.

— Ah! vous quitterez ce tombeau, vous qui êtes devenue ma vie! Vous m'apparteniez, et n'étiez pas libre de vous donner, même à Dieu. Ne m'avez-vous pas promis de sacrifier tout au moindre de mes commandemens? Maintenant vous me trouverez peut-être digne de cette promesse, quand vous saurez ce que j'ai fait pour vous. Je vous ai cherchée dans le monde entier. Depuis cinq ans, vous êtes ma pensée de tous les instans, l'occupation de ma vie. Mes amis, des amis bien puissans, vous le savez, m'ont aidé de toute leur force à fouiller les couvens de France, d'Italie, d'Espagne, de Sicile, de l'Amérique. Mon amour s'allumait plus vif à chaque recherche vaine; j'ai souvent fait de longs voyages sur un faux espoir, j'ai dépensé ma vie et les plus larges battemens de mon cœur autour des murailles noires de plusieurs cloîtres. Je ne vous parle pas d'une fidélité sans bornes, qu'est-ce? un rien en comparaison des vœux infinis de mon amour. Si vous avez été vraie jadis dans vos remords, vous ne devez pas hésiter à me suivre aujourd'hui.

— Vous oubliez que je ne suis pas libre.

— Le duc est mort, répondit il vivement.

La sœur Thérèse rougit.

— Que le ciel lui soit ouvert, dit-elle avec une vive émotion, il a été généreux pour moi. Mais je ne parlais pas de ces liens, une de mes fautes a été de vouloir les briser tous sans scrupule pour vous.

— Vous parlez de vos vœux, s'écria le général en fronçant les sourcils. Je ne croyais pas que quelque chose vous pesât au cœur plus que votre amour. Mais n'en doutez pas, Antoinette, j'obtiendrai du Saint-Père un bref qui déliera vos sermens. J'irai certes à Rome, j'implorerai toutes les puissances de la terre ; et si Dieu pouvait descendre, je le ..

— Ne blasphémez pas.

— Ne vous inquiétez donc pas de Dieu! Ah! j'aimerais bien mieux savoir que vous franchiriez pour moi ces murs; que, ce soir même, vous vous jetteriez dans une barque au bas des rochers. Nous irions être heureux je ne sais où, au bout du monde! Et, près de moi, vous reviendriez à la vie, à la santé, sous les ailes de l'Amour.

— Ne parlez pas ainsi, reprit la sœur Thérèse, vous ignorez ce que vous êtes devenu pour moi. Je vous aime bien mieux que je ne vous ai jamais aimé. Je prie Dieu tous les jours pour vous, et je ne vous vois plus avec les yeux du

corps. Si vous connaissiez, Armand, le bonheur de pouvoir se livrer sans honte à une amitié pure que Dieu protége! Vous ignorez combien je suis heureuse d'appeler les bénédictions du ciel sur vous. Je ne prie jamais pour moi : Dieu fera de moi suivant ses volontés. Mais vous, je voudrais, au prix de mon éternité, avoir quelque certitude que vous êtes heureux en ce monde, et que vous serez heureux en l'autre, pendant tous les siècles. Ma vie éternelle est tout ce que le malheur m'a laissé à vous offrir. Maintenant, je suis vieillie dans les larmes, je ne suis plus ni jeune ni belle ; d'ailleurs vous mépriseriez une religieuse devenue femme, qu'aucun sentiment, même l'amour maternel, n'absoudrait pas... Que me direz-vous qui puisse balancer les innombrables réflexions accumulées dans mon cœur depuis cinq années, et qui l'ont changé, creusé, flétri? J'aurais dû le donner moins triste à Dieu!

— Ce que je dirai, ma chère Antoinette! je dirai que je t'aime ; que l'affection, l'amour, l'amour vrai, le bonheur de vivre dans un cœur tout à nous, entièrement à nous, sans réserve, est si rare et si difficile à rencontrer, que j'ai douté de toi, que je t'ai soumise à de rudes épreuves ; mais aujourd'hui je t'aime de toutes les puissances de mon âme : si tu me suis dans la retraite, je n'entendrai plus d'autre voix que la tienne, je ne verrai plus d'autre visage que le tien...

—Silence, Armand! Vous abrégez le seul instant pendant lequel il nous sera permis de nous voir ici-bas.

— Antoinette, veux-tu me suivre?

— Mais je ne vous quitte pas. Je vis dans votre cœur, mais autrement que par un intérêt de plaisir mondain, de vanité, de jouissance égoïste; je vis ici pour vous, pâle et flétrie, dans le sein de Dieu! S'il est juste, vous serez heureux...

— Phrases que tout cela! Et si je te veux pâle et flétrie? Et si je ne puis être heureux qu'en te possédant? Tu connaîtras donc toujours des devoirs en présence de ton amant? Il n'est donc jamais au-dessus de tout dans ton cœur? Naguère, tu lui préférais la société, toi, je ne sais quoi ; maintenant, c'est Dieu, c'est mon salut. Dans la sœur Thérèse, je reconnais toujours la duchesse ignorante des plaisirs de l'amour, et toujours insensible sous les apparences de la sensibilité. Tu ne m'aimes pas, tu n'as jamais aimé...

— Ha! mon frère...

—Tu ne veux pas quitter cette tombe, tu aimes mon âme, dis-tu? Eh bien! tu la perdras à jamais, cette âme, je me tuerai...

— Ma mère, cria la sœur Thérèse en espagnol, je vous ai menti, cet homme est mon amant!

Aussitôt le rideau tomba. Le général, demeuré stupide, entendit à peine les portes intérieures se fermant avec violence.

— Ah! elle m'aime encore! s'écria-t-il en comprenant tout ce qu'il y avait de sublime dans le cri de la religieuse. Il faut l'enlever d'ici...

Le général quitta l'île, revint au quartier-général, il allégua des raisons de santé, demanda un congé et retourna promptement en France.

Voici maintenant l'aventure qui avait déterminé la situation respective où se trouvaient alors les deux personnages de cette scène.

Ce que l'on nomme en France le faubourg Saint-Germain n'est ni un quartier, ni une secte, ni une institution, ni rien qui se puisse nettement exprimer. La place Royale, le faubourg Saint-Honoré, la Chaussée-d'Antin possèdent également des hôtels où se respire l'air du faubourg Saint-Germain. Ainsi, déjà tout le faubourg n'est pas dans le faubourg. Des personnes nées fort loin de son influence peuvent la ressentir et s'agréger à ce monde, tandis que certaines autres qui y sont nées peuvent en être à jamais bannies. Les manières, le parler, en un mot la tradition faubourg Saint-Germain est à Paris, depuis environ quarante ans, ce que la Cour y était jadis, ce qu'était l'hôtel Saint-Paul dans le quatorzième siècle, le Louvre au quinzième, le Palais, l'hôtel Rambouillet, la place Royale au seizième, puis Versailles au dix-septième et au dix-huitième siècle. A toutes les phases de l'histoire, le Paris de la haute classe et de la noblesse a eu son centre, comme le Paris vulgaire aura toujours le sien. Cette singularité périodique offre une ample matière aux réflexions de ceux qui veulent observer ou peindre les différentes zones sociales ; et peut-être ne doit-on pas en rechercher les causes seulement pour justifier le caractère de cette aventure, mais aussi pour servir à de graves intérêts, plus vivaces dans l'avenir que dans le présent, si toutefois l'expérience n'est pas un non-sens pour les partis comme pour la jeunesse. Les grands seigneurs et les gens riches, qui singeront toujours les grands seigneurs, ont, à toutes les époques, éloigné leurs maisons des endroits très habités. Si le duc d'Uzès se bâtit, sous le règne de Louis XIV, le bel hôtel à la porte duquel il mit la fontaine de la rue Montmartre, acte de bienfaisance qui le rendit, outre ses vertus, l'objet d'une vénération si populaire que le quartier suivit en masse son convoi, ce coin de Paris était alors désert. Mais aussitôt que les fortifications s'abattirent, que les marais situés au delà des boulevards s'emplirent de maisons, la famille d'Uzès quitta ce bel hôtel, habité de nos jours par un banquier. Puis la noblesse, compromise au milieu des boutiques, abandonna la place Royale, les alentours du centre parisien, et passa la rivière afin de pouvoir respirer à son aise dans le faubourg Saint-Germain, où déjà des palais s'étaient élevés autour de l'hôtel bâti par Louis XIV au duc du Maine, le Benjamin de ses légitimés.

Pour les gens accoutumés aux splendeurs de la vie, est-il en effet rien de plus ignoble que le tumulte, la boue, les cris, la mauvaise odeur, l'étroitesse des rues populeuses? Les habitudes d'un quartier marchand ou manufacturier ne sont-elles pas constamment en désaccord avec les habitudes des Grands? Le Commerce et le Travail se couchent au moment où l'aristocratie songe à dîner, les uns s'agitent bruyamment quand l'autre se repose ; leurs calculs ne se rencontrent jamais, les uns sont la recette, et l'autre est la dépense. De là des mœurs diamétralement opposées. Cette observation n'a rien de dédaigneux. Une aristocratie est en quelque sorte la pensée d'une société, comme la bourgeoisie et les prolétaires en sont l'organisme et l'action. De là des siéges différens pour ces forces ; et, de leur antagonisme, vient une antipathie apparente que produit la diversité de mouvemens faits néanmoins dans un but commun. Ces discordances sociales résultent si logiquement de toute charte constitutionnelle, que le libéral le plus disposé à s'en plaindre, comme d'un attentat envers les sublimes idées sous lesquelles les ambitieux des classes inférieures cachent leurs desseins, trouveraient prodigieusement ridicule à monsieur le prince de Montmorency de demeurer rue Saint-Martin, au coin de la rue qui porte son nom, ou à monsieur le duc de Fitz-James, le descendant de la race royale écossaise, d'avoir son hôtel rue Marie-Stuart, au coin de la rue Montorgueil. *Sint ut sunt, aut non sint*, ces belles paroles pontificales peuvent servir de devise aux Grands de tous les pays. Ce fait, patent à chaque époque, et toujours accepté par le peuple, porte en lui des raisons d'état: il est à la fois un effet et une cause, un principe et une loi. Les masses ont un bon sens qu'elles ne désertent qu'au moment où les gens de mauvaise foi les passionnent. Ce bon sens repose sur des vérités d'un ordre général, vraies à Moscou comme à Londres, vraies à Genève comme à Calcutta. Partout, lorsque vous rassemblerez des familles d'inégale fortune sur un espace donné, vous verrez se former des cercles supérieurs, des patriciens, des première, seconde et troisième sociétés. L'égalité sera peut-être un *droit*, mais aucune puissance humaine ne saura le convertir en *fait*. Il serait bien utile pour le bonheur de la France d'y populariser cette pensée. Aux masses les moins intelligentes se révèlent encore les bienfaits de l'harmonie politique. L'harmonie est la poésie de l'ordre, et les peuples ont un vif besoin d'ordre. La concordance des choses entre elles, l'unité, pour tout dire en un mot, n'est-elle pas la simple expression de l'ordre? L'architecture, la musique, la poésie, tout dans la France s'appuie, plus qu'en aucun autre pays, sur ce principe, qui d'ailleurs est écrit au fond de son clair et pur langage, et la langue sera toujours la plus infaillible formule

d'une nation. Aussi, voyez-vous le peuple y adoptant les airs les plus poétiques, les mieux modulés ; s'attachant aux idées les plus simples ; aimant les motifs incisifs qui contiennent le plus de pensées. La France est le seul pays où quelque petite phrase puisse faire une grande révolution. Les masses ne s'y sont jamais révoltées que pour essayer de mettre d'accord les hommes, les choses et les principes. Or, nulle autre nation ne sent mieux la pensée d'unité qui doit exister dans la vie aristocratique, peut-être parce que nulle autre n'a mieux compris les nécessités politiques : l'histoire ne la trouvera jamais en arrière. La France est souvent trompée, mais comme une femme l'est, par des idées généreuses, par des sentimens chaleureux dont la portée échappe d'abord au calcul.

Ainsi déjà, pour premier trait caractéristique, le faubourg Saint-Germain a la splendeur de ses hôtels, ses grands jardins, leur silence, jadis en harmonie avec la magnificence de ses fortunes territoriales. Cet espace mis entre une classe et toute une capitale n'est-il pas une consécration matérielle des distances morales qui doivent les séparer? Dans toutes les créations, la tête a sa place marquée. Si par hasard une nation fait tomber son chef à ses pieds, elle s'aperçoit tôt ou tard qu'elle s'est suicidée. Comme les nations ne veulent pas mourir, elles travaillent alors à se refaire une tête. Quand la nation n'en a plus la force, elle périt, comme ont péri Rome, Venise et tant d'autres. La distinction introduite par la différence des mœurs entre les autres sphères d'activité sociale et la sphère supérieure implique nécessairement une valeur réelle, capitale, chez les sommités aristocratiques. Dès qu'en tout Etat, sous quelque forme qu'affecte le *Gouvernement*, les patriciens manquent à leurs conditions de supériorité complète, ils deviennent sans force, et le peuple les renverse aussitôt. Le peuple veut toujours leur voir aux mains, au cœur et à la tête, la fortune, le pouvoir et l'action ; la parole, l'intelligence et la gloire. Sans cette triple puissance, tout privilége s'évanouit. Les peuples, comme les femmes, aiment la force en quiconque les gouverne, et leur amour ne va pas sans le respect ; ils n'accordent point leur obéissance à qui ne l'impose pas. Une aristocratie mésestimée est comme un roi fainéant, un mari en jupon ; elle est nulle avant de n'être rien. Ainsi, la séparation des Grands, leurs mœurs tranchées ; en un mot, le costume général des castes patriciennes est tout à la fois le symbole d'une puissance réelle, et les raisons de leur mort quand elles ont perdu la puissance. Le faubourg Saint-Germain s'est laissé momentanément abattre pour n'avoir pas voulu reconnaître les obligations de son existence qu'il lui était encore facile de perpétuer. Il devait avoir la bonne foi de voir à temps, comme le vit l'aristocratie anglaise, que les institutions ont leurs années climatériques où les mêmes mots n'ont plus les mêmes significations, où les idées prennent d'autres vêtemens, et où les conditions de la vie politique changent totalement de forme, sans que le fond soit essentiellement altéré. Ces idées veulent des développemens qui appartiennent essentiellement à cette aventure, dans laquelle ils entrent, et comme définition des causes, et comme explication des faits.

Le grandiose des châteaux et des palais aristocratiques, le luxe de leurs détails, la somptuosité constante des ameublemens, l'*aire* dans laquelle s'y meut sans gêne, et sans éprouver de froissement, l'heureux propriétaire, riche avant de naître ; puis l'habitude de ne jamais descendre au calcul des intérêts journaliers et mesquins de l'existence, le temps dont il dispose, l'instruction supérieure qu'il peut prématurément acquérir ; enfin les traditions patriciennes qui lui donnent des forces sociales que ses adversaires compensent à peine par des études, par une volonté, par une vocation tenaces ; tout devrait élever l'âme de l'homme qui, dès le jeune âge, possède de tels priviléges, lui imprimer ce haut respect de lui-même dont la moindre conséquence est une noblesse de cœur en harmonie avec la noblesse du nom. Cela est vrai pour quelques familles. Çà et là, dans le faubourg Saint-Germain, se rencontrent de beaux caractères, exceptions qui prouvent contre l'égoïsme général qui a causé la perte de ce monde à part. Ces avantages sont acquis à l'aristocratie française, comme à toutes les efflorescences patriciennes qui se produiront à la surface des nations aussi longtemps qu'elles assiéront leur existence sur le *domaine*, le domaine-sol comme le domaine-argent, seule base solide d'une société régulière ; mais ces avantages ne demeurent aux patriciens de toute sorte qu'autant qu'ils maintiennent les conditions auxquelles le peuple les leur laisse. C'est des espèces de fiefs moraux dont la tenure oblige envers le souverain, et ici le souverain est certes aujourd'hui le peuple. Les temps sont changés, et aussi les armes. Le Banneret à qui suffisait jadis de porter la cotte de maille, le haubert, de bien manier la lance et de montrer son pennon, doit aujourd'hui faire preuve d'intelligence ; et là où il n'était besoin que d'un grand cœur, il faut, de nos jours, un large crâne. L'art, la science et l'argent forment le triangle social où s'inscrit l'écu du pouvoir, et d'où doit procéder la moderne aristocratie. Un beau théorème vaut un grand nom. Les Fugger modernes sont princes de fait. Un grand artiste est réellement un oligarque, il représente tout un siècle, et devient presque toujours une loi. Ainsi, le talent de la parole, les machines à haute pression de l'écrivain, le génie du poète, la constance du commerçant, la volonté de l'homme d'état qui concentre en lui mille qualités éblouissantes, le glaive du général, ces conquêtes personnelles faites par un seul sur toute la société pour lui imposer, la classe aristocratique doit s'efforcer d'en avoir aujourd'hui le monopole, comme jadis elle avait celui de la force matérielle. Pour rester à la tête d'un pays, ne faut-il pas être toujours digne de le conduire ; en être l'âme et l'esprit, pour en faire agir les mains? Comment mener un peuple sans avoir les puissances qui font le commandement? Que serait le bâton des maréchaux sans la force intrinsèque du capitaine, qui le tient à la main? Le faubourg Saint-Germain a joué avec des bâtons, en croyant qu'ils étaient tout le pouvoir. Il avait renversé les termes de la proposition qui commande son existence. Au lieu de jeter les insignes qui choquaient le peuple et de garder secrètement la force, il a laissé saisir la force à la bourgeoisie, s'est cramponné fatalement aux insignes, et a constamment oublié les lois que lui imposait sa faiblesse numérique. Une aristocratie, qui personnellement fait à peine le millième d'une société, doit aujourd'hui, comme jadis, y multiplier ses moyens d'action pour y opposer, dans les grandes crises, un poids égal à celui des masses populaires. De nos jours, les moyens d'action doivent être des forces réelles, et non des souvenirs historiques.

Malheureusement, en France, la noblesse, encore grosse de son ancienne puissance évanouie, avait contre elle une sorte de présomption dont il était difficile qu'elle se défendît. Peut-être est-ce un défaut national. Le Français, plus que tout autre homme, ne conclut jamais en dessous de lui, il va du degré sur lequel il se trouve au degré supérieur : il plaint rarement les malheureux au-dessus desquels il s'élève, il gémit toujours de voir tant d'heureux au dessus de lui. Quoiqu'il ait beaucoup de cœur, il préfère trop souvent écouter son esprit. Cet instinct national qui fait toujours aller les Français en avant, cette vanité qui ronge leurs fortunes et les régit aussi absolument que le principe d'économie régit les Hollandais, a dominé depuis trois siècles la noblesse, qui, sous ce rapport, fut éminemment française. L'homme du faubourg Saint-Germain a toujours conclu de sa supériorité matérielle en faveur de sa supériorité intellectuelle. Tout, en France, l'en a convaincu, parce que depuis l'établissement du faubourg Saint-Germain, révolution aristocratique commencée le jour où la monarchie quitta Versailles, le faubourg Saint-Germain s'est, sauf quelques lacunes, toujours appuyé sur le pouvoir, qui sera toujours en France plus ou moins faubourg Saint-Germain : de là sa défaite en 1830. A cette époque, il était comme une armée opérant sans avoir de base. Il n'avait point profité de la paix pour s'implanter dans le cœur de la nation. Il péchait par un défaut d'instruction et par un manque total de vue sur l'ensemble de ses intérêts. Il tuait un avenir certain, au profit d'un présent douteux. Voici peut-être la raison de cette fausse politique. La distance physique et morale que ces supériorités s'efforçaient de maintenir entre elles et le reste de la nation, a fatalement eu pour tout résultat, depuis quarante ans, d'en-

tretenir dans la haute classe le sentiment personnel en tuant le patriotisme de caste. Jadis, alors que la noblesse française était grande, riche et puissante, les gentilshommes savaient, dans le danger, se choisir des chefs et leur obéir. Devenus moindres, ils se sont montrés indisciplinables; et, comme dans le Bas-Empire, chacun d'eux voulait être empereur; en se voyant tous égaux par la faiblesse, ils se crurent tous supérieurs. Chaque famille ruinée par la révolution, ruinée par le partage égal des biens, ne pensa qu'à elle, au lieu de penser à la grande famille aristocratique, et il leur semblait que si toutes s'enrichissaient, le parti serait fort. Erreur. L'argent aussi n'est qu'un signe de la puissance. Composées de personnes qui conservaient les hautes traditions de bonne politesse, d'élégance vraie, de beau langage, de pruderie et d'orgueil nobiliaires, en harmonie avec leurs existences, occupations mesquines quand elles sont devenues le principal d'une vie de laquelle elles ne doivent être que l'accessoire, toutes ces familles avaient une valeur intrinsèque, qui, mise en superficie, ne leur laisse qu'une valeur nominale. Aucune de ces familles n'a eu le courage de se dire : Sommes-nous assez fortes pour porter le pouvoir ? Elles se sont jetées dessus comme firent les avocats en 1830. Au lieu de se montrer protecteur comme un Grand, le faubourg Saint-Germain fut avide comme un parvenu. Du jour où il fut prouvé à la nation la plus intelligente du monde, que la noblesse restaurée organisait le pouvoir et le budget à son profit, ce jour, elle fut mortellement malade. Elle voulait être une aristocratie quand elle ne pouvait plus être qu'une oligarchie, deux systèmes bien différens, et que comprendra tout homme assez habile pour lire attentivement les noms patronymiques des lords de la chambre haute. Certes, le gouvernement royal eut de bonnes intentions; mais il oubliait constamment qu'il faut tout faire vouloir au peuple, même son bonheur, et que la France, femme capricieuse, veut être heureuse ou battue à son gré. S'il y avait eu beaucoup de ducs de Laval, que sa modestie a fait digne de son nom, le trône de la branche aînée serait devenu solide autant que l'est celui de la maison de Hanovre. En 1814, mais surtout en 1820, la noblesse française avait à dominer l'époque la plus instruite, la bourgeoisie la plus aristocratique, le pays le plus femelle du monde. Le faubourg Saint-Germain pouvait bien facilement conduire et amuser une classe moyenne, ivre de distinctions, amoureuse d'art et de science. Mais les mesquins meneurs de cette grande époque intelligentielle haïssaient tous l'art et la science. Ils ne surent même pas présenter la religion, dont ils avaient besoin, sous les poétiques couleurs qui l'eussent fait aimer. Quand Lamartine, La Mennais, Montalembert et quelques autres écrivains de talent doraient de poésie, rénovaient ou agrandissaient les idées religieuses, tous ceux qui gâchaient le gouvernement faisaient sentir l'amertume de la religion. Jamais nation ne fut plus complaisante, elle était alors comme une femme fatiguée qui devient facile; jamais pouvoir ne fit alors plus de maladresses : la France et la femme aiment mieux les fautes. Pour se réintégrer, pour fonder un grand gouvernement oligarchique, la noblesse du faubourg devait se fouiller avec bonne foi afin de trouver en elle-même la monnaie de Napoléon, s'éventrer pour demander aux creux de ses entrailles un Richelieu constitutionnel; si ce génie n'était pas en elle, aller le chercher jusque dans le froid grenier où il pouvait être en train de mourir, et se l'assimiler, comme la chambre des lords anglais s'assimile constamment les aristocrates de hasard. Puis, ordonner à cet homme d'être implacable, de retrancher les branches pourries, de recéper l'arbre aristocratique. Mais d'abord, le grand système du torysme anglais était trop immense pour de petites têtes; et son importation demandait trop de temps aux Français, pour lesquels une réussite lente vaut un *fiasco*. D'ailleurs, loin d'avoir cette politique rédemptrice qui va chercher la force là où Dieu l'a mise, ces grandes petites gens haïssaient toute force qui ne venait pas d'eux; enfin, loin de se rajeunir, le faubourg Saint-Germain s'est avieilli. L'étiquette, institution de seconde nécessité, pouvait être maintenue si elle n'eût paru que dans les grandes occasions; mais l'étiquette devint une lutte quotidienne, et au lieu d'être une question d'art ou de magnificence, elle devint une question de pouvoir. S'il manqua d'abord au trône un de ces conseillers aussi grands que les circonstances étaient grandes, l'aristocratie manqua surtout de la connaissance de ses intérêts généraux, qui auraient pu suppléer à tout. Elle s'arrêta devant le mariage de monsieur de Talleyrand, le seul homme qui eût une de ces têtes métalliques où se forgent à neuf les systèmes politiques par lesquels revivent glorieusement les nations. Le faubourg se moqua des ministres qui n'étaient pas gentilshommes, et ne donna pas de gentilshommes assez supérieurs pour être ministres; il pouvait rendre des services véritables au pays en ennoblissant les justices de paix, en fertilisant le sol, en construisant des routes et des canaux, en se faisant puissance territoriale agissante; mais il vendait ses terres pour jouer à la Bourse. Il pouvait priver la bourgeoisie de ses hommes d'action et de talent dont l'ambition minait le pouvoir, en leur ouvrant ses rangs; il a préféré les combattre, et sans armes; car il n'avait qu'en tradition ce qu'il possédait jadis en réalité. Pour le malheur de cette noblesse, il lui restait précisément assez de ses diverses fortunes pour soutenir sa morgue. Contente de ses souvenirs, aucune de ces familles ne songea sérieusement à faire prendre des armes à ses aînés, parmi le faisceau que le dix-neuvième siècle jetait sur la place publique. La jeunesse, exclue des affaires, dansait chez Madame, au lieu de continuer à Paris, par l'influence de talens jeunes, consciencieux, innocens de l'Empire et de la République, l'œuvre que les chefs de chaque famille auraient commencée dans les départemens en y conquérant la reconnaissance de leurs titres par de continuels plaidoyers en faveur des intérêts locaux, en s'y conformant à l'esprit du siècle, en refondant la caste au goût du temps. Concentrée dans son faubourg Saint-Germain, où vivait l'esprit des anciennes oppositions féodales mêlé à celui de l'ancienne cour, l'aristocratie, mal unie au château des Tuileries, fut plus facile à vaincre, n'existant que sur un point et surtout aussi mal constituée qu'elle l'était dans la Chambre des Pairs. Tissue dans le pays, elle devenait indestructible; acculée dans son faubourg, adossée au château, étendue dans le budget, il suffisait d'un coup de hache pour trancher le fil de sa vie agonisante, et la plate figure d'un petit avocat s'avança pour donner ce coup de hache. Malgré l'admirable discours de monsieur Royer-Collard, l'hérédité de la pairie et ses majorats tombèrent sous les pasquinades d'un homme qui se vantait d'avoir adroitement disputé quelques têtes au bourreau, mais qui tuait maladroitement de grandes institutions. Il se trouve là des exemples et des enseignemens pour l'avenir. Si l'oligarchie française n'avait pas une vie future, il y aurait je ne sais quelle cruauté triste à la gehenner après son décès, et alors il ne faudrait plus que penser à son sarcophage; mais si le scalpel des chirurgiens est dur à sentir, il rend parfois la vie aux mourans. Le faubourg Saint-Germain peut se trouver plus puissant persécuté qu'il ne l'était triomphant, s'il veut avoir un chef et un système.

Maintenant il est facile de résumer cet aperçu semi-politique. Ce défaut de vues larges et ce vaste ensemble de petites fautes; l'envie de rétablir de hautes fortunes dont chacun se préoccupait; un besoin réel de religion pour soutenir la politique; une soif de plaisir, qui nuisait à l'esprit religieux, et nécessita des hypocrisies; les résistances partielles de quelques esprits élevés qui voyaient juste et qui contrarièrent les rivalités de cour; la noblesse de province, souvent plus pure de race que ne l'est la noblesse de cour, mais qui, trop souvent froissée, se désaffectionna; toutes ces causes se réunirent pour donner au faubourg Saint-Germain les mœurs les plus discordantes. Il ne fut ni compacte dans son système, ni conséquent dans ses actes, ni complétement moral, ni franchement licencieux, ni corrompu ni corrupteur; il n'abandonna pas entièrement les questions qui lui nuisaient et n'adopta pas les idées qui l'eussent sauvé. Enfin, quelque débiles que fussent les personnes, le parti s'était néanmoins armé de tous les grands principes qui font la vie des nations. Or, pour périr dans sa force, que faut-il être? Il fut difficile dans le choix des personnes présentées; il eut du bon goût, du mépris élégant; mais sa chute n'eut certes rien d'éclatant

ni de chevaleresque. L'émigration de 89 accusait encore des sentimens; en 1830, l'émigration à l'intérieur n'accuse plus que des intérêts. Quelques hommes illustres dans les lettres, les triomphes de la tribune, monsieur de Talleyrand dans les congrès, la conquête d'Alger, et plusieurs noms redevenus historiques sur les champs de bataille, montrent à l'aristocratie française les moyens qui lui restent de se nationaliser et de faire encore reconnaître ses titres, si toutefois elle daigne. Chez les êtres organisés il se fait un travail d'harmonie intime. Un homme est-il paresseux, la paresse se trahit en chacun de ses mouvemens. De même, la physionomie d'une classe d'hommes se conforme à l'esprit général, à l'âme qui en anime le corps. Sous la Restauration, la femme du faubourg Saint-Germain ne déploya ni la fière hardiesse que les dames de la cour portaient jadis dans leurs écarts, ni la modeste grandeur des tardives vertus par lesquelles elles expiaient leurs fautes, et qui répandaient autour d'elles un si vif éclat. Elle n'eut rien de bien léger, rien de bien grave. Ses passions, sauf quelques exceptions, furent hypocrites; elle transigea pour ainsi dire avec leurs jouissances. Quelques unes de ces familles menèrent la vie bourgeoise de la duchesse d'Orléans, dont le lit conjugal se montrait si ridiculement aux visiteurs du Palais-Royal; deux ou trois à peine continuèrent les mœurs de la Régence, et inspirèrent une sorte de dégoût à des femmes plus habiles. Cette nouvelle grande dame n'eut aucune influence sur les mœurs: elle pouvait néanmoins beaucoup, elle pouvait, en désespoir de cause, offrir le spectacle imposant des femmes de l'aristocratie anglaise; mais elle hésita niaisement entre d'anciennes traditions, fut dévote de force, et cacha tout, même ses belles qualités. Aucune de ces Françaises ne put créer de salon où les sommités sociales vinssent prendre des leçons de goût et d'élégance. Leur voix, jadis si imposante en littérature, cette vivante expression des sociétés, y fut tout à fait nulle. Or, quand une littérature n'a pas de système général, elle ne fait pas corps et se dissout avec son siècle. Lorsque, dans un temps quelconque, il se trouve au milieu d'une nation un peuple à part ainsi constitué, l'historien y rencontre presque toujours une figure principale qui résume les vertus et les défauts de la masse à laquelle elle appartient: Coligny chez les huguenots, le Coadjuteur au sein de la Fronde, le maréchal de Richelieu sous Louis XV, Danton dans la Terreur. Cette identité de physionomie entre un homme et son cortége historique est dans la nature des choses. Pour mener un parti ne faut-il pas concorder à ses idées, pour briller dans une époque ne faut-il pas la représenter? De cette obligation constante où se trouve la tête sage et prudente des partis d'obéir aux préjugés et aux folies des masses qui en font la queue dérivent les actions que reprochent certains historiens aux chefs de parti, quand, à distance des terribles ébullitions populaires, ils jugent à froid les passions les plus nécessaires à la conduite des grandes luttes séculaires. Ce qui est vrai dans la comédie historique des siècles est également vrai dans la sphère plus étroite des scènes partielles du drame national appelé les Mœurs.

Au commencement de la vie éphémère que mena le faubourg Saint-Germain pendant la Restauration, et à laquelle, si les considérations précédentes sont vraies, il ne sut pas donner de consistance, une jeune femme fut passagèrement le type le plus complet de la nature à la fois supérieure et faible, grande et petite, de sa caste. C'était une femme artificiellement instruite, réellement ignorante; pleine de sentimens élevés, mais manquant d'une pensée qui les coordonnât; dépensant les plus riches trésors de l'âme à obéir aux convenances; prête à braver la société, mais hésitant et arrivant à l'artifice par suite de ses scrupules; ayant plus d'entêtement que de caractère, plus d'engouement que d'enthousiasme, plus de tête que de cœur; souverainement femme et souverainement coquette, Parisienne surtout; aimant l'éclat, les fêtes; ne réfléchissant pas, ou réfléchissant trop tard; d'une imprudence qui arrivait presque à de la poésie; insolente à ravir, mais humble au fond du cœur; affichant la force comme un roseau bien droit, mais, comme ce roseau, prête à fléchir sous une main puissante; parlant beaucoup de la religion, mais ne l'aimant pas, et cependant prête à l'accepter comme un dénoûment. Comment expliquer une créature véritablement multiple, susceptible d'héroïsme, et oubliant d'être héroïque pour dire une méchanceté; jeune et suave, moins vieille de cœur que vieillie par les maximes de ceux qui l'entouraient, et comprenant leur philosophie égoïste sans l'avoir appliquée; ayant tous les vices du courtisan et toutes les noblesses de la femme adolescente; se défiant de tout, et néanmoins se laissant parfois aller à tout croire? Ne serait-ce pas toujours un portrait inachevé que celui de cette femme en qui les teintes les plus chatoyantes se heurtaient, mais en produisant une confusion poétique, parce qu'il y avait une lumière divine, un éclat de jeunesse qui donnait à ces traits confus une sorte d'ensemble? La grâce lui servait d'unité. Rien n'était joué. Ces passions, ces demi-passions, cette velléité de grandeur, cette réalité de petitesse, ces sentimens froids et ces élans chaleureux étaient naturels et ressortaient de sa situation autant que de celle de l'aristocratie à laquelle elle appartenait. Elle se comprenait toute seule et se mettait orgueilleusement au-dessus du monde, à l'abri de son nom. Il y avait du moi de Médée dans sa vie, comme dans celle de l'aristocratie, qui se mourait sans vouloir ni se mettre sur son séant, ni tendre la main à quelque médecin politique, ni toucher, ni être touchée, tant elle se sentait faible ou déjà poussière. La duchesse de Langeais, ainsi se nommait-elle, était mariée depuis environ quatre ans quand la Restauration fut consommée, c'est-à-dire en 1816, époque à laquelle Louis XVIII, éclairé par la révolution des Cent-Jours, comprit sa situation et son siècle, malgré son entourage, qui, néanmoins, triompha plus tard de ce Louis XI moins la hache, lorsqu'il fut abattu par la maladie.

La duchesse de Langeais était une Navarreins, famille ducale, qui, depuis Louis XIV, avait pour principe de ne point abdiquer son titre dans ses alliances. Les filles de cette maison devaient avoir tôt ou tard, de même que leur mère, un tabouret à la cour. A l'âge de dix-huit ans, Antoinette de Navarreins sortit de la profonde retraite où elle avait vécu pour épouser le fils aîné du duc de Langeais. Les deux familles étaient alors éloignées du monde; mais l'invasion de la France faisait présumer aux royalistes le retour des Bourbons comme la seule conclusion possible aux malheurs de la guerre. Les ducs de Navarreins et de Langeais, restés fidèles aux Bourbons, avaient noblement résisté à toutes les séductions de la gloire impériale, et, dans les circonstances où ils se trouvaient lors de cette union, ils durent naturellement obéir à la vieille politique de leurs familles. Mademoiselle Antoinette de Navarreins épousa donc, belle et pauvre, monsieur le marquis de Langeais, dont le père mourut quelques mois après ce mariage. Au retour des Bourbons, les deux familles reprirent leur rang, leurs charges, leurs dignités à la cour, et rentrèrent dans le mouvement social, en dehors duquel elles s'étaient tenues jusqu'alors. Elles devinrent les plus éclatantes sommités de ce nouveau monde politique. Dans ce temps de lâchetés et de fausses conversions, la conscience publique se plut à reconnaître en ces deux familles la fidélité sans tache, l'accord entre la vie privée et le caractère politique, auxquels tous les partis rendent involontairement hommage. Mais, par un malheur assez commun dans les temps de transaction, les personnes les plus pures et qui, par l'élévation de leurs vues, la sagesse de leurs principes, auraient fait croire en France à la générosité d'une politique neuve et hardie, furent écartées des affaires, qui tombèrent entre les mains de gens intéressés à porter les principes à l'extrême pour faire preuve de dévouement. Les familles de Langeais et de Navarreins restèrent dans la haute sphère de la cour, condamnées aux devoirs de l'étiquette ainsi qu'aux reproches et aux moqueries du libéralisme, accusées de se gorger d'honneurs et de richesses, tandis que leur patrimoine ne s'augmentait point, et que les libéralités de la Liste Civile se consumèrent en frais de représentation, nécessaires à toute monarchie européenne, fût-elle même républicaine. En 1818, monsieur le duc de Langeais commandait une division militaire, et la duchesse avait, près d'une princesse, une place qui l'autorisait à de-

meurer à Paris, loin de son mari, sans scandale. D'ailleurs, le duc avait, outre son commandement, une charge à la cour, où il venait, en laissant, pendant son quartier, le commandement à un maréchal-de-camp. Le duc et la duchesse vivaient donc entièrement séparés, de fait et de cœur, à l'insu du monde. Ce mariage de convention avait eu le sort assez habituel de ces pactes de famille. Les deux caractères les plus antipathiques du monde s'étaient trouvés en présence, s'étaient froissés secrètement, secrètement blessés, désunis à jamais. Puis, chacun d'eux avait obéi à sa nature et aux convenances. Le duc de Langeais, esprit aussi méthodique que pouvait l'être le chevalier de Folard, se livra méthodiquement à ses goûts, à ses plaisirs, et laissa sa femme libre de suivre les siens, après avoir reconnu chez elle un esprit éminemment orgueilleux, un cœur froid, une grande soumission aux usages du monde, une loyauté jeune et qui devait rester pure sous les yeux des grands parens, à la lumière d'une cour prude et religieuse. Il fit donc à froid le grand seigneur du siècle précédent, abandonnant à elle-même une femme de vingt-deux ans, offensée gravement, et qui avait dans le caractère une épouvantable qualité, celle de ne jamais pardonner une offense quand toutes ses vanités de femme, quand son amour-propre, ses vertus peut-être, avaient été méconnus, blessés occultement. Quand un outrage est public, une femme aime à l'oublier, elle a des chances pour se grandir, elle est femme dans sa clémence; mais les femmes n'absolvent jamais de secrètes offenses, parce qu'elles n'aiment ni les lâchetés, ni les vertus, ni les amours secrètes.

Telle était la position, inconnue du monde, dans laquelle se trouvait madame la duchesse de Langeais, et à laquelle ne réfléchissait pas cette femme, lorsque vinrent des fêtes données à l'occasion du mariage du duc de Berri. En ce moment, la cour et le faubourg Saint-Germain sortirent de leur réserve. Là, commença réellement cette splendeur inouïe qui abusa le gouvernement de la Restauration. En ce moment, la duchesse de Langeais, soit calcul, soit vanité, ne paraissait jamais dans le monde sans être entourée ou accompagnée de trois ou quatre femmes aussi distinguées par leur nom que par leur fortune. Reine de la mode, elle avait ses dames d'atours, qui reproduisaient ailleurs ses manières et son esprit. Elle les avait habilement choisies parmi quelques personnes qui n'étaient encore ni dans l'intimité de la cour, ni dans le cœur du faubourg Saint-Germain, et qui avaient néanmoins la prétention d'y arriver; simples Dominations qui voulaient s'élever jusqu'aux environs du trône et se mêler aux séraphiques puissances de la haute sphère nommée *le petit château*. Ainsi posée, la duchesse de Langeais était plus forte, elle dominait mieux, elle était plus en sûreté. Ses *dames* la défendaient contre la calomnie, et l'aidaient à jouer le détestable rôle de femme à la mode. Elle pouvait à son aise se moquer des hommes, des passions, les exciter, recueillir les hommages dont se nourrit toute nature féminine, et rester maîtresse d'elle-même. A Paris et dans la plus haute compagnie, la femme est toujours femme; elle vit d'encens, de flatteries, d'honneurs. La plus réelle beauté, la figure la plus admirable n'est rien si elle n'est admirée : un amant, des flagorneries sont les attestations de sa puissance. Qu'est un pouvoir inconnu? Rien. Supposez la plus jolie femme seule dans le coin d'un salon, elle y est triste. Quand une de ces créatures se trouve au sein des magnificences sociales, elle veut donc régner sur tous les cœurs, souvent faute de pouvoir être souveraine heureuse dans un seul. Ces toilettes, ces apprêts, ces coquetteries étaient faites pour les plus pauvres êtres qui se soient rencontrés, des fats sans esprit; des hommes dont le mérite consistait dans une jolie figure, et pour lesquels toutes les femmes se compromettaient sans profit, de véritables idoles de bois doré qui, malgré quelques exceptions, n'avaient ni les antécédens des petits-maîtres du temps de la Fronde, ni la bonne grosse valeur des héros de l'Empire, ni l'esprit et les manières de leurs grands-pères, mais qui voulaient être *gratis* quelque chose d'approchant; qui étaient braves comme l'est la jeunesse française, habiles sans doute s'ils eussent été mis à l'épreuve, et qui ne pouvaient rien être par le règne des vieillards usés qui les tenaient en lisière. Ce fut une époque froide, mesquine et sans poésie. Peut-être faut-il beaucoup de temps à une restauration pour revenir à une monarchie.

Depuis dix-huit mois, la duchesse de Langeais menait cette vie creuse, exclusivement remplie par le bal, par les visites faites pour le bal, par des triomphes sans objet, par des passions éphémères, nées et mortes pendant une soirée. Quand elle arrivait dans un salon, les regards se concentraient sur elle, elle moissonnait des mots flatteurs, quelques expressions passionnées qu'elle encourageait du geste, du regard, et qui ne pouvaient jamais aller plus loin que l'épiderme. Son ton, ses manières, tout en elle faisait autorité. Elle vivait dans une sorte de fièvre de vanité, de perpétuelle jouissance qui l'étourdissait. Elle allait assez loin en conversation, elle écoutait tout, et se dépravait, pour ainsi dire, à la surface du cœur. Revenue chez elle, elle rougissait souvent de ce dont elle avait ri, de telle histoire scandaleuse dont les détails l'aidaient à discuter les théories de l'amour qu'elle ne connaissait pas, et les subtiles distinctions de la passion moderne, que de complaisantes hypocrites lui commentaient; car les femmes, sachant se tout dire entre elles, en perdent plus que n'en corrompent les hommes. Il y eut un moment où elle comprit que la créature aimée était la seule dont la beauté, dont l'esprit pût être universellement reconnu. Que prouve un mari? Que, jeune fille, une femme était ou richement dotée, ou bien élevée, avait une mère adroite, ou satisfaisait aux ambitions de l'homme; mais un amant est le constant programme de ses perfections personnelles. Madame de Langeais apprit, jeune encore, qu'une femme pouvait se laisser aimer ostensiblement sans être complice de l'amour, sans l'approuver, sans le contenter autrement que par les plus maigres redevances de l'amour, et plus d'une Sainte-n'y-touche lui révéla les moyens de jouer ces dangereuses comédies. La duchesse eut donc sa cour, et le nombre de ceux qui l'adoraient ou la courtisaient fut une garantie de sa vertu. Elle était coquette, aimable, séduisante jusqu'à la fin de la fête, du bal, de la soirée; puis, le rideau tombé, elle se retrouvait seule, froide, insouciante, et néanmoins revivait le lendemain pour d'autres émotions également superficielles. Il y avait deux ou trois jeunes gens complétement abusés qui l'aimaient véritablement, et dont elle se moquait avec une parfaite insensibilité. Elle se disait : — Je suis aimée, il m'aime! Cette certitude lui suffisait. Semblable à l'avare satisfait de savoir que ses caprices peuvent être exaucés, elle n'allait peut-être même plus jusqu'au désir.

Un soir, elle se trouva chez une de ses amies intimes, madame la vicomtesse de Fontaine, une de ses humbles rivales, qui la haïssaient cordialement et l'accompagnaient toujours : espèce d'amitié armée dont chacun se défie, et où les confidences sont habilement discrètes, quelquefois perfides. Après avoir distribué de petits saluts protecteurs, affectueux ou dédaigneux de l'air naturel à la femme qui connaît toute la valeur de ses sourires, ses yeux tombèrent sur un homme qui lui était complétement inconnu, mais dont la physionomie large et grave la surprit. Elle sentit en le voyant une émotion assez semblable à celle de la peur.

— Ma chère, demanda-t-elle à madame de Maufrigneuse, quel est ce nouveau venu?

— Un homme dont vous avez sans doute entendu parler, le marquis de Montriveau.

— Ah! c'est lui.

Elle prit son lorgnon et l'examina fort impertinemment, comme elle eût fait d'un portrait qui reçoit des regards et n'en rend pas.

— Présentez-le-moi donc, il doit être amusant.

— Personne n'est plus ennuyeux ni plus sombre, ma chère, mais il est à la mode.

Monsieur Armand de Montriveau se trouvait en ce moment, sans le savoir, l'objet d'une curiosité générale, et le méritait plus qu'aucune de ces idoles passagères dont Paris a besoin et dont il s'amourache pour quelques jours, afin de satisfaire cette passion d'engouement et d'enthousiasme fac-

tlce dont il est périodiquement travaillé. Armand de Montriveau était le fils unique du général de Montriveau, un de ces *ci-devant* qui servirent noblement la République, et qui périt, tué près de Joubert, à Novi. L'orphelin avait été placé par Bonaparte à l'école de Châlons, et mis, ainsi que plusieurs autres fils de généraux morts sur le champ de bataille, sous la protection de la Républiqud française. Après être sorti de cette école sans aucune espèce de fortune, il entra dans l'artillerie, et n'était encore que chef de bataillon lors du désastre de Fontainebleau. L'arme à laquelle appartenait Armand de Montriveau lui avait offert peu de chances d'avancement. D'abord le nombre des officiers y est plus limité que dans les autres corps de l'armée ; puis, les opinions libérales et presque républicaines que professait l'artillerie, les craintes inspirées à l'Empereur par une réunion d'hommes savans accoutumés à réfléchir, s'opposaient à la fortune militaire de la plupart d'entre eux. Aussi, contrairement aux lois ordinaires, les officiers parvenus au généralat ne furent-ils pas toujours les sujets les plus remarquables de l'arme, parce que, médiocres, ils donnaient peu de craintes. L'artillerie faisait un corps à part dans l'armée, et n'appartenait à Napoléon que sur les champs de bataille. A ces causes générales, qui peuvent expliquer les retards éprouvés dans sa carrière par Armand de Montriveau, il s'en joignait d'autres inhérentes à sa personne et à son caractère. Seul dans le monde, jeté dès l'âge de vingt ans à travers cette tempête d'hommes au sein de laquelle vécut Napoléon, et n'ayant aucun intérêt en dehors de lui-même, prêt à périr chaque jour, il s'était habitué à n'exister que par une estime intérieure et par le sentiment du devoir accompli. Il était habituellement silencieux comme le sont tous les hommes timides ; mais sa timidité ne venait point d'un défaut de courage, c'était une sorte de pudeur qui lui interdisait toute démonstration vaniteuse. Son intrépidité sur les champs de bataille n'était point fanfaronne ; il y voyait tout, pouvait donner tranquillement un bon avis à ses camarades, et allait au-devant des boulets tout en se baissant à propos pour les éviter. Il était bon, mais sa contenance le faisait passer pour hautain et sévère. D'une rigueur mathématique en toute chose, il n'admettait aucune composition hypocrite ni avec les devoirs d'une position, ni avec les conséquences d'un fait. Il ne se prêtait à rien de honteux, ne demandait jamais rien pour lui ; enfin, c'était un de ces grands hommes inconnus, assez philosophes pour mépriser la gloire, et qui vivent sans s'attacher à la vie, parce qu'ils ne trouvent pas à y développer leur force ou leurs sentimens dans toute leur étendue. Il était craint, estimé, peu aimé. Les hommes nous permettent bien de nous élever au-dessus d'eux, mais ils ne nous pardonnent jamais de ne pas descendre aussi bas qu'eux. Aussi le sentiment qu'ils accordent aux grands caractères ne va-t-il pas sans un peu de haine et de crainte. Trop d'honneur est pour eux une censure tacite qu'ils ne pardonnent ni aux vivans ni aux morts. Après les adieux de Fontainebleau, Montriveau, quoique noble et titré, fut mis en demi solde. Sa probité antique effraya le Ministère de la Guerre, où son attachement aux sermens faits à l'aigle impériale était connu. Lors des Cent-Jours il fut nommé colonel de la garde et resta sur le champ de bataille de Waterloo. Ses blessures l'ayant retenu en Belgique, il ne se trouva pas à l'armée de la Loire ; mais le gouvernement royal ne voulut pas reconnaître les grades donnés pendant les Cent-Jours, et Armand de Montriveau quitta la France. Entraîné par son génie entreprenant, par cette hauteur de pensée que, jusqu'alors, les hasards de la guerre avaient satisfaite, et passionné par sa rectitude instinctive pour les projets d'une grande utilité, le général Montriveau s'embarqua dans le dessein d'explorer la Haute-Egypte et les parties inconnues de l'Afrique, les contrées du centre surtout, qui excitent aujourd'hui tant d'intérêt parmi les savans. Son expédition scientifique fut longue et malheureuse. Il avait recueilli des notes précieuses destinées à résoudre les problèmes géographiques ou industriels si ardemment cherchés, et il était parvenu, non sans avoir surmonté bien des obstacles, jusqu'au cœur de l'Afrique, lorsqu'il tomba par trahison au pouvoir d'une tribu sauvage. Il fut dépouillé de tout, mis en esclavage et promené pendant deux années à travers les déserts, menacé de mort à tout moment et plus maltraité que ne l'est un animal dont s'amusent d'impitoyables enfans. Sa force de corps et sa constance d'âme lui firent supporter toutes les horreurs de sa captivité; mais il épuisa presque toute son énergie dans son évasion, qui fut miraculeuse. Il atteignit la colonie française du Sénégal, demi-mort, en haillons, et n'ayant plus que d'informes souvenirs. Les immenses sacrifices de son voyage, l'étude des dialectes de l'Afrique, ses découvertes et ses observations, tout fut perdu. Un seul fait fera comprendre ses souffrances. Pendant quelques jours les enfans du scheik de la tribu dont il était l'esclave s'amusèrent à prendre sa tête pour but dans un jeu qui consistait à jeter d'assez loin des osselets de cheval, et à les y faire tenir. Montriveau revint à Paris vers le milieu de l'année 1818, il s'y trouva ruiné, sans protecteurs, et n'en voulant pas. Il serait mort vingt fois avant de solliciter quoi que ce fût, même la reconnaissance de ses droits acquis. L'adversité, ses douleurs avaient développé son énergie jusque dans les petites choses, et l'habitude de conserver sa dignité d'homme en face de cet être moral que nous nommons la conscience, donnait pour lui du prix aux actes en apparence les plus indifférens. Cependant ses rapports avec les principaux savans de Paris et quelques militaires instruits firent connaître et son mérite et ses aventures. Les particularités de son évasion et de sa captivité, celles de son voyage attestaient tant de sang-froid, d'esprit et de courage, qu'il acquit, sans le savoir, cette célébrité passagère dont les salons de Paris sont si prodigues, mais qui demande des efforts inouïs aux artistes quand ils veulent la perpétuer. Vers la fin de cette année, sa position changea subitement. De pauvre, il devint riche, ou du moins il eut extérieurement tous les avantages de la richesse. Le gouvernement royal, qui cherchait à s'attacher les hommes de mérite afin de donner de la force à l'armée, fit alors quelques concessions aux anciens officiers dont la loyauté et le caractère connu offraient des garanties de fidélité. Monsieur de Montriveau fut rétabli sur les cadres, dans son grade, reçut sa solde arriérée et fut admis dans la Garde royale. Ces faveurs arrivèrent successivement au marquis de Montriveau sans qu'il eût fait la moindre demande. Des amis lui épargnèrent les démarches personnelles auxquelles il se serait refusé. Puis, contrairement à ses habitudes, qui se modifièrent tout-à-coup, il alla dans le monde, où il fut accueilli favorablement, et où il rencontra partout les témoignages d'une haute estime. Il semblait avoir trouvé quelque dénoûment pour sa vie ; mais chez lui tout se passait en l'homme, il n'y avait rien d'extérieur. Il portait dans la société une figure grave et recueillie, silencieuse et froide. Il y eut beaucoup de succès, précisément parce qu'il tranchait fortement sur la masse des physionomies convenues qui meublent les salons de Paris, où il fut effectivement tout neuf. Sa parole avait la concision du langage des gens solitaires ou des sauvages. Sa timidité fut prise pour de la hauteur et plut beaucoup. Il était quelque chose d'étrange et de grand, et les femmes furent d'autant plus éprises de ce caractère original, qu'il échappait à leurs adroites flatteries, à ce manége par lequel elles circonviennent les hommes les plus puissans, et corrodent les esprits les plus inflexibles. Monsieur de Montriveau ne comprenait rien à ces petites singeries parisiennes, et son âme ne pouvait répondre qu'aux sonores vibrations des beaux sentimens. Il eût promptement été laissé là, sans la poésie qui résultait de ses aventures et de sa vie, sans les prôneurs qui le vantaient à son insu, sans le triomphe d'amour-propre qui attendait la femme dont il s'occuperait. Aussi la curiosité de la duchesse de Langeais était-elle vive autant que naturelle. Par un effet du hasard, cet homme l'avait intéressée la veille, car elle avait entendu raconter la veille une des scènes qui, dans le voyage de monsieur de Montriveau, produisaient le plus d'impression sur les mobiles imaginations de femme.

Dans une excursion vers les sources du Nil, monsieur de Montriveau eut avec un de ses guides le débat le plus extraor-

dinaire qui se connaisse dans les annales des voyages. Il avait un désert à traverser, et ne pouvait aller qu'à pied au lieu qu'il voulait explorer. Un seul guide était capable de l'y mener. Jusqu'alors aucun voyageur n'avait pu pénétrer dans cette partie de la contrée, où l'intrépide officier présumait devoir trouver la solution de plusieurs problèmes scientifiques. Malgré les représentations que lui firent et les vieillards du pays et son guide, il entreprit ce terrible voyage. S'armant de tout son courage aiguisé déjà par l'annonce d'horribles difficultés à vaincre, il partit au matin. Après avoir marché pendant une journée entière, il se coucha le soir sur le sable, éprouvant une fatigue inconnue, causée par la mobilité du sol, qui semblait à chaque pas fuir sous lui. Cependant il savait que le lendemain il lui faudrait, dès l'aurore, se remettre en route; mais son guide lui avait promis de lui faire atteindre, vers le milieu du jour, le but de son voyage. Cette promesse lui donna du courage, lui fit retrouver les forces, et, malgré ses souffrances, il continua sa route, en maudissant un peu la science; mais honteux de se plaindre devant son guide, il garda le secret de ses peines. Il avait déjà marché pendant le tiers du jour lorsque, sentant ses forces épuisées et ses pieds ensanglantés par la marche, il demanda s'il arriverait bientôt. — Dans une heure, lui dit le guide. Armand trouva dans son âme pour une heure de force et continua. L'heure s'écoula sans qu'il aperçût, même à l'horizon, horizon de sables aussi vaste que l'est celui de la pleine mer, les palmiers et les montagnes dont les cimes devaient annoncer le terme de son voyage. Il s'arrêta, menaça le guide, refusa d'aller plus loin, lui reprocha d'être son meurtrier, de l'avoir trompé; puis des larmes de rage et de fatigue roulèrent sur ses joues enflammées; il était courbé par la douleur renaissante de la marche, et son gosier lui semblait coagulé par la soif du désert. Le guide, immobile, écoutait ses plaintes d'un air ironique, tout en étudiant, avec l'apparente indifférence des Orientaux, les imperceptibles accidens de ce sable presque noirâtre comme est l'or bruni. — Je me suis trompé, reprit-il froidement. Il y a trop longtemps que j'ai fait ce chemin pour que je puisse en reconnaître les traces; nous y sommes bien, mais il faut encore marcher pendant deux heures. — Cet homme a raison, pensa monsieur de Montriveau. Puis il se remit en route, suivant avec peine l'Africain impitoyable, auquel il semblait lié par un fil, comme un condamné l'est invisiblement au bourreau. Mais les deux heures se passent, le Français a dépensé ses dernières gouttes d'énergie, et l'horizon est pur, et il n'y voit ni palmiers ni montagnes. Il ne trouve plus ni cris ni gémissemens, il se couche alors sur le sable pour mourir; mais ses regards eussent épouvanté l'homme le plus intrépide, il semblait annoncer qu'il ne voulait pas mourir seul. Son guide, comme un vrai démon, lui répondait par un coup d'œil calme, empreint de puissance, et le laissait étendu, en ayant soin de se tenir à une distance qui lui permît d'échapper au désespoir de sa victime. Enfin monsieur de Montriveau trouva quelques forces pour une dernière imprécation. Le guide se rapprocha de lui, le regarda fixement, lui imposa silence et lui dit : — N'as-tu pas voulu, malgré nous, aller là où je te mène? Tu me reproches de te tromper; si je ne l'avais pas fait, tu ne serais pas venu jusqu'ici. Veux-tu la vérité, la voici. Nous avons encore cinq heures de marche, et nous ne pouvons plus retourner sur nos pas. Sonde ton cœur, si tu n'as pas assez de courage, voici mon poignard. Surpris par cette effroyable entente de la douleur et de la force humaine, monsieur de Montriveau ne voulut pas se trouver au-dessous d'un barbare; et puisant dans son orgueil d'Européen une nouvelle dose de courage, il se releva pour suivre son guide. Les cinq heures étaient expirées, monsieur de Montriveau n'apercevait rien encore, il tourna vers le guide un œil mourant; mais alors le Nubien le prit sur ses épaules, l'éleva de quelques pieds, et lui fit voir à une centaine de pas un lac entouré de verdure et d'une admirable forêt, qu'illuminaient les feux du soleil couchant. Ils étaient arrivés à quelque distance d'une espèce de banc de granit immense, sous lequel ce paysage sublime se trouvait comme enseveli. Armand crut renaître, et son guide, ce géant d'intelligence et de courage, acheva son œuvre de dévouement en le portant à travers les sentiers chauds et polis à peine tracés sur le granit. Il voyait d'un côté l'enfer des sables, et de l'autre le paradis terrestre de la plus belle oasis qui fût en ces déserts.

La duchesse, déjà frappée par l'aspect de ce poétique personnage, le fut encore bien plus en apprenant qu'elle voyait en lui le marquis de Montriveau, de qui elle avait rêvé pendant la nuit. S'être trouvée dans les sables brûlans du désert avec lui, l'avoir eu pour compagnon de cauchemar, n'était-ce pas chez une femme de cette nature un délicieux présage d'amusement? Jamais homme n'eut mieux qu'Armand la physionomie de son caractère et ne pouvait plus justement intriguer les regards. Sa tête, grosse et carrée, avait pour principal trait caractéristique une énorme et abondante chevelure noire qui lui enveloppait la figure de manière à rappeler parfaitement le général Kléber, auquel il ressemblait par la vigueur de son front, par la coupe de son visage, par l'audace tranquille des yeux, et par l'espèce de fougue qu'exprimaient ses traits saillans. Il était petit, large de buste, musculeux comme un lion. Quand il marchait, sa pose, sa démarche, le moindre geste trahissait et je ne sais quelle sécurité de force qui imposait, et quelque chose de despotique. Il paraissait savoir que rien ne pouvait s'opposer à sa volonté, peut-être parce qu'il ne voulait rien que de juste. Néanmoins, semblable à tous les gens réellement forts, il était doux dans son parler, simple dans ses manières, et naturellement bon. Seulement toutes ces belles qualités semblaient devoir disparaître dans les circonstances graves où l'homme devient implacable dans ses sentimens, fixe dans ses résolutions, terrible dans ses actions. Un observateur aurait pu voir dans la commissure de ses lèvres un retroussement habituel qui annonçait des penchans vers l'ironie.

La duchesse de Langeais, sachant de quel prix passager était la conquête de cet homme, résolut, pendant le peu de temps que mit la duchesse de Maufrigneuse à l'aller prendre pour le lui présenter, d'en faire un de ses amans, de lui donner le pas sur tous les autres, de l'attacher à sa personne, et de déployer pour lui toutes ses coquetteries. Ce fut une fantaisie, pur caprice de duchesse avec lequel Lope de Véga ou Calderon a fait *le Chien du jardinier*. Elle voulut que cet homme ne fût à aucune femme, et n'imagina pas d'être à lui. La duchesse de Langeais avait reçu de la nature les qualités nécessaires pour jouer les rôles de coquette, et son éducation les avait encore perfectionnées. Les femmes avaient raison de l'envier et les hommes de l'aimer. Il ne lui manquait rien de ce qui peut inspirer l'amour, de ce qui le justifie et de ce qui le perpétue. Son genre de beauté, ses manières, son parler, sa pose s'accordaient pour la douer d'une coquetterie naturelle, qui chez une femme semble être la conscience de son pouvoir. Elle était bien faite, et décomposait peut-être ses mouvemens avec trop de complaisance, seule affectation qu'on lui pût reprocher. Tout en elle s'harmoniait, depuis le plus petit geste jusqu'à la tournure particulière de ses phrases, jusqu'à la manière hypocrite dont elle jetait son regard. Le caractère prédominant de sa physionomie était une noblesse élégante que ne détruisait pas la mobilité toute française de sa personne. Cette attitude incessamment changeante avait un prodigieux attrait pour les hommes. Elle paraissait devoir être la plus délicieuse des maîtresses en déposant son corset et l'attirail de sa représentation. En effet, toutes les joies de l'amour existaient en germe dans la liberté de ses regards expressifs, dans les câlineries de sa voix, dans la grâce de ses paroles. Elle faisait voir qu'il y avait en elle une noble courtisane que démentaient vainement les religions de la duchesse. Qui s'asseyait près d'elle pendant une soirée la trouvait tour à tour gaie, mélancolique, sans qu'elle eût l'air de jouer ni la mélancolie, ni la gaieté. Elle savait être à son gré affable, méprisante, ou impertinente, ou confiante. Elle semblait bonne et l'était. Dans sa situation, rien ne l'obligeait à descendre à la méchanceté. Par momens, elle se montrait tour à tour sans défiance et rusée, tendre à émouvoir, puis dure et sèche à briser le cœur. Mais pour la bien peindre, ne faudrait-il pas accumuler toutes les anti-

thèses féminines? En un mot, elle était ce qu'elle voulait être ou paraître. Sa figure un peu trop longue avait de la grâce, quelque chose de fin, de menu, qui rappelait les figures du moyen âge. Son teint était pâle, légèrement rosé. Tout en elle péchait pour ainsi dire par excès de délicatesse.

Monsieur de Montriveau se laissa complaisamment présenter à la duchesse de Langeais, qui, suivant l'habitude des personnes auxquelles un goût exquis fait éviter les banalités, l'accueillit sans l'accabler ni de questions ni de complimens, mais avec une sorte de grâce repectueuse qui devait flatter un homme supérieur, car la supériorité suppose chez un homme un peu de ce tact qui fait deviner aux femmes tout ce qui est sentiment. Si elle manifesta quelque curiosité, ce fut par ses regards; si elle complimenta, ce fut par ses manières: et elle déploya cette chatterie de paroles, cette fine envie de plaire qu'elle savait montrer mieux que personne. Mais toute sa conversation ne fut en quelque sorte que le corps de la lettre, il devait y avoir un post-scriptum où la pensée principale allait être dite. Quand, après une demi-heure de causeries insignifiantes, et dans lesquelles l'accent, les sourires, donnaient seuls de la valeur aux mots, monsieur de Montriveau parut vouloir discrètement se retirer, la duchesse le retint par un geste expressif.

— Monsieur, lui dit-elle, je ne sais si le peu d'instans pendant lesquels j'ai eu le plaisir de causer avec vous vous a offert assez d'attrait pour qu'il me soit permis de vous inviter à venir chez moi; j'ai peur qu'il n'y ait beaucoup d'égoïsme à vouloir vous y posséder. Si j'étais assez heureuse pour que vous vous y plussiez, vous me trouveriez toujours le soir jusqu'à dix heures.

Ces phrases furent dites d'un ton si coquet, que monsieur de Montriveau ne pouvait se défendre d'accepter l'invitation. Quand il se rejeta dans les groupes d'hommes qui se tenaient à quelque distance des femmes, plusieurs de ses amis le félicitèrent, moitié sérieusement, moitié plaisamment, sur l'accueil extraordinaire que lui avait fait la duchesse de Langeais. Cette difficile, cette illustre conquête, était décidément faite, et la gloire en avait été réservée à l'artillerie de la Garde. Il est facile d'imaginer les bonnes et mauvaises plaisanteries que ce thème, une fois admis, suggéra dans un de ces salons parisiens où l'on aime tant à s'amuser, et où les railleries ont si peu de durée que chacun s'empresse d'en tirer toute la fleur.

Ces niaiseries flattèrent à son insu le général. De la place où il s'était mis, ses regards furent attirés par mille réflexions indécises vers la duchesse; et il ne put s'empêcher de s'avouer à lui-même que, de toutes les femmes dont la beauté avait séduit ses yeux, nulle ne lui avait offert une plus délicieuse expression des vertus, des défauts, des harmonies que l'imagination la plus juvénile puisse vouloir en France à une maîtresse. Quel homme, en quelque rang que le sort l'ait placé, n'a pas senti dans son âme une jouissance indéfinissable en rencontrant, chez une femme qu'il choisit, même rêveusement, pour sienne, les triples perfections morales, physiques et sociales qui lui permettent de toujours voir en elle tous ses souhaits accomplis? Si ce n'est pas une cause d'amour, cette flatteuse réunion est certes un des plus grands véhicules du sentiment. Sans la vanité, disait un profond moraliste du siècle dernier, l'amour est un convalescent. Il y a certes, pour l'homme comme pour la femme, un trésor de plaisirs dans la supériorité de la personne aimée. N'est-ce pas beaucoup, pour ne pas dire tout, de savoir que notre amour-propre ne souffrira jamais en elle; qu'elle est assez noble pour ne jamais recevoir les blessures d'un coup d'œil méprisant, assez riche pour être entourée d'un éclat égal à celui dont s'environnent même les rois éphémères de la finance, assez spirituelle pour ne jamais être humiliée par une fine plaisanterie, et assez belle pour être la rivale de tout son sexe? Ces réflexions, un homme les fait en un clin d'œil. Mais si la femme qui les lui inspire lui présente en même temps, dans l'avenir de sa précoce passion, les changeantes délices de la grâce, l'ingénuité d'une âme vierge, les mille plis du vêtement des coquettes, les dangers de l'amour, n'est-ce pas à remuer le cœur de l'homme le plus froid? Voici dans quelle situation se trouvait en ce moment monsieur de Montriveau, relativement à la femme, et le passé de sa vie garantit en quelque sorte la bizarrerie du fait. Jeté jeune dans l'ouragan des guerres françaises, ayant toujours vécu sur les champs de bataille, il ne connaissait de la femme que ce qu'un voyageur pressé, qui va d'auberge en auberge, peut connaître d'un pays. Peut-être aurait-il pu dire de sa vie ce que Voltaire disait à quatre-vingts ans de la sienne, et n'avait-il pas trente-sept sottises à se reprocher? Il était, à son âge, aussi neuf en amour que l'est un jeune homme qui vient de lire Faublas en cachette. De la femme, il savait tout; mais de l'amour, il ne savait rien; et sa virginité de sentiment lui faisait ainsi des désirs tout nouveaux. Quelques hommes, emportés par les travaux auxquels les ont condamnés la misère ou l'ambition, l'art ou la science, comme monsieur de Montriveau avait été emporté par le cours de la guerre et les événemens de sa vie, connaissent cette singulière situation, et l'avouent rarement. A Paris, tous les hommes doivent avoir aimé. Aucune femme n'y veut de ce dont aucune n'a voulu. De la crainte d'être pris pour un sot, procèdent les mensonges de la fatuité générale en France, où passer pour un sot, c'est de ne pas être du pays. En ce moment, monsieur de Montriveau fut à la fois saisi par un violent désir, un désir grandi dans la chaleur des déserts, et par un mouvement de cœur dont il n'avait pas encore connu la bouillante étreinte. Aussi fort qu'il était violent, cet homme sut réprimer ses émotions; mais, tout en causant de choses indifférentes, il se retirait en lui-même, et se jurait d'avoir cette femme, seule pensée par laquelle il pouvait entrer dans l'amour. Son désir devint un serment fait à la manière des Arabes avec lesquels il avait vécu, et pour lesquels un serment est un contrat passé entre eux et toute leur destinée, qu'ils subordonnent à la réussite de l'entreprise consacrée par le serment, et dans laquelle ils ne comptent même plus leur mort que comme un moyen de plus pour le succès. Un jeune homme se serait dit: — Je voudrais bien avoir la duchesse de Langeais pour maîtresse! un autre: — Celui qui sera aimé de la duchesse de Langeais sera un bien heureux coquin! Mais le général se dit: — J'aurai pour maîtresse madame de Langeais. Quand un homme vierge de cœur, et pour qui l'amour devient une religion, conçoit une semblable pensée, il ne sait pas dans quel enfer il vient de mettre le pied.

Monsieur de Montriveau s'échappa brusquement du salon, et revint chez lui dévoré par les premiers accès de sa première fièvre amoureuse. Si, vers le milieu de l'âge, un homme garde encore les croyances, les illusions, les franchises, l'impétuosité de l'enfance, son premier geste est pour ainsi dire d'avancer la main pour s'emparer de ce qu'il désire; puis, quand il a sondé les distances presque impossibles à franchir qui l'en séparent, il est saisi, comme les enfans, d'une sorte d'étonnement ou d'impatience qui communique de la valeur à l'objet souhaité, il tremble ou il pleure. Aussi le lendemain, après les plus orageuses réflexions qui lui eussent bouleversé l'âme, Armand de Montriveau se trouva-t-il sous le joug de ses sens, que concentra la pression d'un amour vrai. Cette femme si cavalièrement traitée la veille était devenue le lendemain le plus saint, le plus redouté des pouvoirs. Elle fut dès lors pour lui le monde et la vie. Le seul souvenir des plus légères émotions qu'elle lui avait données faisait pâlir ses plus grandes joies, ses plus vives douleurs jadis ressenties. Les révolutions les plus rapides ne troublent que les intérêts de l'homme, tandis qu'une passion en renverse les sentimens. Or, pour ceux qui vivent plus par le sentiment que par l'intérêt, pour ceux qui ont plus d'âme et de sang que d'esprit et de lymphe, un amour réel produit un changement complet d'existence. D'un seul trait, par une seule réflexion, Armand de Montriveau effaça donc toute sa vie passée. Après s'être vingt fois demandé, comme un enfant: — Irai-je? N'irai-je pas? il s'habilla, vint à l'hôtel de Langeais vers huit heures du soir, et fut admis auprès de la femme, non pas de la femme, mais de l'idole qu'il avait vue la veille, aux lumières, comme une fraîche et pure jeune fille vêtue de gaze, de blondes et de voiles. Il arrivait impétueusement pour lui déclarer son amour, comme s'il s'agissait du premier coup de canon

sur un champ de bataille. Pauvre écolier ! Il trouva sa vaporeuse sylphide enveloppée d'un peignoir de cachemire brun habilement bouillonné, languissamment couchée sur le divan d'un obscur boudoir. Madame de Langeais ne se leva même pas, elle ne montra que sa tête, dont les cheveux étaient en désordre, quoique retenus dans un voile. Puis d'une main qui, dans le clair obscur produit par la tremblante lueur d'une seule bougie placée loin d'elle, parut aux yeux de Montriveau blanche comme une main de marbre, elle lui fit signe de s'asseoir, et lui dit d'une voix aussi douce que l'était la lueur : — Si ce n'eût pas été vous, monsieur le marquis, si c'eût été un ami avec lequel j'eusse pu agir sans façon, ou un indifférent qui m'eût légèrement intéressée, je vous aurais renvoyé. Vous me voyez affreusement souffrante.

Armand se dit en lui-même : — Je vais m'en aller.

— Mais, reprit-elle en lui lançant un regard dont l'ingénu militaire attribua le feu à la fièvre, je ne sais si c'est un pressentiment de votre bonne visite à l'empressement de laquelle je suis on ne peut pas plus sensible, depuis un instant je sentais ma tête se dégager de ses vapeurs.

— Je puis donc rester, lui dit Montriveau.

— Ah ! je serais bien fâchée de vous voir partir. Je me disais déjà ce matin que je ne devais pas avoir fait sur vous la moindre impression ; que vous aviez sans doute pris mon invitation pour une de ces phrases banales prodiguées au hasard par les Parisiennes, et je pardonnais d'avance à votre ingratitude. Un homme qui arrive des déserts n'est pas tenu de savoir combien notre faubourg est exclusif dans ses amitiés.

Ces gracieuses paroles, à demi murmurées, tombèrent une à une, et furent comme chargées du sentiment joyeux qui paraissait les dicter. La duchesse voulait avoir tous les bénéfices de sa migraine, et sa spéculation eut un plein succès. Le pauvre militaire souffrait réellement de la fausse souffrance de cette femme. Comme Crillon entendant le récit de la passion de Jésus-Christ, il était prêt à tirer son épée contre les vapeurs. Hé ! comment alors oser parler à cette malade de l'amour qu'elle inspirait? Armand comprenait déjà qu'il était ridicule de tirer son amour à brûle-pourpoint sur une femme si supérieure. Il entendit par une seule pensée toutes les délicatesses du sentiment et les exigences de l'âme. Aimer, n'est-ce pas savoir bien plaider, mendier, attendre ? Cet amour ressenti, ne fallait-il pas le prouver ? Il se trouva la langue immobile, glacée par les convenances du noble faubourg, par la majesté de la migraine, et par les timidités de l'amour vrai. Mais nul pouvoir au monde ne put voiler les regards de ses yeux dans lesquels éclataient la chaleur, l'infini du désert, des yeux calmes comme ceux des panthères, et sur lesquels ses paupières ne s'abaissaient que rarement. Elle aima beaucoup ce regard fixe qui la baignait de lumière et d'amour.

— Madame la duchesse, répondit-il, je craindrais de vous mal dire la reconnaissance que m'inspirent vos bontés. En ce moment je ne souhaite qu'une seule chose, le pouvoir de dissiper vos souffrances.

— Permettez que je me débarrasse de ceci, j'ai maintenant trop chaud, dit-elle en faisant sauter par un mouvement plein de grâce le coussin qui lui couvrait les pieds, qu'elle laissa voir dans toute leur clarté.

— Madame, en Asie, vos pieds vaudraient presque dix mille sequins.

— Compliment de voyageur, dit-elle en souriant.

Cette spirituelle personne prit plaisir à jeter le rude Montriveau dans une conversation pleine de bêtises, de lieux communs et de non-sens, où il manœuvra, militairement parlant, comme eût fait le prince Charles aux prises avec Napoléon. Elle s'amusa malicieusement à reconnaître l'étendue de cette passion commencée, d'après le nombre de sottises arrachées à ce débutant, qu'elle amenait à petits pas dans un labyrinthe inextricable où elle voulait le laisser honteux de lui-même. Elle débuta donc par se moquer de cet homme, à qui elle se plaisait néanmoins à faire oublier le temps. La longueur d'une première visite est souvent une flatterie, mais Armand n'en fut pas complice. Le célèbre voyageur était dans ce boudoir depuis une heure, causant de tout, n'ayant rien dit, sentant qu'il n'était qu'un instrument dont jouait cette femme, quand elle se dérangea, s'assit, se mit sur le cou le voile qu'elle avait sur la tête, s'accouda, lui fit les honneurs d'une complète guérison, et sonna pour faire allumer les bougies du boudoir. A l'inaction absolue dans laquelle elle était restée, succédèrent les mouvemens les plus gracieux. Elle se tourna vers monsieur de Montriveau, et lui dit, en réponse à une confidence qu'elle venait de lui arracher et qui parut la vivement intéresser : — Vous voulez vous moquer de moi en tâchant de me donner à penser que vous n'avez jamais aimé. Voilà la grande prétention des hommes auprès de nous. Nous les croyons. Pure politesse ! Ne savons-nous pas à quoi nous en tenir là-dessus par nous mêmes ? Où est l'homme qui n'a pas rencontré dans sa vie une seule occasion d'être amoureux ? Mais vous aimez à nous tromper, et nous vous laissons faire, pauvres sottes que nous sommes, parce que vos tromperies sont encore des hommages rendus à la supériorité de nos sentimens, qui sont tout pureté.

Cette dernière phrase fut prononcée avec un accent plein de hauteur et de fierté qui fit de cet amant novice une balle jetée au fond d'un abîme, et de la duchesse un ange revolant vers son ciel particulier.

— Diantre ! s'écriait en lui-même Armand de Montriveau, comment s'y prendre pour dire à cette créature sauvage que je l'aime?

Il l'avait déjà dit vingt fois, ou plutôt la duchesse l'avait vingt fois lu dans ses regards, et voyait, dans la passion de cet homme vraiment grand, un amusement pour elle, un intérêt à mettre dans sa vie sans intérêt. Elle se préparait donc déjà fort habilement à élever autour d'elle une certaine quantité de redoutes qu'elle lui donnerait à emporter avant de lui permettre l'entrée de son cœur. Jouet de ses caprices, Montriveau devait rester stationnaire tout en sautant de difficultés en difficultés comme un de ces insectes tourmenté par un enfant saute d'un doigt sur un autre en croyant avancer, tandis que son malicieux bourreau le laisse au même point. Néanmoins, la duchesse reconnut avec un bonheur inexprimable que cet homme de caractère ne mentait pas à sa parole. Armand n'avait, en effet, jamais aimé. Il allait se retirer mécontent de lui, plus mécontent d'elle encore ; mais elle vit avec joie une bouderie qu'elle savait pouvoir dissiper par un mot, d'un regard, d'un geste.

— Viendrez-vous demain soir? lui dit-elle. Je vais au bal, je vous attendrai jusqu'à dix heures.

Le lendemain Montriveau passa la plus grande partie de la journée assis à la fenêtre de son cabinet, et occupé à fumer une quantité indéterminée de cigares. Il put atteindre ainsi l'heure de s'habiller et d'aller à l'hôtel de Langeais. C'eût été grande pitié pour l'un de ceux qui connaissaient la magnifique valeur de cet homme, de le voir devenu si petit, si tremblant, de savoir cette pensée dont les rayons pouvaient embrasser des mondes, se rétrécir aux proportions du boudoir d'une petite-maîtresse. Mais il se sentait lui-même déjà si déchu dans son bonheur, que, pour sauver sa vie, il n'aurait pas confié son amour à l'un de ses amis intimes. Dans la pudeur qui s'empare d'un homme quand il aime, n'y a-t-il pas toujours un peu de honte, et ne serait-ce pas sa petitesse qui fait l'orgueil de la femme ? Enfin ne serait-ce pas une foule de motifs de ce genre, mais que les femmes ne s'expliquent pas, qui les porte presque toutes à trahir les premières le mystère de leur amour, mystère dont elles se fatiguent peut-être?

— Monsieur, dit le valet de chambre, madame la duchesse n'est pas visible, elle s'habille, et vous prie de l'attendre ici.

Armand se promena dans le salon en étudiant le goût répandu dans les moindres détails. Il admira madame de Langeais, en admirant les choses qui venaient d'elle et en trahissaient les habitudes, avant qu'il pût en saisir la personne et les idées. Après une heure environ, la duchesse sortit de sa chambre sans faire de bruit. Montriveau se retourna, la vit marchant avec la légèreté d'une ombre, et tressaillit. Elle vint à lui, sans lui dire bourgeoisement : — Comment me

trouvez-vous? Elle était sûre d'elle, et son regard fixe disait: — Je me suis ainsi parée pour vous plaire. Une vieille fée, marraine de quelque princesse méconnue, avait seule pu tourner autour du cou de cette coquette personne le nuage d'une gaze dont les plis avaient des tons vifs que soutenait encore l'éclat d'une peau satinée. La duchesse était éblouissante. Le bleu clair de sa robe, dont les ornemens se répétaient dans les fleurs de sa coiffure, semblait donner, par la richesse de la couleur, un corps à ses formes frêles devenues tout aériennes; car, en glissant avec rapidité vers Armand, elle fit voler les deux bouts de l'écharpe qui pendait à ses côtés, et le brave soldat ne put alors s'empêcher de la comparer aux jolis insectes bleus qui voltigent au-dessus des eaux, parmi les fleurs, avec lesquelles ils paraissent se confondre.

— Je vous ai fait attendre, dit elle de la voix que savent prendre les femmes pour l'homme auquel elles veulent plaire.

— J'attendrais patiemment une éternité, si je savais trouver la Divinité belle comme vous l'êtes, mais ce n'est pas un compliment que de vous parler de votre beauté, vous ne pouvez plus être sensible qu'à l'adoration. Laissez-moi donc seulement baiser votre écharpe.

— Ah, fi! dit-elle en faisant un geste d'orgueil, je vous estime assez pour vous offrir ma main.

Et elle lui tendit à baiser sa main encore humide. Une main de femme, au moment où elle sort de son bain de senteur, conserve je ne sais quelle fraîcheur douillette, une mollesse veloutée dont la chatouilleuse impression va des lèvres à l'âme. Aussi, chez un homme épris qui a dans les sens autant de volupté qu'il a d'amour au cœur, ce baiser, chaste en apparence, peut-il exciter de redoutables orages.

— Me la tendrez-vous toujours ainsi? dit humblement le général en baisant avec respect cette main dangereuse.

— Oui; mais nous en resterons là, dit-elle en souriant.

Elle s'assit et parut fort maladroite à mettre ses gants, en voulant en faire glisser la peau d'abord trop étroite le long de ses doigts, et regarder en même temps monsieur de Montriveau, qui admirait alternativement la duchesse et la grâce de ses gestes réitérés.

— Ah! c'est bien, dit-elle, vous avez été exact, j'aime l'exactitude. Sa Majesté dit qu'elle est la politesse des rois; mais, selon moi, de vous à nous, je la crois la plus respectueuse des flatteries. Hé! n'est-ce pas? Dites donc.

Puis elle le guigna de nouveau pour lui exprimer une amitié décevante, en le trouvant muet de bonheur, et tout heureux de ces riens. Ah! la duchesse entendait à merveille son métier de femme, elle savait admirablement rehausser un homme à mesure qu'il se rapetissait, et le récompenser par de creuses flatteries à chaque pas qu'il faisait pour descendre aux niaiseries de la sentimentalité.

— Vous n'oublierez jamais de venir à neuf heures.

— Oui, mais irez-vous donc au bal tous les soirs?

— Le sais-je? répondit-elle en haussant les épaules par un petit geste enfantin comme pour avouer qu'elle était toute caprice et qu'un amant devait la prendre ainsi. — D'ailleurs, reprit-elle, que vous importe, vous m'y conduirez.

— Pour ce soir, dit-il, ce serait difficile, je ne suis pas mis convenablement.

— Il me semble, répondit-elle en le regardant avec fierté, que si quelqu'un doit souffrir de votre mise, c'est moi. Mais sachez, monsieur le voyageur, que l'homme dont j'accepte le bras est toujours au-dessus de la mode, personne n'oserait le critiquer. Je vois que vous ne connaissez pas le monde, je vous en aime davantage.

Et elle le jetait déjà dans les petitesses du monde, en tâchant de l'initier aux vanités d'une femme à la mode.

— Si elle veut faire une sottise pour moi, se dit en lui-même Armand, je serais bien niais de l'en empêcher. Elle m'aime sans doute, et, certes, elle ne méprise pas le monde plus que je ne le méprise moi-même; ainsi va pour le bal!

La duchesse pensait sans doute qu'en voyant le général la suivre au bal en bottes et en cravate noire, personne n'hésiterait à le croire passionnément amoureux d'elle. Heureux de voir la reine du monde élégant vouloir se compromettre pour lui, le général eut de l'esprit en ayant de l'espérance. Sûr de plaire, il déploya ses idées et ses sentimens, sans ressentir la contrainte qui, la veille, lui avait gêné le cœur. Cette conversation substantielle, animée, remplie par ces premières confidences aussi douces à dire qu'à entendre, séduisit-elle madame de Langeais, ou avait-elle imaginé cette ravissante coquetterie? mais elle regarda malicieusement la pendule quand minuit sonna.

— Ah! vous me faites manquer le bal! dit-elle en exprimant de la surprise et du dépit de s'être oubliée. Puis, elle se justifia le changement de ses jouissances par un sourire qui fit bondir le cœur d'Armand.

— J'avais bien promis à madame de Beauséant, ajouta-t-elle. Ils m'attendent tous.

— Hé! bien, allez.

— Non, continuez, dit-elle. Je reste. Vos aventures en Orient me charment. Racontez-moi bien toute votre vie. J'aime à participer aux souffrances ressenties par un homme de courage, car je les ressens, vrai! Elle jouait avec son écharpe, la tordait, la déchirait par des mouvemens d'impatience qui semblaient accuser un mécontentement intérieur et de profondes réflexions. — Nous ne valons rien, nous autres, reprit-elle. Ah! nous sommes d'indignes personnes, égoïstes, frivoles. Nous ne savons que nous ennuyer à force d'amusemens. Aucune de nous ne comprend le rôle de sa vie. Autrefois, en France, les femmes étaient des lumières bienfaisantes, elles vivaient pour soulager ceux qui pleurent, encourager les grandes vertus, récompenser les artistes et en animer la vie par de nobles pensées. Si le monde est devenu si petit, à nous la faute. Vous me faites haïr ce monde et le bal. Non, je ne vous sacrifie pas grand'chose. Elle acheva de détruire son écharpe, comme un enfant qui, jouant avec une fleur, finit par en arracher tous les pétales; elle la roula, la jeta loin d'elle, et put ainsi montrer son cou de cygne. Elle sonna. — Je ne sortirai pas, dit-elle à son valet de chambre. Puis elle reporta timidement ses longs yeux bleus sur Armand, de manière à lui faire accepter, par la crainte qu'ils exprimaient, cet ordre pour un aveu, pour une première, pour une grande faveur. — Vous avez eu bien des peines, dit-elle après une pause pleine de pensées et avec cet attendrissement qui souvent est dans la voix des femmes sans être dans le cœur.

— Non, répondit Armand. Jusqu'aujourd'hui, je ne savais pas ce qu'était le bonheur.

— Vous le savez donc, dit-elle en le regardant en dessous d'un air hypocrite et rusé.

— Mais, pour moi désormais, le bonheur, n'est-ce pas de vous voir, de vous entendre... Jusqu'à présent je n'avais que souffert, et maintenant je comprends que je puis être malheureux...

— Assez, assez, dit-elle, allez-vous-en, il est minuit, respectons les convenances. Je ne suis pas allée au bal, vous étiez là. Ne faisons pas causer. Adieu. Je ne sais ce que je dirai, mais la migraine est bonne personne et ne nous donne jamais de démentis.

— Y a-t-il bal demain? demanda-t-il.

— Vous vous y accoutumeriez, je crois. Hé bien! oui, demain nous irons encore au bal.

Armand s'en alla l'homme le plus heureux du monde, et vint tous les soirs chez madame de Langeais à l'heure qui, par une sorte de convention tacite, lui fut réservée. Il serait fastidieux et ce serait pour une multitude de jeunes gens qui ont de ces beaux souvenirs une redondance que de faire marcher ce récit pas à pas, comme marchait le poème de ces conversations secrètes dont le cours avance ou retarde au gré d'une femme par une querelle de mots quand le sentiment va trop vite, par une plainte sur les sentimens quand les mots ne répondent plus à sa pensée. Aussi, pour marquer le progrès de cet ouvrage à la Pénélope, peut-être faudrait-il s'en tenir aux expressions matérielles du sentiment. Ainsi, quelques jours après la première rencontre de la duchesse et d'Armand de Montriveau, l'assidu général avait conquis en toute propriété le droit de baiser les insatiables mains de

sa maîtresse. Partout où allait madame de Langeais, se voyait inévitablement monsieur de Montriveau, que certaines personnes nommèrent, en plaisantant, *le planton de la duchesse*. Déjà la position d'Armand lui avait fait des envieux, des jaloux, des ennemis. Madame de Langeais avait atteint à son but. Le marquis se confondait parmi ses nombreux admirateurs, et lui servait à humilier ceux qui se vantaient d'être dans ses bonnes grâces, en lui donnant publiquement le pas sur tous les autres.

— Décidément, disait madame de Sérizy, monsieur de Montriveau est l'homme que la duchesse distingue le plus.

Qui ne sait pas ce que veut dire, à Paris, *être distingué par une femme?* Les choses étaient ainsi parfaitement en règle. Ce qu'on se plaisait à raconter du général le rendit si redoutable, que les jeunes gens habiles abdiquèrent tacitement leurs prétentions sur la duchesse, et ne restèrent dans sa sphère que pour exploiter l'importance qu'ils y prenaient, pour se servir de son nom, de sa personne, pour s'arranger au mieux avec certaines puissances du second ordre, enchantées d'enlever un amant à madame de Langeais La duchesse avait l'œil assez perspicace pour apercevoir ces désertions et ces traités dont son orgueil ne lui permettait pas d'être la dupe. Alors elle savait, disait monsieur le prince de Talleyrand, qui l'aimait beaucoup, tirer un regain de vengeance par un mot à deux tranchans dont elle frappait ces épousailles *morganatiques*. Sa dédaigneuse raillerie ne contribuait pas médiocrement à la faire craindre et passer pour une personne excessivement spirituelle. Elle consolidait ainsi sa réputation de vertu, tout en s'amusant des secrets d'autrui, sans laisser pénétrer les siens. Néanmoins, après deux mois d'assiduités, elle eut, au fond de l'âme, une sorte de peur vague en voyant que monsieur de Montriveau ne comprenait rien aux finesses de la coquetterie Faubourg-Saint-Germanesque, et prenait au sérieux les minauderies parisiennes. — Celui-là, ma chère duchesse, lui avait dit le vieux vidame de Pamiers, est cousin-germain des aigles, vous ne l'apprivoiserez pas, et il vous emportera dans son aire, si vous n'y prenez garde. Le lendemain du soir où le rusé vieillard lui avait dit ce mot, dans lequel madame de Langeais craignit de trouver une prophétie, elle essaya de se faire haïr, et se montra dure, exigeante, nerveuse, détestable pour Armand, qui la désarma par une douceur angélique. Cette femme connaissait si peu la bonté large des grands caractères, qu'elle fut pénétrée des gracieuses plaisanteries par lesquelles ses plaintes furent d'abord accueillies. Elle cherchait une querelle et trouva des preuves d'affection. Alors elle persista.

— En quoi, lui dit Armand, un homme qui vous idolâtre a-t-il pu vous déplaire?

— Vous ne me déplaisez pas, répondit-elle en devenant tout à coup douce et soumise; mais pourquoi voulez-vous me compromettre? Vous ne devez être qu'un *ami* pour moi. Ne le savez-vous pas? Je voudrais vous voir l'instinct, les délicatesses de l'amitié vraie, afin de ne perdre ni votre estime, ni les plaisirs que je ressens près de vous.

— N'être que votre *ami?* s'écria monsieur de Montriveau à la tête de qui ce terrible mot donna des secousses électriques. Sur la foi des heures douces que vous m'accordez, je m'endors et me réveille dans votre cœur; et aujourd'hui, sans motif, vous vous plaisez gratuitement à tuer les espérances secrètes qui me font vivre. Voulez-vous, après m'avoir fait promettre tant de constance, et avoir montré tant d'horreur pour les femmes qui n'ont que des caprices, me faire entendre que, semblable à toutes les femmes de Paris, vous avez des passions, et point d'amour? Pourquoi donc m'avez-vous demandé ma vie, et pourquoi l'avez-vous acceptée?

— J'ai eu tort, mon ami. Oui, une femme a tort de se laisser aller à de tels enivremens quand elle ne peut ni ne doit les récompenser.

— Je comprends, vous n'avez été que légèrement coquette, et...

— Coquette!... je hais la coquetterie. Être coquette, Armand, mais c'est se promettre à plusieurs hommes et ne pas se donner. Se donner à tous est du libertinage. Voilà ce que j'ai cru comprendre de nos mœurs. Mais se faire mélancolique avec les humoristes, gaie avec les insoucians, politique avec les ambitieux, écouter avec une apparente admiration les bavards, s'occuper de guerre avec les militaires, être passionnée pour le bien du pays avec les philanthropes, accorder à chacun sa petite dose de flatterie, cela me paraît aussi nécessaire que de mettre des fleurs dans nos cheveux, des diamans, des gants et des vêtemens. Le discours est la partie morale de la toilette, il se prend et se quitte avec la toque à plumes. Nommez-vous ceci coquetterie? Mais je ne vous ai jamais traité comme je traite tout le monde. Avec vous, mon ami, je suis vraie. Je n'ai pas toujours partagé vos idées, et quand vous m'avez convaincue, après une discussion, ne m'en avez-vous pas vue tout heureuse? Enfin, je vous aime, mais seulement comme il est permis à une femme religieuse et pure d'aimer. J'ai fait des réflexions. Je suis mariée, Armand. Si la manière dont je vis avec monsieur de Langeais me laisse la disposition de mon cœur, les lois, les convenances m'ont ôté le droit de disposer de ma personne. En quelque rang qu'elle soit placée, une femme déshonorée se voit chassée du monde, et je ne connais encore aucun exemple d'un homme qui ait su ce à quoi l'engageaient alors nos sacrifices. Bien mieux, la rupture que chacun prévoit entre madame de Beauséant et monsieur d'Ajuda, qui, dit-on, épouse mademoiselle de Rochefide, m'a prouvé que ces mêmes sacrifices sont presque toujours les causes de votre abandon. Si vous m'aimiez sincèrement, vous cesseriez de me voir pendant quelque temps! Moi, je dépouillerai pour vous toute vanité; n'est-ce pas quelque chose? Que ne dit-on pas d'une femme à laquelle aucun homme ne s'attache? Ah! elle est sans cœur, sans esprit, sans âme, sans charme surtout. Oh! les coquettes ne me feront grâce de rien, elles me raviront les qualités qu'elles sont blessées de trouver en moi. Si ma réputation me reste, que m'importe de voir contester mes avantages par des rivales? elles n'en hériteront certes pas. Allons, mon ami, donnez quelque chose à qui vous sacrifie tant! Venez moins souvent, je ne vous en aimerai pas moins.

— Ah! répondit Armand, avec la profonde ironie d'un cœur blessé, l'amour, selon les écrivassiers, ne se repaît que d'illusions! Rien n'est plus vrai, je le vois, il faut que je m'imagine être aimé. Mais, tenez, il est des pensées comme des blessures dont on ne revient pas: vous étiez une de mes dernières croyances, et je m'aperçois en ce moment que tout est faux ici bas.

Elle se prit à sourire.

— Oui, reprit Montriveau d'une voix altérée, votre foi catholique à laquelle vous voulez me convertir est un mensonge que les hommes se font, l'espérance est un mensonge appuyé sur l'avenir, l'orgueil est un mensonge de nous à nous, la pitié, la sagesse, la terreur sont des calculs mensongers. Mon bonheur sera donc aussi quelque mensonge, il faut que je m'attrape moi-même et consente à toujours donner un louis contre un écu. Si vous pouvez si facilement vous dispenser de me voir, si vous ne m'avouez ni pour ami, ni pour amant, vous ne m'aimez pas! Et moi, pauvre fou, je me dis cela, je le sais, et j'aime.

— Mais, mon Dieu, mon pauvre Armand, vous vous emportez

— Je m'emporte?

— Oui, vous croyez que tout est en question, parce que je vous parle de prudence.

Au fond, elle était enchantée de la colère qui débordait dans les yeux de son amant. En ce moment, elle le tourmentait; mais elle le jugeait, et remarquait les moindres altérations de sa physionomie. Si le général avait eu le malheur de se montrer généreux sans discussion, comme il arrive quelquefois à certaines âmes candides, il eût été forbanni pour toujours, atteint et convaincu de ne pas savoir aimer. La plupart des femmes veulent se sentir le moral violé. N'est-ce pas une de leurs flatteries de ne jamais céder qu'à la force? Mais Armand n'était pas assez instruit pour apercevoir le piége habilement préparé par la duchesse. Les hommes forts qui aiment ont tant d'enfance dans l'âme!

— Si vous ne voulez pas conserver les apparences, dit-il avec naïveté, je suis prêt à...

— Ne conserver que les apparences, s'écria-t-elle en l'interrompant, mais quelles idées vous faites-vous donc de moi? Vous ai je donné le moindre droit de penser que je puisse être à vous?

— Ah çà, de quoi parlons-nous donc? demanda Montriveau.

— Mais, monsieur, vous m'effrayez. Non, pardon, merci, reprit-elle d'un ton froid, merci, Armand : vous m'avertissez à temps d'une imprudence bien involontaire, croyez-le, mon ami. Vous savez souffrir, dites-vous? Moi aussi, je saurai souffrir. Nous cesserons de nous voir; puis, quand l'un et l'autre nous aurons su recouvrer un peu de calme, eh! bien, nous aviserons à nous arranger un bonheur approuvé par le monde. Je suis jeune, Armand, un homme sans délicatesse ferait faire bien des sottises et des étourderies à une femme de vingt-quatre ans. Mais, vous! vous serez mon ami, promettez-le moi.

— La femme de vingt-quatre ans, répondit-il, sait calculer. Il s'assit sur le divan du boudoir, et resta la tête appuyée dans ses mains. — M'aimez-vous, madame? demanda-t-il en relevant la tête et lui montrant un visage plein de résolution. Dites hardiment : oui ou non.

La duchesse fut plus épouvantée de cette interrogation qu'elle ne l'aurait été d'une menace de mort, ruse vulgaire dont s'effraient peu de femmes au dix-neuvième siècle, en ne voyant plus les hommes porter l'épée au côté; mais n'y a-t-il pas des effets de cils, de sourcils, des contractions dans le regard, des tremblemens de lèvres qui communiquent la terreur qu'ils expriment si vivement, si magnétiquement?

— Ah! dit-elle, si j'étais libre, si...

— Eh! n'est-ce que votre mari qui nous gêne? s'écria joyeusement le général en se promenant à grands pas dans le boudoir. Ma chère Antoinette, je possède un pouvoir plus absolu que ne l'est celui de l'autocrate de toutes les Russies. Je m'entends avec la Fatalité; je puis, socialement parlant, l'avancer ou la retarder à ma fantaisie, comme on fait d'une montre. Diriger la Fatalité, dans notre machine politique, n'est-ce pas tout simplement en connaître les rouages? Dans peu, vous serez libre, souvenez-vous alors de votre promesse.

— Armand, s'écria-t-elle, que voulez-vous dire? Grand Dieu! croyez-vous que je puisse être le gain d'un crime? voulez-vous ma mort? Mais vous n'avez donc pas du tout de religion? Moi, je crains Dieu. Quoique monsieur de Langeais m'ait donné le droit de le haïr, je ne lui souhaite aucun mal.

Monsieur de Montriveau, qui battait machinalement la retraite avec ses doigts sur le marbre de la cheminée, se contenta de regarder la duchesse d'un air calme.

— Mon ami, dit-elle en continuant, respectez-le. Il ne m'aime pas, il n'est pas bien pour moi, mais j'ai des devoirs à remplir envers lui. Pour éviter les malheurs dont vous le menacez, que ne ferais je pas?

Écoutez, reprit-elle après une pause, je ne vous parlerai plus de séparation, vous viendrez ici comme par le passé, je vous donnerai toujours mon front à baiser; si je vous le refusais quelquefois, c'était pure coquetterie, en vérité. Mais entendons-nous, dit-elle en le voyant s'approcher. Vous me permettrez d'augmenter le nombre de mes poursuivans, d'en recevoir dans la matinée encore plus que par le passé : je veux redoubler de légèreté, je veux vous traiter fort mal en apparence, feindre une rupture; vous viendrez un peu moins souvent; et puis, après...

En disant ces mots, elle se laissa prendre par la taille, parut sentir, ainsi pressée par Montriveau, le plaisir excessif que trouvent la plupart des femmes à cette pression, dans laquelle tous les plaisirs de l'amour semblent promis; puis, elle désirait sans doute se faire faire quelque confidence, car elle se haussa sur la pointe des pieds pour apporter son front sous les lèvres brûlantes d'Armand.

— Après, reprit Montriveau, vous ne me parlerez plus de votre mari : vous n'y devez plus penser.

Madame de Langeais garda le silence.

— Au moins, dit-elle après une pause expressive, vous ferez tout ce que je voudrai, sans gronder, sans être mauvais, dites, mon ami? N'avez-vous pas voulu m'effrayer? Allons, avouez-le?... vous êtes trop bon pour jamais concevoir de criminelles pensées. Mais auriez-vous donc des secrets que je ne connusse point? Comment pouvez-vous donc maîtriser le sort?

— Au moment où vous confirmez le don que vous m'avez déjà fait de votre cœur, je suis trop heureux pour bien savoir ce que je vous répondrais. J'ai confiance en vous, Antoinette, je n'aurai ni soupçons, ni fausses jalousies. Mais, si le hasard vous rendait libre, nous sommes unis...

— Le hasard, Armand, dit-elle en faisant un de ces jolis gestes de tête qui semblent pleins de choses et que ces sortes de femmes jettent à la légère, comme une cantatrice joue avec sa voix. Le pur hasard, reprit-elle. Sachez-le bien : s'il arrivait, par votre faute, quelque malheur à monsieur de Langeais, je ne serais jamais à vous.

Ils se séparèrent contens l'un et l'autre. La duchesse avait fait un pacte qui lui permettait de prouver au monde, par ses paroles et ses actions, que monsieur de Montriveau n'était point son amant. Quant à lui, la rusée se promettait bien de le lasser en ne lui accordant d'autres faveurs que celles surprises dans ces petites luttes dont elle arrêtait le cours à son gré. Elle savait si joliment le lendemain révoquer les concessions consenties la veille, elle était si sérieusement déterminée à rester physiquement vertueuse, qu'elle ne voyait aucun danger pour elle à des préliminaires redoutables seulement aux femmes bien éprises. Enfin, une duchesse séparée de son mari offrait peu de chose à l'amour, en lui sacrifiant un mariage annulé depuis longtemps. De son côté, Montriveau, tout heureux d'obtenir la plus vague des promesses, et d'écarter à jamais les objections qu'une épouse puise dans la foi conjugale pour se refuser à l'amour, s'applaudissait d'avoir conquis encore un peu plus de terrain. Aussi, pendant quelque temps, abusa-t-il des droits d'usufruit qui lui avaient été si difficilement octroyés. Plus enfant qu'il ne l'avait jamais été, cet homme se laissait aller à tous les enfantillages qui font du premier amour la fleur de la vie. Il redevenait petit en répandant et son âme et toutes les forces trompées que lui communiquait sa passion sur les mains de cette femme, sur ses cheveux blonds dont il baisait les boucles floconneuses, sur ce front éclatant qu'il voyait pur. Inondée d'amour, vaincue par les effluves magnétiques d'un sentiment si chaud, la duchesse hésitait à faire naître la querelle qui devait les séparer à jamais. Elle était plus femme qu'elle ne le croyait, cette chétive créature, en essayant de concilier les exigences de la religion avec les vivaces émotions de vanité, avec les semblans de plaisir dont s'affolent les Parisiennes. Chaque dimanche elle entendait la messe, ne manquait pas un office; puis, le soir, elle se plongeait dans les enivrantes voluptés que procurent des désirs sans cesse réprimés. Armand et madame de Langeais ressemblaient à ces faquirs de l'Inde qui sont récompensés de leur chasteté par les tentations qu'elle leur donne. Peut être aussi, la duchesse avait-elle fini par résoudre l'amour dans ces caresses fraternelles, qui eussent paru sans doute innocentes à tout le monde, mais auxquelles les hardiesses de sa pensée prêtaient d'excessives dépravations. Comment expliquer autrement le mystère incompréhensible de ses perpétuelles fluctuations? Tous les matins elle se proposait de fermer sa porte au marquis de Montriveau; puis, tous les soirs, à l'heure dite, elle se laissait charmer par lui. Après une molle défense, elle se faisait moins méchante; sa conversation devenait douce, onctueuse; deux amans pouvaient seuls être ainsi. La duchesse déployait son esprit le plus scintillant, ses coquetteries les plus entraînantes; puis, quand elle avait irrité l'âme et les sens de son amant, s'il la saisissait, elle voulait bien se laisser briser et tordre par lui, mais elle avait son *nec plus ultrà* de passion; et, quand il en arrivait là, elle se fâchait toujours si, maîtrisé par sa fougue, il faisait mine d'en franchir les barrières. Aucune femme n'ose se refuser sans motif à l'amour, rien n'est plus

naturel que d'y céder; aussi madame de Langeais s'entoura-t-elle bientôt d'une seconde ligne de fortifications plus difficile à emporter que ne l'avait été la première. Elle évoqua les terreurs de la religion. Jamais le Père de l'Église le plus éloquent ne plaida mieux la cause de Dieu; jamais les vengeances du Très-Haut ne furent mieux justifiées que par la voix de la duchesse. Elle n'employait ni phrases de sermon, ni amplifications de rhétorique. Non, elle avait son *pathos* à elle. A la plus ardente supplique d'Armand elle répondait par un regard mouillé de larmes, par un geste qui peignait une affreuse plénitude de sentimens; elle le faisait taire en lui demandant grâce; un mot de plus, elle ne voulait pas l'entendre, elle succomberait, et la mort lui semblait préférable à un bonheur criminel.

— N'est-ce donc rien que de désobéir à Dieu! lui disait-elle en retrouvant une voix affaiblie par des combats intérieurs sur lesquels cette jolie comédienne paraissait prendre difficilement un empire passager. Les hommes, la terre entière, je vous les sacrifierais volontiers; mais vous êtes bien égoïste de me demander tout mon avenir pour un moment de plaisir. Allons! voyons, n'êtes-vous pas heureux? ajoutait-elle en lui tendant la main et se montrant à lui dans un négligé qui certes offrait à son amant des consolations dont il se payait toujours.

Si, pour retenir un homme dont l'ardente passion lui donnait des émotions inaccoutumées, ou si, par faiblesse, elle se laissait ravir quelque baiser rapide, aussitôt elle feignait la peur, elle rougissait et bannissait Armand de son canapé au moment où le canapé devenait dangereux pour elle.

— Vos plaisirs sont des péchés que j'expie, Armand; ils me coûtent des pénitences, des remords, s'écriait-elle.

Quand Montriveau se voyait à deux chaises de cette jupe aristocratique, il se prenait à blasphémer, il maugréait Dieu. La duchesse se fâchait alors.

— Mais, mon ami, disait-elle sèchement, je ne comprends pas pourquoi vous refusez de croire en Dieu, car il est impossible de croire aux hommes. Taisez-vous, ne parlez pas ainsi; vous avez l'âme trop grande pour épouser les sottises du libéralisme, qui a la prétention de tuer Dieu.

Les discussions théologiques et politiques lui servaient de douches pour calmer Montriveau, qui ne savait plus revenir à l'amour quand elle excitait sa colère, en le jetant à mille lieues de ce boudoir dans les théories de l'absolutisme qu'elle défendait à merveille. Peu de femmes osent être démocrates, elles sont alors trop en contradiction avec leur despotisme en fait de sentimens. Mais souvent aussi le général secouait sa crinière, laissait la politique, grondait comme un lion, se battait les flancs, s'élançait sur sa proie, revenait terrible d'amour à sa maîtresse, incapable de porter longtemps son cœur et sa pensée en flagrance. Si cette femme se sentait piquée par une fantaisie assez incitante pour la compromettre, elle savait alors sortir de son boudoir; elle quittait l'air chargé de désirs qu'elle y respirait, venait dans son salon, s'y mettait au piano, chantait les airs les plus délicieux de la musique moderne, et trompait ainsi l'amour des sens, qui parfois ne lui faisait pas grâce, mais qu'elle avait la force de vaincre. En ces momens elle était sublime aux yeux d'Armand: elle ne feignait pas, elle était vraie, et le pauvre amant se croyait aimé. Cette résistance égoïste la lui faisait prendre pour une sainte et vertueuse créature, et il se résignait, et il parlait d'amour platonique, le général d'artillerie! Quand elle eut assez joué de la religion dans son intérêt personnel, madame de Langeais en joua dans celui d'Armand; elle voulut le ramener à des sentimens chrétiens, elle lui refit le Génie du Christianisme à l'usage des militaires. Montriveau s'impatienta, trouva son joug pesant. Oh! alors, par esprit de contradiction, elle lui cassa la tête de Dieu pour voir si Dieu la débarrasserait d'un homme qui allait à son but avec une constance dont elle commençait à s'effrayer. D'ailleurs, elle se plaisait à prolonger toute querelle qui paraissait éterniser la lutte morale, après laquelle venait une lutte matérielle bien autrement dangereuse.

Mais si l'opposition faite au nom des lois du mariage représente l'*époque civile* de cette guerre sentimentale, celle-ci en constituerait l'*époque religieuse*, et elle eut, comme la précédente, une crise après laquelle sa rigueur devait décroître. Un soir, Armand, venu fortuitement de très bonne heure, trouva monsieur l'abbé Gondrand, directeur de la conscience de madame de Langeais, établi dans un fauteuil au coin de la cheminée, comme un homme en train de digérer son dîner et les jolis péchés de sa pénitente. La vue de cet homme au teint frais et reposé, dont le front était calme, la bouche ascétique, le regard malicieusement inquisiteur, qui avait dans son maintien une véritable noblesse ecclésiastique, et déjà dans son vêtement le violet épiscopal, rembrunit singulièrement le visage de Montriveau qui ne salua personne et resta silencieux. Sorti de son amour, le général ne manquait pas de tact; il devina donc, en échangeant quelques regards avec le futur évêque, que cet homme était le promoteur des difficultés dont s'armait pour lui l'amour de la duchesse. Qu'un ambitieux abbé bricolât et retînt le bonheur d'un homme trempé comme l'était Montriveau? cette pensée bouillonna sur sa face, lui crispa les doigts, le fit lever, marcher, piétiner; puis, quand il revenait à sa place, avec l'intention de faire un éclat, un seul regard de la duchesse suffisait à le calmer. Madame de Langeais, nullement embarrassée du noir silence de son amant, par lequel toute autre femme eût été gênée, continuait à converser fort spirituellement avec monsieur Gondrand sur la nécessité de rétablir la religion dans son ancienne splendeur. Elle exprimait mieux que ne le faisait l'abbé pourquoi l'Église devait être un pouvoir à la fois temporel et spirituel, et regrettait que la chambre des Pairs n'eût pas encore son *banc des évêques*, comme la chambre des Lords avait le sien. Néanmoins l'abbé, sachant que le carême lui permettait de prendre sa revanche, céda la place au général et sortit. A peine la duchesse se leva-t-elle pour rendre à son directeur l'humble révérence qu'elle en reçut, tant elle était intriguée par l'attitude de Montriveau.

— Qu'avez-vous, mon ami?

— Mais j'ai votre abbé sur l'estomac.

— Pourquoi ne preniez-vous pas un livre? lui dit-elle sans se soucier d'être ou non entendue par l'abbé qui fermait la porte.

Montriveau resta muet pendant un moment, car la duchesse accompagna ce mot d'un geste qui en relevait encore la profonde impertinence.

— Ma chère Antoinette, je vous remercie de donner à l'Amour le pas sur l'Église; mais, de grâce, souffrez que je vous adresse une question.

— Ah! vous m'interrogez. Je le veux bien, reprit-elle. N'êtes-vous pas mon ami? je puis, certes, vous montrer le fond de mon cœur, vous n'y verrez qu'une image.

— Parlez-vous à cet homme de notre amour?

— Il est mon confesseur.

— Sait-il que je vous aime?

— Monsieur de Montriveau, vous ne prétendez pas, je pense, pénétrer les secrets de ma confession?

— Ainsi cet homme connaît toutes nos querelles et mon amour pour vous...

— Un homme, monsieur! dites Dieu.

— Dieu! Dieu! je dois être seul dans votre cœur. Mais laissez Dieu tranquille là où il est, pour l'amour de lui et de moi. Madame, vous n'irez plus à confesse, ou...

— Ou? dit-elle en souriant.

— Ou je ne reviendrai plus ici.

— Partez, Armand. Adieu, adieu pour jamais.

Elle se leva et s'en alla dans son boudoir, sans jeter un seul regard à Montriveau, qui resta debout, la main appuyée sur une chaise. Combien de temps resta-t-il ainsi, jamais il ne le sut lui-même. L'âme a le pouvoir inconnu d'étendre comme de resserrer l'espace. Il ouvrit la porte du boudoir, il y faisait nuit. Une voix faible devint forte pour dire aigrement: — Je n'ai pas sonné. D'ailleurs pourquoi donc entrer sans ordre? Suzette, laissez-moi.

— Tu souffres donc? s'écria Montriveau.

— Levez-vous, monsieur! reprit-elle en sonnant, et sortez d'ici, au moins pour un moment.

— Madame la duchesse demande de la lumière, dit-il au valet de chambre, qui vint dans le boudoir y allumer les bougies.

Quand les deux amans furent seuls, madame de Langeais demeura couchée sur son divan, muette, immobile, absolument comme si Montriveau n'eût pas été là.

— Chère, dit-il avec un accent de douleur et de bonté sublime, j'ai tort. Je ne te voudrais certes pas sans religion...

— Il est heureux, répliqua-t-elle sans le regarder et d'une voix dure, que vous reconnaissiez la nécessité de la conscience. Je vous remercie pour Dieu.

Ici le général, abattu par l'inclémence de cette femme, qui savait devenir à volonté une étrangère ou une sœur pour lui, fit, vers la porte, un pas de désespoir, et allait l'abandonner à jamais sans lui dire un seul mot. Il souffrait, et la duchesse riait en elle-même des souffrances causées par une torture morale bien plus cruelle que ne l'était jadis la torture judiciaire. Mais cet homme n'était pas maître de s'en aller. En toute espèce de crise, une femme est en quelque sorte grosse d'une certaine quantité de paroles; et quand elle ne les a pas dites, elle éprouve la sensation que donne la vue d'une chose incomplète. Madame de Langeais, qui n'avait pas tout dit, reprit la parole.

— Nous n'avons pas les mêmes convictions, général, j'en suis peinée. Il serait affreux pour la femme de ne pas croire à une religion qui permet d'aimer au delà du tombeau. Je mets à part les sentimens chrétiens, vous ne les comprenez pas. Laissez moi vous parler seulement des convenances. Voulez-vous interdire à une femme de la cour *la sainte table* quand il est reçu de s'en approcher à Pâques? mais il faut pourtant bien savoir faire quelque chose pour son parti. Les libéraux ne tueront pas, malgré leur désir, le sentiment religieux. La religion sera toujours une nécessité politique. Vous chargeriez-vous de gouverner un peuple de raisonneurs? Napoléon ne l'osait pas, il persécutait les idéologues. Pour empêcher les peuples de raisonner, il faut leur imposer des sentimens. Acceptons donc la religion catholique avec toutes ses conséquences. Si nous voulons que la France aille à la messe, ne devons-nous pas commencer par y aller nous-mêmes? La religion, Armand, est, vous le voyez, le lien des principes conservateurs qui permettent aux riches de vivre tranquilles. La religion est intimement liée à la propriété. Il est certes plus beau de conduire les peuples par des idées morales que par des échafauds, comme au temps de la Terreur, seul moyen que votre détestable révolution ait inventé pour se faire obéir. Le prêtre et le roi, mais c'est vous, c'est moi, c'est la princesse ma voisine; c'est en un mot tous les intérêts des honnêtes gens personnifiés. Allons, mon ami, veuillez donc être de votre parti, vous qui pourriez en devenir le Sylla, si vous aviez la moindre ambition. J'ignore la politique, moi, j'en raisonne par sentiment; mais j'en sais néanmoins assez pour deviner que la société serait renversée si l'on en faisait mettre à tout moment les bases en question...

— Si votre cour, si votre gouvernement pensent ainsi, vous me faites pitié, dit Montriveau. La Restauration, madame, doit se dire comme Catherine de Médicis, quand elle crut la bataille de Dreux perdue: — Eh bien! nous irons au prêche! Or, 1815 est votre bataille de Dreux. Comme le trône de ce temps-là, vous l'avez gagnée en fait, mais perdue en droit. Le protestantisme politique est victorieux dans les esprits. Si vous ne voulez pas faire un Édit de Nantes; ou si, le faisant, vous le révoquez; si vous êtes un jour atteints et convaincus de ne plus vouloir de la Charte, qui n'est qu'un gage donné au maintien des intérêts révolutionnaires, la Révolution se relèvera terrible, et ne vous donnera qu'un seul coup; ce n'est pas elle qui sortira de France; elle y est le sol même. Les hommes se laissent tuer, mais non les intérêts... Eh! mon Dieu, que nous font la France, le trône, la légitimité, le monde entier? Ce sont des billevesées auprès de mon bonheur. Régnez, soyez renversés, peu m'importe. Où suis-je donc?

— Mon ami, vous êtes dans le boudoir de madame la duchesse de Langeais.

— Non, non, plus de duchesse, plus de Langeais, je suis près de ma chère Antoinette!

— Voulez-vous me faire le plaisir de rester où vous êtes, dit-elle en riant et en le repoussant, mais sans violence.

— Vous ne m'avez donc jamais aimé! dit-il avec une rage qui jaillit de ses yeux par des éclairs.

— Non, mon ami.

Ce non valait un oui.

— Je suis un grand sot, reprit-il en baisant la main de cette terrible reine redevenue femme.

— Antoinette, reprit-il, s'appuyant la tête sur ses pieds, tu es trop chastement tendre pour dire nos bonheurs à qui que ce soit au monde.

— Ah! vous êtes un grand fou, dit-elle en se levant par un mouvement gracieux quoique vif. Et sans ajouter une parole, elle courut dans le salon.

— Qu'a-t elle donc? demanda le général, qui ne savait pas deviner la puissance des commotions que sa tête brûlante avait électriquement communiquées des pieds à la tête de sa maîtresse.

Au moment où il arrivait furieux dans le salon, il y entendit de célestes accords. La duchesse était à son piano. Les hommes de science ou de poésie qui peuvent à la fois comprendre et jouir sans que la réflexion nuise à leurs plaisirs, sentent que l'alphabet et la phraséologie musicale sont les instrumens intimes du musicien, comme le bois ou le cuivre sont ceux de l'exécutant. Pour eux, il existe une musique à part au fond de la double expression de ce sensuel langage des âmes. *Andiamo mio ben* peut arracher des larmes de joie ou faire rire de pitié, selon la cantatrice. Souvent, çà et là, dans le monde, une jeune fille expirant sous le poids d'une peine inconnue, un homme dont l'âme vibre sous les pincemens d'une passion, prennent un thème musical et s'entendent avec le ciel, ou se parlent à eux-mêmes dans quelque sublime mélodie, espèce de poëme perdu. Or, le général écoutait en ce moment une de ces poésies inconnues autant que peut l'être la plainte solitaire d'un oiseau mort sans compagne dans une forêt vierge.

— Mon Dieu, que jouez-vous donc là? dit-il d'une voix émue.

— Le prélude d'une romance appelée, je crois, *Fleuve du Tage.*

— Je ne savais pas ce que pouvait être une musique de piano, reprit il.

— Hé, mon ami, dit elle en lui jetant pour la première fois un regard de femme amoureuse, vous ne savez pas non plus que je vous aime, que vous me faites horriblement souffrir, et qu'il faut bien que je me plaigne sans trop me faire comprendre, autrement je serais à vous... Mais vous ne voyez rien.

— Et vous ne voulez pas me rendre heureux!

— Armand, je mourrais de douleur le lendemain.

Le général sortit brusquement; mais quand il se trouva dans la rue, il essuya deux larmes qu'il avait eu la force de contenir dans ses yeux.

La religion dura trois mois. Ce terme expiré, la duchesse, ennuyée de ses redites, livra Dieu pieds et poings liés à son amant. Peut-être craignait-elle, à force de parler éternité, de perpétuer l'amour du général en ce monde et dans l'autre. Pour l'honneur de cette femme, il est nécessaire de la croire vierge, même de cœur; autrement elle serait trop horrible. Encore bien loin de cet âge où mutuellement l'homme et la femme se trouvent trop près de l'avenir pour perdre du temps à se chicaner leurs jouissances, elle en était, sans doute, non pas à son premier amour, mais à ses premiers plaisirs. Faute de pouvoir comparer le bien au mal, faute de souffrances qui lui eussent appris la valeur des trésors jetés à ses pieds, elle s'en jouait. Ne connaissant pas les éclatantes délices de la lumière, elle se complaisait à rester dans les ténèbres. Armand, qui commençait à entrevoir cette bizarre situation, espérait dans la première parole de la nature. Il pensait, tous les soirs, en sortant de chez madame de Lan-

geais, qu'une femme n'acceptait pas pendant sept mois les soins d'un homme et les preuves d'amour les plus tendres, les plus délicates, ne s'abandonnait p s aux exigences superficielles d'une passion pour la tromper en un moment, et il attendait patiemment la saison du soleil, ne doutant pas qu'il n'en recueillît les fruits dans leur primeur. Il avait parfaitement conçu les scrupules de la femme mariée et les scrupules religieux. Il était même joyeux de ces combats. Il trouvait la duchesse pudique là où elle n'était qu'horriblement coquette; et il ne l aurait pas voulue autrement. Il aimait donc à lui voir inventer des obstacles; n'en triomphait-il pas graduellement? Et chaque triomphe n'augmentait-il pas la faible somme des privautés amoureuses longtemps défendues, puis concédées par elle avec tous les semblans de l'amour? Mais il avait si bien dégusté les menues et processives conquêtes dont se repaissent les amans timides, qu'elles étaient devenues des habitudes pour lui. En fait d'obstacles, il n'avait donc plus que ses propres terreurs à vaincre; car il ne voyait plus à son bonheur d'autre empêchement que les caprices de celle qui se laissait appeler *Antoinette*. Il résolut alors de vouloir plus, de vouloir tout. Embarrassé comme un amant jeune encore qui n'ose pas croire à l'abaissement de son idole, il hésita longtemps, et connut ces terribles réactions de cœur, ces volontés bien arrêtées qu'un mot anéantit, ces décisions prises qui expirent au seuil d'une porte. Il se méprisait de ne pas avoir la force de dire un mot, et ne le disait pas. Néanmoins un soir il procéda par une sombre mélancolie à la demande farouche de ses droits illégalement légitimes. La duchesse n'attendit pas la requête de son esclave pour en deviner le désir. Un désir d'homme est-il jamais secret? Les femmes n'ont-elles pas toutes la science infuse de certains bouleversemens de physionomie?

— Hé quoi! voulez-vous cesser d'être mon ami? dit-elle en l'interrompant au premier mot et lui jetant des regards embellis par une divine rougeur qui coula comme un sang nouveau sur son teint diaphane. Pour me récompenser de mes générosités vous voulez me déshonorer. Réfléchissez donc un peu. Moi, j'ai beaucoup réfléchi; je pense toujours à *nous*. Il existe une probité de femme à laquelle nous ne devons pas plus manquer que vous ne devez faillir à l honneur. Moi, je ne sais pas tromper. Si je suis à vous, je ne pourrai plus être en aucune manière la femme de monsieur de Langeais. Vous exigez donc le sacrifice de ma position, de mon rang, de ma vie, pour un douteux amour qui n'a pas eu sept mois de patience. Comment! déjà vous voudriez me ravir la libre disposition de moi-même. Non, non, ne me parlez plus ainsi. Non, ne me dites rien. Je ne veux pas, je ne peux pas vous entendre. Là, madame de Langeais prit sa coiffure à deux mains pour reporter en arrière les touffes de boucles qui lui échauffaient le front, et parut très animée. — Vous venez chez une faible créature avec des calculs bien arrêtés, en vous disant : Elle me parlera de son mari pendant un certain temps, puis de Dieu, puis des suites inévitables de l amour; mais j'oserai, j'abuserai de l'influence que j'aurai conquise; je me rendrai nécessaire; j'aurai pour moi les liens de l'habitude, les arrangemens tout faits par le public; enfin, quand le monde aura fini par accepter notre liaison, je serai le maître de cette femme. Soyez franc, ce sont là vos pensées... Ah! vous calculez, et vous dites aimer, fi! Vous êtes amoureux, ha je le crois bien! Vous me désirez, et voulez m'avoir pour maîtresse, voilà tout. Hé! bien, non, *la duchesse de Langeais* ne descendra pas jusque-là Que de naïves bourgeoises soient les dupes de vos faussetés; moi, je ne le serai jamais. Rien ne m'assure de votre amour. Vous me parlez de ma beauté, je puis devenir laide en six mois, comme la chère princesse ma voisine. Vous êtes ravi de mon esprit, de ma grâce; mon Dieu, vous vous y accoutumerez comme vous vous accoutumeriez au plaisir. Ne vous êtes-vous pas habitué depuis quelques mois aux faveurs que j'ai eu la faiblesse de vous accorder? Quand je serai perdue, un jour, vous ne me donnerez d'autre raison de votre changement que le mot décisif : Je n'aime plus. Rang, fortune, honneur, toute la duchesse de Langeais se sera engloutie dans une espérance trompée. J'aurai des enfans qui attesteront ma honte, et..... mais, reprit-elle en laissant échapper un geste d'impatience, je suis trop bonne de vous expliquer ce que vous savez mieux que moi. Allons! restons-en là. Je suis trop heureuse de pouvoir encore briser les liens que vous croyez si forts. Y a-t-il donc quelque chose de si héroïque à être venu à l'hôtel de Langeais passer tous les soirs quelques instans auprès d'une femme dont le babil vous plaisait, de laquelle vous vous amusiez comme d'un joujou? Mais quelques jeunes fats arrivent chez moi de trois heures à cinq heures, aussi régulièrement que vous venez le soir. Ceux-là sont donc bien généreux Je me moque d'eux, ils supportent assez tranquillement mes boutades, mes impertinences, et me font rire; tandis que vous, à qui j'accorde les plus précieux trésors de mon âme, vous voulez me perdre, et me causer mille ennuis. Taisez-vous, assez, assez, dit-elle en le voyant prêt à parler, vous n'avez ni cœur, ni âme, ni délicatesse. Je sais ce que vous voulez me dire. Eh! bien, oui. J'aime mieux passer à vos yeux pour une femme froide, insensible, sans dévouement, sans cœur même, que de passer aux yeux du monde pour une femme ordinaire, que d'être condamnée à des peines éternelles après avoir été condamnée à vos prétendus plaisirs, qui vous lasseront certainement. Votre égoïste amour ne vaut pas tant de sacrifices...

Ces paroles représentent imparfaitement celles que fredonna la duchesse avec la vive prolixité d'une serinette. Certes, elle put parler longtemps, le pauvre Armand n'opposait pour toute réponse à ce torrent de notes flûtées qu'un silence plein de sentimens horribles. Pour la première fois il entrevoyait la coquetterie de cette femme, et devinait instinctivement que l'amour dévoué, l'amour partagé ne calculait pas, ne raisonnait pas ainsi chez une femme vraie. Puis il éprouvait une sorte de honte en se souvenant d'avoir involontairement fait les calculs dont les odieuses pensées lui étaient reprochées. Puis, en s'examinant avec une bonne foi tout angélique, il ne trouvait que de l'égoïsme dans ses paroles, dans ses idées, dans ses réponses conçues et non exprimées. Il se donna tort, et, dans son désespoir, il eut l'envie de se précipiter par la fenêtre. Le *moi* le tuait. Que dire, en effet, à une femme qui ne croit pas à l'amour?—« Laissez-moi vous prouver combien je vous aime. » Toujours *moi*. Montriveau ne savait pas, comme en ces sortes de circonstances le savent les héros de boudoir, imiter le rude logicien marchant devant les Pyrrhoniens, qui niaient le mouvement. Cet homme audacieux manquait précisément de l'audace habituelle aux amans qui connaissent les formules de l'algèbre féminine. Si tant de femmes, et même les plus vertueuses, sont la proie des gens habiles en amour auxquels le vulgaire donne un méchant nom, peut-être est-ce parce qu'ils sont de grands *prouveurs*, et que l'amour veut, malgré sa délicieuse poésie de sentiment, un peu plus de géométrie qu'on ne le pense. Or, la duchesse et Montriveau se ressemblaient en ce point qu'ils étaient également inexperts en amour. Elle en connaissait très peu la théorie, elle en ignorait la pratique, ne sentait rien et réfléchissait à tout Montriveau connaissait peu de pratique, ignorait la théorie, et sentait trop pour réfléchir. Tous deux subissaient donc le malheur de cette situation bizarre. En ce moment suprême, ses myriades de pensées pouvaient se réduire à celle-ci : « Laissez-vous posséder. » Phrase horriblement égoïste pour une femme chez qui ces mots n'apportaient aucun souvenir et ne réveillaient aucune image. Néanmoins, il fallait répondre. Quoiqu'il eût le sang fouetté par ces petites phrases en forme de flèches, bien aiguës, bien froides, bien acérées, décochées coup sur coup, Montriveau devait aussi cacher sa rage, pour ne pas tout perdre par une extravagance.

— Madame la duchesse, je suis au désespoir que Dieu n'ait pas inventé pour la femme une autre façon de confirmer le don de son cœur que d'y ajouter le don de sa personne Le haut prix que vous attachez à vous-même me montre que je ne dois pas en attacher un moindre. Si vous me donnez votre âme et tous vos sentimens, comme vous me le dites, qu'importe donc le reste? D'ailleurs, si mon bonheur vous est un si pénible sacrifice, n'en parlons plus. Seulement,

vous pardonnerez à un homme de cœur de se trouver humilié en se voyant pris pour un épagneul.

Le ton de cette dernière phrase eût peut-être effrayé d'autres femmes; mais quand une de ces porte-jupes s'est mise au-dessus de tout en se laissant diviniser, aucun pouvoir ici-bas n'est orgueilleux comme elle sait être orgueilleuse.

— Monsieur le marquis, je suis au désespoir que Dieu n'ait pas inventé pour l'homme une plus noble façon de confirmer le don de son cœur que la manifestation de désirs prodigieusement vulgaires. Si, en donnant notre personne, nous devenons esclaves, un homme ne s'engage à rien en nous acceptant. Qui m'assurera que je serai toujours aimée? L'amour que je déploierais à tout moment pour vous mieux attacher à moi serait peut-être une raison d'être abandonnée. Je ne veux pas faire une seconde édition de madame de Beauséant. Sait-on jamais ce qui vous retient près de nous? Notre constante froideur est le secret de la constante passion de quelques-uns d'entre vous; à d'autres, il faut un dévouement perpétuel, une adoration de tous les momens; à ceux-ci, la douceur; à ceux-là le despotisme. Aucune femme n'a encore pu bien déchiffrer vos cœurs. Il y eut une pause après laquelle elle changea de ton. — Enfin, mon ami, vous ne pouvez pas empêcher une femme de trembler à cette question : Serai-je aimée toujours? Quelque dures qu'elles soient, mes paroles me sont dictées par la crainte de vous perdre. Mon Dieu! ce n'est pas moi, cher, qui parle, mais la raison; et comment s'en trouve-t-il chez une personne aussi folle que je le suis? En vérité, je n'en sais rien.

Entendre cette réponse commencée par la plus déchirante ironie, et terminée par les accens les plus mélodieux dont une femme se soit servie pour peindre l'amour dans son ingénuité, n'était-ce pas aller en un moment du martyre au ciel? Montriveau pâlit, et tomba pour la première fois de sa vie aux genoux d'une femme. Il baisa le bas de la robe de la duchesse, les pieds, les genoux; mais, pour l'honneur du faubourg Saint-Germain, il est nécessaire de ne pas révéler les mystères de ses boudoirs, où l'on voulait tout de l'amour, moins ce qui pouvait attester l'amour.

— Chère Antoinette, s'écria Montriveau dans le délire où le plongea l'entier abandon de la duchesse qui se crut généreuse en se laissant adorer; oui, tu as raison, je ne veux pas que tu conserves de doutes. En ce moment, je tremble aussi d'être quitté par l'ange de ma vie, et je voudrais inventer pour nous des liens indissolubles.

— Ah! dit-elle tout bas, tu vois, j'ai donc raison.

— Laisse-moi finir, reprit Armand, je vais d'un seul mot dissiper toutes tes craintes. Ecoute, si je t'abandonnais, je mériterais mille morts. Sois toute à moi, je te donnerai le droit de me tuer si je te trahissais. J'écrirai moi-même une lettre par laquelle je déclarerai certains motifs qui me contraindraient à me tuer; enfin, j'y mettrai mes dernières dispositions. Tu posséderas ce testament qui légitimerait ma mort, et pourras ainsi te venger sans avoir rien à craindre de Dieu ni des hommes.

— Ai-je besoin de cette lettre? Si j'avais perdu ton amour, que me ferait la vie? Si je voulais te tuer, ne saurais-je pas te suivre? Non, je te remercie de l'idée, mais je ne veux pas de la lettre. Ne pourrais-je pas croire que tu m'es fidèle par crainte, ou le danger d'une infidélité ne pourrait-il pas être un attrait pour celui qui livre ainsi sa vie? Armand, ce que je demande est seul difficile à faire.

— Et que veux-tu donc?

— Ton obéissance et ma liberté.

— Mon Dieu, s'écria-t-il, je suis comme un enfant.

— Un enfant volontaire et bien gâté, dit-elle en caressant l'épaisse chevelure de cette tête qu'elle garda sur ses genoux. Oh! oui, bien plus aimé qu'il ne le croit, et cependant bien désobéissant. Pourquoi ne pas rester ainsi? pourquoi ne pas me sacrifier des désirs qui m'offensent? pourquoi ne pas accepter ce que j'accorde, si c'est tout ce que je puis honnêtement octroyer? N'êtes vous donc pas heureux?

— Oh! oui, dit-il, je suis heureux quand je n'ai point de doutes. Antoinette, en amour, douter, n'est-ce pas mourir?

Et il se montra tout-à-coup ce qu'il était et ce que sont tous les hommes sous le feu des désirs, éloquent, insinuant. Après avoir goûté les plaisirs permis sans doute par un secret et jésuitique oukase, la duchesse éprouva ces émotions cérébrales dont l'habitude lui avait rendu l'amour d'Armand nécessaire autant que l'étaient le monde, le bal et l'Opéra. Se voir adorée par un homme dont la supériorité, le caractère inspirent de l'effroi; en faire un enfant; jouer, comme Poppée, avec un Néron; beaucoup de femmes, comme firent les épouses d'Henri VIII, ont payé ce périlleux bonheur de tout le sang de leurs veines. Hé! bien, pressentiment bizarre! en lui livrant les jolis cheveux blanchement blonds dans lesquels il aimait à promener ses doigts, en sentant la petite main de cet homme vraiment grand la presser, en jouant elle-même avec les touffes noires de sa chevelure, dans ce boudoir où elle régnait, la duchesse se disait : — Cet homme est capable de me tuer, s'il s'aperçoit que je m'amuse de lui.

Monsieur de Montriveau resta jusqu'à deux heures du matin près de sa maîtresse, qui, dès ce moment, ne lui parut plus ni une duchesse, ni une Navarreins : Antoinette avait poussé le déguisement jusqu'à paraître femme. Pendant cette délicieuse soirée, la plus douce préface que jamais Parisienne ait fait pour ce que le monde appelle *une faute*, il fut permis au général de voir en elle, malgré les minauderies d'une pudeur jouée, toute la beauté des jeunes filles. Il put penser avec quelque raison que tant de querelles capricieuses formaient des voiles avec lesquels une âme céleste s'était vêtue, et qu'il fallait lever un à un, comme ceux dont elle enveloppait son adorable personne. La duchesse fut pour lui la plus naïve, la plus ingénue des maîtresses, et il en fit la femme de son choix; il s'en alla tout heureux de l'avoir enfin amenée à lui donner tant de gages d'amour, qu'il lui semblait impossible de ne pas être désormais, pour elle, un époux secret dont le choix était approuvé par Dieu. Dans cette pensée, avec la candeur de ceux qui sentent toutes les obligations de l'amour en en savourant les plaisirs, Armand revint chez lui lentement. Il suivit les quais, afin de voir le plus grand espace possible de ciel, il voulait élargir le firmament et la nature en se trouvant le cœur agrandi. Ses poumons lui paraissaient aspirer plus d'air qu'ils n'en prenaient la veille. En marchant, il s'interrogeait, et se promettait d'aimer si religieusement cette femme qu'elle pût trouver tous les jours une absolution de ses fautes sociales dans un constant bonheur. Douces agitations d'une vie pleine! Les hommes qui ont assez de force pour teindre leur âme d'un sentiment unique ressentent des jouissances infinies en contemplant par échappées toute une vie incessamment ardente, comme certains religieux pouvaient contempler la lumière divine dans leurs extases. Sans cette croyance en sa perpétuité, l'amour ne serait rien; la constance le grandit. Ce fut ainsi qu'en s'en allant en proie à son bonheur, Montriveau comprenait la passion. — Nous sommes donc l'un à l'autre à jamais! Cette pensée était pour cet homme un talisman qui réalisait les vœux de sa vie. Il ne se demandait pas si la duchesse changerait, si cet amour durerait; non, il avait la foi, l'une des vertus sans laquelle il n'y a pas d'avenir chrétien, mais qui peut-être est encore plus nécessaire aux Sociétés. Pour la première fois, il concevait la vie par les sentimens, lui qui n'avait encore vécu que par l'action la plus exorbitante des forces humaines, le dévouement quasi-corporel du soldat.

Le lendemain, monsieur de Montriveau se rendit de bonne heure au faubourg Saint-Germain. Il avait un rendez-vous dans une maison voisine de l'hôtel de Langeais, où, quand ses affaires furent faites, il alla comme on va chez soi. Le général marchait alors de compagnie avec un homme pour lequel il paraissait avoir une sorte d'aversion quand il le rencontrait dans les salons. Cet homme était le marquis de Ronquerolles, dont la réputation devint si grande dans les boudoirs de Paris; homme d'esprit, de talent, homme de courage surtout, et qui donnait le ton à toute la jeunesse de Paris; un galant homme dont les succès et l'expérience étaient également enviés, et auquel ne manquaient ni la for-

tune, ni la naissance, qui ajoutent à Paris tant de lustre aux qualités des gens à la mode.

— Où vas-tu? dit monsieur de Ronquerolles à Montriveau.

— Chez madame de Langeais.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais que tu t'es laissé prendre à sa glu. Tu perds chez elle un amour que tu pourrais bien mieux employer ailleurs. J'avais à te donner dans la Banque dix femmes qui valent mille fois mieux que cette courtisane titrée, qui fait avec sa tête ce que d'autres femmes plus franches font...

— Que dis-tu là, mon cher, dit Armand en interrompant Ronquerolles, la duchesse est un ange de candeur.

Ronquerolles se prit à rire.

— Puisque tu en es là, mon cher, dit-il, je dois t'éclairer. Un seul mot! entre nous, il est sans conséquence. La duchesse t'appartient-elle? En ce cas, je n'aurai rien à dire. Allons, fais-moi tes confidences. Il s'agit de ne pas perdre ton temps à greffer ta belle âme sur une nature ingrate qui doit laisser avorter les espérances de ta culture.

Quand Armand eut naïvement fait une espèce d'état de situation dans lequel il mentionna minutieusement les droits qu'il avait si péniblement obtenus, Ronquerolles partit d'un éclat de rire si cruel, qu'à tout autre il aurait coûté la vie. Mais à voir de quelle manière ces deux êtres se regardaient et se parlaient seuls au coin d'un mur, aussi loin des hommes qu'ils eussent pu l'être au milieu d'un désert, il était facile de présumer qu'une amitié sans bornes les unissait et qu'aucun intérêt humain ne pouvait les brouiller.

— Mon cher Armand, pourquoi ne m'as-tu pas dit que tu t'embarrassais de la duchesse? je t'aurais donné quelques conseils qui t'auraient fait mener à bien cette intrigue. Apprends d'abord que les femmes de notre faubourg aiment, comme toutes les autres, à se baigner dans l'amour; mais elles veulent posséder sans être possédées. Elles ont transigé avec la nature. La jurisprudence de la paroisse leur a presque tout permis, moins le péché positif. Les friandises dont te régale ta jolie duchesse sont des péchés véniels dont elle se lave dans les eaux de la pénitence. Mais si tu avais l'impertinence de vouloir sérieusement le grand péché mortel auquel tu dois naturellement attacher la plus haute importance, tu verrais avec quel profond dédain la porte du boudoir et de l'hôtel te serait incontinent fermée. La tendre Antoinette aurait tout oublié, tu serais moins que zéro pour elle. Tes baisers, mon cher ami, seraient essuyés avec l'indifférence qu'une femme met aux choses de sa toilette. La duchesse épongerait l'amour sur ses joues comme elle en ôte le rouge. Nous connaissons ces sortes de femmes, la Parisienne pure. As-tu jamais vu dans les rues une grisette trottant menu? sa tête vaut un tableau : joli bonnet, joues fraîches, cheveux coquets, fin sourire, le reste est à peine soigné. N'en est-ce pas bien le portrait? Voilà la Parisienne, elle sait que sa tête seule sera vue; à sa tête, tous les soins, les parures, les vanités. Hé bien! ta duchesse est tout tête, elle ne sent que par sa tête, elle a un cœur dans la tête, une voix de tête, elle est friande par la tête. Nous nommons cette pauvre chose une Laïs intellectuelle. Tu es joué comme un enfant. Si tu en doutes, tu en auras la preuve ce soir, ce matin, à l'instant. Monte chez elle, essaie de demander, de vouloir impérieusement ce que l'on te refuse; quand même tu t'y prendrais comme feu monsieur le maréchal de Richelieu, néant au placet.

Armand était hébété.

— La désires-tu au point d'en être devenu sot?

— Je la veux à tout prix, s'écria Montriveau désespéré.

— Hé bien! écoute. Sois aussi implacable qu'elle le sera, tâche de l'humilier, de piquer sa vanité; d'intéresser non pas le cœur, non pas l'âme, mais les nerfs et la lymphe de cette femme à la fois nerveuse et lymphatique. Si tu peux lui faire naître un désir, tu es sauvé. Mais quitte tes belles idées d'enfant. Si, l'ayant pressée dans tes serres d'aigle, tu cèdes, si tu recules, si l'un de tes sourcils remue, si elle croit pouvoir encore te dominer, elle glissera de tes griffes comme un poisson et s'échappera pour ne plus se laisser prendre. Sois inflexible comme la loi. N'aie pas plus de charité que n'en a le bourreau. Frappe. Quand tu auras frappé, frappe encore. Frappe toujours, comme si tu donnais le knout. Les duchesses sont dures, mon cher Armand, et ces natures de femme ne s'amollissent que sous les coups; la souffrance leur donne un cœur, et c'est œuvre de charité que de les frapper. Frappe donc sans cesse. Ah! quand la douleur aura bien attendri ces nerfs, ramolli ces fibres que tu crois douces et molles; fait battre un cœur sec, qui, à ce jeu, reprendra de l'élasticité; quand la cervelle aura cédé, la passion entrera peut-être dans les ressorts métalliques de cette machine à larmes, à manières, à évanouissemens, à phrases fondantes; et tu verras le plus magnifique des incendies, si toutefois la cheminée prend feu. Ce système d'acier femelle aura le rouge du fer dans la forge! une chaleur plus durable que toute autre, et cette incandescence deviendra peut-être de l'amour. Néanmoins, j'en doute. Puis, la duchesse vaut-elle tant de peines? Entre nous, elle aurait besoin d'être préalablement formée par un homme comme moi, j'en ferais une femme charmante, elle a de la race; tandis qu'à vous deux, vous en resterez à l'A B C de l'amour. Mais tu aimes, et tu ne partagerais pas en ce moment mes idées sur cette matière. — Bien du plaisir, mes enfans, ajouta Ronquerolles en riant et après une pause. Je me suis prononcé, moi, en faveur des femmes faciles; au moins, elles sont tendres, elles aiment au naturel, et non avec les assaisonnemens sociaux. Mon pauvre garçon, une femme qui se chicane, qui ne veut qu'inspirer de l'amour? eh, mais il faut en avoir une comme on a un cheval de luxe; voir, dans le combat du confessionnal contre le canapé, ou du blanc contre le noir, de la reine contre le fou, des scrupules contre le plaisir, une partie d'échecs fort divertissante à jouer. Un homme tant soit peu roué, qui sait le jeu, donne le *mat* en trois coups, à volonté. Si j'entreprenais une femme de ce genre, je me donnerais pour but de...

Il dit un mot à l'oreille d'Armand et le quitta brusquement pour ne pas entendre de réponse.

Quant à Montriveau, d'un bond il sauta dans la cour de l'hôtel de Langeais, monta chez la duchesse : et, sans se faire annoncer, il entra chez elle, dans sa chambre à coucher.

— Mais cela ne se fait pas, dit-elle en croisant à la hâte son peignoir; Armand, vous êtes un homme abominable. Allons, laissez-moi, je vous prie. Sortez, sortez donc. Attendez-moi dans le salon. Allez.

— Chère ange, lui dit-il, un époux n'a-t-il donc aucun privilége?

— Mais c'est d'un goût détestable, monsieur, soit à un époux, soit à un mari, de surprendre ainsi sa femme.

Il vint à elle, la prit, la serra dans ses bras : — Pardonne, ma chère Antoinette, mais mille soupçons mauvais me travaillent le cœur.

— Des soupçons, fi! Ah! fi, fi donc!

— Des soupçons presque justifiés. Si tu m'aimais, me ferais-tu cette querelle? N'aurais-tu pas été contente de me voir? n'aurais-tu pas senti je ne sais quel mouvement au cœur? Mais moi qui ne suis pas femme, j'éprouve des tressaillemens intimes au seul son de ta voix. L'envie de te sauter au cou m'a souvent pris au milieu d'un bal.

— Ah! si vous avez des soupçons tant que je ne vous aurai pas sauté au cou devant tout le monde, je crois que je serai soupçonnée pendant toute ma vie; mais, auprès de vous, Othello n'est qu'un enfant!

— Ha! dit-il au désespoir, je ne suis pas aimé.

— Du moins, en ce moment, convenez que vous n'êtes pas aimable.

— J'en suis donc encore à vous plaire?

— Ah! je le crois. Allons, dit-elle d'un petit air impératif, sortez, laissez-moi. Je ne suis pas comme vous, moi : je veux toujours vous plaire...

Jamais aucune femme ne sut, mieux que madame de Langeais, mettre tant de grâce dans son impertinence; et n'est-ce pas en doubler l'effet? n'est-ce pas à rendre furieux l'homme le plus froid? En ce moment ses yeux, le son de sa voix, son attitude attestèrent une sorte de liberté parfaite qui n'est jamais chez la femme aimante, quand elle se trouve en présence de celui dont la seule vue doit la faire palpiter. Déniaisé par

les avis du marquis de Ronquerolles, encore aidé par cette rapide intus-susception dont sont doués momentanément les êtres les moins sagaces par la passion, mais qui se trouve si complète chez les hommes forts, Armand devina la terrible vérité que trahissait l'aisance de la duchesse, et son cœur se gonfla d'un orage comme un lac prêt à se soulever.

— Si tu disais vrai hier, sois à moi, ma chère Antoinette, s'écria-t-il, je veux...

— D'abord, dit-elle en le repoussant avec force et calme, lorsqu'elle le vit s'avancer, ne me compromettez pas. Ma femme de chambre pourrait vous entendre. Respectez-moi, je vous prie. Votre familiarité est très bonne, le soir, dans mon boudoir; mais ici, point. Puis, que signifie votre je veux? Je veux! Personne ne m'a dit encore ce mot. Il me semble très ridicule, parfaitement ridicule.

— Vous ne me céderiez rien sur ce point? dit-il.

— Ah! vous nommez un point, la libre disposition de nous-mêmes : un point très capital, en effet; et vous me permettrez d'être, en ce point, tout à fait la maîtresse.

— Et si, me fiant en vos promesses, je l'exigeais?

— Ah! vous me prouveriez que j'aurais eu le plus grand tort de vous faire la plus légère promesse, je ne serais pas assez sotte pour la tenir, et je vous prierais de me laisser tranquille.

Montriveau pâlit, voulut s'élancer; la duchesse sonna, sa femme de chambre parut, et cette femme lui dit en souriant avec une grâce moqueuse : — Ayez la bonté de revenir quand je serai visible.

Armand de Montriveau sentit alors la dureté de cette femme froide et tranchante autant que l'acier, elle était écrasante de mépris. En un moment, elle avait brisé des liens qui n'étaient forts que pour son amant. La duchesse avait lu sur le front d'Armand les exigences secrètes de cette visite, et avait jugé que l'instant était venu de faire sentir à ce soldat impérial que les duchesses pouvaient bien se prêter à l'amour, mais ne s'y donnaient pas, et que leur conquête était plus difficile à faire que ne l'avait été celle de l'Europe.

— Madame, dit Armand, je n'ai pas le temps d'attendre. Je suis, vous l'avez dit vous-même, un enfant gâté. Quand je voudrai sérieusement ce dont nous parlions tout à l'heure, je l'aurai.

— Vous l'aurez? dit-elle d'un air de hauteur auquel se mêla quelque surprise.

— Je l'aurai.

— Ah! vous me feriez bien plaisir de le vouloir. Pour la curiosité du fait, je serais charmée de savoir comment vous vous y prendriez...

— Je suis enchanté, répondit Montriveau en riant de façon à effrayer la duchesse, de mettre un intérêt dans votre existence. Me permettrez-vous de venir vous chercher pour aller au bal ce soir?

— Je vous rends mille grâces, monsieur de Marsay vous a prévenu, j'ai promis.

Montriveau salua gravement et se retira.

— Ronquerolles a donc raison, pensa-t-il, nous allons jouer maintenant une partie d'échecs.

Dès lors il cacha ses émotions sous un calme complet. Aucun homme n'est assez fort pour pouvoir supporter ces changemens, qui font passer rapidement l'âme du plus grand bien à des malheurs suprêmes. N'avait-il donc aperçu la vie heureuse que pour mieux sentir le vide de son existence précédente? Ce fut un terrible orage; mais il savait souffrir, et reçut l'assaut de ses pensées tumultueuses, comme un rocher de granit reçoit les lames de l'Océan courroucé.

— Je n'ai rien pu lui dire; en sa présence je n'ai plus d'esprit. Elle ne sait pas à quel point elle est vile et méprisable. Personne n'a osé mettre cette créature en face d'elle-même. Elle a sans doute joué bien des hommes, je les vengerai tous.

Pour la première fois peut-être, dans un cœur d'homme, l'amour et la vengeance se mêlèrent si également qu'il était impossible à Montriveau lui-même de savoir qui de l'amour, qui de la vengeance l'emporterait. Il se trouva le soir même au bal où devait être la duchesse de Langeais, et désespéra presque d'atteindre cette femme à laquelle il fut tenté d'attribuer quelque chose de démoniaque : elle se montra pour lui gracieuse et pleine d'agréables sourires, elle ne voulait pas sans doute laisser croire au monde qu'elle s'était compromise avec monsieur de Montriveau. Une mutuelle bouderie trahit l'amour. Mais que la duchesse ne changeât rien à ses manières, alors que le marquis était sombre et chagrin, n'était-ce pas faire voir qu'Armand n'avait rien obtenu d'elle? Le monde sait bien deviner le malheur des hommes dédaignés, et ne le confond point avec les brouilles que certaines femmes ordonnent à leurs amans d'affecter dans l'espoir de cacher un mutuel amour. Et chacun se moqua de Montriveau qui, n'ayant pas consulté son cornac, resta rêveur, souffrant; tandis que monsieur de Ronquerolles lui eût prescrit peut-être de compromettre la duchesse en répondant à ses fausses amitiés par des démonstrations passionnées. Armand de Montriveau quitta le bal, ayant horreur de la nature humaine, et croyant encore à peine à de si complètes perversités.

— S'il n'y a pas de bourreaux pour de semblables crimes, dit-il en regardant les croisées lumineuses des salons où dansaient, causaient et riaient les plus séduisantes femmes de Paris, je te prendrai par le chignon du cou, madame la duchesse, et t'y ferai sentir un fer plus mordant que ne l'est le couteau de la Grève. Acier contre acier, nous verrons quel cœur sera plus tranchant.

Pendant une semaine environ, madame de Langeais espéra revoir le marquis de Montriveau; mais Armand se contenta d'envoyer tous les matins sa carte à l'hôtel de Langeais. Chaque fois que cette carte était remise à la duchesse, elle ne pouvait s'empêcher de tressaillir, frappée par de sinistres pensées, mais indistinctes comme l'est un pressentiment de malheur. En lisant ce nom, tantôt elle croyait sentir dans ses cheveux la main puissante de cet homme implacable, tantôt ce nom lui pronostiquait des vengeances que son mobile esprit lui faisait atroces. Elle l'avait trop bien étudié pour ne pas le craindre. Serait-elle assassinée? Cet homme à cou de taureau l'éventrerait-il en la lançant au-dessus de sa tête? la foulerait-il aux pieds? Quand, où, comment la saisirait-il? la ferait-il bien souffrir, et quel genre de souffrance méditait-il de lui imposer? Elle se repentait. A certaines heures, s'il était venu, elle se serait jetée dans ses bras avec un complet abandon. Chaque soir, en s'endormant, elle revoyait la physionomie de Montriveau sous un aspect différent. Tantôt son sourire amer, tantôt la contraction jupitérienne de ses sourcils, son regard de lion, ou quelque hautain mouvement d'épaules, le lui faisaient terrible. Le lendemain, la carte lui semblait couverte de sang. Elle vivait agitée par ce nom, plus qu'elle ne l'avait été par l'amant fougueux, opiniâtre, exigeant. Puis ses appréhensions grandissaient encore dans le silence, elle était obligée de se préparer, sans secours étranger, à une lutte horrible dont il ne lui était pas permis de parler. Cette âme, fière et dure, était plus sensible aux titillations de la haine qu'elle ne l'avait été naguère aux caresses de l'amour. Ha! si le général avait pu voir sa maîtresse au moment où elle amassait les plis de son front entre ses sourcils, en se plongeant dans d'amères pensées, au fond de ce boudoir où il avait savouré tant de joies, peut-être eût-il conçu de grandes espérances. La fierté n'est-elle pas un des sentimens humains qui ne peuvent enfanter que de nobles actions? Quoique madame de Langeais gardât le secret de ses pensées, il est permis de supposer que monsieur de Montriveau ne lui était plus indifférent. N'est-ce pas une immense conquête pour un homme que d'occuper une femme? Chez elle, il doit nécessairement se faire un progrès dans un sens ou dans l'autre. Mettez une créature féminine sous les pieds d'un cheval furieux, en face de quelque animal terrible; elle tombera, certes, sur les genoux, elle attendra la mort; mais si la bête est clémente et ne la tue pas entièrement, elle aimera le cheval, le lion, le taureau, elle en parlera tout à l'aise. La duchesse se sentait sous les pieds du lion : elle tremblait, elle ne haïssait pas. Ces deux personnes, si singulièrement posées l'une en face de l'autre, se rencontrèrent trois fois

dans le monde durant cette semaine. Chaque fois, en réponse à de coquettes interrogations, la duchesse reçut d'Armand des soins respectueux et des sourires empreints d'une ironie si cruelle, qu'ils confirmaient toutes les appréhensions inspirées le matin par la carte de visite. La vie n'est que ce que nous la font les sentimens, les sentimens avaient creusé des abîmes entre ces deux personnes.

La comtesse de Sérizy, sœur du marquis de Ronquerolles, donnait au commencement de la semaine suivante un grand bal auquel devait venir madame de Langeais. La première figure que vit la duchesse en entrant fut celle d'Armand, Armand l'attendait cette fois, elle le pensa du moins. Tous deux échangèrent un regard. Une sueur froide sortit soudain de tous les pores de cette femme. Elle avait cru Montriveau capable de quelque vengeance inouïe, proportionnée à leur état; cette vengeance était trouvée, elle était prête, elle était chaude, elle bouillonnait. Les yeux de cet amant trahi lui lancèrent les éclairs de la foudre et son visage rayonnait de haine heureuse. Aussi, malgré la volonté qu'avait la duchesse d'exprimer la froideur et l'impertinence, son regard resta-t-morne. Elle alla se placer près de la comtesse de Sérizy, qui ne put s'empêcher de lui dire : — Qu'avez-vous, ma chère Antoinette? Vous êtes à faire peur.

— Une contredanse va me remettre, répondit-elle en donnant la main à un jeune homme qui s'avançait.

Madame de Langeais se mit à valser avec une sorte de fureur et d'emportement que redoubla le regard pesant de Montriveau. Il resta debout, en avant de ceux qui s'amusaient à voir les valseurs. Chaque fois que sa maîtresse passait devant lui, ses yeux plongeaient sur cette tête tournoyante, comme ceux d'un tigre sûr de sa proie. La valse finie, la duchesse vint s'asseoir près de la comtesse, et le marquis ne cessa de la regarder en s'entretenant avec un inconnu.

— Monsieur, lui disait-il, l'une des choses qui m'ont le plus frappé dans ce voyage...

La duchesse était tout oreilles.

... Est la phrase que prononce le gardien de Westminster en vous montrant la hache avec laquelle un homme masqué trancha, dit-on, la tête de Charles Ier, en mémoire du roi qui les dit à un curieux.

— Que dit-il? demanda madame de Sérizy.

— *Ne touchez pas à la hache,* répondit Montriveau d'un son de voix où il y avait de la menace.

— En vérité, monsieur le marquis, dit la duchesse de Langeais, vous regardez mon cou d'un air si mélodramatique en répétant cette vieille histoire, connue de tous ceux qui vont à Londres, qu'il me semble vous voir une hache à la main.

Ces derniers mots furent prononcés en riant, quoiqu'une sueur froide eût saisi la duchesse.

— Mais cette histoire est, par circonstance, très neuve, répondit-il.

— Comment cela? je vous prie, de grâce, en quoi?

— En ce que, madame, vous avez touché à la hache, lui dit Montriveau à voix basse.

— Quelle ravissante prophétie! reprit-elle en souriant avec une grâce affectée. Et quand doit tomber ma tête?

— Je ne souhaite pas de voir tomber votre jolie tête, madame. Je crains seulement pour vous quelque grand malheur. Si l'on vous tondait, ne regretteriez-vous pas ces cheveux si mignonnement blonds, et dont vous tirez si bien parti...

— Mais il est des personnes auxquelles les femmes aiment à faire de ces sacrifices, et souvent même à des hommes qui ne savent pas leur faire crédit d'un mouvement d'humeur.

— D'accord. Eh! bien, si tout-à-coup, par un procédé chimique, un plaisant vous enlevait votre beauté, vous mettait à cent ans, quand vous n'en avez pour nous que dix-huit?

— Mais, monsieur, dit-elle en l'interrompant, la petite-vérole est notre bataille de Waterloo. Le lendemain nous connaissons ceux qui nous aiment véritablement.

— Vous ne regretteriez pas cette délicieuse figure qui...

— Ha, beaucoup; mais moins pour moi que pour celui dont elle ferait la joie. Cependant, si j'étais sincèrement aimée, toujours, bien, que m'importerait la beauté? Qu'en dites-vous, Clara?

— C'est une spéculation dangereuse, répondit madame de Sérizy.

— Pourrait-on demander à sa majesté le roi des sorciers, reprit madame de Langeais, quand j'ai commis la faute de toucher à la hache, moi qui ne suis pas encore allée à Londres...

— *Non so*, fit-il en laissant échapper un rire moqueur.

— Et quand commencera le supplice?

Là, Montriveau tira froidement sa montre et vérifia l'heure avec une conviction réellement effrayante.

— La journée ne finira pas sans qu'il vous arrive un horrible malheur...

— Je ne suis pas un enfant qu'on puisse facilement épouvanter, ou plutôt je suis un enfant qui ne connaît pas le danger, dit la duchesse, et vais danser sans crainte au bord de l'abîme.

— Je suis enchanté, madame, de vous savoir tant de caractère, répondit-il en la voyant aller prendre sa place à un quadrille.

Malgré son apparent dédain pour les noires prédictions d'Armand, la duchesse était en proie à une véritable terreur. A peine l'oppression morale et presque physique sous laquelle la tenait son amant cessa-t-elle lorsqu'il quitta le bal. Néanmoins, après avoir joui pendant un moment du plaisir de respirer à son aise, elle se surprit à regretter les émotions de la peur, tant la nature femelle est avide de sensations extrêmes. Ce regret n'était pas de l'amour, mais il appartenait certes aux sentimens qui le préparent. Puis, comme si la duchesse eût de nouveau ressenti l'effet que monsieur Montriveau lui avait fait éprouver, elle se rappela l'air de conviction avec lequel il venait de regarder l'heure, et, saisie d'épouvante, elle se retira. Il était alors environ minuit. Celui de ses gens qui l'attendait lui mit sa pelisse et marcha devant elle pour faire avancer sa voiture; puis, quand elle y fut assise, elle tomba dans une rêverie assez naturelle, provoquée par la prédiction de monsieur de Montriveau. Arrivée dans sa cour, elle entra dans un vestibule presque semblable à celui de son hôtel; mais tout-à-coup elle ne reconnut pas son escalier; puis au moment où elle se retourna pour appeler ses gens, plusieurs hommes l'assaillirent avec rapidité, lui jetèrent un mouchoir sur la bouche, lui lièrent les mains, les pieds, et l'enlevèrent. Elle jeta de grands cris.

— Madame, nous avons ordre de vous tuer si vous criez, lui dit-on à l'oreille.

La frayeur de la duchesse fut si grande, qu'elle ne put jamais s'expliquer par où ni comment elle fut transportée. Quand elle reprit ses sens, elle se trouva les pieds et les poings liés, avec des cordes de soie, couchée sur le canapé d'une chambre de garçon. Elle ne put retenir un cri en rencontrant les yeux d'Armand de Montriveau, qui, tranquillement assis dans un fauteuil, et enveloppé dans sa robe de chambre, fumait un cigare.

— Ne criez pas, madame la duchesse, dit-il en s'ôtant froidement son cigare de la bouche, j'ai la migraine. D'ailleurs je vais vous délier. Mais écoutez bien ce que j'ai l'honneur de vous dire. Il dénoua délicatement les cordes qui serraient les pieds de la duchesse.—A quoi vous serviraient vos cris? personne ne peut les entendre. Vous êtes trop bien élevée pour faire des grimaces inutiles. Si vous ne vous teniez pas tranquille, si vous vouliez lutter avec moi, je vous attacherais de nouveau les pieds et les mains. Je crois que, tout bien considéré, vous vous respecterez assez pour demeurer sur ce canapé, comme si vous étiez chez vous, sur le vôtre; froide encore, si vous voulez... Vous m'avez fait répandre, sur ce canapé, bien des pleurs que je cachais à tous les yeux.

Pendant que Montriveau lui parlait, la duchesse jeta autour d'elle ce regard de femme, regard furtif qui sait tout voir en paraissant distrait. Elle aima beaucoup cette chambre assez semblable à la cellule d'un moine. L'âme et la pensée de l'homme y planaient. Aucun ornement n'altérait la

peinture grise des parois vides. A terre était un tapis vert. Un canapé noir, une table couverte de papiers, deux grands fauteuils, une commode ornée d'un réveil, un lit très bas sur lequel était jeté un drap rouge bordé d'une grecque noire annonçaient par leur contexture les habitudes d'une vie réduite à sa plus simple expression. Un triple flambeau posé sur la cheminée rappelait, par sa forme égyptienne, l'immensité des déserts où cet homme avait longtemps erré. A côté du lit, entre le pied que d'énormes pattes de sphinx faisaient deviner sous les plis de l'étoffe et l'un des murs latéraux de la chambre, se trouvait une porte cachée par un rideau vert à franges rouges et noires que de gros anneaux rattachaient sur une hampe. La porte par laquelle les inconnus étaient entrés avait une portière pareille, mais relevée par une embrasse. Au dernier regard que la duchesse jeta sur les deux rideaux pour les comparer, elle s'aperçut que la porte voisine du lit était ouverte, et que des lueurs rougeâtres allumées dans l'autre pièce se dessinaient sous l'effilé d'en bas. Sa curiosité fut naturellement excitée par cette lumière triste, qui lui permit à peine de distinguer dans les ténèbres quelques formes bizarres ; mais, en ce moment, elle ne songea pas que son danger pût venir de là, et voulut satisfaire un plus ardent intérêt.

— Monsieur, est-ce une indiscrétion de vous demander ce que vous comptez faire de moi ? dit-elle avec une impertinence et une moquerie perçante.

La duchesse croyait deviner un amour excessif dans les paroles de Montriveau. D'ailleurs, pour enlever une femme, ne faut-il pas l'adorer?

— Rien du tout, madame, répondit-il en soufflant avec grâce sa dernière bouffée de tabac. Vous êtes ici pour peu de temps. Je veux d'abord vous expliquer ce que vous êtes, et ce que je suis. Quand vous vous tortillez sur votre divan, dans votre boudoir, je ne trouve pas de mots pour mes idées. Puis chez vous, à la moindre pensée qui vous déplaît, vous tirez le cordon de votre sonnette, vous criez bien fort et mettez votre amant à la porte comme s'il était le dernier des misérables. Ici, j'ai l'esprit libre. Ici, personne ne peut me jeter à la porte. Ici, vous serez ma victime pour quelques instans, et vous aurez l'extrême bonté de m'écouter. Ne craignez rien. Je ne vous ai pas enlevée pour vous dire des injures, pour obtenir de vous par violence ce que je n'ai pas su mériter, ce que vous n'avez pas voulu m'octroyer de bonne grâce. Ce serait une indignité. Vous concevez peut-être le viol; moi, je ne le conçois pas.

Il lança, par un mouvement sec, son cigare au feu.

— Madame, la fumée vous incommode sans doute?

Aussitôt il se leva, prit dans le foyer une cassolette chaude, y brûla des parfums, et purifia l'air. L'étonnement de la duchesse ne pouvait se comparer qu'à son humiliation Elle était au pouvoir de cet homme, et cet homme ne voulait pas abuser de son pouvoir. Ces yeux jadis si flamboyans d'amour, elle les voyait calmes et fixes comme des étoiles. Elle trembla. Puis la terreur qu'Armand lui inspirait fut augmentée par une de ces sensations pétrifiantes, analogues aux agitations sans mouvement ressenties dans le cauchemar. Elle resta clouée par la peur, en croyant voir la lueur placée derrière le rideau prendre de l'intensité sous les aspirations d'un soufflet. Tout-à-coup les reflets devenus plus vifs avaient illuminé trois personnes masquées. Cet aspect horrible s'évanouit si promptement qu'elle le prit pour une fantaisie d'optique.

— Madame, reprit Armand en la contemplant avec une méprisante froideur, une minute, une seule me suffira pour vous atteindre dans tous les momens de votre vie, la seule éternité dont je puisse disposer, moi. Je ne suis pas Dieu. Ecoutez-moi bien, dit-il, en faisant une pause pour donner de la solennité à son discours. L'amour viendra toujours à vos souhaits; vous avez sur les hommes un pouvoir sans bornes; mais souvenez-vous qu'un jour vous avez appelé l'amour : il est venu pur et candide, autant qu'il peut l'être sur cette terre ; aussi respectueux qu'il était violent ; caressant, comme l'est l'amour d'une femme dévouée, ou comme l'est celui d'une mère pour son enfant; enfin, si grand, qu'il était une folie. Vous vous êtes jouée de cet amour, vous avez commis un crime. Le droit de toute femme est de se refuser à un amour qu'elle sent ne pouvoir partager. L'homme qui aime sans se faire aimer ne saurait être plaint, et n'a pas le droit de se plaindre. Mais, madame la duchesse, attirer à soi, en feignant le sentiment, un malheureux privé de toute affection, lui faire comprendre le bonheur dans toute sa plénitude, pour le lui ravir ; lui voler son avenir de félicité ; le tuer non-seulement aujourd'hui, mais dans l'éternité de sa vie, en empoisonnant toutes ses heures et toutes ses pensées, voilà ce que je nomme un épouvantable crime !

— Monsieur...

— Je ne puis encore vous permettre de me répondre. Ecoutez-moi donc toujours. D'ailleurs, j'ai des droits sur vous ; mais je ne veux que ceux du juge sur le criminel, afin de réveiller votre conscience. Si vous n'aviez plus de conscience, je ne vous blâmerais point; mais vous êtes si jeune ! vous devez vous sentir encore de la vie au cœur, j'aime à le penser. Si je vous crois assez dépravée pour commettre un crime impuni par les lois, je ne vous fais pas assez dégradée pour ne pas comprendre la portée de mes paroles. Je reprends.

En ce moment, la duchesse entendit le bruit sourd d'un soufflet, avec lequel les inconnus qu'elle venait d'entrevoir attisaient sans doute le feu dont la clarté se projeta sur le rideau; mais le regard fulgurant de Montriveau la contraignit à rester palpitante et les yeux fixes devant lui. Quelle que fût sa curiosité, le feu des paroles d'Armand l'intéressait plus encore que la voix de ce feu mystérieux.

— Madame, dit-il après une pause, lorsque, dans Paris, le bourreau devra mettre la main sur un pauvre assassin, et le couchera sur la planche où la loi veut qu'un assassin soit couché pour perdre la tête... Vous savez, les journaux en préviennent les riches et les pauvres, afin de dire aux uns de dormir tranquilles, et aux autres de veiller pour vivre. Eh bien! vous qui êtes religieuse, et même un peu dévote, allez faire dire des messes pour cet homme : vous êtes de la famille ; mais vous êtes de la branche aînée. Celle-là peut trôner en paix, exister heureuse et sans soucis. Poussé par la misère ou par la colère, votre frère de bagne n'a tué qu'un homme ; et vous! vous avez tué le bonheur d'un homme, sa plus belle vie, ses plus belles croyances. L'autre a tout naïvement attendu sa victime ; il l'a tuée malgré lui, par peur de l'échafaud ; mais vous !... vous avez entassé tous les forfaits de la faiblesse contre une force innocente ; vous avez apprivoisé le cœur de votre patient pour en mieux dévorer le cœur ; vous l'avez appâté de caresses ; vous n'en avez omis aucune de celles qui pouvaient lui faire supposer, rêver, désirer les délices de l'amour. Vous lui avez demandé mille sacrifices pour les refuser tous. Vous lui avez bien fait voir la lumière avant de lui crever les yeux. Admirable courage ! De telles infamies sont un luxe que ne comprennent pas ces bourgeoises desquelles vous vous moquez. Elles savent se donner et pardonner ; elles savent aimer et souffrir. Elles nous rendent petits par la grandeur de leurs dévouemens. A mesure que l'on monte en haut de la société, il s'y trouve autant de boue qu'il y en a par le bas ; seulement elle s'y durcit et se dore. Oui, pour rencontrer la perfection dans l'ignoble, il faut une belle éducation, un grand nom, une jolie femme, une duchesse. Pour tomber au-dessous de tout, il fallait être au-dessus de tout. Je vous dis mal ce que je pense, je souffre encore trop des blessures que vous m'avez faites ; mais ne croyez pas que je me plaigne ! Non. Mes paroles ne sont l'expression d'aucune espérance personnelle, et ne contiennent aucune amertune. Sachez-le bien, madame, je vous pardonne, et ce pardon est assez entier pour que vous ne vous plaigniez point d'être venue le chercher malgré vous... Seulement, vous pourriez abuser d'autres cœurs aussi enfans que l'est le mien, et je dois leur épargner des douleurs. Vous m'avez donc inspiré une pensée de justice. Expiez votre faute ici-bas, Dieu vous pardonnera peut-être, je le souhaite ; mais il est implacable, et vous frappera.

A ces mots, les yeux de cette femme abattue, déchirée, se remplirent de pleurs.

— Pourquoi pleurez-vous? Restez fidèle à votre nature. Vous avez contemplé sans émotion les tortures du cœur que vous brisiez. Assez, madame, consolez-vous. Je ne puis plus souffrir. D'autres vous diront que vous leur avez donné la vie, moi je vous dis avec délices que vous m'avez donné le néant. Peut-être devinez-vous que je ne m'appartiens pas, que je dois vivre pour mes amis, et qu'alors j'aurai la froideur de la mort et les chagrins de la vie à supporter ensemble. Auriez vous tant de bonté? Seriez-vous comme les tigres du désert, qui font d'abord la plaie, et puis la lèchent?

La duchesse fondit en larmes.

— Epargnez-vous donc ces pleurs, madame. Si j'y croyais, ce serait pour m'en défier. Est-ce ou n'est-ce pas un de vos artifices? Après tous ceux que vous avez employés, comment penser qu'il peut y avoir en vous quelque chose de vrai? Rien en vous n'a désormais la puissance de m'émouvoir. J'ai tout dit.

Madame de Langeais se leva par un mouvement à la fois plein de noblesse et d'humilité.

—Vous êtes en droit de me traiter durement, dit-elle en tendant à cet homme une main qu'il ne prit pas, vos paroles ne sont pas assez dures encore, et je mérite cette punition

— Moi, vous punir, madame! mais punir, n'est-ce pas aimer? N'attendez de moi rien qui ressemble à un sentiment. Je pourrais me faire, dans ma propre cause, accusateur et juge, arrêt et bourreau; mais non, j'accomplirai tout à l'heure un devoir, et nullement un désir de vengeance. La plus cruelle vengeance est, selon moi, le dédain d'une vengeance possible. Qui sait! je serai peut-être le ministre de vos plaisirs. Désormais, en portant élégamment la triste livrée dont la société revêt les criminels, peut-être serez-vous forcée d'avoir leur probité. Et alors vous aimerez!

La duchesse écoutait avec une soumission qui n'était plus jouée ni coquettement calculée; elle ne prit la parole qu'après un intervalle de silence.

— Armand, dit-elle, il me semble qu'en résistant à l'amour, j'obéissais à toutes les pudeurs de la femme, et ce n'est pas de vous que j'eusse attendu de tels reproches. Vous vous armez de toutes mes faiblesses pour m'en faire des crimes. Comment n'avez-vous pas supposé que je pusse être entraînée au delà de mes devoirs par toutes les curiosités de l'amour, et que le lendemain je fusse fâchée, désolée d'être allée trop loin? Hélas! c'était pécher par ignorance. Il y avait, je vous le jure, autant de bonne foi dans mes fautes que dans mes remords. Mes duretés trahissaient bien plus d'amour que n'en accusaient mes complaisances. Et d'ailleurs, de quoi vous plaignez-vous? Le don de mon cœur ne vous a pas suffi, vous avez exigé brutalement ma personne...

— Brutalement! s'écria monsieur de Montriveau. Mais il se dit à lui-même : — Je suis perdu, si je me laisse prendre à des disputes de mots.

— Oui, vous êtes arrivé chez moi comme chez une de ces mauvaises femmes, sans le respect, sans aucune des attentions de l'amour. N'avais-je pas le droit de réfléchir? Eh bien! j'ai réfléchi. L'inconvenance de votre conduite est excusable : l'amour en est le principe; laissez-moi le croire et vous justifier à moi-même. Eh bien! Armand, au moment même où ce soir vous me prédisiez le malheur, moi je croyais à notre bonheur. Oui, j'avais confiance en ce caractère noble et fier dont vous m'avez donné tant de preuves. ... Et j'étais toute à toi, ajouta-t-elle en se penchant à l'oreille de Montriveau. Oui, j'avais je ne sais quel désir de rendre heureux un homme si violemment éprouvé par l'adversité. Maître pour maître, je voulais un homme grand. Plus je me sentais haut, moins je voulais descendre. Confiante en toi, je voyais toute une vie d'amour au moment où tu me montrais la mort... La force ne va pas sans la bonté. Mon ami, tu es trop fort pour te faire méchant contre une pauvre femme qui t'aime. Si j'ai eu des torts, ne puis-je donc obtenir un pardon? ne puis-je les réparer? Le repentir est la grâce de l'amour, je veux être gracieuse pour toi. Comment, moi seule ne pouvais-je partager avec toutes les femmes ces incertitudes, ces craintes, ces timités qu'il est si naturel d'éprouver quand on se lie pour la vie, et que vous brisez si facilement ces sortes de liens! Ces bourgeoises, auxquelles vous me comparez, se donnent, mais elles combattent. Eh bien! j'ai combattu, mais me voilà... — Mon Dieu! il ne m'écoute pas! s'écria-t-elle en s'interrompant. Elle se tordit les mains en criant : — Mais je t'aime! mais je suis à toi! Elle tomba aux genoux d'Armand. — A toi! à toi! mon unique, mon seul maître!

— Madame, dit Armand en voulant la relever, Antoinette ne peut plus sauver la duchesse de Langeais. Je ne crois plus ni à l'une à l'autre. Vous vous donnerez aujourd'hui, vous vous refuserez peut-être demain. Aucune puissance ni dans les cieux ni sur la terre ne saurait me garantir la douce fidélité de votre amour. Les gages en étaient dans le passé; nous n'avons plus de passé.

En ce moment, une lueur brilla si vivement, que la duchesse ne put s'empêcher de tourner la tête vers la portière, et revit distinctement les trois hommes masqués.

— Armand, dit-elle, je ne voudrais pas vous mésestimer. Comment se trouve-il là des hommes? Que préparez-vous donc contre-moi?

— Ces hommes sont aussi discrets que je le serai moi-même sur ce qui va se passer ici, dit-il. Ne voyez en eux que mes bras et mon cœur. L'un d'eux est un chirurgien...

— Un chirurgien, dit-elle. Armand, mon ami, l'incertitude est la plus cruelle des douleurs. Parlez donc, dites-moi si vous voulez ma vie : je vous la donnerai, vous ne la prendrez pas.

— Vous ne m'avez donc pas compris? répliqua Montriveau. Ne vous ai-je pas parlé de justice? Je vais, ajouta-t-il froidement, en prenant un morceau d'acier qui était sur la table, pour faire cesser vos appréhensions, vous expliquer ce que j'ai décidé de vous.

Il lui montra une croix de Lorraine adaptée au bout d'une tige d'acier.

— Deux de mes amis font rougir en ce moment une croix dont voici le modèle. Nous vous l'appliquerons au front, là, entre les deux yeux, pour que vous ne puissiez pas la cacher par quelques diamans, et vous soustraire ainsi aux interrogatoires du monde. Vous aurez enfin sur le front la marque infamante appliquée sur l'épaule de vos frères les forçats. La souffrance est peu de chose, mais je craignais quelque crise nerveuse, ou de la résistance...

— De la résistance, dit-elle en frappant de joie dans ses mains, non, non, je voudrais maintenant voir ici la terre entière. Ah! mon Armand, marque, marque vite ta créature comme une pauvre petite chose à toi! Tu demandais des gages à mon amour; mais les voilà tous dans un seul. Ah! je ne vois que clémence et pardon, que bonheur éternel en ta vengeance... Quand tu auras ainsi désigné une femme pour la tienne, quand tu auras une âme serve qui portera ton chiffre rouge, eh bien! tu ne pourras jamais l'abandonner, tu seras à jamais à moi. En m'isolant sur la terre, tu seras chargé de mon bonheur, sous peine d'être un lâche, et je te sais noble, grand! Mais la femme qui aime se marque toujours elle-même. Venez, messieurs, entrez et marquez, marquez la duchesse de Langeais. Elle est à jamais à monsieur de Montriveau. Entrez vite, et tous, mon front brûle plus que votre fer.

Armand se retourna vivement pour ne pas voir la duchesse palpitante, agenouillée. Il dit un mot qui fit disparaître ses trois amis. Les femmes habituées à la vie des salons connaissent le jeu des glaces. Aussi la duchesse, intéressée à bien lire dans le cœur d'Armand, était tout yeux. Armand, qui ne se défiait pas de son miroir, laissa voir deux larmes rapidement essuyées. Tout l'avenir de la duchesse était dans ces deux larmes. Quand il revint pour relever madame de Langeais, il la trouva debout, elle se croyait aimée. Aussi, dut-elle vivement palpiter en entendant Montriveau lui dire avec cette fermeté qu'elle savait si bien prendre jadis quand elle se jouait de lui : — Je vous fais grâce, madame. Vous pouvez me croire, cette scène sera comme si elle n'eût jamais été. Mais ici, disons-nous adieu. J'aime à penser que

vous avez été franche sur votre canapé dans vos coquetteries, franche ici dans votre effusion de cœur. Adieu. Je ne me sens plus la foi. Vous me tourmenteriez encore, vous seriez toujours duchesse. Et... mais adieu, nous ne nous comprendrons jamais. Que souhaitez-vous maintenant? dit-il en prenant l'air d'un maître de cérémonies. Rentrer chez vous, ou revenir au bal de madame de Sérizy? J'ai employé tout mon pouvoir à laisser votre réputation intacte. Ni vos gens, ni le monde ne peuvent rien savoir de ce qui s'est passé entre nous depuis un quart d'heure. Vos gens vous croient au bal; votre voiture n'a pas quitté la cour de madame de Sérizy; votre coupé peut se trouver aussi dans celle de votre hôtel. Où voulez-vous être?

— Quel est votre avis, Armand?

— Il n'y a plus d'Armand, madame la duchesse. Nous sommes étrangers l'un à l'autre.

— Menez-moi donc au bal, dit-elle curieuse encore de mettre à l'épreuve le pouvoir d'Armand. Rejetez dans l'enfer du monde une créature qui y souffrait, et qui doit continuer d'y souffrir, si pour elle il n'est plus de bonheur. Oh! mon ami, je vous aime pourtant, comme aiment vos bourgeoises. Je vous aime à vous sauter au cou dans le bal, devant tout le monde, si vous le demandiez. Ce monde horrible, il ne m'a pas corrompue. Va, je suis jeune et viens de me rajeunir encore. Oui, je suis une enfant, ton enfant, tu viens de me créer. Oh! ne me bannis pas de mon Eden!

Armand fit un geste.

— Ah! si je sors, laisse-moi donc emporter d'ici quelque chose, un rien! ceci, pour le mettre ce soir sur mon cœur, dit-elle en s'emparant du bonnet d'Armand, qu'elle roula dans son mouchoir...

— Non, reprit-elle, je ne suis pas de ce monde de femmes dépravées; tu ne le connais pas, et alors tu ne peux m'apprécier; sache-le donc! quelques-unes se donnent pour des écus; d'autres sont sensibles aux présens; tout y est infâme. Ah! je voudrais être une simple bourgeoise, une ouvrière, si tu aimes mieux une femme au-dessous de toi qu'une femme en qui le dévouement s'allie aux grandeurs humaines. Ah! mon Armand, il est parmi nous de nobles, de grandes, de chastes, de pures femmes, et alors elles sont délicieuses. Je voudrais posséder toutes les noblesses pour te les sacrifier toutes; le malheur m'a fait duchesse; je voudrais être née près du trône, il ne me manquerait rien à te sacrifier. Je serais grisette pour toi et reine pour les autres.

Il écoutait en humectant ses cigares.

— Quand vous voudrez partir, dit-il, vous me préviendrez...

— Mais je voudrais rester...

— Autre chose, ça! dit-il.

— Tiens, il était mal arrangé, celui-là! s'écria-t-elle en s'emparant d'un cigare, et y dévorant ce que les lèvres d'Armand y avaient laissé.

— Tu fumerais? lui dit-il.

— Oh! que ne ferais-je pour te plaire!

— Eh bien! allez-vous-en, madame...

— J'obéis, dit-elle en pleurant.

— Il faut vous couvrir la figure pour ne point voir les chemins par lesquels vous allez passer.

— Me voilà prête, Armand, dit-elle en se bandant les yeux.

— Y voyez-vous?

— Non.

Il se mit doucement à ses genoux.

— Ah! je t'entends, dit-elle en laissant échapper un geste plein de gentillesse en croyant que cette feinte rigueur allait cesser.

Il voulut lui baiser les lèvres, elle s'avança.

— Vous y voyez, madame.

— Mais je suis un peu curieuse.

— Vous me trompez donc toujours?

— Ah! dit-elle avec la rage de la grandeur méconnue, ôtez ce mouchoir et conduisez-moi, monsieur, je n'ouvrirai pas les yeux.

Armand, sûr de la probité en en entendant le cri, guida la duchesse qui, fidèle à sa parole, se fit noblement aveugle; mais, en la tenant paternellement par la main pour la faire tantôt monter, tantôt descendre, Montriveau étudia les vives palpitations qui agitaient le cœur de cette femme si promptement envahie par un amour vrai. Madame de Langeais, heureuse de pouvoir lui parler ainsi, se plut à lui tout dire, mais il demeura inflexible; et quand la main de la duchesse l'interrogeait, la sienne restait muette. Enfin, après avoir cheminé pendant quelque temps ensemble, Armand lui dit d'avancer, elle avança, et s'aperçut qu'il empêchait sa robe d'effleurer les parois d'une ouverture sans doute étroite. Madame de Langeais fut touchée de ce soin, il trahissait encore un peu d'amour; mais ce fut en quelque sorte l'adieu de Montriveau, car il la quitta sans lui dire un mot. En se sentant dans une chaude atmosphère, la duchesse ouvrit les yeux. Elle se vit seule devant la cheminée du boudoir de la comtesse de Sérizy. Son premier soin fut de réparer le désordre de sa toilette; elle eut promptement rajusté sa robe et rétabli la poésie de sa coiffure.

— Eh bien! ma chère Antoinette, nous vous cherchons partout, dit la comtesse en ouvrant la porte du boudoir.

— Je suis venue respirer ici, dit-elle, il fait dans les salons une chaleur insupportable.

— L'on vous croyait partie; mais mon frère Ronquerolles m'a dit avoir vu vos gens qui vous attendent.

— Je suis brisée, ma chère, laissez-moi un moment me reposer ici.

Et la duchesse s'assit sur le divan de son amie.

— Qu'avez-vous donc? vous êtes toute tremblante.

Le marquis de Ronquerolles entra.

— J'ai peur, madame la duchesse, qu'il ne vous arrive quelque accident. Je viens de voir votre cocher gris comme les Vingt-Deux Cantons.

La duchesse ne répondit pas, elle regardait la cheminée, les glaces, en y cherchant les traces de son passage; puis, elle éprouvait une sensation extraordinaire à se voir au milieu des joies du bal après la terrible scène qui venait de donner à sa vie un autre cours. Elle se prit à trembler violemment.

— J'ai les nerfs agacés par la prédiction que m'a faite ici monsieur de Montriveau. Quoique ce soit une plaisanterie, je vais aller voir si sa hache de Londres me troublera jusque dans mon sommeil. Adieu donc, chère. Adieu, monsieur le marquis.

Elle traversa les salons, où elle fut arrêtée par des complimenteurs qui lui firent pitié. Elle trouva le monde petit en s'en trouvant la reine, elle si humiliée, si petite. D'ailleurs, qu'étaient les hommes devant celui qu'elle aimait véritablement et dont le caractère avait repris les proportions gigantesques momentanément amoindries par elle, mais qu'alors elle grandissait peut-être outre mesure? Elle ne put s'empêcher de regarder celui de ses gens qui l'avait accompagnée, elle le vit tout endormi.

— Vous n'êtes pas sorti d'ici? lui demanda-t-elle.

— Non, madame.

En montant dans son carrosse, elle aperçut effectivement son cocher dans un état d'ivresse dont elle se fût effrayée en toute autre circonstance; mais les grandes secousses de la vie ôtent à la crainte ses alimens vulgaires. D'ailleurs elle arriva sans accident chez elle; mais elle s'y trouva changée et en proie à des sentimens tout nouveaux. Pour elle il n'y avait plus qu'un homme dans le monde, c'est-à-dire que pour lui seul elle désirait désormais avoir quelque valeur. Si les physiologistes peuvent promptement définir l'amour en s'en tenant aux lois de la nature, les moralistes sont bien plus embarrassés de l'expliquer quand ils veulent le considérer dans tous les développemens que lui a donnés la société. Néanmoins il existe, malgré les hérésies des mille sectes qui divisent l'église amoureuse, une ligne droite et tranchée qui partage nettement leurs doctrines, une ligne droite et tranchée que les discussions ne courberont jamais, et dont l'inflexible application explique la crise dans laquelle, comme

presque toutes les femmes, la duchesse de Langeais était plongée. Elle n'aimait pas encore, elle avait une passion.

L'amour et la passion sont deux différens états de l'âme que poètes et gens du monde, philosophes et niais confondent continuellement. L'amour comporte une mutualité de sentimens, une certitude de jouissances que rien n'altère, et un trop constant échange de plaisirs, une trop complète adhérence entre les cœurs pour ne pas exclure la jalousie. La possession est alors un moyen et non un but; une infidélité fait souffrir, mais ne détache pas; l'âme n'est ni plus ou moins ardente ou troublée, elle est incessamment heureuse; enfin le désir étendu par un souffle divin d'un bout à l'autre sur l'immensité du temps nous le teint d'une même couleur: la vie est bleue comme l'est un ciel pur. La passion est le pressentiment de l'amour et de son infini auquel aspirent toutes les âmes souffrantes. La passion est un espoir qui peut-être sera trompé. Passion signifie à la fois souffrance et transition; la passion cesse quand l'espérance est morte. Hommes et femmes peuvent, sans se déshonorer, concevoir plusieurs passions; il est si naturel de s'élancer vers le bonheur! mais il n'est dans la vie qu'un seul amour. Toutes les discussions, écrites ou verbales, faites sur les sentimens, peuvent donc être résumées par ces deux questions: Est-ce une passion? Est-ce l'amour? L'amour n'existant pas sans la connaissance intime des plaisirs qui le perpétuent, la duchesse était donc sous le joug d'une passion; aussi en éprouva-t-elle les dévorantes agitations, les involontaires calculs, les desséchans désirs, enfin tout ce qu'exprime le mot *passion*: elle souffrit. Au milieu des troubles de son âme, il se rencontrait des tourbillons soulevés par sa vanité, par son amour-propre, par son orgueil ou par sa fierté: toutes ces variétés de l'égoïsme se tiennent. Elle avait dit à un homme: Je t'aime, je suis à toi! La duchesse de Langeais pouvait-elle avoir inutilement proféré ces paroles! Elle devait ou être aimée ou abdiquer son rôle social. Sentant alors la solitude de son lit voluptueux où la volupté n'avait pas encore mis ses pieds chauds, elle s'y roulait, s'y tordait en se répétant: — Je veux être aimée! Et la foi qu'elle avait encore en elle lui donnait l'espoir de réussir. La duchesse était piquée, la vaniteuse Parisienne était humiliée, la femme vraie entrevoyait le bonheur, et son imagination, vengeresse du temps perdu pour la nature, se plaisait à lui faire flamber les feux inextinguibles du plaisir. Elle atteignait presque aux sensations de l'amour; car, dans le doute d'être aimée qui la poignait, elle se trouvait heureuse de se dire à elle-même: — Je l'aime! Le monde et Dieu, elle avait envie de les fouler à ses pieds. Montriveau était maintenant sa religion. Elle passa la journée du lendemain dans un état de stupeur morale mêlé d'agitations corporelles que rien ne pourrait exprimer. Elle déchira autant de lettres qu'elle en écrivit, et fit mille suppositions impossibles. A l'heure où Montriveau venait jadis, elle voulut croire qu'il arriverait, et prit plaisir à l'attendre. Sa vie se concentra dans le seul sens de l'ouïe. Elle fermait parfois les yeux et s'efforçait d'écouter à travers les espaces. Puis elle souhaitait le pouvoir d'anéantir tout obstacle entre elle et son amant afin d'obtenir ce silence absolu qui permet de percevoir le bruit à d'énormes distances. Dans ce recueillement, les pulsations de sa pendule lui furent odieuses, elles étaient une sorte de bavardage sinistre qu'elle arrêta. Minuit sonna dans le salon.

— Mon Dieu! se dit-elle, le voir ici, ce serait le bonheur. Et cependant il y venait naguère, amené par le désir. Sa voix remplissait ce boudoir. Et maintenant, rien!

En se souvenant des scènes de coquetterie qu'elle avait jouées, et qui le lui avaient ravi, des larmes de désespoir coulèrent de ses yeux pendant longtemps.

— Madame la duchesse, lui dit sa femme de chambre, ne sait peut-être pas qu'il est deux heures du matin, j'ai cru que madame était indisposée.

— Oui, je vais me coucher; mais rappelez-vous, Suzette, dit madame de Langeais en essuyant ses larmes, de ne jamais entrer chez moi sans ordre, et je ne vous le dirai pas une seconde fois.

Pendant une semaine, madame de Langeais alla dans toutes les maisons où elle espérait rencontrer monsieur de Montriveau. Contrairement à ses habitudes, elle arrivait de bonne heure et se retirait tard; elle ne dansait plus, elle jouait. Tentatives inutiles! elle ne put parvenir à voir Armand, de qui elle n'osait plus prononcer le nom. Cependant un soir, dans un moment de désespérance, elle dit à madame de Sérizy, avec autant d'insouciance qu'il lui fut possible d'en affecter: — Vous êtes donc brouillée avec monsieur de Montriveau? je ne le vois plus chez vous.

— Mais il ne vient donc plus ici? répondit la comtesse en riant. D'ailleurs, on ne l'aperçoit plus nulle part, il est sans doute occupé de quelque femme.

— Je croyais, reprit la duchesse avec douceur, que le marquis de Ronquerolles était un de ses amis...

— Je n'ai jamais entendu dire à mon frère qu'il le connût.

Madame de Langeais ne répondit rien. Madame de Sérizy crut pouvoir alors impunément fouetter une amitié discrète qui lui avait été si longtemps amère, et reprit la parole.

— Vous le regrettez donc, ce triste personnage. J'en ai ouï dire des choses monstrueuses: blessez-le, il ne revient jamais, ne pardonne rien; aimez-le, il vous met à la chaîne. A tout ce que je disais de lui, l'un de ceux qui le portent aux nues me répondait toujours par un mot: *Il sait aimer!* On ne cesse de me répéter: Montriveau quittera tout pour son ami, c'est une âme immense. Ah, bah! la société ne demande pas des âmes si grandes. Les hommes de ce caractère sont très bien chez eux, qu'ils y restent, et qu'ils nous laissent à nos bonnes petitesses. Qu'en dites-vous, Antoinette?

Malgré son habitude du monde, la duchesse parut agitée, mais elle dit néanmoins avec un naturel qui trompa son amie: — Je suis fâchée de ne plus le voir, je prenais à lui beaucoup d'intérêt, et lui vouais une sincère amitié. Dussiez-vous me trouver ridicule, chère amie, j'aime les grandes âmes. Se donner à un sot, n'est-ce pas avouer clairement que l'on n'a que des sens?

Madame de Sérizy n'avait jamais *distingué* que des gens vulgaires, et se trouvait en ce moment aimée par un bel homme, le marquis d'Aiglemont.

La comtesse abrégea sa visite, croyez-le. Puis madame de Langeais voyant une espérance dans la retraite absolue d'Armand, elle lui écrivit aussitôt une lettre humble et douce qui devait le ramener à elle, s'il aimait encore. Elle fit porter le lendemain sa lettre par son valet de chambre, et, quand il fut de retour, elle lui demanda s'il l'avait remise à Montriveau lui-même; puis, sur son affirmation, elle ne put retenir un mouvement de joie. Armand était à Paris, il y restait seul, chez lui, sans aller dans le monde! Elle était donc aimée. Pendant toute la journée elle attendit une réponse, et la réponse ne vint pas. Au milieu des crises renaissantes que lui donna l'impatience, Antoinette se justifia ce retard: Armand était embarrassé, la réponse viendrait par la poste; mais, le soir, elle ne pouvait plus s'abuser. Journée affreuse, mêlée de souffrances qui plaisent, de palpitations qui écrasent, excès de cœur qui usent la vie. Le lendemain elle envoya chez Armand chercher une réponse.

— Monsieur le marquis a fait dire qu'il viendrait chez madame la duchesse, répondit Julien.

Elle se sauva afin de ne pas laisser voir son bonheur, elle alla tomber sur son canapé pour y dévorer ses premières émotions.

— Il va venir! Cette pensée lui déchira l'âme. Malheur, en effet, aux êtres pour lesquels l'attente n'est pas la plus horrible des tempêtes et la fécondation des plus doux plaisirs, ceux-là n'ont point en eux cette flamme qui réveille les images des choses, et double la nature en nous attachant autant à l'essence pure des objets qu'à leur réalité. En amour, attendre n'est-ce pas incessamment épuiser une espérance certaine, se livrer au fléau terrible de la passion, heureuse sans les désenchantemens de la vérité! Émanation constante de force et de désirs, l'attente ne serait elle pas à l'âme humaine ce que sont à certaines fleurs leurs exhalations parfumées? Nous avons bientôt laissé les éclatantes et stériles

couleurs du choréopsis ou des tulipes, et nous revenons sans cesse aspirer les délicieuses pensées de l'oranger ou du volkameria, deux fleurs que leurs patries ont involontairement comparées à de jeunes fiancées pleines d'amour, belles de leur passé, belles de leur avenir.

La duchesse s'instruisit des plaisirs de sa nouvelle vie en sentant avec une sorte d'ivresse ces flagellations de l'amour; puis, en changeant de sentimens, elle trouva d'autres destinations et un meilleur sens aux choses de la vie. En se précipitant dans son cabinet de toilette, elle comprit ce que sont les recherches de la parure, les soins corporels les plus minutieux, quand ils sont commandés par l'amour et non par la vanité; déjà, ces apprêts lui aidèrent à supporter la longueur du temps. Sa toilette finie, elle retomba dans les excessives agitations, dans les foudroiemens nerveux de cette horrible puissance qui met en fermentation toutes les idées, et qui n'est peut être qu'une maladie dont on aime les souffrances. La duchesse était prête à deux heures de l'après-midi; monsieur de Montriveau n'était pas encore arrivé à onze heures et demie du soir. Expliquer les angoisses de cette femme, qui pouvait passer pour l'enfant gâté de la civilisation, ce serait vouloir dire combien le cœur peut concentrer de poésies dans une pensée; vouloir peser la force exhalée par l'âme au bruit d'une sonnette, ou estimer ce que consomme de vie l'abattement causé par une voiture dont le roulement continue sans s'arrêter.

— Se jouerait-il de moi? dit-elle en écoutant sonner minuit.

Elle pâlit, ses dents se heurtèrent, et elle se frappa les mains en bondissant dans ce boudoir, où jadis, pensait elle, il apparaissait sans être appelé. Mais elle se résigna. Ne l'avait-elle pas fait pâlir et bondir sous les piquantes flèches de son ironie? Madame de Langeais comprit l'horreur de la destinée des femmes, qui, privées de tous les moyens d'action que possèdent les hommes, doivent attendre quand elles aiment. Aller au-devant de son aimé est une faute que peu d'hommes savent pardonner. La plupart d'entre eux voient une dégradation dans cette céleste flatterie; mais Armand avait une grande âme, et devait faire partie du petit nombre d'hommes qui savent acquitter par un éternel amour un tel excès d'amour.

— Hé! bien, j'irai, se dit-elle en se tournant dans son lit sans pouvoir y trouver le sommeil, j'irai vers lui, je lui tendrai la main sans me fatiguer de la lui tendre. Un homme d'élite voit dans chacun des pas que fait une femme vers lui des promesses d'amour et de constance. Oui, les anges doivent descendre des cieux pour venir aux hommes, et je veux être un ange pour lui.

Le lendemain elle écrivit un de ces billets où excelle l'esprit des dix mille Sévignés que compte maintenant Paris. Cependant, savoir se plaindre sans s'abaisser, voler à plein de ses deux ailes sans se traîner humblement, gronder sans offenser, se révolter avec grâce, pardonner sans compromettre la dignité personnelle, tout dire et ne rien avouer, il fallait être la duchesse de Langeais et avoir été élevée par madame la princesse de Blamont-Chauvry, pour écrire ce délicieux billet. Julien partit. Julien était, comme tous les valets de chambre, la victime des marches et contre-marches de l'amour.

— Que vous a répondu monsieur de Montriveau? dit-elle aussi indifféremment qu'elle le put à Julien quand il vint lui rendre compte de sa mission.

— Monsieur le marquis m'a prié de dire à madame la duchesse que c'était bien.

Affreuse réaction de l'âme sur elle-même! recevoir devant de curieux témoins la question du cœur, et ne pas murmurer, et se voir forcée au silence. Une des mille douleurs du riche!

Pendant vingt-deux jours madame de Langeais écrivit à monsieur de Montriveau sans obtenir de réponse. Elle avait fini par se dire malade pour se dispenser de ses devoirs, soit, envers la princesse à laquelle elle était attachée, soit envers le monde. Elle ne recevait que son père, le duc de Navarreins, sa tante la princesse de Blamont-Chauvry, le vieux vidame de Pamiers, son grand-oncle maternel, et l'oncle de son mari, le duc de Grandlieu. Ces personnes crurent facilement à la maladie de madame de Langeais, en la trouvant de jour en jour plus abattue, plus pâle, plus amaigrie. Les vagues ardeurs d'un amour réel, les irritations de l'orgueil blessé, la constante piqûre du seul mépris qui pût l'atteindre, ses élancemens vers des plaisirs perpétuellement souhaités, perpétuellement trahis; enfin, toutes ses forces inutilement excitées, minaient sa double nature. Elle payait l'arriéré de sa vie trompée. Elle sortit enfin pour assister à une revue où devait se trouver monsieur de Montriveau. Placée sur le balcon des Tuileries, avec la famille royale, la duchesse eut une de ces fêtes dont l'âme garde un long souvenir. Elle apparut sublime de langueur, et tous les yeux la saluèrent avec admiration. Elle échangea quelques regards avec Montriveau, dont la présence la rendait si belle. Le général défila presque à ses pieds dans toute la splendeur de ce costume militaire dont l'effet sur l'imagination féminine est avoué même par les plus prudes personnes. Pour une femme bien éprise, qui n'avait pas vu son amant depuis deux mois, ce rapide moment ne dut-il pas ressembler à cette phase de nos rêves où, fugitivement, notre vue embrasse une nature sans horizon? Ainsi les femmes ou les jeunes gens peuvent-ils seuls imaginer l'avidité stupide et délirante qu'exprimèrent les yeux de la duchesse. Quant aux hommes, si, pendant leur jeunesse, ils ont éprouvé, dans le paroxysme de leurs premières passions, ces phénomènes de la puissance nerveuse, plus tard ils les oublient si complétement, qu'ils arrivent à nier ces luxuriantes extases, le seul nom possible de ces magnifiques intuitions. L'extase religieuse est la folie de la pensée dégagée de ses liens corporels; tandis que, dans l'extase amoureuse, se confondent, s'unissent et s'embrassent les forces de nos deux natures. Quand une femme est en proie aux tyrannies furieuses sous lesquelles ployait madame de Langeais, les résolutions définitives se succèdent si rapidement qu'il est impossible d'en rendre compte. Les pensées naissent alors les unes des autres, et courent dans l'âme comme ces nuages emportés par le vent sur un fond grisâtre qui voile le soleil. Dès lors, les faits disent tout. Voici donc les faits. Le lendemain de la revue, madame de Langeais envoya sa voiture et sa livrée attendre à la porte du marquis de Montriveau depuis huit heures du matin jusqu'à trois heures après midi. Armand demeurait rue de Seine, à quelques pas de la chambre des pairs, où il devait y avoir une séance ce jour-là. Mais longtemps avant que les pairs ne se rendissent à leur palais, quelques personnes aperçurent la voiture et la livrée de la duchesse. Un jeune officier dédaigné par madame de Langeais, et recueilli par madame de Sérizy, le baron de Maulincour, fut le premier qui reconnut les gens. Il alla sur-le-champ chez sa maîtresse lui raconter sous le secret cette étrange folie. Aussitôt, cette nouvelle fut télégraphiquement portée à la connaissance de toutes les coteries du faubourg Saint-Germain, parvint au château, à l'Elysée-Bourbon, devint le bruit du jour, le sujet de tous les entretiens, depuis midi jusqu'au soir. Presque toutes les femmes niaient le fait, mais de manière à le faire croire; et les hommes le croyaient en témoignant à madame de Langeais le plus indulgent intérêt.

— Ce sauvage de Montriveau a un caractère de bronze, il aura sans doute exigé cet éclat, disaient les uns en rejetant la faute sur Armand.

— Hé! bien, disaient les autres, madame de Langeais a commis la plus noble des imprudences! En face de tout Paris, renoncer, pour son amant, au monde, à son rang, à sa fortune, à la considération, est un coup d'état féminin beau comme le coup de couteau de ce perruquier qui a tant ému Canning à la Cour d'Assises. Pas une des femmes qui blâment la duchesse ne ferait cette déclaration digne de l'ancien temps. Madame de Langeais est une femme héroïque de s'afficher ainsi franchement elle-même. Maintenant, elle ne peut plus aimer que Montriveau. N'y a-t-il pas quelque grandeur chez une femme à dire : Je n'aurai qu'une passion?

— Que va donc devenir la société, monsieur, si vous honorez ainsi le vice, sans respect pour la vertu? dit la femme du procureur-général, la comtesse de Grandville.

Pendant que le château, le faubourg et la Chaussée-d'Antin s'entretenaient du naufrage de cette aristocratique vertu; que d'empressés jeunes gens couraient s'assurer, en voyant la voiture dans la rue de Seine, que la duchesse était bien réellement chez monsieur de Montriveau, elle gisait palpitante au fond de son boudoir. Armand, qui n'avait pas couché chez lui, se promenait aux Tuileries avec monsieur de Marsay. Puis, les grands-parens de madame de Langeais se visitaient les uns les autres en se donnant rendez-vous chez elle pour la semondre et aviser aux moyens d'arrêter le scandale causé par sa conduite. A trois heures, monsieur le duc de Navarreins, le vidame de Pamiers, la vieille princesse de Blamont-Chauvry et le duc de Grandlieu se trouvaient réunis dans le salon de madame de Langeais, et l'y attendaient. A eux, comme à plusieurs curieux, les gens avaient dit que leur maîtresse était sortie. La duchesse n'avait excepté personne de la consigne. Ces quatre personnages, illustres dans la sphère aristocratique dont l'almanach de Gotha consacre annuellement les révolutions et les prétentions héréditaires, veulent une rapide esquisse sans laquelle cette peinture sociale serait incomplète.

La princesse de Blamont-Chauvry était, dans le monde féminin, le plus poétique débris du règne de Louis XV, au surnom duquel, durant sa belle jeunesse, elle avait, dit-on, contribué pour sa quote-part. De ses anciens agrémens, il ne lui restait qu'un nez remarquablement saillant, mince, recourbé comme une lame turque, et principal ornement d'une figure semblable à un vieux gant blanc; puis quelques cheveux crêpés et poudrés; des mules à talons, le bonnet de dentelles à coques, des mitaines noires et des *parfaits contentemens*. Mais, pour lui rendre entièrement justice, il est nécessaire d'ajouter qu'elle avait une si haute idée de ses ruines, qu'elle se décolletait le soir, portait des gants longs, et se teignait encore les joues avec le rouge classique de Martin. Dans ses rides une amabilité redoutable, un feu prodigieux dans ses yeux, une dignité profonde dans toute sa personne, sur sa langue un esprit à triple dard, dans sa tête une mémoire infaillible faisaient de cette vieille femme une véritable puissance. Elle avait dans le parchemin de sa cervelle tout celui du cabinet des chartes et connaissait les alliances des maisons princières, ducales et comtales de l'Europe, à savoir où étaient les derniers germains de Charlemagne. Aussi nulle usurpation de titre ne pouvait-elle lui échapper. Les jeunes gens qui voulaient être bien vus, les ambitieux, les jeunes femmes lui rendaient de constans hommages. Son salon faisait autorité dans le faubourg Saint-Germain. Les mots de ce Talleyrand femelle restaient comme des arrêts. Certaines personnes venaient prendre chez elle des avis sur l'étiquette ou les usages, et y chercher des leçons de bon goût. Certes, nulle vieille femme ne savait comme elle empocher sa tabatière; et elle avait, en s'asseyant ou se croisant les jambes, des mouvemens de jupe d'une précision, d'une grâce qui désespérait les jeunes femmes les plus élégantes. Sa voix lui était demeurée dans la tête pendant le tiers de sa vie, mais elle n'avait pu l'empêcher de descendre dans les membranes du nez, ce qui la rendait étrangement significative. De sa grande fortune il lui restait cent cinquante mille *livres* en bois, généreusement rendus par Napoléon. Ainsi, biens et personne, tout en elle était considérable. Cette curieuse antique était dans une bergère au coin de la cheminée et causait avec le vidame de Pamiers, autre ruine contemporaine. Ce vieux seigneur, ancien Commandeur de l'Ordre de Malte, était un homme grand, long et fluet, dont le col était toujours serré de manière à lui comprimer les joues qui débordaient légèrement la cravate et à lui maintenir la tête haute; attitude pleine de suffisance chez certaines gens, mais justifiée chez lui par un esprit voltairien. Ses yeux à fleur de tête semblaient tout voir et avaient effectivement tout vu. Il mettait du coton dans ses oreilles. Enfin sa personne offrait dans l'ensemble un modèle parfait des lignes aristocratiques, lignes menues et frêles, souples et agréables, qui, semblables à celles du serpent, peuvent à volonté se courber, se dresser, devenir coulantes ou roides.

Le duc de Navarreins se promenait de long en large dans le salon avec monsieur le duc de Grandlieu. Tous deux étaient des hommes âgés de cinquante-cinq ans, encore verts, gros et courts, bien nourris, le teint un peu rouge, les yeux fatigués, les lèvres inférieures déjà pendantes. Sans le ton exquis de leur langage, sans l'affable politesse de leurs manières, sans leur aisance qui pouvait tout à coup se changer en impertinence, un observateur superficiel aurait pu les prendre pour des banquiers. Mais toute erreur devait cesser en écoutant leur conversation armée de précautions avec ceux qu'ils redoutaient, sèche ou vide avec leurs égaux, perfide pour les inférieurs que les gens de cour ou les hommes d'État savent apprivoiser par de verbeuses délicatesses et blesser par un mot inattendu. Tels étaient les représentans de cette grande noblesse qui voulait mourir ou rester tout entière, qui méritait autant d'éloge que de blâme, et sera toujours imparfaitement jugée jusqu'à ce qu'un poète l'ait montrée heureuse d'obéir au roi en expirant sous la hache de Richelieu, et méprisant la guillotine de 89 comme une sale vengeance.

Ces quatre personnages se distinguaient tous par une voix grêle, particulièrement en harmonie avec leurs idées et leur maintien. D'ailleurs, la plus parfaite égalité régnait entre eux. L'habitude prise par eux à la cour de cacher leurs émotions les empêchait sans doute de manifester le déplaisir que leur causait l'incartade de leur jeune parente.

Pour empêcher les critiques de taxer de puérilité le commencement de la scène suivante, peut-être est-il nécessaire de faire observer ici que Locke se trouvant dans la compagnie de seigneurs anglais renommés pour leur esprit, distingués autant par leurs manières que par leur consistance politique, s'amusa méchamment à sténographier leur conversation par un procédé particulier, et les fit éclater de rire en la leur lisant, afin de savoir d'eux ce qu'on en pouvait tirer. En effet, les classes élevées ont en tout pays un jargon de clinquant qui, lavé dans les cendres littéraires ou philosophiques, donne infiniment peu d'or au creuset. A tous les étages de la société, sauf quelques salons parisiens, l'observateur retrouve les mêmes ridicules que différencient seulement la transparence ou l'épaisseur du vernis. Ainsi, les conversations substantielles sont l'exception sociale, et le béotianisme défraie habituellement les diverses zones du monde. Si forcément on parle beaucoup dans les hautes sphères, on y pense peu. Penser est une fatigue, et les riches aiment à voir couler la vie sans grand effort. Aussi est-ce en comparant le fond des plaisanteries par échelons, depuis le gamin de Paris jusqu'au pair de France, que l'observateur comprend le mot de monsieur de Talleyrand : *Les manières sont tout*, traduction élégante de cet axiome judiciaire : *La forme emporte le fond*. Aux yeux du poète, l'avantage restera aux classes inférieures qui ne manquent jamais à donner un rude cachet de poésie à leurs pensées. Cette observation fera peut-être comprendre l'infertilité des salons, leur vide, leur peu de profondeur, et la répugnance que les gens supérieurs éprouvent à faire le méchant commerce d'y échanger leurs pensées.

Le duc s'arrêta soudain, comme s'il concevait une idée lumineuse, et dit à son voisin : — Vous avez donc vendu Thornton?

— Non, il est malade. J'ai bien peur de le perdre, et j'en serais désolé; c'est un cheval excellent à la chasse. Savez-vous comment va la duchesse de Marigny?

— Non, je n'y suis pas allé ce matin. Je sortais pour la voir, quand vous êtes venu me parler d'Antoinette. Mais elle avait été fort mal hier, l'on en désespérait, elle a été administrée.

— Sa mort changera la position de votre cousin.

— En rien, elle a fait ses partages de son vivant et s'était réservé une pension que lui paye sa nièce, madame de Soulanges, à laquelle elle a donné sa terre de Guébriant à rente viagère.

— Ce sera une grande perte pour la société. Elle était bonne femme. Sa famille aura de moins une personne dont les conseils et l'expérience avaient de la portée. Entre nous soit dit, elle était le chef de la maison. Son fils, Marigny, est un aimable homme; il a du trait; il sait causer. Il est agréable, très agréable; oh! pour agréable, il l'est sans contredit; mais... aucun esprit de conduite. Eh bien! c'est extraordinaire, il est très fin. L'autre jour, il dînait au Cercle avec tous ces richards de la Chaussée-d'Antin, et votre oncle (qui va toujours y faire sa partie) le voit. Étonné de le rencontrer là, il lui demande s'il est du Cercle. « — Oui, je ne vais plus dans le monde, je vis avec les banquiers. » Vous savez pourquoi? dit le marquis en jetant au duc un fin sourire.

— Non.

— Il est amouraché d'une nouvelle mariée, cette petite madame Keller, la fille de Grandville, une femme que l'on dit fort à la mode dans ce monde-là.

— Mais Antoinette ne s'ennuie pas, à ce qu'il paraît, dit le vieux vidame.

— L'affection que je porte à cette petite femme me fait prendre en ce moment un singulier passe-temps, lui répondit la princesse en empochant sa tabatière.

— Ma chère tante, dit le duc en s'arrêtant, je suis désespéré. Il n'y avait qu'un homme de Bonaparte capable d'exiger d'une femme comme il faut de semblables inconvenances. Entre nous soit dit, Antoinette aurait dû choisir mieux.

— Mon cher, répondit la princesse, les Montriveau sont anciens et fort bien alliés, ils tiennent à toute la haute noblesse de Bourgogne. Si les Rivaudoult d'Arschoot, de la branche Dulmen, finissaient en Gallicie, les Montriveau succéderaient aux biens et aux titres d'Arschoot; ils en héritent par leur bisaïeul.

— Vous en êtes sûre?...

— Je le sais mieux que ne le savait le père de celui-ci, que je voyais beaucoup et à qui je l'ai appris. Quoique chevalier des ordres, il s'en moqua; c'était un encyclopédiste. Mais son frère en a bien profité dans l'émigration. J'ai ouï dire que ses parens du nord avaient été parfaits pour lui...

— Oui, certes. Le comte de Montriveau est mort à Pétersbourg où je l'ai rencontré, dit le vidame. C'était un gros homme qui avait une incroyable passion pour les huîtres.

— Combien en mangeait-il donc? dit le duc de Grandlieu.

— Tous les jours dix douzaines.

— Sans être incommodé?

— Pas le moins du monde.

— Oh! mais c'est extraordinaire! Ce goût ne lui a donné ni la pierre, ni la goutte, ni aucune incommodité?

— Non, il s'est parfaitement porté, il est mort par accident.

— Par accident! La nature lui avait dit de manger des huîtres, elles lui étaient probablement nécessaires; car, jusqu'à un certain point, nos goûts prédominans sont des conditions de notre existence.

— Je suis de votre avis, dit la princesse en souriant.

— Madame, vous entendez toujours malicieusement les choses, dit le marquis.

— Je veux seulement vous faire comprendre que ces choses seraient très mal entendues par une jeune femme, répondit-elle.

Elle s'interrompit pour dire : — Mais ma nièce! ma nièce!

— Chère tante, dit monsieur de Navarreins, je ne peux pas encore croire qu'elle soit allée chez monsieur de Montriveau.

— Bah! fit la princesse.

— Quelle est votre idée, vidame? demanda le marquis.

— Si la duchesse était naïve, je croirais...

— Mais une femme qui aime devient naïve, mon pauvre vidame. Vous vieillissez donc?

— Enfin, que faire? dit le duc.

— Si ma chère nièce est sage, répondit la princesse, elle ira ce soir à la Cour, puisque, par bonheur, nous sommes un lundi, jour de réception; vous verrez à la lien entourer et à démentir ce bruit ridicule. Il y a mille moyens d'expliquer les choses; et si le marquis de Montriveau est un galant homme, il s'y prêtera. Nous ferons entendre raison à ces enfans là...

— Mais il est difficile de rompre en visière à monsieur de Montriveau, chère tante, c'est un élève de Bonaparte, et il a une position. Comment donc! c'est un seigneur du jour, il a un commandement important dans la Garde, où il est très utile. Il n'a pas la moindre ambition. Au premier mot qui lui déplairait, il est homme à dire au roi : — Voilà ma démission, laissez-moi tranquille.

— Comment pense-t-il donc?

— Très mal.

— Vraiment, dit la princesse, le roi reste ce qu'il a toujours été, un jacobin fleurdelisé.

— Oh! un peu modéré, dit le vidame.

— Non, je le connais de longue date. L'homme qui disait à sa femme, le jour où elle assista au premier grand couvert : « Voilà nos gens! » en lui montrant la cour, ne pouvait être qu'un noir scélérat. Je retrouve parfaitement MONSIEUR dans le Roi. Le mauvais frère qui votait si mal dans son bureau de l'Assemblée constituante doit pactiser avec les Libéraux, les laisser parler, discuter. Ce cagot de philosophie sera tout aussi dangereux pour son cadet qu'il l'a été pour l'aîné; car je ne sais si son successeur pourra se tirer des embarras que se plaît à lui créer ce gros homme de petit esprit; d'ailleurs il l'exècre, et serait heureux de se dire en mourant : « Il ne règnera pas longtemps. »

— Ma tante, c'est le Roi, j'ai l'honneur de lui appartenir, et...

— Mais, mon cher, votre charge vous ôte-t-elle votre franc-parler! Vous êtes d'aussi bonne maison que les Bourbons. Si les Guise avaient eu un peu plus de résolution, Sa Majesté serait un pauvre sire aujourd'hui. Je m'en vais de ce monde à temps, la noblesse est morte. Oui, tout est perdu pour vous, mes enfans, dit-elle en regardant le vidame. Est-ce que la conduite de ma nièce devrait occuper la ville? Elle a eu tort, je ne l'approuve pas, un scandale inutile est une faute; aussi douté-je encore de ce manque aux convenances, je l'ai élevée et je sais que ..

En ce moment la duchesse sortit de son boudoir. Elle avait reconnu la voix de sa tante et entendu prononcer le nom de Montriveau. Elle était dans un déshabillé du matin, et, quand elle se montra, monsieur de Grandlieu, qui regardait insouciamment par la croisée, vit revenir la voiture de sa nièce sans elle.

— Ma chère fille, lui dit le duc en lui prenant la tête et l'embrassant au front, tu ne sais donc pas ce qui se passe?

— Que se passe-t-il d'extraordinaire, cher père?

— Mais tout Paris te croit chez monsieur de Montriveau.

— Ma chère Antoinette, tu n'es pas sortie, n'est-ce pas? dit la princesse en lui tendant la main que la duchesse baisa avec une respectueuse affection.

— Non, chère mère, je ne suis pas sortie. Et, dit-elle en se retournant pour saluer le vidame et le marquis, j'ai voulu que tout Paris me crût chez monsieur de Montriveau.

Le duc leva les mains au ciel, se les frappa désespérément et se croisa les bras.

— Mais vous ne savez donc pas ce qui résultera de ce coup de tête? dit-il enfin.

La vieille princesse s'était subitement dressée sur ses talons, et regardait la duchesse qui se prit à rougir et baissa les yeux; madame de Chauvry l'attira doucement et lui dit : — Laissez-moi vous baiser, mon petit ange. Puis, elle l'embrassa sur le front fort affectueusement, lui serra la main et reprit en souriant : — Nous ne sommes plus sous les Valois, ma chère fille. Vous avez compromis votre mari, votre état dans le monde; cependant, nous allons aviser à tout réparer.

— Mais, ma chère tante, je ne veux rien réparer. Je dé-

sire que tout Paris sache ou dise que j'étais ce matin chez monsieur de Montriveau. Détruire cette croyance, quelque fausse qu'elle soit, est me nuire étrangement.

— Ma fille, vous voulez donc vous perdre, et affliger votre famille?

— Mon père, ma famille, en me sacrifiant à des intérêts, m'a, sans le vouloir, condamnée à d'irréparables malheurs. Vous pouvez me blâmer d'y chercher des adoucissemens, mais certes vous me plaindrez.

— Donnez-vous donc mille peines pour établir convenablement des filles! dit en murmurant monsieur de Navarreins au vidame.

— Chère petite, dit la princesse en secouant les grains de tabac tombés sur sa robe, soyez heureuse si vous pouvez; il ne s'agit pas de troubler votre bonheur, mais de l'accorder avec les usages. Nous savons tous, ici, que le mariage est une défectueuse institution tempérée par l'amour. Mais est-il besoin, en prenant un amant, de faire son lit sur le Carrousel? Voyons, ayez un peu de raison, écoutez-nous.

— J'écoute.

— Madame la duchesse, dit le duc de Grandlieu, si les oncles étaient obligés de garder leurs nièces, ils auraient un état dans le monde; la société leur devrait des honneurs, des récompenses, des traitemens comme elle en donne aux gens du Roi. Aussi ne suis-je pas venu pour vous parler de mon neveu, mais de vos intérêts. Calculons un peu. Si vous tenez à faire un éclat, je connais le sire, je ne l'aime guère. Langeais est assez avare, personnel en diable; il se séparera de vous, gardera votre fortune, vous laissera pauvre, et conséquemment sans considération. Les cent mille livres de rente que vous avez héritées dernièrement de votre grand'tante maternelle payeront les plaisirs de ses maîtresses, et vous serez liée, garrottée par les lois, obligée de dire *amen* à ces arrangemens-là. Que monsieur de Montriveau vous quitte! Mon Dieu, chère nièce, ne nous colérons point, un homme ne vous abandonnera pas jeune et belle; cependant nous avons vu tant de jolies femmes délaissées, même parmi les princesses, que vous me permettrez une supposition presque impossible, je veux le croire; alors que deviendrez-vous sans mari? Ménagez donc le vôtre au même titre que vous soignez votre beauté, qui est après tout le parachute des femmes, aussi bien qu'un mari. Je vous fais toujours heureuse et aimée; je ne tiens compte d'aucun événement malheureux. Cela étant, par bonheur ou par malheur vous aurez des enfans? Qu'en ferez-vous? Des Montriveau? — Hé bien! ils ne succéderont point à toute la fortune de leur père. Vous voudrez leur donner toute la vôtre et lui toute la sienne. Mon Dieu, rien n'est plus naturel. Vous trouverez les lois contre vous. Combien avons-nous vu de procès faits par les héritiers légitimes aux enfans de l'amour! J'en entends retentir dans tous les tribunaux du monde. Aurez-vous recours à quelque *fidéicommis*: si la personne en qui vous mettrez votre confiance vous trompe, à la vérité la justice humaine n'en saura rien; mais vos enfans seront ruinés. Choisissez donc bien! Voyez en quelles perplexités vous êtes. De toute manière vos enfans seront nécessairement sacrifiés aux fantaisies de votre cœur et privés de leur état. Mon Dieu, tant qu'ils seront petits, ils seront charmans; mais ils vous reprocheront un jour d'avoir songé plus à vous qu'à eux. Nous savons tout cela, nous autres vieux gentilshommes. Les enfans deviennent des hommes, et les hommes sont ingrats. N'ai-je pas entendu le jeune de Horn, en Allemagne, disant après souper: — Si ma mère avait été honnête femme, je serais prince régnant. Mais ce SI, nous avons passé notre vie à l'entendre dire aux roturiers, et il a fait la révolution. Quand les hommes ne peuvent accuser ni leur père, ni leur mère, ils s'en prennent à Dieu de leur mauvais sort. En somme, chère enfant, nous sommes ici pour vous éclairer. Hé bien! je me résume par un mot que vous devez méditer: une femme ne doit jamais donner raison à son mari.

— Mon oncle, j'ai calculé tant que je n'aimais pas. Alors je voyais comme vous des intérêts là où il n'y a plus pour moi que des sentimens, dit la duchesse.

— Mais, ma chère petite, la vie est tout bonnement une complication d'intérêts et de sentimens, lui répliqua le vidame; et pour être heureux, surtout dans la position où vous êtes, il faut tâcher d'accorder ses sentimens avec ses intérêts. Qu'une grisette fasse l'amour à sa fantaisie, cela se conçoit; mais vous avez une jolie fortune, une famille, un titre, une place à la cour, et vous ne devez pas les jeter par la fenêtre. Pour tout concilier, que venons-nous vous demander? De tourner habilement la loi des convenances au lieu de la violer. Hé, mon Dieu! j'ai bientôt quatre-vingts ans, je ne me souviens pas d'avoir rencontré, sous aucun régime, un amour qui valût le prix dont vous voulez payer celui de cet heureux jeune homme.

La duchesse imposa silence au vidame par un regard; et si Montriveau l'avait pu voir, il aurait tout pardonné...

— Ceci serait d'un bel effet au théâtre, dit le duc de Grandlieu, et ne signifie rien quand il s'agit de vos paraphernaux, de votre position et de votre indépendance. Vous n'êtes pas reconnaissante, ma chère nièce. Vous ne trouverez pas beaucoup de familles où les parens soient assez courageux pour apporter les enseignemens de l'expérience et faire entendre le langage de la raison à de jeunes têtes folles. Renoncez à votre salut en deux minutes, s'il vous plaît de vous damner; d'accord! Mais réfléchissez bien quand il s'agit de renoncer à vos rentes. Je ne connais pas de confesseur qui nous absolve de la misère. Je me crois le droit de vous parler ainsi; car, si vous vous perdez, moi seul je pourrai vous offrir un asile. Je suis presque l'oncle de Langeais, et moi seul aurai raison en lui donnant tort.

— Ma fille, dit le duc de Navarreins en se réveillant d'une douloureuse méditation, puisque vous parlez de sentimens, laissez-moi vous faire observer qu'une femme qui porte votre nom se doit à des sentimens autres que ceux des gens du commun. Vous voulez donc donner gain de cause aux Libéraux, à ces jésuites de Robespierre qui s'efforcent de honnir la noblesse. Il est certaines choses qu'une Navarreins ne saurait faire sans manquer à toute sa maison. Vous ne seriez pas seule déshonorée.

— Allons, dit la princesse, voilà le déshonneur. Mes enfans, ne faites pas tant de bruit pour la promenade d'une voiture vide, et laissez-moi seule avec Antoinette. Vous viendrez dîner avec moi tous trois. Je me charge d'arranger convenablement les choses. Vous n'y entendez rien, vous autres hommes, vous mettez déjà de l'aigreur dans vos paroles, et je ne veux pas vous voir brouillés avec ma chère fille. Faites-moi donc le plaisir de vous en aller.

Les trois gentilshommes devinèrent sans doute les intentions de la princesse, ils saluèrent leurs parentes; et monsieur de Navarreins vint embrasser sa fille au front, en lui disant: — Allons, chère enfant, sois sage. Si tu veux, il en est encore temps.

— Est-ce que nous ne pourrions pas trouver dans la famille quelque bon garçon qui chercherait dispute à ce Montriveau? dit le vidame en descendant les escaliers.

— Mon bijou, dit la princesse, en faisant signe à son élève de s'asseoir sur une petite chaise basse, près d'elle, quand elles furent seules; je ne sais rien de plus calomnié dans ce bas monde que Dieu et le dix-huitième siècle, car, en me remémorant les choses de ma jeunesse, je ne me rappelle pas qu'une seule duchesse ait foulé aux pieds les convenances comme vous venez de le faire. Les romanciers et les écrivailleurs ont déshonoré le règne de Louis XV, ne les croyez pas. La Dubarry, ma chère, valait bien la veuve Scarron, et elle était meilleure personne. Dans mon temps, une femme savait, au milieu de ses galanteries, garder sa dignité. Les indiscrétions nous ont perdues. De là vient tout le mal. Les philosophes, ces gens de rien que nous mettions dans nos salons, ont eu l'inconvenance et l'ingratitude, pour prix de nos bontés, de faire l'inventaire de nos cœurs, de nous décrier en masse, en détail, et de déblatérer contre le siècle. Le peuple, qui est très mal placé pour juger quoi que ce soit, a vu le fond des choses, sans en voir la forme. Mais dans ce temps-là, mon cœur, les hommes et les femmes ont été tout aussi remarquables qu'aux autres époques de la monarchie. Pas un de vos Werther, aucune de vos notabilités, comme ça s'ap-

pelle, pas un de vos hommes en gants jaunes et dont les pantalons dissimulent la pauvreté de leurs jambes, ne traverserait l'Europe, déguisé en colporteur, pour aller s'enfermer, au risque de la vie et en bravant les poignards du duc de Modène, dans le cabinet de toilette de la fille du régent. Aucun de vos petits poitrinaires à lunettes d'écaille ne se cacherait comme Lauzun, durant six semaines, dans une armoire pour donner du courage à sa maîtresse pendant qu'elle accouchait. Il y avait plus de passion dans le petit doigt de monsieur de Jaucourt que dans toute votre race de disputailleurs qui laissent les femmes pour des amendemens ! Trouvez-moi donc aujourd'hui des pages qui se fassent hacher et ensevelir sous un plancher pour venir baiser le doigt ganté d'une Konismark? Aujourd'hui, vraiment, il semblerait que les rôles soient changés, et que les femmes doivent se dévouer pour les hommes. Ces messieurs valent moins et s'estiment davantage. Croyez-moi, ma chère, toutes ces aventures qui sont devenues publiques et dont on s'arme aujourd'hui pour assassiner notre bon Louis XV, étaient d'abord secrètes. Sans un tas de poétriaux, de rimailleurs, de moralistes qui entretenaient nos femmes de chambre et en écrivaient les calomnies, notre époque aurait eu littérairement des mœurs. Je justifie le siècle et non sa lisière. Peut-être y a-t-il eu cent femmes de qualité perdues ; mais les drôles en ont mis un millier, ainsi que font les gazetiers quand ils évaluent les morts du parti battu. D'ailleurs, je ne sais pas ce que la Révolution et l'Empire peuvent nous reprocher : ces temps-là ont été licencieux, sans esprit, grossiers, fi ! tout cela me révolte. Ce sont les mauvais lieux de notre histoire! Ce préambule, ma chère enfant, reprit-elle après une pause, est pour arriver à te dire que si Montriveau te plaît, tu es bien la maitresse de l'aimer à ton aise, et tant que tu pourras. Je sais, moi, par expérience (à moins de t'enfermer, mais on n'enferme plus aujourd'hui), que tu feras ce qui te plaira ; et c'est ce que j'aurais fait à ton âge. Seulement, mon cher bijou, je n'aurais pas abdiqué le droit de faire des ducs de Langeais. Ainsi comporte-toi décemment. Le vidame a raison, aucun homme ne vaut un seul des sacrifices par lesquels nous sommes assez folles pour payer leur amour. Mets-toi donc dans la position de pouvoir, si tu avais le malheur d'en être à te repentir, te trouver encore la femme de monsieur de Langeais. Quand tu seras vieille, tu seras bien aise d'entendre la messe à la cour et non dans un couvent de province, voilà toute la question. Une imprudence, c'est une pension, une vie errante, être à la merci de son amant; c'est l'ennui causé par les impertinences des femmes qui vaudront moins que toi, précisément parce qu'elles auront été très ignoblement adroites. Il valait cent fois mieux aller chez Montriveau, le soir, en fiacre, déguisée, que d'y envoyer ta voiture en plein jour. Tu es une petite sotte, ma chère enfant ! Ta voiture a flatté sa vanité, ta personne lui aurait pris le cœur. Je t'ai dit ce qui est juste et vrai, mais je ne t'en veux pas, moi. Tu es en arrière de deux siècles avec ta fausse grandeur. Allons, laisse-nous arranger tes affaires, dire que le Montriveau aura grisé tes gens, pour satisfaire son amour-propre et te compromettre...

— Au nom du ciel, ma tante, s'écria la duchesse en bondissant, ne le calomniez pas.

— Oh ! chère enfant, dit la princesse dont les yeux s'animèrent, je voudrais te voir des illusions qui ne te fussent pas funestes, mais toute illusion doit cesser. Tu m'attendrirais, n'était mon âge. Allons, ne fais de chagrin à personne, ni à lui, ni à nous. Je me charge de contenter tout le monde; mais promettez-moi de ne pas te permettre désormais une seule démarche sans me consulter. Conte moi tout, je te mènerai peut-être à bien.

— Ma tante, je vous promets...

— De me dire tout...

— Oui, tout, tout ce qui pourra se dire.

— Mais, mon cœur, c'est précisément ce qui ne pourra pas se dire que je veux savoir. Entendons-nous bien. Allons, laisse-moi appuyer mes lèvres sèches sur ton beau front. Non, laisse-moi faire, je te défends de baiser mes os. Les vieillards ont une politesse à eux... Allons, conduis-moi jusqu'à mon carrosse, dit-elle après avoir embrassé sa nièce.

— Chère tante, je puis donc aller chez lui déguisée?

— Mais, oui, ça peut toujours se nier, dit la vieille.

La duchesse n'avait clairement perçu que cette idée dans le sermon que la princesse venait de lui faire. Quand madame de Chauvry fut assise dans le coin de sa voiture, madame de Langeais lui dit un gracieux adieu, et remonta chez elle tout heureuse.

— Ma personne lui aurait pris le cœur ; elle a raison ma tante. Un homme ne doit pas refuser une jolie femme, quand elle sait se bien offrir.

Le soir, au cercle de madame la duchesse de Berri, le duc de Navarreins, monsieur de Pamiers, monsieur de Marsay, monsieur de Grandlieu, le duc de Maufrigneuse démentirent victorieusement les bruits offensans qui couraient sur la duchesse de Langeais. Tant d'officiers et de personnes attestèrent avoir vu Montriveau se promenant au Tuileries pendant la matinée, que cette sotte histoire fut mise sur le compte du hasard, qui prend tout ce qu'on lui donne. Aussi le lendemain la réputation de la duchesse devint-elle, malgré la station de sa voiture, nette et claire comme l'armet de Mambrin après avoir été fourbi par Sancho. Seulement, à deux heures, au bois de Boulogne, monsieur de Ronquerolles passant à côté de Montriveau dans une allée déserte, lui dit en souriant : — Elle va bien, ta duchesse ! — Encore et toujours, ajouta-t-il en appliquant un coup de cravache significatif à sa jument qui fila comme un boulet.

Deux jours après son éclat inutile, madame de Langeais écrivit à monsieur de Montriveau une lettre qui resta sans réponse comme les précédentes. Cette fois elle avait pris ses mesures, et corrompu Auguste, le valet de chambre d'Armand. Aussi, le soir, à huit heures, fut-elle introduite chez Armand, dans une chambre tout autre que celle où s'était passée la scène demeurée secrète. La duchesse apprit que le général ne rentrerait pas. Avait-il deux domiciles? Le valet ne voulut pas répondre. Madame de Langeais avait acheté la clef de cette chambre, et non toute la probité de cet homme. Restée seule, elle vit ses quatorze lettres posées sur un vieux guéridon ; elles n'étaient ni froissées, ni décachetées ; elles n'avaient pas été lues. A cet aspect, elle tomba sur un fauteuil, et perdit pendant un moment toute connaissance. En se réveillant, elle aperçut Auguste, qui lui faisait respirer du vinaigre.

— Une voiture, vite, dit-elle.

La voiture venue, elle descendit avec une rapidité convulsive, revint chez elle, se mit au lit, et fit défendre sa porte. Elle resta vingt-quatre heures couchée, ne laissant approcher d'elle que sa femme de chambre qui lui apporta quelques tasses d'infusion de feuilles d'oranger. Suzette entendit sa maitrese faisant quelques plaintes, et surprit des larmes dans ses yeux éclatans mais cernés. Le surlendemain, après avoir médité dans les larmes du désespoir le parti qu'elle voulait prendre, madame de Langeais eut une conférence avec son homme d'affaires, et le chargea sans doute de quelques préparatifs. Puis elle envoya chercher le vieux vidame de Pamiers. En attendant le commandeur, elle écrivit à monsieur de Montriveau. Le vidame fut exact. Il trouva sa jeune cousine pâle, abattue, mais résignée. Il était environ deux heures après-midi. Jamais cette divine créature n'avait été plus poétique qu'elle ne l'était alors dans les langueurs de son agonie.

— Mon cher cousin, dit-elle au vidame, vos quatre-vingts ans vous valent ce rendez-vous. Oh ! ne souriez pas, je vous en supplie, devant une pauvre femme au comble du malheur. Vous êtes un galant homme, et les aventures de votre jeunesse vous ont, j'aime à le croire, inspiré quelque indulgence pour les femmes.

— Pas la moindre, dit-il.

— Vraiment!

— Elles sont heureuses de tout, reprit il.

— Ah! Eh! bien, vous êtes au cœur de ma famille, vous serez peut-être le dernier parent, le dernier ami de qui j'aurai serré la main ; je puis donc réclamer de vous un bon office. Rendez moi, mon cher vidame, un service que je ne au-

rais demander à mon père, ni à mon oncle Grandlieu, ni à aucune femme. Vous devez me comprendre. Je vous supplie de m'obéir, et d'oublier que vous m'avez obéi, quelle que soit l'issue de vos démarches. Il s'agit d'aller, muni de cette lettre, chez monsieur de Montriveau, de le voir, de la lui montrer, de lui demander, comme vous savez d'homme à homme demander les choses, car vous avez entre vous une probité, des sentimens que vous oubliez avec nous, de lui demander s'il voudra bien la lire, non pas en votre présence, les hommes se cachent certaines émotions. Je vous autorise, pour le décider, et si vous le jugez nécessaire, à lui dire qu'il s'en va de ma vie ou de ma mort. S'il daigne...

— Daigne! fit le commandeur.

— S'il daigne la lire, reprit avec dignité la duchesse, faites-lui une dernière observation. Vous le verrez à cinq heures, il dîne à cette heure, chez lui, aujourd'hui, je le sais; eh! bien, il doit, pour toute réponse, venir me voir. Si trois heures après, si à huit heures, il n'est pas sorti, tout sera dit. La duchesse de Langeais aura disparu de ce monde. Je ne serai pas morte, cher, non; mais aucun pouvoir humain ne me retrouvera sur cette terre. Venez dîner avec moi, j'aurai du moins un ami pour m'assister dans mes dernières angoisses. Oui, ce soir, mon cher cousin, ma vie sera décidée; et quoi qu'il arrive, elle ne peut être que cruellement ardente. Allez, silence, je ne veux rien entendre qui ressemble soit à des observations, soit à des avis. — Causons, rions, dit-elle en lui tendant une main qu'il baisa. Soyons comme deux vieillards philosophes qui savent jouir de la vie jusqu'au moment de leur mort. Je me parerai, je serai bien coquette pour vous. Vous serez peut-être le dernier homme qui aura vu la duchesse de Langeais.

Le vidame ne répondit rien, il salua, prit la lettre et fit la commission. Il revint à cinq heures, trouva sa cousine mise avec recherche, délicieuse enfin. Le salon était paré de fleurs comme pour une fête. Le repas fut exquis. Pour ce vieillard, la duchesse fit jouer tous les brillans de son esprit, et se montra plus attrayante qu'elle ne l'avait jamais été. Le commandeur voulut d'abord voir une plaisanterie de jeune femme dans tous ces apprêts; mais, de temps à autre, la fausse magie des séductions déployées par sa cousine pâlissait. Tantôt, il la surprenait à tressaillir émue par une sorte de terreur soudaine; et tantôt elle semblait écouter dans le silence. Alors, s'il lui disait: — Qu'avez-vous?

— Chut! répondait-elle.

A sept heures elle le quitta, revint promptement, mais habillée comme aurait pu l'être sa femme de chambre pour un voyage. Elle réclama le bras du vieillard qu'elle voulut pour compagnon, se jeta dans une voiture de louage, et tous deux furent, vers les huit heures moins un quart, à la porte de monsieur de Montriveau.

Armand, lui, pendant ce temps, avait médité la lettre suivante:

« Mon ami, j'ai passé quelques momens chez vous, à votre insu; j'y ai repris mes lettres. Oh! Armand, de vous à moi, ce ne peut être indifférence, et la haine procède autrement. Si vous m'aimez, cessez un jeu cruel. Vous me tueriez. Plus tard, vous en seriez au désespoir, en apprenant combien vous êtes aimé. Si je vous ai malheureusement compris, si vous n'avez pour moi que de l'aversion, l'aversion comporte et mépris et dégoût; alors, tout espoir m'abandonne: les hommes ne reviennent pas de ces deux sentimens. Quelque terrible qu'elle puisse être, cette pensée apportera des consolations à ma longue douleur. Vous n'aurez pas de regrets un jour. Des regrets! ah, mon Armand, que je les ignore. Si je vous en causais un seul?... Non je ne veux pas vous dire quels ravages il ferait en moi. Je vivrais et ne pourrais plus être votre femme. Après m'être entièrement donnée à vous en pensée, à qui donc me donner?... à Dieu. Oui, les yeux que vous avez aimés pendant un moment, ne verront plus aucun visage d'homme; et puisse la gloire de Dieu les fermer! Je n'entendrai plus de voix humaine, après avoir entendu la vôtre, si douce d'abord, si terrible hier, car je suis toujours au lendemain de votre vengeance; puisse donc la parole de Dieu me consumer! Entre sa colère et la vôtre, mon ami, il n'y aura pour moi que larmes et que prières. Vous vous demanderez peut être pourquoi vous écrire? Hélas! ne m'en voulez pas de conserver une lueur d'espérance, de jeter encore un soupir sur la vie heureuse avant de la quitter pour un jamais. Je suis dans une horrible situation. J'ai toute la sérénité que communique à l'âme une grande résolution, et sens encore les derniers grondemens de l'orage. Dans cette terrible aventure qui m'a tant attachée à vous, Armand, vous alliez du désert à l'oasis, mené par un bon guide. Eh! bien, moi, je me traîne de l'oasis au désert, et vous m'êtes un guide sans pitié. Néanmoins, vous seul, mon ami, pouvez comprendre la mélancolie des derniers regards que je jette au bonheur, et vous êtes le seul auquel je puisse me plaindre sans rougir. Si vous m'exaucez, je serai heureuse; si vous êtes inexorable, j'expierai mes torts. Enfin, n'est-il pas naturel à une femme de vouloir rester dans la mémoire de son aimé, revêtue de tous les sentimens nobles? Oh! seul cher à moi! laissez votre créature s'ensevelir avec la croyance que vous la trouverez grande. Vos sévérités m'ont fait réfléchir; et depuis que je vous aime bien, je me suis trouvée moins coupable que vous ne le pensez. Écoutez donc ma justification, je vous la dois; et vous, qui êtes tout pour moi dans le monde, vous me devez au moins un instant de justice.

» J'ai su, par mes propres douleurs, combien mes coquetteries vous ont fait souffrir; mais alors, j'étais dans une complète ignorance de l'amour. Vous êtes, vous, dans le secret de ces tortures, et vous me les imposez. Pendant les huit premiers mois que vous m'avez accordés, vous ne vous êtes point fait aimer. Pourquoi, mon ami? Je ne sais pas plus vous le dire, que je ne puis vous expliquer pourquoi je vous aime. Ah! certes, j'étais flattée de me voir l'objet de vos discours passionnés, de recevoir vos regards de feu; mais vous me laissiez froide et sans désirs. Non, je n'étais point femme, je ne concevais ni le dévouement ni le bonheur de notre sexe. A qui la faute! Ne m'auriez vous pas méprisée, si je m'étais livrée sans entraînement! Peut-être est-ce le sublime de notre sexe, de se donner sans recevoir aucun plaisir; peut-être n'y a-t-il aucun mérite à s'abandonner à des jouissances connues et ardemment désirées? Hélas! mon ami, je puis vous le dire, ces pensées me sont venues quand j'étais si coquette pour vous; mais je vous trouvais déjà si grand, que je ne voulais pas que vous me dussiez à la pitié... Quel mot viens-je d'écrire? Ah! j'ai repris chez vous toutes mes lettres, je les jette au feu! Elles brûlent. Tu ne sauras jamais ce qu'elles accusaient d'amour, de passion, de folie... Je me tais, Armand, je m'arrête, je ne veux plus rien vous dire de mes sentimens. Si mes vœux n'ont pas été entendus d'âme à âme, je ne pourrais donc plus, moi aussi, moi la femme, ne devoir votre amour qu'à votre pitié. Je veux être aimée irrésistiblement ou laissée impitoyablement. Si vous refusez de lire cette lettre, elle sera brûlée. Si, l'ayant lue, vous n'êtes pas, trois heures après, pour toujours mon seul époux, je n'aurai pas de honte à vous la savoir entre les mains: la fierté de mon désespoir garantira ma mémoire de toute injure, et ma fin sera digne de mon amour. Vous-même, ne me rencontrant plus sur cette terre, quoique vivante, vous ne penserez pas sans frémir à une femme qui, dans trois heures, ne respirera plus que pour vous accabler de sa tendresse, à une femme consumée par un amour sans espoir, et fidèle, non pas à des plaisirs partagés, mais à des sentimens méconnus. La duchesse de La Vallière pleurait un bonheur perdu, sa puissance évanouie; tandis que la duchesse de Langeais sera heureuse de ses pleurs et restera pour vous un pouvoir. Oui, vous me regretterez. Je sens bien que je n'étais pas de ce monde, et vous remercie de me l'avoir prouvé. Adieu, vous ne toucherez point à ma hache; la vôtre était celle du bourreau, la mienne est celle de Dieu; la vôtre tue, et la mienne sauve. Votre amour était mortel, il ne savait supporter ni le dédain ni la raillerie; le mien peut tout endurer sans faiblir, il est immortellement vivace. Ah! j'éprouve une joie sombre à vous écraser, vous qui vous croyez si grand, à vous humilier par le sourire calme et protecteur des anges faibles qui prennent, en se couchant

aux pieds de Dieu, le droit et la force de veiller en son nom sur les hommes. Vous n'avez eu que de passagers désirs; tandis que la pauvre religieuse vous éclairera sans cesse de ses ardentes prières, et vous couvrira toujours des ailes de l'amour divin. Je pressens votre réponse, Armand, et vous donne rendez-vous... dans le ciel. Ami, la force et la faiblesse y sont également admises; toutes deux sont des souffrances. Cette pensée apaise les agitations de ma dernière épreuve. Me voilà si calme, que je craindrais de ne plus t'aimer, si ce n'était pour toi que je quitte le monde.

» ANTOINETTE. »

— Mon cher cousin, dit la duchesse en arrivant à la maison de Montriveau, faites-moi la grâce de demander à la porte s'il est chez lui.

Le commandeur, obéissant à la manière des hommes du dix-huitième siècle, descendit et revint dire à sa cousine un oui qui lui donna le frisson. A ce mot, elle prit le commandeur, lui serra la main, se laissa baiser par lui sur les deux joues, et le pria de s'en aller sans l'espionner ni vouloir la protéger.

— Mais les passans? dit-il.

— Personne ne peut me manquer de respect, répondit-elle. Ce fut le dernier mot de la femme à la mode et de la duchesse. Le commandeur s'en alla. Madame de Langeais resta sur le seuil de cette porte en s'enveloppant de son manteau, et attendit que huit heures sonnassent. L'heure expira. Cette malheureuse femme se donna dix minutes, un quart d'heure; enfin, elle voulut voir une nouvelle humiliation dans ce retard, et la foi l'abandonna. Elle ne put retenir cette exclamation : — O mon Dieu! puis quitta ce funeste seuil. Ce fut le premier mot de la carmélite.

Montriveau avait une conférence avec quelques amis, il les pressa de finir, mais sa pendule retardait, et il ne sortit pour aller à l'hôtel de Langeais qu'au moment où la duchesse, emportée par une rage froide, fuyait à pied dans les rues de Paris. Elle pleura quand elle atteignit le boulevard d'Enfer. Là, pour la dernière fois, elle regarda Paris fumeux, bruyant, couvert de la rouge atmosphère produite par ses lumières; puis elle monta dans une voiture de place, et sortit de cette ville pour n'y jamais rentrer. Quand le marquis de Montriveau vint à l'hôtel de Langeais, il n'y trouva point sa maîtresse, et se crut joué. Il courut alors chez le vidame, et y fut reçu au moment où le bonhomme passait sa robe de chambre en pensant au bonheur de sa jolie parente. Montriveau lui jeta ce regard terrible dont la commotion électrique frappait également les hommes et les femmes.

— Monsieur, vous seriez-vous prêté à quelque cruelle plaisanterie? s'écria-t-il. Je viens de chez madame de Langeais, et ses gens la disent sortie.

— Il est sans doute arrivé, par votre faute, un grand malheur, répondit le vidame. J'ai laissé la duchesse à votre porte...

— A quelle heure?

— A huit heures moins un quart.

— Je vous salue, dit Montriveau qui revint précipitamment chez lui pour demander à son portier s'il n'avait pas vu dans la soirée une dame à la porte.

— Oui, monsieur, une belle femme qui paraissait avoir bien du désagrément. Elle pleurait comme une Madeleine, sans faire de bruit, et se tenait droit comme un piquet. Enfin, elle a dit un : O mon Dieu! en s'en allant, qui nous a, sous votre respect, crevé le cœur à mon épouse et à moi, qu'étions là sans qu'elle s'en aperçût.

Ce peu de mots fit pâlir cet homme si ferme. Il écrivit quelques lignes à monsieur de Ronquerolles, chez lequel il envoya sur-le-champ, et remonta dans son appartement.

Vers minuit, le marquis de Ronquerolles arriva.

— Qu'as-tu, mon bon ami? dit-il en voyant le général.

Armand lui donna la lettre de la duchesse à lire.

— Eh bien? lui demanda Ronquerolles.

— Elle était à ma porte à huit heures, et à huit heures un quart elle a disparu. Je l'ai perdue, et je l'aime! Ah! si ma vie m'appartenait, je me serais déjà fait sauter la cervelle!

— Bah! bah! dit Ronquerolles, calme-toi. Les duchesses ne s'envolent pas comme des bergeronnettes. Elle ne fera pas plus de trois lieues à l'heure; demain, nous en ferons six, nous autres.

— Ah, peste! reprit-il, madame de Langeais n'est pas une femme ordinaire. Nous serons tous à cheval demain. Dans la journée, nous saurons par la police où elle est allée. Il lui faut une voiture, ces anges-là n'ont pas d'ailes. Qu'elle soit en route ou cachée dans Paris, nous la trouverons. N'avons-nous pas le télégraphe pour l'arrêter sans la suivre? Tu seras heureux. Mais, mon cher frère, tu as commis la faute dont sont plus ou moins coupables les hommes de ton énergie. Ils jugent les autres âmes d'après la leur, et ne savent pas où casse l'humanité quand ils en tendent les cordes. Que ne me disais-tu donc un mot tantôt? Je t'aurais dit : — Sois exact.

— A demain donc, ajouta-t-il en serrant la main de Montriveau qui restait muet. Dors, si tu peux.

Mais les plus immenses ressources dont jamais hommes d'État, souverains, ministres, banquiers, enfin dont tout pouvoir humain se soit socialement investi, furent en vain déployées. Ni Montriveau ni ses amis ne purent trouver la trace de la duchesse. Elle s'était évidemment cloîtrée. Montriveau résolut de fouiller ou de faire fouiller tous les couvens du monde. Il lui fallait la duchesse, quand même il en aurait coûté la vie à toute une ville. Pour rendre justice à cet homme extraordinaire, il est nécessaire de dire que sa fureur passionnée se leva également ardente chaque jour, et dura cinq années. En 1829 seulement, le duc de Navarreins apprit, par hasard, que sa fille était partie pour l'Espagne, comme femme de chambre de lady Julia Hopwood, et qu'elle avait quitté cette dame à Cadix, sans que lady Julia se fût aperçue que mademoiselle Caroline était l'illustre duchesse dont la disparition occupait la haute société parisienne.

Les sentimens qui animèrent les deux amans quand ils se retrouvèrent à la grille des Carmélites et en présence d'une mère supérieure doivent être maintenant compris dans toute leur étendue, et leur violence, réveillée de part et d'autre, expliquera sans doute le dénoûment de cette aventure.

Donc, en 1823, le duc de Langeais mort, sa femme était libre. Antoinette de Navarreins vivait consumée par l'amour sur un banc de la Méditerranée; mais le pape pouvait casser les vœux de la sœur Thérèse. Le bonheur acheté par tant d'amour pouvait éclore pour les deux amans. Ces pensées firent voler Montriveau de Cadix à Marseille, de Marseille à Paris. Quelques mois après son arrivée en France, un brick de commerce armé en guerre partit du port de Marseille et fit route pour l'Espagne. Ce bâtiment était frété par plusieurs hommes de distinction, presque tous Français, qui, épris de belle passion pour l'Orient, voulaient en visiter les contrées. Les grandes connaissances de Montriveau sur ces pays en faisaient un précieux compagnon de voyage pour ces personnes, qui le prièrent d'être des leurs, et il y consentit. Le ministre de la guerre le nomma lieutenant-général et le mit au comité d'artillerie pour lui faciliter cette partie de plaisir.

Le brick s'arrêta, vingt-quatre heures après son départ, au nord-ouest d'une île en vue des côtes d'Espagne. Le bâtiment avait été choisi assez fin de carène, assez léger de mâture pour qu'il pût sans danger s'ancrer à une demi-lieue des rescifs qui, de ce côté, défendaient sûrement l'abordage de l'île. Si des barques ou des habitans apercevaient le brick dans ce mouillage, ils ne pouvaient d'abord en concevoir aucune inquiétude. Puis il fut facile d'en justifier aussitôt le stationnement. Avant d'arriver en vue de l'île, Montriveau fit arborer le pavillon des États-Unis. Les matelots engagés pour le service du bâtiment étaient Américains et ne parlaient que la langue anglaise. L'un des compagnons de monsieur de Montriveau les embarqua tous sur une chaloupe et les amena dans une auberge de la petite ville, où il les maintint à une hauteur d'ivresse qui ne leur laissa pas la langue

libre. Puis il dit que le brick était monté par des chercheurs de trésors, gens connus aux Etats-Unis pour leur fanatisme, et dont un des écrivains de ce pays a écrit l'histoire. Ainsi la présence du vaisseau dans les rescifs fut suffisamment expliquée. Les armateurs et les passagers y cherchaient, dit le prétendu contre-maître des matelots, les débris d'un galion échoué en 1778 avec les trésors envoyés du Mexique. Les aubergistes et les autorités du pays n'en demandèrent pas davantage.

Armand et les amis dévoués qui le secondaient dans sa difficile entreprise pensèrent tout d'abord que ni la ruse ni la force ne pouvaient faire réussir la délivrance ou l'enlèvement de la sœur Thérèse du côté de la petite ville. Alors, d'un commun accord, ces hommes d'audace résolurent d'attaquer le taureau par les cornes. Ils voulurent se frayer un chemin jusqu'au couvent par les lieux mêmes où tout accès y semblait impraticable, et de vaincre la nature, comme le général Lamarque l'avait vaincue à l'assaut de Caprée. En cette circonstance, les tables de granit taillées à pic, au bout de l'île, leur offraient moins de prise que celles de Caprée n'en avaient offert à Montriveau, qui fut de cette incroyable expédition, et les nonnes lui semblaient plus redoutables que ne le fut sir Hudson-Lowe. Enlever la duchesse avec fracas couvrait ces hommes de honte. Autant aurait valu faire le siége de la ville, du couvent, et ne pas laisser un seul témoin de leur victoire, à la manière des pirates. Pour eux cette entreprise n'avait donc que deux faces. Ou quelque incendie, quelque fait d'armes qui effrayât l'Europe en y laissant ignorer la raison du crime; ou quelque enlèvement aérien, mystérieux, qui persuadât aux nonnes que le diable leur avait rendu visite. Ce dernier parti triompha dans le conseil secret tenu à Paris avant le départ. Puis, tout avait été prévu pour le succès d'une entreprise qui offrait à ces hommes blasés des plaisirs de Paris un véritable amusement.

Une espèce de pirogue d'une excessive légèreté, fabriquée à Marseille d'après un modèle malais, permit de naviguer dans les rescifs jusqu'à l'endroit où ils cessaient d'être praticables. Deux cordes en fil de fer, tendues parallèlement à une distance de quelques pieds sur des inclinaisons inverses, et sur lesquelles devaient glisser les paniers également en fil de fer, servirent de pont, comme en Chine, pour aller d'un rocher à l'autre. Les écueils furent ainsi unis les uns aux autres par un système de cordes et de paniers qui ressemblaient à ces fils sur lesquels voyagent certaines araignées, et par lesquels elles enveloppent un arbre; œuvre d'instinct que les Chinois, ce peuple essentiellement imitateur, a copiée le premier, historiquement parlant. Ni les lames ni les caprices de la mer ne pouvaient déranger ces fragiles constructions. Les cordes avaient assez de jeu pour offrir aux fureurs des vagues cette courbure étudiée par un ingénieur, feu Cachin, l'immortel créateur du port de Cherbourg, la ligne savante au delà de laquelle cesse le pouvoir de l'eau courroucée; courbe établie d'après une loi dérobée aux secrets de la nature par le génie de l'observation, qui est presque tout le génie humain.

Les compagnons de monsieur de Montriveau étaient seuls sur ce vaisseau. Les yeux de l'homme ne pouvaient arriver jusqu'à eux. Les meilleures longues-vues braquées du haut des tillacs par les marins des bâtimens à leur passage n'eussent laissé découvrir ni les cordes perdues dans les rescifs ni les hommes cachés dans les rochers. Après onze jours de travaux préparatoires, ces treize démons humains arrivèrent au pied du promontoire élevé d'une trentaine de toises au-dessus de la mer, bloc aussi difficile à gravir par des hommes qu'il peut l'être à une souris de grimper sur les contours polis du ventre en porcelaine d'un vase uni. Cette table de granit était heureusement fendue. Sa fissure, dont les deux lèvres avaient la roideur de la ligne droite, permit d'y attacher, à un pied de distance, de gros coins de bois dans lesquels ces hardis travailleurs enfoncèrent des crampons de fer. Ces crampons, préparés à l'avance, étaient terminés par une palette trouée sur laquelle ils fixèrent une marche faite avec une planche de sapin extrêmement légère qui venait s'adapter aux entailles d'un mât aussi haut que le promontoire et qui fut assujettie dans le roc au bas de la grève. Avec une habileté digne de ces hommes d'exécution, l'un d'eux, profond mathématicien, avait calculé l'angle nécessaire pour écarter graduellement les marches en haut et en bas du mât, de manière à placer dans son milieu le point à partir duquel les marches de la partie supérieure gagnaient en éventail le haut du rocher; figure également représentée, mais en sens inverse, par les marches d'en bas. Cet escalier, d'une légèreté miraculeuse et d'une solidité parfaite, coûta vingt-deux jours de travail. Un briquet phosphorique, une nuit et le ressac de la mer suffisaient à en faire disparaître éternellement les traces. Ainsi nulle indiscrétion n'était possible, et nulle recherche contre les violateurs du couvent ne pouvait avoir de succès.

Sur le haut du rocher se trouvait une plate-forme, bordée de tous côtés par le précipice taillé à pic. Les treize inconnus, en examinant le terrain avec leurs lunettes du haut de la hune, s'étaient assurés que, malgré quelques aspérités, ils pourraient facilement arriver aux jardins du couvent, dont les arbres suffisamment touffus offraient de sûrs abris. Là, sans doute, ils devaient ultérieurement décider par quels moyens se consommerait le rapt de la religieuse. Après de si grands efforts, ils ne voulurent pas compromettre le succès de leur entreprise en risquant d'être aperçus, et furent obligés d'attendre que le dernier quartier de la lune expirât.

Montriveau resta, pendant deux nuits, enveloppé dans son manteau, couché sur le roc. Les chants du soir et ceux du matin lui causèrent d'inexprimables délices. Il alla jusqu'au mur, pour pouvoir entendre la musique des orgues, et s'efforça de distinguer une voix dans cette masse de voix. Mais, malgré le silence, l'espace ne laissait parvenir à ses oreilles que les effets confus de la musique. C'était de suaves harmonies où les défauts de l'exécution ne se faisaient plus sentir, et d'où la pure pensée de l'art se dégageait en se communiquant à l'âme, sans lui demander ni les efforts de l'attention ni les fatigues de l'entendement. Terribles souvenirs pour Armand, dont l'amour refleurissait tout entier dans cette brise de musique, où il voulut trouver d'aériennes promesses de bonheur. Le lendemain de la dernière nuit, il descendit avant le lever du soleil, après être resté durant plusieurs heures les yeux attachés sur la fenêtre d'une cellule sans grille. Les grilles n'étaient pas nécessaires au-dessus de ces abîmes. Il y avait vu de la lumière pendant toute la nuit. Or, cet instinct du cœur, qui trompe aussi souvent qu'il dit vrai, lui avait crié : — Elle est là!

— Elle est certainement là, et demain je l'aurai, se dit-il en mêlant de joyeuses pensées aux tintemens d'une cloche qui sonnait lentement. Etrange bizarrerie du cœur! il aimait avec plus de passion la religieuse dépérie dans les élancemens de l'amour, consumée par les larmes, les jeûnes, les veilles et la prière, la femme de vingt-neuf ans fortement éprouvée, qu'il n'avait aimé la jeune fille légère, la femme de vingt-quatre ans, la sylphide. Mais les hommes d'âme vigoureuse n'ont-ils pas un penchant qui les entraîne vers les sublimes expressions que de nobles malheurs ou d'impétueux mouvemens de pensées ont gravées sur le visage d'une femme? La beauté d'une femme endolorie n'est-elle pas la plus attachante de toutes pour les hommes qui se sentent au cœur un trésor inépuisable de consolations et de tendresses à répandre sur une créature gracieuse de faiblesse et forte par le sentiment. La beauté fraîche, colorée, unie, le *joli* en un mot, est l'attrait vulgaire auquel se prend la médiocrité. Montriveau devait aimer ces visages où l'amour se réveille au milieu des plis de la douleur et des ruines de la mélancolie. Un amant ne fait-il pas alors saillir, à la voix de ses puissans désirs, un être tout nouveau, jeune, palpitant, qui brise pour lui seul une enveloppe belle pour lui, détruite pour le monde. Ne possède-t-il pas deux femmes : celle qui se présente aux autres pâle, décolorée, triste; puis celle du cœur que personne ne voit, un ange qui comprend la vie par le sentiment, et ne paraît dans toute sa gloire que pour les solennités de l'amour? Avant de quitter son poste, le général entendit de faibles accords qui partaient de cette cellule

douces voix pleines de tendresse. En revenant sous le rocher au bas duquel se tenaient ses amis, il leur dit en quelques mots, empreints de cette passion communicative quoique discrète dont les hommes respectent toujours l'expression grandiose, que jamais, en sa vie, il n'avait éprouvé de si captivantes félicités.

Le lendemain soir, onze compagnons dévoués se hissèrent dans l'ombre en haut de ces rochers, ayant chacun sur eux un poignard, une provision de chocolat, et tous les instrumens que comporte le métier des voleurs. Arrivés au mur d'enceinte, ils le franchirent au moyen d'échelles qu'ils avaient fabriquées, et se trouvèrent dans le cimetière du couvent. Montriveau reconnut et la longue galerie voûtée par laquelle il était venu naguère au parloir, et les fenêtres de cette salle. Sur-le-champ, son plan fut fait et adopté. S'ouvrir un passage par la fenêtre de ce parloir qui en éclairait la partie affectée aux carmélites, pénétrer dans les corridors, voir si les noms étaient inscrits sur chaque cellule, aller à celle de la sœur Thérèse, y surprendre et bâillonner la religieuse pendant son sommeil, la lier et l'enlever, toutes ces parties du programme étaient faciles pour des hommes qui, à l'audace, à l'adresse des forçats, joignaient les connaissances particulières aux gens du monde, et auxquels il était indifférent de donner un coup de poignard pour acheter le silence.

La grille de la fenêtre fut sciée en deux heures. Trois hommes se mirent en faction au dehors, et deux autres restèrent dans le parloir. Le reste, pieds nus, se posta de distance en distance à travers le cloître où s'engagea Montriveau, caché derrière un jeune homme, le plus adroit d'entre eux, Henri de Marsay, qui, par prudence, s'était vêtu d'un costume de carmélite absolument semblable à celui du couvent. L'horloge sonna trois heures quand la fausse religieuse et Montriveau parvinrent au dortoir. Ils eurent bientôt reconnu la situation des cellules. Puis, n'entendant aucun bruit, ils lurent, à l'aide d'une lanterne sourde, les noms heureusement écrits sur chaque porte, et accompagnés de ces devises mystiques, de ces portraits de saints ou de saintes que chaque religieuse inscrit en forme d'épigraphe sur le nouveau rôle de sa vie, et où elle révèle sa dernière pensée. Arrivé à la cellule de la sœur Thérèse, Montriveau lut cette inscription : *Sub invocatione sanctæ matris Theresæ !* La devise était : *Adoremus in æternum.* Tout-à-coup son compagnon lui mit la main sur l'épaule, et lui fit voir une vive lueur qui éclairait les dalles du corridor par la fente de la porte. En ce moment, monsieur de Ronquerolles les rejoignit.

— Toutes les religieuses sont à l'église et commencent l'office des morts, dit-il.

— Je reste, répondit Montriveau; repliez-vous dans le parloir, et fermez la porte de ce corridor.

Il entra vivement en se faisant précéder de la fausse religieuse, qui rabattit son voile. Ils virent alors, dans l'antichambre de la cellule, la duchesse morte, posée à terre sur la planche de son lit, et éclairée par deux cierges. Ni Montriveau ni de Marsay ne dirent une parole, ne jetèrent un cri; mais ils se regardèrent. Puis le général fit un geste qui voulait dire : — Emportons-la.

— Sauvez-vous, cria Ronquerolles, la procession des religieuses se met en marche, vous allez être surpris.

Avec la rapidité magique que communique aux mouvemens un extrême désir, la morte fut apportée dans le parloir, passée par la fenêtre et transportée au pied des murs, au moment où l'abbesse, suivie des religieuses, arrivait pour prendre le corps de la sœur Thérèse. La sœur chargée de garder la morte avait eu l'imprudence de fouiller dans sa chambre pour en connaître les secrets, et s'était si fort occupée à cette recherche qu'elle n'entendit rien et sortait alors épouvantée de ne plus trouver le corps. Avant que ces femmes stupéfiées n'eussent la pensée de faire des recherches, la duchesse avait été descendue par une corde en bas des rochers et les compagnons de Montriveau avaient détruit leur ouvrage. A neuf heures du matin, nulle trace n'existait ni de l'escalier ni des ponts de cordes; le corps de la sœur Thérèse était à bord; le brick vint au port embarquer ses matelots, et disparut dans la journée. Montriveau resta seul dans sa cabine avec Antoinette de Navarreins, dont, pendant quelques heures, le visage resplendit complaisamment pour lui des sublimes beautés dues au calme particulier que prête la mort à nos dépouilles mortelles.

— Ah ! çà, dit Ronquerolles à Montriveau quand celui-ci reparut sur le tillac, c'était une femme, maintenant ce n'est rien. Attachons un boulet à chacun de ses pieds, jetons-la dans la mer, et n'y pense plus que comme nous pensons à un livre lu pendant notre enfance.

— Oui, dit Montriveau, car ce n'est plus qu'un poëme.

— Te voilà sage. Désormais aie des passions; mais de l'amour, il faut savoir le bien placer, et il n'y a que le dernier amour d'une femme qui satisfasse le premier amour d'un homme.

Genève, au Pré-Lévêque, 26 janvier 1834.

FIN DE LA DUCHESSE DE LANGEAIS.

Frédéric Soulié.

LES

DEUX CADAVRES.

PREMIÈRE PARTIE.

Le roi légitime.

I.

BIRTH-DAY.

— Pourquoi, madame, pourquoi le jour de naissance du saint monsieur Barkstead ne sera-t-il pas célébré, cette année comme les autres, avec pompe et religion?

— C'est que mon mari a des devoirs bien plus sacrés à remplir.

— Est-ce qu'il y en a de plus sacrés que de rendre grâce au Seigneur de nous avoir appelés dans la vie, pour y mériter sa bénédiction éternelle par notre soumission à ses décrets?

— Peut-être, Molly, répondit en souriant mistriss Barkstead, à qui s'adressaient ces remontrances moitié grondeuses et moitié maternelles.

— Peut-être? reprit la vieille servante avec un ton de vif mécontentement : peut-être! Ah! vraiment, il est honteux de voir que ces gueux de papistes soient plus fidèles aux bonnes coutumes de la vieille Angleterre que les disciples les plus ardens de la sainte religion évangélique.

— Mon mari se doit à d'autres soins qu'à ceux de sa famille et de ses plaisirs. Sa position politique lui en impose de nouveaux, répondit encore mistriss Barkstead avec un accent calme et doux, mais avec une sorte de préoccupation, à laquelle ne pouvait l'arracher la voix aigre et nasale de la vieille Molly.

— Du nouveau! du nouveau! répliqua celle-ci en haussant les épaules, il n'y aura de nouveau que de voir se passer, dans la maison de monsieur Barkstead, un jour de naissance sans qu'il y ait seulement un pot d'ale vidé à sa santé. Si cela devait être ainsi, pourquoi me faire habiller avec tant de soin mon petit Richard?

— Est-il prêt? dit vivement mistriss Barkstead, en désirant changer le sujet de la conversation.

— Et gentil comme ça!... Je lui ai mis son petit pourpoint bleu ciel; il a ses beaux bas de fil de Flandre couleur feu, sa collerette de point d'Alençon et son grand chapeau de feutre gris avec deux belles plumes d'autruche rouge et noire. Il a mis à son côté la petite dague que lui a donnée monsieur le colonel Okey; il la tire souvent, il la regarde avec des yeux!... comme s'il en était amoureux. Ce sera un homme, voyez-vous, madame! un homme déterminé et brave! dit la vieille avec une joie vaniteuse.

— Oui! oui! continua sa maîtresse en retombant dans sa rêverie, déterminé et brave, c'est-à-dire que, dans quelques années, ces craintes perpétuelles, où me tient le caractère résolu et inflexible de mon mari, seront encore augmentées par les dangers qui menaceront mon fils; car vous avez raison, Molly, Richard sera un homme qui aimera mieux combattre que persuader, et qui préférera mourir que mentir.

— Et vous devez en être fière, s'écria Molly; cependant, reprit-elle plus doucement, vous le gronderez, madame, parce que tout-à-l'heure, comme je le plaisantais sur ce qu'il est trop petit pour porter une dague (car une dague à un enfant de six ans, c'est pitié!), il s'est mis en fureur et s'est pris à crier : — Tiens, tiens, crois-tu, Molly, que la poitrine d'un papiste soit plus dure que cela? et il a percé, d'un seul coup, le grand fauteuil en tapisserie que vous avez brodé vous-même pour monsieur Abott, son professeur.

— Que Dieu conduise son âme, dit la pauvre mère : car je ne sais quelle force humaine pourra la dompter. Envoyez-le-moi, Molly, je vais le mener à son père qui l'attend pour sortir.

— Donc, il n'y aura ni repas, ni fête aujourd'hui? reprit aigrement Molly. Et mistriss Barkstead, d'une voix altérée, et cherchant à cacher quelques larmes, répétait lentement ces mots : — ni repas, ni fête... lorsque la porte s'ouvrit et un homme de haute taille s'avança.

— Ni repas! ni fête! s'écria-t-il avec un accent de repro-

che, oubliez-vous la grande fête où est convié le peuple anglais, et que ce sera un repas agréable à l'Éternel, que celui qui va lui être offert !

Mistriss Barkstead ne put retenir un mouvement de dégoût et d'horreur ; et, craignant que le colonel Okey, car c'était lui qui venait d'entrer, ne menât la conversation sur un sujet encore plus pénible que celui qu'elle venait de quitter, elle dit froidement à Molly :

— Dès que miss Anna sera levée, priez-la de descendre.

— Il faut qu'elle le veuille, répliqua sèchement Molly. Depuis un mois qu'elle est ici, elle s'enferme chaque soir dans sa chambre sans vouloir recevoir les soins de personne, et elle n'en sort que lorsqu'elle est tout habillée. C'est sans doute pour faire, à son aise, ses damnables prières de papiste. Que le fils du diable lui réponde, puisqu'elle l'invoque. La malheureuse ! elle fera une mauvaise fin.

— Silence ! et gardez vos malédictions pour les méchans, reprit sa bonne maîtresse ; et d'un geste sévère elle congédia la vieille femme qui se retira en continuant à souhaiter tous les malheurs imaginables aux papistes.

Lorsque mistriss Barkstead se retourna pour inviter le colonel Okey à s'asseoir, elle vit son regard dur arrêté sur elle avec une expression très marquée de mécontentement. Le colonel était un homme de cinquante ans au moins ; sa figure, d'une pâleur et d'une maigreur excessives, laissait briller de tout leur éclat deux yeux gris qui semblaient vibrer dans leur orbite ; ses cheveux blancs, ardus et taillés en brosse, se hérissaient sur un front vaste et déprimé ; l'angle facial, aigu et sans dignité, dénotait une intelligence peu généreuse, et la construction osseuse de son corps, dont les formes acerbes saillissaient sous son vêtement serré, prouvait une force physique qui avait dû résoudre, en faveur du colonel, plus de problèmes que n'avait pu faire son éloquence.

— Cette bonne femme a raison, dit le colonel Okey à la bienveillante mistriss Barkstead, le souffle de Dieu brûlera la jeune plante qui ne fleurit pas à l'ombre de sa main.

— Dieu est notre Seigneur à tous, et il est dit que ceux qui maudiront, seront maudits.

— Et il est dit aussi, reprit le colonel Okey, que celui qui prête sa maison à son ennemi sera écrasé par son toit.

— Son ennemi ! s'écria mistriss Barkstead, pouvez-vous donner ce nom à la fille du frère de mon mari ; une enfant de seize ans, si douce que chacun ici se donne le droit de lui faire sentir qu'elle est orpheline et pauvre ; si gaie, si rieuse autrefois, que, lorsqu'elle sortait de la pension royale, où elle était élevée, pour venir passer quelques jours près de nous, elle apparaissait dans notre maison comme un rayon de soleil du mois de juin, animant et réchauffant tout de sa joie naïve, insouciante et jeune ?

— Et pourquoi, dans ce grand et magnifique jour, l'avoir tirée de cette détestable habitation, et l'avoir reçue dans ce sanctuaire, afin qu'elle trouble, de ses larmes coupables, les actions de grâces que vous devez au Seigneur, pour le sacrifice de sang qui va s'accomplir ?

— Le colonel Brakstead l'a voulu ainsi, répondit sèchement la jeune femme, qui semblait fuir avec persévérance le sujet auquel revenait toujours le colonel Okey.

— Si Barkstead l'a voulu ainsi, c'est qu'il a de bonnes raisons ; car c'est un homme sage et prudent ; trop sage et trop prudent peut-être, dit Okey, et trop souvent porté à l'indulgence. J'aimerais mieux le voir au milieu de dix Écossais tout armés qu'en face d'une femme qui pleure ou d'un enfant qui l'implore, il s'en tirerait mieux à coup sûr.

— Et pourtant il a été un juge bien sévère ! ajouta mistriss Barkstead en levant les yeux au ciel et répondant plutôt à sa propre pensée qu'aux paroles du colonel.

Elle avait à peine dit ces mots que Molly rentra dans la chambre, le visage pâle, effarée et tremblante. Elle avait cherché Richard dans toute la maison ; elle l'avait d'abord appelé d'un ton grondeur, croyant qu'il ne voulait pas répondre ; puis, inquiète de ce silence obstiné, elle avait presque imploré l'enfant, et enfin, ne pouvant le découvrir nulle part, elle le demandait à grands cris.

L'effroi qui glaçait la pauvre femme, fut bientôt partagé par la mère. Elle interrogeait Molly et n'attendait point ses réponses ; elle-même parcourut toute la maison en appelant son fils, et lorsqu'elle rentra dans la chambre commune, elle vit son mari et miss Anna qui questionnaient le colonel Okey.

— Richard a disparu ! cria la malheureuse mère en se précipitant vers son mari, comme pour lui demander protection en ce malheur, mon fils est enlevé, perdu, mort peut-être ! Oh ! John, John, c'est une punition du ciel !

— Marie, ne blasphème pas ainsi, dit le colonel Barkstead, ce qui arrive est un grand malheur peut-être, mais peut-être n'est-ce qu'un accident sans danger, qu'une étourderie de l'enfant.

— Oui, dit Molly, il est sans doute allé montrer ses beaux habits à ses petits camarades du voisinage.

— Ou bien encore, ajouta le colonel Okey, l'enfant, poussé par une louable curiosité, aura-t-il couru au grand rendez-vous où l'on nous attend. Barkstead, à ces mots, lança un regard pénétrant à Okey, et lui montrant Anna qui soutenait mistriss Barkstead, il lui fit signe de garder le silence. Okey prit un air sombre et haussa les épaules ; mais un nouveau signe lui fit comprendre que ce silence devait être absolu. Aussitôt Barkstead appela, d'une voix forte, toutes les personnes de sa maison et leur donna des ordres pour qu'ils fussent à la recherche du petit Richard. Une chose était remarquable, c'est que toutes les fois qu'il désignait une direction à prendre à l'un de ses domestiques, celui-ci demandait, avec une sorte de désir, s'il ne devait pas passer par White-Hall ; mais à chaque fois le colonel Barkstead l'interrompait sèchement et lui prescrivait la route qu'il avait à tenir. Enfin, mistriss Barkstead, s'adressant, d'un air suppliant, à son mari, lui dit doucement :

— John, pourquoi n'envoyer personne de ce côté ?

— Allons, Marie, répondit le colonel en souriant, oublies-tu que je vais moi-même à White-Hall ; que, si l'enfant est de ce côté, je l'y trouverai plus aisément que personne, soit que je l'aperçoive ou qu'il me voie, car il devait y venir avec moi.

— Il ne savait pas qu'il dût vous accompagner, je n'avais pas voulu le lui dire, dans la crainte qu'il ne laissât échapper quelques mots devant Anna, dit tout bas mistriss Barkstead à son mari, en s'approchant de lui ; oh ! laissez-moi aller avec vous de ce côté : les yeux d'une mère valent mieux que ceux de vingt serviteurs.

— Et son cœur, mieux que celui d'un père, n'est-ce pas ? reprit le colonel d'un ton affectueux, mais à voix basse ; car moi je n'oublierai pas pour Richard la rigueur du devoir qui m'appelle à White-Hall, et toi, tu braverais pour lui l'horreur du spectacle qui s'y prépare. Puis, la calmant avec un doux sourire : — Allons, demeure, ajouta-t-il, notre fils nous sera rendu, je te ramènerai l'enfant, j'en suis sûr : toi, veille sur celle-ci, dit-il en lui montrant Anna : avec le fanatisme qu'on lui a inspiré dans sa misérable pension, elle deviendrait folle si elle savait où je vais.

Barkstead embrassa sa femme et sortit aussitôt, accompagné du colonel Okey. Tous deux, habillés comme les militaires de cette époque, portant un justaucorps écarlate, que serrait, au-dessus des hanches, une ceinture de cuir, d'où pendaient une longue rapière et une forte dague ; un pantalon d'un rouge violet et des bottes d'un cuir jaunâtre, armées de forts éperons, complétaient ordinairement ce costume. Autant la taille de Okey annonçait de vigueur, autant celle de Barkstead semblait dénoter de faiblesse. Petit, maigre et presque toujours maladif, ce n'était que sur son visage qu'il portait les marques extérieures d'une supériorité incontestable sur son collègue. Le colonel Barkstead était un homme qui à peine avait quarante ans ; il était blond, son visage régulier. Ses yeux bleus et mélancoliques s'animaient rarement, et le signe le plus distinctif de son visage était dans l'expression de sa bouche. Parfois ses lèvres se contractaient avec violence, souvent elles frémissaient d'un sourire de dédain indéfinissable, et lorsqu'elles s'entr'ouvraient pour dire

quelques douces paroles, ce sourire devenait puissant et irrésistible comme un regard.

Ainsi Okey et Barkstead s'éloignèrent, et la femme de ce dernier demeura seule avec Anna, car Molly, elle-même, était sortie pour aller à la recherche de Richard.

A peine son mari était-il à quelques pas de la maison, que mistriss Barkstead ouvrit la fenêtre de la chambre, et, malgré le froid, elle se mit à regarder de tous côtés, espérant voir son fils, toute prête à le demander à tous ceux qui passaient dans la rue. D'abord, le peu de gens qui allaient et qui venaient, la laissa sans inquiétude sur un accident. Bientôt le passage des piétons et des cavaliers s'accrut insensiblement : chaque homme du peuple, ivre, qui vociférait d'horribles imprécations, lui semblait prêt à heurter son fils qui n'était pas là ; elle suivait, haletante et épouvantée, le galop des chevaux, comme si l'enfant allait être brisé dans leur course ; peu à peu la foule devint si pressée et si tumultueuse, qu'une frayeur, sans raison, s'empara d'elle ; chaque cri lui parut le cri d'un enfant qu'on blesse, chaque murmure, le sourd gémissement d'une vie qui s'éteint : enfin, ne pouvant suffire à embrasser de ses regards cette multitude qui passait incessamment sous ses yeux :

— Anna, cria-t-elle avec une sorte de colère douloureuse, venez donc m'aider à voir Richard !

Anna, qui était assise dans un coin de la chambre, s'approcha lentement de mistriss Barkstead et regarda, avec étonnement, cette foule qui grossissait à chaque instant, et d'où s'échappait le murmure bruyant de mille conversations animées. Tandis quelle promenait ses yeux sur le peuple, elle s'aperçut que quelques-uns de ceux qui passaient montraient la maison de Barkstead avec une sorte de triomphe, et d'autres avec un geste de menace cachée. Mais mistriss Barkstead était insensible à ces signes de respect ou de haine, et Anna elle-même n'y fit bientôt plus d'attention, lorsque ses regards se portèrent sur le visage de sa tante.

L'anxiété, l'espérance, le désespoir qui s'y montraient tour à tour; les pleurs qui tombaient de ses yeux, et qu'elle essuyait presque avec colère, malheureuse qu'elle était de pleurer, car ses larmes voilaient son regard; ce merveilleux sentiment de l'amour maternel, peint à son plus haut point d'angoisses sur la figure douce et pâle de mistriss Barkstead, s'était emparé de l'âme d'Anna. Immobile, elle considérait cette mère éperdue; et rêveuse, elle laissa échapper comme sans le vouloir, ces mots, dont la pensée devait bientôt s'expliquer si tristement :

— Oh ! l'on aime bien plus son enfant !

Cette exclamation, ni le sentiment caché qu'elle semblait trahir, n'éveillèrent l'attention de mistriss Barkstead, mais le son de la voix d'Anna l'arracha soudain à sa préoccupation.

— Oui, sans doute, dit-elle rapidement, je ferai mieux d'y aller moi-même. Anna, vous resterez à la maison, mon enfant ; il ne faut pas sortir, vous ne le pouvez pas aujourd'hui. Je reviens tout de suite, dès que j'aurai trouvé Richard. Et, sans attendre de réponse, fuyant les observations qu'Anna pouvait lui faire, elle jeta sa mante noire sur ses épaules et s'élança hors de la maison. Jeune et faible femme, qui souvent avait rougi sous un regard trop hardi, elle passait parmi cette populace bruyante, sans crainte d'outrages, et se sentant, en son cœur, protégée par la sainteté de son inquiétude.

Anna la suivit longtemps des yeux, et peut-être la voyait-elle encore, que sa pensée n'était déjà plus avec elle. A quoi pensait donc la belle jeune fille? Pourquoi se prit-elle à pleurer avec désespoir, dès qu'elle fut seule? pourquoi, à plusieurs reprises, posa-t-elle son front brûlant sur la pierre glacée de la fenêtre? Et puis, d'où venaient ces regard mornes, désespérés et résolus qui brillaient sous ses longs sourcils fortement contractés? quel souvenir, quels remords la ramena trois fois de la porte de la maison qu'elle était prête à franchir, la précipita enfin à genoux sur la pierre et plongea son cœur dans une ardente et pieuse prière qu'interrompaient ses sanglots convulsifs?

Savait-elle donc pourquoi le jour de naissance de Barkstead passait sans fête? pourquoi Richard avait été vêtu de ses plus beaux habits? où allait ce peuple tumultueux et sans nombre? quel sujet animait si fort l'entretien exalté des uns et commandait le silence douloureux des autres? Anna ne savait rien de tout cela, car depuis un mois, renfermée dans la maison de Barkstead, rien de ce qui arrivait hors de son enceinte n'était venu jusqu'à elle.

Et pourtant, sans qu'elle le soupçonnât, son avenir, son bonheur, sa vie, avaient été décidés durant ce mois, et le jour qui commençait devait lui révéler tous les malheurs de sa destinée.

Dans un de ces momens où Anna, essuyant ses larmes, semblait plus confiante ou plus résignée, elle se rapprocha de la fenêtre, et la première chose qu'elle aperçut fut le chapeau à plumes rouge et noire du petit Richard; elle l'appela, mais sa voix se perdit dans le murmure immense de cette foule toujours nouvelle, qui sans cesse se portait vers le même point. Le sentiment qui avait si vivement ému Anna, à l'aspect de la douleur de mistriss Barkstead, se réveilla dans son cœur. Elle pensa qu'elle pourrait atteindre l'enfant et le ramener à la maison, il lui sembla que, peut-être, elle aurait le droit d'aller dire le secret qui la faisait pleurer à la mère dont elle aurait sauvé le fils.

Elle sortit donc. A peine avait-elle laissé tomber derrière elle la porte de la maison, qu'elle ne vit plus l'enfant. Elle voulut rentrer d'abord, mais Richard ne pouvait être loin, et elle se prit à marcher le plus vite dans le sens de la foule. Pendant quelques minutes elle courut avec courage ; mais n'apercevant rien, épouvantée de se trouver seule parmi tant de gens de toute sorte, elle allait retourner lorsqu'elle s'informa à un mendiant qui récitait, d'un air farouche, les versets du livre de Saül, s'il n'avait pas vu passer un enfant avec un chapeau à plumes noire et rouge.

— Oui, vraiment, répondit le misérable, il ne doit pas être à vingt pas, c'est un brave garçon qui va se réjouir les yeux d'un beau spectacle; courez, il aura pris à droite : c'est le chemin le plus court pour aller à White-Hall.

Anna précipita encore sa course ; elle arriva jusqu'à la rue désignée par le mendiant, et ne vit point Richard ; mais elle savait qu'il allait à White-Hall, et, en marchant rapidement, elle espéra l'atteindre. Elle reprit sa course, l'œil tendu, inquiète, tremblante, et sans faire nulle attention aux propos qui se tenaient autour d'elle.

Ainsi, de rue en rue, de minute en minute, attachée aux pas de cet enfant, comme on l'est à une espérance qui nous traîne à sa suite, Anna s'avança peu à peu vers le parc Saint-James. Il faut bien le dire, le sentiment qui l'avait enhardie à sortir n'était plus le seul qui la conduisît. Cette foule lui semblait étrange. Cette cérémonie, dont on avait parlé chez Barkstead, ne répondait à aucune époque consacrée ; et, bien que catholique, Anna savait qu'aucune des solennités ordinaires des puritains ne se célébrait ce jour-là. Une curiosité singulière et alarmante s'éleva en elle, et puis au bout de l'avenue qu'elle parcourait, un mugissement long et horrible s'entendait de temps à autre. Ce n'était ni les applaudissemens donnés à un prédicateur, ni les cris d'une révolte ardente, c'était comme l'impatience du tigre prisonnier qui attend sa nourriture et gronde de faim, puis qui écoute si l'on vient, et qui rugit encore.

Un désir inquiet s'éleva donc, dans son cœur, de savoir le secret de tous ces milliers d'hommes et de femmes. Ce fut alors que, soudain, elle se rappela toutes les précautions pour lui cacher ce qui se passait hors de la maison de Barkstead, et les soins pris pour l'empêcher de sortir. Cet événement qui allait se passer et qui avait tant de témoins, l'intéressait donc personnellement? Quel était-il? elle pouvait le demander au premier venu, car tous ceux qui l'entouraient le savaient sans doute; mais à qui s'adresser, et comment oser demander à quelqu'un ce qui faisait lever et courir toute la ville de Londres?

Pendant quelle raisonnait ainsi, la foule grossissait, les cris devenait plus éclatans, et elle marchait toujours. Tout à coup des tambours se firent entendre. Le peuple reflua violemment sur lui-même, et dans ses flots tumultueux, elle vit

s'agiter un moment les plumes rouge et noire de Richard. Plus prête à demander protection à la présence de cet enfant, qu'à le protéger elle-même, tremblante et honteuse de propos qu'excitaient sa jeunesse et sa beauté, elle se jeta vers l'endroit où elle avait cru voir Richard; mais en même temps qu'elle, un tas d'hommes du peuple déguenillés et poussant d'horribles clameurs, se porta du même côté et força une ligne de soldats qui gardaient l'entrée d'une vaste porte. Une épouvante indicible s'empara d'Anna; car, tout en cédant au mouvement qui l'entraînait vers la porte, elle repoussa, avec une violence extraordinaire, l'approche de ceux qui pouvaient la heurter; mais, pâle, échevelée et presque mourante, elle fut précipitée jusque dans l'intérieur du parc de Saint-James et lancée sur une nouvelle ligne de soldats qui allaient rudement la repousser, lorsqu'une femme, déjà vieille et vêtue de deuil, se plaça entre elle et ces militaires. Un enfant d'une douzaine d'années, qui accompagnait cette femme, protégea, comme elle, la jeune fille, en s'offrant aux coups qui allaient la frapper, et tout-à-coup, la voix faible, mais perçante, d'un autre enfant, leur cria :

— C'est ma cousine! c'est Anna! colonel Tomlinson, protégez la nièce de John Barkstead.

A ce nom, un murmure flatteur s'éleva dans toute la foule; le nom de Barkstead fut répété avec des houras. Le colonel Tomlinson s'empressa près d'Anna, et les soldats ouvrirent leurs rangs. Anna se trouva ainsi enfermée entre une première haie de soldats qui contenaient l'impatience du peuple, et une seconde ligne qui semblait devoir protéger la marche d'un cortége. En effet, de l'autre côté de la grande allée du parc Saint-James, deux lignes de soldats étaient également disposées, l'une bordant la route, l'autre maintenant la foule à distance. Toutefois, quelques hommes de ceux qui avaient entraîné Anna, avaient pénétré avec elle dans cette espèce d'enceinte vivante, où se promenaient beaucoup d'officiers, tous l'air profondément préoccupé. Au moment où les rangs s'ouvrirent pour laisser passer Anna, la femme vêtue en deuil s'approcha d'elle comme pour l'arrêter, mais le colonel Tomlinson la regarda en face, et, d'une voix basse, mais sévère :

— Milady, lui dit-il, que venez-vous faire ici?

— Voir un crime, et en empêcher un autre, répondit-elle.

— Éloignez-vous, dit Tomlinson, ou je vous nomme, tout haut, de votre nom.

— Et le peuple me déchirera, n'est-ce pas? répliqua cette femme, avec un sourire de mépris. C'est assez de joie pour un jour, donnée au tigre évangélique. Adieu! nous nous reverrons.

A ce moment, elle rappela près d'elle l'enfant qui la suivait et qui se trouvait près de Richard Barkstead. Ce fut un regard bien singulier que celui que se lancèrent ces deux enfans : il y avait toute la haine qui doit remplir une vie, et, pourtant, ils n'avaient échangé que ce peu de mots :

— Tu es donc le fils de John Barkstead, qui a condamné Charles Ier à mort? dit l'enfant inconnu.

— Oui, répondit Richard, et toi?

— Quand j'aurai vingt ans, Cromwell te dira mon nom.

— Et où vas-tu, à cette heure? reprit le petit Richard.

— Sous l'échafaud, recevoir, comme un baptême, le sang de la victime.

— J'y vais aussi, répliqua le fils de Barkstead, je vais tremper ma dague dans le sang du tyran.

Ce fut à ces paroles que la femme, avec qui se trouvait cet enfant, l'appela près d'elle, et que la pauvre Anna n'entendant rien, stupéfaite et sans réflexion, se trouva, sans le savoir, enfermée entre les deux lignes de soldats. Pendant ce temps, la population rugissait à l'entour. Les uns, élevés sur des bancs de pierre, s'y défendaient à coups de poing; d'autres traînant des tonneaux pour en faire des espèces d'amphithéâtres, en vendaient les places à un prix exorbitant, et quelques-uns, plus audacieux, montés sur les grands arbres du parc Saint-James, s'avançaient au delà de la haie des soldats, et, comme des chats-tigres, suspendus à leurs branches dépouillées, ils semblaient prêts à s'élancer sur la proie qui allait passer. Tous avaient les yeux fixés sur une porte du palais Saint-James, tous se la montraient du doigt, impatiens et avides. Anna, traînée par l'enfant vers cette porte qui semblait l'objet de toutes les attentions, n'avait encore pu lui demander le sujet de tout ce qu'elle voyait, lorsqu'un cri de satisfaction effrénée partit soudainement de l'entrée du palais, et comme un râlement de mort, se traîna avec d'effroyables ondulations jusqu'à l'extrémité la plus éloignée de cette innombrable multitude.

II.

WHITE-HALL.

Ce jour-là était le 30 janvier 1649. Le matin de ce jour, Charles Ier, roi d'Angleterre, prisonnier au palais Saint-James, s'était levé calme et le cœur fort, comme celui d'un martyr. Fanatique de son droit et de sa royauté, cet homme avait dit pour sa défense à ses juges, qu'il ne devait compte de ses actions qu'à Dieu, dont il tenait sa couronne. A cette misérable argutie, on avait répondu par un arrêt de mort, et le bourreau était le terrible argument qui devait prouver à ce fils de Dieu qu'il y avait de l'homme dans son pouvoir. Si deux têtes de roi tombées, à cent quarante-cinq ans d'intervalle, n'ont pu écrire, sur le pavé de Londres ou de Paris, ce droit de souveraine justice populaire, de façon qu'il ne fût plus contesté de personne; s'il demeure encore, parmi les peuples, des hommes pour qui celui qu'on appelle le roi est un être de substance divine, duquel il faut accepter tyrannie, vol, concussion, lâcheté, débordemens et trahison, sans autre retour qu'obéissance et respect, qu'était-ce donc à cette époque?

Ce sentiment que la justice humaine pouvait avoir affaire à un roi, était hors de toutes les idées qu'admettait alors la raison. Sans doute, le peuple avait souffert beaucoup et s'était parfois débarrassé de son tyran; mais le poignard, le poison, l'assassinat, avaient seuls jusque alors atteint les criminels couronnés; comme si, dans cette religion de la royauté, on ne répugnait pas à l'idée d'en renverser le Dieu vivant, à condition que la vengeance resterait dans le crime; les hommes alliant ainsi le besoin de s'arracher à une condition de malheur sans toucher au respect qu'ils croyaient devoir à son auteur. Il faut donc le dire, le jugement de Charles Ier fut la plus grande révolution de morale politique qui ait marqué l'histoire des peuples. En effet, il consacra entre eux et les rois, au lieu des séditions populaires qui ne disaient que des souffrances, le salutaire avertissement qu'il y a des droits à respecter; au lieu de la conspiration des nobles, qui déchiraient l'état à leur profit, un tribunal qui le défend des usurpations de tous; au lieu d'assassins de garderobe qui tuaient pour une poignée d'or ou une couronne de comte, le bourreau qui punit au nom de la société vengée.

Mais cette suprême vérité ne frappait pas tous les yeux, et, s'il faut le dire, peut-être les juges de Charles Ier y étaient-ils arrivés comme d'aventure, ainsi que se fait une découverte dans les sciences. Il a fallu un nouveau fanatisme pour qu'on osât toucher à celui qu'inspirait la royauté. Les passions religieuses et politiques qui agitaient tous les cœurs, à cette époque, furent peut-être la source où les juges puisèrent leur force, qui ne devait être que dans le droit populaire, et s'il fallait scruter à fond les consciences, peut-être serait-il permis de dire qu'ils condamnèrent injustement Charles Ier coupable.

Ce fut donc un bien grand et terrible jour que ce 30 janvier 1649. Tout y fut excessif. La colère du peuple, le courage de la victime; les remords des juges qui avaient condamné sous la peur; les doutes cruels de ceux qui n'avaient pas encore une foi inébranlable dans leur droit; la joie des fanatiques qui croyaient avoir fait mieux qu'Abraham, aussi bien que Judith; la douleur des royalistes qui considéraient qu'on avait souillé le sanctuaire et déchiré l'hostie; tout fut

de ce jour et du spectacle qu'il offrit le plus fécond assemblage d'émotions diverses et de passions en combat. Toute l'âme d'un peuple était concentrée sur un espace de moins d'un mille, et comme l'âme d'un enfant qui ne conçoit pas bien ce que c'est que la vie et la mort, et qui tue, pour l'apprendre, son oiseau qu'il aimait, cette âme de peuple était inquiète, gaie, triste, calme, forcenée, prête à déchirer et à pleurer, forte et faible ; et le géant serrait, en tremblant, dans ses puissantes mains, le passereau qui palpitait entre ses doigts.

Mais ces passions de la multitude ont leurs peintres et leurs historiens ; nous, il nous faut parler d'Anna, jeune fille qui courait entre les soldats du parlement, traînée par un enfant, vers la porte latérale de Saint-James, où Charles Ier venait de paraître.

Par l'un de ces accidens qui préparent les malheurs, contre toute raison ; par l'une de ces fatalités qui mènent l'homme pendant de longues années, à ce côté de l'abîme où il périra, sans que rien l'avertisse, sans que rien lui fasse lever la tête pour voir un peu plus loin, ou lui fasse étendre la main pour écarter le voile qui lui cache sa perte, la pauvre Anna arriva jusque près de l'endroit où passait Charles Ier, sans qu'elle pût voir son visage. Il causait avec un prêtre et avait la figure tournée de son côté. Anna vit ce prêtre : c'était l'évêque Juxon. A la maison royale où elle avait été élevée, sous la direction de lady Salsbury, elle avait souvent reçu les conseils et les bénédictions de ce prélat. Elle s'étonna de le rencontrer là, et pendant qu'elle cherchait à s'expliquer sa présence, Charles passa devant elle.

Mais à peine l'eût-il devancée de quelques pas qu'elle se prit à considérer sa tournure. Charles Ier marchait d'un pas lent et ferme. Arrivé à cette dernière épreuve de sa vie, il semblait plus occupé à donner des ordres à Juxon qu'à en recevoir des consolations ; il parlait vite et avec action, et Juxon était, aussi, bien plus soigneux de se pénétrer des dernières volontés de son maître que de le consoler. Tous deux paraissaient faire plutôt une promenade royale, qu'une marche vers l'échafaud, et sans l'habit de Juxon, si un militaire ou un courtisan se fût trouvé près du souverain, on aurait dit d'un aide-de-camp, ou d'un maître de cérémonies recevant des ordres pour la disposition d'un combat ou les détails d'une fête.

Cependant Anna avait à peine jeté les yeux sur le malheureux roi, qu'elle s'arrêta soudainement. Une rougeur brûlante lui couvrit le front, elle devint interdite et confuse, et elle murmura avec stupeur un nom que personne n'entendit. Toutefois, paraissant douter en elle-même de la réalité de ce qu'elle venait de voir, elle voulut se rapprocher de Charles ; mais il était déjà loin. Anna se mit donc à le suivre, cherchant à percer le groupe nombreux qui accompagnait sa marche, en longeant la ligne des soldats qui formaient la haie. A plusieurs fois elle aperçut le roi, mais jamais assez longtemps pour être assurée qu'elle se trompât ou non. Son anxiété croissait pourtant à chaque pas : car enfin, ce geste, elle le connaissait ; cette taille élégante dans sa force, elle l'avait vue autrefois ; cette démarche, elle l'avait souvent et longtemps suivie des yeux : mais, ces cheveux presque blancs annonçaient un âge trop avancé, et, d'ailleurs, en six mois, ils n'avaient pu changer à ce point.

— Oh ! non, s'écria-t-elle, emportée par la discussion intérieure qui se passait en elle ; oh ! non, ce n'est pas Georges.

— Qui, Georges ? dit Richard, étonné de cette exclamation.

— Cet homme qui passe au milieu des soldats, la tête découverte sous le froid, et qui parle à l'évêque Juxon, répondit Anna.

— Certes, ce n'est pas celui que vous appelez Georges, dit l'enfant.

— Oh ! c'est lui ! s'écria Anna avec une sorte de conviction douloureuse.

Au moment où elle laissa échapper ces mots, Charles Ier s'était arrêté : il avait, selon sa coutume, lorsqu'il était roi et qu'il écoutait un suppliant, posé sa main gauche sur sa hanche, tandis que sa jambe droite portée en avant, lui donnait l'air de l'un de ces portraits de chevaliers qui semblent poser pour la peinture ; sa tête était légèrement inclinée vers la terre, comme celle d'un homme qui a l'habitude d'écouter des hommes à genoux, et véritablement cela se trouvait ainsi. Un vieillard et deux jeunes gens avaient pénétré dans la route que parcourait le monarque, et, se plaçant sur son passage, ils courbèrent leur tête devant celle qui devait tomber ; puis bravant tout haut la justice du jugement qui allait s'exécuter, le vieillard s'écria :

— Charles ! je vous demande votre bénédiction de martyr et de roi.

C'est un des priviléges du courage d'être souvent couronné là où il semblait devoir périr ; c'est un des secrets du cœur de l'homme et des peuples de prendre en bonne part et d'admirer, quelquefois, ce qui lui est contraire et ennemi, et ce fut ainsi, dans cette occasion. A ce geste du vieillard, à cette haute parole fermement prononcée, tout s'arrêta comme le roi, tout fit silence comme le vieillard pour attendre la réponse qu'il attendait. Ce fut un moment religieux où, dans la foule, beaucoup de têtes s'inclinèrent et se découvrirent, et durant lequel, la puissance du roi tombé fut grande comme avant sa chute. Anna, entourée d'hommes dont la taille était plus haute que la sienne, ne pouvait voir le roi dont elle s'était rapprochée, mais elle l'entendit, élevant la voix, dire d'un ton solennel ces simples paroles :

— Lord Clarendon, moi, Charles Stuart, roi de la Grande-Bretagne, je te bénis. Lève-toi et suis-moi, mon fidèle serviteur.

Oh ! pour le coup, c'était la voix de Georges : Anna l'avait reconnue : mais pourquoi ces paroles : « Moi, Charles Stuart, roi de la Grande-Bretagne ? » Ce n'était donc pas Georges, simple officier des dragons d'Écosse ? Il y avait pourtant une bien surprenante ressemblance : c'était bien sa démarche, son geste, sa voix !... mais ces cheveux blancs et ce titre de roi !... Il se passait une cruelle incertitude dans l'âme de la jeune fille. Un témoignage encore lui manquait ; elle n'avait point vu encore le visage de Charles. Elle se hâta donc, et voulut s'élancer à travers la foule qui suivait toujours le roi.

Quel homme n'a senti, sous le poids d'un rêve qui l'oppresse, une nécessité impérieuse de courir, soit pour atteindre un ennemi, soit pour fuir une maison qui croule ou s'inonde ? Quel homme ne se souvient du supplice que lui a donné ce rêve, quand tout-à-coup il est pris d'une impossibilité cruelle de se mouvoir ; que les jambes s'alourdissent, que des obstacles se lèvent devant lui et qu'il se débat sans avancer, tandis que fuit l'ennemi ou qu'approche le danger ? Ce supplice si fatigant, Anna l'éprouva dans ce moment, mais réel, mais véritable. Charles marchait toujours, et toujours la foule avec lui. Anna courait, gagnait quelques pas, croyait arriver : puis, un homme ivre se jetait devant elle, et pour l'éviter, tandis qu'il roulait, pour ainsi dire dans la foule, il fallait perdre ces quelques pas ; elle dépassait cet obstacle, un second survenait ; c'était le combat de deux porte-faix, dont l'un semblait à l'autre trop triste ou trop gai dans la circonstance ; ensuite, des femmes, l'œil ardent et les vêtemens souillés, qui la repoussaient rudement ; puis, des hommes graves qui lui reprochaient sa cruelle curiosité, et le cortége avançait toujours ; enfin, obstacles, reproches, terreur, elle surmonte tout et approche de cet être double pour elle, auquel il faut qu'elle donne un nom, elle s'élève sur la pointe de ses pieds, glisse sa tête entre les épaules de deux soldats, jette les yeux sur ce visage dont l'aspect lui doit apprendre son destin... O déception !... affreuse déception ! A peine ce regard se levait-il pour voir Charles, que son visage fut voilé par ses royales mains ; un gémissement d'une profonde horreur s'échappa de sa poitrine : il se fit parmi le peuple et les soldats un tumulte violent qui rejeta la pauvre Anna dans la foule, et un murmure d'indignation se leva, dominé bientôt par de féroces éclats de rire. C'était Tom Love qui venait de cracher à la figure du roi.

Love, le plus hardi garçon boucher de Londres ; Love, qui frappait un bœuf du poing quand sa masse de fer n'était

pas près de lui; Love, qui cédait un mille sur deux à la course et arrivait le premier, qui dînait seul contre six et les ruinait tous en tranches de bœuf et en porter; Love, enfin, qui avait dit qu'il mangerait du Stuart si on voulait lui en vendre.

Cette action excita un mouvement de dégoût dans la foule même des forcenés; mais à part ce murmure dont personne n'avait à prendre la responsabilité, aucune parole ne se fit entendre contre Love, qui mesurait de l'œil tous ceux qui l'entouraient. Charles seul, s'arrêtant, dit avec un accent de royal mépris : — Le lâche! pour six pences il en ferait autant aux généraux de Cromwell.

— Je le ferais pour rien, s'ils ne trouvaient pas bon ce que je viens de faire, s'écria Love en grinçant des dents et en regardant en face Tomlinson qui semblait indigné de cet acte brutal. Peut-être Tomlinson, insulté à ce point, allait-il punir le misérable, lorsque Charles l'appela à haute voix. Tomlinson s'approcha du roi, et du court dialogue qu'ils eurent ensemble jusqu'à la porte de White-Hall, on n'entendit que ces mots de Charles :

— Colonel Tomlinson, vous êtes un bon soldat, ne soyez pas un mauvais boxeur, et devenez un meilleur politique, car il faudra gouverner ce peuple-là maintenant.

Pendant que cela se passait, Anna, cruellement déçue et plus incertaine que jamais, cherchait à se dégager des flots du peuple qui l'entouraient. Elle avait encore entendu cette voix, et c'était celle de Georges; à l'une de ces mains qui lui avaient caché son visage, elle avait vu briller un anneau bien connu, c'était donc Georges, Georges absent depuis six mois, et qu'elle retrouvait ainsi! Mais toujours, dans son oreille et à son esprit, revenaient ces mots : Moi, — Charles Stuart, roi d'Angleterre.

Et d'ailleurs, où allait donc Charles Ier, roi de la Grande-Bretagne, Charles Ier, pour qui on lui avait enseigné à prier depuis son enfance; qui avait été chassé de Londres et fait prisonnier, mais dont elle ignorait le sort, depuis un mois qu'elle était enfermée chez Barkstead? Alors, seulement, Anna se résolut à demander à Richard la raison de tout ce qui se passait, lorsque l'enfant se mit à crier avec impatience :

— Par ici! par ici! il est entré à White-Hall, et si nous tardons, nous ne le verrons pas à la fenêtre.

— Nous le verrons donc? dit Anna, reprenant sa première anxiété, du moment qu'elle trouvait une espérance de la résoudre autrement que par des souvenirs et des raisonnemens.

— Oui, oui, répondit Richard, et nous serons dans le cercle des élus; je sais un endroit par où passer.

Véritablement, il fit quitter à Anna la grande allée où se pressaient tous les curieux, et, longeant les longs murs noirs de White-Hall, il frappa trois coups mesurés à une petite porte basse qui se trouvait à l'une des extrémités du palais. Une sorte de geôlier leur ouvrit, et le petit Barkstead demanda hardiment si son père était entré.

— Sans doute, répondit cet homme, il est très en peine de vous, petit garnement, il m'a demandé si vous n'étiez pas venu, et il m'a donné ordre de vous retenir.

— Tu mens, répliqua Richard, mon père veut que j'assiste au grand œuvre; laisse-moi passer et ouvre-moi le guichet qui donne, de l'autre côté du parc, sur la route.

— Je n'ai pas la clef, dit le geôlier, et je ne puis ouvrir.

— Jacques Sawton, cria l'enfant avec colère, tu es un traître et un royaliste, car, comme je venais ici, j'ai vu s'ouvrir cette porte et je ne vois plus les gens qui sont entrés. Ces gens sont des royalistes que tu as menés sous l'estrade de la fenêtre, ouvre-moi ou je te dénonce.

Sawton regarda Richard avec stupéfaction. En effet, il venait d'ouvrir à la femme vêtue de noir, qui se trouvait près d'Anna, quand elle avait pénétré dans le parc, et à l'enfant qui l'accompagnait et qui avait parlé à Richard. Celui-ci les avait reconnus, mais Sawton ne pouvait concevoir comment Richard savait un secret qu'on lui avait payé à prix d'or. Donc, sans faire la moindre observation, il prit un trousseau de clefs et se mit à marcher devant Richard et Anna. Il les conduisit par une foule de petits corridors voûtés, éclairés par quelques lucarnes fortement grillées. Comme le flot de l'Océan qui vient battre le pied d'un roc, on entendait le bruissement sourd des voix qui grondaient au dehors. Anna suivait, sans savoir ce qu'elle faisait, le gardien qui marchait lourdement devant elle, et l'enfant qui le pressait, comme s'il avait peur d'arriver trop tard. La lueur, qui pénétrait dans les passages humides qu'elle parcourait, éclairait si mal leur marche, que le soin qu'elle mettait à ne se point heurter, et la pensée que son doute allait cesser, l'occupait exclusivement. Tout-à-coup une porte s'ouvrit, et elle se trouvait du côté du palais de White-Hall, qui donne, aujourd'hui, sur la place de ce nom, qui n'était alors qu'une prairie.

Devant elle se déployait un vaste espace. A vingt pas à peu près des bâtimens s'étendait un front, parallèle à White-Hall, de cinquante soldats au plus; à dix pas à droite et à gauche de la porte se trouvaient deux lignes égales, perpendiculaires au palais, et, des trois côtés, ces troupes étaient disposées sur une profondeur de plus de quarante rangs de soldats. Derrière elle s'agitait une foule innombrable d'où s'élevait ce murmure puissant qu'elle avait si longtemps entendu. Dans l'enceinte du carré que cet arrangement laissait libre se trouvaient des officiers de tout grade, des prédicateurs, des juges et quelques membres du parlement. A côté d'elle, elle vit la femme vêtue de noir, qu'elle n'avait pas remarquée la première fois; l'enfant inconnu l'accompagnait encore. Richard et lui se regardèrent fixement. La vieille poussa un cri de surprise à l'aspect d'Anna; elle avait jeté un long voile sur son visage, et était à genoux sur la terre.

Comme la jeune fille passait près d'elle, éblouie et confondue de tout ce qu'elle voyait, elle sentit une main qui prenait la sienne, et une voix qu'elle connaissait aussi et qui lui dit : — Anna!... Anna!... que viens-tu chercher ici? A ce moment, la raison d'Anna chancela en elle-même, elle ne savait si elle n'était pas en proie à un rêve affreux. Cet homme, conduit à travers des soldats, imploré et insulté par cette populace flottante et courroucée; ce nom de Charles, ce souvenir de Georges, et puis encore cette voix nouvelle et encore connue; Anna, défaillante et presque insensée, tomba à genoux à côté de la femme voilée.

— Reste donc près de moi, lui dit celle-ci, et sois forte, Anna!

Oh! qu'allait-il se passer? où était Anna? pourquoi ces soldats, ce peuple, cette recommandation? à quoi bon ce courage qu'on lui demandait? Enfin, elle allait parler, mais encore, encore, la main qui avait lié son destin à celui qui allait s'accomplir vint fermer ses lèvres. Un bruit de pas se fit entendre au-dessus de sa tête; elle regarda et vit à quelques pieds une sorte de plancher qui s'avançait en dehors du palais et qui semblait revêtu de longues draperies noires. Un effroi sans raison, un effroi de ceux qui devinent le malheur à sa plus amère torture, agita convulsivement le corps de la malheureuse fille; et tandis qu'elle tremblait comme une feuille de saule sous un vent du nord, une voix, la voix de Charles ou de Georges s'éleva et partit de l'échafaudage sous lequel elle était à genoux.

Celui qui parlait dit d'abord qu'il protestait de son innocence; qu'il n'avait fait la guerre que pour sa défense personnelle; et puis, il pardonna à ses juges et à ses ennemis. Tout cela en termes nobles et justes, et d'une voix mâle et assurée. Tous ceux qui s'étaient approchés pour entendre étaient émus; quelques-uns pleuraient, d'autres semblaient admirer. Tout à-coup, cette voix calme s'anima et cria fortement : — Viens ici, messager de Cromwell, le règne de Charles Ier est fini. Viens et commence, d'un coup de hache, le règne de Charles II, roi de la Grande-Bretagne! Vive le roi!

Un mouvement s'opéra sur le plancher, quelques pas furent faits par diverses personnes, l'une d'elle s'agenouilla, et un mot sortit encore de sa bouche; ce mot fut recueilli par quelqu'un qui s'était approché. Ce mot, quelquefois si doux et si enivrant, ce mot, si souvent fini dans un baiser,

ce mot tomba comme une goutte de plomb brûlant dans le cœur d'Anna, ce mot, le dernier que prononça la voix qui rendait Anna muette et folle, ce mot était :

Remember : souviens-toi !

— Oh ! cria Anna, s'arrachant à la main qui la tenait, c'est lui !... et elle se leva au moment où retentit sur sa tête un coup terrible auquel répondit un mugissement effroyable. L'infortunée courut en avant pour voir ce qui se passait au-dessus d'elle, elle fit quelques pas, se retourna, et vit un homme masqué debout et tenant une hache ; elle vit l'évêque Juxon, le visage caché dans ses mains, puis un autre homme penché vers le plancher, puis cet homme se releva lentement, se dressa de toute sa hauteur, tendit son bras avec effort et montra au peuple une tête coupée, en criant : CECI EST LA TÊTE D'UN TRAITRE, DE CHARLES Ier, ROI DE LA GRANDE-BRETAGNE !...

— Georges ! ô Georges ! cria la pauvre fille...

Alors, vibrant sur elle-même, telle qu'un jeune arbre fouetté par l'orage, elle poussa un cri, comme si tout se brisait à la fois en elle, puis elle s'affaissa et tomba sur la terre, plus pâle que la tête que le bourreau venait de montrer à ses yeux.

Au milieu de la confusion qui suivit cette terrible exécution, la chute d'Anna eût été à peine remarquée, et peut-être le mouvement prodigieux qui poussa le peuple vers l'échafaud et qui ébranla un moment le rempart de soldats qui l'entouraient, eût exposé Anna à être foulée aux pieds, si quelques personnes ne l'avaient protégée. La vieille femme voilée fut la première à s'élancer près d'elle ; Tomlinson, qui avait reconnu Anna, s'en approcha presque en même temps. Comme Anna et Richard, il avait traversé White-Hall, mais par les grandes salles, et il était venu se mettre à la tête de son régiment qui était celui qu'on avait placé le plus près de l'échafaud, comme le plus fidèle et le plus dévoué aux intérêts du parlement.

La vieille femme et Tomlinson s'empressèrent pour rappeler Anna à la vie, et soit l'intérêt que lui inspirait la jeune fille, soit toute autre cause, il était facile de voir que le colonel éprouvait, pour la personne inconnue qui l'aidait dans ses soins pour Anna, des sentimens moins sévères qu'avant l'exécution. Une fois même il lui dit avec un intérêt plein d'anxiété :

— Eloignez-vous, milady, je prendrai soin de cette enfant. Voyez, quelques-uns de ces forcenés qui ont insulté le roi ont pénétré jusque sous l'échafaud; s'ils vous reconnaissent, je ne répondrais plus de vous.

— Vous avez donc à répondre de moi, colonel Tomlinson? lui répondit l'inconnue.

— Croyez-vous que je laissasse insulter et peut-être maltraiter une femme sous mes yeux ? dit Tomlinson avec émotion.

— Ni vous, ni vos soldats ne le souffriraient maintenant, n'est-ce pas? dit la vieille, en lançant à Tomlinson un regard qui brilla sous le voile noir qu'elle ramena plus soigneusement sur son visage.

— Pourquoi maintenant? répliqua le colonel, avec un embarras marqué.

— Ah ! dit l'inconnue en saisissant la main de Tomlinson et en parlant d'une voix basse, mais résolue : c'est que l'éclair qu'a jeté, en frappant, la hache du bourreau, vient enfin d'illuminer ton cœur ; c'est que ta soif ardente a failli devant le breuvage qu'on lui versait ; c'est que ta haine s'est éteinte dans le sang, c'est que tu as compris quel effroyable crime on vient de commettre.

— Prenons soin de cette jeune fille, répondit vivement Tomlinson, voulant échapper à cette révélation inattendue des nouveaux sentimens qui le dominaient.

— Eh bien ! répliqua l'inconnue, rachetez donc votre conduite passée, aidez-moi à emporter cette fille ; nous allons la faire entrer par cette porte basse, chez Jacques Sawton; cet homme m'est dévoué. Anna y demeurera jusqu'à ce soir sans que personne s'en doute, et cette nuit je la viendrai chercher seule pour l'emmener.

— Où donc? dit Tomlinson étonné, en l'interrompant vivement.

— En un lieu où jamais on ne pourra la découvrir, reprit la vieille en se penchant à son oreille.

— C'est la nièce de Barkstead, et je prétends la rendre à sa famille.

— Sa famille ne peut être chez l'assassin de Charles Ier. Ecoutez, colonel, dit rapidement l'inconnue, le sort de l'Angleterre dépend peut-être de vous en ce moment. Au nom de vos remords, aidez-moi à enlever cette fille d'ici.

Tomlinson ne savait que résoudre ; arrivé auprès d'Anna, il l'avait assise sur son séant; lui-même, un genou à terre, avait appuyé le corps de la jeune fille sur l'autre genou ; et, penché sur elle, il cherchait à saisir sur son visage quelques signes de vie. La vieille, à genoux de l'autre côté d'Anna, paraissait encore plus inquiète de l'enlever que de la secourir. Tomlinson, cédant à ses instances, soulevait Anna pour l'emporter, lorsque l'enfant qui accompagnait cette singulière femme se précipita vers elle en poussant des cris aigus et en montrant son bras ensanglanté.

— Je suis blessé, criait-il, je suis mort, il m'a tué !

— Qui vous a blessé, Ralph ? reprit la vieille avec anxiété, qu'avez-vous ? répondez.

Mais l'enfant, tout en larmes, continuait à crier et à répéter les mêmes plaintes, lorsque Richard approcha, conduit par Tom Love qui le tenait par la main. Il avait le visage meurtri, son pourpoint était déchiré et les plumes noire et rouge de son chapeau étaient brisées. A son aspect, Ralph se serra violemment contre la vieille en s'écriant : — C'est lui ! le voilà !

— Comment ! petit misérable, s'écria Tomlinson, vous avez frappé et blessé cet enfant.

— Et il a bien fait, reprit Love en mesurant Tomlinson de l'œil avec peut-être plus d'insolence qu'il n'avait déjà fait. Quand Jack Keth a eu frappé le coup, et le coup a été bien frappé, il a passé quelques gouttes de sang entre les planches d'en haut : ce petit-ci a tendu son mouchoir pour les recevoir, et ce grand-là a voulu l'en empêcher; le petit s'est regimbé ; le grand, qui a deux fois son âge, l'a repoussé, et il en a pris à son aise. Mais quand il s'est retiré et que le petit a voulu attraper quelques larmes qui dégouttaient encore, ce pleurard-là s'est mis à le boxer, tant et si fort, que c'était pitié ! Le petit n'a pas sourcillé, il n'a ni crié, ni pleuré, ni appelé assistance, mais, voyant que l'autre abusait de sa force, il a reculé d'un pas, et, tirant sa dague, il l'a frappé à sa façon. — Hé ! hé ! ajouta Tom Love, en riant comme un ogre en gaîté, il a bien fait de parer avec son bras, ce pleurard-là, car la dague allait droit au cœur, et le coup n'était pas mauvais non plus.

— Taisez-vous, Ralph, dit la vieille à l'enfant, pouvez-vous ainsi pleurer pour une égratignure? cherchez-moi quelqu'un pour faire emporter cette jeune fille.

— Ma cousine! cria Richard apercevant Anna; ah ! mon Dieu ! elle est morte!... ma cousine Anna ! Oh ma bonne Anna ! et il se prit à pleurer, avec des cris et des trépignemens, soulevant le corps de la jeune fille, lui prenant les mains et l'appelant, l'entourant de ses petits bras.

— Allons, allons, dit Tom Love, en s'approchant, où faut-il emporter cette belle créature-là ?

— A deux pas, dit la vieille.

— Bien loin, dit Richard.

— Ici près, chez Jacques Sawton, dit la vieille.

— Au bout de la route qui mène à Londres, dit Richard.

— A deux pas. Bien loin. Ah çà! entendez-vous, où faut-il aller? reprit Love.

— C'est ma cousine, dit Richard ; la nièce de monsieur Barkstead, il faut la porter chez lui.

— Oh ! oh ! dit Tom Love en réfléchissant, master Barkstead est un grand nom, un homme du bon côté, mais son frère était un chien qui avait mis sa fille chez les dames royales de Windsor, et de sa fille on en a raconté des histoires... hum !... Je sais ça, parce que Jeanie, ma future, a été employée à la maison, et que... mais la pauvre fille, c'est peut-être faux. En tous cas, dit-il, en se penchant pour la

prendre dans ses bras, si jamais cette lady Salsnby, qui gouvernait la maison, tombait entre mes dix doigts, je la débarrasserais de sa vieille peau, à coups de lanières, pour qu'elle pût faire le métier à son compte.

La femme voilée ne put se défendre d'un mouvement d'effroi à ces paroles. Tomlinson se tut, et Love, ayant relevé Anna, dit à Richard : — Voyons, mon petit héros, marchez devant, je vais vous suivre avec cette pauvre créature. — Dieu du ciel ! c'est à peine si son pouls bat encore ; — allons, allons !

— Laissez-les partir, dit tout bas la femme voilée à Tomlinson. Suivez-moi, colonel, j'ai à vous confier des secrets que vous êtes digne d'entendre maintenant. Vous connaissez Barkstead ?

— C'est mon collègue, répondit Tomlinson.

— Vous pouvez pénétrer chez lui ? dit la vieille.

— Sa maison est ouverte à tous ses camarades.

— Venez donc, dit l'inconnue.

— Je suis à vos ordres, milady.

Lady Salnsby, car c'était elle, s'occupa seulement alors de l'enfant qu'elle avait nommé Ralph, enveloppa son bras d'un mouchoir ; et, accompagnée de Tomlinson, elle prit la route qui conduit à la Tamise, tandis que Tom Love, emportant Anna dans ses bras, se dirigeait avec Richard d'un autre côté.

Pendant ce temps, les troupes, qu'on avait placées autour de White-Hall, s'étaient retirées. La foule immense, qui était accourue de tous les points de Londres pour assister à cette grande catastrophe, s'écoulait lentement : mais son aspect était bien différent de celui qu'elle offrait une heure avant.

Il arrive quelquefois, pendant un jour d'orage, lorsque les grandes pluies du printemps s'abattent sur les sommets des montagnes d'Ecosse, qu'il se forme, soudainement, une quantité prodigieuse de petits torrens. Chaque accident de terrain, chaque pointe de roc divise les eaux et les jette dans des milliers de sentiers ou de ravins, qu'elles suivent ou qu'elles creusent, tous arrivant au même but. Le soleil qui resplendit au haut du ciel, après que le nuage s'est ainsi complétement versé sur la montagne, éclaire en lignes étincelantes ces eaux qui roulent et bondissent : les plus vives couleurs semblent ruisseler avec elles, et des lueurs de feu se reflètent dans la poussière humide qu'elles exhalent sous le choc des pierres qui brisent leur course. Comme une chevelure dénouée et qui descend à flots nombreux sur de blanches épaules, les eaux des torrens se déroulent en mille sinuosités, enlacent la montagne d'un filet ardent et se précipitent avec éclat jusqu'à son pied. Là, réunies en un seul lit, il arrive aussi qu'elles rencontrent un puissant obstacle à leur marche ; un roc, couronné de quelques vieux sapins, barre le lit où elles s'amoncèlent. Alors, les eaux battent d'un commun effort l'obstacle qui fléchit et tombe : mais, alors aussi, les eaux, en se répandant dans la plaine, ont perdu leurs magnificences, leurs murmures puissans et leurs resplendissans reflets ; elle ne sont plus qu'une vaste nappe jaunâtre et bourbeuse, sur laquelle passent des débris tristes et noirs, et qui roule sourdement des branches dépouillées et des troncs informes dans des flots sales et fangeux.

Ainsi la foule était venue, joyeuse, active, brillante, avec des cris, des rires et la conscience haute, ainsi elle s'écoula, taciturne, anéantie et baissant la tête, après avoir vu tomber cette tête de roi.

III.

ANNA.

Lorsque Richard rentra dans la maison de son père, tout y était dans un cruel désespoir ; mistriss Barkstead était rentrée et sortie plusieurs fois ; Molly avait parcouru les environs et questionné le petit nombre de voisins qui étaient demeurés dans leurs maisons. Enfin, mistriss Barkstead, accablée de douleur et de fatigue, revenue encore chez elle pour savoir si son fils n'avait pas reparu, avait été retenu par Molly. Les domestiques étaient tous rentrés, un à un, sans apporter de nouvelles. Une morne et immobile stupeur avait succédé à la tumultueuse agitation de ces allées et venues. Les domestiques, réunis dans la chambre principale, considéraient en silence cette malheureuse mère qui, elle-même, muette et les yeux fixes, semblait avoir épuisé toutes ses larmes, lorsque la voix perçante de Richard vint briser cette angoisse. Mistriss Barkstead courut, et plus rapide que ne l'eût été Tom Love lui-même, plus forte en ce moment que ce robuste boxeur, elle descendit, prit Richard dans ses bras, et l'emportant, comme si on l'eût poursuivie, elle remonta dans l'appartement supérieur et tomba dans un fauteuil, tenant son enfant embrassé, sans paroles ni cris, mais le serrant avec force et pleurant à chaudes larmes.

Ce premier transport passé, et comme elle voulait reprocher à Richard sa disparition, elle s'aperçut du désordre de ses vêtemens, des coups de son visage meurtri, et, au même instant, la voix de Tom Love se fit entendre.

— Et cette autre enfant ! il n'y a donc rien pour elle ? dit-il, en montrant Anna, qu'il soutenait, assise sur une chaise. Ni mistriss Barkstead, ni les domestiques, trop occupés du retour de Richard, n'avaient vu l'entrée de Tom Love. La jeune fille était toujours évanouie et semblait ne donner aucun signe de vie.

Mistriss Barkstead ordonna qu'on la transportât dans sa chambre, l'y accompagna et envoya chercher le docteur Andlay, médecin de la maison. Pendant qu'on déposait Anna sur son lit, Richard racontait à sa mère comment il l'avait rencontrée, et ce qui était arrivé, c'est-à-dire son combat avec un inconnu et l'accident de sa cousine. Déjà les hommes qui avaient servi à la transporter dans sa chambre, s'étaient retirés, et il ne restait plus que mistriss Barkstead, son fils, Molly, et Betty, jeune servante qui aidait cette dernière à déshabiller Anna, lorsque Molly laissa échapper un cri étouffé de surprise. Madame Barkstead se rapprocha pour en savoir la cause, mais aussitôt Molly, prenant un air indifférent, dit à Betty :

— Tiens, Betty, prends Richard, va lui laver le visage, madame et moi déshabillerons miss Anna. Elle accompagna ces paroles d'un regard qui fit comprendre à mistriss Barkstead qu'elle avait quelque raison d'agir ainsi : en effet, à peine Betty et l'enfant étaient-ils sortis, que Molly ferma la porte avec soin, et dit, avec une sorte de joie méprisante à sa maîtresse :

— Enfin le voici le grand secret de cette belle papiste. En disant ces mots, elle prit des ciseaux, coupa les vêtemens de la pauvre fille, lui enleva sa robe, ses jupes, son corset, et la montrant nue aux regards de mistriss Barkstead, elle fit voir les signes certains d'une grossesse avancée.

— Voilà ce qu'elle cachait, la misérable, dit Molly.

— Oh ! qu'elle a dû souffrir ! s'écria madame Barkstead ; la malheureuse a tué son enfant ; elle s'est tuée elle-même.

— Cela serait peut-être plus heureux, ajouta Molly, car...

Sa maîtresse ne lui laissa pas achever sa phrase, et l'interrompant avec indignation :

— Que Dieu vous juge comme vous jugez les autres, dit-elle, et qu'il soit implacable, Molly, vous le méritez, vous qui maudissez cette infortunée et voulez sa mort !

— Oh ! non, madame, reprit Molly, confuse, non, car si le papisme ne l'eût perdue, c'eût été un ange de bonté, comme de beauté, que miss Anna ! Et, en disant ces paroles, elle porta ses regards sur ces traits pâles et doux, sur ce corps pur et jeune, et comme abandonné à la mort.

— Voyez, voyez, continua-t-elle aussitôt ; ses lèvres s'agitent, on dirait qu'elle veut ouvrir les yeux... elle respire !... Oh ! tant mieux... tant mieux.

Elles mirent Anna tout-à-fait dans son lit, et l'on annonça le docteur Andlay.

Le docteur était un homme qui n'était ni gras, ni maigre ; ni vieux, ni jeune ; ni petit, ni grand ; ni beau, ni laid ; il

ne portait les cheveux ni longs, ni courts; et ne se classait ainsi, ni parmi les royalistes, ni parmi les républicains ; il n'était ni gai, ni triste ; et sa physionomie n'annonçait ni bonté, ni méchanceté. Véritablement, dans tout ce qui concernait les qualités dont on s'inquiète ordinairement dans la vie, il était, ou d'une complète indifférence, ou d'une parfaite médiocrité. La seule ambition de son âme était la science, et celle là le dominait à un degré extraordinaire. Cette passion lui inspirait, pour la satisfaire, toutes les vertus et tous les vices qui lui manquaient; il devenait libéral, courageux, humain pour l'amour de la science; et pour elle il eût dérobé un secret ou tué un homme. Avec cet esprit de perquisition scientifique, on comprend qu'il ne fût pas très désireux d'être appelé près de malades légèrement affectés; aussi, comme le valet qui avait été le quérir lui avait dit qu'il s'agissait d'un simple évanouissement, le docteur entra dans la chambre sans regarder la pauvre Anna, et alla droit à mistriss Barkstead.

La découverte qu'elle venait de faire la mettait dans un cruel embarras. D'une part, l'aveu de la position d'Anna compromettait sa famille, et pouvait déplaire au colonel, qui peut-être eût voulu que ce secret fût confié à un ami plus dévoué qu'Andlay; d'un autre côté, la vie d'Anna était en péril, et le moindre retard pouvait en décider. Dans cette perplexité, tandis qu'elle parlait à Andlay, sans trop savoir ce qu'elle déciderait, entrèrent dans la chambre Barkstead et le colonel Okey.

— Je le ferai, sur mon âme, disait Barkstead; c'est mon devoir, je le remplirai comme celui que je viens d'achever.

— C'est un serpent que tu veux élever pour déchirer l'Angleterre, répondit Okey.

A ces mots, Barkstead s'approcha de sa femme, et se débarrassant de son épée et de son chapeau :

— Marie, lui dit-il, c'est un jour marqué que le 30 janvier, il s'écrira, dans l'histoire de notre vie, d'une façon mémorable. Bien! tu es seule ici avec Molly et le docteur : Andlay, regardez cette jeune fille.

— Elle revient tout-à-fait à elle, dit Molly.

— Que dites-vous? s'écria le docteur en considérant les yeux d'Anna, à peine entr'ouverts, et en posant sa main sur le sommet de sa tête. Le cerveau brûle, la tête bout, les yeux sont perdus, cette fille est folle.

— Folle! cria Barkstead, et si elle accouchait en cet état! Juste ciel, Molly, faites porter ce billet à l'évêque Juxon, on le trouvera à White-Hall. Et, en effet, il écrivit quelques mots et les remit à Molly.

— Folle, répétait Andlay, en considérant le visage d'Anna, et grosse, c'est vrai. Et si elle accouchait! Ah! Mathews donnerait son livre *de Insanis* pour être à ma place! Folle et grosse véritablement! répétait-il, en suivant avec une avidité inquiète les mouvemens d'Anna.

La scène qui se passait en ce moment, enchaînait si fortement l'attention de tout le monde, que nul ne songeait à demander aux autres l'explication de ses paroles et de ses actions. Chacun, ainsi qu'Andlay, penché sur le lit d'Anna, épiait les moindres symptômes de retour à la vie. La jeune fille se souleva sur son séant et regarda autour d'elle, sans qu'on pût deviner si elle voyait rien, tant son œil était terne et impassible; un léger frémissement s'échappa de sa bouche. Andlay imposa silence de la main à ceux qui entouraient le lit avec lui, et à Molly qui rentrait. La malade, à plusieurs fois, poussa ce faible gémissement sans s'agiter, puis elle porta les mains à son front, avec des plaintes inarticulées; puis, jetant un cri aigu, et pressant avec force ses flancs, elle retomba sur son lit.

— Folle et grosse, en effet, dit Andlay, et les douleurs de l'enfantement commencent; elle accouchera, j'aurai ce bonheur-là!

— Sera-ce bientôt? reprit Barkstead.

— Qui sait? dit Andlay: ceci est un accident, c'est un cas important; il faut l'observer et l'étudier. Ah! quelle bonne fortune!

— Meilleure que vous ne pensez. Ecoutez, Andlay, il faut sauver cette jeune fille; il faut sauver l'enfant dont elle va accoucher.

— Enfant du crime! dit Okey avec horreur.

— Il faut le sauver, dit Barkstead avec autorité. Etes-vous aussi le juge de ces infortunés, colonel Okey, pour leur vouloir la mort sans pitié?—Mais, continua-t-il en s'adressant à Andlay, si vos soins vous sont payés plus que vous n'avez droit de l'attendre, votre silence vous rapportera encore davantage.

— La science y gagnera assez pour que je me soucie de votre argent, répliqua Andlay. L'heure qui va se passer est un trésor inestimable : mais pour le mettre à profit, il faut que je sache ce qui a déterminé cet évanouissement et cet accouchement.

Mistriss Barkstead raconta ce qu'elle savait, Richard fut interrogé, les domestiques répétèrent ce que Tom Love leur avait dit, et l'on devina à peu près la vérité.

Pendant ce temps les douleurs d'Anna avaient augmenté ; tout annonçait que l'accouchement allait avoir lieu, mais nul vestige de raison ne se montrait encore dans ses yeux ni dans les paroles entrecoupées qu'elle laissait échapper de sa bouche. De temps à autre le mot *remember* (souviens-toi), accompagné d'un sourire convulsif, ou d'un geste violent, attestait cependant la cause de ce délire.

Au milieu de l'anxiété et du silence qui régnaient dans cette chambre, arriva l'évêque Juxon. A quelques instans de la mort de son maître, il avait fallu un motif bien puissant pour lui faire abandonner son corps que le jugement du parlement avait confié à sa garde et à celle de lord Clarendon : pourtant il était venu.

A peine fut-il arrivé, que les douleurs d'Anna devinrent plus vives : ses cris déchiraient l'air; elle se roulait avec d'horribles convulsions. Sa raison perdue, la nature devenue incapable de s'aider, rendaient plus imminent le danger de sa position.

— Soyez le témoin de ce qui va arriver, dit Barkstead à Juxon; apprenez ici que si la main des vrais serviteurs de Dieu est puissante pour frapper les traîtres, elle est forte aussi pour secourir les innocens; puis, se retournant vers Andlay, il ajouta : — Ma fortune à vous, si vous sauvez l'enfant qui va naître.

— La mienne aussi, s'écria Juxon.

— Cela se peut, dit Andlay ; on peut sauver l'enfant; mais je ne saurais alors répondre de la mère; voyez comme elle s'agite; il faut l'attacher sur ce lit, ou bien elle tuera son enfant.

— Mais elle! s'écria madame Barkstead, c'est elle qu'il faut sauver!

— La vie de l'enfant! reprit Juxon. Colonel Barkstead, cette femme n'est plus votre nièce; vous avez promis la vie de l'enfant à celui qui nous regarde du haut du ciel.

— Que dois-je faire? dit Andlay : la crise approche, la mort veut une victime!

— Anna! sauvez Anna! disait madame Barkstead, à genoux devant le docteur.

— Tu l'as juré au martyr, répétait à voix basse Juxon; sauve l'enfant!

Molly s'était jointe à sa maîtresse; toutes deux, à genoux devant Barkstead, l'imploraient avec des cris et des larmes.

Okey, la rage dans les yeux, lui disait ces seuls mots :

— L'oseras-tu?

Et Juxon, avec un accent d'autorité, lui répétait sans cesse :

— Ta parole, Barkstead! accomplis ta parole! sauve l'enfant!

— Il est tems! décidez, ou tous deux périront peut-être, s'écria Andlay, toujours suspendu sur le lit de la mourante et l'œil attaché sur elle; et les menaces d'Okey et de Juxon, les supplications de Molly et de sa maîtresse, jetèrent dans le cœur de Barkstead de nouvelles angoisses. Tout-à-coup s'arrachant à son incertitude, par une résolution violente, il dit à Andlay, d'une voix haute et forte :

— Que justice soit faite, donc; que le coupable expie sa faute, et que l'innocent soit sauvé!

— Que la malédiction du ciel s'attache à sa vie et le malheur à la tienne, pour ce que tu viens de dire ! ajouta Okey, hors de lui-même.

Un silence profond succéda à ces paroles. Andlay, comme un matelot qui observe l'orage, immobile et sans volonté, et qui, dès que l'ordre du capitaine a retenti sur le navire, l'exécute avec une rapidité merveilleuse et une admirable intelligence, Andlay s'empara des mains d'Anna ; à l'aide de mouchoirs et de longs cordons de laine qu'avait apportés Molly et que lui présentait Juxon, il lia la malheureuse Anna, comme on fait aujourd'hui des forcenés dans les maisons de santé. Aussitôt, éloignant Molly et Juxon, il demeura seul près du lit, avide et tremblant, interrogeant le visage de la malheureuse fille, et se répétant à lui-même, avec un sourire indéfinissable, ces mots : — Folle et grosse !

Toutes les autres personnes, plongées dans une morne stupeur, se tenaient à l'écart ; un cri perçant annonça que le travail de l'enfantement devenait de plus en plus douloureux ; tous en frémirent, mais tous restèrent immobiles. Les gémissemens furent plus pressés, les cris se succédèrent avec violence, les efforts d'Anna ébranlèrent sa couche. Andlay resserrait les nœuds et la contenait de tout son pouvoir ; c'était un combat atroce. Tous étaient anéantis. Madame Barkstead et Molly avaient caché leur tête dans les bras l'une de l'autre ; des larmes coulaient sur la rude figure du colonel Okey. Juxon jetait un regard de pitié sur ce lit de désespoir, et Barkstead, l'œil fixe, le poing fermé, les lèvres pâles, semblait ne plus avoir ni souvenir, ni raison, ni vie. Enfin de derniers et effroyables cris retentirent, Andlay s'élança sur le lit, comme une bête fauve sur sa proie ; tous détournèrent la tête ; Anna, dans un effort convulsif, rompit tous ses liens, bondit et retomba comme un corps inerte sur sa couche ensanglantée ; Andlay laissa échapper un léger rire de satisfaction, et avec un accent de joie, mêlé d'orgueil, il s'écria : — L'enfant est sauvé !

Le sentiment qui avait contenu Molly et mistriss Barkstead, cette terreur qui les avait enchaînées toutes deux loin du lit, fit alors place à une tendre pitié pour l'enfant qui venait de naître et s'adoucit d'une espérance pour Anna, que le docteur annonçait respirer encore. Tandis qu'aidé de Molly il donnait ses derniers soins à l'accouchée, Juxon s'approcha de mistriss Barkstead, qui tenait l'enfant dans ses bras ; il prit quelques gouttes dans le creux de sa main, et élevant la voix, il fit une courte prière, et jetant cette eau sur la tête de l'enfant, il dit d'un ton grave : — Charlotte Stuart, fille d'Angleterre, je te baptise selon la loi de l'Église catholique, apostolique et romaine.

L'étonnement de madame Barkstead ne saurait se dépeindre. Si ces paroles lui expliquaient la présence de Juxon, l'importance que le colonel mettait à l'issue de l'événement, et jusqu'à la résolution terrible qu'il avait prise, elle la laissait ignorante des circonstances qui avaient révélé ce secret à son mari et des engagemens qu'il paraissait avoir contractés.

— Dressons procès-verbal de tout ceci, dit Barkstead ; vous le signerez, évêque Juxon ; vous le signerez, colonel Okey.

— Oui, pour votre gloire, répondit le premier.

— Et moi, pour ta honte, ajouta le colonel.

Pendant que l'on remplissait cette formalité, Andlay ne quitta point le lit d'Anna ; elle respirait encore ; ses yeux, qu'elle avait plusieurs fois entr'ouverts, n'avaient plus que l'expression d'un profond accablement. Un étonnement inquiet, un ressentiment mal compris des douleurs qu'elle éprouvait, se montraient seuls sur son visage. Andlay ferma exactement les rideaux qui entouraient le lit, et s'approcha de madame Barkstead ; tout le monde lui prêta attention :

— La raison est revenue, dit-il tout bas ; mais incertaine et incapable de résister à une nouvelle commotion. Ma présence, celle de monsieur l'évêque, en diraient trop, tout de suite ; c'est à vous de lui expliquer ce qu'elle souffre ; si son âme est ménagée, son corps peut encore être sauvé.

Madame Barkstead, avec cette intelligence aimante et féconde des femmes, comprit ce qui lui restait à faire ; et, confiant l'enfant aux soins de Molly, elle s'approcha de la couche d'Anna.

— Et s'il faut que les paroles que va prononcer l'infortunée, soient ses dernières paroles, dit Barkstead, recueillons-les avec soin, vous et moi, Juxon, pour y obéir sans restriction ; car vous et moi nous l'avons tuée.

Ils se rangèrent tous autour du lit, dans une muette attention, et madame Barkstead entr'ouvrit doucement les rideaux. Ce léger mouvement tira Anna de l'affaissement où elle était plongée ; elle tourna ses yeux vers sa tante :

— Oh ! je souffre, dit elle, pourquoi donc est-ce que je souffre tant ?

— Ne te souviens-tu de rien ? répondit madame Barkstead. Pauvre enfant, un grand malheur t'est arrivé.

— C'est à vous qu'il était arrivé un grand malheur, reprit Anna d'une voix si faible que tous penchèrent la tête pour l'entendre, Richard était perdu ce matin, et vous pleuriez.

— Et tu as été le chercher pour me sauver mon enfant ! Bonne Anna, merci. Tu as compris les douleurs d'une mère ; Dieu te bénira de m'avoir secourue dans ma peine, car je suis ici pour te secourir dans la tienne.

— Oh ! c'est un mal horrible ! une douleur atroce qui déchire tout mon corps ; je ne sais, je ne sais, mais il me semble que ma vie s'était rompue.

— Et ton âme, enfant, n'a-t-elle pas été déchirée aussi ? les espérances de ton cœur n'ont-elles pas été rompues ? n'as-tu pas eu ta douleur poignante et mortelle, quand tu es sortie pour faire cesser la mienne ?

— Oui, il me semble que j'ai vu d'étranges choses, entendu des voix que j'aimais, des voix que j'avais connues ; attendez... Et se passant la main sur le front, comme pour écarter le voile qui restait encore entre elle et sa mémoire, elle ajouta : — Oui, oui, j'ai vu Richard ; mais pas seulement Richard ; attendez !... Et elle fit le même geste ; puis, après une longue pause pendant laquelle ses lèvres remuèrent comme si elle s'était parlé à elle-même : — Attendez ! dit-elle, oui, il me semble que je me souviens.

— *Souviens-toi*, dit tout bas la voix grave et pénétrante de Juxon.

Ce mot, ce mot si connu, prononcé par une bouche cachée, et comme sortant d'une tombe, jeta une lumière rapide et brûlante dans cette âme encore incertaine, et éclaira d'un jour de malheur, ce crépuscule où dormaient tous les souvenirs de l'infortunée. Ce fut tout un récit dans un mot. Si, dans ce corps brisé, il n'y eut plus de force pour de nouvelles convulsions, il se trouva du moins des larmes abondantes et amères, qui furent encore une souffrance. Anna cachait son visage dans ses mains.

— Tu es pardonnée, lui dit tout bas mistriss Barkstead, pleurant comme elle ; prends courage contre toi-même. Anna, tu n'en as pas besoin contre nous qui t'aimerons et te protégerons ; tu es notre fille, Anna ; ton malheur est ton droit. Mon mari sera ton père, et si tu veux je serai ta mère, ta mère devant laquelle tu peux pleurer et non pas trembler ; prends courage.

Anna, levant ses yeux vers celle qui lui parlait ainsi, joignit ses mains et répondant de la voix d'un ange, elle dit :

— Il me faut un plus grand pardon que vous ne croyez, peut être. Et, comme elle faisait un effort pour se soulever, ses douleurs s'éveillèrent, un faible cri, celui d'un enfant nouveau-né, vint frapper son oreille, elle écouta avec effroi, regarda son lit tout sanglant, et, haletante, éperdue, elle se tourna vers sa tante. Celle-ci tenait dans ses bras la faible créature que lui avait remise Molly. Anna reconnut son enfant.

O quelle joie ! quel délire passionné ! quel amour surhumain resplendit alors sur le visage de la pauvre Anna ! Son enfant, elle le prit dans ses mains, l'inonda de ses larmes, le couvrit de ses baisers, le parcourut des yeux, heureuse comme une mère, innocente en ce moment, purifiée par sa tendresse, forte et ne cachant plus son visage, souriante et fière.

— Ce sera aussi notre enfant, dit mistriss Barkstead,

tu n'as point d'aveux à faire, de reproche à craindre, tu es pardonnée, Anna.

C'était trop d'émotions à la fois. Comme un vase brûlant, dans lequel tombe une eau glacée, et qui éclate, l'âme de la jeune fille, en subissant cette joie, après tant de douleurs, se brisa et elle retomba sans vie sur le lit fatal. Andlay se rapprocha d'elle, la considéra longtemps, interrogea son pouls et les battemens de son cœur; puis, après un moment de silence, il dit à Barkstead et à Juxon :

— Si les dernières paroles de cette jeune fille importent à l'Angleterre, recueillez-les avec soin, lorsqu'elle reviendra à elle. La vie habite encore, il est vrai, ce corps, mais les ressorts en sont brisés, et dans une heure vous prierez pour elle.

— La volonté de Dieu soit faite! dit Juxon; je remplirai, pour elle comme pour lui, les saints devoirs de mon ministère, et je la bénirai à son heure dernière, comme j'ai béni celui qui l'attend dans le sein de Dieu.

Il se mit alors à réciter l'office des morts, et si grande était l'émotion qui les dominait tous, qu'en entendant ces prières catholiques qui excitaient ailleurs leur mépris et leur risée, ils découvrirent leur tête et se mirent à genoux.

Bientôt Anna reprit encore une fois ses sens. Juxon était resté seul près d'elle, une sainte résignation accompagna le regard qu'elle jeta sur lui, et comprenant ses derniers devoirs de chrétienne :

— Mon père, dit-elle, écoutez la confession de mes fautes; intercédez Dieu pour moi dans le ciel, et faites que mes derniers vœux soient accomplis sur cette terre.

A ces mots, l'attention recommença, le silence reprit. Juxon se pencha vers la mourante, et voici ce qu'elle dit, soutenue par sa foi dans la religion où elle avait été élevée, et par l'amour maternel qui venait de se révéler en elle.

IV.

CONFESSION.

Depuis mon enfance j'habitais Windsor; c'est là que s'est passée toute l'histoire de ma vie. A l'exception de quelques jours, où je venais dans la maison de mon oncle, toutes mes années ont été enfermées dans la maison royale des Dames nobles. C'est là que j'appris la mort de mon père; c'est là que je connus Georges.

Comme, à ce moment, Juxon avait fait un léger mouvement, Anna ajouta : — Laissez-moi l'appeler Georges, je l'ai aimé sous ce nom; ma bouche s'est accoutumée à le prononcer; et, encore maintenant que je sais tout, il me semble que je ne parlerais pas de lui, s'il me fallait le nommer Charles.

Juxon l'approuva de la main, et Anna, se ranimant un instant au souvenir du passé, continua d'une voix plus assurée:

— Jusqu'au premier jour de l'année dernière, ma vie fut de l'enfance; partout je trouvais des cœurs indulgens pour mes jeunes folies à Windsor, vous l'avez vu, vous venez de juger quelle bonté j'ai dû trouver ici.

Mon père, il est donc vrai, et je l'apprends maintenant, qu'il n'y a pas de faute légère. C'est un oubli bien futile de mes devoirs qui m'a conduite au crime et vouée à la mort.

Un soir, quelques unes de mes compagnes et moi, la fille de lady Salsnby était de ce nombre, bravant la rigueur du froid, nous nous étions échappées de nos chambres, et, sous les arbres dépouillés des jardins de Windsor, nous courions joyeuses d'avoir trompé la surveillance de nos gouvernantes. La jeune lady Salsnby nous racontait son prochain mariage avec un lord d'Ecosse; elle nous vantait sa fortune, les terres immenses qu'elle allait posséder et les nombreux vassaux qui allaient lui rendre hommage. Nous nous étions laissé entraîner bien loin de la maison, et nous étions près du mur qui borde la forêt, lorsque le bruit que fait un homme en sautant d'un mur, se fit entendre près de nous, et à l'instant même, nous vîmes un homme, une épée nue à la main.

Toutes mes compagnes s'enfuirent en poussant de grands cris; moi seule, anéantie par la frayeur, je demeurai immobile. Cet homme vint à moi, je tombai à genoux devant lui, je lui demandai grâce; il me releva et dit avec dureté : — Que faisiez-vous ici à pareille heure? est-ce ainsi que lady Salsnby gouverne la maison qui lui est confiée? Sur mon âme je lui apprendrai ses devoirs. Damnation! ils feront si bien que je n'aurai plus d'asile. Que faire maintenant? toutes ces petites filles m'ont vu.

Je ne comprenais rien à ce mécontentement, ni au droit dont semblait se prévaloir cet étranger; mais, dominé par l'effroi que me causait sa présence, par le ton absolu qui régnait dans sa parole, j'excusai lady Salsnby de notre faute; je lui dis que mes compagnes n'avaient pu le reconnaître, et qu'il devait être parfaitement tranquille. Je le vis sourire, et alors il me dit à voix basse : — Eh bien! mademoiselle, c'est donc vous qui me donnerez asile. — Je ne vous comprends pas, répondis-je.

— Tu me cacheras, cette nuit, dans ta chambre, jeune fille, et songe à m'introduire sans que personne ne le voie.

J'étais seule, en présence d'un homme armé, au milieu de la nuit, loin de tout secours possible; mais telle était alors la confiance insouciante de mon âme, que je me pris à rire de cette proposition, et de la façon dont elle m'était faite; l'étranger ne put s'en défendre lui-même; on eût dit, à voir notre gaîté, que nous nous connaissions depuis longtemps.

— Vous avez raison, dit-il après un moment de silence, et pourtant je ne puis sortir d'ici, il y va de ma tête, et ma tête pèse plus qu'une autre dans la balance des choses de ce monde; non, je ne puis la jeter au fer d'un soldat, ou l'exposer à la balle d'un garde des forêts; il faut que je demeure ici, jeune fille, il faut que tu me sauves; si tu hésites encore : écoute, je suis... Il s'arrêta soudainement, et, me prenant la main, il me dit avec ce ton de maître qui paraissait ne pas connaître de résistance : — Avant tout, quel est votre nom?

— Je m'appelle miss Anna Barkstead, répondis-je.

— Barkstead! répéta-t-il avec fureur.

Ici Anna, baissant la voix, comme si elle craignait d'être entendue, ajouta : — Mon père, je ne saurais vous répéter toutes les malédictions qu'il prononça sur ce nom de Barkstead; il l'appela traître, soldat parjure, magistrat infâme, et je compris qu'il me croyait la fille du colonel; je le détrompai. — N'importe, dit-il, ce nom est coutumier de trahison; je ne te demande plus rien, et je t'ordonne, sur ta vie, de m'obéir et de faire silence. Alors prenant d'une main sa dague et de l'autre son épée, il me força à marcher vers la chapelle. Arrivés là, il me remit une clef qui en ouvrit la porte; je la refermai par son ordre; une fois dans la chapelle, il me demanda le nom du corridor où se trouvait ma chambre; je lui dis que c'était celui de la reine Élisabeth. — Tu es une des favorites de la maison, reprit-il; conduis moi chez toi. Je voulus répliquer, il me menaça de sa dague, et, tremblante, je le précédai.

Nous arrivâmes bientôt dans mon appartement; j'étais si interdite de ce qui m'arrivait, que je m'aperçus à peine que l'étranger avait allumé ma lampe et poussé les verrous de ma porte; il s'était assis, et réfléchissait profondément; j'essayai de lui parler à plusieurs reprises, mais ma voix expira sur mes lèvres : je croyais rêver.

Cependant les cris de mes compagnes avaient frappé quelques personnes : toute la maison s'était émue; la fille de lady Salsnby, plus hardie ou plus alarmée qu'une autre, était entrée chez sa mère, lui avait confié notre étourderie, et l'événement qui les avait fait fuir et m'abandonner. Aussitôt on éveilla les jardiniers, on alluma les torches, on parcourut les jardins, en m'appelant à haute voix. L'étranger me tenant par la main, de peur que je ne m'échappasse, observait à travers les carreaux, et avec anxiété, les mouvemens des gens de la maison; il avait oublié que la lampe, placée derrière nous, dessinait notre ombre sur les vitraux, et ce ne fut que lorsqu'un cri annonça qu'on nous avait vus, et que tous les bras se dirigèrent vers la fenêtre éclairée, qu'il comprit son imprudence. Aussitôt on se précipita dans la maison, on monta en foule les escaliers, on envahit le corridor où je demeurais,

et l'on frappa à ma porte à coups redoublés. On m'interpella de répondre; l'étranger me dit rapidement et à voix basse de demander lady Salsnby. Tout ce qui se passait était si extraordinaire, que j'obéis machinalement.

La voix de lady Salsnby se fit entendre. — Enfin! dit l'étranger, avec un air de satisfaction; puis il prit des tablettes d'ivoire, en brisa une, écrivit sur un de ses éclats avec la pointe de son poignard, un seul mot, et me dit : — Donnez cela à lady Salsnby. A ces mots, il se cacha derrière les rideaux de mon lit. J'obéis encore, j'ouvris, et dis résolument à lady Salsnby, qui entra la première : — Lisez, madame. A la lueur des torches qui se pressaient autour de ma porte, elle jeta les yeux sur ce morceau d'ivoire; son visage s'altéra; mais, se remettant aussitôt, elle arrêta d'un geste toutes les personnes qui allaient s'y précipiter, et entra seule.

Elle parcourut la chambre comme si elle cherchait quelqu'un, passa plusieurs fois près de l'étranger, sans avoir l'air de rien remarquer; puis, élevant la voix, et d'un air dégagé, elle dit :

— Allons, allons, vous êtes toutes des folles, et toi aussi, Anna, qui as eu peur au point de t'enfermer et de ne vouloir ouvrir qu'à moi; personne n'est ici, personne n'est entré dans la maison; allez vous reposer, et qu'il ne soit plus question de tout ceci. Quelques-unes de mes compagnes voulurent insister, et lady Salsnby ajouta avec sévérité :

— Est-ce parce que je ne vous ai pas encore punies de votre faute, que vous obéissez si mal à mes ordres? retirez vous. On nous laissa seuls, et à peine la porte fut-elle fermée, que l'étranger, se dégageant de derrière les rideaux, dit à lady Salsnby :

— Le capitaine Georges vous remercie, madame.

Aussitôt, et comme si je n'avais pas été là, ils commencèrent une conversation en français; je lisais sur le visage de lady Salsnby qu'il lui racontait ce qui l'avait forcé à franchir le mur du jardin. Au sourire qu'il laissa échapper, et au regard qu'il jeta sur moi, je compris qu'il lui expliquait comment il avait pénétré jusqu'à ma chambre. Après ce récit, une vive discussion s'établit entre eux; ils semblèrent enfin être d'accord sur ce qu'ils avaient à faire, et lady Salsnby m'annonça que le capitaine Georges passerait la nuit et le jour du lendemain caché chez moi. Je voulus faire quelques observations, elle me répondit en souriant : — Si je te disais la vérité, tu me demanderais à genoux le droit de faire ce que je te prescris; enferme-toi, attends que je vienne moi-même; demain je te dirai ce qu'il faut faire. Réponds à celles de tes compagnes qui viendraient pour te voir, que tu ne veux recevoir que moi. Elle sortit sans attendre ma réponse, et me laissa seule avec l'étranger, dont je ne savais pas le nom.

— Que je ne vous dérange pas; allons, couchez-vous, mademoiselle. Je ne lui répondis pas, mais je sentis une rougeur brûlante me monter au visage; il s'en aperçut, et, s'approchant de moi, il me dit en souriant :

— C'est en vérité une singulière position que la vôtre et la mienne! Une belle jeune fille qui reçoit, la nuit, un homme dans sa chambre, et un cavalier admis à ce bonheur, et qui ne savent que se dire! N'est-il pas un homme au monde, belle Anna, que vous voudriez voir ici à ma place, et qui sans doute y serait moins embarrassé que je le suis? Ce soupçon m'indigna, et je restai encore muette. Cependant il m'interrogea bientôt sur nos occupations, sur nos études. Malgré l'assurance impérative avec laquelle il parlait de tout, sa conversation me fit paraître cette nuit moins longue que je ne l'avais craint.

Lady Salsnby vint de grand matin. Jugez de mon étonnement lorsqu'elle m'apprit, après avoir causé avec le capitaine, qu'il ne pourrait s'éloigner de deux jours encore, et que pendant tout ce temps, il demeurerait chez moi; elle ajouta que, pour ne point éveiller les soupçons, je ne quitterais point ma chambre.

Aujourd'hui, que je sais quel était le trésor que l'on confiait à ma garde, je comprends que lady Salsnby ait oublié toutes les idées de convenance qui devaient l'empêcher d'agir ainsi; mais alors, rien ne m'expliquait sa conduite; elle-même nous apporta la nourriture qui nous était nécessaire; et il me fallut passer tout le jour seule avec ce cavalier.

O mon père! je ne sais si ce fut un jeu de son esprit, mais il se plut à me raconter de merveilleuses histoires; il me parla d'un monde que je ne connaissais pas, de sentimens qui n'avaient jamais palpité en moi. Cette longue journée fut courte! Puis vint la nuit; notre embarras de la veille recommença; nous en parlâmes d'abord en riant, mais la fatigue nous gagnait tous deux; mes yeux se fermaient malgré moi; lui-même semblait vouloir lutter en vain contre le sommeil; nous nous décidâmes à ouvrir la croisée, espérant que l'air frais de la nuit nous réveillerait tous deux. Le ciel étincelait d'étoiles; il me mena vers la fenêtre, et me montrant à l'horizon un astre dont la lueur pâle se détachait mal sur l'azur de la nuit :

— C'est ainsi qu'est ma vie, me dit-il, pâle et obscure maintenant; mais laisse faire le temps, jeune fille, cette étoile montera au sommet du ciel et resplendira la première entre toutes, et, comme elle, ma vie sortira bientôt du nuage qui l'enveloppe, et tu baisseras les yeux devant l'éclat dont elle brillera! Sa figure était fière en disant ces mots, et je le regardais avec stupéfaction. Il me prit les mains et m'approcha de lui : — Enfant! continua-t-il, que tu es heureuse; jeune et belle, tu crois et tu espères! et moi aussi, à ton âge, j'ai fait des rêves de bonheur, j'ai cru à l'amour, à l'amour vaste de tout un peuple : aujourd'hui, je ne crois plus à rien. Comme il disait ces mots, un nuage noir couvrit l'horizon et cacha tout-à-fait l'étoile qu'il m'avait montrée : — Est-ce mon sort qui m'est annoncé, dit-il, et disparaîtrai-je aussi tout-à-fait? Le temps était froid; il ferma la fenêtre; nous nous assîmes l'un contre l'autre; il me pressa de me reposer. La veille, la crainte m'avait seule empêchée de céder à sa prière; ce jour, je me sentis plus embarrassée, et l'idée de dormir sous le regard de Georges, me troubla jusqu'au fond de l'âme. La veille, j'avais oublié de prier Dieu; je me rappelai ce devoir, je me mis à genoux, et j'essayai de le remplir; je le tentai plusieurs fois, mais je ne pouvais fixer mon attention; enfin, espérant contraindre mon âme, je me résolus à réciter tout haut les paroles consacrées.

Je priai, selon l'usage, pour que Dieu me gardât l'innocence de ma vie; je priai pour la gloire de l'Angleterre et le salut du roi. Quand j'eus fini, je regardai Georges; il était debout, immobile, et des larmes coulaient de ses yeux. — Tu pries pour le roi d'Angleterre, me dit-il, pour celui que d'autres maudissent. Si Dieu écoute la voix des anges, il t'entendra, toi qui es pure comme eux.

Ma prière était faite, ma lampe ne jetait plus qu'une faible lumière; les flammes du foyer se mouraient çà et là : je sentis le sommeil qui appesantissait, malgré moi, mes paupières; mes yeux se fermèrent et se rouvrirent sans rien voir; je n'avais plus la force de lutter : ma tête se pencha et je m'endormis.

Longtemps après je rouvris les yeux : j'avais tout oublié. Jugez de mon effroi en sentant mon front appuyé sur les genoux d'un homme; je me relevai vivement en poussant un cri. Je me remis bientôt, et demandai à Georges si j'avais dormi longtemps. — Le jour va poindre, me répondit-il. — Et j'ai dormi toute cette nuit, ainsi placée? repris-je toute confuse. — Oui, me dit-il, ta tête est restée sur mes genoux, et moi je n'ai pas osé remuer de peur de t'éveiller; le sommeil est si doux; moi qui, depuis huit jours, n'ai pu le trouver nulle part, j'ai voulu respecter le tien. Je me sentis émue, je considérai Georges; il était pâle et défait; il avait dû beaucoup souffrir.

Lady Salsnby revint comme la veille, et, comme la veille, elle nous annonça que Georges ne pourrait partir que le lendemain matin; elle me permit de sortir une heure de ma chambre et je les laissai ensemble. Un sentiment inconnu m'y ramena plus tôt que je ne pensais; je retrouvai Georges avec lady Salsnby : elle lui avait apporté quelques livres de sa bibliothèque particulière, et nous demeurâmes encore seuls...

Arrivée à cet endroit de son récit, Anna s'arrêta un moment; elle se recueillit quelque temps, puis demanda douce-

ment sa fille ; elle la prit des mains de Juxon, la posa sur son sein, et, s'asseyant sur son lit, après l'avoir tendrement regardée :

— La force me quitte, mon père, dit-elle. Avant de continuer, laissez-moi m'occuper de mon enfant ; un peu plus tard, je ne le pourrai peut-être plus. Elle s'arrêta encore et ajouta : — Je désire que ma fille soit élevée par mistriss Barkstead.

— Mistriss Barkstead, dit le rigoureux Juxon, est une brebis égarée, hors de la vrai foi.

— Ma tante, répliqua Anna, est le sanctuaire des vertus de la femme ; vous lui direz que ma fille est catholique : ce sera pour elle un droit de plus à sa tendresse, car elle la regardera comme un malheur.

Anna entendit quelques sanglots.

— Êtes-vous là ? ajouta-t-elle, venez aussi m'écouter ; mais, êtes-vous seule ?

Un signe de Barkstead dicta la réponse de sa femme. Le silence le plus absolu se garda entre les assistans, et la mourante lui dit :

— Vous remercierez le colonel de ses bontés pour moi. Ces paroles, à quelques momens de l'ordre affreux qu'il venait de donner, firent frémir Barkstead ; le regard que lui lança Okey les enfoncèrent jusqu'au fond de son cœur. Anna reprit, en s'adressant toujours à sa tante :

— Vous avez entendu le commencement de mon récit ; écoutez donc la fin ; mais que vous seule et ce saint homme puissiez le recueillir ; ce qui me reste à vous dire a besoin de l'âme d'une femme pour être compris, et de la charité divine pour être pardonné.

Nous étions demeurés seuls, Georges et moi. Je m'aperçus qu'il me répondait avec beaucoup plus d'attention qu'il n'avait fait jusque-là. Il avait interrogé lady Salsnby sur mon compte, à ce qu'il paraît. Je ne puis vous dire ce qui s'était passé en lui, mais Georges n'était plus le même ; oubliant, et sa raillerie et sa rudesse ordinaires, il me fit les plus humbles excuses sur sa présence.

— Vous êtes pâle, me dit-il avec tristesse, c'est donc ma destinée de faire souffrir ceux qui m'aiment. Je parus surprise de ce mot ; — ceux qui m'obligent, reprit-il avec une larme. Il se mit à lire.

C'était un livre qui m'était inconnu, l'auteur s'appelait Shakspeare, l'ouvrage était le *Roi Lear*. O mon père, accoutumée que j'étais aux cantiques saints de nos églises, aux paroles graves de nos prières, quel fut mon étonnement d'entendre ces amères railleries, ces puissantes malédictions et ces plaintes cruelles d'un roi proscrit. Georges lisait. Mais aujourd'hui seulement je compends la magique expression de sa voix, cet accent solennel et profond, ce geste menaçant qu'il ajoutait à la fière harmoie du poète. O mon père ! comprenez-vous Charles Ier lisant le *Roi Lear ?*

Tout à coup il jeta le livre avec une douloureuse colère.

— Assez, assez, se dit il à lui-même. Mes misères ont-elles besoin d'être fouettées par ces vers ardens pour s'éveiller et bondir dans mon cœur ? Non, non, demain je les reprendrai toutes, réelles et affreuses ; aujourd'hui, qu'elles dorment sous ton regard, comme tu as dormi sous le mien, jeune fille. Écoute, parlons de bonheur et d'amour ; écoute : il reprit le livre ; il lut : c'était l'histoire de deux amans. Autant il y avait de rudesse dans ce que j'avais d'abord entendu, autant la mélodie de ce nouveau récit était douce et enivrante. Il lut bien longtemps, car la nuit vint qu'il lisait encore. J'étais plongée dans une admiration extatique ; mes pensées revenaient sur ces vers dont le charme m'avait paru si nouveau ; je n'étais plus Anna, cette jeune fille insouciante et gaie de la maison de Windsor : j'avais pris tout l'amour de Juliette, comme Georges me semblait avoir trouvé la voix de Roméo ; car c'est l'histoire de leurs malheurs qu'il m'avait lue.

Il ne lisait plus, et, n'entendant plus sa voix, je me pris à écouter ma pensée. Je recommençai, dans mon souvenir, et cette douce nuit de bal, où tant d'amour s'anima dans un regard ; puis, cette nuit plus douce encore, où, éloignés l'un de l'autre, ils s'entendaient à voix basse ; puis, ce matin, où le rossignol chanta contre eux, où l'aurore se leva pour les séparer, et vint enfin cette dernière et affreuse nuit où Juliette s'éveilla de la mort et appela vainement Roméo ; je n'habitais plus ma vie réelle, une autre âme que la mienne m'inspirait des désirs que je ne comprenais pas ; mon cœur bondissait dans ma poitrine, ma tête tournait ; il me semblait que j'étais suspendue dans les airs, balancée parmi des chants et des parfums ; un mot, s'échappa, comme une plainte, de ma bouche : — Roméo ! Roméo !... dis-je tout bas ; — Juliette ! répondit une voix émue ; et je sentis sur mon front une haleine brûlante ; je me sentis étreinte dans les bras d'un homme ; je sentis un baiser qui arrêta sur mes lèvres un cri de terreur, et qui le noya, ainsi que mon âme, dans une ivresse ineffable..... Mon père, je n'étais pas coupable encore, car je m'arrachai des bras de Georges, et m'élançai à l'autre bout de la chambre, cachant ma tête dans mes mains et pleurant à toutes larmes. Quand je le regardai, il était à deux genoux devant moi et il me disait :

— Anna ! vois-tu, ma vie a été stérile jusqu'à ce jour ; Anna, tu es la fleur qui germera dans mon cœur pour le parfumer : écoute, enfant, je t'aime et je te ferai si puissante que je te rendrai le bonheur que je te demande ; et, en parlant ainsi, il pressait mes genoux et je pleurais, sans pouvoir lui répondre. Mes jambes fléchissaient sous moi, je sentais que je devenais folle ; je m'échappai de lui, et, ouvrant la porte de ma chambre, je m'élançai dans le corridor, il me suivit ; je descendis, il était sur mes pas ; je trouvai une porte ouverte, je ne pus la fermer derrière moi, il entra dans les jardins, j'y courais déjà à travers les arbres nus, ma robe blanche lui servait de fanal, il me poursuivit en m'appelant tout bas. La pluie, à torrent, battait sur ma tête nue ; il m'atteignit : — Enfant, me dit-il, tu veux mourir, reviens, reviens ! Oh grâce ! je ne toucherai pas tes vêtemens, je resterai ici, je fuirai la maison, je braverai mes assassins, je mourrai tout à l'heure, mais reviens. J'étais haletante, il s'approcha de moi et voulut m'aider à marcher. Je frissonnai de tout mon corps, quand il me toucha.

— Anna, ajouta-t-il, je t'ai offensée, grâce, grâce, mais rentre : sens-tu que la pluie te glace, que tu trembles ?

— Oh non ! lui dis-je, je brûle, je suis bien ici ; et j'écartais mes cheveux de mon front pour que la pluie l'inondât plus aisément.

— Anna, me dit-il, en me reprenant, reviens, tu es glacée.

— Je te dis que je brûle ! lui répondis-je avec impatience et je portai sa main sur mon front.

Aussitôt sa voix changea d'expression.

— Anna, me dit-il, avec une résolution indicible, m'aimes-tu ?

— Oui !

— Veux-tu être à moi ?

— Oui... !

— Mon père, ô mon père ! je n'avais rien compris du sens de ses paroles ni des miennes, mais lorsque, m'entourant de ses bras, il m'attacha à lui-même, lorsque sa bouche brûla la mienne..... alors !..... pardonnez, mon Dieu !... priez, mon père !... alors...

Ils écoutèrent. Anna était morte.

V.

LA NOURRICE.

Tomlinson avait suivi lady Salsnby ; chemin faisant, elle lui avait raconté l'histoire d'Anna ; elle lui avait dit comment Charles Ier s'était caché à Windsor ; comment, poussé par une passion qu'elle n'avait pu prévoir, il y était revenu ensuite plusieurs fois, durant l'espace de quelques mois. Elle lui révéla que, forcé de rejoindre son armée, il avait quitté les environs de Londres, en lui faisant confidence de son amour pour la nièce de Barkstead, de l'état où elle se trou-

vait, des précautions à prendre et du secret inviolable qu'elle devait garder vis-à-vis d'elle sur son vrai nom et sur son rang. — J'avais permis, dit lady Salsnby, j'avais permis à Anna d'écrire au capitaine Georges et de recevoir ses lettres; ce fut cette imprudence qui livra son secret aux mains de son oncle. Jugez de mon étonnement de le voir, il y a un mois, arriver dans notre retraite, lorsqu'à peine l'arrestation du roi nous était parvenue comme un bruit vague. Barkstead, l'un des juges commis à l'instruction du procès de Charles, avait eu entre ses mains tous les papiers qu'on avait saisis de lui, et les lettres d'Anna s'y trouvaient. Bien qu'elles fussent adressées au capitaine Georges, elles suffirent pour éveiller les soupçons du colonel, et lorsqu'il m'ordonna de lui remettre Anna, je crus devoir lui dire toute la vérité.

Tomlinson parut surpris. Lady Salsnby continua :

— Il aurait su de la jeune fille ce qui lui était arrivé, et peut-être il lui aurait dit imprudemment le nom de celui qui était son amant; et ce nom devait être un secret pour elle. Seulement la munificence de Charles Ier aurait suivi son enfant dans la vie. Telle était sa volonté. Aujourd'hui tout est bien changé; les enfans légitimes de Charles Ier sont aux mains de ses bourreaux, ou exilés de leur patrie. Une vie suffira-t-elle à leur rage de tigres? l'échafaud est encore dressé et le poison s'envoie par messager. Qui sait si les dernières gouttes du sang royal des Stuarts ne couleront pas bientôt, seulement, dans les veines de l'enfant qui va naître?

Charles Ier l'avait prévu, le jour où, dans un entretien qu'il obtint de Barkstead, en présence du colonel Okey et de Juxon, il lui demanda sa parole de chrétien de recueillir et d'élever l'enfant d'Anna, et d'établir, à sa naissance, toutes les preuves qui pourraient le faire reconnaître un jour. Barkstead fit ce serment à sa victime, et sans doute il le tiendra. Colonel Tomlinson, j'en ai fait un aussi, et maintenant que votre âme est revenue de l'aveuglement où elle était plongée, vous m'aiderez à le remplir.

A ce moment, ils arrivaient à la porte d'une maison qui était sur le bord de la Tamise. Elle était habité par lady Macdonnel, fille de lady Salsnby. C'était la même qui était avec Anna le jour où Charles Ier s'introduisit à Windsor après avoir été séparé par une attaque imprévue de quelques cavaliers qui l'accompagnaient, et lorsqu'il se rendait à une entrevue où il devait concerter les moyens de s'emparer de Cromwell et des membres les plus influens du parlement.

Lord Macdonnel était l'imbécile le mieux établi des trois royaumes. L'ambition de lady Salsnby l'avait choisi pour gendre. Ses grandes propriétés en Ecosse, un nom qui n'était pas sans influence l'avaient fait préférer; et tandis qu'il se croyait un père de famille paisible et résigné, sa belle-mère en faisait un chef de parti entreprenant et ambitieux.

Donc, lady Salsnby entra avec Tomlinson dans sa maison; elle le fit appeler ainsi que sa fille, et leur demanda une attention religieuse.

Ce préambule effrayait toujours Macdonnel, car il était toujours le prélude de quelque demande considérable d'argent pour secourir des royalistes proscrits ou des catholiques malheureux, et tout bon catholique, tout sincère royaliste qu'il pût être, il comprenait difficilement qu'il fallût se ruiner pour la cause du roi ou du pape. La demande que lady Salsnby avait à lui faire devait l'étonner bien d'avantage. Voici le discours qu'elle commença par lui adresser, et contre lequel il croyait avoir bien noué les cordons de sa bourse, mais dont la conclusion le jeta dans une cruelle perplexité.

— Lord Macdonnel, lui dit lady Salsnby, vous êtes le représentant de l'une de ces vieilles et nobles familles qui brillent autour du trône, comme des diamans autour d'une couronne. Macdonnel inclina la tête: lady Salsnby continua : — Vos ancêtres ont versé leur sang pour la royale maison des Stuarts; vos ancêtres étaient grands et généreux; vous ne serez pas moins grand ni moins généreux que vos ancêtres. Macdonnel laissa échapper un petit toussement significatif qui disait certainement : — Bien, bien, je vous vois venir. Lady Salsnby, à qui ce mouvement n'avait pas échappé, ne put retenir un sourire de pitié méprisante, et elle reprit : — Les biens immenses que vous possédez ne sont pas le plus précieux héritage que vous avez reçu de vos aïeux.

— De cet héritage, il n'en restera bientôt plus, répondit Macdonnel, qui croyait que le combat allait s'engager sur ce terrain.

— Ce doit être une raison de plus de garder intact celui d'un nom honorable, et le jour est arrivé de vous en montrer digne; vous allez avoir besoin du courage. Ici Macdonnel tressaillit.

— D'un grand courage! Macdonnel faillit se trouver mal.

— Je viens vous demander plus que la vie!

Cette menace rassura le brave lord.

— Qu'est-ce donc? dit il d'un ton résolu, comprenant qu'il n'y avait ni danger personnel, ni risque d'argent à courir.

— Il faut vous séparer de votre femme!

A ces mots, la jeune lady, qui jusque-là était restée assez indifférente au discours de sa mère, se rapprocha vivement et s'écria :

— Comment! me séparer de mon mari! je ne le ferai point qu'il ne me l'ordonne.

— Il vous l'ordonnera, répliqua la mère. Lord Macdonnel connaît les droits de son autorité, et quand il aura reconnu que l'honneur de son nom est intéressé à cette séparation, il saura bien l'exiger.

— Certes, je saurai bien l'exiger, répéta Macdonnel avec un air de sévérité.

— Ce n'est pas tout, dit lady Salsnby, en se tournant vers sa fille, il faut vous séparer de votre enfant.

— Me séparer de mon enfant! s'écria la jeune mère, mon enfant qui a deux mois à peine, le livrer à des mains étrangères! lui refuser mon lait! Non, ma mère, je ne le ferai pas! je ne le ferai pas! répétait-elle avec force, comme pour s'affermir dans sa résolution.

— Elle ne le fera pas! criait Macdonnel furieux, elle ne le fera pas!

Lady Salsnby laissa passer ce premier élan de douleur, et, continuant comme si elle n'avait rien entendu, elle ajouta : — Vous me suivrez alors, et vous trouverez une noble consolation de votre sacrifice. Le dernier et faible rejeton des rois de la Grande-Bretagne sera remis entre vos mains; tout l'espoir d'une nation reposera en vous; comme un ange gardien placé à côté d'un faible arbrisseau, vous le défendrez de l'orage et de la hache de ses ennemis. Votre dévouement sera égalé dans l'histoire à celui de la mère des Machabées, et le nom de Macdonnel recevra de vous un éclat immortel qui le fera citer comme un modèle d'héroïsme dans les temps à venir.

— Ah! ah! s'écria Macdonnel, tout surpris de cette gloire colossale que sa femme allait lui apporter, ceci mérite considération. Et que faut-il qu'elle fasse pour que j'obtienne ce nom immortel?

— Qu'elle dépouille ces vêtemens somptueux, répondit lady Salsnby avec le ton emphatique d'une prophétesse; qu'elle revête les habits de la misère et de la servitude, et que, renfermant en son cœur le secret terrible qui va lui être confié, elle se consacre, corps et âme, au service de la vraie cause.

La jeune lady ne pouvait comprendre le sens des paroles de sa mère; celle-ci cherchait à revêtir des couleurs du fanatisme la singulière proposition qu'elle avait à faire à sa fille, sans pouvoir y parvenir. Macdonnel redoublait son air hébété, et Tomlinson lui-même ne savait trop où prétendait arriver lady Salsnby.

A ce moment la porte s'ouvrit. Un message de l'évêque Juxon fut remis à la vieille dame; elle le lut avec une anxiété visible, et, prenant une décision rapide, elle dit :

— Maintenant, ma fille, il n'y a plus à balancer. Et, sans s'arrêter aux exclamations, aux marques d'étonnement que Macdonnel et sa femme laissaient échapper à chaque parole, elle continua resolument : — Ma fille, vous allez prendre les

vêtemens d'une femme du peuple, vous en afficherez le langage et les manières. Le colonel Tomlinson vous conduira chez son collègue monsieur Barkstead, et il vous présentera comme une jeune mère qui vient chercher un nourrisson. Ce nourrisson, vous le trouverez; on vous en confiera l'allaitement, sur la recommandation du colonel; vous resterez près de lui, et vous lui vouerez vos jours et vos nuits.

— Et je quitterai mon enfant pour celui d'un autre! répondit lady Macdonnel, chez qui l'amour maternel était surtout blessé de cet ordre.

— Et lady Macdonnel entrera comme une servante dans la maison d'un rustre puritain! dit le mari en haussant les épaules. Vous êtes folle, lady Salsnby, votre tête a tourné quand celle du roi est tombée. Vous êtes folle!

— C'est vous qui êtes fou de parler ainsi à lady Salsnby, répliqua-t-elle d'un ton de dignité. Ce que j'ai dit se fera. Lady Macdonnel est fille de lady Salsnby, et lady Salsnby a jugé que sa fille entrerait comme servante dans la maison de Barkstead.

Macdonnel riait, tant lui paraissait extravagante la proposition de sa belle-mère : — Vous êtes folle, répétait-il à chaque instant, vous êtes folle!

— Qui êtes-vous donc, lord Macdonnel, pour me répondre de la sorte? s'écria lady Salsnby, dans une colère inexprimable. Quels sont ces aïeux qui vous rendent si vain que vous ne puissiez consentir à ce que je vous demande? Le premier de tous était un montagnard à qui Jacques d'Ecosse, le plus gourmand des rois, paya un coq de bruyère du don d'une seigneurie, un jour qu'il n'avait pas eu de quoi déjeuner à la chasse. Le second était un chanteur de ballades, dont la reine Marie fit un lord des hautes terres, pour avoir fait un poème sur sa beauté, dont tous les vers de chaque chant commençaient par l'une des lettres de son nom. Le troisième était un usurier, qui prêtait au roi Jacques, à des intérêts de damné, l'or qu'il lui volait sur la dépense de sa cuisine et de ses livres de messe. Le quatrième. .

— Le quatrième, s'écria Macdonnel, au comble de la fureur, était mon père, qui valait dans son petit doigt tous les Salsnby, présens, passés et futurs!

Aussitôt, le petit Ralph, qui était présent à la contestation, s'approcha de Macdonnel, et lui donna un vigoureux coup de pied dans les jambes, en criant : — Ah! tu insultes ma famille, tu vas voir. Macdonnel, surpris de cette attaque imprévue, s'arrêta tout ébahi; mais il le fut bien plus lorsque sa femme lui dit : — Mon frère a raison, milord; vous insultez les Salsnby, vous êtes indigne de leur alliance.

— Les Salsnby, disait la belle-mère, ont cinq cents ans de noblesse intacte et pure au service particulier des rois d'Angleterre. — Les Salsnby, ajouta la femme, ne se sont jamais alliés qu'aux plus riches seigneurs de la cour. — Les Salsnby, disait l'enfant, tueraient tous les Macdonnel d'un coup de pied dans les jambes. Macdonnel était au comble de l'imbécillité.

Tomlinson s'interposa. Macdonnel avait entendu tout ce qu'on voulait de lui. Il ne restait plus qu'à le faire consentir. Mais, en homme qui sent sa faiblesse et qui craint de se laisser séduire, il se renfermait dans un refus obstiné. — Je ne veux pas! était sa seule réponse. Il comprenait très bien, en sa bêtise, que s'il donnait les raisons de son refus, quelque bonnes qu'elles fussent, il se laisserait battre par les argumens de sa belle-mère, et il croyait tous les prévenir, en criant à tue-tête : — Je ne veux pas!

Mais lady Salsnby était trop adroite pour ne pas avoir gardé contre Macdonnel un terrible et dernier argument, celui de la peur; aussi, prenant tout à coup un air résigné, elle s'adressa au colonel Tomlinson, et lui dit : — Croiriez-vous, colonel, que cet homme, qui se refuse à une chose si simple, est le même qui a eu le courage de payer à prix d'or ces quatre conspirateurs qui ont pénétré jusque dans la chambre où devait coucher Cromwel, et qui...

— C'est-à-dire, s'écria Macdonnel, que c'est sir Salsnby qui...

— Pourriez-vous supposer, ajouta la belle-mère sans avoir l'air d'écouter les réclamations de son gendre, que c'est encore lui qui a fait un voyage en Ecosse pour y soulever le pays, il n'y a pas trois mois, en faveur du malheureux Charles?

— Ce n'est pas moi! criait Macdonnel; si j'y suis allé, c'était pour y faire des renouvellemens de bail, et c'est sir Salsnby qui...

Lady Salsnby continuait encore : — C'est lui qui a payé le dernier libelle d'Ansby contre Cromwell; lui qui entretient à ses frais les pauvres Ecossais qui ont juré sur la sainte Bible la mort du traître; lui qui cache dans sa maison les armes et les munitions des conjurés; lui...

— Madame! s'écriait le malheureux, je suis innocent de toutes ces horreurs... J'ai payé, c'est-à-dire vous avez payé avec mon argent; d'ailleurs j'aime Cromwel... Et puis vous m'avez dit que ces barils étaient du malvoisie : voulez-vous me faire pendre? Colonel, c'est un infâme mensonge...

Et lady Salsnby ajouta d'un ton méprisant : — Et cet homme recule, maintenant qu'il s'agit d'une séparation de quelques jours et de l'accomplissement d'un devoir qui ne demande que son silence.

A ces mots, Macdonnel prit sa femme par la main, la plaça devant sa mère, et dit à celle-ci avec un flegme furieux : —

— Voici votre fille, faites-en ce qu'il vous plaira, je n'en sais rien, je n'y suis pour rien, faites-la servante, nourrice, reine, peu m'importe, je n'y prends aucune part; la seule chose dont je vous en veuille, c'est d'en avoir fait ma femme. Adieu!

En disant cela, il sortit de la chambre, laissant Tomlinson et lady Macdonnel dans la stupéfaction, et lady Salsnby dans la joie de cette brusque résolution.

— Qu'il se taise, c'est tout ce que je voulais de lui, dit-elle; puis se tournant vers sa fille, elle lui raconta rapidement l'histoire d'Anna et de Charles I[er]. Quelque pénible que fût le rôle qu'allait s'imposer la jeune lady, tel était le fanatisme que sa mère lui avait inspiré pour la cause royale, qu'elle accepta sa mission avec bonheur, dès qu'elle sut de quoi il s'agissait.

Sacrifier sa vie et celle de ses enfans au triomphe de la royauté; supporter, pour elle, la misère, l'exil, la captivité, la torture; vouer ses nuits et ses jours à allumer, en secret, des mécontentemens contre le nouvel ordre de choses; le saper à petit bruit; le combattre au grand jour; tout adopter, tout respecter, tout défendre des hommes du parti royal; tout haïr, mépriser et calomnier de ce qui appartient à leurs adversaires; mentir, dérober, assassiner, mourir; faire indifféremment le bien et le mal; se parjurer, trahir, se vendre, fuir, se déshonorer même, pour ce qu'elle appelait la noble cause, telle était la morale politique que lady Salsnby avait enseignée à ses enfans, et que son époux mettait en usage. Ralph, malgré son extrême jeunesse, était déjà imbu de ces odieux principes. Mais tandis que sa sœur n'y portait qu'une âme soumise, l'enfant y mettait déjà une volonté ardente. Lady Julia Macdonnel obéissait aux ordres de sa mère, mais on sentait que Ralph les préviendrait un jour.

Bientôt Juxon arriva lui-même, il parut surpris de trouver Tomlinson chez lady Salsnby. Le colonel le rassura lui-même, et lui dit avec une conviction profonde qu'il était revenu de la funeste erreur où il s'était laissé entraîner. Il lui parla de son repentir en termes pénétrés, et lui jura bien qu'il était maintenant aussi dévoué à la royauté qu'il lui avait été ennemi, et finit par lui demander sa bénédiction, comme une sorte d'acceptation solennelle de son retour dans la vraie route de l'honneur. Juxon se laissa persuader, et ils tinrent conseil avec lady Salsnby et sa fille, sur les moyens de faire admettre Julia chez Barkstead.

Au reste, il faut dire que c'était une organisation toute particulière que celle de Tomlinson. Jamais, peut-être, avec plus de droiture dans le cœur, aucun homme ne commit plus d'injustices; jamais avec plus de bonne foi on ne changea plus souvent de parti. Il avait une telle impressionnabilité, que l'aspect d'un événement inattendu bouleversait souvent toutes ses idées. Ayant rencontré un jour un cocher qui frappait son cheval, il demanda au parlement une loi pénale contre les hommes qui battaient les animaux, et ayant entendu un

enfant répondre une impertinence à son père, il proposa d'établir en Angleterre, comme à Rome, le droit de vie et de mort des pères sur les enfans. Il s'était fait républicain parce qu'un jour le roi avait donné devant lui un coup de fouet à un valet de chasse, et il était devenu royaliste parce qu'il avait vu exécuter Charles Ier.

VI.

FUNERAL UNDERTAKERS.

Huit jours s'étaient passés depuis le 30 janvier. Anna avait été inhumée sans appareil. Julia Macdonnel, sous le nom de Catherine, avait été présentée chez Barkstead et acceptée comme nourrice. Placée dans une chambre particulière, elle s'y tenait soigneusement enfermée, et, malgré les propos de Molly, qui lui trouvait les mains trop blanches, tout avait repris dans la maison un air d'ordre et de calme.

Deux ou trois fois seulement, le terrible Tom Love était venu s'informer d'abord du petit héros à la dague, puis de la belle fille évanouie, et enfin de la jolie nourrice.

— J'ai vu cette figure là sous une toque de velours et une coiffe de dentelle, j'en suis sûr; d'ailleurs, j'ai remarqué que, depuis qu'elle est ici, un gaillard à mine de cavalier se promène aux entours de la maison. Je jure sur mon poing que je lui enfoncerai deux côtes pour le moins, et des vraies.

Tom Love disait cela à la porte de la maison de Barkstead, l'épaule appuyée sur l'angle du mur, tandis que Molly, élevée sur la marche du seuil, le regardait avec complaisance.

Puis Tom Love, se grattant le front avec un air chagrin, continua :

— C'est que, voyez-vous, Molly, j'ai de l'humeur, parce que tout ça n'est pas clair. Monsieur Barkstead est assurément un saint; mais depuis qu'on a réduit le Stuart, on ne sait pas, il vient chez lui des figures suspectes; on en parlait hier à la taverne du Roi Richard, dans Temple-Bar; qu'il y fasse attention! c'est que... voyez-vous, les cris de la jeune fille ont été entendus, on a su qu'Andlay était venu depuis, et puis Juxon, et puis... Dites au colonel, de la part de Tom Love, de se bien tenir; car, voyez-vous, il y a des curieux à la taverne, et Tom Love peut bien barrer le chemin à un taureau en étendant le bras, mais non pas à une balle sortie d'un bon canon d'arquebuse, voyez-vous.

Molly allait répondre et questionner Love, lorsque celui-ci partit comme un trait. C'était le cavalier qui lui déplaisait si fort, qui venait de se montrer au bout de la rue, désignant du doigt, à deux hommes qui le suivaient, la maison de Barkstead. Molly, alarmée de ce que Love venait de lui dire, le suivit quelque temps des yeux, mais le cavalier avait disparu : et bientôt elle vit venir le boucher accompagné d'un ouvrier du port de Londres, avec lequel il semblait vivement disputer. Comme ils s'approchaient de la maison, elle entendit cet homme qui lui disait :

— Je te dis que ce sang leur a fait mal au cœur : ils sont tous maintenant comme des poules mouillées; ils croient avoir tout fait parce qu'ils ont coupé la tête au serpent; mais si l'on permet de vivre à cette engeance de couleuvres qu'il a laissées derrière lui, nous serons encore infectés du venin royal. Tiens, tiens, dit-il en montrant la porte de Barkstead, vois-tu cet homme qui entre là? c'est, j'en suis sûr, quelque canaille royaliste de celles qu'il reçoit maintenant tous les jours.

En effet, le duc de Richmond, ancien chambellan de Charles Ier, entrait en ce moment dans la maison de Barkstead.

Tom Love cherchait à calmer son camarade, car le ressentiment de celui-ci semblait augmenter par degré : mais il fut bientôt embarrassé de son rôle, lorsqu'ils virent pénétrer successivement chez Barkstead, lord Clarendon, celui qui avait demandé et obtenu, sur le passage du roi Charles, sa royale bénédiction; Juxon, le marquis de Hertford, et les comtes de Southampton et de Lindsey.

A cette vue, Williams, tel était le nom de l'ouvrier qui se trouvait avec Tom Love, s'éloigna avec des menaces terribles, et celui-ci se rapprocha de Molly, qui était restée à sa place.

— Permettez-moi d'entrer dans la maison, dit-il à la vieille servante, il y aura, à coup sûr, du grabuge : et si l'on en vient à parler chez monsieur Barkstead le langage de la taverne du Roi Richard, il n'est pas mal, ajouta-t-il, en montrant son poing, qu'il ait chez lui le premier orateur de la société : car, quoique monsieur Barkstead ne fasse pas trop franchement les choses, je ne permettrai pas qu'on démolisse sa maison sans l'entendre.

Molly, épouvantée, le fit entrer. Elle voulut prévenir le colonel, mais il s'était enfermé avec les personnes dont nous avons parlé.

Tom Love lui défendit de faire part de ses inquiétudes à sa jeune maîtresse, et tous deux demeurèrent avec Betty dans les pièces intérieures de la maison. Ils y étaient depuis quelques instans, lorsqu'ils entendirent disputer violemment à la porte. Molly y courut, et à peine l'eut-elle entr'ouverte, que deux hommes s'y précipitèrent et faillirent la renverser. Tous deux assaillirent Molly des mêmes paroles : — C'est moi qui suis entré le premier ; remarquez que je dois être présenté le premier. — Annoncez, disait l'un, à l'honorable compagnie, maître Christophe Volgthmooth. — Dites, dites, répétait le second, que maître Krakanwimeth s'est rendu aux ordres de leurs seigneuries; puis, sans attendre la réponse de Molly, celui-ci cria à son adversaire : — Sale marchand de guenilles, prétends-tu venir lutter avec un homme comme moi? Tu n'as pas, dans ton entreprise, ni une voiture propre, ni une femme qui se lamente comme la moindre des miennes.

— Tais-toi, lui répliquait maître Christophe, souviens toi du jour où deux convois, sortis, l'un de ta maison, l'autre de la mienne, se rencontrèrent sur la route de Windsor. Tes pleureuses furent huées, on jeta de la boue à tes hommes tristes, tandis qu'on applaudissait les miens. Mon succès fut si complet, qu'au retour de la cérémonie, les habitans du faubourg firent servir de la bière à mes gens et firent danser mes pleureuses toute la nuit.

— Tout beau, tout beau, mes petits porteurs de cadavres, dit Tom Love en interposant sa main entre les deux adversaires; pas tant de bruit, il n'y a rien à faire ici pour vous : la belle est enterrée, et il n'y a rien à manger.

— Comment! répliqua Krakanwimeth, il n'y a pas une heure que je l'ai vu exposé dans la grande salle de White-Hall, avant sa tête très proprement recousue sur ses épaules par le docteur Andlay, parfumé et embaumé comme un paon préparé à la sauce aux épices.

— De qui parles-tu donc? reprit Tom Love.

— Eh! parbleu! dit maître Christophe, du feu traître et tyran Charles Ier, à qui le parlement a alloué cinq cents livres sterling pour se faire enterrer décemment et du mieux qu'il pourra.

— Ah! voilà qui est bien, répliqua le boucher, je comprends maintenant l'arrivée de tous ces cavaliers dans cette maison; allez, Molly, avertir votre maître, et pendant ce temps je veillerai à ce que ces deux coqs de cimetière ne s'ergotent pas de trop près.

Molly appela un domestique pour que l'on allât avertir le colonel Barkstead. L'ordre était à peine donné d'introduire les deux compétiteurs, qu'un bruit sinistre et confus se fit entendre à l'extrémité de la rue.

Dans un moment la maison fut entourée, les vitres brisées à coups de pierres, et les cris de : Meure Barkstead! meure le traître! retentirent violemment. A plusieurs fois le colonel essaya de se présenter à la fenêtre, il y fut accueilli par des menaces et des huées. Il ne put faire entendre sa voix, et il semblait ne plus avoir qu'à se résigner au pillage de sa maison, et à être lui-même victime de la fureur insensée du peuple, lorsque Tom Love entra subitement dans la chambre où

se trouvaient réunis Barkstead et les cavaliers dont nous avons dit les noms.

Il se montra à la foule, qui parut surprise de sa présence, mais qui n'en continua pas moins ses clameurs, et, dominant tout ce murmure de mille voix de sa voix de taureau, il s'écria : — Or çà, canailles que vous êtes ! que venez-vous faire ici? Je parie une guinée au plus braillard d'entre vous qu'il n'en sait pas un mot. Cette interpellation suspendit les hurlemens de la foule, et Williams, s'élançant sur une charrette qu'on avait amenée sous la fenêtre où se trouvait Tom Love, pour pouvoir escalader plus facilement la maison, répondit qu'ils étaient venus pour s'emparer des conspirateurs que Barkstead recevait chez lui.

— Et contre qui conspirent-ils? dit Tom Love, en se croisant les bras et en s'appuyant familièrement sur la fenêtre.

— Contre le peuple anglais, qu'ils veulent anéantir.

— Tu mens ! cria Tom Love en ricanant; ils ne s'arrêtent pas à si peu de chose, et il y en a ici qui conspirent contre toute l'humanité, et qui voudraient vous voir morts tous tant que vous êtes, quoique vous soyez des gueux, et que vous n'ayez pas dix schellings à dépenser pour votre enterrement.

— Tom Love se moque de nous! cira Williams en se tournant du côté de la foule; c'est un traître qui a été séduit par les promesses des royalistes.

— Si tu avais dit cela à la longueur de mon bras, répondit Tom Love furieux, je te réponds que tu ne serais plus bon qu'à manger de la bouillie, et qu'il ne te resterait pas une dent entière dans la bouche par laquelle tu viens de mentir. Voyons, le beau parleur de la taverne du Roi Richard, qu'est-ce que tu as dit à ces braves gens pour les amener jusqu'ici?

— J'ai dit que j'avais vu entrer chez Barkstead le duc de Richmond.

— C'est vrai. Il y est, répliqua Tom Love. La foule commença à murmurer sourdement.

Et puis? dit le boucher, d'un air railleur.

—J'ai dit que le marquis d'Hertfort, les comtes de Southampton et de Lindsey, s'étaient aussi introduits furtivement, et je parie qu'ils y sont encore.

Tom Love retourna légèrement la tête, comme pour regarder au fond de la pièce dont il occupait la fenêtre.

— C'est encore vrai, Williams, les voilà tous trois qui causent avec lord Clarendon.

A ce nom, les clameurs de la foule redoublèrent, et Williams, croyant profiter d'un instant favorable, se tourna encore vers elle en criant : — Le traître Juxon s'y trouve aussi.

— Juxon s'y trouve, répéta Love, et les vociférations, les menaces, se renouvelèrent; mais le terrible boucher ne s'effrayait pas à bon marché. Il continua à s'adresser à Williams.

— Il y a encore quelqu'un, maître braillard ; voyons si tu connais tous ceux qui conspirent ici.

— Qu'importe, dit Williams, je ferai connaissance avec eux, tout-à-l'heure, quand ils seront accrochés aux arbres de Tyburn.

—Je te les ferai connaître avant, moi ! Ohé, maître Volgthmooth; ohé, maître Krakanwimeth ! dit alors Tom Love d'une voix retentissante, en entraînant de force les deux enterreurs près de la fenêtre, et en leur désignant Williams, ébahi de leur présence. — Outre les cinq cents livres qu'a données le parlement pour l'inhumation du Stuart, combien me prendrez-vous pour enterrer cette charogne? ça vaut moins qu'un âne et plus qu'un chien, n'est-ce pas ? juste le prix d'un cochon. Attendez, attendez, je vais vous livrer la marchandise.

Cependant, Williams s'était évadé dès qu'il avait entendu prononcer les noms des entrepreneurs des funérailles. L'arrêt du parlement revint sur-le champ en mémoire à la populace ameutée, et, certes, Williams eût été victime de son désappointement, sans la gaîté extravagante qu'excitaient les salutations comiques des marchands mortuaires, salutations que les chiquenaudes que Love leur appliquait alternativement sur la nuque, rendaient on ne peut plus profondes et précipitées.

Cet incident, qui semblait devoir amener un résultat funeste à Barkstead, influa d'une manière bien différente sur les événemens qui finirent cette journée.

En effet, Barkstead parut à la fenêtre, et il fut reçu par des houras unanimes. Mais plusieurs voix demandaient que l'on fît connaître le jour, l'heure et l'ordre de la cérémonie funèbre dont on allait s'occuper.

Barkstead annonça qu'il satisferait à ce vœu, et le peuple demeura calme, mais il ne s'éloigna point, et continua à occuper toute la rue.

L'assemblée se forma donc alors. Chacun affectant de remplir son devoir sous cette influence menaçante, comme s'il eût été dans un château-fort à l'abri de toute crainte.

Barkstead, le seul vraiment impassible, fit signe aux commissaires de prendre place; tous s'assirent autour d'une table. Pendant ce temps, Tom Love était resté dans l'embrasure de la fenêtre, les jambes nonchalamment jetées l'une sur l'autre, les bras croisés, et appuyé dans l'angle de la croisée.

Soit que Barkstead ne l'eût point vu, soit que l'ayant vu il ne voulût pas l'éloigner, il ne s'éleva aucune observation sur sa présence. Sur un signe du colonel, lord Clarendon prit le premier la parole :

— Voici, colonel Barkstead, ce que nous désirons que l'on fasse pour la mémoire du roi mort. Il sera enlevé de la chambre où il se trouve actuellement, et enveloppé dans un cercueil de plomb. Deux cents hommes d'un régiment serviront d'escorte à celui qui a commandé des armées. Placé sur une voiture recouverte de deuil, précédé du clergé catholique, qui implorera pour lui le pardon céleste, suivi de quelques amis, de ses fidèles serviteurs, il traversera la ville et se rendra à l'église de Westminster, Là, sera préparée une fosse dans la chapelle où reposent ses aïeux. Un modeste catafalque, qui ne dira que les dates de sa naissance, de son avénement au trône, et celle de sa mort, désignera seul aux larmes de ses amis la place où repose Charles Stuart, dernier roi de la Grande-Bretagne.

— Est-ce là tout ce que vous désirez, messieurs ? reprit Barkstead froidement.

Les commissaires échangèrent entre eux un regard d'intelligence, et le duc de Richmond prit la parole :

— Il est inutile de dire que l'on gardera dans cette cérémonie les usages reçus.

— Qu'entendez-vous par là ? dit Barkstead.

— Mais, dit le duc de Richmond, le cortége sera accompagné et suivi d'un certain nombre de pleureurs et de pleureuses en grand deuil.

— Bien, répliqua Barkstead, et puis?

— Les porteurs de torches ordinaires, répondit le duc.

— Et ensuite? continua Barkstead.

— Les chantres qui suivent le clergé d'habitude, répliqua Richmond.

— Et encore?

— Un certain nombre de pauvres à qui la libéralité du roi a laissé la reconnaissance comme un devoir.

Barkstead contracta sa bouche avec impatience, et se tournant vers Juxon : — Et vous, monsieur, n'avez-vous pas quelque chose à proposer encore?

— Je ne pense pas, répondit celui-ci, trompé par l'apparente froideur de Barkstead, que l'on puisse refuser aux amis de la victime une faveur que l'on accorderait au dernier des lords du parlement s'il venait à mourir. C'est le droit de déclarer ses couleurs et de laisser suivre en cortége tous ceux qui les arboreraient.

—Est ce tout ? demanda encore Barkstead. Marquis d'Hertfort, comte Lindsey et de Southampton, n'avez-vous rien à réclamer pour votre maître ?

— Rien, répondit le marquis d'Hertfort, que la liberté de remplir ces modestes devoirs. Et cette liberté nous la mettons sous la sauvegarde du parlement, afin qu'il protége notre douleur contre les ressentimens d'une populace effrénée.

— Et qu'attendez-vous pour cela du parlement?

— Qu'il fasse garder les rues où nous passerons, et les abords de Westminster, par quelques régimens à son choix.

— Celui de Tomlinson vous conviendrait-il? dit Barkstead d'un ton pénétrant.

— Oui, oui, certes, répondit le marquis avec une joie mal déguisée.

Un silence absolu régna quelques minutes. Barkstead sembla se recueillir.

— Milords, n'avez-vous rien à ajouter?

Un signe de dénégation fut leur seule réponse. Barkstead appela alors à haute voix Christophe Volgthmooth.— Maître Christophe, dit-il, vous avez entendu les désirs de ces messieurs. Pouvez-vous leur fournir tout ce qu'ils demandent, moyennant cinq cents livres sterling qu'a votées le parlement?

— Euh! répondit l'entrepreneur, n'osant se hasarder à dire tout ce qu'il pensait, mais souriant dédaigneusement, c'est une plaisanterie qu'une pareille question. Tout cela pour cinq cents livres! Je ne m'en chargerais pas pour cinq mille. Songez donc, un char, des pleureurs, des chantres, des pauvres, des porteurs de torches. . euh! on voit bien que ces messieurs ne se sont jamais fait enterrer, ils sauraient autrement ce qu'on peut faire pour cinq cents livres!

Sur un signe de Clarendon, Krakanwimeth s'approcha.

— Je le ferai, moi! dit-il, si cet usurier ne veut pas; et j'ajouterai même une compagnie de hérauts à cheval, sonnant de la trompette, et une autre de tambours voilés, qui ouvriront et fermeront la marche.

— Tu mens! s'écria Christophe furieux: ne le croyez pas, mes nobles seigneurs, il ne le peut pas, quand même il allumerait des bouts de sapins en guise de torches, dût-il habiller ses pleureurs avec des souquenilles de toile, et emprunter à Arnot les habits de la cérémonie d'Hamlet; lors même que ses musiciens seraient montés sur des ânes au lieu de chevaux, et qu'ils souffleraient dans des pieds d'oignons au lieu de trompettes; laissât-il aux pauvres leurs vraies guenilles, et eût il enrôlé tous les muets de Londres pour chanter les prières, il ne le peut pas. Il vous vole, il ne le peut pas!

— Colonel Barkstead, reprit Clarendon, le prix de ces détails, et le plus ou moins de luxe qu'ils auront, sont assez indifférens, et nous importent peu, du moment que cet homme s'offre à les fournir et que vous acceptez notre plan.

— Milords, reprit Barkstead en se levant et en appuyant ses mains sur la table, avez-vous suffisamment réfléchi à votre proposition? La prudence qui préside d'ordinaire aux décisions de ceux de votre parti est donc tombée avec la tête de votre maître?

— Qu'est ce à dire? s'écria le marquis d'Hertfort; est-ce une insulte que vous prétendez nous faire, colonel?

— Non pas une insulte que je veux vous faire, mais une leçon que je veux vous donner.

— Monsieur, monsieur! s'écrièrent-ils tous, en se levant comme le marquis, sont-ce là les égards que le parlement avait promis aux amis de Charles Ier?

— Milords, calmez-vous, reprit Barkstead, le parlement a promis des égards aux amis de Charles Ier, mais non à ses propres ennemis.

— Expliquez-vous, colonel, dit le duc de Richmond; il est besoin que nous sachions si l'on veut ajouter la violation des plus saintes convenances à la violation des lois, et la profanation au meurtre.

— Je vais m'expliquer, monsieur le duc, et vous sauriez déjà où j'en veux venir, si vous aviez mis à m'entendre le calme que j'ai gardé en écoutant vos étranges propositions. Pour les hommes qui n'ont jamais regardé que le dessus de vos discours et l'apparence de vos actions, rien n'est plus simple que ce que vous venez de nous proposer. Quelques chantres, selon l'usage; des pauvres qui aiment la mémoire du feu roi; des porteurs de torches comme cela se pratique; puis les serviteurs et les amis; puis ceux qui voudront prendre les couleurs du mort; puis un régiment pour protéger le cortége; tout cela est naturel et décent, n'est-ce pas, milord? Mais voici ce qu'un homme, habitué à lire plus avant que vous ne pensez dans vos projets, y a trouvé de mal combiné. Il arrivera que le cortége, composé comme vous l'avez fait, sortira du parc Saint-James, défilera au son de la musique religieuse, et passera, calme et solennel, dans les rues qui avoisinent le palais Tout-à-coup, un accident imprévu, une roue qui se brisera, par exemple, arrêtera le char... au premier endroit venu... devant... votre maison, je suppose, comte de Southampton. Il faudra quelque temps pour réparer l'accident; les amis qui seront près du cercueil monteront dans vos appartemens, soit pour s'y reposer, soit pour tout autre motif. Le cortége reprendra sa marche, et arrivera bientôt à l'entrée de la grande place de Westminster: vous savez, marquis d'Hertfort, que les meilleures maisons de royalistes renferment des gens dévoués à la mauvaise cause; eh bien! là, par hasard, quelques-uns de vos domestiques insulteront, peut-être, la dépouille mortelle de Charles Ier, malgré votre présence et vos ordres; ensuite, le hasard pourra faire encore que la porte de l'église soit occupée par des forcenés qui blesseront quelques-uns des soldats commandés pour vous protéger; le colonel, cédant à leur indignation, leur ordonnera, innocemment, de charger le peuple qui les a frappés; puis les têtes s'exalteront; les amis de Charles Ier auront trouvé autre chose que du repos dans la maison de Southampton; des pistolets, des sabres, des poignards y avaient été oubliés par eux; les pauvres se trouveront riches en armes cachées; les tambours, abandonnés sur les pavés, et brisés par les chantres, seront remplis de poudre et de balles; le corbillard immense, et traîné par huit chevaux, offrira des fusils à la colère des chantres, des pleureurs et des musiciens; les porteurs de torches garderont leur arme d'incendie; les affligés aux couleurs de Stuart se reconnaîtront, se tiendront la main, se protégeront; quelqu'un, l'évêque Juxon, je suppose, sera demeuré, toujours par hasard, dans l'église, et aura fait oublier d'en fermer une issue; des prudens s'en apercevront, ils iront ébranler les cloches, et donneront l'alarme; alors tout se confondra; l'irritation des esprits sera au comble; la douleur s'égarera jusqu'à verser du sang au lieu de larmes; on criera peut-être: — Vive Charles II! au lieu de prier pour Charles Ier; et l'on promènera sans doute un enfant en triomphe, au lieu d'accompagner un cercueil. C'est un mauvais ordre de cérémonie que celui-là, milords, le parlement m'a défendu de l'adopter.

Cette longue raillerie de Barkstead avait confondu les lords commissaires. Ils semblaient anéantis. Juxon seul y parut insensible.

Dans ce moment les cris de la foule se firent entendre, des coups violens frappés à la porte de la maison, parurent l'ébranler. Juxon les écouta avec une attention impatiente. Barkstead, les lèvres serrées, semblait retenir à grand'peine la fureur qui l'agitait. Cependant, le bruit se calma, comme celui d'une vague qui frappe le roc et s'éloigne en grondant; et Juxon répondit:

— L'accusation du colonel Barkstead ne me surprend nullement. Cette politique à double face, qui affecte la générosité tout haut et persécute tout bas; ce respect apparent pour la mémoire de la victime, et ce prétexte caché pour lui refuser un coin de terre; cette protection qui devait nous suivre ici, et cette populace qui nous entoure; cette liberté promise à notre douleur, et cette accusation, sous laquelle on prétend l'étouffer; tout cela est-il si nouveau, ou si contraire aux habitudes de Cromwell, qu'il faille être surpris qu'il en soit ainsi aujourd'hui?

Le tumulte, un moment apaisé, recommença, et bientôt ce fut un perpétuel murmure que dominaient de temps à autre de longs hurlemens, comme le canon se fait entendre parmi le pétillement de la mousqueterie.

— Evêque Juxon! s'écria alors Barkstead avec colère, tu n'es pas ici dans ta chaire catholique, d'où tu peux, à loisir, lancer le mensonge et les calomnies sur tes adversaires. Ne sais-tu pas que Barkstead te connaît jusque dans les replis les plus secrets de ton âme? Prêtre qui pardonnes l'adultère et protéges les amours clandestins, évêque chapelain de la

maison des filles de Windsor, peux-tu me parler en face de fourberie? Et vous tous, est-ce donc que l'orgueil de votre sang vous monte si fort à la tête, que vous nous preniez pour des insensés et nous traitiez comme tels? Crierez-vous toujours qu'on vous calomnie, parce qu'on vous juge? Assez, assez, sur mon âme! J'ai arraché des mains de Turloë les preuves de ce complot vêtu de deuil, lorsqu'il allait les expédier au shérif, pour vous faire arrêter, et c'est vous qui accusez et récriminez. Assez, vous dis-je! assez! si vous ne voulez que ces hommes de mort ne s'occupent bientôt de vous au lieu de s'occuper de Charles. Et quant à cette populace qui nous entoure, milords, je ne sais encore comment vous et moi sortirons d'ici; mais, pour toi, évêque Juxon, tu étais hier à la taverne du roi Richard, déguisé en matelot, et tu as bu avec Williams du porter.

Juxon fit un mouvement et pâlit...

— Qu'en dis-tu, maintenant? continua Brakstead, fauteur de discorde! Sais-tu qui de nous deux est le maître de cette populace que tu as lancée contre cette maison? Veux-tu l'apprendre? Ouvre donc cette fenêtre et montre-toi! Tu n'oses! Insensé, qui croyais manier la multitude comme si c'était une arme d'enfant ou de courtisan! Que Dieu te sauve, ou tu te brûleras au feu que tu as allumé! Conspirateur étique, qui n'as assez d'haleine que pour exciter le foyer d'une taverne, ne sais-tu pas qu'il faut le souffle du Seigneur pour diriger l'incendie lorsqu'il embrase la cité? Que Dieu donc juge entre nous! Viens ici, viens parler à ce peuple, essaie ta voix contre la mienne, ton éloquence contre mon éloquence, et que celui de nous deux qui a fait la sédition la conduise.

Juxon, déjà remis, sourit dédaigneusement; mais Southampton, s'élançant vers Barkstead, l'arrêta comme il allait ouvrir la fenêtre.

— Voulez-vous nous livrer à ce peuple? cria-t-il épouvanté. Est-ce un assassinat prémédité contre nous?

En effet, le tumulte semblait arrivé à son comble; des milliers de voix, unies dans un cri, demandaient Barkstead et les autres commissaires.

Juxon se leva lentement, et, d'une voix solennelle, dit à Barstead et aux chambellans: — Colonel, votre vie sera respectée; milords, vous n'avez rien à craindre pour vos jours.

Un rire atroce s'échappa alors de la fenêtre, et l'on aperçut Tom Love, qu'on avait oublié, et qui se dandinait négligemment, l'épaule appuyée dans l'embrasure.

Cette interruption répandit un morne silence dans l'assemblée. Barkstead seul, comme s'il n'avait rien vu ni entendu, reprit avec autorité:

— Messieurs, nous sommes ici pour nous occuper du feu roi, finissons-en. Vous avez détruit ce qu'il y avait de saint dans votre mission; portez-en donc la peine. Voici maintenant, ajouta-t-il en déposant un ordre scellé aux armes du parlement, tout ce que vous pouvez faire pour honorer la mémoire de Charles.

— Rien, dit Tom Love en s'avançant, il n'y a rien à faire. Il n'y aura ni belle ni laide cérémonie; il n'y aura ni fosse à creuser, ni catafalque à élever; il n'y a plus rien à faire pour lui.

— Ecoutez ce que veut le parlement! dit Barkstead.

— Ecoutez ce que veut Tom Love! répliqua celui-ci avec sa féroce insolence. Ecoutez, Barkstead, ou, si tu le préfères, fais le parlement; moi, je ferai le peuple. Essayons aussi nos forces. Je te porte le défi que tu as fait à Juxon. Fort contre lui, faible contre moi, tu n'oses pas non plus. Eh bien! comme tu lui disais d'écouter ce que voulait le parlement; écoute, toi, ce que veut Tom Love. — Alors, promenant ses yeux sur les commissaires, en laissant échapper le rire forcené qui lui était particulier:

— Evêque Juxon, milords, colonel... écoutez! Charles Ier, roi de la Grande-Bretagne, ne dormira pas dans la tombe d'un chrétien...

Ces mots étaient à peine prononcés, que, de la place où il était, il bondit jusqu'à la fenêtre, comme un taureau dans l'arène, la brisa du poing, s'élança sur la pierre d'appui, leva les mains en signe d'appel et poussa ce redoutable cri:

— A la Tamise, le Stuart!... Et, sautant de toute la hauteur de cet étage, il disparut aux yeux des commissaires.

A ce moment, et lorsqu'ils étaient tous dans une stupeur muette, un homme entra, enveloppé d'un long manteau et portant un vaste chapeau rabattu.

D'un geste de sa main, il sembla commander à la fois le silence et le calme.

— Laissez, laissez, messieurs, laissez: le dogue a un os à ronger, dit-il. — A l'aspect du nouveau venu, une surprise extrême remplaça l'épouvante de l'assemblée. L'étranger ne parut pas le remarquer.

— Lord Clarendon, duc de Richmond, marquis d'Hertfort, comtes de Lindsey et de Southampton, reprit-il, vous seuls étiez chargés par le parlement des obsèques du mort. Vous vous êtes, malgré cela, joint l'évêque Juxon; messieurs, c'est peut-être un fort bon confesseur, mais c'est un fort mauvais conseiller. Vous avez pu en juger par ce qui vous serait arrivé, si je n'avais été prévenu à temps. Prenez les ordres du parlement, messieurs, ils sont dans ces papiers que vous a remis le colonel Barkstead. Ne vous en écartez pas d'une syllabe. Turloë ne m'a rien dit, et Barkstead est discret. Allez, vous pouvez vous retirer sans crainte. Restez, monsieur l'évêque, nous avons à nous expliquer. Barkstead, reconduisez ces messieurs. — Et comme ils paraissaient hésiter. — Voyez, dit l'inconnu en s'approchant de la fenêtre, la rue est déserte, et vos amis de la taverne du Roi Richard n'ont pas même résisté à l'envie d'aller jeter le roi Charles à la Tamise. Allez!

Les chambellans sortirent, et Juxon demeura seul avec Cromwell.

VII.

ENTRETIEN.

— Votre conspiration était mal ourdie, évêque Juxon; d'ailleurs, des obsèques sont un mauvais moyen. Un cadavre qui a huit jours de date n'inspire plus rien au peuple. Si vous aviez un des fils de Charles, peut-être auriez-vous pu faire quelque chose. Encore fallait-il que ce fût un de ses fils légitimes et connus; car l'enfant qui est ici ne vous eût servi de rien. Il a besoin d'être expliqué; c'est trop long pour les masses. Pendant que vous leur auriez fait son histoire, je les aurais cernées, le nez en l'air et la bouche béante. Tout cela était mal fait.

— Monsieur Cromwell est un juge sévère; mais l'Evangile a dit...

— L'Evangile a dit que l'on voit la paille qui est dans l'œil du voisin, et non pas... *et cætera, et cætera.* Je sais fort bien l'Evangile, milord. Jugez maintenant si l'application est juste. Vous entraînez Barkstead, dont la nièce a tout simplement fait un enfant avec Charles Ier, comme cela est arrivé à tant d'autres, à croire que c'est là un grand secret d'Etat. Le colonel s'exalte à cette idée, y intéresse son honneur, et fait à Charles un serment qu'il peut tenir sans crainte; car, milord, s'il vous faut des bâtards royaux pour révolutionner l'Angleterre, j'en ai une liste très bien fournie, et vous pouvez mieux choisir. Vous jetez dans la tête de la vieille lady Salsnby l'idée de faire de sa fille une lady nourrice, et la petite pécore, grâce à l'éducation que vous lui avez donnée, accepte avec joie. Vous intéressez ensuite un imbécile de mari à enlever pour son compte la femme qu'on lui enlève pour celui de la bonne cause, comme vous dites, et vous vous offrez à l'aider, s'il veut aussi escamoter la petite poupée à révolution que vous voulez montrer au peuple, comme si nous en étions au temps de Warbeck. Pour cela, vous arrangez une émeute à la taverne du Roi Richard, et vous y allez en matelot. Macdonnel monte la garde tous les jours en caballero espagnol, le manteau sur le nez, devant la porte de Barkstead. Ensuite, vous exaltez ces pauvres chambellans, vous leur promettez des pairies, des terres, des jarretières, que sais-je? Et vous arrangez une conspiration si

bête, que, lors même que je ne l'aurais pas apprise, elle eût manqué s'il avait plu une demi heure, ou que votre corbillard eût roulé un demi-mille plus loin que la maison de Southampton. Et puis, parce que Tomlinson a eu mal au cœur le 30 janvier, vous croyez avoir toute l'armée! Tout cela est fort mauvais, milord, fort mauvais!

— Monsieur, les résultats seuls sont les vrais juges du mérite des choses, tout n'est pas fini dans cette affaire, et vous n'avez pas tout prévu.

— Tout a été prévu, et tout est fini. Vous parlez des résultats! Eh! où sont les vôtres, milord? De tout ce que vous avez arrangé, rien s'est-il réalisé? Depuis la naissance de cet enfant qui devait rester un secret pour moi, jusqu'à cette révolution qui devait me renverser, que s'est-il accompli de ce que vous avez voulu? Rien.

— Une trahison nous a perdus.

— Votre incapacité vous a sauvés, évêque Juxon! S'il y avait eu la moindre chance de succès dans votre plan, ni vous ni vos complices ne vivriez à l heure qu'il est. Je n'avais pas besoin, pour cela, de procès et de jugement : j'aurais laissé faire ce peuple dont vous avez essayé aujourd'hui. Ecoutez, évêque Juxon. Lorsque j'étais enfant, il y avait dans la cour de mon père une sorte de baquet où l'on abreuvait les chevaux. Un jour qu'il était plein d'eau, je voulus le verser sur les pieds de l'un de mes petits camarades qui n'y faisait pas attention : je soulevai avec effort un côté du baquet; mais, sur le point de le renverser tout-à-fait, je ne pus aller plus loin, et je manquai de force; le baquet m'échappa, retomba à terre, et m'inonda tout le corps par le retour subit de l'eau qu'il contenait et qui devait tomber sur un autre. Evêque Juxon, vous vouliez faire de moi le petit camarade, et vous avez failli être le petit Cromwell! Mais Cromwell est devenu grand, milord, et si ce peuple ne vous a pas déchirés comme des traîtres que vous êtes, c'est que Cromwell ne l'a pas voulu.

— Cromwell a-t-il voulu que le boucher Tom Love assistât à la délibération qui vient d'avoir lieu, et qu'il commandât même au représentant du parlement?

— Cromwell a voulu que le boucher Tom Love fût averti qu'on attaquerait la maison de Barkstead, pour qu'il vînt la défendre, quoique vous y fussiez. Il a armé, pour vous protéger, la seule force qui puisse combattre la force que vous aviez imprudemment appelée à votre aide; le peuple contre le peuple, Tom Love contre Williams. Cromwell a eu pitié de vous. Milord, les cent hommes qu'avait gagnés Williams eussent tué Barkstead et enlevé l'enfant, je le crois; mais le reste était de bonne foi, et le reste vous eût mis en lambeaux, j'en suis sûr. Donc, milord, celui qui avait la volonté de vous servir, Williams, vous eût perdus, car c'est vous qui le meniez; et celui qui, dans son âme, eût donné sa vie pour vous perdre, Tom Love, vous a sauvés, parce que c'est Cromwell qui le tenait dans sa main. On corrompt des parlemens, des juges, des généraux, milord, mais non pas un peuple; et la corruption est la seule arme que vous connaissiez à fond. Quant au peuple, vous n'en comprenez pas un mot; n'y songez donc plus, et laissez-le à ceux qui savent s'en servir mieux que vous, sous peine d'en périr.

— S'il en est ainsi, Cromwell a donc voulu que le corps du roi Charles fût traîné à la Tamise, comme cela se fait maintenant?

— Cromwell a voulu que le corps du roi Charles fût décemment enterré à Windsor, comme cela se fait maintenant, et comme cela était écrit dans l'ordre qui vient d'être remis aux lords commissaires. En ce moment, il est vrai, le peuple traîne dans les rues un cercueil de plomb revêtu de bois; il l'insulte, le couvre de boue et d'immondices. Dans une heure il l'aura usé sur les dalles des égouts les plus infects, et il le jettera à la Tamise; mais la Tamise n'emportera à la mer que quatre planches et une boîte de plomb, et le corps de Charles Ier sera à Windsor, accompagné de ses chambellans, comme l'avait ordonné le parlement, comme Cromwell l'a voulu.

— Demain, Windsor sera dévasté, et le peuple, irrité d'avoir été trompé, ira peut-être plus loin dans ses désirs de vengeance que jusqu'au cadavre de Charles Ier. Le tigre aime aussi la chair vivante, monsieur, et peut-être il déchirera la main qui le mène avec les dents qu'on lui a laissé aiguiser sur un cercueil, car il y a trouvé les preuves de sa force.

— Il y a trouvé la preuve de sa maladresse. Quant à votre tigre, qui a des dents qui déchirent les mains de son maître, je crois, moi, que ce n'est qu'un enfant à qui il faut laisser quelquefois briser le hochet dont il est ennuyé. Demain l'Angleterre me remerciera d'avoir sauvé à son peuple la honte de cette profanation. Écoutez donc ce que j'ai à vous dire : Faites taire ces Salsnby; emmenez de cette maison cette lady nourrice, et laissez à Barkstead le soin d'élever l'enfant de sa nièce; ne buvez plus avec les ouvriers du port; confessez les chambellans, mais ne les endoctrinez pas, et comprenez que je ne serai pas toujours d'humeur à vous pardonner, à vous ainsi qu'à vos complices.

— Nous en avons un qui ne vous pardonnera pas, à vous!

— Lequel, milord?

— Le temps, monsieur.

— Comment l'entendez-vous?

— Certes, il n'y a pas dans tous ceux qui veulent le retour des Stuarts une pensée qui vaille la vôtre, une intelligence à lutter avec vous, un talent qui vous le dispute, ni un courage pour vous combattre, et pourtant nous arriverons à notre but, et les Stuarts reviendront.

— Jamais, milord, jamais!

— Jamais! est plus long que la vie d'un homme; ne vous engagez pas au delà de vous, monsieur, car nous avons contre vous...

— L'assassinat et le poison, n'est-ce pas?

— La mort! monsieur, la mort éloignée, naturelle, la mort arrivée même à l'extrême déclin d'une longue vieillesse, mais la mort qui emportera dans votre tombe la volonté, la puissance et le génie de la république, tandis que la royauté aura gardé sa religion, nourri son fanatisme, et grandi sous la persécution et préparé son triomphe.

— Et comment cela?

— Parce que vous êtes un homme, et que nous sommes un parti.

— Croyez-vous que la république n'ait pas le sien?

— Pas encore; jugez-en à votre tour, monsieur; c'est à bon droit que vous méprisez la valeur des hommes qui ont obéi à ma voix. Je vous sacrifie encore l'excellence du plan que j'avais conçu et je vous l'avoue insensé, impossible même. Eh bien! monsieur, des femmes et des hommes ont tenté l'impossible et l'insensé, au risque de leur tête, sans réflexion ni crainte. Ils le faisaient; et parmi les sectaires de la république, le plus célèbre après vous par son talent oratoire, son courage et sa haute vertu, ouvrait sa maison comme un sanctuaire à un enfant qu'il eût déposé à la porte d'un hospice, s'il était né de ceux qui ont envoyé Charles à la mort: tandis que le plus fidèle des soldats du parlement, celui à qui on avait confié la garde de l'échafaud, abjurait sur cet autel de la république le serment qu'il lui avait fait! Monsieur, monsieur, n'est-ce rien que cet esprit et cette religion qui fait lever les uns et chanceler les autres? Ah!... si Cromwell était né roi!... Ah! s'il voulait!...

— Être royaliste, n'est-ce pas? Non, milord, le mot de roi sera rayé de la langue anglaise tant que Cromwell vivra...

— Tant qu'il vivra! je le crois.

— Si vous le croyez, que comptez-vous donc faire, milord?

— Attendre! monsieur.

A ces mots, Juxon sortit, et Cromwell se retira pensif.

. . . .

Cette nuit même, le cadavre de Charles Ier fut déposé à Windsor, dans la chapelle où Henri III avait été enterré.

DEUXIÈME PARTIE.

L'usurpateur.

VIII.

DIX ANS.

Alors commença tout Cromwell. Jusqu'à cette époque, ardent ennemi d'une autorité qui barrait son ambition, il n'avait, à vrai dire, fait preuve que de cet esprit qui comprend, définit et prouve le vice des choses, et de cette force qui les saisit et les renverse. Ainsi, mort le 1er janvier 1649, Cromwell n'était qu'un rebelle : le 1er février il finissait un infâme régicide : dix ans après il mourut grand homme.

Confiant en lui-même, il effaça le pouvoir qui le gênait, et tacha audacieusement sa vie du sang de Charles Ier, et dix ans après, il avait effacé la tache et construit un pouvoir à sa hauteur. Mais il lui fallait ces dix années, il les pressentait en lui, et, sûr du temps, ne demandant à Dieu aucun autre auxiliaire, il marcha seul à sa gloire.

En présence d'un mode de gouvernement où la parole était une puissance, Cromwell, inhabile orateur, maladroit à traduire sa pensée sous des formes séduisantes, sut cependant s'emparer de la tribune, l'occuper et s'y faire redouter. Avec une pensée lumineuse, active et perspicace, il ne produisait qu'un discours embarrassé, lent et sans but; de tout autre que de Cromwell, il serait aisé de décider que c'était inaptitude; on peut dire de lui que ce fut habileté. Il fallait que rien de ses desseins ne transsudât à travers sa parole, et que sa parole, cependant, fût une arme de ses desseins. Attaquer en face ses ennemis, et pousser ses projets de droit fil, eût été impossible. La ruse seule pouvait assurer sa victoire, et Cromwell, déloyal adversaire dans la lutte parlementaire, surprit et assassina, pour ainsi dire, plus souvent qu'il ne vainquit ses ennemis. Ainsi, lorsque pressé sur un terrain franc et découvert, il sentait que ses longues divagations et ses subtilités grossières tombaient sous le tranchant d'un raisonnement droit et pressé, il échappait à sa défaite dans de soudains enthousiasmes, des prières contemplatives et de prophétiques lamentations, ou frappait son ennemi d'ardentes menaces, d'invectives de sang, d'accusations capitales. Par ces moyens, il déroutait la logique, troublait l'éloquence, effarouchait les assemblées; et, jetant à travers ces surprises sa volonté jusque-là cachée, il la faisait apparaître inexpugnable à ces pensées désarmées, lucide à leur confusion; elle devenait puissance, équité, raison dans le désordre qu'il avait soulevé; et, Cromwell, débile athlète, sortait vainqueur d'un combat où peut-être il eût succombé, si le politique avait eu la vanité d'être orateur.

Mais ces détours, où s'enfermait l'homme de la parole et de la discussion, disparaissaient pour faire place à la marche la plus droite et la plus décidée lorsqu'il fallait accomplir une volonté avouée. Comme général, lorsqu'il eut à combattre; comme ambitieux, lorsqu'il eut à nettoyer sa route; et comme usurpateur, tant qu'il lui fallut défendre son pouvoir, il dédaigna les manœuvres lentes, les feintes prolongées, il frappa toujours au cœur, les armées, les hommes et les pouvoirs qu'il voulait vaincre, perdre ou abolir.

L'Irlande veut se lever pour la cause de l'héritier de Charles Ier, Cromwell y court, disperse les armées, épouvante les garnisons : l'Ecosse proclame Charles II; les batailles de Dunbar et de Worcester soumettent ce pays à Cromwell, et le délivrent du seul redoutable adversaire qui lui restât, car Montrose n'était plus. La fuite devient le seul asile de Charles II.

A ceux qui ont beaucoup accusé les amis de ce monarque de l'avoir mal servi, d'avoir accablé son malheur de leurs exigences; de s'être divisés dans sa cause pour des futilités théologiques et des haines particulières; à ceux-là, il faut répondre que la cause de Cromwell comptait de bien plus grands élémens de discussion; que le droit y était contesté et les partis plus nombreux et plus tranchés, et que cependant il ne paraît pas que sous la main de Cromwell, toutes ces factions, ces haines et ces croyances aient pris une autre route que celle qu'il a voulu. C'est que, d'une part, il était le roi infatué de son nom, mendiant des secours le chapeau sur la tête, disant beaucoup : Moi! croyant tout faire s'il bravait une balle, rechignant devant toute condition, et montrant deux vices d'un coup, l'orgueil qui ne voulait d'abord rien concéder, et la faiblesse qui, après, se laissait tout imposer; mettant ainsi sa franchise en suspicion et abandonnant à la fois la dignité de son droit et de son infortune; tandis que, de l'autre côté, agissait Cromwell, s'emparant des partis et les saluant jusqu'à terre, comme il faisait des indépendans, ou bien en les y jetant, comme il fit de Levellers. Sermonnant tout haut puritains, papistes, évangélistes, fanatiques de tout genre, et leur confiant tout bas à l'oreille qu'il les préférait chacun à tous autres; souple, bataillant pour qu'on parlât moins; ne doutant et ne laissant personne douter du droit de ses actions; faisant du peuple avec le peuple, du soldat avec le soldat, du théologien avec le théologien : finissant la guerre avant d'en discuter, et par suite, comme il fallait obéir à la manie des controverses, prouvant aux Écossais qu'il devait gagner la bataille de Dunbar, après avoir inscrit sa victoire comme premier argument de son livre, en réponse au livre du clergé presbytérien.

Entre ces deux adversaires, bien que l'un eût pour lui les droits et les hommes, et que l'autre n'eût que sa volonté, il ne pouvait y avoir lutte incertaine. Worcester vint à un an de date de Dunbar confirmer la fortune de Cromwell, et Charles II s'échappa en fugitif de sa patrie.

L'histoire de cette fuite serait la preuve la plus convaincante du dévouement des royalistes sur lesquels on jette le reproche des défaites de Charles II. Entre soixante personnes qui eurent dans leurs mains la vie du roi, avec l'échafaud en perspective pour châtiment de leur asile et de leur fidélité, et une fortune promise à leur délation, il ne se trouva pas un traître, pas un indiscret. Couchez Cromwell vaincu, dans les maisons où dormait Charles II, et dès le premier jour sa tête était au gibet, et ses membres attachés aux tours d'une forteresse. Donc, ce qui a manqué à la cause de Charles II, comme ce qui a suffi à celle de Cromwell, c'est l'homme.

Toutefois, si le génie est partout, comme Dieu dont il émane, le corps qu'il anime n'a qu'un point où frapper de sa main, où marcher de ses pieds et parler de sa voix; mais le génie a toujours cette faculté suprême, dont les sots font, plus tard, ce qu'ils appellent le bonheur des circonstances, de créer autour de lui des hommes qu'il sature de sa puissance, et qui, dans les coups qu'ils frappent, mettent de sa force dans leur marche, de sa célérité et de son inspiration dans leur voix. Iereton, Ludlow, Monk, satellites entraînés dans le système de l'ambitieux, capitaines et politiques éclos à la chaleur de Cromwell, achevèrent, en Écosse et en Irlande, la soumission qu'il avait ouverte, tandis qu'il poursuivait à Londres toute sa destinée.

Pendant ce temps, Blake commençait à l'embouchure du Tage la servilité du Portugal, puni d'avoir osé soutenir Charles II. L'acte de navigation instituait la domination du commerce anglais; la Hollande était vaincue, malgré l'habileté de Tromp et de Ruyter, par ce même amiral Blake; et Cromwell trouvait partout des intelligences pour tous ses projets, des bras pour toutes ses volontés.

La France, l'Espagne, le Portugal, ces royales et catholiques nations à perruques, à baise-mains, à grands et petits levers, sollicitaient l'alliance de la république tête ronde et hérétique, et leurs souverains gentilshommes envoyaient des ambassadeurs dans les antichambres d'un fils de brasseur, qui avait fait trancher la tête à celui qu'ils appelaient leur frère. La roue de la fortune de Cromwell tournait à éblouir; dans sa course, elle broyait les vains obstacles qui se jetaient

dans sa voie, et brisait même, entre ses rayons ardens, les mains imprudentes qui l'avaient lancée et qui voulaient la retenir. Ainsi finit ce long parlement, complice et non pas confident des pensées de Cromwell; ainsi fut chassée cette assemblée flétrie du nom de *Barebone* (1), le jour qu'ils dressèrent leur tête à l'encontre de sa fortune.

Cromwell était protecteur. Nom heureux, sans définition et sans limites; manteau de laine d'une puissance plus que royale. A son abri, Cromwell put tout prendre; parce que ce titre ne lui donnait droit à rien, il ne lui défendait rien. Le jour où il aurait eu la faiblesse de se faire roi, sa part était faite. Il l'avait lui-même faite à Charles Ier. La part de Cromwell était celle du lion : le protectorat la lui donna.

Toutefois, soit égoïsme, soit manque de portée, ou peut-être mépris de ceux qui devaient lui succéder, Cromwell manqua la vraie gloire. En effet, ce qui distingue son génie de tous autres, ce qui fut à la fois sa force et son vice, c'est qu'il ne fut point fondateur. En religion, ni en gouvernement, il ne créa rien comme idée, comme principe, comme institution morale ou politique. Ce ne fut point par l'enseignement d'une meilleure et plus tolérante doctrine qu'il fit taire les théologiens et calma l'ardeur sanglante des controverses; bien au contraire, il s'établit presque toujours dans le point le plus extrême de leur déraison et les contenta en déraisonnant comme eux. Enthousiaste à volonté et dans le goût de la circonstance, il conduisit les enthousiastes, mais ne les détruisit point. Donnant à ses soldats une paie qui obérait la nation, Cromwell eut une armée que l'Angleterre ne trouva plus après sa mort. Prenant de fait dans sa puissante main tous les pouvoirs, mais n'en attribuant aucun à la magistrature suprême qu'il occupait, sa magistrature ne fut plus qu'un nom après lui. Habile à se servir des talens qui l'entouraient, il usa les hommes à le servir. Royalistes et républicains, presbytériens et catholiques, instrumens dociles à sa voix, se ruèrent les uns sur les autres, se déchirèrent à son plaisir, tandis qu'il élevait sa fortune sur leurs débris. Insouciant de la royauté et de la république, du catholicisme ou de la réforme; peu jaloux du triomphe d'un principe, pourvu que lui-même triomphât, et profitant de tous sans profiter à aucun, Cromwell ne créa que Cromwell.

Mais ceci n'est pas une histoire politique, précise en ses détails, grave en ses considérations; ceci n'est rien que le récit de quelques jours passés hors de la vue du public; ce livre n'est qu'une confidence d'amis, transmise à voix basse; cachée dans des fatras de vieux papiers, et que je copie en nouveaux caractères et récite à haute voix. Voilà tout.

Donc il faut laisser Cromwell protecteur s'alliant avec la France, battant les États, humiliant les Portugais, rétablissant les lois, régularisant la justice, enrichissant l'Angleterre. Rentrons dans son palais, car Cromwell a déjà un palais. L'y voici, entouré de sa famille, toute gauche en sa nouvelle grandeur, mal accoutrée du velours qu'il lui donne, ne répondant pas aux milord, milady, excellence, dont on l'affuble, tournant la tête pour voir qui l'on nomme ainsi; prête à saluer le valet qui l'annonce; baisant les pieds sur la trace desquels elle monte si haut.

Mais Cromwell grandit encore; infatigable et rusé, il trompe Mazarin, s'allie à la Suède, dompte les puritains et refuse d'être roi. Tout afflue à la gloire du protecteur; rien ne vient au bonheur de l'homme. Il est encore dans son palais, mais seul avec les siens. Dénié par ses enfans, dont l'orgueil blasonné d'hier ne lui pardonne pas de les avoir fait naître roturiers; accusé d'ambitieux par ceux-là qu'il a montés plus haut que leur mérite, et traité de parvenu par les nobles qu'il a fais. Menacé dans sa vie par le poignard toujours éveillé de la faction royaliste; punissant pour effrayer, pardonnant pour gagner les cœurs, et trouvant toujours ses ennemis plus nombreux que ses bourreaux, et leur haine plus persévérante que sa clémence; souverain pour l'Europe, régicide pour ses enfans, Cromwell perdit à souffrir plus de force qu'il n'en avait mis à s'élever. Aussi arriva-t-il, jeune encore, aux dernières ressources de son corps, et dix ans n'étaient pas passés, depuis sa haute puissance, qu'il gisait sur son lit de mort, dévoré de fièvre, haletant de douleur, délabré de corps, mais intact de génie, puissant et vigoureux de pensées et de conceptions.

(1) Barebone's Parliament.

A nous maintenant appartient Cromwell; Cromwell entre ses rideaux de soie rouge reflétant des teintes de sang; à nous Cromwell descendu du théâtre de l'histoire. La mort vient! voici nos heures et le temps de notre récit : je vois mon second cadavre.

RICHARD.

IX.

Il était près de midi, lorsque deux cavaliers, pressant leurs chevaux à coups d'éperons, entrèrent dans Londres. Ils étaient soigneusement enveloppés de leurs manteaux, et gardaient un absolu silence. Malgré leur marche précipitée, ils ne furent point remarqués, tant il semblait y avoir de préoccupation parmi les nombreux habitans de la ville. On les voyait s'arrêter les uns les autres, accourir dès qu'un groupe s'était formé, et gesticuler avec des signes de désespoir. De temps à autre, on trouvait quelques membres du clergé presbytérien, qui appelaient les fidèles au temple et les invitaient à la prière. De loin en loin, quelques rassemblemens faisaient entendre des lamentations douloureuses. Une fois, c'était des évangélistes tout déguenillés qui, arrêtés au milieu d'une place, écoutaient l'inspiration de l'un d'eux, le regard et les mains tendus vers le ciel dans une parfaite immobilité; ailleurs des trembleurs, vêtus de leurs habits de drap noir, récitaient, dans une sorte de convulsion extatique, les versets du livre de Job; en d'autres endroits, la pompe du clergé catholique, promenant la croix et déployant l'austère harmonie de ses chants, faisait plier les genoux aux enfans de son giron, sans exciter le courroux ordinaire des protestans ou des presbytériens. C'était une sorte de prière universelle s'élevant de la ville de Londres, et montant vers l'Éternel, sous le caractère particulier de chaque secte, comme le soir s'échappe des bords de la Clyde, une vaste vapeur, poussée au ciel, et réfléchissant les vives couleurs de l'arc-en-ciel, que lui jette le soleil qui penche à l'horizon.

Les cavaliers continuaient à marcher avec une rapidité extrême, sans se parler ni se découvrir; seulement, l'un d'eux faisait remarquer à l'autre les principaux accidens de cet aspect général, soit en lui désignant de la main les églises tendues de noir, soit en lui faisant écouter le son des cloches qui retentissaient dans tous les quartiers de la ville.

Bientôt ils tournèrent dans l'une des petites rues de la cité qui conduisent à la Tamise. Arrivés au bord du fleuve, ils abandonnèrent leurs chevaux à un domestique qui en reçut les guides comme un homme qui les attendait. Les deux cavaliers se placèrent dans un bateau qui semblait préparé pour eux; et, profitant du flux qui se faisait encore sentir, ils remontèrent vers la Tour. Le but où ils tendaient était assez rapproché de l'endroit où ils s'embarquèrent pour qu'il fût facile de deviner que ce n'était que pour cacher leur entrée dans cette prison qu'ils avaient pris cette route.

Le bateau arriva bientôt à sa destination. La grille de fer qui ferme l'arcade de la Tour sous laquelle pénètre la Tamise, s'ouvrit et se ferma avec le même silence de la part de ceux qui en tenaient les clefs. Les voyageurs descendirent à l'entrée d'une longue voûte, et en parcoururent rapidement les détours. Bientôt, le plus jeune de ces deux hommes, ne pouvant résister à son impatience, s'élança dans un étroit corridor, au bout duquel une main, qu'on apercevait à peine, tenait une porte entr'ouverte. Il la franchit et se précipita dans les bras d'une femme qui l'étreignit avec des larmes.

— Ma mère! ma mère! cria-t-il. On entendit à peine le nom de Richard, mêlé aux longs embrassemens de mistriss Barkstead.

Le colonel entra après son fils et s'arrêta pour contempler cette touchante réunion ; mistriss Barkstead, presque honteuse, se tourna vers son mari et lui tendant la main sans se séparer de Richard :

— Pardonne, John, lui dit-elle, c'est un enfant dont la jeunesse est frêle et qui peut encore s'appuyer sur sa mère, toi, tu es un homme, John, qui n'as pas besoin de moi.

— J'ai besoin de ton amour, Marie, répondit Barkstead en embrassant sa femme, mais lorsque j'ai vu Richard me quitter pour voler vers toi, lorsque tu m'as oublié pour le presser sur ton cœur, j'ai senti qu'en vous aimant ainsi, vous deviez m'aimer, car je vous ai donné, à toi ce fils, à lui cette précieuse mère.

Une douce larme brilla dans les yeux de mistriss Barkstead. Le colonel continua, sans désigner celui dont il parlait, mais sûr d'être compris de sa femme.

— Va-t-il si mal que tout Londres soit dans la désolation? C'est une prière unanime, une douleur universelle. J'en montrais les signes à Richard, en traversant la ville, afin qu'éveillant sa jeune mémoire, il puisse comparer ce qu'était le peuple anglais, quand périt le maître royal qui l'avait plongé dans la misère et les dissensions, et ce qu'il se montre aujourd'hui, lorsqu'est menacée la vie du héros qui l'a rendu si puissant.

— Hélas ! répondit mistriss Barkstead, pourquoi rouvrir ce funeste souvenir, n'est-ce pas assez de la douleur présente? Il est vrai, milord protecteur est dans un état désespéré.

— C'est ce que m'a écrit Andlay, et ce qui m'a fait abandonner La Haye. Tu as des grâces à me demander, Marie, et le protecteur veut me confier un grand secret, et c'est par Andlay que je l'apprends ! C'est une étrange conduite ; n'importe, je suis parti sur-le-champ. J'ai fait comme vous avez voulu, je suis venu secrètement, j'ai suivi l'itinéraire que vous m'avez tracé, confiant dans la probité du docteur ; mais, alarmé de ce mystère, pour toi, Marie, que je sais faible et craintive, et surpris de ce que Cromwell ne me donnait pas directement ses ordres.

— Tu as trouvé, n'est-ce pas, un valet au bord de la Tamise, une barque, et...

— Oui, répondit le colonel, et me voici entré dans la Tour de Londres, dont le commandement m'appartient, comme y sont introduits les criminels d'état.

— Nous avons choisi des hommes étrangers au service de cette prison, pas un d'eux ne te connaît, John, et personne ne peut soupçonner ton retour à Londres.

— Je le crois, Marie, dit le colonel en souriant, les précautions ont été bien prises ; mais dans quel but? voilà ce que je désire savoir, car jusqu'à ce moment j'ai obéi comme un aveugle à la lettre d'Andlay, tant il y avait d'instance dans ce qu'il m'a écrit.

— J'ignore comme toi les motifs de cette conduite à ton égard. Andlay m'a dit que tels étaient les ordres formels du protecteur. Dès que la nuit sera close, le docteur a promis d'être ici. Il doit te conduire près de milord. Jusque-là tu demeureras enfermé dans cet appartement, où personne ne peut pénétrer.

— C'est étrange, dit le colonel, en tombant dans une longue rêverie.

Tout le temps que mistriss Barkstead avait parlé à son mari, elle avait tenu les mains de Richard dans l'une des siennes, tandis que de l'autre elle caressait sa jeune tête, sur laquelle elle éparpillait ses beaux cheveux blonds en les faisant glisser entre ses doigts. Elle profita du silence méditatif où se plongea son mari pour considérer longtemps Richard.

Il avait alors seize ans ; toute la beauté de sa mère ; toute la résolution du colonel s'étaient alliées sur ses traits. Son œil bleu étincelait, sa bouche avait une physionomie qui caractérisait son père ; mais ce qui n'était pas un héritage de leur caractère à l'un et à l'autre, c'était une singulière expression d'ironie cruelle dont s'animait souvent son visage ; c'était ce rire terrible qu'il semblait avoir imité de Tom Love, lorsque celui-ci, qui n'avait pas cessé de visiter la demeure de Barkstead, enseignait à l'enfant, malgré les défenses de sa mère, à courir, à boxer, à manier le bâton et le sabre, et qu'il le menait aux combats de coqs et aux courses.

— Qu'as-tu fait à La Haye, Richard? lui dit-elle en l'embrassant. La Hollande vaut-elle notre noble Angleterre, et la mer t'a-t-elle fait peur?

— Ma mère, répondit Richard en souriant, je suis un bon Anglais : les Etats m'ont semblé aussi noirs auprès de mon beau comté de Midlesex, que le bœuf sec et fumé près de nos bons roastbeefs sanglans, et j'ai nagé deux heures dans la mer pendant que les matelots hollandais couraient effrayés sur le rivage.

— Tu as fait cela ! s'écria sa mère épouvantée ; pourquoi as-tu fait cela, Richard?

— Parce que, lorsque nous avons pris terre sur le continent, un navire avait échoué à l'entrée du port, et que sur ce navire hurlait un beau chien d'Espagne qu'on avait abandonné. La pauvre bête n'osait se jeter à l'eau, tant les vagues étaient furieuses. — S'il voyait une barque flotter près de lui il sauterait dans la mer, et la force ne lui manquerait pas pour venir à terre ! dit à mes côtés un matelot ; mais quelle barque oserait s'aventurer sur cette mer? quelle barque ne serait brisée comme un verre contre la carcasse d'un bâtiment si elle tentait d'en approcher? — Et si ce chien voyait un homme, le suivrait-il? dis-je à ce marin. — Peut-être ! me répondit-il ; son maître est mort dans le naufrage, et souvent il m'a dit que Phann n'avait besoin que d'exemple. — J'aurai ce chien me dis-je en moi-même.

— Richard, Richard, dit la mère presque en larmes, quelle folie ! et tu n'as pas pensé à ta mère, Richard, quand ce projet t'est venu, à ta mère qui serait morte de douleur, enfant !

— Pardon, ma mère ! dit Richard en rougissant, j'ai pensé...

— Tu as écouté une vaine gloriole, enfant ; tu as oublié les cœurs que tu as laissés ici : tu ne t'es plus rappelé ni ta mère qui t'aime, ni ta cousine Charlotte, qui pleure toujours quand nous parlons de toi.

— Charlotte m'avait demandé un chien d'Espagne, dit Richard en baissant la tête.

— Et, pour satisfaire le caprice d'une enfant de dix ans, reprit mistriss Barkstead, trop occupée du danger passé de Richard pour donner à cette réponse l'attention qu'elle méritait, tu as risqué ta vie et la mienne aussi, mon fils !

— Non, ma mère, ajouta Richard avec un doux regard de prière, j'étais sûr de revenir ; car les matelots hollandais s'étaient pris à rire quand je leur avais dit mon dessein. Je m'élançai dans la mer ; je nageai vers le navire, je parvins à m'en approcher assez près pour que mes cris se fissent jour parmi le bruit des vagues. Le chien les entendit, il flaira le vent un moment, tourna avec ardeur autour de l'arrière, qui paraissait encore au-dessus de l'eau, s'arrêta immobile dès qu'il m'aperçut, et se précipita dans la mer d'un bond prodigieux. Je savais son nom et l'appelai : il vint à moi, passant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, et aboyant avec joie ; puis, comme il vit que je regagnais la terre avec effort, il se plaça devant moi, nageant fièrement, coupant ainsi la violence des lames, retournant la tête à chaque instant pour voir si je le suivais ; s'arrêtant quand je faillissais, m'invitant de l'œil, inquiet, et mettant souvent sa tête sous mes bras, comme pour me soutenir. Une fois la vague me couvrit entièrement, je fus ébloui, suffoqué, j'eus un instant de frayeur ; car, tandis que je secouais l'eau qui ruisselait de mes cheveux dans mes yeux, je sentis une forte étreinte à l'un de mes bras, comme si une crampe m'eût saisi subitement ; pourtant je voyais que j'avançais vers la terre : c'était Phann qui tenait avec force mon bras dans sa gueule ; nous étions près du rivage ; je fis un dernier effort et nous arrivâmes.

— O Richard ! dit la mère longtemps oppressée et haletante ! Richard ! Elle ne put en dire davantage, mais tout son amour et toute sa terreur émurent le regard qui accompagna ce nom.

— Je n'enchaînai pas le chien, je ne l'appelai pas, il me suivit, il m'a toujours suivi C'est un ami.

— Est il ici ? dit mistriss Barkstead, désireuse de voir cet animal qui avait failli lui coûter son fils.

— Phann ! cria légèrement Richard. Une douce plainte s'entendit aussitôt à travers la porte, Richard l'ouvrit, et mistriss Barkstead vit un énorme chien qui entra doucement et présenta humblement sa tête aux caresses de son jeune maître.

— Phann, lui dit celui-ci, comme s'il parlait à un homme, Phann, voici ma mère. En disant ces mots, Richard la lui montrait de la main. Le chien vint se coucher à ses pieds en poussant cette douce plainte qui contrastait si fort avec sa haute taille, et en frottant sa puissante tête sur les pieds de la bonne mistriss.

Le bruit que fit naître cet incident éveilla le colonel de ses réflexions.

— Ce soir donc, je saurai la cause de tout ce mystère, dit-il à sa femme ; mais il est une chose dont tu peux m'informer, toi, Marie : quelle grâce as-tu a me demander? la lettre du docteur en parle, et ce motif n'a pas moins précipité mon retour que les ordres du protecteur.

Mistriss Barkstead hésitait à répondre.

— Eh bien ! Marie, ajouta Barkstead, ne veux-tu rien me dire? est-ce un jeu que tout ceci, et ne sais-tu pas même ton secret?

Un regard que mistriss Barkstead dirigea furtivement vers Richard, avertit le colonel que la présence de son fils était un obstacle à cette confidence.

— Richard ne peut-il entendre ce que tu as à me confier, Marie? est-ce donc un secret honteux qu'il ne puisse frapper sans danger l'oreille d'un jeune homme?

— Non, John, je m'honore des paroles que j'ai à te dire, et cependant la présence de Richard, en cette occasion, m'inquiète, et... Elle s'arrêta.

— Sa présence n'est-elle pas convenable? reprit Barkstead.

— Elle pourrait l'être, répliqua sa femme, mais je crains. . et elle hésita encore.

— Ma mère, ma mère, je me retire, dit Richard, n'êtes-vous pas le seul juge de ce que je puis entendre?

— Non, Richard, dit son père en lui faisant signe de rester. Ta mère est la vertu sur la terre, mais son âme est celle d'une femme craintive. Tu es un homme, Richard, un homme qui doit apprendre à en avoir toutes les fortes qualités. Je t'ai de bonne heure accoutumé à regarder en face tous les périls de la nature : ni le fer, ni le plomb, ni les orages ne t'épouvantent, Richard ; ce n'est pas assez; il faut que les revers de la fortune te rencontrent aussi impassible, il faut que le malheur, s'il arrive, te trouve instruit à le braver.— Marie, ajouta-t-il en se tournant vers sa femme, suis-je disgracié? mon commandement m'est-il enlevé? ma fortune a-t-elle péri dans les mains de nos dépositaires? Réponds.

— John, c'est une grâce que j'ai à te demander et non pas un malheur que j'ai à t'apprendre.

— Cette grâce est-elle pour toi, et veux-tu demander à ton époux quelque chose qui doive être caché à ton fils? Marie, depuis un an que je t'ai quittée, Richard m'a suivi dans de périlleuses expéditions, il a entendu de graves entretiens ; j'ai voulu qu'il apprît de bonne heure ce que c'est que la vie qu'il va parcourir, et le monde au milieu duquel il va être appelé : j'ai intéressé sa discrétion dans de hautes affaires politiques, ne crains donc pas qu'il laisse échapper le secret de tes paroles.

— Cette grâce n'est pas pour moi, répliqua mistriss Barkstead, de plus en plus embarrassée et presque tremblante, et ce n'est pas l'indiscrétion de Richard que je crains...

— Est-ce donc pour lui que tu veux m'implorer? et a-t-il commis une faute ou formé un désir qu'il n'ose m'avouer? dit sévèrement Barkstead.

— Oh ! non, non, ce n'est pas cela, se hâta de répondre la mère alarmée de la manière dont Barkstead interprétait son hésitation, c'est... Puis, après avoir réfléchi un moment, tandis que son mari et son fils échangeaient entre eux des regards surpris : — Oui, tu as raison, ajouta-t-elle, il entendra ma demande, et il recevra de toi un exemple de la modération et de la pitié qui manquent à son âme.

Un éclair d'intelligence s'alluma à ces mots dans l'œil attentif de Richard, un sourire d'une impitoyable amertume sillonna ses lèvres, sa voix douce et pure se couvrit d'un voile subit, comme si sa gorge eût été serrée entre des tenailles ; son visage devint livide, et il laissa échapper ces mots d'un ton sombre et étouffé :

— Ah ! les Salsnby, n'est-ce pas?

— Vois-tu, John, s'écria mistriss Barkstead, en se rapprochant de son mari, vois-tu, que sa haine bout encore tout entière en lui ! Richard, mon fils, pourquoi cet affreux sourire, cette pâleur, cette voix altérée quand tu as prononcé ce nom?

— La force de dompter ses passions n'est pas la plus facile à acquérir, dit Barkstead en regardant son fils d'un œil sévère, qu'il en fasse aujourd'hui le premier essai. Parle, Marie, et dis-moi ce que tu demandes pour ces prisonniers.

Richard ne répondit rien, mais ses joues devinrent plus livides encore, ses mains se serrèrent convulsivement, une larme parut dans son œil ouvert et immobile, et Phann, qui était à ses pieds, laissa échapper, en le regardant, sa plainte craintive. Mistriss Barkstead ne pouvait détacher ses regards de la figure de son fils, épouvantée qu'elle était de l'effroyable expression qui l'animait.

— Il vaut mieux qu'il apprenne à commander à son âme qu'à son visage, dit Barkstead, parle, Marie !

Elle répondit aussitôt :

— Tu sais par quel horrible complot sir Salsnby a voulu attenter à la vie du protecteur ; l'empoisonnement d'une table entière, qui pouvait entraîner la mort de beaucoup de victimes, ne lui avait pas semblé un moyen au-dessous de sa haine. Ce complot fut découvert. Sir Salsnby, son gendre Macdonnel et son fils... elle hésita à prononcer le nom de Ralph, et jeta un regard à la dérobée sur Richard. Celui-ci caressait son chien et semblait étranger à ce qui se passait; elle continua : — Sir Salsnby et son fils Raph furent enfermés dans la tour.

— Cela se fit il y a trois mois, répondit Barkstead. Okey, qui fut chargé de leur arrestation, et qui commande ici en mon absence, m'en a donné avis; c'est Tomlinson, à ce qu'il m'a écrit, qui, épouvanté de l'horreur du crime, l'a dénoncé à Cromwell, et c'est à cette occasion qu'on lui a rendu un régiment et qu'il est rentré dans le devoir.

— C'est la vérité. Okey me l'a ainsi raconté, reprit sa femme, quoique le commandement des côtes de fer du protecteur lui laisse peu d'instans libres pour donner ses soins à la Tour, et pour venir nous visiter. Maintenant tout est fini, et le jugement est prononcé, et tous trois ont été condamnés à subir le supplice des traîtres.

Barkstead pensait, en son âme, que l'arrêt était juste, et peut-être eût-il refusé d'écouter les prières de sa femme, si le sourire qui passa sur les lèvres de Richard, en entendant cette nouvelle, ne l'avait lui-même épouvanté. Le désir de donner une leçon à son fils domina le respect qu'il croyait devoir à ce qu'il trouvait juste, et il ajouta, en suivant l'effet de ses paroles avec anxiété : — Que puis-je faire pour ces coupables? que me demandes-tu pour eux, Marie?

— Ton intercession auprès du protecteur, pour qu'il les sauve et les rende aux larmes d'une épouse et d'une mère.

Richard se taisait, et son père espérant sonder à fond son âme par une condescendance qu'il n'eût pas eue en toute autre occasion, s'engagea sans y penser vis-à-vis de sa femme, en disant :

— Oui, vraiment, je te promets cette intercession, Marie, je te la promets. Le coup porta juste. Richard, qui s'était penché vers Phann, et qui séparait avec son poignard les poils soyeux et pendans de l'animal, se redressa soudainement. Il regarda alternativement son père et sa mère avec une sorte de stupéfaction menaçante : mais, rencontrant le regard austère du colonel, dominé à la fois par la sainte autorité qu'il exprimait et par ses propres sentimens, Richard laissa échapper un cri rauque et inarticulé où se peignait

toute la rage d'une haine déçue, se détourna subitement, et, appuyant son bras sur le mur et sa tête sur son bras, il frappa de sa main droite la pierre comme un furieux, et son poignard tomba brisé à ses pieds.

— Qu'as-tu à dire? dit Barkstead irrité; d'où vient cette odieuse colère, Richard? pourquoi ces fureurs, ces emportemens? Répondez, Richard!

L'enfant se tut et continua à frapper de son poing désarmé le mur de la salle.

— Richard! cria d'une voix terrible le colonel.

L'enfant garda le même silence.

Barkstead s'avança vers lui; Marie se précipita entre son fils et son mari en poussant un cri. Richard se tourna à ce cri, les yeux baissés, dévorant ses lèvres pâles, mais la menace encore peinte sur le visage.

— Mon fils, lui dit le colonel, commandant lui-même aussitôt à son propre ressentiment, vous me suivrez ce soir chez le protecteur, je lui présenterai la requête de ces criminels. Je ne sais quelle sera la décision de Cromwell, mais, quelle qu'elle soit, vous y puiserez un exemple de modération et d'oubli des injures. Si l'exemple de votre père ne vous suffit pas, vous ne refuserez peut-être pas celui du héros que le Seigneur a choisi entre ses élus pour le glorifier en force et en vertu.

— Mon père, répliqua Richard obéissant aux regards de sa mère, qui implorait sa soumission, tout ce que vous dites est juste comme ce que vous faites. Si vous demandez le pardon des Salsnby, c'est qu'ils l'ont mérité.

Le colonel comprit la faute que son désir d'éprouver son fils lui avait fait commettre. Un morne silence succéda à cette pénible discussion; chacun cherchait en sa pensée à sortir de la position embarrassée où il se trouvait, quand cette scène, déjà si pénible, vint s'aggraver d'un nouvel incident.

Pour bien comprendre ce qui se passa alors, il faut donner une idée exacte de la situation de la chambre où se trouvait la famille Barkstead. Après plusieurs passages irréguliers qui conduisaient du bord de la Tamise à l'un des principaux bâtimens de la Tour, on arrivait dans un long corridor voûté. Tout à fait au bout de cette voûte se trouvait, à droite, la porte de la chambre où était Barkstead, à l'endroit précis où la voûte tournait à angle droit, en suivant le bâtiment qui était carré; de cette façon la porte faisait face à cette nouvelle direction. Ce corridor étant le seul qui arrivât à la Tamise, il fallait que toutes les personnes qui étaient dans l'intérieur de la Tour, et qui voulaient profiter de cette issue, passassent devant la salle où venait d'avoir lieu la scène que nous avons rapportée.

On n'oubliera pas non plus que la nécessité d'introduire Barkstead secrètement, avait fait éloigner de cette partie de la prison les gardes qui en surveillaient ordinairement le bon ordre, et les guichetiers qui en avaient les clefs. Ce fut donc à la grande surprise de mistriss Barkstead, qu'un léger bruit se fit entendre à l'extrémité de la galerie ou du corridor voûté qui conduisait dans l'intérieur. Phann pointa vivement ses oreilles en poussant sa plainte accoutumée et regardant son jeune maître, Richard le fit taire. Barkstead et sa femme se penchèrent pour écouter; mais le bruit avait cessé. Si léger qu'eût été ce premier mouvement de surprise, on l'avait sans doute entendu, et il avait fait naître un complet silence. Chacun pensait s'être trompé, et la conversation allait s'engager sur ce sujet, heureusement survenu pour trancher le commun embarras, lorsque Phann, qui était couché aux pieds de son maître, se dressa sur ses pattes, et laissa encore échapper ce gémissement qui lui était particulier, mais plus doux et plus prolongé. Richard éleva sa main, pour suspendre l'observation qu'allait faire le colonel.

— Il y a quelqu'un, à coup sûr, dit-il d'une voix presque insaisissable. Écoutons.

Il avança jusqu'à la porte et voulut regarder à travers le trou de la serrure, mais la clef s'y trouvait et le masquait complétement. Cependant le bruit qu'on avait d'abord entendu se renouvela; c'était un léger frôlement comme celui de vêtemens qui se touchaient; on pouvait deviner aussi qu'il s'y mêlait des pas assez nombreux, mais soigneusement étouffés.

— Ne vois-tu rien? dit tout bas le colonel à son fils, qui avait mis un genou à terre pour être à la hauteur de la serrure.

— Rien! répondit celui-ci.

Le bruit continua: il devint constant que plusieurs personnes avançaient. Les plus singulières suppositions traversèrent l'esprit du colonel. Était-il victime d'une trahison? avait-on trompé sa femme et l'avait-on ainsi amené à la Tour pour s'emparer plus aisément de lui? Par un mouvement instinctif de défense, il porta la main à son épée et la tira du fourreau. Phann gronda sourdement à ce geste, et le bruit cessa aussitôt.

Ce silence, qui survenait toutes les fois que le moindre bruit partait de la salle où était Barkstead, annonçait de la part de ceux qui venaient une attention si scrupuleuse, que le colonel fronça légèrement son front avec l'expression d'un homme qui croit à un danger assuré. Il se penchait vers son fils pour lui ordonner de se relever, voulant mettre fin à cette incertitude, en entrant dans la galerie, lorsque l'approche de ceux qui l'occupaient devint de plus en plus certaine; on pouvait même distinguer que des paroles s'échangeaient à voix basse. Il était urgent de se décider. A ce moment Richard, continuant à commander le silence à son père et à sa mère, posa la main sur la clef; il se tourna alors vers Phann, en imitant dans ses traits l'air d'un homme profondément désolé, et le chien, cherchant à lécher le visage de son maître, se prit à gémir avec tant de force, que Richard profita de ce moment pour arracher la clef de la serrure.

Cette fois, le bruit qu'on entendait ne cessa pas, comme avant, mais il s'éloigna rapidement dans la profondeur de la voûte, comme celui de gens qui retournent sur leurs pas. Richard regarda avidement, il crut voir s'agiter dans le jour obscur du corridor le reflet d'un vêtement blanc; mais avant qu'il pût être assuré de la vérité, tout avait disparu et rien ne s'entendait plus.

Cet incident changea le cours des idées du colonel. Le soupçon qui l'avait agité disparut complétement. La crainte que semblaient témoigner, par cette retraite précipitée, les personnes qu'il avait entendues, le rassurait contre la possibilité d'un complot; une tentative d'évasion de la part des prisonniers lui parut une supposition beaucoup plus probable, et il demanda à sa femme, surprise et tremblante, quels étaient les prisonniers enfermés dans cette partie de la Tour. L'hésitation qu'elle mit à répondre lui inspira une nouvelle crainte; et lorsque, après l'avoir vivement pressée, il apprit que sir Salsnby, son fils et son gendre étaient enfermés dans les cachots qui se trouvaient à l'extrémité de cette galerie, il ne douta plus que la faiblesse de mistriss Barkstead n'eût consenti à faciliter leur fuite. Le regard qu'il lui lança, sous l'émotion de ce soupçon sévère et douloureux à la fois, révéla toute sa pensée à Marie. Elle le comprit, et, s'approchant de lui, elle lui dit avec une solennité sûre et résignée:

— Sur mon âme, John, ce que vous croyez en ce moment n'est pas vrai. J'ai vu lady Salsnby; c'est une mère qui a pleuré devant moi qui suis mère. J'ai vu lady Macdonnel; c'est une épouse qui pleurait devant moi qui suis épouse. J'ai senti la pitié naître dans mon cœur, et j'ai promis d'intercéder pour la vie des coupables. Rien au delà n'est vrai et ne m'est connu, je vous le jure, John. La prière est peut-être mon droit, mais la soumission à vous, qui êtes mon mari, et à nos lois qui sont notre force, est assurément un devoir auquel je n'ai pas manqué.

Barkstead prit entre ses mains les mains de sa femme, et l'attirant sur son cœur: — Pardonne, Marie, lui dit-il, mais ce qui arrive est si singulier, que je ne saurais comment l'expliquer: maintenant comment espérer de rien apprendre, car tout s'est éloigné, et l'effroi qu'a dû inspirer le bruit fait par Richard a sans doute fait rentrer les prisonniers.

— Cela n'est pas probable, répondit celui-ci, le cri de Phann ne ressemble à rien qui puisse attester la présence d'un homme, et ce cri a dû couvrir le bruit de la clef. Attendons; sans doute on délibère, je vais écouter. A ces mots,

il se coucha presque à terre, et Phann, qui semblait deviner les moindres désirs de son maître, recommença son gémissement, mais si faible que Richard seul put l'entendre.

— Ils sont dans le corridor, dit-il, cela est sûr, Phann les sent; il faut prendre un parti.

L'attention que Richard donnait à épier le moindre accident, ne l'avait pas empêché d'entendre le nom de Salsnby, ni la justification de sa mère. Pourtant il n'avait pas semblé y faire attention, et, sans le regard qu'il jeta de côté sur son poignard brisé, et où se peignait un cruel regret, on n'eût pu rien soupçonner de ce qui se passait en lui.

En ce moment, un nouveau mouvement de Phann avertit Richard, et, sur un signe de son père, il se mit à regarder, quoique rien ne se fît entendre, confiant dans la sûreté des sens du chien d'Espagne, dont la délicatesse avait été saisie : Richard plongeait vainement son regard dans le jour douteux de la galerie, rien ne venait à sa vue ni à son oreille. Cependant, immobile, attaché à sa place, il redoubla d'attention, car une lueur blanchâtre flotta un moment devant lui tout au fond de l'obscurité. Peu à peu cette teinte incertaine se colora plus distinctement, puis, en approchant, elle brilla d'un éclat subit, et sembla disparaître tout à coup. Richard ne savait que penser; il n'avait pas complétement perdu de vue cet objet singulier, et un nouvel éclair plus vif et d'une blancheur plus éblouissante parut bientôt s'en échapper et s'éteindre encore, mais à une distance plus rapprochée. Quoique Richard cessât de voir distinctement comme la première fois cette lueur qui tantôt brillait et tantôt s'effaçait devant lui, il comprit la cause de cet accident. Toutes les fois que la figure, qui marchait dans la galerie, passait devant l'un des rares soupiraux qui lui donnait le jour, le soleil frappant sur son vêtement, en faisait jaillir l'éclat, et augmentait ainsi l'obscurité où elle rentrait dès qu'elle avait dépassé ce rayon. Richard ne doutait plus que ce fût une femme qui s'avançait ainsi : il en fit part rapidement et à voix basse à son père, en lui assurant qu'elle était seule, et il se remit sur-le-champ en observation.

Pendant ce temps, cette personne inconnue s'était avancée, et Richard put la distinguer facilement. L'exiguité de sa taille, et ses mouvemens rapides, qu'aucun bruit ne décelait, ne le surprirent pas moins que l'apparition elle-même. Enfin elle arriva près de la porte derrière laquelle était Richard ; un rayon de soleil l'enveloppa encore une fois de sa vive clarté, et Richard reconnut Charlotte, vêtue d'une robe blanche, marchant avec précaution, regardant de tous côtés avec anxiété, comme si elle allait à la découverte. Arrivée à l'angle des deux corridors, elle s'arrêta, sembla longtemps écouter si nul bruit ne se faisait entendre dans le couloir qui conduisait à la Tamise, et sûre de n'avoir rien à craindre, elle se retourna, et, légère comme un oiseau, elle franchit en un instant toute la galerie qu'elle venait de parcourir.

Richard, certain que sa voix n'arriverait plus jusqu'à elle, raconta alors au colonel et à mistriss Barkstead ce qu'il venait de voir. La surprise de son père fut au comble, mais sa mère, qui sans doute avait quelque raison de soupçonner la vérité, leur dit tout bas :

— Il n'en faut plus douter, c'est la fuite de sir Salsnby dont nous allons être témoins. Ceci éclaire enfin mes soupçons. Ils ont gagné cette enfant. Ils ont appris à son âge d'innocence et de pureté le mensonge et la trahison.

Son fils et son mari l'écoutaient dans la stupéfaction; rien ne s'agitait encore à l'extrémité de la galerie, mistriss Barkstead put donc continuer.

— Je trouvais toujours Charlotte sur mes pas, lorsque Andlay arrangeait avec moi les moyens d'éloigner la garde de cette partie de la Tour. Toutes les fois que lady Salsnby et sa fille venaient visiter les prisonniers, elle s'échappait de mon appartement pour aller causer avec ces femmes : et lorsque je me souviens que la direction de sa frêle conscience a été donnée à l'ancien évêque Juxon, je ne serais pas étonnée de ce qu'elle eût écouté d'odieux conseils, espionné tout ce qui se faisait ou se disait, et profité de la sécurité qu'inspirait son enfance, pour aider à la fuite des coupables.

— Charlotte n'a pu faire cela, dit avec impatience Richard à sa mère, c'est l'âme d'un ange dans le corps d'une enfant; comment y supposer déjà tant d'ingratitude et de duplicité ?

— Il n'est plante si fraîche, il n'est eau si pure, répliqua le colonel, que ne puisse flétrir et troubler le souffle d'un prêtre royaliste. Les misérables instruiraient le fils au meurtre de sa mère et l'ami à la délation de son ami, si cela servait leurs projets. Oh ! s'il faut que Cromwell manque à la république, ils vont redresser leurs têtes de serpent, renouer leurs intrigues, essayer encore leur corruption. Malheur à Juxon, si ce que tu supposes est vrai, Marie, je lui pardonnerais plutôt d'avoir frappé cette enfant dans sa vie que de l'avoir souillée dans sa pureté.

— C'est vrai ! c'est vrai ! dit Richard avec une rage concentré ; voici le premier bruit qui recommence, celui de pas nombreux. Nul doute, ils ont envoyé Charlotte pour savoir s'ils n'ont pas eu une fausse alarme, et maintenant qu'ils s'imaginent que tout est désert, les voilà qui reviennent; mais ils nous trouveront ici, n'est-ce pas, mon père ? ajouta-t-il. En disant ces derniers mots, son regard joyeux et cruel décela l'espérance qu'il avait que son père ne consentirait pas à favoriser cette fuite par son silence.

Cette fois, les devoirs du gouverneur de la Tour l'emportèrent dans le cœur de Barkstead sur le sentiment qui lui avait inspiré de réprimer la haine de son fils.

— Oui, certes, Richard, dit il, ils nous trouveront. Marie, ne t'alarme pas. Regarde, Richard, viennent-ils ?

— Je les entends.

— Les vois-tu ?

— Pas encore... Paix, Phann !... paix !... les voici.

— Qui sont-ils ?...

— Ah ! Charlotte d'abord... puis une... puis... deux... oui, deux femmes.

— Lady Salsnby et sa fille ! dit mistriss Barkstead d'une voix mal assurée...

— Puis... Ah !... attendez qu'ils passent devant un rayon de jour.— Les voilà !... un deux, trois hommes...

— Les trois prisonniers, dit le colonel, c'est bien... Viennent-ils ?

— Ils semblent tenir conseil. Ah ! ils s'arrêtent devant un soupirail, ils se montrent le jour, ils... Un, deux, trois, quatre hommes... Ils sont quatre hommes, dit Richard étonné.

— Peux-tu les reconnaître ? reprit Barkstead.

— Ils parlent, sans doute : on dirait qu'ils ne sont pas d'accord, ils montrent la porte du doigt. Ah ! c'est Juxon ! je reconnais Juxon.—Paix ! Charlotte revient seule, ils nous entendent.

— Ou plutôt, le jour qui passe par cette serrure et qui disparaît toutes les fois que tu le caches en regardant, les a-t-il frappés ? Reste immobile, dit le colonel.

Comme Richard l'avait annoncé, Charlotte accourut, mais plus rapide et moins craintive que la première fois. Elle vint jusqu'à la porte devant laquelle il était à genoux. Le colonel et sa femme ne respiraient pas. Richard posa sa main sur la tête de Phann, qui comprit le silence qu'il fallait garder, et, appuyant son œil presque sur la serrure, il intercepta toute lumière. Charlotte était déjà près de la porte, elle se pencha pour écouter, appuya son oreille sur le bois, et, de son côté, essaya de voir à travers la serrure. Richard entendit le bruit de son haleine précipitée par sa course, mais il sut se donner une si parfaite immobilité, il comprima si fortement sa respiration, qu'à deux pouces de son visage, Charlotte ne put rien soupçonner de sa présence.

Un signe qu'elle fit décida les fugitifs, et Richard les vit s'avancer avec moins de précautions, qu'ils n'avaient fait d'abord. Toutefois, leur sécurité n'était pas complète; car tous les hommes, à l'exception de Juxon, tenaient une épée nue à la main. Ils étaient déjà assez près pour que Barkstead les entendit lui-même, lorsque Richard se releva en regardant le colonel comme pour lui demander conseil.

— Ouvre, lui dit-il en tirant sa dague, et que Dieu donne la victoire aux siens ! A ces mots, Richard ouvrit la porte, mais sans tirer son épée. Le colonel se présenta le premier,

et ils se trouvèrent face à face avec les prisonniers. Le premier mouvement de ceux-ci fut de retourner sur leurs pas; mais lorsqu'à la clarté qui se répandit tout-à-coup dans le corridor, ils s'aperçurent qu'ils n'avaient pour adversaires qu'un homme et un enfant, ils reprirent courage. Il y eut un moment de silence, pendant lequel sir Salsnby prit toute sa résolution et comprit qu'il fallait renverser ces obstacles, sous peine de se perdre. Comme il faisait signe à son fils et à son gendre de le suivre, Barkstead lui adressa la parole.

— Sir Salsnby, dit-il, ta fuite est impossible : ne fais pas une vaine tentative, à moins que tu ne préfères que l'épée d'un brave soldat ne remplace pour toi la hache du bourreau.

— Colonel Barkstead, répliqua le vieux cavalier, tu viens de me dicter ma conduite; puisque tu sais si bien qu'il y va de ma tête et de celle de mes enfans, ce serait folie à nous de ne pas jouer une partie si avantageuse : que Dieu te sauve!

— Non, non, s'écria mistriss Barkstead en se précipitant entre eux, non, votre vie n'est plus en danger, sir Salsnby, mon mari m'a juré qu'il obtiendrait votre grâce du protecteur. Au nom du ciel, ne levez pas votre épée contre celui qui vient d'engager sa parole pour le salut de vos jours!

Salsnby semblait hésiter sur ce qu'il devait faire; Ralph et Macdonnel, l'épée et la dague à la main, se tenaient prêts à s'élancer sur le colonel, car jusqu'à ce moment Richard était demeuré en arrière de son père, son épée dans le fourreau et retenant d'une main le collier de Phann immobile comme lui. Juxon éleva la voix et répondit aux paroles de Barkstead.

— *Voluntas hominis ambulatoria usque ad mortem*; qui sait si ce que Barkstead a promis ce matin, il voudra le tenir ce soir? qui sait si la bouche d'où doivent sortir les paroles de grâce a encore un souffle pour demander la sienne au Seigneur qu'il a offensé? Le salut est ici et la grâce est à Saint-James; une bonne épée vaut mieux que la plus haute protection : passe sur cet homme, sir Salsnby, la vie est de l'autre côté, la barque attend, et l'échafaud aussi! Les trois cavaliers firent un nouveau mouvement; Barkstead recula d'un pas, pour se mettre en état de défense. Richard demeura encore immobile, et le combat allait s'engager, lorsque Charlotte, poussant des cris aigus, se jeta, comme mistriss Barkstead, entre les épées nues. Elle implorait Juxon et les prisonniers de ne pas tuer son oncle, ni son cousin Richard qu'elle aimait : elle s'attachait aux genoux de Ralph ou se jetait sous les pieds de son père. Il se fit un nouveau silence.

— Une femme et un enfant vous font-ils peur ou pitié à ce point que vous jouiez votre vie contre quelques larmes et quelques prières, dit lady Salsnby? j'écarterai donc de votre route ce vain obstacle : hommes, voici vos ennemis! A ces mots, elle s'empara de Charlotte malgré ses cris, l'enleva, et, aidée de lady Macdonnel, la retint derrière les fugitifs, qui se trouvèrent alors en face de Barkstead, qui lui-même avait rejeté sa femme en arrière. Tous trois s'élancèrent sur le colonel. Ils n'étaient pas à deux fois la longueur d'une bonne épée, et pourtant ils n'avaient pas fait un pas que Macdonnel se débattait vainement sous la dent terrible de Phann et que Ralph haletait, avec une rage impuissante, sous l'étreinte du genou de Richard : sir Salsnby avait déjà perdu son épée, et la victoire semblait décidée, lorsqu'une bruyante détonation se fit entendre : c'était Juxon, qui, au moment où Richard allait plonger son épée dans le cœur de Ralph, lui tira presque à bout portant un coup de pistolet.

— Ta main est celle d'un perfide et d'un lâche! cria Richard, tu assassines et tu trembles; en effet, la balle n'avait frappé que la lame de l'épée qui s'était brisée en éclats, de façon que la poignée seule restait dans la main du jeune homme. Il montra alors, avec rage, ce tronçon au prêtre épouvanté, en disant :

— Si ceci ne peut aller jusqu'à son cœur, voici qui lui brisera le crâne. Il n'avait pas achevé, que Juxon lui tenait la main et avait appuyé le canon d'un nouveau pistolet sur son front.

— Arrête! lui cria Barkstead qui sentit son âme déchirée et presque faible à cet aspect : ne tue pas mon fils; parlez, que voulez-vous?

Tous s'arrêtèrent. Toutefois, sir Salsnby, désarmé, était au pouvoir de Barkstead; Macdonnel, poussant de tristes gémissemens, ne remuait plus étendu à terre, tandis que Phann, qui levait un regard attentif sur son jeune maître, n'attendait qu'un signe pour en finir avec cet ennemi; Ralph n'échappait pas à l'étreinte vigoureuse de Richard, qui, lui-même, sentait toujours sur son front le pistolet de Juxon. Tout mouvement était suspendu, et chacun gardant ses avantages, il s'établit entre les combattans une sorte de trêve comme pour traiter d'une capitulation.

— Ton fils est dans mes mains, dit Juxon à Barkstead, au moindre signe que vous ferez l'un ou l'autre, il tombe mort; veux-tu nous livrer passage?

Barkstead reprit tout son calme et calcula aussi les chances de sa position; les femmes, épouvantées, sans voix ni larmes, regardaient ce spectacle avec un effroi stupide.

— Si tu as mon fils sous la main, répliqua le colonel, sir Salsnby est sous la mienne; Macdonnel mourra et nous nous trouverons face à face. Le pistolet que tu tiens est-il sûr? songes-y bien; mon épée sera dans ton cœur, que la balle n'aura pas traversé la tête de mon fils.

A son tour, Juxon considéra la position des combattans; il craignit pour lui-même les résultats de ce qu'il allait faire, et toute l'âme du prêtre monta à son visage avec la pâleur dont il se couvrit, lorsqu'il vit Salsnby désarmé et Macdonnel terrassé. Oubliant, à cet aspect, la menace qu'il venait de faire : — Que voulez-vous de votre côté? dit-il à Barkstead.

Le colonel aperçut à ce moment sa femme qui, tombée à deux genoux sur les dalles de la galerie, levait ses yeux sur lui dans un état d'égarement indicible. Il comprit qu'il pouvait allier le salut de Richard avec l'exigence de ses devoirs, et il répondit : — Que ces criminels rentrent dans leur prison et j'oublierai que ces femmes sont venues ici.

— Et moi, dit le prêtre en appuyant plus fortement son pistolet sur la tête de Richard, que deviendrai-je?

— Tu te retireras aussi, reprit Barkstead avec un regard de mépris; le gouverneur de la Tour ne doit compte à l'Angleterre que de ces trois hommes; qu'ils me soient rendus, vous pourrez fuir. Ces conditions satisfaisaient Juxon, mais elles rendirent à lady Salsnby et à sa fille toute leur douleur.

— Est-ce donc pour les livrer au bourreau que tu demandes tes prisonniers? Alors il vaut mieux qu'ils meurent ici; l'épée leur épargnera du moins les tortures du supplice. Frappe, Juxon, tue l'ennemi qui tient Ralph entre ses mains, et, une fois debout, il te sauvera.

— Sauvera-t-il ton mari? dit Barkstead en appuyant sa dague sur la poitrine de sir Salsnby.

Macdonnel laissa échapper une sourde plainte :

— Mon père, dit la jeune lady, sauvez mon époux des morsures de ce chien féroce, il meurt, si vous n'acceptez.

— Oublies-tu le bourreau, lui répliqua sa mère, le bourreau qui l'attend avec des tenailles ardentes, dont la morsure sera plus douloureuse que celle dont il peut mourir maintenant!

— O mon Dieu! mon Dieu! cria lady Macdonnel en tombant aussi sur ses genoux, épouvantée de cette mort présente, sans pouvoir oublier la mort préparée pour le lendemain. L'anxiété de tous était à son comble. Pour les trois prisonniers, ce n'était qu'un horrible choix à faire; pour Juxon seul, il y avait une chance de salut. Il le comprit, et, prévoyant que la fougueuse lady Salsnby ne lui laisserait pas racheter sa vie s'il abandonnait tout-à-fait son époux et ses enfans, il dit au colonel :

— Que les paroles que tu as dites portent tout leur fruit : tu as demandé que les prisonniers te fussent rendus, parce que tu en dois compte à l'Angleterre, il y a aussi un serment dont tu dois compte au ciel : n'as-tu pas juré d'obtenir la

grâce des prisonniers de la clémence du protecteur? Jure encore d'accomplir cette promesse, et nous nous retirerons, ces femmes et moi, confians dans ta parole.

—Je n'ai juré que ce qu'il est possible à l'homme de faire; j'ai juré de demander cette grâce et non pas de l'obtenir; je tiendrai le serment, non pas à toi, qui me l'imposes, mais à celle à qui je l'ai fait, lorsqu'elle m'a imploré.

L'espoir que fit naître cette proposition dans l'âme des femmes et des prisonniers les arracha à l'incertitude de courir la chance d'un combat. Richard, lui-même, qui avait vu la vie de Ralph échapper si soudainement à sa rage, n'éleva point la voix contre ces conditions, indifférent au salut de Ralph, pourvu que lui-même fût sauvé, il calcula en son cœur qu'il y avait gain pour sa haine dans cet arrangement, soit que l'intercession de son père fût inutile et livrât Salsnby au bourreau, soit qu'elle obtînt son pardon, et qu'elle le laissât vivant sous son ressentiment.

Cependant Juxon restait immobile, et ce qu'il y avait de plus remarquable dans ce qui venait de se passer, c'est que pas un mouvement n'avait été fait par aucun des interlocuteurs.

— Qu'attends-tu, Juxon? dit le colonel Barkstead.

L'ancien évêque hésita à répondre; soupçonneux selon sa propre fausseté, prévoyant aisément la perfidie qu'il était capable de faire, il sentait que sa proposition allait être injurieuse à l'honneur du colonel, sans pouvoir, cependant, dominer la méfiance qui la lui inspirait:

—Si je délivre ton fils de la mort que je tiens sur sa tête, dit-il, qui me répondra que tu me laisseras sortir de cette prison?

Barkstead fut indigné; sir Salsnby lui-même parut surpris.

—Mon père, dit-il à Juxon, la parole du colonel vaut mieux qu'un otage et un pistolet: délivrez ce jeune homme, je ne crains pas de laisser mon fils entre ses mains, si Barkstead donne sa parole de soldat que tout se passera comme il a été convenu.

—Je vous la donne, répondit le colonel; aussitôt il écarta sa dague de la poitrine du vieux cavalier; Juxon releva son arme; Richard abandonna son adversaire, et Phann, sur un léger signe qu'il lui fit, laissa Macdonnel presque évanoui par terre.

Quelques minutes ne s'étaient pas écoulées, que les prisonniers étaient rentrés dans leur cachot. Juxon et les deux femmes avaient quitté la Tour, et Barkstead, Marie et Richard allaient rentrer avec Charlotte dans la chambre qui les cachait, lorsqu'un bruit léger, venu du corridor qui conduisait à la Tamise, annonça l'arrivée d'Andlay. Malgré son désir d'interroger l'enfant sur les moyens qu'elle avait employés pour procurer aux prisonniers tout ce qui était nécessaire à leur évasion, le colonel se retira avec le docteur et sa femme dans une pièce contiguë à celle où il se trouvait, et laissa ensemble Charlotte et Richard, après avoir dit à celui-ci de tâcher d'apprendre le secret de cette aventure.

CHARLOTTE.

X.

Attendre! avait dit Juxon à Cromwell, le 30 janvier 1649. Ce mot n'avait exprimé que la moitié de sa pensée; il avait compris que rien n'était possible aux intrigues des royalistes, le protecteur vivant. Mais il avait senti de même qu'il fallait préparer le lendemain de la mort de Cromwell, et que le parti de Charles II devait se tenir la main haute, tout prêt à saisir l'occasion qui ne manquerait pas de se lever. Pour ce but, un homme était important à conserver, c'était sir Salsnby, aveugle partisan des Stuarts, prêt à toute action, et dont aucun revers ne pouvait lasser la persévérance. Son évasion, lorsqu'il fut arrêté, devint donc l'objet de tous les soins de Juxon, et il se trouva que, par une cruelle prévoyance, il en avait préparé les moyens depuis longtemps.

Ce qui se passa entre Charlotte et Richard, demeurés seuls, nous révélera, mieux que toutes les réflexions que nous pourrions faire, comment il avait entraîné cette jeune fille à servir la fuite de sir Salsnby, et combien, déjà, la puissance du prêtre avait jeté de fanatisme dans un âge qui semblait incapable de réflexion et de secret.

Tous deux étaient restés avec Phann dans la première chambre où avait été introduit Barkstead. Richard s'assit, prit l'enfant sur ses genoux, et la caressant doucement:

—Charlotte, lui dit-il, pourquoi donc as-tu voulu faire échapper de leur prison les coupables, que la justice avait condamnés?

Charlotte sourit dédaigneusement, sans répondre à cette question. Richard continua:

— Comment as-tu fait pour en ouvrir la porte?

L'enfant garda le même silence, en secouant légèrement la tête.

—Ne veux-tu pas me répondre, Charlotte? Si tu me dis pourquoi tu as agi ainsi, je te donnerai mon beau chien d'Espagne, que tu m'avais demandé, et que j'ai amené pour toi de bien loin.

—Si tu me donnais ton chien, Richard, pour mon secret, tu me l'aurais vendu, et je ne veux pas l'acheter à ce prix.

Richard demeura surpris à cette réponse; cependant il essaya de gagner la confiance de l'enfant, et il lui répondit:

—Je ne veux pas te vendre Phann, je te le donne, car j'ai été le chercher pour toi au milieu d'une mer furieuse.

Alors il lui fit le récit qu'il avait déjà fait à sa mère. La jeune fille avait écouté avec avidité, puis, quand il eut fini, elle lui dit avec une surprise étrange:

—Mais, Richard, tu as donc du courage?

Cette question et le ton dont elle était faite, appelèrent une légère rougeur sur le front du jeune homme: Charlotte n'était qu'une enfant, et ces paroles étaient sans raison; mais cette enfant, Richard l'aimait avec une sorte d'enthousiasme inexplicable à cet âge, et ces paroles, qu'elle avait sans doute entendues dans la bouche d'un autre, exprimaient une opinion.

—Qui t'a dit que je n'étais pas brave? reprit-il vivement. Quelqu'un te l'a dit, j'en suis sûr; dis-moi son nom, Charlotte, et il paiera de son sang son infâme mensonge.

La petite fille, reprenant alors un air d'indifférence, lui répondit en passant négligemment ses doigts parmi ses blonds cheveux:

—Personne ne me l'a dit, Richard, mais je sais bien, moi, que toutes les têtes rondes sont des assassins et des lâches.

— Qui t'a parlé ainsi, Charlotte? reprit Richard avec colère, qui t'a dit cela? on te l'a dit, n'est-ce pas? Puis, feignant un calme qu'il n'avait pas, il ajouta: — Nomme-moi ceux qui te l'ont dit, je te jure que je ne leur ferai point de mal.

L'enfant sourit encore avec dédain et répliqua:

—Est-ce que les presbytériens ont le droit de jurer? Ne sont-ils tous des parjures et des traîtres?

Richard devina assez d'où venaient ces étranges discours; mais, étonné que la surveillance de sa mère n'en eût pas prévu le danger, il dit doucement à la jeune fille:

—Parles-tu ainsi à ma mère? et lui as-tu dit que les presbytériens étaient tous des parjures et des traîtres?

—Oh! non, répondit l'enfant, mistriss Barkstead me gronderait; je te dis cela, à toi, parce que tu m'as toujours cachée lorsque je faisais quelque chose de mal.

—Et pourquoi, reprit Richard, ne veux-tu pas me dire alors le nom de ceux qui t'ont appris toutes ces choses?

—Parce que tu les ferais juger par le colonel, par ton père, qui a autrefois fait périr le mien.

Richard ne put retenir une vive exclamation de surprise; mais l'enfant, se laissant aller à d'autres idées, lui dit brusquement:

—Pourquoi ne m'appelles-tu pas milady? ils ne me parlent pas autrement.

— Qui donc? s'écria Richard avec impatience.

La jeune fille se tut : Richard réfléchit un moment, et, malgré sa jeunesse, il fut épouvanté des idées qu'une haine implacable avait pris soin d'inspirer à cette douce créature; il pensait à Juxon, à lady Salsnby, et, malgré lui, ce nom s'était échappé de sa bouche.

Charlotte, qui avait quitté le genou de Richard et qui jouait avec Phann, s'approcha en ce moment de son cousin.

— Ton père, lui dit-elle, tiendra-t-il le serment qu'il a fait, et demandera-t-il la grâce des prisonniers?

— Il le fera, puisqu'il l'a promis, répondit Richard ; mais, à coup sûr, il rendra un bienfait pour une perfidie. Ces Salsnby sont de grands misérables!

— Tu vois bien, dit Charlotte à cette exclamation, que tu les insultes ; tu as tort, Richard, vois-tu, parce qu'ils te feront punir à leur tour, pour se venger, et alors...

— Alors? reprit Richard, que cette conversation étonnait si cruellement.

— Alors, répliqua l'enfant qui, se trompant à l'expression du visage de Richard, crut y lire la peur que lui causait cette menace, alors je te sauverai, Richard; j'implorerai le roi mon frère pour ton pardon, mais pour toi tout seul, Richard, entends-tu? Et en disant ces mots, elle passa ses bras autour du cou de Richard, le regardant avec une expression de tendresse qui, dans un âge si tendre, ne pouvait venir que de cette sympathie innée et occulte qui enchaîne quelquefois deux existences l'une à l'autre.

Tout le souvenir de l'histoire d'Anna s'éclaira alors dans la mémoire de Richard. Mille circonstances confuses qui tournaient sans ordre dans sa tête se rallièrent aussitôt. La mort de Charles Ier, la naissance de Charlotte; les mots *enfant illégitime, sang royal, fille séduite*, souvent prononcés par Barkstead et sa femme, prirent un sens dans son esprit. Cette éducation catholique donnée à Charlotte s'expliqua naturellement. L'accusation de l'enfant, qui disait que le colonel avait condamné son père, et ce nom de frère qu'elle donnait au roi qui pouvait advenir, remplacèrent l'ignorance où on avait toujours laissé Richard du nom du père de Charlotte par un doute qu'il chercha à éclaircir tout-à-fait. Dans ce dessein, il entra dans la fantaisie de la jeune fille et lui dit :

— Pourquoi, milady, voudraient-ils se venger de moi? quel mal leur ai-je fait?

— Paix! Richard, lui dit-elle, ne m'appelle pas ainsi tout haut; ils m'ont dit que je serais battue et peut-être mise en prison, si le colonel apprenait que je sais qu'il a fait mourir mon père. Et puis, lorsqu'hier j'ai pris sous le chevet de ma tante les clefs de ce côté de la prison que lui avait rendues le guichetier, j'ai eu peur seulement d'y toucher : et lorsque je les ai portées à milord Juxon, qui m'attendait pour me confesser, je tremblais de tout mon corps; car il m'avait dit, vois-tu, que si je racontais ce qu'il m'avait ordonné de faire à mistriss Barkstead, ou bien au colonel, j'irais tout droit en enfer.

— L'infâme! s'écria Richard, et mon père ne punirait pas ce serpent mitré, il implorerait la grâce de ces Salsnby! oh! ce serait folie, lâcheté... Il ne le fera pas... je vais lui dire...

— Oh! Richard, lui dit l'enfant en se jetant à son cou, ton père me tuera; je t'en prie, ne lui dis rien; ou bien ils me feront mourir aussi, vois-tu!... mourir du supplice des traîtres!

En disant ces paroles, Charlotte pleurait à chaudes larmes et serrait convulsivement le cou de Richard : une frayeur sans raison altérait la jeune pureté de ses traits : elle semblait suffoquer.

— Charlotte, ma bonne Charlotte, lui dit celui-ci, Richard te défendra, ne crains rien, calme-toi.

— Oh! reprit la petite fille, qui sanglotait violemment, et qui, se laissant entraîner à l'horreur d'un tableau qu'on avait eu soin de lui montrer dans sa féroce vérité, s'en appliquait par crainte les longues souffrances ; oh! sais-tu ce que c'est que le supplice des traîtres?.,. Vois-tu, ils vous attachent au gibet bien longtemps, bien longtemps... puis, quand vous n'êtes pas encore mort, vois-tu, Richard, quand on peut souffrir encore beaucoup, on vous descend du gibet...—Dieu! mon Dieu! ne dis rien, ne dis rien, Richard, ne dis rien à ton père... car, vois-tu, après, on vous étend sur une grande table, puis le bourreau vous ouvre le ventre avec un coutelas! — O Richard!... vois-tu... ouvrir le ventre avec un coutelas; puis... on jette les entrailles sur un brasier ardent. Comprends-tu, Richard? brûler les entrailles! si, enfin, ô Richard! Richard! si tu parlais, si tu me dénonçais à ton père!... oh! non... n'est-ce pas? car alors le bourreau met sa main dans votre poitrine, puis il prend le cœur... puis... ô Richard!... vois-tu... puis... il le serre de toute sa force et vous l'arrache!... Pitié... pitié! Richard, ne me dénonce pas.

Charlotte, égarée, poussait des sanglots convulsifs; Phann, effrayé de ces gémissemens, se prit à hurler tristement, et le colonel, étonné de ce bruit, entr'ouvrit la porte de la chambre pour voir ce qui se passait. A cet aspect la jeune fille, dont la frayeur avait perdu la raison, s'attacha au cou de Richard, cachant sa tête dans son sein, jetant des cris sourds et étouffés, le serrant de toute la force de ses faibles bras, haletante, appelant à son aide avec une si énergique terreur, que Phann, trompé lui-même par cette crainte si désordonnée où s'abandonnait Charlotte, se tourna en grondant du côté de Barkstead, par cet instinct de la défense du faible, qui domine cette noble et fidèle race.

Richard, embarrassé de répondre à la question du colonel et aux alarmes de mistriss Barkstead, ne pouvant calmer les terreurs de Charlotte, qui redoublait ses cris et s'attachait plus fortement à lui toutes les fois que l'un ou l'autre voulait s'approcher, pria son père de s'éloigner; et comme celui-ci insistait pour savoir le motif de ces larmes cruelles, Richard ne voulant pas être entendu de Charlotte, répondit en français :

— Retirez-vous, mon père; je vous dirai tout.

A l'instant même, les bras de la jeune fille, comme frappés d'anéantissement, se dénouèrent du cou de Richard; elle tomba sur ses pieds, puis, sur ses genoux, et, levant sur celui qu'elle croyait son ami, demeuré debout devant elle, des yeux où l'égarement était à son comble, elle lui répéta en français :

— Tu lui diras tout, Richard!...

L'apparition d'un spectre au milieu de cette chambre n'eût pas frappé d'une plus grande surprise les acteurs de cette scène, que ne le firent ces mots, prononcés en français par cette jeune fille. Quelle longue et persévérante sollicitude il avait fallu à un prêtre pour enseigner à un enfant la langue qui servait aux catholiques, dont les intrigues correspondaient sans cesse à la cour de France! Quelles terreurs, pour en faire garder le secret à la vanité indiscrète de cet âge frivole, il avait fallu inspirer à sa crédule conscience! Richard en fut si épouvanté, qu'oubliant combien ses paroles pouvaient encore aggraver la position de Charlotte, il cria à son père :

— Retirez-vous, par grâce, mon père! ou vous la tuerez.

L'accent de Richard détermina Barkstead à sortir : mais ces mots imprudens, vous la tuerez, donnèrent à l'effroi de l'enfant toute la certitude d'un malheur inévitable.

Alors, après que ces terreurs eurent dévoilé tout l'absurde du fanatisme haineux dont on avait souillé cette jeune âme, ce que toute exaltation, même coupable, a de grand, se montra à son tour, et la jeune fille, continuant à parler français, dit à son cousin :

— Richard Barkstead, vous direz tout à votre père, qui me tuera? c'est d'un lâche! Puis se prenant à le regarder avec cette affection fatale qui unissait leur enfance, elle ajouta : — Si vous m'aviez tuée, Richard, Charlotte d'Angleterre vous eût pardonné.

Rien ne saurait peindre l'angoisse du jeune homme. Comment arracher de cette âme, si odieusement abusée, cette horrible croyance que son père était un assassin. Mille sentimens brûlaient et glaçaient tour à tour son cœur; il regardait Charlotte, qui, pâle et droite devant lui, semblait une jeune victime résignée et fière : elle priait sans pleurer. Il se

retraçait en lui-même l'affreuse duplicité de Juxon, il ne savait quel parti prendre, lorsque Phann, dont tout malheur semblait devenir le maître, se coucha aux pieds de la jeune fille, en la regardant tristement, et l'appela avec son doux et long gémissement. Charlotte tourna ses yeux vers le chien, et Richard, profitant de cette circonstance, lui dit :

— Vois-tu, Charlotte, vois-tu Phann? pour te le donner, j'ai passé à travers les vagues d'une mer cruelle, et dont les eaux bondissaient plus haut que cette tour. Si ce chien pouvait parler, il te le dirait; il te dirait que je lui ai appris ton nom à toutes les heures du jour! — N'est-ce pas, Phann, que tu connais Charlotte? ajouta-t-il d'un ton particulier.

Le chien, ainsi appelé en témoignage, tourna la tête du côté de son maître, puis vers Charlotte, en agitant sa queue en signe de joie, et, se roulant doucement à terre avec un léger aboiement, il se plaça devant la jeune fille, en tenant ses yeux ardens et quêteurs fixés sur elle, comme pour attendre sa parole. Charlotte, détournée de sa pensée comme une frêle plante qui plie à tout vent, dit au chien avec un triste et léger sourire :

— Phann, aimes-tu Charlotte?

Le chien répondit à ce nom, en gémissant comme à l'ordinaire; mais ses yeux dardaient leur joie en rayons éclatans. Tout fut oublié; Charlotte prit l'énorme tête du chien dans ses petites mains, et se mit à l'embrasser : l'animal intelligent se prêta à ses caresses, lui-même il saisit dans sa gueule les bras blancs et doux de la jeune fille; elle se retirait d'abord avec effroi, puis en riant; elle agaçait Phann, le battait, voulait l'arrêter, et, le chien lui échappant, elle courait après lui; puis, en voulant le retenir, elle tomba, Phann avec elle, et Richard cherchait encore un moyen de la consoler, qu'elle chantait et jouait, insouciante, oublieuse, et troublant de ses bruyans éclats le silence que tout à l'heure avaient interrompu ses cris d'effroi.

Le jeune homme se rapprocha d'elle alors, et ménageant avec art l'intimité qui s'était rétablie, grâce à l'intervention du chien, il apprit comment, par les indignes enseignemens de Juxon, cette jeune âme avait été si perfidement imbue de haine et d'erreur. Satisfait d'avoir regagné, pour lui-même, cette confiance d'enfant, il lui promit tout ce qu'elle exigea de son silence. Mais il eut lieu d'être surpris, lorsqu'elle lui demanda d'aider son père dans ce qu'il tenterait en faveur des Salsnby.

— Si tu veux que je t'aime, lui dit-elle en le caressant avec cette douceur ineffable et familière de l'enfance, tu auras le pardon de Ralph! Je le veux, Richard, entends-tu, je le veux, je l'ai promis. Ah! bien! si tu me regardes ainsi, je ne t'aimerai jamais; et, joyeuse et légère, elle attira Phann vers son maître en ajoutant : — Pas vrai, Phann, je n'aimerai plus Richard, ni toi non plus, tu ne l'aimeras plus, s'il ne sauve pas Ralph?

Une inexplicable séduction était dans la voix de Charlotte, contre la volonté de Richard, contre sa haine même; il regarda un moment ce visage, où toutes les beautés semblaient devoir exprimer un jour toutes les passions, et il répondit à voix basse :

— Oui, Charlotte, j'essaierai de sauver Ralph de l'échafaud.

La jeune fille, transportée de joie, reprit alors son âme de dix ans. Sautant et riant, elle courut à travers les longs corridors, appelant Phann et l'excitant à atteindre les soupiraux où passait le jour; tandis que Richard, dont l'âme droite et pure ployait aussi, dans son honnêteté, sous le poids de sa haine, disait en lui-même :

— Oui, oui! je sauverai Ralph... j'y avais pensé. Ne vaut-il pas mieux que je le garde?

La conférence d'Andlay et du colonel était finie, et la nuit venue. Mistriss Barkstead emmena Charlotte, après avoir reçu, à la hâte, quelques confidences de son fils, et rentra avec elle dans l'appartement splendide réservé au gouverneur de la Tour. Le colonel, Richard et le docteur, prirent tous trois le corridor qui mène à la Tamise, enveloppés soigneusement de leurs manteaux.

XI.

L'ANTICHAMBRE.

La barque dans laquelle entrèrent les trois personnages qui venaient de quitter la Tour se glissa légèrement sur la Tamise, et, après un quart d'heure tout au plus de navigation, les déposa presque en face de Saint-James. La distance entre ce palais et la rivière était encore considérable, et le silence absolu, qui avait été observé pendant que le colonel et ses compagnons voyageaient sur le fleuve, fut seulement rompu dès qu'ils furent seuls. Barkstead ayant appris de Richard la cause de l'effroi de Charlotte, ne pouvait contenir son indignation. Toutefois, il se calma en pensant qu'une sévère interdiction de sa maison aux visites, et par conséquent aux perfides suggestions de Juxon, réparerait le mal qu'avait fait sa confiance imprudente en cet homme.

Andlay, pour qui la science médicale n'était déjà plus une vaine et superficielle observation des maux physiques, interrompit la conversation de Barkstead et de son fils.

— Aux symptômes que vous venez de décrire, jeune homme, dit-il, l'âme est gangrenée. Il faut y porter le fer et le feu, ou elle périra du principe du mal que l'on y a déposé. Il faut que tout ce qu'elle croit soit extrait à fond, ou le peu qui y restera germera toujours malgré vos soins.

— Sans doute, répondit le colonel, les calomnies qu'on lui a persuadées sur le compte des vrais fils de Dieu seront effacées de son esprit.

— Ce n'est pas cela, dit Andlay; quoique destinée à être catholique, l'exemple des vertus de mistriss Barkstead et des vôtres, colonel, peuvent redresser son esprit sur ce chapitre; mais il y a, en tout ceci, une plus fâcheuse disposition à laquelle il faut couper court.

— Quelle est cette disposition, docteur? dit Richard, et quels sont les moyens de l'arrêter?

— Ah! les moyens sont aisés quand on veut les employer, et la disposition est toute naturelle. Il faut lui dire que tout ce qu'on lui a raconté relativement à sa naissance est faux; il faut qu'elle croie être une enfant élevée par la charité, sans cela, quoi que vous puissiez faire, ni leçons ni exemples ne la ramèneront à être une fille honnête et soumise.

— Mentir à ce point, repartit le colonel, je ne le veux pas. Je pourrais lui cacher la vérité par le silence, mais je ne le ferai jamais par des assertions fausses.

— C'est un choix délicat, dit le docteur, entre deux manières de mentir. Vous préférez la première, je ne crois pas la seconde plus mauvaise ni plus coupable.

— De quelle importance est donc qu'elle ignore ce secret pour rentrer dans de justes sentimens d'estime et de soumission pour sa famille? demanda Richard avec empressement.

— Votre question ne m'étonne pas, jeune homme, répondit le docteur, mais ce qui me surprend, c'est que votre père, homme qui a vécu parmi les hommes et qui a dû les observer, et j'entends, par hommes, la race humaine y compris les femmes, c'est que votre père n'ait pas encore senti cette importance.

— J'avoue, docteur, reprit le colonel, que cette importance ne me frappe pas aussi lucidement qu'il le faudrait; veuillez m'expliquer en quoi elle consiste.

— Elle consiste, dit Andlay, en ce que l'enfant est perdue, si elle continue à se croire fille de roi, sœur de roi, à quelque titre que ce soit!

— Mais pourquoi? dit Barkstead de plus en plus surpris.

— Parce que, répliqua sèchement le docteur, la jeune fille est atteinte de vanité, et qu'à tout âge c'est la maladie incurable des femmes. Maladie de l'âme, toutefois, ajouta le docteur, qui influe rarement sur le corps.

Le colonel comprit mieux que son fils la portée de l'observation d'Andlay; il prévit tout ce que cette chance de remplacer son état d'orpheline par la position brillante de sœur re-

connue du roi Charles II, pourrait enfanter de folles prétentions et de dégoût de sa vie obscure dans l'âme de Charlotte. Il cherchait en lui-même quelques moyens de prévenir ce danger, lorsqu'il fut tiré de sa rêverie par une exclamation d'Andlay; ils étaient arrivés assez près de Saint-James pour remarquer qu'il y régnait un mouvement extraordinaire. Les principales salles en étaient éclairées, et les ombres tumultueuses, qui s'agitaient sur les vitraux, attestaient qu'il y avait foule.

— Qu'est ce ceci? dit Andlay, serions-nous arrivés trop tard? non, à moins d'imprudence, il passera la nuit, j'en suis sûr! L'insensé, encore quelque folie! Hum! cet homme se croit immortel; ah! ce soir il apprendra d'Andlay ce qu'il ne veut pas savoir.

Faisant alors allusion à une circonstance dont plus tard le secret se découvrit à Barkstead, il ajouta avec un sourire d'orgueil : — Il dort sur son arrêt de mort, le fou, et celui-là est plus assuré que ceux de sa haute cour criminelle.

Ces paroles rappelèrent à Richard et à Barkstead la promesse relative aux Salsnby, et ils arrivèrent à la porte d'un étroit escalier qui s'ouvrait du côté du parc. Andlay introduisit ses compagnons à l'aide d'une clef qui lui avait été remise par Cromwell, et tous trois montèrent à tâtons jusqu'à ce qu'une nouvelle porte s'ouvrît encore, et qu'ils se trouvassent dans un petit cabinet éclairé par une lampe à bec, suspendue à une chaine de fer, et contigu à une grande salle du palais où l'on entendait le murmure de voix nombreuses.

— Il y a du nouveau, dit Andlay. Comment! il faut, à ce qu'il dit, que je vous introduise secrètement, et voilà que la salle, par où nous devons passer, ressemble à un marché aux poissons! Il n'y a pourtant pas de temps à perdre, car s'il veut vous voir, colonel, il faut qu'il passe sa fantaisie cette nuit, demain le protecteur en aura fini avec la politique et les intrigues.

Barkstead parut étonné de la façon dont s'exprimait Andlay; le médecin continua en ricanant.

— Vraiment oui, il ruse avec la mort, il nous fait des contes, il chicane avec son médecin, il n'est pas décidé à mourir.

— Croyez-vous, reprit le colonel, qu'il manque de courage à son heure suprême?

— Hum! reprit le docteur, c'est une étude à faire, une étude curieuse sur un homme de cette trempe. Pour le moment il louvoie, nous verrons dans quelques minutes. Je ne le perdrai pas de vue. Mais la rumeur augmente, les braillards le tueront, sur mon âme.

Aussitôt il ouvrit la porte qui communiquait avec le lieu où se trouvaient les personnes qu'ils entendaient. Ils ne virent rien, parce qu'un épais rideau de soie, la première qu'on eût fabriquée en Angleterre, masquait cette porte du côté de la grande salle, mais ils entendirent des cris nombreux de : Vive Cromwell! que Dieu sauve le protecteur!

— Imbéciles, murmura le docteur; il n'y aura plus de Cromwell dans six heures. *Quod scripsi, scripsi.*

De nouveaux houras se firent entendre. Andlay réfléchit un moment.

— Je ne puis vous faire passer devant tout ce monde, venez, dit-il au colonel, voyons si le couloir qui mène au cabinet du protecteur est ouvert. Aussitôt il frappa trois coups mesurés à une porte basse qui se trouvait dans un angle du cabinet. La porte s'ouvrit, et deux soldats, de ceux qu'on appelait les côtes de fer du protecteur, se présentèrent en barrant le passage.

— Voilà qui va bien, dit Andlay, entrons par ici. En disant ces mots, il fit signe à Barkstead de le suivre. Ce fut heureux pour le docteur, car le colonel l'arrêta au moment où il allait se planter sur la pointe très effilée de la pique des soldats qu'ils lui opposèrent au premier pas qu'il fit.

— Qu'est-ce que c'est que ces animaux? s'écria le docteur; allons, drôles, laissez moi passer, ou je vous ferai frotter les reins avec le manche de vos lancettes à éléphant.

Les soldats demeurèrent impassibles et relevèrent leurs piques. Le docteur voulut avancer encore, mais immédiatement les deux armes aiguës retombèrent horizontalement à hauteur de poitrine, et si à propos, qu'un demi-pouce plus loin, l'une d'elle emportait assurément le nez du docteur. Cette fois, Andlay s'emporta sérieusement, et s'adressant tantôt au colonel, tantôt aux soldats, quelquefois à Cromwell, comme s'il pouvait l'entendre, il se prit à dire :

— Que l'enfer le brûle! me prend-il pour un de ses valets, de me faire attendre ainsi? Ma foi, messieurs, entrez comme vous voudrez, vous êtes témoins que j'ai fait ce que j'ai pu. — Voyez donc ces deux estafiers, que veulent-ils? hein! qu'est ce que vous demandez? Je suis le médecin du protecteur, il m'attend. — Vieux fou, croit-il que ses hallebardes empêcheront la mort de passer. Ah! tout à l'heure il saura!... Mais, pour qu'il l'apprenne, il faut que je le voie, que je rentre; ah! c'est ma gloire, il y va de ma gloire. — Oh! les brutes! les animaux! les soldats! vous verrez qu'ils ne me laisseront point passer.

— Ces hommes ont une consigne et un mot d'ordre, dit le colonel, et ils doivent s'y conformer.

Une grimace semblable parut sur la figure de chacun des deux gardes, attestant que Barkstead avait touché le point juste de la question.

— Docteur, ajouta-t-il, il faut trouver une autre manière d'entrer.

Comme le docteur cherchait un moyen de faire prévenir le protecteur de son arrivée, il s'opéra dans la salle voisine un mouvement tumultueux suivi d'un profond silence. Les gardes rentrèrent dans le passage, et la porte se referma.

Nos trois compagnons se rapprochèrent du rideau qui les séparait de la grande salle, et ce ne fut pas une légère surprise pour Andlay d'entendre la voix de Tomlinson prononcer distinctement les paroles suivantes :

— Le protecteur est sauvé, ainsi que vous en avez été informés. Confiant dans l'Esprit-Saint, il a éloigné de lui les secours humains et a cherché le Seigneur; dès ce moment le Tout-Puissant a pris le peuple anglais en compassion, et il a ravivé de son souffle le plus cher de ses élus.

Des houras bruyans accueillirent cette première phrase; Andlay demeura muet, et la voix continua :

— Le protecteur, touché de votre douleur, recevra avec plaisir les témoignages de votre amour.

Les houras recommencèrent plus bruyans que la première fois; Tomlinson continua encore :

— Toutefois, le protecteur, en écoutant les paroles que vous lui apporterez, se dispensera d'y répondre, voulant ménager les forces que le Très-Haut lui a rendues; et, pour que la présence d'un trop grand nombre de personnes n'altère point la pureté de l'air qui lui est nécessaire, c'est du bord de son lit qu'il les entendra, heureux et triste à la fois de vous écouter et de ne pouvoir vous remercier.

Cette dernière partie de l'annonce de Tomlinson fut, comme les autres, applaudie de nombreux *vivat*.

— Est-ce Harvey, disait tout bas Andlay, est-ce Harvey qu'il a fait appeler et qui l'a sauvé? Car, pour ce qui est de chercher le Seigneur, je connais son Seigneur. Hum! l'hypocrite! se jouer d'un peuple à ce point! Cromwell en est bien capable! Pourtant si Harvey!..... Harvey! hem! il a beau avoir trouvé la circulation du sang... C'est immortel, messieurs, ce qu'a fait Harvey. Cela touche à Hippocrate, c'est du génie. Mais quand il n'y a plus d'huile, il faut que la lampe meure; Harvey n'y peut pas plus à présent qu'un de ces grands mulets cuirassés qui étaient là tout à l'heure.

Cependant, le colonel, jaloux de voir ce qui allait se passer, entr'ouvrit légèrement le rideau de soie. En face de lui était ouverte une porte à deux battans, que gardaient quatre soldats de ceux qui se taisaient si bien. Cette porte ouvrait sur la chambre de Cromwell, au fond de laquelle on apercevait son lit, dont les rideaux étaient soigneusement tirés. Le colonel vit alors qu'il y avait dans la salle une centaine de personnes de diverses professions, qui, à l'instant où il regarda, se réunirent en groupes séparés. Cette séparation s'expliqua bientôt, lorsque chacun de ces groupes s'avança successivement jusqu'à la porte de la chambre, et que celui

qui en paraissait le chef prononça une courte harangue de félicitations.

Le lit de Cromwell était en face de la porte, devant laquelle passaient ces députations. Ce fut un curieux spectacle que le mélange qu'offrait cette réception, et ce n'était pas une médiocre preuve de l'art de gouverner de Cromwell.

D'abord se présenta, au nom de l'armée, Monck, qui devait plus tard rétablir cette royauté dont il servait alors le plus ardent ennemi. Général froid et prudent, indolent politique, il trouva des paroles enthousiastes pour peindre les transports de l'armée à la nouvelle du rétablissement du protecteur.

Ensuite vint Carr, fougueux puritain, qui le félicita d'avoir cherché et d'avoir trouvé le Seigneur. Ces mots : « Cherchez le Seigneur,» dans la langue de ces fanatiques, signifiaient la prière extatique à laquelle ils se livraient à tout propos, et pendant laquelle ils prétendaient communiquer avec les divinités.

— Imbécile, dit tout bas Andlay en l'entendant, tire-bouchon que tu es !

Barkstead, surpris de cette exclamation, en demanda l'explication à Andlay. Celui-ci, pendant que le prédicateur finissait sa harangue, répondit au colonel :

— Un soir, il n'y a guère plus d'un an, Cromwell avait invité quelques intimes à souper avec lui. Nous étions huit ou neuf athées et trois ou quatre déistes, tous de même opinion et nous souciant fort peu de la religion. Les valets avaient été renvoyés, selon l'usage, de façon que nous nous servions nous-mêmes. Tout-à-coup Cromwell, voulant nous faire goûter d'un malvoisie qui remonte aux Lancastre, cherche le tire-bouchon. Point de tire-bouchon, il le demande ; on s'empresse, chacun se met en quête, Cromwell, non moins ardent que les autres. Au milieu de la confusion qu'avait fait naître cet accident, entre un officier. — Une députation de vrais enfans de Dieu, dit-il, voudrait implorer la sainte présence de milord. Cromwell s'arrête et répond : — Je ne puis la recevoir. — Que dirai-je donc à ces gens ? répliqua l'officier. — Mais dites-leur, répondit Cromwell, que je cherche le Seigneur. Et à peine l'officier avait-il fermé la porte, qu'il s'écria : — Ma foi, je l'ai trouvé, le voici ! Et il nous montra le tire-bouchon en riant. Le surnom est resté à l'instrument, et le Seigneur de Cromwell sera connu un jour.

L'austère vertu de Barkstead s'affligea de ce récit, sans pourtant s'en étonner ; il connaissait Cromwell, mais comme en lui le politique l'emportait sur l'homme religieux, il n'en avait pas moins fait son idole. Il continua à regarder de derrière son rempart de soie, et vit passer, l'une après l'autre, une députation du parlement, puis une du clergé catholique d'Irlande, puis une des serviteurs du covenant. La plus curieuse, pour des spectateurs indifférens, eût été celle des millénaires, qui sommèrent Cromwell de déclarer s'il n'était pas Jésus en personne, qui venait régner pendant mille ans sur la terre, le priant, s'il en était ainsi, de prolonger leur vie durant tout son règne. Mais celle qui surprit le plus Barkstead, fut la députation du clergé anglican de Westminster, à la tête duquel il reconnut Juxon, dont la harangue finit par une ardente prière à l'Eternel, pour la conservation des jours du héros de l'Angleterre.

Barkstead en demeurait aussi surpris qu'indigné, lorsque le son d'une voix connue appela encore son attention. Richard, lui-même, jusqu'à ce moment assez indifférent, se prit à écouter. L'orateur qui parlait en ce moment était un homme de trent-six ans à peu près, vêtu comme un riche particulier, et portant au cou la chaîne qui distinguait les syndics des corporations marchandes. Il parlait au nom du corps respectable des bouchers, et c'était l'honorable maître Tom Love, que nous avons laissé croyant traîner le cercueil de Charles Ier à la Tamise ; à côté de lui était un jeune homme portant une sorte de corbeille ouverte que l'on supposait être un présent. Son discours eut cela de remarquable, que, dès les premiers mots, il appela toutes les attentions, et plus particulièrement celle d'Andlay.

— Milord, dit-il de sa voix toujours tonnante, milord, les médecins sont des ânes. Ils vous ont tué le corps en vous prenant le plus pur de votre sang et en vous faisant boire de l'eau chaude en place de bonne ale et de bœuf rôti.

A ce préambule, Andlay fut pris d'une irritation qui ne se manifesta d'abord que par des toussemens muets, car la colère l'avait tellement pris à la gorge, qu'il ne pouvait plus parler. Tom Love continua :

— Si vous daigniez, milord, écouter les conseils de ceux qui vous aiment pour vous et non pour eux, vous feriez pendre quelques-uns de ces docteurs en maigre chère, cela ne pourrait que vous faire du bien, et vous vous en porteriez beaucoup mieux.

A ce moment, les exclamations d'Andlay commencèrent à devenir intelligibles, mais il ne les proférait qu'à voix basse. Les noms de manant, de scélérat, de voleur, de bourreau, sortaient de sa bouche. Dans sa colère, il donnait à l'orateur les épithètes les plus incohérentes, le qualifiant des noms qu'il méprisait le plus, l'appelant tour à tour Irlandais, prêteur sur gages, ménestrier. Cependant le syndic poursuivait toujours :

— C'est avec joie que le peuple anglais, et particulièrement l'honorable corporation des bouchers, a appris votre rétablissement, et que vous avez mis à la porte ces marchands d'huile épicée, de racines et de feuilles d'arbres.

Le colonel avait toutes les peines à retenir le furieux médecin, qui voulait aller se mesurer avec l'orateur. Enfin, Love acheva en disant :

— L'honorable corps des bouchers, touché de vous voir rentré dans la bonne route où marche la santé, m'a chargé de vous offrir ce présent, pour vous engager à y persister.

Et comme, à ces mots, il découvrit un magnifique filet de bœuf, posé sur un plat d'argent :

— Brigand ! bourreau ! assassin ! s'écria Andlay, en échappant à Barkstead et entrant dans la salle, tu ne périras que de mes ordonnances, scélérat, usurier, comédien !

Ces exclamations troublèrent la réception plus qu'on ne peut le dire ; mais elles s'expliquèrent facilement pour tous ceux qui reconnurent Andlay, et qui avaient entendu Tom Love. Chacun s'empressa pour savoir ce qui allait résulter de cette étrange collision de deux autorités si puissantes. Mais, sans écouter personne, Andlay s'élança dans la chambre du malade avec une fureur toujours croissante, et, s'approchant du lit, il se prit à crier :

— Il vous sied bien d'écouter les hommages et les félicitations des corps de l'Etat, quand vous n'êtes plus qu'un cadavre, vivant par artifice, et qui n'avez de force que celle que ma science vous porte. Encore, s'il s'agissait d'entendre les saints avis d'un prêtre ou d'un docteur, mais c'est pour prêter l'oreille aux absurdes sottises d'un goujat, d'un va-nu-pieds...

Tom Love, à ces mots, se prit à jurer de toute la force de ses vastes poumons et à montrer son poing au docteur par-dessus les piques croisées des côtes de fer. Andlay ne recevant pas de réponse du protecteur, continua, la rage dans le cœur et dans la voix :

— Eh bien ! puisque tu te plais à prêter attention à ces infâmes invectives contre l'art qui t'a disputé si longtemps à la mort, apprends, Cromwell...

Et pour rendre son arrêt plus horrible, il s'approcha de la couche magnifique du protecteur, entr'ouvrit le rideau, se pencha sur le lit, et d'un ton d'oracle il cria :

— Apprends, Cromwell... Oh ! oh !

Et le docteur se releva stupéfait, la bouche béante et terrifié ; une sorte de rire convulsif et de colère menaçante se disputèrent quelque temps sur son visage et lui donnèrent l'air d'un fou. Mais la fureur l'emportant enfin, il sortit, comme un insensé, de la chambre de Cromwell, écumant, poussant des sons inarticulés et gagnant les appartemens intérieurs, sans que personne pût comprendre la cause de ce singulier état.

En ce moment, quelqu'un frappa sur l'épaule de Barkstead, qui était demeuré derrière le rideau, et celui-ci reconnut son collègue, le colonel Okey, qui lui fit signe de le suivre, avec Richard, par la porte basse où s'étaient montrés les deux soldats qui avaient refusé passage à Andlay.

XII.

LA CHAMBRE.

Le colonel suivit son guide pendant quelques minutes à travers un dédale de passages et de chambres, fort mal éclairés, mais terriblement gardés. De dix pas en dix pas, deux soldats, immobiles comme des pierres milliaires, arrêtaient leur marche, pour échanger le mot d'ordre avec le colonel Okey; et, de même que les bornes de la route mesurent la marche du voyageur, de même le nombre de ces gardes pouvait servir à calculer les craintes du protecteur, et en donner une espèce d'approximation mathématique. Ce serait une échelle de proportion à établir pour le palais des souverains, et qu'on pourrait appliquer à l'amour du peuple, en calculant celui-ci en raison inverse de l'élévation de l'autre.

Toutefois, ce n'était pas contre la haine populaire que tant de précautions avaient été prises, c'était plutôt contre la curiosité de certains amis et l'attente de tous les partis. Barkstead suivait toujours Okey dans un parfait silence, et bientôt ils eurent gagné la partie de Saint-James opposée à celle où venait d'avoir lieu la réception des députations de la ville de Londres. Enfin, après bien des détours, Okey ouvrit une porte basse et étroite, et introduisit Barkstead et son fils dans une chambre assez spacieuse, dans laquelle se trouvait un lit. Au moment où le colonel entra dans cette pièce, il vit Andlay qui arrivait par la porte principale, ayant pris sans doute un autre chemin que celui que lui avait fait suivre Okey. Le docteur était toujours dans l'état d'exaspération où l'avait mis le discours du syndic des bouchers. Ce courroux semblait même s'être augmenté pendant le trajet qu'avait fait le médecin, et Barkstead allait le questionner, lorsqu'une voix, partie du lit, les interpella tout-à-coup.

— Eh bien! mes fidèles, a-t-on débité beaucoup de sottises aux rideaux de velours de ma couche *protectorale?* Je crois, sur mon âme, ou sur la vôtre, ou sur celle de mon père, qui doit savoir maintenant s'il en a une, qu'ils criaient: Vive le protecteur! Ah! docteur, Cromwell n'a pas besoin de leurs vœux, il vivra bien assez de lui-même. Je veux vivre, docteur, j'en ai besoin!

— C'est donc vous, répondit Andlay indigné, qui avez fait jouer cette comédie, et avez annoncé votre rétablissement, arrivé par l'intercession du Seigneur, ainsi que je viens de l'apprendre de vos secrétaires? Et vous avez osé faire répandre dans tout Londres, il y a deux heures, qu'aussitôt que vous m'aviez chassé, l'Esprit-Saint s'était saisi de vous et vous avait soufflé une vie nouvelle. Vous êtes un fou.

— Crois tu, médecin, reprit Cromwell, que j'aie besoin de toi pour me dicter ma conduite? Silence sur ce qui vient de se passer, docteur, ou le plus malade de nous deux ne sera pas moi.

— A coup sûr, le plus malade de nous deux, c'est vous, milord, de corps et d'esprit, ajouta Andlay; aussi, ai-je amené Barkstead, le voici qui vient recevoir vos ordres.

— Demain je lui parlerai, ajouta Cromwell; que dis-je, demain!... dans quinze ans. Ne me regarde pas ainsi, docteur, avec ta face refrognée; tu viens jouer ta farce à mon chevet pour me faire peur et m'administrer tes drogues: je n'en veux plus. — Allons, raconte-moi la réception; qui est-ce qui a parlé?

— Des sots, répondit Andlay furieux.

— Bien! répondit Cromwell, et le nom des orateurs?

— Pensez-vous, répliqua Andlay, que je méprise assez la mémoire, le don le plus précieux que le ciel fasse à l'homme qui aime l'étude, pour la charger des noms des gredins qui étaient là!

— J'admire ta colère, reprit en riant le protecteur; mais d'où te vient-elle? Est-ce donc manquer aux ordonnances de la médecine, que de s'aviser d'être bien portant à son insu?

— Ah! milord, répondit Andlay en posant sa tête entre ses mains avec un profond désespoir, vous m'avez déshonoré!

— Parce que je me suis guéri sans toi! Allons, allons! mon brave docteur! je suis bon ami; je te nommerai doyen des hôpitaux de Londres, console-toi!

— Milord, repartit Andlay avec un calme douloureux, je vous ai remis, il y a treize jours, un paquet cacheté: il n'a pas quitté votre chevet. Veuillez me le remettre; il sera ma justification. Je dois me retirer, je n'ai plus rien à faire ici.

— Te retirer! s'écria vivement Cromwell, je ne veux pas. Et qui me soignera? ces mains de fer? dit-il en montrant les soldats qui gardaient la porte; ma famille, qui me hait et me trahit? Non, docteur, demeure! Je souffre encore, et je puis peut-être mourir. Mais non, je ne mourrai pas, si tu restes... Tu me sauveras! Andlay, sauve-moi! La vie! la vie! docteur, il me la faut, j'en ai besoin!

— La mort vous fait donc bien peur, milord? dit gravement Andlay.

— La mort! cria Cromwell; que dis-tu là, misérable? tu ne m'as jamais parlé de mort... Ah! tu m'as trompé... Mais non, je ne suis que malade, n'est-ce pas, bon docteur?... Réponds.

— Pourquoi donc avez-vous fait appeler le colonel Barkstead? demanda Andlay; n'était-ce pas pour une mission de dernière volonté?

— On fait son testament à table, entre deux bouteilles de vin, si l'on veut, repartit Cromwell; je puis bien confier une dernière volonté à Barkstead, quoique je ne sois que malade. N'est-ce pas, docteur? Mais réponds donc, infâme! je ne suis que malade, je ne suis point en danger de mort!

La voix de Cromwell tremblait en parlant ainsi, et ses yeux hagards décélaient un effroi qui étonnait et affligeait ses amis. Andlay, accablé, ne savait que répondre.

— Que faire? dit-il tout bas à Barkstead.

— Lui dire toute la vérité, répondit celui-ci également à voix basse.

— Que dites-vous là? s'écria le protecteur, vous complotez!... répondez donc! Barkstead, que t'a-t-il dit? c'est un traître! Okey, emparez-vous de lui; il va partout semant le bruit de ma mort; il est vendu aux royalistes, il soutient leurses pérances. Entendez-vous ce que je vous dis? éloignez-le! éloignez-le!

— Je vous laisse, dit Andlay avec un mépris mal déguisé, je vous laisse entre les mains de l'Esprit-Saint. Rendez-moi l'écrit que je vous ai remis; je souhaite qu'il soit un mensonge, et qu'au lieu d'être ma gloire il soit ma honte. Demain, il faut que je le dépose entre des mains qui signeront à quelle heure elles l'ont reçu: donnez, milord, le temps presse.

— Qu'est-ce donc que cet écrit? reprit Cromwell; tu ne l'auras point, Andlay, c'est quelque infâme perfidie! Je ne te le rendrai point, je veux le connaître.

Aussitôt il chercha avec anxiété sous le coussin qui soutenait sa tête, et en retira un papier soigneusement fermé; il allait en briser le cachet, lorsque Andlay s'écria:

— Arrêtez, milord, n'ouvrez pas ce paquet, il garde un secret de mort.

— Un secret de mort! dit Cromwell épouvanté, en se mettant sur son séant et en laissant tomber le papier devant lui. Ah! quelque poison subtil, enfermé là, n'est-ce pas, misérable? Sais-tu quel supplice on garde aux assassins et aux traîtres pour un pareil crime?

— Milord, répondit Andlay, ce que j'ai déposé sur ces feuilles a été écrit le vingtième jour du mois d'août. Ce même jour-là, ce papier vous a été remis en présence de plus de dix personnes qui l'ont scellé de leurs armes, et demain seulement, il devait être ouvert en présence de ces mêmes personnes.

— Je sais cela, dit Cromwell. Eh bien! il le sera ce soir, ici même. C'est peut-être le secret d'une conspiration, ajouta-t-il en changeant de soupçon. Fou que je suis! j'ai gardé

ce papier treize jours entiers sans y penser; et cela pour te plaire. Mais je vais apprendre tout de suite...

— Apprendre ce que vous ne deviez pas savoir ainsi, dit Andlay en l'interrompant. Ce que vous n'êtes pas capable d'entendre.

— Qu'est-ce donc, misérable? cria Cromwell.

— La vérité, milord, répondit le docteur.

— Barkstead, reprit le protecteur avec une colère extrême, ouvrez ce papier et dites-moi ce qu'il contient. Ah! sans doute quelque infâme satire sur mon compte ou bien quelques secrets que j'aurai révélés dans la fièvre. Tiens, Barkstead, prends et lis. Ah! il me reste la force de te punir, Andlay. Ouvrez donc, Barkstead.

— Mais, répliqua le colonel, ce papier est cacheté des armes de gens honorables, et il est écrit sur le dessus : *Pour être ouvert en notre présence le 4 septembre, quoi qu'il arrive.* Les signatures suivent cette suscription; prenez garde, milord, ceci a toute la sainteté d'un dépôt.

— Veux-tu me dire ce que contient ce papier, Andlay? dit Cromwell dans une anxiété extrême.

— Demandez-le à l'Esprit-Saint, répondit le médecin.

— Imbécile, repartit le protecteur, qu'importe à ta médecine ce que j'ai fait annoncer au peuple? Ne vois-tu pas, idiot, que si je meurs, on prétendra que c'est de ma faute, parce que je t'ai renvoyé, et que je me soucie de ce qu'on dira de moi après moi, en fait de prévision, comme du bruit des cloches qui sonneront; tandis que si j'échappe, le peuple croira de bonne foi que j'ai eu véritablement une conversation avec l'Esprit de Dieu en personne, et alors, comprends-tu ce que deviendra l'Angleterre sous ma main? m'adorant comme un élu, comme un fils du Seigneur, comme... Ah! ajouta-t-il en s'interrompant lui-même... si j'y avais pensé plus tôt il y avait de quoi s'établir prophète... Ah! ah! continua-t-il en riant, ce serait singulier... mais non, c'est assez. Oh! que cette nouvelle ruse me réussisse, et l'Angleterre est à moi et le monde est à l'Angleterre!

Andlay et Barkstead contemplaient Cromwell avec admiration, car alors il portait, sur son front chauve et nu, l'auréole de sa volonté puissante et active. Son œil vibrait, ses larges narines aspiraient l'air avec force, il continua :

— Crains-tu, maintenant, docteur, que je t'aie déshonoré en disant que je t'ai éloigné de moi parce que j'ai pris le bon Dieu pour médecin? es-tu jaloux de ce rival-là? Allons, calme-toi, vieux fou, et dis-moi ce qu'il y a dans ce papier.

— Un oracle, comme le vôtre, milord, dit Andlay, et l'on saura dans quelques heures lequel est menteur du vôtre ou du mien.

— Eh! que dit-il donc, ton oracle? repartit Cromwell, reprenant sa colère; infâme histrion, qui cherches à me tromper. Cœur sans foi ni probité, que dit-il donc de si contraire au mien?

— Il dit, répliqua Andlay d'une voix solennelle, que le 3 septembre, avant minuit sonné, Cromwell, protecteur de la Grande-Bretagne, sera mort!

— Dit-il cela? s'écria Cromwell en s'attachant avec force à ses couvertures, droit et immobile sur son séant, la bouche entr'ouverte et les lèvres agitées d'un tremblement effrayant : Barkstead, ouvre ce papier et lis-en le contenu! Oh! je ne peux pas mourir ainsi... Mourir! mourir! répétait-il d'une voix déchirante; non, Andlay, tu me trompes, tu te venges, tu n'as pas prévu cela, ce n'est pas vrai... réponds.

Le médecin garda le silence. Cromwell, plus furieux, continua :

— Et pourquoi, misérable, as-tu prévu que je pourrais mourir? infâme scélérat, quel démon t'a poussé à faire cette supposition? on t'a payé, hypocrite, pour la faire. Tu as vendu le secret de ma vie à mes assassins! tu as osé dire que je pouvais mourir.

— Ecoute donc, s'écria le docteur avec la même solennité et en prenant le papier des mains de Barkstead, jamais homme ne sacrifia à un homme plus que je ne fais en ce moment. Ecoute, c'est l'immortalité d'un nom que je dépose en offrande sur ta tombe, car ceci, demain, eût semblé une révélation au monde entier, mais non pas une de ces menteuses et fausses comédies que tu joues, mais le résultat de l'étude la plus sincère et la plus profonde. Et maintenant j'en détruis toute la puissance, pour toi seul et dans ton intérêt; je la détruis pour que tu ne sois pas saisi, comme un soldat sans armes par son ennemi; pour que tu saches enfin qu'il faut que tu te prépares à quitter cette terre sur laquelle tu as pesé si lourdement. Je la détruis, Cromwell, afin que ce mensonge dont tu te berces toi-même, que l'on te trompe sur ta vie pour te dominer et te conduire, s'efface de ton esprit, et que tu puisses faire les derniers actes d'un homme : prier et ordonner.

Tous se serrèrent près de la couche de Cromwell, le docteur au chevet, Okey et Barkstead debout près de lui, le jeune Richard plus éloigné, tout-à-fait au pied du lit; le protecteur, toujours assis, s'était tourné vers le docteur. L'effroi qui l'agitait avait quelque chose de triste à voir; c'était une cruelle déception pour ceux qui l'avaient aimé et admiré, que cette épouvante qui bouleversait son visage. La lampe, suspendue au plafond, jetait une clarté à peine suffisante pour cette lecture. Andlay brisa le cachet; l'attention devint plus extrême, un profond soupir s'échappa de la poitrine du protecteur. Andlay lut :

— « Le 15 juillet 1658, appelé à donner mes soins à Olivier Cromwell, protecteur de la Grande-Bretagne, j'ai conçu le projet d'établir que l'art divin de la médecine est une science dont le pouvoir est basé sur les plus profondes connaissances de l'âme, mises en rapport avec l'appréciation la plus exacte du corps. »

Ce préambule étonna les auditeurs, Cromwell devint attentif. Andlay suivit sa lecture.

— « Jamais plus illustre exemple ne pouvait appeler les regards du monde, je l'ai donc choisi comme le plus invincible qu'on pût opposer aux incrédulités des ennemis de l'art médical. »

— Hum! dit Cromwell, voyons!... Andlay continua :

— « J'observai le protecteur, je reconnus en lui un esprit intact et une volonté ferme; mais je vis en même temps que ces nobles qualités n'habitaient qu'un corps usé. »

— Diable! murmura Cromwell, après? Le docteur poursuivit :

— « J'en recherchai les causes. Le cœur haletant, le front ridé et la face amaigrie portaient l'empreinte de ces chagrins qui ont, pour jamais, séché la source de l'existence. Je fus assuré que le puissant Cromwell avait passé de longues nuits, le cœur brisé et les yeux en pleurs, cherchant à qui donner une part du pouvoir qui l'entoure pour un peu d'amour et de reconnaissance. Je compris que la douleur avait tué Cromwell plus que le travail; car le travail et le génie ont toujours, durant sa vie, trouvé dans le succès leur récompense, et par conséquent leur régénération : tandis que les affections de l'homme, refoulées en lui par l'ingratitude et la trahison, l'ont séché comme une flamme intérieure. »

Le visage de Cromwell se peignit d'une singulière émotion à ce passage. Andlay lut encore :

— « Je cherchai alors où était la maladie du protecteur, et je reconnus qu'elle n'était qu'un dépérissement occasionné par une cruelle mélancolie, qui procédait, à pas lents, par la décomposition du corps, à la destruction du plus puissant esprit du monde, comme fait le ver qui perce le chêne immense des forêts, et le tue incessamment. J'épiai la marche de la maladie; je la suivis, pas à pas, jour à jour, heure à heure, je pesai dans ma main ce qu'elle arrachait par minute à la vie du chef du peuple anglais; et, après trente cinq jours d'observations, je prononce aujourd'hui, 20 août 1658, que Cromwell, dévoré de déceptions et d'ennui, sans autre cause de maladie que le soupçon, les regrets, l'impuissance et le dégoût, sera usé jusqu'à son dernier souffle et sa dernière puissance de sentir, et qu'il sera ainsi tué et mort, avant que l'heure de minuit du troisième jour de ce mois de septembre ne soit sonnée. »

La lecture était achevée, et un morne silence régnait dans la chambre. C'est à peine si Barkstead osait lever les yeux sur le protecteur. L'aspect de ses craintes lui déchirait plus

le cœur que l'idée même de sa mort. Il s'attendait à de nouveaux cris, à des larmes et des fureurs ; il s'avança vers lui :

— Quelle heure est-il ? demanda Cromwell d'une voix calme.

—Huit heures, répondit Okey.

— C'est bien ! nous n'avons pas de temps à perdre, répliqua le malade. Okey, va prévenir ma femme et mes enfans que je veux les voir dans une heure. Docteur, il fallait me dire cela plus tôt. Au reste, Andlay, je te remercie, ceci est l'œuvre d'un génie profond. C'est une bien remarquable prévision, et pourtant l'étonnement que cela eût causé n'eût tenu qu'à l'ignorance où l'on est de ton art. Il doit avoir, comme toute chose, des règles et des lois reconnues dans la nature, et d'après lesquelles on peut dire certainement ce qui arrivera le lendemain. Car, moi aussi, j'ai deviné dans ma vie, deviné, à une heure près, la marche d'une armée et la chute d'un pouvoir. Puis, s'animant, il continua :— Il ne faut pas être si fier, docteur, d'avoir prévu que je mourrai aujourd'hui ; car enfin, tu observais sur un corps, sur une substance qui tombe sous l'œil et sous la main, tandis que moi, je n'ai regardé et n'ai pu voir que des symptômes qui ne sont saisissables qu'à l'esprit, et pourtant si je voulais prédire, moi ! je ne parlerais ni d'un homme, ni de quelques jours ; je te prophétiserais le destin de tout un peuple, et j'embrasserais des années d'avance. Mais je déposerai aussi quelque part la preuve de cette prévoyance, et tu jugeras alors si tu dois pleurer si fort ce que tu appelles ta gloire perdue, en comparant ta science à la mienne.

— Une toise n'ajoute rien à la hauteur d'un clocher élevé comme celui de Westminster, mais un pied grandit de beaucoup la quille qui n'a que six pouces de haut, milord, repartit le docteur. Cependant il importe peu maintenant, le sacrifice est fait, je n'y pense plus, je n'ai pas tout perdu, et je viens d'apprendre un secret du cœur de l'homme, que je soupçonnais depuis longtemps.

— Lequel ? dit Cromwell.

— C'est combien la certitude donne de courage.

— Ne va pas trop loin, Andlay, ce changement tient peut-être plus à mon caractère particulier qu'à l'humanité en général. Toutes les fois qu'il m'a fallu décider quelque chose, j'ai bataillé avec moi-même, tant que j'ai pu ; mais une fois mon parti pris, j'ai marché haut et droit. Tu me pardonneras peut-être bien d'avoir un peu biaisé avec la mort ; mais c'est fini, n'en parlons plus.

Okey rentra dans la chambre en ce moment ; il annonça que la famille de Cromwell se rendrait à ses ordres. Le malade lui fit signe d'éloigner les soldats qui étaient à la porte de la chambre, immobiles et muets, et Barkstead, Okey, Andlay et Richard, demeurèrent seuls avec le protecteur.

XIII.

DERNIÈRE VOLONTÉ.

L'attente de ce qui allait se passer occupait particulièrement Barkstead ; il allait enfin apprendre le secret que Cromwell n'osait pas même avouer à sa famille. Sur un signe du protecteur, toutes les personnes présentes s'approchèrent du lit, toutes demeurèrent debout, et Cromwell resta, comme il était, sur son séant.

— Ecoutez maintenant, mes fidèles. Que ce que je vais vous dire soit un aveu de faiblesse, ou un caprice, ou le résultat d'un orgueil qui veut vivre au delà du tombeau, toujours est-il que c'est un ordre que vous devez exécuter en fidèles serviteurs ; une prière que vous ne pouvez oublier, si vous êtes vraiment mes amis ; jurez-moi donc de faire ce que je vais vous demander, sans que nulle considération puisse vous en empêcher.

Les deux colonels, Richard et le docteur, étendant leurs mains sur le lit du malade, prêtèrent le serment qu'il leur demandait. Cromwell s'aperçut alors seulement de la présence de Richard.

— Ton âme est bien jeune, dit-il, pour lui confier le poids d'un secret. C'est là ton fils, Barkstead ? Me réponds-tu de lui ? Songe que je mets d'avance sur ta conscience la faute d'une indiscrétion.

— Mon honneur est l'héritage de Richard, répondit Barkstead, je ne crains pas de le lui confier.

—Soit, dit Cromwell, écoutez maintenant : dès que je serai mort, ce qui ne doit pas tarder bien longtemps, n'est-ce pas docteur ? vous ferez préparer pour moi de magnifiques funérailles ; Barkstead, tu trouveras, dans mon épargne, une somme destinée à cette dépense ; je veux que la pompe la plus extraordinaire occupe l'attention de l'Angleterre ; mais, de même que le peuple traînait, il y a dix ans, à la Tamise, le cercueil vide de Charles Ier, il faut qu'il suive dans les pleurs et le recueillement le cercueil vide de Cromwell : après avoir trompé leur rage, je tromperai leur douleur ; car il ne faut pas que le corps de ceux qui ont tenu le sort des nations dans leurs mains soit traîné dans la fange et foulé sous les pieds de la populace.

Une surprise extrême se peignait sur tous les visages ; Andlay interrompit le protecteur.

— Nul doute, milord, que le peuple de Londres n'accompagne, avec respect, le cercueil de celui qui fut son héros : d'où vient donc cette précaution, que vous semblez prendre contre ses insultes ?

— A mon tour, docteur, reprit Cromwell en souriant. Prenant alors un air solennel, il continua d'une voix calme et presque prophétique, les yeux fixés devant lui, comme s'il lisait sur les pages d'un livre invisible, et prononça les paroles suivantes : — Enfans, nos jours sont passés, et notre règne fini ; j'ai jeté sur l'Angleterre une semence qui fructifiera plus tard, mais qui dormira longtemps : avant que trois années soient écoulées, Charles Stuart sera roi de la Grande-Bretagne, et le nom d'Olivier Cromwell sera proscrit comme celui d'un brigand qui a volé son maître ; mais ce nom aura ma vie pour le défendre, et ni calomnie, ni jugement, ni proscription n'empêcheront ce qui a été d'avoir été. Ce qui restera sans défense de Cromwell, ce sera son corps, que la haine royale ne manquera pas de livrer à l'infamie des échafauds : eh bien ! Cromwell ne veut pas que le vaincu et les fugitifs aient droit de venir insulter à son cadavre sur le champ de victoire que la mort seule lui aura fait déserter. Livrez donc aux pompes de Westminster, aux prières du clergé, aux larmes du peuple, aux ovations des inspirés, le cercueil vide et froid de votre ami, et cachez profondément dans la terre sa dépouille mortelle, pour que les chacals royalistes ne viennent pas gratter sa tombe et assouvir leur vengeance des restes de leur ennemi.

Barkstead et ses amis se regardèrent entre eux : il y avait, dans le coup d'œil qu'ils échangèrent, une interrogation mutuelle, comme s'ils se demandaient si la raison du protecteur était saine sous sa maladie. Cromwell les comprit.

— Ce que je vous dis, enfans, est vrai comme ce qu'Andlay vous a prédit tout à l'heure : croyez-en un homme qui, comme lui, a pesé grain à grain la valeur des hommes, et calculé la durée des choses. Nulle main n'est assez forte, après la mienne, pour retenir toutes les factions qui divisent l'Angleterre : les amis de la liberté, réunis autour de Cromwell, s'éparpilleront demain, et, quelque faible que soit la cause de Charles II, elle aura bientôt triomphé de tous les ambitieux qui se disputeront les débris du protectorat. Je connais cette faction ; durant les dix années de proscription qui ont pesé sur elle, pas un de ses liens ne s'est dénoué, aucun de ses hommes n'a été abandonné, aucune de ses heures perdue ; elle est persévérante et implacable, et le succès est toujours au bout de ces deux qualités ; croyez-en Cromwell, enfans, et protégez l'avenir de votre vie, comme je veux protéger celui de ma mort.

Les confidens du protecteur étaient confondus ; et, malgré leur incrédulité, chacun se livrait déjà aux réflexions cruelles que leur inspirait un si déplorable avenir, lorsque Cromwell les interrompit.

— Il y a, dans le comté de Northampton, une prairie qui porte le nom de Naseby; tu la connais Barkstead, nous y avons combattu ensemble. Vous transporterez, dans cette prairie, le corps d'Olivier Cromwell, pendant une nuit sombre. Barkstead, tu trouveras, dans ce coffre, l'argent nécessaire aux frais du voyage et le laisser-passer qui vous permettra d'arriver sans que votre voiture soit visitée. Une fois dans cette prairie, vous enlèverez le gazon sur un espace de neuf pieds Pour ce travail, vous prendrez un jardinier habile; vous déposerez ce gazon, ainsi que cela se fait pour l'embellissement des jardins, avec soin et sans le briser, à côté de l'endroit où vous l'aurez enlevé; vous creuserez alors une fosse de neuf pieds de profondeur; la terre sera rejetée sur une toile que vous étendrez tout auprès, afin qu'elle ne se mêle pas parmi les herbes et ne puisse pas attester qu'on a creusé une fosse en cet endroit : cela fait, vous descendrez mon cercueil dans la fosse, et vous le recouvrirez de la même terre, que vous aurez soin de fouler avec les pieds, afin que le sol, remué aussi profondément, ne puisse s'affaisser plus tard et créer un indice qui pourrait servir à découvrir où repose mon cadavre. Lorsque la fosse sera comblée, le jardinier replacera le gazon sur la place où on l'aura pris, et il sera immédiatement arrosé par vous, afin qu'il reprenne toute sa verdeur, car la moindre place flétrie pourrait appeler le soupçon. Le reste de la terre enveloppée dans la toile, sur laquelle on l'aura déposée, sera emportée par vous et dispersée dans quelque fossé, au moins à trois lieues de la prairie. L'homme que vous aurez employé arrivera, les yeux bandés, à l'endroit que vous aurez choisi, il en repartira de même, et, son ouvrage terminé, il recevra cinq cents livres sterling et devra quitter l'Angleterre.

Chacun avait écouté cette instruction détaillée avec une scrupuleuse attention, quel que fût d'ailleurs l'étonnement qu'elle lui causât.

— Est-ce tout? demanda Barkstead; sont-ce là vos dernières volontés?

— Ami, dit Cromwell, j'ai pris toutes les précautions qui sont au pouvoir de l'homme pour rendre la terre discrète; j'ai jugé que sa surface verte et unie était plus propre à tromper l'œil de nos ennemis sur le mystère qui lui était confié, que la pierre la plus dure et le monument le plus profond, comme le visage de l'homme couvre mieux un secret par un sourire, qu'il ne le cache par un aspect austère; mais j'aurai vainement forcé la matière et le sol à obéir à ma dernière volonté, si je n'ai pas fermé de même votre bouche, et si vous n'êtes pas préparés à jeter sur cette confidence un voile de sérénité qui la rende insaisissable aux doutes les plus pénétrans. Écoutez, enfans, et comprenez-moi tout-à-fait : d'aucun de vous je ne crains une indiscrétion venue de la peur, de la trahison, de la torture, ni même de l'échafaud. Entre les milliers d'hommes qui me doivent tout ce qu'ils sont, tout ce qu'ils n'auraient pas été, et souvent plus que rien ; à côté de ma famille, qui, après avoir vendu mon protectorat à qui voudra l'acheter pour prix du salut, de la richesse et de l'oisiveté, vendrait encore mon cadavre pour quelques livres sterling de rente, c'est vous seuls qui m'avez paru dignes d'enfouir, dans votre sein, le mystère de ma dernière demeure : or, mes amis, pour que ce secret y soit à l'abri de toutes recherches, faites, pour votre visage et pour vos manières, ce que j'ai fait pour la prairie de Naseby. Ne vous fiez point en votre force pour retenir un secret que l'adresse pourra vous arracher, pas plus que je ne me suis fié à la pierre et au fer, pour défendre un cercueil que la haine peut y chercher. Il n'y a que celui qu'on n'interroge pas qui est sûr de ne pas répondre de mauvaises choses, et de même qu'on n'ira pas interroger la face pure et riante de la prairie, dont la verdure indifférente n'appellera l'attention de personne, de même on ne demandera rien aux hommes, s'ils savent éloigner de leur visage cet air de souci, cette réserve affectée qui invitent à la curiosité, et s'ils peuvent faire refleurir, sur leur figure, le calme et l'indifférence des gazons de Naseby.

Ils promirent d'accomplir la volonté de Cromwell dans toutes ses exigences; et, en ce moment, il fournit lui-même à Barkstead et à son fils l'occasion de remplir le serment qu'ils avaient fait, l'un à sa femme, l'autre à Charlotte.

— Jeune homme, sais-tu écrire? dit le protecteur à Richard. Eh bien! mets-toi là, et rédige, pour Andlay, sa nomination au décanat de l'Université de Londres. C'est une indemnité que je te dois, docteur. Quand à toi, Okey, tu règleras l'ordre de mes prétendues funérailles, de celles qui doivent mentir, par leur pompe, à l'Angleterre, et la dépouille t'en appartiendra. Et toi, Barkstead, que veux-tu que je te donne?

— Je désire, répondit le colonel, que l'heure de votre mort soit comme celles de toute votre vie, généreuse et clémente je veux vous demander la grâce d'un coupable.

— Est-ce quelque fou millénaire, quelque ardent puritain qui t'intéresse à ce point, ou quelque républicain de ceux que Lambert a si souvent suscités contre moi?

— Non, milord, repartit le colonel, c'est la grâce de sir Salsnby que je viens vous demander.

Okey ne put retenir un cri de surprise; Andlay lui-même parut étonné, et le protecteur répondit :

— Quel intérêt as-tu, Barkstead, à sauver ce misérable Est-ce que l'histoire de cette enfant, de ta nièce, n'est pas finie. Cette petite fille te fera faire de grandes fautes, prends garde, Barkstead! D'ailleurs, pourquoi laisser vivre cet homme? Songes-y, c'est un ennemi implacable que tu te fais. Voyons, n'as-tu pas autre chose à me demander?

— La vie de son fils et de son gendre, encore, dit le colonel.

— Barkstead, cria Cromwell, c'est trahison, même à l'heure de ma mort, que de demander la vie de mes plus cruels ennemis; sur mon âme, tu es fou. Penses-tu donc que ces gens te paieront en reconnaissance, et calcules-tu déjà qu'ils te feront aide au retour des Stuarts? Si tu le crois ainsi, c'est folie! car, vois-tu, Barkstead, un royaliste brûle le toit qu'on lui offre pour asile, il mord la main qu'on lui tend dans le naufrage; il empoisonnera tes enfans avec le pain de ta charité, pourvu que l'intérêt de sa cause le commande, et la proscription, Barkstead, est écrite dans toutes les âmes royalistes. As-tu donc oublié que tu as jugé Charles Ier?

— Je n'ai rien oublié de ma vie, parce que tout ce qui s'y trouve m'y semble honorable; mais je n'ai pas oublié non plus un serment fait aujourd'hui à une femme et renouvelé à ces coupables.

Barkstead raconta alors la scène de la prison : Cromwell réfléchit longtemps.

— Que demandes-tu, toi, jeune homme? dit-il à Richard.

— La vie de Ralph Salsnby, répondit l'enfant.

— Que Dieu vous soit en aide, insensés! dit Cromwell avec douleur; vous ne savez pas ce que vous préparez de malheurs à votre avenir. Répandre un bienfait dans l'âme d'un royaliste, c'est verser de l'huile dans le feu; c'est attiser la haine par l'ingratitude. Pauvres fous, vous le voulez!

— Oui, milord, répondirent ensemble le père et le fils.

— Eh bien donc! à chacun de vous une de ces vies. A toi, jeune homme, celle de Ralph, à toi, Barkstead, celle de Macdonnel. Quant à Salsnby, il faut qu'il meure! entends-tu, Barkstead? que demain il soit livré au bourreau, je le veux. Tout ce qu'il obtiendra de moi, c'est qu'on lui sauve le supplice des traîtres. Qu'il meure, c'est assez!

Se tournant alors tout-à-fait vers Barkstead et Okey, il leur dit avec un accent de douleur profonde :

— Oh! puisse un jour une voix amie obtenir pour vous, enfans, que le supplice des traîtres ne soit pas votre mort. Allons, il faut nous séparer; Barkstead, donne moi la main, l'heure de notre dernier adieu est venue!

Barkstead s'approcha pour prendre la main du protecteur, et, en ce moment, il s'aperçut qu'une inquiétude légère se montrait sur son visage. Ses yeux avaient perdu de la fermeté de leur regard, il les jeta, à plusieurs fois, du côté de la porte secrète par où était passé Barkstead; cependant, il continua :

— Adieu, mon noble compagnon, mon fidèle serviteur, mon précieux ami; adieu, vous tous, qui m'avez aimé et que j'aimais. Voici l'heure! Sa voix s'altéra à ces mots; une agitation visible se répandit en lui, il la surmonta un moment

et ajouta : — Si la bénédiction et les souhaits d'un mourant sont agréables devant Dieu et profitables à l'homme, recevez les miens, enfans !

En disant ces paroles, il leva ses deux mains comme pour bénir ceux qui l'écoutaient, et qui s'étaient mis à genoux autour de son lit. A cet instant, et au moment où il allait prononcer les paroles sacramentelles de la bénédiction, comme un arc ployé, dont la corde se brise, et qui se redresse de lui-même, Cromwell, poussé par une force inouïe, parut debout sur son lit : d'une main il s'attachait aux rideaux, dont les anneaux de fer crient sur leur tringle, de l'autre il désignait la porte, où son œil fixe et hagard semblait découvrir l'objet de son épouvante. Les acteurs de cette scène n'avaient pas eu le temps de tourner la tête pour voir la personne ou la chose qui frappait la vue du protecteur, que, soit accident fortuit ou volonté étrangère, la lampe s'éteignit, et qu'ils se trouvèrent dans la plus grande obscurité. Cromwell haletait; on sentait, aux grincemens des anneaux, que la main qui tenait le rideau, vibrait d'un cruel tremblement ; chacun se préparait à aller chercher du secours, lorsque les paroles suivantes suspendirent tout dessein et troublèrent le silence qui s'était établi.

XIV.

LE FANTOME.

— Te voilà donc revenu ? Toi qui ne m'a pas menti, le jour où, abaissant ton vol sur ma tête, tu me prédis que je serais roi ! que viens-tu encore m'annoncer? est-ce la mort? j'en sais l'heure ; je l'attends, et la méprise.

C'est Cromwell qui parlait ainsi : sa voix sourde et entrecoupée dénotait l'agitation de son cœur. Il s'arrêta, comme pour écouter une réponse. Nul bruit ne se fit entendre. Barkstead et ceux qui entouraient le lit du protecteur, suspendaient leur haleine : ils semblaient, comme lui, attendre qu'une voix surnaturelle prononçât quelques mots, tant ils avaient été surpris de l'action de Cromwell et de sa singulière interrogation. Toutefois, rien ne parla, rien ne gémit; ni cri, ni parole, ni soupir, ni lueur incertaine, ni brûlant éclair, rien n'altéra le silence et l'obscurité. La voix de Cromwell reprit seule:

— Le jugement de Dieu, dis-tu ? tu viens m'annoncer mon jugement. Dieu n'est pas mon juge, il est mon maître ! Punira-t-il l'instrument qui lui a obéi ? Quand il écrivait, dans son éternelle prévision, toutes les histoires de tous les peuples, ma destinée n'était-elle pas dans l'histoire de l'Angleterre, depuis le jour de ma naissance jusqu'à cette heure suprême, depuis la première page jusqu'à la dernière?

Cromwell s'arrêta de nouveau. Le ton des paroles qu'il venait de prononcer avait quelque chose de triste et de moqueur, comme il lui arrivait à la tribune, quand il croyait avoir découvert quelque argument irrésistible. La surprise, qui avait commandé d'abord le silence, le maintint encore tout entier. Était-ce l'ange de Cromwell? était ce l'Esprit-Saint qui lui apparaissait une dernière fois? Voilà ce que demandait la foi crédule et ignorante du colonel Okey et de Richard. Était-ce une nouvelle comédie, un nouveau jeu politique? pensait en lui-même Barkstead. Un délire mental avait-il cette force de rendre sensible ce qui n'était pas? se disait Andlay. Chacun restait immobile ; chacun écoutait ce dialogue dans le silence.

En ce moment, une suite d'interjections étouffées, de rires rapides, d'exclamations d'étonnement ou de dédain, annoncèrent qu'il était en proie à une vive agitation ; on eût dit qu'il entendait avec impatience un discours qu'il avait hâte d'interrompre. Tout à coup il éclata.

— Ma volonté! tu me parles de ma volonté, fantôme ; autant vaudrait dire aux navires, que l'ouragan brise sur les côtes d'Écosse, qu'ils ont tort de se briser; à la pierre qui roule au bas des montagnes, chassée par les torrens, qu'elle devrait rester inébranlable. Ne le sais-tu pas ? j'ai tiré l'épée contre l'épée, dressé l'échafaud contre l'assassinat, et proscrit contre la mise à prix de ma tête. Je n'avais nul droit, dis-tu de juger mon roi, mon maître, l'oint du Seigneur ? J'avais pour droit les plaintes du peuple, la servitude de l'Angleterre et l'oubli des sermens, j'avais pour droit la dilapidation des fonds publics, l'insolence des courtisans, les charges livrées aux flatteurs, l'Angleterre prostituée à la cour; j'avais pour droit la victoire que Dieu m'a donnée.

Un éclair de silence interrompit cette justification.

— Je mens ! répéta Cromwell, comme s'il répétait avec terreur le mot qu'il venait d'entendre. — Je mens ! reprit-il une seconde fois ; puis il se tut encore. A coup sûr, il écoutait ; à coup sûr une voix lui rappelait de cruels souvenirs, pénétrait dans les secrets de son âme et de sa vie; les lui mettait à nu sous les yeux, et le dépouillait de cette vaine excuse du bien public, dont il les avait revêtus si longtemps, car on entendait que ses sanglots le suffoquaient et que ses dents claquaient avec rage. Il répondit alors :

— Moi ! dis-tu ; c'est moi qui ai été toute ma pensée ! damnation !... que m'a fait, à moi, cette tête de roi, tombée sous la hache du bourreau? que m'a fait, à moi, cette famille proscrite ? Elle a laissé un trône et un palais vides, sans doute, et j'ai pris le trône et le palais. Mais est-ce donc un si grand bonheur que d'occuper un trône, ou d'ouvrir à sa famille un palais, où elle apprend l'ingratitude, pour que ce fût là tout le but de mes vœux ? Je te dis, fantôme, que j'ai voulu la gloire de l'Angleterre, que j'y ai livré mes nuits, mes jours, toutes mes heures, toutes mes pensées, toutes mes forces, pour qu'elle fût grande et puissante.

Encore un silence d'un éclair.

— Je mens ! cria de nouveau Cromwell. Oh ! miséricorde ! que me veux-tu, fantôme ? ne me montre pas ainsi cette tête de roi ! miséricorde ! Pourquoi agites-tu sur mon front les membres pantelans de Montrose ? Oui ! oui ! voilà tout le sang de Worcester et de Dumbar ! et tout cela pour rien, dis-tu ? tout cela pour un nom ! tout cela pour m'appeler le protecteur et pour voir s'incliner devant moi les têtes des plus puissans de l'Angleterre ; pour marcher environné de soldats à longues arquebuses et dormir sous une tente de velours ! Non, ce n'est point pour cela que Drogheda et Wexfort ont été saccagées et leurs garnisons passées au fil de l'épée ; ce n'est point pour cela que l'évêque de Ross a été pendu à un infâme gibet ; ce n'est pas pour cela que Derby a eu la tête tranchée. C'est pour passer tous les jours de ma vie dans les terreurs, toutes les heures de mes jours dans les angoisses ; c'est pour marcher et sortir avec une cuirasse cachée sous mes vêtemens, l'œil au guet de tous ceux qui m'approchaient; c'est pour compter des nuits sans sommeil, errant de chambre en chambre, comme une bête fauve dans les repaires des forêts; c'est pour dormir le poignard et l'épée nue à côté de moi, et le cauchemar sur le cœur ; pour m'éveiller en sursaut avec des cris et des menaces; pour craindre mes amis ; pour être haï de ma famille ; pour être seul et maudit de tous ! voilà pourquoi j'ai fait tout cela. Que me garde donc encore le jugement de Dieu ?

Une voix grave, qui se fût élevée en ce moment, une parole lente et solennelle qui eût prononcé la sentence éternelle, n'eût point surpris ceux qui avaient entendu Cromwell, tant il y avait dans ses paroles l'accent d'un homme qui répond à un autre. Mais le même silence absolu continua à régner : seulement un soupir du protecteur, un sourd gémissement vinrent le troubler. Tout-à-coup un cri aigu se fit entendre, le rideau se déchira comme sous le poids du corps qui y était suspendu, le lit s'ébranla.

— Damné ! criait Cromwell. Grâce ! fantôme, je me confesse ! grâce ! je suis coupable, et mon ambition a été seule mon but. Oui, j'ai fait traquer Stuart de maison en maison ; j'ai voulu laisser mourir sa veuve de faim ; et j'ai cherché son fils à Dumbar, un pistolet d'une main et un poignard de l'autre. Je me confesse ! Mes enfans ont demandé de cacher leur vie dans l'obscurité, et je leur ai mis un carcan d'or pour les attacher aux pieds de fer de mon trône de protec-

teur. Je me confesse! Ma fille est morte après m'avoir appelé assassin! elle est morte devant moi, brûlée par son amour pour un cavalier, s'effeuillant jour à jour, comme une rose de mai, et je n'ai pas eu une heure de pitié. Je me confesse! j'ai promis à Lambert, à Fledwood, à Harrisson, pour prix de leurs vaillantes épées, la liberté de l'Angleterre, et je l'ai faite esclave. Je me confesse! j'ai prêché Dieu en public, et je l'ai renié en mon âme. J'ai tué Pantaléon Sa, pour un vain mouvement d'orgueil... Miséricorde! fantôme, que Dieu me pardonne mes crimes!

Tout frissonnait, le lit sur ses ais, les cœurs dans les poitrines, la raison dans les têtes : il y avait convulsion du corps, horreur de l'âme, doute de l'esprit. Tout était vérité, dans ce moment, pour les témoins aveugles de cette scène : la douleur était vraie, les crimes certains, le fantôme présent.

Cependant un calme horrible recommença, un silence de fer répondit encore à Cromwell. Mais Cromwell était mort, sans doute, car rien ne passait dans ce silence, pas un soupir, pas un souffle, pas une haleine entrecoupée et haletante; ni les interjections du premier silence, ni les sanglots du second. Rien!

— Dieu! Dieu! Dieu!

Ces trois cris retentirent comme le salut d'un navire à un port. Cromwell s'était redressé. Chacun put le voir, car, à la hauteur de son front, deux larges et rouges prunelles brandirent une lueur sanglante, comme fait l'œil d'un chat ou d'un tigre. A ce moment, il fit froid dans toutes les âmes qui entendaient!

— Dieu! Dieu! Dieu!

Les mêmes cris, plus éclatans, plus terribles, la même lueur plus sanglante. Le cœur faillit à tous.

— Dieu! Dieu! Dieu!

Ils tombèrent la face contre terre : ce n'était plus une voix humaine. Alors un murmure sourd bourdonna légèrement à leur oreille, il ondulait, venait et fuyait comme un bruit lointain de vagues irritées. Ce murmure grandit bientôt comme un roulement çà et là saccadé, suspendu et repris. Ce roulement s'éleva ensuite, s'accroissant toujours dans ses ondulations, comme le bruit d'un tambour qui approche : l'effroi serra la gorge des plus intrépides, il étreignit leurs reins et leurs entrailles. Ce bruit redoubla; il semblait le bouillonnement d'une immense chaudière, le sang reflua à tous les cœurs. Ce long bruissement vibra enfin avec toute sa force, c'était un rire, un rire qui roula comme un tonnerre, un rire qui hurla comme un cri d'hyène, rire inextinguible, bondissant, furieux, entremêlé de râle et de hoquets, se traînant tantôt sourd et bas jusqu'à toute l'extrémité de l'haleine, se reprenant bientôt rapide et perçant, fouettant l'air, jaillissant, s'élevant et s'abaissant tour-à-tour, jusqu'à ce qu'enfin, comme un ouragan qui passe, on l'entendît diminuer par degrés, se calmer, fuir et tomber tout-à-fait avec le corps d'Olivier Cromwell, dont la chute ébranla sa couche, et avec cette parole de mépris sur lui-même : — Oh! superstition d'enfant.

A ce moment, on frappa à la porte de Cromwell, on vit des flambeaux à travers les joints du chêne, et Andlay, qui n'avait pas oublié les ordres secrets du protecteur, entraîna Richard et Barkstead.

— C'est affreux! dit l'enfant.

— Triste, dit le colonel.

— Curieux, dit le médecin.

— Un fantôme lui a parlé, reprit Richard.

— La voix de Dieu, reprit Barkstead.

— Lui-même, reprit Andlay.

— C'est son ange, ajouta le jeune homme.

— C'est sa conscience, continua son père.

— C'est un transport au cerveau, répliqua le docteur.

Après cela Cromwell eut une mort publique, vulgaire, hébétée. Le grand homme était fini. Il balbutia un nom pour lui succéder, on crut entendre celui de Richard, son fils aîné. Il se trouva qu'il y avait alors dans la chambre du mourant trente personnes et la famille de Cromwell qui ont cru depuis avoir assisté à sa mort. Il n'y avait plus de Cromwell quand elles entrèrent.

TROISIEME PARTIE.

Les régicides et les royalistes.

XV.

L'ANGLETERRE.

Une barque fuyait rapidement sur la Tamise. Le jour tombait et le bruit de Londres s'éteignait par degrés; le vent était triste et froid, et de temps à autre il apportait jusqu'au milieu de la rivière le bruit de fanfares éclatantes; des intervalles assez longs séparaient ces bruits de trompettes qui tantôt semblaient s'éloigner, tantôt se rapprocher. Enveloppée dans une mante noire, le regard triste, mais calme, une femme assise dans cette barque, regardait les dernières lueurs qui brillaient aux fenêtres des hautes maisons de Londres; à côté d'elle, et debout, un jeune homme considérait aussi cette masse noire de maisons, qui se perçait çà et là de points brillans. Le canot passa devant Saint-James; on entendit le bruissement lointain d'un orchestre de danse, et presque aussitôt, comme lui faisant écho, un dernier cri de ces fanfares qui se promenaient par la ville.

A cet accident si indifférent, les deux personnes dont nous venons de parler ne se dirent rien, mais elles échangèrent un regard intelligent. Quelles paroles auraient-elles prononcées, qui eussent parlé plus haut que ce regard, qui en eussent dit plus que le rapprochement de ces deux musiques? A Saint-James, fête splendide, bal, chant, festins, royales mascarades : dans les rues de Londres, un héraut et quatre trompettes : celles-ci convoquant, à sons redoublés, les habitans autour de leur triste cortége; l'autre lisant à haute voix la liste des régicides condamnés à mort pour forfaiture et trahison. A ce dernier bruit qui avait frappé les personnes que la barque emportait vers la mer, le héraut était devant la maison de Barkstead. Il s'était arrêté avec intention à cette place. Les trompettes y retentirent plus longuement et avec plus d'éclat que partout ailleurs; le héraut lut sa terrible liste et donna à sa voix toute l'âcre insolence dont elle était capable, quand il prononça le nom du colonel. Trompettes et voix s'étaient enflées avec rage pour supplicier des oreilles qu'elles supposaient aux écoutes. Il y avait à cette époque manie d'être bourreau, chacun le tentait à sa façon. Porte-clefs, geôliers, soldats, juges, accusateurs, chacun exerçait son devoir comme une torture. On y découvrait d'ingénieuses prérogatives de fers, de menottes, de privation d'air et de nourriture : on élargissait les priviléges d'insulter et d'invectiver : la restauration allait bon train.

Toutefois, cette dépense de bruit n'amena aucune satisfaction au crieur royal. La maison sembla indifférente : nul bruit intérieur, pas un rideau légèrement écarté, pas de lumière subitement éteinte, ni allées et venues, ni cri d'effroi, tout fut immobile, le cortége passa, mais le héraut, indigné de son mauvais succès, approcha son cheval de la maison, et, du bout du long bâton qu'il portait en signe de sa charge, il frappa la porte avec colère, en disant :

— Oh! stupide maison! maison de trahison et de mort!

— Il n'a pas ce droit! cria dans la foule une voix puissante. Il outrage une porte d'Anglais libre, de citadin. Le héraut ramena son cheval dans son cortége et continua à s'avancer. Cependant le murmure augmenta autour de lui, et dans le bourdonnement de mille voix, on entendit une voix plus retentissante.

— Sommes-nous donc des esclaves bâillonnés! ma maison est mon château (1) : c'est la loi. Laisserons-nous attaquer nos maisons par cette vermine dorée? Bientôt, si on la laisse

(1) My house is my castle.

faire, ils nous pendront aux crochets de nos boutiques. A bas le héraut !

— A bas le héraut ! répétèrent une foule de voix.

— Place ! place à la justice du parlement ! cria l'officier public; ne vous faites pas châtier comme vous le méritez.

— A bas le héraut ! répéta la voix isolée qui avait excité le tumulte ; rien ne répondit, et Tom Love se retira triste et désappointé.

— Il n'y a plus rien à faire, se dit-il en lui-même, ils peuvent nous cracher au visage. Un uniforme ou une livrée valent mieux qu'une maîtrise maintenant ; ils font galoper leurs dragons, le sabre au poing, dans les rues. Vraiment, on dirait que tous les vieux droits de l'Angleterre sont réfugiés dans la Cité. Mais si cela continue, ils y entreront, un beau matin, sans permission de maire ni d'alderman, et le sanctuaire une fois souillé, le tabernacle détruit, c'en est fait de l'Angleterre !

Ainsi pensait le boucher en regagnant sa demeure, située à Church-Hill, à quelques pas de la Tour. Pendant ce temps la barque et les voyageurs descendaient rapidement la Tamise ; Londres était déjà bien loin. Enfin, ils abordèrent un navire luisant, propre, caparaçonné de tous ses agrès, semblable à un cheval prêt à la course et qui attend son cavalier. Les voyageurs montèrent dans le navire : la légère embarcation qui les avait amenés s'éloigna, et le capitaine salua la dame qui entrait du nom de mistriss Barkstead; le jeune homme était Richard.

Le navire se mit en marche. La nuit était sombre. Richard et sa mère se retirèrent dans la cabine qu'ils devaient occuper. Ils s'assirent, en silence, sur un coffre qui en occupait la moitié ; la petite lanterne qui pendait au milieu de cet étroit espace suffisait à peine pour l'éclairer. Ils restèrent muets encore bien longtemps ; une même stupeur pesait sur leur âme comme ces énormes pierres dont on scellait autrefois la trappe des cachots où la féodalité enfermait ses victimes. Quelquefois un effort surhumain de quelque malheureux prisonnier raidi contre les parois de ces trous infects, soulevait de quelques pouces la trappe et la pierre; mais ce n'était qu'une seconde, pendant laquelle venait un éclair de jour, une bouffée d'air qui rendaient l'obscurité de la prison plus épaisse et la puanteur plus intense. Ainsi mistriss Barkstead et Richard, soulevant à grand'peine le poids de leurs pensées, essayèrent quelques paroles, mais ils ne pouvaient s'entendre ni se répondre, et tous deux retombaient dans leur muette et profonde douleur. Enfin, les larmes firent ce que n'avaient pu ni la fermeté ni la résignation ; elles fondirent cet obstacle douloureux qui étouffait à la gorge la voix de mistriss Barkstead ; la malheureuse mère se prit à pleurer, et de même que, lorsqu'une digue est rompue, tout se précipite à l'ouverture, onde, barque, hommes, débris entraînés pêle-mêle, de même quelques paroles s'échappèrent de son sein avec des larmes et des sanglots.

— Angleterre ! ô ma belle Angleterre ! dit-elle, crois-tu, Richard, que je la verrai encore demain ?

— Il n'y a plus d'Angleterre ! répondit Richard : la noble nation n'est plus qu'un troupeau d'esclaves, sur la tête desquels se reposent les pieds de prêtres infâmes et de voluptueux débauchés. Du courage, ma mère, dans quelques jours nous verrons mon père ; il nous attend à Delft. La Hollande est hospitalière ; vous y trouverez votre mari, et votre fils ne vous quittera plus ; vous serez heureuse encore, ma mère.

— Et toi, Richard, seras-tu heureux ? dit mistriss Barkstead.

— Moi ! .. Richard n'en put dire davantage, tant son désespoir muet et profond le reprit. Phann, couché à ses pieds, Phann, qui l'avait suivi dans le bateau, qui était monté sur le navire, triste et silencieux aussi, lécha les mains de son maître et se plaignit doucement. Richard le vit, et le considérant avec une attention douloureuse et continue, il sembla lui adresser du regard toutes les longues confidences de son âme. On a vanté longtemps l'intelligence de l'odorat et de l'ouïe du chien ; mais combien il devine encore plus par le regard. A l'homme sourd qui n'entend aucune langue, il faut une pantomime du corps et des signes convenus pour qu'il comprenne ; au chien, le visage de son maître suffit. Un tremblement inaperçu des lèvres, une ride qui trouble le front, une larme au bord de la paupière, et le noble anima penche aussi la tête, souffre et se plaint ; sa douleur traduit celle de son maître.

Mistriss Barkstead lisait aussi dans l'âme de Richard ; elle savait qu'elle peine étreignait, à ce moment, son âme de vingt ans, car quatre ans s'étaient déjà passés depuis la mort de Cromwell. Ce n'était ni l'exil, ni la sentence de mort qui pesait sur la tête de Barkstead, qui faisaient ainsi gonfler avec rage les veines de son front ; car l'exil était volontaire pour Richard ; et son père était à l'abri des poursuites acharnées qu'on avait longtemps dirigées contre lui. Mais telle était cette blessure de l'âme, que nulle main n'y pouvait porter remède sans en accroître les brûlantes cuissons. La voix d'une femme est bien douce au malheur, et la voix d'une mère est la plus douce de toutes les voix ; pourtant mistriss Barkstead se taisait ; car, pour toucher à la douleur de Richard, il fallait prononcer un nom, et autant valait lui appliquer un fer rouge sur la poitrine que de lui dire ce nom. Cependant, en le suivant de l'œil, elle le vit se perdre comme un insensé dans ses propres réflexions, s'éperonnant de ses pensées, se ruant dans son désespoir : elle l'appela plusieurs fois, il ne répondit pas, ou n'entendit pas; elle prit sa main, il ne sentit rien; enfin, elle lui dit d'une voix si basse, qu'elle-même semblait ne pas vouloir s'entendre :

— Charlotte est-elle tout pour toi ?

Ce nom fut comme un magique talisman, jeté dans le silence. Richard y répondit par un cri, Phann par un farouche hurlement, et à travers la cloison qui séparait les cabines les unes des autres, ils entendirent comme un râle d'enragé, comme si quelque forcené grinçait des dents. Ce bruit étrange pénétra même dans la profonde préoccupation de Richard ; c'était une sorte de rugissement si féroce et si singulier, que ni mistriss Barkstead ni Richard ne purent penser à eux-mêmes ; leur douleur en fut distraite, l'effroi prit le dessus. Les poils de Phann se hérissèrent comme à l'approche d'un tigre ou d'une panthère, quand l'instinct révèle aux chiens qu'il y a mort autour d'eux. Ils écoutèrent, mais ils n'entendirent plus rien. Mistriss Barkstead n'osa répéter le nom fatal ; ce n'était plus la colère de son fils qu'elle redoutait, c'était ce cri qu'elle craignait de réveiller une seconde fois. Enfin, la fatigue l'emporta sur la douleur. Mistriss Barkstead s'étendit sur un matelas, enfermé dans le coffre sur lequel ils étaient assis. Richard s'enveloppa de son manteau et monta sur le pont; il y trouva le capitaine; il s'appelait Jacques Downing, et avait gagné son grade sous le commandement de l'amiral Blake, pendant le protectorat. Mais telle était déjà la nécessité et la puissance reconnues de la marine, que tandis que Charles II cassait les officiers de terre sur le moindre soupçon de puritanisme, et donnait les grades aux intrigues ou à ce qu'il appelait le dévouement, il respectait les droits des marins, et, malgré ses opinions républicaines, on n'avait point enlevé à Downing le commandement du brick le *Bristol*.

— Nous arriverons vite sur les côtes de Hollande de ce train-là, dit Richard en l'abordant, tandis qu'il se promenait sur le pont.

— J'allais plus vite quand j'allais y chercher des boulets et des ennemis, que lorsque j'y vais déposer des proscrits, répondit Downing.

— La Hollande n'est pas une terre de proscription pour moi, répondit Richard en soupirant, c'est une patrie maintenant.

— N'êtes-vous plus bon Anglais parce que le vent souffle du côté qu'il ne faut pas ? Je l'ai vu plus d'une fois tourner contre moi dans un voyage plus long que celui-ci, sans que cela m'ait empêché de suivre ma route, droit où j'allais, autant cependant que le peut un homme et un navire. Eh bien ! le vent revenait toujours tôt ou tard. Il faut savoir l'attendre, jeune homme.

— Mon père et moi nous sommes bourgeois de Hanau. Cette noble ville nous a couverts de son adoption ; l'Angleterre n'est plus qu'une terre étrangère pour nous.

— Pauvres gens! dit le capitaine avec douleur et en se parlant à lui-même; c'est donc le seul moyen qui leur reste de sauver leur tête.

— Oui, répondit Richard, la haine royaliste ne laissait pas même l'exil aux proscrits. Ainsi, l'honorable sir Miles Corbet, ainsi le colonel Okey ont été saisis à Delft par l'ordre d'un agent anglais, et mis dans les cachots sans que les états-généraux aient eu le courage de les défendre. Prisonniers contre le droit des gens, au milieu d'une ville, ils ont été abandonnés au misérable traître qui les guettait depuis longtemps. Et bientôt ils paieront de leur tête leur funeste confiance dans l'hospitalité des Etats.

— Par quel piége infâme les a-t-on donc pris? demanda le capitaine..

— Appelés à Delft par quelques affaires, le colonel Okey, sir Miles Corbet, mon père et moi, nous arrivâmes, il y a deux mois à peu près, dans cette ville. Le lendemain je devais m'embarquer pour venir chercher ma mère. J'étais allé sur le port pour quelques préparatifs; je rentrais à l'auberge où mon père logeait avec ses amis, lorsque je le vois traîné par des misérables à la tête desquels marchait un homme qui semblait les commander. On criait de toutes parts : — Voici les régicides que le roi d'Angleterre fait arrêter. On se les montrait : la foule curieuse et indifférente grossissait à l'entour. Je m'élance vers l'officier, je lui demande la cause de cette violence; je réclame les ordres qui l'autorisent à une pareille arrestation. Il me montre un mandat des états généraux autorisant le chevalier Georges Downing à s'emparer de trois personnes y désignées et arrivées de la veille dans la ville de Delft.

— Georges Downing! reprit le capitaine avec stupéfaction, le lâche! il arrêta le colonel Okey!... lui? Le capitaine se remit et ajouta : — Continuez, jeune homme, continuez.

— L'ordre était en règle, et je ne savais que faire; nous approchions de la prison. Tout-à coup une idée me vient, je demande à examiner le mandat; l'officier me le donne avec un sourire d'assurance qui me fait craindre de n'avoir conçu qu'un vain espoir. Je le parcours, et aussitôt élevant la voix de façon à être entendu de la foule : — Monsieur, dis-je à l'officier, l'homme que vous arrêtez n'est point celui que désigne cet ordre. — Qu'est-ce à dire? s'écria-t-il en parcourant son titre avec rage et en désignant, à leur tour, chacun de ses prisonniers. Celui-ci n'est-il pas, d'abord, sir Miles Corbet, gentilhomme du comté de Norfolk, régicide? — C'est moi, répondit sir Miles. — N'est-ce pas encore là le colonel Okey?

— Il devait connaître celui-là, dit tristement le capitaine.

— Le colonel répondit comme monsieur Corbet, continua Richard : alors l'officier, s'approchant de mon père, ajouta avec colère : — Et celui-ci, n'est-ce pas le colonel John Barkstead? — Continuez, lui dis-je, et lisez. Il reprit : — Le colonel John Barkstead, citoyen de Londres (1), régicide. — Celui-ci, m'écriai je, est le colonel John Barkstead, bourgeois de Hanau. Downing demeura stupéfait : il relut son ordre en pâlissant, le peuple cria : Justice aux états! et nous fûmes entraînés à l'hôtel du bourguemestre, qui reconnut honorable et vraie la patente du bourgeois de Hanau, et déclara que mon père ne pouvait être arrêté que pour un crime commis dans le pays et jugé que par les tribunaux de Hollande, à moins qu'il ne rentrât sur le territoire anglais. Le lendemain je partis, et c'est à Londres que j'ai appris que le colonel Okey et sir Miles Corbet étaient à la Tour, et que, d'après une nouvelle proclamation, il ne s'agit plus de leur faire leur procès, mais seulement de constater l'identité de leur personne, puisqu'ils sont déjà condamnés à mort comme membres de la cour qui a jugé Charles Ier

— Jeune homme dit le capitaine en soupirant, votre père a un digne fils, et je sais que votre père est un homme vertueux et brave. Heureuse famille, où il ne se trouve pas d'infâmes délateurs, où chacun rend fier de son nom celui qui le partage avec lui. Je m'appelle Jacques Downing, jeune homme, et c'est mon frère qui a fait cette lâcheté.

— Votre frère! monsieur? réponditRichard avec surprise.

— Oui, jeune homme, mon frère, qui a mangé le pain du colonel Okey, qui a vécu dans sa maison, sous son toit, qui a été son hôte et son soldat, car il se fit prêcheur dans son régiment, et le colonel, malgré l'exaltation de ses principes, a souvent été obligé de réprimer les furibondes prédications de Georges, quand il ordonnait le meurtre de tout royaliste, comme un acte de religion. C'est mon frère, maintenant, jeune homme, qui traîne à l'échafaud celui qui l'a tiré de la misère et abrité sous sa vaillante et noble main. Malédiction! je le trouverai à Delft.

Un silence assez long succéda à cette conversation. Le capitaine semblait s'être calmé, et Richard s'apprêtait à rentrer, lorsque Jacques Downing l'entraînant sur l'avant du brick, lui demanda à voix basse comment il avait obtenu, lui fils de proscrit, un ordre pour s'embarquer sur un navire de la marine royale.

— C'est, répondit Richard, par l'entremise de lord Juxon, évêque de Londres; il y a eu entre lui et mon père des rapports d'intimité et de services, qui l'ont rendu, sinon notre ami, du moins notre protecteur.

— Hum! reprit le capitaine, j'ai toujours peur que ces misérables ne tendent des piéges à la bonne foi des honnêtes gens. On en veut au colonel Barkstead plus qu'à personne; ce qu'on a manqué une fois, on essaiera une seconde. En tout cas, ne restez pas à Deft, la mer est trop près; on a bientôt pris un homme et on l'a bientôt jeté au fond d'un bateau; et, une fois là, il n'y a ni bourguemestres, ni Hanau. Adieu! la nuit est froide, rentrez dans votre cabine.

— Demeurez-vous sur le pont? demanda Richard, qui ne voyait pas le capitaine le suivre.

— Je vais aller dormir dans un hamac de matelot, dit le capitaine : un moment avant que vous n'arriviez, un homme s'est présenté à mon bord, amené par un canot de l'amirauté, il m'a remis un ordre de le recevoir et de le cacher durant toute la traversée, même dans ma chambre s'il le fallait. Il l'a bien fallu, car il ne restait que celle-là de libre. Je suppose que c'est quelque proscrit, comme votre père, et qu'il trouve aussi quelque protection parmi les puissans du jour pour en avoir sauvé autrefois. Allons, tous ne sont pas ingrats, à ce que je vois.

En disant ces mots, ils se rapprochèrent de l'arrière, et le capitaine montra du doigt à Richard un homme enveloppé d'un manteau, qui rentra aussitôt qu'il les vit venir de son côté.

— Le voilà, dit Downing; s'il savait que nous sommes de vrais amis de la bonne Angleterre, il ne se cacherait pas ainsi; mais le malheur est soupçonneux.

— Est-ce lui, demanda Richard, qui occupe la chambre à côté de la nôtre?

— Lui-même, répondit le capitaine.

Le singulier cri qui avait frappé Richard revint alors à son esprit. Mais, en rentrant dans la cabine, il vit sa mère qui dormait profondément, il se mit à la considérer, et peu à peu ses pensées, au lieu de s'attacher à l'heure présente, ou à l'avenir qui allait s'ouvrir devant lui, retournèrent vers le passé. Il se rappela ces deux années qui suivirent la mort de Cromwell, écoulées près de Charlotte; il se répéta, pour ainsi dire, mot à mot ces longs et doux entretiens, où il avait cru que l'âme de la jeune fille lui appartenait tout entière. Il la revit telle qu'elle était alors, enfant ardente et folle, arrivée trop jeune à toute sa beauté. Il se retraça cette scène cruelle où elle lui fut enlevée par un ordre de Charles II, qui la remettait aux soins de lady Salsbury. Il y avait plus d'une année que cette séparation avait eu lieu; mais au moment où sa pensée passa sur ce souvenir, elle éveilla en lui une douleur aussi horrible que celle qu'il ressentit à cette époque, lorsqu'il vit Ralph emmener la jeune fille de la maison de son père, tandis que lui-même se débattait vainement entre les dragons du roi. Il n'avait point vu Charlotte depuis ce temps; depuis ce temps, il lui avait écrit cent fois. il avait écrit de Londres, de Hanau, de La Haye, de Delft, de

(1) A citizen of London.

tous les lieux où il avait accompagné l'exil de son père : enfin, à ce dernier voyage, qu'il venait d'entreprendre, à ce moment où il emportait avec lui tout espoir de retour, il avait demandé à Charlotte une heure, un moment pour lui faire un dernier adieu ; sa lettre était encore restée sans réponse, et il savait, à n'en pouvoir douter, qu'elle lui avait été remise, qu'elle l'avait lue, et que le jour même de son départ, tandis qu'il passait en fugitif devant le palais de Saint-James, elle dansait à cette royale fête, dont le bruit était venu jusqu'à lui ; ainsi perdu dans ses pensées, accablé de ce demi-sommeil qui les fait planer sur l'âme comme des fantômes visibles, Richard atteignit le jour : il se leva, courut sur le pont, l'Angleterre avait disparu. Il demeura anéanti. La vue de cette terre était comme un reste d'espérance qui l'attachait à sa vie passée ; toutes les pertes qu'il faisait semblèrent se réunir et le frapper à ce dernier moment. Il rentra dans sa chambre, et bientôt le sommeil le domina à son tour, épuisé qu'il était de cette longue veille et de toutes les douleurs où il s'était plongé.

XVI.

LA MER.

Rien ne troubla l'uniformité du voyage ; à peine si l'on entrevit quelquefois, vers le soir, l'étranger qui se cachait dans la chambre du capitaine. Mais, à cette époque, tant de proscriptions s'abattaient sur l'Angleterre, que ce mystère n'étonnait personne. Toutefois, on aurait pu être surpris de ce qu'une fois en mer il ne montrât pas son visage. Mais, peut-être, se faire reconnaître eût été dénoncer son bienfaiteur, et l'on traduisit cette retraite et ce silence à l'avantage de l'inconnu.

Un matin, le 6 avril 1662, un cri, ce cri si connu, presque aussi doux à l'anxiété d'un navire que le premier vagissement d'un nouveau-né à l'oreille d'une mère ; ce cri : terre ! précipita tous les passagers sur le pont du *Bristol*. Ce n'est pas après quelques jours de traversée que l'on peut trouver parmi l'équipage cette bruyante et tumultueuse acclamation dont il salue la rive après de longs mois de dangers et de travaux ; mais il y eut entre les regards qui cherchaient à deviner cette terre, un regard d'une avidité triste et silencieuse. Mistriss Barkstead avait pleuré en quittant l'Angleterre, elle pleura en voyant la Hollande. Pourtant la Hollande lui rendait son époux et lui gardait son fils : n'importe, elle pleurait. C'est que l'amour d'un époux et d'un fils échauffent, sans doute, et fortifient l'âme, mais que la patrie seule la remplit ; leur amour est peut-être le bonheur, mais la patrie, c'est la vie. Ces mille habitudes prises ; cette cité où on sait marcher sans prendre garde ; cette maison si connue que les pieds s'y arrêtent quand l'esprit est loin ; ce bruit accoutumé qui éveille et endort ; cet aspect de tous les jours, où s'encadrent toutes les sensations, où habitent tous les souvenirs et tous les rêves ; le bruit du marteau qui est devenu une langue habile à dire le nom de celui qui frappe ; le cri d'un marchand qui passe chaque jour à la même heure ; et puis la confiance de son nom, ce doux empire de la vertu, acquis par de longues années de séjour, et qui, dans la plus vaste cité, rayonne autour de soi ; la salutation affable des nombreux voisins ; cette langue maternelle facile à la bouche et à l'oreille, comme l'air à la poitrine ; un pauvre qu'on connaît ; une maison qu'on veut voir achever ; un enfant qu'on a vu naître ; un vieux serviteur qu'on aime ; tout cela ce n'est rien, ni le bonheur ni le devoir. Mais quand l'amour d'un époux s'est fondu dans les longues années d'une union douce et tendre ; qu'il a pris sa place dans les habitudes ; que l'amour maternel trouve un homme où était un enfant, et n'est plus une protection, mais seulement une sollicitude, et que ni l'un ni l'autre n'occupent plus toute l'âme, alors ces mille choses, dont aucune ne semble inhérente à la vie, entrent, à notre insu, dans notre essence, s'y mêlent, la composent et, quand on les perd, la laissent égarée et déserte : on ne regrette rien, mais tout manque.

Aussi, quand se développa aux regards de mistriss Barkstead la côte nue et triste de la Hollande mal découpée sur un ciel gris et froid, elle se sentit plus triste que jamais.

— Ah ! dit-elle à Richard, je ne serai jamais heureuse dans ce pays.

Bientôt, sur un ordre du capitaine, on descendit la chaloupe à la mer. Le voyage du brick n'ayant d'autre but apparent que de déposer quelques passagers sur le continent, on ne fut pas surpris de cette manœuvre ; mistriss Barkstead s'assit dans la chaloupe près de son fils ; quelques personnes, le proscrit inconnu, y prirent place, et Jacques Downing, revêtu de son uniforme, entra le dernier et donna le signal. Richard, en considérant le sombre regard du capitaine, se rappela ce qu'il avait dit en apprenant la conduite de son frère, et prévit quelque sinistre événement ; et, véritablement, quelque sinistre événement devait arriver.

Cependant la terre apparaissait, et, avec elle, l'espérance d'une réunion longtemps désirée. Tout à coup, un point noir se détache de la large bande que borde la mer à l'horizon. Est-ce un goëland qui rase l'eau, un canot, ou un navire qui approche ? Sur une mer calme, sur cette surface plane, la perspective qu'aucun accident, qu'aucune saillie n'accuse, ne mesure et ne dégrade, la perspective trompe et fascine le regard ! Ce qu'on voit à l'horizon est toujours un point ; oiseau, barque ou vaisseau commencent de même à l'œil inhabile du passager ; mais l'œil de Downing, un moment tourné de ce côté, découvrit sur-le-champ ce qu'était cet objet encore sans forme.

— C'est un canot, dit-il. Quelqu'un a ici des amis bien pressés, sans doute ; et son regard adressa cette réflexion à l'inconnu qui, assis près du matelot qui tenait le gouvernail, restait enveloppé dans son manteau.

Tous les cœurs se tournèrent vers le canot ; il était imperceptible à tout autre regard, peut-être, qu'à celui de Downing, et, cependant, chacun déjà le voyait, comme chacun y plaçait le frère, l'ami, le parent qu'il allait retrouver, ou le spectateur qui l'attendait : chaque intérêt se créait son illusion. Peu à peu la barque approche, c'est une frêle embarcation, conduite par deux rameurs, un homme est sur le devant, agitant un mouchoir. Cet homme eut un moment l'apparence de vingt personnes diverses, on lui voyait toutes les figures dont on cherchait l'aspect.

— C'est mon père ! cria Richard.

— Mon mari ! dit la bonne mistriss.

— Le colonel Barkstead ! dit une voix sourde.

Cette dernière exclamation ne frappa aucun de ceux qu'elle eût pu intéresser, tant ils étaient sous l'empire d'une joie anxieuse. Richard ni sa mère n'entendirent pas plus ce mot, qu'ils ne virent le mouvement soudain par lequel l'inconnu se dressa debout sur l'arrière de la chaloupe.

Il venait ! il venait ! La vitesse de chaque barque, doublée à l'œil par la vitesse de l'autre, semblait prodigieuse. C'était Barkstead, debout sur son canot, saluant de la main, du geste ; on voyait qu'il parlait, qu'il appelait, qu'il pressait ses rameurs ; Richard et sa mère lui répondaient, les passagers eux-mêmes, le capitaine lui répondaient, les rameurs aussi, qui appuyaient plus lourdement la rame sur la scalme, lui répondaient. Ce n'était plus exil et désespoir dans l'âme de personne, c'était joie pure, bonheur, ivresse. Enfin, il approche, on l'entend ; des noms : Marie ! Richard !... des noms disent tant ! Encore quelques toises, encore quelques pieds ; plus rien ; c'est lui, le voilà !

Marie veut s'élancer, Richard aussi. Un baril, poussé par un pied inconnu, roule sous leurs pas ; ils chancèlent, ils s'arrêtent, et c'est Barkstead qui s'élance ; il est dans la chaloupe, il est dans leurs bras.

A ce moment, plus prompt que le chat-tigre qui, d'un bond, saute des branches les plus hautes du tulipier sur sa proie qui passe, l'inconnu tombe debout au milieu de la chaloupe ; d'un pied il repousse le frêle canot hollandais ; du pied il frappe le plancher de la chaloupe ; il dépouille son manteau et laisse voir un éclatant uniforme de capitaine ; il tire son

épée, l'étend sur la tête de Barkstead, et en frappant ainsi la chaloupe avec fierté, il s'écrie :

— Ceci est l'Angleterre!

Et en étendant son épée sur la tête de Barkstead, il crie encore :

— Colonel, je vous arrête sur le sol anglais!

Oh! jamais si soudaine stupeur ne frappa le cœur de proscrits! jamais désespoir plus épouvanté ne décomposa le visage d'une femme, jamais abattement plus complet n'anéantit le courage d'un homme. Barkstead et sa femme étaient demeurés dans les bras l'un de l'autre, immobiles, cloués à une place et à une pensée; mais ce qui ne saurait se concevoir sans en avoir été témoin, ce qu'on ne saurait décrire après l'avoir vu, c'est le visage de Richard, en reconnaissant Ralph Salsnby, c'est le son de sa voix quand il prononça ce nom.

Mais Ralph avait tout prévu; sur un signe, quelques matelots saisirent Richard. Richard ne remua point, il mesura tout autour de lui. Ainsi faisait il toujours, quand il avait un parti à prendre. Cependant Downing demanda à Salsnby de quel droit il commandait à bord de sa chaloupe, à des hommes de son équipage.

Sir Salsnby, car depuis la mort de son père, Ralph portait ce titre, sir Salsnby, qui avait déjà remis l'ordre de ne pas conduire le brick jusqu'à Delft, présenta un nouveau titre à Downing. Mandat était donné par le chancelier à tous Anglais, requis en quelques lieux qu'ils fussent, et particulièrement au capitaine Downing et à son équipage, d'obéir à sir Ralph Salsnby. La chaloupe retourna au brick, tout était fini.

L'étonnement, la stupéfaction était à ce comble que nulle observation ne s'éleva, Barkstead se considérait perdu, Marie n'avait plus de pensée : Richard seul fit un geste, Phann se leva.

Chacun s'était ainsi placé pendant l'explication de Salsnby et de Downing. Ceux-ci sur l'arrière, près du pilote qui tenait la barre; Richard sur l'avant, entre quatre matelots qui l'observaient; Barkstead au milieu, debout près d'un banc, sur lequel était sa femme, étendue et suffoquée de désespoir. C'était un terrible silence, où chacun s'épouvantait de la première parole qui allait y éclater. Mais tout se taisait. Les yeux de Richard flottaient dans leur orbite ouvert, avec une sorte d'oscillation frénétique. Enfin, il les arrête un moment sur le canot, resté immobile au milieu de la mer, et que la chaloupe fuit avec rapidité; ce regard le décide; il écarte ses gardiens de ses deux bras puissans, atteint son père, le saisit violemment, le précipite dans la mer et se jette après lui. Une main de fer le saisit, dix mains d'hommes l'enlacent; Richard reste seul enchaîné à la chaloupe. Phann seul s'élance. Mais Phann c'est assez pour sauver son père. Richard dit avec un sourire de sang à Ralph, dont la main le tient encore :

— Ceci, c'est la mer!... La mer est libre!

Dix ans plus tôt sous Cromwell, cent ans plus tard, sous Chatam, un Anglais aurait répondu :

— Ceci est l'Angleterre! ceci est esclave!

Ralph rugit. C'était le cri de la cabine, le cri poussé au nom de Charlotte; la haine politique eut l'accent d'une jaloulousie d'amour : c'était atroce. Barkstead ne savait pas nager, mais il était fort de cœur, de courage, de sang-froid; il revint à la surface, il vit Phann, il saisit la queue flottante et soyeuse du noble chien.

— Au canot! cria Richard, et l'œil, à défaut du geste, apprit au fier animal où il devait aller. Le chien nagea, il traînait Barkstead. La chaloupe, lancée dans une direction contraire, était déjà loin; les rameurs y poussaient; l'attente était horrible; le canot était immobile.

Mais Ralph revient de son étonnement : aussitôt il précipite ses ordres, il menace, il appelle à l'obéissance ces âmes poussées par l'humanité; la chaloupe s'arrête, elle vire de bord, on se lance à la poursuite de Barkstead. Cependant, à cette manœuvre, le canot devine la scène qu'il ne pouvait s'expliquer d'abord. Cet homme, jeté ou tombé à la mer, et qui nage vers lui, c'est le proscrit, sans doute. Les deux marins hollandais se penchent sur leurs rames, le canot revient, il accourt, il vole vers Barkstead. Barkstead sera sauvé. Mais Ralph éclate, commande, promet supplices et récompenses avec fureur; la chaloupe file et gagne. Richard excite Phann, il excite les rameurs à grands cris; Barkstead fuit, le canot approche. Rien ne s'entendait, du reste, que le bruit des rames et les cris de ces deux jeunes gens. Mistriss Barkstead regardait, les passagers regardaient, Downing regardait : joie ou malheur, rien n'était dans les cœurs, c'était une attente indicible, sans réflexion, sans vœux, sans crainte : on regardait.

Cependant une pâle espérance effleura un moment l'immobilité de son attente, le canot gagnait de vitesse, Phann approchait toujours de son côté; mistriss Barkstead comprit un moment le salut de son mari. Toutefois, la chaloupe ne se ralentissait pas; elle ouvrait la vague qu'elle échevelait de chaque côté, avec la rapidité d'une flèche. Ralph, debout, commandait toujours. Mais le canot semblait à peine frôler l'eau, il glissait, dressé sur sa quille, comme une lame de patin sur la glace. Barkstead était sauvé! Ralph semblait désespéré et sa voix redevenait sombre et râleuse, quand tout-à-coup il réveille à cris éclatans les marins qui faiblissaient; il se ranime, reprend son accent pressé, ardent, triomphal : c'est que Phann, déjà fatigué, avait ralenti sa fuite; c'est qu'un moment ses pieds avaient battu l'eau et que sa tête avait disparu.

— Phann! cria Richard.

Ce nom perça l'air comme un signal de désespoir. Le chien reprit courage, la course recommença plus ardente, l'attente d'abord inerte, ensuite presque espérante, s'endolorit au cœur des passagers.

Toutefois, rien ne se décidait et l'espace devenait moindre à chaque instant; Phann ne semblait pas s'être arrêté, il n'y avait plus faiblesse dans sa fuite, aucun œil n'eût pu prévoir le résultat de cette course. Enfin l'avantage se décida, un des rameurs de la chaloupe perdit sa rame, le pied de Downing l'avait fait sortir de la scalme, tandis que Ralph, l'œil tendu, considérait sa victime, qu'il croyait déjà tenir. Encore dix toises de chaque côté, et Barkstead était sauvé ou perdu; mais le canot volait toujours et la chaloupe, embarrassée de cet accident, malgré sa vitesse, se ralentissait un peu. A ce moment, quand tous les yeux étaient attachés sur cet homme flottant au milieu de l'Océan, pour qui une seconde renfermait l'échafaud ou la liberté, Ralph ne pense plus à l'arrêter, il comprend que le canot sera, avant lui, arrivé à portée de la main de Barkstead; que Barkstead s'y attachera, et que le doigt une fois sur ce bois, il sera dans sa terre, sa patrie, sa liberté. Animé d'un affreux espoir, il s'élance lui-même à la barre, il incline légèrement le gouvernail; il passera près du bateau quand Barkstead y aura déjà touché, sans doute, mais il le broiera contre les parois de la barque, et s'il n'a pas son captif, on n'aura de libre qu'un cadavre. Richard comprit cette manœuvre. Enchaîné par dix mains de fer, il jeta un regard à Ralph, mais un regard si acéré, qui s'adressa si droit au cœur, que Ralph, qui en avait suivi la direction, porta la main à sa poitrine comme si une lame de poignard y pénétrait.

— A babord, on vous aborde! cria Richard aux marins.

Il y a, dans les grands dangers, une puissance qui exalte les facultés de sentir et de comprendre à ce point qu'un son tient lieu d'un récit, une étincelle d'un flambeau; les marins se détournèrent légèrement pour éviter un froissement horrible. Mais ce mouvement leur fit perdre un moment presque inappréciable, mais décisif. Les deux bateaux passèrent à côté l'un de l'autre, Barkstead entre les deux. A ce suprême instant, où le colonel tendait la main qu'il avait libre, aux rameurs du canot, Phann, comme ce jeune Athénien qui mourut après une course surhumaine, en criant Marathon! Phann poussa son doux gémissement et laissa passer sa tête sous l'eau, et le colonel lui-même fut couvert par la vague. Il fit effort, il reparut; mais, suffoqué, aveuglé par l'eau, il jeta çà et là ses bras au hasard; les Hollandais étaient penchés de tous leurs corps hors du canot, ils allaient atteindre Bark-

stead; la vague le couvrit encore; un cri, un cri désespéré appela un dernier effort dans l'âme du colonel.

— John! cria Marie, avec un accent de mère plus que d'épouse.

A ce cri, le colonel s'agite, il reparaît, l'œil troublé et perdu, il voit un bras sur sa tête, il le cherche, il le saisit! C'est celui de sa femme qui le ramène à bord de la chaloupe.

— Ceci est l'Angleterre! répéta Ralph Salsnby, en posant la main sur le colonel, et d'une voix âcre comme le cri du fer rouillé, glissant entre les dents d'un chien. Rien ne répondit, ni mistriss Barkstead, ni Richard, ni Downing, ni l'hann qui ne reparut plus.

Pendant ce temps, les deux embarcations, lancées comme des chevaux ardens, dans ces tournois où se brisaient des lances et se rencontraient des chevaliers, les deux embarcations avaient un moment continué leur course! Enfin, retournant toutes deux à leur but, le canot revint lent et abattu sur ses rames, comme un noble chevalier qu'une perfidie a vaincu, et la chaloupe, triste et pesante sous son captif, comme eût fait le vainqueur honteux sous sa victoire et accablé d'un remords éternel.

XVII.

LES DEUX MÈRES.

Les temps politiques dévorent les existences, elles font mûrir vite la jeunesse et jettent sur le milieu de la vie les rides et l'exténûment des dernières années. Le corps, incessamment frappé de commotions violentes, s'affaisse et se dégrade; le visage, toujours tendu d'expressions extrêmes, se fatigue et s'avachit. On galope à la vieillesse. Mistriss Barkstead, belle et douce Marie, jeune femme aux beaux cheveux blonds, aux yeux calmes et caressans, aux formes saines et charmantes, gracieuse, pure, adorée, au commencement de cette histoire, déjà pâle, livide, courbée, vieille quatorze ans plus tard, à l'âge où tant de femmes resplendissent encore, mistriss Barkstead cheminait tristement dans les rues de Londres, par la nuit du 19 avril, douze jours après la scène que nous venons de rapporter.

Elle était sortie furtivement de la maison qu'elle habitait seule avec Richard. Elle avait vu son fils, empressé de se livrer au sommeil ou peut-être à la solitude, rentrer de bonne heure dans sa chambre, et se jeter sur son lit. Débarrassée des soins d'excuser sa sortie à une pareille heure, et d'y trouver des motifs, heureuse d'échapper aux questions inquiètes de Richard, elle avait profité du premier silence qui lui avait fait soupçonner le sommeil pour quitter sa demeure.

Où allait-elle ainsi, rapide et préoccupée? Le jour était fini, ce jour fatal et solennel où Barkstead, traîné devant la haute cour de justice, avait été condamné au supplice des traîtres. Ce supplice, où la mort était ménagée avec art et donnée avec économie pour qu'elle durât longtemps : ce supplice des traîtres où le condamné prenait la mort souffrance à souffrance, comme un convive qui boit gorgée à gorgée un vin délicat et savoureux, ce supplice devait s'exécuter le lendemain. Une nuit restait donc à l'espérance, car l'espérance et la vie sont fondues au cœur de l'homme comme la lumière et la chaleur dans la flamme d'une torche. Elles ne s'éteignent qu'ensemble.

Mistriss Barkstead avait compté, dans son âme, les souvenirs qui devaient parler en sa faveur auprès de certains puissans du jour. Elle avait pesé les chances de leur protection, et n'avait pas douté que la vie de son mari ne pût encore se racheter de l'échafaud. Elle se rendait donc, à cette heure, chez lady Salsnby; mais la crainte que Richard ne refusât la vie de son père d'une pareille main, l'avait déterminée à sortir seule, dans la nuit, à l'insu de son fils.

Agitée de mille pensées, prévoyant tous les refus et préparant, pour les combattre, des raisons qu'elle croyait invincibles, elle arriva à la porte de lady Salsnby. Un instinct de l'âme l'avertit de ne pas dire son nom, et un domestique alla prévenir sa maîtresse qu'une femme, dans les larmes, demandait à lui parler. C'était alors, comme de nos jours, une tactique de ce qui s'appelle aristocratie, d'accueillir vite et favorablement les personnes des classes pauvres. Là, où la distance protége sa vanité, le noble se montre volontiers bienveillant : il ne hait véritablement que l'homme qui le touche, et ne craint pas de donner la main au plus bas peuple, pourvu que ce soit par dessus la tête de la bourgeoisie : ainsi, mistriss Barkstead, pauvre femme inconnue, supposée un moment venir tendre la main à une aumône, fut promptement reçue par l'orgueilleuse lady Salsnby. Elle fut introduite dans une chambre assez faiblement éclairée, et vit lady Salsnby assise dans un vaste fauteuil, et paraissant écouter avec plaisir le mouvement et la conversation qui avaient lieu dans un cabinet auprès de sa chambre. Au moment où mistriss Barkstead entra, un domestique remettait à la noble dame une longue rapière, dont la poignée de fer bruni était travaillée comme une dentelle; celle-ci congédia le domestique de la main en lui disant : Je la lui remettrai moi-même; faites avancer cette femme. Mistriss Barkstead sentit ses genoux ployer sous elle, toute sa confiance s'évanouit à l'accent froid et triste de cette voix bien connue. Elle ne put avancer; lady Salsnby, se tournant légèrement, vit son hésitation et l'invita à exposer sa demande.

— Ne tremblez pas ainsi, bonne femme, lui dit-elle; si votre prière est juste, je l'accueillerai : les larmes du peuple deviennent un torrent qui entraîne tout, lorsqu'on ne les tarit pas. — Parlez donc.

— Que Dieu soit béni pour ce que vous venez de dire, répondit mistriss Barkstead; il veut le succès de ma démarche, puisqu'il a mis de tels sentimens dans votre cœur.

Lady Salsnby ne reconnut ni la voix ni les traits de mistriss Barkstead; cependant elle se retourna vivement en l'entendant parler et la considéra avec attention. Les habitudes sociales, en changeant les relations de notre cœur, en leur imposant un aspect et des formes convenus, en donnant à notre vie une autre défense que notre propre nature; ces habitudes ont, sans doute, altéré le sens primitif qui protégeait l'homme dans son état de création. Cependant, aux âmes où les passions sont vives, dans les cœurs où elles brûlent de toute leur ardeur, il se conserve quelque chose de cette faculté de devenir l'essence de l'être qui nous approche. Ainsi, quand lady Salsnby eut entendu mistriss Barkstead, quand elle l'eut regardée, son visage se rembrunit, son œil devint soupçonneux, et elle répliqua d'une voix sèche :

— Hâtez-vous, bonne femme, j'ai mieux à faire que de m'occuper de lamentations de quelque marchande de la Cité, dont le mari a été ramassé dans une taverne.

Mistriss Barkstead ne savait comment déclarer ni ce qu'elle était, ni pourquoi elle venait. Il ne s'agissait pas pour elle d'un de ces intérêts vagues et froids, dont on guide la discussion avec calme et adresse, et pour lesquels on fait à l'avance une espèce de plan de campagne : chaque mot pouvait être fatal; elle ne savait par où commencer; toutes ses idées étaient bouleversées, toute l'éloquence qu'elle avait supposée à son malheur était perdue, elle n'avait plus rien à dire. Enfin son incertitude même lui inspira le seul mot qui pût la jeter tout-à-coup, sans préparatif, ni récit au plus fort de sa démarche. Ainsi, balbutiant et cherchant des phrases pour peindre son désespoir, elle s'égarait déjà dans des mots sans suite et sans raison, elle sentait son cœur faiblir et sa tête tourner, lorsqu'elle laissa échapper, comme à son insu, cette seule parole :

— Je suis mistriss Barkstead!

En effet, pour lady Salsnby, il n'en fallait pas davantage. Barkstead, arrêté par Ralph, enfermé à la Tour de Londres, jugé le matin même et promis au bourreau pour le lendemain; Anna, Charlotte, la Tour, le combat qui s'y passa et la grâce demandée à Cromwell; tout cela était, pour lady Salsnby, dans ce mot : Je suis mistriss Barkstead! La présence de la malheureuse achevait tout ce qu'elle n'aurait pu

dire, tout ce qui ne s'écrirait pas dans de longues pages, et qui pourtant frappa droit au cœur de lady Salsnby. C'était un long plaidoyer, toute une prière, armée des services rendus et des malheurs soufferts. Mais c'est au cœur que vivent la haine et l'orgueil, aussi bien que la reconnaissance et la pitié ; si donc tout cela frappa au cœur de lady Salsnby, ce ne fut point pour l'attendrir et l'appitoyer, mais bien pour irriter sa haine et faire dresser son orgueil.

— Mistriss Barkstead! s'écria-t-elle, que me veut cette femme de bourreau? qu'on la chasse de chez moi! Holà! quelqu'un!

— Miséricorde! s'écria la malheureuse, atterrée par ces paroles, et fuyant vers lady Salsnby à l'aspect de deux domestiques accourus à la voix de leur maîtresse; miséricorde, milady! c'est moi qui vous ai introduite près de votre mari et de vos enfans, quand ils étaient détenus à la Tour; c'est moi qui ai obtenu de Barkstead qu'il demandât leur grâce au protecteur.

— Folle! reprit lady Salsnby, avec un regard de mépris, ce sont tes crimes que tu invoques pour me toucher. Oui, je t'ai priée, et c'est ce qui t'accuse, car toi et les tiens étiez sortis de votre fange pour vous asseoir à notre place. Misérable femme de régicide, tes paroles sentent le sang! va-t'en!

— Mais sans ce régicide, s'écria mistriss Barkstead indignée, vous n'auriez ni fils ni gendre!

— Et faut-il, répliqua avec colère la vieille lady, que je sois reconnaissante au voleur de l'argent qu'il ne m'a pas pris, à l'assassin du peu de sang qu'il m'a laissé; et lorsque le jour de la justice est levé, serait-ce ingratitude de les punir parce qu'ils ne nous ont pas achevés? Esclaves révoltés contre vos maîtres, le bourreau, le bourreau pour vous remettre dans le devoir!

Lady Salsnby se leva en disant ces paroles : la conversation qui avait lieu dans la chambre voisine cessa tout-à-coup, et Ralph, accompagné de l'évêque Juxon, parut à la porte.

— Qu'est-ce? dit-il en entrant; quelle misérable excite à ce point votre colère, madame?

— Mistriss Barkstead! lui répondit sa mère, en la lui montrant avec ce geste méprisant de la main qui mesure celui dont on parle, des pieds à la tête, comme pour l'insulter tout entier; mais la douleur de mistriss Barkstead n'était pas accessible à une pareille injure. Le but qu'elle voulait atteindre, la vie de son mari à obtenir, était pour elle comme un de ces points éloignés, sur lesquels on fixe ses regards, et qui distraient l'attention de tout objet étranger. Quelle que fût l'horreur que lui inspirait la présence de Ralph, elle crut, à son aspect, qu'elle pourrait éveiller dans l'âme de lady Salsnby un de ces mouvemens si faciles à la tendresse maternelle : elle crut qu'à certains noms, à certaines pensées, communes à toutes les mères, ses yeux, comme les siens, se tremperaient de larmes et que son cœur se désarmerait de sa vengeance politique. Elle s'approcha donc de lady Salsnby, le regard tristement levé sur elle, et saisissant sa main, elle lui parla d'une voix si grave et si douce que l'impitoyable vieille l'écouta presque avec pitié.

— Voici votre enfant, milady, il est votre orgueil! Dieu n'a pas mis en moi d'assez vives lumières pour décider si les volontés du peuple anglais, libres et puissantes durant dix ans, furent crimes et révolte; mais cela fût-il ainsi, je sens que je pardonnerais beaucoup à celui qui m'eût sauvé les jours de mon fils. Je ne m'adresse point à sir Ralph, parce que je sais qu'un homme brave comme il l'est ne considère la vie que comme un bien incertain qu'il faut jouer à toute heure; mais vous, milady, je vous parle un langage que nous comprenons toutes deux. Notre enfant, que nous protégeons de nos soins, même avant sa naissance, notre enfant, pour qui nous supportons, dans la joie, des souffrances qui feraient crier le courage des hommes les plus résolus : ce frêle roseau que nous abritons si longtemps de nos soins, pour qui les insomnies nous ont semblé douces et qui nous a fait craindre le sommeil, cette existence qui n'est pas la nôtre, mais qui retentit en nous à toutes ses sensations; cette autre vie qui bat dans notre poitrine, vous l'avez, milady, et vous la devez à celui que vous pouvez sauver d'un mot. Refuserez-vous de prononcer ce mot? le refuserez-vous en présence de votre fils?

L'incertitude arrêta un moment la réponse de lady Salsnby, et mistriss Barkstead crut pouvoir espérer; elle tenta un dernier effort, et continua :

— C'est mon mari, milady...

— Ton mari, misérable! répliqua lady Salsnby avec rage, et le mien, n'a-t-il pas péri sur l'échafaud? Je te dois mon fils, dis-tu? mais n'as-tu pas le tien! tu veux encore ton mari? Va donc ranimer dans son tombeau le cadavre froid du noble Salsnby, fais qu'il soit encore l'honneur de son nom et le soutien de son roi, et tu viendras me demander après la vie de ton mari.

— Et parce qu'il n'a pu sauver toutes les victimes, s'écria mistriss Barkstead, vous ne lui tenez compte d'aucune?

— Et de quel droit, répliqua violemment la vieille lady, m'a-t-il choisi ma douleur, en désignant sa proie au bourreau?

— Aimiez-vous mieux qu'il laissât périr votre fils? dit mistriss Barkstead épouvantée.

— Ils étaient trois! répondit soudainement lady Salsnby.

Mistriss Barkstead demeura stupéfaite. Cette sanglante désignation de Macdonnel lui sembla un crime. Peut-être, elle-même, dans la position de lady Salsnby, eût-elle conçu en son âme une semblable pensée; mais à coup sûr elle l'eût étouffée en elle, et sans doute cette pensée serait devenue un repentir, si le hasard eût servi ce choix secret de son cœur. Cependant elle ne désespérait pas encore. Ses idées, quoique bouleversées par la tournure violente qu'avait prise cette entrevue; sa raison, quoique incapable de discuter lucidement ses droits à la protection de lady Salsnby, retombaient cependant toujours sur ce terrain qui lui semblait inexpugnable : Cette mère me doit la vie de son fils, se disait-elle : et avec sa nature d'aimer, mistriss Barkstead ne comprenait pas que sa reconnaissance fût si tardive à lui rendre une partie d'un si grand bienfait. Elle essaya de se remettre et de reprendre l'entretien. L'évêque Juxon s'avança près d'elle au moment où elle s'approchait encore de lady Salsnby.

— Cessez, madame, d'importuner milady de vos lamentations, elle ne peut rien à cette affaire. Ce n'est pas auprès d'elle que le colonel Barkstead a des crimes à racheter, c'est près d'un juge placé au-dessus de vos sollicitations, et duquel vos prières ne sauraient être entendues.

— Le roi, milord, répondit la malheureuse femme, n'a-t-il pas le droit de faire grâce, et ses plus fidèles serviteurs ne peuvent-ils pas lui transmettre les larmes d'une misérable épouse, puisque elle-même ne peut y parvenir?

— Le roi, madame, répliqua Juxon, est aussi impuissant que lady Salsnby dans le procès du colonel Barkstead; car c'est Dieu qui a été offensé dans le meurtre de Charles Ier, c'est son droit qui a été lacéré par les mains des régicides : et aucun serviteur de Dieu, fût-il roi, ne peut déserter sa vengeance sans renoncer à son salut. Le colonel eût-il sauvé la vie de Charles II, celui-ci manquerait à ses devoirs de roi et de chrétien si, pour sa reconnaissance personnelle, il usait du pouvoir qu'il tient de Dieu, pour protéger celui qui a voulu frapper ce pouvoir de la hache et le couper dans sa racine.

— Ainsi donc, milord, reprit mistriss Barkstead, accablée de cette réponse, il n'y a plus d'espérance! En disant ces mots, elle tomba assise sur une chaise, fondant en larmes et cachant sa tête dans ses mains.

Sur un signe de Ralph, sa mère et Juxon s'approchèrent de lui, il leur parla rapidement et à voix basse. Mistriss Barkstead s'aperçut de cet entretien, et, quoiqu'elle n'osât rien attendre de l'intervention de celui qui avait arrêté son mari, elle était cependant si désespérée que ce qui semblait mettre un doute ou un retard dans la mort du colonel, était comme une consolation. Bientôt, en effet, lady Salsnby s'approcha d'elle avec un regard qu'elle cherchait à rendre compatissant, elle s'assit à son côté et lui dit :

— Mistriss, voici une espérance qui se lève, c'est à vous à l'accueillir, et à faire qu'elle soit féconde. Votre mari peut encore obtenir une grâce de la clémence de Charles II, et cette grâce. je puis vous la garantir, car elle sera la récompense d'une réparation des outrages faits à la majesté royale.

Le cœur de mistriss Barkstead s'ouvrit à ces paroles ; elle demanda avec anxiété quelle était cette réparation demandée au colonel. Alors lady Salnsby lui expliqua que la chambre des communes avait voté une somme assez considérable pour l'érection d'un tombeau à Charles Ier, mais que jusqu'à ce jour toutes les recherches faites à Windsor avaient été vaines. Le duc de Richmont était mort et le marquis d'Hertford, retenu dans son lit; quant aux deux comtes de Southampton et de Linsay, ils n'avaient pu reconnaître l'endroit où avait été déposé le corps du feu roi. L'inhumation ayant eu lieu la nuit, à la hâte et à la clarté de deux flambeaux seulement, ils n'avaient aucun souvenir exact de la partie de l'église où on les avait conduits, et les signes qu'ils avaient faits aux piliers les plus voisins de la fosse, ayant été soigneusement effacés, rien n'avait pu les guider dans leur recherche. Nulle pierre tumulaire, nulle inscription ne désignant la place où était le corps du feu roi, on semblait devoir être obligé de renoncer à lui rendre ce pieux hommage, si la nouvelle recherche, qu'on ferait dans quelques jours sous l'inspection du marquis d'Hertfort, était aussi inutile que celle qu'on avait faite dans la journée. Cependant on présumait que Barkstead, qui avait été autrefois chargé de tous les détails de cet enterrement, devait connaître l'endroit précis de la fosse qui avait été creusée sous ses ordres. Arrivée à cette partie de son récit, lady Salnsby fut interrompue par mistriss Barkstead qui, pressentant aussitôt le service que l'on voulait demander à son mari, voulut en connaître la récompense.

— Et si Barkstead vous déclare où est le corps du feu roi, s'il aide son fils à honorer la mémoire de son royal père, quelle grâce lui sera accordée pour cette importante révélation ?

Avant de répondre, lady Salsnby interrogea de l'œil son fils et l'évêque Juxon.

— La grâce qui lui sera accordée, dit-elle enfin, sera la même que j'ai reçue de toi.

— La vie ! s'écria mistriss Barkstead, toujours occupée de la pensée qu'elle avait sauvé Ralph et Macdonnel.

— Non, mais l'exemption du supplice des traîtres que tu as sauvé à mon mari.

Mistriss Barkstead se releva avec dignité.

— Oh ! c'est folie à moi, reprit-elle, de vouloir tirer une larme et une pitié de ces cœurs gorgés de sang et d'orgueil ! moi aussi, j'ai un fils, milady, puisse-t-il ne jamais apprendre ce qui vient de se passer ici ! sa vengeance vous serait funeste. Mais Dieu, qui m'a appris le pardon des injures, me détournera de lui porter les plaintes de mon cœur.

— Qu'il vienne donc ! repartit la vieille dame avec colère ; Ralph, voici l'épée que sa majesté le roi Charles II vient de t'envoyer en récompense de ta conduite, quand tu as arrêté le colonel Barkstead : apprends-en la longueur à son fils, s'il t'en demande vengeance; ce n'est pas moi qui te détournerai de combattre et d'anéantir cette race de révoltés furieux, qui ont descendu l'Angleterre à leur bassesse, ta vie dût-elle y succomber.

— Les devoirs d'une mère, répliqua mistriss Barkstead, sont ils d'exciter la haine et la fureur dans l'esprit de son fils ?

— Les devoirs d'une fidèle sujette et d'une pieuse catholique sont de sacrifier son sang au service du maître que le Seigneur vous a donné, répondit gravement Juxon, et lady Salsnby les remplira en noble Anglaise.

Mistriss Barkstead allait se retirer, lorsque Ralph s'approcha vivement d'elle et l'arrêta :

— Madame, lui dit-il, que votre mari fasse cette révélation; vous-même consentez à ce que je vais vous demander, et, sur mon âme ! je vous jure que la vie de votre époux sera sauvée, sinon sa liberté.

Cette fois l'espérance ne rentra point au cœur de mistriss Barkstead. L'existence de Ralph et toutes ses actions semblaient une conjuration de malheur contre elle et sa famille, et c'est à peine si elle s'arrêta pour l'écouter, même quand il lui parla de la vie de son mari. Ralph la retint encore.

— Un mot, madame, ajouta-t-il, lady Charlotte va descendre ; le roi m'a promis sa main, dès qu'elle aura quatorze ans accomplis, si elle consent à ce mariage; vous seule, peut-être, pouvez m'avoir sur-le-champ ce consentement, que le temps me donnera sans doute, mais qui pourrait, dès aujourd'hui, la lier irrévocablement. Obtenez d'elle qu'elle dise au roi qu'elle est prête à lui obéir, et je vous jure, moi, que votre époux ne périra pas.

Mistriss Barkstead était venue, à l'insu de son fils, pour demander la grâce de son mari à ses plus cruels ennemis. Pour obtenir cette grâce, elle vit d'abord que le colonel devait consentir à servir d'instrument à ce qu'il regarderait comme un sacrilége, puisqu'il s'agissait d'honorer celui qu'il avait condamné comme coupable. Elle comprit qu'il ne le voudrait pas. Il fallait qu'elle-même achevât de porter le désespoir dans l'âme de son fils, en lui arrachant tout-à-fait le rêve de sa vie. Elle ne s'en trouvait ni le droit ni le courage. Cependant, parmi tant d'angoisses elle demeurait incertaine de sa réponse, lorsque la voix de lady Salnsby ne lui laissa pas l'embarras d'une décision.

— Ralph, dit elle avec colère, est ce là ce que je vous ai appris ? quoi ! vous cherchez l'accomplissement d'un vain désir dans une basse trahison ; car ce serait trahison que d'obtenir de la faiblesse du roi le pardon d'un assassin de son père. Eût-il dans son âme assez de folle compassion pour donner ce pardon, ce serait à vous à l'armer contre lui-même, à protéger son honneur de roi contre sa faiblesse d'homme.

— Mais, ma mère, répondit Ralph avec empressement, il y va de mon bonheur ; puis, se rapprochant de sa mère, il ajouta à voix basse :

— Il y va de ma fortune, c'est la sœur du roi, à qui les charges les plus éminentes ne sauraient être refusées.

Lady Salnsby jeta sur son fils un regard où la colère et le mépris se peignaient ensemble.

— Vous n'êtes pas un gentilhomme, Ralph, si vous pensez ce que vous venez de dire.

— Vous n'êtes pas un vrai catholique, dit Juxon, si vous mêlez l'intérêt de votre avenir et de votre ambition au triomphe de la religion.

— Partez donc, reprit Ralph en s'adressant à mistriss Barkstead avec colère, et tâchez d'oublier que j'ai eu la lâcheté de vous demander votre appui ; j'essaierai de l'oublier aussi.

Aussitôt, mistriss Barkstead sortit de la chambre et ensuite de la maison. Rien ne lui demeurait que le désespoir d'être assurée que toute tentative de sauver Barkstead, serait impuissante; car, pour ce qui pouvait être de la honte d'avoir prié et imploré vainement, c'était un sentiment qui ne pouvait entrer dans son cœur. En se rendant chez lady Salsnby, elle allait, selon sa conscience, remplir un devoir sacré, et comme le succès n'aurait pu être pour elle une excuse si elle avait cru ne pas bien faire, de même, elle ne pouvait trouver de regrets, parce qu'elle n'avait pas réussi. Elle s'éloigna donc, et elle s'apprêtait à regagner sa demeure, lorsque son nom, prononcé à côté d'elle, la tira du profond accablement où elle était plongée.

XVIII.

LA NUIT.

C'était une chose alarmante que de s'entendre appeler par son nom, à dix heures de la nuit, dans une des rues de Londres qui avoisinent la Tamise. La qualité de femme n'est guère respectable à cette heure ; celle d'épouse de régicide pouvait être un motif d'insulte, et la voix qui nomma mistriss Barkstead n'avait rien qui pût adoucir l'effroi de cette

interpellation. Cependant, lorsque Tom Love eut dit son nom, mistriss Barkstead se rassura et même éprouva quelque satisfaction d'avoir si inopinément rencontré un tel guide et un tel appui. Ce n'était pas pourtant le hasard qui l'avait amené là. Tourmenté d'une inquiétude dont ses paroles expliquèrent la cause, il attendait, à ce qu'il semble, depuis longtemps, la sortie de mistriss Barkstead.

— Enfin vous voilà, dit-il, en lui donnant son bras sur lequel elle s'appuya tristement, bien loin, en ce moment, de la délicate retenue de cette jeune femme qui, quatorze ans auparavant, craignait l'aspect de ce farouche garçon boucher; — enfin vous voilà, il était temps, sir Richard était au bout de sa patience.

— Que voulez-vous dire? demanda mistriss Barkstead, mon fils sait-il que je suis venue?

— Certes, il le sait, répondit Tom Love, et il en mugit comme un jeune veau, et au fond il a quelque raison. Le nom de monsieur Barkstead est son bien comme le vôtre, et vous ne pouvez pas ainsi le mettre à genoux devant des canailles royalistes; d'un autre côté, le colonel est un saint, une victime, et c'est trahison que de dépouiller les vrais enfans de Dieu et de l'Angleterre de la gloire de son martyre. J'espère bien que vous n'avez rien obtenu de cette infâme maison.

— Hélas! répliqua mistriss Barkstead, je n'ai rien obtenu, rien qu'insulte et mépris!

— Les lâches! murmura sourdement Tom Love, enchanté à la fois de ce qu'ils avaient été ingrats, et de ce que cette ingratitude servait l'exaltation de ce qu'il appelait sa politique; les lâches qui vous doivent tant, ils ont été sans pitié! Oh! que Dieu leur prête miséricorde, la vie est longue et le gibet de tous les fils de Cromwell n'est pas dressé pour demain. Ils nous reverront! votre fils l'a juré, et c'est un brave jeune homme.

— Où donc est-il? reprit mistriss Barkstead, et comment avez-vous su que j'étais chez lady Salnsby?

— Voici comment, répondit le boucher. Ce matin, quand votre fils vous entraîna hors de la cour de justice, et que le jugement fut prononcé, votre mari, qui, vous le savez, était pâle et abattu durant toute l'audience, s'évanouit tout à coup.

— Mon Dieu! dit douloureusement mistriss Barkstead, il est si souffrant, si malade, que je m'étonne qu'il ait pu supporter les fatigues de tout ce procès! — Et que s'en est-il suivi?

— On l'emporta hors de la salle de l'audience, et il se remit bientôt; mais, madame, savez-vous ce qui est affreux, c'est que tandis que les amis de la bonne cause s'affligeaient de sa faiblesse, les gueux royaux se sont mis à le huer, en sifflant, l'appelant de tous les noms infâmes : fanfaron, lièvre de mai, lâche, basset de Cromwell. Cela ne peut se passer ainsi, madame, le colonel était, après milord protecteur, sinon le plus haut en dignité, du moins le plus vénéré des saints juges du Stuart; il ne peut pas faillir à sa cause, à son heure suprême, et nous y mettrons bon ordre.

— Comment cela? s'écria mistriss Barkstead épouvantée.

— Comment? voilà ce que je me suis longtemps demandé; enfin, une idée m'est venue, mais j'ai pensé que je devais en faire part au plus intéressé en tout ceci, à votre honorable fils, et je suis allé ce soir à votre maison. J'ai frappé longtemps à votre porte : depuis que la vieille Molly dort dans la terre chrétienne, on ne s'éveille guère vite chez vous : enfin, M. Richard est venu m'ouvrir lui-même. Avant de m'écouter, il a voulu s'assurer par lui-même si le bruit que j'avais fait ne vous avait pas troublée. Quand il a trouvé votre chambre déserte, il est entré en désespoir, puis en fureur, car, à force de suppositions fausses, il est arrivé à la véritable. Nous sommes venus pour nous en informer chez lady Salsnby, et quand on nous a dit qu'une femme s'était présentée et avait été reçue, il n'a plus douté de votre projet. Je ne l'ai jamais vu si malheureux, pensant tantôt à la vie de son père; tantôt à l'honneur de son nom. Quelquefois, pleurant avec faiblesse, d'autres, voulant forcer les portes et aller vous arracher de cette demeure; enfin, je l'ai calmé, et il nous attend ici près, à la porte du docteur Andlay, où je lui ai donné rendez-vous.

— A quoi bon choisir cet endroit et ne pas rentrer sur-le-champ? dit mistriss Barkstead.

— C'est que nous avons besoin de voir le docteur, vous et moi, et votre fils aussi! Et Dieu nous soit en aide dans la sainte entreprise que nous allons tenter!

En parlant ainsi, ils arrivèrent dans une rue obscure et entendirent les pas d'un homme qui passait et repassait devant la porte d'Andlay, comme fait une sentinelle. Ces pas s'arrêtèrent soudainement, et Richard, malgré l'obscurité qui l'entourait, accourut au devant de sa mère et de Tom Love qu'il avait entendus. Il prit sa mère dans ses bras, et ni l'un ni l'autre ne purent prononcer une parole. Tom Love, seulement, dit à Richard d'une voix émue :

— Allons, consolez-vous, elle n'a rien obtenu!

Ils firent quelques pas en silence et se trouvèrent en face de la demeure d'Andlay : une lampe, placée derrière une vitre, annonçait que c'était la demeure d'un savant. L'habitude que les plus studieux avaient de veiller fort tard, avait fait entrer dans l'opinion populaire que tous les savans travaillaient au lieu de dormir. Tout ce qu'apprenait un docteur était, en style d'école, le fruit de ses veilles; et c'eût été un déshonneur pour un membre d'une société savante, que l'on passât de nuit devant sa maison, sans voir la fenêtre de sa chambre d'études éclairée. Il en était résulté que quelques-uns, après avoir médité une ou deux heures, laissaient brûler leur lampe, après qu'ils ronflaient dans leur lit, tandis que d'autres avaient soin de l'allumer avant de sortir pour quelque joyeuse orgie. Peu à peu, c'était devenu une telle habitude, qu'au jour fuyant, la servante d'un docteur allumait sa lampe et la mettait à côté de sa fenêtre, fût-il malade ou absent; quelquefois même l'habitude l'emportait sur la mort, et la lampe brillait derrière le vitreau plombé, que le docteur était enterré depuis un mois. Quelques voisins riaient de la distraction, mais deux ou trois vieilles femmes assuraient que c'était le défunt qui revenait terminer quelque nécromancie inachevée, et comme il y avait danger d'être lapidé, si on voulait leur prouver qu'elles se trompaient, les voisins se taisaient, et il passait pour constant que le savant était un sorcier. De là, à conclure que tous les savans étaient des sorciers, il n'y avait pas tellement loin que cette opinion n'eût été générale en Europe, deux siècles avant cette histoire, et qu'il n'en restât encore quelque croyance à l'époque dont nous parlons.

Richard et sa mère ne savaient pas pourquoi Tom Love les conduisait chez Andlay; ils voulurent l'interroger; mais il leur assura qu'ils devaient lui savoir gré de sa résolution, et qu'ils l'apprendraient suffisamment chez le docteur. Il frappa donc à la porte, et le mouvement soudain de la lampe leur apprit que, pour Andlay du moins, cette précaution n'était pas une formalité. Ils furent bientôt introduits dans le parloir, pièce vaste et sombre, et Andlay, qui avait promptement reconnu les voix de mistriss Barkstead et de son fils, accourut pour les recevoir. Sur la confidence que lui fit Tom Love qu'il s'agissait d'un grand secret, il les mena dans son cabinet particulier, où ils trouvèrent tout l'admirable désordre de la science. Le seul fauteuil du docteur n'étant pas embarrassé de livres, mistriss Barkstead y prit place : les hommes demeurèrent debout. Andlay leur ayant demandé quel motif les amenait à pareille heure, et, dans cette circonstance, Richard fit signe à Tom Love de répondre; mais celui-ci, malgré son audace naturelle, était tout interdit, épouvanté qu'il était de la vue de quelques têtes de mort, dont la blancheur luisante saillissait sur le fond noir des vieilles armoires où elles se trouvaient pêle mêle avec des livres. Cependant, surmontant son embarras et croyant avoir trouvé un expédient ingénieux, il tira de sa poche une énorme bourse pleine de pièces d'or, et la jetant sur la table, il dit aussitôt :

— Voici plus d'or que ne vous en donnerait un lord de la chambre des pairs pour lui faire avoir un enfant mâle; et ce fils, une fois né, ne vous en promettrait pas davantage pour le débarrasser de son père. Donc ceci est une bonne somme!

Cependant, je ne vous demande, pour la gagner, ni un sortilége pour changer le sexe d'un enfant dans le ventre de sa mère, ni une conjuration pour faire mourir un père qui garde trop tard l'habitude de vivre; ce n'est rien de cela. Une simple nécromancie pour raffermir le cœur d'un homme dans sa poitrine, pendant six heures seulement, voilà tout ce qu'il me faut.

Alors il raconta à Richard et à Andlay la défaillance de Barkstead, après le jugement, et le triomphe des royalistes à cet aspect; il continua ensuite :

— Quant à lui sauver la vie, c'est impossible. La Tour est aux Salsnby ! Macdonnel y commande, et tout bête qu'il est, il a assez d'esprit pour être un bon geôlier. Voyez, docteur, c'est demain qu'on en finit ! Voici le plus clair de ma fortune pour payer votre science; s'il est besoin d'un peu de sang pour votre conjuration, j'ai les veines faciles à piquer, vous pouvez en juger, elles courent sur mes bras comme des branches de lierre sur un chêne; et enfin, s'il faut engager le salut d'une âme, je vous livre ce que j'ai encore à perdre de la mienne, quoique, de ce côté-là, je craigne bien de n'avoir plus grand fonds de réserve, et peut-être en ai-je un peu dépensé en coups de poing, en blasphèmes et avec les servantes du Roi-Richard. N'importe, prenez tout; l'argent et le sang remplaceront ce qui peut manquer de l'autre part.

Cette singulière proposition, qui ferait aujourd'hui douter de la raison de son auteur, n'étonna même pas ceux qui écoutaient Tom Love. Richard remercia le généreux boucher, en lui serrant la main en silence, et la malheureuse mistriss Barkstead, affaissée dans son désespoir, l'entendit sans en paraître émue. Le docteur s'était mis à réfléchir, en se promenant dans sa chambre. Quelquefois, il se grattait le front, s'arrêtait, grommelait tout bas quelques mots inintelligibles et semblait se consulter avec action. Enfin, il s'approcha de la table où Love avait jeté l'or, et il le lui remit en disant :

— Ce n'est pas avec des sortiléges que l'on donne le courage à celui qui n'en a pas été doué par le ciel, et qu'on rétablit la fermeté d'une âme ébranlée par le désespoir. Gardez donc votre or !

— N'y en a-t-il pas assez ? reprit Tom Love avec résolution, je doublerai la somme. C'est que vous ne savez pas ce qu'ils ont annoncé dans cet affreux jugement. Des trois condamnés, sir Miles Corbet, le colonel Okey et monsieur Barkstead, celui-ci sera le premier traîné sur la claie, depuis la Tour jusqu'à Tyburn, afin qu'il ait toute la première violence des insultes et des railleries du peuple, et il sera le dernier exécuté, afin qu'il voie le supplice de ses compagnons, tandis qu'on leur arrachera le cœur et les entrailles. Comprenez-vous qu'ils ont senti son courage faible et qu'ils y frappent de toutes leurs forces ! Quant au colonel Okey et à sir Miles Corbet, le consolateur (1) ordinaire leur suffira; mais si vous ne faites un miracle pour monsieur Barkstead, la bonne cause est déshonorée. Voyons, docteur, je doublerai la somme; la taverne du Roi-Richard la triplera, s'il le faut.

— L'âme de mon père est forte, mais son corps est si faible, ajouta Richard, avec un cruel embarras, que nous pouvons craindre que sa mort ne soit pas digne de sa vie !

— N'est-il aucun moyen de le sauver ? reprit Andlay.

— Aucun, répondit Tom Love, j'ai tâté les maîtrises; j'ai trouvé les cœurs flasques comme de la vieille vache !

— Hélas ! ajouta mistriss Barkstead, j'ai cru pouvoir espérer il y a quelques heures, mais le bienfait ne germe pas dans le cœur des serviteurs des Stuars.

Elle raconta alors à Andlay sa visite chez lady Salsnby, la manière affreuse dont ses prières avaient été repoussées, et la proposition faite de sauver au colonel une partie du supplice, s'il voulait enseigner où se trouvait la tombe de Charles I[er].

— Ils ne la découvriront de longtemps ! s'écria Love avec son rire amer, j'ai si bien promené les pierres tumulaires d'un bout de l'église à l'autre, pendant une des belles nuits de janvier 1660, que Dieu seul sait où retrouver le corps du tyran.

— Je m'arrêterais les yeux fermés sur la fosse, dit Richard : mon père me l'a montrée dix fois. Quoique alors rien ne la fît distinguer, pas même une simple inscription, et quelque changement qu'on ait pu faire depuis dans l'arrangement des pierres, je ne m'y tromperais pas d'un pas, en les comptant de l'entrée principale.

— Cela serait peut-être un moyen, dit Andlay, mais il faudrait voir le roi lui-même; il n'est pas si inclément que le font les courtisans qui le suivent. Mais c'est ce soir la fête de Saint-James, et pour le distraire de ses plaisirs, il faut plus que la vie d'un régicide et le cadavre de son père. L'Angleterre tout entière ne lui pèse pas un grain, quand il danse ou qu'il joue aux dés. Voyons, madame, ces Salsnby ne vous ont-ils rien dit de plus ?

Mistriss Barkstead aborda avec inquiétude le moment où sir Salsnby lui avait proposé la vie de son mari, à condition qu'elle déterminerait Charlotte à l'épouser. Richard contint la fureur qui le dévorait durant ce récit. Il frémissait de penser que les projets de Ralph n'avaient d'obstacle que la volonté d'une enfant de treize ans, et que l'appui du roi pouvait briser cet obstacle lorsque l'âge de la jeune fille lui permettrait de se marier. Cependant une espérance se glissa en même temps dans son cœur. Il devina les refus de Charlotte dans la proposition de Ralph, et les rêves de son amour flottèrent un moment doux et rians parmi le tumulte de ses pensées, comme passe dans les airs le parfum d'une fleur pendant les tourmentes d'un orage.

— Le salut est ici, dit vivement Andlay, Charlotte peut vous rendre le colonel !

— Mais comment la trouver ? s'écria mistriss Barkstead; lady Salsnby nous laissera-t-elle pénétrer jusqu'à elle ?

— Ce n'est pas chez lady Salsnby, c'est à Saint-James qu'il faut aller. Espérez, madame; Richard va m'accompagner; vous, Love, conduisez mistriss Barkstead chez elle et reprenez votre or. Si Dieu veut que notre démarche ne réussisse pas, il reconfortera l'âme qu'il appelle à lui, et je remettrai moi-même à Barkstead un élixir qui soutiendra son corps. Croyez en un homme qui a étudié les ressorts des membres et ceux de l'âme, le courage de Barkstead n'a point failli dans son évanouissement, son corps seul s'est affaissé. D'ailleurs, n'a-t-il pas soutenu jusqu'au bout la justice de sa cause !

— Sans doute, répondit Tom Love mal persuadé, mais s'il allait déclarer, dans sa prière de mort, comme on le lui a demandé, qu'il n'avait pas le droit de juger Charles I[er], autant vaudrait qu'il mourût cent fois avant cette apostasie; et si vous n'êtes pas bien sûr de lui au pied de la potence, gardez cet or; je paierai aussi cher une goutte de poison qui le tue à la porte de la Tour qu'un sortilége qui l'aurait rendu brave jusque sous le triangle de Tyburn.

— Rassurez-vous, dit Andlay, Barkstead ne mentira ni à sa cause ni à lui-même, c'est la volonté la plus ferme que je sache dans le corps d'un homme. Ce corps est frêle, sans doute, mais nous le soutiendrons, dût même Macdonnel avoir mêlé des substances nauséabondes à ses alimens pour abattre encore sa force.

— L'oserait-il ? cria Richard avec une surprise horrible.

— Ne l'ont-ils pas fait pour John Jones et Clément, exécutés en 1660, et portés au gibet comme des cadavres déjà froids ? dit le docteur.

— Malédiction ! murmura Tom Love, et il échangea avec Richard un regard qui semblait comme un serment que ces deux hommes se renouvelaient.

Cependant, Andlay se hâta de prendre un long manteau noir; il se munit d'une petite lanterne et d'une clef. En même temps, mistriss Barkstead, à qui l'espérance venait ouvrir le cœur d'heure en heure, comme pour y laisser plonger ensuite la douleur plus avant, mistriss Barkstead se prépara à rentrer chez elle, accompagnée de Tom Love. On sortit de la maison du docteur, et Richard quitta sa mère en lui promettant de ne point compromettre ni contrarier, par son imprudence, les sages projets d'Andlay.

Le docteur et Richard marchaient l'un près de l'autre, absorbés dans leurs réflexions. Telle était, pour Richard, l'émotion qu'il éprouvait à la pensée de revoir Charlotte, qu'il ne s'inquiétait point des moyens que le docteur emploierait

(1) *Comforter*. Petite bouteille d'eau-de-vie épicée, que les condamnés portaient d'habitude en marchant au supplice.

pour lui parler : et, peut-être, si l'on avait suivi scrupuleusement toutes les espérances qui agitèrent son cœur durant ce trajet, eût on trouvé que quelquefois l'idée d'un reproche ou d'un aveu de Charlotte l'occupa plus que la grâce de son père. Enfin, il demanda à Andlay comment ils pourraient voir sa cousine, et si leur entretien serait long.

— Je verrai Charlotte, répondit le docteur, au milieu de la fête qui se donne à Saint-James ; et si l'entretien que j'aurai avec elle n'est pas long, je suppose que celui qu'elle devra avoir avec son frère nous arrêtera plus longtemps.

— Je ne la verrai donc pas, moi ? reprit Richard.

— Ah ! jeune homme, répliqua le docteur, de la prudence, ou je ne m'en mêle plus. Dans la bonne conduite de cette affaire, vous ne devriez ni entrer avec moi à Saint-James, ni voir Charlotte, ni lui parler ; mais je pense me connaître en hommes, et je crois avoir remarqué que vous êtes de ceux qui ont pris leur parti avec la vie, et qui sont, jeunes, décidés à la considérer comme un malheur, sans bercer tous leurs lendemains de folles espérances. Donc, si je ne me suis pas trompé, vous considérerez qu'il y a une demi-heure vous n'aviez aucune chance ni pour la vie de votre père ni pour revoir jamais Charlotte ; qu'ainsi donc, s'il arrive que le hasard veuille que j'obtienne cette grâce, et que vous puissiez entrevoir un instant le visage de votre cousine, sans lui parler ni l'approcher, vous estimerez cela un grand bonheur, sans rien demander davantage.

Ils arrivèrent enfin à la petite porte de Saint-James, qui ouvre sur le parc, et par laquelle le docteur et Richard étaient déjà passés une fois avec celui dont ils allaient solliciter la vie.

— Vous avez donc conservé cette clef depuis la mort de Cromwell ? dit Richard au docteur.

— Cette clef, jeune homme, m'a été remise par Charles II. Andlay, vois-tu, a, près des puissans du jour, un meilleur protecteur que tous ceux dont les courtisans quêtent l'appui. C'est la mort et la maladie. Charles II a pris le médecin de Cromwell et le pape prendra celui de Satan s'il croit que cet homme peut prolonger d'un jour, d'une heure, d'une seconde, son infaillible existence.

Ils montèrent alors l'escalier qui conduisait aux appartemens du premier étage. Ils entrèrent dans ce cabinet dont nous avons déjà parlé. C'était un bruissement égal à celui qu'ils y avaient déjà entendu ; la porte qui menait à la grande salle de réception était fermée de même, et quand Andlay l'entr'ouvrit, Richard vit que les portières de soie la cachaient comme autrefois. Après s'être assuré que la fête était à son plus haut point de tumulte et que sa présence n'y serait guère remarquée, le docteur frappa à la petite porte basse qui conduisait dans les appartemens particuliers. Deux soldats se présentèrent encore, mais, cette fois, Andlay, plus heureux, passa sans difficulté, car c'était le seul chemin qu'il prît pour arriver près du roi, et on lui avait fait un mot d'ordre particulier. Avant de sortir, le docteur s'approcha de Richard et lui recommanda de se contenter de regarder à travers le rideau.

— Comme il arrive, lui dit-il souvent, que c'est une faveur accordée à quelque maîtresse obscure du roi et de son favori, de venir voir d'ici les fêtes de la cour, on ne s'étonnera pas si ce rideau s'entr'ouvre légèrement ; mais souviens-toi que mille regards chercheront à deviner le visage qui se tiendra caché là. Il n'y a pas un courtisan qui ne donnât un de ses doigts pour le savoir, dût-il avoir à baiser la main de quelque servante de taverne, pour qu'elle le nommât au roi pendant une orgie.

A ces mots, Andlay s'éloigna, laissant Richard seul dans cette chambre qu'il se mit alors à considérer plus attentivement qu'il n'avait fait jusque-là. Une seule lampe à un bec l'éclairait si faiblement que, bien que cette chambre fût petite par rapport à l'étendue qu'on donnait alors à la plupart des pièces, les angles se perdaient dans une obscurité presque complète. Du côté où se trouvait tournée la mèche, la clarté était suffisante, mais le corps même de la lampe jetait sur l'autre côté une ombre si épaisse, qu'il eût été possible à quelqu'un d'y rester inaperçu, surtout s'il avait pénétré sous le manteau de la cheminée qui se trouvait placée dans la partie la moins éclairée de l'appartement. Cependant, Richard attendait avec impatience ; chaque minute lui paraissait si longue, qu'au bout de quelques instans, il regarda à une petite fenêtre pour voir si le jour ne paraissait point. Il chercha ensuite à voir ce qui se passait au milieu de la fête, et entr'ouvrit légèrement le rideau de soie, mais il ne put rien apercevoir. La plupart de ceux qui se trouvaient dans la grande salle n'étaient que des officiers de grades assez inférieurs. La seconde chambre, dans laquelle il avait vu autrefois le lit de Cromwell, semblait de même n'être réservée qu'aux hommes, mais les vêtemens de ceux-ci étaient plus somptueux, la plupart étaient resplendissans d'ordres et de pierreries ; Richard jugea que, conformément à l'étiquette, la salle où se tenait le roi devait être immédiatement après celle qu'il voyait, et il perdit l'espérance d'apercevoir Charlotte, qui, sans doute, devait être près de lui. Il se mit donc à parcourir, à grands pas, le lieu où il se trouvait, cherchant à dévorer le temps, s'arrêtant quelquefois immobile, d'autres fois reprenant sa marche avec une ardente activité. Il regardait tantôt à la fenêtre où la nuit restait obscure, tantôt à la porte entr'ouverte, où la fête semblait ne pas avoir changé d'aspect. Une fois, il se mit à compter les battemens de son pouls, pour mesurer son attente ; et, à l'impatience qu'il sentit à calculer ce qui devait faire une minute, à toutes les pensées qui s'agitèrent en lui dans ce court espace de temps, il comprit que ce siècle qui venait de passer sur son cœur, n'était qu'un instant, et qu'il n'y avait guère qu'un quart d'heure qu'Andlay l'avait quitté.

Fatigué de son attente, il s'arrêta et se perdit dans ses funestes pensées. Il s'était machinalement placé sous le manteau de la cheminée sur un banc de chêne sculpté qui en décorait les deux côtés. A peine était-il assis dans le coin le plus sombre de cet endroit, qu'il vit s'entr'ouvrir la porte par laquelle était sorti Andlay, et, à son grand étonnement, une dame magnifiquement parée entra avec un cavalier, vêtu des plus riches habits. La surprise qu'il en éprouva lui fit garder le silence, et la curiosité que les premiers mots qu'il entendit lui inspirèrent le lui fit continuer, et détourna un moment son esprit du but qu'il s'était proposé en venant à Saint-James.

— Oh ! disait à voix basse ce cavalier, qu'il en soit ainsi, belle lady, tu vois tous ces passages secrets, tu pourras entrer et sortir du palais sans être aperçue. Oh ! si ton cœur est vrai, épargne-moi ces vains détours des femmes, ces défenses calculées où elles donnent le bonheur faveur à faveur. Reviens cette nuit, je t'attendrai dans le plus secret de mes appartemens, où l'air est chaud et embaumé ; oh ! que ma victoire ne soit pas un de ces combat où il faut surprendre les baisers, lutter avec effort, froisser de riches vêtemens et ne tenir embrassée qu'une belle et froide parure, au lieu d'un corps souple et brûlant. Comprends-tu, si tu veux me promettre de revenir, quel bonheur sera le mien pendant cette heure que tu vas passer encore au bal, de reposer sur toi mes regards, en me disant : Bientôt tous ces joyaux seront tombés, ce velours, ces voiles brodés se détacheront, ces cheveux dénoués flotteront sur ces épaules nues et blanches, et elle s'élancera d'elle-même en mes bras, en s'écriant : Je t'aime et je suis à toi. Oh ! tu trembles, belle lady ! sur mon âme, c'est là le plaisir et la volupté, et non pas ces vaines retenues de dévotes, qui se signent à chaque baiser et se livrent toujours en victimes et non pas en complices.

— Sortons ! sortons ! dit avec une émotion profonde la femme à qui s'adressaient ces paroles.

— Oh ! ne crains rien ici, belle lady ! répondit le cavalier, ici tu m'es aussi sacrée que dans l'église de Westminster ; moi, chiffonner ta riche dentelle et froisser les nœuds d'or de mon pourpoint ! non, sur mon âme ; ces plaisirs surpris sont pour les amoureux de vingt ans qui croient aux résistances vaincues et aux cris étouffés. J'ai passé cet âge, et toi aussi, belle lady ; et, depuis douze ans que tu es l'épouse d'un sot, tu sais bien que tu as menti toutes les fois que, baissant les yeux, détournant tes lèvres d'un baiser, arrêtant

une main audacieuse tu as dit: Non, je ne veux pas : jamais ! assez, ou je me fâche !

—Milord, je vous jure que jamais !...

— Eh bien ! je te crois, dit le cavalier en l'interrompant ; je veux croire qu'à trente ans tu n'as jamais eu d'amant : le bonheur que j'attends de toi sera plus complet ; mais c'est ainsi que je t'ai dit, que je te veux. Le gouvernement d'Écosse plaît à ton ambition, lord Macdonnel sera gouverneur d'Écosse; je te donnerai le pouvoir comme je te demande ton amour, sans te le faire acheter par de longues et fatigantes sollicitations, sans que tu l'attendes assez pour que le désir soit fatigué quand il arrive. Viens cette nuit, viens en pensant que tu vas te livrer à moi. Que te dirai-je ? c'est un charme inouï que je rêve ; je rêve que c'est une volupté du cœur et des sens, au delà de ce que tu peux imaginer, que de posséder une femme qui, le premier jour, se donne tout entière comme ferait une maîtresse depuis longtemps obtenue. Savoir, pendant l'attente, qu'une belle et noble lady quitte sa maison et son époux, qu'elle se confie à une barque, qu'elle descend la Tamise, tremblante et résolue, et traverse tout le parc Saint-James ; écouter quand elle monte cette étroit escalier, quand elle parcourt ces longs corridors que nous venons de reconnaître ; ensuite, la voir entrer dans un appartement doucement éclairé, la voir là, honteuse, mais décidée, détacher elle-même ses vêtemens un à un, et puis enfin, quand la frise transparente voile à peine les contours adorables de son corps, et que ses bras nus sont prêts aux embrassemens, l'entendre s'écrier : Viens ! oh ! viens ! je suis à toi ! Pour cela, belle lady, pour cela, je donnerais des trésors ; je t'ai promis le gouvernement d'Écosse; réponds, le veux-tu ainsi ? je te le donnerai, car je me suis imaginé que sous ce vêtement tu étais belle à faire fondre une âme de volupté ! belle lady, le veux-tu?

-- Mais comment m'échapper de mon époux? reprit la dame d'un ton qui semblait prouver que son cœur seul n'était pas troublé.

— Il est si niais ! répondit le cavalier.

— Il est encore plus jaloux, repartit la belle.

— Ne peux-tu l'endormir si profondément, qu'il ne s'éveille demain qu'à l'heure de midi ?

Comme ils semblaient se consulter sur ce qu'ils pouvaient avoir à faire, la porte basse s'ouvrit de nouveau, et deux personnes entrèrent encore dans la chambre où était Richard. Le cavalier et sa dame, pour éviter d'être aperçus, se précipitèrent du côté de la cheminée, et furent très étonnés d'y trouver un étranger. La dame en parut épouvantée, et oubliant que son nom avait été plusieurs fois prononcé dans la conversation qui venait d'avoir lieu, elle ramena son voile sur son visage, et Richard, à plusieurs fois, l'entendit étouffer d'amers soupirs. Le cavalier s'assit sur le banc et se plaça près de Richard, et, en s'asseyant, il lui dit tout bas, en lui prenant vivement la main :

— Qui que tu sois, je t'engage ma parole royale de te donner ce que tu voudras si ce que tu as entendu meurt dans ton sein.

Le sentiment qui agita Richard à ces paroles, n'a pas d'expression possible pour le peindre. La surprise, la haine, l'effroi, l'espérance, le mépris, s'y mêlèrent confusément. Cet homme qui le touchait était le roi, celui qui ordonnait la mort de son père, celui qui avait le droit de le punir lui-même de sa présence en ce lieu, celui dont il attendait grâce et qui venait de déployer devant lui les désirs d'une débauche qui lui faisait horreur, sans que toutefois il en comprît le hideux raffinement.

Cependant, il se prit à réfléchir, et déjà il calculait par quels moyens il arriverait au salut de son père, lorsque le nom du colonel, répété plusieurs fois, attira son attention,

— Je vous répète, dit l'un des nouveaux-venus à l'autre, que le médecin est ici, qu'il a parlé à la jeune fille, qu'elle a promis d'obtenir la vie de Barkstead à tout prix, et que peut-être en ce moment elle cherche le roi par tout le bal pour se jeter à ses genoux.

— C'est Juxon ! murmura sourdement Richard.

— Oui vraiment, c'est mon confesseur ! répondit tout bas Charles II, en poussant Richard du coude, comme pour lui faire comprendre le plaisant de sa situation.

— Mais, répliqua le second nouveau venu, le roi n'est plus dans le salon. Charlotte ne le trouvera pas; il est sans doute bien enfermé avec quelqu'une de nos belles ladies, de celles qui se donnent pour une promesse qu'il ne tient jamais.

— L'insolent ! murmura le roi,

— C'est lui ! dit de même Richard.

— C'est mon frère ! ajouta avec effroi la belle lady, en se pressant contre le roi.

Charles, à cette découverte, retint à grand'peine un bruyant éclat de rire. Cependant la conversation de Ralph et de Juxon continuait.

— Sera-ce donc en vain, dit celui-ci, que j'aurai pris tant de précautions pour qu'il ne puisse nous échapper? Après avoir réussi au delà de nos espérances, en donnant un passage à sa femme et à son fils sur le brick de Downing, faut-il qu'il nous échappe la veille de sa mort !

— Et lorsque les fatigues de la route et du cachot ont délabré ses forces, ajouta Ralph, et qu'il y a lieu d'espérer qu'il ira à l'échafaud pâle et chancelant, comme un lâche et un assassin ! Macdonnel vient de me faire informer que ce soir il a eu plusieurs défaillances.

— Perdre cette occasion de détruire dans le peuple cette stupide admiration pour ce qu'il appelle les martyrs de la liberté ; lui montrer celui qu'après Cromwel il considérait comme le plus saint d'entre tous; le lui montrer, dis-je, hagard, exténué de ce qu'il croira être des remords, tremblant, flétri, presque mort... ah ! c'est un bonheur qu'il ne faut pas laisser échapper ! dit Juxon, et il faut prévenir le roi.

— Il ne faut pas vraiment laisser échapper le bonheur que j'attends, dit tout bas Charles, et ces deux braves conseillers viennent de m'en fournir le moyen.

L'état de Richard, durant ces entretiens, ne saurait s'exprimer. L'incertitude qui l'agitait avait pour lui-même quelque chose d'effrayant. Se sentir côte à côte avec Charles II, entendre Juxon et Ralph révéler enfin que cette protection qui lui avait ouvert, ainsi qu'à sa mère, le chemin de la Hollande, n'était qu'une trahison de plus : apprendre quelle féroce espérance agitait leur cœur, sentir tout cela et demeurer muet, immobile, glacé, c'était un supplice au-dessus des forces de Richard. Quelques momens encore, et, sans doute, il eût succombé à l'envie de punir Ralph et Juxon au risque de sa tête et de celle de son père. Déjà ces idées tournoyaient confusément, la rage allait l'entraîner, lorsqu'un mouvement considérable se fit entendre dans la salle voisine. Une voix frêle, mais vivement accentuée, dominait, par intervalle et en se rapprochant, le murmure qui bruissait confusément.

—Le roi ! où est le roi? criait une voix de jeune fille. Sire, mon frère, répondez-moi ! Charles, où êtes-vous ?

Tout-à-coup la portière qui séparait le cabinet où étaient les personnes dont nous venons de parler de la grande salle de réception, s'ouvrit vivement et Charlotte s'y précipita. Avec elle entrèrent plusieurs seigneurs, quelques dames et des valets armés de flambeaux : la plupart des courtisans, attirés à la porte, s'y étaient groupés comme un essaim d'abeilles. Lady Macdonnel, épouvantée, voulut se cacher ; mais Charles, plus maître de lui-même, s'avança gracieusement vers sa sœur : Richard était resté enfoncé dans le coin où il était placé, et l'étonnement était si grand que personne ne prit garde à lui, occupés qu'étaient tous les regards d'examiner le visage du roi et la contenance de lady Macdonnel. Quelques regards s'échangeaient déjà entre les courtisans, lorsque Charles en prévint les malins commentaires en adressant la parole à Charlotte.

— Qui donc vous a dit, belle sœur, que je causais ici avec lord Juxon, sir Salnsby et sa sœur ? C'était comme un conseil de famille, et vous n'êtes que la bien-venue.

A ces mots, seulement, on s'aperçut de la présence de l'évêque et du capitaine des gardes, et les mille plaisanteries, déjà toutes tirées, pour en percer à jour la réputation de la belle lady, rentrèrent au fourreau, fort désappointées. Salsnby

et Juxon comprirent seuls, et tous deux s'inclinèrent en silence; lady Macdonnel reprit quelque assurance, et l'on supposa aussitôt qu'il s'agissait de quelque mesure politique. Cette opinion se confirma lorsque Charles ajouta, en s'adressant à Ralph, mais en regardant lady Macdonnel :

— Vous porterez au lieutenant de la Tour, lord Macdonnel, l'ordre de se tenir de sa personne dans la prison la plus sûre du château avec Barkstead, l'un des trois misérables qui doivent être exécutés demain à midi. Que du moment où il aura reçu cet ordre, jusqu'à celui de l'exécution, il ne le perde pas un moment de vue. Des projets coupables de le délivrer sont venus jusqu'à nous, et le lieutenant de la Tour me répond sur sa tête de ce prisonnier. Se tournant alors vers lady Macdonnel, il ajouta : — Je comprends, milady, qu'un pareil ordre vous contrarie, mais je ne puis plus longtemps écouter vos sollicitations; il faut vous résoudre à céder, vous savez que je suis inflexible.

Lady Macdonnel baissa les yeux et répondit: J'obéirai, sire. Juxon et Ralph, quoique interdits de ce qui se passait, avaient compris que Barkstead était perdu, et leur haine, du moins en ce moment, ne demandait pas d'autre explication de cette singulière rencontre. Toutefois, ils devinaient bien une partie de la vérité, c'est-à-dire que lady Macdonnel et le roi, cachés avant eux dans cette chambre à peine éclairée, ne s'y étaient pas occupés, à coup sûr, du sort des régicides; mais il croyaient que l'ordre que venait de recevoir Ralph répondait à la conversation qu'ils avaient eue ensemble. Richard, lui seul, avait compris toute la duplicité féroce de cette précaution. Lord Macdonnel, ainsi enchaîné, laissait sa femme libre de se donner aux caprices dépravés de Charles II, et c'était Barkstead qui payait d'une dernière torture cette infâme volupté du roi. Richard chercha un moment sa raison dans le conflit de pensées et d'horreurs qui affluèrent ainsi à son âme; il était resté immobile, il demeura immobile encore; car, étonnement, rage, épouvante ou stupeur, il ne pouvait se rendre compte de ce qu'il éprouvait. Cependant la voix de Charlotte vint encore le frapper, et, comme un vent frais, elle dispersa l'orage qui roulait autour du cœur de Richard et y fit pénétrer un rayon d'espérance et de raison.

— Sire, mon frère, dit la jeune fille, sans doute il peut y avoir des projets coupables pour délivrer le colonel Barkstead; mais il y en aussi qui sont innocens, et tel est le mien, sire, car c'est de vous que j'en attends le succès, et ce que vous aurez fait vous-même ne peut vous sembler criminel. Je viens vous demander la grâce du condamné.

— La grâce de l'assassin de notre père, belle sœur! tu es folle, enfant; Dieu me punirait comme un nouvel Absalon; car la cause de mon père, aujourd'hui, c'est la vengeance, et pardonner, c'est le trahir.

— Et si c'était la servir, reprit la jeune fille avec une instance résolue; la cause du roi, notre père, n'est point toute dans la vengeance, elle est aussi dans l'honneur qu'on peut rendre à sa mémoire et à son corps. Barkstead seul, peut-être, peut vous enseigner où repose celui de notre père. Achetez donc ce secret au colonel, car il serait décent à vous d'élever enfin à Charles Ier une tombe où les fidèles Anglais, vous, sire, et moi peut-être aussi, nous puissions aller porter le tribut de nos pleurs.

— Nos pleurs! répliqua Charles avec un léger mouvement d'impatience, nos pleurs et ceux de nos fidèles sujets n'ont pas besoin d'un vain marbre pour rendre hommage à la mémoire du martyr, ils ont souvent coulé et ne tariront jamais pour une douleur si légitime, mais le sang de ses assassins manque avant tout à sa vengeance, et je n'ai pas le droit de l'en sevrer.

— Cette proposition a été faite à Barkstead ou à sa femme, je crois, et elle a refusé, dit Juxon en s'avançant alors.

— Ma tante a refusé la vie de son mari! s'écria Charlotte, cela n'est pas possible!

Ralph, alors, crut devoir prendre la parole, et il dit avec une amertume que contenait cependant le respect :

— Elle a refusé, du moins, la promesse que lui faisait ma mère, de demander à Sa Majesté d'épargner à Barkstead le supplice des traîtres, en faveur de cette révélation; et, dans l'état d'effroi où il est depuis la condamnation, cette grâce n'était pas à refuser.

— Je sais, sir Salsnby, répondit la jeune fille avec un mépris indicible, qu'elle a refusé cette grâce; je sais même qu'elle a refusé la grâce de son mari, que vous lui offriez, à condition qu'elle me déciderait à vous épouser un jour. Je la remercie de ce refus.

— Qu'est-ce à dire? reprit Charles II d'un ton irrité, on dispose de ma volonté à mon insu : ainsi donc, sir Salsnby, vous signez des grâces pour être protégé près de la beauté : mais c'est agir en roi, en usurpateur, et vous ne me semblez pas de taille à faire un second Cromwell.

— J'avais espéré, sire, répondit Ralph, confondu, qu'en récompense de mes services, que pour avoir arrêté le colonel...

— Aux chiens qui ont arrêté un noble cerf, on donne les entrailles pour curée, dit avec colère Charles II; si vous voulez celles de Barkstead, le bourreau vous les livrera; allez, portez l'ordre que je vous ai donné au lieutenant de la Tour, et ne reparaissez jamais devant moi.

A ces paroles insultantes, la pâleur habituelle de Ralph devint livide; mais sur un signe de Juxon, il se calma et demeura. L'évêque s'approcha alors du roi, et lui dit à voix basse et d'un air grave :

— Voilà les hommes qui meurent pour vous, sire, les hommes comme Salsnby acceptent tout de leur maître, excepté un affront aussi public; oubliez-vous que lui seul peut proposer et faire passer, à la chambre des communes, le bill contre les cadavres de Cromwell et de ses complices? Réparez donc le mal que vous venez de faire, sire; il y va de l'honneur de ce jeune homme, il y va du salut de la monarchie, que vous déshéritez ainsi de ses plus dévoués défenseurs.

Charles approuva d'un léger mouvement de tête les paroles de Juxon, et, s'avançant vers Ralph, il lui dit avec cette courtoisie royale, dont il avait le tact mieux que personne :

— Bien que notre confesseur ne soit pas dans les hauts grades militaires, il en sait les convenances, monsieur, et il vient de me rappeler que j'y avais manqué. Ce n'est pas un capitaine qui est chargé d'ordinaire des ordres du roi, et je comprends que le capitaine à qui le roi les confie mette quelque hésitation à les exécuter; mais, sans doute, j'aurais droit de me fâcher, si le colonel Salsnby tardait d'une seconde à m'obéir.

Ralph, dont la figure rayonna à ces derniers mots, s'inclina et sortit à l'instant même. Le regard de mépris, dont Charlotte l'accompagna, fit bien au cœur de Richard, et pourtant elle ignorait que Ralph oubliait plus que sa honte personnelle et qu'il transigeait aussi avec le déshonneur de sa sœur. Au moment où elle allait de nouveau s'adresser au roi, celui-ci l'interrompit brusquement :

— Assez! assez! belle sœur, lui dit-il, voici une affaire qui nous a arrêté trop longtemps. Ne demandez rien, car il n'est pas bon que votre jeune beauté s'accoutume à des refus, et c'est tout ce que vous trouveriez chez moi : allons, finissons-en et rentrons au bal.

— Pas avant que tu m'aies tenu ta parole royale, dit Richard en se levant et en s'avançant au milieu de la chambre.

La surprise générale fut extrême; celle du roi, qui avait oublié entièrement l'inconnu, près duquel il était assis, ne fut pas sans un mélange d'effroi, en voyant que celui qu'il croyait être un courtisan qu'il rendrait muet avec une poignée d'or, était un homme tout-à-fait étranger à sa cour. Richard s'était placé devant le roi; son manteau brun, ouvert, pendait de chaque côté jusqu'à ses pieds, ses mains, dont l'une tenait son large feutre gris, tombaient comme son manteau, et sa tête découverte laissait flotter sur ses épaules ses beaux et doux cheveux blonds; il avait une large dague à sa ceinture de cuir noir. L'inattendu de son apparition prêtait sans doute quelque chose d'effrayant et de solennel à son attitude; car un silence glacé, une attente universelle remplacèrent, soudainement, le mouvement qui ramenait tout le monde vers la grande salle de réception. Mais ce silence et cette attente prirent un caractère bien plus profond d'intérêt, lors

que Charlotte, poussant un cri, s'élança dans les bras de l'inconnu, en disant :

— Richard! ô Richard!

— Qui? Richard! s'écria le roi stupéfait et en considérant ce qui se passait avec des yeux effarés.

— Moi, Richard Barkstead, répondit le jeune homme, qui viens vous sommer de me donner la grâce de mon père.

Le mouvement qui s'opéra à cette surprenante déclaration, fut un vrai coup de théâtre; quelques-uns se reculèrent épouvantés, comme s'ils avaient découvert la tête d'un serpent parmi des fleurs qu'ils caressaient, mais les femmes regardèrent plus attentivement, car la beauté de Richard était alors dans toute sa pureté. Charlotte, appuyée sur lui, le contemplait avec des regards où Richard pouvait lire qu'il n'avait pas perdu cette possession complète de l'âme de Charlotte, qui dès l'enfance les unissait si puissamment. Charles II, mécontent, se promenait dans la chambre, froissant son gant avec colère et comme cherchant un expédient pour échapper à l'obligation qu'il s'était maladroitement imposée. Lady Macdonnel était plus interdite que jamais.

Tout-à coup, Charles s'arrête devant Richard, en lui adressant brusquement ces mots :

— Eh bien! jeune homme, lui dit-il, demande-moi ta vie, car tu as mérité la mort pour t'être introduit ici, et t'être approché de moi, armé de ce poignard! c'est un assassinat que tu préméditais.

— Je suis entré ici, répondit Richard, pour obtenir par un moyen quelconque la vie de mon père; quant à un projet d'assassinat, vous savez mieux que personne que j'aurais pu l'exécuter si je l'avais formé; et cette noble dame peut témoigner de la vérité de mes paroles.

Charles, de plus en plus dépité, aperçut lady Macdonnel qui, déjà pâle et chancelante, semblait prête à s'évanouir; il ne savait que résoudre, car il ne voulait ni pardonner, ni perdre sa nouvelle conquête. Il recommença sa promenade agitée et reprit encore soudainement :

— Après tout, qu'ai-je donc promis? de t'accorder une faveur, un titre, que sais-je! mais je n'ai point dit que je casserais pour toi les arrêts de mon parlement; je ne suis pas au-dessus des lois.

— Vous m'avez engagé votre parole royale de m'accorder ce que je vous demanderais; cette noble dame le sait, répliqua Richard.

— Oui, sire, ajouta lady Macdonnel d'une voix défaillante, c'est ainsi que vous avez promis.

—Eh bien! donc, qu'il soit fait comme Dieu le veut, car lui seul a pu me pousser à engager si imprudemment ma parole royale à un inconnu, et lui seul a pu faire que cet inconnu fût le fils du régicide Barkstead; sa main se découvre aisément dans cette réunion d'étranges circonstances. Va donc, jeune homme, tu auras la grâce de ton père!

— L'aurai-je sur-le-champ, sire?

— Il sera temps de l'expédier demain matin, dit Juxon; on vous l'enverra.

— Mon oncle est perdu! dit tout bas Charlotte à Richard; demande la grâce sur l'heure, ou d'ici à demain, Juxon aura détruit tout ceci.

— Pardonnez, sire, mais si la clémence est aisée à votre cœur, dit Richard, il ne peut que vous être doux d'ajouter à la grâce de mon père la faveur de me la remettre immédiatement; si, au contraire, cette clémence est un effort, délivrez-vous, tout d'un coup, d'un combat qui vous coûté et qu'il vous faudrait, demain, renouveler tout entier.

— Tu as raison, jeune homme; allons, page, qu'on m'apporte un vélin royal et une plume.

Juxon essaya de faire quelques objections; mais Charles II ne lui en donna pas le temps, et lui répondit même assez sévèrement. Puis il s'approcha de lady Macdonnel, et lui dit à voix si basse qu'elle seule put l'entendre :

— Tu viendras, n'est-ce pas, belle lady? car c'est pour toi seule, c'est pour l'ivresse de tes baisers que j'accorde cette vie! tu viendras n'est-ce pas?

Lady Macdonnel répondit en baissant les yeux. Pendant ce temps, Charlotte parlait à Richard avec une rapidité singulière et d'une voix aussi basse.

— Écoute, lui disait-elle, dans quelques jours je quitte Londres, je vais à Great-House, sur la route de Windsor. Vers la nuit tu siffleras trois fois, comme lorsque tu appelais Phann : je reconnaîtrai ce signal, je descendrai, je te parlerai ; j'ai beaucoup à te parler; mais à Londres, c'est impossible, tu en sauras la raison : entends-tu, à Great-House? trois coups de sifflets!

— Oui, lui répondit Richard, dont les regards, plongeant dans les yeux de Charlotte, semblaient y chercher l'âme de la jeune fille et y porter la sienne. Oui!... Il ne put en dire davantage, sous l'oppression que lui faisaient éprouver tant d'émotions réunies.

Enfin, un page arriva chargé d'un vélin sur lequel était imprimé le sceau royal; il tenait une plume, une large écritoire d'argent et une espèce de petite planchette en bois d'ébène incrustée d'argent. Il posa le vélin, la plume et l'écritoire sur la planchette et la présenta au roi, la soutenant de façon à ce qu'il pût écrire debout. Cependant, au moment où Charles s'approchait pour prendre la plume, Juxon s'avança, et grondant le page de sa gaucherie et de sa maladresse, il s'empare de cette sorte de pupitre et se place lui-même devant le roi, en l'élevant en l'air de ses deux mains. Aussitôt Charles II se met à écrire; mais il n'avait pas encore tracé une ligne, que Juxon, qui le suivait attentivement de l'œil, fait semblant de laisser échapper la planchette. Elle se renverse, tout tombe, vélin et écritoire; l'encre s'échappe et coule presque entièrement sur le riche pourpoint du roi; son haut-de-chausses de soie blanche, brodé d'or, en est souillé; les dentelles qui pendent sur ses jambes et sur ses mains, tachées et salies, tachent et salissent son manteau et ses bas; quelques rires sont près d'éclater.

— Malédiction! s'écria Charles au comble de la douleur, mon pourpoint et mes malines, stupide et lourd animal! Retirez-vous, Juxon; perdre mon plus magnifique habit! un habit que j'avais composé moi-même! Damnation! je vous punirai, Juxon, vous l'avez fait exprès! Sortez! Et toi, que veux-tu? ajouta-t-il en parlant à Richard, que veux-tu? la grâce de ton père! Enfer! j'aimerais mieux le supplicier de mes mains que de la signer! Oh! mon habit! mon pourpoint!

— Et si je disais que vous avez menti à votre royale parole! s'écria Richard.

— Si tu disais cela, répondit Charles en se plaçant devant lui et en le mesurant des pieds à la tête, d'un regard où l'homme terrible et puissant perçait plus que le roi; si tu disais cela, je t'arracherais la langue comme à un calomniateur, et cette dague, au bout de cette main, irait droit à ton cœur comme à celui de tout homme qui m'insulterait.

Charlotte, épouvantée, se plaça entre le roi et Richard. Mais c'en était fait, la cause de Barkstead était perdue. Charles II, dans une colère que rien ne peut exprimer, rentra dans son appartement après avoir donné l'ordre que la fête cessât et que tout le monde se retirât. Rien ne put l'arrêter, ni les prières de Charlotte, qu'il repoussa rudement, ni le souvenir de sa royale parole hautement invoquée, ni les regards supplians de lady Macdonnel, à qui il dit en passant et fort sèchement : qu'il relevait son mari de l'ordre qu'il lui avait donné. Tel était Charles II; il sacrifiait le droit d'honorer la mémoire de son père à une affreuse vengeance, il l'abandonnait pour les baisers d'une femme; mais, femme, vengeance et devoir filial, il oubliait tout pour un nœud de rubans ou une broderie.

Bientôt des soldats se présentèrent, et quatre d'entre eux s'emparèrent de Richard, dont la stupéfaction l'avait rendu immobile, et le reconduisirent par le petit escalier jusqu'à l'entrée du parc. Il eut à peine le temps d'entendre la voix de Charlotte, qui lui dit tout bas :

— A Great-House!

Enfin, au moment où les soldats l'abandonnèrent, il était encore dans cet état de stupeur et semblait ne pouvoir en sortir, lorsque la voix d'Andlay, qui l'avait suivi, et qui avait été témoin muet de toute cette scène, le rappela à lui-même par ce peu de paroles :

— C'est la haine de Juxon qui a prévalu.

— O ma vengeance! ma vengeance! murmura Richard, d'un ton qui effraya Andlay, quelque accoutumé qu'il fût à ses transports. Ils s'éloignèrent en silence : le docteur regagna sa maison et Richard alla ajouter ce dernier coup aux horribles douleurs de sa mère.

XIX.

LA TOUR.

Le matin du 19 avril, mistriss Barkstead, son fils, le docteur Andlay et Jacques Downing, étaient à la porte de la Tour qui fait face à Church-Hill ; le jour commençait à poindre, et de différens côtés arrivaient les personnes qui, presque toutes silencieuses et isolées, venaient prendre leur rang pour pénétrer dans la forteresse. Là, se trouvaient la famille et les amis du colonel Okey et de sir Miles Corbet. Chaque arrivant allait se placer auprès du groupe à la parenté ou à l'intimité duquel il appartenait. Là, un mouvement de tête inaperçu, l'échange d'un regard, une main douloureusement pressée tenait lieu de salut. Quelquefois une larme brillait dans l'œil de ceux qui attendaient, lorsqu'arrivait un ami plus intime du condamné. C'était une sympathie donnée à une douleur qu'on sentait devoir être plus cruelle. Cette arrivée successive et ce rang pris silencieusement avaient quelque chose de triste et de religieux, comme l'arrangement d'un convoi un jour de funérailles. Cependant, au milieu de cette douleur qui devait étreindre, jusqu'aux entrailles, ceux à qui l'on enlevait, par le supplice, leur mari, leur père ou leur ami, au milieu de cette douleur, se fit jour un sentiment qu'on pourrait appeler anglais. Que Richard éprouvât ce sentiment, cela se conçoit aisément, mais qu'il arrivât jusqu'à l'âme de mistriss Barkstead, cela ne peut s'expliquer que par cette faculté de l'homme, de s'imprégner des idées qui remplissent l'air autour de lui, ces idées fussent-elles étrangères à sa nature, comme il arrive qu'une fleur inodore se parfume dans l'atmosphère embaumée où elle vit. Ainsi, mistriss Barkstead, femme timide et réservée, qui avait toujours craint et évité l'éclat des manifestations politiques, la douce mistriss Barkstead mesurait d'un œil inquiet la ligne qui se formait à la suite de chacun des trois groupes qui étaient placés près de la porte d'entrée. Plusieurs fois elle regarda les rangs des amis ou partisans du colonel Okey et de sir Miles Corbet, et elle reconnut avec douleur qu'ils étaient plus nombreux que ceux de son mari.

— Richard, dit-elle tout bas à son fils, notre malheur ne manque d'aucune affliction, nous avons bien peu d'amis ! Hélas ! la faiblesse du colonel a-t-elle donc détourné de lui la vénération de tant de nobles cœurs qui le chérissaient ! Car ce ne peut être la crainte, puisque tu vois que les amis du colonel Okey et de sir Miles Corbet sont presque tous ici.

— Hélas ! ma mère, répondit Richard, je ne sais qu'en penser; comme vous dites, Dieu ne nous épargne aucune torture à l'épreuve ; qu'il soit béni, puisqu'il a mesuré notre courage à notre douleur. Un ami nous manque pourtant, sur lequel je comptais comme sur moi-même. S'il ne venait pas, ce serait une triste déception pour moi.

Comme il disait ces mots, on entendit le pas mesuré d'un grand nombre de personnes, et l'on supposa qu'un bataillon venait à la Tour pour renforcer l'escorte des prisonniers. Cependant, comme le jour n'était pas tout à fait levé et que le brouillard était fort épais, on ne pouvait rien distinguer. Ce ne fut donc qu'à quelques pas de la porte, que Richard reconnut Tom Love, suivi de plus de quatre cents personnes ; Richard s'élança vers lui et l'embrassa les larmes aux yeux ; mistriss Barkstead lui tendit la main en signe de remercîment, et Jacques Downing et Andlay se mirent à battre des mains ; tous les amis de Barkstead, déjà arrivés, imitèrent l'exemple du docteur et du capitaine, et la troupe fut accueillie par de bruyans applaudissemens.

— Après vous avoir quittés, il y a quelques heures, dit Tom Love à mistriss Barkstead, je suis rentré chez moi ; tout d'abord, j'ai éveillé, avec quelques coups de nerf de bœuf, mes paresseux de garçons qui, au premier moment, ont paru surpris de cette manière de les appeler. Mais j'avais mon idée. Si j'avais été les tirer, l'un après l'autre, par les bras ou par les jambes, il se serait passé une heure avant qu'ils eussent bâillé, qu'ils eussent étendu les bras, les jambes, et qu'ils se fussent frotté les yeux ; au lieu que comme cela, avec deux ou trois tours de nerf de bœuf, j'ai eu tous mes gaillards sur leurs pieds et dégourdis comme des moineaux, avant une minute. Je leur ai expliqué alors qu'il fallait courir chez tous les amis du colonel Barkstead, et les avertir de ne pas manquer à son exécution, ce matin ; je leur ai dit de les prier de se réunir chez moi, qui ne suis pas éloigné de la Tour, et de les prévenir qu'ils y trouveraient de bonne ale pour tout le monde et quelques bouteilles de vin pour les plus huppés. Mes braves garçons, en apprenant ce dont il s'agissait, m'ont remercié comme leur père. Vous voyez que je ne m'y suis pas trop mal pris, car il me semble que vous mettriez les souteneurs du colonel Okey et de sir Miles au bout les uns des autres, qu'ils n'arriveraient pas à la moitié des nôtres.

— Je le vois, dit Richard, et je vous en remercie, Love.

— Il y a dans ces gens-là, répliqua tout bas le boucher, des hommes qui soutiendraient l'effort d'une foule de mille braillards ! Eh bien ! si le colonel bat la mesure trop vite avec les dents, nous l'entourerons et personne ne le verra. Savez-vous quelque chose sur son état ?

— Rien ; répondit Richard ; mais le docteur est assez tranquille.

— Il est donc ici ? A-t-il sa fiole ? Voyez donc, ajouta Tom Love en faisant remarquer à Richard l'air animé du docteur, il la tient à la main ! il la goûte ! Tudieu ! quel air joyeux ! il paraît enchanté !

Ils approchèrent tous deux du docteur, qui causait vivement avec Jacques Downing. Dès qu'il les aperçut, il leur adressa la parole.

— Voyez, dit-il, ce présent du capitaine, voici qui vaut mieux que tous les elixirs du monde ! Sentez ! vraiment c'est un parfum divin et une saveur parfaite.

— Qu'est-ce donc ? demanda Richard.

— C'est, répondit Downing, une liqueur que j'ai rapportée de mes voyages dans les mers du Nouveau-Monde ; celle-ci vient des Antilles, et a été fabriquée à la Jamaïque.

— C'est admirable ! répétait à chaque instant Andlay en examinant soigneusement la bouteille et en la portant à chaque instant à son nez ; et je suppose que c'est à Barkstead que vous destinez ce précieux flacon?

— Hélas ! repartit le capitaine, après avoir été, bien malgré moi, complice de l'arrestation du colonel, je lui apporte le secours qu'aucun ne peut refuser à un autre ; je viens l'aider à mourir en brave, comme il a vécu ; car il ne faut pas qu'il tremble devant une potence, après avoir souri devant le feu de vingt canons ; donc, si un verre ou deux de ce rhum peuvent le soutenir, j'aurai moins de désespoir de ce qui s'est passé à bord du *Bristol*.

— Mettons notre espérance en Dieu, reprit mistriss Barkstead, qui s'était approchée pendant cet entretien, et dont le courage, en ce moment, débarrassé qu'il était des fausses espérances et des inquiétudes qui l'accablaient, s'était développé tout entier, comme grandit une plante qu'on a dégagée des herbes parasites.

Quelques minutes se passèrent encore, et la porte de la Tour s'ouvrit. On admit sans difficulté toutes les personnes qui désirèrent entretenir les condamnés ; Richard et mistriss Barkstead, tourmentés de la crainte que le colonel fût encore dans cet état d'abattement qui les désespérait, ne permirent qu'à peu de personnes de les suivre dans la prison. Ce fut le docteur qu'elle choisit le premier ; Tom Love et Downing obtinrent la même faveur. Ils s'avancèrent tristes et découragés, dans les détours de ces nombreux corridors où Barkstead avait commandé. Il serait difficile de se figurer l'inquiétude pénible qui arrêta un moment la main de Richard,

orsqu'il poussa la porte de la chambre où était son père. Il se présenta le premier, retardant pour les autres, autant qu'il le pouvait, le douloureux spectacle qu'il croyait rencontrer. Sa crainte ne cessa pas, lorsqu'il eut pénétré dans la chambre; car il vit son père à genoux, la tête appuyée dans ses mains; le bruit des clefs et des gonds qui venaient de crier à ses oreilles, ne semblait pas même l'avoir arraché à son anéantissement. Richard appela son père d'une voix presque éteinte; le colonel ne répondit pas, et tous ceux qui étaient entrés avec Richard, se regardèrent entre eux, interdits et confus : Tom Love gronda sourdement, Richard, d'un geste, lui demanda grâce pour la faiblesse du colonel, et s'avança vers lui en pleurant.

Dans ce moment, Barkstead se releva; sa figure était calme, ses yeux, à moitié couverts par ses longues paupières, semblaient déjà regarder la terre d'en haut. Sa toilette était faite avec un soin particulier; nulle altération dans ses traits, nul tremblement dans sa voix, une démarche assurée; Barkstead avait tout l'aspect d'un homme fort et sûr de lui-même, pour qui la mort n'est qu'un triomphe. La joie qu'en éprouvèrent sa femme, son fils et ses amis, remplit leurs yeux de larmes. Un sentiment inconcevable de satisfaction vint se mêler à la douleur de cette dernière entrevue. Le malheur que chacun attendait en perdant une de ses circonstances les plus douloureuses, s'allégea plus qu'on ne saurait dire au cœur de ceux qui le supportaient. Certes la douleur de voir périr son époux et son père, eût été plus cruelle pour mistriss Barkstead et Richard, qu'elle ne le devint alors, s'ils n'avaient pas craint, un moment avant, de le voir mourir en lâche. Ce qui leur restait de malheur était aussi grand que ce qu'ils en avaient jadis pu prévoir, et cependant ils en souffrirent moins par cela seul qu'ils avaient été menacés d'une douleur plus vive; ce fut donc avec un calme inespéré, avec une tranquillité solennelle que se firent tous les apprêts pour le départ. Barkstead serra la main de son fils et à tous les hommes présens; il embrassa seulement sa femme sur le front, et répondit plus gaîment qu'il ne l'avait jamais fait aux questions qui lui furent adressées sur sa santé. Andlay lui dit alors, en lui présendant la fiole qu'il tenait de Downing :

— Voici, colonel, un consolateur comme n'en pourraient fabriquer les plus savans alchimistes de Londres; goûtez-le, il vous reconfortera le cœur et vous soutiendra dans le combat que vous allez livrer.

— Mon consolateur est au ciel, repartit Barkstead; je l'ai appelé dans mes prières et il m'a répondu. Comme tout ce que j'ai fait a été pour sa gloire et pour celle du peuple qu'il protége, il ne m'abandonnera pas au haut de mon calvaire, bien qu'il fût permis à un indigne chrétien comme moi de succomber sous sa croix, lorsqu'il est écrit que Jésus-Christ plia les genoux sous la sienne et qu'il appela le Seigneur à son aide.

— Je le crois, repartit Andlay, mais Dieu nous a donné les armes de la terre pour nous soutenir et nous défendre; goûtez ce précieux breuvage, il vous fera braver les fatigues temporelles qu'il vous reste encore à subir.

— Oui, mon père, dit Richard, prenez cette liqueur, c'est un suc précieux que le capitaine a apporté des terres les plus éloignées. Cet élixir vient de la Jamaïque.

— Est-ce vrai? s'écria Barkstead, en saisissant le flacon avec une joie inspirée, et en le contemplant attentivement; est-il vrai que cette liqueur vienne de la Jamaïque?

— Sur mon honneur, répondit Downing, je l'en ai moi-même rapportée.

— Je la reçois donc comme un présent du ciel, reprit Barkstead. Ce fruit de la plus noble conquête de Cromwell, ce n'est pas un vain hasard qui le fait remettre dans mes mains à l'heure de ma mort; ne semble-t-il pas que le génie du protecteur plane sur les enfans de l'Angleterre et accompagne leurs pas jusqu'à leur dernier soupir! Qu'il soit donc fait comme Dieu l'ordonne! je bois cette liqueur à la gloire de Cromwell! Que cette eau soit pour moi, à la fin de mes ours, comme celle du baptême à leur commencement, un gage de réconciliation entre l'humanité pécheresse et mortelle, et l'éternelle et infaillible divinité!

Aussitôt il versa quelques gouttes de rhum dans un verre, et l'ayant élevé vers le ciel, il le but d'un seul trait. Il avait à peine achevé, que le bruit des traîneaux, retentissant sur le pavé de la cour, se fit entendre; il se mit à la fenêtre, et, après avoir considéré celui qui lui était destiné, il se tourna vers Andlay et lui dit :

— Voici sans doute ma dernière couche, docteur, car ils n'en accorderont pas une au misérable corps qu'ils déchireront en lambeaux.

— Oh! s'écria Tom Love avec colère, puissent-ils vous ouvrir une tombe honorable et décente! ou bien les tombes royales auront été vainement creusées pour garder les ossemens des maîtres de l'Angleterre.

Richard, d'un coup-d'œil significatif, imposa silence à Tom Love; et, un moment après, un officier de la Tour vint annoncer à Barkstead que tout était prêt et qu'on n'attendait plus que lui. Barkstead, après l'avoir remercié, pria sa femme de lui rendre les derniers soins qu'exigeait sa toilette. Elle attacha sur ses épaules son long manteau brun, et lui remit, après l'avoir brossé, son feutre à larges bords, ainsi qu'elle faisait autrefois, lorsqu'il sortait pour une promenade. Les chevaux piaffaient dans la cour; huit heures étaient sonnées, lord Macdonnel entra lui-même pour enjoindre au condamné de ne pas retarder davantage le départ.

Pour mistriss Barkstead seule, ce moment était celui de la séparation, car les autres comptaient bien accompagner le colonel jusqu'à Tyburn.

Le courage de mistriss Barkstead eut, à ce moment, cette fatale mesure qui donne au malheur toute sa portée; ce courage ne fut point assez grand pour qu'elle pût réprimer ses cris et ses larmes, et pour qu'il ne fallût pas dénouer ses bras attachés avec désespoir au cou de son mari : elle ne fut point assez forte pour vaincre les sanglots, les convulsions qui brisaient sa poitrine et ébranlaient son corps, sans cependant avoir cette heureuse faiblesse qui, en le plongeant dans un long évanouissement, l'eût sauvée de ces horribles déchiremens.

Richard, le docteur et Downing parvinrent à l'arracher des bras de son mari, et celui-ci dit à son fils, au moment où elle cachait sa tête dans son sein :

— Après Dieu, à qui j'ai demandé pour elle la résignation et l'espérance, c'est à vous, Richard, que je la confie; n'oubliez pas qu'elle fut le bonheur de tous les jours que j'ai vécu, et que, tant qu'elle vivra, elle sera l'honneur des femmès.

Pour toute réponse, Richard pressa sa mère dans ses bras, et, se dégageant à son tour de ses embrassemens, il la remit à Tom Love, et suivit son père dans la cour, où le traîneau l'attendait. Pendant qu'ils descendaient, mistriss Barkstead, ayant repris son courage, voulut parler encore à son époux; Tom Love s'y opposa; mais forcé malgré lui de s'attendrir à ses prières, il lui promit qu'elle le reverrait avant qu'il n'arrivât à Tyburn. Il s'éloigna donc avec elle, évitant de passer par la cour où se trouvait Barkstead, et ils sortirent tous deux de la prison.

Pendant ce temps, le colonel s'approchait de la porte de la Tour, qu'on nomme porte du Lieutenant, et à laquelle il avait tant de fois reçu les honneurs militaires dus à son commandement. Richard, les yeux fixés à terre semblait éviter de regarder ces murs dont le souvenir, rapproché de ce qui se passait, pesait à la fois à son orgueil et à sa tendresse. Mais déjà Barkstead, délivré en son âme de tous ces liens personnels qui enchaînent les hommes, regardait avec complaisance les lieux par où il passait. Cette comparaison, qui se tournait en amertume au cœur de son fils, lui rassérénait l'âme, et comme un dernier exemple des vanités présomptueuses et des infortunes de ce monde, elle reportait vers le ciel ses uniques et extrêmes pensées. Downing lui ayant dit tout bas :

— Et pourtant ceci fut votre palais! ici, vous avez possédé des trésors; il répondit :

— Le palais que je vais habiter et les trésors que je possède sont autant supérieurs à ce que j'ai perdu, que l'âme

l'est au corps et l'immortalité à la vie ; car mon palais sera le ciel, et mon trésor est le calme de ma conscience.

En parlant ainsi, ils arrivèrent à l'endroit où le traîneau était arrêté. C'était un énorme cadre de bois, ayant à peu près six pieds de longueur sur trois et demi de largeur, formé par quatre poutres solidement assujetties les unes aux autres. Des planches assez minces, clouées en travers, en remplissaient le vide d'un côté : c'était sur cette pièce que l'on couchait le condamné ; l'autre côté de ces quatre pièces de bois était garni d'épaisses bandes de fer qui empêchaient que le pavé ne les usât trop rapidement.

— Voici mon char de triomphe, dit Barkstead en souriant et en posant le pied sur cette lourde machine. Il s'assit alors et fit signe au conducteur de partir. A l'instant où il allait se mettre en marche, il entendit derrière lui le bruit des autres traîneaux qui, des cours plus éloignées de la prison, venaient rejoindre le sien. Il se retourna et vit ses deux collègues. Tous trois se saluèrent comme des convives qui se rendent au même festin, et le char de Barkstead sortit le premier de la Tour.

XX.

LE TRAJET.

Alors commença cette marche pénible qui, de la Tour, devait conduire Barkstead à Tyburn, où déjà les potences étaient dressées, où le bourreau attendait déjà. L'anxiété générale était grande, car il s'agissait comme d'une victoire pour les deux partis. Les royalistes ne doutaient pas que Barkstead, pusillanime et malade, ne vînt rompre cette chaîne d'impérieux trépas, dont l'héroïsme exaltait le peuple. Les républicains tremblaient que celui d'entre eux tous à qui le nom de vertueux n'était refusé par personne, ne démentît par ses lâchetés la vérité de leurs principes. Ils craignaient surtout que, dans le discours que les condamnés ont coutume d'adresser au peuple, il n'abandonnât le droit de juger les rois et qu'il ne confessât cet acte comme un crime.

Dans cet état des esprits, le traîneau sortit de la Tour et s'avança dans Church-Hill. Si, d'un côté, les amis de Barkstead s'étaient activement préparés à soutenir sa marche ; d'une autre part, ses ennemis n'avaient rien négligé pour en faire un supplice anticipé. Dès que Barkstead parut, une nuée de quolibets, d'injures et de huées fondit sur lui. C'étaient d'amères dérisions sur sa religion, et sur lui-même de cruelles comparaisons de sa fortune passée avec sa position actuelle, et le plus souvent d'épouvantables descriptions des tortures qu'il allait subir.

— Ohé ! Barkstead, Barkstead ! le régicide ! crièrent d'abord toutes les voix, puis on entendit çà et là :

— Ohé ! le colonel ! à la danse, à la danse des sorcières ! à trois et sans toucher la terre !

— As-tu cherché le Seigneur ? — Certes, il l'a cherché et il l'a trouvé, car l'Esprit-Saint s'est mis à cheval sur son nez pour lui servir de lunettes !

— Si tu n'as pas bien déjeuné, tant mieux, Barkstead ! on te servira un pudding au sang de tes propres entrailles, bien rôties.

— Voyez donc ! qu'il est pâle ! — Il a peur ! — Il pleure ! — Il demande grâce !

— Il vous méprise ! cria Love de sa voix tonnante, en reprenant sa place à côté du colonel. Les quolibets s'interrompirent à ce cri, et l'on entendit la voix moins puissante, mais aussi sonore et plus ferme de Barkstead ajouter avec résignation :

— Je les plains et je leur pardonne.

Des houras s'élevèrent de toutes parts, car Barkstead avait résisté à cette première attaque. Le traîneau s'avança paisiblement. Richard marcha à côté de son père. Tout-à-coup, au bout de Church-Hill, il vit le colonel, qu'il suivait attentivement de ses regards, ôter son chapeau en saluant quelqu'un qu'il semblait apercevoir de loin. Richard leva les yeux et vit sa mère à l'une des fenêtres de la maison de Tom Love ; elle agitait son mouchoir. Triste, mais résolue, elle s'était placée sur le passage de son époux ; son visage était calme, un mélancolique sourire d'encouragement effleurait ses lèvres, et le mouvement de sa tête, qu'elle relevait avec fierté, semblait crier au colonel :

— Courage ! et ne tremble pas, car moi, qui suis femme et qui resterai seule, je suis forte, et tu vois que je ne pleure pas !

Tous les spectateurs devinrent attentifs, car le traîneau était encore loin de la fenêtre ; cette scène pouvait être longue et la résolution de l'un ou de l'autre pouvait y succomber. Les regards passaient rapidement du colonel qui s'avançait lentement, à sa femme qui ne quittait pas la croisée. La sainteté de cette dernière entrevue et de cet intime adieu de deux âmes qui avaient été si longtemps et si parfaitement unies, se répandit parmi la foule qui attendait le traîneau et celle qui l'accompagnait, car nul cri, nulle injure ne vint troubler cette scène muette. Seulement on entendit Barkstead se penchant vers Love, lui dire en souriant :

— Dieu est le mari des veuves et le père des orphelins ! dites cela à Marie et à Richard après ma mort, pour qu'ils pleurent moins le mari et le père qu'ils auront perdu.

Cependant le traîneau avançait, et déjà il se trouvait sous la fenêtre où était penchée mistriss Barkstead. On s'attendait à quelques paroles de consolation descendue de sa bouche comme du ciel ; mais il sembla que le soin de sa contenance eût épuisé toute sa force, car elle demeura muette au moment où son mari était assez près d'elle pour pouvoir l'entendre. Seulement, elle se pencha tout-à-fait hors de la croisée, et avec une dignité qui emprunta au souvenir de son jeune amour une grâce indicible, elle envoya à son mari un dernier et chaste baiser. Barkstead, en ce moment, était sous la croisée ; à ce mouvement de sa femme, il se leva debout sur le traîneau, ôta son large feutre avec une sorte de courtoisie galante ; et, d'une voix où l'exaltation religieuse se mêlait à la plus intime émotion, il s'écria :

— Au ciel ! au ciel ! au ciel ! mon amour, je vous laisse dans la tempête (1).

Ce fut un noble et doux sentiment qui s'empara du peuple à ces simples et nobles paroles. Les houras des amis du colonel ne répondirent pas à sa voix, mais de sourds sanglots se firent entendre ; on vit bien des mains rudes et grossières essuyer furtivement une larme, tandis que Richard, les yeux fixés sur son père, le contemplait dans une muette extase, d'où on ne saurait dire que la joie fût entièrement bannie. A cette heure, il semblait que la mort ne fût plus qu'une circonstance presque indifférente de ce jour ; toutes les inquiétudes des amis de Barkstead s'étant attachées à la manière dont il saurait mourir, il arriva qu'en le voyant plein de tant de courage et de force, leur satisfaction fut si vive que leur marche prit un air de triomphe, et qu'il sembla que ce traîneau menait Barkstead à quelque grande et magnifique cérémonie, où l'attendaient de glorieuses récompenses, plutôt qu'à Tyburn, où le gibet était dressé à côté du brasier pour les entrailles et les tenailles pour le cœur.

Les soldats qui menaient le cortége et l'officier qui les commandait, en conçurent un tel dépit, que, sur un ordre de celui-ci, le conducteur fouetta vivement les chevaux, qui se mirent à trotter jusqu'à Tower-Gate, où la foule les empêcha de continuer à avancer aussi rapidement. Le mouvement donné au traîneau, qui ressautait avec violence sur les pavés et secouait Barkstead à lui briser les membres, lui causa une si vive douleur, qu'il sentit sa force faillir et une sueur froide inonder son visage. Il jeta ses regards autour de lui et vit qu'il était séparé de tous ses amis. La populace, amenée à cet endroit, pouvait donc approcher de lui et les injures recommencèrent plus ardentes et plus atroces ; mais lorsque la foule s'aperçut que personne ne semblait défendre le condamné, elle ajouta d'horribles menaces à ses insultes, et

(1) To heaven, to heaven, to heaven, my love, and leave you in the storm.

bientôt la boue fut jetée à pleines mains sur le traîneau et sur Barkstead. Un homme du peuple lui passa, à deux pouces du visage, une énorme barre de fer rougi, et comme Barkstead, dans un premier mouvement de surprise, rejeta vivement sa tête en arrière, il fut hué et sifflé avec d'effroyables éclats de rire. Bientôt on entendit un groupe de quelques misérables percer la foule avec des hurlemens de joie; on leur faisait place et ils recevaient sur leurs passages de bruyans applaudissemens. Enfin, ils arrivèrent jusqu'à Barkstead, et se mirent à marcher à côté de son traîneau en jouant une épouvantable pantomine.

D'abord, l'un d'eux éleva en l'air une longue perche, ayant à son extrémité une sorte de traverse qui imitait assez grossièrement une potence; au bout de cette traverse, il y avait une poulie sur laquelle roulait une corde soigneusement enduite de graisse. Il est à remarquer que l'on était déjà arrivé à Hoborn, et que le chemin montait très-sensiblement, la marche du traîneau était extrêmement lente. Cette circonstance permit aux misérables d'exécuter leur affreuse comédie sans quitter d'un pas le traîneau du colonel.

Ils avaient donc dressé leur perche, et le peuple attentif se pressait en silence pour voir ce qui allait en arriver, lorsqu'on entendit les cris déchirans d'un chien qu'on attachait, et bientôt on le vit en l'air, hissé à la poulie qui tenait à la perche et figurant un pendu au gibet. La joie de la populace, à cet aspect, fit explosion par mille cris, par des éclats de rire sans fin et des applaudissemens furieux. Ce qui surtout paraissait admirablement plaisant à la foule, c'est que l'un de ces hommes, monté sur les épaules d'un autre, tenait dans ses mains une des pattes du chien. Il paraissait consulter avec attention l'état du pouls du supplicié, et répondait doctoralement, et en imitant l'importance d'un médecin, aux questions de l'un de ses compagnons, qui remplissait l'office du bourreau.

Barkstead, dès le premier aspect de cette longue perche, d'où pendait une corde, avait compris l'intention des hommes qui la portaient, et il en avait détourné la tête avec dégoût. Mais, à l'instant même, les huées, les sifflets, les cris de lâche, de poltron, l'assaillirent avec tant de violence, qu'il comprit qu'il se devait à lui et à tous ceux de sa cause de paraître indifférent à toutes les menaces et à tous les outrages, et il se condamna à regarder en face les tortures de ce pauvre animal. Quand il le vit élever en l'air et se débattre dans les angoisses de l'agonie, un triste souvenir vint au cœur de Barkstead; il se rappela Phann, il se reprit à se retracer cette lutte fatale de son arrestation, il se souvint du courage de ce brave chien, mort pour le sauver; il calcula en ce moment, plus précisément qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, que sa vie avait tenu à un fil, à une seconde, à un regard troublé, à une main jetée plutôt d'un côté que de l'autre, et, en pensant ainsi, son visage devint triste et soucieux, de graves réflexions rembrunirent son front, et il regardait si fixement le chien qu'on venait de détacher de la corde, que rien de ce qui se passait n'arrivait plus à sa pensée, et qu'on pourrait dire que sa vue était absente de ses regards.

Il fut tout-à-coup éveillé de cette sombre préoccupation par les douloureux hurlemens du chien qu'on avait détaché. Imitant, dans tous ses détails, le supplice qui attendait Barkstead, les acteurs de cette horrible scène, venaient d'ouvrir, avec un coutelas, le ventre du misérable animal, et l'un de ces cannibales lui arrachait les entrailles avec des tenailles et les jetait sur un brasier que d'autres hommes portaient à côté du traîneau.

C'est un secret inexplicable du cœur de l'homme que celui de sa force et de sa faiblesse. Ce supplice, dont on lui étalait le sale simulacre sous les yeux, Barkstead allait le subir, et avant de le subir, il devait le voir infliger à deux hommes dont l'un était son collègue et l'autre son ami; et cependant, en se représentant à lui-même cet horrible spectacle dans toutes ses atrocités, et en les mesurant à son courage, Barkstead s'était senti la force de le voir d'un œil calme. Cette confiance en lui-même n'était pas, à coup sûr, un mensonge; car, si, traîné par les soldats jusqu'au lieu de l'exécution, tout s'était accompli ainsi qu'il se l'était imaginé, non-seulement son visage fût resté impassible, mais encore son âme n'eût pas eu un combat à soutenir contre lui-même. Mais il ne fallait pas à ce courage une lutte au delà de ses prévisions. Le parti pris, ou pour mieux dire, la provision de force que s'était faite Barkstead, suffisante pour ce qui était le plus redoutable, se trouva dépassée par un accident plus ignoble que cruel, et lorsqu'il vit le chien égorgé, ses entrailles grésillant et fumant sur les charbons; lorsqu'une main sanglante vint secouer devant ses yeux le cœur dégouttant de l'animal, il se sentit pris d'un vertige horrible; sa vue se troubla, ses idées se confondirent, sans doute il se serait évanoui, lorsque, soudainement, le traîneau s'arrêta. La foule suspendit sa marche, et Barkstead aperçut une femme voilée qui, s'approchant de l'officier, lui parla avec une autorité qui semblait ne point souffrir de résistance.

A la manière dont celui-ci répondait, on voyait clairement qu'il balbutiait des excuses que la jeune femme n'agréait point. Enfin, sur un geste impératif de celle-ci, il ordonna à ses soldats d'éloigner les misérables qui avaient exécuté cette sanglante parodie; et comme en toutes choses l'excès est le partage des caractères sans dignité, il chassa ces hommes avec une violence aussi brutale que l'indifférence avec laquelle il les avait laissés approcher.

Cependant le cortége ne continua point à marcher, et l'inconnue s'approcha de Barkstead; elle souleva son voile pour lui seul et l'appelant doucement, elle lui dit :

— Colonel Barkstead ! voici une fille repentante qui vient vous demander votre bénédiction. Barkstead la considéra avec étonnement; dans l'horrible état où l'avait mis l'incident qui venait de se passer, il ne put reconnaître ni les traits qui s'offraient à lui ni la voix qu'il entendait.

— Enfant ! répondit-il avec une émotion qui avait quelque chose de surhumain, comme si déjà il avait dépassé le point insaisissable où finit la vie mortelle; enfant, es-tu l'ange de ma mort? et viens-tu me donner la main pour me soutenir en présence du Seigneur?

La jeune fille s'aperçut du trouble qui régnait dans la voix et les regards de Barkstead. Elle en comprit la cause, et monta à ses côtés sur le traîneau immobile. Là, se penchant vers lui et élevant ses bras autour de sa tête, elle l'enveloppa de son voile blanc, comme eût fait un ange de ses ailes, et elle lui dit à voix basse :

— Ne me reconnaissez-vous pas? vous qui fûtes un père pour moi !

— Oui, dit le colonel, en ressaisissant quelques lambeaux de sa mémoire, dispersée par le choc violent qu'il venait d'éprouver : oui ! j'ai aimé comme un père, une enfant qui avait ta voix et tes regards ! Mais cette enfant est morte et je l'ai tuée ! Pauvre Anna !

— Pauvre mère ! répéta la jeune fille.

Cette exclamation rappela tous les souvenirs de Barkstead.

— Charlotte ! s'écria-t-il.

— Oui, dit la jeune fille, Charlotte, qui s'est échappée de la prison où on la garde, pour venir vous demander votre bénédiction de mourant et pour vous avertir ! Ecoutez, mon père, car vous êtes mon père, vous qui m'avez nourrie enfant! écoutez, préparez vos forces et votre courage, car ils ont résolu d'abattre votre courage et de faire chanceler vos forces. Ils vous attendent à Tyburn. Ralph est au pied de l'échafaud, et c'est Juxon qui l'a voulu; ils tramaient cela à côté de moi, chez ma geôlière. Ce qu'ils peuvent et veulent faire, je ne le sais pas ! mais les tenailles rouges et le bûcher ne sont pas le supplice à craindre ! car Ralph a ri longtemps après avoir parlé bas à Juxon, et Juxon a répondu : — C'est bien ! — Vous le voyez donc, mon père, il vous faut du courage. Je ne suis pas l'ange de votre mort qui vous donne la main devant le Seigneur, mais je suis votre enfant qui viens vous soutenir devant le bourreau ! Me voulez-vous pour compagne?

— Merci, Charlotte, répondit Barkstead, cela ne va ni à ta position de sœur du roi, qui me condamne, ni de jeune fille faible et tremblante ! laisse-moi. Vois tu cette colline d'Hoborn? regarde bien, et si tes yeux sont aussi clairvoyans que

les miens, tu verras Jésus-Christ qui me tend la main et qui vient me soutenir!

En disant ces paroles, la figure de Barkstead rayonna d'une suprême extase, et Charlotte abaissant ses bras, la dévoila radieuse et sereine aux regards de la foule immobile. Le temps écoulé pendant cette interruption de la marche du cortége, avait permis aux amis de Barkstead de le rejoindre, et Richard se précipita vers son père. Aussitôt Charlotte ramena son voile sur son visage, sauta légèrement à bas du traîneau, et fit signe à l'officier d'avancer.

— Mon père, dit-elle rapidement à Barkstead, je demeure près de vous, mais que Richard l'ignore! j'ai encore une bénédiction à vous demander.

Le cortége se remit en marche, mais calme et solennel; nul n'osait troubler le silence religieux du colonel qui, les yeux levés vers le ciel, y faisait monter déjà son âme sur les ailes de la prière. Richard marchait à la gauche du traîneau, Charlotte à la droite. Ces deux jeunes compagnons du coupable, à l'âge où la vie n'est que pureté, devinrent, dès ce moment, la plus sûre égide de Barkstead contre les insultes préparées sur son passage. Ce candide dévouement qui rayonnait autour de sa claie infamante, éclaira la marche de Barkstead d'un jour d'innocence qui éblouit les plus résolus à être infâmes; et le traîneau arriva à la place de Tyburn, accompagné et accueilli par un religieux silence et de muettes bénédictions.

XXI.

L'EXÉCUTION.

La multitude était immense et pressée sur la place de Tyburn. Il régnait une agitation active qui ne se manifestait point par ce flux et reflux de la foule qui roule et bat les murs des maisons comme fait la mer au pied des falaises; mais cette agitation s'exhalait en un murmure continu et dense comme celui d'une ruche d'abeilles en travail d'essaimer. Des cavaliers formaient un carré de vingt pieds environ autour de la potence qui était dressée à l'une des extrémités de la place. Trois cordes pendaient des trois énormes anneaux de fer fixés sur les trois branches qui s'élançaient de l'énorme potence qui les supportait. Ces trois cordes avaient, à leur extrémité, un nœud coulant dans lequel on passait le cou du condamné. Au lieu de la trappe qui s'ouvre aujourd'hui sous les pas du coupable et qui le laisse tomber d'une assez grande hauteur pour que les vertèbres se brisent par la violence de la chute, une charrette, attelée d'un cheval, était placée sous le gibet. Au moment désigné pour la mort, la charrette avançait et laissait le condamné suspendu à un pied de la terre tout au plus. Le mouvement progressif de la charrette qui, en s'éloignant, serrait insensiblement le nœud coulant, et le peu d'élévation de la chute lorsque le corps la quittait, ne procurait au condamné qu'une strangulation lente et qu'il sentait dans tous ses degrés. Cette manière avait encore cet avantage, que, ne donnant pas une mort immédiate et complète, elle permettait au moins au bourreau de couper la corde aux dernières convulsions du supplicié, de façon à ce qu'il pût encore sentir les tortures qui lui restaient à subir.

Cromwell, pour qui la mort était simplement la radiation d'un homme du nombre de ses ennemis, épargna les détails de la torture à presque tous les condamnés. En les frappant, il ne voulut jamais les punir de ce qu'ils ne pensaient pas comme lui, parce qu'il savait qu'on pouvait penser honorablement sans être de son avis, et n'essaya pas non plus d'épouvanter ses antagonistes par des supplices, parce qu'il s'était assuré que le sang des échafauds est fécond en vengeances. Il fit seulement que ceux qui le combattaient n'existassent plus, par cela seul que leur vie lui était contraire; il les tua comme on écrase un insecte parce qu'il vous pique, sans prétendre réformer sa nature ou avertir ses semblables. Ce n'était pas ainsi dans la pensée des royalistes. Avoir porté le regard ou la main sur les droits de la royauté, était le plus grand de tous les crimes! c'était désobéissance, révolte et sacrilége. Les châtimens devaient donc s'élargir pour s'égaler à tant de méfaits. Aussi, jamais la restauration n'épargna une torture à ceux qu'elle fit mourir, et si l'on ajoute qu'on avait fait une sorte de religion de l'amour de la royauté, on comprendra aisément que toute vengeance y devînt implacable et tout pardon impossible.

Le supplice était donc prêt dans toutes ses horreurs. A deux pas, en avant de la charrette, un feu de charbon de bois brûlait dans un énorme vase circulaire en fer, de la forme d'une chaudière. Ce brasier était sans grille ni trous qui vinssent l'alimenter d'air et l'exciter; aussi l'un des valets du bourreau était-il occupé à l'animer à l'aide d'un énorme soufflet, et les longues tenailles introduites parmi les charbons faisaient l'office de ces piques de fer (1) dont on perce encore, en Angleterre, les feux de charbon de terre pour les faire mieux brûler.

Lorsque Barkstead arriva, la foule était si pressée qu'il fut impossible de faire avancer le traîneau, et qu'il fut forcé de descendre et de marcher à pied jusqu'à la potence. Il faut encore le faire observer, car ce fut là le caractère bien particulier de ce jour: l'attention générale s'était tellement attachée à la conduite et au courage du condamné, que sa mort n'entrait plus dans les craintes ni les espérances de personne. Ainsi il se trouva un moment où Barkstead, descendu du traîneau et entouré de ses seuls amis, eût pu tenter un coup désespéré. Lui et les siens pouvaient se ruer dans la foule, y jeter le désordre, et peut-être, parmi le tumulte de ces milliers d'hommes, tandis que la multitude se serait précipitée et roulée en tous sens, la fuite devenait possible et le salut pouvait l'accompagner. Mais à ce moment, nul ne pensa à la vie, ni Barkstead ni ses amis. Ceux-ci ne profitèrent de cet instant que pour encourager le colonel, et lui-même ne s'occupa qu'à rassurer ceux qui l'approchaient. Les soldats eux-mêmes, qui devaient entourer Barkstead, ne semblaient pas craindre une pareille tentative, car l'officier qui les commandait, et qui, dans ce moment, aurait dû faire redoubler de surveillance autour du condamné, s'éloigna précipitamment et fendit la foule à grand'peine. Il s'approcha de l'officier qui était à cheval au pied de la potence avec les dragons du roi, et parut lui faire le rapport de ce qui s'était passé pendant le trajet. Richard remarqua cet incident, et comme il suivait leurs mouvemens avec attention, il s'aperçut que l'officier du détachement qui les avait accompagnés désignait la jeune fille qui était près de son père. A ce mouvement, le colonel des dragons se pencha sur son cheval comme pour écouter plus attentivement ce qu'on lui disait; puis, tout-à-coup, il se redressa de toute sa hauteur sur ses étriers et plongea un regard stupéfait dans le groupe où la jeune fille était près de Barkstead. Richard reconnut Ralph Salsnby, et, à la pâleur de son visage, au geste avec lequel il désigna la femme voilée, le regard dont il sembla la frapper, Richard reconnut Charlotte. L'âme de Richard, à l'âge où les voix d'amour et d'affection devaient seules y retentir, déjà flétrie et desséchée, n'était plus intelligente que pour les sentimens de haine. Le pur dévouement de cette jeune fille auprès de son père, la grâce de sa démarche, l'attention aimante avec laquelle elle posa plusieurs fois sa main dans celle de Barkstead, rien n'avertit Richard, durant un trajet de plus d'une demi-heure, que cette femme était Charlotte; mais le regard de Ralph le lui apprit. Ce regard eût dévoilé cette femme et montré son visage nu aux yeux de Richard, qu'il n'eût pas été plus assuré que c'était Charlotte,

Il s'approcha d'elle et l'appela tout bas avec une tendresse honteuse de son inintelligence.

— Pas encore! lui répondit-elle.

Barkstead et ses amis percèrent enfin la foule, et le colonel entra dans le carré que formaient les cavaliers. Avec le colonel furent admis Richard, Love, Andlay et Charlotte;

(1) Poker.

les autres restèrent en debors, mais le plus près possible de la potence.

A peine Barkstead fut-il arrivé, qu'on le fit monter dans la charrette. Le bourreau s'approcha de lui et lui lia les mains derrière le dos avec des rubans de laine noire. Sur un signe de Ralph, les nœuds furent serrés avec tant de force que les mains devinrent noires et que le visage du colonel pâlit sous la violence de la douleur. Quelques sourds murmures se firent entendre; mais Salsnby, tirant son sabre, sembla prêt à faire justice des mécontens, et l'on se tut, tandis que Barkstead demeurait impassible. Le bourreau s'approcha de nouveau de Barkstead; mais la voix de Love, qui venait toujours s'interposer puissante et sans peur dans les momens critiques, l'arrêta soudainement. Un parchemin venait de lui être glissé entre les jambes des chevaux; il l'avait communiqué à Andlay, et il s'avança du côté opposé à celui où était Ralph. Là se tenait, monté sur un cheval de haute taille, portant sur sa housse traînante les armes de Londres, le shérif du comté de Middlesex, qui devait présider à l'exécution.

Aussitôt que Love fut assez près de lui, il éleva la voix et lui présentant le parchemin, il dit :

— Moi, Love, boucher, citoyen de Londres, je vous présente requête pour que l'exécution de la sentence qui condamne Barkstead, soit faite selon l'usage et les règlemens du supplice, et sans qu'il y soit rien ajouté.

— Votre requête est-elle en forme, et deux témoins vous assistent-ils pour la présenter avec vous?

Mille voix s'élevèrent à cette question et répondirent en jetant des noms en foule à l'appui de la requête, tous ces noms suivis de la qualification de citoyen de Londres.

— Eh bien! continua le shérif, puisque la requête est appuyée, parlez, de quoi vous plaignez-vous?

— De ce que les nœuds qui attachent les mains du condamné sont serrés plus qu'il ne faut pour la sûreté de l'exécution, et que c'est une torture inutile et contraire à la loi.

— Y a-t-il ici un homme de l'art qui puisse en juger? dit le shérif.

— Me voici, moi Andlay, doyen de la faculté et citoyen de Londres, répondit le docteur.

— Qu'il soit donc fait droit à la requête, répliqua le shérif, et il tourna son cheval du côté de la charrette et s'en approcha aussitôt. Ralph, qui avait tout entendu, s'élança à côté de lui, et se penchant à son oreille, il lui dit à voix basse :

— Le roi le veut, monsieur, faites attention à ce que vous allez faire!

— La loi le défend, répondit tout haut le shérif. A votre place, colonel! vous n'êtes ici qu'un assistant du bourreau, à mes ordres comme lui! à votre place!

Des houras et des battemens de mains éclatèrent dans le peuple à cette réponse de son magistrat, et Ralph, la rage dans le cœur, reprit sa place près de la charrette, en tête du cheval qui s'y trouvait attelé. Le shérif laissa monter Andlay à côté de Barkstead; sur son rapport, il ordonna au bourreau de desserrer les rubans qui attachaient les mains du colonel. Immédiatement après, l'un des aides de l'exécuteur coiffa Barkstead d'un bonnet de laine feutrée, assez long pour qu'il pût couvrir tout son visage au moment de l'exécution. Après le bonnet, il fallut passer au cou du condamné la corde qui lui était destinée. Mais la corde se trouvait tellement courte, que le nœud coulant ne restait ouvert qu'autant que Barkstead se tenait sur la pointe des pieds. Les murmures recommencèrent encore; car l'usage voulait que ce fût avec la corde au cou que les condamnés prononçassent leurs discours, et ceci était un moyen infaillible de supprimer celui du colonel. En voyant cela, le shérif, sans attendre une nouvelle requête de Tom Love, ordonna que la corde fût changée, malgré les réclamations de Ralph, qui criait qu'il fallait en finir. Le bourreau dénoua quelques-uns des nœuds qui attachaient la corde à la potence, et bien qu'elle ne devînt pas flottante comme celles qui attendaient le colonel Okey et sir Miles Corbet, elle se trouva cependant assez longue pour que Barkstead pût se tenir debout et parler sans difficulté.

Lorsque tous ces préparatifs furent terminés, le shérif, s'adressant à Barkstead, lui dit :

— Maintenant, monsieur, dites ce qui vous reste à régler entre vous et Dieu, mais qu'il ne s'y mêle pas une parole pour votre justification, ou je serai forcé de vous interrompre. Vous pouvez parler.

— Je ne dirai pas un mot, répondit Barkstead, que mes collègues ne soient à mes côtés; il y a entre nous une solidarité de vie et de mort que je ne puis rompre. Je leur dois mon compte comme j'attends le leur, et je ne parlerai pas qu'ils ne soient ici.

— Cela est juste, dit le shérif. Faites donc vos adieux à vos amis et nommez les deux assitans qui doivent rester près de vous; car je vois les traîneaux qui approchent, et une fois ces messieurs arrivés, on éloignera tout le monde de cette enceinte.

Barkstead fit un geste de la main en signe de consentement, et déclara qu'il désirait que son fils et Tom Love demeurassent à ses côtés. Il appela Charlotte, qui s'approcha, et lui dit alors :

— Enfant, tu m'as demandé ma bénédiction, viens, que je l'appelle sur toi, du haut du ciel que je vois ouvert déjà devant moi.

— Richard, dit la jeune fille, viens partager cette bénédiction avec moi. En disant ces mots, elle tendit la main à son cousin et monta sur la charrette par la petite échelle qui y était appuyée. Dès qu'elle fut à côté de Barkstead, elle rejeta son voile en arrière, et montrant sa figure d'enfant au peuple étonné, elle dit au colonel d'une voix assez douce pour qu'elle ne dépassât pas le rempart des cavaliers, mais pourtant assez ferme pour que Ralph l'entendît :

— Mon père, mon âme est faible devant la douleur et devant la séduction. Déjà une fois on a égaré ma raison jusqu'à me faire croire que vous n'étiez qu'un lâche assassin. L'exemple de vos vertus, et l'absence d'odieux conseils m'ont ramenée de cet égarement. Depuis, vous avez été proscrit, et les fêtes de la cour ont tellement rempli ma vie, que votre souvenir s'y noyait inaperçu. C'est l'heure du malheur et de la mort qui vous a seule rappelé à moi! Vous le voyez donc bien, je suis une enfant sans raison ni force, qu'on arrachera demain, peut-être, à ses bonnes résolutions et à sa vertu. Je viens donc vous demander de m'y attacher par un lien que rien ne pourra briser dans mon cœur.

Elle éleva la voix et regarda Ralph en prononçant ces derniers mots.

— Que veux-tu? dit Barkstead, qui ne comprenait pas ce que demandait la jeune fille.

— A défaut de ma volonté, trop jeune pour être puissante, répondit Charlotte, à défaut d'un prêtre qui n'oserait lier, sans l'aveu du roi, la destinée d'une fille d'Angleterre, vous, mon père, dont la mort va sanctifier les paroles, bénissez-moi comme la fiancée de Richard Barkstead, et que cette bénédiction brûle et dévore ma vie, comme la malédiction d'un père, si jamais je l'oublie ou si j'en romps le lien sacré.

Elle se mit à genoux à ces mots, et Richard à côté d'elle. Ralph, le sabre levé, se précipita vers le milieu de la charrette, pour frapper le condamné dans sa rage, et prévenir le bourreau. Le shérif, élevant la baguette d'ébène qui était le signe de sa dignité, opposa ce frêle morceau de bois à la large épée de Ralph, et cette épée s'arrêta sans frapper la baguette : car, cette baguette, c'était la loi, et la force brutale du colonel des dragons du roi n'osa pas y toucher, tant le respect dû à sa puissance dominait même les plus décidés à la méconnaître. Chacun était resté immobile, Ralph, le sabre levé, le shérif tenant sa baguette entre ce fer et la tête de Barkstead. Celui-ci, calme comme s'il eût été sous l'abri du plus épais bouclier, leva les yeux au ciel, invoqua le Seigneur et prononça tout haut ces paroles :

— Charlotte Stuart, je te bénis comme fiancée de Richard Barkstead! Richard Barkstead, je te bénis comme fiancé de Charlotte Stuart!

Ces mots excitèrent un long murmure dans la foule ; le nom de la sœur du roi courut de bouche, allumant la curiosité comme une traînée de poudre enflamme les charges d'une mine.

— Je suis forte contre la vie, maintenant, s'écria Charlotte ; vienne l'avenir, je l'attends !

Profitant aussitôt de la stupéfaction et du trouble qu'avait causés son action, elle descendit rapidement de la charrette, et Richard seul entendit qu'elle lui disait tout bas :

— A Great-House !

Chacun la suivait des yeux. Elle s'avança vers l'officier qui avait accompagné et protégé le cortége de Barkstead ; sur un signe, il lui ouvrit un passage avec ses soldats, et la précédant dans sa course rapide, il lui fit bientôt traverser la foule. Ce qui surtout aida sa retraite fut que, presqu'au même instant qu'elle s'éloignait, les traîneaux du colonel Okey et de sir Miles Corbet arrivèrent sur la place, et que l'attention du peuple, qui n'avait rien compris à cette scène, s'adressa de nouveau aux condamnés et à leur supplice.

— Maintenant, dit le shérif, le temps est venu. Parlez, colonel Barkstead, et n'oubliez pas que vous ne devez rien dire pour la justification de votre crime.

— Qu'on le pende ! qu'on le pende ! cria Ralph ; pendez-le avant qu'il ne soit tout à fait mort ! ne voyez-vous pas qu'il s'évanouit ?

Aussitôt, de la pointe de son sabre il piqua le cheval attelé à la charrette pour la faire avancer. Le cheval se cabra et se débattit, mais la charrette demeura immobile. C'est que Tom Love avait passé un levier dans les rets de la roue, et que, tenant ce levier dans sa main de fer, les efforts du cheval furent impulssans à ébranler la charrette d'un pouce. Ralph, furieux et trompé dans toutes ses atroces espérances, rugissait et ordonnait au bourreau, avec d'effroyables menaces, de faire avancer la charrette. Mais la voix du shérif intervint encore, et la loi, si indignement violée dans l'arrestation et le jugement du colonel, fut du moins respectée dans son supplice.

Barkstead, levant alors les yeux au ciel, dit d'une voix ferme :

— J'espère qu'on nous laissera dire ce que nous avons sur la conscience, soit que nous nous estimions coupables, soit que nous soyons innocens ; car ce n'est pas l'heure maintenant de mentir à Dieu ni aux hommes : car c'est l'heure de la vérité.

— Parlez donc, reprit le shérif.

Barkstead prit la parole ; il dit :

— Je demande que Dieu m'assiste à mon heure suprême, et je le lui demande avec l'espérance d'une âme qui a regretté tous ses péchés. J'en ai demandé pardon, en mon cœur, à Dieu et à tous ceux que j'ai offensés. Vous qui m'entendez, s'il en est parmi vous qui puissent élever une parole contre moi, je vous implore de me pardonner, car je me repens. Vous qui recueillerez, en dehors de cette enceinte, des accusations contre moi, priez ceux qui reprocheront quelques fautes à ma vie de me pardonner, car je me repens !

On entendit à ces paroles un long murmure ; il s'y mêlait de la tristesse et du mécontentement. Barkstead reprit :

— Oui, je me repens pour ce que j'ai fait de contraire aux commandemens de Dieu, qui ordonnent la douceur, la patience et la charité ; mais, s'il en est ici, s'il en est ailleurs qui m'accusent pour la cause de ma mort, qu'ils se taisent, car je m'en glorifie ! je m'en glorifie devant vous et devant la terre, je m'en glorifie devant Dieu !

Le shérif leva sa baguette pour arrêter Barkstead, mais c'était inutile. Les acclamations du peuple éclatèrent comme un tonnerre et suspendirent son discours mieux que n'aurait pu faire le meilleur bâillon. Ces acclamations, mêlées de cris et d'applaudissemens, durèrent avec une frénésie inexprimable, jusqu'à ce que le colonel Okey parut sur la charrette et annonça par sa présence qu'il allait parler.

On l'écouta. Après lui, on écouta sir Miles Corbet, et aucun d'eux ne confessa comme crime le jugement pour lequel il mourait. Mais cette bruyante confirmation de la sentence prononcée contre Charles Ier ne reprit pas à leurs discours le caractère exalté qu'elle avait eu aux paroles de Barkstead.

Cependant ces discours s'achevèrent, et l'office des bourreaux commença.

. . . .

Après avoir extrait ce que nous venons de raconter des procès-verbaux de la mort et de l'exécution de ces trois régicides, nous ne suivrons pas le greffier du shérif dans le détail affreux du supplice des condamnés. Il nous importe peu de savoir que les convulsions de l'un durèrent une minute de plus que les convulsions de l'autre ; que le colonel Okey brisa dans son agonie les liens qui attachaient ses mains, et qu'il les leva en signe de malédiction sur ceux qui l'entouraient : que sir Miles Corbet poussait encore de longs soupirs que ses entrailles fumaient déjà sur le brasier. Toutes ces affreuses circonstances ne sont rien pour notre récit. C'est l'âme des partis et non leurs actions que nous avons cherché à étudier. Qu'il nous suffise donc de dire que Ralph Salsnby et Richard demeurèrent tous deux témoins jusqu'au bout de cette terrible exécution. Tous deux, ils semblèrent la savourer, chacun selon sa position ; l'un s'enivrant de joie, l'autre se saturant de douleur. Puis, quand tout fut fini, ils se regardèrent, échangèrent un sourire entre eux, et s'éloignèrent en même temps de Tyburn.

XXII.

ARRÊT DU PARLEMENT.

Maintenant, il est juste de supposer que la plupart de ceux qui liront ce récit diraient à l'auteur, s'il était à côté d'eux : Pourquoi ce livre s'appelle-t-il les Deux Cadavres ? Véritablement, voilà sept ou huit des acteurs de cette histoire morts ou exécutés, et par conséquent voici autant de cadavres qui ont droit de compter dans le titre. Est-ce que l'auteur pense que le titre d'un livre est devenu, ainsi qu'un titre de noblesse, la chose la plus insignifiante du monde, et qu'ils ne prouvent plus rien l'un et l'autre pour ou contre celui qui les porte ? ou bien faut-il l'accuser, comme quelques-uns de ses jeunes et illustres confrères, d'avoir épuisé son imagination à trouver à son œuvre un nom bizarre et saisissant, libre ensuite à lui de débiter, sous cette prétentieuse annonce, une histoire toute simple et toute vraie ?

Avec le dédain convenable que tout écrivain doit avoir pour la critique, sans abandonner rien de ce privilége d'auteur qu'a tout homme de lettres de traiter de sots et d'ignorans ceux qui ne reconnaissent pas la supériorité de tout ce qu'il écrit, je crois devoir m'empresser de répondre à ces observations.

En cherchant à représenter avec détail le coin le plus obscur d'un immense tableau ; en prenant pour ma toile de chevalet, les personnages que, jusqu'à présent, les peintres d'histoire avaient relégués dans l'ombre, je n'ai pas pu échapper aux vérités cruelles de la source où je puisais. Peut-on s'étonner, dans un récit qui traverse les années de la révolution et de la restauration anglaise, de rencontrer des condamnations, des gibets et des bourreaux ? Ce n'est donc pas sur ce nombre de morts et de suppliciés que je dois m'excuser, c'est sur le choix que j'ai fait des uns et le mépris que j'ai eu des autres. Voici mes motifs :

Pour la plupart des personnages qui ont vécu et qui sont morts dans les premières pages de ce livre, tout finit avec la vie, et une fois livrés à la terre, ils y pourriront sans la soulever d'un pouce. Mais, pour deux de ces personnages, il n'en fut pas ainsi : car la haine des partis, s'emparant de leurs cadavres et les redressant de son galvanisme politique, leur prêta une vie posthume qui pesa encore sur l'Angleterre et enfanta sa part des malheurs qui la déchirèrent : ces deux cadavres sont ceux de Charles Ier et d'Olivier Cromwell.

On se rappelle sans doute la vaine tentative de Charles II

pour rendre au corps de son père les honneurs funèbres : on n'a pas oublié non plus l'insinuation de Juxon à son maître au sujet du bill que devait rendre la chambre des communes contre les restes de Cromwell; c'est ici que commence la justification de mon titre.

Cependant, depuis la mort de Barkstead, rien n'était changé dans la situation des héros de notre histoire, et l'on était déjà arrivé au mois de janvier 1663. Richard vivait, retiré avec sa mère, dans sa maison jadis si joyeuse. Souvent Andlay, quelquefois Downing, venaient jeter une distraction dans leur retraite. Love, seul fidèle à leur malheur, arrivait chaque soir leur apportant les nouvelles de Londres et de la cour. La plupart du temps, il s'agissait de persécutions contre les puritains, ou des folles dépenses du roi, auxquelles ne pouvaient suffire ni les douze cent mille livres sterling que lui avait votées le parlement, ni la pension que lui faisait la France, ni la part secrète qu'il retirait des confiscations et des libéralités qu'il en faisait, ni le prix du port de Dunkerque, qu'il vendait à Louis XIV.

D'un autre côté, Charlotte, enfermée chez lady Salsnby, n'avait pu communiquer avec Richard. Son audacieuse démarche, le jour de l'exécution de Barkstead, avait eu pour résultat de la soumettre à la plus scrupuleuse surveillance; et diverses circonstances ayant empêché son voyage à Great-House, rien n'avait rapproché les deux fiancés. Sir Ralph Salsnby, colonel des dragons du roi, poursuivait avec persévérance ses projets d'ambition. Son amour pour Charlotte était devenue une passion dont la violence, bien que renfermée en son cœur, éclatait souvent en menaces si odieuses et quelquefois en soumissions si basses, qu'il n'en recueillait que haine pour les unes et mépris pour les autres. Quant à la source et à l'essence de ce sentiment dans le cœur de Ralph, il serait difficile de l'expliquer et d'en séparer tous les élémens. Certes, sa tendresse pour Charlotte n'était pas cette adoration pure et une qui n'a d'autre raison que son existence : ce n'était pas cet amour qui répugne à se donner une cause et un prétexte; ce n'eût pas été pour cette sorte d'homme une phrase claire à son esprit et à son cœur que celle-ci : « Je t'aime parce que c'est toi et parce que c'est moi ! » Non, certes. Cette intimité de deux âmes qui, pour se réunir, ne tiennent compte ni des qualités ni des défauts personnels, et qui se cherchent malgré les différences et les difficultés des positions; cette union abstractive de deux êtres, que les puristes en passion regardent comme le seul et véritable amour, n'était pas ce que Ralph portait en lui, ce qui le brûlait et le torturait incessamment. A vrai dire, il aimait Charlotte, parce qu'à quatorze ans elle était une de ces fraîches et jeunes créatures dont l'aspect enivre les regards. Charlotte, à la considérer comme femme, était belle à arrêter les passans et à faire mourir d'envie ses rivales. Svelte et souple, quand, rêveuse et triste, elle se renversait sur sa chaise, les yeux fixés au ciel, chaque pli de ses vêtemens, appuyés sur ses formes virginales, retenait le regard et l'invitait à achever par l'imagination la ligne interrompue de ses gracieux contours. Ses pieds délicats et étroits, ses mains blanches et effilées portaient cette empreinte de beauté élégante et supérieure qui ne se trouve que parmi les classes nobles et oisives de la société; son regard, au fond duquel on voyait dormir le courage et la fierté à travers un voile de mélancolie; sa longue et blonde chevelure; sa bouche légèrement dédaigneuse, tout cela était beau à étourdir la raison d'un homme, et Ralph voyait Charlotte tous les jours. Il l'aimait donc, parce qu'elle était belle, peut-être aussi il l'aimait parce qu'étant la sœur du roi, l'ambitieux et l'amant eussent trouvé à s'enivrer à la même source; et, s'il faut peser tout ce qu'il y avait dans l'âme de Ralph, il est hors de doute qu'il aimait Charlotte de toute la haine qu'il avait pour Richard. Mais quels que fussent les élémens de cette passion; que le désir, la haine ou l'ambition en fussent plutôt la base que le respect et le dévouement, toujours est-il qu'elle était effrénée, capable de tous les combats pour vaincre et de tous les crimes pour se satisfaire.

Richard le savait, et cependant il demeurait calme. Il y avait en lui la conviction que Charlotte lui appartenait, non parce qu'elle le lui avait dit ou parce qu'ils avaient été bénis et fiancés au pied de l'échafaud, mais parce qu'il le sentait; parce qu'ils étaient nés tous deux avec une âme trempée du même aimant et qu'ils s'attiraient l'un l'autre, aussi ignorans et aussi innocens de la force qui les gouvernait que l'aiguille qui tourne au pôle. Dans cet état de son cœur, Richard attendait. Sa coutume, comme on l'a vu, n'était pas de hâter ses actions. Il agissait dans sa vie comme un bon tireur d'arquebuse qui prépare et charge son arme lentement, et qui vise longtemps avant de tirer le coup qui doit retentir et voler comme la foudre. Ainsi faisait Richard; il n'avait pas cherché Salsnby et l'avait à peine regardé quand il l'avait rencontré; de temps à autre, il était allé jusqu'à Great-House, dont il avait vu les fenêtres fermées et dont il avait écouté le silence, quelquefois il accompagnait Love à la taverne du Roi Richard, à Temple-Barr, et il se mêlait aux conversations des buveurs. Mais jamais rien n'avait pu faire soupçonner qu'il ne fût pas résigné à son malheur, ni qu'il méditât quelque vengeance. Sa mère en était heureuse, quoique au fond elle en éprouvât une vive surprise; et Tom Love témoignait parfois son mécontentement de ce qu'il voulait bien n'appeler qu'une honteuse apathie; mais Richard continuait à s'occuper exclusivement du soin de consoler sa mère et ne répondait rien aux reproches de Love.

Un soir donc, il était près d'elle et lui faisait une pieuse lecture; la nuit commençait, et il était à peu près quatre heures, lorsque Tom Love entra, la figure triste et le maintien abattu. Mistriss Barkstead s'en aperçut et lui adressant la parole :

— Vous est-il arrivé quelque malheur? dit-elle. La persécution qui tombe sur les vrais enfans de Dieu vous a-t-elle plus particulièrement frappé?

Le maître boucher ne répondit rien; mais, poussant un profond gémissement, il s'assit d'un air consterné.

— Que vous a-t-on fait? dit Richard en se levant soudainement et avec un intérêt qu'il n'avait pas coutume de laisser arriver jusqu'à son visage :

Love semblait suffoqué de douleur et de colère, et ce fut à grand'peine qu'il prononça les paroles suivantes :

— Il ne m'est rien arrivé, à moi personnellement, et l'on ne m'a rien fait; et plût à Dieu qu'il me fût arrivé ou que l'on m'eût fait quelque chose; car je suis homme à ne pas me laisser renverser par un malheur qu'on peut combattre ni par une persécution à laquelle on peut résister; mais ce qui arrive ou plutôt ce qui va arriver est capable d'anéantir le courage d'un homme, parce que ni vous ni moi n'y pouvons rien, et que de toutes les persécutions, la plus lâche est d'insulter à ce qui ne peut plus se défendre, et de condamner ce qui ne peut invoquer ni la loi, pour sa protection, ni son propre courage, pour son honneur.

— Quelles nouvelles victimes ont-ils donc découvertes? s'écria Richard; ont-ils fait encore enlever des fugitifs dans des pays étrangers pour les livrer au bourreau du comté de Middlesex?

— Oh! ceci n'est qu'une vengeance honnête et loyale pour les royalistes, répondit Tom.

— Font-ils peser, ajouta mistriss Barkstead, font ils peser sur les veuves et les orphelins le poids de leur haine?

— Les veuves et les orphelins, repartit Love, ont une voix pour se plaindre et des larmes pour apitoyer les bourreaux; ne ce serait donc rien que de s'adresser à eux pour les punir.

— Ont-ils donc inventé des victimes? s'écria Richard.

— Oui, répliqua le boucher, la voix presque éteinte; lorsque les vivans leur manquent, ils s'adressent aux morts.

— Qu'est ce à dire? reprit Richard stupéfait.

C'est-à-dire, continua Love en se levant et appuyant son poing fermé sur la table où brûlait la lampe, c'est-à-dire que le corps de tous les enfans de la vraie foi, que la sainte dépouille de tous ceux qui ont été enterrés à Westminster sera arrachée de la tombe et jetée aux chiens.

— C'est impossible! dit Richard.

— Écoutez, dit Love, entendez-vous les trompettes qui sonnent? c'est le héraut qui lit l'arrêt du parlement! Ils vont venir ici et vous les entendrez.

— C'est donc un arrêt du parlement ? demanda Richard.

— Oui, répondit le boucher; ce n'est pas une proclamation royale dont un homme et trois courtisans gardent la honte; c'est un arrêt de la chambre des lords et de la chambre des communes; c'est une tache à l'Angleterre, c'est une lâcheté nationale!

Tous trois demeurèrent interdits. Ils se taisaient encore, qu'un coup violent fut frappé à la porte de la maison, et bientôt après Andlay parut.

— C'est vrai, dit-il en entrant : ils ont fait cette infamie.

Il n'avait rien entendu, sans doute, de ce qui venait de se dire, mais la tristesse étonnée qui se voyait sur le visage de Richard et de sa mère lui avait appris suffisamment le sujet de la conversation, et il la continuait comme s'il y eût pris part.

— C'est vrai! répéta Richard; ils ont proscrit des cadavres!

— Oui, dit Andlay, ils ont fait mentir la belle parole de Johnson : que la vengeance anglaise prie sur la tombe des morts : les morts sont proscrits, et lorsque la tombe n'a pu les protéger, vous ne vous étonnerez pas si rien n'a pu protéger leur tombe. Ni bienséance, ni pudeur, ni gloire, ils n'ont rien respecté! Ainsi, ils livreront aux regards de la populace des cadavres de femmes, auxquels la pudeur aurait dû garder le cercueil comme un dernier voile. Ainsi, la gloire ne servira pas de bouclier à la tombe de l'homme qui fut celui de l'Angleterre! Oui, Richard! continua Andlay, en élevant la voix avec une indignation croissante; oui! ils prostitueront demain aux chiens de Tower-Gate le corps d'Elisabeth Cromwell, mère d'Olivier, et celui d'Élisabeth Claypole, sa fille, et ils feront traîner dans la fange de Smithfield les restes de l'amiral Blake, qui vainquit le Portugal, l'Espagne et la Hollande.

— Malédiction! murmura Richard; oh! les misérables! Puis il tomba anéanti sur sa chaise. Le silence recommença. Andlay se promenait rapidement. Jamais tant d'agitation ne s'était montrée en lui; il se parlait bas, puis s'arrêtait soudainement. Tout-à-coup il s'adressa à Richard et lui dit, comme si celui-ci avait entendu tout le monologue de ses pensées :

— Et pourtant cet homme a un tempérament sanguin, il est léger et amoureux du plaisir; un projet ne dure pas plus dans sa tête qu'un éclair au ciel; il n'a pas cette âcre chaleur des gens bilieux qui enfante et mûrit les fortes pensées et les mène à exécution : il ne devait être qu'un libertin joyeux, et ils en ont fait un tyran!

— De qui parlez-vous donc? reprit Richard étonné.

— De qui je parle? répliqua le docteur; je parle de Charles II, déjà détourné de sa nature facile et indulgente par l'adresse féroce de ceux qui l'entourent. Je parle du roi d'Angleterre, déjà esclave de l'évêque Juxon.

— Est-ce donc le roi qui a dicté cet arrêt? dit mistriss Barkstead.

— A quoi donc a servi une bonne part des deux cent cinquante mille livres sterling pour lesquelles il a vendu Dunkerque à Louis XIV, si ce n'est à acheter les membres du parlement qui se refusaient à voter cet acte épouvantable. Oh! vous ne savez pas en quelles mains il est! Un libertin qui croit aux prêtres, c'est comme un poignard vivant. J'aime mieux un assassin de grand chemin; celui-là, du moins, n'a que la haine d'un cœur à apaiser et que la pensée d'une tête pour y satisfaire; mais être l'instrument, et l'instrument tout puissant des prêtres, s'irriter pour toutes leurs colères et frapper pour toutes leurs vengeances, c'est un rôle à fatiguer la voix du juge et à user la hache du bourreau.

— Mais, dit Richard, curieux de connaître toute l'étendue de cette odieuse mesure, les noms que vous m'avez dits sont-ils les seuls que porte l'arrêt du parlement?

— Je n'en ai pas écouté davantage, répondit le docteur; je me suis enfui tandis qu'ils débitaient le reste de leur infâme liste.

— Ils en ont nommé dix-sept devant ma porte, répondit Love. Et d'abord ils ont nommé sir John Pym.

— John Pym! s'écria Andlay, que le parlement en masse conduisit religieusement à sa dernière demeure!

— J'ai encore entendu le nom de Thomas May!

— L'illustre et intègre historien du long parlement!

— Je me rappelle aussi le docteur Dorislaus et le colonel Edward Popham, amiral.

— Oui, certes, l'un fut ambassadeur en Hollande, et il a fait reconnaître l'acte de navigation par ses habiles traités; et l'autre fut un des amiraux qui l'ont assuré par ses victoires; ils avaient des droits à la proscription de celui qui vend les villes de son royaume.

— Ecoutez! s'écria tout-à-coup mistriss Barkstead, les voici qui viennent de ce côté : nous allons entendre l'arrêt. On ne manquera pas de le prononcer devant notre porte.

— Hélas! dit Tom Love avec une émotion de désespoir qui surprit tous ceux qui l'écoutaient, cet arrêt n'est pas seul, et ils en prononceront un plus affreux encore!

— Un plus affreux! reprirent à la fois Andlay et Richard.

— C'est celui, répondit sourdement le boucher, qui condamne les cadavres d'Henri Ireton, de John Bradshaw et d'Olivier Cromwell, à être pendus aux potences de Tyburn, et à être mis en pièces par le bourreau.

— Oh! qu'Olivier Cromwell les connaissait bien! dit Richard avec une indignation où se mêlait un sourire de triomphe.

Andlay, qui devina sa pensée, le fit taire d'un signe, et presque aussitôt les trompettes retentirent devant la porte de la maison. Elles firent d'abord trois appels aux habitans, en laissant un assez long intervalle entre chacun de ces appels. Il faisait déjà nuit, et deux soldats marchaient à côté du héraut portant des torches. Un petit nombre de curieux se réunirent autour du cortége et le héraut commença sa proclamation. Outre les noms fameux que le docteur et Tom Love avaient déjà cités, on entendit encore ceux de William Constable, et du docteur William Twiss : après ceux-là on en nomma encore quelques autres. Enfin, comme l'avait annoncé le maître boucher, la liste des cadavres proscrits monta à dix-sept. On écoutait avec attention dans la maison de Barkstead, et chacun de ces noms était suivi d'amères reflexions, soit de la part d'Andlay, soit de la part de Tom Love. Il est à remarquer que l'arrêt du parlement, qui venait d'être prononcé, s'était servi du mot ordinaire : *Le corps* (1), pour désigner les cadavres condamnés à l'exhumation. Ce ne fut donc pas sans quelque étonnement qu'on entendit les ignobles expressions du second arrêt. En effet, les trompettes firent entendre de nouveaux appels, et le héraut reprenant sa lecture, annonça qu'en vertu d'un arrêt du parlement, *les odieuses carcasses* (2) d'Olivier Cromwell, d'Henri Ireton et de John Bradshaw seraient, le 30 janvier, suspendues aux potences de Tyburn, et coupées en quartier par la main du bourreau, pour être envoyées, comme un exemple de justice, aux principaux comtés de l'Angleterre.

Tandis que Love, Andlay et mistriss Barkstead témoignaient leur indignation de cette profanation, Richard, silencieux et préoccupé, semblait méditer et développer en lui-même toutes les chances d'un projet qu'il venait de concevoir. Pendant ce temps, le héraut et le cortége s'étaient éloignés, et Love s'écriait avec amertume :

— Quoi! nous laisserons traîner à la potence le corps d'Olivier Cromwell! Les lois se sont-elles enfuies de l'Angleterre en même temps que l'honneur? n'est-il pas un moyen de prévenir cet attentat?

— Non, certes, répliqua le docteur; d'ailleurs, ils ne peuvent pas faire moins qu'ils n'ont déjà fait. Avez-vous donc oublié que le roi Jacques fit comparaître devant la cour de justice d'Edimbourg le corps de sir Francis Mowbray, que ce corps y fut interrogé, et que, faute par lui de répondre, la torture lui fut infligée? Des témoins furent produits contre lui; l'orateur du roi fut entendu dans son accusation, et, après quatre heures de cette dégoûtante folie, le corps de

(1) The body.
(2) The odious carcasses.

Mowbray fut solennellement condamné à être pendu comme coupable de haute trahison.

— Suivront-ils cette marche pour le corps d'Olivier Cromwell, demanda mistriss Barkstead, et le fera-t-on comparaître devant la cour de justice de Londres?

— Non, sans doute, répliqua le docteur, ils demeureront conséquens à leur justice, pour les morts comme pour les vivans. Après avoir prononcé que tout régicide subira le supplice des traîtres, ils se borneront à faire constater l'identité des cadavres, comme ils ont déjà fait pour les personnes qu'ils ont immolées.

— Et s'ils trouvaient vide le cercueil d'Olivier Cromwell? s'écria Tom Love; si quelques vrais enfans de l'Angleterre ne craignaient pas de dévouer leur vie et leur fortune à cette pieuse expédition! Il reste encore deux nuits et un jour pour pénétrer dans les caveaux de Westminster et en arracher le cadavre de Cromwell. Personne ne veut-il aider Tom Love dans cette tentative désespérée?

Andlay, qui voulait détourner le boucher d'une entreprise qu'il savait inutile, sans lui dire cependant le secret de la tombe de Cromwell, lui répondit avec quelque embarras :

— Dieu, qui a protégé la vie d'Olivier, ne laissera pas sa mort à l'abandon : espérons qu'il y pourvoira.

Love le regarda avec surprise. — Vous n'êtes pas de ceux, lui dit-il, qui ont coutume d'invoquer le secours de Dieu, quand ils peuvent agir eux-mêmes, et jusqu'à présent vous ne nous avez pas appris à croire à votre confiance en l'Eternel; mais, rassurez-vous : ce n'est pas pour vous que j'avais parlé, et je croyais qu'il y avait ici d'autres oreilles que les vôtres qui avaient entendu mes paroles et les avaient comprises.

Le docteur fit un nouveau signe à Richard qui sembla le rassurer, en souriant, sur les craintes qu'il éprouvait. Andlay sortit et mistriss Barkstead l'accompagna : Tom Love, s'approchant alors de Richard, lui dit à voix basse :

—Je croyais que l'heure était venue de tenir nos sermens; mais je vois que je me suis trompé. N'importe : le 30 janvier, ils trouveront vide la bière de Cromwell, ou il y aura un cadavre de plus à pendre à Tyburn.

— Non! non! répondit Richard, également à voix basse et avec un cruel sourire de joie : non! il faut qu'ils trouvent cette bière pleine le 30 janvier; car, comme tu l'as dit, l'heure de la vengeance est venue!

— Que prétendez-vous donc? demanda Love.

— J'entends ma mère qui revient : ce soir, à dix heures, il faut m'attendre à la taverne du Roi-Richard. Il nous faut un souper, une chambre séparée, du vin et de l'or. Faites ce que je vous dis et je vous promets une vengeance plus terrible que toutes celles que vous pouvez espérer.

Il ajouta encore quelques mots, mais si bas que c'est à peine si Tom Love les entendit, et prononça deux noms qui firent tressaillir le boucher.

— Quoi! dit-il stupéfait, ces deux frères! ces hommes de résurrection!

— Il me les faut absolument, répliqua Richard.

Mistriss Barkstead entra, et, bientôt après, Tom Love partit. Richard demeura avec sa mère, et l'heure du repos sonna sans qu'elle eût soupçonné que l'âme de son fils fût sortie, un moment, de l'apathie où elle était plongée depuis le supplice de Barkstead.

Ils se séparèrent enfin, et dix heures sonnaient lorsque Richard arriva à la taverne. C'était l'heure où les gens paisibles se retiraient; c'était l'heure où venaient les mauvais sujets, quelques privilégiés de Temple-Barr qui bravaient les chances d'une arrestation, et les larges buveurs qui ne quittaient la taverne qu'au jour naissant

A ce moment, quoiqu'il ne restât pas autour des tables la dixième partie des habitués de la taverne, elle devenait plus bruyante que jamais. Aussitôt que le dernier contrevent des fenêtres était fermé, le tapage commençait comme à un signal donné; les propos des buveurs, les ordres donnés aux garçons, les injures sur leur paresse, les saluts entre connaissances, perdaient soudainement cette retenue qui, pendant tout le jour, ne laissait entendre dans la taverne qu'un sourd murmure, et éclataient mêlés de chants et de rires, ainsi que la joie des écoliers, lorsque le maître s'est éloigné. Il était rare que Richard eût demeuré ou fût venu, après cette heure, dans cette maison; cependant, il en connaissit les habitudes, et il fut singulièrement surpris, en entrant dans la grande salle, d'y voir plus de monde qu'à l'ordinaire, et pourtant plus de tranquillité.

Lorsqu'il entra, chacun se retourna et le salua, comme si on l'avait attendu. Les visages étaient tristes; il était facile de deviner que la publication des arrêts du parlement avaient, pour ainsi dire, blessé le cœur du peuple anglais, jusque dans ses parties les plus inertes et les plus gangrenées. Richard traversa la salle et se dirigea vers Tom Love, dont la voix le guidait, au milieu de ce labyrintre redoutable, comme la cloche appelle et conduit les secours et la dévotion des habitans des campagnes. Dès que Richard fut arrivé près du boucher, celui-ci se leva de la table où il discutait chaudement avec sept ou huit bourgeois qui avaient, ce jour-là, rompu leurs habitudes d'ordre et dépassé le moment accoutumée de leur retraite.

— Ce n'est pas là ce que j'avais demandé, dit Richard à voix basse; quand j'ai parlé de vin et d'or, ce n'était pas pour me rencontrer avec d'honnêtes citoyens qui déplorent, à coup sûr, le malheur de la patrie, mais à qui je ne voudrais pas dire la première syllabe des mes projets.

— Ce ne sont pas non plus ceux-là qui nous attendent dans la chambre particulière où le souper est préparé; mais puis-je empêcher que tout ce qui reste d'honnêtes Anglais ne fasse des vœux pour qu'un homme se lève enfin et mette un terme à la tyrannie de Stuart. D'ailleurs, la malédiction du ciel ne nous frappe pas seulement par la main de ceux qui tiennent et gouvernent l'Angleterre. De grandes calamités s'amassent sur nous, et il est arrivé de singulières choses dans la Cité. Des hommes y sont morts subitement, les uns le visage noir, comme s'ils avaient été étouffés; d'autres devenus maigres et livides, en quelques heures, comme s'ils avaient succombé à une longue maladie; la plupart tombant par lambeaux, et quelques-uns dont les chairs fétides se détachaient de leurs os comme des viandes bouillies. L'anathème éternel pèse sur la vieille Angleterre, et Dieu nous punit d'avoir lâchement supporté le retour de cette race maudite de rois.

— Le moment annoncé depuis si longtemps est donc arrivé, dit Richard pensif; que de fois Andlay me l'a prédit, en m'engageant à éloigner ma mère de Londres! Mais l'espoir de ma vengeance était ici, et j'ai oublié la sûreté de ma mère. Damnation sur moi si elle périt, pourvu que je me venge! J'ai déjà donné ma vie terrestre à cette pensée, je puis bien y engager ma vie éternelle. Venez donc, Love, et hâtons-nous.

A ces mots, il saisit la rampe d'un petit escalier qui, de la salle basse où il se trouvait, conduisait à la chambre où l'attendait son nocturne festin. Depuis qu'il était entré, un silence respectueux avait régné parmi tous les buveurs. On semblait espérer qu'il apportait quelque nouvelle consolante, ou qu'il venait proposer quelque entreprise hardie; aussi, en le voyant prêt à sortir, un des bourgeois, qui causait avec Tom Love avant son arrivée, l'appela à haute voix et lui dit :

— N'y a-t-il rien à faire, monsieur Barkstead? et devons-nous souffrir patiemment tout ce qu'il plaira à la cour de faire peser sur nous d'insultes et de vexations?

Richard, qui avait déjà monté quelques marches de l'escalier, se retourna à cette interpellation, et, du haut de cette espèce de tribune, il répondit avec un mépris mêlé de colère :

— Et quel droit avez-vous de ne point souffrir les insultes de la cour, bourgeois de Londres, qui avez pavoisé vos maisons et semé vos rues de feuillages, lors de la rentrée de Charles II? Vous prend-il pitié pour des cadavres, lorsque vous avez laissé pendre au gibet de Tyburn les corps vivans de vos plus nobles défenseurs?

Cette réponse injurieuse n'eût pas été supportée par ceux

auxquels elle était adressée, si la pensée que ces parosle pouvaient s'excuser dans la bouche du fils du colonel Barkstead, si cruellement supplicié, n'avait retenu la colère des bourgeois. Celui qui avait déjà parlé, continua :

—Oh ! s'il y avait un homme pour diriger la bonne volonté des honnêtes gens, cela ne se passerait pas ainsi ! Qu'il se trouve encore une tête pour concevoir la liberté et la gloire de l'Angleterre ; qu'il se tro ve un cœur capable de braver les dangers de cette pensée, et les bras ne manqueront pas pour lui obéir et le seconder.

—Anglais, répondit Richard, cette tête que vous demandez a cessé de penser, et ce cœur a fini de battre, le jour où Olivier Cromwell est mort.

— Oui ! oui ! s'écrièrent tumultueusement tous les assistans, Olivier Cromwell était le génie de l'Angleterre.

— Et nous ne permettrons pas, reprit le même bourgeois, que son corps soit pendu comme celui d'un empoisonneur ou d'un assassin aux potences de Tyburn.

— Nous l'arracherons au bourreau ! dit l'un.

— Nous renverserons plutôt Westminster jusqu'à sa dernière pierre, ajouta un second.

Des cris tumultueux et des menaces horribles se proférèrent aussitôt dans toutes les parties de la salle ; Richard, craignant que ce tumute, s'il le laissait s'accroître, n'enfantât une de ces émeutes sans résultat, qui troublaient souvent la Cité, redoutant surtout que ces vaines clameurs ne missent obstacle au projet qu'il avait médité, en redoublant, autour de Westminster, la surveillance de l'autorité, Richard résolut d'arrêter l'orage prêt à se former. Il monta donc encore quelques marches de l'escalier, pour mieux dominer toute l'assemblée, et, d'une voix retentissante, il lui adressa ces paroles :

— A quoi pensez-vous donc de vous occuper de vengeance et de cadavres insensibles, lorsque ceux d'entre vous à qui la religion de leurs pères est respectable, devraient être à genoux dans les églises, implorant la miséricorde de Dieu, tandis que les autres, dont la vie a été jusqu'à présent consacrée au jeu et à l'ivresse, seraient plus sages de les suivre pour se repentir, que de perdre ici leurs derniers jours ; car, ne vous y trompez pas, nul de vous ici n'a un lendemain, ni pour lui, ni pour sa femme, ni pour ses enfans ; Londres est frappée au cœur ; Londres, qui se débat, sous la tyrannie, succombera bientôt sous un plus terrible adversaire !

Chacun se regarda, épouvanté de ces paroles et de l'accent avec lequel elles étaient prononcées Richard continua :

— N'êtes-vous donc avertis par rien ? n'avez-vous pas vu, depuis quelques jours, des hommes tomber morts comme s'ils étaient frappés de la foudre ? d'autres dissous jusque dans la moelle de leurs os, comme si le cercueil les avait gardés de longues années ? n'y en a-t-il pas eu dont les membres se sont racornis comme un cuir jeté dans une fournaise ?

— C'est vrai ! c'est vrai ! répondirent sourdement quelques voix.

— Eh bien ! reprit Richard, c'est que vous n'avez encore supporté que les plus légers des fléaux qui vous sont destinés ; c'est que les exactions de la cour, l'humiliation de l'Angleterre, la brutalité des soldats, l'insolence des catholiques, les supplices des vivans, la profanation des cercueils, ne sont que des malheurs d'enfans dont le Tout-Puissant vous a flagellés ; c'est que l'heure de toute sa vengeance a sonné ; c'est que la peste est à Londres !

Une stupeur effroyable se répandit parmi les auditeurs à ce mot terrible ; Richard fit signe à Tom Love de le suivre, et disparut aussitôt. Toutes les personnes, réunies en ce moment dans la taverne, étaient restées immobiles et comme frappées d'anéantissement. Ce mot peste, sourdement prononcé, se répéta bientôt de bouche en bouche ; mais ce fut à peine si chacun prit le temps de chercher les objets qui lui appartenaient, pour s'éloigner et rentrer dans sa maison ; les amis se séparèrent sans se dire adieu : les plus intrépides buveurs n'achevèrent ni le pot d'ale ni la bouteille de vin commencés : les réfugiés de Temple-Barr, qui passaient pour n'avoir crainte de rien, se hâtèrent de gagner leurs repaires, comme s'ils devaient être aussi un asile contre le fléau, et deux minutes ne s'étaient pas écoulées, que la taverne était vide et silencieuse comme un cloître, et que Richard, resté seul avec Tom Love, de tous ceux qui étaient dans la grande salle, entrait dans la chambre particulière où l'attendaient deux nouveaux convives.

Le repas fut long, car la nuit était presque aux trois quarts passée lorsque Richard rentra chez lui. Le jour qui suivit cette nuit n'eut rien de remarquable. Cependant le bruit que des symptômes de peste s'étaient déclarés dans la Cité agita un moment la ville. Mais personne n'avait vu les prodiges dont on parlait, et le spectacle qui se préparait pour le lendemain occupait si profondément les esprits, qu'on attendit, pour craindre et même pour s'informer, d'avoir laissé passer le supplice du cadavre de Cromwell. Il y a, pour les peuples comme pour les princes, une heure où ils disent : A demain les affaires. Pour les princes, cette heure est presque toujours celle des fêtes et des orgies ; pour les peuples, il est cruel d'avouer que cette heure est particulièrement celle des supplices.

Quant à Richard, retiré comme à l'ordinaire près de sa mère, il parut avoir oublié jusqu'aux proclamations de la veille. Cependant, lorsque le jour tomba, il sortit en disant qu'il allait dans la ville pour apprendre la source des bruits qui couraient ; il avertit sa mère qu'il irait peut-être jusqu'à Great-House pour s'assurer si l'appréhension de l'épidémie dont Londres était menacée n'avait pas déterminé lady Salsnby à s'y retirer ; que, dans ce cas, il essaierait de voir Charlotte, et qu'ainsi sa mère ne devait point s'alarmer s'il ne rentrait pas d'aussi bonne heure qu'à l'ordinaire. Quoique les circonstances dussent éveiller la sollicitude de mistriss Barkstead, Richard annonça cette courte absence avec tant d'indifférence, et d'ailleurs, son caractère semblait avoir subi un si complet changement, que la bonne mistriss ne conçut aucune inquiétude et recommanda seulement à son fils d'éviter toute rencontre avec sir Salsnby.

XXIII.

WINDSOR.

On pourra s'étonner, sans doute, des événemens qui font le sujet du chapitre qu'on va lire, de leur singularité et de la rapidité avec laquelle ils se succèdent. Mais l'auteur de ce livre déclare n'en pas accepter la responsabilité. Il raconte simplement ce qui se passa, comme il pourrait le prouver en jetant au bas de chaque page un appel à quelque vieille chronique ou à quelque pièce judiciaire de l'époque. Mais, outre que cette manière a une prétention scientifique qui convient mal à un livre qui a, tout au plus, droit au nom de roman, rien n'est plus indifférent au lecteur que ces certificats d'authenticité, que souvent il ne regarde pas et qu'il ne vérifie jamais. Après cette déclaration, qu'exigeait peut-être la nature des événemens qui vont suivre, continuons ce récit et accompagnons Richard dans l'entreprise qu'il avait concertée avec Tom Love.

A peine avait-il quitté sa mère, qu'à une très petite distance de sa maison il trouva le maître boucher, enveloppé d'un long manteau et tenant en main deux chevaux. Love donna à Richard un manteau pareil au sien, et tous deux, soigneusement cachés, gagnèrent la route de Windsor. Ils ne remarquèrent pas cependant qu'un homme était resté immobile à l'embrasure d'une porte, jusqu'à leur départ, et cet homme s'éloigna dès qu'ils furent à cheval. Ils marchèrent d'abord en silence et avec une extrême rapidité. Une fois sortis de la ville, ils parurent encore plus pressés, car ils firent prendre le galop à leurs montures, mais en même temps, ils se montrèrent moins inquiets d'être reconnus, et ils échangèrent quelques mots.

— Le chariot est en avant, dit Love, et il sera à Windsor en même temps que nous.

— Pourquoi Drake n'est-il pas ici? demanda Richard, c'est un drôle que je serais bien aise d'avoir à la portée de mon poignard, en cas qu'il prît fantaisie à son frère de nous trahir.

— D'abord je ne les ai pas quittés depuis la taverne; ils ont passé la journée enfermés chez moi, et ensuite ils n'ont aucune idée de ce qu'ils vont faire en pensant aller à la recherche d'un riche trésor, dont ils auront une bonne part.

— Vous êtes sûr de l'habileté de ces hommes?

— Andlay pourrait vous la garantir mieux que moi. Ils ont plus d'une fois approvisionné son laboratoire, et ce n'est pas toujours sous la terre et le gazon, mais le plus souvent sous le marbre et le fer, qu'ils ont été lui chercher des sujets d'étude. Car Andlay n'est pas comme les autres médecins, il n'estime guère le cadavre d'un boxeur, tué d'un coup de poing, ou d'un matelot noyé, il lui faut le corps de gens marquans, et je lui ai entendu dire qu'il donnerait sa fortune pour avoir seulement la tête du docteur Milton.

— Et le gardien de Westminster? dit Richard.

— Cinquante livres sterling ont fait l'affaire! répondit Love, et nous pourrons... Paix! ajouta-t-il en ramenant son manteau sur son visage, nous approchons d'une voiture, entendez le pas des chevaux et le bruit des roues. Malgré l'obscurité, il est bon de se mettre en garde contre des curieux. Taisons-nous.

Love et Richard reprirent leur silence; et, continuant à marcher avec la même rapidité, ils furent bientôt arrivés à peu de distance de la voiture. Elle paraissait accompagnée par quelques cavaliers, et l'on entendait distinctement un bruit de voix. L'une des personnes qui causaient ainsi était dans la voiture, l'autre à cheval, et, par conséquent, elles étaient obligées de parler très haut pour pouvoir s'entendre.

— Ainsi donc, dit une voix de femme, la cour quitte Londres dans quelques jours, et la présence de la peste dans la Cité est certaine.

— Oui, vraiment, répondit le cavalier.

— C'est Ralph Salsnby et sa mère! dit Richard en tressaillant malgré lui.

— Ils se rendent sans doute à Great-House pour fuir la maladie, ajouta Love.

— Je suppose que Charlotte est avec eux, reprit Richard.

— Ralentissons le pas de nos chevaux, et écoutons, si nous voulons le savoir, dit le boucher.

D'après cet avis, ils se tinrent à une petite distance de la voiture; mais sans doute leur approche avait mis fin à la conversation, car ils n'entendirent plus que le bruit des roues et celui des chevaux; seulement sir Ralph cria au postillon de se hâter, attendu qu'il devait retourner cette nuit même à Londres, après avoir déposé sa mère à Great-House. Cette recommandation n'apprenant rien à Richard, il se décida à dépasser la voiture.

— Allons! allons! se dit-il tout bas à lui-même, ce n'est pas l'heure de pareilles pensées. Avançons! Love, avançons!

Ils mirent encore leurs chevaux au galop et passèrent à côté de la voiture, qui était escortée par quatre dragons du régiment de Ralph.

— Le fin renard a senti les chiens sur la route, dit Love, quand ils furent hors de l'ouïe de Salsnby; il s'est fait prudemment accompagner. Cependant, si nous n'avions rien de mieux à faire, ce ne sont pas ces quatre porteurs de marmites qui nous empêcheraient de lui taillader la peau du ventre, de manière à ce que ses tripes lui tissent des crevés à l'espagnole d'un nouveau genre.

— C'est une affaire qui me regarde, dit Richard, et qui ne regarde que moi; dépêchons, il est près de six heures et nous sommes encore loin de Windsor.

Ils repartirent au galop et ne s'occupèrent plus que du soin de maintenir leurs chevaux dans cette rapide allure. Ils approchèrent bientôt de Great-House; ils ne pouvaient apercevoir le château, entouré qu'il était d'un petit bois qui arrivait jusqu'au bord de la route; mais lorsqu'ils passèrent en face de l'avenue qui perçait ce bosquet et conduisait du chemin à la maison, ils virent qu'elle était éclairée. Ils s'arrêtèrent un moment et remarquèrent que les lumières allaient et venaient de chambre en chambre, comme si on les préparait pour en recevoir les habitans. Après cet instant de repos, qui donna à leurs chevaux le temps de reprendre haleine, ils se remirent en marche, toujours avec la même célérité.

Comme l'on se trouvait dans les nuits les plus longues de l'hiver, bien que l'heure ne fût pas très avancée, l'obscurité était profonde et la route solitaire. Ils arrivèrent donc, sans rencontrer personne, à un quart de mille de Windsor. A cet endroit, ils trouvèrent un petit chemin qui tournait à droite à travers la campagne; à quelque distance, dans ce sentier, un homme, assis sur une pierre et dans une parfaite immobilité, fredonnait, d'une voix indifférente, une chanson dont l'air ressemblait à une sorte de déclamation chantée qui affectait le retour constant de certains sons.

Ce chant semblait d'abord monotone et ennuyeux à écouter; mais, à mesure qu'on l'entendait, la modulation lente et régulière qui le composait prenait quelque chose de solennel et de triste; puis, peu à peu, cette phrase musicale qui revenait toujours, cette mélodie, pour ainsi dire inflexible, qui reparaissait sans cesse à l'oreille comme un fantôme aux yeux, résolu, uniforme et implacable, finissait par saisir l'âme, l'importuner et la remplir enfin d'une terreur inexplicable, mais réelle. Love et Richard s'arrêtèrent soudainement, et si nous ne pouvons reproduire l'expression singulière de l'air qu'ils entendirent, voici, du moins à peu près, le sens des paroles de la chanson (1):

Vois-tu du fond des noirs caveaux,
Où nos comtes ont leurs tombeaux,
Remonter avec des flambeaux
La comtesse qui se désole,
Son beau page qui la console,
Le prêtre avec sa noire étole,
Le fils aîné qui parle en roi,
Ses deux frères transis d'effroi,
L'argentier et l'homme de loi?
Tais-toi!
Mais ce soir, prends limes et pinces,
Car, des comtes de nos provinces,
Tous puissans comme ducs et princes,
Celui qu'on disait le plus fier,
Doit avoir un tombeau fait de marbre et de fer.

— C'est un de mes hommes! dit Love; ils auront caché leur chariot par ici. Voyons! Aussitôt il arrêta son cheval; puis donnant à son cri toute la portée dont il était susceptible en appelant à voix basse:

— Hé! Bob! dit-il, — Bob!

On ne fit point de réponse, mais le chanteur impassible continua le second couplet de sa chanson:

Pendant huit jours au prieuré,
En chantant le *Miserere*
En chœur les moines ont pleuré.
Mais ce matin, tu peux m'en croire,
Ils sont rentrés au réfectoire;
Puis, ils sont allés après boire,
En habiles ambitieux,
Elire prieur le plus vieux,
Pour lui fermer les yeux:
Tant mieux!
Prends un levier que rien ne brise,
Car les dalles de pierre grise,
Qui pavent le chœur de l'église
Où reposent les prieurs morts,
Sont lourdes à lever pour les bras les plus forts.

— Au diable le chanteur! murmura Love; il paraît que ce n'est pas Bob. Drake aurait bien pu répondre pour son frère. Mais voilà comme ils sont, ils n'ont pas l'air d'entendre quand on ne leur parle pas comme ils veulent. Pourtant si

(1) On a traduit ici cette chanson en vers, non point pour faire de la poésie, mais pour se rapprocher, autant que possible, de sa forme originale.

'javais crié : — Bob, je vais t'envoyer une balle! il aurait bien compris. — Hé! Drake! Drake!

Love n'obtint pas plus de réponse que la première fois. Alors l'immobilité de l'être auquel il s'adressait, la singularité de son chant, l'heure de la nuit et peut-être aussi le projet pour lequel il venait à Windsor, tout cela troubla si étrangement le boucher, qu'il n'osa pas continuer à appeler, et qu'ils purent entendre la troisième partie de cette romance sépulcrale que le chanteur débita avec la même impassibilité :

Sous l'ombre des aulnes tremblans,
Vois s'en revenir à pas lents
Les vierges aux vêtemens blancs;
Le fiancé qui crie et pleure
En retournant à sa demeure
Veuve de baisers avant l'heure,
Et le père qui, seul de tous,
Mort à son espoir le plus doux,
Reste à pleurer à deux genoux?
A nous!
Cette nuit nous prendrons la bêche,
Avant que la terre ne sèche;
Car, ravi sous sa tombe fraîche,
C'est un rare et riche butin
Qu'un corps de jeune fille éteinte à son matin.

— Ce n'est point un homme qui chante ainsi, dit le boucher avec un embarras qui déguisait mal son effroi; nos gens sont plus loin sans doute.

— C'est pourtant ici le lieu du rendez-vous, répondit Richard, et fût-ce le diable, il faut que je sache qui est là.

A ces mots, il tira son épée et poussa son cheval dans le sentier, en criant :

— Hé! l'ami! qui êtes-vous?

Il n'avait pas prononcé ces mots, que le chanteur, jusque-là immobile, se leva et se plaça en face du cheval; Richard s'arrêta soudainement et l'étranger lui dit d'une voix sombre :

— L'ami est un nom auquel tout homme peut répondre, dans quelque lieu qu'il se trouve, quelque temps qu'il fasse, quelque heure qu'il puisse être, et quel que soit le dessein pour lequel il est parti. Mais Drake et Bob sont deux noms trop connus de la justice pour que ceux qui les portent se retournent, lorsqu'on a la maladresse de les leur dire, dans la nuit, et à un quart de mille d'une abbaye où sont enterrés les rois.

—Pourquoi n'as-tu pas répondu, Drake? dit Love, qui s'était approché.

— Parce que, répondit Drake, car c'était lui, si je vous criais, tout-à-l'heure, à tue-tête : — Hé! maître Love, le boucher de Church-Hill! peut-être trouveriez vous qu'il faut me serrer la gorge pour m'empêcher d'apprendre à tout le voisinage que vous êtes ici au lieu d'être à boire à la taverne du Roi Richard, selon votre habitude.

— C'est bien, dit Richard, qui craignait qu'il ne s'engageât une discussion entre les deux interlocuteurs; où est Bob avec le chariot et les ustensiles?

Drake ne répondit point, mais il laissa échapper un cri rauque et inarticulé qui n'appartenait ni à l'homme ni à aucune sorte d'animal. Un cri semblable lui répondit : les chevaux en tressaillirent d'effroi. Un moment après, Bob arriva avec son chariot. C'était une voiture faite, comme l'est de nos jours un fourgon d'artillerie, avec son couvercle en toit. Il était monté sur quatre petites roues basses, dont les jantes étroites étaient garnies d'un cuir épais. Il n'y avait pas de siége pour un cocher, mais, à l'extrémité qui reposait sur le train de devant, on avait établi sur le fourgon une espèce de selle sur laquelle était Bob, dirigeant, avec une longue houssine, quatre chiens qui traînaient lestement ce singulier équipage. C'étaient d'énormes animaux, les yeux sanglans, la gueule pendante et baveuse, aussi capables de déchirer un homme que de traîner un fardeau. La pensée qu'ils accompagnaient toujours leurs maîtres dans leurs hideuses expéditions, et que peut-être ils avaient arraché quelques lambeaux de leur sinistre butin, cette pensée vint à l'esprit de Richard et le troubla d'un dégoût qu'il put à peine surmonter.

— Donnez vos chevaux à Bob, dit Drake; maintenant il nous faut quitter la grande route, et Bob va cacher vos montures dans un endroit où personne ne pourra les voir ni les entendre, et où elles trouveront de quoi se rafraîchir et recommencer la route.

Love et Richard descendirent de cheval, et Bob s'en retourna du côté où il était venu. Drake se mit en marche et les chiens le suivirent, car il ne monta point sur la selle où Bob était placé d'abord; il marcha à pied devant les nouveaux compagnons auxquels il fit signe de le suivre, et à quelques pas de l'endroit où ils se trouvaient, il tourna subitement à droite avant d'arriver au grand chemin. Drake marchait le premier en avant du chariot, et Richard, qui le suivait ainsi que Love, admirait la marche silencieuse de cet homme et de son équipage. On eût dit qu'ils avançaient sans se mouvoir, comme font nos sorciers de théâtre sur les trappes à coulisses qui les promènent sur la scène; car on n'entendait ni le bruit des pas, ni celui des roues, ni les cahots de la voiture. Ils n'étaient plus qu'à une très petite distance de l'abbaye, et ils allaient tourner dans un nouveau sentier, lorsqu'un corps opaque passa légèrement à la hauteur de la tête de Richard et tomba sur le devant du chariot. C'était Bob qui, s'élançant comme les enfans qui jouent au cheval fondu, venait de reprendre sa place. Aussitôt Drake allongea le pas, et, toujours silencieux, il arriva, après une foule de détours, à un bouquet de bois qui était tout au plus à cinquante toises des murs de l'église.

Arrivés là, on cacha le chariot parmi les arbres, et Bob détela deux des chiens qui s'éloignèrent aussitôt.

— Voilà, dit-il des sentinelles, qu'on ne surprendra pas; ils devineraient un mal-intentionné à un demi-mille de distance, et je crois qu'ils sentiraient un constable d'ici à Londres.

Au même instant, Drake tira du coffre quelques objets dont il se chargea, et il s'avança seul vers l'église. Bob, mettant son doigt sur ses lèvres, recommanda le plus profond silence à ses deux compagnons, et il se coucha par terre, l'oreille parfaitement appuyée au sol. Il y demeura quelque temps immobile; puis, à plusieurs fois, il fit quelques signes d'impatience, mais si imperceptibles, qu'il fallait toute l'attention que Richard donnait à son moindre mouvement, pour les apercevoir. Il reprit enfin son immobilité, et, par une sorte de gémissement prolongé, il sembla répondre à un signal que lui seul avait entendu. Il se releva presque aussitôt, prit dans la voiture quelques nouveaux instrumens, détela un des chiens qui restaient au chariot, et attacha ces objets aux courroies qui lui servaient de harnais. Le chien disparut à l'instant, et Bob, reprenant sa position, dit tout bas à Richard :

— Il paraît que les serrures sont bonnes et les verrous cadenassés; c'est désagréable, parce qu'il lui faudra bien dix minutes pour scier la pierre où sont scellés les gonds.

Le chien revint bientôt; mais il ne rapportait aucun des objets que Drake avait pris d'abord, ou que lui-même avait portés. Bob l'examina avec soin pour voir si rien n'était suspendu à ses cuirs; il remarqua enfin quelques nœuds, faits à la corde qui servait de trait, et dit à Richard, en les dénouant pour rattacher le chien au chariot :

— Drake me dit qu'il garde les ustensiles de peur que nous ne trouvions quelque porte intérieure aussi solidement fermée.

Les dix minutes que Bob avait annoncées, comme le temps nécessaire pour scier les pierres des gonds, n'étaient pas écoulées, qu'il se releva en disant :

— Voilà qui est fait! Il faut que vous m'aidiez maintenant, parce qu'il est inutile que Drake revienne : nous le retrouverons là-bas.

Immédiatement, il remit à Love un levier en fer d'une longueur et d'un poids considérables, chargea Richard de deux boîtes exactement fermées, et lui-même attacha autour de ses reins une ceinture où étaient artistement placés des poinçons, des limes, des petites scies, des lames d'acier

flexible, et particulièrement une paire de pistolets qui semblaient excellens, et un poignard qui parut être, à Love, d'une longueur raisonnable; Bob se munit d'une ceinture pareille pour son frère, et avertit Richard et le boucher de le suivre vers l'abbaye, après avoir commandé aux chiens, par un signe, de se tenir au guet.

Pour le jeune Barkstead ni pour Love, ce n'était pas l'heure de reculer; et certes ni l'un ni l'autre n'étaient gens à renoncer à une entreprise fortement résolue; mais la singularité de ce qui se passait, cette correspondance muette entre les deux frères, l'intelligence merveilleuse de leurs chiens, l'importance et l'horreur de l'action qu'ils allaient commettre, leur association avec ces hommes réprouvés et sacriléges, dont on ne parlait qu'avec effroi, tout cela saisit leur âme d'une froide appréhension, et ce ne fut que sur une seconde invitation qu'ils suivirent Bob.

Ils atteignirent bientôt les murs de l'abbaye et trouvèrent Drake, debout près d'une petite porte qui semblait ne pas avoir été touchée. Richard craignit un moment d'avoir été trompé. Mais il s'aperçut bientôt qu'il devait admirer, plus que jamais, l'adresse et la prudence de ses complices.

— Cette porte est trop lourde pour que je puisse maintenant la détacher et la retenir tout seul, dit Drake, et si je l'avais laissée tomber en dedans, elle aurait fait un bruit à éveiller les morts.

Les deux frères enfoncèrent aussitôt de fortes vis dans le bois, et à ces vis, qui avaient des anneaux à leur extrémité, ils passèrent des cordes qu'ils remirent à Love et à Richard; Bob en prit également une, et Drake, armé d'un levier, commença à ébranler la porte du côté des gonds. Elle se sépara aisément de la muraille et laissa bientôt un espace suffisant pour qu'un homme pût y passer; Drake entra le premier et soutint la porte de l'autre côté, pendant que Richard venait. Richard se joignit à Drake, et Love passa à son tour; puis, tous trois soutinrent la porte, jusqu'à ce que Bob eût dévissé les anneaux et porté dans l'intérieur tout le bagage qui leur était nécessaire. On replaça la porte avec soin, et Drake posa un levier en arc-boutant pour l'empêcher de tomber.

Ils étaient dans l'intérieur de Windsor, mais non pas encore dans l'église. Il leur fallut suivre un long couloir obscur, monter et descendre plusieurs escaliers dans une complète obscurité, avant d'arriver à une seconde porte qui se trouva encore fermée. Ce fut l'affaire d'un moment pour Drake, que d'en démonter la serrure.

La nuit était froide, aucune lumière ne veillait dans la nef solitaire, le vent se plaignait sourdement dans les arceaux, et chaque mouvement retentissait comme un bruit lointain, sous ces voûtes nues; la sourde clarté de la nuit semblait se coller aux vitraux sans pénétrer dans l'église, et dessinait dans l'ombre les longues fenêtres du temple comme d'immenses fantômes. Love se rapprocha de Richard et lui serra silencieusement la main. Drake dit alors à celui-ci :

— Maintenant, jeune homme, c'est votre affaire, comptez bien vos pas, prenez bien vos mesures, car nous n'avons pas le temps de dépaver cette église d'un bout à l'autre.

— Menez-moi à la porte principale, dit Richard, et je vous conduirai au trésor que je veux enlever.

Drake le plaça à l'entrée qui fait face au chœur, et Richard marcha devant lui à pas lents et mesurés. Il les compta jusqu'à vingt-un; puis, se tournant subitement à gauche, de manière à décrire un angle droit avec la ligne qu'il venait de quitter, il compta douze nouveaux pas et s'arrêta en disant :

— C'est ici qu'il faut creuser!

— C'est bien! dit Drake; maintenant laissez-nous faire, et n'essayez de nous aider qu'autant que nous vous le demanderons.

Bob et Love approchèrent de l'endroit où Richard se tenait immobile.

— Retirez-vous, dit Drake, j'ai marqué la pierre; faites silence surtout, voilà l'essentiel. Mais voulez-vous absolument que toute trace de ce que nous allons faire disparaisse? prenez garde! cela nous obligera à avoir de la lumière, et c'est là le plus grand danger.

— Il le faut absolument! répondit Richard.

— Allons donc! répondit Drake.

En un instant, Bob eut allumé une petite chandelle; il la promena rapidement sur toute la surface de la pierre et l'examina cependant attentivement, puis, il en suivit le contour, remarqua quelques endroits où le ciment débordait les fentes, et d'autres où il semblait manquer. Après cette inspection, qui avait été minutieuse, mais qui semblait légère à Richard, il éteignit sa lumière, et, aidé de son frère, il se mit à l'ouvrage.

Les yeux de Richard et de Love s'accoutumant peu à peu à l'obscurité, il leur fut possible de suivre les mouvemens des travailleurs. D'abord, ils les virent verser avec soin, tout autour de la pierre qu'ils voulaient enlever, une liqueur, qu'à l'odeur ils reconnurent pour être du vinaigre. Ils glissèrent ensuite une lame d'acier, mince et flexible, entre le joint des pierres, et, faisant aller et venir cette lame avec une rare rapidité, comme ils eussent fait d'une scie, arrosant de temps en temps l'interstice des pierres, ils commencèrent à séparer la dalle qu'ils voulaient enlever de toutes celles qui l'entouraient. Pendant près de trois quarts d'heure que dura ce travail, Drake et Bob, assis par terre, n'échangèrent pas un mot, et Richard ainsi que Love demeurèrent immobiles.

Cette opération finie, ils introduisirent le bout aminci d'un levier entre deux dalles et commencèrent à soulever celle qu'ils avaient détachée. Drake, qui tenait le levier, ne faisait que des mouvemens très lents, et semblait à peine remuer la pierre; mais à chacun de ses efforts, Bob glissait un petit coin de bois dans l'intervalle qui s'agrandissait, de façon que si le levier fût venu à manquer, elle ne pût rentrer dans son cadre. Par ce moyen, ils l'eurent bientôt détachée complétement, et ils purent placer en dessous un petit rouleau qui la soutint en l'air.

Pendant la durée de son immobilité physique, la pensée de Richard avait eu le temps de se livrer à toute son activité. Love, lui-même, bien que son imagination n'aidât guère aux impressions qu'il recevait des objets extérieurs, s'était abandonné à de longues réflexions. Ce fut donc, d'abord, avec une curiosité intéressée qu'ils examinèrent le travail continu et silencieux de Bob et de Drake. Bientôt après, tandis que sans relâche, usant et coupant le ciment de ces pierres sépulcrales, ces deux hommes indifférens semblaient oublier qu'ils eussent des témoins, Richard, en les considérant, se sentit étonné comme s'il les voyait pour la première fois. Cette continuité de mouvemens réguliers, cette persévérance silencieuse, mal dessinée au regard par la clarté incertaine de la nuit, prirent enfin un caractère si singulier, que Richard imagina que deux démons venant déterrer un damné pour l'emporter aux enfers, n'auraient pas d'autre aspect; peu à peu, cette supposition qui n'était arrivée à son esprit que comme l'application que fait un poète ou un peintre de l'observation d'une action réelle ou tout-à-fait imaginaire, cette supposition couvée, pour ainsi dire, dans sa tête par le silence et les ténèbres, finit par éclore et grandir comme une réalité, et Richard fut presque atteint de la certitude qu'il assistait à une opération surnaturelle. Mais cette conviction, loin de se tourner en crainte dans son âme, s'y exalta si chaudement, qu'il se sentit heureux de cette possibilité, et qu'un sourire d'orgueil agita ses lèvres. Love, au contraire, en appliquant sa réflexion aux mêmes objets, y trouva d'autres sentimens; la réalité resta pour lui où elle était, c'est-à-dire dans des hommes qui commettaient un sacrilége et dans le cercueil qui renfermait un roi. Mais ce sacrilége était puni de mort et de damnation, et ce roi qu'on exhumait, Love lui avait craché au visage; voilà à quoi il pensait et ce qui lui troublait l'âme, lorsque Drake lui dit :

— Allons, aidez-nous à mettre la pierre de côté!

Tous deux, Tom et Richard, s'empressèrent, le premier, pour se défaire de ses réflexions; le second, pour pousser les siennes jusqu'à une coopération personnelle à l'œuvre infernale à laquelle il croyait assister. L'ardeur qu'ils mirent à exécuter ce qu'avait dit Drake, leur prêta tant de force, que les deux frères échangèrent, à travers l'ombre, un signe de surprise et de désappointement.

La pierre était donc levée et la grande question de savoir

si Richard avait bien désigné l'endroit, allait se résoudre. Cette observation, faite par Drake, ramena Richard à la vérité de ce qui arrivait. Aussitôt, avec l'ardeur qu'inspire un premier obstacle heureusement vaincu, ils déblayèrent l'espace que recouvrait la dalle énorme qu'ils avaient enlevée, de la chaux, du ciment et des pierres qui la soutenaient. Ils creusèrent ainsi un pied et trouvèrent la terre. Arrivés à cette profondeur, ils tâtèrent et ne rencontrèrent rien. Love, presque découragé, laissa échapper un soupir de mécontentement. Richard, aidé des deux frères, continua à enlever la terre avec persévérance; ils creusèrent encore un pied, et, en appuyant fortement leurs bêches aiguës sur le sol, ils ne sentirent aucune résistance. Richard fut déconcerté. Drake murmura avec humeur :

— On n'enterre jamais si profondément dans les églises!

— Sondons! dit Bob; il est inutile de perdre notre temps, s'il n'y a rien.

Il tira aussitôt de sa ceinture une baguette de fer de deux pieds et demi de long, à peu près, qu'il enfonça tantôt à un endroit, tantôt à l'autre de la fosse qu'ils creusaient : la baguette entra sans trouver d'obstacle d'aucune façon.

— Vous vous êtes trompé, dit Drake, tant pis pour vous; n'oubliez pas notre marché, cent guinées si nous ne trouvons rien, la moitié du trésor si nous le découvrons.

— Essayez donc! dit Richard, et sondez plus profondément.

Drake prit la baguette des mains de son frère, en vissa une seconde au bout de la première et sonda de nouveau la terre. Cette fois, il fut plus heureux. Il n'avait pas enfoncé sa sonde de trois pieds, qu'il éprouva une forte résistance.

— Je crois que nous y sommes, dit Drake d'un ton joyeux.

Cependant, au lieu de retirer son instrument sur-le-champ, il le fit tourner à la place où il avait cessé de pénétrer dans le sol, puis il le ramena lentement à lui. Dès qu'il fut sorti de terre, Bob s'en empara, en mit l'extrémité dans sa bouche, puis, après un court examen, il le rejeta avec un air de mécontentement, en disant :

— C'est un morceau de brique que tu as rencontré, il n'y a rien là! allons-nous en.

Love ne savait que penser. Drake se levait pour partir; Richard insista de nouveau, et prenant lui-même le fer des mains de Bob, il le plongea de toute sa longueur, qui était d'à peu près cinq pieds, dans la terre. Il le fit avec tant de colère et de force que le fer ploya sous sa main, en rencontrant un corps dur qui l'arrêta.

— C'est encore quelque pierre, dit Bob.

— Non, non, répondit Drake qui avait saisi la baguette dans les mains de Richard, c'est du bois; la pointe de la sonde y est entrée, car elle est difficile à retirer.

Drake ramena la sonde une seconde fois, et Bob en goûta encore l'extrémité.

— C'est du bois, dit-il, et du bois d'excellente qualité! A l'œuvre! à l'œuvre!

Tous quatre reprirent leur travail avec vigueur, et en moins d'un quart-d'heure, ils eurent dégagé de la terre qui l'entourait, une bière de chêne parfaitement conservée. Richard, qui avait été agité de la crainte de ne rien découvrir, une fois lancé dans cette voie d'incertitude, calcula encore que dans cette abbaye, pavée de cercueils, il y avait chance d'en rencontrer partout où l'on aurait fouillé, et qu'il n'était pas certain que celui qu'ils avaient découvert fût le but de ses ardentes recherches. Il ne fit point part de ses doutes à ses compagnons pour ne pas les décourager; mais ces doutes cessèrent bientôt lorsque Drake et Bob, qui étaient dans la fosse, voulant enlever la bière, purent à peine la soulever, tant elle était lourde. Richard se rappela que cette enveloppe de chêne recouvrait un cercueil de plomb, et il se crut certain qu'il avait trouvé enfin ce qu'il cherchait. C'était une opération fort difficile que d'enlever d'une fosse, qui avait près de sept pieds de profondeur, un cercueil d'un poids aussi considérable : aussi Drake, s'arrêtant après le premier effort, dit à Richard :

— Puisque c'est le trésor nous n'avons qu'à briser ces planches et nous emporterons l'or et l'argent qu'il renferme par parties et plus aisément qu'en masse.

— Ce ne sont pas là nos conventions! dit Richard, vous avez promis d'enlever le cercueil, et, une fois hors de ces murs, si la moitié de ce qui s'y trouve ne vous convient pas, je vous ai promis cent guinées; les voulez-vous sur-le-champ?

— Cent guinées, répondit Bob, sont un bon dédommagement d'une nuit perdue; mais, au poids de cette bière, il est juste de penser que notre nuit vaudra mieux que cela. Nous allons encore essayer.

Ils se mirent donc à l'ouvrage, et passant des cordes sous le cercueil, ils l'élevèrent tantôt d'un bout, tantôt de l'autre, glissant en dessous des fragmens de pierres dès qu'ils l'avaient soulevé de quelques pouces et y replaçant de la terre de manière à ce qu'il ne pût retomber. Enfin, à force de travail, le cercueil fut déposé sur le bord de la fosse, et les deux frères s'occupèrent immédiatement à faire disparaître les traces de cette sacrilége soustraction. Ils rejetèrent la terre dans le trou jusqu'à sa moindre parcelle; ils replacèrent la pierre comme elle était, sinon aussi solidement, du moins assez sûrement pour que, dans une église aussi peu fréquentée, il pût se passer bien du temps avant que rien ne se découvrît. Ils tirèrent alors d'une des boîtes qu'on avait confiées à Richard un ciment pareil à celui qui scellait les pierres. Après avoir allumé leur chandelle, ils en regarnirent le tour de la dalle, et, comme ce ciment frais était d'une couleur plus apparente que celui des autres endroits de l'église, ils y répandirent une poudre d'une finesse extrême, qui était enfermée dans la seconde boîte, et qui le brunit suffisamment. Bob, ensuite, alla dans le coin le plus retiré de la nef, y ramassa une assez grande quantité de poussière, puis, en la laissant glisser entre ses doigts, il la sema si adroitement sur l'endroit qu'ils avaient occupé, que l'œil le plus prévenu ne pouvait y voir la moindre différence avec le reste du pavé.

Toutes les précautions que Richard avait jugées nécessaires à la réussite de son projet, étant exactement prises, ils s'occupèrent, tous ensemble, à traîner le cercueil hors de l'église. Cette fois, voulant éviter toutes les difficultés qu'ils auraient eu à reprendre leur premier chemin, à travers des corridors étroits et des escaliers tournans, ils profitèrent de ce qu'ils étaient dans l'intérieur pour ouvrir la grande porte, et Bob sortit, dès qu'elle fut entr'ouverte, pour aller chercher le chariot. Pendant ce temps, Drake, Love et Richard, fatigués des efforts qu'ils avaient faits, s'étaient assis tous trois sur le cercueil dans lequel l'un d'eux croyait des trésors, et les autres le cadavre de Charles Ier.

Le doute entra encore une fois dans l'esprit de Richard et il allait presque se décider à faire ouvrir le cercueil, déterminé à l'abandonner à ses complices, avec la récompense promise, s'il s'était trompé. Mais il pensa que ce cadavre devait porter une marque terrible qui pouvait le faire reconnaître à ces misérables, et qu'alors peut-être ils refuseraient de l'emporter, ou bien qu'ils iraient le dénoncer avant que son projet ne fût accompli. Il se décida donc à tenter l'aventure jusqu'au bout, et Bob arriva presque aussitôt avec le chariot, attelé de ses quatre chiens.

Grâce à l'adresse des deux frères et à la force prodigieuse de Love et de Richard, le cercueil fut bientôt placé dans le fourgon et l'on se mit en route. Cette fois Bob, qui conduisait le chariot, prit le grand chemin. On arriva bientôt au sentier où Drake avait été aperçu par Love et Richard, et il leur amena, en peu d'instans, leurs chevaux, largement repus et rafraîchis. Dès que chacun fut prêt, Drake s'élança derrière son frère, et Bob, animant ses chiens par un sifflement aigu, ils partirent tous avec une rapidité qui leur promettait un prompt retour à Londres.

XXIV.

LE BOIS

Pendant que nous suivions un à un les mouvemens extérieurs de Richard et de ses compagnons, nous n'avons pu donner une exacte relation de ce qui se passait en eux, et cependant il est probable que l'action qu'ils venaient de commettre les avait diversement troublés. Ce dut être surtout lorsque toute la difficulté matérielle de cette action se trouva épuisée, que chacun d'eux put réfléchir à ce qu'il venait de faire, et la course silencieuse et rapide qui les ramenait à Londres était propre à cette méditation. Pour les deux frères, le résultat des pensées qui galopaient dans leur cerveau, plus vite que les énormes chiens qui les traînaient, ce résultat n'était autre que le calcul de ce qu'ils espéraient trouver dans le cercueil. D'abord, c'était des pièces d'argent, qui, partagées par moitié entre eux et leurs acolytes, devaient leur fournir de quoi acheter dans la Cité une maison modeste où ils se retireraient, ayant chaque jour trois bons repas à faire avec de l'ale à discrétion, et quelquefois une bouteille de vin de France. Ensuite, ils réfléchirent aux soins qu'on avait mis à ensevelir ce trésor dans une église, à l'importance des personnages qui, ayant pu obtenir une sépulture dans l'abbaye de Windsor, s'en étaient servis à un pareil usage, aux risques qu'il avait fallu courir pour mener à bonne fin cette supercherie. Or, toutes ces raisons pouvaient faire croire assez vraisemblablement qu'un pareil trésor devait être bien supérieur à quelques misérables sacs d'argent, qu'on aurait enfouis dans quelque parc, ou tout au plus au pied d'une croix dans un cimetière. Donc, Drake et son frère Bob pensèrent que certainement ce ne pouvait être que de l'or qui était enfermé dans la bière qu'ils emportaient, et, en conséquence de cette supposition, ils se voyaient déjà possesseurs, comme de riches bourgeois, non-seulement d'une honorable maison dans la ville de Londres, mais encore de quelque ferme riche et vaste dans le beau comté de Middlesex ou autre. Une fois en route dans ce pays de chimères, ils avancèrent rapidement; le trésor, qui, d'argent qu'il était d'abord, s'était transformé en or pur, subit une nouvelle métamorphose, car il pouvait arriver que ce fussent les pierreries de quelque illustre famille proscrite sous Cromwell qu'on avait ainsi ensevelies, et alors la fortune à partager devenait incalculable, et ce n'étaient plus ni ferme ni maison de bourgeois qui convenaient à l'ambition de Bob et de Drake: c'étaient des palais et des châteaux avec d'immenses domaines qui se bâtissaient dans leur imagination, et bientôt, grâce à sa puissance créatrice, ils se promenèrent dans leur parc et chassèrent le renard dans leurs forêts. Mais l'ambition est une boisson d'une ivresse si facile et si rapide qu'elle égare jusqu'aux plus folles prétentions et quelquefois jusqu'aux plus coupables, ceux qui y goûtent même par la pensée. Il arriva donc que l'ambition des deux frères, comme un cheval qui a pris le mors aux dents, courut au delà de tout ce qu'il était permis au délire le plus extravagant d'inventer. Après avoir épuisé toutes les suppositions pour porter aussi loin que possible la richesse présumable qu'ils avaient acquise; altérés en eux-mêmes, comme des buveurs que brûle le vin, par tout ce dont ils avaient abreuvé leur soif imaginaire, haletant d'un besoin insensé et furieux de fortune, ils se demandèrent pourquoi ils partageraient cet or, ces pierreries, ces diamans, ces châteaux, ces domaines, ces palais, qu'ils venaient de conquérir, et avec cette question la pensée d'une trahison entra dans l'esprit des deux violateurs de tombeaux.

Dans ces deux êtres unis par le sang, par l'intérêt, par le métier, les habitudes et les dangers, il y avait ce qu'on peut appeler un parallélisme d'âme et de pensée qui les faisait marcher de concert dans toutes les occasions de la vie et qui les fit tous deux arriver, à peu près au même instant, à la même question et au même doute. Ils se tournèrent donc l'un vers l'autre, et leurs regards pénétrèrent aisément dans leurs desseins mutuels. Ils commencèrent alors une conversation à voix basse et concertèrent un projet dont ils arrêtèrent l'exécution dès que la route leur en offrirait une occasion favorable.

Pendant ce temps, la pensée de Richard sortait de même de sa voie accoutumée, mais ce n'était ni par de vains calculs ni par la discussion intérieure de ce qui lui restait à faire. Un sentiment de joie inouï l'exaltait ; comme un captif qui, délivré de la prison, dévore l'espace de la course et du regard, il donnait carrière à son âme à qui il ouvrait, comme un champ libre, la vengeance... dans laquelle il allait enfin s'ébattre avec plaisir, se ruer avec délices. Son cheval filait à côté du traîneau sépulcral, et Richard attachait sur ce bois insensible qui gardait un insensible dépôt, ces regards doux et complaisans dont une mère protége le berceau de son enfant ; souriant comme elle à ce qui était sa joie et son avenir. Quant à Love, ce qui restait de difficile à surmonter pour accomplir la vengeance désirée, suffisait à occuper ses réflexions. Chacun en était donc au plus haut point de ses méditation c'est-à-dire que la détermination des deux frères n'avait plus de scrupules; que le délire de Richard, excité par la course ardente qu'il faisait, avait quelque chose de furieux, et que l'embarras de mener cette aventure à bonne fin semblait inextricable à Love, lorsqu'ils arrivèrent en vue de Great-House.

Cette habitation, comme nous l'avons dit, était à quelque distance de la route, et cette distance était remplie par un bois qui s'étendait assez loin à droite et à gauche et qui en dépendait immédiatement. Un mur défendait l'entrée du bois et l'approche de la maison du côté des champs, mais ce n'était qu'un fossé assez large qui le séparait de la route. A peine la chariot et les cavaliers approchèrent-ils de l'endroit où les arbres joignaient le chemin que, sans qu'aucun signe apparent semblât les y exciter, les chiens montrèrent quelque marque d'insubordination, et, qu'à vingt pas de là, le chariot roula dans le fossé. Quel était le projet de Drake et de Bob, à qui tout retard pouvait être aussi fatal qu'à leurs compagnons ? Ce ne fut qu'après quelques réponses grondeuses des deux frères, que Richard commença à soupçonner leurs desseins, et que Love les devina complétement.

— Malédiction ! dit Richard, en descendant de cheval, ceci va nous faire perdre une heure.

— Que dites vous? une heure ! répondit Drake, qui s'était lestement dégagé, ainsi que Bob, de son espèce de selle, notre opération est manquée pour cette nuit, le chariot doit être brisé et il n'y a plus rien à faire.

— Plus rien à faire ! dit Richard, avec une colère qui fit siffler ses paroles entre ses dents violemment serrées. Plus rien à faire ! vous êtes fous ou traîtres ! Plus rien à faire!

— Ni fous ni traîtres, répondit Bob, qui semblait examiner la voiture avec attention, et qui en avait déjà dételé les chiens ; il faut ôter ce cercueil de là dedans, le cacher quelque part, et nous reviendrons le prendre la nuit prochaine.

— La nuit prochaine! répliqua Richard ; la nuit prochaine je ne donnerais pas un penny de ce cercueil et de tout ce qu'il renferme.

— Il faut pourtant y renoncer pour cette nuit, ajouta Drake.

— Cette nuit ! reprit Richard, dont la fureur augmentait par degrés, pour le titre de duc et pair et la possession du plus beau comté de l'Angleterre, je ne renoncerais pas à cette bière cette nuit ; non ! sur mon salut éternel, je n'y renoncerais pas !

— C'est donc un singulier trésor que celui-ci, dit Bob, en détachant le couvercle du fourgon qui, tout-à-fait couché sur le côté, laissa rouler le cercueil par terre ; cependant, il me semble d'un poids à ne pas s'évaporer en une nuit, surtout si nous lui mettons quelques pieds de terre par-dessus.

— Or çà ! reprit Richard avec plus de sang-froid qu'il n'en avait eu jusqu'à ce moment ; or çà, drôles, quel est notre marché ?

— Cent guinées, ou le partage du trésor, dit Bob.

— A quelles conditions ? continua Richard.

— A condition que nous le tirerions de terre et que nous

le porterions jusque dans la maison de Love, avant que trois heures de la nuit fussent sonnées.

— Tenez donc votre promesse !

— C'est impossible ! dit Drake.

— Impossible ! dit Love; les drôles y mettent de la mauvaise volonté, voyez plutôt.

Pendant que Richard disputait avec les deux frères, Love était descendu dans le fossé qui était complétement sec. Il avait à son tour examiné le chariot; puis, le soulevant dans ses fortes et larges mains, dès qu'il fut dégagé du poids énorme du cercueil, il le rétablit sur ses roues.

— Voyez, continua-t-il, il a résisté à cette secousse, il n'y a qu'à remettre cette boîte à roues sur la route, à y replacer le cercueil et à repartir.

—Et comment, dit Drake avec humeur, après être remonté sur la route à côté de son frère, voulez-vous ôter cette masse pesante de la terre ou elle s'est enfoncée?

— Comme vous avez fait pour la retirer d'une fosse étroite, où vous ne pouviez agir que deux, tandis que, dans cet endroit, nous pouvons y employer nos forces tous les quatre.

— Ici, Fox ! ici, Mab ! dit Drake, sans répondre à Love, en appelant ses chiens qui s'éloignaient sur la route et en les faisant coucher à ses pieds

— Ces drôles, dit tout bas le boucher à Richard qui était près de lui, trament quelque trahison; il serait peut-être prudent de leur briser les os.

Richard, qui commençait à partager ses craintes lui répondit de même, mais il lui fit observer que l'essentiel était de faire arriver le cercueil à Londres et qu'il fallait plutôt transiger que recourir à la violence. En conséquence, pendant que les frères semblaient se consulter tout bas, il leur adressa la parole.

— Eh ! mes maîtres, leur dit-il, voulez-vous ou non remplir vos engagemens? n'oubliez pas que si vous vous y refusez, nous portons de bonnes épées et d'excellentes dagues qui peuvent vous y forcer.

— N'oubliez pas non plus, reprit Drake, que nous avons de bons pistolets, qui touchent de plus loin que vos longues épées : et que voici des auxiliaires, ajouta-t-il en montrant ses chiens, qui sont las de charogne et qui ne demanderaient pas mieux que de goûter de la chair fraîche. Ici, Fox ! dit-il, en remarquant que les animaux ne se tenaient pas tranquilles, comme à l'ordinaire,

Cette affreuse menace n'effraya ni Love ni Richard; mais elle leur mit à découvert la mauvaise volonté de leurs complices, et, sans beaucoup chercher d'où pouvait venir cette dispositon hostile, il fut facile à Love de deviner que c'était l'appât du trésor qui les tentait et qui leur inspirait cette résolution; il crut donc prévenir toute dispute en leur apprenant qu'ils bâtissaient leurs espérances sur un fond creux.

— Vous me prenez pour un oison, dit-il alors, et vous me traitez comme tel, de vouloir me persuader que vous ne pouvez enlever ce cercueil et de croire me faire peur de vos roquets. Sachez que maître Love a une demi-douzaine de ces gaillards-là au service de sa boucherie, dont chacun ne ferait qu'une bouchée de vos quatre joujoux, et que lorsqu'ils s'avisent de grogner trop haut et que je leur ai donné, sur le bout du nez, une sorte de chiquenaude qui m'est particulière, il ne leur arrive plus jamais de montrer les dents. N'oubliez pas non plus que vous êtes restés une heure dans une fosse humide, et que la poudre a besoin d'être sèche pour prendre. Ainsi, ne faites pas les rodomonts, car vous n'y gagneriez rien; et, je dis que vous n'y gagneriez rien, quand bien même vous deviendriez seuls maîtres de ce coffre mortuaire, attendu que vous n'y trouveriez qu'un cadavre pourri qui n'a pas à coup sûr dans sa poche les cent guinées que mon camarade vous a promises.

Les deux frères répondirent à cette espèce de harangue par un rire d'incrédulité, sourd comme leurs gestes et leurs paroles. Drake tira un de ses pistolets de sa ceinture, Love et Richard dégaînèrent, mais Bob posant soudainement la main sur le bras de son frère, l'arrêta au moment où il allait diriger son arme contre le boucher. Il lui dit quelques paroles inintelligibles, et ajouta, de façon à être entendu de Love et de Richard :

— On vient, malédiction ! on avance, nous sommes perdus !

Il se fit un silence profond; Love et Richard n'entendirent rien : mais ils avaient acquis une connaissance si incontestable de l'intelligence de Bob, en de pareilles rencontres, qu'ils ne doutèrent pas de la vérité de ce qu'il disait. Au même instant, les deux frères se glissèrent comme des couleuvres du haut de la route où ils étaient remontés, jusque dans le fossé où se trouvaient nos deux héros.

— Alerte ! mes maîtres, leur dit Bob au même instant, il y va de la potence pour nous tous; entrons tout ce bagage dans ce bois, ou c'en est fait, non seulement du trésor, mais encore des cent guinées, du cadavre pourri et de nos carcasses.

Le danger commun étouffa tout dissentiement, et, en moins de rien, le cercueil, à l'aide des cordes et des efforts réunis de tous les intéressés, fut enlevé du fossé et caché dans le bois ainsi que le chariot. Richard aidait Love à le pousser plus avant dans l'intérieur, pendant que Drake et Bob étaient allés, disaient-ils, cacher les chevaux qu'on avait laissés sur la route, lorsqu'ils se sentirent violemment tirer par les pieds. Ils furent renversés du coup, et ils n'étaient pas revenus de leur étourdissement, que chacun des deux frères leur avait tourné plusieurs fois une corde autour du corps. Cette corde, passant par-dessus leurs bras, les rendait incapables de tout mouvement. C'est Bob qui, pendant qu'ils étaient occupés à pousser le chariot, leur avait lestement glissé un nœud coulant dans les jambes, et c'est par ce moyen qu'il les avait si facilement renversés.

Ils étaient dans le bois, à douze ou quinze pieds du fossé, étendus sous les broussailles, qui les cachaient sans cependant les empêcher de voir sur la route. Quoiqu'on n'entendît rien, malgré ce qu'avait dit Bob, Richard n'en persista pas moins à penser qu'ils avaient réellement été arrêtés par l'arrivée de quelqu'un.

— On vient, misérables ! dit-il; on vient et vous recevrez le prix de votre infâme trahison.

— Qu'on vienne ! dit Bob, et il arrivera l'une des deux suppositions suivantes : ou il nous plaira de vous laisser crier, et alors, comme nous serons tous arrêtés, il faudra bien que nous disions la simple vérité, c'est-à-dire que vous nous avez séduits par des promesses d'or, pour nous faire commettre un crime qu'on punit de mort. D'après cette révélation vous serez les instigateurs et nous les exécuteurs; vous aurez persévéré, et nous aurons reculé devant un attentat ! Et vous savez que la loi dit : Mort aux violateurs des tombeaux; et plus bas : Les révélateurs seront récompensés.

— Chiens ! voleurs ! mangeurs de charogne ! murmura Love; vous serez pendus avec nous, je l'espère, et je vais appeler, fût-ce le diable qui dût me répondre.

— Paix ! ajouta Bob, car une seconde chose peut arriver encore : c'est qu'il nous déplaise de vous entendre crier, et alors nous mettrons à profit votre recommandation : nous n'oublierons pas que vous avez d'excellentes dagues, et vous pensez bien que nous avons trop d'habitude du corps humain, pour ne pas savoir juste entre quelles côtes, il faut les faire passer, pour que le patient n'ait pas à se plaindre de l'opération.

Richard sentit que sa position était désespérée. La nuit se passait, emportant avec elle l'espoir de sa vengeance, le rêve de sa vie. Il tenta un dernier effort.

— Écoute ! Drake, dit-il rapidement, sur mon honneur, sur mon âme, sur celle de mon père, mort pour la sainte cause anglaise, il n'y a qu'un misérable cadavre dans cette bière. Vérifiez-le sur l'heure, si vous le voulez ! Eh bien ! je vous ai promis cent guinées pour le porter à Londres, vous en aurez deux cents ! oui, deux cents ! mais il faut repartir.

— J'en mettrai cent de plus, ajouta Love.

Les deux frères furent surpris de cette proposition; mais Drake poussa le cercueil du pied et répondit :

— Cette bière pèse plus de trois cent guinées; vous voulez nous tromper.

— Fous! dit Richard, ce poids est celui d'un cercueil de plomb! voyez plutôt!

Cette explication, si naturelle, frappa les deux frères de stupeur: — Un cercueil de plomb! reprirent-ils à voix basse.

— Eh bien! soit, voyons!

Aussitôt, ils prirent dans leur chariot quelques instrumens qui leur était propres, et se mirent en devoir de détacher le dessus du cercueil. Pendant ce temps, Love et Richard, roulés dans leur cordes, restaient étendus sur le dos, à côté de la bière que défaisait Drake. Ce travail, ainsi que tout ce qui concernait leur métier, ne prit que peu de temps aux deux frères, et dès qu'ils eurent fini, ils plongèrent les mains avec une féroce avidité dans le cercueil ouvert.

— C'est un cadavre! dit Bob.

Ils passèrent leurs mains le long de la paroi de plomb, d'un bout à l'autre.

— Et il n'y a que le cadavre, ajouta Drake.

Ils prirent le linceul, le déchirèrent et parcoururent le corps avec la même avidité.

— Le cadavre est nu! dit Drake.

— Point de bague aux mains! ajouta Bob.

— Ni de collier au cou! reprit Drake.

— Rien au cou! s'écria Richard d'une voix creuse, en se relevant sur son séant par un effort convulsif, et en plongeant son regard où étaient les mains des complices: n'a-t-il rien au cou?

— Au cou! répondit Drake, en y repassant la main; oui! — Oui! vraiment! — Une cicatrice! elle est bien longue; elle coupe tout le gosier. C'est-à-dire elle tourne autour! c'est...

— C'est lui! dit Richard à haute voix, avec un cri de joie qu'il ne put contenir.

— Vous êtes fou! dit Bob; voulez-vous nous faire pendre? Il y a de quoi éveiller le shérif de Londres; fût-il à dix milles d'ici.

— Eh bien! dit Love, qui jusque-là avait gardé le silence, les trois cents guinées vous vont-elles?

Drake, dont la main n'avait pas quitté le cadavre et qui semblait vouloir en reconnaître les traits au toucher, répondit lentement, comme en méditant ses paroles et en se parlant à lui-même:

— Un cadavre enfermé dans un cercueil de plomb! un cadavre embaumé, entouré d'un linceul de velours, un cadavre avec la marque du bourreau, venant de Windsor et payé trois cents guinées par Richard Barkstead, fils du régicide, et par Love qui cracha à la face du roi martyr. Ce cadavre est celui de Charles Ier, roi de la Grande-Bretagne!

Après ces paroles, qu'il avait prononcées une à une mesurément, et pendant que chacune des idées correspondantes se créait dans son esprit, il se tourna vers Love, et ajouta avec un sourire amer:

— Trois cents guinées! mes bons maîtres; ce cadavre rapportera mieux que cela à ceux qui l'ont découvert. D'abord, il y aura deux cordes et deux potences pour vous, messeigneurs, et au moins deux mille guinées pour chacun de ceux qui l'auront rendu à son fils, Charles II. Allons! Bob, à l'œuvre, il faut repartir.

C'en était fait encore une fois des espérances de Richard: non seulement il perdait en cette occasion l'espoir de sa vengeance, mais il était en outre menacé du supplice, et rien ne semblait pouvoir l'y arracher. Le désespoir était entré dans le cœur de Love, qui n'avait plus ni pensée ni projet, et Richard se dressait vainement à l'encontre de ce malheur: il ne prévoyait ni ne décidait rien, lorsque le hasard, qui sert si souvent les combinaisons des faiseurs de romans, et qui, bien plus souvent, régit la destinée humaine, vint les secourir pour un moment. A vrai dire, le hasard, en cette circonstance, n'entra dans les faits qui se passèrent, que pour la forme seulement; car le fond était le résultat d'un calcul et d'une prévoyance bien fondés en raison. Voici quelle fut cette intervention.

Aux paroles que Drake venait de prononcer et que nous avons rapportées plus haut, Bob ne répondit rien, car, l'oreille collée à terre, il écoutait attentivement.

— Ce criard-là, dit-il à voix basse, nous a trahis! Cette fois-ci ce n'est pas une ruse, on vient! on vient véritablement du côté du château!

— Qu'importe! dit Drake.

— Il importe, repartit Bob, qu'on ne nous surprenne pas avant que nous ayons fait notre déclaration, parce que, une fois arrêtés, on tiendra compte de nos aveux, comme on remercie un chien muselé de ce qu'il ne mord pas.

— Eh bien! dit Drake, laissons passer les importuns.

Les deux compagnons et leurs chiens se couchèrent dans les broussailles, et, bientôt après, l'on entendit les pas des chevaux. Ils suivaient l'allée qui venait de Great-House, et une fois arrivés au grand chemin, ils le remontèrent jusqu'au coin du bois où étaient nos gens. Comme les arrivans approchaient de cet endroit, les deux chevaux qu'on avait oubliés sur la route, s'enfuirent épouvantés du côté de Windsor. Les paroles suivantes, que Ralph Salsnby prononça distinctement, quoiqu'à voix basse, en entendant le galop des chevaux, prouvent que ce qui arrivait n'était pas un effet du hasard.

— Je suis sûr que ce sont eux qui fuient; mon domestique les a vus monter à cheval. Je me doutais que, d'une façon ou d'autre, Richard apprendrait le départ de Charlotte, et je l'ai fait guetter. C'est lui et son digne acolyte, le boucher, qui nous ont dépassés ce soir sur la route; j'avais cru les reconnaître, et mon espion qui les suivait de près a confirmé mon soupçon. Cette nuit, Richard tentera, à coup sûr, de voir Charlotte; mais, quoique je regrette de ne pas faire moi-même bonne justice de ce misérable, je serai content si la besogne est bien faite. Allons! cachez-vous près du fossé, tout-à-fait sur le bord, et au premier coup de sifflet, de quelque part qu'il vienne, feu! d'abord de vos arquebuses, et puis que la dague finisse le reste. Au premier coup de sifflet! entendez-vous? c'est le signal dont il est convenu avec Charlotte.

Un — Oui! colonel, répondit à cette instruction qui, on le voit, était suffisamment basée sur un calcul de prévoyance de la part de Ralph Salsnby. Mais la partie de cette aventure qui appartient tout-à-fait au hasard, ou pour mieux dire au bonheur de certains hommes, c'est que cette instruction fut prononcée en français et comprise, par conséquent, de Richard seul. Nous pourrions donner comme explication de ce que nous nommons hasard, que le séjour de Charles II sur le continent, et l'appui qu'il avait cherché dans toutes les cours d'Europe, avaient attaché des gens de tous pays et particulièrement des Français à son service. Mais notre fait a une meilleure excuse que celle-là, c'est qu'il est exact, et la raison ni la vraisemblance n'ont rien à dire contre la vérité.

Après les paroles de Ralph, il se fit un moment de silence, comme si les personnes qui étaient sur la route écoutaient de même si rien ne venait. Mais Ralph ajouta tout-à-coup:

— Allons! vous autres, l'oreille et l'œil au guet. Voici minuit, il faut que je retourne à Londres.

Ces mots furent encore dits en français, et les chevaux partirent au galop. Ce bruit couvrit pour les deux frères celui que firent plusieurs hommes en se glissant à droite et à gauche dans le fossé. Bien que les sens de Richard fussent moins exercés que les leurs, il devina aisément ce qui arrivait au frôlement des broussailles, parce qu'il était averti de ce qui allait se passer; tandis que les deux frères, qui n'écoutaient que les chevaux, ne s'aperçurent de rien.

— C'est le cri de ce jeune amateur de chair royale, qui aura éveillé l'attention des gens de la maison, dit Bob. Dépêchons, l'heure marche et il ne faut pas penser à emporter le cercueil; nous envelopperons soigneusement le corps dans les manteaux de ces braves camarades, et le chariot sera bientôt en route.

— Mais les camarades? reprit Drake.

— En serrant un peu les nœuds de ces cordes, et en les assujettissant à un arbre pour qu'ils ne puissent se traîner l'un vers l'autre, et les ronger avec leurs dents, ils pourront attendre la visite des gens de justice que nous leur enver-

rons demain. Allons ! Mab, allons ! Fox, au traîneau.

Le froid et le désespoir engourdissaient Love, et Richard, toujours calme quand le danger semblait désespéré, attendait en silence.

— Eh bien ! dit Bob, les chiens n'avancent pas ; on dirait qu'ils sentent quelqu'un !

— Rien ! dit Drake ; l'odeur d'aromates que répand ce corps leur a gâté l'odorat : pousse-les !

— Impossible ! dit Bob, ils grognent et restent couchés.

— Ils sont dépistés ! viens jusqu'au fossé, ils nous suivront et reconnaîtront qu'ils se trompent ; là, d'ailleurs, ils seront hors de l'odeur de ce cadavre !

Bob et Drake marchèrent donc vers le fossé, appelant leurs chiens à voix basse, mais sans y mettre de précaution ; les animaux, dont l'instinct était si sûr, les suivirent humblement et à regret, et ils arrivèrent près du fossé. A ce moment, trois coups de sifflets, poussés par Richard, et aigus à déchirer l'air une lieue à la ronde, retentirent dans le bois, et cinq ou six coups de feu y répondirent aussitôt. Love et Richard entendirent une bal mal dirigée passer au-dessus d'eux ; un moment après, la chute de deux corps qui tombèrent dans le fossé avec de sourds gémissemens, retentit lourdement à leurs oreilles.

— Ils sont touchés tous deux ! dit une voix.

— Oui ! certes, répondit une autre ; mais as-tu entendu quel singulier sifflet, on eût dit qu'il partait du milieu du bois ?

— Nous y verrons, reprit le premier qui avait parlé, mais ils ne sont pas finis, car je crois qu'ils gémissent encore. Allons ! la dague au poing !

A ces mots, une demi douzaine d'hommes coururent vers le lieu où les deux frères gisaient par terre. Mais les chiens fidèles, dont ces deux misérables avaient négligé les avertissemens, comme il semble que cela doive arriver, pour leurs vrais amis, à tous ceux qui s'égarent au delà de ce que peut raisonnablement espérer leur fortune, les chiens fidèles qui léchaient les blessures de leurs maîtres, se retournèrent contre leurs meurtriers, et une lutte acharnée s'engagea dans le fossé.

Quelque terrible courage que montrassent ces braves animaux, ils ne pouvaient rien contre des hommes armés et dont le corps était défendu contre leurs morsures, par des justaucorps de buffles, des cuirasses ou des cottes de mailles. Ils furent bientôt massacrés, et l'un des hommes qui avaient parlé d'abord, s'écria assez haut et en riant :

— Ah ! les gardes-du-corps du boucher étaient braves et fidèles. Camarades, j'en souhaite à sa majesté d'aussi dévoués ! Allons, rentrons, et laissons là toutes ces charognes, il sera temps demain de les enlever.

A ces mots, ils retournèrent du côté de la maison : mais, au lieu de regagner l'allée qui montait à Great-House, ils passèrent à travers le bois assez près de Love et de Richard pour les effrayer. Toutefois, les soldats se croyaient si certains d'avoir achevé leur besogne qu'ils marchaient rapidement et furent bientôt loin de nos deux captifs.

— Que faire maintenant ? dit Love toujours couché par terre et lié jusqu'au menton.

— Le voici, dit Richard, obéissant à l'ardeur de sa pensée (car ayant conçu, dès le départ de Ralph, un plan de délivrance, le succès du commencement semblait lui garantir celui de la fin, sans nouvel obstacle) ; écoute, il faut tâcher de rattraper les chevaux ; nous arrangerons le cadavre comme ont dit ces traîtres ; nous l'envelopperons de nos manteaux ; nous le lierons avec ces cordes qui nous tiennent, comme faisaient les Egyptiens de leurs momies, ou comme on ficelle à La Haye un saucisson fumé, et nous le placerons sur l'arçon de notre selle chacun notre tour ! Courage ! Oh ! Love, nous serons vengés.

— C'est très bien, répondit le boucher ; mais pour tout cela il faudrait au moins avoir une jambe libre pour courir après les chevaux, ne fût-ce qu'à cloche-pied, et une main déliée pour enlever le cadavre ; et nous n'en sommes pas là.

— Eh bien ! dit Richard, ils nous ont fourni tous les moyens de salut : je vais me traîner jusqu'à toi, tu as de bonnes dents et le goût de corde ne t'épouvante pas.

— Il le faut bien, dit Love, quoiqu'il me semble qu'elle sente le cadavre d'une lieue. Allons ! venez.

Souple comme une couleuvre, Richard se glissa jusqu'à Love, et, s'étendant sur la poitrine, il présenta aux dents du boucher la partie de son cou où la corde était assujettie. Love, par un effort vigoureux, se mit dans la même position, et, posant sa tête sur celle de Richard, il commença à mordre la corde de toutes ses dents. On eût volontiers dit de l'ombre de Roger et d'Ugolin couchés dans la forêt des arbres de fer, si ce n'eussent été les deux corps séparés de nos héros. Cependant, les efforts de Love avançaient peu, lorsque son travail fut troublé par un nouvel incident. Un bruit de pas se fit entendre : celui d'une robe de soie frôlant les arbres, et criant comme fait cette étoffe, l'accompagnait. Love et Richard levèrent leurs regards du côté du bruit, et virent une femme vêtue de blanc qui, poussant des sanglots inarticulés, s'approchait du côté où ils étaient. Ils demeurèrent muets de surprise : mais à l'instant où Love perdait courage, Richard reconnut Charlotte.

XXV.

. . . .

C'est ici le moment de poser quelques principes à l'encontre des opinions communes et depuis longtemps établies ; c'est ici le cas de dire, à propos d'une scène de nuit et d'amour entre une enfant de quatorze ans et un jeune homme dont la vingtième année était à peine écoulée, que c'est une absurde méconnaissance du cœur humain que la règle de législation qui punit la préméditation comme plus coupable dans le crime que l'instantanéité. Sans doute, la société qui se protége et qui se venge, lorsqu'elle poursuit un attentat contre sa vie, tient compte d'autre chose que du fait en lui-même, puisqu'elle ne le punit pas de la même peine selon la circonstance qui l'a précédé. Ainsi le meurtre, parti d'une main furieuse et irréfléchie, trouve plus de grâce que l'assassinat conçu par une âme patiente, et exécuté par un bras ferme et constant. Or, du moment que le résultat est le même et le salaire différent, ce n'est donc plus à l'action que le législateur s'est adressé par le châtiment, comme cela devrait être, c'est à l'homme, c'est à l'individu. Une fois arrivée à ce point, la loi, sous le nom de circonstances, a fait entrer la nature et la constitution du coupable dans la rigueur ou l'indulgence de ses arrêts. Elle a beau parler dans sa rédaction menteuse de circonstances atténuantes ou autres, c'est l'homme, c'est son humeur, sa constitution, son caractère, qui se trouvent au fond de la question. En effet, si, sur cent hommes qui reçoivent un soufflet, il n'y en a qu'un qui tue immédiatement l'agresseur, la loi dira vainement que le soufflet atténue le crime, la raison répondra que c'est la violence de la passion qui l'a fait commettre. Qu'on s'enquière soigneusement des crimes commis sans préméditation, et l'on reconnaîtra qu'ils arrivent presque toujours à la suite de querelles qui, avec les mêmes injures, les mêmes agressions, souvent de plus terribles, et enfin, dans ce que la loi appelle les mêmes circonstances, ont laissé d'autres hommes calmes et innocens. Ainsi donc, la loi fait entrer dans les raisons de sa justice, non plus les faits matériels qui n'ont pas agi sur certains individus, mais la nature de l'homme dans qui ces faits ont produit le crime.

Cette considération, la loi y obéit bien plus évidemment dans la recherche de la préméditation, puisqu'à cet égard toute sa sollicitude tend à découvrir les circonstances qui attestent une résolution prise, et par conséquent une nature lente et persévérante. La loi s'est donc faite anatomiste, physiologiste, médecin ; elle a compté pour quelque chose l'ardeur du sang, l'âcreté des humeurs, l'irritabilité des nerfs, le tempérament enfin, dans les degrés de sa pénalité.

Alors la loi a fait un choix entre les hommes à passions impétueuses et soudaines, et les hommes à désirs recueillis, à impressions profondes et à actions méditées. Ce choix a été en faveur des premiers, qu'elle a protégés contre l'infâme supplice dans le plus extrême des crimes et qu'elle a sauvés de la mort dans le cas de meurtre. Le choix de la loi est-il juste? — NON.

A une époque où aucun des grands principes qui régissent le monde n'échappe à la discussion, où les esprits sont accoutumés à frapper du bélier de la parole toutes les vaines théories qui ont soutenu, pendant des siècles, une organisation sociale absurde, il doit être moins étonnant de voir donner un démenti formel à la loi et à la consécration que le temps semble lui avoir acquise.

Mais ce que nous avons avancé reste vrai, c'est que la loi a admis la constitution physique de l homme dans la mesure de ses arrêts. De là à y faire entrer sa constitution sociale, il n'y avait pas loin. Car il n'y a pas plus de raison pour pardonner à un homme de tuer, parce qu'il est né sanguin, que parce qu'il est né marquis. Le marquis n'est pas plus coupable de sa naissance que le sanguin, et si l'éducation et la loi ne viennent pas réprimer l'orgueil de sa gentillâtrie, il sera tout aussi excusable de céder aux transports qu'il lui inspire, que le sanguin d'obéir aux fougues de sa nature. D'ailleurs, n'en a-t-il pas été ainsi? La loi n'a-t-elle pas trouvé, pendant des siècles, de fort bonnes raisons pour démontrer qu'un coupable, né gentilhomme, ne pouvait être traité comme un autre, comme elle en donne aujourd'hui, pour prouver qu'un homme colère est moins criminel qu'un homme patient? Les révolutions politiques ont fait justice de la première de ces sottises, les sciences sociales devraient bien se charger d'effacer l'autre.

Quoi qu'il en soit, pour nous la question n'est pas là, elle demeure tout entière dans cette opinion que nous avons émise contre la loi, c'est qu'elle a été injuste lorsque, tenant compte, dans sa pénalité, du tempérament des coupables, elle a préféré, pour les protéger, les caractères irréfléchis et violens aux caractères calmes et persévérans. Non seulement la loi, en cette occasion, a été injuste, mais encore elle a été ignorante et petite. Car, divisant la société en deux catégories, elle devait non plus s'occuper de tel ou tel individu, mais des classes entières qu'elle créait, en les soumettant à une législation différente. Eh bien! elle a été injuste, car l'homme patient est le seul qui ait le germe des forces et des vertus qui rendent les sociétés puissantes et durables; tandis que l'homme emporté, dont la pensée n'a qu'une heure d'avenir, est un brouillon qui en trouble sans cesse la marche; la loi a été ignorante en ce qu'elle n'a pas compris qu'on peut laisser la vie à un homme dont les actions dépendent de sa volonté, parce que cette volonté peut changer de voie par la réflexion, tandis qu'il y a danger à pardonner à celui dont le sang l'enivre comme une boisson spiritueuse, et qui, à chaque colère, bien ou mal excusable, peut être atteint d'une attaque d'homicide; elle a été encore ignorante en ce qu'elle n'a pas compris que, mettant l'action de côté pour remonter à la cause, elle a protégé la colère et l'irréflexion, qui sont des vices, pour punir la patience et la fermeté, qui sont des vertus; la loi a été surtout petite, en ce qu'elle a tué sans rémission, et comme avec peur, l'homme fort et constant qui avait marché dans une fausse voie, au lieu de le combattre et de lui faire rebrousser chemin; tandis qu'elle donnait l'avenir, pour réfléchir et se corriger, à celui à qui la nature défend les réflexions, et ne permet qu'une inutile résolution de vertu, puisqu'il porte dans ses veines le poison qui l'a déjà égaré.

Disons-le donc, la loi a été en tous points hors de la justice et du bon sens; et avançons que celui-là vaut mieux qui peut concevoir, méditer et préparer une vengeance pendant de longues années, que l'étourdi qui, sous le coup de sa colère, frappe sans voir et sans savoir. Celui-là est un homme d'une précieuse nature, à qui une pensée peut rester longtemps au cœur, y mourir, s'y éteindre et s'y accomplir comme elle a été résolue; et celui-ci est une méprisable créature, qui fait au hasard tout ce qu'il fait, sous l'inspiration qui ne lui laisse ni concevoir, ni méditer, ni diriger son action. Et si cela est vrai, gardez à la nature supérieure sa supériorité, même quand elle arrive au crime, et puisque la loi avait un choix à faire entre ces hommes, elle aurait dû au moins conserver les mieux constitués.

Toutes ces réflexions venues au moment où Charlotte apparaît dans le bois, sont nées de ce que Richard nous semble moins coupable d'avoir fait, de sa détermination, ce qu'il fit alors, que de s'y être laissé entraîner. Mais, à vrai dire, malgré leur forme dogmatique et sentencieuse, c'est plutôt le plaidoyer d'un avocat pour un client qu'il aime, que l'opinion réfléchie d'un jurisconsulte sur une question abstraite.

Quoi qu'il en soit, quelque opinion qui doive résulter de ce qui advint de l'entrevue de Richard et de Charlotte, il nous faut la raconter. Car c'était bien cette jeune fille qui accourait à travers les arbres noirs, comme une ombre légère, qui épouvanta Love et fut reconnue de Richard.

Charlotte avait entendu les trois coups de sifflet, et, immédiatement après, la détonation des arquebuses; aussitôt elle était descendue effarée, remplie de crainte et de désespoir. Elle avait rencontré les soldats de Ralph, et quoiqu'elle eût évité leurs regards, des mots sinistres et des éclats de joie sanglante étaient parvenus jusqu'à son oreille. La nuit était noire, et les derniers râles d'un homme ou d'un chien la conduisirent jusqu'au bord du fossé. Charlotte portait en son âme une affection particulière et sympathique, qui devait la tuer de la mort de Richard; pourtant, à l'aspect informe qu'elle découvrit à ses pieds, malgré l'obscurité, elle s'arrêta droite et immobile. Il y avait trop de sang, trop de meurtre étalé, c'était un entassement trop hideux de membres épars, ouverts de larges plaies, pour qu'elle échappât au dégoût de ses sens, même sous l'exaltation extrême de sa douleur.

Elle ne pensait pas à descendre dans le fossé, et, fascinée d'un spectacle qui lui paraissait plus redoutable que la mort, elle regardait; car ce n'était pas ainsi que la mort lui était apparue, ou plutôt, ce n'était pas ainsi qu'elle se l'était figurée. En effet, à quoi ne rêve-t-on pas à quatorze ans! et quelle est la chose au monde qu'on ne pare pas à cet âge? La mort même s'y décore d'entours nobles et gracieux. Sous l'influence d'une jeune imagination, on se la représente au champ de bataille éteignant un fier regard et flétrissant un doux visage; on la voit belle sur une mer furieuse, frappant de la foudre un matelot qui lutte contre l'orage déchaîné; on la contemple, avec des pleurs, sur un lit de souffrance, où s'effeuille une existence pure et gracieuse; on l'admire même sur l'échafaud, où on l'honore du nom de martyre. Mais la mort, avec des blessures béantes, des lambeaux de chair pantelans, des cheveux traînés dans la boue, souillés et pendans sur un visage tors de rage, la mort, sous cet aspect, est neuve et triste à un œil de quatorze ans, comme toute vérité à une âme si jeune, et Charlotte regardait, non plus Richard, non plus celui pour qui elle aurait donné sa vie, mais la mort, la mort vraie, qu'elle n'avait pas encore comprise. Richard, que l'arrivé de Charlotte avait d'abord ravi d'espérance, mais qui, presque au même instant, avait craint que sa cousine ne fût pas seule, Richard, en voyant son immobilité, se hasarda à l'appeler. Charlotte, arrachée à la cruelle contemplation qui l'absorbait tout entière, fit un mouvement convulsif. Richard dit son nom une seconde fois, et Charlotte, étendant la main dans la direction de la voix qui lui parlait, parut interroger ce son inattendu, et auquel elle ne croyait plus avoir à répondre. Richard la comprit et lui répondit doucement :

— Oui, Charlotte, ici!

Elle courut, légère comme une fée, et tomba à genoux à côté de Richard.

— C'est moi! dit-il, je suis lié, captif, délivre-moi!

Charlotte, sans répondre, déchira ses doigts délicats à défaire les nœuds qui enchaînaient Richard. Active et silencieuse, elle les défit tous, jusqu'au dernier, et se remit sur les genoux; toujours sans paroles ni cris, elle prit les mains de Richard, éloigna sa tête d'elle pour mieux le re[illegible], séparant ses blonds cheveux sur son front,

elle lui sourit, chercha à murmurer son nom ; et, laissant échapper deux ou trois gémissemens, où l'on sentait venir les pleurs, elle tomba dans ses bras, suffoquée de joie et de larmes.

Que d'étranges sensations s'étaient succédé depuis quelques heures dans le cœur de Richard, et combien celle qui y pénétra dans ce moment, bien différente des autres, fut vive et délicieuse ! Elle y régna un instant, unique, pure et divine, tandis qu'il séchait, sous ses baisers, les yeux inondés de Charlotte. Mais cet instant fut court comme tout bonheur, et la voix sombre de Love l'éteignit tout-à-coup dans son cœur.

— Oubliez-vous, dit-il avec humeur, que je vous attends, et qu'un autre nous attend tous deux ?

Ces mots, ainsi qu'un signal de combat, suscitèrent à la fois au souvenir de Richard tous ses projets et toutes ses espérances. Tant qu'ils n'avaient fait que se succéder en lui, ses espérances et ses projets s'étaient trouvés faciles à sa volonté ; mais lorsque cette parole les eut mis en présence et les eut croisés, pour ainsi dire, les uns contre les autres, comme des épées nues et ennemies, Richard tressaillit ; et quoique d'une part, Charlotte, ignorante et dévouée, restât abandonnée entre ses bras et que le cadavre de Charles I[er] fût demeuré muet, il lui sembla cependant un instant qu'ils s'étaient dressés tous deux de chaque côté de lui et qu'ils l'avaient appelé ensemble. Ce fut donc un combat, dont les acteurs étaient présens, quoiqu'ils y restassent étrangers, qui se livra dans l'âme de Richard entre la jeune fille adorée et le père détesté, entre la douce et chaude étreinte des bras caressans de Charlotte et l'attente froide du cadavre proscrit, entre le cœur voué à l'amour et le cœur voué à la vengeance.

Une minute de doute et de silence se passa. De quel côté fut la victoire ? est-ce l'amour, est-ce la vengeance qui l'emporta ? Oh ! le cœur de l'homme est un profond abîme, c'est un volcan terrible dont les feux une fois allumés font aliment de tout, brûlent par ce qui devrait les éteindre et s'exaspèrent jusqu'à d'épouvantables explosions. Ainsi fut-il dans l'âme de Richard; il ne choisit pas, mais il jeta son amour dans sa vengeance pour qu'elle fût plus affreuse et plus complète. Une fois qu'il eut mis le pied dans le crime, il voulut y nager, et rêva qu'il rendrait son attentat respectable s'il le faisait immense. Richard se leva donc, prit sa dague, et coupa les liens de Love.

— Fais comme je t'ai dit, murmura-t-il d'une voix âcre au boucher attentif; va chercher les chevaux et reviens me trouver dans ce bois ; je t'y attendrai.

Love s'éloigna. Richard et Charlotte demeurèrent seuls.

Qu'on se rappelle maintenant les réflexions qui commencent ce chapitre, et qu'on ose décider entre l'âme qui s'avança hardiment au crime que résolut Richard, et celle qui, sous l'empire d'un désir amoureux, fût arrivée à la même profanation. A coup sûr, celle qui prémédita l'attentat était plus haut placée que celle qui eût pu le commettre par entraînement. En effet, que Richard eût été un de ces hommes à impressions fugitives, pour qui la parole, qui se prononce, résonne seule à l'oreille, et, qu'à deux pas du cadavre de Charles I[er], dont il avait résolu l'outrage, il eût négligé sa vengeance, qui serait devenue son infamie, pour parler d'amour et de baisers à sa fille vierge et adorée, et que ce crime ne fût pas devenu le complément du premier, c'eût été l'oubli d'un lâche, l'ivresse d'un brigand ; mais une âme de démon, puissante et implacable, l'animait sans doute, lorsqu'attirant Charlotte sur son cœur et l'enlaçant de ses bras, pendant que, renversée en arrière, les yeux levés comme vers le ciel, pliée sous son regard, ainsi qu'une fleur sous le soleil, s'abreuvant de ses paroles comme d'une rosée brûlante, il lui disait :

— Ecoute, Charlotte, aucune existence humaine n'a de longues heures d'avenir, il en est même qui sont marquées à part pour s'éteindre jeunes. Ta vie et la mienne sont de celles-là, nous mourrons bientôt.

La jeune fille l'écoutait, et cette prédiction la laissait heureuse et ravie de l'écouter, car elle ne s'enquérait pas de ce dont Richard pouvait la flatter ou la menacer. Il y avait dans les paroles qu'il avait prononcées un mot, un sens qui absorbait toute sa puissance de sentir ; c'est ce mot *nous*, dont Richard unissait leur destinée. S'il avait dit : Tu vivras, tu seras puissante, tu seras heureuse, elle se fût arrachée de ses bras avec des larmes. Il avait dit : Nous mourrons, et elle s'était pressée contre lui.

— Nous mourrons, Charlotte, ajouta-t-il ; car, vois-tu, ce n'est pas une existence jetée dans une voie ordinaire que la nôtre, avec des circonstances communes. Non, nos pères sont morts sur l'échafaud, le tien par le jugement du mien, le mien pour la vengeance du tien, et tout n'est pas fini dans ce duel de bourreaux et de gibets !... N'importe, ne tremble pas ! mais rappelle-toi qu'il a fallu le supplice de ton père, d'un roi, pour que ta naissance vint s'abriter sous le toit de notre famille ; rappelle-toi que, pour nous séparer, il a fallu la mort du plus grand génie de l'Angleterre et la destruction de son œuvre ; enfin, Charlotte, rappelle-toi que, pour nous revoir et nous fiancer, il a encore fallu à notre destinée une tête et un échafaud, la tête de mon père et l'échafaud de mon père ; et maintenant que tu frissonnes dans mes bras, n'oublie pas que si tu m'écoutes et que si je te parle, c'est parce que la peste est venue dévorer Londres, et peut-être aussi, parce que c'est déjà à cette heure le 30 janvier, et qu'une potence est encore dressée à Tyburn.

— Richard ! Richard ! murmura la jeune fille d'une voix éteinte et presque perdue, tandis qu'elle haletait épouvantée, et que ces paroles sinistres pesaient sur sa poitrine plus lourdes que le plus lourd cauchemar pendant une nuit fiévreuse.

— Oui, Charlotte, continua le féroce jeune homme, nous mourrons bientôt ; car, tu le sais bien, chacun des jours qui nous a réunis a coûté de nobles existences, et sans doute notre vie sera le dernier salaire qu'acceptera le sort pour une dernière entrevue. Eh bien ! si c'est là notre destinée, veux-tu, toi, consentir à jeter à la mort notre vie toute voilée de malheur, toute noire de deuil, sans l'avoir un seul jour, une seule heure, parée d'habits de fête et inondée de joie ?

— Ce que tu voudras, je le voudrai, dit la jeune fille avec un rapide enthousiasme.

— Tu veux donc être à moi ? reprit Richard en l'appuyant sur son cœur.

— A toi, répondit Charlotte, je suis à toi de mes vœux, de mes pensées, de mes larmes, de mes sourires, de mon âme, de ma vie, de toutes mes forces ! à toi, Richard, dans mes rêves endormis ; à toi, Richard, dans mes rêves de jour, quand je demeure de longues heures silencieuse et les yeux immobiles ! à toi, Richard, quand je prie ; à toi quand je souffre, à toi quand j'espère !

— Oh ! plus encore ! ajouta le jeune homme, sois à moi, non plus comme amie, comme fiancée, mais comme épouse ; non plus de ton cœur et de ton âme seulement, mais de ton corps, de tes caresses, de toi tout entière !

— Ce que tu voudras, je le voudrai, dit l'ignorante jeune fille ; et nouant ses bras autour du cou de Richard, elle unit ses lèvres aux siennes, et comprima, sous son sein bondissant, la poitrine haletante du jeune homme.

Ce baiser anéantit Richard. Ah ! il avait espéré une résistance, un combat, une victoire, et, en ce cas, il n'aurait pas failli à tordre les bras délicats qui l'entouraient, à meurtrir de baisers furieux cette bouche qui respirait son haleine ; il eût renversé ce faible corps, déchiré les vêtemens, étouffé la victime sur le cercueil de son père ! mais ainsi qu'il arrivait, il fut anéanti. Maintenant que Charlotte, innocente et pure, avait cru se donner toute dans un baiser ; que, pour elle, tout le bonheur et tout le remords de l'amour étaient épuisés et bravés dans un baiser, que pouvait encore demander Richard ? Quoi ? tout ce qu'un homme demande à une femme ! Mais après ce complet et ignorant abandon, une autre étreinte, un autre bonheur, un autre crime, n'étaient plus que la froide et infâme flétrissure d'un débauché. A cette enfant qui palpitait sous ses lèvres, mais qui n'avait des sens qu'à l'âme, que pouvait demander Richard ? que

pouvait-il lui dire? que pouvait-il tenter? Quelle parole et quel geste pouvaient venir après ce baiser, qui ne descendissent cette sublime union à une sale violence, et cette possession de l'âme à la hideuse possession du bourreau qui déflorait la vierge qu'attendait la hache romaine!

Richard demeurait donc anéanti. Mais, poussé par une soif de vengeance indicible, déterminé à ne pas abandonner une circonstance de ce qu'il avait médité, comme but de sa vie, et, se sentant faillir dans sa résolution, il trouva d'instinct un atroce secours. Comme la pythonisse épuisée d'oracle et de frénésie, qui s'asseyait de nouveau sur le trépied qui communiquait le souffle du dieu; comme le malade dont la force se détend, et qui touche de sa main le fil électrique qui le ranime et le galvanise, Richard, de même, espérant que l'horreur d'un si épouvantable rapprochement rallumerait son délire au point de tout lui inspirer, Richard s'assit sur le cercueil de Charles Ier, et assit la fille de Charles Ier sur ses genoux.

A son tour, Charlotte dominait de sa tête gracieuse le visage pâle de Richard; à son tour, son regard plongeait dans l'œil sinistre du forcené; à son tour elle disait:

—Je suis à toi maintenant, Richard, sans retour, sans que nulle puissance puisse faire que cela ne soit pas. Je suis ton épouse devant Dieu; si tu savais comme je suis joyeuse! comme je suis forte! Oh! je ne les crains plus maintenant.

En parlant ainsi, l'innocente fille, se penchant d'elle-même sur le front de Richard, y déposait un baiser qui frissonnait d'un sourire céleste. Le jeune homme, qui n'écoutait que sa propre pensée, qui ne méditait que les moyens d'accomplissement de son funeste projet, fut cependant frappé des derniers mots de Charlotte. Il lui demanda quelles étaient les personnes qu'elle ne craignait plus maintenant.

— Qui? répondit-elle, ne le sais-tu pas? Juxon, lady Salsnby et l'odieux persécuteur Ralph, ne disent-ils pas que les sermens que nous avons faits, que les liens qui nous unissent sont vains, et que la bénédiction de ton père n'est qu'une stérile parole! Ne m'ont-ils pas annoncé que ce ne serait pas un obstacle à mon mariage avec sir Salsnby!

—Avec sir Salsnby! dit Richard en serrant sa cousine dans ses bras, en sentant sa rage renaître implacable et furieuse à ce nom. Parle! Charlotte, parle! que disent-ils encore?

— Ils disent qu'avant un an écoulé je serai l'épouse de Ralph Salsnby, par la volonté du roi; mais je leur dirai que je suis l'épouse de Richard Barkstead, par ma volonté à moi.

—Non, dit Richard, qui prévit que Charlotte l'entraînait sur le terrain où il retrouverait l'occasion perdue; non, tu n'es pas mon épouse devant Dieu ni devant les hommes, aucun lien, de ceux que l'homme respecte ou n'ose braver, ne nous unit, surtout quand, comme Salsnby, on n'a dans le cœur ni grandeur, ni générosité, ni honneur.

A ces mots, l'enfant craintive, cachant sa tête sur l'épaule de Richard, et croyant aborder les plus extrêmes limites de la hardiesse, répondit à Richard avec une voix doucement entrecoupée:

—Au moins, Ralph aura-t-il cet honneur de ne vouloir pas épouser la maîtresse d'un autre, et je suis la tienne maintenant, car je me suis donnée à toi, et je le lui avouerai, vois-tu, Richard; je m'en vanterai à ses yeux et à ceux du roi mon frère. Je leur dirai que je ne suis plus la fiancée, mais l'épouse, mais la maîtresse de Richard Barkstead.

—Tu les tromperas, répliqua Richard d'une voix sourde.

—Je les tromperai! dit Charlotte.

—Oui, reprit Richard; mais, enfant, ce n'est pas là se donner. Un baiser ne fait pas une épouse, une maîtresse, une femme, et tu veux être la mienne!

—Oui! oui! Richard, répondit Charlotte, épouvantée de l'altération de la voix de Richard; oui, je veux être à toi; mais pourquoi trembles-tu en me parlant? pourquoi ta poitrine se gonfle-t-elle à se briser en me pressant ainsi?

— C'est que l'enfer est dans mon cœur! ange, et qu'en te sentant confiante et folle de sécurité entre mes bras, je me sens de la pitié dans ma colère.

Puis, frappant le cercueil avec fureur, il ajouta:

— Oh! si seulement un sourd gémissement sortait de là! si la foudre roulait au ciel! si une ombre se levait! ou si tu me comprenais! alors j'oserais, vois-tu, alors! exécration! je braverais l'Eternel, la mort, la damnation! je braverais tes cris! tes prières! mais, rien! rien!

Charlotte, que, pendant ces paroles, Richard pressait avec rage contre lui-même, épouvantée de ce délire, voulut se dégager de ses bras. Une joie sauvage éclaira la figure de Richard.

— Ah! tu veux me fuir! tu me fuis! Charlotte, dit l'insensé, en la retenant violemment; oh! tu commences à me comprendre! Béni soit l'enfer! tu seras maudite et flétrie avec moi!

— Richard! Richard! cria la jeune fille en le repoussant, oh! tu me fais peur!

— Tu as peur, répondit-il avec son rire si cruel, à la bonne heure! tu vois bien que tu vas être à moi maintenant! Croyais-tu donc que c'était félicité pure que de t'attacher à ma destinée? Non! non! c'est honte et sacrilége, vois-tu! Viens! viens donc! toi qui veux être mon épouse et ma maîtresse!

En disant ces mots, il approcha Charlotte de lui, et, appuyant ses lèvres brûlantes sur celles de la jeune fille, il lui donna un baiser long et dévorant, et l'entoura de ses bras avec une étreinte désespérée.

— Oh! laisse-moi! dit Charlotte; laisse-moi! Richard grâce! grâce!

— Enfin, dit Richard, tu me résistes! Enfin tu te livres! à toi ce baiser! Charlotte, fille de Charles Ier!...

L'enfant, par cette nature pudique qui s'épouvante indistinctement de ce qui est flétrissure et infamie, l'enfant se débattit entre les mains de Richard, elle ne parlait plus, elle ne pleurait pas, mais ses sourds gémissemens, ses cris étouffés, attestaient une lutte terrible. Ce fut son malheur, car le furieux y puisa sa persévérance et sa rage. Ils glissèrent du cercueil. La malheureuse Charlotte tomba, et dans les efforts inouïs qu'elle tentait pour échapper à ce qu'elle comprenait être un crime, sa tête heurta le cercueil de son père. L'angle de chêne ouvrit son front virginal; elle poussa un cri et resta immobile et évanouie à terre à côté du cercueil. A cet aspect, ivre de son atroce combat, arrivé à tout ce qu'un attentat peut offrir de plus lâche violence par l'évanouissement de Charlotte, à tout ce qu'il peut avoir de plus sacrilége par la présence du cadavre de son père, Richard se pencha vers la jeune fille, et, la prenant morte et sans défense entre ses bras, il lui cria d'une voix où dominait un infernal mélange de sarcasme, de triomphe et d'insulte:

— Et lui aussi te livre à moi, Charlotte! Viens donc, fille de Charles Ier!

. . . .

— C'est aujourd'hui le 30 janvier, dit une voix sourde à quelques pas de Richard, et il est bientôt deux heures du matin!

C'était Love qui avait ramené les chevaux. Richard s'élança près de lui, et l'arrêta un moment.

Quand il se rapprocha de l'endroit où il avait laissé Charlotte, elle était à genoux, la tête appuyée sur le cercueil, immobile, sans pleurs, déshonorée et le comprenant enfin. Richard l'appela doucement.

—C'est aujourd'hui le 30 janvier, le jour anniversaire de la mort de mon père! dit Charlotte, avec un accent solennel.

Puis, elle se releva et ajouta avec un calme inexplicable:

— Nous mourrons bientôt, n'est-ce pas Richard? tu me l'as dit! Nous mourrons, n'est-ce pas, quand je te reverrai, quand tu reviendras?... Maintenant, il le faut... vois-tu, je le veux. Maintenant, je n'ai plus que la mort pour me défendre, car je n'oserai plus dire que je suis ton épouse! Richard, je ne l'oserai pas! Dis-moi donc, alors, quand tu reviendras, quand je te reverrai.

— Demain, à pareille heure, dit Richard avec la même solennité.

— Demain je t'attendrai, répondit la jeune fille.

Au même moment, un mouvement se fit entendre du côté du château, et Charlotte s'élança au-devant de ceux qui accouraient; car lady Salsnby, s'étant sentie indisposée, l'avait envoyé chercher, et toute la maison s'était mise en émoi, quand on s'était aperçu qu'elle n'était pas dans son appartement. Elle rencontra bientôt les premiers valets, et, les ramenant avec elle, elle protégea ainsi l'exécution du dernier projet de Richard.

XXVI.

LE RETOUR A LONDRES.

Ce que Richard avait arrêté pour l'enlèvement du cadavre s'exécuta et réussit au delà de ses espérances. Enveloppé dans deux manteaux, étroitement lié avec des cordes tournées en spirale, depuis les pieds jusqu'à la tête, le corps offrait une masse à la fois énorme et souple, et qui, jetée en travers sur l'arçon de la selle, s'y maintenait comme les sacs de blé que les meuniers placent devant eux sur leur cheval. Dans l'impossibilité où Richard se trouvait de faire disparaître toutes les traces du crime, il les abandonna toutes. Il espéra que sa vengeance serait consommée avant qu'on eût expliqué la présence des morts gisans dans le fossé, et l'abandon du chariot et du cercueil vide dans le bois.

Richard et Love remontèrent donc à cheval, et celui-ci, maintenant le cadavre devant lui, ils prirent rapidement la route de Londres. Ils cheminaient en silence, l'un près de l'autre, tous deux arrivant à la conclusion de leurs projets, exécutant, dans tous leurs détails prévus et arrêtés, les représailles qu'ils avaient décidées, exacts envers eux-mêmes et leurs résolutions, mais tombés tous deux dans leur frénésie, presque froids et se laissant aborder par de tardives réflexions sur leur crime, sur sa lâcheté et peut-être sur son danger.

Toutefois, c'était à l'esprit de Love que se présentaient plus particulièrement ces pensées. Bien qu'elles ne fussent pas étrangères à Richard, il y avait une si profonde confusion de remords et de joie, de désespoir et d'attente dans son âme, que rien de particulier n'y apparaissait. Il avait la fièvre, non cette fièvre ardente et décidée qui brille et crée à l'homme une imagination surnaturelle, mais lucide; non cette fièvre où il voit ce qui n'est pas et ce qui n'a jamais été, où il entend des paroles qui n'appartiennent à aucune langue, mais où les fantômes qu'il voit sont nettement dessinés et se meuvent dans une action intelligible; la fièvre qui pesait sur Richard était comme une lourde somnolence où la vérité entre pour quelque chose, mais défigurée et impossible. Tout ce qui passait autour de lui prenait une figure monstrueuse, tout ce qu'il entendait affectait un bruit confus et inexplicable, lui-même participait de cet état d'hébétement insensé, et son individualité se perdait dans cet océan de ténébreuses sensations. Tantôt il lui semblait être à la fois attaché au corps palpitant de Charlotte et emporté sur un cheval de fer; bientôt après, c'était la jeune fille qui était le cadavre qu'il emportait, tandis que Charles Ier se débattait vivant sous ses baisers; une autre fois son pied, posé dans l'étrier, pesait à sa jambe comme un poids insupportable dont il voulait vainement se débarrasser; en même temps, les doigts de sa main lui semblaient inextricablement mêlés à la bride, et il se perdait en efforts superflus pour les démêler; enfin, le bruit de sa propre respiration lui paraissait un son étranger qu'il cherchait à fuir comme un cri vengeur. Il chancelait sur sa selle, sa tête flottait incertaine sur sa poitrine ou tombait d'une épaule à l'autre. Il était dans un horrible état.

Soudainement son cheval s'arrête, et le ressaut que Richard en éprouve le tire de sa fantastique rêverie. Il regarde autour de lui et voit Love et son cheval immobiles. Le boucher avait arrêté sa monture, et celle de Richard que sa main ne guidait plus, s'était arrêtée d'elle-même et par instinct. Quelques idées moins indécises rentrèrent aussitôt dans l'esprit de Richard, et se penchant vers Love, il lui dit :

— Si ce fardeau vous fatigue, je m'en chargerai à mon tour, donnez.

— Ce fardeau est lourd, répondit Love d'une voix sourde, et si lourd que ni vous ni moi ne pourrons peut-être le porter plus loin! Ne voyez-vous rien au haut de la route?

Richard regarda : une lueur rougeâtre semblait y poindre; cette lueur était triste, elle vacillait à l'horizon, était peu considérable et semblait ne pas s'accroître.

— Ce n'est pas un incendie, à coup sûr, dit Richard; il n'y a, dans cette distance, ni maison, ni bois, ni rien qui puisse lui donner aliment.

— Ce n'est pas un convoi de ceux qu'on fait la nuit, répondit Love, ni le voyage de quelques courtisans accompagnés de valets et de torches, car la lueur n'approche pas.

— Est ce un poste de soldats qui se chauffe à quelque feu et qui attend le jour? dit Richard.

— Ce doit être le sabbat lui-même, murmura Love, qui vient nous saluer en grande pompe. Tenez, monsieur Richard, nous faisons un métier de damné, et, à l'heure qu'il est, je donnerais deux doigts de ma main pour n'avoir pas commencé ce que nous venons de faire.

— As-tu peur? dit Richard.

— Vous dites là une chose inutile, je n'ai peur de personne ni de rien. S'il faut que je sois pendu pour ce que j'ai fait, j'irai à la potence en sifflant l'air du vieux Noll, et je n'en serai pas moins fier pour cela; mais j'aurais pu ne pas m'exposer à être pendu.

— Eh bien! répliqua Richard, laisse-moi, je saurai bien accomplir ma vengeance tout seul.

— Ce que vous venez de dire est encore inutile, ajouta Love, parce que vous savez bien que je ne vous quitterai pas, à moins qu'on ne me coupe les jambes pour m'empêcher de vous suivre, fût-ce au sabbat ou en enfer; mais enfin j'aurais pu rester dans mon lit, et je ne serais pas inquiet de cette rougeur qui flambe là-bas.

— Il faut savoir ce que c'est; avançons.

Ils se remirenr en marche, mais plus lentement et avec quelques précautions. Bientôt un long murmure de voix qui s'élevaient et s'abaissaient comme les ondulations du vent lorsqu'il gémit sous de longues voûtes, leur apprit qu'une foule considérable se trouvait en cet endroit. Ils comprirent qu'elle devait barrer la route, et que probablement il leur serait impossible de passer.

La nuit s'avançait, et ce nouvel obstacle les découragea presque tout-à-fait.

— Il est dit que nous ne réussirons pas! s'écria amèrement Love, c'est un avertissement, monsieur Richard, c'est un avertissement; n'allons pas plus loin.

Richard ne répondit pas : son cerveau fatigué n'avait plus de ressort, car l'obstacle qui se mettait en travers de ses desseins n'avait plus rien d'irritant. C'était quelque misérable rassemblement, sans doute, que le hasard jetait sur sa route, et il ne se trouvait ni désir ni puissance pour le surmonter. Love, qui avait compris le silence de Richard, lui dit :

— Qu'allons-nous faire de ce paquet maintenant? Le laisserons-nous là abandonné, et livrerons-nous aux royalistes le cadavre qu'ils cherchent depuis si longtemps.

Richard demeura encore muet. Un long hurlement arriva, comme un dernier aiguillon, de l'horizon rouge jusqu'à lui; ce hurlement l'éveilla un peu de son apathie.

— Avançons encore un peu, dit-il, nous verrons si l'on peut passer.

Ils s'approchèrent encore, et s'aperçurent qu'il y avait une troupe considérable d'hommes et de femmes répandus sur la route et dans un champ voisin; la plupart étaient armés de torches et couraient comme des insensés en les agitant avec de grands cris. Love et Richard firent descendre leurs chevaux dans un champ. Là, se tenant en dehors du cercle de lu-

mière que répandaient les flambeaux, et par conséquent enveloppés d'une épaisse obscurité, ils purent distinguer suffisamment les mouvemens de toute la troupe sans crainte d'être aperçus de son côté. Les cris forcenés qu'elle poussait couvraient le bruit des pas des chevaux, de façon qu'ils approchèrent insensiblement et se placèrent de manière à tout observer.

La foule, alors amassée dans un champ, entourait deux énormes chars sur lesquels des hommes étaient montés. Ces hommes se baissaient de temps à autre et prenaient dans les charrettes des objets dont on ne distinguait pas la forme et qu'ils jetaient à terre. A chaque fois qu'un de ces objets tombait sur le sol, il partait de grands cris de joie et de longs éclats de rire de la foule.

— Ce sont des paysans qui déchargent des engrais, dit Love.

— A cette époque, dit Richard, et à cette heure! ce n'est ni possible ni croyable. Il faut approcher encore.

Ils firent quelques pas en avant, et virent que le travail du déchargement était achevé. Aussitôt un spectacle étrange commença à se passer sous leurs yeux. Les voitures s'éloignèrent et se portèrent sur la route. Il se forma un immense rond dans le champ où était la foule, et puis un murmure gronda tout autour. Ce rond, immobile dans son ensemble, mais agité dans toutes ses parties, semblait une couronne de torches dont chacune s'abaissait et se relevait successivement. Ce mouvement s'accrut de rapidité, et bientôt ce fut un balancement continuel et désordonné de tous ces flambeaux; à force de regarder, Love s'aperçut que ce mouvement n'était autre chose que l'action des hommes qui portaient ces torches, et qui se baissaient pour prendre des pierres et les lancer contre les objets qu'ils entouraient. Des cris et des rires accompagnaient cette sorte de lapidation, et l'éclat de quelques-uns semblait un applaudissement à quelque coup bien dirigé, ou à quelque accident singulier.

Bientôt cet ordre qui était dans ce cercle d'hommes fut troublé légèrement, sans cependant se rompre tout-à-fait. Quelques-uns des porteurs de torches se détachèrent des rangs et traversèrent l'espace vide en agitant leurs flambeaux, comme font les enfans, dans le midi de la France, aux fêtes de Saint-Jean, lorsqu'ils traversent les feux de joie, tandis que les jeunes filles dansent autour et que les hommes font le cercle. Ces allées et venues se multiplièrent bientôt et se croisèrent en tous sens, toujours avec des cris et des rires, car quelques-uns tombaient et d'autres se heurtaient violemment. A l'élévation des torches, au moment où elles étaient au centre du rond, on voyait qu'il y avait une sorte de monticule à franchir, formé sans doute par les objets qu'on avait jetés des chariots.

Au moment le plus actif de ces courses transversales, un cri soudain partit de la foule, un long hurlement y répondit, et le cercle se reforma complétement.

Aussitôt il commença à tourner sur lui-même, d'abord lentement, puis plus rapide. Il augmenta de vitesse, et la flamme des torches, penchée par l'action de l'air, se courba alors comme une moisson sous les vents; les cris, d'abord confus, se réunirent dans une sorte de rhythme, se concentrèrent dans un son unique, et il fut certain que l'on chantait une vieille ballade; le chant se hâta et les tournoiemens avec lui; la flamme des torches se coucha presque horizontalement: on eût dit une ronde de comètes échevelées. Peu à peu, danses et paroles, se précipitèrent avec fureur, les pas et les chants coururent rapides comme le galop d'un cheval, se ruant et tournant avec rage; bientôt ce fut un tourbillon frénétique; la flamme, déjà couchée, s'allongea, se tendit, et s'atteignant de torche en torche, dessina à l'œil une couronne d'un seul jet de feu, sous laquelle roulait une chaîne vivante d'hommes ou de démons.

Love et Richard n'avaient plus de respiration: ils ne savaient quel parti prendre. Tout-à-coup la ronde, trop violemment lancée, se rompit, et tous ces hommes, poussés par la rapidité de leur course, s'abattirent les uns sur les autres comme des épis fauchés. Ce fut l'occasion d'un long et effroyable hurlement, et d'une dispersion dans toute cette foule. En effet, quelques-uns se relevèrent et se précipitèrent vers les objets déposés au milieu d'eux; ils semblèrent se les disputer quelque temps; puis, comme des chiens irrités, ils en arrachèrent quelques parties, et chacun emportant la sienne en triomphe, courut la jeter loin du cercle. Quelques-uns avaient à peine commencé cette nouvelle course, que presque tous s'élancèrent à l'œuvre: ils allaient au tas qui se trouvait au milieu du champ, en enlevaient quelque chose et allaient le disséminer de tous côtés, les uns enlevant leur proie avec effort, d'autres l'élevant sur leurs têtes, quelques-uns la portant à deux, tous agitant leurs torches et poussant des cris.

Enfin, deux de ces êtres *singuliers* se saisirent d'une partie considérable de ces objets si *singulièrement* apportés et lapidés, sur lesquels et autour desquels on avait dansé et qu'on jetait maintenant çà et là. On voulut leur disputer leur proie qu'ils défendirent avec vigueur et qui leur resta.

Alors, chacun d'eux la prenant par une extrémité, ils se mirent à courir de concert et avec une rapidité extrême, en se dirigeant du côté où étaient Richard et Love; et, à la lueur des torches, nos deux compagnons reconnurent que c'étaient deux femmes en haillons, les cheveux épars, dégoûtantes d'ivresse et de misère, qui traînaient un lambeau de cadavre. Les chevaux frisonnèrent à cet aspect et se cabrèrent sous les cavaliers. Les femmes, furieuses, approchèrent quelques pas, elles jetèrent leur fardeau en criant:

— A lady Claypole, à présent, à lady Claypole!

Et aussitôt elles s'en retournèrent au monceau, qui diminuait à chaque course.

— Ce sont les cadavres proscrits! dit Richard; oh! béni soit Dieu! Vois-tu, Love? vois-tu où ils en sont? et la nuit se passe, et nous sommes encore ici!

— Allons! allons! dit Love en rugissant, à nous deux aussi!

A l'instant même, chacun d'eux passa sa main dans l'un des tours de la corde qui liait le cadavre à ses extrémités, et le soutenant entre leurs chevaux, comme on porte une corbeille, ils remontèrent sur la route.

Là, comme deux coureurs qui ramassent toute leur force et toute leur adresse, ils s'affermirent sur leur selle, se donnèrent signal de l'œil, enfoncèrent leurs éperons dans le flanc de leurs chevaux et partirent.

Ils partirent rapides comme le regard; les fers de leurs chevaux mordaient la route et la martelaient, plus pressés que les coups de cent forgerons acharnés sur une enclume: Ils couraient, ils couraient, si ardens, que l'air les suffoquait, que les plumes de leur feutre, fouettées par la course, s'arrachaient brin à brin, et que l'écharpe de soie de Richard se déchirait en sifflant derrière lui.

Pendant ce temps, la semence des traîtres se continuait dans le champ qui bordait le chemin; les têtes roulaient au hasard, les membres déchirés jonchaient la terre, et la joie s'exhalait en longs hurlemens. Cependant, lorsque les chevaux passèrent sur la route, la foule s'arrêta toute à regarder cette course effrénée, qui disparut presque aussitôt qu'aperçue; elle en rit un moment, persuadée qu'elle avait vu de pauvres voyageurs épouvantés, qui croyaient fuir des brigands; puis les vengeurs furieux de la royauté achevèrent de disperser, avec des cris, les membres des juges de Charles Ier, tandis que les deux farouches puritains emportaient silencieusement au gibet le cadavre de ce roi.

Une heure après, Love et Richard étaient entrés à Londres.

Une heure après, ils étaient sortis de l'abbaye de Westminster et rentrés dans leurs maisons, avant que le jour fût levé et que personne ne parût encore dans les rues de la Cité.

CINQUIÈME PARTIE.

L'anniversaire.

XXVII.

LA MÈRE ET LE FILS.

Le matin de ce terrible jour, mistriss Barkstead se leva de bonne heure. Elle se sentit faible, et des vertiges troublaient ses regards; mais, pleine d'une pensée heureuse, elle surmonta ce pénible malaise et commença à se vêtir.

Ce fut une grande surprise pour Betty, qui l'aidait à ce soin, de voir que, pour la première fois depuis de bien longues années, mistriss Barkstead abandonnait ses simples et tristes habits de deuil pour s'occuper de sa parure. En effet, elle s'assit devant une table d'ébène, sur laquelle reposait un miroir depuis longtemps oublié. Elle sépara ses cheveux, comme lorsqu'elle était jeune et belle, et jeta l'ombre de leurs boucles soyeuses sur son front pâle et terne et sur ses joues amaigries; elle attacha à ses oreilles et à son cou ses beaux pendans et son collier d'or pur. Une agrafe de pierreries serra sa taille, et de riches bagues ornèrent sa main. Une fois tous ces préparatifs achevés, elle essaya de se lever de la chaise où elle était assise : ses jambes ne purent la supporter, et un moment, appuyant son coude sur la table et sa tête dans sa main, elle s'abandonna à une amère réflexion.

Betty, qui considérait sa bonne maîtresse, n'aurait pu suivre, à coup sûr, le cours rapide des souvenirs qui se succédèrent dans la pensée de mistriss Barkstead; mais Betty avait coutume de la voir souffrir, et lorsqu'une larme tomba de son œil immobile et ouvert, la pauvre servante comprit que ses douleurs s'enflammaient en cette occasion. Se mettant alors humblement à genoux devant elle, elle prit une de ses mains et lui dit en pleurant aussi :

— O ma bonne maîtresse! soyez forte durant ce jour, ce doit être le dernier de ceux que vous avez à souffrir.

— Oui, répondit mistriss Barkstead, je le crois le dernier; j'ai passé la nuit à écouter mes pressentimens, et ce qu'ils m'ont annoncé est prochain et funeste.

— Oh ! ce n'est pas ainsi que je l'entends, reprit Betty. Ce jour sera le dernier de votre souffrance; car, après ce qu'ils font, après le supplice d'aujourd'hui, de quelle nouvelle douleur peuvent-ils nous frapper?

Marie se contenta de sourire douloureusement en levant les yeux au ciel; et, après avoir fait signe à Betty de se relever :

— Où est Richard? lui dit-elle.

Betty parut confuse et hésita à répondre; mais devinant l'alarme que son trouble jetait dans l'âme de sa maîtresse, elle reprit :

— Mais, sans doute, il dort...

— Sans doute il dort, répéta mistriss Barkstead, en appuyant sur les mots qu'elle venait d'entendre. Vous n'en êtes pas sûre? Et elle se souleva sur sa chaise.

— Je le suppose, dit Betty rapidement, car il est rentré si tard!

— Il est donc rentré? ajouta mistriss Barkstead en se laissant retomber; vous m'avez fait peur... cruellement peur! En prononçant ces mots, elle passa plusieurs fois la main devant ses yeux, comme pour en écarter un voile importun, et laissa retomber sa tête sur sa poitrine en se replongeant dans sa première et amère réflexion.

Betty, qui voulait l'en arracher, l'appela plusieurs fois sans qu'elle répondit, et enfin elle lui dit, en élevant la voix pour la tirer de sa préoccupation :

— Voulez-vous que j'aille chercher monsieur Richard?

— Richard ! dit la mère, que ce nom eût éveillée du plus lourd sommeil, Richard! Non, j'irai moi-même. Venez, Betty, aidez-moi.

Elle prit le bras de Betty, et, faisant un effort pénible, elle se remit debout et s'avança vers la chambre de Richard. Contre son attente, elle le trouva levé; son lit, qui n'était point défait, attestait qu'il avait passé cette nuit sans se reposer. Soit qu'une même pensée préoccupât, à l'insu l'un de l'autre, la mère et le fils, soit que tous deux, dans un but différent, se fussent rencontrés dans l'exécution, tous deux témoignèrent quelque surprise du soin apporté à leur parurre; car Richard avait mis ses plus élégans vêtemens; il avait soigneusement arrangé sa coiffure; une dague et une épée, dont les poignées étaient d'acier damasquiné, brillaient suspendues à son ceinturon, et les mollettes de ses éperons dorés sonnaient à chaque pas qu'il faisait.

Quant à son visage, il avait toute la beauté de la jeunesse unie à ce charme indicible de la pâleur, lorsqu'elle n'est pas le résultat d'une santé fétide et délabrée, mais lorsqu'elle vient de l'âme et qu'elle est le symptôme d'une souffrance morale. Ses longues paupières, légèrement brunies par la fatigue de la nuit, faisaient ressortir d'un éclat inaccoutumé le bleu céleste de sa prunelle ardente et le blanc azuré de ses yeux; ses lèvres, dont les coins légèrement baissés affectaient une expression de dédain, étaient pâles et agitées d'un frémissement presque invincible, tant les mouvemens en étaient succincts et pressés : toute son attitude avait quelque chose de solennel et son visage était empreint d'un calme désespéré.

— Richard, lui dit sa mère en lui tendant la main, Dieu sans doute a présidé à nos pensées en ce jour, puisqu'il les a fait se rencontrer dans un même soin.

— Dieu, répondit lentement Richard, n'a point présidé aux pensées de ce jour ; car les pensées de mort et de vengeance naissent loin de sa présence et de son esprit.

— Ce sont donc celles-là qui t'agitent, Richard? reprit mistriss Barkstead ; écoute, enfant, ton indifférence depuis longtemps, le calme et la résignation de ta vie, m'avaient fait espérer que le bonheur ne serait pas tout-à-fait exilé de ton avenir.

Richard sourit amèrement.

— J'avais cru, continua sa mère, que tant de malheurs soufferts avaient éclairé ton âme, et qu'impuissant à combattre la main qui nous frappe, tu cacherais ta tête à ses coups et demanderais repos et consolation à une vie intime et obscure.

— Ne l'ai-je pas fait jusqu'à ce jour? répondit Richard : impuissant jusqu'à ce jour, ne me suis-je pas caché?

— Mais ce jour, dit mistriss Barkstead en s'asseyant devant son fils, est un jour d'épreuves difficile à passer. Il peut rallumer en toi cette soif longtemps assoupie de combats et de vengeance; la haine peut bien se redresser ardente et envenimée dans ton âme de vingt ans, puisque je l'ai sentie murmurer dans mon cœur usé et flétri à l'annonce de leurs détestables supplices. Je le crains du moins, et au bout de cette lutte contre toi-même, où tu triomphes depuis si longtemps, j'ai cru que je devais t'apporter mon secours et t'aider dans la dernière victoire.

Richard ne répondit rien; il ne voulait pas détruire d'un mot tout ce passé dans le cœur de sa mère en lui révélant que sa résignation n'avait été qu'une longue attente d'un moment favorable. Mistriss Barkstead se méprit au silence de Richard; elle crut qu'il évitait de s'expliquer sur ses projets, et décidée à les prévenir, elle invita son fils à s'asseoir et continua ainsi :

— Tu vois, Richard, que je ne m'étais pas trompée, et toutes tes bonnes résolutions sont venues se briser contre l'attentat de ce jour. Tu as passé cette nuit hors du logis, sans doute dans une nocturne réunion, où vous avez préparé pour aujourd'hui quelque folle résistance à l'exécution des arrêts du parlement. On compte sur toi, n'est-ce pas? ton nom et ton bras seront les premiers exposés dans cette lutte inutile; on a réchauffé dans ton âme le souvenir de ce jour marqué par le sang dans notre histoire; on a exalté tes ressen-

timens et on t'a égaré jusqu'à te faire participer à quelque tentative désespérée.

Richard appuya sa main sur celle de sa mère, et balançant lentement sa tête en signe de dénégation, lui répondit :

— Non, ma mère, toutes vos suppositions ne sont pas vraies : je n'ai point passé la nuit parmi des ennemis des arrêts du parlement, et nulle volonté étrangère n'a commandé à mes actions.

— Cependant, dit mistriss Barkstead, un billet a été remis hier au soir, lorsque la nuit était déjà fort avancée ; la personne qui l'a apporté t'a demandé avec trop d'insistance pour que je n'aie pas dû être alarmée, surtout en pensant au jour où nous sommes.

Richard prit ce billet déployé sur une table, et le montrant à sa mère, il lui répondit :

— Lisez, ma mère ; vous voyez que Downing me prie de passer chez lui pour une affaire de famille, et vous le savez, c'est un homme sage et prudent.

— En effet, dit mistriss Barkstead en rendant le billet.

Elle se tut un moment; puis, avec un regard où elle semblait implorer son fils de ne pas abuser de sa facilité à croire tout ce qu'il voulait, elle reprit :

— Pourquoi donc, Richard, ces habits de fête, cette épée et cette dague qui brillèrent jadis à la ceinture de ton père? Est-ce pour demeurer aujourd'hui près de moi?

— N'est-ce pas un jour de fête et de joie pour l'Angleterre? répondit Richard avec un singulier sourire, et ne fais-je pas bien de me parer pour assister à ses pompes.

— Iras-tu à cet horrible spectacle? dit mistriss Barkstead, en se saisissant vivement de la main de Richard.

— J'y vais, répondit le jeune homme en se levant et dégageant sa main.

Mistriss Barkstead se leva aussi, et se plaçant entre son fils et la porte, elle lui dit avec force :

— Tu me trompes, Richard ; il y a quelque projet arrêté, quelque révolte qui doit éclater; car enfin tu n'irais pas, sans but, offrir ton âme à la torture de ce spectacle; tu n'irais pas boire jusqu'à la lie l'affront que tu ne voudrais pas venger; tu ne présenterais pas ton flanc à l'aiguillon pour rester immobile ; tu ne vas pas pour rien recueillir la douleur, la colère et l'humiliation.

— C'est que c'est vous qui vous trompez, ma mère, dit Richard avec une amère fierté, en prenant son chapeau et en s'apprêtant à sortir; c'est que je n'y recueillerai que joie et triomphe.

— Richard! Richard! s'écria sa mère en tombant à genoux devant lui, tu ne peux pas sortir aujourd'hui! tu ne peux pas sortir avant de m'avoir entendue! Ecoute-moi! écoute-moi!

Mistriss Barkstead était si faible, qu'elle ne put rester dans cette position, et qu'elle s'affaissa jusqu'à terre après ce peu de paroles. Richard rejeta son chapeau, et l'enlevant dans ses bras, la posa sur un fauteuil ; elle était pâle et oppressée, quoiqu'elle eût gardé toute sa connaissance. Richard l'appelait douloureusement; elle serrait ses mains en signe de réponse ; peu à peu elle revint à elle, rouvrit les yeux et sourit à son fils en le voyant à son tour à genoux devant elle, épiant chaque mouvement de son visage; elle prit alors la tête de Richard dans ses bras et l'embrassa longtemps ; elle puisa une nouvelle force dans cette étreinte maternelle et put continuer à parler. Richard s'assit de nouveau à ses côtés ; elle lui dit :

— Tu le vois, enfant, ma vie s'en va, et je sens que ce qu'il m'en reste s'éteindra bientôt! plus tôt peut-être que tu ne penses!

Richard la regardait avec anxiété ; elle ajouta, en suspendant de temps à autre ses paroles et en répondant à l'expression du visage de son fils qui restait muet :

— Oui, Richard, une voix m'a parlé cette nuit, une voix qui m'a appelée d'en haut et m'a avertie que je devais bientôt te quitter! Tu souris, enfant, tu ne me crois pas! tu cherches dans mes yeux si c'est ruse ou folie qui me fait parler ainsi. Tu as tort, Richard, mon corps s'est usé à souffrir, et le fléau qui s'étend sur Londres me tuera.

— O ma mère! ma mère! s'écria Richard suffoqué.

— Il me tuera, te dis-je, reprit mistriss Barkstead; peut-être dans quelques jours, peut-être demain, car je ne suis point folle, et j'ai un sûr garant de mes paroles, un garant dont tu peux apprécier le savoir! C'est Andlay.

— Andlay! ma mère? il se trompe, il vous alarme, s'écria Richard ; quelle que soit sa science, il ne peut, depuis si peu de temps, savoir où et comment frappera le fléau. O ma mère, ma mère! détournez votre pensée de cet affreux pronostic; rassurez-vous, rassurez-vous!

— Je ne tremble pas, enfant, répondit en souriant la bonne mistriss, mais rappelle-toi qu'Andlay ne se trompa point d'une heure pour Cromwell ; n'oublie pas non plus que ce pronostic n'est pas si récent que tu dis; et qu'il y a longtemps que nous sommes avertis.

Richard frémit en lui-même, et leva sur sa mère un regard où se peignait un affreux étonnement.

— Nous sommes avertis ! s'écria-t-il à voix basse, nous sommes avertis !!!

Sa mère ne comprit pas la douleur qu'il éprouvait, ni le sens qu'il attachait à ces mots : Nous sommes avertis! et elle continua avec une plaintive douceur :

— Il m'avait pourtant dit que tu le savais! ta stupeur me prouve le contraire. Allons, ne pleure pas, enfant! nous avons un jour à passer ensemble... et c'est ce jour que je viens te demander !

Richard suffoquait. Il comprenait enfin que le rêve constant de sa vengeance avait tout absorbé en lui ! Il se rappelait en ce moment les avertissemens répétés d'Andlay, lorsqu'il lui disait : La vie de votre mère est comme un flambeau faiblement allumé. Dans un air pur, dans un calme parfait, il peut vivre et durer longtemps ; mais une atmosphère plus lourde ou un souffle de malheur peut éteindre cette flamme vacillante. Fuyez donc Londres et le fléau dont il est menacé ! Fuyez Londres et les émotions poignantes qui peuvent agiter l'existence. Richard en se rappelant tout cela, était tombé à genoux devant sa mère, roulant sa tête sur son giron avec des sanglots et des pleurs ! misérable ! torturé de remords, presque parricide ! Sa mère caressait sa tête pendant ce temps, essuyait ses pleurs et l'appelait des noms les plus doux : il parut se calmer, et elle ajouta :

— Mon Richard, mon fils, ne te désole pas ainsi; car, comme je te l'ai déjà dit, tout bonheur n'est pas exilé de ta vie, et la voix qui m'a parlé cette nuit m'a inspiré de choisir ce jour, ce jour solennel pour nous à tant de titres, pour t'enseigner tes jours heureux, et te guider de mes derniers conseils dans le sentier qui doit t'y conduire.

Richard releva sa tête, et, regardant sa mère à travers ses larmes, il l'écouta religieusement, tandis qu'elle disait :

— Ce jour fut celui de la naissance de ton père! nous l'avons célébré longtemps sous ses yeux; qu'il soit notre dernier jour de fête à nous deux ! Nous le sanctifierons ensemble par la prière ; nous nous asseoirons ensemble à la table où il présidait ; nous parlerons de lui, Richard, nous parlerons de ton père qui fut le plus noble des hommes, et dont tu as le nom ; nous invoquerons sa mémoire; nous implorerons son esprit de nous animer et de nous répondre, et je recueillerai tes paroles pour les lui porter au ciel, où j'irai le rejoindre bientôt ! C'est pour cela que je me suis parée, moi ; c'est la fête que j'espère, et où tu ne me laisseras pas seule, mon Richard ! mon fis, mon enfant !

Leurs larmes se confondirent. Mistriss Barkstead les domina la première.

— Ce jour, dit-elle, est encore celui de la naissance de Charlotte ! eh bien ! enfant, à ce repas d'adieu, au sortir duquel je te quitterai, nous admettrons aussi ta fiancée absente, comme mon mari qui n'est plus

Richard regarda sa mère avec une terreur qui peut-être eût suspendu sa voix, si, les yeux levés vers le ciel et l'âme inspirée, elle eût pu s'apercevoir du terrible effet de ses paroles,

— Oui, Richard, s'écria-t-elle, en joignant pieusement ses mains, assis l'un près de l'autre entre ces deux places vides, nous passerons ce jour, moi à me souvenir et toi à espérer ; et ce sera bonheur pour tous deux. Mes longues et douces

années de jeunesse passées près de John reviendront se développer devant moi, et maintenant que tu es un homme, Richard, je te dirai comment il fut un homme brave, pieux, fidèle à sa parole, indulgent, sans haine dans le cœur, pratiquant l'oubli et le pardon des injures, soumettant sa vie aux volontés de Dieu, si cruelles qu'elles fussent; et puisque mon heure est venue et que je puis parler de moi à mon fils, je te dirai combien je l'aimai pour toute la félicité dont il me combla, pour toute la vertu qu'il m'inspira, par l'honneur que j'éprouvai de porter son nom; car, Richard, quelle est l'épouse qui oserait flétrir le nom qu'on lui donne sans tache, et à qui la vertu n'est pas facile quand on y attache le bonheur? Aussi, lui suis-je reconnaissante autant d'être sans remords que d'avoir été la plus heureuse des femmes! Et, après cela, Richard, après mon passé, nous parlerons de ton avenir. Et, comme tu seras, sans doute, brave et généreux comme ton père, ton épouse sera chaste et douce comme je le fus; et comme tu lui apporteras un cœur noble et haut, qui abritera sa vie de ton courage et de ton honneur, elle te rendra un amour soumis et dévoué qui enveloppera ta vie de son innocence et de sa pureté. Puis, nous invoquerons tous deux l'Eternel pour que rien n'arrête mon âme lorsqu'elle ira se réunir dans son sein à celle de mon époux, et pour qu'il te garde ta fiancée aimante et vierge jusqu'au jour où tu la conduiras à l'autel.

La figure mourante de mistriss Barkstead vivait et resplendissait d'enthousiasme pendant ces paroles, tandis que le visage terne de Richard, arrêté dans une effroyable expression de désespoir, semblait la face d'un cadavre que la mort a saisi dans une terrible convulsion. En ce moment, il n'y avait que remords en son âme, il avait horreur de lui-même, et plût à Dieu que sa mère eût suspendu ses paroles à cet instant et n'eût pas atteint l'âme de Richard à cet endroit, où, froide et dure comme l'acier, elle étincelait et brûlait comme l'acier lorsqu'elle était frappé. Mistriss Barkstead, toujours sous l'empire de son enthousiasme, ajouta :

— Richard, ce jour est encore celui de la mort de Charles Ier.

O malheureuse parole! comme un souffle rapide, elle ralluma le foyer assoupi. Haletant sous l'effroi du souvenir de ses propres actions, dont l'affreuse excuse s'était un moment effacée de son âme, il se taisait, mais le nom de Charles Ier évoqua tout-à-coup l'esprit de vengeance qui l'égarait, et Richard, se reculant de sa mère, répéta ce qu'elle venait de dire avec un sourire empreint d'une expression féroce d'espérance, comme quelqu'un qui voit venir un secours et qui l'appelle à lui. Sa malheureuse mère acheva :

— Richard, dit-elle, ce jour est aussi celui où on livre aux bourreaux le cadavre de Cromwell. Qu'il t'apprenne à mépriser les féroces vengeances des haines politiques.

Richard se releva à ces paroles, résolu et terrible, redevenu honteux de sa faiblesse. Il ne détourna pas ses regards de sa mère mourante et faible; il la contempla longtemps; il rassasia ses yeux de ce spectacle triste et douloureux; il la vit baisser vers lui ses yeux longtemps tournés au ciel, il la vit lui sourire et lui tendre la main, et alors il se détourna et prit son chapeau. A ce geste, à ce mouvement infâme, elle se leva de son siége; elle usa sa dernière force à cet effort; elle poussa son dernier souffle à lui crier avec un sanglot :

— Richard! mon fils! mon enfant!

Il la regarda encore; il l'entendit, et il sortit.

XXVIII.

LES DEUX FRÈRES.

C'est donc là le résultat des dissensions politiques. Un jeune homme, né avec les facultés les plus faciles à la vertu et aux nobles sentimens, s'égare jusqu'aux plus horribles actions, jusqu'à la plus détestable insensibilité. Et il ne faut pas dire que ceci soit un conte inventé à plaisir; peut-être est-ce un récit mal fait et qui n'a point porté de conviction à l'âme des lecteurs; mais, certes, c'est le récit d'une action véritable; car, depuis quelques chapitres, l'auteur marche dans une cruelle réalité, et nulle invention ne lui est restée possible que celle de phrases assez poignantes et assez désordonnées pour raconter les faits que lui livre la vérité.

Richard sortit donc, tandis que sa mère, étendue par terre, tendait encore vers lui des bras débilités par les souffrances. Betty vint seule la relever, et cette mère si douce, si angélique, si digne de ce nom de mère, ne mourut pas seule et abandonnée sur le sol, parce que sa servante eut pitié d'elle, ou peut-être parce que cette fille eut la probité de ne pas manquer au devoir que lui imposait son service.

Richard était donc devenu le plus misérable des hommes. Poussé par sa haine, il avait mis en oubli les plus saints devoirs de la nature, la plus intime affection de l'âme, cette affection qui tient aux entrailles, l'amour d'un fils pour sa mère. Toutefois, pour lui peut-être il y avait une excuse, car il était dans le paroxysme de sa lutte avec le malheur. Révolté, menaçant le ciel et le destin, résolu à ne pas demeurer vaincu, chaque obstacle que la nature ou le devoir jetait sous ses pieds ne devait lui être de rien, car il s'était placé dans cette nécessité d'en tirer une occasion de braver et de triompher. Lorsque dans son âme, où l'amour brûlait à grand feu, où la religion était crue et révérée, il put se décider à profaner son amour et à risquer sa damnation pour sa vengeance, quel autre sentiment pouvait l'arrêter? Il semble, au contraire, qu'il dut prendre à tâche de multiplier ses sacrifices afin que si l'on ne respectait pas comme vénérable le sentiment qui l'animait, on le craignît du moins comme inévitable et sans rémission.

Il marchait rapidement dans la rue presque déserte, pensant aux événemens qui marqueraient ce jour, et déjà il palpitait de mille émotions, bien que l'heure du supplice fût encore loin. Mais il y avait tant d'obstacles à surmonter pour que les projets de Richard s'accomplissent dans toute leur étendue, que bien qu'il ne dépendît plus de sa volonté ni de son courage de vaincre ou d'aplanir ces obstacles, il ne pouvait supporter l'idée d'en attendre patiemment le dénoûment sans y participer du moins par sa présence. D'ailleurs, sans supposer une grande importance au message de Downing, il ne voulait pas manquer une invitation dans laquelle on semblait lui demander un service.

Il se dirigea donc du côté de sa demeure et bientôt il y arriva. Il trouva Downing levé et le docteur assis d'un air de mauvaise humeur dans un coin de l'appartement. La dague et l'épée du marin étaient sur une table, et il arrangeait une longue paire de pistolets dont il assurait les pierres. Il les posa à côté de ses autres armes et s'avança vers Richard en le voyant entrer. Le docteur, à la vue du jeune Barkstead, bondit sur son fauteuil et se détourna en grondant sourdement.

— Merci, mon jeune ami, dit Downing à Richard, j'ai usé de supercherie pour vous déranger, en vous demandant votre présence pour une affaire de famille, parce que j'ai craint que mon billet ne tombât entre les mains de votre mère et qu'elle ne s'alarmât de la véritable cause qui me fait désirer de vous voir aujourd'hui.

Richard allait s'enquérir du motif du billet, lorsque le docteur, qui ne pouvait pas longtemps garder le silence quand son humeur était tant soit peu irritée, s'écria tout-à-coup :

— Il n'a pas menti, jeune homme, c'est vraiment une affaire de famille, une véritable affaire de famille, car, monsieur, que vous voyez là, ajouta-t-il en désignant Downing, s'est imaginé qu'il devait tuer son frère.

— Docteur! dit Downing, avec cette inflexion qui renferme à la fois une invitation au calme et un reproche d'exagération. Mais Andlay continua en le parcourant de l'œil :

— Et comment le faire changer de résolution, avec une tête carrée, un front bas et des muscles de matelot? Il tuera son frère, je vous le dis!

— Qu'est-ce donc? dit Richard, devinant à peu près la vé-

rité dans les accusations du médecin ; auriez-vous eu une querelle avec votre frère, capitaine ?

— On n'a point de querelle avec un traître et un espion. Il est revenu avant-hier de Hollande; il a eu l'impudence de se présenter chez moi : je l'ai chassé de ma maison. Hier, je l'ai rencontré sur l'escalier de l'amirauté, il m'a voulu parler, et je me suis détourné; il a insisté, et je l'ai repoussé ; il a voulu me prendre la main, et...

Downing hésita, le docteur acheva sa phrase d'un ton de moquerie indignée.

— Et monsieur lui a tendu la main à la hauteur du visage, d'où il en est résulté un soufflet.

— Un soufflet à votre frère ! dit Richard avec surprise.

— C'est fait, répliqua Downing avec une impatience visible, et rien ne peut empêcher qu'il en soit ainsi. C'est fait et c'est juste. Un infâme qui a traqué un honnête homme dans un pays étranger et l'a livré aux bourreaux qui l'attendaient. Malédiction sur lui !

— Mais c'est votre frère ! cria le docteur ; malheureux ! c'est votre frère !

— Et c'est pour cela que je le hais, reprit Downing. Que m'importe à moi qu'un étranger se salisse ! qu'un Douglas ou un Morton déshonore son nom ! qu'ai-je à y voir, et quel intérêt puis-je y prendre ? Mais je m'appelle Downing, et il s'appelle Downing. De l'héritage de mon père il peut dissiper s'il veut sa part de bien et d'or, mais son nom est une fortune indivisible, égale pour chacun et respectable pour tous deux ; il ne peut donc y toucher sans me porter atteinte, il n'en peut détourner l'honneur sans me voler ; il n'y peut mettre de boue sans qu'elle ne rejaillisse sur moi.

— Est-ce une raison, reprit Andlay, pour le chasser, l'insulter, le frapper ?

— Que ne me laissait-il en repos ! répliqua le marin. Je vous le jure, sur mon âme, je n'eusse pas été le chercher, je n'eusse pas voulu le voir. Je me suis détourné quand il m'a parlé, et j'ai voulu fuir. Honteux de mon nom, j'aurais supporté mon malheur, à condition qu'étrangers l'un à l'autre, notre séparation m'eût au moins distingué de lui aux yeux de mes amis ; mais le recevoir et l'embrasser en frère, après son infâme conduite, c'eût été me déclarer complice de son crime ! Je ne le veux pas.

— Et ce matin, dit Richard en prenant l'épée de Downing et en l'examinant avec soin, vous devez vous battre l'un contre l'autre, frère contre frère ?

— Oui, répondit Downing, et vous serez mon second, ou plutôt vous serez mon témoin, j'ai compté sur vous.

— Vous ne vous battrez pas, cela ne peut pas être, dit Richard ; vous ne pouvez risquer votre vie dans une pareille affaire, je ne le permettrai pas.

— Bien ! bien ! s'écria Andlay, voici une tête de vingt ans, plus calme, plus mûre, plus réfléchie que la vôtre, vieux barbon ! Cela devrait vous faire honte ! Vous battre contre votre frère ! vous n'y pensez pas ! Fi ! fi ! vous êtes fou, Downing.

— Richard, reprit le capitaine, il y a une insulte pour laquelle je dois une réparation, et tout coupable qu'est mon frère, tout indigne qu'il est du nom qu'il porte, il lui en reste pourtant encore assez de souvenir pour qu'il veuille venger l'affront qu'il a reçu. C'est un Downing, après tout !

— Sans doute, reprit Richard qui, tenant l'épée du marin dans ses mains, en faisait ployer l'acier avec un air de distraction, sans doute ; mais l'animosité que vous avez contre votre frère, l'insulte qui en a été le résultat et qu'il doit venger, ne sont que les causes secondaires de votre combat ; toute cette querelle a pour premier motif la trahison qui a attenté à la liberté de mon père ; cette affaire donc me regarde avant vous, et c'est moi qui me battrai ; c'est vous qui me servirez de témoin.

— Contre mon frère ! s'écria Downing, y pensez-vous ?

Ainsi, le marin comprenait qu'il pouvait se battre contre son frère et non pas être témoin contre lui. C'est qu'il y a de ces liens dans la vie qu'il faut briser complétement et jusqu'à la haine, si l'on ne veut pas sentir qu'ils vous tiennent au cœur. C'est que Downing, qui s'apprêtait à déployer toute son adresse pour percer le cœur de son frère, n'eût pas osé faire des vœux pour Richard qui se serait battu contre lui.

Le docteur, demeuré stupéfait de la conclusion des paroles de Richard, qu'il croyait dirigées dans un but de conciliation, se leva furieux de son siége et se mit à parcourir la chambre à grands pas.

— Sot ! archi-sot ! s'écria-t-il en se frappant le front ; niais, imbécile ! qui ai cru qu'il y avait un grain de raison et de pitié dans le cœur d'un homme de parti ! O Richard ! Richard ! ajouta-t-il avec un accent triste et digne, tu as oublié l'exemple de ton père ; ce n'était pas un homme perdu de frénésie politique ; il avait mesuré sa tâche et il l'a sincèrement accomplie. Ni la satisfaction de sa haine personnelle, ni l'accomplissement de ses désirs particuliers, n'ont jamais guidé ses actions ; il n'eut jamais pour but que la liberté de l'Angleterre. Aussi, fortune, misère, succès, exil, supplice, mort, tout fut joie en son cœur, parce que tout fut vertu : mais toi, mais vous, Downing ! à quoi tendent vos luttes, vos paroles, votre sang versé ? à d'indignes vengeances, à de misérables triomphes où la patrie n'est pour rien. Vous voulez être fratricide, Downing : soit ! tu veux venger ta querelle, Richard : tu le peux ! mais ne rabaissez pas la cause de l'Angleterre à votre haine ni à votre vengeance : votre vengeance et votre haine sont trop petites pour elle, et le bruit de vos épées n'atteindra pas à l'oreille du colosse.

— Il ne s'agit ici ni de l'Angleterre, ni de sa liberté, répliqua Downing avec quelque humeur, il s'agit de mon nom traîné dans la boue et lâchement déshonoré.

— Vous mentez ! reprit le docteur en s'arrêtant face à face du capitaine, qui demeura stupéfait de l'audace de cette parole : vous mentez, vous, et tous ceux qui voilent de leur honneur particulier la rage de leurs opinions. Que la trahison de votre frère Georges eût été dirigée contre un de ces misérables royalistes que vous considérez comme le déshonneur et la ruine de l'Angleterre, qu'elle eût eu pour but de livrer à Cromwell un de ces partisans des Stuarts, qui allaient, de cour en cour, mendier des ennemis au protecteur, tandis qu'il nous plaçait en tête des nations, et à cette heure, en ce moment, vous auriez provision de mots honnêtes pour dire que le salut de la patrie est la suprême loi ; que la sainte cause de la liberté honore tout, et vous embrasseriez tendrement, à cette place, ce frère que vous allez égorger.

Le capitaine se mordit les lèvres. Richard voulut prendre la parole.

— Quant à toi, Richard, tu n'as rien à voir dans cette affaire, continua rapidement le docteur ; le chevalier Georges Downing n'est pas, après tout, la cause du malheur de ton père, puisqu'il ne réussit pas dans son entreprise contre lui. Ne te mêle donc pas de cette affaire.

— Vous oubliez, docteur, dit Richard, qu'il y a une insulte qui ne se pardonne pas entre hommes !

— Mais entre frères ! reprit Andlay.

— Ce n'est pas mon frère, répliqua Downing en fureur ; non, ce n'est pas mon frère, celui qui s'est lâchement vendu à un parti qui persécute les meilleurs citoyens, et nous soumet, nous, vieux et braves défenseurs du pays, aux insolences d'impertinens brodés et frisés !

— Enfin, vous l'avouez ! voilà vos motifs ! s'écria le médecin.

En ce moment, un bruit de chevaux partit de la rue. Downing prit son épée et sa dague, et l'on entendit dans le corridor qui précédait le parloir les pas d'un homme seul. Cet homme, c'était sir Ralph Salsnby. Dès qu'il fut entré, il salua avec une sévère courtoisie le capitaine qui s'était avancé à sa rencontre. Downing ne put cacher un sourire d'ironie en voyant le second que son frère s'était choisi, et Andlay parut en concevoir un nouvel effroi relativement à l'animosité qu'il savait exister entre lui et Richard ; mais l'étonnement le plus vif, l'émotion la plus profonde, fut celle qui agita Ralph, lorsque, après avoir salué Downing, il leva les yeux et vit Richard debout devant lui.

Dans la matinée, un domestique était venu de Great-House, et Salsnby était si loin de soupçonner ce que Richard avait été faire à Windsor, qu'il lui avait suffi que son serviteur

lui parlât de deux hommes tués, pour qu'il crût à la mort de Richard et de Love et au succès de ses propres projets. Il expliquait, à son avantage, les incidens dont le domestique avait entremêlé sa narration. Ainsi, nul doute pour lui que ce ne fussent les chiens du boucher qu'on avait exterminés. Quant au singulier chariot qu'on avait découvert dans le bois, il en faisait une voiture munie des objets nécessaires pour un enlèvement. C'est à peine même, s'il avait écouté l'histoire du cercueil vide : il rejeta cette circonstance comme inventée par la niaiserie du domestique qui avait mal vu, et se crut enfin délivré de son plus cruel ennemi.

Ce fut donc avec un étonnement extrême qu'il vit Richard devant lui. Le docteur et Downing traduisirent cette surprise comme un mouvement insurmontable de haine; Richard, seul, en comprit le secret, et il ne put retenir un mot qui n'eut de sens que pour eux seuls.

— Oui, colonel, dit-il en le saluant avec une humilité moqueuse, c'est moi, Richard Barkstead.

Ralph ne répondit rien, mais aussitôt son esprit chercha une nouvelle explication des événemens de Great-House. Heureusement pour les projets de Richard, les réflexions de sir Salsnby ne purent s'arrêter longtemps sur cet objet, à cause de la mission dont il s'était chargé. Il salua donc Andlay, avec cette assurance polie qu'il avait acquise à la cour, et, s'adressant à Downing, il lui dit :

— Monsieur, quoique le chevalier Georges Downing pût régler les conditions du combat, comme offensé par vous, il vous laisse ce soin ou plutôt ce droit, ainsi que le choix du lieu. Pour ma part, je vous prie de le désigner le moins éloigné possible, parce que ma présence à Tyburn est nécessaire dans une heure.

— La dague et l'épée au poing, les pistolets à la ceinture, à pied, et avec le droit pour chacun des combattans, de se servir de ses armes indifféremment, une fois que les épées auront été croisées et que les lames se seront touchées, sans que blessures ni accord puissent faire cesser le combat. Voilà mes conditions, répliqua sévèrement Downing.

— C'est le combat à mort, répondit Ralph, sans montrer la plus légère émotion; les règles en sont usitées, bien que cruelles, et je ne puis les refuser. Cependant, en engageant votre frère à vous laisser le choix, j'avais espéré trouver de la modération dans l'âme de l'agresseur.

Il se tut un moment comme pour attendre une réponse, mais le capitaine ayant gardé le silence, il continua :

— Il faut maintenant que vous désigniez le lieu du combat.

— Le premier endroit favorable, aux portes de Londres, dit Downing.

— J'en sais un, reprit sir Salsnby; maintenant il vous reste à décider si le combat des seconds aura lieu.

Richard fit un mouvement, Andlay le retint. Downing se hâta de dire :

— Non, certainement, je ne le veux à aucune condition ni sous quelque prétexte que ce soit.

— Je vous en remercie, répondit sir Salsnby en s'inclinant, car j'ai à faire exécuter un acte de justice dont j'eusse beaucoup regretté de ne pas être le témoin si j'avais été vaincu, et qui eût perdu pour moi presque toute sa valeur si monsieur Barkstead eût succombé avant qu'il ne fût accompli.

— Vous avez raison, dit Richard, en laissant échapper un cruel sourire; il faut que nous soyons tous deux sur la place de Tyburn dans cette journée. Nous y avons affaire tous deux, colonel, et nous nous y verrons.

— Je l'espère, monsieur, répliqua Ralph.

Andlay avait depuis trop longtemps gardé le silence pour qu'il ne se fût pas amassé un orage de colère en lui; aussi il éclata à ses froides et railleuses paroles que se renvoyaient Ralph et Richard.

— Ainsi voilà deux hommes qui ne s'égorgent pas, parce qu'il faut qu'ils aillent se repaître du spectacle de cadavres étalés sur un gibet !

Ralph l'interrompit, et, s'adressant toujours à Downing, il lui dit avec un air de solennité presque religieuse :

— Maintenant que tout est arrangé, il me reste à vous faire, au nom de votre frère, une sainte et dernière prière.

Le capitaine ne répondit pas, mais d'un signe il invita Salsnby à continuer.

— Vous avez chassé votre frère de cette maison, dit Ralph, et c'est votre droit, car, quoique cette maison soit celle de votre père, elle vous est échue en partage lors de sa mort. Respectant votre droit et votre volonté, le chevalier Georges n'a pas voulu en franchir le seuil, et il attend en bas, à votre porte, la réponse que je dois lui porter; sachez donc qu'il m'a dit de vous demander la permission d'entrer sous ce toit où fut élevée votre enfance à tous deux, de venir saluer le lieu où vous vécûtes ensemble heureux et unis, et de s'agenouiller encore une fois à la place où tous deux en pleurs et embrassés vous reçûtes la bénédiction de votre père mourant.

Cette demande avait en soi quelque chose de si noble et de si touchant, que Downing et Richard, hommes à émotions franches et vives, ne purent retenir une larme qui monta à leur paupière. Mais Andlay, plus accoutumé à juger le fond des actions que leur apparence, laissa échapper entre ses dents le mot : Hypocrite! Downing, quoiqu'il eût entendu l'exclamation, répondit gravement à Ralph :

— Que le chevalier Downing entre dans cette maison comme on le désire, j'y consens. Mais, comme j'ai juré que jamais il n'y remettrait les pieds comme mon frère, qu'il y entre en ennemi. La pelouse qui est derrière cette maison est assez large pour le combat de deux hommes, les murs qui l'entourent sont assez élevés pour nous mettre à l'abri des regards indiscrets, et puisqu'il veut invoquer la mémoire de notre père, rendons le, autant que possible, dans nos cœurs, présent à ce combat, et que sa pensée nous animant, il puisse, pour ainsi dire, prononcer entre nous.

Ralph s'inclina sans répondre et sortit aussitôt. Au même instant, Downing prit une plume et se mit à écrire. Richard, se rapprochant d'Andlay, lui dit tout bas pendant ce temps :

— Comment se fait-il qu'un misérable qui a vendu la vie du colonel Okey, son bienfaiteur, aux bourreaux, ait dans le cœur des sentimens d'une piété filiale si pure et si noble?

— Ah! dit Andlay, en ricanant, voilà précisément où vous serez toujours dupes et battus, vous autres niais de bonne foi. Est-ce que tu crois un mot de cette comédie? Figure-toi bien que tout ce parti qui fait queue à la cour en sait autant pour parader la vertu aux yeux du peuple, que ses jeunes seigneurs pour singer la tournure de braves déterminés à une revue : rappelle-toi qu'il n'y a pas d'infâmes actions auxquelles ils ne prêtent un aspect excusable, ni assassinat où ils ne mettent les bons procédés de leur côté. Vois-tu ce rustre de marin qui veut tuer son frère dans la maison paternelle; il y a plus d'honneur dans un poil de sa moustache que dans tout le corps de cet hypocrite qui va faire ici le pleurard.

Cependant la main du marin tremblait en écrivant. Il plia le papier, se leva, et le chevalier Downing entra à l'instant même. Il salua, sans distinction et sans regarder personne, tous ceux qui étaient présens, et traversa la pièce pour monter à l'étage supérieur. Le capitaine, secouant la sensibilité qui s'emparait de lui, prit ses armes dès que son frère fut sorti, et passant par la porte qui se trouvait au fond du corridor de la maison, entra dans l'espèce de petit jardin qui en dépendait. Richard et Andlay l'y suivirent. Andlay, qui examinait soigneusement une lancette et quelques instrumens de chirurgie qu'il avait apportés en cas d'accident remédiable, recommanda rapidement à Richard de bien s'assurer du terrain, de ne pas quitter Ralph des yeux, afin d'arrêter le moindre signe de trahison.

— Car vous savez par expérience, ajouta-t-il, qu'ils y sont experts.

Pendant ce temps, Downing marchait avec rapidité, froissant dans ses mains le papier qu'il avait écrit. Tout-à-coup il s'arrêta comme un homme averti par quelque bruit; chacun écouta, et l'on entendit partir des sanglots cruels de la chambre où était le chevalier Georges. Le capitaine baissa triste-

ment la tête et sembla tomber dans une cruelle irrésolution; il fit même quelques pas vers la maison comme pour y rentrer, mais il retourna soudainemant et reprit sa marche en tirant et repoussant sa dague dans son fourreau de fer brodé et en la faisant sonner de manière à couvrir le bruit qui l'importunait.

— Bah! bah! dit le docteur tout bas à Richard, et en haussant les épaules, j'ai entendu pleurer et sangloter ce chevalier Georges deux fois plus fort que ça, un jour qu'il prêchait dans le régiment d'Okey pour qu'on exterminât sans jugement ni miséricorde deux cents misérables prisonniers royalistes, ramassés après la bataille de Dunbar.

Quelques minutes se passèrent dans cette attente. Un domestique parut sur la porte du jardin et annonça que les deux cavaliers étrangers demandaient à être conduits près du capitaine.

— Amenez-les ici, dit Downing au domestique, et quelque bruit que vous entendiez, qu'aucun de mes gens ne se permette d'approcher de cet endroit; quoi qu'il arrive, que nul n'intervienne ni pendant ce qui va se passer, ni après, et que toutes les personnes ici présentes puissent sortir de cette maison sans qu'on s'inquiète de ce qui sera advenu.

Le domestique se retira. Le chevalier Georges Downing et sir Ralph Salsnby entrèrent aussitôt. Georges, les yeux baissés, dans l'humble maintien d'un martyr, semblait profondément affligé. Son frère Jacques le regarda longtemps sans pouvoir rencontrer son regard, qu'il tenait constamment fixé à terre; il s'approcha donc de sir Ralph Salsnby et lui remit le papier qu'il avait écrit, en lui faisant signe de le passer au chevalier. Celui-ci le reçut des mains de Ralph, le parcourut rapidement, et immédiatement après le lui donna en lui faisant signe de le rendre à celui dont il le tenait. Le marin ne put s'empêcher de s'écrier.

— Georges, tu me refuses! c'est la maison de mon père que cet écrit t'assure si je suis tué. Puisqu'il te reste cet amour honorable et sacré dans le cœur, acceptes-en le sanctuaire pour que tu puisses du moins l'y cultiver. Georges, ne me refuse pas, car si je succombe, c'est que notre père aura prononcé en ta faveur.

— Je n'ai pas besoin, monsieur, répondit froidement le chevalier sans lever les yeux, de ce papier pour être le maître de cette maison, si la sainte cause triomphe par ma main; la loi du pays est mon premier titre, et je n'en veux pas d'autre.

En disant ces mots, il prit son large chapeau orné de plumes, et le jeta loin de lui; son frère en fit autant, et, d'un mouvement commun, ils portèrent la main à leur épée. Andlay se précipita entre eux.

— N'y a-t-il aucun accommodement possible, s'écria-t-il, frères, chrétiens, Anglais? n'avez-vous donc au cœur ni nature, ni religion, ni patrie? tous ces liens sont-ils pour vous de vains mots? Jacques, vous qui savez ce que c'est que l'honneur et le vrai courage; et vous, monsieur, qu'on dit pieux et charitable...

A ce moment, Andlay se tut sous le regard que lui adressa le chevalier. Ce regard fut accompagné d'un geste lent et impératif qui força les yeux de tous les assistans à le suivre. Georges quitta la garde de son épée, et, sans prononcer un mot, mais en laissant échapper un sourd gémissement, il porta sa main à sa joue, qu'il montra au docteur, en la touchant de son doigt raide et tendu avec un mouvement convulsif, comme lorsqu'on touche un objet qui inspire crainte ou dégoût.

— Il a raison! s'écria le capitaine.

A ce mot, il tira son épée; son frère l'imita; Ralph et Richard firent de même, et, s'avançant entre les combattans, ils les firent reculer à dix pas l'un de l'autre. Lorsque chacun d'eux fut à sa place, l'épée en main, les deux témoins se placèrent vis-à-vis l'un de l'autre, faisant croix avec les deux antagonistes. Ils se saluèrent d'abord, puis ils choquèrent légèrement leurs épées, et les tenant hautes, ils reculèrent chacun de leur côté l'espace de cinq pas. Arrivés à cette distance, ils baissèrent leurs armes en même temps, et les deux frères avancèrent l'un sur l'autre.

Ils avancèrent lentement, mesurant leurs pas sur la voix des seconds. Un morne silence avait régné jusque-là entre les personnes présentes; mais en ce moment les pas furent comptés à haute voix par les témoins, cette marche des adversaires ne devait véritablement les conduire qu'à croiser leurs épées dont ils étaient armées. Toutes ces précautions étaient prises pour que jamais un combattant ne pût user de surprise en se précipitant sur son ennemi. Jacques Downing, le regard mal assuré, s'avançait vers son frère, qui marcha vers lui les yeux baissés, jusqu'au moment où le dernier pas fut appelé. Il le regarda alors et frappa son épée de la sienne. C'était le signal du combat.

A ce moment, à ce regard, à ce choc du fer, chacun reprit sa haine et sa rage. Le capitaine, s'assurant sur le sol, brandit son épée avec force et tira sa dague, tandis que le chevalier, se jetant avec agilité en arrière, recula de trois pas, et de sa main gauche saisit à sa ceinture un de ses longs pistolets. Le coup était hardi et souvent décisif, car, si celui qui le tentait avait le temps d'armer ses pistolets avant que son adversaire ne fût sur lui, il pouvait le tuer presqu'à bout portant. Mais le marin avait trop d'habitude de ces combats pour se laisser surprendre par cette manœuvre, et le pistolet n'était pas sorti de la ceinture, qu'il attaquait déjà son frère de sa dague et de son épée. Le chevalier n'était pas moins adroit que son frère, mais dans ce moment sa ruse lui avait donné un désavantage réel, car sa main gauche était embarrassée d'une arme inutile. Cependant il para avec une dextérité merveilleuse les premiers coups du capitaine. Celui-ci les multipliait avec d'autant plus de rapidité, qu'un seul moment de relâche permettait au chevalier d'armer son pistolet et pouvait le perdre. L'épée contre l'épée de Jacques, le chevalier, toujours menacé par la dague de son frère, n'en évitait les coups qu'en rompant presqu'à chaque botte. Enfin, sur le point d'être acculé à un mur, il prend un parti décisif; il s'arrête, fait tourbillonner son épée avec une rapidité singulière, et frappe avec tant de fureur, qu'il éblouit un moment le marin, suspend ainsi son attaque, et, profitant de la première surprise, se jette de côté et fuit avec rapidité à l'autre extrémité du jardin. Là, il se retourne, arme son pistolet et vise à loisir son frère qui court sur lui. Il le laisse approcher, l'ajuste, et tire à quatre pas au plus. Le capitaine, la jambe cassée, tombe sur un genou, le chevalier jette son pistolet et s'élance l'épée haute pour le frapper à la gorge. Mais le marin oppose son épée à celle de son frère, et tandis que celui-ci cherche son second pistolet à sa ceinture, Jacques, d'un coup furieux de sa dague, lui perce le poignet; et la lame pénétrant dans le buffle épais de la ceinture, où elle se courbe légèrement et où elle demeure, lui cloue véritablement le bras gauche au corps. Le chevalier recule de quelques pas.

Par une des règles du combat, que nous n'avons pas expliquée, on pouvait bien indifféremment prendre telle arme qu'on voulait à sa ceinture, mais une fois cette arme choisie, on ne pouvait pas la quitter qu'elle ne fût hors d'usage, c'est-à-dire brisée si c'était l'épée ou la dague, ou déchargée si c'était un pistolet.

Dans cet état de choses, Georges, qui n'avait de libre que son bras droit, était forcé de se servir de son épée, tandis que Jacques, quoique blessé à la jambe, avait encore ses deux pistolets à tirer.

Le premier danger avait donc changé de côté, et ce fut avec la même rapidité que le capitaine, que le chevalier Downing prévint à son tour le péril. Il s'élança sur son frère et lui porta des coups si précipités, que le marin n'eut que le temps de se défendre, incapable qu'il était de se relever, et ne pouvant s'armer d'un pistolet. La position du capitaine était fâcheuse, et elle devint désespérée lorsque d'un coup d'estoc son frère lui atteignit le bras gauche et lui rendit impossible l'usage de ses pistolets. Toutefois, Jacques se défendit avec le même calme, et, profitant de la confiance imprudente de Georges qui se croyait sûr de la victoire, il lui asséna un revers de son épée si furieux sur la cuisse, que le chevalier tomba à son tour.

Ils étaient donc tous deux sur un genou à la longueur de leur épée. La douleur et la fatigue suspendirent un moment

leur fureur. Andlay voulut faire un pas pour intervenir, Richard étendit son épée au-devant de lui. En ce moment, Georges, dont le visage avait conservé jusque-là une impassibilité résolue, parut agité d'un sombre espoir; il s'appuya sur son épée comme pour se relever, et la lame se brisa dans cet effort. Andlay ne put s'empêcher de s'écrier tout bas à Richard :

— Le capitaine est sauvé!

— Il est perdu! si je n'interviens, répondit vivement Richard.

En effet, l'épée une fois brisée, le chevalier devenait libre de sa main droite, et ayant alors la faculté d'user de son second pistolet, il pouvait assurément tuer son ennemi blessé, qui tâchait vainement à l'atteindre de son épée. Déjà Georges avait saisi son pistolet et l'avait armé avec ses dents, lorsque Richard s'élança entre eux l'épée haute. Ralph l'imita.

— L'épée a été traîtreusement brisée, dit Richard, et en voici la preuve : la pointe, au lieu d'entrer perpendiculairement dans la terre, y entre obliquement, et le plat de la lame est marqué en sang sur le sable, dans une longueur de trois pouces. Ce n'est pas ainsi qu'on pose son épée quand on veut en faire un point d'appui : on la maintient parfaitement droite. Ceci est calculé pour la ployer et la briser aisément; donc c'est trahison!

Ralph ne sut que répondre; car le cas où l'un des combattans se défaisait d'une arme autrement que par un accident naturel du combat, était prévu et considéré comme disait Richard. Dans cette occurrence, celui qui s'était rendu coupable, n'avait le droit de se servir d'une autre arme que lorsque son adversaire aurait perdu l'une des siennes, et il lui fallait jusque-là se défendre avec celle qui lui restait en main. Donc, comme le chevalier était blessé du bras gauche, et par conséquent désarmé, il se trouvait à la merci de son frère, qui pouvait impunément se traîner jusqu'à lui et le percer, sans danger, de son épée. Le marin, qui ne voulait ni cesser le combat, dont il avait posé lui-même les règles implacables, ni profiter d'un si horrible avantage, s'écria :

— Arrière! messieurs.

Les témoins reculèrent.

— Armes égales! cria le marin, et il brisa aussi son épée.

Les témoins baissèrent les leurs comme signal que le combat pouvait se reprendre. Mais, surpris par l'ardeur de ce mouvement généreux, aucun d'eux ne se souvint que le pistolet du chevalier était armé : et tandis que Jacques cherchait le sien à sa ceinture et l'armait avec ses dents, Georges l'ajusta froidement, tira et l'étendit mort.

— Voilà où mènent les partis! dit Andlay à Richard, avec une expression profonde de désespoir.

XXIX.

LE NOBLE ET LE BOURREAU.

Plus de trois heures avant ce que nous venons de raconter, avant le combat de Downing et de son frère, avant l'entrevue de Richard avec sa mère, quand le jour n'était pas encore levé, un homme dont le manteau voilait soigneusement le visage, parcourut plusieurs fois d'un bout à l'autre la rue de Old-Bailey, aux environs de Newgate. Il considérait chaque maison avec l'attention d'un homme à qui l'on a fait une description qu'il tâche d'appliquer à l'un des bâtimens qu'il a sous les yeux; mais, soit que sa mémoire le servît mal, soit que la clarté du matin ne fût pas encore assez grande pour qu'il pût bien reconnaître le lieu où il se rendait, il est certain qu'il paraissait fort indécis. Personne ne passait encore dans la rue, et il lui était impossible de s'informer de la situation exacte de la demeure que sans doute il cherchait.

Cet embarras durait depuis un quart-d'heure à peu près, lorsqu'une porte s'ouvrit; l'inconnu en vit sortir deux hommes : l'un était masqué, et l'autre semblait un ouvrier. Ils échangèrent peu de paroles.

— Vous avez vu, dit l'ouvrier, que, malgré sa mauvaise réputation, le maître n'est pas trop dur. Deux guinées, ce n'est pas trop pour vous emmener à ma place. Maintenant, songez que le rendez-vous est à Westminster, où le shérif sera à dix heures précises.

— J'y serai, répondit l'homme masqué.

— N'oubliez pas surtout ce qu'on vient de vous dire, qu'une fois là, lorsque vous vous présenterez comme ouvrier, il ne s'agira plus de masque, et que le shérif y mettrait bon ordre. Tâchez donc de vous arranger une figure, si vous ne voulez pas être plus reconnu là-bas qu'ici. Du reste, si vous n'avez pas de recette pour vous déguiser, en voici une. Vous n'avez qu'à faire bouillir une once ou deux de peaux d'oignons rouges avec un quartier de noix de galle, et cela vous procurera, pour vous peindre le visage, un roux foncé qui vous ira mieux, pour jouer le rôle d'ouvrier, que les couleurs tant soit peu vermeilles qui, je le crois, brillent sur vos joues; d'une autre part, vous n'aurez qu'à enduire vos cheveux d'une chaux bien éteinte mi-partie avec du céruse, et vous obtiendrez des cheveux du plus beau rouge que vous puissiez désirer.

— C'est mon affaire, répondit l'homme au masque. Voici une demi-guinée, et il remit cette somme dans la main de son compagnon.

— C'est bien, reprit celui-ci, voilà la médaille qui vous fera reconnaître comme ouvrier de Jack Ketet.

Aussitôt l'homme masqué s'éloigna d'un côté, et l'ouvrier, prenant une autre direction, se dirigea vers le bout de la rue où était arrêté l'inconnu, toujours enveloppé de son manteau jusqu'aux yeux. Celui-ci n'avait point entendu la conversation des deux interlocuteurs; mais le nom de Jack Ketet l'avait frappé, et lorsque l'ouvrier passa près de lui, il lui dit :

— Hé! l'ami, vous connaissez Jack Ketet; pouvez-vous m'enseigner sa maison?

L'ouvrier, ainsi interpellé, regarda d'un air assez peu accueillant celui qui lui parlait; mais lorsqu'il vit sortir, de dessous le manteau qui l'enveloppait, des éperons magnifiquement dorés, il ôta son bonnet, et prenant un air plein de soumission, il répondit :

— Je vais conduire Votre Honneur jusqu'à sa porte. Je sors de chez lui, et il pourra vous recevoir sur-le-champ, car il est levé, bien qu'il ne fasse pas jour.

L'étranger lui fit signe de marcher devant lui, et ils arrivèrent à une petite maison d'une singulière apparence. Séparée de toutes les autres par un fossé qui régnait tout autour, elle n'avait point de croisées au rez-de-chaussée, et était percée de simples lucarnes, défendues par de vigoureux barreaux; la porte était garnie de larges bandes de fer, et paraissait capable de résister à plus d'une attaque. Il y avait une seule fenêtre au premier étage, mais fortement grillée comme les lucarnes; au total, c'était une sorte de forteresse difficile à aborder à des furieux sans armes, et qui pouvait protéger son propriétaire assez longtemps pour que la force publique vînt à son secours quand il était attaqué, ce qui arrivait assez souvent, car Jack Ketet, le bourreau ordinaire du comté de Middlesex, n'était pas le citoyen de Londres le plus respecté.

L'inconnu donna à l'ouvrier un léger salaire pour sa peine, et frappa à la porte de la maison. Une femme encore jeune, vint l'ouvrir; elle était d'une fraîcheur éblouissante et d'une beauté remarquable. L'étranger lui dit en entrant :

— Il faut que je parle à Jack Ketet.

— Jack Ketet est bon et honnête, et il reçoit tous ceux qui viennent le voir, répondit la jeune femme, avec un sourire d'enfant; entrez, milord, sous le toit hospitalier de Jack Ketet.

L'étranger ne prit pas garde à la singularité de cette réponse, et après qu'il fut entré et que la porte eut été refermée sur lui, il dit à son interlocutrice :

— Maintenant, menez-moi près de Jack Ketet.

— Jack Ketet est beau et riche; mais comme c'est un

jour de fête aujourd'hui, Jack Ketet met ses plus précieux habits.

L'inconnu, à cette voix douce et joyeuse, frissonna malgré lui, tant elle contrastait avec le lieu où il se trouvait, et probablement aussi avec ses propres dispositions intérieures. Il regarda la personne qui lui parlait ainsi, et il vit un frais et brillant visage qui lui sourit avec un air d'intelligence. Il ne savait que penser, lorsqu'une nouvelle voix, partant de l'étage supérieur, se fit entendre :

— Pourquoi, disait-elle, pourquoi, Baby, allez-vous toujours ouvrir la porte malgré mes ordres ? Vous me ferez tordre le cou un de ces matins. Qui est-ce qui est encore là ?

— C'est, reprit l'étranger, un homme qui paie cher les gens dont il a besoin, et qui a besoin de vous.

— Je descends, monsieur, je descends, répondit Jack.

— Jack Ketet est doux et hospitalier, reprit la femme, vous le voyez ; c'est un maître facile à servir, et je le sers volontiers. C'est un mari qui aime sa femme, et je lui rends bien son amour !... C'est un père qui laissera de belles épargnes à son fils, et son fils le bénira... mais il n'a pas de fils !... Que ferait-il d'un fils ?... parce que vous savez bien... que c'est le bonheur d'avoir un enfant qu'on aime et qui hérite du nom de son père... Mais il y a des pères qui n'ont pas de fils... et des mères sans nourrisson... lui et moi... rien !... rien !...

Et les paroles de la jeune femme devinrent de plus en plus incohérentes ; elle se perdit dans une foule de mots sans suite et sans raison. L'étranger remarqua seulement alors l'égarement de ses yeux. A cet instant, une voix douce et frêle appela la malheureuse.

— Ma mère ! ma mère ! disait cette voix. Et en même temps un enfant de dix ans au plus, tirant les vêtemens de sa mère, essaya d'appeler sur lui l'attention ; c'était une maigre et chétive créature, tout étiolée et portant dans son regard l'assurance d'une pensée plus exercée que ne le comportait son âge. L'enfant s'adressa à l'étranger et lui dit :

— Mon père va descendre, monsieur ; excusez ma mère si elle se retire, mais elle est malade et a besoin de repos.

Après ces paroles, il entraîna Baby qui s'éloigna en disant à l'étranger :

— Jack Ketet est obligeant, monsieur, et il fera tout ce que vous lui demanderez.

L'inconnu, resté seul, resserra les deux petits ressorts d'acier qui tenaient son masque de velours noir, s'entoura avec plus de soin de son manteau et attendit l'arrivée de Jack Ketet. Celui-ci ne tarda pas à entrer, accompagné de l'enfant.

— A quoi puis-je vous être bon, monsieur ? dit-il à l'étranger, et en lui faisant signe de s'asseoir, avec une politesse assez aisée.

— Cet enfant, répondit l'inconnu, ne doit pas assister à notre entretien. Ce que j'ai à vous dire est un secret entre vous et moi.

— Simon peut et doit entendre tout ce que vous avez à me dire, repartit le bourreau. Sa vie n'est pas de celles qu'on apprend aisément à tout âge, parce que à tout âge il est doux de les apprendre ; il faut qu'il sache bien jeune tout ce qu'il doit savoir, pour qu'il s'y plie tandis qu'il est encore souple et ignorant. Plus tard, quand il aurait vécu en dehors des chaînes qui doivent lier son avenir, il aurait trop à souffrir pour y rentrer. Cette vie, que lui a départie le destin, a des conditions auxquelles il faut s'acclimater dès le berceau, sous peine d'en mourir ou d'en devenir fou. Parlez donc, car il sait déjà que l'oreille d'un bourreau doit être ouverte et sa bouche fermée.

L'étranger répondit :

— Si son oreille doit être ouverte, c'est sans doute pour recevoir tous les bruits qui peuvent y arriver, et je voudrais savoir si celui de l'or y serait mal accueilli.

— Pas plus mal, repartit le bourreau, que dans l'oreille d'un courtisan ou d'un riche marchand ; mais cela dépend de l'accompagnement qu'on y ajoute, et il y a telle proposition que le son d'une tonne d'or ne pourrait faire passer...

— La proposition que j'ai à vous faire, reprit l'inconnu, n'a rien de contraire à vos devoirs. Cependant, ajouta-t-il avec quelque embarras, je ne voudrais pas devant cet enfant....

— S'il en est ainsi, dit Jack Ketet, je vais l'éloigner, mais hâtez vous, car j'ai beaucoup à faire aujourd'hui.

L'enfant sortit, et l'inconnu s'emparant de la phrase qu'il venait d'entendre comme d'une bonne fortune, ajouta sur-le-champ :

— Sans doute vous avez beaucoup à faire, et c'est pour cela que vous ne devez pas être éloigné d'écouter quelqu'un qui voudrait vous décharger d'une partie de votre travail.

— Les corps d'Ireton et de Bradshaw sont tout prêts, répondit Jack en secouant la tête, ce matin nous allons tirer de sa tombe celui de Cromwell en présence du shérif ; il ne faut pas penser à alléger le travail d'aujourd'hui. Chaque bec de la potence triangulaire aura son morceau ; il n'y a rien à ôter.

— Ce n'est pas ainsi que je l'entends non plus, reprit l'étranger avec intention.

— Alors je ne vous comprends pas, repartit le bourreau.

L'inconnu, à ces mots, regarda autour de lui comme pour s'assurer qu'on ne pouvait l'entendre, approcha sa chaise de celle du bourreau et lui dit d'un ton où l'on sentait un frémissement involontaire ;

— Ce que l'on a raconté de l'exécution d'Arcbibald est-il vrai ? et une autre main que la vôtre a-t elle fait tomber sa tête ?

— Oui, la tête du marquis d'Argile, répondit Jack Ketet, est tombée sous une main qui avait bien souvent pressé la sienne. Mais lorsque celui qui donna cette joie à sa vengeance vint chez moi, masqué ainsi qu'il parut sur l'échafaud, il frappa à cette porte, entra, me jeta une lourde bourse sur la table en me disant ce qu'il voulait, m'ordonna la discrétion, prit ma hache, la pesa un moment, la brandit à plusieurs fois et sortit. Le lendemain, il était debout avant moi à côté du billot, et lorsque le marquis eut fini sa prière, il se pencha vers lui, ôta à moitié son masque, et lui dit un nom...

— Quel nom ? s'écria l'inconnu en interrompant Jack.

— Quel nom ? reprit le bourreau qui, se laissant aller au fil de son récit, l'eût peut-être prononcé sans intention, le nom ? le marquis d'Argile l'entendit seul Dieu puissant ! de quel regard épouvanté et douloureux il considéra celui qui le lui dit ! Jamais la surprise et l'effroi ne m'avaient apparu si extrêmes. Je crois qu'il voulut parler, car ses lèvres remuèrent un moment, mais je n'entendis que le coup de hache qui s'abattit en traçant un sillon de lumière, et la tête roula à mes pieds. Mais, monsieur, celui qui frappa ce coup avait une âme résolue, et sa voix ni son bras ne tremblèrent en cette occasion.

— Il ne s'agit pas de courage en ceci, reprit aigrement l'inconnu.

— Que voulez-vous donc ? dit Jack Ketet.

— C'est folie, répondit l'étranger en serrant les poings avec rage, c'est folie sans doute, mais il a tué mon père, et ma vengeance n'a pu l'atteindre vivant, car à la même heure... Ici l'inconnu, qui avait cédé à un mouvement trop violent, s'arrêta soudainement et reprit avec plus de calme :

— Oubliez ce que je viens de dire, Ketet, et ne cherchez pas à pénétrer, grâce à la circonstance que je vous ai dévoilée imprudemment, ce que j'ai été et ce que je puis être.

— Peu m'importe, répondit le bourreau ; et d'ailleurs ce n'est pas là une circonstance bien indiscrète, car depuis Sa Grâce le roi Charles II jusqu'au plus petit de ses sujets, il ne manque pas de gens qui peuvent dire : Cromwell a tué mon père.

— Eh bien ! ajouta l'étranger en tirant de sa poche une bourse où il y avait de l'or et en la présentant au bourreau, pour ceci laisse-moi remplir un serment atroce. Que cette vengeance qui n'a pu s'accomplir sur Cromwell vivant, puisse le fouler aux pieds mort et insensible. Je te jure, Ketet, que ceci n'est point lâcheté ; je te jure que ce n'est pas un homme qui a pu le voir face à face, ni à la portée d'une arquebuse, ou qui a pu approcher de son lit ou toucher à ses alimens qui te demande ce droit. Non, l'arrêt de

mon père prononcé, il s'est réfugié dans un asile qu'il a dû croire sûr et éternel, mais qui n'a été ni sûr ni éternel par ma volonté, car il en sort aujourd'hui.

Le bourreau se recula de l'étranger à ces mots. Il ne savait plus quel hôte il avait dans sa maison; mais, à l'autorité sauvage de ses paroles, à l'élégance somptueuse de ses vêtemens, qui se laissaient voir sous son manteau, il soupçonnait que ce devait être un homme d'une bien haute distinction. Prenant alors un ton de respect, il dit en se levant :

— Qu'exige Votre Honneur?

— Ta place à Tyburn aujourd'hui, répondit l'étranger.

— Il suffit, dit Ketet.

— J'irai masqué; tu me reconnaîtras à ces mots : Vengeance d'un fils!

En disant ces paroles, le chevalier se leva et parcourut la chambre en réfléchissant profondément; puis il s'arrêta tout à coup devant Ketet en lui adressant la question suivante :

— Celui qui se vengea du marquis d'Argile ne reçut-il de vous aucun renseignement?

— Qu'appelez-vous renseignemens? reprit le bourreau, je comprends mal Votre Honneur.

— Je veux dire, ajouta l'étranger en hésitant un peu, je veux dire si vous ne lui avez pas indiqué comment, enfin..?

— Rien, absolument rien, répliqua Ketet, qui avait saisi la pensée de l'inconnu. Mais il s'agissait d'une décapitation, et, continua-t-il avec un rire presque joyeux, en fait de décapitation, tout ce qu'on peut donner de mieux, ce sont des conseils, parce qu'un exemple c'est difficile. Au lieu qu'aujourd'hui, si Votre Honneur le désire, nous pourrons essayer.

— Eh bien! soit, reprit l'inconnu, je vous écoute.

— Vous comprendrez mieux là-haut, venez.

Prenant aussitôt la lampe, il marcha en avant et monta l'étage supérieur. Ils rencontrèrent Baby assise au haut de l'escalier, jouant avec Simon qu'elle tenait sur ses genoux. Jack s'arrêta un moment à les considérer; il se pencha vers Baby qui lui sourit d'un air de joie, et lui donna un baiser sur le front; puis, appelant Simon :

— Allons, dit-il, enfant, à la leçon.

Ils gagnèrent tous trois une chambre immense qu'éclairait la grande fenêtre dont nous avons parlé. Baby se glissa derrière eux à leur insu et se cacha dans un coin. On pourrait dire que ce lieu était l'atelier de Jack Ketet. Tous les instrumens des monstrueux supplices en usage à cette époque y étaient amassés et rangés avec ordre. Grils, tenailles, haches, cordes, poulies, balanciers pour les tortures, coins, barres de fer, entonnoirs, brodequins, étalaient aux yeux toutes les ressources de l'ingénieuse justice humaine. Entre autres choses; une potence s'élevait au milieu de l'appartement, et un mannequin couché à terre attendait qu'on l'y suspendît.

D'après l'ordre de son père, Simon apprit à l'étranger comment il fallait passer le nœud coulant de manière à ce qu'il s'arrêtât sur la nuque, et puis, ôtant de dessous le mannequin l'appui qu'il y avait placé, il le lui montra suspendu. L'étranger avait saisi avec attention ces diverses opérations, et cependant il ne parut pas satisfait. Enfin, il dit à Ketet :

— Mais ce n'est pas tout; vous vous suspendez aussi par les mains à la corde, et vous pesez de vos pieds sur le supplicié.

— Sans doute, reprit Jack, lorsqu'il s'agit d'un vivant et qu'il est bien recommandé, parce qu'alors, au lieu de mourir par étouffement, on lui pose le pied sur le haut de la tête et on lui casse les vertèbres du cou, de façon à ce qu'il expire sur-le-champ, mais c'est inutile aujourd'hui.

— N'importe, dit l'étranger, j'en veux voir l'épreuve.

Jack Ketet donna l'ordre à Simon d'exécuter ce que demandait l'étranger. L'enfant appuya une longue échelle sur la potence, y grimpa, saisit la corde au point où elle était attachée, puis se laissant glisser jusqu'au mannequin, frappa la tête du pied.

A ce moment, un rire doux et joyeux résonna près de la potence, et l'on vit Baby assise dans un coin, et qui regardait son fils en souriant. L'enfant qui, malgré sa bien triste existence, n'en était pas moins enfant, demeura suspendu à la corde, puis, lui imprimant un léger mouvement, il se mit à se balancer, augmentant à chaque tour et retour la rapidité de sa volée. La mère, qui suivait d'un air ravi la course aérienne de son fils, frappait dans ses mains avec une joie d'enfant toutes les fois qu'il s'élançait plus haut; et Jack Ketet, les yeux fixés sur elle, la considérait avec une morne douleur.

— C'est votre femme? dit au bourreau l'étranger, que cette scène intéressait malgré lui.

— Oui, répondit Jack sans détacher ses regards de Baby, c'est ma femme, et il y a dix ans qu'elle est à moi; c'est la fille d'un confrère qui l'a laissée orpheline à six ans. Je l'ai fait élever chez une vieille femme, loin d'ici, puis, quand elle a eu dix-sept ans, je l'ai épousée. Je lui ai dit qui j'étais et ce que j'étais. La pauvre Baby m'aimait de reconnaissance et d'amour, et elle s'est crue assez forte pour être à moi. Hélas! elle s'est trompée. C'est ma faute; si je l'avais élevée ici, elle se serait faite à ce qui s'y passe; mais il n'en était pas ainsi Pourtant, durant les premiers mois, c'était au beau temps du protectorat, comme il n'y avait rien à faire, tout allait assez bien, et je lui cachais même les rares occasions où on se servait de moi. Cependant l'ennui la prenait, et elle changeait à vue d'œil. La restauration vint, et alors il me fallut sortir tous les jours, et tous les jours je revenais harrassé. Le désespoir la prit, et elle devint souffrante et maigre comme un squelette. Enfin, un jour, celui où, fatigué et poussé au dégoût, je fus obligé de frapper à deux fois pour rompre les bras de Spendlay, qui avait volé deux chevaux de chasse du roi, le peuple attaqua ma maison; Baby était seule, et elle eut tellement peur de la foule, ou si grande horreur de moi, qu'elle devint folle. Depuis cette époque, la santé lui est revenue, elle est belle et fraîche comme autrefois, plus heureuse d'être folle que d'avoir gardé la raison pour voir son mari être le rebut de l'humanité, et son fils assuré de le devenir.

Pendant ce temps, le balancement de la corde s'était lentement et graduellement arrêté, car Simon avait écouté les paroles de son père; la gaîté du regard de Baby s'était éteinte avec le mouvement de la corde, et elle avait penché sa tête sur ses genoux en murmurant un refrain de vieille chanson bien connue :

Balance ta vie, enfant,
Balance ta vie.
Au bonheur Dieu te convie
Et ta mère te défend.
Balance ta vie, enfant,
Balance ta vie.

Le chant mourut aussi comme le mouvement de la corde et comme la gaîté de Baby. Simon, qui était devenu triste en l'écoutant, se laissa glisser jusqu'à terre et courut à sa mère, et là, se mettant à genoux devant elle, il chercha à l'embrasser en pleurant.

Jack Ketet secoua tout d'un coup la tête e dit à l'inconnu :

— Maintenant, c'est fini, monsieur; vous n'avez plus besoin de moi, je suppose.

Après ces paroles, il reprit la lampe et suivit l'étranger qui se décida à sortir de la chambre. Jack Ketet parut passer devant sa femme et Simon sans faire attention à eux; mais si l'inconnu avait bien écouté, il aurait entendu le bourreau dire à son fils :

— Tu vois bien que nous ne sommes pas si misérables ni si infâmes, puisque de grands seigneurs achètent à prix d'or l'honneur de nous remplacer.

XXX.

WESTMINSTER.

Westminster est un gothique monument. A l'époque dont nous parlons, il avait, plus encore qu'aujourd'hui, l'aspect sombre et recueilli de cette sorte d'architecture. Ses bas-côtés, où se perdait une lumière terne et appauvrie, ne saillissaient pas en sculptures de marbre de toutes couleurs, et leurs ogives n'étaient pas toutes pyramidalement remplies de tombeaux. A l'exception de la partie orientale du chœur, où se trouvaient les monumens du roi Sébert, d'Edmond Crouchback, comte de Lancastre, d'Aveline, sa femme, et du comte de Pembroke, presque toutes les tombes étaient reléguées dans les caveaux de l'église. On y pénétrait par la chapelle de Henri VII.

Ce fut donc de ce côté de l'église que, le 30 janvier, de grand matin, se dirigèrent le shérif du comte de Middlesex; monsieur Gifford, le sergent (1) de la chambre des communes; Jack Ketet, le bourreau ordinaire du comté, et quelques ouvriers armés de leviers et de pinces, pour détacher les dalles qui recouvraient le cercueil d'Olivier Cromwell. Jacques Sawton, gardien de l'abbaye, les précédait, une lanterne à la main. Le shérif qui, la veille, avait délégué son sous-shérif pour présider à l'exhumation des autres cadavres, ne déguisait pas son humeur d'être forcé d'assister à cette opération. Mais on lui avait fait entendre que Cromwell ne méritait pas moins que la présence du premier magistrat du comté, et il avait été forcé d'obéir. Le bourreau et le sergent de la chambre des communes, dont les fonctions étaient ordinairement séparées par tout l'intervalle qu'il y a entre une arrestation et un supplice, intervalle ordinairement rempli par la prison, le procès et le jugement; le sergent et le bourreau, disons-nous, rapprochés en ce moment par le choix du criminel, marchaient côte à côte. Monsieur Gifford, soigneusement enveloppé dans sa robe de serge noir, et agitant doctoralement sa baguette de sergent, avait beau se donner toute l'importance qu'il croyait devoir rendre à sa dignité, il n'en sentait pas moins à ses côtés Jack Ketet qui se plaisait à lui faire sentir le rapprochement de toutes façons. A chaque moment, le *malin* (2) bourreau s'amusait à lui donner de légers coups de coude pour appeler son attention et lui faire mystérieusement les observations les plus inutiles, n'oubliant jamais de l'appeler mon cher confrère. Les ouvriers, gens de la plus petite populace, chez qui la crainte de la peste avait pris un caractère de terreur désespérée, et qui ne redoutaient pas sans raison les exhalaisons malfaisantes d'un cadavre, les ouvriers étaient peu soucieux de gagner l'argent qu'on leur avait promis. De façon que tout le monde à peu près, à l'exception du bourreau, avait hâte de finir promptement cette triste expédition.

Quant à Jacques Sawton, qui conduisait les magistrats vers la chapelle de Henri VII, c'était le même que nous avons vu, à pareil jour, livrer, pour de l'or, le passage de White-Hall à lady Salsnby, lors du supplice de Charles Ier. Depuis cette époque, il avait gardé un souvenir particulier de la résolution du jeune Barkstead; et Richard, à son tour, n'avait pas oublié que Jacques Sawton ne portait pas, à son trousseau, de clef si lourde et fermant exactement palais ou église, qu'il ne livrât pour un bon poids d'or, mis en regard de l'autre côté d'une balance. Aussi, lorsqu'il apprit que, par le crédit de lady Salsnby, cet homme était arrivé à la place de gardien des caveaux de Westminster, il se rassura sur la difficulté de lever le plus grand obstacle que pouvait rencontrer son projet.

Au moment dont nous parlons, Sawton n'était pas assurément le moins empressé de voir finir la cérémonie; car s'il avait en poche les cinquante guinées de Richard, il n'était pas très assuré qu'elles lui profiteraient. Sans doute, après avoir introduit, quelques heures auparavant, Love et Richard dans le caveau, il s'était assuré qu'ils n'avaient rien distrait et les avait visités et fouillés à leur sortie; mais, il se rappelait confusément que, tandis qu'il tenait la porte de la chapelle entr'ouverte d'une main et que de l'autre il recevait les cinquante guinées que lui comptait Richard, une pièce d'or était tombée et avait roulé à quelque distance de la porte, et que, pendant qu'il se baissait avec sa lanterne pour la chercher, Love s'était introduit dans la chapelle. A ce moment, le charme des cinquante guinées avait opéré si puissamment qu'il n'avait pas fait attention à cette circonstance, et qu'il n'avait pris cette entrée, un peu subite, que pour l'expression d'un brave puritain, dont les larmes brûlaient de s'épancher sur les restes de son dieu, pendant qu'ils n'étaient pas encore livrés aux bourreaux. Il n'expliquait pas aussi bien l'énorme ampleur du boucher qui, enveloppé d'un vaste manteau, semblait beaucoup plus gros que de coutume; mais les cinquante guinées n'avaient été promises par Love, qu'à condition qu'on le laisserait pénétrer comme il le voudrait dans le caveau, et leur bruit couvrait plus que suffisamment le murmure de quelques pauvres scrupules. D'ailleurs, comme la seule supposition que pût faire raisonnablement Sawton, à propos des projets de Barkstead et de son compagnon, ne pouvait être qu'un enlèvement du cadavre de Cromwell, il avait cru parfaitement concilier sa sûreté, ses devoirs et ses intérêts, en exigeant que les visiteurs se soumissent à une inspection exacte à la sortie du caveau. Il ne faut pas oublier que la pompe des funérailles de Cromwell avait occupé Londres pendant trois jours, et qu'il n'était jamais entré en doute, un seul instant, que son corps ne fût dans la chapelle de Henri VII.

Sawton avait donc laissé entrer Love et Richard dans le caveau; ils y étaient restés une heure, selon leurs conventions, et en étaient ressortis sans que rien annonçât une soustraction quelconque. En conséquence, le gardien avait regagné sa chambre, passablement rassuré, et il avait étouffé ses dernières craintes en comptant et recomptant cent fois les guinées de Richard.

Mais à force de compter et de recompter ces cinquante guinées et d'en calculer l'emploi de toutes les façons possibles, le premier plaisir de la possession s'usa et se corrompit. L'honnête Sawton regarda cet argent comme une chose qui lui appartenait de droit, et il s'étonna en lui-même qu'il eût pu braver de si grands dangers pour une si misérable somme. Deux heures avant l'arrivée de Richard, l'existence de cinquante guinées lui paraissait un fait imaginaire; il n'aurait su inventer rien au monde qu'on ne pût faire pour cinquante guinées, et, deux heures après son départ, il se méprisait d'avoir si peu demandé: il s'en voulait: et, dédaigneux de son but, après l'avoir atteint, il ne considérait plus que les risques qui lui restaient à courir.

Il calcula alors que ce n'était pas seulement pour pleurer sur une pierre sépulcrale, que l'on dépense cinquante guinées; il frémit de ce qui avait pu arriver dans la chapelle et de ce qu'on allait peut-être y découvrir, et, lorsque l'heure de l'exhumation fut arrivée, il trembla de tous ses membres en prenant sa lanterne et en marchant en avant des magistrats.

Tous ces divers sentimens, qui agitaient chacun, donnaient à la marche des exécuteurs des arrêts du parlement quelque chose d'ennuyé, d'humoriste et de mesquin, et en même temps d'empressé, comme il arrive de nos jours, lorsqu'un procureur du roi va assister à l'autopsie d'un épicier soupçonné d'avoir été empoisonné par sa femme, et qu'il est pressé de se débarrasser de cette importune affaire. On arriva, dans cette disposition d'esprit, à la chapelle de Henri VII, et Sawton, ramassant tout son courage, en ouvrit rapidement la porte. Entre autres précautions que lui avait

(1) *Serjeant*. On aurait pu traduire *huissier*, par rapport aux soins intérieurs dont il était chargé, comme les huissiers de nos chambres législatives. Mais les fonctions du *serjeant* s'étendent jusqu'à l'exécution des arrêts du Parlement et en font une sorte d'officier de justice. On a traduit littéralement le mot anglais.

(2) Jocker.

suggérées sa frayeur, il n'avait pas oublié celle de ne se munir que d'une mauvaise lanterne fort enfumée et passablement obscure. L'humeur de chacun paraissait devoir naturellement être partagée par les autres; le shérif ne fit aucune observation sur un manque de soin qu'il aurait sévèrement puni en toute autre occasion. Le déplaisir que lui causait l'opération à laquelle il était forcé d'assister était si vif, qu'il concentra sur cette obligation tous les mouvemens d'humeur qu'il ressentit. Ainsi, lorsque la porte de la chapelle fut ouverte et qu'il se heurta contre la marche qui en fait l'entrée, il ne se l'aiguit pas de Sawton, qui avait négligé de l'éclairer, mais de l'arrêt du parlement qui lui imposait de si dégoûtans devoirs

Immédiatement, on descendit dans le caveau, et Sawton, après avoir jeté un rapide coup-d'œil tout autour, désigna, d'une voix assez calme, la dalle de pierre sous laquelle devait se trouver le cercueil de Cromwell. Mais rien ne saurait égaler son horreur et sa surprise, lorsqu'en baissant sa lanterne, il s'aperçut que le tour des pierres avait été entamé par un levier et que la dalle avait été descellée. Il se sentit pris à la gorge d'un étouffement qui faillit le renverser, et son épouvante le domina si complétement, qu'il laissa tomber sa lanterne et qu'elle s'éteignit dans sa chute. Monsieur Gifford, qui n'était pas le moins ennuyé de ses fonctions, surtout à cause des agaceries du bourreau, s'écria avec colère :

— Oh! le maladroit animal! faut-il que nous demeurions ici jusqu'à ce qu'il ait été chercher de la lumière!

Le pauvre Sawton voulut balbutier quelques excuses, mais il fut traité de rustre, de maladroit, d'imbécile, par le shérif lui-même, et il lui fut ordonné d'aller rallumer sa lanterne et d'apporter des torches pour que cet accident ne se renouvelât point. Le malheureux se sentit perdu. Il sortit donc, et avec lui remontèrent dans la chapelle le shérif et le sergent, qui ne se souciaient nullement de demeurer dans un caveau froid et humide, où leur présence n'était pas encore nécessaire. Jack Ketet ne voulut pas être en reste avec le sergent, et remonta de même dans la haute église; mais le shérif et monsieur Gifford avaient commencé, tout en se promenant, une sérieuse conversation sur la grave exécution qui allait se faire dans la journée, et le bourreau, malgré son désir, n'osa point s'y mêler. Cependant, comme il était en veine de gaîté, et qu'il lui fallait quelqu'un à torturer, ainsi qu'il le disait lui-même gracieusement, en faisant allusion à ses occupations habituelles, il se réserva pour le retour du pauvre Sawton.

Pendant ce temps, le misérable gardien était retourné rallumer sa lanterne. Il y alla comme un homme assuré de sa ruine, n'ayant ni espérance ni projet pour son salut. Terrassé sous cette cruelle conviction, au point de ne penser ni à fuir ni à bâtir un conte, mais obéissant, parce que la partie machine de son être avait entendu les ordres et les traduisait en actions. Ainsi, on lui avait dit de rallumer sa lanterne, et il l'avait rallumée : ainsi, on lui avait dit de prendre des torches, et il les avait prises, ne réfléchissant pas qu'il reportait au caveau les objets qui allaient le perdre tout-à-fait. Pour comprendre aisément cette situation de l'esprit, qu'on se recule à son enfance, et qu'on se rappelle le moment où la sentence d'un professeur a jeté le désespoir et la colère dans une âme d'écolier, pour un rire un peu haut, ou une grimace. Cela arrive souvent pendant une leçon que dicte le pédagogue. Eh bien ! à partir du moment où l'arrêt a été prononcé, l'écolier, occupé de son indignation et de sa douleur, obéit encore en écrivant la parole de son maître, mais il ne la comprend plus, il y demeure tout-à-fait inintelligent : son oreille perçoit des sons et sa main les reproduit, parce que son oreille et sa main sont rompues à ce mécanisme, mais pour lui les phrases n'ont plus de sens. Tout entier à son malheur, il n'a d'intelligence que pour lui, et dans ce moment on lui dicterait sa condamnation à mort, qu'il l'écrirait sans en rien savoir. Voilà où en était Jacques Sawton en obéissant aux ordres du shérif. La seule chose qu'il fit de sa volonté, ou plutôt sans sa volonté, car il avait une si longue habitude de recourir à cette ressource, toutes les fois qu'il était contrarié, qu'on ne peut pas dire qu'il ne l'ait pas fait machinalement, ce fut de boire d'un seul coup un quart de bouteille d'eau-de-vie de France qu'il avait sur la table, et de mettre la bouteille dans sa poche.

Chargé de son nouvel attirail, il remonta l'immense nef de Westminster, et arriva de nouveau dans la chapelle de Henri VII, où le shérif se promenait rapidement avec monsieur Gifford, tous deux fort animés par leur conversation : car il est bon de dire que le shérif était un peu entaché du puritanisme, tandis que le sergent de la chambre des communes n'était rien moins qu'un catholique déterminé. Sawton, arrivé près d'eux, s'arrêta immobile devant le shérif, la lanterne à la main et les torches sous le bras, attendant l'ordre fatal de descendre dans le caveau, comme s'il eût dû être enterré vivant.

En ce moment, monsieur Gifford finissait une fort belle tirade sur le mérite de la confession, et le shérif en avait préparé une non moins belle en réponse; aussi lorsqu'il vit Sawton planté comme un spectre devant lui, il se contenta de lui faire un signe de la main, en lui disant :

— Allez! allez! je vous suis, descendez toujours.

La grâce du déserteur n'arrive pas plus à propos pour soulager l'âme du spectateur dans les mille pièces qu'on a faites sur ce sujet, et dans lesquelles l'auteur a jugé convenable de ne pas tuer son héros, que ne vinrent les paroles du shérif pour tirer Sawton de son espèce d'anéantissement. Ce qu'il en conçut d'espoir fut si vif, qu'il en demeura immobile, et que le magistrat fut forcé d'interrompre sa période pour lui dire :

— Allez donc! je vous suis, allez!

A cette seconde invitation, Sawton savoura tout d'un trait l'espérance de revivre, et s'avança rapidement vers la porte du caveau. Mais il était destiné à passer par les plus extrêmes émotions de l'espérance et de la terreur, car, à la porte fatale, il vit Jack Ketet se dandinant d'un air nonchalant, et qui se mit à sourire en le voyant approcher. Personne peut-il s'imaginer l'horreur qu'inspire le sourire du bourreau à un homme qui a la conscience d'avoir mérité la corde? aussi, la nouvelle terreur de Sawton faillit avoir le résultat de la première, et ce ne fut que par hasard, ou bien parce que sa peur se mêlant de colère et de désappointement, elle le porta à serrer les poings avec rage, que sa lanterne ne lui échappa pas une seconde fois.

Cependant Sawton ne s'était pas vainement mis à espérer, il y avait repris goût, et quelque effroi qui lui eût fait l'aspect du bourreau, il ne retomba pas dans cet état d'anéantissement qui l'avait d'abord surpris, et il résolut d'essayer à se sauver. Mais quel que fût son courage, il sentit qu'il avait besoin de renfort; et, en conséquence, il s'adressa à la bouteille d'eau-de-vie qu'il avait dans sa poche, et la porta à ses lèvres. Jack Ketet n'eut pas plutôt senti le parfum de l'alcool, que son esprit qui, selon son expression favorite, se torturait pour inventer un tour à jouer au pauvre Sawton, s'illumina soudain de la pensée de lui enlever son excellent stomachique. Allongeant aussitôt la main, au moment où le liquide arrivait au bord du goulot, et gardant à la bouteille sa position déjà inclinée pour donner plus de grâce à son adresse, il la fit passer de la bouche de Sawton à la sienne.

Le gardien stupéfait considéra le malin bourreau, tandis que celui-ci, les yeux fixés sur la voûte avec extase, savourait le brûlant nectar. Sawton comprit, avec la rapidité de l'homme qui joue sa vie, la chance que lui envoyait le hasard, et, s'élançant dans le caveau, il cria aux ouvriers :

— Allons! dépêchez-vous, ou Jack aura fini la bouteille d'eau-de-vie que je vous apportais, avant que vous puissiez y goûter.

Les ouvriers qui ne demandaient pas mieux, d'une part, que d'en finir avec un travail qui leur déplaisait, et de l'autre, que de tâter d'une bonne eau-de-vie dont le froid et l'humidité leur rehaussaient encore le prix, les ouvriers donc se mirent à soulever la dalle que leur désigna Sawton. L'un d'eux, doué d'une force prodigieuse, y mit surtout une telle ardeur, que la dalle ne résista pas longtemps, et dès qu'elle

fut enlevée, l'on découvrit une sorte d'enfoncement en marbre, comme les immenses pierres creusées qui servent d'abreuvoir dans nos campagnes, et au milieu de cette sorte d'auge, une bière en chêne recouverte d'un cuir noir avec des clous à larges têtes, ainsi que les malles qu'on fait à présent. Cette espèce de bière, dont l'usage était fort commun alors, avait un couvercle attaché par des charnières d'un côté et des crochets de l'autre, de façon qu'elle s'ouvrait comme une boîte.

Sawton, dans son empressement à passer outre, allait ordonner d'ouvrir le cercueil pour s'assurer si rien n'avait été dérangé dans l'intérieur et s'il pouvait compter sur sa vie. Sa vie! le misérable s'y rattachait avec joie, heureux de son premier succès qui semblait lui promettre l'impunité. Trop heureux sans doute si l'on avait découvert la vérité en ce moment, et qu'il eût passé plus tard des mains de juges implacables dans celles du bourreau ; oui, certes, plus heureux d'avoir à mourir sur un échafaud que d'échapper au danger présent pour subir à quelques heures de là les tortures qui lui étaient réservées Mais qui pouvait prévoir tout l'avenir de cet horrible jour! Aussi, Sawton reprit-il ses terreurs, lorsqu'il entendit la voix âcre et moqueuse de Jack Ketet qui lui cria de la porte du caveau :

— Ah! mon féal, pas si vite; ceci est un travail qu'il faut achever devant monseigneur le shérif et devant mon collègue, monsieur Gifford. Attends, et allume tes torches, à moins que tu ne veuilles que le shérif le fasse pour toi

Sawton obéit et implora mentalement le ciel que tout se finît comme cela s'était commencé, c'est-à-dire sans malencontre, et que Love ni Richard, qui évidemment avaient levé la dalle, n'eussent rien changé à l'intérieur de la bière. A ce moment, entrèrent le shérif et le sergent, dont la discussion avait pris fin sur l'invitation du bourreau de venir assister à l'ouverture du cercueil.

Personne ne s'étonnera sans doute de l'espèce de nonchalance qu'on mettait dans cette opération, et du peu de soin qu'on semblait prendre de s'assurer de l'identité du cadavre qu'on allait exhumer. Depuis plusieurs années, la tombe de Cromwell existait dans ce caveau ; cette tombe avait été fermée en présence de tous les magistrats de Londres ; le shérif avait assisté lui-même à cette cérémonie lors des funérailles du protecteur, et l'abbaye de Westminster avait jusque-là été un asile sacré pour les morts qu'elle avait reçus. Rien ne devait donc exciter les soupçons sur le cadavre que renfermait le cercueil, et rien ne pouvait trahir le secret de Barkstead.

Ce fut donc avec un simple sentiment de crainte pour la profanation qu'on allait commettre, que le shérif donna l'ordre d'ouvrir la bière. Ce sentiment de crainte s'explique aisément, quelque philosophie que l'on ait. D'ailleurs le nom de Cromwell n'était pas mort avec lui, on se souvenait de l'homme vivant, de sa rapide justice, de son coup-d'œil qui démêlait ses ennemis parmi ses plus lâches flatteurs ou ses plus intimes confidens, et de son inévitable rigueur à les punir. Le shérif avait eu avec lui des rapports personnels, et lorsqu'on découvrit la bière, il jeta sur le cadavre un regard plein d'anxiété, pour revoir cette figure qui lui avait autrefois apparu si souveraine et si terrible. Il y avait de la terreur dans toutes les âmes, à ce moment solennel, non-seulement parce qu'on était dans un lieu de royales sépultures, non-seulement parce qu'on allait arracher un cadavre à son froid asile, mais encore parce que cette tombe et ce cadavre étaient ceux de Cromwell.

Toutefois, les appréhensions de tous les assistans furent trompées. Le cadavre, soigneusement enveloppé d'un linceul de serge noire, avait le visage voilé. Qu'un désir du shérif, un souffle du vent, qui s'engouffrait dans tous les replis de l'église, eût fait écarter ce voile; que la curiosité d'un ouvrier ou celle du bourreau eût voulu contempler ce visage, dont nul d'entre eux n'eût osé supporter le regard vivant, et c'en était fait des projets de Richard ; dix existences changeaient d'avenir à ce simple mouvement, celle de ce misérable Sawton, celles du shérif et du sergent lui-même ne se trouvaient pas emportées dans ce tourbillon d'événemens qui devait marquer ce jour, et qui entraîna Love, Richard et Charlotte, et tant d'autres. Mais les destinées humaines sont étrangement liées les unes aux autres. A la même heure, les plus séparées en apparence tiennent au même fil et se décident par le même événement ; ainsi, dans cette circonstance, celle du pauvre Sawton et celle de Charlotte ; et ce fut un bien misérable incident qui, détournant l'attention du shérif du principal objet de sa mission, e même de sa curiosité, prévint une visite plus exacte et détermina la suite d'événemens qu'il nous reste à raconter.

Sur le cadavre, et à la hauteur de la poitrine, se trouvait une boîte de plomb qui attira les regards, qui, au premier abord, s'étaient dirigés tous vers le visage. Monsieur Gifford, malgré sa répugnance à toucher à tout ce qui se trouvait dans cette bière, s'empara de la boîte, comme chargé de l'exécution du parlement, et l'ouvrit en appelant le shérif à cet examen. Ils trouvèrent dans l'intérieur de la boîte une magnifique plaque gravée et qui paraissait être de l'or le plus pur. D'un côté étaient les armes d'Angleterre unies à celles de Cromwell ; de l'autre côté était l'inscription suivante :

OLIVIERUS,
PROTECTOR REIPUBLICÆ
ANGLIÆ, SCOTIÆ ET HIBERNIÆ,
NATUS XXV APRIL MDLXXXXIX,
INAUGURATUS XVI DEC MDCLIII,
MORTUS III SEPT, ANNO MDCLVIII,
HIC SITUS EST.

Si le moindre doute eût accompagné l'opération du shérif, cette inscription l'eût assurément détruit dans son esprit; mais il procédait avec une certitude complète de rencontrer le cadavre de Cromwell à la place et dans la tombe où il le cherchait. Il n'accueillit donc ce renseignement que comme une chose qui devait naturellement se trouver à cet endroit. Quoi qu'il en soit de cette conviction du shérif, l'habitude de remplir avec une scrupuleuse exactitude les devoirs qui lui étaient imposés, l'aurait porté à commander qu'on découvrît le cadavre, et peut-être allait-il en donner l'ordre, malgré l'espèce de rêverie où il était tombé, lorsque tout-à-coup la voix aigre du bourreau se fit entendre.

—Doucement! doucement! disait-il au sergent de la chambre des communes, pourquoi donc, mon brave et digne collègue, mettez-vous dans votre haut-de-chausse cette lourde et brillante plaque d'or? avez-vous peur qu'elle ne perce la poche de mon pourpoint, et voulez-vous m'épargner la dépense de la faire raccommoder?

— Je prends cette plaque, répondit le sergent en affectant une dignité froide, parce que tel est mon droit.

— Votre droit! reprit Jacques Ketet avec son air de moquerie habituelle, considérablement augmenté par la dose d'eau-de-vie qu'il s'était administrée; votre droit, cher ami : il me semble que pour un homme qui fait partie intégrante de l'honorable chambre des communes, où se font les lois de la bonne Angleterre, vous devriez les connaître un peu. Ne fût-ce, cher ami, que comme les ânes papistes, qui, à ce qu'on dit, savent par cœur tous les cantiques de la canaille catholique, et qui se mettent à braire dès qu'ils les entendent chanter.

Le sergent fit à cette comparaison un geste d'indignation qui résultait à la fois de sa religion et de son orgueil cruellement insultés; mais le goguenard Jacques Ketet continua en adoucissant sa voix et en tendant la main comme un suppliant :

— Oui, cher ami, si vous saviez un peu les lois, ou bien si vous ne faisiez pas semblant de les ignorer, vous me rendriez cette pauvre plaque d'or, attendu, et je vous demande pardon d'avoir l'air de vous apprendre quelque chose, attendu qu'il est formellement dit que tout ce qui sert à vêtir le condamné au moment de l'exécution, habits et joyaux, appartient au bourreau, ainsi que le cadavre, chair et os, à moins que le jugement n'en dispose, comme cela arrive aujourd'hui. Obligez-moi donc de me rendre ce pauvre joujou; allons, cher ami, du courage, donnez!

En parlant ainsi, il tirait doucement le bras de monsieur Gifford à moitié engouffré avec la boîte dans l'immensité de sa poche. On a beau être sergent d'une chambre des communes, on serait même un simple constable, que c'est toujours un désagréable attouchement que celui d'une main de bourreau; et, si quelque chose peut encore ajouter à l'horreur qu'il doit inspirer, c'est la familiarité moqueuse qu'y mettait Jack Ketet. Aussi monsieur Gifford, en sentant cette main sur son bras, se recula-t-il vivement, et, avec un accent de dignité véritable que la colère et l'orgueil lui inspiraient, il lui dit :

— Plus loin! monsieur, plus loin! ne me touchez pas, je vous l'ordonne.

— Qu'est-ce donc? dit le shérif qui, plongé dans ses réflexions, était jusque-là resté étranger à cette discussion; qu'avez-vous, monsieur Gifford? ce drôle vous a-t-il manqué de respect?

Jack Ketet, qui, grâce à la préoccupation générale, s'était presque hissé à la hauteur du sergent en causant avec lui, se sentit replongé, par les paroles du shérif, dans son état d'abjection et de dépendance honteuse. Avec sa position, il en reprit le caractère, c'est-à-dire sa brusque et froide brutalité.

— Ce n'est pas la peine de m'appeler drôle, parce que je demande ce qui m'appartient, et que je prie très poliment monsieur le sergent de ne pas m'extorquer ce que la loi me donne. Comme ce ne sont pas les politesses, les agrémens et la considération que me procure ma place qui peuvent me faire vivre et me donner une maison où je sois à l'abri des pierres, des insultes et de la faim, il faut qu'on protége au moins mon droit sinon ma personne. Je demande donc à monsieur Gifford qu'il me rende la plaque d'or trouvée sur ce cadavre; monsieur le shérif sait bien que c'est mon droit et mon salaire.

— Monsieur le shérif sait comme moi, reprit le sergent, que tout ce que porte le condamné, au moment de l'exécution, appartient au bourreau; mais maître Jack sait, aussi bien que monsieur le shérif, que tout objet appartenant au condamné trouvé sur lui, au moment de l'arrestation, et qui peut faire reconnaître son identité, appartient à l'officier chargé de cette arrestation. Et, dans la circonstance présente, il me semble que la plaque est la meilleure preuve de l'identité du condamné que la chambre des communes m'a chargé de vous livrer.

— Vous appelez ça une arrestation! dit Jack Ketet en fureur, en haussant les épaules.

— Oui, certes, répondit vivement le sergent, car seul je suis responsable de l'identité des condamnés que vous exécutez, et certes, si ce cadavre n'était pas celui qui doit être pendu aujourd'hui, ce n'est pas à vous qu'on s'en prendrait, mais à moi, et il est juste que je garde les preuves de la manière dont je remplis mon devoir, car il y va de ma responsabilité.

Le malheureux sergent ne se doutait guère, en donnant cette raison à sa rapacité, qu'il marchait sur un terrain qui devait l'engloutir. Toutefois le bourreau ne se tint pas pour battu.

— Oui, oui, dit-il en mesurant le sergent d'un regard de mépris, il y va de votre responsabilité et d'un marc d'or au moins que pèse cette plaque. Tenez, monseigneur, ajouta-t-il en se tournant vers le shérif, ceci n'est pas juste, on m'a fait pendre, depuis quelque temps, assez de gueux qui n'avaient que des guenilles sur le dos pour qu'on ne me chicane pas lorsque le hasard m'envoie une bonne aubaine. Du reste, Votre Honneur est notre juge à tous deux, et c'est à vous à prononcer.

Sans doute cette discussion ne tendait qu'à prolonger une opération désagréable. Mais le cas était délicat, la loi précise, et en Angleterre l'amour du texte des lois était, surtout à cette époque, une sorte de fanatisme si inhérent à toute magistrature, que souvent les juges rendaient les jugemens les plus extravagans pour ne pas se détourner, dans des cas extraordinaires, de la lettre stérile de la loi. Le shérif écouta donc religieusement ce que venaient de dire les compétiteurs, il tomba dans un extrême embarras, il réfléchit quelque temps, puis s'adressant à monsieur Gifford, il lui dit :

— Quelles sont vos raisons pour réclamer cette plaque gravée? j'avoue que je n'en ai pas bien compris la force.

Monsieur Gifford se plaça alors d'un côté du shérif, tandis que Jack Ketet se tenait de l'autre; le magistrat, appuyé sur la base saillante d'un pilier, semblait assis sur son siége entre deux plaideurs. Les ouvriers, qui se tenaient en arrière, pouvaient passer pour les auditeurs de ce singulier procès, et Sawton éclairait le tout avec une torche. Le sergent parla le premier.

— Je rappelle à Votre Honneur, dit-il, la sentence du parlement qui condamne l'archi-traître (1) Cromwell à être supplicié, et qui me donne mandat de faire exécuter la sentence. Certes, mon devoir est d'obéir et de chercher, dans un cas aussi extraordinaire, quelle règle de conduite je dois suivre. Cette règle de conduite, je la trouve dans ce que j'ai déjà fait moi-même. Lorsqu'un arrêt emportant peine de mort fut rendu contre tout régicide, quel qu'il fût, il ne fut plus question de leur faire leur procès, mais seulement de les arrêter. Chacun s'y mit de son mieux; les uns eurent de la chance, d'autres furent malheureux. Le gouverneur de Kilkenny en arrêta trois sans sortir de sa maison, où ils eurent la bonhomie de lui demander asile; tandis que le shérif du comté de Northampton, où sept à huit de ces misérables s'étaient réfugiés, n'en put arrêter un seul, bien qu'il passât à cheval les nuits et les jours, à la tête des soldats cantonnés dans le pays. Pour moi, je ne puis pas trop me plaindre, puisque j'en ai eu deux pour ma part. Le premier était, vous le savez, monsieur le shérif, John Carew. Lorsque je l'arrêtai, je ne le connaissais pas, quoique je le soupçonnasse fort d'être l'homme que je cherchais; mais je connaissais sa femme dans la maison de laquelle j'avais fait plusieurs perquisitions. Vous savez aussi qu'on trouvait difficilement des gens pour témoigner qu'ils reconnaissaient ces misérables condamnés, de manière que j'étais fort embarrassé. Qu'arriva-t-il? c'est qu'un jour, au moment où je croyais m'être trompé, je vis le misérable considérer avec des larmes un portrait de femme entouré de diamans; je m'en emparai, et je reconnus le portrait de mistriss Carew. Sur ce faible indice, je fis arrêter le régicide; et vous savez tous deux ce qui arriva.

En prononçant cette dernière phrase, le sergent s'inclina devant le shérif qui garda le silence en poussant un soupir et levant les yeux au ciel et devant le bourreau, qui fit de la tête un signe d'assentiment. Le digne sergent continua, après cette petite pause, à s'adresser au shérif.

— Eh bien! milord, ce portrait qui m'avait servi d'indice, je l'ai conservé. Monsieur Carew me l'a fait redemander : larmes, prières, menaces, il a tout employé; sa femme est venue chez moi; elle m'a imploré en me disant qu'il était la consolation de son mari dans la prison. Elle s'est jetée à mes genoux avec des cris et des sanglots; eh bien! milord, je n'ai rien écouté : j'ai gardé le portrait, parce que c'était mon droit. Autre exemple : Le capitaine-major Daniel Axtell était, vous le savez, le meilleur écuyer de toute la Grande-Bretagne. D'une autre part, j'avais acheté autrefois, à New-Market, un poney dont je n'avais jamais pu me servir, parce que personne n'était parvenu à le dompter, et je ne l'avais revendu qu'avec beaucoup de perte, à cause de ses qualités vicieuses. Un matin, en revenant de ma maison de campagne, je reconnais mon cheval entre les jambes d'une espèce de paysan qui le menait comme j'aurais fait du plus humble roussin. Cela me semble singulier, et je cherche comment on a pu arriver à un pareil résultat : j'entre en discussion avec moi-même tout en considérant l'allure aisée du cavalier et de la monture, et je me dis qu'il a fallu un homme bien expert pour réduire ce sauvage animal. Je cherche les noms de nos plus célèbres marchands et professeurs d'équitation : C'est peut-être Mac-Fee, qui fait ménager les chevaux du duc d'Abdermale, me dis-je, à part moi : ou bien c'est Swith, le marchand, qui a réduit le beau et terrible

(1) Arch-Traitor.

cheval de chasse du duc de Farmooth à se laisser monter par lady Ormond qui en avait tant d'envie. Cependant ce misérable poney était si entêté que je cherchais toujours qui avait pu en venir à bout, et que, soudain, je me rappelai qu'il n'y avait guère en Angleterre qu'un seul homme à qui, de l'aveu de tous, aucun cheval n'avait pu résister, et que cet homme était sir Daniel Axtell. Ce souvenir brilla comme un éclair à mon esprit : j'oublie le cheval pour considérer le cavalier ; je lui trouve une aisance mal déguisée sous ses habits de paysan ; je le suis, et je l'arrête : c'était véritablement sir Axtell ! et vous savez ?

Le sergent allait sans doute recommencer la salutation au shérif et au bourreau ; mais le magistrat l'arrêta d'un geste de la main, et monsieur Gifford ajouta ces derniers mots :

— Eh bien ! ce poney je l'ai et personne n'a pensé à m'en contester la propriété. A quoi m'avait-il servi, cependant? à soupçonner plutôt qu'à reconnaître le coupable. Donc, si l'on n'a pu me disputer le droit que j'avais sur un indice, comment peut-on le contester sur une preuve ? et y en a-t-il de plus puissante que cette plaque, pour m'assurer du condamné que je cherche ?

Le shérif, en prudent magistrat, ne montra aucun signe d'admiration pour ce brillant plaidoyer, et il se retourna vers Jack Ketet pour lui enjoindre d'exposer, de son côté, les droits qu'il croyait avoir à la possession de la plaque en litige. Le bourreau se mit en mesure de discuter son droit, et il prit la parole. Cependant, au moment où il allait parler, une rumeur considérable, qui paraissait retentir dans l'église, bien qu'elle fût fermée, obligea le shérif à envoyer Sawton pour en savoir la cause et lui fit inviter le digne exécuteur à être aussi bref que possible. Celui-ci dit alors :

— Milord, je ne parlerai pas longtemps et je ne citerai pas de précédent, bien que j'en eusse beaucoup en ma faveur, comme, par exemple, celui de Thomas Harlsson, dont les lunettes et la Bible me furent dévolues parce qu'il lisait la Bible à l'aide de ses lunettes au moment de l'exécution ; j'aurais bien encore celui de la pipe d'or de Gregory Clément, dans laquelle je fume tous les matins, et celui de la viole de Robert Tichborne que j'ai vendue au maître de musique de Sa Majesté ; mais je n'en veux pas arguer, bien qu'on ne puisse dire que ce fussent là des objets de vêtement. Je ne pense pas qu'il me faille établir mon droit qui me paraît incontestable ; je ne veux que détruire celui que se donne monsieur Gifford. Il dit qu'il a droit à tout ce qui lui sert d'indice ou de preuve pour assurer une arrestation ; mais où est l'arrestation ici ? Monsieur Gifford ne perd-il pas toute relation avec les accusés ou condamnés dès qu'ils sont dans une prison, parce qu'il n'en répond plus ? et quelle prison est plus sûre que le tombeau ? Si quelqu'un pouvait réclamer, ce serait le geôlier, et où est le geôlier ici ?

— Moi, par Dieu ! dit Sawton entraîné par l'appât du gain, et qui rentré dans le caveau, avait entendu les derniers mots de Jack Ketet. C'est moi qui suis le geôlier des morts, ce me semble.

— Et tu les as bien gardés, dit une voix sourde à l'oreille du gardien.

Sawton n'osa pas se retourner et chancela sur ses jambes. Mais la rumeur, qu'on avait déjà entendue, recommença et lui donna le temps de se remettre, pendant qu'on ajoutait tout bas :

— N'as-tu pas assez de cinquante guinées? Cette fois il reconnut la voix de Love qui avait acheté d'un ouvrier le droit de le remplacer pour pouvoir surveiller lui-même le succès de sa ruse.

Le shérif demanda alors à Sawton s'il avait appris quel était le murmure sourd mêlé de grands retentissemens qui pénétrait jusqu'au caveau ; et le gardien lui répondit que c'était le peuple rassemblé en troupes innombrables autour de Westminster, criant que l'heure était passée et frappant avec d'énormes pierres aux portes de l'église.

— L'heure est passée en effet, reprit le shérif avec empressement ; allons, dépêchons ! Vous, monsieur Gifford, gardez la plaque ; toi, Jack, tu auras le linceul et ses franges d'or ainsi que la bière ; et toi, Sawton, tu gagneras assez d'argent en montrant la place où a dormi le protecteur. Allons, à l'ouvrage, la Cité n'est pas en bonne humeur aujourd'hui ; on a cassé hier les portes de la taverne du Roi Henri V ; on annonce un grand rassemblement à Pawltry où nous serons forcés de passer. Il ne faut pas fournir de prétextes aux mauvaises dispositions du peuple en le faisant attendre.

En conséquence, sans plus de cérémonie, le cercueil fut tiré de sa fosse de pierre, emporté à travers l'église de Westminster, et posé sur la charrette qui devait le conduire à Tyburn. Ainsi la soif d'une misérable cupidité, en forçant le principal magistrat du comté à précipiter l'opération qui lui était confiée, assura du moins jusqu'à la porte de Westminster le succès de l'entreprise de Richard et de Love. Mais mille nouveaux accidens pouvaient faire avorter ce projet, et nous allons voir qu'il s'en présenta un que personne n'avait pu prévoir.

XXXI.

LE POT DE BIÈRE DE PAWLTRY.

A mesure que ce récit avance, un scrupule revient sans cesse à l'esprit du narrateur. Bien qu'il se soit déjà expliqué sur ce scrupule, il craint de ne pas l'avoir fait assez complétement ; le titre de l'ouvrage l'inquiète, et il se demande si, malgré ce qu'il a dit au commencement de ce volume, on ne lui disputera pas la vérité de ce titre : *les Deux Cadavres*. Et, véritablement, on peut dire que c'est trop ou trop peu. Trop peu, si l'on veut compter numériquement tous ceux dont on a parlé dans ce livre : trop, si le titre ne doit comprendre que ceux qui jouent un rôle important ; trop d'un, en effet, car jusqu'à présent, le seul *cadavre* de Charles Ier a paru sur la scène de ces événemens, tandis que les restes de Cromwell demeurent intacts et ignorés sous leur gazon de Nazeby. Sans doute, c'est une incontestable vérité que, jusqu'à présent, Charles Ier a fait les frais de nos tristes récits, et cependant on ne saurait nier que, quoique absent, Cromwell n'y soit pas aussi nécessaire. C'est lui, c'est son cadavre qui est la cause des résolutions et des colères dont un autre subit les effets ; et, s'il est permis de comparer une composition si petite que celle-ci à une œuvre magnifique d'un magnifique génie, l'auteur osera dire qu'il a pu admettre le cadavre de Cromwell à compter dans son titre, de même que le grand Corneille a donné le titre de *la Mort de Pompée* à une tragédie où ne paraît pas ce rival de César.

Après cette crainte, une autre arrive encore souvent à la conscience timorée de l'auteur. Il a peur qu'on ne l'accuse d'avoir entassé à plaisir une suite de tableaux horribles, et aussi fâcheux à se représenter physiquement qu'à approfondir dans leur moralité. Ces exhumations ; ces cadavres dispersés ; ces férocités du pouvoir qui ont pour écho les férocités du peuple ; ces jeunes gens, ivres de vengeance jusqu'à l'oubli de toute pitié et de tout honneur ; ce délire furieux d'un amant ; cet indigne oubli d'un fils ; ce noble qui se fait bourreau ; ces frères qui se tuent, tout cela n'est-il pas une fiction de mauvaise humeur, une noire et fétide invention qui doit soulever le cœur jusqu'au dégoût, révolter l'esprit jusqu'au doute, et l'âme jusqu'au mépris ? L'auteur répond : Ce n'est pas une fiction, ce n'est pas une invention, c'est une vérité. Que, si elle paraît surprenante et invraisemblable à mes lecteurs, le plus jeune d'entre eux se rappelle ce dont il a été contemporain, les réactions de Naples, les supplices de Madrid, les potences de Modène, et les exilés de Varsovie, qui vont, femmes, enfans et vieillards, peupler les déserts de la Sibérie ; que les plus âgés de ceux qui me lisent retournent à 93, aux tombeaux de Saint-Denis, aux 2 et 3 septembre, à la princesse de Lamballe et à Féraud ; que ceux qui voudront admettre l'histoire en témoignage, rejettent leurs souvenirs jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes ; la

Ligue, la Saint-Barthélemi, et plus loin encore, jusqu'à la guerre des Albigeois, sur laquelle il reste à faire un livre admirable ; qu'ils comparent et avouent si tout ce que l'auteur a représenté jusqu'à présent n'est pas d'un choix, tout au moins discret, dans les amas d'horreurs que présentent les vengeances des haines politiques et religieuses.

D'une autre part, si la moralité de ce livre ne sort pas lucide à l'esprit du lecteur, du récit qui vient d'être fait, c'est la faiblesse de l'auteur et non son intention qu'il faut en accuser. Si, surtout, on n'a pas vu dans cette peinture un sévère avertissement donné aux partis, et un exemple terrible montré à leurs séïdes, des fureurs où l'on peut être entraîné lorsqu'on sort d'une voie de justice et d'humanité, l'auteur a manqué à sa propre pensée. Mais il espère qu'il n'en est pas ainsi, et c'est dans cet esprit qu'il abordera les derniers et les plus formidables événemens de cette histoire.

Et maintenant, si cet ouvrage n'était pas un pauvre et misérable livre écrit en prose et destiné à la simple curiosité d'un cabinet de lecture et de ses abonnés ; si surtout il restait aux hommes de nos jours, écrivains et lecteurs, quelque croyance honnête et élégante en poésie, quelque foi en cet esprit intelligent et inconnu que l'on invoqua si longtemps sous le nom de muse, et que le docteur Gall a emprisonné dans une bosse; si enfin tout n'était pas proscrit des formes de nos vieilles et sublimes compositions, l'auteur se hasarderait à implorer la force invisible ou matérielle qui l'a conduit jusqu'à cette page, de le soutenir plus que jamais, de lui être encore en aide et même de s'accroître en raison du personnage qu'il faut mettre en scène tout entier. Ce personnage, c'est le peuple, non pas le peuple, cet être moral qui est tout, cette abstraction qui part d'une couronne et arrive à une guenille, mais le peuple, c'est-à-dire une assemblée d'hommes qui n'est ni la populace, ni la bourgeoisie, ni la noblesse, ni le clergé, mais où il y a des prêtres, des nobles, des bourgeois, des porte-faix et des mendians.

Car il va s'agir du peuple dans cette acception, à laquelle le mot foule ne répond pas assez largement. En effet, le mot foule peut convenir à dix rassemblemens séparés et très nombreux, qui peuvent chacun s'agiter dans la cité pour des événemens ou dans un esprit différens, tandis qu'on ne saurait appeler du même nom toute la population d'une ville levée à la même heure sous l'empire du même motif, et qui, avec mille sentimens divers dans les individus, est destinée, lorsqu'elle se sera agglomérée et concentrée, à avoir une âme unique, une intelligence, un raisonnement, une volonté et une exécution unique, comme un être simple, et qui pensera et agira comme un homme sans qu'on puisse dire où sont la tête et les bras du colosse. C'est cet être collectif que nous appellerons le peuple.

C'est ainsi, et sous cet aspect, que se présentait une immense multitude aux environs de Westminster. Curieuse avant tout, elle voulait être témoin du spectacle qui allait lui être présenté. Parmi les sentimens d'horreur ou d'approbation que se partageaient ces milliers d'hommes, la curiosité dominait sur tous, et unissait, pour ainsi dire, toutes ces diverses pensées. Ce fut du moins cet unanime sentiment qui accueillit l'ouverture des portes de Westminster. Tous les yeux convergèrent à la bière de Cromwell. Ce n'était, comme nous l'avons dit, qu'un coffre noir marqueté de quelques clous à larges têtes, et il semblait que, pour une si grande attente, ce fût un bien petit objet, ou du moins que ce ne fût pas là l'objet de l'attente ; et cependant, il n'y eut ni désappointement, ni réclamation dans la foule.

Qu'attendait le peuple, en effet? La bière de Cromwell. Plus misérable ou plus riche, d'un bois pourri et dégradé, ou d'un cuivre luisant et doré, elle eût éveillé la même attention, parce qu'elle avait un nom qui couvrait et faisait disparaître l'élégance ou la difformité de sa structure, la richesse ou la pénurie de la matière, c'était de s'appeler la bière de Cromwell.

C'était peut-être à ce que cette bière se trouva fermée et qu'elle ne ramena pas la pensée populaire à s'occuper de la forme qu'avait prise dans la mort le cadavre de Cromwell, que cette pensée dut de rester immense et solennelle. En effet, que le corps du protecteur, nu, amaigri, desséché, puant, violet, avec des yeux vides, une chevelure et une barbe çà et là arrachées, des membres dégradés, rongés, entamés, et étendu inerte et délabré dans le fond d'une charrette, eût été étalé aux yeux de la multitude, et toute son attente se fût tournée en dégoût, en horreur, en fuite. Mais cette bière de Cromwell, fermée et impénétrable, fut une bien autre puissance : car l'imagination la remplit, et tout Cromwell l'occupa.

A cette heure, à cette minute, toute l'histoire de Cromwell, d'un bout à l'autre, s'écrivit instantanément dans la pensée de tout ce peuple, chaque mémoire en ressuscita une partie, chaque souvenir en reproduisit quelque chose. A cette épopée mentale, ceux-ci fournirent une page, ceux-là une phrase, quelques-uns des mots.

Un soldat l'avait vu combattre à Worcester, et il s'en souvenait; un marin l'avait mené à la soumission de l'Écosse, et il s'en souvenait; l'un l'avait vu siéger au parlement et au conseil; l'autre, chasser le renard ; il avait expliqué la loi à ce juge, et la Bible à ce ministre; celui-ci l'avait vu pardonner, celui-là punir ; il avait prêché devant beaucoup et s'était enivré devant quelques-uns ; il avait été brutal à l'un, doux et poli à un autre ; il s'en trouvait avec qui il avait discuté les intérêts de l'Angleterre, et d'autres qu'il avait chicanés sur le montant d'un mémoire ; plusieurs l'avaient vu calme le jour de la mort de Charles, plusieurs l'avaient vu triste de la mort d'un chien favori ; il avait été le subordonné de quelques-uns et le maître de presque tous ; l'un avait voulu le tuer, l'autre lui devait la vie ; un vieillard l'avait vu commencer, croître et finir, un plus jeune n'avait connu que sa puissance ; là il avait répondu, le chapeau en tête, à un ambassadeur, et là, salué un ouvrier ; un vieil ami ressaisissait beaucoup de momens passés avec lui, et un enfant se rappelait que sa mère le lui avait montré une fois; chaque heure, enfin, de la vie de Cromwell avait là son émotion, son témoin, son souvenir, son récit ; même l'heure si cachée de sa mort, que Richard représentait dans cette vaste histoire.

Maintenant, qu'on explique par quelle intelligence suprême, par quelle puissance inconnue, de ces mille puissances isolées, il se crée un tout unique ; de ces mille pensées, particulières à chacun, une pensée commune à tous ; de ces souvenirs d'individus, un souvenir du peuple. Qu'on explique ce fait, et ce sera une prodigieuse conquête de l'esprit humain, et le fil conducteur une fois trouvé, ce sera peut-être expliquer l'âme, expliquer Dieu.

Pendant que ce sentiment universel d'attention et de premier respect accueillait la bière de Cromwell, Love retrouva Richard dans la foule, près de la porte principale de Westminster. Le jeune homme lui raconta le duel de Downing, sa mort et l'état désespéré de son frère, qu'il avait laissé aux mains d'Andlay. Il lui dit aussi l'espèce de rendez-vous que Ralph et lui s'étaient donné à Tyburn. A pareil jour, et quatorze ans avant, ils s'étaient trouvés sous l'échafaud de White-Hall, et Richard souriait en pensant à la victime de ces deux journées. Love lui rendit compte, en retour, de ce qui s'était passé dans l'église, et ne lui dissimula pas les craintes que le shérif avait manifestées du rendez-vous qu'on s'était donné dans la rue de Pawltry. En conséquence, il s'échappa un moment pour quitter son déguisement, afin de pouvoir agir plus librement selon les circonstances sur les masses dont il était connu, et il revint à côté de Richard.

Foule, magistrats, charrette et cercueil s'avançaient néanmoins, et rien ne semblait devoir troubler l'ordre de l'exécution. On était arrivé rue de Pawltry; elle était, comme toutes celles par où passait le cortége, encombrée d'une multitude penchée aux fenêtres, dressée sur des chaises, curieuse, murmurant à l'aspect lointain de la bière, et se taisant à son passage. On arriva ainsi devant la taverne qui était située au milieu, à peu près, de la longueur de la rue. A toutes les fenêtres de cette taverne, étaient entassés des hommes de la plus vile populace, à celle du milieu était le maître de la maison.

Les Anglais ont un mot pour exprimer cette sorte de gens qu'on rencontre dans les villes, et particulièrement à Londres, les jours d'émotion publique. Ce mot, qui ne peut se traduire par le terme populace, a quelque chose de plus significatif. *Mob*, car *mob* est le nom dont nous parlons, a un caractère à soi, il définit à lui tout seul cette effroyable éructation des repaires de mendicité, des tavernes clandestines, du vice boueux ; il peint dans sa courte syllabe ce hideux vomissement que versent, sur les places publiques et dans les rues, les ateliers de tannerie, le curage des ports et des égouts ; il représente, d'un trait, tous ces hommes vêtus de lambeaux de serge et de toile, hideux, les cheveux pendans, l'œil vitreux, le geste abruti, la bouche demi-béante d'une soif qui s'adresse à tout, eau et bière, vin et sang ; ces hommes, enfin, qui, les jours où la société a la fièvre, montent à la surface comme des pustules à la peau de l'homme malade.

Voilà quels étaient les hommes qui remplissaient cette maison, et Williams, l'ancien ouvrier du port, était le propriétaire. Dès qu'ils aperçurent la charrette qui avançait lentement, ils se retournèrent vivement les uns vers les autres, s'avertissant sans doute que l'heure était venue et s'encourageant mutuellement. Cependant ils ne bougèrent pas de leurs fenêtres, et le shérif, qui les avait vus de loin, espéra passer sans obstacle. Toutefois, il ordonna au petit nombre de dragons qui accompagnaient la charrette de se tenir prêts, et fit avertir un corps de troupes à pied, qui était dans le voisinage, d'accourir si le tumulte devenait trop grand. Enfin, au moment qu'on arrivait devant la taverne et qu'on s'apprêtait à passer outre, un grand nombre de voix s'écria :

— Arrêtez ! arrêtez ! le droit de Pawltry ! le droit de Pawltry ! Cette injonction de s'arrêter, eût-elle été prononcée par cent mille bouches à la fois, n'eût pas suspendu d'un pas la marche du shérif ; mais une seule voix eût-elle mêlé à ces acclamations le mot de *droit*, qu'il l'eût immédiatement écoutée. C'est cet admirable respect du magistrat qui applique la loi pour toute prétention basée sur un droit quelconque, qui garantit à cette loi le respect du peuple qu'elle gouverne. Assuré qu'il est qu'aucune réclamation ne sera écartée sans examen, si elle repose sur une vraisemblance de droit, c'est toujours en son nom qu'il parle. A vrai dire, mené par ses passions comme tout autre peuple, ses exigences ne sont pas toujours raisonnables ; mais habitué à s'enfermer dans le cercle de la loi, il faut qu'il y cherche un point de départ, et cette obligation arrête beaucoup ses exigences et en restreint le plus grand nombre. Sans doute, il torture la loi, il la poursuit dans ses moindres détails, il la presse pour en faire sortir des armes pour lui ; mais enfin, quelque ingéniosité qu'il y mette, quelques ressources qu'il trouve dans les textes contradictoires, elles ne sont pas aussi fécondes que ses caprices et ses désirs pourraient le devenir.

C'est pour le maintenir dans cet esprit et dans cette habitude de ne demander que la loi à la main, que la magistrature anglaise rend souvent des arrêts si extraordinaires, bien certaine que la singularité, ou même l'injustice d'un jugement particulier, ne saurait se mettre en balance avec l'immense avantage qui résulte, pour l'Angleterre, d'une complète obéissance à la loi (1). En France, où la manie du sens commun, de la droite raison et de l'interprétation, tient depuis le dernier juge de paix jusqu'au premier président de nos cours suprêmes, on se garderait bien de rendre un arrêt absurde qui résulterait de la lettre exacte de la loi, on s'ingénierait à l'interpréter en faveur du sens commun et de la droite raison. Sans doute l'arrêt sera meilleur dans l'espèce, mais la loi sera déshonorée dans la foi populaire. Voilà ce que nous n'avons pas encore compris, et ce dont les Anglais ne se sont pas encore départis, quelque éclat qu'aient acquis leurs lumières législatives d'un autre côté.

Ce cri : Le droit de Pawltry ! arrêta donc subitement le cortége. Le shérif, qui précédait à cheval la charrette où était le cercueil, fit à la multitude un signe pour appeler le silence, et il s'apprêta à écouter la réclamation qu'on désirait lui adresser. Williams, qui occupait la fenêtre la plus apparente de la maison, s'écria alors :

— N'est-il pas vrai, milord, que tous les droits des Anglais ne sont pas écrits dans la loi, et qu'il en est qui ne sont pas moins respectés pour cela ?

— Sans doute, répliqua le magistrat ; mais ceux-là sont ordinairement consacrés par un usage immémorial et connus de tous les citoyens. Et je ne vous en connais pas que vous puissiez réclamer.

— Digne magistrat, répondit le tavernier, il est triste pour moi d'apprendre que Votre Honneur ignore le droit des maîtres de Pawltry, et ceux qui nous écoutent doivent être fâchés de voir que leur shérif n'est pas aussi savant que l'exige la place élevée qu'il occupe.

A cette impertinente leçon, quelques huées se firent entendre parmi les partisans du shérif, mais les plus sages mêmes des spectateurs leur imposèrent silence ; chacun se disant tout bas : Cet homme a l'air sûr de son affaire ; peut-être le shérif a tort : il faut écouter. Le magistrat, qui bien souvent avait été embarrassé dans cet amas de petits priviléges fondés sur un texte ignoré de vieille loi, ou sur un usage presque oublié, et qui venait, quelques momens avant, d'être arbitre d'une contestation de ce genre, se joignit à ceux qui appelaient le silence. Il comprit qu'en présence de cette foule, son jugement allait être jugé, et il ne voulait pas la prévenir contre lui, en ayant l'air d'éviter cet examen public. Ainsi, dans l'espoir de se la rendre favorable, il répondit au tavernier en élevant la voix pour se faire entendre :

— La place que j'occupe ne peut exiger que je sache tout ce qui fait que le peuple anglais est un peuple grand et libre : la mémoire d'un homme n'y suffirait pas. La seule chose qu'elle exige absolument, c'est que je respecte ses droits quand je les sais ou quand on me les apprend.

On applaudit à ces paroles du shérif, et l'on se mit en devoir d'écouter Williams.

— Le droit que je réclame, dit-il, est aussi ancien que cette rue, plus vieux que cette vieille maison : c'est celui de faire servir un pot de bière à tout condamné qui y passe pour se rendre au lieu de l'exécution.

Un long hourra d'assentiment, une affirmation unanime répondit à ces paroles, et le shérif lui-même se rappela cette coutume. Depuis longtemps l'habitude de supplicier les simples criminels à Newgate, au lieu de Tyburn, avait fait tomber cet usage en désuétude ; et comme les condamnés politiques, qui étaient les seuls qu'on exécutât encore sur cette place, partaient tous de la Tour, et ne passaient point par cette rue, on n'avait pas eu occasion de l'exercer. Sans doute l'explication du droit était absurde, puisqu'elle assimilait un cadavre à un condamné, pour un acte qui avait besoin de la vie pour être accompli. Mais le peuple se plaisait à ces subtiles discussions, et, sans doute, il eût été ravi s'il eût entendu la conversation de Jack et de monsieur Gifford.

Le shérif, qui ne voyait aucun inconvénient à ce que l'on offrît un pot de bière au cadavre de Cromwell, allait sans doute reconnaître le droit et permettre de l'exercer : mais cette prétention qui, pour tout le monde, n'avait d'autre caractère que ce soin vétilleux du peuple anglais de constater ses droits à toutes les occasions, porta une cruelle anxiété au cœur de Love et de Richard. Nul doute que si l'on découvrait la bière au grand jour, l'inspection et la curiosité de tant de regards ne découvrissent quelque chose. Il était donc

(1) On peut citer le fait suivant comme un exemple de cet esprit. La loi de l'impôt faite dans les années 1820-1821 frappait d'une taxe progressive les voitures à deux roues, à trois roues et à quatre roues, et s'arrêtait là. Immédiatement après la publication de la loi, beaucoup d'entrepreneurs firent construire des voitures à cinq roues. L'administration fiscale voulut les imposer ; mais il ne se trouva pas un seul tribunal ou magistrat, devant lequel fut portée la contestation, qui ne décidât que les voitures à cinq roues ne fussent exemptes d'impôt, attendu que la loi n'en parlait pas. Quel est le magistrat ou le tribunal français qui, grâce à sa phrase d'habitude, n'eût décidé que : Puisque les voitures à quatre roues étaient imposées, *à plus forte raison* celles à cinq roues, etc., etc.

urgent de prévenir l'arrêt du shérif. Love s'en chargea; d'un bond il sauta sur la charrette, et, élevant son chapeau en l'air, il fit signe qu'il allait parler. Quelques personnes le reconnurent, le saluèrent, et son nom fut répété avec enthousiasme. On le connaissait pour un terrible citoyen, qui savait sur le bout du doigt toutes les subtilités des prérogatives populaires, et on s'attendait à quelque lumineuse explication. Cette affaire prit dès lors un caractère posé comme celle que nous avons rapportée plus haut, et Love eut la faculté de s'expliquer.

— Je nie, cria-t-il, l'existence du droit que l'on réclame (*étonnement*), non pas que les condamnés n'aient la coutume de boire un pot de bière à la taverne de Pawltry, mais parce que le droit n'est pas du côté du tavernier (*écoutez! écoutez!*). Souvenons-nous tous de l'origine du droit; il date de Jenkin, le voleur de chevaux, qui, conduit à la potence le 15 juillet 1320, et passant par cette rue, demanda qu'il lui fût permis de boire un pot de bière, attendu que sans cela il mourrait de soif avant d'arriver au lieu de l'exécution, et qu'il était trop bon Anglais pour priver ses concitoyens du spectacle de sa pendaison (*très bien! très bien!*). Depuis cette époque, soit que la crainte d'avoir le gosier serré par une corde le dessèche à l'avance (*rire*), soit que les condamnés trouvassent dans cette halte une minute de plus de vie, ils ont tous demandé et obtenu cette permission, et l'usage en a fait un droit. Mais où est le droit? appartient-il au tavernier qui offre sa bière? Non! il appartient au condamné qui la demande, et je suis prêt à affirmer, sous serment, que, dans cette occasion, le condamné n'a rien demandé.

Les applaudissemens et les rires couronnèrent le discours de Love, et Williams, confondu, parut prêt à se retirer de sa fenêtre; mais un homme, qui se tenait caché derrière lui, se pencha à son oreille et lui dit quelques paroles rapides. Williams réclama la parole à son tour et obtint un silence complet; la discussion devenait intéressante, et le tavernier n'étant pas un sot, on s'attendit à quelque chose de nouveau.

— Maître Love a raison en disant que le droit primitif de demander le pot de bière appartient au condamné; mais j'appelle ici le témoignage de Jack Ketet de dire s'il n'est pas obligé, lui, de payer ledit pot de bière sur le prix qu'il retire des vêtemens du condamné, et si, pour s'assurer ce gain, le tavernier n'a pas la coutume et le droit de venir offrir le pot de bière, de peur qu'on ne l'oublie, si le pot n'est pas toujours préparé à l'avance, comme aujourd'hui, et si l'on a jamais attendu, pour s'arrêter, la réclamation du condamné, qui souvent n'a pas la force de parler: sans doute, le droit appartient au condamné, mais c'est toujours le tavernier qui l'exerce.

Le shérif se tourna vers Ketet, qui approuva ce que venait de dire Williams, et celui-ci continua :

— Je souhaite donc qu'il me soit permis de demander au condamné s'il veut ou non accepter le pot de bière d'usage.

— C'est juste, dit le shérif, venez faire votre requête.

Il ne faut pas croire que l'intérêt que le peuple prenait à ce débat, tint au fond de l'affaire, mais il se plaisait à ces sortes d'exercices de l'esprit de discussion, et il applaudit Williams avec des acclamations. Telle est la nature de l'homme, que déjà l'amour-propre de Love s'était plus intéressé que sa vengeance à cette question, et qu'il redoutait moins de voir s'échapper le fruit de ses efforts, réunis à ceux de Richard, que de paraître demeurer vaincu par Williams. Il resta donc l'air atterré et morne, sur la charrette, cherchant vainement, dans son esprit, quelque nouvelle subtilité à opposer à Williams, et n'en trouvant pas.

Cependant celui-ci avait quitté sa fenêtre; il était descendu, l'air triomphant, un pot de bière d'une main et un gobelet de l'autre. Il monta sur la charrette et se pencha sur le cercueil; mille cris, partis de toutes parts, crièrent aussitôt :

— Debout, le cercueil! debout!

Jack Ketet et un valet le redressèrent, et Williams, s'inclinant, dit à haute voix :

— Veux-tu boire le pot de bière de Pawltry?

— Ouvrez! ouvrez le cercueil pour qu'il entende! crièrent aussitôt les plus proches de la charrette, jaloux de donner à la victoire de Williams tout son lustre.

Le shérif fit signe d'obéir; Richard frémit. Love devint pâle et se sentit défaillir. Jack Ketet défit les crochets et ouvrit le cercueil, et Williams répéta sa phrase.

— Veux-tu boire le pot de bière de Pawltry?

Aussitôt, par un accident dont Richard et Love s'expliquèrent seuls les causes, la tête du cadavre, qu'on avait à peine eu le temps de regarder, s'abaissa lentement sur sa poitrine, et sembla faire un signe d'assentiment. Williams, épouvanté, jeta soudain pot et gobelet : le valet et Jack, qui soutenaient le cercueil, en reculèrent stupéfaits, et le laissèrent retomber dans la charrette, où il se referma par l'effet du choc; et la multitude, frappée d'une indicible terreur, demeura muette et confondue. Le shérif, qui pouvait supposer que la putréfaction du cadavre avait pu amener ce résultat, comprit, cependant, que personne ne se souciait de continuer la comédie qu'on avait commencée, et l'on se remit en marche, à travers un morne étonnement.

Le magistrat crut alors tout danger passé, tandis que c'est là que tous commencèrent. En effet, cet événement flotta un moment incertain dans la stupéfaction générale, et peut-être que si quelqu'un eût ri, tout le monde eût ri immédiatement; mais le premier mot qui fut prononcé par une voix longtemps muette dans ce livre, fut celui-ci :

— Voilà le résultat de leurs infâmes profanations!

Celui qui avait dit cela était le colonel Tomlinson, devenu ennemi de la royauté depuis qu'elle s'était acharnée à multiplier les supplices. Ce mot, prononcé par un homme qui avait l'extérieur d'un personnage important, prit feu dans la foule, et tourna à l'indignation l'indécision avec laquelle elle avait considéré le supplice jusqu'à ce moment. En moins de rien, l'histoire, les plaidoyers, le geste et l'opinion qu'il fallait s'en faire, arrivèrent aux bouts les plus extrêmes de la multitude; mais le *crescit eundo* de Virgile est resté plus vrai que ses *Bucoliques*; et, à cent pas de la voiture, il était certain que le cadavre avait fait signe de la tête et de la main qu'il acceptait; à cinq cents pas, on était assuré qu'il avait répondu : Oui! d'une voix terrible; et à un mille, on offrait de parier qu'il avait bu le pot de bière.

Or, comme la désapprobation de l'arrêt du parlement accompagnait la nouvelle du consentement du cadavre, elle suivit sa marche progressive. A mesure que le fait devint plus extraordinaire, le blâme fut plus grave; de façon qu'en avançant le shérif s'aperçut que de mauvaises dispositions fermentaient dans le peuple, et que probablement le jour ne se passerait pas sans quelque tumulte. Il regarda donc autour de lui avec défiance, et il aperçut dans la foule, et ne quittant point la charrette d'un pas, Love et le jeune Barkstead, qu'il connaissait bien pour des ennemis acharnés du gouvernement et des partisans dévoués de Cromwell; il se promit de les surveiller et de se hâter, assurant, par cette précaution, le succès des mesures de Richard qui, bien plus que lui, tremblait qu'on ne troublât, par quelque soulèvement, l'exécution qui devait avoir lieu.

XXXII.

TYBURN.

Ainsi, quand on arriva à Tyburn, il ne restait plus rien dans le peuple de ce sentiment d'attention universelle, mais calme, qui avait accueilli l'apparition du cercueil de Cromwel. Sans dessein de rien empêcher ni de rien entreprendre, il avait déjà abandonné ce vaste souvenir qui l'occupait d'abord tout entier, et commençait à reporter ses regards sur l'exécution en elle-même. Lorsqu'un vase est placé sur le feu, et qu'une chaleur encore faible commence à le presser, bien longtemps avant que l'eau ne bouillonne à grands flots, il s'élève du fond du vase des milliers de petites bulles qui éclatent à la surface, et lancent dans l'air, en parcelles impercep-

tibles, la faible goutte d'eau qui les enveloppe; de même le peuple, légèrement échauffé de la singulière nouvelle de ce qui s'était passé à Pawltry, laissait échapper, en exclamations rapides, les symptômes d'une agitation naissante.

Le shérif ne put se méprendre à ces dispositions, et prévit que le moindre accident le pousserait aux plus extrêmes entreprises, d'autant plus qu'il était facile de deviner qu'il se mêlait une crainte superstitieuse à l'indignation politique. Le magistrat jugea donc convenable de presser, autant que possible, l'exécution dont il était chargé.

La potence, telle que nous l'avons décrite le jour du supplice de Barkstead, était dressée au milieu de la place. Des dragons du roi la protégeaient, comme alors, contre l'approche des curieux, et près des bières de Bradshaw et d'Ireton, déjà arrivées, se tenait un bourreau masqué.

Déjà le murmure léger qui courait sur la surface de la multitude, avait pris un caractère plus sérieux; entre les cris épars qui la dominaient de temps en temps, on reconnaissait déjà des voix irritées, on pouvait entendre des imprécations. Le shérif se hâta de traverser la foule et d'arriver au pied de la potence. Une fois derrière le rempart de soldats qui l'entouraient, il espéra prévenir toute tentative d'enlèvement du corps de Cromwell, seule entreprice qui lui parût véritablement à craindre.

Toutefois, contre son attente, tout demeura tranquille, la curiosité remplaça un moment l'agitation qu'avait produite l'événement de Pawltry. Mais cette curiosité, ce calme, si on avait pu en sonder la disposition, étaient bien plus terribles que toutes les agitations qui s'étaient manifestées jusque-là. Dans cette attention que le peuple apportait aux apprêts du supplice, il y avait pour lui enquête et espoir d'éclaircissement de ce qui s'était passé. Dans sa superstitieuse horreur, il ne doutait pas que, si le ciel improuvait l'horrible mesure ordonnée par le parlement, il ne manifestât sa volonté par quelque surnaturelle circonstance. Le plus grand nombre, déjà irrité, espérait une confirmation de ce qu'il appelait un premier avertissement. La discussion, qui avait un moment surgi parmi la foule, ne s'était arrêtée que dans un sentiment d'examen. Cependant, si quelqu'un eût pu planer un moment sur cette multitude innombrable, il lui eût été impossible de saisir, à aucun endroit précis, l'expression de ce sentiment qui la dominait tout entière; car voici à peu près les propos qui jaillissaient çà et là :

— Peut-être ce n'est pas vrai!

— Attendons une nouvelle preuve.

— Et alors, malheur aux infâmes!

— Vous voilà bien, vous, toujours exalté! avez-vous vu le cadavre consentir?

— Je vous dis qu'il a dit : Oui, d'une voix qui s'est entendue à un mille.

— Oh! l'imbécile! voilà deux heures que nous sommes ici, et nous n'avons rien entendu, et il n'y a pas un mille d'ici à Pawltry.

— Je crois bien que vous n'avez rien entendu; vous parlez toujours comme un canard qui barbotte.

— D'ailleurs, il y a un quart-d'heure, j'ai bien certainement entendu un son extraordinaire, si bien que j'ai dit à monsieur que voilà...

— C'est vrai! ce garçon m'a dit : N'avez-vous pas entendu quelque chose? et je lui ai répondu : Non, rien du tout!

— C'est clair! mais il y a des gens qui font les savans et qui ne croient à rien.

. . . .

— Qu'est-ce que c'est?... quel tumulte!

— Ne poussez donc pas! voulez-vous rester à votre place! Pan!

— Ouf! Ahée! ahée!

— En voilà un qui n'en verra que la moitié.

— Tiens! il cherche son œil!

— Ohé! est-il bleu ou noir, votre œil? C'est Peters qui lui a donné ce coup de poing.

— Ouiche! Peters! il en mangerait quatre comme Peters; c'est Fremy, calfat, qui a des poings comme des boulets de douze.

. . . .

— Place! place! place!

— Qu'est-ce qu'il a, celui-là?

— Place! Je vais à la potence!

— A-t-il l'air enflammé! Qu'est-ce qu'il a donc, le serrurier?

— Eh! Jacques Smith, te voilà tout renversé!

— Ah! c'est toi, Fremy; j'arrive de Pawltry.

— Tu étais à Pawltry?

— Il était à Pawltry?

— Vous étiez à Pawltry? Taisez-vous donc, vous autres? Eh bien! vous l'avez vu?

— Oui! je l'ai vu à dix pas!

— Oh! et il a consenti? Silence! là-bas.

— En propres termes; Williams s'est approché, et lui a fait sa salutation, et le protecteur a baissé la tête en répondant : — Avec plaisir!

— Ah! par exemple! ce n'est pas possible!

— Quel conte!

— Comment! quel conte! je te dis qu'il a répondu : Avec plaisir.

— Il nous prend pour des oisons!

— Je te prends pour ce que tu es, pour une canaille de papiste! et je te dis qu'il a répondu : Avec plaisir!

— C'est vrai! c'est un papiste! A bas!

— Allons! allons! ne voyez-vous pas que c'est un vieil imbécile!

— Il a donc répondu : Avec plaisir! et après?

— Après! est-ce que tu n'en a pas assez? voulais-tu qu'il dansât une sarabande?

— S'il ne l'a pas dansée là-bas, il va la danser ici!

— C'est ce que nous verrons! il faut d'abord...

— Silence donc!... voilà Jack Ketet qui vérifie les nœuds coulans.

— Tiens! il y a un bourreau masqué, comme pour Charles Ier!

. . . .

— Çà n'empêche pas que c'est une abomination de déterrer des chrétiens!

— Des chrétiens ou des chiens, qu'est-ce que ça fait? c'est toujours une horreur!

— D'autant qu'il y a assez d'infection dans l'air pour tuer le pauvre peuple, sans y ajouter de pareilles corruptions.

— Est-ce qu'il y a des morts dans votre quartier, la bonne?

— Cinq ce matin! et des hommes superbes!

— Oh! la sorcière! des hommes superbes! Est-ce que ça le regarde?

— Ça me regarde si je veux; et je dis que c'est une infamie de faire pendre des vieilles charognes pour empester l'air.

— Pourquoi y viens-tu, charogne toi-même?

— Oh! elle pue!... elle a la peste!

— Elle est violette!

— Voulez-vous vous taire, canaille!

— Elle se tord le bec et tourne l'œil!

— Allons! silence, petits drôles! laissez cette bonne femme! ne plaisantez pas, ça peut donner la maladie.

. . . .

— Bah! tu en es sûr?

— Je les ai vus! Deux hommes sont sortis, ce matin, de Westminster avant le jour.

— Il y a quelque mystère épouvantable dans tout ça.

— Et nous l'éclaircirons!

— Qu'est-ce qui est le gardien des caveaux de Westminster?

— C'est Sawton!

— Ah! oui, une vieille canaille!

— Garre à lui s'il ne va pas droit!

— Est-ce que c'est sa faute, à ce pauvre homme? C'est plutôt celle du shérif qui n'a pas voulu assister à l'exhumation des autres!

— Eh bien! que tout ne se passe pas en règle, et nous verrons! Shérif et gardien y passeront.

— Silence! vu que l'on va procéder à l'exécution.

— Chut... là-bas! Regardez!...

Ainsi mille propos roulaient dans le peuple. Ils manifestaient un mécontentement indécis et sans direction à la vérité, mais qui n'attendait qu'un souffle du hasard pour se déterminer violemment dans un sens ou dans un autre; et puisqu'il est des momens où l'on ne saurait mieux comparer la foule qu'à un homme, il faut dire qu'elle était tourmentée d'une sorte de crise nerveuse, qu'elle était possédée de cette impatience qui, importunée par le moindre objet, s'enflamme peu à peu dans une rapide succession de petites contrariétés, et finit par éclater au moindre accident un peu considérable, souvent même contre l'opinion que l'on devrait croire la sienne.

Cependant les apprêts étaient finis au pied de la potence. Le shérif précipitait ses ordres, empressé qu'il était de rentrer au port avant que l'orage n'éclatât; car, en habile pilote, il sentait la mer gonfler et entendait gronder l'air.

Richard était avec Love aussi près de la potence que possible; il suivait chaque mouvement du bourreau, comme si sa vie y eût été attachée. Il vit dresser sur la charrette qui y avait amené le cadavre, un tréteau de près de six pieds de hauteur. Sur ce tréteau fut posé le fauteuil, afin que le corps fût élevé aux yeux du peuple et pût être aperçu de tous côtés. Bientôt le bourreau masqué monta sur les ridelles de la voiture et se mit en devoir de passer au cou du cadavre le nœud coulant qui devait le tenir suspendu. Ainsi Jack Ketet remplissait sa promesse; mais la gaucherie de celui qui opérait à sa place, le temps qu'il mit à cet arrangement, qui ne demandait que quelques secondes, excitèrent de sourds murmures dans le peuple, et le shérif ne put s'empêcher de crier qu'on se hâtât.

Cette circonstance ne fut pas inutile au succès de Richard, car le cercueil était ouvert devant l'homme masqué qui nouait la corde, et cet homme, quel qu'il fût, voyait la face du cadavre qu'il allait supplicier; mais, soit que la haine, qui l'avait poussé à cet acte extravagant, égarât ses regards et ses souvenirs; soit que le trouble d'une action si inouïe ne lui laissât aucun pouvoir d'attention et de clairvoyance; soit que, poussé par les ordres du shérif, il perdit toute présence d'esprit, ou, peut-être encore, aveuglé par la persuasion où il était qu'il attachait à la potence le cadavre de Cromwell; il acheva ce qu'il avait à faire, et fit signe au bourreau que tout était prêt, sans qu'il fût arrivé à personne le soupçon que ce n'était pas le protecteur qui allait être arraché à son cercueil et ignominieusement pendu.

Il nous a fallu entrer dans tous les détails de cette exhumation; il nous a fallu suivre la marche du cercueil pas à pas; il nous a fallu raconter chaque circonstance physique qui abusa les regards de tant d'intéressés, chaque sentiment moral qui les fascina; il nous a fallu nombrer tous ces petits incidens qui détournèrent l'attention des uns et commandèrent la précipitation des autres, pour montrer comment arriva cette terrible substitution, qu'il semble qu'un rien devait faire reconnaître à chaque instant.

Et même, à ce suprême moment de l'exécution, lorsque ce noble masqué attachait la corde, supposez à la place de cet homme bouleversé, furieux, tremblant, voyant mal à travers son masque, le bourreau calme, accoutumé, l'œil nu, et peut-être étonné de cette barbe entière que ne portait point Cromwell, de ces cheveux fournis que Cromwell avait perdus, et peut-être il s'arrêtait. Mais un hasard inouï combina la haine des uns et des autres, les sentimens de tous et les précautions ordonnées, à concourir au succès de cette profanation.

Ainsi, c'en était fait, les tréteaux avaient été renversés, la voiture s'était éloignée, et le cadavre, balancé en l'air, flottait aux yeux du peuple.

A cet aspect, un long murmure éclata bruyant et satisfait. Chacun fut dégagé de son anxiété. Le shérif crut n'avoir plus aucun accident à redouter, comprenant que les autres cadavres importaient à peine à la curiosité publique. Le peuple fut affranchi de ce mouvement de colère superstitieuse que lui avait inspiré le bruit de l'accident de Pawltry, et il ne douta plus que cette exécution ne fût juste, puisque rien ne l'avait prévenue et ne semblait la troubler. Tous les regards étaient tendus sur le cadavre.

Deux hommes cependant, tous deux parvenus au comble de la joie, ne regardant plus au gibet, mais se cherchant et s'appelant de l'œil, devaient donner à cette journée une effroyable conclusion. En effet, qu'importait à Richard que sa vengeance s'accomplît, si lui seul devait en être confident. Certes, il pouvait bien éveiller les soupçons de ses voisins, et même il n'avait qu'à les guider dans leur étonnement; car les plus rapprochés se demandaient déjà si jamais on eût pu se figurer le cadavre de Cromwell, tel qu'on le voyait en ce moment. Mais ce n'était pas là le premier but de Richard; avant de répandre la nouvelle de sa vengeance dans le peuple, il fallait qu'on en frappât quelqu'un à part et d'une façon terrible. Il cherchait donc de l'œil, et ne pouvait découvrir Ralph Salsnby. Il frémissait déjà de rage de ne point le trouver, car il l'avait demandé aux dragons de son régiment; il l'avait demandé à Love, qui avait parcouru la foule; il l'avait appelé à haute voix. Il désespérait enfin de le découvrir, lorsque ses regards, avec tous ceux du peuple, furent appelés de nouveau sur la potence.

Une longue échelle était placée et appuyée à l'extrémité du bras que le gibet tendait vers le peuple. Un homme s'élance sur l'échelle, monte jusqu'au sommet, saisit la corde, s'y attache des mains, et se glisse jusqu'au cadavre. Cet homme était le bourreau masqué, et la foule contempla cette action avec un stupide étonnement.

Arrivé jusqu'au cadavre, le prétendu bourreau, chez qui la haine avait, à coup sûr, étouffé tout sentiment d'embarras et de prudence, le noble bourreau, enfin, frappe du pied sur la tête de ce corps insensible, en poussant un cri de joie sauvage. Mais, sous les coups du farouche exécuteur, les fils qui retenaient ensemble ce tronc et cette tête, jadis séparés, déchirent les chairs pourries, se détachent tout à fait et laissent tomber, d'un côté, le corps qui s'abat sur le pavé avec un bruit flasque et mou, tandis que la tête, un moment retenue dans le nœud coulant qui serrait le cou, semble s'agiter, se tordre, et finit aussi par se détacher et disparaître. Le bourreau lui-même, à qui manque ce point d'appui, mal soutenu par ses mains, glisse et tombe en même temps.

A cet aspect, à cette disparition du cadavre et de l'exécuteur, qui, dans le cercle que faisaient les dragons autour de la potence, semblaient s'abîmer dans un gouffre, un cri épouvantable surgit de la foule, un mouvement universel s'opère autour du rempart de soldats. Leur masse plie et fléchit; et quelques hommes, lancés par une force terrible, séparent les chevaux et pénètrent dans l'enceinte réservée. En ce moment, shérif, bourreau, sergent de la chambre des communes, officiers de dragons, se jettent vers l'homme masqué qui a amené cet événement; les épées l'entourent, les menaces éclatent sur lui. Cependant étourdi de sa chute, il se relève avec effort, assourdi des cris, les mains incertaines, trébuchant comme un homme ivre. A peine debout, une main lui arrache son masque, et chacun recule épouvanté en prononçant son nom : — Sir Ralph Salsnby! disent vingt voix; — Sir Ralph Salsnby! répètent cent voix; — Sir Ralph Salsnby! disent et répètent bientôt des milliers de voix courroucées. Mais, tandis que son nom court allumer dans la foule, avec la rapidité de la foudre, d'horribles réflexions, d'épouvantables projets, le misérable, blessé par sa chute, essuie son front d'où le sang coule; chancelant, il tâche à s'assurer sur ses pieds; effaré, il tend ses bras au hasard comme pour trouver un appui; l'œil hagard et terne, il cherche de tous côtés un visage connu et ami, mais sa vue se voile de nouveau, et son sang coule dans ses yeux; il les essuie encore, les presse un moment de ses mains, et les tient fermés comme pour rassembler une seconde fois ses idées; enfin, il se rassure et regarde. Il regarde, et, à deux

pouces de son visage, il voit se balancer une figure hideuse; il recule, la tête le suit; il s'écrie, il se tait, il reste béant, la tête s'agite et pend toujours à la hauteur de son visage : et une voix poignante, terrible, acérée, lui crie alors :

— Reconnais-tu cette tête, bourreau de Charles Ier?...

Ralph, à ce mot, reste immobile, anéanti, scellé, pour ainsi dire, à la terre; et, tandis que tous ceux qui l'entourent, épouvantés de cet affreux aspect, ne savent s'ils doivent s'approcher ou s'enfuir, Richard reprend avec une voix qui retentit jusqu'aux extrémités de Tyburn :

— Charles II a condamné son père au gibet, et voici sa tête qu'il livre au peuple anglais une seconde fois, comme gage de son amour pour lui !

A ces mots, de son bras vigoureux, il la lance par-dessus le rempart de dragons, et la tête de Stuart, que Cromwell avait protégée contre les fureurs populaires, va rouler dans la fange, sous les pieds de la populace.

XXXIII.

RIOT.

Alors commença une de ces effroyables bacchanales de deux cent mille hommes, comme en France on ne saurait se les imaginer.

Il n'est point d'hommes qui n'aient vu, une fois dans leur vie, sur une échelle plus ou moins grande, un mouvement populaire. Quelques-uns, dans la campagne, ont été témoins de ces colères de paysans, lorsqu'un impôt imprévu, le péage d'un pont, ou un droit de marché, par exemple, vient les frapper inopinément. Armés de bâtons, de fléaux, de bêches et de faux, ils se précipitent sur les agens du fisc, les insultent, les frappent, saccagent leurs bureaux, brûlent leurs registres et dévastent leurs demeures.

D'autres ont assisté à ces turbulentes révoltes de nos villes de province, lorsqu'elles se croient insultées par la présence d'une garnison hostile ou d'un magistrat indigne. Alors la ville entière s'émeut, les rassemblemens se forment çà et là, se rencontrent, se réunissent, s'accumulent et roulent en en colonne pressée vers une maison ou une caserne, autour de laquelle ils s'épandent. Là, les cris, les menaces, les quolibets éclatent. Des pierres volent et brisent les vitres, la boue salit les portes; mais, s'il arrive qu'il parte de l'intérieur quelque acte de résistance, quelques coups de fusil ou une charge d'hommes armés qui s'élance des portes ouvertes, alors la foule s'échappe à toute course, fuit dans les rues voisines, s'éparpille et disparaît. Le lendemain, quelques duels vengent la cité désarmée, et tout est dit.

A d'autres époques, beaucoup de nos compatriotes ont pu voir ces terribles jours, où les faubourgs de Paris se lèvent à la fois, et, suspendus autour de la cité, la menacent par toutes ses issues. Pour peindre la puissance et les effets de ces furieux soulèvemens, il existe un mot admirable dans le vocabulaire du peuple. Sans égarer ni perdre sa pensée dans les termes laborieux d'une comparaison, il a resserré ans ce mot l'image, tant de fois reproduite par les poètes et les romanciers, *du peuple semblable à un torrent*, et les jours où la ville palpite au centre, menacée de tous côtés, vous entendez mille voix épouvantées s'écrier : Malheur ! malheur ! les faubourgs descendent ! C'est le mot et l'inflexion des pâtres et des laboureurs des plaines, au pied des Pyrénées ou des Alpes, lorsqu'aux premiers rayons de mai, et sous ces pluies tièdes et abondantes les neiges se détachent et les avalanches se déracinent pour effacer tout ce qui se dresse sur leur passage.

Ainsi, à flots tumultueux et rapides, se précipitent, à travers la ville, les bandes furieuses de nos faubourgs, bruyantes, parsemées de femmes hideuses et d'enfans déguenillés, brisant les réverbères, brandissant des piques, s'étourdissant de leurs propres cris. Qu'un homme se trouve à leur rencontre; qu'une voix, qu'un mot, qu'un geste le désigne comme un ennemi des volontés du peuple, et soudain, les menaces et les invectives l'assaillent; on le saisit, on le pousse, on le culbute, on lui brise les dents, les enfans le mordent, les femmes le déchirent, et quelquefois un homme de cœur le tue d'un seul coup : puis, on lui coupe la tête et on le promène en triomphe, et il se trouve des poètes populaires qui improvisent la *Carmagnole* ou le *Çà ira*. Nos pères ont tous vu ces terribles journées.

Il en est enfin qui, dans les villes du midi de la France, ont vu courir sous leurs yeux et entendu hurler à leurs oreilles les danses ardentes et les chants frénétiques de la farandole. Et c'est assurément un effroyable spectacle que celui de sa naissance, de son accroissement et de son délire.

Quand est parti, du milieu d'une douzaine d'ouvriers irrités, le cri qui sert de signal à la farandole, ils se mettent en marche, se tenant les uns les autres, comme pour une ronde, et chantant quelques-unes de ces chansons de proscription qui servent de ralliement aux partis. D'abord, la farandole lente, quoique tumultueuse, mesurée quoique bruyante, parcourt posément les plus bas quartiers de la ville; là, elle se recrute de misérables et de fainéans qui s'y joignent, s'y attachent et allongent sa chaîne; peu à peu, elle devient assez nombreuse pour être menaçante; elle appelle alors les passans, les invite à se mêler dans ses rangs, les insulte s'ils s'y refusent, et quelquefois les y force; bientôt, toujours marchant et s'accroissant, les mains liées aux mains, hâtant ses chants et sa marche, elle emporte tous ceux qui se trouvent devant elle, enlève à leurs portes les paisibles habitans que la curiosité y a amenés, s'élance de rues en rues, les envahit, se replie et enlace la cité dans ses mille détours; puis, toujours marchant et toujours chantant, brûlante, désordonnée, passant dans les places, dans les rues, dans les carrefours, en traînant, s'attachant çà et là des lambeaux de population comme un fer dont les aspérités emportent des débris de tout ce qu'il touche, la farandole change sa marche en course, ses chants en cris, se précipite, vole, vocifère, hurle, et bientôt, hérissée de poignards et de torches, souple et immense, court, glisse et passe à travers les sinuosités de la ville, comme à travers de hautes herbes un énorme serpent qui a vu sa proie.

Et alors, qu'un nom proscrit soit prononcé; et l'homme qui le porte, enveloppé partout, fuyant vainement de maison en maison, et bientôt découvert, tombe déchiré et criblé d'autant de blessures qu'en peut ouvrir le fer d'assassins sur le corps d'un homme.

Sans doute ce sont là de terribles émotions, de cruels événemens où le sang coule, où la mort préside. Ceux qui en furent les témoins en gardent de longs et douloureux souvenirs; et cependant, émeutes de campagne, révoltes et farandoles, ne sont que d'incomplètes et maigres démonstrations de la force populaire, en comparaison de ces excès jetés dans les rues de Londres et exécutés par son immense population. En effet, ces mouvemens, suscités et guidés par la colère, marchant et frappant au hasard, arrivent quelquefois à un meurtre, à une dévastation, mais toujours avec un sentiment de précipitation et de crainte, comme celui qui agite les enfans dans leurs faibles actes de destruction. Chez le peuple anglais, il n'en est pas ainsi; l'émeute, c'est-à dire *riot*, s'empreint du caractère réfléchi et tenace de la nation. Dans les deux pays, on peut dire qu'il en est des émotions populaires comme des repas. En France, on se met à table pour boire modestement et causer beaucoup; on cause beaucoup; mais quelquefois on boit un peu plus qu'on n'eût voulu, et, peu à peu, l'on se grise sans s'en apercevoir. En Angleterre, on s'asseoit à un repas pour manger beaucoup et boire davantage, et l'on mange jusqu'à étouffer, l'on boit jusqu'à l'ivresse la plus profonde. Il en est ainsi des tumultes populaires; ce n'est point un entraînement, c'est une résolution.

Ainsi, quand roula, au milieu de la multitude, la tête dégoûtante de Charles Ier, il se fit un terrible mouvement. Comme une pierre qui tombe dans un bassin et qui trace autour d'elle un cercle qui part du centre et va en s'élargissant,

mais en affaiblissant son ondulation jusqu'aux bords les plus extrêmes du bassin, cette tête fit un vide en tombant; un cercle vivant l'entoura et la multitude ondoya tout autour, refoulée par ce vide qui se créait à son centre.

On regarda cette tête, on la reconnut, et un cri de réprobation universelle s'éleva contre ceux dont les arrêts de profanation avaient eu cet épouvantable résultat. Jusque-là, la haine politique avait aveuglé les uns sur l'atroce stupidité des arrêts du parlement, et l'état de proscription où se trouvait le parti vaincu, habitué à tous les outrages, lui avait fait à peine envisager ce sacrilége comme une insulte de plus; mais, en voyant la tête de Charles Ier dans la boue, il sembla que l'acte du parlement jaillissait tout-à-coup à l'esprit dans toute son horreur, et des cris de vengeance se firent soudainement entendre; républicains et royalistes, puritains et catholiques les poussèrent unanimement, les uns en haine de ce qui avait été ordonné, les autres en exécration de ce qui était arrivé.

Il eût été juste sans doute de remonter aux auteurs de l'arrêt, et c'est d'abord ce que voulut la multitude; mais le parlement était dissous, le roi et sa cour absens; la fureur populaire descendit donc rapidement les degrés de la hiérarchie du pouvoir et s'arrêta au premier où elle trouva un homme qui pût lui répondre des actes qui venaient de s'accomplir. Après le roi absent, après le parlement, après les ministres absens, venait le shérif. Le shérif était là sur la place, présent, chargé de l'exécution de l'arrêt, responsable de l'exécution; après lui, venait le sergent de la chambre des communes; après le sergent venait le bourreau : tous deux étaient responsables de cette horrible substitution, tous deux présens; après eux tous venait le gardien des tombeaux, le misérable Sawton. En moins de rien, par un accord unanime, le choix des victimes fut fait, leur punition résolue.

Aussitôt, pendant que, d'une part, Ralph, anéanti, perdu, insensé, cherchait à rassembler quelques souvenirs, sans pouvoir rien comprendre de sa propre situation, et que, de l'autre, Richard, ivre de triomphes, s'échappait du pied de la potence, grâce à la stupeur générale; aussitôt, disons-nous, un effort simultané de la multitude la pousse à la fois de tous les côtés vers la potence. De toutes les bouches de cette place, elle se rue à un centre commun, rompt sur toutes ses faces la ligne des cavaliers qui entoure le gibet, et lancée de toutes parts vers le même point, se rencontre, se heurte, tourbillonne, roule sur elle-même; et, comme une trombe qui rase la terre, qui emporte, brise et ruine tout ce qui se trouve dans son orbite, la foule fait disparaître du sol, sans en laisser de vestiges, charrettes, cercueils et potence, arrachés, dispersés, engloutis.

Un moment on vit les cavaliers, emportés çà et là avec leurs montures, dans ce furieux tourbillon, dominer et flotter encore au-dessus de la multitude, comme, après le vaisseau sombré, quelques agrès qui se dressent encore sur les eaux; mais en peu d'instans tous disparurent : les uns après les autres, ils semblèrent s'abîmer dans ces flots vivans; et la foule se refermant sur eux, comme l'Océan lorsqu'il a absorbé toutes ses victimes, ne présenta plus qu'une surface unie sur laquelle rien ne surgissait.

Ce premier élan satisfait, on chercha, on appela les coupables, et en moins de rien le shérif, monsieur Gifford et Ketet, se trouvèrent au centre de la populace dans un espace vide qu'elle laissait autour d'eux. Cette masse d'hommes si nombreuse, si violente, si exaltée, se garda bien cependant de les frapper sur-le-champ, de les massacrer du premier coup : elle se sentait si sûre de sa proie, si maîtresse de sa vengeance, qu'elle crut devoir y procéder lentement, qu'elle s'arrangea pour la savourer à l'aise. Pour pénétrer jusque dans toute la profondeur du sentiment qui la détourna d'un de ces meurtres irréfléchis qui en finissent tout de suite avec les victimes, il faut chercher, dans une action plus commune, l'analogue de cette disposition.

Dans un jour d'heureux hasard, lorsqu'il tombe dans les mains d'un glouton à qui sa faim apaisée ne permet plus que d'être gourmand, quelques-unes de ces belles proies qui font le désir des meilleures tables, au lieu de les dévorer indistinctement sur-le-champ, et apprêtées au hasard, le glouton les considère, les distingue, les apprécie; il songe à réveiller son appétit par une préparation exquise et variée; il balance longtemps, consulte avec lui-même, et enfin, lorsqu'il a fait un choix, se met en devoir de se régaler de ces mets précieux, lentement, avec délices et en habile connaisseur.

Sans doute, c'est horrible à penser, et plus horrible à dire, mais il y eut quelque chose de ce calcul dans les premiers ménagemens du peuple pour les trois victimes qu'il entourait. Suffisamment rassasié de vulgaires massacres par le meurtre de tous ces dragons un à un disparus, il en était arrivé à ces belles proies, à ces morceaux délicats et de choix; et véritablement un shérif, un sergent des communes, un bourreau, c'est régal de peuple qui méritait de ne pas être gaspillé.

D'abord ce ne fut qu'un cri d'extermination qui retentit à l'entour des trois malheureux, et la mort leur fut jurée avec d'épouvantables sermens. Puis, soudainement, les interrogations les assaillirent de toutes parts : on les accusa, on les jugea, on les condamna, et bientôt on parla de supplices. Des milliers de voix proposaient une mort, des milliers de voix la rejetaient ou l'accueillaient; c'était une délibération où chaque vote était le cri de dix mille hommes. Cependant rien ne se décidait; les uns voulaient le gibet, d'autres la Tamise, quelques-uns parlaient de tortures. Qu'il se fût trouvé en ce moment une seule victime à immoler, et peut-être la dissension, se jetant entre ses masses exaspérées, les eût tournées les unes contre les autres, et assouvi leur fureur sur elles-mêmes; mais elles avaient en leur possession de quoi satisfaire tous les goûts, et les supplices pouvaient aisément se distribuer. Cette pensée de quelques-uns fut bientôt la pensée de tous, et le cri : A la Tamise, le sergent! le premier poussé, décida le premier acte de la vengeance populaire.

Si ce jour était destiné à faire voir les violences des masses dans leurs plus grands excès, il devait aussi montrer comment elles se laissaient exciter, dominer ou détourner par le caractère d'un seul. Ainsi le sergent, ainsi le shérif, ainsi Ketet, tous trois voués à la mort et se trouvant face à face de la multitude, eurent chacun un sort différent, parce qu'ils opposèrent un front différent; et, quelque immense, quelque puissante que fût cette volonté de cent mille hommes, elle se modifia dans le combat qu'elle eut à soutenir contre chacune de ses victimes.

La première désignée était le malheureux sergent. Tant que les menaces avaient été collectives, tant qu'on avait outragé ensemble les trois prisonniers, il avait gardé quelque espoir, ou peut-être il avait participé malgré lui au calme silencieux du shérif et à la morne indifférence de Jack Ketet. Mais une fois que le cri : A la Tamise, le sergent! l'eut séparé de ses deux compagnons, et qu'il se trouva isolé dans sa condamnation, une horrible épouvante le saisit; il jeta tout autour de lui un regard fou et désespéré, il demanda à tous ces visages béans et avides qui l'entouraient un regard ami, un conseil, un secours : des hurlemens de mort lui répondirent, des sourires de sang l'accueillirent; il se sentit devenir glacé et incapable de mouvement. — Marche! marche! lui criait-on de toutes parts! Le misérable ne pouvait pas marcher; malheur à lui de n'avoir pu marcher! car il fallut bien l'y contraindre et l'y aider. On l'y contraignit, on l'y aida; mais quelle contrainte! quel secours! L'un lui lança dans les reins le bout d'un bâton, l'autre le saisit par les cheveux et le lança en avant. Il marcha quelques pas sous cette brutale impulsion; ces quelques pas qu'il fit furent exempts d'outrages; car, que voulait le peuple? qu'il marchât, et il obéissait.

Mais Gifford n'était pas un de ces hommes doués de résolution, qui prennent un parti, même celui de mourir, et qui le suivent droit et sans tergiversation. D'un autre côté, il était incapable de calculer qu'on ne résiste pas à des milliers d'hommes, en luttant corps à corps avec eux; que le seul combat possible avec le peuple est celui de la puissance morale, et que si, en certaines occasions, il est arrivé que cette

force d'un seul ait vaincu celle du plus grand nombre, c'est qu'elle a eu grand soin de ne pas laisser entamer le combat des forces physiques. Malheureusement pour monsieur Gifford, ce combat avait commencé, et le désespoir qui le prit, le rengagea plus terrible. En effet, il avait à peine marché cent pas, allant devant lui comme un homme privé de raison, et probablement sans se rendre compte du but où il tendait, lorsque, tout-à-coup, il sembla que cette pensée revînt comme un éclair à son esprit, car il s'arrêta, et, se tordant les bras avec des cris, s'arrachant la barbe et les cheveux, il s'écria :

— Non, je ne veux pas! je n'irai pas! Massacrez-moi plutôt, je ne ferai pas un pas de plus!

Oh! quelle terrible réponse excita, dans la populace, ce mouvement de désespoir! Un rire de mépris éclata dans la foule. Comprenez un enfant de trois ans qui trépigne avec rage, en disant à un homme de six pieds : — Je ne veux pas! je ne marcherai pas! L'homme en sourit, et pousse l'enfant du doigt. Ainsi était le sergent en face de la multitude, lorsqu'il refusait de marcher, et la foule sourit aussi, et la foule le poussa du doigt. Miséricorde! mais qu'on me pardonne cette image, le sourire de la foule fut un hideux hurlement d'hyène; le doigt de la foule fut l'action de vingt hommes qui se ruèrent sur le sergent qui, des pieds et des mains, le poussant, le tirant, le déchirant, le firent avancer encore quelques pas. Sous ce nouveau coup, la pensée du malheureux s'effaça de nouveau, et, sanglant, meurtri, blessé, il marcha devant lui, déjà pris de vertige, déjà frappé de ce bourdonnement qui bruit dans le cerveau plus haut que les cris les plus perçans et les paroles les plus distinctes. Dans cet état, un moyen de salut se serait offert, qu'il ne l'eût pas compris, peut-être même ne l'eût-il pas désiré.

On approchait, cependant, de la Tamise. Le sergent marchait dans un vide qu'on laissait soigneusement autour de lui, pour jouir à l'aise de son visage pâle sous le sang, de ses regards hébétés, de sa marche incertaine et de ses trébuchemens. Le shérif et Ketet suivaient à quelque distance, gardés pour plus tard, surveillés avec soin. Tout à coup, soit dernier espoir, soit salut, soit folie, soit hâte d'en finir, le sergent se prend à courir de toutes ses forces. Oh! le misérable! que fait-il? Ni si lentement ni si vite, malheureux! car la populace veut comme elle l'entend ce qu'elle veut. Et brisé, frappé, pour s'être arrêté une minute avant, un bâton, lancé contre lui, atteint maintenant l'insensé, parce qu'il veut courir. Gifford s'arrête, il chancelle, il tombe : il avait une jambe cassée.

La douleur était atroce, le patient poussait des cris aigus; il faut pourtant qu'il se relève et qu'il marche, ainsi le veut la populace. On le lui demande, il refuse; on le frappe, il essaie et retombe; on rit : on le frappe encore, il essaie et retombe encore; on rit plus fort. Un porte-faix invente alors un supplice et un jeu de mots, et la tourbe rit aux éclats :

— Il faut, crie-t-il, le traîner en triomphe!

Et, soudainement, il saisit la victime par sa jambe brisée et la tire après lui, le visage traînant dans le ruisseau, le front se heurtant à l'angle de tous les pavés. Le supplicié résistait encore cependant : il se tordait, s'attachait des ongles et des dents à toutes les aspérités, hurlant plus fort que la foule ne pouvait rire; mais l'impassible porte-faix ne s'arrêtait point, traînant toujours sa proie. Peu à peu, cependant, les convulsions s'affaiblissent, le visage balaie la fange sans cris ni grincemens, les bras inertes traînent à la suite du corps, les cheveux traînent après la tête; rien ne résiste ni ne gémit, ce n'est plus qu'un cadavre. Mais un enfant, qui le suivait depuis longtemps, s'ingénie à son tour, approche, et met le pied sur ces cheveux qui pendent dans la boue; le porte-faix tire toujours, les cheveux retiennent le corps, un effort s'ensuit, et le patient jette encore un cri. Honneur à l'enfant! qui a tiré une dernière douleur d'une victime que les plus forts croyaient épuisée. On applaudit, on s'extasie, et l'on arrive enfin au pont de la Tamise, du haut duquel deux hommes précipitent dans le fleuve une masse de chairs sanglantes et boueuses.

C'en était fait du sergent. Le tour du shérif était venu. On se retourne contre lui, on le sépare de Jack Ketet, on le menace, on l'insulte : il reste immobile, l'œil levé, les bras croisés, le front haut, un sourire de mépris sur ses lèvres. Alors, la scène change. Cet homme qui n'implore point de grâce et qui ne résiste pas, n'offre point prise aux sévices de la foule, et, cependant, il est destiné, comme celui qui vient de périr, au supplice et à la mort. Mais si cette mort doit arriver sans lutte, sans déchiremens, sans tortures ni férocités, la populace sera sevrée et mal satisfaite; il lui faut encore des membres pantelans et brisés, plus brisés et plus pantelans encore que ceux du sergent, car la soif s'est accrue par la jouissance! Et pourtant, il est difficile de frapper un homme qui ne se défend pas, qui ne crie pas, qui n'excite à rien. Que faire alors? L'arracher à son calme, à sa résignation intrépide, l'aiguillonner, et comme les banderillas espagnols piquer le taureau, pour qu'il entre en fureur, baisse la tête et présente ses flancs et son cou gonflés de colère et de désespoir à la lance du picador, aux flèches du chulillo et au coutelas du matador.

Les plus forcenés l'espérèrent ainsi; l'un d'eux fit rouler son bâton autour de la tête du shérif. Le mouvement en était si rapide qu'il devait étourdir le regard qui aurait voulu le suivre, et briser la tête qui eût tenté de l'éviter. Mais le shérif baissa les yeux et se tint immobile. Le bâtoniste fut hué. Un autre crut éveiller un sentiment de crainte dans le cœur du magistrat, qu'il croyait absorbé dans son désespoir, et il lui cria à l'oreille :

— Tu vas être pendu! entends-tu?

— Je le sais, répondit froidement le shérif.

Il se mêla de l'étonnement à la colère de la foule. Une lutte entre elle et un homme commençait sur un autre terrain que celui où elle venait de vaincre; elle y tenta aussi la victoire et ne se tint pas pour forte, parce qu'elle pourrait tuer un homme, si elle ne pouvait l'effrayer. Poussé par ce sentiment, un ouvrier s'approcha encore du shérif, et se plaçant en face de lui pour bien faire pénétrer sa menace dans le cœur de la victime, il lui dit :

— Tu vas être pendu ici, tout de suite, à l'instant même!

— J'attends! répondit le shérif.

L'ouvrier se tut, la foule se recula, elle devint moins bruyante. Cette réponse la réduisit à mettre froidement sa main de cent mille hommes sur un seul homme; elle la descendit à la taille d'un manant qui écrase, sans motif, le poussin qui picore à ses pieds; elle fut condamnée au rôle du bourreau qui frappe un criminel enchaîné. La foule comprit cette position, elle n'en voulut pas, elle fit un effort pour en sortir, elle tâcha d'entraîner le magistrat à lui résister, à avoir peur : elle avait besoin qu'il ouvrît une voie à ses violences; en conséquence, quelques hommes, espérant que l'occasion s'en présenterait pendant un trajet à parcourir et dans un temps plus long, s'écrièrent :

— Non, pas ici! il faut le pendre ailleurs! Allons, marche! avance, tu seras pendu ailleurs!

Les mains, les bâtons, les pieds étaient levés pour pousser le magistrat et le faire marcher; il regarda ceux qui l'entouraient sans colère ni étonnement.

— Où faut-il aller? demanda-t-il à ceux qui l'entouraient.

Les coups restèrent suspendus. L'esprit humain, dans ses aberrations les plus désordonnées, n'abandonne pas aussi complétement qu'on pourrait le croire les règles qui le dirigent; il faut à ses plus extrêmes fureurs un prétexte, une excuse, et la résignation du shérif n'en laissait point aux violences. Aussi, il demeura encore une fois intact au milieu de mille instrumens de mort, parmi des hommes déterminés à le massacrer. Jusqu'à ce moment, la multitude avait inutilement frappé aux endroits sensibles de la peur; elle avait montré au shérif le supplice immédiat, elle le lui avait ensuite montré éloigné, et n'avait pu amener aucune altération dans ses traits ni sa voix; elle se sentait battue, et véritablement elle l'était, car c'est à peine si elle désirait encore tuer le shérif. Son but était changé, car pour elle ce n'était plus dans un meurtre si aisé qu'il pouvait y avoir attestation de sa force et de sa puissance, c'était dans l'épouvante qu'elle voulait inspirer à sa vcitime. Soudain, un éclair d'imagination parcourt la masse qui enveloppe le magistrat, une inven-

tion lui vient qui lui paraît invincible pour réduire enfin l'opiniâtre fermeté du condamné, elle en rit, elle se la communique tout bas; puis, avec une joie sauvage, elle la hurle aux oreilles du shérif, en la commentant de toutes façons :

— Oui, tu seras pendu! mais devant ta maison! — Devant ta maison, sur laquelle nous brûlerons tes membres! — Et, devant toi, nous disperserons ton or! — Nous boirons ton vin! — Et nous ferons danser devant ta potence, et sur les ruines de ta maison, tes deux petits enfans que tu aimes tant!

Et, après avoir vociféré toutes ces menaces, la foule s'arrêta, se croyant la plus forte, regarda le shérif avec des sourires de triomphe, interrogea de l'œil son front qu'elle espérait voir pâlir, et se tut pour attendre la réponse qu'il devait faire sans doute d'une voix altérée, et, à vrai dire, la multitude avait raison d'espérer, car elle avait véritablement atteint au cœur du shérif et l'avait fait saigner en lui-même. Mais il y avait dans l'âme de cet homme tant de courage et de présence d'esprit, qu'outre sa dignité, il avait compris qu'il pouvait sauver sa vie. Rassemblant donc toutes ses forces contre un coup où la foule semblait avoir réuni toutes les siennes, il répondit fièrement :

— Venez donc, je vais vous enseigner le chemin le plus court!

Et il se mit à marcher, et la foule le suivit. Elle était terrassée.

A coup sûr, la cause du shérif n'était pas gagnée; mais il avait franchi les plus difficiles obstacles, et, du point où il avait amené la foule, il pouvait au moins aborder des tentatives de salut. En effet, il l'avait amenée à être incertaine de la justice de sa vengeance, et lui avait en même temps ôté l'espérance d'un meurtre intéressant, d'un supplice dramatique; il ne lui avait laissé tout au plus qu'un homme à pendre, lequel avait l'air de ne pas en prendre grand souci.

Si, à propos de ce que nous racontons, on se demande ce qu'est devenu ce peuple que nous disions, il n'y a qu'un moment, si esclave et si enthousiaste de la loi, nous répondrons qu'il n'y a cœur si calme qui ne se laisse aller quelquefois à la colère, âme si indulgente qui n'ait ses mouvemens de haine, ni esprit si juste qui n'ait ses aveuglemens, et comme il arrive presque toujours que ceux-là sont les plus extrêmes dans leurs excès, qui ne s'y abandonnent pas souvent, de même il dut arriver que ce peuple, si amoureux de ses lois, dut les enfreindre plus que tout autre, une fois qu'il en eut brisé les liens. Le shérif le pensait ainsi, et ce n'était pas assurément par un appel à leurs devoirs qu'il compta tourner en sa faveur cette foule de forcenés. Il marchait donc silencieux et résolu, et la foule l'accompagnait, chuchotant tout bas, désappointée, prête à quitter ses résolutions à la première issue convenable qui lui serait ouverte, le suivant et ne s'avançant au supplice du shérif que parce qu'elle n'imaginait pas autre chose à faire. Lorsque le magistrat crut avoir laissé mûrir suffisamment cette gêne dans l'esprit du peuple, il s'arrêta tout-à-coup, et, avec le ton dégagé et le geste libre d'un ami entre ses amis, il s'adressa à ceux qui l'entouraient et dit à haute voix :

— Y a-t-il quelqu'un ici qui connaisse maître Love, le boucher de Church-Hill?

— Moi! — moi! — moi! répondirent cent voix.

Le shérif savait bien que ce nom était une autorité dans la population. Il savait que tout le monde connaissait Love, qui avait craché à la figure de Charles I[er], traîné son cercueil dans la boue et cassé la tête à plus d'un braillard catholique. Parmi les cent personnes qui s'annoncèrent comme connaissant Tom Love, il ne manquait pas de figures passablement honnêtes et proprement vêtues; mais le shérif se garda bien de s'adresser à elles : il distingua un misérable débraillé, et dont l'exaltation s'était manifestée le long du chemin par mille affreuses imprécations, et s'adressant à lui, il lui dit :

— Puisque vous connaissez Tom Love, vous me rendrez un service.

Le tigre sourit, le shérif continua :

— Vous irez le trouver de ma part, et vous lui direz que le shérif du comté de Middlesex le prie de recevoir ses enfans en apprentissage et de les élever charitablement, jusqu'à ce qu'ils puissent gagner leur vie. Vous lui raconterez, pour qu'il ne fasse pas d'objections, que je suis mort, que ma maison est démolie, ma fortune dispersée, et que mes enfans sont nus et orphelins. Il ne vous refusera pas, j'en suis sûr, parce que Love est un homme honorable et bienfaisant.

Le furieux, qui regardait d'abord le magistrat d'un air insolent, se troubla et baissa la tête; le shérif continua, en lui prenant la main :

— Quand tout sera fini, dans une heure ou deux, faites cela, et je prierai pour vous dans le ciel, où j'espère entrer bientôt.

En ce moment, une voix éloignée, la voix d'un homme qui n'avait pas entendu les paroles du magistrat, et qui probablement s'impatientait, s'écria :

— Au gibet! au gibet, le shérif!

Ce cri n'eut point d'écho, il souleva même un murmure réprobateur; mais, malgré cela, le shérif comprit que s'il avançait d'un pas, il était perdu, et qu'à la place où il se trouvait, il devait être sauvé ou périr; il continua donc :

— Vous entendez, dit-il, il n'y a pas de temps à perdre, promettez-moi de faire ce que je vous ai demandé, ou je prierai un autre de me rendre ce service; car, vous le voyez, mon heure est venue, et je voudrais être sûr de ce que deviendront mes enfans après ma mort. Si vous avez des enfans, vous devez comprendre ma prière.

Le misérable avait des enfans; il écoutait l'œil fixe et la tête baissée. La voix éloignée cria encore :

— A mort! à mort le shérif!

— Qui parle de tuer le shérif? dit celui à qui le magistrat s'était adressé, et qui se redressa, l'œil trempé de larmes, la voix émue et la résolution dans le regard. — Le shérif ne mourra pas!

— Non! non! crièrent cent voix : le shérif ne mourra pas! Malheur à qui arrachera un cheveu de sa tête. — On me passera sur le corps avant d'arriver à lui. — C'est un digne magistrat. — C'est un ennemi des tyrannies de la cour. — Il a refusé d'exhumer les autres cadavres. — Il a été forcé par la chambre des communes! — A bas le parlement! — Vive le shérif! vive à jamais le shérif!!!

Et, dans peu d'instans, au milieu des acclamations de la foule, il rentra dans sa maison, plus contusionné et meurtri par les caresses du peuple, qu'il ne l'avait été de ses menaces furieuses; mais, sauvé par son courage et sa force d'esprit.

Restait Jack Ketet. Avec celui-ci, c'était un autre sentiment que ceux que nous avons dépeints, qui anima les furieux contre lesquels il eut à se défendre. En effet, la multitude, après s'être ruée au meurtre de monsieur Gifford, et avoir succombé dans sa lutte contre le shérif, revint au bourreau, portant en elle une satisfaction facile et tout-à-fait à l'aise avec un homme de cette espèce. Il lui semblait qu'elle allait jouer avec cette victime comme le chat fait avec sa misérable souris, lui laissant des apparences de salut, des chances de liberté, pour la rattraper du bout de sa griffe, l'immoler peu à peu, brin à brin, jusqu'à l'exténuement de toute sensation et de tout pouvoir de souffrir. Mais Ketet n'était pas un de ces hommes qui abandonnent l'espoir, tant qu'il reste un fil pour s'y rattacher, un rayon pour s'y conduire. Il avait vu le shérif se sauver, et il comprenait que ce qu'un homme avait pu faire, un autre pouvait le faire de même. Mais il était trop habile pour y employer les mêmes moyens; il comprit qu'à lui bourreau, être détesté, sorte de monstre social qui ne tenait à aucune des espèces qu'a créées la société, qu'à lui, proscrit moral du monde qu'il habitait, rien ne pouvait convenir des armes qui avaient sauvé le shérif. Ni sa résignation, ni son calme, ni son éloquent appel à des sentimens de paternité, ne pouvaient le protéger. Car s'il eût tenté l'une de ces influences sur ceux qui l'entouraient, la foule lui eût ri au nez, à coup sûr, et ce rire eût été la mort. Aussi il se garda bien d'essayer ni dignité, ni résistance, ni appel à la pitié, seulement, quand la foule se retourna contre lui, comme elle avait fait contre le shérif, elle l'entendit poussant à tue-tête le

cri unanime de la foule : — Vive le shérif! vive à jamais le shérif!

Quel était le but de Jack en s'associant à cet élan de la multitude? Son but était de se mettre de moitié dans ses sentimens, afin de discuter sa vie avec elle d'égal à égal. En effet, on fut obligé de l'interrompre dans ses cris. Une voix lui dit d'abord : — A ton tour, Jack Ketet.

Il parut ne pas la comprendre, et continua à crier avec plus d'enthousiasme encore : — Vive à jamais le shérif!

— Je te dis qu'on va te passer par tes propres outils, lui dit un autre, entends-tu, Jack?...

Mais Jack continuait toujours à hurler de plus fort en plus fort : — Vive le shérif! vive notre digne shérif! Enfin ce qu'il désirait arriva, un homme, impatienté de ses exclamations sans fin, le prit à la gorge et lui dit :

— As-tu bientôt fini ? qu'as-tu donc à crier si haut : vive le shérif?

— C'est, répondit Ketet, qui semblait tout à fait avoir oublié que la colère de la foule s'adressât à lui personnellement, c'est que c'eût été une horreur d'arracher un poil de la moustache de ce digne magistrat ; tandis que s'il y a quelque chose de mal dans cette affaire, on ne saurait en accuser que cet infâme coquin de Sawton, ce gardien de Westminster, qui aura joué, en ceci, quelque tour de son métier.

Le calcul de Ketet se trouva juste, pour le moment du moins, car on entra en conversation avec lui ; on lui demanda d'expliquer ses paroles. Il raconta l'exhumation, inventa des circonstances qui accusaient Sawton, et, ne sachant rien au fond de la vérité, mais supposant, assez vraisemblablement, que le gardien devait être complice de la substitution qui avait eu lieu, il détourna, à tout hasard, sur un autre le premier flot de la fureur populaire, tout prêt à la servir même, si son salut en devait dépendre.

Ce nouvel appât ne fut pas plutôt présenté à la colère de la multitude, qu'elle y mordit à toutes dents. En moins de rien, Sawton lui parut être le seul coupable. Ce fut lui qui était la cause de tout ce qui arrivait ; et, cette nouvelle disposition gagnant la masse de proche en proche, et le nom de la nouvelle victime circulant à l'instant de bouche en bouche, on se précipita avec de grands cris du côté de Westminster.

A partir de ce moment, la marche de la foule perdit ce caractère furieux et forcené qu'elle avait conservé jusqu'à ce moment. Pour arriver à massacrer un sergent de la chambre des communes et à mener au gibet un de ses premiers magistrats, la multitude avait dû s'armer d'une sorte de haute férocité à l'unisson de l'état de ceux qu'elle victimait ; mais, tuer un bourreau et un gardien des tombeaux, deux misérables que, si bas qu'elle s'estimât, elle se croyait en droit de mépriser, c'était punition de supérieur à inférieur ; c'était pour elle un jeu, un amusement, et non plus une vengeance. Aussi, dès qu'il ne s'agit plus que de Sawton et de Ketet, la foule se mit en train de quolibets, de jeux de mots, de légères plaisanteries ; elle s'avança vers Westminster, près duquel logeait le misérable gardien, chantant et riant, arrangeant quelque scène drôle à voir, quelque tour plaisant à jouer. Il n'y avait en ce moment ni colère ni fureur dans la populace ; il n'y avait plus, de sa part, révolte contre une autorité qu'elle avait coutume de respecter ; ce nouveau meurtre, où elle marchait, était pure tyrannie, c'était divertissement de roi qu'elle entendait se donner. Elle y employait la vie d'un homme, à la vérité, mais on ne saurait dire que ce fût trop cher pour agir en souverain.

Pendant qu'elle courait vers la demeure de Sawton, le malheureux se berçait de mille douces espérances. D'abord, il avait calculé le temps minute à minute. Il avait fait une large part pour le trajet de Westminster à Tyburn, une autre part aussi, plus que suffisante, pour la durée de l'exécution ; il avait prévu les accidens, les retards, et somme toute, cependant, tout devait être fini, à son compte, trajet, exécution, supplice, et il pouvait savourer en paix la possession de ses cinquante guinées. Il s'était donc assis gravement tout seul, devant une table, en face d'une large bouteille d'eau-de-vie. Il en avait d'abord goûté les premières gorgées timidement et l'oreille au guet ; mais, le temps passant, sans rien qui annonçât un malheur, et, l'eau-de-vie aidant, il se rassura tout à fait, et but plus à l'aise qu'il n'avait fait encore. Doucement, et par une succession rapide de petites réflexions et de petits coups d'alcool, il se mit dans un état de satisfaction rieuse et bavarde qui n'était pas sans charme. Il tira de son coffre la bourse aux cinquante guinées, la répandit sur la table et joua, à lui tout seul, avec ces adorables pièces d'or. Il les considérait et les étudiait sur leurs deux faces et sur leur cordon ; il leur parlait, et leur donnait un nom ; celle-ci s'appelait mon beau pourpoint fourré ; celle-là n'était rien moins que ma garniture de buffet en étain luisant ; cette autre pourrait bien s'appeler chemises de toile de Flandre ; et cette belle, toute neuve, suffirait à défrayer un dîner, à la taverne du Roi Henri, avec quelque joyeuse commère du quartier. Et, tout en devisant avec sa fortune, le bonhomme buvait coup sur coup, pas beaucoup à la fois, mais souvent, mais toujours, et par ce procédé régulier, il arriva à une contemplation béate et immobile de son or, qu'il avait réuni dans une seule masse. L'œil demi-fermé, la tête penchée sur sa poitrine, la bouche entr'ouverte, la langue épaisse, la lèvre pendante, la parole obtuse, ravi, extasié, heureux enfin, il en était là de sa solitaire jouissance, lorsque des coups violens ébranlèrent sa porte et que des cris plus violens l'appelèrent dans la rue.

Dans l'état où il était, ce fut d'abord à peine s'il fit attention à ce bruit importun ; il pensa que c'étaient quelques curieux qui voulaient visiter le monument, et, riant en lui-même, il dit comme si on pouvait l'entendre :

— Frappez! frappez! vous êtes bien sots de penser que je vais me déranger pour quelques demi-shellings qu'on me donnera peut-être.

Mais déjà la porte était enfoncée, car la multitude, qui devait supposer que Sawton avait entendu son approche, et qu'il refusait d'ouvrir, se hâta d'en finir avec lui. A l'aspect d'une demi-douzaine de forcenés, qui entrèrent à la fois dans la chambre où il se trouvait, il se jeta sur son or, pour le dérober à leurs regards ; mais il n'était plus temps, et cette précaution qu'il avait voulu prendre comme d'instinct, car il était dans un état complet d'ivresse, parut une occasion et un aveu sans réplique à ceux qui s'étaient faits ses juges. En moins de rien, la table fut renversée, l'or éparpillé et disparu, et Sawton, jeté hors de sa maison, roula de mains en mains et arriva presque en face de Jack Ketet.

Ce fut encore, à cette heure, un horrible spectacle que cet homme, privé de souvenir et de raison, jeté çà et là comme une balle avec laquelle jouent les enfans, et excitant la gaîté de toute cette populace. Mais ce jeu n'était que le prélude du divertissement qu'elle avait imaginé chemin faisant.

Quoique toute sa colère se fût tournée vers Sawton, et que ce fut lui seul dont elle semblât vouloir faire en ce moment, sa victime, elle ne voulait pas, cependant, perdre tout à fait l'usage qu'elle avait espéré tirer de Jack Ketet, et, pour tout concilier, elle avait résolu de se faire régaler d'un plaisir qui n'était réservé qu'aux plus grands de la cour et à quelques hauts magistrats. Elle entendit que Sawton fût soumis à la torture pour avouer le crime dont il était sans doute coupable, et ordonna à Ketet de la lui infliger, sans rien épargner, et en ayant soin surtout de choisir les supplices les plus curieux, dans le cas où le patient ne pourrait suffire à toutes les épreuves.

Que dire maintenant de cette marche qui eut lieu depuis la demeure de Sawton jusqu'à celle de Jack Ketet? Faut-il peindre cette meute d'hommes aboyant autour d'un homme ivre, l'agaçant, le fuyant, riant de ses chutes, l'invitant à la joie et lui annonçant qu'ils marchaient à une fête, se repaissant de ses accès de rire stupides à cette nouvelle, et en répondant à ses questions sur cette fête? — Tu y seras! — Tu y seras! Atroce et ignoble plaisanterie qu'on applaudit dans l'*Iphigénie* de Racine, où Agamemnon la dit à son enfant douce et bien aimée.

Ainsi courant, ainsi dansant et chantant, ils arrivèrent à la maison de Ketet. Dans un instant, elle fut envahie par la foule, et Sawton fut transporté dans la grande chambre où se trouvaient les instrumens de torture. Mais c'était pour

trop peu de spectateurs que ce spectacle eût été donné, si cela se fût passé dans cette chambre fermée, et ceux de la rue eussent été jaloux. Une idée soudaine, lumineuse, jaillit à l'esprit de quelques-uns, et, immédiatement partagée par tous, reçoit une merveilleuse exécution. Aussitôt, le travail commence; des centaines d'hommes, avec un ordre et une intelligence parfaite, défont le toit de la maison. D'abord les tuiles en brique qui la couvraient disparaissent sous des milliers de mains; les lattes qui les supportaient, immédiatement arrachées, mettent à nu la charpente; la charpente, à son tour, est enlevée; le plafond inférieur qu'elle soutenait est aussi vite détruit, et la salle du supplice se trouve ainsi parfaitement découverte. Sans doute, c'était déjà beaucoup pour ceux qui, de gré ou de force, introduits dans les maisons voisines et montés sur les toits, plongeaient dans la chambre qui tenait tout le premier étage de la maison de Ketet, mais ceux qui étaient dans la rue réclamaient toujours, et l'on dut céder à leurs droits.

En conséquence, on se mit en devoir de défaire les murs latéraux qui s'élevaient autour du lieu du spectacle; et, en moins de temps peut-être que nous n'en mettons à l'écrire, la maison se trouva démolie jusqu'au niveau du plancher du premier étage; de façon que, dans ce moment, elle ressemblait à un vaste échafaud élevé au milieu d'un amphithéâtre. Isolée, comme nous l'avons dit, de tous les bâtimens qui l'entouraient, elle semblait admirablement disposée pour le divertissement que la foule voulait se donner. Toutes les maisons environnantes se hérissèrent de têtes et de curieux. Les toits étaient chargés d'hommes et d'enfans retenus les uns aux autres par une sorte d'enchantement; les fenêtres étaient garnies, jusqu'au sommet, de têtes échelonnées les unes sur les autres; chaque lucarne avait ses yeux ardens qui brillaient dans son étroite embrasure; chaque aspérité où pouvait se poser un pied soutenait un homme; et, à chaque trou où une main pouvait se glisser, un enfant était suspendu.

On balaya le plancher de quelques gravas qui l'encombraient; et, chacun disparaissant par l'étroit escalier qui descendait au rez-de-chaussée, la chambre se trouva libre en peu d'instans. Quatre personnes seulement y étaient demeurées; c'étaient Jack Ketet, Simon son fils, Baby et Sawton. On eût dit le théâtre et les acteurs d'une comédie, à l'heure où va commencer le spectacle.

Est-ce encore une peinture à faire que la description de la torture infligée à un homme? Assez de livres, les uns graves et scientifiques; les autres, nés de l'imagination, n'ont-ils pas suffisamment présenté aux yeux de toutes les espèces de lecteurs cette hideuse image? et faut-il que nous aussi, à tant de tableaux féroces que la vérité a jetés sous notre plume, nous ajoutions ce dernier tableau! C'est horreur sur horreur, sans doute, mais c'est nécessité, car nulle occasion au monde n'a peut-être été si favorable à montrer jusqu'où les égaremens du peuple peuvent aller, lorsqu'il subit l'influence d'un gouvernement sans humanité ni pudeur, lorsqu'il ne reçoit, de ceux qui devraient lui enseigner le respect des lois et la modération, que l'exemple des caprices absolus et de la vengeance à tout prix.

Et en outre de cette leçon de morale et de politique, nous peintre, nous poète, nous qui avons représenté dans notre tête cette scène si gigantesque, si fantasque, si imprévue, pourrons-nous résister à l'envie de la reproduire tout entière comme elle nous apparaît? Car, voyez-vous, ce n'est pas ici une torture ordinaire dans un étroit cachot, ce n'est pas ici un accusé qui tremble entre un juge et un bourreau, à la lueur d'une lampe qui rougit à peine les ténèbres; c'est au grand jour, sous des millions de regards, un condamné qui ne sait ce dont il s'agit, que l'ivresse protége contre la peur, qui rit au tortionnaire qui s'approche, et joue avec les tenailles dont il est armé.

Cependant nous ne suivrons pas chaque mouvement de la victime. D'abord elle voulut échapper, non par un sentiment de terreur, non par prévoyance de ce qui allait lui arriver, mais parce qu'il lui paraissait joyeux de courir ainsi et de se faire poursuivre. Ketet, qui se sentait sous la main d'une populace prête à le déchirer; Ketet, qui voyait sa femme et son fils dans un angle de cette chambre, destinés à périr aussi s'il n'obéissait pas, eut bientôt atteint Sawton. La foule, qui riait de leur course, devint attentive lorsque le bourreau eut assis le patient dans une chaise.

A peine y fut-il placé, que Ketet prit une de ses jambes, la plaça entre deux petites planches qu'il serra avec des cordes d'un bout à l'autre. Sawton, qui n'y comprenait rien, se laissait faire et riait de cette opération. Ketet fit de même pour l'autre jambe et la plaça, comme l'autre, entre deux planches. Sawton se réjouissait et riait aux éclats en frappant ses jambes l'une contre l'autre: la foule riait aussi.

A cet instant, Ketet lie les deux jambes ensemble par une corde fortement attachée d'une part, à la hauteur du genou, et, de l'autre, à la cheville. Sawton, se sentant ainsi arrêté, commence à s'irriter et veut se lever: Jack Ketet le maintient sur sa chaise, et le misérable gardien, sous l'influence de l'ivresse qui pousse l'homme aux frénésies ainsi qu'aux faiblesses les plus extrêmes, Sawton se prend à pleurer comme un enfant, avec les inflexions et les paroles d'un enfant. La foule en fut ravie; elle en rit à plaisir, et comme Sawton pleura plus fort et avec des cris lamentables et grotesques, elle en rit à perdre haleine. Elle en eût ri encore longtemps, si un cri perçant, terrible, affreux, ne l'eût tout-à coup interrompue.

Ketet avait fait signe à Simon de lui apporter un coin, il l'avait présenté sur les bords des planches qui encaissaient les jambes de Sawton, et frappant un coup de masse sur le coin, il l'avait fait pénétrer entre les planches. La douleur fut terrible, le cri épouvantable. Le rire se tut, le silence s'établit et rien ne s'entendit qu'une voix qui murmurait une chanson. C'était Baby qui riait et chantait. Ce chant transporta Jack de fureur, il frappa en aveugle sur le coin. Sawton hurla, la foule eut un frisson de terreur.

A partir de ce moment, ce fut comme un effroyable dialogue entre les coups de masse et les cris de Sawton. Admirable supplice qui courbait les os sans pouvoir les briser, soutenus qu'ils étaient par la pression des planches! supplice heureux qui permit à la foule d'entendre de ces gémissemens à déchirer la poitrine, de voir une de ces souffrances qu'aucun accident, qu'aucune infirmité ne pouvaient lui faire soupçonner, sans cependant que sa victime fût notablement endommagée!

— Interrogez-le! interrogez le! dirent quelques voix.

Le bourreau s'arrêta; il demanda à Sawton quels étaient ses complices. Des cris de rage et de douleur lui répondirent seulement. Jack s'apprêtait à enfoncer le coin de quelques lignes encore.

— Autre chose! cria la foule.

Ketet obéit et se prépara à infliger un nouveau supplice au gardien. Pendant ce temps, la foule se prit à murmurer, à parler, à s'interroger. Par une singulière disposition d'esprit, devenue sérieuse à l'aspect des douleurs qu'elle avait commandées pour son divertissement, elle prit la torture de Sawton au sérieux, et résolut de faire justice puisqu'elle s'était faite juge, si elle apprenait la vérité de la bouche du supplicié. Mais le misérable souffrait sans savoir pourquoi ni comment; il s'était senti brisé, sans comprendre ce qui le brisait, ni pourquoi on le brisait. Il n'avait pas entendu la demande qu'on lui avait adressée; il ne pouvait donc répondre, il devait donc périr inutilement dans son supplice. Cependant, tant de douleur ne l'avait pas en vain assailli, elle avait horriblement dissipé la fumée de l'ivresse; et, s'il n'avait eu sentiment que de sa souffrance tandis que Ketet frappait à coups redoublés, il n'en fut pas tout-à-fait ainsi lorsqu'il l'eut délié.

Une réflexion douteuse, un souvenir incohérent, s'emparèrent de son esprit, et tandis que Ketet, l'étendant sur le dos, lui préparait une nouvelle torture, les idées qu'il avait commis un crime et qu'il en était puni, se formèrent et s'associèrent obscurément en lui. Peut-être qu'un interrogatoire,

habilement dirigé, l'eût alors éclairé tout-à-fait et eût obtenu un aveu; mais il n'en devait pas être ainsi.

Il était étendu sur le dos, lié de manière à ne pouvoir ni fuir ni remuer, la tête élevée sur un petit carré de bois, comme sur un traversin. Ketet prit un instrument qu'on ne saurait mieux comparer qu'à une de ces balances dont on se sert sur nos comptoirs, mais dans de plus grandes dimensions. Cet objet était, en effet, construit de même; d'abord un pied de cinq à six pieds de hauteur, ensuite de ce pied, et formant l'équerre avec lui, une petite barre de fer, et à cette barre de fer un balancier accroché. Mais là s'arrêtait la ressemblance; car, aux deux extrémités de ce balancier, au lieu des chaînes qui soutiennent les plateaux, pendait une baguette en acier, mince et flexible, et, au bout de cette tringle, une petite boule en plomb.

Lorsque le patient était étendu sur le dos, ainsi que nous l'avons dit, on plaçait cet instrument au-dessus de sa tête, puis on le mettait en mouvement, et, grâce au balancement qui en résultait, chaque boule venait alternativement frapper de chaque côté de la tête du supplicié. Ce n'était pas la force du coup, qu'on avait soin de ménager, qui faisait le supplice, c'était le retour constant de ce coup, qui, peu à peu, meurtrissait les chairs, ébranlait le crâne et créait au cerveau un horrible bourdonnement, percé des douleurs les plus aiguës.

Ainsi, quand cette nouvelle torture fut infligée à Sawton, le misérable, encore étourdi de son ivresse et de son premier supplice, ne sembla pas comprendre ni sentir ce qu'on lui faisait. Mais, quand ce coup persévérant et régulier l'eut frappé quelque temps, il se reprit à crier, à hurler, à grincer les dents; enfin, il arriva à ce point que la foule jugea qu'il ne pouvait souffrir davantage. Mille voix crièrent :

— Assez! assez! assez!

Ketet s'arrêta, la foule était désappointée. Ce n'était point là ce qu'elle s'était imaginé. Ce supplice froid, enchaîné, sans mouvement, sans combat, n'avait rien d'attrayant ni d'amusant, s'il faut dire le mot, et elle conçut une sorte d'horreur de ce qu'elle avait fait. Mais comme il n'entre dans nul esprit humain, fût-ce celui d'un homme ou celui de vingt mille, de reconnaître tout de suite un tort, la foule s'excusa son action par l'espoir d'une révélation, et se dit en soi qu'elle ne serait pas coupable si Sawton avouait le nom d'un complice et si elle découvrait ainsi une juste vengeance à exercer. Elle cria donc à Ketet d'interroger Sawton. Le bourreau prit aussitôt un pot plein d'eau, et le jeta à la face du supplicié.

La nouvelle souffrance qu'avait subie Sawton, et cette eau qui vint un moment éteindre le délire qui s'allumait dans son cerveau, finirent par éclairer son souvenir, et glissèrent dans sa tête d'une façon plus lucide, quoique encore bien incertaine, la cause de son supplice. Donc, quand Ketet lui demanda s'il voulait nommer ses complices, il murmura un nom. On l'entendit mal, mais on entendit qu'il parlait; il se fit un prodigieux silence, et ces mots arrivèrent à quelques oreilles.

— Une heure... oui... cinquante guinées... Richard Barkstead.

— Richard Barkstead! répéta la multitude avec un accent de triomphe. Chez Barkstead... chez Barkstead!... Mort à Barkstead!

Et dans un moment toute la foule se détacha des maisons où elle était suspendue, pour s'élancer vers la demeure de Barkstead; mais, lorsque ce mouvement vint à s'opérer, ceux qui étaient dans les rues adjacentes, et qui attendaient sans voir ce qui se passait, opposèrent quelque résistance; il en résulta un choc violent, une pression terrible qui refoula la multitude sur la maison de Ketet. La démolition qu'on avait faite des murs supérieurs avait amassé autour de la maison une quantité de matériaux assez grande pour qu'elle s'élevât à la moitié de la hauteur de l'étage, et en facilitât l'escalade. Ainsi, lorsque ceux du centre furent culbutés les uns sur les autres, tous ceux qui étaient autour de la maison, se sentant pressés, grimpèrent sur le plancher où étaient Jack Ketet, sa famille et l'infortuné Sawton. Le bourreau, prenant sa femme dans ses bras avec son fils, les protégea facilement contre une invasion qui n'avait rien de menaçant. Mais le misérable gardien, laissé étendu par terre, évité un moment pendant qu'il y avait assez de place pour lui et les autres, fut bientôt heurté du pied, et lorsque la foule, se pressant sur le plancher, fut tellement serrée que chacun avait à peine la place de ses pieds, on lui marcha sur le corps, on le foula indifféremment, et on finit par l'écraser sans rien de cette fureur qu'on avait montrée contre son prétendu crime, ni de cette pitié qu'avaient ensuite inspirée ses terribles souffrances.

Cependant le cours de la foule se rétablissait insensiblement, et les cris de : — Meure Barkstead! chez Barkstead! d'abord isolés, s'étaient réunis dans une acclamation de réprobation universelle. Enfin, comme une masse d'eau qui tourbillonne dans une écluse, tant que les fissures des portes ne lui laissent qu'une pénible issue, et qui se verse avec un choc effrayant, quand ces portes s'ouvrent tout-à-fait, la multitude, une fois que le passage fut frayé, se rua, plus furieuse que jamais, à travers les rues qui conduisaient chez Barkstead.

Enfin, elle croit avoir atteint le vrai coupable, et, pour celui-là, il n'y aura rien d'assez cruel, tout sera juste, sans doute. On court, on s'élance, on approche. Les plus frénétiques atteignent l'extrémité de la rue où est située la maison. Ils appellent à grands cris; ils s'élancent de nouveau et arrivent jusqu'à la maison proscrite. Aussitôt ils montent vers la porte pour la heurter, et le premier qui lève la main, recule épouvanté; d'autres arrivent, ils excitent ceux qui sont devant eux, les pressent, les culbutent, et quand ils sont à leur tour en face de la porte, ils reculent comme ceux qui les précédaient, et comme eux, ils se taisent.

Cependant la foule, engagée dans cette longue rue, s'impatiente et veut approcher, car elle n'entend pas encore crier les membrures des toits, elle ne voit ni voler les tuiles, ni s'agiter des victimes. Les premiers passent, et ceux qui les poussaient arrivent, regardent à leur tour, reculent et passent de même. Seulement, à mesure qu'ils envisagent cette porte, un cri sourd d'effroi et d'étonnement s'échappe d'eux pendant qu'ils fuient. Ainsi la foule, toujours poussée et toujours fuyant, passe dans la rue comme un torrent. Dans toute sa longueur elle en bat les côtés, elle en heurte les bords, elle la remplit dans toute sa largeur; mais arrivée devant la porte de Barkstead, à quelques pas avant et après, elle se creuse, s'éloigne du mur et fait une sorte de courbure comme l'eau d'une rivière, chassée du bord par un éperon armé de poutres et chargé de pierres.

Quelle puissance surhumaine, quel bras de fer inflexible écartait donc cette masse vivante et terrible, et la faisait ployer en avant de cette porte? Quel respect, quel sentiment sacré l'écartait ainsi de ses desseins homicides? était-ce quelque objet religieux? quelque vénérable signe du pouvoir? quelque ordre d'un magistrat, affiché là et respecté sous le sceau des armes de Londres? Non, rien de tout cela n'eût retenu la foule, rien de ce qui, ordinairement, imposait à sa turbulence, n'eût suffi à cette heure, où elle avait brisé tous les liens de l'obéissance et de l'ordre. Une résistance de cette sorte n'eût fait qu'exaspérer ses fureurs; et, au lieu de fuir, de s'échapper et de se disséminer au bout de cette rue comme il arrivait, sans oser s'entre-regarder, morne, taciturne, éperdue, elle eût fait un jouet ou une victime de plus, de ce qu'on eût opposé à sa volonté souveraine. Qu'était-ce donc? et pourquoi ce flot humain, toujours poussé en avant, arrivant furieux et frénétique à cette maison, semblait-il se calmer dès qu'il en voyait la porte? Pourquoi s'écartait-il, muet et épouvanté, quand il passait devant elle? et pourquoi fuyait-il, tout haletant d'effroi, dès qu'il l'avait dépassée? Qu'y avait-il donc là de si épouvantable et de plus fort que tout un peuple?

Ce n'était rien qu'un signe, rien qu'une croix rouge qui voulait dire à tous ceux qui la voyaient:

— Ceci est une maison de pestiférés!

SIXIÈME PARTIE.

La peste et le duel.

XXXIV.

EXPLICATIONS NÉCESSAIRES.

Il faut maintenant expliquer ce qu'était devenu Richard pendant cette longue émeute. Il avait rejoint Love et lui avait confié ses projets. Il voulait, dans la nuit qui devait suivre ce terrible jour, quitter Londres et emmener sa mère. Le boucher était chargé de lui apprendre la nécessité de ce départ, tandis que lui, Richard, en commanderait tous les préparatifs. A la nuit close, mistriss Barkstead devait monter en voiture avec Love et sortir de Londres par la porte de Windsor. Pendant ce temps, Richard irait à Great-House, enlèverait sa cousine, rejoindrait sa mère, et tous trois passeraient en France ou en Hollande, ainsi que Love, s'il consentait à les accompagner.

Il s'étaient donc séparés aussitôt après que Richard eut jeté parmi la populace la tête de Charles Ier et donné le branle à ce vaste mouvement populaire. Richard avait employé presque tout son temps à assurer ses moyens de fuite en voiture, chevaux, argent et mille objets de détail, pour se soustraire à une poursuite, si quelque hasard faisait découvrir son crime trop rapidement.

Love se rendit en toute hâte chez mistriss Barkstead, mais, en arrivant, il la trouva dans un abattement si prodigieux qu'il en fut épouvanté; et comme il supposait qu'Andlay pouvait être encore dans la maison de Downing, il courut le chercher et l'envoya chez elle. Après ce premier soin, il tâcha de retrouver Richard dans les lieux où il pouvait avoir affaire; et, par un hasard fatal, il ne l'atteignit nulle part. Enfin, au milieu de ses courses, il rencontra, encore loin de la maison de Richard, la foule qui poussait des cris de mort contre lui, et qui courait furieuse vers sa demeure. Love devina à peu près que leur secret avait été trahi et se hâta d'arriver chez mistriss Barkstead avant la multitude. Il y rencontra Andlay qui lui apprit que la malade était dans un état désespéré et à qui il raconta tout ce qui s'était passé. Le danger était imminent : le docteur ne consulta point si Richard était coupable ou non, et si la vengeance populaire était juste, il considéra que des forcenés allaient se précipiter dans cette maison et sans doute massacrer une femme à qui peut-être il restait peu d'heures à vivre, mais que peut-être il pouvait sauver. Il prit un parti décisif, et, sentant qu'il ne pouvait, ni par ruse, ni par force, prévenir le malheur qui accourait contre cette maison et la défendre contre la multitude, il résolut de l'éloigner par la terreur. Il traça donc sur la porte cette terrible croix rouge, et l'on a vu quel en fut l'effet sur le peuple. Renfermé avec Love dans la maison, ils l'entendirent passer et gronder comme un ouragan; mistriss Barkstead, que le docteur avait fait mettre dans son lit, demanda à plusieurs fois ce que signifiait cette affluence immense; elle s'inquiéta de son fils, mais Love la rassura du mieux qu'il put, promettant qu'il rentrerait dès que la nuit serait close; et enfin, lorsque tout danger extérieur fut cessé, il dit, sans cependant avouer la vérité tout entière, le projet de fuite de Richard et comment il devait l'exécuter.

Andlay secoua la tête à plusieurs reprises pendant ce récit, et sembla douter que ce projet pût encore s'accomplir. Il s'approcha de Love et lui dit tout bas :

— Cette croix n'était point un mensonge, Tom, regardez cette femme qui fut une si pure créature, elle sera bientôt anéantie et détruite par l'horrible maladie qui s'apprête à dévorer Londres.

— Je ne vois pas pourtant en elle, répondit Love, ces symptômes effrayans et rapides qui accompagnent ce mal, à ce qu'on m'a dit. Il n'est donc pas vrai que ce terrible fléau frappe et tue comme la foudre?

— Toute maladie se nourrit de vie, répliqua Andlay. Que la peste tombe sur un corps plein de sève et de sang, et dans peu d'heures, ce sang et cette sève, surexcités par le mal, seront des causes rapides de mort. Il en est de même des puissantes émotions, elles prêtent leur vigueur au mal, comme les forces physiques, et ce jour en sera un fatal exemple. Cette frénésie populaire jettera plus de victimes à la peste dans un jour, que n'eût fait la misère en deux. Mais cette faible femme, qui s'éteignait corps et esprit depuis longtemps, est incapable d'engendrer une de ces terribles crises qui détruisent un corps en peu d'heures. Tout doit être pauvre et maigre en elle, le principe de la mort comme celui de la vie. Cependant, cette nuit ne se passera pas sans qu'elle ait cessé de souffrir; que Richard ne compte donc pas l'emmener, et que, s'il doit à sa sûreté de fuir l'Angleterre, il vienne ici recevoir un adieu et une bénédiction.

Love voulut ressortir. Il comptait aller se poster sur la route de Windsor, bien assuré de voir passer Richard ; mais il ne put ouvrir la porte qui donnait sur la rue. Déjà la mesure barbare, qui défendait de laisser sortir des maisons pestiférées aucune personne de celles qui s'y trouvaient renfermées, commençait à être mise à exécution, et des voisins prudens avaient muré la porte. Love en fut horriblement surpris. Jusqu'à ce moment, la crainte du fléau n'avait pu l'atteindre parmi les occupations extraordinaires auxquelles il s'était livré. D'ailleurs, depuis le peu de jours qu'on en parlait sérieusement, il n'avait eu occasion d'en voir aucun accident, et, après tout, Love n'était pas un homme à s'épouvanter aisément. Cependant, lorsqu'il remonta près d'Andlay, il ne put lui annoncer cette nouvelle d'une voix calme et résolue.

Andlay en fut vivement contrarié. Toutefois, il espéra sortir promptement de cette cruelle prison, grâce à sa qualité de médecin. Il ouvrit donc une fenêtre et voulut appeler quelques passans; mais il ne s'en trouvait aucun dans la rue, signalée déjà à la crainte publique. Si, de temps à autre, quelqu'un qui n'était pas averti venait à passer, il répondait d'abord à la voix qu'il entendait, mais, dès qu'il portait les yeux sur la porte, il s'enfuyait malgré les cris, les prières et les menaces du docteur.

— Attendons la nuit, dit Love; une fois arrivée, je passerai par cette fenêtre et j'irai chez le lord-maire ou l'un de ses aldermen, lui dire que vous êtes ici et que Londres a besoin de vos soins. Cela ne sera pas long, il demeure à deux pas d'ici, et avec un ordre et deux constables, on aura bien vite fait reconnaître votre qualité, et vous pourrez sortir.

— Mais comment, répliqua Andlay, descendre par cette fenêtre? Dès que les voisins verront une tentative d'évasion, ils te tireront quelque coup d'arquebuse, et voilà tout.

— Oh! que non! répliqua Love, je ne suis pas si niais que de leur montrer que nous avons dessein de nous échapper. Nous allons laisser cette fenêtre ouverte, et, pendant une heure ou deux, il faut qu'on n'y voie personne. Dans deux heures, la nuit sera bien close, et ce temps aura suffi à fatiguer un peu l'attention de ceux qui veillent. Alors, au lieu d'attacher à cette croisée une corde et de me laisser glisser doucement pour qu'on ait le temps de bien m'ajuster et de m'abattre comme un pigeon de tir, je prends mon élan du milieu de la chambre, je saute par-dessus l'appui de la croisée et tombe dans la rue, où je me mets à courir, comme vous savez que je cours, docteur. Ils seront bien adroits s'ils m'attrapent au vol.

— C'est bien! reprit Andlay; il nous reste encore un moyen qui, probablement, se présentera d'ici à demain. Si mistriss Barkstead mourait, il faudrait emporter le corps,

et en nous offrant pour ce service on nous laissera passer.

— Toucher ce corps! dit Love. Non, de par tous les saints, j'aime mieux sauter par la fenêtre, au risque d'attraper une balle.

—Oh! dit Andlay, si toi, qui ne manques d'aucun courage, tu en es déjà à ce point, malheur à Londres ! la peste y fera une belle moisson !

Ils rentrèrent alors dans la chambre de la malade où était Betty, et attendirent la nuit.

D'un autre côté, Richard avait tout préparé. Une voiture devait attendre sa mère et Love dans la maison de celui ci, et Richard devait, avec un vigoureux cheval, pousser jusqu'à Great-House. Il était déjà nuit close lorsque tous ces préparatifs furent terminés, et il se rendit chez Love pour l'en avertir et prendre les dernières mesures ; il ne le trouva pas, et se résolut à l'attendre. Richard avait sans doute entendu de loin les mugissemens de la foule ; mais il l'avait toujours évitée, pour ne pas être retardé, et se trouvant à une autre extrémité de Londres pendant qu'on se rendait chez lui, il ignorait complétement ce qui était arrivé.

Cependant la nuit avançait et Love ne rentrait pas. Richard se décida à aller jusqu'à sa maison ; mais, à tout hasard, il écrivit un mot à Love, il lui expliqua qu'à huit heures du soir une voiture viendrait le prendre ; qu'il supposait, puisqu'il ne le voyait pas rentrer, qu'il avait averti sa mère et que c'étaient les préparatifs du départ qui le retenaient ; que, dans tous les cas, il allait s'en assurer lui-même, mais que si, par un malheureux hasard, il ne rentrait pas encore, le rendez-vous tenait toujours pour l'endroit convenu.

Après ces précautions, il se dirigea vers sa demeure. Toute agitation était calmée dans la ville ; cependant, il prit de longs détours et arriva à la porte de sa maison, assez tard dans la nuit; il frappa et n'obtint pas de réponse. Il frappa de nouveau et commença à croire que ses suppositions étaient fondées, et que tout le monde était parti. Il frappa une dernière fois comme pour bien s'assurer qu'on avait dû l'entendre. On ouvrit une fenêtre d'une maison voisine et quelqu'un cria :

— Holà ! qui frappe à cette maison maudite ? Il n'y a plus personne ! ils sont tous sortis.

Richard reconnut la voix d'un voisin, et il répondit sans trop réfléchir à ce qu'il disait :

— Merci, maître Blump ! merci !

Mais, à son tour, le voisin reconnut la voix de Richard, et comme il était instruit de tous les événemens de la journée, il s'écria aussitôt :

— Alerte ! alerte ! c'est Richard, le sacrilége, le violateur des tombeaux ! Sus ! sus ! aux fenêtres ! aux fenêtres !

Et en même temps, un coup de carabine, qui lui était adressé, envoya une balle briser l'angle de la porte où se trouvait Richard. Immédiatement, les fenêtres s'ouvrent, elles se peuplent de gens armés ; mais Richard fuit si rapide, que les coups qu'on lui adresse, tirés au hasard, ne peuvent l'atteindre ; il s'échappe et arrive hors de tout danger. Alors il se consulte, il combine dans sa tête les paroles qu'il vient d'entendre, l'absence de tout habitant dans sa maison, et il en conclut que Love a emmené sa mère, et que l'on n'a appris son crime que longtemps après. Il se résout donc à attendre à Great-House et va à l'endroit où il devait prendre son cheval. Il le trouve tout préparé et l'attendant depuis longtemps. Là, il apprend que la voiture a été envoyée chez Love. Cependant, il n'ose se fier à tant d'indices certains, il doute encore de la réussite de ses plans ; et, calculant que la nuit n'est pas encore très avancée, il retourne au galop chez le boucher.

Il frappe, on lui répond, et on lui dit que la voiture est venue, que Love est arrivé un moment après, accompagné de quelques personnes, que sa lettre lui a été remise et qu'il est immédiatement reparti ; et, ajoute le valet, il m'a ordonné tout bas de vous dire de vous éloigner sans délai. Richard ne doute plus que tout ne se soit passé comme il l'espérait, et, supposant qu'il s'est laissé devancer, il se remet en route avec rapidité. Il comprend que Love et lui se sont croisés et qu'ils ont quitté chacun leur retraite en même temps, et que pendant que lui, Richard, frappait à sa maison abandonnée, Love était avec mistriss Barkstead à Church-Hill, où il avait trouvé la voiture, et qu'il en était parti depuis longtemps. Dans cette croyance, il se dirige vers la route de Windsor et s'élance au galop de son cheval à la poursuite de sa mère et de Love. Cependant, il court, il gagne du terrain, il marche du train qu'aucune voiture ne pourrait supporter. Il ne peut comprendre qu'elle soit si avancée, ni qu'elle ait pu aller si vite, surtout avec une femme malade et faible. Toutefois, il reprend courage, s'obstine à vouloir l'atteindre et arrive au rendez-vous. La voiture n'y était pas. Il demeure stupéfait, il s'arrête et se reprend à calculer toutes ses précautions et tout ce qui doit lui faire croire que rien n'a mis obstacle à ses projets. En effet, personne dans sa maison ; Love parti avec la voiture après avoir lu sa lettre ; rien ne semble moins douteux.

Il réfléchit alors que, peut-être, Love aura pris, pour sortir de Londres, des rues désertes, de longs détours, qu'il aura fait conduire la voiture très lentement pendant qu'elle était encore dans la ville, afin de n'éveiller aucune attention, et que c'est durant ce temps que lui, Richard, dont le cheval courait à toute course par les rues les plus directes, aura devancé la voiture. Il applique l'avertissement qui lui a été donné de partir, sans délai, à la découverte de son crime. Il se dit et se redit ce calcul, cette supposition ; il s'en persuade aisément, et rassuré enfin en lui-même, il reprend sa route vers Great-House, s'abandonnant à des rêves de bonheur, se voyant déjà le possesseur de Charlotte, passant en Hollande et y trouvant, entre sa mère et sa jeune épouse, le repos et la félicité.

Il faut dire maintenant comment des événemens, bien opposés à ceux que Richard créait complaisamment à l'appui de ses projets et de ses désirs, avaient concouru à l'abuser si étrangement.

Lorsque Love eut fait part de sa résolution au docteur, ils se retirèrent dans la chambre de la malade. Andlay ne crut pas devoir cacher à mistriss Barkstead qu'elle devait perdre tout espoir de revoir son fils, et Love lui raconta alors tous les projets qu'il avait formés. L'âme résignée de cette mère en reçut une atteinte pénible, à la vérité, mais elle en surmonta la douleur et voulut du moins occuper ses derniers momens de la pensée de son fils. Elle pria le docteur d'écrire les adieux et les conseils qu'elle voulait adresser à Richard, et Andlay regarda comme un devoir d'obéir à ce vœu. Love se chargea de lui porter cette lettre, en quelque endroit qu'il fût, et elle trouva dans cet entretien avec son fils absent, et dans la certitude qu'il en aurait connaissance, une consolation à l'isolement de sa mort.

Ce précieux écrit était terminé, et Love se préparait à exécuter sa fuite par la fenêtre, lorsque la porte retentit sous les coups violens qui l'ébranlaient. Quoique la nuit tombât déjà, Betty regarda et vit des soldats qui entouraient la maison. Malgré la croix rouge qui devait les arrêter, ils obéirent à la voix qui les commandait, et eurent bientôt arraché les lignes de maçonnerie dont on avait scellé le tour de la porte. Andlay, qui reconnut la voix du chef, jugea qu'il valait mieux ouvrir que de laisser briser la porte, et Betty ouvrit.

Aussitôt, Ralph Salsnby se présente, il s'élance dans la maison et gagne la chambre de mistriss Barkstead ; il voit le docteur qui, l'arrêtant à la porte, lui dit dès qu'il paraît :

— Que cherchez-vous ici, monsieur?

— Je cherche, répondit Ralph, un homme que la justice humaine doit punir du plus épouvantable sacrilége.

— Oui ! oui ! dit Andlay, et, sans doute, quand vous exécuterez l'arrêt, vous regarderez le criminel en face pour ne pas vous tromper une seconde fois ; Richard n'est point ici.

— C'est ce que nous allons voir, dit Ralph en s'avançant :

— N'entrez pas, dit le docteur en se plaçant devant lui ; ne venez pas troubler de votre présence les derniers momens d'une femme dont vous avez fait tout le malheur.

— Allons! allons! docteur, dit Salsnby en le repoussant, pensez-vous que je croie à cette jonglerie de la croix sanglante que vous avez imprimée sur cette porte? Le tour était bon pour la canaille, mais vous estimez trop peu l'intelligence de Ralph Salsnby, si vous pensez le duper avec de pareils moyens.

En disant ces mots, il s avança jusqu'au milieu de la chambre, et l'aspect de mistriss Barkstead, qui s'était soulevée sur son lit et qui se laissa retomber en le voyant, répondit au soupçon de Ralph mieux que n'eussent pu faire toutes les paroles du docteur. Quelques dragons étaient entrés avec leur colonel et tenaient en respect Love, le docteur et la jeune servante. Une lampe brûlait sur une table, Ralph s'en saisit, et, s'approchant du lit de la malade, il se prit à la considérer avec une attention muette. Mistriss Barkstead, amaigrie par de longues souffrances et décharnée par cette dernière crise, présentait l'aspect de la mort, bien qu'elle respirât encore. L'affaiblissement où elle était ne laissait à son visage le pouvoir de s'agiter d'aucune émotion. Elle s'éteignait sans secousses ni douleurs. Ralph n'en fut point satisfait : il s'arrêta devant le lit et prononça à haute voix ces paroles :

— Ainsi meurt, abandonnée de toute sa famille, veuve et délaissée par son enfant, l'épouse et la mère de nos ennemis! Qu'à son heure suprême elle reçoive le serment que je fais de poursuivre son fils jusqu'à ce que je l'aie immolé de ma propre main.

Ces mots rappelèrent un éclair de vie dans ce corps usé et presque éteint. Mistriss Barkstead se souleva, et d'une voix faible, mais qui s'entendit dans le silence aussi haut que la voix de Ralph, elle répondit :

— Puisse le ciel rendre à ta mère le sort que tu m'as fait! et faire retomber sur toi le serment que tu viens de prononcer!

Elle expira en disant ces paroles; et, sous le souffle furieux des passions politiques, cette âme douce, et si longtemps passionnée à l'indulgence et au pardon, quitta la vie en prononçant une malédiction.

Elle n'était plus! Les dragons s'emparèrent de Love, Audlay emmena Betty qui n'osa demeurer; et la maison ayant été exactement visitée, sans que l'on eût retrouvé le coupable, chacun s'éloigna et on l'abandonna complétement. Ce fut quelques minutes après que Richard y vint frapper inutilement. Cependant, Ralph, qui avait été voir Juxon, à qui il avait raconté sa frénésie et son résultat, tenait à s'emparer de Richard. L'évêque lui avait fait comprendre qu'il ne pouvait y avoir pour lui de pardon à espérer qu'autant qu'il livrerait à la colère du roi le vrai criminel, et que de l'arrestation de Richard dépendait non-seulement son avenir et sa fortune, mais encore son maintien dans la position où il était. En conséquence, Ralph avait pris les mesures les plus promptes pour cette arrestation. Mais, d'une part, la fureur populaire, que les dragons ne se souciaient pas de braver, après avoir appris le sort de leurs camarades; d'un autre côté, la répugnance que quelques-uns témoignèrent à suivre un chef qui s'était fait bourreau, tout cela le retarda beaucoup, et il arriva, comme on voit, assez tard dans la maison de Barkstead.

Il venait de la quitter, après avoir questionné Love qui, malgré son assurance, s'était troublé lorsqu'on l'avait interrogé sur Richard et surtout quand Ralph lui avait annoncé qu'il comptait aller le chercher dans sa maison. Love, qui ne pouvait rien empêcher par la force, se confia au hasard qui les avait protégés jusque-là, se réservant de se décider selon l'heure des circonstances.

Pendant qu'ils réfléchissaient ainsi, ils arrivèrent chez le boucher. La voiture était devant la porte, et celui qui tenait les chevaux dit à Love dès qu'il l'aperçut :

— Monsieur Richard m'a ordonné, en partant, de vous dire qu'il vous avait écrit.

Si cette parole épouvanta le boucher sur les dangers que pouvait faire naître cet écrit, elle le rassura du moins sur la crainte où il était que Richard ne fût chez lui. Il se décida donc à n'opposer aucune résistance, et laissa Ralph s'emparer du billet. Seulement, pendant que le colonel de dragons lisait le papier, Love lisait son visage. Il ne s'y montra ni rage ni colère; donc Richard ne parlait pas de son projet d'enlever Charlotte. Nulle joie féroce ne se répandit non plus sur le visage de Ralph, et Love en conclut que le lieu du rendez-vous n'y était pas dit. Aucune distraction ne détourna du papier l'attention du colonel pour la rapporter sur le boucher, qui était devant lui; sa complicité n'était donc pas dénoncée. Ainsi raisonna Love, et son calcul fut juste. Ralph garda un moment le silence, comme un homme qui cherche un parti; pendant ce temps, Love en prit un. Ce fut celui d'écarter, le plus possible, les recherches de Ralph de la route de Richard.

Lorsque Ralph releva les yeux et regarda Love, il le vit la tête penchée et dans le plus grand accablement. Cependant, il ne voulut point l'interroger, persuadé qu'il ne répondrait pas. Il fit monter le voiturier et lui demanda pour quel voyage on l'avait payé.

— On m'a payé pour obéir à maître Love, répondit cet homme, et pour le conduire partout où il m'ordonnera d'aller.

— Tu ne sais pas quelle route tu dois prendre?

— Je l'ignore absolument, reprit le voiturier.

Ralph mesura Love de l'œil. Il s'étonna que le boucher, contre lequel il n'y avait ni plainte ni soupçon, et qu'il avait illégalement contraint à rentrer chez lui, pour l'accompagner, ne fît pas valoir ses droits et ne lui commandât pas de sortir de sa maison. Il devina la pensée de Love qui, par cette sorte de soumission, voulait donner du temps à Richard pour s'échapper, espérant qu'un hasard l'instruirait de tout. Ralph et Love se taisaient. Tout-à-coup le colonel s'écria :

— Allons! je vois qu'il faut y renoncer pour ce soir, car je suppose que vous ne me direz pas où est ce rendez-vous. Mais enfin, si l'Angleterre est grande, les côtes sont bien gardées. Adieu, maître Love! — A cheval, vous autres!

Ils sortirent, et Love réfléchit que ceci ne devait être qu'une ruse, que Ralph était homme à faire parcourir toutes les routes pendant la nuit, et à mettre tout son régiment sur pied plutôt que de laisser échapper son ennemi. Il résolut donc d'appeler les soupçons à sa poursuite. Aussi, lorsque les dragons furent partis et tout-à-fait éloignés, il descendit après avoir dit à l'un de ses garçons le mot que nous avons rapporté; et, prenant mille détours, comme un homme qui veut cacher le but de sa course, il promena sa voiture par la ville. Enfin, s'apercevant qu'il était soigneusement suivi, il s'approcha peu à peu de la route de France; et, dès qu'il y fut arrivé, il fit mettre les chevaux au galop, comme un homme qui veut réparer le temps perdu. Son stratagème réussit; et, à cinq milles de Londres, il fut rejoint par Ralph, qui l'accompagna jusqu'à Greenwich, lieu qu'il avait indiqué au postillon comme but de sa course, et que celui-ci avait sur-le-champ dénoncé au colonel.

Pendant ce temps, Richard courait vers un point tout opposé, et il était dix heures de la nuit à peu près, quand Ralph arriva à Greenwich avec Love, et Richard à Great-House.

XXXV.

GREAT-HOUSE.

Confiant dans les événemens qu'il avait disposés dans sa tête, de manière à les faire concorder avec ses plans, Richard approchait de Great-House. Il n'en était plus qu'à quelques pas, lorsqu'il fut tout surpris d'entendre un sourd murmure à l'entrée de l'avenue qui conduisait au château. La nuit était obscure, et il lui était impossible de rien distinguer; cependant, le long des murs qui entouraient le bois et en avant du fossé qui le séparait de la route, il lui sembla voir briller et scintiller des reflets lumineux. Il semblait que la clarté des étoiles se réfléchissait sur des armes bril-

lantes. Alarmé de cette circonstance qu'il devait croire dirigée contre lui, surtout en se rappelant le meurtre de la veille et les découvertes sanglantes qu'on avait dû faire, il s'arrêta un moment et réfléchit à sa position.

Nul doute que l'on n'eût posté des hommes autour du château pour en défendre les approches; les cadavres de Bob et de Drake retrouvés en cet endroit, et les projets de Ralph avortés la veille, rendaient cette supposition suffisamment vraisemblable. Il demeurait donc arrêté à une demi-portée d'arquebuse, considérant ce scintillement qui longeait lentement le tour du bois, et entendant des pas mesurés et réguliers qui ne pouvaient être que ceux des sentinelles; il ne savait que décider. Fallait-il fuir, rejoindre sa mère et abandonner Charlotte? son amour, son orgueil, sa haine contre Ralph se refusaient à ce parti. Devait-il tenter de pénétrer jusqu'à elle, au risque de ses jours? Ne pouvait-il pas donner le signal convenu, et n'était-il pas possible qu'elle eût trouvé, pour sortir, des moyens qu'il ne pouvait imaginer? Il ne savait que résoudre; et, dans l'incertitude où il était, il jeta un regard inquiet autour de lui, comme s'il eût cherché quelqu'un à qui demander conseil. Grâce à ce mouvement, il s'aperçut que de l'autre côté de la route où il était, se trouvait un homme accroupi, et qui devait y être avant que lui, Richard, ne fût arrivé, car il n'avait entendu aucun mouvement.

Richard pensa que la fuite était le plus mauvais parti à prendre, et qu'il se devait au moins de savoir ce que signifiait cette grande armée autour de Great-House. Elevant la voix, qu'il essaya de déguiser, il cria :

— Hé! l'ami, que faites-vous là?

— Je vous regarde avoir peur, dit le paysan en s'approchant de Richard; car il me semble que vous alliez d'abord assez bon train, et que vous vous êtes arrêté tout net lorsque vous avez vu briller les faux et les piques de mes camarades. Vous pouvez passer, ce ne sont pas des voleurs!

— Ce ne sont donc pas les gens du château qui veillent ainsi? dit Richard à celui qui lui parlait.

— Bah! les gens du château, ajouta le paysan, ils sont tous envolés, et c'est pour empêcher ceux qui n'en ont pas eu le temps de s'échapper aussi, que nous l'avons entouré.

— Comment! s'écria Richard, les gens du château sont partis! lady Salsnby a quitté Great-House?

— Lady Salsnby s'est sentie indisposée cette nuit, dit le paysan; ce matin, elle était mieux. Mais, vers le milieu du jour, elle est tombée dans des convulsions, et elle est morte deux heures après.

— Que me dites-vous là! en êtes-vous sûr?

— Parbleu! si bien, que je l'ai vue, moi, les yeux vides, la figure bleue et toute marquée de larges plaques noires et jaunes!

— Serait-ce la peste? s'écria Richard involontairement.

— C'est la peste! certainement, au point que, une heure ou deux après, trois domestiques sont tombés malades, et que l'un d'eux est mort en moins d'une heure, aussi horriblement défiguré que sa maîtresse; quand les autres ont vu cela, l'épouvante les a pris et ils ont voulu tous s'enfuir; mais j'avais prévenu mes amis; et, comme nous ne voulons pas qu'ils viennent dans nos maisons et nos fermes nous parler et nous toucher pour nous empoisonner, nous leur avons donné la chasse, et nous avons entouré la maison pour que ceux qui sont dedans n'en puissent sortir.

Ces renseignemens, que Richard n'arracha que phrase à phrase, lui furent un coup terrible. Son épouvante s'en augmenta sans que son incertitude diminuât. En effet, Charlotte était-elle parmi les personnes qui s'étaient enfuies, ou bien était-elle demeurée au château? Si la première hypothèse était vraie, où la retrouver? Et, à supposer qu'elle se fût fait conduire à Londres, où avait-elle caché sa retraite? Qui sait si elle n'avait pas attendu la nuit pour aller chez lui, Richard, et que deviendrait-elle en trouvant sa maison déserte? Lorsqu'il suivait toutes les conséquences de cette supposition, il était prêt à retourner à Londres; mais aussitôt la pensée que Charlotte était peut-être enfermée dans Great-House, et qu'une mort affreuse, isolée, pouvait l'y frapper, cette pensée arrêtait Richard. Il avait bien songé à s'introduire dans la maison, et s'il pouvait y retrouver Charlotte, peu lui importait d'y mourir, s'il y mourait avec elle; mais il prévoyait le cas où, une fois dans Great House, il acquerrait la certitude qu'elle était partie. Il s'imaginait alors se sentir prisonnier dans cette enceinte pestiférée, tandis que Charlotte le cherchait partout; tandis que Ralph, libre et averti de sa fuite, l'enlèverait; et il en concevait, par avance, une rage qui lui rendait son incertitude plus épouvantable encore.

Pendant ce conflit de terribles indécisions, il avait perdu souvenir qu'un rendez-vous avait été pris par lui avec Charlotte, qu'elle n'était pas d'une âme à manquer à sa promesse. Enfin, lorsque le premier tumulte de ces fatales nouvelles fut un peu calmé, il raisonna avec lui-même, se crut assuré que Charlotte avait dû l'attendre, et, s'approchant du fossé, il se résolut, à tout risque, à donner le signal. Avant de faire cette tentative, il avertit ceux qui veillaient en face du château, afin qu'ils ne s'alarmassent point de ce bruit. Les trois coups de sifflet retentirent; un long silence y succéda, un silence qui pouvait être celui de l'absence, mais qui peut-être aussi était celui de la mort. Richard fut déchiré de mille tourmens : durant ce temps, on eût entendu son cœur battre dans sa poitrine, il tremblait et se sentait froid. Tout-à-coup, son nom retentit dans le bois, une voix de femme le prononce, une voix altérée, plaintive, déchirante; Richard oublie tout, il n'entend que Charlotte qui l'appelle; et, sans faire attention aux avertissemens de ceux qui l'entourent, il franchit le fossé, entre dans l'enceinte maudite et se jette, vivant, dans ce vaste cercueil.

Guidé par les cris qu'il entend, il se précipite vers le château et rencontre Charlotte qui courait vers lui; elle le voit, et, avec une effusion inexprimable, elle tombe dans ses bras, en lui criant :

— Ah! Richard! c'est toi! c'est toi!

Des sanglots, des larmes, de longues étreintes, accompagnent ce premier mouvement. Charlotte reste un moment inanimée entre les bras de Richard; puis, ce premier transport de joie calmé, elle reprend avec un accent de profonde terreur :

— Oh! Richard! fuyons maintenant! fuyons!

Le misérable était si heureux qu'il répondit sans penser à rien :

— Oui! Charlotte! fuyons! ma mère nous attend!

— Ta mère! dit Charlotte, oh! béni soit Dieu! J'aurai donc un asile! mais fuyons! partons d'ici!

Ils marchèrent vers le fossé qui bordait la route. Mais, encore une fois, la lueur des étoiles reflétée sur la pointe des piques et sur les larges lames des faux, vint jeter l'épouvante dans l'âme de Richard. Cette fois, cependant, il n'y avait plus incertitude dans le malheur que cette triste apparition lui annonçait. C'était la mort certaine, inévitable, s'ils tentaient de franchir la terrible enceinte. C'était la mort encore s'ils ne fuyaient pas, car le château était, à coup sûr, infecté.

Cependant, il osa espérer que la pitié, l'or, les promesses, pourraient attendrir leurs geôliers : il arriva jusque auprès du fossé. On les avait entendus venir, et plusieurs hommes étaient assemblés, qui les attendaient pour les empêcher de passer. Richard les appela : ils répondirent par des menaces; mais, leurs piques et leurs faux n'étaient pas assez longues pour atteindre les deux prisonniers.

— Oh! s'écria Richard, c'est une enfant! une enfant de quatorze ans que vous condamnez à mourir belle et pure! Moi, tout-à-l'heure, j'étais parmi vous, il n'y a donc aucun danger. Eh bien! laissez-nous passer, vous vous écarterez de nous, je reprendrai mon cheval et je m'éloignerai de toute sa vitesse.

— Non! non! répondit-on de toutes parts; n'essayez pas! ou vous serez massacrés!

— Mais, répondit Richard, pour nous tuer il faudra nous approcher davantage que pour nous laisser fuir, et alors...

— Il a raison, dit le paysan qui lui avait parlé le pre-

mier, il faut donc aller prendre nos arquebuses, nous les abattrons de loin comme cela. En attendant, chassons-les d'ici.

A ces mots, cet homme ramassa une pierre et la lança contre Charlotte, dont le vêtement blanc pouvait servir de guide à leurs coups. Cet exemple fut immédiatement suivi, et elle entendit siffler à ses oreilles les cailloux de la route. Richard prit Charlotte entre ses bras et l'emporta loin du fossé; elle semblait inanimée et insensible. Richard la déposa sur un banc de pierre; il l'appela doucement, mais elle demeura muette, les deux mains fortement appuyées sur son front; il les écarta et l'appela encore.

— Mourir! dit la jeune fille avec un accent triste et lent; mourir! Oh! non, Richard! Richard, sauve-moi! sauve-moi! je ne veux pas mourir!

— Viens, Charlotte! viens! dit Richard, les murs sont peut-être moins soigneusement gardés, nous les franchirons. Tu ne me réponds pas, Charlotte! Charlotte! oh! parle! réponds-moi... Charlotte, ne m'aimes-tu donc plus?

— Mourir! répéta la jeune fille.

Et, en disant ce mot, elle s'abandonna à des cris suffoqués, à des terreurs affreuses. Richard s'en étonnait. Il avait supposé l'âme de Charlotte résolue et capable de braver la mort, et à l'heure du danger il la trouvait faible et désespérée! C'est que le danger qui se présentait, c'est que la mort dont elle était menacée et qu'elle avait vue sous ses yeux engloutir ses victimes, était une épouvantable destruction, hideuse dans son approche, hideuse dans ses résultats. C'est qu'il y a dans la mort autre chose que la perte de la vie; c'est que l'homme, en tous cas, y cherche une lutte, y veut une chance, et que, pour le plus brave décidé à mourir, le genre de sa mort n'est point indifférent; c'est que celui qui subit une maladie aiguë et mortelle avec calme et qui la supporte avec courage, se sent le temps de la combattre, de la retarder, et peut-être de la vaincre; c'est que celui qui commet un suicide est maître de sa vie, après tout, et peut suspendre le coup fatal. Mais se trouver en face d'un mal contre lequel rien n'est puissant, ni la jeunesse, ni la volonté, ni le courage; un mal qui frappe comme la foudre, et qui, sans laisser une heure pour s'accoutumer à la mort, déchire assez longtemps pour infliger les plus cruelles douleurs; une âme plus forte, plus habituée aux misères de l'humanité que celle d'une jeune fille de quatorze ans, y eût succombé.

Richard l'appelait, essayait de la calmer. Il fut longtemps sans en pouvoir rien obtenir que des cris et des terreurs. Enfin, peu à peu ses sanglots s'apaisèrent, elle parut comprendre les espérances que voulait lui inspirer Richard; elle laissa aller ses mains dans les siennes et parut l'écouter parler. Mais, lorsqu'il pensait avoir ramené le calme dans son esprit, elle se pressa contre lui en disant, comme si elle s'éveillait d'un songe :

— J'ai bien froid! Richard, j'ai bien froid!

Il faisait nuit, une nuit de janvier! Richard n'avait point de manteau, le sien était resté sur son cheval. Il se sentit le cœur brisé de ce mot de Charlotte, car il lui avait parlé d'espérance, de fuite, de bonheur, d'amour, et elle lui avait répondu qu'elle avait froid!

— Eh bien! lui dit-il, viens au château, il doit y avoir du feu.

Charlotte, à ces paroles, repoussa Richard comme si c'eût été une insulte poignante.

— Au château! dit-elle, au château!

Puis, après une pause, elle ajouta :

— Mourir! oh! mourir!

Richard ne pouvait la comprendre; il s'imagina qu'elle craignait de se montrer avec lui auprès des domestiques qui étaient demeurés à Great-House; il lui dit :

— Ne crains rien, Charlotte! je porte mon épée, et nul ne te regardera ici qu'avec respect. Viens, Charlotte! viens au château.

La jeune fille se leva et se prit à courir vers la route avec une rapidité singulière; Richard s'élança après elle et parvint à l'atteindre. Il l'arrêta et la saisit dans ses bras; elle se débattit avec violence en criant aux paysans qui gardaient les issues :

— Au secours! tuez-moi! tuez-moi! je ne veux pas mourir! tuez-moi!

Les misérables! répondirent-ils à ses cris ou à leur terreur, il importe peu; mais un coup de feu partit, et une balle vint siffler aux oreilles de Richard. Il emporta encore une fois Charlotte dans ses bras. Cependant la lassitude le prenait. Charlotte, encore une fois accablée et anéantie, restait inerte dans ses bras. Il se sentit à son tour brisé, froid et douloureux. Il eut peur; oui, véritablement, il eut peur! L'épouvante de Charlotte et son désespoir le gagnaient; car enfin, pour être en cet état, qu'avait-elle donc vu? de quels épouvantables événements avait-elle été témoin? Et lui, s'il était saisi par ce mal dévorant, quelle défense avait-il? quel secours pouvait-il espérer des autres et de lui, quelles chances de salut? Et quand cette pensée lui vint à l'esprit, il trembla; il trembla pour Charlotte qu'il s'imagina seule, abandonnée dans cette maison de mort. Il comprit alors qu'il fallait prendre un parti décisif. Charlotte, presque morte, froide, sans force ni courage, était appuyée sur son épaule. Il réunit toutes ses forces; et profitant de son accablement, il l'enleva, et marcha vers le château. Quand il en fut assez près pour croire qu'il pouvait être entendu, il s'arrêta; et, au risque d'éprouver une nouvelle résistance de la part de Charlotte, il appela; Charlotte se redressa, et le regarda d'un œil fixe et égaré. Il appela plus fort; elle sembla rire sourdement. Il crut qu'elle devenait folle; il appela d'une voix terrible. Rien ne répondit.

Il comprit alors. Elle était donc seule dans le château, et tous étaient partis, ou plutôt tous étaient morts. Lui aussi, à son tour, passa sa main avec rage sur son front. Il sentit que sa pensée le quittait; il serra sa tête convulsivement dans ses mains, comme pour y retenir sa raison. Il se calma. Il regarda Charlotte, son visage ne disait rien : ni peur, ni dédain, ni sarcasme!... Il était effrayant. Richard ne perdit pas courage; il raidit son âme contre tout ce qui le frappait, et pensa qu'il pouvait se sauver avec Charlotte et sa tante. Il ne fallait pas un médiocre courage pour oser espérer à cette heure où ils étaient, là où ils étaient.

Richard parcourut du regard la face triste et uniforme du château. Tout était noir, murs et fenêtres. Cependant, à force de regarder, il crut, presque en face de lui, voir danser aux vitraux d'une haute croisée, une lueur qui surgissait et tombait çà et là à temps irréguliers, comme les derniers éclairs de raison dans l'œil d'un mourant. Il supposa que ce pouvait être la flamme expirante d'un foyer; il résolut d'y arriver. Cependant, il ne connaissait pas les entrées du château, et Charlotte était incapable de les lui montrer, à peine elle pouvait se soutenir, et lui-même, accablé de lassitude depuis deux jours qu'il n'avait pris aucun repos, n'avait plus la force de la transporter au hasard de porte en porte. Il sentait qu'il pouvait encore arriver avec son fardeau jusqu'à un endroit peu éloigné, dont il eût parfaitement connu le chemin, mais qu'il ne suffirait pas s'il était obligé de chercher longuement son but à travers des escaliers inconnus, obscurs, et dans des détours où il pouvait s'égarer. Il considéra Charlotte, elle était complétement anéantie. Il l'assit sur une pierre; il lui parla de son projet, lui dit de ne pas s'enfuir, de l'attendre un moment, qu'il allait jusqu'à cette chambre où il y avait du feu, qu'il en rapporterait un flambeau. Charlotte fit un signe de tête comme pour consentir. Il prit sa main; il la serra dans les siennes, la conjura d'attendre, et s'éloigna.

Il n'avait pas fait dix pas qu'il se retourna et vit Charlotte se lever et marcher lentement vers la route. Il courut encore après elle, l'atteignit encore; mais cette fois elle ne fit point de résistance, et elle se laissa ramener à sa place. Là, il se mit à ses pieds; là, à deux genoux, il l'implora de l'écouter, de le comprendre; il lui persuada d'espérer, il la prit dans ses bras, il l'étreignit sur son cœur, il pressa ses lèvres des siennes. Il tenta de secouer ce désespoir froid et uni sur lequel rien n'avait prise; enfin il crut qu'elle avait deviné ce qu'il voulait, et tenta de marcher vers le château; mais il n'a-

vait pas quitté sa main, il n'avait pas fait deux pas, qu'elle était encore debout, et qu'elle retournait vers la route. Il semblait que ce ne fût plus une volonté, mais une impulsion involontaire. Comme ces jouets d'enfans chargés de plomb à l'une de leurs extrémités, qui s'y redressent toujours dès qu'on les laisse échapper, Charlotte, sous le poids d'une horreur inexplicable, paraissait invinciblement attirée vers la route.

Oh! si le jour avait lui! si Richard avait pu voir l'horrible tableau qui s'était étalé, quelques heures avant, sous les yeux de Charlotte! oh! sans doute il eût expliqué la persévérance de cette fuite: il eût deviné que la malheureuse avait été chassée de ce château par d'épouvantables événemens; qu'après avoir fui avec toute la terreur d'une âme qui comprend ses impressions, son esprit s'était tellement tendu vers cette idée, vers ce besoin, vers cette nécessité de fuir loin de la maison, qu'aussitôt qu'on l'y amenait, elle s'échappait dès qu'elle était libre, bien que sa raison ne fût plus présente, bien qu'elle ne pût plus dire la cause de cette action.

Richard était désespéré; il ne savait que faire; il regardait vaciller cette lueur qui menaçait de mourir à chaque minute; il considérait Charlotte immobile, dont les dents claquaient, qui se ramassait sur elle-même et se pressait contre lui en murmurant tout bas:

— J'ai froid! allons-nous-en! j'ai froid!

Mille idées folles lui passèrent par la tête; il pensait quelquefois à creuser un chemin souterrain sous les murs d'enceinte du parc; une autre fois il calculait les chances d'une attaque contre les paysans. La pensée de se tuer et de tuer Charlotte lui vint un moment; enfin il se demanda s'il ne pouvait pas incendier le château et le bois, et si, grâce au désordre qui pourrait en résulter, il ne pourrait pas franchir la terrible enceinte. Ainsi, il était arrivé à cet état d'exaltation d'oublier que ce crime le menait à l'échafaud. Et ce crime il l'eût commis, non plus pour une vengeance, non plus pour le salut assuré, mais pour franchir un espace de deux pieds, derrière lesquels il y avait mille dangers inévitables!

Cependant, la nuit avançait et Charlotte glacée pleurait comme un enfant, en disant toujours:

— Oh! j'ai froid! allons-nous-en! j'ai froid!

Il ne pouvait ni l'emporter, ni l'emmener, ni la laisser. Il s'arme de courage et prend un parti décisif. Il défait son écharpe de soie, approche Charlotte d'un arbre et l'y attache fortement. A peine se sent-elle ainsi liée, qu'elle pousse des cris aigus, elle se débat, elle se heurte le front, se déchire les bras. Il s'arrête un moment, il est prêt à la détacher; la pitié l'emporte, il s'éloigne et court vers la maison.

A mesure qu'il avance, il entend les cris de Charlotte qui croissent et deviennent déchirans; il fuit plus vite pour ne plus les entendre; il pense à ce qu'il va faire; il se dit que c'est pour la sauver: les cris redoublent, il court plus vite, il arrive au seuil de la grande porte; il n'entend plus rien.

Oh! quelle inexprimable angoisse il ressentit! Fallait il retourner? était-elle morte? était-ce quelqu'un qui était accouru à ses cris, ou bien devait-il lui chercher d'abord un asile? Il s'arrêta un moment. Ce moment fut une de ces minutes qui frappent le cœur de souffrances qui suffiraient à une année. Il se résout à continuer et à chercher cette chambre où est une lumière, où brûle sans doute un foyer. Il tire son épée; il entre.

Il suit d'abord un long vestibule. L'obscurité était complète; et, du bout de son épée, il tâtait au hasard les objets qu'il rencontrait. Tout-à-coup, son pied heurte violemment contre un corps qui résiste, et dont son épée, qu'il tenait assez élevée, ne l'avait point averti. C'était la première marche d'un escalier; c'est sans doute celui qui conduit à la chambre où se trouve la lumière qu'il a vue. Il monte. En montant, toujours l'épée en avant pour reconnaître chaque marche avant que d'y mettre le pied, il sent une masse considérable qui obstrue l'un des degrés; il la tâte avec son épée, sans pouvoir en distinguer la forme; il la frappe sans qu'elle rende aucun son; il se baisse pour la toucher: c'était le corps d'un homme jeté en travers de l'escalier? Richard faillit tomber à la renverse. Au milieu de l'obscurité, il lui sembla voir étinceler des yeux; dans le silence profond qui l'entourait, il crut entendre un gémissement. Il demeura immobile, il écouta. Oh! que les cris de Charlotte, en ce moment, lui eussent paru joyeux! oh! que la voix d'un juge, qui lui eût prononcé son arrêt, que celle d'un bourreau qui lui eût annoncé sa mort, lui eussent paru douces en ce moment! Il n'entendit rien!...

Mais Richard avait un courage d'acier qui pouvait plier, mais qui se redressait aussitôt. Il monte l'épouvantable degré, il arrive au premier étage, il trouve des portes ouvertes, il les franchit, il passe de chambre en chambre, éclairé par cette terne lumière que la nuit laisse filtrer dans ses ténèbres. Il va, il traverse de vastes appartemens où ses pas retentissent comme sur un cercueil vide. Enfin, à travers les joints d'une porte, il voit luire une clarté imperceptible; il se précipite, brise la porte et entre dans une vaste salle, au fond de laquelle s'élève une vaste cheminée où brûlent les restes d'un feu presque éteint.

A peine entré dans cette pièce, il la parcourt d'un coup d'œil rapide; le peu de clarté qu'y jetait le foyer lui montra qu'elle était somptueusement meublée. On y voyait de larges fauteuils çà et là dispersés, de hautes armoires, dont les cuivres s'illuminaient de jets de lumières et on voyait pendre du plafond les longs rideaux d'un lit élevé sur une estrade.

Richard s'approche du foyer et cherche partout une torche; il n'en trouve pas, il considère la flamme qui se balance sur quelques débris de bois, toute prête à les quitter et à le laisser dans l'obscurité. Il voit près de lui une table d'un chêne superbement sculpté; il essaie de la briser, et n'y peut parvenir; il la prend, l'approche du foyer et la place au dessus des charbons, il cherche partout des objets propres à ranimer le feu; il trouve un rouet, il le met en pièces, il arrache une tenture, il prend des étoffes déposées sur des chaises, il casse des siéges, il entasse tout dans la cheminée; mais la flamme, déjà incertaine et presque mourante, s'évapore avant d'avoir pu s'attacher à aucun de ces objets, et la chambre tombe dans une obscurité où brillent seulement quelques charbons ardens qui rayonnent sans rien éclairer. Richard s'accroupit pour rallumer le foyer; il souffle, il s'exténue et ne peut y réussir.

Il s'arrête un moment. Il entre en compte avec lui-même et se demande s'il n'use pas inutilement ses forces dans une lutte où il succombera, où tout semble conspirer contre lui. Mais la résolution de son âme triomphe encore une fois; il ramasse quelques charbons, il les approche les uns des autres, les souffle avec acharnement; ils produisent une petite flamme; il y présente un morceau d'étoffe, et le morceau d'étoffe s'enflamme. Il lui sembla voir sa vie se rallumer. L'espérance lui rend les forces; il cherche partout des alimens à ce feu; il aperçoit dans un coin un prie-Dieu; un livre de prières était ouvert sur le pupitre, il le prend, le déchire feuille à feuille, il nourrit la flamme qui, peu à peu, s'attache aux débris qu'on lui a jetés, finit par les attaquer, et dans peu d'instans les allume complétement. Dans sa joie, il jette à ce foyer tout ce qui lui semble devoir en nourrir l'activité, et bientôt tout brûle, tout flambe, tout brille, et la chambre s'illumine d'une ondoyante clarté. Richard se réjouit; il se sent réchauffé à ce feu, de son corps et de son esprit: il s'assure qu'il ne peut s'éteindre; il lui fournit de nouveaux alimens.

Il s'aperçoit que les étoffes qu'il a données au feu se sont facilement allumées et veut lui en livrer encore; il monte vers le lit, écarte les rideaux, arrache un couvre-pieds, arrache les couvertures et les draps et découvre un corps raide étendu dans ce lit. A cette heure, l'insensé avait tout oublié; il ne songeait plus ni à l'état de cette maison, ni à l'horreur qui s'y trouvait semée à chaque pas. Charlotte avait froid! il avait froid! C'était là toute sa pensée, toute sa douleur, et du feu, un peu de feu pour la réchauffer était devenu toute son espérance, tout son désir. Mais quand il vit ce corps gisant sur ce lit, toute sa situation lui réapparut dans son inflexible cruauté. Oh! alors un tremblement frénétique le

saisit; il se sent enfermé dans cette maison où la mort est dans l'air, où les pieds et les mains heurtent des cadavres! Une horrible colère s'empare de lui: il ne veut pas être vaincu par tant d'obstacles! Ce qu'il a résolu il le fera; il sauvera Charlotte; il écartera de son passage ces morts dégoûtans; il l'amènera dans cette chambre; il l'y réchauffera, et demain il apaisera ses terreurs, l'entourera d'amour, la fera vivre malgré le ciel et malgré le fléau dans cette maison de malédiction. Il le veut ainsi, et s'apprête à exécuter son projet, et pour que Charlotte ne subisse pas cet aspect terrible, il saisit le cadavre pour le jeter au loin.

Horreur!!... à peine sa main l'a-t-elle touché, qu'un tressaillement parcourt ce corps froid et raidi; sa figure s'agite, ses yeux se ferment et s'ouvrent comme s'ils cherchaient et craignaient la lumière, ses lèvres remuent, et Richard voit se soulever sur son séant ce cadavre abandonné; de longs cheveux gris tombent sur ses épaules décharnées; ses yeux rouges et ensanglantés roulent affreusement dans leur orbite.

Cependant nul soupir, nul gémissement ne sort de sa poitrine et ne vient attester la vie. Enfin, un bras se lève, un bras sec, décrépit; une main s'étend, longue, étroite, froide; elle s'appuie sur l'épaule de Richard, le saisit, s'y cramponne, l'attire; Richard subit cette hideuse attraction; stupide, anéanti, il cède au pouvoir qui l'entraîne, voit ce visage s'approcher du sien, regarde et reconnaît lady Salsnby! Il pousse un cri, il perd la raison et s'échappe.

A travers les appartemens, les chambres, les escaliers, à travers les basses-cours, les écuries, les jardins, il court éperdu, sans souvenir de rien, que de ce corps qui se redresse toujours, de cette main qui le saisit, de ce visage qui s'attache au sien; il oublie Charlotte, il oublie qu'elle meurt! Il veut fuir, il sent à son tour cette terreur invincible qu'il ne pouvait comprendre dans la malheureuse; il s'élance vers la route, au risque d'y périr percé par les piques, déchiré par les faux. Il court sans regarder à ses côtés. Il court sans se retourner.

Il venait de quitter la porte du château et se trouvait dans un parterre de cent pieds, tout au plus, qui séparait le château du bois sur la lisière duquel il avait laissé Charlotte. Il était à peu près à égale distance de l'un et de l'autre, lorsqu'il heurte violemment une masse qui recule et cède.

— Ah! c'est Richard!! enfin!! crie une voix âcre, bien connue.

— Ah! c'est Ralph!! enfin!! répond la voix tonnante de Richard.

Tous deux se reculent un moment, poussent ensemble un cri de joie et tirent leurs épées.

XXXVI.

ENFIN!

Lorsque Ralph était arrivé à Greenwich, il avait attendu vainement l'apparition de la voiture qu'il croyait devoir amener Richard. Bientôt, à l'insouciance moqueuse que laissa éclater Lowe, il comprit qu'il avait été joué. Il interrogea le boucher, qui répondit en le raillant sur sa perspicacité, et qui laissa imprudemment échapper que Richard devait être bien loin. Ce mot, quelque insignifiant qu'il fût, éveilla les soupçons du colonel. Il réfléchit qu'en l'entraînant à Greenwich on avait voulu sans doute l'écarter de la direction où se trouvait le rendez-vous de Richard; et, comme la route la plus exactement opposée à celle de Greenwich était celle de Windsor, que sur cette route se trouvait Great-House, il ne douta plus que ce ne fût de ce côté que Richard était parti. Sa fureur fut extrême à cette supposition; il accabla Love de menaces et de questions, et l'insolence des réponses du boucher ayant mis le comble à son exaspération, il décida de le faire arrêter. Ce fut pendant que Tom se débattait entre les mains des dragons qui s'emparèrent de lui, qu'un papier tomba de son pourpoint. Ce papier était la lettre de mistriss Barkstead à son fils.

Love voulut la ressaisir vivement, et il la redemanda avec tant d'instances, que Ralph, averti de son importance, s'en empara, la lut et y trouva la confirmation de ses soupçons. Aussitôt, et sans prendre aucun repos, il remonte à cheval, regagne Londres, traverse la ville et court à Great-House. Il arrive, apprend aussi l'affreuse nouvelle du fléau qui avait dépeuplé sa maison; mais, en même temps, on lui dit qu'un homme est entré, qu'une jeune fille a reparu avec lui, et Ralph, à son tour, méprisant tout danger, franchit l'enceinte condamnée et court au château. Il y arrivait quand il rencontra Richard.

Au cri qu'ils poussèrent en s'apercevant, à la rapide spontanéité avec laquelle ils tirèrent tous deux leurs épées, il semble qu'ils dussent s'élancer l'un sur l'autre et se déchirer sans paroles ni retardement. Il n'en fut pas ainsi.

Certes, ces deux hommes n'avaient pas tourné toute leur vie à la perte l'un de l'autre pour se massacrer soudainement et en aveugles. Non; arrivés à l'heure décisive de leur haine, ils voulurent s'y arrêter quelque temps. Comme la jeune fille qui cherche une heure de solitude avant le moment du mariage, comme le coupable qui a besoin de quelque méditation avant l'échafaud, comme fait tout homme pour qui se prépare un événement important, Ralph et Richard suspendirent tous deux leur détermination, non plus pour la discuter, mais pour s'y bien assurer, pour s'y complaire, pour en jouir.

D'ailleurs, ils se sentaient si bien maîtres l'un de l'autre, ils étaient si bien enfermés dans la même cage, si sûrs de se retrouver et de ne plus se perdre, qu'ils dédaignèrent de se hâter. Ils s'arrêtèrent donc en face l'un de l'autre, et se considérèrent quelque temps pour se repaître l'un l'autre de leur présence.

— Enfin! dit Ralph avec une joie infernale.

— Oui, enfin! répondit Richard avec le même accent.

Ils demeurèrent immobiles encore à se regarder, et Ralph croisant indolemment les jambes l'une sur l'autre, et s'appuyant sur son épée, se prit à dire avec une nonchalance qui semblait aiguiser encore, par un contraste habilement étudié, la cruauté de ses paroles:

— Sais-tu les nouvelles, Richard? sais-tu que ta mère a changé le lieu du rendez-vous que tu lui as donné? sais-tu qu'elle ne doit point t'attendre au coin du chemin qui tourne à droite, à un demi-mille de Great-House?

— Je l'ignorais, répondit Richard, affectant le même ton insouciant et dédaigneux. Mais, dis-moi, où est ce nouveau rendez-vous, Ralph? Je n'y manquerai pas, car tu sais, toi, que je ne manque pas à ceux qu'on me donne, fût-ce sous les potences de Tyburn!

— Tu as raison, tu ne manqueras pas à celui-ci, car c'est moi qui t'en fraierai la route, répliqua Ralph en suspendant sa réponse, comme pour lui donner plus de portée.

— Où est-il donc, Ralph? dit Richard qui prévoyait une cruelle parole.

— A la mort! dit Ralph.

— Tu as raison à ton tour; oui, tu m'en fraieras la route, car tu y iras avant moi, répondit Richard d'une voix qui ne put rester calme.

Ils s'arrêtèrent un moment. Richard pensa à ce que venait de lui dire Ralph; il se rappela les tristes pronostics d'Andlay, les fâcheux symptômes de la veille. Il se sentit une larme dans les yeux: il se tut, puis se reprit à regarder Ralph, et, à son tour, il lui adressa la parole.

— Sais-tu aussi toutes les nouvelles qui te regardent, Ralph? lui dit-il.

— Je les sais, répondit celui-ci sans paraître ému.

— Tu sais que c'est moi qui ai livré au gibet le corps de Charles I[er]? ajouta Richard en élevant la voix.

— Je le sais! dit encore le colonel d'un ton calme.

— Sais-tu que c'est moi qui suis venu hier dans cette maison, et que tu as voulu égorger? continua son ennemi en souriant cruellement.

— Je le sais! répliqua Salsnby, toujours impassible.

— Sais-tu que j'y ai vu Charlotte? ton amour! ton espoir! ta vie! dit Richard en accentuant chaque parole, comme pour la plonger au cœur de Ralph.

— Je le sais, dit Ralph, qui se dominait souverainement.

— Sais-tu que celle dont tu n'as recueilli que haine et dégoût, s'est livrée à moi, et qu'elle m'appartient maintenant, non-seulement de son âme, mais de tout son être? s'écria Richard avec une fureur et une joie terribles.

— Tu mens! tu mens! cria Ralph, qui pâlit et trembla à son tour.

— Sais-tu qu'elle m'attend, et que nous fuyons ensemble? dit Richard; qu'une fois que ce fer aura cherche ta vie dans ton cœur, nous partons pour vivre, Ralph! tandis que ton corps restera ici, abandonné aux bêtes fauves et aux oiseaux de proie.

— Quelque part qu'elle t'attende, répondit Ralph, redevenant maître de lui, souriant et levant son épée, elle est derrière ce fer, et ce fer est un rempart que tu ne franchiras pas!

— Tout-à-l'heure! répliqua Richard avec un accent de dédain et en invitant son ennemi, du geste, à prendre patience et à abaisser son épée. Tout à l'heure!

— Oui, tout à l'heure! reprit Ralph en imitant l'inflexion et le geste de Richard; car tu ne sais pas encore que ta mère t'a maudit à son lit de mort, et que c'est moi qu'elle a chargé de ses adieux, et que je les porte là sous mon pourpoint, écrits pour toi!

— Je les lirai donc! dit Richard; mais tu ne sais donc pas, toi, qu'on t'a menti, sans doute, quand tu es entré ici; tu ne sais pas que ta mère vit et qu'elle t'attend!

— Ah! s'écria Ralph; je la verrai donc!

A ce moment, une rougeur étrange éclaira le lieu où se trouvaient les deux ennemis. Pour bien faire comprendre leur situation, il faut dire que le parterre qui séparait le château du bois, était coupé par une allée qui conduisait de l'un à l'autre. C'était dans cette allée que se trouvaient Richard, qui, sortant de la maison, lui tournait le dos, et Ralph qui la voyait en face. Le premier, il aperçut cette lueur qui vibrait avec éclat à travers les vitres.

— C'est un incendie! cria-t-il malgré lui.

— Oui, répondit Richard, qui, s'étant un moment retourné, avait reconnu la pièce où il avait rallumé le foyer; oui, c'est l'incendie, et ta mère est couchée sans force et sans mouvement dans cette chambre qui brûle!

Ralph frissonna de rage. Il ramassa ses forces et voulut s'élancer sur Richard.

— Place! place! lui dit-il.

— Tu ne passeras pas! répondit Richard.

Ralph courut vers lui; mais soudain des cris perçans, sortis du bois qui était derrière Ralph, le frappèrent et suspendirent son attaque.

— Du feu! oh! du feu! criait une voix désolée! du feu! ou je meurs!

— Tu me trompais! ma mère est ici! elle m'appelle! dit Ralph en s'arrêtant. Elle m'appelle! entends-tu!

— Non! non! dit Richard, c'est Charlotte qui m'attend... Place! place!

— Tu ne passeras pas, à ton tour! s'écria Ralph.

— Ta mère meurt, vois-tu! dit Richard.

— Ta fiancée meurt, entends-tu! reprit Ralph.

— Eh bien! dit l'un, iras-tu?

— Et toi, dit le second, iras-tu?

Ils pouvaient s'épargner et les sauver. Ils s'attaquèrent alors. C'était une aveugle rage, une haine frénétique qui les poussait l'un vers l'autre, et pourtant ce ne fut ni un combat aveugle qu'ils se livrèrent, ni des coups frénétiques qu'ils se portèrent. Toutes les ruses, toute la souplesse, toute la force que deux hommes peuvent posséder, ils en usèrent pour s'atteindre et s'éviter alternativement.

Cependant, l'incendie gagnait, et soudainement on entendit se briser les fenêtres de la chambre où il brûlait avec éclat. A la sanglante lueur qu'il jeta par cette issue, on vit alors, d'un côté de ce combat, un spectre s'élancer hors de la chambre et se précipiter sur le balcon, en poussant de lamentables cris, et, de l'autre côté, on vit, enchaînée à un arbre, se débattre une jeune femme, répondant par des cris aussi lamentables.

— Attends, ma mère! cria Ralph, en portant un coup terrible à Richard.

— Attends, Charlotte! cria Richard, en frappant Ralph de son épée.

Tous deux reculèrent blessés. En se voyant face à face et dans un jour éblouissant d'incendie, ils se mesurèrent de l'œil en grinçant les dents et se dévorant du regard.

— L'incendie gagne! dit Richard; entends-tu ta mère?

— Charlotte attend! dit Ralph; entends-tu ta fiancée?

Ils se reprirent au combat, plus déterminés, plus furieux; les épées se croisaient et se frappaient, réfléchissant le rouge de l'incendie. Les cris duraient sans cesse, les cris de lady Salsnby et de Charlotte. Enfin, les épées se teignirent de sang, et les deux adversaires ne frappèrent plus que pour se tuer. Leurs armes ruisselaient, leurs vêtemens étaient souillés, et leurs membres ouverts de larges blessures.

Ils ne se parlaient plus, mais tous deux laissaient exhaler un sourd rugissement. Peu à peu, cependant, leur force s'affaiblit sans que leur colère perdit de sa ténacité, et ils se frappaient encore, que leurs coups déchiraient à peine leur chair. Ailleurs, aussi, tout s'apaisait, les cris s'éteignaient, lady Salsnby ne laissait plus entendre qu'un râle sourd, et quelques sanglots suffoqués sortaient seuls de la poitrine de Charlotte. Puis, Ralph tournant sur lui-même, comme saisi d'un dernier vertige, tomba en voulant faire un pas vers le château; Richard, poussant un rire de triomphe, s'abattit à son tour dans le sang qui coulait de ses blessures; lady Salsnby, atteinte par l'incendie, se roula et se tordit comme un serpent dans les flammes; et Charlotte, attachée par la ceinture, se laissa affaisser, et, se ployant comme une gerbe brisée, resta pendue, immobile et froide, au tronc de l'arbre qu'elle avait déchiré de ses dents et de ses mains. Tout se tut, et l'incendie régna seul dans la nuit et dans le silence.

Seul, dans la nuit, il lança au ciel ses jets lumineux; seul dans le silence, il fit bruire son foyer rugissant, et les habitans des alentours se réunirent pour voir abîmer le château, avec ses sourds mugissemens et ses éblouissantes convulsions; ils oublièrent, pour ce spectacle, la garde sévère de l'enceinte pestiférée: mais personne ne sortit.

XXXVII.

CONCLUSION.

Longtemps après, deux hommes pénétrèrent dans ce domaine, où nul homme n'avait osé mettre le pied depuis cet événement. Ils trouvèrent attaché à un arbre le squelette décharné d'une jeune fille. Dans l'allée qui conduisait au château, ils reconnurent les ossemens de deux hommes. L'un d'eux n'avait pas été dépouillé de son pourpoint par les oiseaux de proie. Ils cherchèrent, et y trouvèrent un parchemin sur lequel était écrit:

« Je meurs, Richard, sans réjouir mes yeux de ta vue. Ecoute les derniers avis d'une mère; ne pense point que l'amour que tu portes à l'Angleterre te soit compté comme une vertu, s'il n'est qu'un moyen de parvenir à ta satisfaction personnelle. N'oublie pas que si les combats que tu livreras pour elle flattent ta vengeance, Dieu ne les considérera pas comme un mérite. Souviens-toi que si, pour servir la sainte cause de la patrie, de la liberté et de la vraie religion, tu écoutes ta haine pour leurs ennemis plutôt que ton amour pour elle, souviens-toi, dis-je, que de l'injustice tu passeras au crime, et que l'injustice et le crime sont des armes que la liberté et Dieu refusent également. Prends garde, enfant; tu marches dans une voie fatale. Prends garde, on ne s'y engage pas vainement; chaque pas qu'on y fait hâte le pas qui

le suit, jusqu'à ce qu'entraîné par sa propre course, on se précipite en forcené. Prends garde, mon enfant; au lieu de nourrir en toi l'amour de ton pays, sainte flamme qui échauffe l'âme d'une douce chaleur, et l'illumine d'une douce lumière, tu ne te plais qu'à la haine de ses tyrans, foyer terrible et dévorant, où tu jetteras, malgré toi, pour l'alimenter, tous les nobles sentimens de la vie; humanité, pudeur, amitié, amour, tu y jetteras tout..... Enfant, tu vois bien que je meurs sans pouvoir te bénir..... Si tu arrives à Great-House, et que tu parviennes à en arracher ta fiancée, fuis de l'Angleterre, ne demeure pas sous l'aiguillon qui t'excite, et qui égarera ta vie..... Sois juste, c'est la seule chance d'être heureux; du haut du ciel, je prierai sur toi que je n'ai point revu. »

Ces deux hommes s'arrêtèrent, et l'un d'eux lut cette lettre à l'autre.

C'est Andlay, qui avait écrit ces extrêmes conseils sous la dictée de mistriss Barkstead, qui les lut; et Love, qui devait lui-même les remettre à Richard, les écouta la tête baissée.

Andlay, après cette lecture, lui montra silencieusement les ruines de ce château et les ossemens épars sur le sol, ne pensant pas qu'il pût ajouter à cet écrit un plus éloquent commentaire.

Love se tut, et, six mois après, on le vit se promenant dans les rues de Londres, une torche à la main, forcené, fou et criant : — Vengeance ! vengeance !

La moitié de la ville brûla, comme on sait, dans ce fameux incendie.

Qu'est-ce donc que la haine politique? Où donc peut mener la fureur des partis? Oh! nous, que tant d'opinions divisent, prenons garde!

FIN DES DEUX CADAVRES.

LA VEUVE

DE LA

GRANDE ARMÉE.

A Monsieur Louis Perrée.

Mon cher ami,

Le livre que je vous dédie est un roman historique, fruit de constantes observations.

J'ai essayé, dans cette œuvre, de dessiner la figure, de tracer le caractère, de formuler le langage, de décrire les mœurs, les habitudes et jusqu'aux faiblesses de ces vaillans soldats de l'Empire, dont le souvenir fait aujourd'hui l'admiration de la génération nouvelle, comme elle a fait celle d'une génération qui s'éteint.

Pour atteindre le but que je m'étais proposé, j'ai tâché de rassembler, dans un cadre étroit quoique entièrement rempli, toutes les passions généreuses, tous les sentimens élevés, en les unissant à la gaîté des camps, aux émotions du champ de bataille et à l'atticisme de nos salons.

Certes, je serais bien heureux, mon cher ami, si quelques-uns de mes personnages étaient appelés, un jour, à jouir des honneurs d'une sympathique popularité; mais je m'estimerais plus heureux encore si, trouvant votre nom inscrit à la première page de mon livre, vous, qui avez si souvent encouragé mes esquisses, vous accueilliez avec votre bienveillance habituelle cet hommage de ma vive gratitude.

Jusqu'à présent, j'avais fait paraître, à peu d'exceptions près, mes ouvrages, gais ou sérieux, dans les feuilletons du journal que vous dirigez avec tant de succès et dont j'ai été, à ma grande satisfaction, un des plus constans rédacteurs littéraires. Ces productions n'étaient livrées au public, sous la forme de volumes, qu'après avoir été offertes aux nombreux lecteurs du Siècle. La Veuve de la Grande Armée *se trouve donc placée dans une condition exceptionnelle, puisque cette œuvre est tout-à-fait inédite, et, comme telle, plus digne d'être placée sous votre honorable patronage.*

Acceptez donc cette dédicace, mon cher ami, comme un faible témoignage de l'attachement le plus sincère et de la considération la mieux sentie de votre ami.

EMILE MARCO DE SAINT-HILAIRE.

Paris, novembre 1840.

LA VEUVE

DE LA

GRANDE ARMÉE.

Dans le *Journal de Paris* du 17 décembre 1825, on lisait ces quelques lignes à l'article *Nouvelles diverses*:

« Hier, sur les deux heures du matin, une patrouille de la garde royale a trouvé sur la place Vendôme le corps inanimé d'une femme assez bien vêtue. On a supposé que cette malheureuse était morte de faim ou de froid. Tous les secours de l'art, pour la rappeler à la vie, lui ayant été prodigués en vain par le docteur Aussendon, appelé sur-le-champ, le commissaire du deuxième arrondissement, survenu à son tour, ignorant le nom et le domicile de cette femme, a fait immédiatement transporter son corps à la Morgue, dans l'espérance qu'il pourra y être reconnu.»

Deux jours après, le 19 décembre, on lut encore dans le même journal un article ainsi conçu :

« Nous avons parlé dans notre feuille d'avant-hier d'une femme trouvée morte sur la place Vendôme : voici les renseignemens que nous avons recueillis à ce sujet :

» Cette infortunée n'est autre que la femme que tout Paris a connue sous la qualification de *Veuve de la Grande Armée*, et qui fréquentait chaque jour les cafés et autres lieux publics.

» L'autopsie du cadavre a démontré que l'abus des liqueurs fortes (passion ordinaire chez les femmes qui ont éprouvé de violens chagrins) a déterminé la mort de cette infortunée, qui, probablement fidèle au culte qu'elle professait hautement à l'ancienne armée impériale, est venue rendre le dernier soupir au pied même de la colonne que Bonaparte lui avait dédiée.

» On doit se rappeler que cette même femme fut arrêtée par un agent de police, le 18 juin dernier, anniversaire de la bataille de Waterloo, au moment où elle se disposait à placer sur la grille qui entoure le monument une couronne d'immortelles entourée d'un crêpe funèbre. Conduite à la préfecture et relâchée le lendemain, *la Veuve de la Grande Armée* recommença ses pérégrinations habituelles, et continua de se montrer aux Tuileries, au Palais Royal, dans le passage des Panoramas et sur le boulevard de Gand. Le peuple de Paris, auquel les *excentricités* ne déplaisent pas, la regardait avec une sorte de curiosité : constamment habillée de deuil, elle avait su inspirer aux badauds de la capitale, autant par les vestiges d'une beauté remarquable que par des manières affables et un organe plein de douceur, une vive sympathie. On a prétendu qu'elle était folle : tout porte à croire qu'elle n'était que malheureuse.

» On a trouvé dans le sac de soie noire qu'elle avait toujours avec elle une boucle de cheveux; dans une petite bourse, quelques monnaies, parmi lesquelles une de ces petites médailles d'or, du module d'une pièce de vingt-cinq centimes, frappée en 1811 à l'occasion du baptême du roi de Rome, et enfin un rouleau de papier manuscrit, écrit sans doute par elle et qui relatait des aventures arrivées pendant les guerres de l'Empire. Parmi ces papiers se trouvaient aussi quelques lettres autographes du marquis Anatole d'Hervilly, pair de France, dont nous avons annoncé la mort dernièrement.

» Malgré les investigations de la police, le domicile de *la Veuve de la Grande Armée* n'ayant pas été découvert, force avait été à l'autorité de faire déposer, comme nous l'avons dit précédemment, son corps à la Morgue; mais le lendemain même, le sergent de la garde royale qui commandait la patrouille, et qui avait servi jadis dans le dixième régiment de ligne, où il était connu sous le nom de *Parisien*, a obtenu de monsieur le préfet de police la permission de faire inhumer, à ses frais, le corps de cette infortunée.

» Ainsi, grâce à ce généreux sous-officier, *la Veuve de la Grande Armée* a été honorablement ensevelie hier, et ses dépouilles mortelles, suivies de quelques soldats de la garde royale et d'un petit nombre d'invalides qui s'étaient joints à leurs frères d'armes, après avoir été présentées à l'église Sainte-Valère, paroisse du Gros-Caillou, ont été conduites au cimetière du Mont-Parnasse.

» Sur la fosse on a dressé immédiatement une modeste croix de bois, avec cette inscription :

CI-GIT
LA
VEUVE
DE LA
GRANDE ARMÉE MORTE
AU PIED DE LA COLONNE
VENDOME
DANS
LA
NUIT
DU 15
DÉCEM.
1825.
REQUIESCAT
IN PACE.

LE BULLETIN D'AUSTERLITZ.

Prologue.

I.

« Voilà le trrrrentième bulletin de la grrrrande armée
» commandée par S. M. l'*empereur* Napoléon en personne,
» annonçant la superbe victoire remportée par les Français
» à Austerlitz, sur les armées russes et autrichiennes com-
» binées!... C'est le détail officiel de tous les événemens de
» cette bataille des trois *empereurs* Je ne le vends que deux
» sous!... Deux sous à tout le monde, le trrrrentième bul-
» letin de la grrrrande armée!... Demandez!... »

C'était ainsi que deux individus assez mal attifés, qu'on appelait à l'époque de la révolution des aboyeurs, et, sous l'Empire, des crieurs publics, proclamaient d'une voix enrouée et à la lueur d'une torche fumeuse, le bulletin de cette mémorable bataille d'Austerlitz, qui ouvrit l'ère impériale sous les auspices de la victoire, de la clémence et de la grandeur politique. Le moderne Clovis avait gagné sa bataille de Tolbiac, et désormais la rouille qui avait terni la couronne de Louis XIV disparaissait sous les lauriers d'or du jeune chef de la race napoléonienne.

Le magique bulletin d'Austerlitz, arrivé à Paris le 4 décembre 1805 à minuit, avait été lu le lendemain sur tous les théâtres de la capitale, au milieu de l'ivresse générale; mais les quartiers populeux éloignés du centre, ceux qui n'avaient point de spectacle, devaient avoir leur part de cette joie nationale; et, pour les convier à l'allégresse commune, la préfecture de police avait lancé dans les faubourgs une centaine de ces crieurs qui, le gosier largement abreuvé d'alcool, s'époumonaient à proclamer le bulletin de la bataille que notre peintre Gérard devait, plus tard, gagner une seconde fois.

Il était neuf heures du soir. La rue Mouffetard, l'une des plus vivantes du faubourg Saint-Marceau, pendant le jour, était morne et déserte, car le froid était devenu piquant. De loin en loin, toutefois, on remarquait quelques boutiques encore ouvertes; et, çà et là, sur le seuil, des débitans de rogomme et des marchands de marrons, dont la grille ardente du fourneau ressemblait à des petits soupiraux d'enfer.

Mais les mots magiques, prononcée par la voix stentorée des crieurs, avait fait tressaillir les bons habitans du faubourg. Ils se crurent encore à ces époques glorieuses où des lampions s'allumaient, comme par enchantement, pour célébrer la victoire d'une des quartorze armées improvisées de la république. Aussi le quartier Saint-Marceau, si sordide, si pauvre, mais aussi si patriote et si terrible, se réveilla-t-il comme un seul homme, à l'annonce de la victoire d'Austerlitz. En un moment, toutes les boutiques se rouvrirent, toutes les fenêtres s'entrebâillèrent, et la rue Mouffetard, cette voie appienne de l'antique Lutèce, se trouva-t-elle aussitôt remplie d'une population rieuse et turbulente qui entoura les crieurs, et leur acheta jusqu'au dernier imprimé, encore humide, qui racontait le merveilleux fait d'armes. Puis, par un élan spontané, cette multitude se précipita chez les épiciers voisins, et acheta les chandelles de tous les calibres qui se trouvaient dans les officines de ces honnêtes commerçans. Ces chandelles, coupées en morceaux, servirent à improviser une illumination d'autant plus belle qu'elle n'était point commandée. Bientôt les plus pauvres lucarnes brillèrent d'un lumignon symbolique; et, tandis que dans les somptueux hôtels de la Chaussée-d'Antin, la bougie diaphane et les verres de couleur transformaient une nuit obscure en un jour éblouissant, les habitans des faubourgs, jaloux, eux aussi, de manifester leur allégresse, ornaient la façade de leurs infimes demeures de ces chétives clartés, soleil nocturne de l'artisan, et souvent aussi de l'artiste et du poète.

D'autres groupes se formèrent en même temps, où des orateurs de circonstance lurent, à haute voix, le prestigieux bulletin, en entremêlant cette lecture de réflexions qui donnaient un nouveau prix au texte, et les cris de : « Vive l'empereur!... Vive la grande armée! » couvrirent incessamment la voix puissante des harangueurs, en imposant silence à leur patriotique éloquence.

Qui ne se rappelle encore, avec un sentiment de fierté, ces grandes manifestations de l'opinon publique dans les premières années de l'Empire? A cette époque, aucun nuage ne venait s'interposer entre le trône et le peuple; on jouissait de la gloire acquise par Napoléon, comme d un héritage légitime, et les factions qui, au déclin de l'Empire, enflèrent à dessein nos désastres, en comptant d'un doigt parricide les blessures faites à l'honneur national, n'osaient encore lever la tête, comme elles le firent plus tard; car alors, l'ingratitude et la trahison n'étaient point à l'ordre du jour!

Au nombre des individus qui, dans la rue Mouffetard, se livraient avec le plus d'abandon à l'éclair d'une exaltation belliqueuse, on remarquait un homme d'une soixantaine d'années, vêtu à la façon des ouvriers aisés, mais dont la figure, profondément sillonnée de rides, se trouvait comme encadrée dans un bonnet à queue de renard et un collier de barbe blanche. Cet homme, qui paraissait jouir d'une incontestable popularité, était en quelque façon le point de mire des questions de ses voisins.

— Eh! père Roblot! lui cria celui-ci; il paraît qu'en voilà une soignée de victoire?

— Mais... un peu, répondit Roblot en relevant la tête avec fierté. Les Prussiens et les Russiens sont enfoncés... Ne vous l'avais-je pas dit?

— C'est vrai! vous nous avez annoncé cette victoire-là, il y a au moins..... qu'est-ce que je dis donc, il y a bien plus longtemps que cela... Il y a...

— Il y a, interrompit le vieillard, que la grande armée a crânement fait son devoir, et qu'elle a célébré solidement l'anniversaire du couronnement de son *Empereur*, car c'était le 2 décembre de l'année dernière.

— Je m'en souviens! exclama une voix.

— Vous devez tous vous le rappeler, enfans? s'écria Roblot.

— Tiens! si nous nous le rappelons, répondirent les jeunes gens du faubourg; comme si une cérémonie aussi flambante pouvait s'oublier du jour au lendemain.

— Jésus, mon Dieu! c'etait-il beau! ajouta une vieille marchande de pommes, dont les splendides pompes du sacre avaient presque effacé de la mémoire le souvenir des fêtes de l'Etre suprême et de la déesse de la Liberté.

— Je vois encore passer sur le quai de la Préfecture, dit un ouvrier, le premier aide-de-camp du pape, en bas rouges et à cheval sur un âne.

— Oui! c'était beau, c'était magnifique! reprit Roblot; mais ce qu'il y avait de plus beau dans le défilé, ce n'était ni le costume des cardinaux, ni celui des chambellans superbement caparaçonnés qui entouraient la voiture de l'*Empereur*, c'étaient les députations de tous les corps de l'armée qui se pressaient autour du petit Caporal, à Notre-Dame, et semblaient lui dire : « Nous sommes à toi, à la vie à la mort; ta gloire est la nôtre, notre honneur est le tien; désormais, peuple, armée et *Empereur*, ne formeront qu'une seule personne, comme la sainte Trinité dont il est question dans le livre de l'abbé Chamelle, confesseur de notre épouse! »

— Bravo! bis! s'écria dans l'auditoire, une voix narquoise.

— Eh bien! continua Roblot enthousiasmé, il fallait une preuve à tout cela, et la bataille d'Austerlitz vient de la donner. L'armée a fait son devoir vis-à-vis de son *Empereur* vous ai-je dit; c'est au peuple maintenant à faire le sien, en se réjouissant et en faisant des vœux pour lui!

A ces mots, les cris de : *vive l'Empereur !* retentirent dans le groupe.

— Vive Joséphine! s'écria la vieille marchande de pommes, qui, dans le trouble de son émotion essuya, avec la tabatière d'étain qu'elle tenait à la main, une larme qui coulait de ses yeux.

— Ah çà! ce n'est pas tout, reprit Roblot; il faut que chacun rentre dans sa maison pour faire part de la bonne nouvelle à sa famille. D'ailleurs, il ne fait pas chaud ce soir; demain matin il fera jour; et, en buvant le vin blanc, nous reparlerons de cette fameuse journée qui, sans doute, va procurer la paix générale; ainsi donc, bonsoir mes enfans, au revoir.

Et Roblot, le Polybe de la rue Mouffetard, quitta le groupe qui se pressait autour de lui, et rentra majestueusement dans une boutique obscure, dont il acheva de barricader, au dehors, la devanture vermoulue.

II.

Le père Roblot était un type. Fils d'un honnête artisan et artisan lui-même, il s'était enrôlé, dès l'âge de dix-huit ans, dans le régiment de Flandre; et, en qualité de sergent de grenadiers, avait fait, au commencement de la révolution, les campagnes de 1792 à 1794. Il était à Jemmapes, à Valmy, et fit partie du célèbre camp de la Lune. Roblot aurait infailliblement suivi la carrière qu'il avait embrassée par goût, si une grave blessure ne l'eût forcé de demander sa retraite. Et puis, étant au service, le sergent s'était marié. Un enfant, une petite fille ravissante à laquelle le régiment de Flandre, devenu le 57e de ligne, avait donné le gracieux sobriquet de *Fleur de Grenade*, réclamait tous ses soins. Roblot quitta donc le service avec tous les honneurs de la guerre, c'est-à-dire avec la goutte aux pieds, un coup de sabre sur la face et une pension de 182 francs qui lui assurait, sa vie durant, une somme de dix sous par jour, et revint à Paris, avec sa femme et sa fille, reprendre le métier qu'on lui avait enseigné dans sa jeunesse : celui de ferblantier lampiste. Du produit de ses économies de sous-officier, et de la vente d'une masure que sa femme, grosse Flamande blonde, au teint marqué d'une myriade de taches de rousseur, et ancienne blanchisseuse du régiment, avait eu en héritage, il ouvrit, au milieu de la rue Mouffetard, une modeste boutique qui devint bientôt, grâce à la verve du vieux soldat, l'établissement de ferblanterie le mieux achalandé du quartier, et le rendez-vous habituel des nouvellistes les plus crédules du douzième arrondissement. L'âge, loin d'avoir amorti l'ardeur martiale du bonhomme, semblait au contraire avoir ajouté une nouvelle verdeur à sa mémoire. La tête du ferblantier était un répertoire d'anecdotes militaires dont il avait été quelquefois le héros et toujours le témoin, et qui se rattachaient, directement ou indirectement, aux glorieuses campagnes de notre révolution. Souvent l'imagination fantasque de Roblot brodait un canevas véritable; plus souvent encore il assaisonnait les événemens qu'il racontait de merveilleux corollaires, dont il était, tout le premier, la dupe. Il est vrai de dire que, à cet égard, sa bonne foi et sa naïveté ne laissaient aucun doute dans l'esprit de ses auditeurs

Madame Roblot, appétissante maman de quarante-cinq ans, était, comme nous l'avons dit, la digne compagne du vieux soldat devenu commerçant industriel. Parfois, dans la chaleur de ses récits fabuleux, ce dernier invoquait son témoignage. La bonne femme opinait du bonnet, mais le sourire d'incrédulité qu'elle savait habilement dissimuler au conteur, servait de contre-poids aux stupéfiantes hyperboles du ferblantier-lampiste, et suffisait à l'acquit de la conscience de madame Roblot qui, malgré son ancienne qualité de blanchisseuse, avait toujours eu ce qu'on est convenu d'appeler des mœurs; et, à défaut d'éducation, du bon sens joint à un grand fonds de piété.

Thérèse, leur fille, surnommée *Fleur de Grenade*, venait d'atteindre sa seizième année. Elle formait la plus importante partie de cette trinité de famille. Fleur de Grenade, disons nous, était déjà une beauté achevée. Sa taille svelte et gracieuse décelait le riche développement qu'elle devait prendre une fois devenue femme. Ses traits, d'une parfaite régularité, étaient encore rehaussés par l'éclat de deux yeux noirs veloutés, un peu petits peut-être, mais qui étincelaient sous les ondes opulentes d'une chevelure blonde. Ses sourcils admirablement arqués, et les narines bien accentuées d'un nez grec, donnaient à sa physionomie un air de résolution et de douceur que son caractère ne démentait pas. Joignez à cela le timbre de voix le plus flatteur qu'on pût entendre; enfin un pied qu'eût envié une duchesse, avec des mains dont une impératrice eût été jalouse, telle était Fleur de Grenade. Cet ensemble charmant, quoique formé de contrastes, faisait qu'on était subjugué lorsqu'on se trouvait en présence de Thérèse, soit qu'elle vous répondît, soit qu'elle vous adressât la parole; aussi Roblot, fier d'être le père d'une pareille fille, se mirait-il dans son ouvrage en disant:

— Mon enfant, tu es belle, tu as des *moilliens;* tu seras le vrai lot d'un militaire. Oui, Thérèse, ajoutait-il, tu ne peux pas devenir l'épouse d'un pékin après avoir eu l'honneur de servir, avec moi, dans le ci-devant régiment de Flandre qui a été ton parrain; hors de là il n'y aurait, pour toi, ni succès, ni bonheur possible au monde.

Puis s'échauffant par degré et revenant à ses idées excentriques, il reprenait :

— La beauté, vois-tu Thérèse, ne peut frayer qu'avec le courage, à preuve que la Vénus de Médicis, dont nous avons vu la statue au musée Napoléon, dimanche dernier, avait épousé, quoiqu'elle n'eût pas ta taille, le dieu Mars, en carême, à cause de la qualité qu'avait celui-ci de général en chef des païens. C'est dans la mythologie que se trouve l'histoire de ses campagnes, demande plutôt à ta mère.

Et madame Roblot, qui avait entendu dire à l'abbé Chamelle, qui était en effet son directeur, que, contrairement à l'opinion du savant Dupuis, les divinités du paganisme n'avaient rien de commun avec les textes sacrés du christianisme, regardait sa fille en clignant de l'œil comme pour lui dire : « Ton père n'a pas le sens commun. N'importe, aie l'air de croire que ses discours sont paroles d'Evangile. »

— Mais, mon père! se hâtait de répondre Fleur de Grenade, croyez-vous donc qu'un honnête homme qui n'est pas militaire ne puisse rendre une femme heureuse? Votre attachement pour le métier de soldat va-t-il jusqu'à nier qu'on ne puisse se faire un sort agréable dans une position civile?

— Thérèse, tu es fille de militaire, tu épouseras un militaire quelconque, répondait le père Roblot. Tu es née sous le drapeau, tu vivras sous le drapeau, et je désire que tu y meures, bien entendu, quand tu auras fait ton temps... Je ne vous en dis pas davantage, mademoiselle Fleur de Grenade. Après cela il ne tient qu'à vous de ne pas exécuter mes ordonnances. Il ne tient qu'à vous de n'en faire qu'à votre tête, comme jadis le maître chapelier du 84e qui ne gardait aucune mesure dans la conversation; mais je vous le rénumère pour la cent quatre-vingt-dix-neuvième fois, vous vous attirerez ma malédiction.

— Oh! mon bon père! s'écriait Thérèse en se jetant au cou du vieux soldat, vous savez bien que je ne chercherai jamais à vous désobéir.

— A la bonne heure, mon enfant, reprenait Roblot ému; c'est ainsi qu'il faut parler à l'auteur de ses jours, ce chef immédiat donné par la nature.

Et le brave homme reprenant ses lunettes et ses outils, recommençait gaîment à travailler en fredonnant quelques vieux refrains révolutionnaires.

Cependant Fleur de Grenade soupirait tout bas, car elle aimait, et celui qui occupait son cœur n'était point militaire; il n'avait même aucune envie de le devenir. L'amant de Thérèse était un jeune peintre sur porcelaine, nommé Julien d'Hervilly qui, depuis deux ans, fréquentait assidûment la

maison du ferblantier, et qui, grâce à la patience qu'il mettait à écouter les rabâchages du vétéran du camp de la Lune, était devenu commensal de la famille. Julien, disons-nous, par la nature même de sa profession, tenait plus de l'artiste que de l'ouvrier. Son langage, ses habitudes, ses manières décelaient une éducation achevée. Julien avait vingt ans à peine; mais à la gravité de sa physionomie, aux mélancoliques accens de sa voix, aux nuages soucieux qui obscurcissaient parfois son front large et ouvert, on devinait que le malheur avait déjà frappé ce cœur naïf, et que des souvenirs de deuil comprimaient, chez lui, les riantes prévisions de la jeunesse.

Chaque soir, après son travail, Julien venait s'asseoir au foyer du vieux soldat, et tandis que le père Roblot, entouré de quelques voisins, se livrait à ses interminables récits de campagnes, le jeune homme causait à voix basse avec Thérèse. Il lui racontait l'emploi de sa journée, et l'initiait aux secrets de son âme. Ce soir-là, en l'absence du père Roblot qu'on entendait distinctement pérorer dans la rue, Julien dit à sa bien-aimée:

— Mademoiselle, avez-vous pensé un peu à moi, aujourd'hui?

La jeune fille rougit, et jetant sur son amant un de ces regards qui voilent, chez les femmes, les sympathies les plus intimes, elle lui répondit:

— Eh! pourquoi n'aurais-je pas pensé à vous, monsieur Julien?

— Ah! pourquoi?... répéta le jeune homme; c'est que vos idées, de même que les miennes, ne roulent pas dans le même cercle; vous avez ici tant de sujets de distraction...

— Il est vrai qu'il y fait très froid... interrompit la jeune fille avec un petit geste de dépit.

— Moi, au contraire, dans ma chambre, poursuivit Julien, soit que je travaille en silence, soit que je m'abandonne à mes réflexions, votre image est toujours présente. Je vous vois, je vous parle, je vous écoute, je bâtis des châteaux en Espagne; et, dans tous ces rêves de bonheur, vous m'apparaissez comme l'étoile de ma vie.

— Oh! mon Dieu! les belles phrases! dit Fleur de Grenade en souriant malignement. Lisez-vous donc les romans de monsieur Ducray-Dumesnil, monsieur Julien, pour employer de si grands mots en parlant à une pauvre fille comme moi, qui ne saurait les comprendre?

— Je ne lis jamais de romans, mademoiselle. Ce que je vous dis en ce moment est l'expression de ma pensée. La tendresse que j'ai pour vous est si profonde, qu'elle peut prêter à mes discours les expressions que vous semblez me reprocher; mais, croyez-le bien, on ne puise dans les romans ni l'amour, ni la manière de l'exprimer. Le langage du cœur est simple comme la vérité: c'est ce langage seul que j'ai toujours employé envers vous.

— Ne me parlez donc pas d'amour, monsieur Julien; vous savez qu'un obstacle insurmontable s'oppose à notre union. A quoi bon s'aimer, fit Thérèse en soupirant, quand on ne peut se marier!... Mon père, vous ne sauriez l'oublier, s'est prononcé en votre présence sur ce chapitre: il ne veut donner ma main qu'à un militaire, et vous ne l'êtes pas... Vous ne le serez peut-être jamais. Unique soutien d'une mère âgée et infirme, m'avez-vous dit il y a un an, la loi vous exempte de la conscription; mais, depuis, votre pauvre mère est morte...

— Veuve et fils unique, répéta Julien, comme absorbé par de pénibles réflexions, qui sait!...

Et le jeune homme hocha tristement la tête en baissant les yeux.

La jeune fille, qui ne pouvait comprendre cette muette expression de doute, attribua ce mouvement à toute autre cause.

— Et cependant, continua-t-elle, malgré cette perte cruelle, vous avez persévéré dans la résolution de...

Elle n'osait achever.

— Ah! Thérèse! interrompit Julien avec feu, si ma mère existait encore, je vous le jure, quelle que soit la violence de mon amour pour vous, je n'aurais jamais songé à l'abandonner pour entrer au service. Le fruit de mon travail était consacré à cette bonne mère, dont l'unique bonheur consistait à m'avoir auprès d'elle; mais hélas! elle n'est plus. Maintenant, je suis libre de ma personne, c'est vrai. Mon travail me donnait l'espérance de pouvoir vous rendre heureuse; mais si monsieur Roblot persiste dans son absurde système... pardonnez-moi ce mot, Thérèse; s'il faut absolument, pour obtenir votre main, revêtir l'habit militaire, eh bien! je ne balancerai pas à briser mon avenir. Je ferai taire mes répugnances, je me ferai soldat; trop heureux si, par le sacrifice de mes goûts et de ma liberté, je puis obtenir la femme sans laquelle, je le sens, je ne pourrais jamais être heureux en ce monde.

Fleur de Grenade, les yeux humides, contempla un instant son amant, tandis que la noble physionomie du jeune homme rayonnait d'une touchante abnégation, et que ses regards, inondés d'une indéfinissable expression, se reposaient amoureusement sur le front de sa bien-aimée.

— Julien! demanda Fleur de Grenade d'une voix tremblante, pour obtenir ma main vous renonceriez aux avantages de votre position, à votre liberté?... Oh! non, monsieur Julien, je ne veux pas que vous accomplissiez un si dur sacrifice... Serais-je heureuse, dites-moi, de savoir que l'a...mitié que je vous ai inspirée et que je partage, ajouta-t-elle plus bas, n'a d'autre résultat que de contrarier vos goûts, en vous forçant de prendre un état que vous... n'aimez pas?... Non, Julien, ne songez plus à moi; laissez mon père disposer de mon sort comme il l'entendra, et ne cherchez pas surtout à m'obtenir aux dépens de ce qu'un homme doit avoir de plus cher au monde après Dieu: sa liberté.

— Renoncer à vous, Thérèse!... mais est-il en mon pouvoir de le faire? Quel conseil me donnez-vous là, mademoiselle? Enfin, je ne m'en aperçois que trop, j'aime seul; mon amour n'est pas partagé...

— Monsieur, croyez-le si vous avez ce courage, repartit la jeune fille en se levant avec vivacité, comme pour se dérober à une explication qui devenait dangereuse, mais cessez de calomnier un cœur qui s'est donné librement au vôtre, un cœur dont les sentimens ne sont que trop désintéressés.

Les jeunes gens en étaient là de leur entretien, lorsque le père Roblot, encore sous l'impression de ses émotions de la rue, entra dans son arrière boutique, en tenant à la main le glorieux bulletin d'Austerlitz.

— Allons, Thérèse! s'écria-t-il tout d'abord, sans remarquer que sa fille était seule avec d'Hervilly dans cette petite pièce éclairée faiblement par une veilleuse; va nous chercher des marrons rôtis, des marrons de Lyon, entends-tu, et non pas des châtaignes rissolées comme la dernière fois. Et toi, madame Roblot, ajouta-t-il en se retournant du côté de sa femme, occupée paisiblement dans le comptoir de la boutique à tricoter; pars du pied gauche, ma vieille; descends vivement à la cave, et rapporte-nous de ce petit vin blanc que j'ai placé derrière les fagots. Il nous faut faire une légère noce, ce soir, en réjouissance de la victoire que l'*empéreur* Napoléon vient de remporter sur les Autrichiens, sur les Russiens et sur tous les Kinserlichs généralement quelconque qui se trouvent sur la surface de l'Europe. Mais minute!... ajouta le ferblantier en voyant sa femme et sa fille se disposer à lui obéir. Je vais vous lire le papier; car avant de se divertir, les êtres raisonnables doivent toujours savoir pourquoi... Tiens! tiens! tiens! exclama le vieux soldat sur trois tons différens, en apercevant enfin le jeune homme que l'obscurité de l'arrière-boutique l'vait empêché de voir jusqu'alors; vous étiez donc présent? lui demanda-t-il.

Pour toute réponse, Julien s'approcha du ferblantier et lui serra la main.

— Ah çà! reprit ce dernier d'un ton soupçonneux, vous jouiez donc tous les trois à cache-cache?

— Mon père, répondit Fleur de Grenade, pour couper court aux questions du bonhomme, nous vous attendions.

— Eh bien! mes enfans, me voilà!... Mille bombes! s'écria de nouveau le vieux soldat en fouillant dans ses poches, je crois, Dieu me pardonne, que mes lunettes ont déserté encore une fois... Il y avait dans la rue tant de monde que je

ne connaissais pas... qui sait?... mais, non, je les rattraperai...

Et Roblot cherchait toujours, lorsque voyant sa fille et sa femme revenir après s'être acquittées de leur commission, il apostropha brusquement cette dernière, en lui disant avec humeur :

— Madame Roblot! qu'est-ce que vous avez fait de mes lunettes? vous savez bien que je vous ai défendu de vous en servir... Rendez-moi mes lunettes!

— Mon père, dit encore Thérèse pour défendre sa mère de l'injuste soupçon, vous savez bien que nous n'y touchons jamais. Vos lunettes ne peuvent être qu'égarées : vous les retrouverez sans doute à la place où vous les avez laissées.

— Tu as raison, ma fille, je les retrouverai ces satanées lunettes... Tenez, Julien, fit le ferblantier en présentant le bulletin au jeune homme encore ému de la conversation qu'il avait eue avec Fleur de Grenade, lisez-nous cela chaudement, à votre manière; et quant à vous, ajouta-t-il en s'adressant à sa fille et à sa femme, en place! repos et silence dans les rangs!

La famille s'étant assise autour de la petite table sur laquelle Thérèse avait posé le sac de marrons, Julien se rapprocha un peu de la lampe, et après avoir échangé avec Fleur de Grenade un regard d'intelligence, commença ainsi la lecture du prestigieux bulletin :

« Austerlitz, le 12 frimaire an XIV de la république, dit-il. En recevant, le 6 frimaire dernier, la communication des pleins pouvoirs de messieurs de Stadion et Giulay, l'Empereur offrit préalablement un armistice, afin d'épargner le sang, si on avait vraiment l'intention d'en venir à un accommodement définitif; mais il fut facile à Sa Majesté de s'apercevoir qu'on avait d'autres projets, et que ces négociations n'étaient qu'une ruse de guerre pour endormir sa vigilance. »

— Ceci n'était en effet qu'une frime, dit Roblot, en commençant de faire tourner ses pouces l'un sur l'autre.

Julien reprit :

« L'empereur Napoléon fit proposer une entrevue à l'empereur Alexandre, qui lui envoya son premier aide-de camp, le prince Dolgorowski. Le placement des grand'gardes laissa voir à l'aide de-camp du czar une armée à demi vaincue. Dès lors, il ne fut plus question de la battre, mais de la tourner et de la prendre. « Elle n'avait tant fait jusqu'alors, disaient les Russes, que par la lâcheté des Autrichiens » En effet, le 10, l'empereur Napoléon, du haut de son bivouac, aperçut avec une indicible joie l'armée russe qui, à à deux portées de canon de ses avant-postes, commençait un mouvement de flanc pour tourner sa droite. Il vit alors jusqu'à quel point l'ignorance de l'art de la guerre, chez les Russes, avait égaré cette brave armée. et dit à cette occasion : — « Avant demain au soir, toute cette armée sera à moi. »

— Et le petit Caporal avait raison! exclama le ferblantier. Continuez, monsieur Julien.

« L'Empereur fit mettre à l'ordre la proclamation ci-jointe : »

— Faut-il lire cette proclamation? demanda le jeune homme.

— Il faut tout lire, répondit Roblot.

« Soldats! continua Julien en élevant la voix, l'armée » russe se présente devant vous pour venger l'armée autri- » chienne d'Ulm. Ce sont ces mêmes bataillons que vous » avez constamment poursuivis jusqu'ici.

» Soldats! je dirigerai moi-même tous vos mouvemens. » Je me tiendrai loin du feu si, avec votre bravoure accoutu- » mée, vous portez le désordre et le carnage dans les rangs » ennemis; mais si la victoire était un moment incertaine, » vous verriez votre Empereur s'exposer aux premiers » coups, car la victoire ne saurait hésiter, dans cette jour- » née surtout, où il y va de l'honneur de l'infanterie fran- » çaise! »

» Soldats! cette victoire finira notre campagne, et alors » la paix que je ferai sera digne de mon peuple, de vous et » de moi!

» NAPOLÉON. »

— A la bonne heure! voilà comme on parle à des soldats! s'écria Roblot électrisé. C'est ainsi que Jourdan et Kellermann nous parlaient, à nous autres, au temps de la République française une et invincible...

— C'est indivisible que vous voulez dire, mon père, interrompit Thérèse en souriant.

— Indivisible ou invincible, mademoiselle Fleur de Grenade, c'est absolument la même chose; ainsi vous avez tort de reprendre votre père quand il parle. Continuez, je vous prie, mon cher monsieur Julien.

Thérèse ne souffla plus mot : le jeune homme poursuivit en ces termes :

« Le soir, l'empereur Napoléon voulut visiter incognito tous les bivouacs; mais à peine eut-il fait quelques pas qu'il fut reconnu. Il serait impossible de peindre l'enthousiasme des soldats en le voyant. Des fanaux de paille furent en un instant mis au haut de milliers de perches, et quatre-vingt mille hommes se présentèrent au devant de lui, et le saluèrent par des acclamations, les uns pour fêter l'anniversaire de son couronnement, les autres pour lui assurer que l'armée donnerait le lendemain son bouquet à son empereur. Un vieux grenadier s'approcha de S. M. et lui dit : — « Sire, » tu n'auras pas besoin de t'exposer; je te promets au nom » des grenadiers de l'armée, que tu n'auras à combattre que » des yeux et que nous t'amènerons, demain, les drapeaux » et l'artillerie de l'armée russe pour célébrer l'anniversaire » de ton couronnement! »

— Bravo! fit le ferblantier.

« L'empereur Napoléon, reprit Julien, dit en rentrant dans son bivouac, qui consistait en une mauvaise cabane de paille sans toit, que lui avait faite les grenadiers : — « Voi- » là la plus belle soirée de ma vie : mais je regrette de pen- » ser que je perdrai bon nombre de ces braves gens. Je » sens au mal que cela me fait, qu'ils sont véritablement » mes enfans. »

— Bombarde! s'écria Roblot, le petit Caporal a bien de la bonté: il devrait savoir qu'on ne peut faire une omelette sans casser des œufs...

« L'empereur Napoléon, continua Julien, prit sur-le-champ toutes ses dispositions de bataille. A une heure du matin, il monta à cheval pour parcourir les postes et se faire rendre compte des mouvemens des Russes. Il apprit qu'ils avaient passé la nuit dans l'ivresse.

» Le 11 frimaire le jour parut enfin. Le soleil se leva radieux, et cet anniversaire, où allait se passer l'un des plus beaux faits d'armes du siècle, fut une des plus belles journées de l'automne.

» Cette bataille que les soldats s'obstinent à appeler la bataille des trois Empereurs, et que Napoléon a nommée la journée d'Austerlitz, sera à jamais mémorable dans les fastes de la grande nation. Sa Majesté, entourée de tous ses maréchaux, attendait, pour donner ses derniers ordres, que l'horizon fût bien éclairci : aux premiers rayons de soleil, chaque maréchal rejoignit son corps d'armée. »

— Ah! ah! fit encore Roblot, voilà le tremblement qui va commencer : écoute cela, Thérèse, et toi aussi, madame Roblot!

« L'empereur Napoléon, poursuivit Julien, dit en passant sur le front de bandière de plusieurs régimens : — « Soldats! » il faut finir cette campagne par un coup de tonnerre qui » confonde l'orgueil de nos ennemis. »

— Le coup de tonnerre a eu lieu, et la bataille a été archi-gagnée, dit à part lui le ferblantier.

« Aussitôt les chapeaux sont mis au bout des baïonnettes, et les cris de : Vive l'empereur! deviennent le véritable signal du combat. Un instant après la canonnade se fit entendre à l'extrémité de la droite, que l'avant-garde ennemie avait débordée; mais la rencontre imprévue du maréchal Davoust arrêta l'ennemi tout court, et le combat commença.

» Le prince Murat s'ébranla avec sa cavalerie; la gauche, commandée par le maréchal Lannes, marcha en échelons par régimens, comme à l'exercice. Une canonnade épouvantable de deux cents pièces de canon s'engagea sur toute la ligne; 200,000 hommes en vinrent aux mains : c'était un véritable

combat de géans. Il n'y avait pas une heure qu'on se battait, que toute la gauche de l'ennemi était coupée; la droite se trouvait déjà arrivée à Austerlitz, quartier général des deux monarques étrangers, qui durent faire marcher sur le-champ la garde de l'empereur de Russie, pour tâcher de rétablir la communication du centre avec la gauche. Un bataillon du 40e de ligne fut chargé par la garde impériale russe à cheval, et culbuté; mais l'empereur n'était pas loin. Il s'aperçut du mouvement, et ordonna au maréchal Bessières de se porter au secours de sa droite avec ses invincibles: bientôt les deux gardes impériales furent en présence.

» Le succès ne pouvait être douteux. En un moment la garde russe fut en déroute. Colonel, artillerie, étendards, tout fut enlevé. Le régiment du grand-duc Constantin fut écrasé; lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. »

— Voilà comment cela doit se jouer, dit à voix basse Roblot.

« Des hauteurs d'Austerlitz, les deux empereurs virent ce désastre. Au même instant, le centre de notre armée, commandé par le maréchal Bernadotte, s'avança; trois de nos régimens soutinrent une très belle charge de cavalerie. La gauche, commandée par le maréchal Lannes, donna par trois fois. Toutes les charges furent victorieuses. Les divisions de cuirassiers se sont emparées des batteries de l'ennemi. A une heure après midi, la victoire était décidée: elle n'avait pas été un moment douteuse. Pas un homme de la réserve n'avait donné nulle part. La canonnade ne se soutenait plus qu'à notre droite. Le corps de l'ennemi, qui avait été cerné et chassé de toutes les hauteurs, se trouvait dans un bas-fond et acculé à un lac. L'empereur Napoléon s'y porta de sa personne avec vingt pièces de canon Ce corps fut chassé de position en position, et l'on vit un spectacle horrible, tel qu'on l'avait vu à Aboukir: vingt mille hommes se jetant dans l'eau et se noyant dans ce lac immense. »

— Ah! sainte Vierge! fit la madame Roblot en se signant.

— Silence dans les rangs! s'écria son mari d'une voix sévère.

Julien reprit sa lecture.

« Deux colonnes, chacune de quatre mille Russes, mirent bas les armes. Tout le parc de l'artillerie de l'ennemi fut pris. Les résultats de cette journée sont quarante drapeaux russes, parmi lesquels se trouvent les étendards de la garde impériale et un nombre considérable de prisonniers; l'état-major ne les connaît pas encore tous. Douze ou quinze généraux: au moins quinze mille Russes tués, restés sur le champ de bataille. Quoiqu'on n'ait pas encore les rapports, on peut, au premier coup-d'œil, évaluer notre perte à huit cents hommes tués et à quinze ou seize cents blessés. »

— Sans compter le reste, grommela Roblot, mais n'importe!

« Le soir de la journée, et pendant plusieurs heures de la nuit, l'empereur a parcouru le champ de bataille et a fait enlever les blessés; spectacle horrible s'il en fut jamais! Monté sur un cheval très vif, Napoléon, passait avec la rapidité de l'éclair, et rien n'était plus touchant que de voir ces braves le reconnaître aussitôt. Les uns oubliaient leurs souffrances et disaient: — « Au moins la victoire est-elle bien assurée? » Les autres: « Vous devez être content de vos soldats aujour- » d'hui? » A chaque blessé l'empereur laissait une garde qui le faisait transporter dans les ambulances.

» Le matin, en passant devant le 28e de ligne, qui a beaucoup de conscrits de la Seine-Inférieure, l'empereur lui avait dit: — « J'espère que les Normands se distingueront au- » jourd'hui. » Ils ont tenu parole. Il avait dit également au 57e: — « Souvenez vous qu'il y a bien des années que je vous » ai surnommé le terrible! »

A ces mots Roblot fit un bond sur sa chaise, et, étendant la main vers le jeune homme, lui dit avec une sorte d'exaltation emphatique:

— C'est la pure vérité! Le 57e de ligne, l'ex-régiment de Flandre, le parrain de Thérèse..... mon régiment à moi, monsieur Julien, a été surnommé *le Terrible* en Italie. C'est que voyez-vous, il fut un temps où, pour entrer dans une citadelle, dans une ville, dans une capitale, le régiment de Flandre n'avait pas besoin d'envoyer de parlementaire. Pas tant de façon: nous nous présentions devant la porte principale; un caporal s'avançait et criait aux assiégés: — « Cordon s'il vous plaît! » Aussitôt la porte s'ouvrait à deux battans et nous entrions dans cette citadelle, dans cette ville ou dans cette capitale, tranquillement et l'arme au bras... Continuez, monsieur Julien.

« Il n'est aucun régiment, poursuivit celui-ci, qui n'ait fait des prodiges de valeur. Pas un corps n'a fait un mouvement rétrograde. L'empereur a dit le soir: — « J'ai livré » trente batailles comme celle-ci, mais je n'en ai jamais vu » aucune où la victoire ait été si décidée, et les destins si » peu balancés. » La garde impériale à pied n'a pas donné; elle en pleurait de rage. Comme elle demandait absolument à faire quelque chose: — « Réjouissez-vous de ne rien faire, » lui dit l'empereur: vous devez donner en réserve; tant » mieux si l'on n'a pas besoin de vous aujourd'hui. » La cavalerie française s'est montrée supérieure et a parfaitement fait son devoir. Cependant la garde regrette beaucoup le colonel des chasseurs à cheval Morland, tué d'un coup de mitraille, en chargeant l'artillerie impériale russe. Les 57e, 43e, 36e, 40e, et 17e, ont rivalisé avec les grenadiers: mais on n'ose nommer aucun corps, ce serait faire une injure aux autres; tous ont fait l'impossible.

» Monsieur Talleyrand se rend à Nieblsbourg où les négociations, pour la paix, vont s'ouvrir sur-le-champ. »

— Et puis, ajouta Julien en terminant, suivent deux décrets: faut-il les lire?

— Certainement! répondit Roblot fâché que ce bulletin ne fût pas plus long; ces décrets sont le bain de pied obligé du petit verre. Lisez, lisez!

Le jeune homme lut encore les deux décrets, que le ferblantier commenta à sa façon(1); puis il y eut un silence dont Julien profita pour reprendre haleine: il en avait besoin.

III.

Pendant ce temps Fleur de Grenade s'étant rapprochée de Julien, par un mouvement instinctif, leurs mains vinrent à se rencontrer dans une étreinte aussi rapide que l'action de l'électricité. Bien que le père Roblot n'eût pas ses lunettes, ce rapprochement sympathique n'échappa cependant pas à l'œil vigilant du vieux soldat qui, regardant alternativement sa fille et le jeune homme dont l'émotion était au comble, s'écria d'une voix de tonnerre:

— Bombarde!... dès que j'ai fait demi-tour à gauche ou à droite, il se passe ici des phénomènes qui ne sont pas naturels! .. Vous, monsieur Julien, vous n'êtes pas dans votre gamelle ordinaire; et toi, mademoiselle Fleur de Grenade, vous avez pleuré en mon absence... Qu'est-ce que cela signifie?... ajouta-t il en interrogeant sa femme du regard.

— Ça signifie, répondit la mère de Thérèse ne comprenant rien à l'exaspération de son mari, ça signifie, monsieur Roblot, que tu t'emportes... tu t'emportes!...

— Quand je m'emporte, je ne m'en porte que mieux! exclama le ferblantier d'une voix pleine de colère.

— Monsieur Roblot!... — Mon père!... — dirent ensemble Thérèse et Julien.

— Ta, ta, ta... Il n'y a ici ni de père ni de monsieur Roblot qui tienne; vous avez, l'un et l'autre, les yeux rouges comme des écrevisses, vous avez filé, de rechef, le parfait amour.

— Mon père, c'est la lecture de ce bulletin, balbutia Thérèse.

— Prrrr... à d'autres, et silence! continua le ferblantier sur le même ton. Vous savez ma volonté inattaquable au su-

(1) Ils étaient relatifs aux pensions accordées aux veuves des généraux, des officiers et des soldats morts sur le champ de bataille.

jet de la chose en question ; qu'avez vous à faire pour en finir, sinon de vivre séparés chacun dans votre cantonnement respectif!

Ces paroles étaient dures pour un amoureux. Jamais, peut-être, le vieux soldat ne s'était exprimé avec autant d'aigreur. Affligé surtout d'avoir innocemment attiré à Fleur de Grenade ces sévères paroles, Julien se prit à dire en faisant un effort visible :

— Monsieur Roblot, ne vous fâchez pas contre mademoiselle Thérèse, seul je suis coupable. Réservez donc pour moi vos reproches. Vous le savez, j'aime votre fille : ne cesserez-vous jamais de vous opposer à l'union de deux êtres qui vous respectent et vous chérissent également ?

— Monsieur Julien, vous êtes un digne jeune homme, je le sais. Vous êtes rangé et bon travailleur ; en un mot, je vous reconnais toutes les qualités requises pour faire un bon mari et un excellent père de famille. Il y a deux ans, lorsque vous êtes venu vous caser dans ma maison, du temps de votre respectable mère, — ici madame Roblot se signa , — vous m'avez inspiré, à la première inspection, une confiance sans restriction. Aussi, non-seulement vous ai-je fait des politesses, mais encore n'ai-je pas mis d'obstacle à tous ces petits conciliabules, qu'un beau garçon peut tenir avec une honnête fille, car d'un côté, je comptais sur la sagesse de Thérèse, et de l'autre, sur votre honneur.

— Et vous avez eu raison, monsieur Roblot ! s'écria Julien en relevant la tête avec dignité.

— Ne m'interrompez pas ! continua le ferblantier. Si bien donc que je n'ai jamais eu l'idée de contrecarrer vos sentimens réciproques. Quand madame Roblot me rapportait les petites causeries que vous aviez, le soir, avec Thérèse, je lui répondais : « — Femme, il ne faut pas faire semblant de nous apercevoir de la manœuvre. Avec tout autre que monsieur Julien, il y aurait peut-être du danger, mais avec ce jeune homme, Thérèse n'a rien à craindre, parce qu'il ne voudrait pas trahir les lois de l'hospitalité. Il est reçu chez nous comme un fils, il ne peut donc lui entrer dans la cervelle d'agir comme un Prussien. Il a beau être amoureux, la consigne de l'honneur sera plus forte que son amour. » — Madame Roblot hochait la tête et me répondait qu'il ne fallait jamais laisser les enfans jouer avec les armes à feu. Je la rassurais, et je vous laissais continuer votre marche et vos séjours. C'est que voyez vous, monsieur Julien, du vivant de votre respectable mère, qui était, je crois, une ci-devant, mais qui n'en était pas plus fière pour cela, je me serais fait scrupule de vous conseiller de prendre la clarinette de cinq pieds. Vous étiez le soutien et la consolation de sa vieillesse, il était naturel que vous restassiez, fixe et immobile auprès d'elle, pour veiller à ce que son ordinaire soit toujours au complet, et pour lui fermer les yeux une fois son temps fini ; mais, du moment où la bonne dame eût passé l'arme à gauche, je me dis : — « Monsieur Julien connaît le mot d'ordre à l'endroit de Fleur de Grenade ; il sait que j'ai juré, sur les cendres de mon fourneau, que ma Thérèse n'aurait jamais pour époux qu'un militaire. Si il s'éprend d'amour, comme il en a l'air et la chanson, alors il ne balancera pas à agir selon mes idées. Il déchirera son exemption de service et s'intercallera, comme un vrai Français qu'il est, dans les rangs de notre invincible armée. »

— Cependant, monsieur Roblot, objecta Julien, si je...

— Minute ! interrompit celui-ci, je n'ai pas fini ma narration. Au lieu de cela vous continuez le même feu, vous et Thérèse, à mon nez, à ma barbe, et vous particulièrement, monsieur Julien, vous ne faites ni plus ni moins cas de ma volonté, que si j'étais un invalide sourd et aveugle. Mais un instant, Bertrand ! comme dit le proverbe, ça ne peut pas aller plus longtemps comme cela, et puisque l'occasion s'est enfin présentée de vous le dire, je suis bien aise de l'avoir saisie à la première capucine et de vous avoir défilé mon chapelet.

Pendant cette philippique, madame Roblot n'avait pas cessé de tricoter. Fleur de Grenade, les yeux baissés, avait fait voltiger son aiguille avec une vivacité presque convulsive. Julien, la rougeur au front, attendait avec anxiété la fin du discours du ferblantier pour lui répondre : Thérèse ne lui en laissa pas le temps.

— Mon père, dit-elle doucement, vous êtes injuste envers monsieur Julien. Tout à l'heure encore, un moment avant que vous ne rentrassiez, il me confiait la résolution qu'il avait prise de se faire soldat pour m'épouser ensuite ; et c'est moi, au contraire, qui m'opposais à ce projet et qui l'engageais à renoncer à moi plutôt qu'à sa liberté.

— Est-ce vrai, monsieur Julien ? demanda le vétéran.

— Oui, monsieur Roblot, ce que vient de vous dire mademoiselle Thérèse est la vérité. J'avais espéré pouvoir vous faire changer d'avis et vous prouver qu'il y aurait plus d'élémens de bonheur, pour votre fille et pour moi, dans la vie calme et laborieuse d'un artiste, que dans la carrière si aventureuse d'un soldat. Ce que vous venez de dire, monsieur Roblot, me confirme dans l'idée que j'avais déjà de votre persistance. Je n'ai rien à objecter : je me ferai soldat et je ne vous demanderai qu'une chose, c'est votre parole que mademoiselle votre fille n'appartiendra jamais à nul autre qu'à moi.

— Si je vous le promets, bombarde !... s'écria avec enthousiasme le ferblantier, certainement et officiellement ! Voilà qui est parler, jeune homme ! Allons ! puisque la chose est entendue, touchez là, Thérèse sera votre femme légitime à votre premier congé de semestre... Mais, si ce n'étais pas abuser de votre complaisance, je vous prierais de nous relire de rechef ce bulletin, je m'étonnerais bien si cette lecture ne venait pas renforcer vos bonnes dispositions ; après cela nous souperons ensemble... Et toi, madame Roblot, dit-il gaîment à sa femme, veille au grain et ouvre l'œil sur le gigot qui est à la broche.

Julien, d'une voix presque enrouée, lut une seconde fois le prestigieux bulletin, au milieu des acclamations de ravissemens du ferblantier. Cette longue lecture terminée, Thérèse prépara le couvert et la famille se mit à table immédiatement. Quand on fut au dessert, qui se composait de noix sèches et du sac de marrons, et que quelques santés eurent été portées, par Roblot, à l'empereur, à la grande armée et au 57e régiment de ligne, le vieux soldat dit avec bienveillance en s'adressant à Julien :

— Ah çà ! mon gendre présumé, il ne s'agit plus maintenant d'aller comme une corneille qui abat... ce que vous voyez là dans cette assiette, il faut procéder par ordre. Quelle arme choisirez-vous ?

— Qu'entendez-vous par là, père Roblot ? demanda Julien qui commença, lui aussi, de traiter le bonhomme sur un ton de familiarité.

— J'entends que toutes les armées possibles sont composées de quatre armes, à savoir : l'infanterie, la cavalerie, l'artillerie et le génie. A laquelle voulez-vous donner la préférence ? choisissez. Notez qu'il est une cinquième arme qui, bien que faisant partie de la cavalerie, de l'artillerie, et du génie tout à la fois, n'en est cependant pas une : c'est celle des hussards à quatre roues, autrement dit, le train ou les équipages militaires. Cette arme, dis-je, n'est généralement occupée dans l'armée que par les trembleurs, les traîneurs, les accapareurs, les payeurs, les fournisseurs, les tailleurs, les voleurs, et autres fricoteurs du même numéro.

— L'énumération est complète, répondit Julien en souriant ; aussi vous avouerai-je qu'excepté l'arme des *hussards à quatre roues*, comme vous l'appelez, je me sens autant de disposition pour les unes que pour les autres, ce sera donc à vous de décider.

— Et comment diable voulez-vous que je décide cela, moi ! suis-je dans votre intérieur pour connaître vos inclinations. Parlez ?

— Eh bien ! je pense que l'artillerie et le génie surtout, exigeant des connaissances spéciales que je n'ai pas, et que je ne pourrais acquérir d'ici là, l'infanterie est...

— Est la reine des batailles ! interrompit le vieux soldat en faisant le mouvement du port d'armes ; avec des régimens comme le 57e, 48e, 84e et 17e, qui portaient jadis et portent encore le glorieux surnom de *foudroyant*, de *redoutable*, d'in-

vincible et d'*infernal*, on peut faire le tour du monde tranquillement et la canne à la main.

— Je n'en doute pas, père Roblot; mais je voulais vous dire, au contraire, que l'infanterie ne me souriant pas beaucoup, il ne me reste donc que la cavalerie... et je me ferai cavalier.

— Cavalier, soit! mais dans quel régiment? Il y a aujourd'hui, dans la cavalerie française, des hussards, des chasseurs, des carabiniers, des cuirassiers, des dragons et des mameloucks. Vous voudriez peut-être entrer dans les mameloucks? C'est flatteur, leur fourniment est voluptueux, je n'en disconviens pas; mais il y aurait pour vous une petite difficulté : c'est que pour être incorporé dans l'escadron des turbans blancs et des bottines rouges, d'une part, il ne faut pas savoir parler français, et de l'autre, il faut être Turc de naissance.

— Et dans les dragons? demanda Julien.

— Les dragons!... oh! jeune homme, gardez-vous bien d'entrer dans les dragons.

— Pourquoi?

— Parce que de tous les régimens de cavalerie, les dragons sont ceux où il est le plus difficile, pour ne pas dire impossible, de se bien conduire.

— Je ne vous comprends pas...

— Je le crois bien : deux mots d'explication vont vous mettre au courant.

Et versant à la ronde une rasade du petit vin blanc dont les fumées commençaient déjà à lui monter à la tête, le vieux soldat trinqua avec Julien, et après avoir vidé son verre d'un seul trait :

— Écoutez, reprit-il. Sous l'ancien régime, on ne comptait que quatre régimens de dragons : royal-dragons, dragons de la reine, dragons-Dauphin et colonel-dragons. C'était toujours la même chose, vert-jus ou jus-vert; mais c'était encore trop, parce qu'il n'y a rien de pernicieux au monde, principalement chez le militaire, comme les êtres amphibies.

— Qu'entendez-vous par amphibie, père Roblot? est-ce que la marine a quelque chose de commun avec la cavalerie?

— Il n'est pas question de cavalerie marine. Imaginez vous que l'essence du dragon est de faire, selon la position et les circonstances, le service de l'infanterie et celui de la cavalerie, à preuve qu'on donne au dragon, au lieu de carabine, un fusil, et voilà pourquoi : il arrive souvent qu'un régiment de dragons, quoique démonté, se trouve en ligne de bataille. Alors le général qui commande leur dit : « Mes amis! vous » savez qu'un bon carré d'infanterie se moque de la cavalerie » comme de Collin Tampon. Les Hongrois, les hullans, voire » même les hussards de la mort, doivent venir émousser la » lame de leurs bancals, sur la pointe de vos baïonnettes, et » mourir à vos pieds. Tenez vous donc ferme, sentez les cou- » des à gauche et chassez-moi toute cette... passez-moi le » mot, par un feu de deux rangs un peu soigné. » Voilà qui est bien. Quelques jours après, le même régiment de dragons est remonté à neuf, et il s'agit de le lancer sur un carré d'infanterie ennemie. « Soldats! dit toujours le même général, » une bonne cavalerie doit hacher l'infanterie comme chair » à saucisse. Exécutez-moi donc une bonne charge à fond » sur ces farceurs de fantassins qui ne brûlent que les pavés, » avec leurs jambes, et flanquez-moi-les tous dos par-dessus » tête, une fois intercallés dans leur carré. » Vous voyez, Julien, que les pauvres dragons sont bien embarrassés. Sont-ils à pied? on leur dit que l'infanterie ne doit pas craindre la cavalerie. Sont-ils à cheval? on leur prêche que rien ne peut résister à leur choc. De tout cela, il résulte qu'un dragon ne sait s'il est lard ou petit salé, et que ce soit à pied ou à cheval, il règne une incertitude dans ses mouvemens qui l'empêche de bien opérer la manœuvre.

— Alors, dit Julien en souriant, je ne me ferai pas dragon, je serai cuirassier.

— A la bonne heure! cuirassier, autrement dit gros-talon. Les cuirassiers sont des lapins francs du collier. Vous avez la taille et la figure convenables à cette arme-là, et je vous prédis que vous irez loin si vous avancez toujours.

— Père Roblot, je crains de ne pas aller aussi loin que vous le voudriez. Je me fais soldat par amour pour Thérèse et non par amour de la gloire; cependant je tâcherai de bien faire mon devoir, car vous ne voulez pas vous opposer, je le suppose, à ce que je revienne le plus vite possible?

— Oh! pour cela non! Que vous reveniez maréchal-des-logis, ou maréchal de l'empire, cela m'est inférieur. Que vous attrapiez un œil de moins; qu'un bras, une jambe ou quelque autre membre manque à l'appel, ça m'est encore indubitable. Le plus pressé est de partir, de servir, et de payer ainsi sa dette à la patrie comme tout Français *la* doit. Mais vous reviendrez au grand complet, non détérioré, et peut-être décoré, pour épouser Fleur de Grenade, qui sera à vous avec armes et bagages... Et puis, vous vous arrangerez pour fricoter ensemble comme bon vous semblera, sans que ni mon épouse ni moi n'allions nous mêler à votre cantine civile. Règle générale, entre l'arbre et le doigt il ne faut pas mettre l'écorce. C'est encore l'abbé Chamelle qui dit cela, dans ses discours à madame Roblot.

IV.

Le lendemain de cette mémorable soirée, sur les deux heures de l'après-midi, Julien entrait dans l'arrière boutique du ferblantier, ayant un petit coffret sous le bras. Après avoir déposé avec précaution ce léger fardeau sur la table, il regarda tour-à-tour madame Roblot et sa fille qui s'étaient levées à son arrivée.

— L'affaire est faite, dit-il en étouffant un soupir. Je suis soldat!

—Quoi! déjà, monsieur Julien?.. exclama Fleur de Grenade avec une expression de voix indéfinissable.

— Vous n'avez pas perdu de temps, mon futur gendre, fit en ôtant ses lunettes le ferblantier, qui avait quitté son établi pour tendre affectueusement la main au nouvel enrôlé.

— Oui, mademoiselle Thérèse, déjà! Les grandes déterminations ne souffrent pas de délai. Il n'y avait que ce moyen d'avoir l'espoir de vous obtenir; eh bien! je l'ai employé. Ne vous l'avais-je pas promis? Ce que, jadis, je vous ai dit tant de fois sans témoins, je vous le répète, aujourd'hui, en présence de votre père et de votre mère : je ne puis vivre sans vous et... voilà pourquoi je pars.

— Monsieur Julien, je serais bien ingrate si je ne me rappelais tout ce que votre... tendresse pour moi vous a fait faire... Julien, je vous en fais, moi aussi, la promesse sacrée : je n'appartiendrai jamais qu'à vous.

En prononçant ces mots, Fleur de Grenade avait peine à retenir les larmes qui sous ses longs cils d'or coulaient lentement comme des perles transparentes. Mais sa belle physionomie brillait d'une auréole qui avait quelque chose d'héroïque. La jeune fille, fière d'inspirer à l'homme qu'elle aimait, un tel dévouement, sentait, pour la première fois peut-être, tout le prix de ses charmes.

— Alors, embrassez-vous mes enfans, je le permets, dit le ferblantier en se frottant les mains de plaisir. Vous êtes faits l'un pour l'autre, et vous aurez, un jour, des enfans qui, je l'espère, marcheront au pas accéléré sur vos traces... et sur les miennes; en avant donc, et par anticipation, le baiser matrimonial.

Julien ne se le fit pas répéter, et rougissant d'émotion, il prit un chaste baiser, le premier qu'il eût jamais obtenu, sur les joues roses de Fleur de Grenade. Cette consécration mystérieuse du pacte de fidélité qu'elle venait de jurer, fit tressaillir Julien comme un conscrit lorsque, pour la première fois, il entend les balles siffler à ses oreilles.

— Et dans quel régiment vous êtes-vous enrôlé? demanda le ferblantier.

— Dans le 1er de cuirassiers, dont le dépôt est à Strasbourg.

— Le 1er de cuirassiers! reprit Roblot... Bombarde! c'est un fameux régiment qui avait, à Valmy et à Jemmapes, le chapeau à trois cornes, l'habit long et la queue courte.

— C'est vrai. Ce régiment portait à cette époque, m'a-t-on dit, le chapeau et les cheveux poudrés ; ils ont aujourd'hui le casque et les cheveux ras, reprit Julien qui ne se souciait guère d'entendre son futur beau-père se livrer à son érudition régimentaire.

— Le casque n'est bon que pour parer un coup de sabre, après la queue bien entendu, qui est une défense naturelle, continua le ferblantier. A preuve que j'ai ouï dire à un grenadier de l'ex-garde consulaire, qui a fait la guerre en *Egypre*, que dans ces espèces de déserts de l'Arabie en Pétrée, il s'était trouvé un jour, en poussant une reconnaissance, nez à nez avec un lion qui, n'ayant d'autre arme défensive que sa queue, d'un seul coup avait coupé en deux le sergent et le caporal qui commandaient la patrouille. Ce qui prouverait que ces animaux-là ont une idée sur le militaire en général, et sur les sous-officiers en particulier. Quel coup de queue! quel carambolage. . hein?

Julien n'ayant répondu à ce lazzi du ferblantier que par un sourire, ce dernier continua :

— Il est positif que le casque ne coiffe pas aussi bien que le chapeau à cornes; mais c'est qu'on veut du nouveau en tout. Ce qui me console, moi, c'est que l'*Empéreur* n'a pas quitté notre vieille coiffure. Il n'y a pas de danger qu'il prenne le casque, lui!... Mais dites-moi, mon garçon, qu'est-ce que ce petit coffret que vous apportez?

— Ah! ce petit coffret? fit Julien qui semblait l'avoir oublié. Il constitue ce que j'ai de plus précieux au monde. Thérèse, poursuivit le jeune homme, voulez-vous me permettre de vous en faire la dépositaire.

Fleur de Grenade regarda son père et sa mère comme pour avoir leur assentiment.

— Ma fille accepte, dit le ferblantier; tu le réintégreras intact, à ton époux, le jour de vos noces; mais, mon gendre, ajouta-t-il, y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander ce que contient cette petite cassette?

— Aucune, père Roblot. Je vais l'ouvrir et en faire, devant vous, l'inventaire : ce ne sera pas long.

Le jeune homme ouvrit le coffret et en retira d'abord une liasse de parchemins.

— Voilà des papiers, dit il en les plaçant sur la table, auxquels je n'attache qu'une importance relative.

— J'entends, dit le ferblantier. Ce sont vos paperasses de noblesse : des brevets, des priviléges imprimés dont l'Assemblée nationale a fait justice, et que...

— Père Roblot, interrompit à son tour Julien avec dignité, si j'attache quelque prix à la conservation de ces papiers, ce n'est, soyez-en persuadé, ni par orgueil ni par vanité. Depuis que je suis rentré dans les rangs du peuple je ne ferai rien pour en sortir; mais mon père et mon frère aîné, emportés par le torrent de l'émigration...

— Comment! fit le vieux soldat, je vous croyais fils unique de veuve?

— J'ai encore mon père et un frère, dit Julien tristement; du moins je l'espère. Ils peuvent revenir un jour. Je puis, moi, renoncer aux vaines chimères de la naissance, ces hochets du hasard ; mais je ne peux renoncer ni à mon nom ni à ma famille. Or, ces papiers serviront à m'en faire reconnaître. Je vous en fais juge, ne dois-je pas les conserver?

— Certainement! fit Roblot qui, malgré ses préjugés révolutionnaires, professait une espèce de culte pour tout ce qui tenait à la famille. La royauté du foyer domestique était, aux yeux du vétéran, la première de toutes les royautés.

— Ce portrait, continua Julien en retirant du coffret une charmante miniature de Greuse, est celui de ma mère ..

— Oh! la jolie figure! s'écria madame Roblot.

— Quelle ravissante physionomie! ajouta Fleur de Grenade.

— Vous lui ressemblez beaucoup, dit à Julien le ferblantier qui avait été chercher ses lunettes pour mieux apprécier la ressemblance.

— Hélas ! oui, du moins on me l'a dit souvent, répliqua le jeune homme en soupirant. A l'époque où vous la voyez, ma mère était belle, elle était jeune, elle était riche. Beauté, jeunesse, fortune, tout lui a été enlevé à la fois, il ne lui est resté que sa vertu, et cette vertu, mes amis, l'a soutenue comme vous l'avez vu, dans les temps de vicissitudes et d'épreuves. De tout ce que renferme ce petit coffret, ce bijoux, poursuivit Julien en déposant un filial baiser sur le médaillon, est, sans contredit, le plus vénéré.

— Je le crois bien, dit Fleur de Grenade en jetant ses bras autour du cou de sa mère qu'elle embrassa avec effusion tout en regardant Julien.

— Oui, Thérèse, vous avez raison, repartit Julien, c'est bon une mère; mais quelquefois, à défaut de la profonde affection d'une mère, Dieu nous envoie au cœur un de ces amours, qui le vivifie et le console souvent. Cet amour, pudique comme celui des anges, nous porte aux plus nobles actions. Thérèse, s'il est beau d'éprouver ce sentiment, il est encore plus beau de l'inspirer.

Fleur de Grenade comprit Julien: elle lui prit la main et la serra doucement dans la sienne, en lui disant avec une ineffable douceur :

— Mon ami, je voudrais pouvoir répondre à votre beau langage; mais une pauvre fille comme moi, qui ne sait que lire et écrire, n'a point la faculté de bien rendre sa pensée. En revanche, je vous atteste que mon cœur est digne du vôtre, et que mes sentimens pour vous, quoi qu'il arrive, ne changeront jamais.

Le jeune homme s'apprêtait à replacer dans le coffret les parchemins et le portrait de sa mère, lorsque le ferblantier s'écria :

— Mais vous ne nous montrez pas tout; il y a encore quelque chose au fond de la boîte.

— Cela est de si peu d'importance, répondit Julien, que je croyais inutile de vous en faire part.

— Si fait, puisque vous avez commencé il faut finir : à mon avis, les demi-confidences ne valent rien.

— Eh bien! père Roblot, ce petit sac que vous voyez au fond du coffre renferme mes économies depuis une année. Il contient six cents francs, tant en or qu'en argent. Si je suis tué, je vous prie d'appliquer cette faible somme à la dot de de mademoiselle Thérèse que, dès à présent, j'institue ma légataire universelle.

Ce nouveau témoignage de tendre sollicitude fit tressaillir Fleur de Grenade.

— Quoi! Julien, s'écria-t-elle, partez-vous avec le pressentiment de ne plus nous revoir ? Quand à moi, je vous déclare que je ne toucherai jamais à cet argent si vous ne revenez pas. Mais il est une faveur que je voudrais réclamer de votre tendresse. . Peut-être ne me l'accorderez-vous pas?

— Une faveur, dites-vous? répéta le jeune homme avec vivacité, en prenant à son tour la main de sa fiancée qu'il pressa dans les siennes. M'est-il permis de vous la refuser? Parlez, Thérèse, et quelle qu'elle soit, vous l'avez obtenue déjà.

— Julien, le portrait de votre mère...

— Eh bien ! ce portrait?. .

— Je voudrais le porter sans cesse, comme un gage de souvenir. A votre retour je vous le rendrai ; du moins, jusque-là, j'aurai la consolation de ne point me séparer d'un objet qui vous est si cher.

Aussitôt Julien passa la miniature au cou de la jeune fille en lui disant :

— Thérèse, voilà ce médaillon, qui vaut à mes yeux tous les trésors du monde. Portez-le en souvenir de moi, en mémoire de ma mère qui, elle aussi, vous aimait tant.

Fleur de Grenade appliqua ses lèvres sur le portrait, le glissa dans son sein ; puis, posant la main sur son cœur.

— Julien, dit-elle après un silence éloquent, vous le retrouverez là... là toujours... ajouta-t-elle en détournant la tête pour cacher ses larmes.

— Ah çà ! s'écria Roblot, qui n'entendait rien à la psychologie de l'amour, est-ce que vous allez vous aviser de pleurer tous deux en partie liée?.. Allons donc! rengaînez vos larmes, et passons à un autre exercice. Voilà les affaires arrangées. Julien, vous êtes sûr du cœur de Thérèse, elle est sûre du vôtre, vous allez partir gai comme plusieurs pinsons, et léger comme une patrouille de daims. C'est à mon tour, mon

garçon, à vous faire les recommandations que mon expérience me suggère. Vingt-cinq ans de service effectif, sept campagnes, et une demi-douzaine de blessures, contre lesquelles j'aurais bien voulu troquer le petit brimborion que le petit Caporal a inventé dernièrement, me donnent des droits à vous tracer la conduite à tenir dans le rude métier que vous venez d'embrasser. Asseyez-vous donc là, un instant, conscrit de gendre que vous êtes, et écoutez-moi.

Julien, bien qu'assez peu disposé à entendre une homélie guerrière de la façon du ferblantier, prit une chaise, s'assit à côté de Thérèse, et, le vieux soldat, après avoir passé sa main sur son front, comme un homme que l'abondance d'idées domine, tint ce langage.

— Il y a, dit-il, de superbes états dans le monde civilisé. Un auteur, un peintre sur porcelaine, un marchand de vins, un ferblantier-lampiste, voilà des professions qui rapportent de quoi nourrir et élever sa famille. Ces professions, dis-je, sont honorables et lucratives; mais de celles dont je parle à celle de soldat, il y a la différence d'un pain de sucre au dôme des Invalides. Le militaire, voyez-vous, Julien, est tout, les bourgeois ne sont rien : ils n'existeraient peut-être pas sans lui. Si l'auteur écrit tranquillement des pièces de théâtre; si le peintre sur porcelaine ou sur toute autre toile, travaille avec sécurité, si le ferblantier-lampiste confectionne en paix ses passoires et ses quinquets nouveau modèle, tout cela, dis-je, est dû au militaire qui, soit qu'il combatte l'ennemi à l'extérieur, soit qu'à l'intérieur il fasse patrouille la nuit, pour maintenir l'ordre dans son arrondissement, le militaire, dis-je, a été confectionné pour le bonheur et le salut de tous. Et quel est le mobile du soldat pour s'exposer si joyeusement aux balles, aux boulets, au froid, au chaud, au vent, à la pluie, et autres projectiles plus ou moins malsains, accompagnement obligé de la rigueur des saisons et des chefs? L'honneur! Julien; car ce n'est pas pour la bagatelle de cinq sous par jour, que la patrie alloue généreusement à chacun de ses défenseurs, que ceux-ci se font un plaisir de coucher sur la neige, sans boire ni manger, et risquent de se faire tuer, par dessus le marché, ou, ce qui est pire encore, de se faire amputer une partie de soi-même... C'est l'honneur seul qui soutient le troupier; c'est ce qui fait que l'état de soldat, qui ne procure souvent ni beurre ni sel, est le premier état, de tous les états non indépendans.

Puis, après avoir appuyé son thème favori d'une multitude de preuves, le ferblantier termina ainsi :

— Un régiment, mon cher Julien est un monde en abrégé, où l'on rencontre une infinité de caractères divers. Les qualités et les défauts des hommes, bien que nivelés par le rabot de la discipline, se montrent quelquefois à découvert. Je dois vous l'avouer ici, les bonnes natures sont aussi rares dans le militaire que dans le civil. On trouve des sournois, des vantards, des égoïstes et des crânes, qui ne sont autres que des enfonceurs de portes ouvertes. Pour échapper aux méchans propos et aux mauvais tours de ces propres à rien, car ce sont, pour l'ordinaire, les plus mauvais soldats d'un régiment, il ne faut en faire ni une ni deux. Ils vous tâteront : mettez incontinent le sabre à la main. Il ne faut pas six mois de salle pour dégainer. Un jeune homme qui a du cœur, est plus solide, sur le terrain, que le plus vieux traîneur de sabre.

— Comment! mon père, s'écria Fleur de Grenade tremblante, vous conseillez à Julien de se battre en duel?

— Je ne lui donne pas de conseils, je lui octroie seulement une autorisation qu'il lui faudra mettre à profit, sans marchander. Une première affaire évitée vous en attire vingt autres sur les bras, et il est bon d'en finir, une fois pour toutes, avec les mauvaises pratiques d'un régiment. D'ailleurs, vaincu ou vainqueur, la chose n'en est pas moins faite, et on a acheté la faculté de se retrancher dans une tranquillité belliqueuse, dont personne n'a le droit de suspecter le motif.

Julien n'ayant répondu aux argumens de Roblot que par un signe de tête affirmatif, Fleur de Grenade lui dit à voix basse :

—Mon ami, si jamais vous avez un duel, songez à moi; il ne vous arrivera pas malheur.

Sans le savoir, l'aimable fille exprimait la noble pensée que le grand Corneille prête au Cid :

« Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix. »

Le ferblantier dit encore :

— Vous ne tarderez pas, Julien, à devenir sous-officier; votre tournure, votre éducation, doivent vous en donner l'espoir. Une fois brigadier ou maréchal-des-logis, il ne tiendra qu'à vous...

— De revenir épouser Thérèse? interrompit Julien.

— Bravo ! fit le vieux soldat ; voilà l'ambition qui arrive ; l'appétit vient en mangeant. Quand vous serez sous-officier, vous désirerez l'épaulette.

— Je désirerai Thérèse, père Roblot. Et que m'importent les grades, les honneurs ! Est-il pour moi un titre plus désirable que celui de mari de Fleur de Grenade.

— Vous ferez comme vous l'entendrez, mon cher gendre, repartit le ferblantier en souriant ; vous avez sur ce point la bride sur le cou. Si vous n'avez pas d'ambition, tant mieux ! cela ne fera point de tort à votre amour, et vous nous reviendrez plus tôt; car, voyez vous, comme a dit en latin un philosophe de la Grèce : L'ambition perlus perla *perd l'homme*.

Le vieux soldat continua encore quelque temps ses instructions, et il ne tint qu'à Julien d'apprendre, en quelques heures, les devoirs et prérogatives du militaire, depuis le grade de brigadier jusqu'à celui de maréchal de l'Empire inclusivement. Le ferblantier ne tarissait pas sur ce sujet. Mais le jeune homme ne prêtait qu'une oreille distraite aux discours du vétéran ; il ne quittait pas des yeux Fleur de Grenade, et cherchait à puiser dans ses regards un peu de cette fermeté dont elle était douée et dont lui-même avait grand besoin.

Pour célébrer dignement le départ de son gendre futur, Roblot était allé inviter à dîner quelques-uns de ses voisins. Tous se rendirent à cet appel impromptu. Pendant le repas, ils félicitèrent à l'envi monsieur Julien d'Hervilly de sa détermination héroïque; mais malgré ce concert d'éloges, malgré les refrains bachico-patriotiques du ferblantier, le festin se passa assez tristement : une fête qui a pour perspective une séparation n'est jamais bien gaie.

A onze heures du soir, les convives s'étant retirés, Roblot dit à Julien :

— Ah çà ! mon garçon, vous m'avez montré votre feuille de route ; mais je n'ai pas fait attention au jour fixé pour votre départ.

— C'est demain, répondit froidement Julien.

— Demain ! répéta le ferblantier d'un ton de surprise ; alors j'irai vous faire la conduite.

—Non, père Roblot, ne vous dérangez pas. Ces adieux n'aboutissent à rien. Je vais vous quitter tout-à-l'heure, comme à l'ordinaire, pour ne plus nous revoir que dans... Le sais-je ?

— Mais, moi, je veux vous accompagner.

— Avant de quitter Paris, j'ai une dernière visite, un dernier adieu à faire...

— A Thérèse? demanda vivement.

—Non, à une autre : il est des larmes qu'on aime à ne répandre que devant Dieu.

— Une visite lacrymale? demanda encore le vétéran en ayant l'air de réfléchir. Et à qui donc ?...

— A la tombe de ma mère, répondit Julien d'une voix émue.

Roblot baissa la tête et n'insista plus. Puis appelant sa femme occupée, avec sa fille, à mettre un peu d'ordre dans le ménage.

— Madame Roblot ! cria-t il à tue-tête, bien qu'elle ne fût qu'à quelques pas, monsieur Julien part demain matin sans rémission ; il voudrait vous souhaiter le bonjour, ce soir !

A cette annonce à laquelle Fleur de Grenade n'était pas préparée, la pauvre fille, comme frappée de la foudre, laissa échapper de ses mains un saladier qui se brisa en éclats.

— Bombarde ! dit à voix basse le ferblantier en jetant

autour de lui des regards inquiets, voilà le pétard en attendant l'explosion de la bombe!

Madame Roblot voyant sa fille pâlir, fermer les yeux et chanceler, la soutint dans ses bras, tandis que Julien, s'approchant de Fleur de Grenade, prit une de ses mains :

—Adieu, Thérèse, adieu, lui dit-il après avoir posé ses lèvres brûlantes sur cette main agitée d'un tremblement nerveux. Pensez à moi... nous nous reverrons.

La jeune fille ne répondit pas. La tête penchée sur le sein de sa mère, elle balbutiait des mots sans suite et que personne n'aurait pu comprendre.

— Adieu, père Roblot! cria Julien au bonhomme ; rappelez-vous votre promesse et les nôtres.

— Oh! toujours et à perpétuité, répondit le vieux soldat en passant rapidement la manche de sa veste sur ses yeux humides.

Et, sans même avoir embrassé madame Roblot, Julien s'élança et sortit de la boutique comme un homme ivre qui ne sait plus ce qu'il fait.

V.

De retour dans son infime logement, le nouvel enrôlé ne se mit au lit que longtemps après et ne dormit pas. L'amant songeait à sa maîtresse, l'artiste aux travaux qu'il abandonnait, le soldat à la carrière nouvelle qu'il allait parcourir.

Le lendemain matin, après avoir été au cimetière du Père-Lachaise s'agenouiller pieusement sur la tombe de sa mère, Julien gagna la barrière de Pantin, et prit à grands pas la route de Strasbourg. Arrivé à la Croix-du-Puits, située sur un petit monticule d'où l'on découvre toute la capitale, il se retourna une dernière fois, leva les yeux au ciel et, étendant la main vers la ville qui l'avait vu naître et où il avait passé de si terribles heures et de si doux instans, il dit d'une voix brisée par la douleur :

— Adieu, Paris! je te laisse ce que j'ai de plus cher : les cendres de ma mère et l'amour de Thérèse; conserve-les-moi jusqu'au jour du retour... si je reviens jamais!

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE Ier.

LE SALON DE FLORE.

I.

Le *Dieu* de la danse, c'est-à-dire le vieux Vestris, écrivait à Frédéric-le-Grand, roi de Prusse : « Sire, il est temps enfin » que la danse et la politique marchent du même pas et se » donnent la main : l'avenir de l'humanité est là. »

La révolution française, et non le roi de Prusse, se chargea de réaliser le vœu du facétieux baladin qui ne comptait, au dix-huitième siècle, que trois grands hommes au monde : lui, Voltaire et le grand Frédéric.

En 1790, il y eut à Paris un bal qui prit le nom de *Bal des Amis de la Constitution* : Il se tenait rue de Bussy, près du couvent des Cordeliers. En 1792, on vit un autre établissement de ce genre se parer de la dénomination de *Bal des Droits de l'Homme*. En 1793, la rue de la Huchette vit s'élever le bal des *Sans-Culottes* où, pour l'honneur de la décence, il est permis de croire que le titre promettait plus qu'il ne tenait ; enfin en 1794, le fameux *Bal des Victimes*, dont le souvenir appartient à l'histoire de cette époque sanglante, vint clore la série funé-démocratico-dansante de ces réunions où le menuet avait été proscrit comme un ci-devant, et où les *bourrées* de la Bretagne et de l'Auvergne jouissaient d'une impopularité telle, qu'il suffisait de les danser pour marcher à l'échafaud.

Sous le Directoire on dansa peu : c'était une époque d'agiotage et de corruption où, comme au temps de Law, on pensait plutôt à s'enrichir promptement qu'à danser.

L'époque du consulat remit la danse à la mode ; mais on ne dansa franchement, joyeusement et savamment que sous l'Empire. De l'Opéra à la Courtille et de la grande galerie des Tuileries aux barrières de Paris, il y eut une recrudescence d'entrechats. Tout le monde voulait danser et tout le monde dansait. On aurait pu croire que toutes les tarentules du nouveau royaume de Naples avaient franchi les Alpes, dans les plis de nos drapeaux victorieux, et fait irruption à Paris. Artistes et artisans ; généraux et soldats ; bourgeois et diplomates dansaient et bondissaient à qui mieux mieux dans les salons, dans les guinguettes, dans les palais. Les plus graves personnages se laissèrent aller à la fièvre générale et, pour notre part, nous nous rappelons avoir vu à un magnifique bal, donné par la reine de Hollande, danser au même quadrille un célèbre général étranger et le premier magistrat d'une cour souveraine (1).

On dansait donc sous l'Empire et on avait raison. C'est qu'en effet la gloire, ce pain intellectuel des nations, ne manquait pas au peuple. D'un côté, on gagnait des batailles dont l'éclat effaçait Arbelles et Fontenoy; de l'autre, des monumens gigantesques, rappelant nos plus beaux faits d'armes, s'élevaient au sein de la capitale de l'Empire et entretenaient, dans l'âme des citoyens, cette confiance qui rend les populations industrieuses et les armées invincibles. Le soleil d'Austerlitz dorait de ses rayons de pourpre l'Apollon du Belvédère, la Vénus de Médicis, le Laocoon et les tableaux de Raphaël, du Corrège, du Titien et de l'Albane, fruits inestimables de nos conquêtes. Les sciences et les lettres refleurissaient à la voix du héros qui avait rafraîchi le laurier du tombeau de Virgile ; le commerce, l'agriculture, cette mère nourricière d'un vaste territoire, étaient en honneur. Nos temples se rouvraient aux croyances et aux prières des fidèles. Pourquoi les Français n'auraient-ils pas dansé? Napoléon lui-même n'ayant pas dédaigné de se livrer à cet innocent passe-temps, le peuple pouvait-il faire rien de mieux que d'imiter son empereur?

Au nombre des bals publics qui surgissaient de toutes parts, il y en avait un surtout, situé aux Champs-Elysées entre le carré Marigny et le faubourg Saint-Honoré, qui devint bientôt célèbre par la qualité et le nombre de ses habitués. Ce bal s'appelait par métonimie, sans doute, le *Bal du Salon de Flore*, bien qu'il ne fût fréquenté que par des militaires.

Le promeneur ou l'oisif qui, sur la foi de l'étiquette, serait entré dans ce temple de Terpsychore, croyant y rencontrer des jardiniers fleuristes et des marchands de bouquets, aurait été bien surpris de n'y trouver que tout un corps d'armée : garde à pied, garde à cheval, grenadiers, chasseurs, artilleurs, mamelucks, etc. Les vingt-quatre poteaux qui soutenaient le comble, et que, par flatterie, le maître de l'établissement appelait des pilastres, étaient autant de faisceaux où étaient suspendus des casques, des bonnets à poil, des schakos, des turbans, des sabres, des épées et des damas. Les dimanches, lundis et jeudis de chaque semaine, le bal du Salon de Flore, ressemblait à un nid de soldats, et quels soldats! la fine fleur de l'armée, les premiers soldats du monde!... Des hommes qui, jeunes encore, portaient la cicatrice des blessures reçues, soit dans les champs de la Lombardie, soit en Allemagne, soit aux pieds des Pyrami-

(1) Le général autrichien Zach et le comte Muraire, premier président de la cour de cassation.

des, en un mot, de ces guerriers que Montaigne, dans son pittoresque langage, appelle des gagneurs de batailles.

C'était un coup-d'œil vraiment magique, que l'aspect de tous ces uniformes si diversement variés de forme et d'ornemens. Un des énormes quadrilles du bal de Flore, rassemblait quelquefois toutes les armes de l'armée. Le lourd cuirassier faisait vis-à-vis à l'élégant dragon; le svelte hussard à l'artilleur aux longues guêtres noires; l'épais mameluck au léger lancier, et l'impassible grognard, au trompette narquois des guides. Tout cela, disons-nous, s'agitait, bondissait, se mêlait dans des trénitz, dans des pastourelles, au son d'une musique de cuivre, et se livrait à une joie franche et expressive que de rares querelles de préférence, presque aussitôt apaisées, venaient de temps à autre interrompre. Il est bon de l'enregistrer : si une grande liberté régnait au bal du Salon de Flore, au moins, ce dévergondage de gestes et de propos, que nous voyons trôner depuis quelques années jusque sur le plancher du grand Opéra, était banni de ce lieu. Point de ces danses désordonnées, de ces attitudes fantastiques, empruntées aux antiques Lupercales; point de ces galops mugissans qui roulent, en serpentant comme un immense boa, au milieu des vapeurs de l'orgie et de la licence du langage. On dansait décemment au bal de Flore; et, si toutes les danseuses n'étaient point des Lucrèce, si un petit nombre d'entre elles s'étaient consacrées au culte de Vesta, du moins, la modestie de leur maintien, la discrétion de leur allure, n'indiquaient-elles en aucune façon, la faiblesse un peu trop libérale de leurs cœurs. Mises, pour la plupart avec simplicité, mais toujours avec goût, ces femmes étaient dignes, par leur tenue, de concourir avec les sous-officiers de la garde, aux pudibondes chaînes anglaises, aux malignes queues du chat, aux ébouriffans chassés-croisés et aux voluptueuses ailes de pigeons, qui se formulaient, à l'époque dont nous parlons, au bal du Salon de Flore.

Pour résumer en peu de mots tout ce que nous avons dit sur cet établissement, qui tiendra un jour sa place dans l'histoire des mœurs et des habitudes militaires sous l'Empire, nous dirons encore que, plus tard, la réputation de ce bal vola, sur les ailes de la victoire, de Paris à Vienne, à Berlin, à Madrid, à Milan et jusqu'à Moskow, et qu'il devint le rendez-vous général des plaisirs de la garde impériale. Les soldats de César se divertissaient à Rome sous les arches rompues du pont d'Horatius-Coclès; les soldats de Charles XII allaient s'ébattre dans les salles antiques de la forteresse de Stockolm; les grenadiers de Frédéric II célébraient, à Postdam, la conquête de la Poméranie, dans la splendide auberge de Schwartzmann; les soldats de Napoléon, dans les courts intervalles de leurs prestigieuses campagnes, se divertissaient au Salon de Flore, en substituant pour quelques momens, au *pas de charge* et au *pas de course*, le séduisant pas d'été, et le brillant pas de bourrée. C'est donc au bal du Salon de Flore qu'on va retrouver bientôt monsieur et madame Roblot, ainsi que Fleur de Grenade.

II.

Plus de dix-huit mois s'étaient écoulés depuis le départ de Julien d'Hervilly pour l'armée, sans que nulle lettre, nulle nouvelle, ne soient venues apprendre à la famille Roblot, le sort du jeune soldat. Le ferblantier avait été plusieurs fois au ministère de la guerre, pour y demander des renseignemens; mais comme il ne s'était présenté dans les bureaux, ni sous la recommandation d'un sénateur, ni sous les auspices d'un conseiller d'Etat, on lui avait répondu sèchement que : « Le nommé Julien d'Hervilly, était parti de Strasbourg avec son régiment pour faire la campagne de 1806, que souvent ce régiment s'était trouvé en présence de l'ennemi, et qu'il pouvait bien se faire, que celui dont il s'enquérait fût mort, soit sur le champ de bataille, soit à l'hôpital, ou enfin, qu'il eût été fait prisonnier; qu'au surplus, et dès qu'on serait à même de le faire, on lui transmettrait les renseignemens qu'il sollicitait, quoique sans qualité pour les obtenir. »

Roblot scandalisé d'une réponse si peu consolante, avait beau dire qu'il était un vétéran, soldat du camp de la Lune, pensionné et possesseur d'un état de services fort remarquable; que le jeune cuirassier dont il s'agissait était son futur gendre, les commis lui riaient au nez, et lui tournaient le dos en affectant de parler du nouveau vaudeville de messieurs Barré, Radet et Desfontaines, ou de la tragédie de Luce de Lancival, *la Mort d'Hector*, en répétition au Théâtre-Français depuis trois ans. Roblot, disons-nous, sentait bouillir son sang dans ses veines; la main lui démangeait; mais le frein indestructible de la discipline militaire le retenait. Il se contentait de lancer un regard de mépris à ces étourdis, qui traitaient un vieux brave sans protecteur, comme un cocher sans place, et qui se faisaient un jeu cruel de perpétuer les anxiétés d'une famille.

L'honnête ferblantier rentrait donc chez lui de très mauvaise humeur, et quand Thérèse, qui le guettait toujours sur le pas de la porte, accourait à lui du plus loin qu'elle l'apercevait, pour lui demander avec vivacité :

— Eh bien !... Julien ?...

Roblot se contentait de répondre :

— Mon enfant, on n'a pas de nouvelles de lui au ministère; mais pas de nouvelles c'est bonnes nouvelles, dit le proverbe; il faut patienter encore : tout vient à point à qui sait attendre; autre proverbe, ajoutait-il, qu'il est bon de pratiquer.

Mais après dix-huit mois écoulés de cette façon, la patience de la jeune fille avait été poussée à bout. Fleur de Grenade était persuadée que trop docile aux instructions de son père, Julien s'était battu en duel à son arrivée au régiment, et qu'il avait été tué.

— Car sans cela, ajouta-t-elle comme pour corroborer cette idée fixe, il nous aurait écrit au moins une fois, dans les quatre mois qu'il est resté en garnison à Strasbourg.

— Thérèse, disait à son tour Roblot, il y a quelque chose de plus vraisemblable que ces conjectures. Rien ne change le cœur et les idées comme les voyages et la vie de garnison. Je sais qu'un poulet d'Inde à étriller, qu'une cuirasse à astiquer, donnent à un cavalier, dans les commencemens, furieusement de tintoin; mais ça n'empêche pas de trouver, par-ci par-là, quelques quarts-d'heure pour écrire à sa prétendue. Julien, plus que tout autre, a la parole facile, la plume en main. Il t'a oubliée, ma pauvre enfant, c'est mon opinion : il profite de la chose pour garder le silence. Console-toi donc, et ne continue pas à te faire du chagrin pour un ingrat : Julien t'a rayée, dans son cœur, du contrôle de ses sentimens.

— Non, mon père, non ! répondait Fleur de Grenade. Julien ne peut m'avoir oubliée, ce n'est pas un ingrat. Son silence tient à des causes que je ne puis deviner. Il faut qu'il soit mort... blessé... ou prisonnier. Vous devriez vous contenter d'avoir causé ce malheur par vos exigences, sans calomnier encore monsieur d'Hervilly par vos injustes soupçons.

A ce mot d'*exigence* et d'*injustes soupçons* le ferblantier fronçait le sourcil; mais comme il voyait la douleur et la résignation empreintes sur les traits amaigris de sa fille bien-aimée, il se bornait à répondre majestueusement et comme Napoléon, au sujet d'un meurtre qu'il ne commanda jamais (1) :

— Ce que j'ai fait, j'ai dû le faire; et, si c'était à recommencer, je le ferais encore.

Cependant un ami du ferblantier, employé au Mont-de-Piété, nommé Renard, beau parleur et aussi grand controversiste, en matière civile, que le père de Thérèse sous le rapport de l'érudition militaire, était parvenu à savoir par la cuisinière du beau-frère de la femme de chambre de la mère du ministre de la guerre, que le 1er régiment de cuirassiers

(1) Celui du duc d'Enghien.

avait fait, au combat de Deppen, et notamment à la bataille de Friedland, des prodiges de valeur; mais que ce régiment avait perdu les deux tiers de ses hommes; Renard avait, à l'aide de précautions oratoires, divulgué cette nouvelle à Fleur de Grenade, et la jeune fille commençait réellement à craindre que son amant ne fût mort sur le champ de bataille. Sa tristesse s'en augmenta. Aux lis et à l'incarnat de son teint, naguère si éclatant, succédèrent bientôt les pâles violettes d'une mélancolie profonde. Ses yeux perdirent leur vivacité, ses lèvres se décolorèrent peu à peu, et les larmes que jusqu'alors sa fierté avait retenues se figèrent sur son cœur. Plus de gais propos, plus de parure; le travail remplaça les plaisirs innocens dont la vie d'une jeune fille est tramée. Fleur de Grenade, douée de ce caractère stoïque que Platon nomme un caractère royal, cherchait à briser ses chagrins par des labeurs incessans.

Cette conduite ne pouvait échapper longtemps à l'œil observateur d'une mère; Roblot lui-même s'en était aperçu. La vie toute spartiate de leur enfant leur fit craindre un dénoûment funeste, car, disait le vieux soldat à son compère Renard :

— La lame finira par user le fourreau.

CHAPITRE II.

UN SAPEUR MODÈLE.

Ce fut dans ces circonstances que des amis communs ayant donné le conseil à monsieur et à madame Roblot de forcer leur fille à prendre, bon gré mal gré, un peu de distractions, Renard emmena une après-dînée la famille au salon de Flore. C'était mettre Roblot dans son élément; c'était jeter le poisson dans la piscine. Il n'y eut pas mis le pied une première fois, qu'il prit la résolution d'y retourner, avec sa femme et sa fille, chaque dimanche; et puis, c'était pour eux un but de promenade.

— Je n'aurais jamais cru, dit le ferblantier à son introducteur, que le bal du Salon de Flore rassemblât une aussi bonne compagnie en militaires et en personnes du sexe.

— Certainement, mon compère, répliqua celui-ci qui ne laissait échapper aucune occasion de faire briller son érudition; il n'aurait tenu qu'au propriétaire d'appeler son établissement bal de Bellone, de Pallas ou d'Hercule; mais cela aurait senti le charlatanisme d'une lieue à la ronde, et les militaires n'auraient pas donné dans le panneau. Tandis que Flore, déesse fort avantageusement connue et à laquelle a été dédiée cette réunion, est en odeur de sainteté chez le beau sexe; c'est la divinité qui présidait, au temps du paganisme, aux fleurs, aux bocages et aux salles de verdure. Or, le guerrier français, vous le savez, compère, ajouta l'employé d'un ton goguenard, est toujours flatté de pouvoir courtiser les belles, les fleurs et la victoire.

—C'est vrai, répondait le ferblantier. Les belles et la bouteille, la victoire et la pipe, voilà les quatre saints du calendrier militaire.

— Ce sont vos quatre évangélistes à vous, répliqua Renard; ils ont plus de dévots, à leur suite, que ceux dont parle l'Ecriture.

Si on nous demande pourquoi un modeste employé au Mont-de-Piété, un péquin, en un mot, était admis au bal du Salon de Flore, nous répondrons que monsieur Renard avait alors un arrière-petit cousin sergent de sapeurs au 10ᵉ régiment de ligne, caserné à l'Ecole-Militaire, et que ce fut par le canal de ce sous-officier que les Roblot se trouvèrent introduits dans cette espèce de cénacle militaire. Renard veuf, flâneur, bavard, mais attaché de cœur à la famille du ferblantier, mettait d'ailleurs une espèce de point d'honneur à procurer à ses amis des distractions que les dispositions de Fleur de Grenade rendaient nécessaires. Par un de ses hasards qui surgissent parfois dans la vie, le sergent de sapeurs Bouffard était un ancien enfant de troupe du 57ᵉ où, comme nous l'avons dit, Roblot avait servi longtemps en qualité de sergent de grenadiers. Le vieux soldat le reconnut, et cette reconnaissance ne se fit pas sans d'abondantes libations et une infinité d'explications, de comparaisons et de souvenirs rétrospectifs de la part des deux troupiers.

— Comme on se retrouve! s'écriait Roblot. Dire que monsieur Julien d'Hervilly parti, Fleur de Grenade tomberait en syncope, et que moi-même, désespérant de rattraper ma bonne humeur habituelle, toi et moi, Bouffard, nous nous rencontrerions ici! Tu aurais bien passé cent mille fois devant mon établissement que je ne t'aurais jamais reconnu, avec ta superbe prestance et ta magnifique barbe.

— Dam! mon ancien, répondait le sapeur, il n'y a rien d'étonnant à cela. Songez que voilà longtemps que vous avez quitté le 57ᵉ : vous étiez déjà dans les vieux, tandis que moi je n'étais encore qu'un conscrit.

— C'est la vérité. Tu étais à peine nubile; mais je voyais bien que tu irais loin. Tu avais du goût pour la chose et tu te comportais agréablement au vis-à-vis de tes supérieurs.

— Ce qui ne vous empêchait pas de me faire clouer à la salle de police plus souvent qu'à mon tour, car vous étiez coriace à l'endroit des poules et des conscrits.

— Histoire de maintenir la discipline et *d'inculper*, dans l'esprit des jeunes soldats, l'amour illimité du devoir. Cependant tu vois que ma sévérité ne t'a pas porté malheur, puisque te voilà décoré et sergent de sapeurs dans l'un des plus flambards régimens de l'armée, après le 57ᵉ bien entendu.

— Çà, c'est vrai; et je serais allé encore plus loin si j'avais su lire et écrire correctement. Que voulez-vous? il faut bien se consoler de son incapacité et se contenter des galons de sergent quand on ne peut pas mordre à l'épaulette.

— Voilà de la pure philosophie, Bouffard, et il en faut dans toutes les circonstances de la vie. Là bas, au 57ᵉ, j'ai avalé des couleuvres plus longues que la canne de notre tambour-major; j'ai vu passer, à ma barbe, plus de blancs-becs au rang d'officiers, que de petits verres de coquette *joilleuse* (1) dans mon palais; mais ceux-là savaient lire et écrire, *au lieur* que moi, je n'ai jamais su que ma croix de par Dieu et dessiner mon nom. Enfin suffit, j'ai appris par expérience ce que valait l'éducation; aussi ai-je voulu donner à ma fille, ici présente, une théorie soignée et une solide instruction. Elle sait lire comme un maître d'école, écrire comme un notaire, et compter comme un riz-pain-sel. A propos, Bouffard, est-ce que tu n'aurais pas reconnu non plus ma fille Thérèse? c'est-à-dire Fleur de Grenade ton ancienne protégée..... La voilà; regarde-la donc!...

A ces mots, la jeune fille rougit et baissa les yeux. Le sapeur fit un mouvement tout à la fois de surprise et d'admiration; puis cherchant à donner à sa voix et à ses manières quelque chose d'affectueux et de distingué, il dit à Fleur de Grenade après avoir passé sa main sur sa barbe épaisse, pour la lisser :

— Pardon, excuse, mademoiselle; c'est que dans les temps dont nous parlons, vous n'étiez guère plus haute que la guêtre d'un voltigeur; mais vous étiez déjà bien jolie, à preuve que nos supérieurs ne vous appelaient jamais autrement que Mignonnette. Maintenant c'est différent, vous êtes superbe et je me serais trouvé dans l'incapacité de vous dire à vous, ou à tout autre : « Voilà la petite Fleur de Grenade du 57ᵉ, qui a fait les deux bouts de la France, à cheval sur le sac des grenadiers. Voilà la petite fille qui jouait avec la bretelle des fusils et tirait la moustache des vieux troupiers; voilà le petit ange avec qui, nous autres enfans de troupe, nous partagions la soupe et autres friandises que nous allouait le gouvernement, lorsque nous n'étions point incorporés avec les blessés et les éclopés qui suivaient le régiment, dans les charrettes de réquisition ordinaire et extraordinaire. »

Thérèse rougit encore davantage en écoutant ces détails naïfs de ses premières années; et, sans rien perdre de son

(1) De l'eau-de-vie.

attitude posée, elle répondit au sapeur, en souriant avec mélancolie :

— Vous avez bonne mémoire, monsieur Bouffard, et plus que tout autre, je dois m'en féliciter.

— Mais, Dieu me pardonne ! interrompit tout-à-coup le ferblantier, en s'adressant à Bouffard, je crois que toi aussi tu as porté Fleur de Grenade sur tes épaules ?

— Certainement, mon ancien, répondit le sapeur, et dans une fameuse occasion encore ! C'était, si vous vous le rappelez, au passage du Rhin, que nous traversions derechef et un peu plus vite que l'ordonnance ne le comportait, car l'ennemi nous faisait la politesse de nous accompagner à grands coups de canon. « Tiens, Bouffard, que vous me dîtes comme ça : avant de nous embarquer dans ces espèces de longs baquets, qui n'étaient guère solides ; tiens, mon garçon, empoigne Fleur de Grenade et mets-la à califourchon sur ton sac. — Volontiers, mon sergent, que je vous réponds : placez-la vous-même. » Tout aussitôt vous la mettez jambes de çà, jambes de là, sur mon sac qui n'était pas gros, attendu que nous n'avions, pour le quart-d'heure, ni pain ni chaussure de rechange ; enfin, c'est bon : l'enfant avait pris position ; mais il fallait faire le coup de fusil, parce que ces satanés Kinserlichs nous serraient de près. Je me mets, comme les autres, à tirailler, me gardant bien de me retourner, pour charger mon arme, dans la crainte qu'en cessant de faire face en tête, je n'attirasse les balles sur mon sac et par conséquent sur cette pauvre petite Fleur de Grenade, qui, s'ennuyant de tout ce tintamarre, se mit incontinent à pleurer, à crier et à gesticuler ni plus ni moins qu'un petit amour de télégraphe qu'elle était. « Allons, Mignonnette, lui dis-je en lui passant une cartouche de jus de réglisse que notre vivandière m'avait donnée sensément pour guérir mes engelures ; puisque le second rang est sage, immobile et silencieux, il a droit à du nanan. » — Mignonnette ne pleura plus, suça la cartouche et, l'un portant l'autre, nous arrivâmes sains et saufs sur l'autre rive, hormis que notre barque qui contenait dix-huit grenadiers, n'en lâcha que six, sur la plage ; les douze autres étaient tombés, en chemin, dans les pantoufles du Père Éternel, car la mitraille sifflait dur et ces gros farceurs de pointeurs autrichiens visaient juste.

— Ainsi, mon compère, dit Renard presque attendri, il appert du simple récit que vient de nous faire mon cousin, que Thérèse et lui sont de vieilles connaissances ?

— Si l'ancienneté de la connaissance, reprit Bouffard en se levant avec vivacité et en portant la main à son front, me donnait le droit d'inviter mademoiselle Thérèse à danser la première contredanse avec moi, je pourrais me considérer comme le sapeur le plus fortuné des mortels.

— Monsieur Bouffard, je ne danse pas, répondit Fleur de Grenade en remerciant du geste ; mais je ne suis pas moins flattée de votre invitation et de votre préférence.

— Eh bien ! mademoiselle, répliqua le sapeur un peu désappointé ; si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour un autre jour. Ce n'est que partie remise.

— Si jamais je dansais et que je fisse une exception à la règle que je me suis imposée, répliqua Thérèse, soyez persuadé, monsieur le sergent, qu'elle serait en votre faveur.

— Du moment où vous ne danserez, ni avec moi ni avec d'autres, dit encore Bouffard, je n'ai pas à souffler le plus petit mot ; n'en parlons plus. C'est dommage pourtant qu'une belle demoiselle comme vous, ne se livre pas à un plaisir qui, j'ose le dire, est le partage de la beauté et... que...

Roblot interrompit encore le compliment du sapeur en disant :

— Elle dansera !

— Non, mon père, je ne danserai pas, répliqua Thérèse d'un ton qui annonçait une détermination arrêtée. Vous m'avez conduite ici, je pense, pour me distraire et non pour me tyranniser. Laissez-moi donc me conduire à ma fantaisie, d'autant que je ne manque pas aux égards dus aux personnes avec lesquelles j'ai l'honneur de me trouver en ce moment.

— Elle a raison, Roblot, dit Renard. Il faut laisser les jeunes filles agir comme elles l'entendent. Si Thérèse voulait danser elle danserait ; si ce n'est pas son goût, je ne vois pas pourquoi vous la forceriez à danser de contre cœur.

Madame Roblot s'étant rangée de l'avis du compère de son mari, force fut au ferblantier de baisser pavillon ; mais ce jour-là, pas plus que le dimanche suivant, Fleur de Grenade ne voulut danser. En vain les sous-officiers les plus jeunes, les plus coquets, vinrent-il rôder autour de la table où le vétéran du camp de la Lune buvait avec Bouffard et le compère Renard, les artilleurs perdirent leur point de mire, les hussards leurs avances et les modestes fantassins en furent pour leurs pas. Fleur de Grenade resta sourde aux invitations les plus mielleusement formulées et répondit à toutes par un : « Monsieur, je ne danse jamais. »

— Voilà une jeune particulière bien capricieuse, disaient les danseurs éconduits. Je ne m'imagine pourtant pas qu'elle soit venue ici pour faire l'apprentissage de sœur grise.

Nonobstant les petites discussions qu'elle avait avec son père sur le chapitre de la danse, Thérèse ne laissait pas de trouver dans ses apparitions au bal de Flore, un allégement aux peines qui pesaient sur son âme. La vue de ces élégans uniformes, celle de ces danses si vives et si animées, récréait son esprit et, pour quelques instans du moins, faisait prendre à ses idées, toujours si tristes, un autre cours. A neuf heures précises, Roblot donnait le signal de la retraite. Il prenait le bras de sa fille, Renard offrait galamment le sien à madame Roblot, et la famille reprenait le chemin de la rue Mouffetard, antipode des Champs-Élysées.

Quand le débonnaire sapeur avait obtenu la permission de dix heures, ce qui lui arrivait assez souvent, il reconduisait la caravane jusqu'au Pont-Neuf et là, avant de se quitter, Roblot proposait une station chez le marchand de vin, situé à l'encoignure du quai des Augustins et de la rue Dauphine, « Car, disait-il, les amis ne doivent jamais se souhaiter le bonsoir autrement que le verre à la main. » Et cet adage était encore un de ceux que le ferblantier aimait à mettre en pratique.

Toutefois, Bouffard ne bornait pas à ces conduites nocturnes le plaisir de fréquenter la famille Roblot. Sa double qualité d'ancien camarade du vieux soldat et de parent de Renard, avaient déterminé Roblot à lui ouvrir sa maison. Le timide sapeur usait discrètement de ce doux privilége ; mais enfin il en usait et, une fois ou deux par semaine, Bouffard, Renard et les Roblot se réunissaient à souper autour d'une éclanche de mouton ou d'une oie rôtie qu'on arrosait d'un petit vin d'Argenteuil dont la cave du ferblantier était toujours bien approvisionnée. On jasait, on chantait, on racontait surtout. Roblot oubliait volontiers, dans ces espèces d'agapes qui tenaient à la fois de l'intérieur de famille, de la cantine et de l'estaminet, Julien et les sermens de sa fille.

CHAPITRE III.

PROJETS.

I.

Renard était à la joie de son cœur d'avoir introduit son cousin chez les Roblot. Le motif en était simple et naturel : le voici.

Malgré ses cinquante ans, Renard nourrissait pour Fleur de Grenade un attachement qui aurait dégénéré en amour de bon aloi, si l'employé du Mont-de-Piété n'eût su à quoi s'en tenir sur les idées martiales du père Roblot, idées qui, chez lui, auraient repoussé même l'alliance la plus avantageuse avec un bourgeois, fût-il comme Renard, possesseur, indépendamment de ses appointemens, de quinze cents livres de rentes inscrites au grand livre de la dette publique. Mais si le bureaucrate s'était fait une raison sur l'impossibilité

d'épouser la fille de son compère, il n'avait pas vu, sans une secrète jalousie, l'amour que la jeune fille portait à monsieur d'Hervilly, et il s'était réjoui intérieurement de la résolution du jeune peintre qui, pour posséder sa maîtresse, n'avait pas trouvé de meilleur moyen que d'aller se faire tuer à l'armée. Renard, disons-nous, profita donc, avec une habileté toute diplomatique, des conjectures qu'on avait faites sur le sort de Julien pour souffler Fleur de Grenade à son prétendu, dont l'existence devenait de jour en jour plus hypothétique et la marier à son cousin Bouffard qui réunissait, à son avis, toutes les qualités requises pour devenir le gendre de Roblot. L'employé trouvait à ce plan trois avantages : le premier, il faut le dire à sa louange, était d'arracher Thérèse à une mélancolie qui minait sa jeunesse. Le second de se venger de Julien d'Hervilly qui, dans les discussions qu'ils avaient eues ensemble au coin du feu, avait raillé sans pitié son érudition pédantesque. Le troisième, enfin, d'assurer à la fille de son ami un appui et un avenir qui ne pouvaient manquer de lui échapper à la mort de son père, car le bonhomme n'avait d'autre fortune que sa boutique de ferblanterie.

Ces projets de mariage furent le motif de plusieurs réunions secrètes entre le ferblantier, le sapeur et l'employé. Quoique n'ayant jamais été appelée aux délibérations de ce triumvirat, madame Roblot, en mère attentive, avait su deviner la vérité; aussi, un soir, dit-elle en confidence à sa fille :

— Thérèse, il y a quelque anguille sous roche. Toutes ces chuchoteries, tous ces mystères, me font croire que ton père veut te marier.

— Au moins me demandera-t-il ma permission, répondit Fleur de Grenade.

— C'est selon, répliqua madame Roblot en hochant la tête; il peut, à la rigueur, s'en passer.

— Il n'oserait! avait répondu froidement la jeune fille, comme jadis le duc de Guise à Blois.

II.

Depuis le départ de Julien pour Strasbourg, Fleur de Grenade avait pris l'habitude de passer seule, dans sa petite chambre, les momens qu'elle n'employait pas à aider sa mère dans les soins du ménage. Et qu'elles sont simples et propres les chambres des grisettes de Paris! Dans ces modestes réduits, on voit rarement le marbre et l'acajou; les somptueuses tentures, les glaces limpides ne frappent point les regards; mais un petit lit de noyer, bien étroit, mais aussi assez grand pour entretenir les douces rêveries, les songes d'or, les ravissantes extases d'une jeune fille; des rideaux blancs de percale aux croisées; une commode bien luisante dont le premier tiroir contient les lettres d'un amant chéri; quelques bijoux de mince valeur; un peu d'argent laborieusement amassé; quatre chaises et un petit miroir que l'on consulte chaque matin, sans le vouloir et sans y penser, tel est l'ameublement de ces modestes chartreuses où la beauté croît, comme la violette à l'ombre, dans le silence et presque toujours dans l'oubli.

Thérèse se plaisait dans sa chère solitude. Elle avait emprunté quelques livres d'histoire et de voyages, et lisait souvent. Parfois elle s'arrêtait tout-à-coup, dans sa lecture, pour contempler d'un œil humide le médaillon que Julien lui avait confié, ou pour regarder les dessins tracés, par son amant, sur deux petits vases de porcelaine, seuls ornemens de sa cheminée. Et quand un rayon de soleil venait se jouer entre les plis de ses rideaux de neige et annoncer le beau temps, alors Fleur de Grenade ouvrait sa fenêtre, pour exposer à la chaleur bienfaisante du jour, qui devait les rappeler à la vie, quelques fleurs étiolées dont la tige s'était tristement penchée pendant la nuit. Puis, pauvre créature déjà initiée aux douleurs de l'âme, aux agitations du cœur, elle regardait les nuages qui glissaient sur le dôme bleu du firmament, et se disait en soupirant : « Encore un jour passé sans nouvelles de Julien. » Et levant les yeux au ciel, elle ajoutait après un silence : — « Mon Dieu! vous qui connaissez mon amour et qui l'avez approuvé sans doute, car il ne m'a jamais fait commettre de faute contre vos saints commandemens, prenez pitié de moi en m'accordant la grâce de ne plus penser à Julien, s'il m'a oubliée; ou faites que je le rejoigne si vous avez cru devoir le rappeler à vous. »

Souvent aussi, les hirondelles venaient voltiger au-dessus de la tête de la jeune fille : « Heureux oiseaux, disait-elle encore, que j'envie vos voyages! Si j'avais vos ailes, qu'il me serait doux d'aller chercher Julien dans les climats lointains! Hélas! en ce moment peut être salue-t-il, comme moi du regard, vos compagnes hâtives qui lui apportent un souvenir de moi. » Enfin, quand l'espérance ravivait son cœur, elle chantait à voix basse, cette romance alors si populaire et dont la musique, attribuée à une reine (1) qui n'était guère plus heureuse qu'elle, était répétée par tous les orgues de Barbarie de la capitale :

« Vous me quittez pour aller à la gloire,
Mon triste cœur suivra partout vos pas.
Distinguez-vous aux champs de la victoire,
Soyez heureux, mais ne m'oubliez pas. »

Et des larmes trop longtemps retenues interrompaient le chant de Thérèse, qui, plongée dans sa triste rêverie, restait quelquefois des heures entières dans la même attitude, laissant aller son imagination à toutes les fiévreuses pensées d'un amour qui commençait à devenir sans espoir.

La chambre de Fleur de Grenade était un sanctuaire où nul n'osait pénétrer. Sa mère n'y venait que rarement, et le ferblantier, malgré sa rusticité soldatesque, avait compris que la solitude de sa fille devait au moins être respectée par lui : le droit de répandre des larmes, sans témoins, est une consolation qu'un père même ne saurait enlever à son enfant.

CHAPITRE IV.

UNE DEMANDE DÉLICATE.

I.

Un matin, Thérèse fut bien surprise d'entendre frapper discrètement à sa porte.

— Qui est là ? demanda-t-elle.

— C'est moi, mademoiselle, répondit une voix qu'on s'efforçait de rendre douce et flatteuse.

— Qui, vous?

— Andoche Bouffard, le cousin de monsieur Renard...

— Comment! c'est vous, monsieur Bouffard ?... Que me voulez-vous ?

— Ouvrez, mademoiselle, je vous le dirai. Je ne monte ici qu'avec une permission en règle de votre père.

— Monsieur Bouffard, personne n'entre jamais dans ma chambre. Je vais tout à l'heure descendre à la boutique : là, vous me direz ce que vous avez à m'apprendre.

— C'est précisément parce que personne ne vient ici qu'on m'y a envoyé. Ouvrez, je vous en prie... *Aurorериez-vous* peur de moi ?

— Pas le moins du monde. Vous êtes trop honnête homme pour inspirer la moindre crainte à qui que ce soit; mais je vous répète que je ne reçois jamais personne ici. Dans un moment, je suis à vous.

(1) La reine de Hollande, Hortense de Beauharnais, fille de l'impératrice Joséphine, et mariée à Louis Bonaparte, frère de Napoléon.

— Pour lors, mademoiselle, je ne veux pas vous causer de chagrin. Puisque vous ne voulez pas m'ouvrir, je redescends.

Cette résignation du sapeur toucha Fleur de Grenade, qui, pendant le colloque, avait achevé de rétablir l'ordre dans sa petite chambre. « Après tout, se dit-elle, que risqué-je à laisser entrer ce pauvre Bouffard, si bon, si doux, et qui a eu tant de soins de moi quand j'étais petite?... Il m'a peut-être sauvé la vie... Ouvrons-lui.

Et la jeune fille entrebâilla sa porte :

— Monsieur Bouffard ! appela-t-elle en avançant la tête, monsieur Bouffard !...

Le sapeur avait déjà descendu quelques marches.

— Remontez, monsieur Bouffard, ajouta Thérèse en accompagnant cette invitation d'un signe de tête charmant... Je veux bien vous recevoir dans ma chambre, reprit-elle, quoique aucun homme, pas même...

Elle s'arrêta et rougit.

— Pas même feu monsieur Julien, votre prétendu, dit le sapeur en revenant sur ses pas.

— Pas même monsieur Julien, répéta la jeune fille ; mais je veux faire une exception en votre faveur, pour vous prouver que Thérèse n'a point oublié la cartouche donnée à Fleur de Grenade, au passage du Rhin.

— Vous avez bien de la bonté, mademoiselle, dit le sapeur en se baissant pour passer sous l'étroite porte de la petite chambre.

Au premier coup d'œil, Bouffard fut émerveillé de la propreté qui régnait autour de lui, et, quand ses yeux se reportèrent sur Thérèse, il fut ébloui de cette beauté pleine d'éclat, que le repos de la nuit avait rendue plus admirable encore.

— Asseyez-vous, monsieur Bouffard, fit la jeune fille en présentant une chaise au sapeur, qui s'assit, ôta son bonnet à poil, passa plusieurs fois sa main sur sa barbe, et continua de regarder à droite et à gauche, parce qu'il était plus embarrassé devant Thérèse qu'un écolier devant son régent, qu'un larron en présence de son juge.

— Eh bien ! que me voulez-vous, monsieur Bouffard? demanda Fleur de Grenade, le coude appuyé sur le manteau de la cheminée, tout en effeuillant une marguerite fanée. Parlez, je vous écoute.

— Vous devez, d'ici, jouir d'une bien belle vue, mademoiselle Thérèse? dit enfin le sapeur, qui semblait à la torture.

— J'ai la vue sur des jardins, répondit Thérèse. Je vois les fleurs croître et se flétrir...

— Vous aimez les fleurs, mademoiselle Thérèse? demanda le sapeur, enchanté de trouver enfin un texte à l'entretien. Ah ! si j'avais su cela !...

— Oui, monsieur Bouffard ; voyez plutôt : n'en ai-je pas tout autour de moi?

— Il y a une romance qu'on chantait au 57ᵉ, reprit le sapeur, où on comparait les jeunes filles aux fleurs, et les militaires aux rossignols ; elle commençait ainsi, je crois.

Et le sapeur chanta d'une voix que l'émotion rendait tremblante :

Rossignolet volage,
Faiseu'de commission,
Va-t-en vite au village,
Quoique sans permission :
Dire à ma tendre belle,
Véritable fleur nouvelle,
Que je ne pourrai la voir
Que samedi z'au soir.

— Ah ! que je suis bête ! s'écria Bouffard en frappant des deux mains sur son bonnet à poil posé sur ses genoux ; ce n'est pas celle-là ; c'est que j'en ai tant appris autrefois qu'elles se brouillent dans ma tête. La complainte des militaires et des jeunes filles dont je veux parler, fut composée par un fourrier du 57ᵉ, très aimable en société. Notre colonel en était si satisfait, que rien que pour cela, il voulut procurer de l'avancement à ce voluptueux fourrier, qui fut nommé sergent de voltigeurs, grâce à de nombreuses protections. Voici sa complainte :

La maîtresse du capitaine,
A fait boire au sergent-major
D'un petit vin qui...

— Ah ! mille diables ! ça n'est pas ça non plus, je ne sais plus ce que je dis... Pardon, excuse, mademoiselle Thérèse, mais il y a des momens où l'on n'a pas l'esprit présent.

— Vous êtes tout excusé, monsieur Bouffard, répondit Fleur de Grenade avec douceur. Dites-moi le motif de votre visite, je vous prie?

A cette demande, le sapeur parut plus embarrassé qu'auparavant. Il rougit, balbutia, se mordit les lèvres; puis enfin, prenant, comme on dit vulgairement, son courage à deux mains :

— Tenez, mademoiselle Thérèse, fit-il en poussant un de ces soupirs formidables qui dénotent, dans celui qui les exhale, une extrême agitation ou un extrême plaisir ; tenez, il y a des gens qui diraient c'est ci, il y en a d'autres qui diraient c'est ça, moi je ne tergiverse pas, je vais droit au but, et je dis : V'là ce que c'est !

Et Bouffard continua de garder le silence.

— Mais quoi encore? demanda Fleur de Grenade avec une sorte d'impatience.

— Eh bien ! je viens vous demander votre main en mariage.

— Me demander en mariage !... vous... monsieur Bouffard?

— Oui, mademoiselle, vous-même en personne naturelle et moi aussi.

— Ignorez-vous donc que...

— Je n'ignore rien, interrompit Bouffard. J'ai le consentement de votre père; j'ai le consentement de madame Roblot; j'ai le consentement de mon cousin Renard; j'ai le consentement de mon colonel; j'ai le consentement de tout le tremblement; il ne manque plus que le vôtre, mademoiselle Thérèse, car je suis trop honnête pour épouser une belle et bonne fille comme vous, malgré elle, et le *oui* des respectables parens ne suffit pas à la délicatesse d'un sergent de sapeurs du 57ᵉ, décoré comme je me fais gloire de l'être.

— Monsieur Bouffard, votre recherche me flatte et m'honore; mais il me semble l'avoir déclaré bien des fois en votre présence : je ne veux pas me marier. Je suis même surprise que, connaissant mes sentimens à cet égard, vous vous soyez mis en mesure d'obtenir le consentement de mon père que je respecte, mais qui, sur ce chapitre, ne fera que ce que je voudrai, car enfin si je suis son enfant, je ne suis pas son esclave.

— Je sais bien, mademoiselle Thérèse, tout ce que vous pouvez me dire sur cette corde-là; mais écoutez-moi, et jugez s'il y a de ma faute : Un jour, ou plutôt un soir que je disais à mon cousin Renard, qui est une bonne pâte d'homme, que je vous avais revue avec beaucoup de satisfaction : — « Ah ! vieux farceur de Bouffard, qu'il me dit comme çà, tu en tiens pour Fleur de Grenade, et tu voudrais t'attacher à elle indéfiniment par les liens de l'hyménée? — Il n'y a pas même un poil de ma barbe qui y pense, répondis-je au cousin. Mademoiselle Thérèse, à la vérité, est fille d'un vieux troubadour, mais elle est si belle, qu'elle ne voudrait pas d'un vieux tourlourou qui ne connaît que sa pipe et sa hache. — On croirait à la vérité, répond Renard, que tu es vieux et détérioré comme feu Mathusalem : quel âge as tu, Bouffard? — Je frise la quarantaine. — C'est le bel âge pour se marier... il faut que je te marie. — Ah ! cousin, pas de bêtises ! lui réponds-je encore. Mademoiselle Thérèse a *eu* une inclination, elle l'a encore, elle ne veut pas s'en défaire : je ne prétends pas être cause des désagrémens qu'elle éprouverait au vis-à-vis de son ancien fréquenteur. — Tu n'es qu'un... Autrichien, me dit Renard, Julien d'Hervilly, le prétendu de mademoi-

selle Roblot, a été tué et archi-tué depuis longtemps. — Qui vous l'a dit? — Personne; mais ça doit être, puisqu'il ne donne aucun signe d'existence. Quant à la douleur de Fleur de Grenade, elle est, comme toutes les douleurs de jeune fille, sujette à l'évaporation. Si tu étais plus instruit et un peu moins... Bouffard que tu n'es, ajouta mon cousin, je te citerais mille exemples de femmes qui se sont consolées, en commençant par la matrone d'Ephèse et en finissant par la propre épouse de mon propriétaire, qui vient de se remarier en quatrièmes noces. Mais, va! tu n'es qu'un sapeur et je me tais: seulement, je te déclare qu'il faut que tu épouses mademoiselle Roblot dans ton intérêt, dans le sien, dans le mien, dans celui de sa famille et dans celui de tout le monde.

— Ah! ah! monsieur Renard, fit Thérèse à part soi en se pinçant les lèvres, c'est ce que nous verrons!

—Voilà la chose telle qu'elle s'est passée, poursuivit Bouffard. Je vous jure, par n'importe quoi, mademoiselle Thérèse, que de mon propre mouvement je n'aurais jamais osé songer à vous ennuyer d'une tendresse qui, cependant, ne date pas d'hier, et qui, ajouta le sapeur en baissant la voix et en regardant la jeune fille d'un œil attendri, ne se démentira jamais. Que vous vouliez de moi pour mari, ou que vous n'en vouliez pas, je vous serai dévoué jusqu'à la mort. Monsieur Roblot et mon cousin Renard avaient manigancé tout cela ensemble; ce n'est que ce matin que l'un et l'autre m'ont poussé par les épaules jusqu'ici, en me disant: « Va faire ta demande officielle. » Et je suis venu, plus craintif que lorsque mon colonel m'a dit l'année dernière au milieu du bruit de la mitraille: « Bouffard, va avec tes hommes abattre cette palissade, pour livrer passage aux grenadiers. » Oh! voyez-vous, mademoiselle Thérèse, c'est que j'ai moins peur en présence de l'ennemi que devant vous!

Tout insensible que fût Fleur de Grenade aux complimens que les hommes se croyaient en droit de lui adresser, elle ne put entendre, sans plaisir, cet aveu naïf du sapeur qui, bien qu'exprimé en termes rustiques, n'en décelait pas moins un sentiment profond; aussi lui répondit-elle de sa voix la plus affectueuse:

— Vous êtes un digne homme, monsieur Bouffard!

—Minute! mademoiselle Thérèse répliqua celui-ci; ce n'est pas tout: il faut que vous ayez connaissance de l'affaire jusqu'au bout, puisque vous m'avez écouté jusqu'à la fin avec tant de bonté. Excité par mon cousin, qui m'assurait que vous ne pouviez pas faire autrement que de m'épouser, j'ai fait une démarche auprès de mon colonel, une de ces démarches qui coûtent toujours à un troupier sans ambition. J'ai sollicité pour vous, ma future épouse, la place de cantinière en chef du régiment, qui est vacante pour le moment actuel. Je n'eus pas plutôt dégoisé mon chapelet à mon colonel, qu'il me répondit: « Ah! tu vas te marier, Bouffard? c'est bien, mon garçon: non-seulement je t'en donne la permission, mais encore je t'accorde, pour ta prétendue, la place que tu réclames. C'est une position superbe! tu le sais: elle vaut gloire et argent, dans un régiment comme le nôtre, mais plus que tout autre, tu mérites cette faveur, car tu es l'un de mes meilleurs soldats. Marie-toi le plus vite possible, et présente-nous ta femme, parce qu'il y a gros à parier que, d'ici à peu de temps, le 10ᵉ va filer en Allemagne, et qu'il ne peut pas se mettre en route sans cantinière *majore*.» Puis, après avoir eu l'air de réfléchir un moment, le colonel me demanda derechef: « Qui épouses-tu? — Mon colonel, je donne ma main à la fille d'un ancien sergent du 57ᵉ, où j'ai servi il y a dix ans. — Et ta prétendue est-elle jolie? — Elle est belle comme notre drapeau.—Tant mieux, Bouffard. Et avec cela a-t-elle une dot? — J'en ignore, mon colonel; tout ce que je sais, c'est que son respectable père est bien établi, à Paris, rue Mouffetard, et que n'aurait-elle rien, je me flatte, grâce à mes économies, d'en avoir assez pour deux. —Eh bien! Bouffard, marie-toi vivement, me répéta le colonel en me congédiant; je veux faire les frais de la noce, n'oublie pas ça.» De façon, mademoiselle Thérèse, poursuivit le sapeur, que sans le savoir, vous êtes déjà à la tête du 10ᵉ régiment, et qu'on n'attend plus que vous pour entrer en campagne.

Fleur de Grenade était devenue rêveuse au fur et à mesure que le sapeur avait parlé. Celui-ci voyant que, sans lui répondre, la jeune fille gardait la même attitude, continua en ces termes:

— Voyons, mademoiselle Thérèse, réfléchissez-y bien. Il est indubitable que je ne peux pas vous inspirer d'amour; je suis trop vieux, trop laid et trop bête pour cela; mais les mariages d'amour sont-ils toujours les plus heureux? Pensez à l'avenir. Le cousin Renard m'a dit que le père Roblot n'avait que sa pension et son petit commerce... Que les maladies arrivent, que deviendra ce pauvre ancien, et votre respectable mère? que deviendrez-vous vous-même? En m'épousant, au contraire, vous vous trouvez dans une position où les gros sous ne vous manqueront pas. J'ai au pays un petit magot qui vous appartiendra de droit. Avec cela, on peut mener joyeuse existence et venir en aide à ses parens. En campagne, mademoiselle Thérèse, les cantinières gagnent des mille et des cent, car le soldat ne thésaurise pas sur le territoire ennemi; il aime assez à fricoter quand il ne se bat pas. Nous ferons de bonnes affaires. Si les balles me respectent encore quelques années, nous nous retirerons du service, et nous irons manger notre saint-fruscain, soit ici, soit dans mon pays, soit autre part. Si je suis tué, cela ne vous empêchera pas de vous remarier ou de faire ce qui vous plaira. Dans tous les cas, mademoiselle Thérèse, vous penserez peut-être un peu à votre pauvre mari, qui n'aura eu d'autre souci dans sa vie, que de vous rendre heureuse après sa mort. Mais tenez, je vous ennuie avec mes discours. Cependant s'il vous était possible de lire dans mon cœur, vous verriez que je ne dis pas encore tout ce qui y est écrit.

—Non, monsieur Bouffard, non, vous ne m'ennuyez pas, répondit Fleur de Grenade; mais cette demande, ces généreuses intentions que vous me manifestez; l'avenir de ma mère, celui de mon père, tout cela me fait réfléchir. Monsieur Bouffard, avant de vous donner une réponse définitive, j'ai besoin de me consulter.

—Eh bien! mademoiselle Thérèse, consultez-vous. Combien vous faut-il de temps pour cela? vous savez que le colonel est pressé...

—Demain, à pareille heure, dans cette chambre, je vous dirai ce que j'aurai décidé.

—A demain donc, mademoiselle Thérèse, répondit le sapeur; mais tâchez, je vous en prie, que la réponse soit bonne, car je sens là, fit-il en frappant sur sa poitrine, un tic-tac qui m'annonce qu'il n'y aurait plus de bonheur à espérer pour le pauvre Andoche, si vous lui donniez l'ordre de remettre le brevet de cantinière du 10ᵉ à son colonel.

CHAPITRE V.

CONDITIONS IMPOSÉES.

La jeune fille se livra, comme d'habitude avec sa mère, aux soins du ménage. Ni le père Roblot, ni Renard qui dîna, ce jour-là, chez le ferblantier, ne parlèrent à Fleur de Grenade de la visite qu'elle avait reçue le matin. Avant de quitter le logis, Bouffard avait exigé qu'on n'influençât en rien la décision de Thérèse.

Mais le soir, seule dans sa chambre, celle-ci se mit à contempler longtemps le médaillon, dernier souvenir de son amant; puis s'agenouillant pieusement devant le petit crucifix d'ébène placé au chevet de son lit: « Mon Dieu, dit-elle avec onction, prenez en pitié une pauvre fille qui n'a d'espoir qu'en vous. Inspirez-lui la conduite qu'elle doit tenir. Vous savez, ô mon Dieu, si j'aime Julien; mais vous savez aussi si ma tendresse pour mes parens est aussi profonde que mon amour. Mon Dieu, ne m'abandonnez pas! »

Après cette fervente et naïve prière, Fleur de Grenade se coucha; mais elle ne put fermer l'œil de la nuit. Le lendemain elle était à peine habillée que le sapeur, exact au rendez-vous, frappait doucement à sa porte.

Bouffard entra timidement dans la chambre de Thérèse, et lui fit le salut militaire sans mot dire. Il était pâle et défait. Il était facile de s'apercevoir que la nuit qu'il avait passée n'avait point été exempte d'inquiétudes. L'air calme et froid de la jeune fille ne lui parut pas d'un bon augure. Après un silence il se contenta de lui demander en soupirant :

— Eh bien! mademoiselle Thérèse, me revoilà comme vous me l'avez commandé... Avez-vous fait toutes vos réflexions sur les conséquences de la chose?

— Oui, monsieur Bouffard, répondit Fleur de Grenade d'un ton bref qui fit tressaillir le sapeur.

— Et... ces réflexions... sont-elles bonnes pour moi, mademoiselle? reprit le sapeur d'une voix chevrotante.

— Elles sont bonnes si vous voulez, et mauvaises si vous voulez aussi; cela dépendra de la manière dont vous les comprendrez.

— Oh! mademoiselle, expliquez-vous, dit Bouffard en se levant avec précipitation. S'il ne faut pour vous épouser que donner des preuves de mon dévouement, pour vous et vos respectables parens, vous n'avez qu'à parler, ce ne sera pas long : voulez vous placer sur la tête de votre père et de votre mère le petit magot dont je vous parlais hier? Je vais faire écrire au pays, et l'argent vous sera remis aussitôt; faut-il...

— Monsieur Bouffard, interrompit Fleur de Grenade, vous me connaîtriez mal si vous pouviez concevoir un instant la pensée qu'un vil intérêt soit le mobile de mes actions. Si je vous épouse ce ne sera ni pour votre argent, ni pour les avantages que vous voulez me faire; ce sera pour vous, monsieur Bouffard, pour vous seul, parce que je me plais à croire que vous êtes un brave homme.

— Vous êtes bien honnête, mademoiselle, fit le sapeur en s'inclinant.

— Parce que, continua Fleur de Grenade, votre cœur est sensible et que vous êtes incapable d'un mauvais procédé envers une femme. Ce sera enfin parce que Thérèse Roblot veut acquitter à présent la dette contractée jadis par Fleur de Grenade sur les bords du Rhin, dette qu'elle paiera en bons soins et en amitié.

— Comment! mademoiselle Thérèse, exclama le sapeur en frémissant de joie, je vous épouserai pour de bon! Vous deviendrez madame Bouffard.

— Doucement, monsieur Bouffard, calmez-vous et surtout n'allez pas si vite, répliqua Thérèse en s'asseyant à son tour et en invitant du geste, le sapeur, à faire de même; je ne vous ai pas encore dit positivement que je consentais à vous épouser.

— Oh! mademoiselle Thérèse, je vous en supplie, ne me tenez pas ainsi en suspens; je suis sur le gril et je ne sais de quel pied il me faut danser. Expliquez-vous de manière à ce que je puisse vous comprendre complétement.

— Vous avez raison, monsieur Bouffard; j'ai tort de mettre tant d'hésitation dans ce que j'ai à vous dire. Prêtez-moi donc toute votre attention et tâchez de deviner ce que je ne pourrais pas vous expliquer.

— Partez de là, j'écoute.

— J'ai dix-huit ans, monsieur Bouffard, et à cet âge on a déjà fait bien des réflexions, bien des remarques sur le mariage... On se doute que... on prévoit... on s'imagine enfin... Comprenez-vous, monsieur Bouffard?

Le sapeur ouvrait des yeux grands comme la bouche d'un obusier. Il était haletant d'attention et ne pouvait saisir le sens des réticences de Fleur de Grenade. Aussi se hâta-t-il de répondre :

— Foi d'Andoche Bouffard, sergent de sapeur décoré au 10ᵉ de ligne, je ne vous comprends pas; ce n'est pourtant pas la bonne volonté qui me manque, je vous assure.

— Allons! dit celle ci, je vois qu'il faut parler plus clairement... Mon Dieu, que cela est difficile! Voyons, monsieur Bouffard, aidez-moi un peu, dites-moi pourquoi l'on se marie?

Cette fois, ce fut au sapeur à se gratter le front et à chercher des périphrases pour rendre sa pensée.

— Ma foi, mademoiselle Thérèse, on se marie... pour être heureux... pour s'aimer... pour se dire le plus souvent possible : Je t'aime, tu m'aimes, nous nous aimons... pour se le prouver, enfin pour bien des choses et beaucoup d'autres encore que je ne dis pas.

— Ah! reprit Fleur de Grenade, nous y voilà! on se marie pour dire : Je t'aime, tu m'aimes, nous nous aimons, et pour se le prouver, n'est-il pas vrai?

— Dam! il me semble que c'est dans la nature.

— Je n'en disconviens pas; mais quant à moi, voilà précisément pourquoi je ne veux pas me marier.

— Comment! mademoiselle; que voulez-vous dire?

— Je dis et je répète, que je ne veux point me marier pour dire : Je t'aime, tu m'aimes et nous nous aimons.

— Mais on ne se dit pas que çà dans un ménage...

— N'importe, c'est le principal. Aussi dussé-je rester pour coiffer sainte Catherine, je ne me soumettrai jamais à de pareilles conditions.

— En vérité!... fit d'un air ébahi le sapeur qui commençait à comprendre la pensée de Thérèse.

— Mais il est un moyen de concilier toutes choses, se hâta d'ajouter la jeune fille.

— Lequel, mademoiselle?

— Ce moyen, le voici, poursuivit Fleur de Grenade en donnant à sa physionomie cette dignité froide qui accompagne d'ordinaire les chastes résolutions. Nous nous marierons, mais nous vivrons comme frère et sœur. Nous mettrons en commun nos espérances, nos peines, nos travaux, et rien de plus. Je vous conserverai une fidélité exemplaire. Les sermens que je prononcerai devant Dieu seront sacrés pour moi; je n'y manquerai jamais!... De votre côté, vous n'exigerez jamais de moi que les attentions, et le dévouement d'une sœur ou d'une amie. Cela vous convient-il, oui ou non?

— Oh! mademoiselle Thérèse, en voilà une idée! exclama le sapeur en serrant convulsivement ses mains l'une dans l'autre.

— Ce n'est point une idée, c'est un parti irrévocablement pris, arrêté, et auquel je ne saurais renoncer, je vous en préviens. Maintenant, voyez si vous pouvez accéder aux conditions que je vous fais. Si vous ne vous sentez pas le courage de tenir les promesses que j'exige de vous, n'allons pas plus loin : je déclarerai positivement à mon père que je ne veux pas me marier, et, dût-il employer à mon égard les mauvais traitemens, je ne me départirai jamais de cette résolution.

— Mais permettez, mademoiselle Thérèse, il pourra bien se faire que, plus tard, vous reveniez sur vos idées à l'endroit du mariage et de ses accessoires, car enfin, vous n'êtes pas de bois ni moi non plus. A force de patience, peut-être parviendrai-je à vaincre vos... répugnances, pour parler à mots couverts.

— Mes répugnances pour vous, monsieur Bouffard? interrompit Thérèse. Oh! je n'en ai pas. La convention que je vous propose, je la ferais à d'autres aussi bien qu'à vous...

— Excepté à feu monsieur Julien, dit à voix basse le sapeur.

Fleur de Grenade ne fit pas semblant d'avoir entendu et continua:

— Cette détermination n'est point un caprice de jeune fille; c'est une résolution de femme. Je ne veux pas vous tromper; mon caractère repousse trop le mensonge pour ne pas vous déclarer ici que jamais homme, quel qu'il soit, ne me possédera... comme vous pourriez l'entendre.

— Excepté feu monsieur Julien s'il vivait, murmura le sapeur plus bas encore.

— Et si vous n'ajoutez pas foi à mes paroles, croyez-en du moins le serment que je fais sur cette image sacrée...

Et étendant le bras vers le crucifix appendu à la muraille, Fleur de Grenade s'écria :

— Je jure de vivre et de mourir...

— Arrêtez, mademoiselle! s'écria à son tour Bouffard en s'élançant vers elle; on ne fait pas de ces sermens-là; on ne

sait pas ce qui peut arriver. Ecoutez-moi, vos conditions sont bien extraordinaires; mais je les accepte, car, ajouta-t-il en mettant la main sur son cœur, il y a là, comme je vous le disais hier, un sentiment qui m'entraîne vers vous... Va donc pour frère et sœur, mademoiselle Thérèse; j'accepte et j'en passerai par où vous voudrez.

— Sans arrière-pensée? demanda Thérèse.

— Sans pensée rétrograde, répéta le soldat.

— Et vous me promettez, monsieur Bouffard, de ne jamais invoquer les droits que vous donnera la loi pour exiger... ce que je ne puis vous accorder? ajouta Fleur de Grenade en baissant les yeux.

— Je vous promets de ne vous forcer à rien... de... ce que vous ne voudrez pas.

— Vous me le jurez, monsieur Bouffard?

— Oui, mademoiselle, je le jure sur cette croix que je me flatte de n'avoir pas volée.

Et dans la vivacité du mouvement que fit le sapeur en appuyant la main sur son cœur, sa décoration se détacha et tomba à ses pieds. Fleur de Grenade, plus vive que le vieux soldat, se baissa, ramassa la croix, l'attacha avec une épingle sur la poitrine de Bouffard, puis fléchissant le genou, elle appliqua ses lèvres sur l'effigie de l'Empereur.

Ce baiser d'enthousiasme fut donné d'une façon si vive et si spontanée, que le sapeur, tout ému, dit à sa prétendue en la regardant avec des yeux humides :

— Au moins vous aimez bien le petit Caporal, mademoiselle Thérèse?

— Oh! oui! s'écria la jeune fille avec exaltation. Si j'étais homme, l'Empereur n'aurait pas un meilleur soldat que moi.

— Qu'à cela ne tienne, repartit Bouffard attendri, vous êtes grande, belle et solidement construite; vous ferez une cantinière un peu ficelée.

— Alors, dit Fleur de Grenade en tendant ses deux petites mains au sapeur, qui s'en empara aussitôt, c'est une affaire conclue entre nous, je serai madame Bouffard quand vous voudrez.

— Ce ne sera pas long, fit celui-ci au comble du ravissement; mais, mademoiselle, sans vous commander, ça serait-il déjà vous paraître trop exigeant que de vous demander la permission de vous embrasser.

— C'est le droit du seigneur, répliqua la jeune fille en souriant et en tendant la joue; et puisque vous le serez bientôt, il faut bien que je vous l'accorde ce droit.

— J'ai ouï dire, répondit le sapeur en retroussant sa moustache d'un air vainqueur, que ce susdit droit du seigneur était plus *conséquent;* mais enfin je m'en contenterai pour le présent, car à partir de ce moment, vous êtes mon supérieur et mon chef de file indéfiniment et jusqu'après mon dernier soupir.

Et le soldat, après avoir embrassé Thérèse sur l'une et l'autre joue, descendit au plus vite pour faire part de l'heureuse issue de son entretien à Roblot et au cousin Renard qui l'attendaient dans l'arrière-boutique, attablés en présence d'une bouteille de vin blanc.

— Triomphant sur toute la ligne! s'écria Bouffard en se précipitant tout essoufflé dans la petite salle.

— La place a capitulé? demanda le ferblantier.

— Oui, papa beau-père, répondit le sapeur, la victoire est à nous!

— Cela veut dire, sans doute, que Fleur de Grenade est à toi? répliqua Renard.

— Mais... un peu!... fit Bouffard en redressant la tête et en tendant le jarret.

— Voyons, dit Roblot, donne-nous les détails de la capitulation. Y a-t-il eu bien des pleurs? Thérèse a-t-elle commencé par se révolter contre le mariage, contre moi, contre toute la boutique? car c'est tout mon portrait quand j'avais vingt ans; ma fille est un véritable dragon.

— Oui, un dragon de vertu, fit Renard en souriant.

— Votre fille, mon ancien, repartit le sapeur, a été douce comme un agneau, et vous allez savoir comme quoi les affaires se sont arrangées à l'amiable.

Et Bouffard raconta, sans rien omettre, la conversation qu'il avait eue avec Thérèse.

— Et tu as consenti à cela? s'écria le ferblantier quand le sapeur fut arrivé à la promesse de vivre fraternellement avec sa femme.

— Certainement! répondit celui-ci, vous sentez bien que je ne suis pas venu jusqu'à mon âge sans savoir ce que c'est que les caprices du beau sexe. Je ne me marie pas seulement pour la chose d'avoir une femme à ma disposition et à volonté; mais pour le plaisir de sa société, et quelle société, mon ancien, que celle de Fleur de Grenade!

— Bombarde! exclama Roblot en prenant son bonnet à queue de renard et en le jetant sur la table; si dans mon temps une femme, fille ou veuve, m'eût imposé de semblables conditions, je l'aurais envoyée... promener. Enfin, mon garçon, puisque cela te convient... mais au diable la mijaurée avec ses idées!

— Bouffard sera un mari *in partibus*, dit malignement le cousin Renard.

— Il faut malgré cela que Thérèse ait eu pour toi un fond d'inclination, car je ne l'aurais jamais crue capable de se décider aussi vite. Mais le temps est un grand maître en fait d'armes et en fait d'amour; il te procurera, sans doute, la faculté de rentrer dans tes droits au moyen de... l'ancienneté.

— Et puis, dit Renard, promettre et tenir sont deux. Une fois marié, Bouffard fera ce qu'il voudra. Molière a dit, il y a longtemps : *Du côté de la barbe est la toute puissance*, or, en ta qualité de sapeur, cette puissance t'est acquise de droit et d'avance.

— Oh! votre monsieur Molière a beau dire, cousin Renard, ce que j'ai promis à mademoiselle Thérèse, je le tiendrai. Elle s'est confiée à moi, je me considérerais comme bien peu, si je cherchais, par surprise, à ravir à Fleur de Grenade ce qu'elle ne veut pas donner : dans aucun cas un mari ne doit voler sa femme.

— La grande armée va donc s'enrichir d'une nouvelle Jeanne d'Arc? reprit Renard en raillant. Au surplus, cousin, ce sont tes affaires et non les nôtres. A quand la noce?

— Oui! festin? demanda le ferblantier. Tu sais que pour ce qui regarde les affaires d'intérêt, Renard et moi arrangerons cela.

— Mon ancien, depuis l'arrivée de notre régiment à Paris, j'avais fait venir mes papiers du pays. Les voici bien en règle; manigancez tout cela, vous et le cousin; pressez la chose, car je voudrais déjà que ce fût fini. Quant à moi, je cours prévenir mon colonel.

— Craindrais-tu que Fleur de Grenade ne vînt à se dédire? demanda Renard.

— Certes non! je crains seulement de mourir de satisfaction.

Dès le jour même, Roblot et son compère se mirent à l'œuvre; et, après avoir rempli les formalités d'usage, et en avoir abrégé quelques-unes moyennant finance, ils annoncèrent aux fiancés qu'ils seraient mariés dix jours après.

CHAPITRE VI.

LE JOUR DES NOCES.

I.

Le bruit du mariage prochain de mademoiselle Thérèse Roblot avec un légionnaire sergent de sapeur au 10e de ligne s'était répandu dans le faubourg Saint-Marceau avec une merveilleuse rapidité. Il est vrai que le ferblantier avait prêté de nouvelles ailes et de nouvelles trompettes à la renommée, en en parlant à tout le monde, et en se chargeant lui-même d'inviter ses voisins à venir assister à la bénédiction nuptiale qui devait avoir lieu à Saint-Médard, paroisse de Thérèse.

Ce jour-là, il semblait que l'église fût trop petite pour con-

tenir la foule des curieux qui se pressait dans le temple et aux alentours. Les ouvriers avaient déserté leurs ateliers, les commères leurs ménages, les soldats leurs casernes, les grisettes leurs magasins pour venir admirer une jeune fille dont la beauté était devenue proverbiale dans le quartier, et dont la vertu était proposée, par les mères à leurs filles, comme modèle.

En attendant l'arrivée des fiacres qui devaient amener la mariée et sa famille, de petits groupes stationnés devant l'église se livraient à des conversations particulières et animées.

— Le père Roblot n'est pas content à moitié, disait un ouvrier tanneur; je crois que l'empereur n'est pas son cousin aujourd'hui. Il marie sa fille à un officier de sapeurs décoré.

— Un officier de sapeurs! répliquait en raillant une espèce de Titi de l'époque, race qui, comme celle d'Agamemnon, ne finira jamais; est-ce qu'il y a des officiers dans les sapeurs?

— Eh bien! en voilà encore un qui est dans les simples, répliqua l'ouvrier.

— A moins que ce ne soit un officier de sapeurs-pompiers qu'elle épouse, reprit l'autre, alors je ne dis pas.

— Du tout, du tout.

— As-tu fini? Je te dis que les sapeurs de régiment n'ont point d'officiers; c'est tout simplement un sergent, et voilà! Je l'ai encore vu ce matin qui se faisait pomponner chez le perruquier.

— Dieu de Dieu! s'écria une vieille femme; est-ce que mademoiselle Roblot épouse ce monsieur le sapeur qui fréquentait la boutique de son père?

— Juste, mère Baligorne, dit une commère, vous avez mis le doigt dessus.

— Mais il n'est pas Dieu possible que ce militaire-là se marie avec sa barbe?

— Et où voulez-vous qu'il la mette cette barbe?

— Qu'il se la fasse couper donc! répondit la mère Baligorne.

— Tiens! répliqua la commère, est-ce qu'une barbe empêche de se marier? au contraire!

— Mais vous n'avez donc pas vu le marié? il ressemble à un ours: on ne lui voit que le bout du nez. J'aimerais mieux m'unir à un bonnet de grenadier qu'à cet homme-là. Dieu de Dieu! quelle différence avec mon pauvre défunt qui n'osait seulement pas m'approcher quand il avait une barbe de deux jours.

— C'est que vous étiez une coquette, mère Baligorne; à présent vous ne feriez pas tant de manières si on voulait seulement vous embrasser!

— Allons donc! repartit d'un ton de dédain la mère Baligorne, pas de propos échevelés.

Dans un autre groupe on vantait les qualités sociales du ferblantier, et, sur ce chapitre, les opinions n'étaient pas toutes d'accord.

— Monsieur Roblot, disait un savetier, était un fameux lapin dans son temps. Il a pris à lui seul un drapeau à la bataille de Valmy, et pour le récompenser, le gouvernement lui a fait des rentes.

Un menuisier incrédule, car l'incrédulité se trouve partout, lui répondit:

— Un drapeau! lui... M. Roblot? comme vous y allez!

— Oui, un vrai drapeau. On le voit encore accroché au dôme des Invalides, au-dessus du maître-autel.

— Je vous dis, moi, que M. Roblot n'a pas pris de drapeau à lui seul. S'il vous a dit cela, il s'est amusé de vous; et si c'est vous qui l'inventez pour rendre M. Roblot plus respectable, vous avez tort.

Dans un troisième groupe on s'occupait spécialement de la dot de la mariée.

— On assure que monsieur Roblot a donné dix-huit mille francs à sa fille, disait une grosse fruitière autour de laquelle les commères s'étaient rassemblées comme autour d'un pilier.

— Dix-huit mille francs! excusez du peu, comme vous y allez, ma voisine! répliquait une autre commère.

— Dam! je me le suis laissé dire.

— Vous vous êtes laissé dire une chose qui n'est pas possible. Où voudriez-vous que le pauvre cher homme ait pris tant d'argent? Est-ce avec sa boutique de deux liards qu'il aurait pu l'amasser?

— Je puis soutenir, dit une autre bavarde, que monsieur Roblot a donné une dot conséquente à sa fille, vu que ma nièce qui est cuisinière chez le notaire où on a fait le contrat, l'a entendu dire. Et puis où serait le grand miracle que ces braves gens qui n'ont qu'une fille, qu'ils aiment comme la prunelle de leurs yeux, se soient saignés pour l'établir. C'est un bon parti qu'elle épouse; car on dit que le militaire a du bien dans son pays, outre sa paye et sa croix d'honneur.

— Tenez, m'ame Chemichon, tout ça c'est des contes à dormir debout. Il y a toujours des gens à toutes les noces qui prétendent savoir qui est-ce qui l'a couvé, qui est-ce qui l'a pondu; si on va au fond du sac, berniquet pour sansonnet, on voit qu'ils n'étaient pas plus instruits que ceux qui ne disaient rien.

— Oh! quant à ça, m'ame Boulard, vous avez bien raison; il y a un tas de gens qui parlent sans rime ni raison. Le mieux, voyez-vous, est d'attendre pour lâcher son mot. Tout ce que je puis dire, moi, parce que je l'ai vu, c'est que le marié est un superbe homme: cinq pieds six pouces, avec une barbe longue d'un bon demi-pied, qu'il porte pour marque de son grade.

— Sans compter, riposta une autre, que la mariée est un brin de fille qui ferait honneur à un prince. Ah! les voilà! les voilà!

En effet, l'arrivée de quatre fiacres à la file l'un de l'autre contenant les mariés, les témoins, la famille Roblot et les invités, suspendirent toutes les conversations. Les groupes se dissipèrent pour former la haie sur le passage du cortége.

II.

Fleur de Grenade n'avait jamais été si belle. La robe de mousseline blanche consacrée depuis longtemps aux fêtes de l'hymen lui allait à ravir, et sa taille fine et flexible donnait encore un nouveau charme à ses atours si simples. Le bouquet de fleurs d'oranger, ce délicieux emblême de la virginité chrétienne, rayonnait parmi les tresses de sa chevelure blonde, comme une perle sur un diadème d'or; mais Thérèse avait exigé qu'une pensée, touchant symbole des âmes languissantes, fût mêlée aux blanches corolles de son chaperon de mariée. La jeune fille mettait ainsi dans la confidence de ses chastes résolutions ceux qui savent lire dans le calice d'une fleur les mystérieuses destinées d'une femme.

Roblot, vêtu d'un habit marron à boutons de métal, d'une culotte de casimir serin et d'un gilet de piqué blanc, donnait la main à sa fille, et s'attribuait modestement une partie des éloges qu'on prodiguait à Fleur de Grenade. Le ferblantier marchait avec la gravité d'un capitoul suivi de ses échevins. Bouffard, en grande tenue, conduisait madame Roblot. Le cousin Renard venait ensuite, suivi des témoins et des amis des conjoints.

Certes, si le mariage est le plus beau jour de la vie, ce doit être chez le peuple. Ce jour-là il ne rêve que les plus douces joies. Le magistrat, en écharpe, qui unit les jeunes amans au nom de la loi; le vieux prêtre en chasuble, qui les bénit au nom de Dieu, leur rendent en quelque sorte palpable la consolante chimère de l'égalité. Dans le festin qui suit la double cérémonie civile et religieuse, ce peuple ne se préoccupe pas davantage de l'avenir de ceux qui naîtront de cette union; et si un spectre, semblable à celui qui apparut à Saül, venait dire aux nouveaux époux auxquels Dieu lui-même, par l'organe de son ministre, a dit: « Croissez et multipliez; » si, disons-nous, un spectre se dressait au milieu de la salle du banquet et s'écriait: « Infortunés! votre premier-né mourra » les armes à la main pour entreprendre une conquête, ou » défendre un territoire sur lequel vous ne posséderez jamais

» rien; vos filles, marquées du sceau de l'indigence, devien-
» dront la proie d hommes riches et débauchés qui ne leur
» jetteront pas même, en échange de leur innocence arrachée,
» un regard de pitié; et vous-même, après avoir péniblement
» gagné le pain de ces enfans, après avoir arrosé de sueurs
» et de larmes le berceau de ceux-ci et la tombe de ceux-là,
» vous ne trouverez d'autre lit, pour mourir, que le lit d'un
» hôpital où une vaniteuse bienfaisance comptera impatiem-
» ment les instans que vous avez encore à respirer. Dansez
» donc! livrez-vous à la joie si vous en avez le courage; crois-
» sez et multipliez surtout, car il faut des hommes pour com-
» battre, des hommes pour mourir. Oui, réjouissez-vous,
» vous dis-je, car les heures de liberté sont courtes, les heu-
» res d'esclavage et de douleurs sont éternelles! »

Mais si les spectres ne paraissent point aux noces du peuple, les augures ne s'y montrent pas davantage. Il n'y a plus de place dans l'âme des hommes pour les croyances, pour les pressentimens. La Providence est muette pour les peuples modernes, et la fatalité, ce dogme des sociétés corrompues, a renversé tous les autels et desséché tous les cœurs.

La cérémonie religieuse terminée, la noce tout entière remonta en voiture pour se rendre à l'Ecole-Militaire, car c'était là, suivant la promesse du colonel de Bouffard, que le repas devait se faire; et, après les solennités de la journée, il tardait à chacun de se livrer à la joie. Roblot, depuis le matin, étouffait de dépit de n'avoir trouvé personne à qui parler de ses campagnes. Renard supportait impatiemment un mutisme trop prolongé; et le marié, trop heureux de pouvoir enfin appeler Thérèse madame Bouffard, mourait d'envie de jouir du seul privilége que le mariage lui eût octroyé: celui d'embrasser sa femme à son aise.

CHAPITRE VII.

A L'ÉCOLE MILITAIRE.

I.

Depuis vingt ans, l'Ecole-Militaire de Paris avait souvent changé de destination et de physionomie. Ce n'étaient plus ces vastes bâtimens si aérés et si splendides où vingt ans auparavant, trois cents jeunes gentilshommes apprenaient, aux dépens du roi, à commander et à vaincre; le silence, ce père du travail et de la méditation, ne régnait plus dans les larges corridors, dans les immenses cours. Sous les arceaux majestueux des portiques on ne voyait plus, çà et là, le chiffre du fondateur apparaître au-dessus des trophées et des faisceaux d'armes. En 1807, l'établissement fondé par Louis XIV était un pandémonium militaire où infanterie, cavalerie, et artillerie se trouvaient pêle-mêle. Les cellules des jeunes disciples de Mars étaient transformées en chambrées, les réfectoires en écuries, les cours en parc d'artillerie, le jardin en plates-bandes légumières, enfin les classes en cuisines. Sous Napoléon, il ne restait plus de la vieille école royale militaire que les murailles, des souvenirs et un empereur.

Quand la noce entra pêle-mêle dans la première cour de l'Ecole-Militaire, un cri immense se fit entendre: « Voilà la nouvelle cantinière du 10e qui arrive! voilà l'épouse à Bouffard! » Et aussitôt fantassins, cavaliers, artilleurs sortirent de leurs chambrées, de leurs écuries, de leurs corps-de-garde pour regarder la mariée. Mais bientôt à ce premier motif de curiosité, succéda un mouvement d'admiration: « Qu'elle est belle! s'écrièrent les soldats. » Et ces mots accompagnés des grivois quolibets que l'esprit militaire, en France, n'improvise pas toujours avec bonheur, furent les premières louanges qui saluèrent Fleur de Grenade à son début dans la carrière.

On se mit à table: plus de soixante convives prirent place à un festin qui n'avait de commun avec celui de Balthazar, que la simplicité des mets et l'abondance du vin. Quelques discussions nées de la différence de l'arme des régimens avaient éveillé depuis quelques jours l'attention des chefs de corps. La noce de Fleur de Grenade et du sapeur suggéra aux colonels l'idée de mettre fin aux rivalités qui existaient, en rassemblant à ce banquet quelques-uns des plus anciens sous-officiers des régimens casernés à l'Ecole-Militaire. Toutes se trouvèrent donc représentées à cette fraternelle réunion, à la grande satisfaction de Roblot qui retrouva parmi ces vieilles moustaches des soldats de Jemmapes et du camp de la Lune. Thérèse inaugura donc son entrée dans l'armée par une sorte de réconciliation entre tous les défenseurs de la mère patrie.

Le colonel du 10e voulut, par sa présence, cimenter ce bon accord en rendant hommage, un des premiers, à la beauté de la nouvelle cantinière Au dessert il entra dans la salle entouré de quelques officiers de son régiment.

— Bouffard, dit-il au sapeur, je tiens ma parole; je viens porter une santé à l'Empereur et à vous tous, mes camarades!

A ces mots les assistans se levèrent spontanément et firent le salut militaire.

— Ah! mon colonel, exclama Bouffard attendri; vous me *confusez*. Il était écrit que tous les bonheurs devaient me mitrailler aujourd'hui. Mon colonel, permettez à mon épouse, à la mariée, de vous servir elle-même. Il est d'ordonnance que ce soit vous qui ayez l'étrenne de ses fonctions.

Fleur de Grenade quitta sa place pour verser au colonel un verre de vin avec une grâce sans pareille. Un murmure approbateur circula en même temps dans le groupe d'officiers et parmi les convives.

— L'heureux coquin que ce Bouffard! dirent entre eux les jeunes officiers; sa femme est plus belle que la femme du colonel, que celle du lieutenant-colonel et du gros-major ensemble.

—Heureusement, dit à voix basse un beau sous-lieutenant, que nos cantinières ne sont pas des Lucrèces.

— Ne vous y fiez pas, repartit le vieux capitaine Paqueville; il y a dans cette figure-là autre chose que de la coquetterie.

— Mes amis! à la santé de l'empereur! s'écria le colonel en élevant son verre.

— A la santé de l'empereur! répétèrent toutes les voix.

Et ce toast porté par les convives avec un enthousiasme qui tenait du délire, fut salué au dehors par les tambours du 10e régiment qui battirent un ban et par une fanfare de cavalerie.

— Mon colonel, dit Roblot quand le joyeux tumulte se fut un peu apaisé, permettez au père de la mariée, à un vieux soldat de Jemmapes, de porter aussi une santé à la graude armée.

Par un élan général toutes les mains se levèrent et un cliquetis de verres et d'éperons consacra pour ainsi dire le vœu patriotique du vétéran du camp de la Lune.

Le colonel et ses officiers se retirèrent. Alors les convives se livrèrent sans crainte à une joie franche et quelque peu bruyante. On chanta à tue-tête; on but à l'avenant, et les toasts à la mariée, plus ou moins spirituellement formulés, se succédèrent avec une effrayante rapidité. Roblot, fou de bonheur, trouva le moyen de placer quelques anecdotes entre les libations dédiées à Fleur de Grenade et à son mari, et se trouva fort content de lui et des autres.

Onze heures sonnèrent à l'horloge du grand pavillon: c'était le terme fixé, par le colonel, pour la clôture de la fête. Les militaires se retirèrent, les parens et les témoins quittèrent l'Ecole pour regagner leur domicile; Roblot, sa femme et Renard restèrent seuls pour accompagner Thérèse jusque sous le toit conjugal.

Mais quelle ne fut pas leur surprise en entrant dans la chambre destinée aux mariés, qui se trouvait située au-dessus même de la cantine, de trouver une petite pièce décorée avec goût. Deux lits jumeaux garnis de rideaux de toile de Jouy, occupaient les deux extrémités de la chambre; un secrétaire en noyer à dessus de marbre faisait face à la cheminée, qu'une jolie glace embellissait encore; une commode et

des chaises également de noyer étaient symétriquement rangées à droite et à gauche de l'unique fenêtre qui donnait sur une des cours de l'Ecole; enfin un débris de tapisserie dissimulait les interstices d'un plancher déjà vieux. Sur la cheminée il y avait une pendule flanquée de petits vases de porcelaine remplis de fleurs, et, sur la commode, un petit coffre de bois d'acajou rempli de ces mille petites inutilités si nécessaires aux femmes.

— Quelle folie, mon gendre! exclama le beau-père en inspectant minutieusement le logis; où avez-vous jamais vu que la femme d'un sous-officier fût si coquettement logée?

— Mon ancien, répondit le sapeur en se mirant dans la glace, quand on possède un aussi joli oiseau que Thérèse, on tâche d'embellir sa cage. C'est ce que j'ai fait : vous ne sauriez m'en vouloir.

— Si fait, Bouffard, répliqua le ferblantier; ton régiment peut partir du jour au lendemain, et vous perdrez au moins cent pour cent sur ces objets, en voulant vous en défaire.

— Vous raisonnez comme un vrai quartier-maître, papa beau-père; mais je répondrai à cela qu'en quittant l'Ecole, ce petit mobilier sera conservé pour le temps où je reviendrai, avec ma femme, vivre de nos rentes.

— Alors, c'est différent, je ne te blâme plus; cependant ce sont là de vraies folies : je parie que ma fille, ta femme, veux-je dire, pense comme moi?

— Ma foi, non, mon père, dit Fleur de Grenade; ce luxe me plaît assez; je sais gré, au contraire, à monsieur Bouffard, à mon mari, se hâta-t-elle d'ajouter à son tour, d'avoir agi de la sorte.

— Diable! murmura le vieux soldat, ma fille a bien caché son jeu; je la croyais si simple! à peine mariée, la voilà qui chante sur une autre gamme. C'est bien, mes enfans, ajouta-t-il, faites comme vous l'entendrez, liberté *libertas*, autrement dit le petit verre et la demi-tasse; je m'en lave les mains.

Roblot et sa femme, ainsi que le cousin Renard qui n'avait rien dit, ne tardèrent pas à prendre congé des époux, bien que madame Roblot eût insisté, selon l'usage, pour présider au coucher de la mariée; mais Fleur de Grenade avait répondu à sa mère :

— C'est inutile, maman; je n'ai besoin de personne.

CHAPITRE VIII.

UN MARI IN PARTIBUS.

Quand Bouffard et Thérèse furent seuls, un silence succéda aux loquaces adieux adressés au couple fortuné. Le sapeur rompit le premier ce silence, qui avait quelque chose tout à la fois de grave et de mystérieux.

— Madame Bouffard, dit-il d'une voix émue, vous voyez que j'ai respecté la consigne; voilà deux lits : un pour vous, un pour moi. Jamais, je vous en réitère le serment, je ne dirai une parole qui puisse troubler votre repos.

— Je le crois, répondit Thérèse en tendant la main à son mari, je n'attendais pas moins de votre délicatesse. Bouffard! vous serez mon meilleur ami, mon frère! Et tout bas elle répéta plusieurs fois : « Excellent homme! »

— J'accepte ces titres-là, mademoiselle... madame, veux-je dire, repartit le sapeur en soupirant, jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'en permettre un autre.

Fleur de Grenade ôta son chaperon de mariée et le suspendit, ainsi que le médaillon qu'elle avait constamment porté à son cou, au-dessus de la tête de son lit; puis, comme une ombre fantastique, elle disparut derrière les rideaux; et, d'un ton bienveillant, elle dit à son mari :

— Bonsoir, Bouffard!

— Bonsoir, Thérèse! répondit le sapeur d'une voix qui trahissait ses sentimens intérieurs.

Lui-même se disposait à prendre un peu de repos, car cette journée avait été fatigante, lorsque Fleur de Grenade dit encore :

— Bonne nuit, Bouffard!

Et comme le sapeur avait tourné la tête, il vit un petit bras blanc apparaître entre les rideaux, et au bout de ce petit bras, une main blanche et mignonne qui s'agitait doucement comme pour lui dire de venir à elle. Bouffard comprit. Il s'avança précipitamment, fléchit le genou et saisissant cette main, il y colla ses lèvres avec une sorte de frénésie.

— Toujours! toujours, Thérèse, balbutia-t-il, je respecterai votre personne comme on respecte l'aigle de son drapeau... Ne l'ai-je pas juré sur ma croix?

Et se relevant avec vivacité, il alla se jeter tout éperdu sur son lit

Quelques instans après le souffle cadencé d'une respiration calme, quoiqu'un peu oppressée, ayant fait présumer au sapeur que Thérèse s'était endormie, il appuya tristement sa tête dans ses deux mains : — « Mille bombes! dit-il à voix basse, quelle chance est la mienne! Dire qu'il me faille dormir paisiblement la première nuit de mes noces à côté d'une fille de dix-huit ans, belle comme la chaste Suzanne, et spirituelle comme Vénus. Ah! si mon colonel se doutait de cela, si les camarades l'apprenaient jamais, que diraient-ils! Minute, Bouffard, ne te monte pas la tête, ça ne vaudrait rien, le reglement s'y oppose. Tu dois tenir ta promesse, coûte que coûte, devrais-tu griller comme un boulet rouge. Allons! ne pensons pas plus aux bagatelles du mariage, que nous ne pensions à la mort quand nous étions dans la tranchée. Bonsoir, la compagnie! »

Et bientôt le sapeur s'endormit du sommeil du juste, tandis que Thérèse feignait de faire de même.

Le lendemain, dès la pointe du jour, la cantine était encombrée par les loustics du régiment, curieux de voir la figure des nouveaux mariés. Bouffard répondit gaîment aux quolibets de caserne qui lui furent adressés; mais il ne pouvait s'empêcher de dire à part lui : « Sapredié! quand je pense que tous ces lurons la croient. . Enfin, n'importe!.. Il vaut mieux qu'ils répètent tous ces rébus que de savoir la vérité. »

Bientôt après les sapeurs du 10ᵉ régiment vinrent, en masse, offrir à Bouffard de prendre la goutte avec eux.

— Major, lui dit le caporal de l'escouade, mes collègues et moi désirons boire à votre santé, ainsi qu'à celle de votre charmante moitié que vous avez épousée hier, et vous complimenter particulièrement de la félicité que vous avez dû éprouver...

— Merci, caporal, se hâta d'interrompre Bouffard.

Et levant le coude à la hauteur de l'œil, il vida le verre d'alcool d'un seul trait, après avoir marmotté entre ses dents : « Elle est dure à avaler .. la consolation! »

DEUXIÈME PARTIE.

CHAPITRE Iᵉʳ.

LA REINE DES CANTINIÈRES.

Les antécédens de la nouvelle cantinière du 10ᵉ, furent bientôt connus à l'Ecole-Militaire. On sut que fille d'un ancien sergent du 57ᵉ, elle avait fait, avec ce régiment, les campagnes de la République, et que les premiers jouets de son enfance, avaient été des pompons de grenadiers et des dragonnes de hussards; aussi, les soldats la regardèrent-ils comme des leurs, et le nom de Fleur de Grenade, qui résonnait si bien aux oreilles des troupiers, devint-il son véritable nom. On ne l'appelait que rarement madame Bouffard, et cette omission d'une qualité qu'elle n'avait acceptée qu'a-

vec une sorte de remords, comblait de joie la jeune femme.

Thérèse se fit merveilleusement et promptement à son nouvel état. Jeune fille, elle avait passé deux années de sa vie à lire, à méditer et à pleurer ses amours; femme, du moins considérée comme telle, elle sentit que de nouveaux devoirs réclamaient les facultés de son esprit. Avec cette persistance de volonté qui faisait la base de son caractère, elle s'appliqua à bien étudier sa position, à en saisir les moindres nuances, et elle y réussit en peu de temps.

Sous l'Empire, la cantinière d'un régiment était un être multiple. Soldat devant l'ennemi, sœur de charité après la bataille, consolatrice des jeunes conscrits, compagnon de joie des vieux soldats, on la voyait à la cantine trôner après la victoire, et jeter à pleines mains, dans un jargon aussi pittoresque qu'énergique, le blâme ou l'éloge, sur ceux qu'elle avait vus faiblir, ou sur ceux qui s'étaient montrés les plus intrépides.

Mieux qu'un colonel, la cantinière connaissait le fort et le faible du régiment. La fréquentation habituelle des soldats, lui faisait connaître ce qu'on pouvait, dans un moment donné, attendre de telle compagnie, de tel chef de corps même, et rarement elle se trompait dans ses appréciations. Revêtues d'un espèce de sacerdoce, on ne pourrait mieux comparer les cantinières du temps de l'Empire, qu'à ses druidesses qui suivaient les armées gauloises et ne combattaient jamais, mais qui savaient inspirer aux chefs la confiance et le désir de vaincre. Comme ces druidesses, les cantinières étaient entourées d'une espèce d'auréole mystérieuse; on plaisantait avec elles, on échangeait souvent de ces mots, qui autre part que dans le vocabulaire des camps, sont regardés comme malséans; mais on la respectait à l'égale d'une mère. Chaque soldat voyait, dans la cantinière de son régiment, une amie dévouée qui lui apportait, jusqu'au milieu du feu, le breuvage salutaire qui faisait braver la mort et mépriser la vie; la femme généreuse qui pansait ses blessures, qui suspendait ses douleurs; l'ange enfin, qui ne s'éloignait d'un brave expirant, qu'après avoir tenté tous les moyens de le rappeler à la vie. Et si, à ces qualités déjà si précieuses, on ajoute que la cantinière était parfois un modèle de bravoure et d'audace, on ne sera point étonné de voir les soldats professer pour elle un culte semblable à celui qu'ils vouent à leur drapeau.

Fleur de Grenade voulut donc atteindre de plein saut l'apogée de sa condition. A la pointe du jour, vêtue du jupon bleu court, de la petite veste à brandebourgs de laine rouge, et coiffé du chapeau rond à larges bords orné d'un plumet tricolore, le baril sur l'épaule et la musette (1) à la main, on la voyait encore s'élancer de la cantine du 10e, et suivre à pied, le régiment au champ de manœuvre, en fredonnant un refrain de vaudeville et en échangeant, avec les soldats et même messieurs les officiers, de ces tropes bizarres que les Français ont le privilége d'improviser dans toutes les circonstances. La jeune femme suivait d'un œil intelligent les évolutions qu'on exécutait devant elle; puis, dans le repos et lorsque les armes étaient mises en faisceaux, elle distribuait son eau-de-vie et ses petits pains de seigle, avec le sourire sur les lèvres et la bienveillance dans le regard.

Par une délicate observance des sentimens qu'elle avait voués à son mari, Thérèse commençait toujours sa tournée par le peloton des sapeurs.

— Bouffard, disait-elle en présentant un petit verre rempli d'alcool au sergent, prends cela mon ami, nous avons eu de la fatigue ce matin.

— Mais, ma petite femme, répondait le brave homme, tu commences toujours par moi. Va donc d'abord à nos officiers.

— Les officiers attendront, répliquait Fleur de Grenade; n'es-tu pas mon commandant, toi? Allons, bois, et ne fais pas de cérémonie. Et vous autres, disait-elle aux sapeurs, n'avez-vous rien à me dire? Est-ce que la soif ne répond pas à l'appel ce matin?

— Faites excuse, madame Bouffard, répondait le caporal des sapeurs, que sa barbe blanche et ses quatre chevrons avaient fait surnommer *le roi Priam* par les savans du régiment; mais, voyez-vous, c'est que la vaisselle de poche manque aujourd'hui à l'appel, et qu'on n'a tout juste, d'ici au prêt, que de quoi acheter sa suffisance de tabac.

Et le vieux sapeur retirait péniblement de dessous son tablier de peau de mouton blanc comme sa barbe, un gros sous et une pièce de deux liards qu'il présentait dans sa main, comme pour corroborer sa réponse à un argument sans réplique.

— Allons donc, vieux loup, reprenait Fleur de Grenade; faut-il que cela vous empêche de vous gargariser? prenez, ajoutait-elle, en lui présentant un petit verre à la circonférence duquel l'eau-de-vie d'Orléans perlait à plein bord, ceci fait plus de bien à la poitrine qu'un coup d'épée.

— C'est vrai, que l'eau de-vie est le lait du soldat, répondait Priam en humant délicieusement la liqueur qui rafraîchissait la chique qu'il tenait en permanence dans un coin de sa bouche; mais par malheur, le gouvernement n'entend pas la chose comme il le devrait, en ne fournissant pas gratis la coquette joilleuse comme il fournit les cartouches à discrétion.

— Sais-tu bien, Fleur de Grenade, disait quelquefois Bouffard à sa femme, que toutes ces mauvaises pratiques nous grugent nos bénéfices? Mes sapeurs sont braves comme leurs haches, ils ne boudent jamais; mais aussi ce sont des fricoteurs qui enfonceront notre établissement, par les crédits beaucoup trop allongés que tu leur fais journellement.

— Mêle-toi de tes affaires, répliquait Thérèse avec un peu d'humeur. Le beau dommage que cela nous ferait, n'est-ce pas, de perdre, par-ci par-là, quelques verres d'eau-de-vie. Est-ce que je puis voir les camarades, nos amis, se passer la langue sur les lèvres comme Tantale?

— Si le sapeur Tantale dont je n'ai jamais entendu parler n'avait point d'argent pour boire la goutte, interrompait le rigide sergent, il devait rester *fixe et mobile* comme au port d'armes.

— Tais-toi. Est ce que je ne t'ai pas vu, maintes fois, glisser dans la giberne du roi Priam, sans qu'il s'en aperçût, une pièce de six sous pour son tabac?

—C'est possible, répondait Bouffard en rougissant presque de ce que sa bonne action fût connue; mais le tabac, vois-tu, Fleur de Grenade, c'est le pain du soldat, *au lieur* que l'eau-de-vie est un objet de luxe dont, à la grande rigueur, il peut se passer.

— C'est bon, te dis-je, en voilà assez, je sais compter, et je ne te ruinerai pas. Quand le colonel me prend un petit verre, quelquefois il me donne cent sous. Les lieutenans ne me payent pas toujours, il est vrai; cela fait la balance. Les riches paient pour ceux qui n'ont rien, ceux qui ont pour ceux qui n'ont pas, voilà le monde, voilà du moins comme les choses devraient marcher.

Et assaisonnant cette petite leçon de bienfaisance d'une légère tape sur la joue du sapeur:

— Adieu, Bouffard, disait encore Thérèse; je vais continuer ma tournée; et toi, en me regardant, ne me fais pas manquer le point de direction du bataillon comme l'autre jour.

La jeune cantinière, légère comme un sylphe, s'élançait alors dans l'espace et disparaissait bientôt derrière les faisceaux du régiment.

— Major, disait alors un sapeur qui, appuyé sur sa hache, avait été spectateur des aimables prévenances de Fleur de Grenade; vous pouvez vous vanter d'avoir là une femme *dont auquel* il n'y a point d'affront, tant pour la beauté soignée que pour les manières agréables.

— A qui le dis-tu!... répliquait Bouffard en cherchant à étouffer un soupir; rien n'est beau et bon comme mon épouse, et cependant...

— Eh bien! major, reprenait le sapeur, est-ce que par hasard?

— A ton rang! interrompait brusquement Bouffard, qui

(1) La musette des cantinières ressemblait assez au sac des cavaliers, qui porte également le nom champêtre de *musette* et qui sert, en campagne, à faire manger l'avoine à leurs chevaux. Les cantinières mettaient dans ce sac leurs comestibles, leur gobelet, et les objets précieux que les soldats pouvaient leur donner à garder.

craignait toujours de laisser deviner le secret de ses peines. Je crois que le commandant a fait un signe au tambour-maître ; ce doit être pour le roulement. — Et s'adressant à son escouade : « Attention ! vous autres !... » ajoutait-il en cherchant d'un œil inquiet Thérèse qui avait disparu au milieu d'un groupe de jeunes officiers.

CHAPITRE II.

LE BANQUET FÉMININ.

I.

Les qualités de Fleur de Grenade causèrent un telle sensation à l'École-Militaire, que les cantinières des régimens, celles de la garde à leur tête, décidèrent qu'un banquet serait offert, par elles, à madame Bouffard. Celui-ci craignit un instant que sa femme, encore peu initiée au langage un peu décolleté de ces modernes Débora, n'éprouvât une sorte de répugnance à se trouver parmi elles.

— Et pourquoi ? demanda Thérèse à son mari qui, à ce sujet, était entré avec elle dans des considérations à perte de vue ; ne suis-je pas comme la plupart d'entre elles, la femme d'un sous-officier? Mon métier n'est il pas le même ?

— Certainement, Thérèse, mais tu es si jolie, tu as reçu une éducation si chouette et tu as tant d'esprit dans le naturel, que tu te trouveras embarrassée avec ces Parisiennes-là qui ne vont pas par quatre chemins, et appellent un chat un... chat, et disent qu'une carpe n'est pas un brochet.

— Mon ami, je ne prends pas au comptant les complimens que tu m'adresses sans cesse ; mais si je possède un peu de cet esprit que tu veux bien m'accorder, je ne me trouverai point déplacée au milieu de femmes qui valent, sous bien des rapports, mieux que moi.

Fleur de Grenade se rendit au banquet des cantinières qui l'accueillirent pour collègue à l'unanimité La fameuse Catherine Cordier, cantinière du 1er régiment des grenadiers à pied de la vieille garde, lui fit même cette petite allocution toute maternelle :

« Fleur de Grenade, lui dit-elle de sa voix enrouée, ce » n'est point à toi qui es une enfant de giberne qu'il faut re» commander la fidélité au drapeau. Le drapeau donc, primo » d'abord et d'un, et le commerce ensuite. Avec le troupier, » ma fille, sois sage mais ne sois pas chipie. Un homme est » un homme, une femme est une femme, suffit on se comprend. » Gagne de l'argent tant que tu pourras quand le vent y » sera, mais fais crédit aussi, dans l'occasion, car si nous » profitons des bonnes chances du troupier, nous ne devons » pas l'abandonner quand il est à sec, dans les marais *Pan-* » *tins*... »

— *Pontins*, mère Cordier! cria une cantinière qui avait fait la campagne d'Italie sous Schérer.

— *Pantins* ou *Pontins*, qu'est-ce que ça me fait, à moi! repartit la doyenne.

« Si bien donc, qu'en allant ton petit bonhomme de che» min dans le 10e, tu pourras avec le temps, arriver dans les » vieux de la vieille où je resterai, s'il plaît à Dieu, jusqu'à » ce que mes quilles me refusent le service (1). Voilà, ma » belle Fleur de Grenade, ce que j'avais à te dire relative» ment à la chose, dans l'intérêt de ton commerce, et dans » celui des cantinières majores de la grande armée, que j'ai » celui pour le quart-d'heure de représenter ici, tant par » mon âge que par mes services qui remontent à 92, époque » à laquelle je me suis embarquée, de mon village, avec le » bataillon de la Haute-Saône. Ah! dam! ma chère, j'en ai » vu des dures et des rapides depuis ; et tu en verras peut» être de plus dures et de plus rapides encore. J'ai été en » *Egypre*, je me suis assise, telle que tu me vois, sur le nez » de ce gros farceur de sphinx qui est enterré jusqu'aux » épaules, au pied de la première pyramide à main gauche, » en entrant dans le désert. J'ai bu de l'eau du Nil non fil» trée, et j'en ai fait boire à nos hommes. J'ai vu tous ces » mamamouchis de Turcs, au Kaire et ailleurs, se battre » comme des enragés contre nous, qui leur apportions les » bienfaits de la civilisation au bout de nos baïonnettes, » comme disaient les citoyens Monge et Berthollet. J'ai mar» ché dans le désert pendant plusieurs jours, sans boire ni » manger, comme un vrai chameau, ayant du sable jusqu'aux » genoux et par de là... Ceci est la pure vérité ; enfin me » voilà encore ferme sur la hanche, et les yeux toujours fixes, » à dix pas devant moi sur le drapeau, comme il est dit dans » l'ordonnance, car vois-tu, ma belle Fleur de Grenade, le » drapeau est l'étoile *polaïde*... »

— *Polaire !* interrompit encore la même voix.

— As tu fini, mam'selle Goffin ! riposta la mère Cordier ; tu me tournes la tête avec tes reprises perdues. Parce que tu es la fille d'un maître d'école et que tu sais lire et écrire, tu te permets de trouver à redire à tout, sans égard pour le sexe ou pour l'ancienneté... Tais-toi, et laisse moi finir mon discours J'en étais, je crois, au drapeau qui est l'étoile *polaïde* des cantinières et des chefs de corps. « Bien m'en a » pris après la levée du siége de Saint-Jean d'Acre, de mar» cher constamment pendant la retraite avec mon régiment » qui était alors la 6e demi-brigade, car toutes celles de mes » camarades qui se sont écartées ont été prises par ces dam» nés de Turcs, et le bon Dieu, seul, sait ce qui leur en est » advenu. »

— Je le sais bien, moi ! dit en riant aux éclats l'accorte cantinière des guides.

— Tu ne le sais pas, morveuse ! exclama la mère Cordier. Tu étais encore en sevrage à cette époque. Et puis si tu le sais, tant mieux ou plutôt tant pis pour toi, il y en a assez d'autres qui ne le *sachent* pas.

La cantinière de la garde continua à raconter sa campagne d'Égypte, et elle était aussi prolixe sur ce chapitre que Roblot sur ses campagnes de Flandre. Thérèse, habituée à écouter, n'interrompait pas la doyenne, et cette condescendance qui n'était pas imitée par les autres convives, inspira à la mère Cordier une véritable affection pour Fleur de Grenade, à qui elle fit entendre qu'elle ne serait pas éloignée de lui résigner ses fonctions de cantinière du régiment des grenadiers de la vieille garde, quand l'heure de la retraite serait arrivée pour elle.

Cette promesse que Thérèse s'empressa, le soir même, de répéter à son mari, fit ouvrir des yeux énormes au sapeur.

— Oh! ma petite femme, lui dit-il, as-tu bien entendu ?

— Très bien, répondit celle-ci.

— Mais, c'est une fortune que la mère Cordier nous donnerait. La cantine d'un régiment de la vieille, vaut à elle seule celle de trois régimens (1) !

— Reste à savoir, interrompit Fleur de Grenade, si je me résoudrais à quitter le 10e.

— Et pourquoi pas ? demanda Bouffard.

— Ce régiment n'est-il pas le tien depuis longtemps ? répondit Fleur de Grenade, ton nom n'est-il pas inscrit parmi ceux des plus braves? Et ne suis-je pas la femme d'un des plus intrépides soldats de ce régiment ?

A ces paroles, Bouffard serra avec effusion la main de sa femme en lui disant d une voix pleine d'émotion :

— Thérèse, je ne puis répondre à cela ; mais ce que tu me

(1) Les cantinières de la garde étaient choisies parmi celles des régimens de l'armée de ligne. On donnait toujours la préférence à celles qui s'étaient fait remarquer par la régularité de leur conduite.

(1) La mère Cordier avait trois filles. Elle les maria toutes trois et donna à chacune d'elles une dot de quatre mille francs. Cette fortune de la cantinière s'explique par la haute paie des soldats de la garde, et surtout par l'introduction dans les rangs de ces derniers, de jeunes gens riches et instruits qui, sous le nom de *vélites*, étaient incorporés dans les grenadiers à pied et dans les chasseurs, moyennant une pension de 300 fr. par an. Au bout de trois, quatre ou cinq ans, ces mêmes vélites passaient dans l'infanterie de bataille ou dans la cavalerie légère, avec le grade de sous-lieutenant.

dis me fait battre le cœur comme jamais il n'a battu, même le jour où j'entrai pour la première fois dans ta chambre de la rue Mouffetard ?.. te le rappelles-tu ?

Pour toute réponse, Fleur de Grenade se jeta au cou de son mari, qui l'embrassa... comme un père embrasse sa fille.

II.

Grâce aux liaisons que Thérèse avait formées avec les cantinières des autres régimens, elle obtint carte blanche pour pénétrer dans les divers quartiers de l'Ecole. En quelques semaines, la jeune femme avait appris l'exercice du fusil. Un vieux maréchal-des-logis instructeur lui avait donné des leçons d'équitation au manége des sous-officiers des grenadiers à cheval. Si l'on joint à cette instruction première le talent de bien tirer le pistolet et de manier le fleuret avec dextérité, on se fera une idée de l'éducation militaire de Thérèse. A la grande surprise de ses maîtres et des cantinières ses camarades, on la vit, un jour, manier un cheval de même que le plus habile écuyer, et *toucher* les maîtres d'armes des régimens comme le plus fort prévôt. A l'étude matérielle de l'art de la guerre, Fleur de Grenade voulut joindre l'étude raisonnée. Elle apprit, par cœur, les diverses théories de la cavalerie et de l'infanterie, et lorsque l'occasion s'en présentait, elle en faisait avec sagacité l'application sur le terrain. Pour l'infanterie, le capitaine Paqueville, le même qui, lors du repas de noces de Thérèse, avait pronostiqué à un sous-lieutenant railleur la destinée de Thérèse, s'était chargé d'être son répétiteur. Etonné par fois de la perspicacité et de l'ardeur de son élève, il lui disait :

— Sur ma parole, ma belle cantinière, vous en savez plus long que beaucoup de nos théoriciens. Quel dommage que les femmes ne puissent pas commander une compagnie ; la vôtre serait la plus instruite. Mais, madame Bouffard, où avez-vous puisé ce goût extraordinaire pour notre métier ?

— Bon chien chasse de race, capitaine, répondait Thérèse en souriant. Je suis la fille d'un homme qui ne rêve que gloire et batailles. Je suis venue au monde dans un camp ; ma première enfance s'est passée au milieu des combats, je ne pouvais pas être autrement que je ne suis.

Ces études et ces divers exercices n'empêchaient point la femme du sapeur de faire son petit commerce avec avantages. Tout prospérait au jeune ménage. Des huit cantines établies dans l'Ecole-Militaire, la sienne était la plus fréquentée après celle de la garde, et les soldats, sans distinction d'armes ou de régimens, se donnaient rendez-vous chez madame Bouffard. Cette vogue suscita bien quelques jalousies, en faisant naître des rivalités ; mais l'humeur de Fleur de Grenade était si douce, elle était si spirituelle, si obligeante, que celles-là mêmes qui croyaient avoir le plus à se plaindre de sa popularité, gardèrent un silence prudent. Elles firent sagement, car Thérèse eût été aussi prompte à venger une insulte qu'à rendre un service.

Roblot avait abandonné le bal du Salon de Flore pour venir s'installer, deux fois par semaine, dans l'établissement de sa fille, qu'il appelait fastueusement son quartier-général. Le bonhomme ne laissait pas que d'être utile à l'achalandage de la maison, car il y avait en quelque sorte fondé un cours de blague militaire, — qu'on nous passe le mot, — dont la chaire était dignement occupée par lui. Les soldats, jeunes et vieux, avec lesquels il avait tout d'abord fraternisé, se pressaient autour de la table où il fumait avec Bouffard, son gendre. Le cousin Renard, qui l'accompagnait quelquefois, trouvait, lui aussi, le moyen de glisser quelques blagues civiles au milieu des avalanches de souvenirs de son compère Roblot.

— Ah çà ! ce n'est pas tout de se marier, disait le ferblantier à son gendre, il faut encore fournir des hommes à la patrie. Quand me feras-tu grand-père, Bouffard ?

Le sapeur se mordait les lèvres et répondait comme on dit, moitié figue, moitié raisin.

— Mon ancien, le ferblanc pourra vous manquer un jour, c'est possible ; mais jamais la platine, je vous en réponds, car vous en avez une des plus soignées Mais soyez paisible, beau-père, on fera ce qu'on pourra pour vous contenter : Paris n'a pas été bâti en un jour.

— Ce que je t'en dis, Bouffard, répliquait le ferblantier en clignant de l'œil d'un air malin, n'est que pour le bon motif. La race des braves doit se perpétuer indéfiniment, n'est-ce pas ton avis ?

— Tout-à-fait, beau-père ; mais buvez et ne vous inquiétez de rien : le soleil luit pour tout le monde.

Il arrivait parfois que le compère Renard voulait continuer la plaisanterie du père Roblot ; mais le sapeur, qui la souffrait patiemment de la part de son beau-père, ne se montrait pas si débonnaire envers le cousin ; et, un soir que celui-ci avait accumulé les quolibets sur le chapitre de la paternité, Bouffard, poussé à bout, prit son parent à l'écart et lui dit d'un ton qui n'admettait pas de réplique :

— Cousin, vous savez si j'ai pour vous les sentimens d'estime que quiconque doit avoir pour un bourgeois de votre capacité. Mais, je suis soldat avant tout ; et par conséquent un peu brutal. Si donc vous vous faites une satisfaction de m'entortiller dans des rébus que je ne comprends pas, prenez garde que la moutarde, me montant seulement jusqu'à la barbe, je ne me conduise, avec vous, comme avec un *péquin* qui me serait totalement étranger ; car si un camarade de régiment me débitait la cent millième partie des calembours que vous dégoisez sur Fleur de Grenade et sur moi, il ne risquerait rien de faire numéroter ses membres, parce qu'il ne se passerait pas un quart-d'heure sans qu'ils fissent connaissance avec la lame de mon sabre. Tout ça soit dit sans vous offenser, attendu que je vous suis redevable du bonheur de posséder Thérèse, et que je ne voudrais pas que vous vissiez autre chose, dans ce que que je me fais l'honneur de vous dire là, qu'un conseil d'ami.

Le *conseil d'ami* avait rendu Renard plus circonspect. Il ne se hasardait plus que rarement à dire le mot pour rire : le sapeur s'en aperçut.

— Que diable ! cousin Renard, lui dit-il quelque temps après, je ne vous trouve plus le même. Vous jadis si jovial, vous êtes triste à présent comme une capote d'hôpital. *Aureriez* vous par hasard déposé votre gaîté dans votre administration ? *l'aureriez*-vous mise en plan pour parler à mots couverts ?... Je croyais pourtant que le Mont-de-Piété ne prêtait pas sur les denrées coloniales ?

— Cousin, répondit Renard d'un ton un peu piqué, vous m'avez fait apercevoir que la plaisanterie, hors de saison, est quelquefois dangereuse. Je me le suis tenu pour dit, et je me concentre dans la gravité d'un homme qui se pendrait de désespoir, s'il savait faire la moindre peine à son semblable.

— Entendons-nous, répliqua le sapeur, je n'ai prétendu, en aucune façon, vous interloquer dans la chose du dialogue où vous êtes très aimable ; je vous ai fait observer seulement qu'il ne fallait pas tirer à la cible ni Fleur de Grenade, ni moi, parce que ça ne convenait pas à un homme de bureau comme vous ; hormis ce chapitre-là, vous pouvez dire tout ce qui orne vos idées, parce qu'elles font l'instruction et l'amusement d'un chacun.

Malgré ce correctif à l'avis, l'employé fut encore quelques jours à garder une stricte neutralité dans les entretiens de la cantine ; mais peu à peu ses craintes disparurent, sa langue se délia, et bientôt le prudent Renard rivalisa de plus belle avec son compère Roblot, pour les récits fabuleux et les aventures fantastiques.

L'ordre arriva enfin, au 16e régiment de ligne, de rejoindre la grande armée et de partir pour l'Allemagne Cet ordre si longtemps attendu, rendit Fleur de Grenade toute joyeuse. Elle pensait qu'elle allait peut-être avoir des nouvelles de Julien. Qu'on ne croie pas cependant qu'une pensée coupable s'alliât, dans le cœur de la jeune femme, à la découverte de son amant. Non ; mais les passions vives et profondes ne se bannissent jamais du cœur, et quelque fondés que soient les torts de l'homme véritablement aimé, une femme ne reste

jamais indifférente à sa destinée. Si donc Fleur de Grenade soupirait après son départ, ce n'était point, dans le cas où elle aurait retrouvé Julien, pour renouer avec lui des liens qui eussent été criminels ; c'était chez elle une satisfaction toute platonique que de pouvoir presser, en amie, la main d'un homme qui lui avait si généreusement sacrifié ses goûts d'artiste, son avenir et sa liberté. « Mais il est mort, se disait-elle tristement ; n'importe, je serai peut-être assez heureuse pour voir la place où il a succombé... en pensant à moi peut-être ! Alors je prierai Dieu pour lui et je ne me plaindrai plus.»

La joie de Fleur de Grenade n'avait point échappé à son mari. Le gros bon sens du sapeur avait deviné la pensée de sa femme.

— Thérèse, lui avait-il dit, nous allons en Allemagne. Si monsieur Julien n'est pas mort comme on l'a dit, tu le retrouveras peut-être un beau matin... officier... car c'était un bel homme à ce que m'a assuré le cousin Renard.

— Eh bien ! Bouffard, quand je retrouverais monsieur Julien, répondait Thérèse, qu'en résulterait-il ? Cela te porterait-il ombrage ? n'as-tu pas confiance en moi ? me crois-tu capable de reconnaître, par une trahison, les bons procédés, et cette fidélité à tes promesses, que tu n'as cessé d'avoir pour moi ?

— Non, femme, ripostait le sapeur, mais...

— Mais, quoi ?

— Mais, ajoutait Bouffard en se grattant le front, j'aimerais autant que tu ne retrouvasses pas monsieur Julien. Les vieilles amours, c'est comme les démangeaisons, ça revient toujours.

— Bouffard, répondait Thérèse avec dignité, croyez que le serment que j'ai prononcé sur le Christ est aussi sacré que celui que vous m'avez fait sur votre croix d'honneur. Mon ami, une femme est toujours sage lorsqu'elle est retenue dans le devoir par l'amitié et par la reconnaissance.

— Toujours de l'amitié, de la reconnaissance ! Eh ! madame Bouffard, c'est comme l'ordinaire des sous-officiers du régiment : toujours la soupe et le bœuf.

— Ne te plains pas, ces deux sentimens sont les premiers de tous : l'amour est un feu de paille, l'amitié est un feu tranquille qui ne s'éteint jamais.

— Saperlotte ! exclama le sapeur, j'aimerais pourtant assez de temps à autre, un petit feu de paille, ne serait-ce que pour voir l'effet que ça fait. Enfin puisque ce n'est pas dans l'ordonnance, il faut bien dire comme le gros-major : « Ce que femme veut, Dieu le veut.»

CHAPITRE III.

LE DÉPART D'UN RÉGIMENT.

Le peintre anglais Hoggarth a fait un ravissant tableau qui représente *un départ de garnison*. Quelque spirituel que fût le crayon de l'artiste, quelque abondante qu'ait été son imagination, il n'a pu retracer, sur la toile, qu'un petit nombre d'épisodes de l'émigration militaire. Les plumes de Sterne et d'Alexandre Dumas réunies, pourraient seules rendre toute l'originalité, tout le piquant de ce qu'on peut appeler vulgairement un déménagement de régiment. Là, des drames entiers se déroulent dans un étroit espace : des scènes de vaudeville s'y intercalent d'elles-mêmes. Quand, d'un côté, des Andromaque adressent à leurs Hector de touchans adieux, en leur montrant un Astyanax né, ou sur le point de naître ; de l'autre côté, une meute avide de créanciers cherche à retrouver, dans l'épaisseur des rangs, les figures de quelques débiteurs insaisissables, que la canne du tambour-major va tout à l'heure affranchir de leurs engagemens. Ici, c'est une famille qui vient encore une fois presser dans ses bras un fils qu'elle ne doit plus revoir ; là, c'est la femme d'un fonctionnaire public qui, sous le prétexte d'entendre encore la fanfare du régiment, se glisse, suivie d'une discrète femme de chambre, jusqu'au milieu du groupe d'officiers, laisse tomber son mouchoir et le reçoit des mains d'un jeune sous-lieutenant auquel elle adresse, en deux mots, des adieux et des sermens. Plus loin, une brillante cavalcade de dandys et d'amazones vient se mêler au noyau de l'état-major, et révéler aux yeux des soldats étonnés, les manières de la haute aristocratie. Non loin de la caserne, des essaims de mendians attendent impatiemment l'évacuation des cantines et des cours, pour aller y glaner quelques bribes ou quelques haillons abandonnés. Enfin, partout, ce n'est que chaos, cris, pleurs, blasphèmes, douces paroles et gémissemens, qui se mêlent, se confondent avec le piaffement des chevaux, les coups de fouet des conducteurs de charrois, les coups d'essai des élèves tambours, le discordant accord des instrumens de musique, et le grincement des portes que l'on ferme.

L'Ecole-Militaire présentait, ce jour-là, un spectacle à peu près semblable à celui que nous venons de peindre. Deux régimens partaient, et ces deux régimens, échelonnés en colonnes serrées dans la vaste cour, n'attendaient que le signal pour monter dans les charrettes qui devaient les mener, en poste, jusqu'à Claye. L'allégresse était générale chez les soldats, et cette joie se manifestait par des cris, des chansons, des plaisanteries et des rodomontades que l'habitude de la victoire rendait, jusqu'à un certain point, raisonnables.

— Où allons-nous ? demandaient les lousties : est-ce à Vienne ou à Berlin ?

— Nous allons en Chine en passant par Constantinople, répondait un fourrier quelque peu clerc.

— Nous pourrions bien y aller un jour, répliquait un autre ; n'avons-nous pas été en Egypte, en Syrie et dans tous les mille tonnerres de pays que le diable a inventés pour le malheur du fantassin !

— On nous envoie peut-être détrôner le schah de Perse, hasarda de dire le même fourrier.

— Le chat de Perse ! exclama un ancien, en voilà un qui nous en donne à garder, avec son chat de Perse ! Dis donc, conscrit, où as-tu vu que les Persans étaient gouvernés par un chat ?

— C'est le nom du monarque de ce pays-là, répliqua le fourrier ; la capitale s'appelle Angora.

— Oh ! alors, le prince pourra bien passer un mauvais quart-d'heure avec nos cantinières : elles ont consommé tous les chats du Gros-Caillou pour nous faire des gibelottes.

Et, à cette boutade du grognard, les éclats de rire de partir sur toute la ligne.

Il était quatre heures du matin. Les premiers rayons du soleil jetaient sur ces baïonnettes, pressées comme des épis d'argent, une lueur solennelle. Les drapeaux échevelés par la mitraille, troués par les balles, flottaient sous leurs aigles d'or qui semblaient ouvrir leurs ailes pour s'élancer à de nouvelles conquêtes. Tout le monde était à son poste : les colonels à la tête de leurs régimens, les capitaines en tête de leurs compagnies. Les cantinières, le baril sur l'épaule, la ceinture garnie de deux pistolets et d'un poignard, se tenaient en serre-file derrière les tambours qui, la baguette haute, n'attendaient que le signal du tambour-major, pour exécuter le roulement du départ. Bouffard, en avant de ses sapeurs, formait le premier anneau de cette chaine d'hommes qui, mus par le même esprit, pétillait d'impatience, de courage et d'ardeur.

Roblot avait voulu assister au départ de sa fille. Accompagné de son compère Renard, il était venu, dès la veille, faire élection de domicile à l'Ecole-Militaire, pour y être tout porté le lendemain.

— Tu vas faire ta première campagne, mon enfant, disait-il à sa fille ; songe à tout ce que je t'ai dit à ce sujet dans mes entretiens d'autrefois, et profite aussi des avis que j'ai donnés, devant toi, à ce pauvre monsieur Julien.

— Faudra-t-il aussi me battre en duel, mon père ? demanda Fleur de Grenade en souriant.

— Non pas, madame Bouffard, ton sexe s'y oppose for-

mellement; mais il te faudra toujours tenir le haut du pavé avec n'importe qui.

— Soyez tranquille, personne ne s'avisera de me marcher sur le pied.

— Conserve-toi pour nous, disait encore le ferblantier. Je ne sais pas, mais ton départ me rend tout chose...

— C'est vous qui l'avez voulu, mon père; j'aurais pu, en épousant Julien, rester auprès de vous, vous consacrer ma vie; vous en avez décidé autrement: vous avez envoyé Julien se faire tuer, et vous m'avez mariée. A présent je suis cantinière, il faut marcher. Adieu, mon père.

— Soigne-toi bien, mon enfant.

— Et parlez de moi à ma mère... consolez-la si vous pouvez, et vous aussi, monsieur Renard.

Et Thérèse essuya une larme qui tomba sur sa joue; mais bientôt reprenant toute l'énergie de son caractère:

— Allons, adieu, mon père! s'écria-t-elle; à bientôt, à bien tard, ou enfin à jamais!

Ayant dit, elle embrassa avec effusion Roblot, serra la main à Renard, et rentra dans les rangs. Il était temps: le roulement des tambours annonça le départ, un profond silence s'établit, et la voix de stentor du colonel cria:

— Pas accéléré... aaarche!...

Alors cette foule d'hommes s'écoula lentement comme un fleuve majestueux.

Une demi heure après, un calme profond régnait dans les cours de l'Ecole-Militaire; il n'était plus troublé, au loin, que par le bruissement des charrettes qui conduisaient les soldats de Napoléon sur les champs de bataille que son sceptre avait touchés.

Le stoïcisme de Roblot ne tint pas contre les adieux si simples, mais si vrais et si touchans de Fleur de Grenade. Quand la dernière baïonnette du régiment eut franchi la dernière grille; quand il n'entendit plus que le bruit des charrettes qui emportaient tout à la fois sa fille, ses vieux camarades, ses plaisirs et ses consolations; quand il eut jeté un dernier regard sur cette cantine déserte où naguère Thérèse brillait de tout l'éclat de sa beauté et de sa bonne humeur, il ne put s'empêcher de pousser un profond soupir, et saisissant le bras de l'employé du Mont-de-Piété, il lui dit:

— Compère, reprenons le chemin de la rue Mouffetard; il n'y a plus rien à fricoter ici, ni au moral, ni au physique. Allons retrouver madame Roblot et tâchons de la consoler, quoique nous ayons nous-mêmes besoin de diverses consolations.

Et deux grosses larmes sillonnèrent les joues creuses du vieux soldat.

— Comment! compère, fit Renard, de la faiblesse? Que je pleure, moi, qui suis dans le civil, ça va tout seul; mais vous, un dur à cuire, un vieux défenseur de la République! allons donc! mon ami, on tue à l'armée plus de soldats que de cantinières; et d'ailleurs, comme vous me l'avez dit cent fois, tous les coups ne portent pas. Nous reverrons Thérèse bientôt.. elle ne manquera pas de regagner le bercail paternel aussitôt qu'elle le pourra. Que diable! on peut être à la fois philosophe et ferblantier.

Le consolateur n'avait guère plus de fermeté que le consolé, car Renard, il faut le dire, à part son bavardage, son caractère tracassier et l'importance qu'il voulait se donner, avait un excellent cœur et compatissait, du fond de l'âme, au chagrin de son ami.

— Voyez-vous, Renard, répondait le ferblantier, un père est toujours père; on a beau se cuirasser de beaux sentimens, la nature ne perd jamais ses droits. Mais, vous avez raison, il faut être homme avant tout. Ainsi, pas de bêtises, continua-t-il en s'essuyant les yeux du revers de la main, allons-nous-en, et cheminons vers le faubourg Marceau; c'est là, désormais, que nous établirons notre seul et unique quartier général.

Et les deux amis quittèrent, bras-dessus bras-dessous, l'Ecole-Militaire, s'entretenant, chemin faisant, de Fleur de Grenade, de l'empereur et des victoires qu'il allait probablement remporter encore.

En approchant des Invalides, Renard aperçut l'enseigne d'un cabaret qui portait ces mots: *Au grand Vainqueur.*

— M'est avis, dit l'employé du Mont-de-Piété, que nous pourrions faire une pause ici. Vous n'avez pas voulu déjeuner ce matin, Roblot, il ne vous serait peut-être pas désagréable de boire une goutte et de casser une croûte?

— Volontiers, car le chagrin creuse l'estomac, et il est bon de le combattre avec des armes faites en forme de bouteilles. Entrons et buvons ensemble à la santé de ma pauvre fille: c'est à l'amitié qu'il sied de consoler la nature.

— Tiens! fit Renard d'un ton surpris, vous parlez comme un professeur de philosophie.

Des libations prolongées rappelèrent en effet toute la philosophie de Roblot, qui rentra le soir dans sa boutique juste avec autant de raison qu'il en fallait pour se faire comprendre un peu de sa femme, inconsolable du départ de sa fille bien-aimée.

CHAPITRE IV.

A LA GRANDE ARMÉE.

La grande armée!... Que ce nom éveille encore de souvenirs et de sympathies dans la mémoire de la vieille génération!... C'est qu'alors il existait chez elle de nobles ambitions! La grande armée était une vaste officine de gloire, où on allait choisir les grades, les honneurs, les dignités. Tous les enfans de la France étaient conviés à cette magnifique curée. Il y avait, pour ceux-ci, des épaulettes; pour ceux-là, des bâtons de maréchaux; pour quelques-uns, des sceptres, des couronnes de princes et de rois, et pour tous, des blasons de ducs, de barons et de chevaliers, car cette armée, avant-garde de l'avenir, marchait à l'affranchissement des peuples par le chemin de la victoire, et montrait, sous la foudre de ses aigles, les plis du drapeau tricolore, symbole de la liberté du monde et de la souveraineté des nations! L'évangile, prêché par les apôtres du Christ, était continué par six cent mille baïonnettes, et ces vérités immortelles, l'égalité et la charité, proclamées par le fils de Dieu, sur les bords du Jourdain, étaient promulguées de nouveau sur les rives du Rhin, de la Sprée, du Danube et du Tage, au bruit de mille pièces de canons!

A peine arrivé dans cette pléiade de fer, de bronze et de granit, chaque régiment ambitionnait de marcher à l'avant-garde et de signaler son apparition par quelques coups d'éclat. Aussi, contemplez ces drapeaux, thermomètre infaillible de la valeur des phalanges que Napoléon dirigeait; voyez ces hampes mordues par le tranchant du sabre, contemplez ces lambeaux de soie noircis par la poudre, déchirés par l'ouragan de la mitraille, où jadis on lisait en lettres d'or: « L'Empereur au 10e, au 57e, au 48e, au 84e, ou enfin au 120e régiment de ligne! » Voyez, disons-nous, cet aigle tout meurtri, tout bosselé par le choc des baïonnettes, cet aigle terrible qui n'a pas cessé de fixer le soleil, qui n'a point abandonné ses foudres, et dont la contenance héroïque présage qu'il est toujours dans le secret des dieux!... Jamais les enseignes d'Alexandre, jamais les aigles de César, n'ont compté tant de cicatrices, n'ont brillé de tant de splendeur!... Jamais elles n'ont conduit, au carnage, des soldats aussi intrépides, aussi infatigables, que ceux de Napoléon!

Le 10e régiment de ligne, placé à l'avant garde, au grand contentement de ses officiers, prit part, dès lors, à toutes les attaques préliminaires qui, dans la haute stratégie de l'Empereur, préludaient constamment aux batailles décisives. Pour la première fois, Fleur de Grenade entendit les balles siffler à ses oreilles; et, après le premier mouvement d'hésitation passé, elle se comporta avec l'aplomb d'un vieux soldat et l'habileté d'un officier expérimenté, car les femmes possèdent, à un haut degré, l'instinct du courage et celui de leur conservation.

Toujours sur le champ de bataille, Fleur de Grenade, impassible au milieu du feu, parcourait les rangs et distribuait

aux soldats, avec un sang-froid imperturbable, ses liquides consolations (1). Après l'action, on la voyait aller, jusque sous les lignes de l'ennemi, chercher et secourir les blessés.

— Ma petite femme, disait Bouffard, tu t'exposes trop. Songe bien que le brutal ne respecte rien, et te frapperait ni plus ni moins qu'un simple sapeur.

— Bon ! répondait Thérèse, est-ce que je n'ai pas déjà fait connaissance avec tout cela ? Crois tu donc que j'aie perdu le souvenir du passage du Rhin ?

Thérèse faisait souvent allusion à cette circonstance de sa vie, et le sapeur savait un gré infini à sa femme de ce délicat rapprochement. Aussi, quand elle lui adressait de telles paroles, qu'elle accompagnait toujours d'un sourire, son mari lui répondait il :

— Vous êtes une flatteuse, madame Bouffard. Vous me grattez là, où vous savez que ça me démange, mais n'importe, ne te jette pas ainsi, sans rime ni motif, à la gueule du loup. Qu'est-ce que je deviendrais si tu allais te faire tuer ? je n'aurais plus qu'à me faire fusiller.

— Quel honneur pour toi cependant, si, à l'appel des vivandières, quand viendrait mon nom, on répondait comme pour la Tour d'Auvergne : « Morte au champ d'honneur ! » C'est ça qui serait beau pour la famille !

— Non, madame ! ça ne serait avantageux pour personne; votre sexe n'est pas obligé de se faire bacher comme chair à pâté, pour le service de l'Empéreur. Vivez, madame Bouffard, si ce n'est pour vous, que ce soit au moins pour moi. Si vous ne tenez pas mieux en bride votre courage, eh bien ! à mon tour je chercherai à rencontrer quelques prunes de Reine-Claude qui m'enverront toucher ma croix et mon décompte dans le royaume des taupes... Peut-être ça vous arrangerait-il ? ajouta le sapeur.

Fleur de Grenade le regarda fixement, et répliqua avec vivacité :

— Depuis quand êtes vous devenu aussi égoïste ? Vous n'y songez pas.

— Oh ! non, Thérèse, je t'aime trop pour ne pas croire que tu m'aimes un peu.

— A la bonne heure, monsieur : embrassez-moi et que cela finisse.

Et l'accorte cantinière tendait la joue à son mari, qui se hâtait de déposer, sur l'une et sur l'autre, un gros baiser qui retentissait dans son cœur comme un éclat d'obus.

—C'est bon ça ! disait il après en caressant sa barbe. Saperlote ! exclamait-il, pourquoi faut-il se contenter d'un maigre feu de file, quand nous pourrions exécuter un si beau feu de deux rangs... et avec ensemble, je m'en flatte !

Mais Fleur de Grenade n'entendait plus, elle était déjà à cent pas.

Alors Priam disait à son supérieur, avec cet air austère qui allait si bien à sa barbe blanche et à ses trois chevrons :

— Mon major, m'ame Bouffard devrait entrer dans les mineurs.

— Pourquoi cela ? demandait naïvement Bouffard.

— Parce qu'elle est parfaitement susceptible de mettre le feu aux poudres, et qu'elle sait s'échapper avant l'explosion.

— Tais-toi, vieil observateur de Jérusalem ! répliquait Bouffard que la réflexion pittoresque du caporal conduisait à faire un retour sur le passé ; occupe toi de ton fourniment et voilà tout.

— Histoire de rire, major, et de vous tirer un peu de la mélancolie où vous semblez vous embourber de plus en plus, depuis notre entrée en campagne.

En effet, Bouffard, soit repentir du sacrifice qu'il avait fait aux exigences de Fleur de Grenade, soit pressentiment de ce qui devait arriver bientôt, pressentiment, dont les plus braves ne sont pas exempts, était devenu taciturne, lui, naguère d'un caractère si gai ; et ses camarades s'en étaient aperçus. Priam, qui avait l'œil exercé des vieux reîtres, avait même dit au peloton de sapeurs :

— Voilà de l'avancement qui va nous arriver : je parierais que notre major prendra, un de ces quatre matins, sa feuille de route pour le quartier-général du père Éternel.

La prédiction ne devait pas tarder à s'accomplir.

CHAPITRE V.

CATASTROPHE.

A quelques jours de là, le 10e régiment qui formait l'extrême gauche de l'armée française, reçut l'ordre de s'emparer d'un village utile aux opérations projetées par l'empereur. Les compagnies de grenadiers et de voltigeurs s'élancèrent au pas de charge ; mais de nombreuses barricades paralysant leur ardeur, elles furent obligées de se retirer. Le colonel ayant ordonné aux sapeurs d'abattre les barricades, Bouffard, avec son peloton protégé par une vive fusillade de tirailleurs, se mit en devoir d'obéir.

Déjà la hache avait fait justice de cet obstacle, le chemin était ouvert et les sapeurs allaient se retirer, lorsqu'une batterie ennemie, aussitôt démasquée, vomit une grêle de mitraille qui tua trois sapeurs et renversa le sergent mortellement blessé.

— Bouffard est touché ! s'écria Priam.

Et ce cri répété de proche en proche parvint jusqu'à Fleur de Grenade qui, à la queue de la colonne, n'attendait que la prise du village pour voler au secours des blessés.

— Mon mari est blessé ? demanda Thérèse avec effroi.

Et, plus prompte que l'éclair, elle s'élance et arrive jusqu'aux barricades détruites.

—Elle va se faire tuer ! crient les soldats.

— Venez donc enlever la batterie avec moi ! répond Fleur de Grenade en saisissant un guidon.

Ces paroles, la physionomie de la cantinière que le désir de la vengeance et l'amour de la gloire illuminent, entraînent les soldats. On court, on se précipite sur les pas de l'héroïne, le défilé est franchi au pas de course, la batterie est enlevée à la baïonnette, l'ennemi fuit en désordre, et Fleur de Grenade, revenue sur les débris de la barricade, se jette tout éperdue sur le corps de son malheureux époux.

Le sapeur avait eu les deux genoux fracassés.

—Ah ! je te remercie, Thérèse ! dit Bouffard en reconnaissant sa femme ; je te remercie de ne m'avoir pas laissé prendre par ces. . gredins. Je veux mourir sous mon drapeau...

— Tu ne mourras pas, mon ami, les braves comme toi ne sauraient mourir !

— Tiens ! fit le sapeur en étendant la main sur les cadavres de ses camarades qui gisaient à ses côtés ; vois comme les braves ne meurent pas ! Eh bien ! Thérèse, ne te l'avais-je pas dit que cette campagne me serait fatale ? ma chère femme, il faut nous quitter, je le sens ; va-t-en, laisse-moi là ; les amis vont me porter à l'ambulance... si j'y arrive... je te verrai encore... n'est ce pas, ma bonne Thérèse?

— Je veux m'acquitter moi-même de ce devoir. Allons ! à moi, vous autres !... aidez-moi à transporter votre sergent.

Priam qui, à cause de la blessure de Bouffard, devait commander le peloton, ordonna aux sapeurs d'entrelacer leurs carabines. On plaça le blessé sur cette civière improvisée et on se dirigea vers l'ambulance ; mais la blessure du sergent était si grave, qu'il ne put supporter le cahot de la marche.

— Laissez-moi là, mes amis, dit-il à ses sapeurs en indiquant du doigt un tertre de gazon qu'un arbre ombrageait ; laissez-moi là, il y aurait de la barbarie à prolonger mes souffrances...

— Mais, major, repartit Priam, il n'y a pas plus loin de là qu'à l'ambulance.

(1) Les soldats appelaient, sous l'Empire, les liqueurs fortes *des consolations*. Ce mot est passé du vocabulaire de l'armée dans le vocabulaire du peuple. Un ancien officier devenu marchand liquoriste, après 1815, fut le premier qui inscrivit au-dessus de sa boutique, située dans le faubourg Montmartre : *Debit de consolations*. Le mot fit fortune, mais non l'inventeur.

— L'ambulance! je n'y ai que faire, répondit le brave. Pourquoi l'augmenter d'un homme qui ne sera bientôt plus qu'un cadavre? Nos carabins peuvent employer leurs soins plus utilement sur le corps de ceux qui sont moins maltraités que moi.

— Cependant, mon major... fit encore Priam.

— Mille tonnerres! cria Bouffard d'une voix forte, je ne suis pas encore mort et je suis votre supérieur; obéissez! laissez-moi là et retournez à votre poste; on peut avoir besoin de vous... N'entendez-vous pas encore des coups de fusil?

Il n'y avait pas moyen de résister à un ordre si impératif. Le triste cortége s'arrêta. On déposa Bouffard sur le tertre qu'il couvrit en un instant de son sang, et les sapeurs s'éloignèrent. Le seul Priam resta devant Fleur de Grenade et son sergent qui ne le voyait déjà plus, car les ombres de la mort couvraient incessamment son front.

— Thérèse, es-tu là? demanda le blessé.

— Oui, mon ami, répondit celle-ci qui, agenouillée sur le tertre, contemplait avec effroi son mari mutilé, tout en cherchant à étancher le sang qui sortait avec abondance de ses blessures.

— Tu es là, Thérèse? demanda encore Bouffard dont les mains devenaient froides.

— Oui, mon ami, répondit encore Thérèse.

— C'est particulier, marmotta tout bas Priam, comme un coup de canon change les yeux d'un homme: il fait un clair de lune magnifique, et il ne voit pas sa femme qui ne fait que le tapoter pour le soulager. Ce que c'est que de nous! quant à moi, il n'y a pas de danger qu'il me reconnaisse; il aurait toutes les lunettes possibles sur le nez qu'il ne saurait pas au juste si je suis carpe ou brochet.

Et le caporal de sapeurs était là, appuyé sur sa hache, aussi tranquille que s'il eût assisté à une parade.

— Thérèse, continua le blessé, je meurs tranquille... Mais je dois te l'avouer à cette heure... J'ai eu bien de la peine à tenir la promesse que je t'avais faite autrefois rue Mouffetard. Je crois même que j'aurais fini par la violer cette promesse...

— Il bat la breloque, c'est sûr, murmura Priam. Cette coquine de rue Mouffetard est décidément une idée fixe chez lui.

— Mais enfin, je vais mourir sans avoir eu aucun tort à me reprocher envers toi. Tiens, Thérèse, je suis content d'avoir arrangé toutes mes petites affaires avant de quitter Paris... Je te laisse de quoi vivre; mais je veux te faire un dernier cadeau. Tiens!... prends...

Fleur de Grenade cherchait à deviner ce que son mari voulait lui dire. Le blessé tâtait sa poitrine; enfin, par un dernier mouvement convulsif, saisissant sa croix qu'il serrait dans ses doigts crispés par l'agonie, il dit d'une voix mourante:

— Thérèse, embrasse-moi une dernière fois.

Thérèse étreignit son mari dans ses bras; puis elle lui demanda d'une voix étouffée par ses larmes:

— Que veux-tu donc me donner, mon ami?

— Parbleu! c'est sa décoration, répondit froidement Priam. Ce pauvre cher homme ne peut l'emporter avec lui; il n'y a ni officier payeur, ni Légion d'Honneur chez le citoyen Pluton, comme dit l'adjudant; il n'y a que des légions de diables, à ce que prétendent les curés.

— Oh! merci, merci, mon pauvre Bouffard! exclama Fleur de Grenade dont les pleurs redoublèrent à cette marque d'un sentiment si profond. Cette croix, je la conserverai éternellement comme ton souvenir.

— Ne le remerciez donc pas tant, m'ame Bouffard, dit le caporal; c'est pour le quart-d'heure comme si vous chantiez l'air de *Bouton de rose*. Le cher homme est mort, il a passé indéfiniment l'hache sous le bras gauche et il a pris son billet de logement pour les cantonnemens du paradis; car, s'il y a un paradis, ce doit être pour un brave tel que lui que les fourriers de l'endroit doivent garder leurs meilleurs billets.

En effet, Bouffard était mort; et Thérèse ne couvrait plus de ses chastes baisers qu'un corps sanglant et inanimé.

— Allons! en v'là assez, m'ame Bouffard, reprit Priam en arrachant Fleur de Grenade du cadavre du sapeur. Les morts n'ont pas plus d'oreilles pour entendre que d'yeux pour voir. Notre major est à l'heure qu'il est ni plus ni moins qu'une pièce de canon enclouée. Venez avec moi; le régiment vous réclame. Il y a chez nous, pour vous consoler, des camarades qui souffrent et qui ont besoin de vos soins. Venez, m'ame Bouffard.

Et moitié de gré, moitié de force, Thérèse s'éloigna en s'aidant du bras du vieux sapeur.

— Hélas! dit-elle en jetant un douloureux regard sur le corps de son mari, l'abandonnerons-nous sans sépulture?

— Ne vous inquiétez de rien, m'ame Bouffard, ceci me regarde. Les braves entre eux ne se laissent jamais manger par les corbeaux.

CHAPITRE VI.

ORIGINE DU MOT BOUFFARDE.

Après avoir reconduit Fleur de Grenade au campement du régiment, Priam se hâta de revenir avec ses camarades pour rendre les derniers devoirs à celui qu'ils regrettaient comme un supérieur équitable.

Le peloton de sapeurs auquel s'étaient joints quelques sous-officiers du 10e, creusa la fosse à la lueur des torches et y déposa le corps de Bouffard. Un piquet de grenadiers lui rendit les honneurs militaires comme chevalier de la Légion d'Honneur, en faisant sur la tombe une décharge de mousqueterie. Puis la terre tomba lourdement sur le corps du sapeur, et ce fut tout.

Bouffard avait été inhumé avec son uniforme: c'est le plus beau linceul qu'un soldat puisse ambitionner! mais on ne grava pas sur sa tombe ces mots sublimes du poète ancien: « *Arrête, voyageur!... tu foules un héros!* » parce que les plaines de la Belgique, de la Hollande, de l'Allemagne, de l'Italie, de l'Égypte et de la Russie, ne seraient pavées que de semblables dalles.

Ces funérailles d'un brave soldat, au milieu de tant d'autres funérailles, ne laissèrent pas que d'impressionner vivement les assistans. La pensée se reportait naturellement de celui qui n'était plus à celle qui portait son nom, à Fleur de Grenade, et chacun craignait que la mort du sapeur n'enlevât au régiment celle qui en faisait en quelque sorte l'orgueil.

— N'importe, fit Priam en montrant une vieille pipe noire et calcinée par l'usage, je me suis permis de voler à l'héritage de notre belle cantinière un meuble dont elle ne ferait point usage, mais que je ne donnerai jamais, parce que le défunt y était attaché: c'est sa pipe! sa vraie pipe qu'il avait toujours à la bouche; et, comme je veux qu'elle soit glorifiée indéfiniment, je la baptise dès à présent du nom de son ex-propriétaire, je l'appelle une *bouffarde* (1).

— Il y a dans l'héritage du major, dit un sapeur, une bouffarde qui vaut mieux que sa pipe.

— Oui; mais ce n'est ni pour moi, ni pour toi, ni pour les autres, répliqua Priam. La veuve Bouffard est une pierre précieuse qui ne peut s'enchâsser deux fois dans une monture de hache.

— Quoi qu'il en soit, caporal...

— Quoi qu'il en soit, interrompit Priam, c'est comme ça!

(1) Le nom de bouffarde est depuis ce temps resté aux pipes; et on désigne ainsi dans les casernes, de même que parmi le peuple, ce calumet des nations civilisées. De tout temps les militaires ont professé une espèce de culte pour leurs vieilles pipes. Nous avons remarqué jadis dans la magnifique collection de pipes que possédait le maréchal Oudinot, celle qu'il fumait le jour de la bataille d'Austerlitz. Cette pipe n'avait de remarquable que le souvenir qui s'y rattachait.

Et puis suffit : respect au sexe, honneur à la femme de feu notre major. Et s'adressant à ses sapeurs, il ajouta : « Attention les restans!... pas accéléré!... du silence! »

CHAPITRE VII.

CANCANS DU CAMP.

I.

La campagne de 1809 s'était ouverte sous les plus favorables auspices. Les Autrichiens, battus à Pfaffenhoffen, à Tann, à Ebersberg, à Guttstadt, à Lintz, à Lambach, à Lobau, etc., se repliaient de toutes parts devant l'armée française, et laissaient à leurs vainquers la route de Vienne, défendue mollement par quelques divisions qui allaient en toute hâte se rallier au-delà du Danube. Le 10e régiment de ligne, toujours à l'avant-garde, ne se trouvait plus qu'à vingt-cinq lieues de la capitale de l'Autriche, lorsqu'arrivé sur les hauteurs du village de Sperzheim, il reçut l'ordre de s'arrêter et de former ses bivouacs.

Aussitôt les huttes s'élèvent, les feux s'allument, et, tandis qu'une partie des soldats s'empresse de mettre la marmite au feu pour confectionner une soupe plus ou moins succulente, d'autres rôdent aux environs de la position pour tâcher d'ajouter, aux dépens des sujets de S. M. Autrichienne, quelques grasses épaves à la maigne pitance de l'ordinaire.

La chasse ou plutôt la maraude, ne fut pas infructueuse : les uns rapportèrent des poules ; les autres du lard ; ceux-là des légumes ; ceux-ci du pain. Les plus adroits revinrent avec des quartiers de moutons et de bœufs. Un voltigeur entre autres, Parisien de naissance et maraudeur expert, parvint à introduire un porc tout vivant dans la capote d'un conscrit. Tous ces approvisionnemens de bouche furent reçus avec des cris de joie et d'enthousiasme. Priam revint un des derniers tenant un superbe coq sous son bras.

— Oh! oh! s'écrièrent les camarades, jusqu'à Priam qui s'en est mêlé! Bravo, sapeur, bravo! la basse-cour d'un kinserlich a été inspectée!

— Moi! pratiquer la maraude dans une basse-cour! répondit le soldat barbu avec un flegme sans égal; incapable d'une pareille bassesse!

— Incapable! farceur de Priam, riposta un sous-officier. Et ce coq, où l'as-tu pêché? ce n'est certes pas dans le Danube.

— Ce coq? ah! c'est ma foi vrai ; mais ceci, voyez-vous, est toute une histoire qui ne sera pas longue. Ecoutez-moi, vous verrez que, ce que vous appelez une maraude de basse-cour, n'était qu'une promenade champêtre.

On se groupa autour du vieux sapeur qui parla en ces termes :

« J'ai, dit-il, l'habitude de me promener dans les bosquets autour desquels j'ai l'espérance de manger la soupe. Le feuillage, ça donne de l'appétit ; puis ensuite, là où il y a des rossignols, on peut toujours apprendre quelque chose. »

— Et prendre! interrompit une voix.

« Si bien, donc, que je me suis mis à rôder dans ces alentours champêtres comme un jeune bourgeois, et que je suis arrivé, à la vérité, devant une belle ferme, ma foi! où il y avait des bataillons de canards et des escadrons de volatiles qui se promenaient au pas ordinaire, sans se douter de rien, absolument comme moi. Tout-à-coup ma vue est frappée à l'aspect d'un coq dont la taille de grenadier et les manières de sous-officier brillaient au milieu des autres bestioles. Parbleu! m'écriai-je, voilà une belle volaille! elle ferait honneur à la table d'un maréchal de l'Empire. Là dessus un bonhomme qui était sorti de la ferme, en me voyant arrêté là, me dit en mauvais allemand que je traduirai ici en bon français, pour ceux qui ne comprennent pas la langue kinlersicaine :

— Militaire, qu'est-ce que vous regardez là?

— Bourgeois, je regarde votre coq, à qui je trouve une ressemblance frappante avec le profil de celui que j'ai l'avantage de posséder sur la poignée de mon sabre. Il faut que ces deux coqs aient été faits sur le même modèle. Tenez, fermier major, fis-je à cet Allemand agricole en prenant son coq que je mis face à face avec celui de mon sabre, est-ce qu'on ne dirait pas les deux frères?

— C'est vrai, me répondit-il, qu'il serait difficile de se ressembler davantage. Mais il y a pourtant une différence : c'est que mon coq dans une marmite fournirait de très bon bouillon, tandis que le vôtre serait capable d'empoisonner tout un état-major.

— Vous avez raison ; mais ces coqs sont bons chacun dans leur état.

Et là-dessus je pressais tour-à-tour dans mes bras et le coq de la ferme et le coq du gouvernement. Le bonhomme fut touché de cette tendresse.

— Militaire, reprit-il, il paraît que vous aimez les animaux?... ça fait votre éloge.

— Si je les aime! Quand j'en tiens un n'importe comment, je ne puis m'en séparer.

Et j'embrassais derechef le satané coq du fermier, qui n'était pas à la noce, le coq, bien entendu.

— Mais, militaire, riposta le villageois, puisque vous aimez si fort les bêtes en général, et mon coq en particulier, il faut que vous me rendiez un service.

— Deux, trois, cinquante, cent, mille... s'il y a possibilité, et si l'honneur de notre Empereur, de même que celui de votre nation, ne m'empêchent pas de correspondre à vos désirs, car il faut être Français avant tout.

— Certainement! fit en chorus la galerie de canards et des autres auditeurs.

— Bien au contraire, me répond le fermier en chef; l'Empéreur Napoléon, que je respecte infiniment, serait flatté du genre de service que j'exige de vous.

— Dites-le donc vivement.

— Eh bien! militaire, je vous prie, pour l'amour de ma nation, d'accepter ce coq.

— Villageois généreux, repartis-je avec dignité, car la dignité est l'apanage du sapeur, les guerriers frrrrançais ne mettent la main sur les coqs que pour les caresser : hormis cela ils se feraient scrupule d'y porter un attouchement téméraire. Vous les connaîtriez bien peu si vous pensiez autrement.

— Militaire, j'en suis si convaincu que du moment où j'ai appris l'approche de vos troupes, j'ai ouvert mon colombier et mon poulailler, et j'ai laissé mes volatiles se promener pour ainsi dire la canne à la main, comme en pleine paix.

— Et vous avez bien fait, bourgeois respectable. La confiance est la mère de la vertu et la fille de la concorde. A ce titre seul, je vous donnerais mon estime si vous pouviez en avoir besoin pour vos affaires personnelles.

— Merci, militaire ; vous acceptez mon coq, n'est-ce pas?

— Pas possible, mon ancien ; depuis que vous me parlez de me le donner, il me pèse deux fois plus sous le bras gauche qui est le plus proche de ma conscience.

Plus je faisais la sourde oreille, plus l'incomparable fermier revenait à ses moutons, je veux dire à son coq. Enfin, désespérant de vaincre mes répugnances, ce digne agriculteur se jeta presque à mes pieds en me priant, à mains jointes, d'accaparer son coq. Je ne pus résister. On ne voit pas de sang-froid son semblable se prosterner pour vous engager à recevoir un bienfait. Je relevai le villageois, je l'embrassai et je lui dis que si en acceptant son coq je devais faire son bonheur, je n'étais pas assez ennemi de l'humanité pour lui refuser cette consolation. Il parut au comble de la joie. Nous nous embrassâmes, lui, moi et le coq, tour-à-tour, et je me séparai de ce remarquable Allemand tenant toujours sous mon bras la volaille qui n'avait pas voulu me quitter, pendant l'entretien, et que, de mon côté, je n'avais pas voulu lâcher pour raison de convenance sociale. Voici l'histoire ; vous voyez qu'il n'y entre pas plus de maraude que sur la main ; et voilà cette belle bête, continua Priam en élevant le volatile au-dessus de sa tête. Je suis fier de la bonne action que je viens de commettre en acceptant d'un ennemi un gage

de sa loyauté, qui tournera indubitablement au profit de nos estomacs et de la gloire de la patrie. »

L'espèce d'apologue débité par le sapeur avec toute la gravité convenable fit fortune au bivouac. Grâce aux divers tributs apportés par les maraudeurs, les marmites du 10e auraient pu être comparées à celles des noces de Gamache que la féconde imagination de Cervantes a remplies d'oisons, de poules, de canards et de dindons, à la grande satisfaction de Sancho, ce grand maréchal du palais de l'immortel don Quichotte. Aussi, dès que la batterie de tambour qui signalait la distribution de la soupe se fit entendre, tous les convives se trouvèrent-ils présens, comme à l'appel du soir.

— Minute! s'écria Priam, en retenant le bras du gargot (1), qui, déjà la cuillère à la main, allait procéder à la distribution des gamelles. Minute! camarades, ne nous emportons pas sur les légumes, le premier bouillon de l'estime et de la reconnaissance appartient de droit à notre belle et inconsolable cantinière.

— Absente! cria une voix.

— Absente! oui, répliqua le sapeur en se dressant de toute sa hauteur; mais absente pour le service. Elle est, la brave créature, occupée dans quelque coin à panser nos éclopés ou à distribuer, à l'œil, ses verres de consolations. Je voudrais bien savoir, continua-t il en regardant de travers quelques camarades, s'il y a ici des particuliers d'un autre avis que le mien?... Le premier bouillon pour madame veuve Bouffard, entendez-vous!

— C'est juste! répétèrent à l'envi les troupiers.

— Très bien! répéta le sapeur, alors avancez sa gamelle.

La cuillère, en plongeant dans la marmite, rapportait, outre le bouillon, soit un débris de volaille, soit un morceau de lard; mais parfois aussi elle ne pêchait qu'un simple navet ou même un oignon débraillé. La chance favorisa Fleur de Grenade: la cuillère lui ramena le quart du fameux coq de Priam que celui-ci reconnut aussitôt.

— Bravo! s'écria-t-il, à notre cantinière le coq! La fortune, cette fois. n'a point été aveugle. Puis jetant des yeux de convoitise sur cette épave culinaire:

— Coq, mon ami, ajouta-t-il, tu as bien fait de te laisser harponner le premier; tu es appelé à être incorporé dans une petite estomac délicate qui te fera honneur. Déjà j'avais réservé les plumes de ta queue pour faire une aigrette un peu chouette à notre cantinière, image de la beauté: tu joindras, par ce moyen, l'utile à l'agréable; moi, je me contenterais de ta carcasse, si elle m'arrivait en apanage.

Le hasard fut loin d'être favorable au vieux sapeur: la cuillère ne le gratifia que d'une carotte isolée.

— Bombarde! s'écria-t-il en lançant un regard foudroyant au gargot, tu oses me tirer une carotte, à moi?

Le rire inextinguible des assistans vint interrompre les récriminations du roi Priam.

— Enlevez, c'est pesé! reprit le sapeur en retirant avec dextérité, de la gamelle d'un conscrit placé à côté de lui, une magnifique couenne de lard. Je ne hais point *cette* légume lorsqu'elle est enveloppée d'une capote de cette étoffe-là, ajouta-t il en riant.

Le conscrit se contenta de rire en disant:

— Major, vous êtes un farceur fini!

— Voilà une fameuse soupe, dit un soldat.

— Dis donc une crâne soupe, répondit Priam; l'Empereur n'en mange pas de pareille. Gargot, mon ami, tu peux te vanter d'entendre la théorie du *pot au-feu* mieux que l'archi-chancelier Cambacérès, dont l'ordinaire, dit-on, est des plus satisfaisans.

Et il se mit à fredonner cette chanson militaire que l'issue glorieuse de la bataille d'Austerlitz rendit populaire en France:

« L'Empereur (2) dit à ses troupes:
Bourrez-vous de soupe,
Pour être plus forts.
Jean (1) prend la marmite,
Et dépêche vite,
Crainte d'accident. »

— Mais notre pauvre cantinière ne vient point, dit-il après ce couplet: elle n'a qu'un défaut, c'est d'être trop chaude.

— La cantinière? demanda un mauvais plaisant.

— Eh non! la soupe... et puis des yeux!...

— Fleur de Grenade? dit un autre.

— Oh! fit le sapeur, une mauvaise plaisanterie répétée deux fois n'est pas d'ordonnance, entends-tu, Parisien vaurien? Et si tu te permets encore de pareilles incongruités, je te rappellerai à l'ordre avec le manche de mon hache, monsieur sans moustache.

— V'là le major qui se fâche! fit le Parisien sur le même ton: n'y a plus d'amour!

— Je ne me fâche pas; mais on saisit les paroles au vol, répliqua Priam.

— Vous n'êtes pourtant pas trop maladroit, major, pour y saisir les comestibles, marmotta malignement le conscrit, dont la portion avait été considérablement diminuée.

Heureusement que, pour l'apprenti guerrier, le sapeur ne l'entendit pas distinctement, car un terrible cataclysme de paroles menaçantes eussent sur-le-champ escompté l'esprit du gamin de Paris. Priam, devenu sergent des sapeurs par la mort de Bouffard, avait hérité de la susceptibilité de son devancier, qui avait coutume de dire: « Le grade fait l'homme. »

— Sur ma parole sacrée, j'ai mangé en ma vie des soupes de bien des calibres, dit-il encore; mais, foi de Priam, aucune ne m'a paru aussi soignée que celle-là, pas même celle que nous fricotâmes le soir de la fameuse journée de Marengo.

Chacun eût été bien aise que le sapeur gastronome racontât la façon dont ce mémorable potage avait été formulé, lorsque Priam coupa court aux questions qui lui étaient adressées, en disant d'un air inquiet:

— Assez causé comme cela; Fleur de Grenade ne revient pas, et son coq, sa soupe veux je dire, va refroidir.

— Elle est peut-être au bivouac de son mari? dit un grenadier.

— Au bivouac de son mari? répéta le conscrit avec étonnement.

— Tiens! est-ce qu'elle se serait remariée déjà? demanda un autre.

— Comment! concombres que vous êtes, dit le Parisien, vous ne le savez pas? Vous ignoriez que Fleur de Grenade avait épousé, à la muette, le capitaine Paqueville de la première du deuxième.

— Alors, dit un caporal du centre, envieux et jaloux, je ne m'étonne plus si elle fait maintenant ses manières.

— Apparemment qu'ils se sont mariés à la mairie du 13e arrondissement, dit encore le Parisien, puisqu'on n'a pas plus entendu parler de sa noce que de la chasuble du pape.

— Conscrit de malheur! interrompt avec exaspération Priam, qui, jusque là, ne s'était point mêlé de la conversation; je te prédis que ta destinée t'entraîne à passer sous ma patte comme le coq de ce matin. Tu as une langue trop longue et je me charge de la raccourcir. Qui t'a dit, blanc-bec, que Fleur de Grenade s'était mariée à la mairie du 13e arrondissement, puis qu'elle n'a pas été à Paris depuis son départ de l'École-Militaire? Et quand même, ne se marie-t-on pas partout, quand on en a l'idée? Qui t'a rendu assez ennemi de ta basane, pour débiter de semblables fariboles?

— Mais, major, je n'ai pas l'intention de manquer à madame Fleur de Grenade, au contraire, je la respecte autant que vous.

— En fait d'hymen comme en fait d'autres choses, tu te trompes, conscrit. La patrie est là où est le drapeau; et puisque tu veux tout savoir... Eh bien! oui, Fleur de Grenade

(1) Les soldats qualifient du nom de *gargot*, celui d'entre eux qui, selon l'expression, *est de cuisine* ce jour-là.

(2) L'empereur d'Autriche, François II.

(1) L'archiduc Jean, son frère.

s'est remariée dans un bourg de Kinserlichs aussi complétement que si elle l'avait été au maître-autel de l'église du Gros-Caillou, entends-tu.

— Excusez, major; il n'y a pas d'affront.

— Moque-toi de moi, si tu veux, répliqua Priam, je te laiserai jaser jusqu'à ce que tu n'aies plus de gosier; mais dès l'instant où tu chercheras à ternir la réputation d'une femme brave comme l'épée de notre colonel et bonne comme le pain blanc, oh! alors, conscrit, mon ami, je te ferai marcher au pas de course dans le sentier de la vérité; n'en parlons plus.

CHAPITRE VIII.

LE BIVOUAC.

Priam terminait à peine cette allocution paternelle, que Fleur de Grenade, le baril sur l'épaule, arriva au milieu des soldats. Tout le monde se leva pour lui faire place.

— Oh! mes amis, je n'en puis plus, dit-elle en s'asseyant sur une caisse de tambour qu'on s'empressa de lui rapprocher du feu, j'ai fait aujourd'hui plus de dix lieues.

— Y a-t-il du bon sens à courir ainsi, m'ame Fleur de Grenade? dit Priam. Mettez-vous donc dans l'idée que vous ne devez vos services qu'au 10e, intégralement.

— Ma collègue du 26e était malade; ce régiment est de brigade avec nous; j'ai été la remplacer. Ces pauvres vieux ont toujours besoin de voir leur cantinière. Je suis allée ensuite à l'ambulance, visiter ceux des nôtres qui y sont encore: tout le monde va bien.

— Oui, repartit le sapeur, excepté ceux qui ne vont plus du tout Quant à vous, m'ame Fleur de Grenade, vous êtes crottée comme un barbet sans domicile. Tenez, on vous a réservé votre soupe, vous allez la manger.

— Merci, repartit Thérèse; j'ai plus besoin de repos que de nourriture.

— Vous allez manger votre soupe, ou vous direz pourquoi? vous dormirez ensuite si vous voulez. La soupe fait le soldat. Et puis à cette soupe modèle est jointe une fraction de coq, dont vous me donnerez des nouvelles, sans parler des accessoires.

Fleur de Grenade se décida enfin à prendre un peu de nourriture; son repas terminé:

— Mes amis, dit-elle, je vais dormir; j'en ai besoin.

— Vous nous quittez déjà? demandèrent à la fois les soldats.

— On assure que l'ennemi doit attaquer cette nuit les avant-postes, je ne suis pas fâchée de me tenir à la portée du feu: on ne sait ce qui peut arriver.

— Et où allez-vous sommeiller? demanda le sapeur; nous sommes ici encaqués comme des harengs dans un baril.

— Voici un lit qui me convient à merveille, repartit Thérèse en avisant un obusier placé à l'angle du bivouac. Je dormirai au mieux sur cette couchette; on ne se battra pas sans que j'en sois avertie! bonsoir les anciens.

Et, de même que le grand Turenne, la cantinière alla s'étendre sur cet affût, en se servant de son baril comme d'un oreiller, après s'être enveloppée dans son manteau. Mais à peine fut-elle endormie, que Priam et quelques sous-officiers élevèrent à la hâte au-dessus de l'obusier, une espèce de hutte en branchages qu'ils recouvrirent de capotes. Cela fait, ils allèrent se replacer autour du feu qui pétillait et dont les étincelles s'élevaient par intervalles vers le ciel, comme des milliers de paillettes d'or.

— Ah çà! à qui sera le pompon (1) aujourd'hui? demanda le Parisien, lorsque les soldats se furent rassemblés. M'est avis que Priam devrait bien nous conter l'histoire de la soupe flambante qu'il mangea le soir de la bataille de Marengo.

— Est-ce qu'une soupe peut fournir le sujet d'une histoire quelconque! repartit le sapeur. A-t-on jamais vu un bavard aussi solide que celui-là? il n'y a que pour lui à parler. J'ai vu depuis dix ans se renouveler le 10e, à partir du tambour-major jusqu'au caporal de la queue; mais jamais je n'ai vu un Parisien plus Parisien que ce Parisien-là.

— Là, là, major; vous me jetez toujours ma ville natale à la tête, repartit le conscrit. Est-ce donc un déshonneur que d'être né natif de Paris? Il n'y a pas d'affront, ce me semble. Les soldats de Paris valent bien les Bourguignons, les Francs-Comtois ou n'importe qui des départemens réunis?

— Je n'en disconviens pas, jeune homme. Un Français est un Français; mais ces Parisiens ont une platine qui ne finit jamais.

— Major, vous me flattez. Je ne sais pas aussi bien parler que vous, c'est vrai, mais je sais écouter; ainsi, dites, je n'obstruerai pas vos discours.

— Eh bien! puisque vous voulez vous instruire, dit Priam, vous saurez que lorsque le petit Caporal vint nous surprendre sur les hauteurs de la ville de Gênes, il y a de cela une bonne douzaine d'années, il nous dit, en nous montrant les riches plaines de la Lombardie: « Soldats! il ne tient qu'à vous de prendre tout cela; tout est à vous! » Nous les avons accaparées, ces belles plaines, avec bien d'autres; mais, je t'en fiche! nous n'avons pas gagné tant seulement de quoi faire chanter un aveugle. Deux ans plus tard, le petit Caporal nous emmena en *Egypre*, au diable au vert, comme vous savez, et avant de nous laisser mettre pied à terre, il promit à chacun de nous douze arpens de terrain. Il est vrai que dans cette circonstance il aurait pu, sans se compromettre, nous en offrir davantage, car il n'y avait dans cette damnée contrée que du sable et des chameaux; aussi, les douze arpens de sable ne nous sont-ils jamais venus: nous les attendons toujours; mais s'il ne nous les a pas encore donnés, il nous a octroyé d'autres choses qui les valent bien: nos croix d'honneur, nos enfans masculins, féminins et neutres qu'il fait éduquer comme des princes et des princesses, cela ne vaut-il pas mieux que quelques perches de terre inculte? Conscrits que vous êtes, vous avez quelquefois de coupables idées dans la tête dont auxquelles il faut vous corriger. A nous autres vieux lapins il va bien de grogner, çà nous est alloué par les constitutions de l'Empire, et par les fatigues, blessures et autres désagrémens que nous avons éprouvés; mais à vous, qui ne faites que mettre le pied dans la carrière, la critique n'est pas d'ordonnance, et vos remarques sont intempestives.

Il y avait plaisir à entendre ce vieux soldat qui, un moment auparavant, se plaignait des déceptions nombreuses dont il avait été victime, retracer l'inanité des promesses faites par son général, revenir tout-à-coup sur ses pas, et, par des paroles sensées, s'efforcer d'inculquer dans l'esprit des jeunes soldats l'amour et le respect qu'ils devaient à l'empereur et que des réflexions trop hardies auraient pu ébranler. Tels étaient les grognards: ils se croyaient, avec raison, le droit de tout dire; mais le mécontentement qu'ils éprouvaient, ils l'étouffaient chez les autres. La satire militaire ne devait être de mise qu'avec les chevrons; eux seuls devaient avoir le monopole des récriminations.

Après cette mercuriale, Priam ne demanda pas mieux que d'acquitter sa dette de conteur. il raconta donc, d'autres contèrent après lui, et la nuit se passa ainsi devant le feu du bivouac; car le bivouac est aux soldats ce que le quartier-général est aux officiers d'état-major. Si nous pouvions comparer la vie militaire à la vie civile, le quartier-général est le salon, et le bivouac est la loge du portier. Les intrigues, les jalousies, les médisances dorées occupent les loisirs du quartier-général; les histoires et les contes défraient ceux du bivouac. Si les bonnes manières, les formes élégantes, la pureté du langage distinguent les réunions du quartier-général; l'esprit, l'originalité, quelquefois même un comique de bon aloi, percent dans les entretiens du bivouac français, bui,

(1) *Avoir le pompon*, en style militaire, c'est tenir la parole, c'est raconter avec succès, c'est, en un mot, exceller dans un art ou un exercice quelconque. Par extension on a dit dans les régimens: *A lui le pompon*, c'est-à-dire s'être le mieux conduit dans une affaire, avoir la meilleure tenue, capter les suffrages du beau sexe sans provoquer ni plaintes ni scandale.

sous ce rapport, l'emporte sur ceux des autres nations. Le bivouac des Anglais est silencieux, ceux des Russes bruyans, ceux des Autrichiens presque funèbres. Au soldat français seul appartient la rare qualité de trouver matière à plaisanter partout et en toute circonstance. Le froid, la faim, les privations de toute espèce ne l'empêchent pas de se livrer à sa gaîté naturelle. Le caractère national se fait jour à travers les dangers et les misères. Nous sommes toujours les Gaulois du temps de César, et on pourrait encore appliquer à nos guerriers ce que le général romain disait du soldat de la Gaule : « Ils vont au combat en chantant, et affrontent les plus imminens périls avec les figures radieuses qu'ils montrent dans leurs solennités publiques. » Le bivouac, chez nous, peut donc être considéré tout à la fois comme une oasis, un cercle, un café; mais un café comme au temps de Procope, de Zucchelli et de Corraza : on s'y repose, on s'y reconforte, on y dépense de l'esprit comptant.

CHAPITRE IX.

UN SECOND MARI.

I.

Les propos tenus au bivouac n'étaient point menteurs. Fleur de Grenade avait donné un successeur au sergent Bouffard. Le capitaine Paqueville, l'un des meilleurs officiers du régiment, était l'homme qui avait accepté le titre de mari *ad honores* de Thérèse ; mais le veuvage de la cantinière avait ravivé les espérances de tous ceux que sa beauté avait rendus ses adorateurs. Depuis les lieutenans jusqu'aux fifres, elle était devenue l'objet de la convoitise de chacun. Ces hommages sans cesse renaissans, ces manifestations formulées sans relâche, par des lettres, par des actes même d'une galanterie tant soit peu soldatesque, obsédaient Fleur de Grenade. Jamais Pénélope, de vertueuse mémoire, n'avait eu tant de soucis pour repousser les nombreux amans qui prétendaient à sa main Mais ici c'était bien pire : la mort du sage Ulysse n'était qu'une supposition, tandis que celle de Bouffard était une réalité. Quoi qu'il en fût, et dans les deux cas, l'ambition se mêlait à l'amour. Si Pénélope devait apporter en dot le trône peu constitutionnel d'Ithaque à celui qu'elle aurait choisi, Fleur de Grenade enrichissait l'homme dont elle agréerait les vœux, d'une cantine devenue fameuse entre toutes les cantines de la grande armée.

Cependant la fille du ferblantier avait supporté impatiemmant toutes ces avances dictées par le désir ou par l'intérêt; elle disait souvent à Priam, que son âge et l'attachement qu'il portait à la veuve de son ancien chef, lui avait fait choisir pour confident :

— Ne trouves-tu pas tous ces godelureaux bien insolens de me poursuivre ainsi de leurs m'amours? Se croient-ils donc le droit, parce que j'ai le malheur d'être veuve, de me rompre la tête de leurs beaux sentimens auxquels je ne crois pas?

— M'ame Bouffard, répondait le sapeur, si ça vous ennuie par trop, vous n'avez qu'à parler; j'en choisirai une demi-douzaine, sauf les officiers toutefois, parce qu'ils ne sont pas de mon rang, et je vous réponds, que lorsqu'ils auront passé par mes mains, ils ne seront plus tentés de revenir à la charge. Tenez, le tambour-major, entre autres, cette grande asperge dorée sur tranche, qui se donne des grâces quand il passe devant vous, et qui, en agitant son panache, ressemble ni plus ni moins à un cheval de corbillard; à celui-là, vous dis-je, je conserve une dent qui ne me sortira pas facilement de la mâchoire... Nous sommes de grade égal, il n'a qu'à bien tenir son plumet.

— Mais tu es fou, mon vieux Priam. Est-ce que j'ai besoin de ton sabre pour me faire respecter? n'ai-je pas mes mains d'abord qui sont lestes, et puis mes pistolets qui sauraient faire leur devoir, si le major venait à oublier par trop le sien?

— C'est vrai, m'ame Bouffard; sur cet article comme sur beaucoup d'autres, vous n'êtes pas manchotte; mais il est désagréable, pour une personne du sexe, d'en venir aux mains. *au lieur* que moi, c'est mon état. J'ai été sur le terrain plus de dix fois depuis que je porte la bache, et si je me suis fait pincer quelquefois, je vous assure que j'ai plus souvent pincé les autres.

— Je sais, Priam, que tu as été un duelliste dans ton temps, et que le poignet te démange encore quelquefois.

— Non, m'ame Bouffard, pas duelliste, mais ami de l'innocence et de l'opprimé. Dans toutes ces occasions, je ne me suis pas aligné deux fois pour mon compte individuel ; mais quand je voyais des crânes profiter de leur force, de leur adresse ou de la terreur qu'ils inspiraient aux jeunes blancs-becs pour les tyranniser ou leur tirer des carottes par trop supérieures, oh! alors, je me mettais en travers, en m'allongeant, et il en arrivait ce qu'il plaisait à Dieu. Si j'ai risqué mon individu pour des gens que je connaissais à peine, que ne ferais-je donc pas pour vous, la veuve de mon major, qui m'a légué ses galons, et dont j'ai hérité de la pipe!

— Oui, Priam, je sais que tu m'es vraiment attaché; aussi ai-je confiance en toi. Cependant, mon vieil ami, je ne veux pas avoir recours à ton courage; c'est seulement à l'influence que tu as acquise sur les camarades que je veux devoir un peu de tranquillité : parle-leur, morigène-les un peu, s'il le faut; mais voilà tout.

— Croyez-vous que j'aie eu besoin de votre recommandation pour les prêcher? Je ne fais que cela tous les jours; mais pstt! c'est comme si je chantais la romance de *Femme sensible*. — « Laissez donc au repos cette pauvre petite femme, que je leur dis; êtes-vous donc assez... Prussiens pour ne pas voir qu'elle ne prend aucune satisfaction à toutes vos calembredaines; vous avez beau soupirer comme des veaux et jouer de la prunelle comme des *Andalousiennes*, c'est absolument comme si vous pleuriez dans un violon! — Ah! vieux requin, qu'ils me répondent, tu es jaloux de notre cantinière! — Moi, jaloux de m'ame veuve Bouffard! Eh bien! excusez de l'apologue! — Oui, tu joues ton jeu, poursuivent-ils, et tu veux hériter de la femme comme tu as hérité du grade du mari. Mêle-toi donc de ce qui te regarde; applique-toi bien pour plaire à la cantinière si c'est possible; mais n'empêche pas les autres de tâcher de l'enguirlander à leur profit. » — Quelquefois il me prend fantaisie de me fâcher solidement contre ces gringalets qui ont une si singulière opinion de votre sexe en général et de vous-même en particulier; mais ce sont des camarades, des égaux, quelquefois même des supérieurs; je me ronge la barbe et je laisse à mes rayons visuels le soin de leur répondre.

— Et tu as raison de mépriser les sots propos.

— C'est égal, ça ne peut pas manœuvrer longtemps comme ça ; il faut une fin à tout ; je parlerai puisque vous m'y autorisez, et nom d'un canon, s'ils m'échauffent trop les oreilles, nous dégaînerons : on verra si Priam, comme tous ces farceurs là m'appellent, a perdu sa réputation de dure lame !

— Et moi, exclama Fleur de Grenade de ce ton de commandement qui seyait si bien à sa physionomie, je vous défends d'en venir à cette extrémité ou je me brouille avec vous.

— En ce cas, répliqua le sapeur, le jeu n'en vaudrait pas le luminaire, je vous obéirai, m'ame Bouffard, et dussé-je crever d'une colère rentrée, je vous promets que je n'emploierai que les armes de la parole.

II.

Malgré la bonne volonté et l'éloquence de Priam, le sapeur n'avait pu arrêter le torrent de cette courtoisie guerrière à l'égard de la belle cantinière du 10e; bientôt même elle prit le caractère d'une véritable persécution. Ce fut dans ces cir-

constances que le capitaine Paqueville résolut d'affranchir la jeune veuve des chagrins que lui causaient ces obsessions perpétuelles.

— Fleur de Grenade, lui dit il un jour, je connais un moyen de vous délivrer une fois pour toutes de vos adorateurs et je viens vous le proposer,

— Oh ! mon capitaine, répondit la cantinière, dites-le-moi vite.

— Il faut vous remarier.

— Me remarier ! moi ! fit Thérèse. Ah ! mon capitaine, quel moyen me proposez-vous là ! le remède serait pire que le mal.

— C'est chose raisonnable. Tant que vous resterez sans protecteur, sans appui, il est probable que vous serez en butte aux entreprises de nos jeunes étourneaux qui ne voient dans une femme sage et belle, comme vous l'êtes, qu'une proie facile à saisir. Le mariage vous rendra votre tranquillité, votre bonne humeur et pour ainsi dire votre liberté.

— Vous avez peut-être raison, mon capitaine, dit Fleur de Grenade en ayant l'air de réfléchir ; mais. . où trouverai je un homme comparable à ce pauvre Bouffard ?... Pour ma part j'ai sur le mariage des idées... arrêtées, dont il serait impossible de me faire départir.

— Si ces idées comme je n'en doute pas, prennent leur source dans un sentiment généreux, dans une conviction profonde, il n'y a pas d'inconvéniens, je crois, à les conserver. Écoutez, Fleur de Grenade : si un homme grave, d'un cœur franc, d'une humeur égale, vous disait : « — Madame, depuis votre arrivée au régiment, j'ai suivi assidûment votre existence, j'ai étudié vos moindres actions, j'y ai reconnu les indices d'un noble cœur, je vous offre mon nom, ma main et les avantages attachés à ma position. » — Que répondriez vous ?

— Je répondrais à cet homme généreux que je serais digne de son amitié, mais que je ne pourrais pas l'être de son amour, parce que je ne saurais lui offrir en échange de sa tendresse que les sentimens d'une sœur, ou enfin d'une amie dévouée. Je lui dirais encore que j'ai fait vœu de n'avoir aucun commerce intime avec un homme, et ce vœu, mon capitaine, je l'accomplirai avec la même sévérité au milieu des camps que dans le fond d'un cloître. Je lui répondrais enfin que ma vie tout entière lui serait consacrée, que son nom serait dignement porté, et qu'hormis un sentiment que je ne pourrais partager sans être parjure à moi même, il aurait toutes les affections de mon âme, toute la reconnaissance de mon cœur.

— Eh bien ! Fleur de Grenade, si cet homme qui n'est déjà plus jeune, se contentait de vous tenir lieu de père, d'ami ; si, charmé de votre franchise, il vous disait qu'il accepte cette union telle que vous l'entendez, quelle serait votre réponse?

— Pénétrée de gratitude, j'accepterais sa main en lui demandant pour toute grâce de me laisser continuer mon état de cantinière.

— Madame, reprit le capitaine en tendant la main à Fleur de Grenade qui lui abandonna la sienne, vous serez ma femme, et vous resterez cantinière, jusqu'à la fin de la campagne.

Les choses ainsi arrangées, Paqueville avait profité d'un séjour que le régiment avait fait dans une petite ville, à quelques lieues de Vienne, pour épouser Fleur de Grenade devant le commissaire des guerres, remplissant en campagne les fonctions de maire. Mais, quelque secret qu'eût été ce mariage, quelque discrets que furent les témoins au nombre desquels était Priam du côté de Thérèse, l'œil de lynx des soldats ne tarda pas à découvrir la vérité; mais aussi, dès ce moment, Fleur de Grenade fut-elle affranchie des obsessions de tous.

Le capitaine Paqueville, honoré dans le 10e régiment de ligne, où le devoir était en quelque sorte un apanage, pouvait avoir cinquante ans. Sa physionomie grave et douce indiquait tout à la fois une âme pure et un esprit méditatif. Soldat dès l'enfance, il comptait presque autant de blessures que d'années, et le grade dont il était revêtu constatait en quelque sorte sa modestie ; car ses états de services et sa pratique dans le métier des armes, auraient dû l'avoir porté à un grade élevé : mais, ennemi de l'intrigue et exempt d'ambition, il s'occupait plus de faire valoir les droits de ses subordonnés qu'à mendier, pour lui-même, la protection des officiers généraux , dispensateurs ordinaires des faveurs. Aussi, comme tous les hommes de cette trempe, Paqueville était il parfaitement oublié. On pensait à lui, seulement dans les momens de crise, ou lorsqu'il s'agissait de confier à un officier expérimenté un poste dangereux. Une fois la crise passée, on ne se souvenait plus ni de l'homme ni de ses services, et Paqueville sans se plaindre jamais, rentrait dans sa glorieuse obscurité.

Le capitaine faisait partie de cette société dont l'illustre Oudet était le chef et presque le fondateur ; il était philadelphe. Cette association, qui avait dans l'armée de puissantes ramifications, se composait de l'élite des braves, à quelques grades et à quelques régimens qu'ils appartinssent. Les philadelphes, ainsi que leur nom l'annonce, étaient des hommes qui se consacraient au bien-être de l'humanité.

Lion indomptable sur le champ de bataille, le philadelphe, après la victoire, redevenait homme, et prodiguait à ceux qui avaient payé de leur sang la dette qu'ils devaient à la patrie, les soins les plus assidus La pensée fondamentale, de cette assiociaton était d'atténuer, d'amoindrir les maux de la guerre; d'unir dans les réseaux de la même charité les vainqueurs et les vaincus, de propager, par leurs doctrines, cette morale si sublime de Jésus-Christ qui a dit : « Aimez-vous les uns les autres, et chérissez votre frère comme vous-mêmes, car vous êtes tous les enfans du même Dieu et les serviteurs du même maître. » Les philadelphes , disons-nous, suivaient avec une rigoureuse ponctualité ce précepte divin. Leur épée était-elle rentrée dans le fourreau, qu'ils parcouraient le champ de bataille et se penchaient sur toutes les agonies. Comme le Samaritain de l'Évangile, ils avaient du baume, de l'huile et du vin pour panser toutes les blessures, et, sur les lèvres, des paroles d'espérance pour ceux qui ne devaient plus souffrir, ou encourager ceux qui devaient souffrir encore !

Fleur de Grenade, en épousant le sergent Bouffard, n'avait vu en quelque sorte que le prosaïsme de la grandeur militaire ; en unissant son sort à celui du capitaine Paqueville, elle allait contempler la poésie de cette grandeur toute de courage et d'abnégation. Si la vertu est admirable dans des conditions pacifiques, elle devient digne des regards de Dieu même, lorsqu'elle ne fait qu'un avec l'héroïsme.

CHAPITRE X.

L'ÉMIGRÉ.

Un matin, des coups de fusil répétés sur la ligne des avant-postes annoncèrent l'approche de l'ennemi. Le 10e régiment prit les armes, et les bataillons se formèrent en colonnes pour marcher en avant. On voyait au loin les vedettes se replier sur leurs postes respectifs ; et, aux lueurs incertaines de l'aube, on distinguait les colonnes autrichiennes qui se déroulaient lentement, sur les hauteurs boisées qui surgissent çà et là dans le bassin du Danube.

A ce cri : Aux armes ! Fleur de Grenade s'était réveillée en sursaut ; charger ses pistolets, remplir son baril et courir se placer à son poste accoutumé, tout cela n'avait été pour elle que l'affaire d'un instant.

— Il va y avoir du grabuge, m'ame Fleur de Grenade, lui dit Priam ; ces gredins de Kinzerlichs n'ont pas voulu que vous dormiez paisiblement cette nuit. Si j'en vois passer un seulement à portée de ma carabine, il peut être sûr que je lui établis son décompte final.

— J'ai assez dormi, repartit madame Paqueville en souriant, je n'aurais même pas attendu qu'on battît la diane

pour être sur pied; mais, ajouta-t-elle tout bas et en se penchant à l'oreille du sapeur, où est mon mari?

— Le capitaine commande le premier avant-poste sur la gauche, repartit Priam de même. Il est probable qu'on n'attaquera pas de ce côté-là ; ainsi vous pouvez être tranquille. Le capitaine est venu faire un tour à nos feux pendant que vous dormiez. Il s'est arrêté quelques instants devant vous, il vous a contemplée, le brave homme, avec des yeux qui étincelaient comme des casques de carabiniers. — « Veille sur elle, mon vieux Priam, qu'il m'a dit, et empêche-la de faire des incohérences ; car aussitôt qu'on tire des coups de fusil, elle semble sortir de terre pour en venir prendre sa part. » — C'est la vraie vérité, mon capitaine, lui ai-je répondu, que madame votre épouse est gourmande à l'endroit de la mousqueterie; mais j'ouvrirai l'œil sur elle; et je ferai en sorte qu'elle ne bouge qu'avec la colonne. »Voilà ce que j'ai répondu au capitaine, m'ame Fleur de Grenade.

— Tu as bien fait, toi, de lui parler ainsi ; mais, moi, je ferai bien aussi de marcher vers les avant-postes où ma présence peut être nécessaire... Entends-tu, Priam? il me semble que le feu redouble !

— Attendez donc, cria le sapeur, ne vous sauvez donc pas si vite.

Mais la voix de Priam se perdait dans l'espace quand déjà la cantinière était loin.

— C'est à en perdre la boussole, grommela le sapeur en se remettant à la tête de son peloton. On dit à cette femme-là bleu, elle répond vert. On la prie de ne pas faire quelque chose, elle rit en récidivant. On l'invoque, elle vous gouaille. Décidément je crois que ce qu'il y a de plus positif avec elle c'est de la laisser faire à sa fantaisie.

Cependant les Autrichiens qui croyaient nous surprendre, furent surpris à leur tour. Une seule brigade suffit pour les faire renoncer à leur projet d'attaque. Cent prisonniers et un officier supérieur tombèrent au pouvoir des Français.

Ces prisonniers traversèrent les bivouacs du 10e régiment et firent une halte pour attendre l'ordre de direction qui devait leur être donné par l'état-major général.

En parcourant les rangs de ces malheureux, Fleur de Grenade est frappée de la physionomie de celui qui les commande. Les traits du visage de cet officier, le son de sa voix, sa tournure, tout fait naître dans l'esprit de la cantinière des soupçons qu'elle ne résiste pas davantage à éclaircir. Mais comment faire? un mot peut détruire le bien qu'elle projette. N'importe, l'instinct de la femme va venir en aide à la générosité de l'héroïsne.

— Mon officier, dit-elle au commandant prisonnier, vous allez peut-être faire une longue traite... ne voulez-vous pas que je vous cède quelques provisions ?

L'Autrichien ne répondit pas ; il feignit même de n'avoir pas entendu.

— Venez à ma cantine qui est à deux pas d'ici, près de l'ambulance, lui dit encore Fleur de Grenade; je vous donnerai d'excellente eau-de-vie, de l'eau-de-vie de France !... Puis elle ajouta à voix basse : Suivez-moi, monsieur, vous êtes perdu si vous négligez un instant mon appui.

— Que dites-vous? demanda l'officier étranger en s'exprimant tout-à-coup en bon français.

— Suivez-moi, vous dis-je, et silence!

Ils s'éloignèrent de quelques pas. Quand ils furent hors de la portée des soldats,

— Monsieur, dit Fleur de Grenade, vous êtes Français, on vous nomme le comte Anatole d'Hervilly. Émigré avec votre père, vous avez laissé en France la marquise d'Hervilly votre mère, et votre jeune frère Julien. Dites, monsieur, me trompé-je?

L'officier hésitait encore à répondre ; il semblait en proie à la crainte.

— Ne cherchez pas à dissimuler davantage, monsieur ; une vaine curiosité n'est pas le mobile qui me fait agir en ce moment, je veux vous sauver... oui, vous sauver !... car vous n'ignorez pas que, si vous êtes reconnu, vous passerez devant un conseil de guerre qui vous fera fusiller comme ayant porté les armes contre votre patrie. Encore une fois, ne craignez pas que je vous livre, mais avouez-moi qui vous êtes.

— Eh bien! oui, je suis le comte Anatole d'Hervilly, répondit celui-ci en paraissant faire un effort sur lui-même, et en regardant avec anxiété autour de lui ; mais, de grâce, apprenez-moi comment vous me connaissez, moi, qui ai quitté la France presque enfant et à une époque où sans doute vous n'étiez pas née.

— Ce portrait, répondit Fleur de Grenade en tirant de son sein le médaillon que lui avait donné Julien, éclaircira ce mystère.

— Ma mère ! s'écria le comte d'Hervilly. Ah ! madame, comment cette précieuse image est-elle en votre possession?

— Ceci serait trop long à vous raconter; qu'il vous suffise de savoir que ce portrait est aussi cher à mon cœur qu'il peut l'être au vôtre; c'est à lui que vous devrez peut-être la vie.

— Par pitié apprenez-moi si ma mère existe encore, si mon frère...

— Madame la marquise d'Hervilly a cessé de vivre. Quant à votre frère, il sert son pays, lui! vous l'avez peut-être tué, monsieur, car votre régiment vient d'Italie, et monsieur Julien d'Hervilly est dans un régiment de cuirassiers qui fait partie de l'armée d'Italie.

Anatole passa la main sur son front comme pour cacher la rougeur que lui causait sa qualité de transfuge.

— Pauvre mère ! je ne vous reverrai donc plus! soupira-t-il. Malheureux frère, je ne te serrerai donc jamais contre mon cœur ! Ma mère morte, et mon frère tué peut être !... Ah! madame, je suis bien malheureux !... si vous saviez...

— Dieu a sans doute permis que votre frère ne succombât pas sous vos coups, interrompit Fleur de Grenade. Promettez-moi de ne plus porter les armes contre votre pays; donnez-m'en votre parole de gentilhomme, et, à ce prix, je protége votre fuite, car c'est le seul moyen que vous ayez d'échapper à la mort.

— Comment faire?...

— Les momens sont précieux, c'est votre parole qu'il me faut!

— Madame, je vous la donne, répondit Anatole.

— Je compte sur vous. Et maintenant, monsieur le comte, ayons l'air de causer de mon commerce... ayez confiance en mon dévouement, et éloignez-vous. Dans quelques heures vous serez sur la route de Vienne, libre et... heureux peut-être.

L'intrépide Chevert avait dit à un grenadier, au siége de Prague : « Monte sur cette muraille, on tirera sur toi, on te manquera; continue ton chemin, je serai là pour te soutenir. » Fleur de Grenade tint à peu près le même langage au sergent de sapeurs.

— Priam, lui dit-elle, tu dois commander, je le sais, l'escorte qui va conduire les prisonniers au-delà des avant-postes. Tu laisseras le commandant s'échapper, entends-tu... je le veux! Vous avez un bois à traverser, tu y feras halte... il sera nuit... les paysans de ce pays sont hospitaliers, ils accueilleront bien un des leurs et le..... prisonnier sera sauvé.

— Un moment, madame Paqueville, n'allons pas si vite! répliqua avec un flegme admirable le sergent. C'est un jeu à me faire casser la tête, ou tout au moins à me faire dégommer ignominieusement.

— Que t'importe! répliqua Fleur de Grenade.

— C'est juste! dit le sapeur. Cependant vous conviendrez que ce serait bien triste pour un vieux soldat qui s'est toujours comporté avec honneur. Encore si c'était pour vous obliger personnellement, je ne dis pas; mais pour un de ces maudits habits blancs qui nous en ont tant fait voir de grises...

— C'est pour moi seule, entends-tu, mon bon Priam, que tu feras cette action généreuse. Ne le veux-tu pas!... parle?... J'en trouverai dix autres plus dévoués que toi.

— Je ne dis pas que je ne veux pas; mais...

— Mais... obéis et tais-toi, repartit la cantinière. Souviens-toi seulement que tu ne peux me donner une plus grande preuve de ton amitié.

Tel était le pouvoir magique de Fleur de Grenade si impressionnable; tel était l'ascendant qu'elle avait su prendre sur l'esprit des soldats et plus particulièrement sur celui du vieux sapeur, que le sacrifice du devoir qu'elle exigeait d'eux quelquefois lui était accordé sans examen.

Priam revint le lendemain matin au bivouac, où la cantinière attendait son retour avec anxiété.

— Eh bien? fit-elle en voyant le sapeur venir à elle d'un air penaud.

— Eh bien! répondit le sergent, je ne passerai pas devant un conseil de guerre; mais je suis dégommé complétement.

Et d'un air honteux il montra à la cantinière ses galons de sergent absens de sa manche.

— Et l'Autrichien? fit encore Thérèse.

— Le Kinserlich court encore, répondit Priam.

— Il est sauvé! s'écria la cantinière en soupirant comme si on lui eût enlevé un poids énorme de dessus le cœur. Il est sauvé! répéta-t-elle, et le nom de... Julien ne sera point terni! Voyons, mon bon Priam, raconte-moi comment les choses se sont passées?

— Oh! c'est un narré qui ne sera pas long, répliqua celui-ci. A trois petites lieues d'ici (vous savez que les prisonniers et leur escorte ne sont partis de notre bivouac qu'hier au soir); j'ai commandé la halte dans un petit hameau qui se trouve entouré de bois. — « Distribuez les vivres aux Kinserlichs prisonniers, ai-je dit au fourrier, car nous allons bientôt trouver l'escorte qui nous relèvera. » — Le fourrier se mit en devoir de distribuer le pain aux hommes. Pendant ce temps, je voyais du coin de l'œil l'Autrichien en question qui furetait autour d'une chaumière plus rapprochée du bois que les autres localités de l'endroit. — « Entrez, lui dis-je, nous avons au moins un quart-d'heure à rester ici. » — Avant de passer la porte il vint à moi : j'étais seul et je tetais ma bouffarde en donnant à tous les diables, sauf votre respect, madame Paqueville, la commission que vous m'aviez confiée, lorsque tout-à-coup je vois tomber quelque chose à mes pieds, en même temps qu'une voix me dit en bon français : — « Mon brave, remets ce portefeuille à la cantinière du 10ᵉ, et dis-lui qu'elle partage avec toi. » — Cette voix était celle de l'Autrichien, et ce portefeuille était le sien. J'allais lui répondre, mais ,zeste! il avait filé derrière la maisonnette comme une vraie fouine.

— Et tu as ramassé le portefeuille?... Imprudent!

— *Parbleur!* Fallait-il le laisser là?... Les autres n'auraient pas manqué de le prendre. Finalement le quart-d'heure de repos écoulé, je donne l'ordre au tapin de battre l'assemblée. Le fourrier compte les prisonniers un à un, à commencer par les plus petits : il n'en manquait qu'un, et c'était justement le plus gros! « Le truc est d'avoir l'air très en colère, » me dis-je à moi-même. Cependant j'avais la sueur froide; car, voyez-vous, madame Paqueville, une trahison en campagne vous donne la chair de poule, serait-on brave comme un lion. Si bien donc que je crie bien fort et que je fais fouiller le bois; mais nisco! l'Autrichien s'était infiltré au loin, de sorte que les patrouilles en furent pour leurs frais. Nous avons remis nos prisonniers à la nouvelle escorte qui nous attendait à une lieue au-delà, et nous sommes revenus au camp où la récompense m'attendait à bras ouverts.

— Ta récompense! fit Fleur de Grenade d'un air étonné,

— Certainement ma récompense, reprit le sapeur. Quand le colonel a su mon aventure, il m'a dit : — « Priam, ton défaut de vigilance devrait te faire passer devant un conseil de guerre; mais tu es un vieux troubadour, je me contenterai de te casser. — Merci du peu, mon colonel, lui ai-je répondu. — N'y a pas de quoi, m'a-t-il riposté. » — Là-dessus, continua Priam,, je me suis retiré comme un renard, le tablier entre les jambes, tout chose d'avoir perdu mes galons, mais heureux d'avoir fait votre commission. Elle me coûte un peu cher cependant, car me voilà aussi avancé aujourd'hui que le jour où j'ai porté la hache pour la première fois. N'importe! je ne m'en repens pas, attendu que vous ne pourrez plus dire désormais que je n'ai ni amitié, ni dévouement pour vous. Voilà mon caractère.

Fleur de Grenade fut émue de la naïve abnégation du sapeur, de ces simples paroles d'une affection si profonde. Elle lui tendit la main, en lui disant :

— Mon bon Priam, c'est entre nous à la vie à la mort. Tu as tout perdu pour moi, je ne t'abandonnerai jamais.

— Ce n'est pas ça qui m'inquiète, parce que aujourd'hui ou demain je puis recevoir un atout comme ce pauvre Boutfard, votre défunt; mais c'est la honte d'avoir été dégommé. Nom d'un canon! il faudra qu'à la première affaire je les rattrape ces capricieuses sardines! A propos!... et le damné portefeuille, le voilà! j'allais l'oublier; il est tel que l'a laissé l'Autrichien. Tenez, madame Paqueville, voyez ce qu'il y a dedans.

Fleur de Grenade ouvrit le portefeuille : il contenait dix billets de la banque d'Autriche de mille florins chacun (26,000 fr. de notre monnaie).

— Voilà bien les hommes! s'écria la cantinière en froissant avec indignation ces feuilles légères entre ses doigts. Ils croient se faire pardonner tout avec de l'argent. J'ai bien envie de le lui renvoyer à ce marquis, à moins cependant, mon vieux Priam, que tu ne veuilles le garder : il t'appartient!

— Moi! profiter de ce Kinzerlich, est-ce que vous y pensez, madame Paqueville? Ce que j'ai fait pour vous, hier, je ne l'aurais pas fait pour un million de milliasse d'or, quand il me l'aurait offert. Non! renvoyez-lui ses images de papier, si vous le jugez à propos; quant à moi, je ne veux seulement pas y toucher du bout des yeux...

— Tu as raison, Priam. Mais, ajouta la cantinière après avoir réfléchi un moment, il est un moyen plus simple et plus sûr encore de faire rougir le marquis d'Hervilly de son action en gardant cet argent; un jour viendra peut-être où il profitera de la leçon que je lui donnerai... si jamais je retourne à Paris.

En ce moment les tambours du 10ᵉ battirent la marche. La brigade rejoignit le gros de l'armée qui s'avançait sur Vienne, et les soldats coururent, ivres d'impatience, à la sanglante moisson de lauriers qu'ils devaient récolter à Essling d'abord, puis ensuite à Wagram.

CHAPITRE XI.

WAGRAM.

I.

Cette victoire de Wagram fut chèrement achetée par les Français. Dix huit mille hommes hors de combat, onze généraux tués sur le champ de bataille avec une foule de colonels et d'officiers supérieurs du plus grand mérite, compensèrent les glorieux résultats de cette journée mémorable. L'association des Philadelphes éprouva des pertes irréparables : le colonel Oudet, son chef, tomba à la tête de son régiment, frappé dans la poitrine comme Turenne : le capitaine Paqueville fut blessé mortellement.

Le 10ᵉ régiment faisait partie de cette terrible colonne, commandée par le général Macdonald, qui perça le centre de l'armée ennemie composée de vingt-deux mille combattans. Cette colonne, disons-nous, se fraya un passage à travers les masses compactes des Autrichiens, et, durant sa course lente et meurtrière, elle eut à repousser plus de dix charges de grosse cavalerie, et subit les incessantes décharges d'une artillerie parfaitement servie qui, en la prenant en écharpe et à revers, renversait autour d'elle les arbres, les maisons, et enlevait des rangs entiers de notre infanterie. Arrivée au terme de sa course, cette héroïque colonne, réduite au quart, jeta en arrière un coup-d'œil interrogateur. Allait-on l'abandonner à ses propres forces, au milieu même d'un ennemi qui n'avait qu'à rapprocher ses ailes pour l'étreindre dans un cercle de feu? Allait-on la forcer de battre en retraite, quand sa route, jonchée de cadavres, apprenait assez à quel prix elle avait rempli sa périlleuse mission? Mais Napoléon

est là-bas sur ce tertre, il la suit des yeux, il veille sur elle. En effet, par l'ordre de l'empereur, douze bataillons de la jeune garde s'élancent au pas de course dans l'énorme trouée. Cette phalange se déploie fièrement sur les flancs brisés de l'armée autrichienne, dont les tronçons épars ne pourront plus désormais se rejoindre et achève, par cette manœuvre hardie, la déroute de l'ennemi et le succès de la bataille.

Fleur de Grenade avait suivi le régiment dans son attaque sur le centre. Marchant à côté du capitaine Paqueville, et à la droite de son peloton, on la voyait employer les courts instans de halte à donner des soins aux blessés et à distribuer *gratis* son eau-de-vie aux hommes les plus exposés. Cependant la mitraille tombait comme la grêle. Tantôt les boulets sifflaient dans l'air comme des trombes; tantôt ils rasaient le sol comme une marée mugissante en charriant à leur suite des pierres, des éclats de bois et des débris humains. Les plus braves pâlissaient à l'aspect de cette destruction perpétuelle qui pleuvait autour d'eux; Fleur de Grenade seule, la tête haute, l'œil animé, la parole vibrante, semblait marcher moins sur un champ de carnage que sur un champ de foire.

— Mais qu'a-t-elle à faire ici? criaient les soldats inquiets des dangers qu'elle bravait.

— Fleur de Grenade! Fleur de Grenade! criaient les blessés, ne nous abandonnez pas!

— Cantinière du 10e, disait à son tour un vieux caporal, méfiez-vous! voilà une volée de mitraille qui va nous arriver.

— Ah bien oui! répondait Priam, vous ne connaissez guère la paroissienne si vous vous imaginez qu'elle vous écoute. Si elle a mis dans sa tête de sa faire tuer, ni vous ni moi ni même le petit caporal ne pourraient l'en empêcher.

En ce moment, une avalanche de mitraille s'étendit sur la colonne: mille cris, mille blasphèmes couvrirent un instant le bruit des décharges multipliées de la mousqueterie qui partaient en éventail de la tête et des flancs de la colonne attaquée. Plus de deux cents hommes furent atteints mortellement dans cet effroyable déluge de projectiles; le capitaine Paqueville et Priam furent du nombre de ces derniers.

— Nom d'un canon! dit le sapeur en roulant sur la poussière, je savais bien que ça devait finir comme ça. Nous y passerons tous, et le diable n'aura pas assez de chaudières pour nous fricasser, s'il en a l'idée.

Cependant la blessure de Priam, quoique grave, n'était pas aussi dangereuse qu'on l'avait cru d'abord. Les projectiles lui avaient pour ainsi dire criblé le corps, mais aucun organe essentiel n'avait été lésé. Il n'en était pas de même de Paqueville, dont la poitrine ainsi que les deux bras avaient été labourés par une grappe de mitraille. Une double amputation était imminente: il ne voulut pas la subir, malgré les instances des officiers de santé et les prières de sa femme.

— Non! dit-il; la mort n'aura rien de moi ou elle m'aura tout entier. Fleur de Grenade, je puis vivre encore assez de temps pour vous recommander à nos amis.

Cette fatale décharge, si meurtrière, avait été la dernière de l'ennemi. Les douze bataillons de la jeune garde, qui venaient enfin de faire leur jonction avec la colonne décimée de Macdonald, avaient déterminé la retraite des Autrichiens. Ils nous envoyaient bien encore quelques boulets, mais ils venaient mourir aux pieds de nos soldats, et ceux-ci s'en moquaient. Une fois les communications rétablies, on commença à évacuer les blessés, et bientôt une longue file de civières apprit à l'empereur à quel prix l'héroïque colonne de Macdonald avait assuré le triomphe de nos armes.

Fleur de Grenade était partout; mais sa sollicitude l'entraînait souvent vers deux brancards faits avec des fusils, l'un porté par des grenadiers, l'autre par des sapeurs. Elle courait de l'un à l'autre, et n'épargnait aux malheureux qui y gisaient ni consolations ni espérance. C'étaient le capitaine Paqueville et le sergent Priam.

Comme le triste cortége atteignait le haut de la plaine, il rencontra l'empereur qui parcourait, au milieu d'un nombreux état-major, le vaste champ de bataille où les destins de la maison d'Autriche venaient de se décider sans retour. A la vue de cette file de voitures chargées de victimes encore palpitantes, Napoléon, selon son habitude, ôta son chapeau. Le grand capitaine honorait ainsi les guerriers mutilés dans ces grandes luttes.

— Je suis content de vous, leur dit-il; tous, aujourd'hui, vous avez bien mérité de la patrie et de moi.

— Et tous aussi nous sommes contens de vous, mon Empereur! s'écria Priam en se soulevant à moitié sur sa civière; mais, si vous avez des récompenses à donner, n'oubliez pas cette brave cantinière, ajouta-t-il en désignant Fleur de Grenade: elle est notre mère.

— Oui! ajoutèrent ceux des blessés qui pouvaient exprimer leur pensée; oui! la décoration à Fleur de Grenade!

— Mes enfans! s'écria Napoléon, je connais les services de cette femme; j'apprécie son courage et je veux la récompenser au nom de l'armée.

Et l'Empereur, ayant mis pied à terre, embrassa Fleur de Grenade en lui passant au cou une chaîne d'or.

Des hourras, des cris de *vive l'Empereur!* partirent de toutes les bouches (1).

Fleur de Grenade était restée comme pétrifiée de cette ovation martiale. Elle voulut parler: elle balbutia. Enfin, après quelques instans, elle reprit toute son assurance et dit à l'Empereur:

— Sire, je ne suis pas aussi timide devant les ennemis de Votre Majesté.

— Je le sais! répondit laconiquement Napoléon.

— Sire, continua la cantinière, vous venez de m'accorder une insigne faveur; maintenant, je vous demande un acte de justice. Sire, mon mari est là, parmi les blessés; je vous demande pour lui le grade de chef de bataillon.

— Son nom?

— Paqueville, sire, capitaine au 10e, où on ne compte que des intrépides.

— Accordé! répondit Napoléon.

Puis se retournant vers le major-général qui était un peu en arrière:

— Monsieur le maréchal, ajouta-t-il, vous avez entendu? Pour le capitaine Paqueville, du 10e de ligne, le brevet de commandant.

L'Empereur, après avoir ordonné qu'on transportât les blessés dans les faubourgs de Vienne, où des hôpitaux étaient préparés pour les recevoir, fit un geste affectueux à Fleur de Grenade et lui dit de cette voix qu'il savait rendre tour-à-tour ou si terrible ou si séduisante:

— Adieu, madame; je recommande votre mari à vos bons soins.

— Parbleu! madame Paqueville, dit Priam qui n'avait pas perdu un mot de cette courte conversation, vous auriez bien dû demander au petit Caporal quelque chose pour moi. Je ne dis pas une épaulette, mais quelque bon poste dans le civil. Ça m'aurait été comme un gant, puisque me voilà indéfiniment privé d'un bras.

Fleur de Grenade ne répondit pas aux doléances du sapeur, parce qu'elle était penchée sur la litière de son mari auquel elle apprenait comment l'Empereur venait de lui accorder le grade de commandant.

— Il est trop tard, ma chère amie, répondit Paqueville dont les souffrances n'altéraient pas la sérénité. Je vais rejoindre Oudet. Vous reverrez peut être l'Empereur; remerciez-le pour moi et dites-lui que le capitaine Paqueville, de même que Oudet et vingt autres qui ont trouvé une mort glorieuse dans cette journée, ont toujours été dévoués de corps et d'âme à la patrie qu'ils ont servie fidèlement et pour laquelle ils sont heureux de mourir.

Le convoi des blessés se dirigea sur Vienne. Là, les vastes

(1) C'était assez la coutume de Napoléon de décerner des récompenses de ce genre aux cantinières qui faisaient preuve d'audace. Etant général en chef de l'armée d'Italie, il fit un semblable cadeau à une vivandière qui s'était jetée à la nage, au passage de la Piave, pour sauver un tambour qui se noyait.

ambulances qui avaient été préparées, reçurent les soldats. Les généraux, les colonels et tous les officiers furent répartis dans des maisons particulières du faubourg où tous les soins leur furent prodigués. Un armistice avait été conclu entre la France et l'Autriche, à la suite de la victoire de Wagram.

CHAPITRE XII.

LA MORT D'UN PHILADELPHE.

Fleur de Grenade, selon la promesse exigée par son mari, résigna ses fonctions de cantinière au grand regret du régiment. Elle s'installa avec lui dans un hôtel qu'on avait mis à sa disposition. Elle voulut que Priam y fût transporté également, afin de pouvoir étendre sa sollicitude sur l'un comme sur l'autre.

A dater de ce jour, les habitudes, les manières, le langage même de l'ex-belle cantinière du 10e, subirent une métamorphose complète. L'accolade impériale, l'éclatante distinction dont elle avait été l'objet, le rang de femme d'officier supérieur auquel elle était montée, tout fit, à Fleur de Grenade, une loi de se créer une nouvelle atmosphère sociale. Thérèse conserva la même tendresse pour ses anciens compagnons d'armes; mais elle ajouta à ces qualités militaires cette intelligence, ces formes séduisantes, ces dehors gracieux qui donnent dans le monde un nouveau relief à la beauté personnelle. Pour embrasser ce genre de vie, la fille du ferblantier n'eut pas besoin de déguiser ses sentimens ou de modifier ses instincts. Elle avait en elle le germe de tout ce qui est grand et généreux; elle possédait déjà une distinction native; aussi, ses méditations, ses lectures, ses malheurs même avaient-ils mûri son intelligence. Quand elle quitta le leste uniforme de vivandière, pour revêtir la robe de soie; quand ses beaux cheveux blonds qui voltigeaient naguère autour de sa jolie tête, se plièrent aux caprices du fer et se montèrent soit en boucles neigeuses, soit en épais bandeaux; quand ses rondes épaules furent emprisonnées dans le velours, la beauté de Fleur de Grenade atteignit un degré de plus. Aussi, l'hôtel du faubourg de Vienne où elle habitait, devint-il bientôt le rendez-vous général des philadelphes de l'armée. Par l'ordre hiérarchique qui existait dans l'association, le commandant Paqueville devait succéder au colonel Oudet, comme régulateur de la société. Dès-lors, les officiers philadelphes de tous les corps de l'armée s'empressèrent de venir autour de son chevet écouter ses derniers conseils. L'affluence était grande, car la paix qui était sur le point d'être signée permettait aux militaires de tout grade de se livrer aux épanchemens les plus intimes.

La fille du ferblantier sut remplir avec un tact admirable les devoirs de maîtresse de maison. Son salon, où se pressaient chaque jour les notabilités de l'armée, était tenu avec une merveilleuse élégance. Il n'était bruit que de l'exquise politesse, et de l'esprit enchanteur de l'ancienne cantinière du 10e régiment. Tout le monde applaudissait au choix du commandant Paqueville, et on le félicitait hautement d'avoir tiré cette perle de la poussière des bivouacs. A ces félicitations, le front du brave rayonnait de bonheur; il répondait à ses amis :

— Je m'estime heureux de laisser, après moi, Fleur de Grenade, tout aussi belle, tout aussi vertueuse qu'auparavant.

Un moment, le médecin en chef de l'armée crut que le salut du commandant était assuré. Cette espérance ne se réalisa pas : au bout de six semaines de souffrances subies avec un courage stoïque, une fièvre pernicieuse vint compliquer l'état déjà alarmant du malade et anéantir les espérances de ses camarades, qui l'aimaient comme un père. Paqueville obligea le médecin à lui avouer l'impuissance de son art pour l'arracher à la mort, et écouta sa sentence sans pâlir.

— Combien ai-je encore de temps à vivre? demanda-t-il à Larrey.

— Mon ami, répondit le célèbre praticien, il est midi, à trois heures vous aurez cessé de souffrir.

— C'est bien, faites entrer tous mes camarades, afin que je leur témoigne une dernière fois toutes les sympathies que je ressens pour eux.

Sur l'ordre du baron Larrey, les domestiques introduisirent les amis du mourant, philadelphes ou non.

— Mes frères, leur dit Paqueville d'une voix forte, je vais prendre congé de vous; cette séparation me serait pénible si je n'avais la conviction que nous nous retrouverons un jour dans un monde meilleur. Adieu, mes amis; venez tous m'embrasser.

Les philadelphes furent profondément attendris de ces adieux qui avaient quelque chose d'antique : tous l'embrassèrent.

Quand cette lugubre procession fut passée, Paqueville, dont les douleurs devenaient de plus en plus poignantes, fit un effort sur lui-même pour parler encore. Il appela à haute voix monsieur de Solême. Monsieur de Solême était un colonel d'artillerie de la plus haute distinction, et qui, jeune encore, joignait aux vertus exigées pour être philadelphe les qualités éminentes de l'homme du monde. C'était à lui qu'échéait, par droit d'ancienneté, l'héritage de chef des philadelphes, que le colonel Oudet avait laissé vacant. Le colonel de Solême s'approcha.

— Mon cher frère, dit le moribond en fixant des yeux animés sur le colonel, je vous lègue Fleur de Grenade, ma femme; je vous la lègue, avec tous ses scrupules, toutes ses vertus. Ayez-en soin comme d'une sœur, comme d'une épouse, mais comme d'une épouse selon l'esprit et non la chair. Colonel, ce que je fais est le testament d'Eulamidas... Je n'ai rien à laisser à ma femme que mon nom et mon épée... Frère, acceptez-vous ce legs?

— Frère, répondit le colonel, d'une voix émue, endormez-vous en paix; je jure d'accomplir vos dernières volontés. Fleur de Grenade sera ma sœur, mon amie, mon épouse si elle le veut, elle le sera selon l'esprit et non selon la chair.

Et le colonel prit la main de Fleur de Grenade qui fondait en larmes, agenouillée au pied du lit de son mari. Paqueville prit les deux mains de sa femme, les porta à ses lèvres et les baisa.

— Merci, frère, reprit le commandant. Et maintenant, mes amis, laissez-moi mourir, car je sens que l'heure n'est pas éloignée... un peu de recueillement m'est nécessaire pour paraître devant Dieu.

Tout le monde quitta la chambre; on entraîna Fleur de Grenade; le seul Priam resta morne et silencieux auprès de son capitaine.

Un sommeil de plomb ne tarda pas à s'appesantir sur les paupières du commandant, indice précurseur de l'abolition de l'être. Le sapeur guettait ses moindres mouvemens, et de grosses larmes coulaient sur les joues amaigries du vieux soldat qui avait voulu, malgré une convalescence douloureuse, remplir auprès de son ancien capitaine les fonctions de garde-malade.

— Voilà l'agonie qui entre en ligne, murmura tout bas Priam, en remarquant la physionomie bleuâtre de Paqueville et les soupirs entrecoupés qui s'échappaient de sa poitrine haletante. Nom d'un canon!... vaut mieux mourir net sur le terrain que de souffrir ainsi sur une galette de laine. Ah! mon pauvre capitaine! fit-il en serrant convulsivement sa barbe grise, faut-il que je vous voie quitter le casernement de cette façon-là! pour moi, je préférerais être coupé en quatre par un boulet de huit.

Tout-à-coup, Paqueville se dressa sur son séant et cria d'une voix retentissante :

— Aux armes!

Le sapeur se précipita vers lui... mais le commandant retomba aussitôt : il était mort.

— C'est fini, bonsoir les voisins, dit Priam d'une voix

concentrée; il n'y a plus ici que le porte-drapeau... l'étendard est au ciel !

. . . .

CHAPITRE XIII.

MÉTAMORPHOSE D'OS VIDES.

Ceci nous rappelle un petit article que nous lûmes, en 1814, dans un journal anglais, il était ainsi conçu :

« Une cargaison d'ossemens humains vient d'arriver en » Écosse. Ces ossemens ont été recueillis dans les plaines de » la Pologne, de la Prusse et de l'Autriche, et appartiennent » aux Français tués dans les sanglantes batailles d'Eylau, » de Friedland et de Wagram, en 1807, 1808 et 1809. On » doit faire de ces ossemens du noir d'ivoire animal. »

Pauvre Bouffard ! pauvre Paqueville! pensâmes-nous en écrivant ces lignes : tous deux soldats d'Arcole, de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, d'Eylau, de Friedland et de Wagram ! Qu'ont-ils gagné dans vingt autres combats? Pas même six pieds de terre dans un coin de l'Allemagne. Leurs os brûlés et broyés servent aujourd'hui à cirer les bottes des dandys de Glascow et d'Edimbourg ! Pauvre sapeur ! pauvre commandant !

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

RUE MOUFFETARD, A PARIS.

I,

Le Danube et la Seine, selon l'expression d'un poète devenu homme d'état(1), avaient marié leurs ondes. L'aigle de France s'était uni, par le contrat de la victoire, à l'aigle de la maison de Lorraine.

Une archiduchesse d'Autriche, pour prix des hypocrisies politiques de l'Europe, venait de ceindre le double diadème de Charlemagne et d'Alaric : la couronne de France et la couronne de fer. Paris était encore sous les frémissantes influences de ces épousailles magnifiques, où le luxe étincelant des arts s'était mêlé à la pourpre des Césars. Le peuple, ivre d'espérance et de joie, voyait enfin poindre l'olivier de la paix universelle au milieu des palmes et des gerbes de lauriers qui entouraient le trône de son empereur; le peuple, disons-nous, rêvait des jours de calme et de repos en voyant, dans l'alliance qui venait de se conclure, un présage favorable à sa liberté et à sa grandeur.

Roblot avait, plus qu'un autre, pris part à ces fêtes nationales. Le deuil de sa femme, qu'il portait encore, de cette bonne madame Roblot, dont la vie avait été si laborieuse, ne l'avait point empêché, toujours accompagné de son fidèle Achate Renard, de se livrer à toutes les excentricités que son admiration pour Napoléon lui inspirait. Il avait péroré dans la rue Mouffetard, il avait péroré aux Champs-Élysées, il avait péroré partout où il avait pu compter sur un auditoire attentif. Le ferblantier était publiciste comme le personnage du drame de Sedaine était philosophe *sans le savoir*. Il avait toujours dans sa tête un *premier Paris* tout prêt, et Dieu sait quel était ce *premier Paris* !

(1) M. Linguet.

Or, un matin du mois de septembre 1810 que Roblot, tout en causant avec son compère, ouvrait sa boutique et appendait à l'auvent l'invalide de ferblanc qui avait l'emblématique prétention d'expliquer son enseigne : « Au vainqueur des vainqueurs ! » il entend tout-à-coup derrière lui une voix qui lui dit:

— Bonjour, monsieur Roblot !

Le ferblantier se retourne et se trouve face à face avec un superbe capitaine de cuirassiers, dont les longues moustaches noires, le teint hâlé, mais surtout la croix de la Légion d'Honneur qui se balançait sur sa large poitrine, indiquait suffisamment les campagnes et le courage de l'officier.

Le ferblantier porta la main à son bonnet de queue de renard,

— Pardon, mon capitaine, si je ne réponds pas à votre politesse improvisée, dit-il; mais je n'ai pas celui de vous connaître.

— Comment ! répliqua celui-ci, cinq années ont-elles suffi pour...

— Attendez ! attendez ! n'achevez pas, interrompit vivement Roblot en reculant de deux pas; cette voix, cet uniforme, ces traits... oui... vous êtes monsieur Julien d'Hervilly!

— Et allons donc ! l'ancien, fit d'Hervilly, car c'était en effet l'amant de Fleur de Grenade; est-ce que le cœur des braves gens peut jamais changer !

Et il tendit les bras au ferblantier qui s'y précipita avec effusion.

Les deux amis s'embrassèrent quatre fois de suite sans désemparer.

— Ah ! ce bon monsieur Julien ! ce pauvre cher jeune homme ! dit enfin Roblot revenu un peu de son émotion; le voilà donc enfin ! capitaine avec la croix ! Dieu de Dieu ! quel avancement ! Ah çà ! mon enfant, vous avez donc fait des millions de prodiges? à vingt-cinq ans, capitaine et la croix !... c'est exorbitant!

— Pas du tout, père Roblot, je n'ai fait que mon devoir ; mais quelques actions d'éclat, plusieurs coups de sabre bien appliqués et surtout un bon cheval, m'ont valu, comme vous voyez, un avancement assez satisfaisant.

— Vraiment ! mon cher ami. Mais, mon capitaine, fit en s'interrompant Roblot, malgré votre absence, vos épaulettes, votre croix, êtes-vous toujours le bon Julien, le même Julien d'autrefois?

— Toujours ! repartit l'officier en serrant la main du ferblantier comme dans un étau ; et vous, toujours ce bon Roblot, n'est-ce pas?

— Oh ! toujours du même tonneau, reprit le ferblantier; et dire, ajouta-t-il, que c'est moi qui suis cause de tout cela. C'est moi, Julien, vous vous le rappelez, qui vous ai poussé par les épaules pour être... capitaine... Je le savais bien que vous feriez votre chemin; mais, bombarde ! je n'aurais jamais deviné que vous le feriez si vite et si bien. Moi aussi j'ai fait des coups d'éclat, moi aussi j'ai donné de fameux coups de baïonnette; et malgré toute cette besogne, je suis resté Gros-Jean comme devant. C'est qu'il me manquait le physique, la lecture et le calcul... Mais, bombarde ! exclama de nouveau le ferblantier en examinant Julien des pieds à la tête, que vous faites un officier bien ficelé !

Pour échapper aux curieux que les exclamations du bonhomme avaient attirés autour de lui, dans la rue, Julien s'était précipité dans la boutique de l'artisan et avait plongé ses regards dans l'arrière-boutique en disant à Roblot, qui s'excusait de n'avoir pas songé plus tôt à le prier d'entrer dans son établissement :

— Comment se porte madame Roblot et Fleur de Grenade?

— Hélas! mon cher capitaine, répondit le vieux soldat d'un accent presque solennel, il y a eu bien des changemens depuis que vous êtes parti. Et primo d'abord, pour ne plus revenir sur un sujet qui me bouleverse l'estomac toutes les fois que j'en parle, je vous dirai que mon épouse est partie depuis près d'un an pour le quartier-général du Père éternel, où elle m'attend avec armes et bagages, la pauvre chère fem-

me ! et où elle ne m'attendra pas longtemps, vu que la vie de ce monde est semée de chausses-trappes et de chevaux de frises. Hélas ! oui, je suis *veuve* Quant à cette chère Fleur de Grenade, poursuivit le ferblantier en donnant à sa voix une légère inflexion de douceur, désolée de ne point recevoir de vos nouvelles, n'envisageant que votre oubli ou votre mort, comme la chose était possible, elle a cédé à nos instances, à celles de sa mère surtout, et...

— Et probablement aussi à celles de monsieur Renard ? interrompit le capitaine en regardant le compère qui n'avait pas soufflé mot et qui aurait voulu se trouver dans un trou de souris, tant il était embarrassé des regards animés que lui avait lancés Julien.

— Comme vous dites, continua le ferblantier, aux conseils de notre ami Renard ; et elle a fini par se marier à un brave militaire, sergent des sapeurs du 10e, décoré et parent de mon compère, ici présent.

A ces mots, Julien jeta sur Renard d'autres espèces de regards qui firent tour-à-tour pâlir, rougir et verdir celui-ci ; le malheureux compère se serait volontiers abandonné au diable pour se tirer de ce mauvais pas.

— Est-il possible ! s'écria Julien. Au mépris de ses promesses, de ses sermens, Thérèse s'est mariée... sans m'attendre... sans m'en prévenir... Oh ! c'est bien mal... C'est affreux !

— Il y a plus, continua imperturbablement le ferblantier, Fleur de Grenade est partie avec son mari et a fait la campagne en qualité de cantinière du 10e ; mais comme le brave Bouffard, c'était le nom de son époux, a été tué, elle s'est remariée avec un officier du même régiment, le capitaine Paqueville.

— Elle s'est re-ma-ri-ée, dites-vous ? fit le cuirassier en appuyant sur chacune des syllabes du mot.

— Oui, mais à des conditions telles avec son premier et son second mari, qu'on peut croire qu'elle est restée tout aussi fidèle à votre souvenir, tout aussi... constante à sa foi, que si elle était restée fille, dans ma boutique, où je la regrette toujours.

Le capitaine, en souriant amèrement, imprima à sa moustache une légère contraction qui voulait dire : « Quel conte ! » mais Renard qui voulait rentrer à tout prix, sinon dans les bonnes grâces, du moins dans la froide indifférence de d'Hervilly, prit alors la parole et narra longuement les scènes singulières qui s'étaient passées entre Fleur de Grenade et le sapeur Bouffard, relatives aux conditions de ce mariage ; et, après avoir achevé sa narration, qu'il avait entremêlée, comme de coutume, de citations latines, de proverbes et de maximes, Roblot prit la parole :

— Capitaine, dit il, vous venez d'entendre les tenans et les aboutissans ; mon compère n'a pas omis un incident. Maintenant mettez-vous à notre place, à celle de Fleur de Grenade, qui restait là en faction, la pauvre enfant, lorsque son avenir n'était pas beau, puisque je n'ai pour toute ration que ma pension et mon établissement qui ne va pas comme autrefois ; ne devions-nous pas, dis-je, la presser de prendre un parti? Elle l'a pris, ce parti ; mais après bien des larmes et des gémissemens ! Il a fallu toute ma fermeté, à moi, pour vaincre ses scrupules. Le bruit de votre mort nous a aidés ; car je puis dire en toute conscience, que si les bureaux de la guerre avaient été plus polis envers moi, et qu'ils m'eussent dit que vous faisiez encore partie du contingent des vivans, malgré votre silence, malgré l'espèce d'abandon auquel vous sembliez livrer Thérèse, jamais elle n'aurait consenti à se marier. Enfin ce qui est fait est fait, il n'y a plus à revenir là dessus. Quant à vous, mon capitaine, n'avez-vous pas à vous reprocher quelque chose ? Ne pas donner le plus petit signe de vie à sa prétendue, ne pas écrire le moindre mot à ses amis, cela est-il dans la consigne et dans l'ordre, hein ?

— J'avoue, père Roblot, répondit Julien atterré, qu'on a pu me taxer d'indifférence, et que Thérèse plus que toute autre avait le droit de me croire parjure ; mais pénétrez-vous bien de ma position : j'embrassais l'état militaire sans goût, p jefr aimême avec répulsion ; j'arrivais au milieu d'hommes qui m'étaient antipathiques. Ma correspondance se serai: ressen ie des amertumes de mon cœur. Je me suis dit « N'écrivons ni à Fleur de Grenade, ni à son père, ni à sa mère ; n'écrivons à personne ; soyons mort pour le monde, pour les affections que j'ai quittées ; abandonnons-nous tout entier à l'apprentissage du métier que nous avons embrassé par amour pour elle. Si la chance me vient, si je parviens à sortir de la foule, alors il sera temps d'écrire, d'épancher mes plus secrètes pensées dans le sein de celle que j'ai tant aimée ! » Voilà les réflexions que je faisais, père Roblot ; elles vous expliquent la conduite que j'ai tenue.

Ici Renard fit une légère grimace en signe de doute qui, fort heureusement pour lui, ne fut pas remarquée du capitaine.

— Mais racontez-nous donc au moins vos campagnes, mon capitaine ; car voilà une heure que nous causons, et jusqu'à présent Renard et moi n'avons cessé de parler ; vous ne nous avez pas ouvert la bouche sur les circonstances qu'il importe si fort à un vieux de la vieille, comme on dit maintenant, de connaître.

— Ce ne sera pas long, repartit d'Hervilly. Vous n'avez pas oublié que lors de mon départ de Paris, le dépôt de mon régiment était à Strasbourg. Au bout de six semaines l'ordre du ministre de rejoindre l'armée d'Italie nous arriva. Nous fûmes mis sous le commandement du prince Eugène, et nous nous battîmes tour à tour en Illyrie, dans le Tyrol et sur les bords de la Brenta Que vous dirai-je? un peu de cœur, beaucoup de bonne volonté, l'odeur de la poudre et plus que tout cela, le désir de me distinguer, me firent franchir, en un an, les grades de brigadier et de maréchal-des-logis. L'année suivante, au combat de Spuziello je fus nommé sous-lieutenant ; à la bataille de Casa Nova un drapeau autrichien me tomba par hasard entre les mains et me valut la décoration ; à Specchia le brevet de lieutenant me fut accordé ; enfin, lors de notre jonction avec la grande rmée, à la bataille de Wagram, je fus assez favorisé pour faire une bonne charge avec mon peloton... Huit jours après, l'Empereur crut devoir me décerner le grade de capitaine, voilà tout.

— En vérité, exclama le ferblantier, il nous raconte cela comme en revenant de Pontoise, et avec la modestie qu'il avait jadis, quand il peignait des petits chiens et des cœurs enflammés sur des tasses de porcelaine. Vous n'en êtes pas moins un fameux guerrier, monsieur Julien. Ce drapeau pris, ces belles charges exécutées sur le casaquin des Kinserlichs me font un plaisir universel. Vous êtes un véritable enfant de la France !

— J'ajouterai, père Roblot, reprit le capitaine, qui n'avait écouté cette sortie admirative que d'une oreille distraite, que selon votre prédiction j'aime aujourd'hui mon état avec passion. Les vieilles tendances de mon sang ont fermenté dans mon cœur, en un mot, je suis soldat et je veux rester soldat !

— Bravo ! cria le ferblantier en jetant en l'air son bonnet à queue de renard, vive l'Empereur !

— Vive la France ! dit le capitaine.

A cette exclamation, Roblot regarda Julien d'un air étonné, et se tournant du côté de Renard qui venait de poser sur la table deux bouteilles de vieux vin, des verres, du pain et un jambonneau, est-ce que par hasard le capitaine serait comme le second mari de Fleur de Grenade, phila... phisolo... phila... quoi donc, compère ?

— Philadelphe, répondit stoïquement Renard.

— Oui, c'est cela, philadelphe. Diable de mot que j'ai tant de peine à prononcer ; est-ce que vous seriez *phildalephe*, capitaine ?

— Permettez-moi, père Roblot, de ne point répondre à cette question, répliqua le capitaine d'un ton qui ne laissait pas de prise à une nouvelle indiscrétion. Qu'il vous suffise de savoir que je suis dévoué de cœur et d'âme à ma patrie, à mon drapeau et à l'Empereur !

— Pardon, excuse, mon capitaine, fit Roblot d'un ton d'humilité, je n'ai pas eu l'intention de vous manquer.

Julien tendit la main au ferblantier et ne répliqua pas.

— Ah ! que Fleur de Grenade va être contente, dit alors

Roblot, quand elle saura qu'outre vos deux oreilles, vous avez rapporté une croix avec une épaulette de capitaine; elle ne peut tarder à rentrer en France; sa dernière lettre, datée de Vienne en Autriche, nous le fait espérer positivement. La pauvre enfant, quelle joie! quel bonheur!... Comme vous allez recommencer les manœuvres d'autrefois, vous raconter mutuellement vos campagnes?

— Mais... fit le capitaine, et son mari?

— Son mari! tiens, c'est vrai! je ne vous l'ai donc pas dit?

Julien fit un signe de tête négatif.

— Mort aussi, comme le premier, sur le champ d'honneur ou à peu près: Fleur de Grenade leur porte bonheur! En vérité, mon cher monsieur Julien, il faut que vous soyez né coiffé pour revenir juste au moment où Thérèse est redevenue libre; la place est pour ainsi dire toute chaude.

Le capitaine fit une légère moue et murmura en hochant la tête:

— Déjà deux maris! c'est beaucoup, n'importe! je n'ai pas failli à ma parole, moi! je remplirai ma promesse.

Puis, après un moment de réflexion, la belle figure de Julien s'illumina; ses yeux brillèrent d'un vif éclat; il releva la tête et tendit son verre au ferblantier, en lui disant avec l'abandon le plus franc:

— A votre santé, mon cher beau-père... A la vôtre, monsieur Renard, ajouta-t-il en s'inclinant légèrement.

— A la vôtre, mon digne gendre.

— Vous me faites bien de l'honneur, capitaine, dit l'employé au Mont-de-Piété.

— Fleur de Grenade sera madame d'Hervilly; Thérèse sera ma femme, j'en ai fait jadis et j'en fais encore aujourd'hui le serment! dit Julien d'une voix ferme en posant son verre sur la table.

II.

Au même instant, un facteur de la poste aux lettres se montra sur le seuil de la boutique du ferblantier, en criant d'une voix de fausset:

— Monsieur Roblot, ex-sous-officier retraité! trente-deux sous!... C'est une lettre de la grande armée!

— Une lettre de la grande armée! s'écria Julien en tressaillant sur sa chaise.

Roblot se leva et rapporta bientôt une lettre qu'il tournait entre ses doigts.

— C'est de ma fille: j'ai reconnu l'écriture! dit-il après avoir repris sa place à table; nous allons voir ce qu'elle nous dit. Toujours la même chanson sans doute, des larmes, des reproches à votre sujet, monsieur Julien; puis des belles phrases à la manière de l'abbé Chamelle; je ne sais pas où Thérèse va chercher ses proclamations.

— Lisez, père Roblot, dit le capitaine dont l'impatience était bien naturelle.

— Ah! bien oui, moi lire! excusez: avez-vous donc oublié, mon capitaine, que je ne sais lire que dans les livres imprimés et encore pas trop bien? Avec votre permission, Renard me remplacera. Allons, vite, compère, mettez vos lunettes; nous sommes sur le gril.

Renard ouvrit la dépêche et lut ce qui suit, non sans reporter de temps à autre un regard curieux, par-dessus ses besicles, sur ses deux auditeurs dont les impressions diverses se révélaient, sur leur physionomie, par des signes différens.

— Hum! hum! fit Renard en toussant:

« Mon cher père! »

— Bien! très bien! interrompit le ferblantier. Thérèse commence toujours ainsi: cela prouve la bonne éducation qu'elle a reçue.

— Père Roblot, je vous en prie, fit le capitaine, laissez lire monsieur Renard.

Celui-ci commença:

« Vous connaissez les motifs qui m'ont déterminée à rester » à Vienne depuis la mort de mon mari, le commandant Pa» queville. Vous savez que les blessures de ce brave Priam, » mon ami, celui de feu Bouffard, mon premier mari, m'ont » seules empêchée de voler... »

— Comment! de voler!... fit Roblot avec un éclat de voix.

« De voler dans vos bras, »— se hâta d'ajouter Renard.

— Ah! à la bonne heure, je disais aussi...

— Mais, père Roblot, au nom du ciel! fit encore le capitaine, laissez donc achever.

« Je me serais trouvée heureuse, » continua Renard, « de » vous consacrer, dès à présent, des jours qui ne seraient » plus voués à la patrie; mais le ciel en a ordonné autrement » et je vais me trouver lancée dans un monde tout nouveau » pour moi et où, cependant, j'espère ne point faillir davan» tage que dans celui que je viens de quitter. »

— Encore quelque anicroche!... grommela Roblot.

« Vous vous souvenez, mon cher père, que Paqueville me » recommanda, en mourant, à ses amis les philadelphes, » (monsieur Renard a dû vous expliquer la signification de » ce mot que j'ai déjà employé dans mes lettres précédentes) » et plus particulièrement au colonel d'artillerie, monsieur » le baron de Solésme. Cette recommandation de Paqueville, » à son lit de mort, fut religieusement observée. La réputa» tion de loyauté du défunt, sa fin si glorieuse, la faveur » dont m'avait honorée l'Empereur, tout contribuait à rendre » mon sort intéressant. Ma maison du faubourg de Vienne » devint donc le rendez-vous d'une foule d'officiers supé» rieurs qui, me jugeant avec trop d'indulgence en m'accor» dant quelque beauté et quelque esprit, mirent mon salon » à la mode. N'y était pas admis qui voulait. »

— Elle ne se dit pas de sottises, fit Roblot en vidant son verre.

— La veuve du capitaine Paqueville! s'écria Julien en se frappant le front; en effet, j'en ai beaucoup entendu parler en passant par Vienne. Mais, qui aurait pu deviner... Pardon, monsieur Renard, veuillez continuer.

« Vous eussiez été bien étonné, mon cher père, » reprit l'employé du Mont-de-Piété, « si vous aviez pu voir votre pau» vre Thérèse, votre petite Fleur de Grenade, présider une » assemblée étincelante d'uniformes brillans, et faire, d'une » façon qu'on ne trouvait pas trop gauche, les honneurs de » chez elle. »

— Bien sûr que j'eusse été un peu ébouriffé, interrompit encore Roblot. Qui jamais aurait imaginé pareille chose! n'est-ce pas, monsieur Julien?

Le capitaine fit un signe de tête affirmatif.

« Cependant, au milieu des hommages dont j'étais l'objet, » je ne pouvais songer, sans attendrissement, à vous, mon » bon père, à ma mère bien-aimée que Dieu a rappelée dans » son sein, et à l'homme dont le souvenir ne sortira jamais » de ma mémoire, et j'aspirais au moment fortuné où l'état » de ce pauvre Priam me permettrait de reprendre la route » de France. »

— Toujours bonne fille! dit Renard en interrompant sa lecture pour prendre une prise de tabac.

— Un excellent naturel, fit le ferblantier; tout mon caractère: le portrait vivant de ma défunte dans son temps.

Julien n'avait pas fait de réflexions; mais à ces mots: *et à l'homme dont le souvenir ne sortira jamais de ma mémoire;* il avait baissé tristement la tête.

Renard continua:

« Le sort en a décidé autrement. Au moment où je faisais » mes préparatifs de départ, monsieur le baron de Solésme » se prévalant des dernières volontés de mon mari, et fort » de la confiance qu'il m'avait inspirée, m'offrit sa main; et, » après de mûres réflexions... »

— Grand Dieu! exclama Julien en se dressant tout-à-coup.

— Voilà le *hic*, fit le ferblantier.

« Je l'ai acceptée, » continua de lire Renard en ôtant ses lunettes pour reposer sa vue.

— *Acceptée!* exclama Roblot en bondissant sur sa chaise. Acceptée!... pas possible, vous ne lisez pas bien, compère.

—Voyez vous-même, répondit froidement Renard en mettant la lettre sous les yeux du ferblantier : *a, c, ac ; c, e, p, cep ; accep ; t, é, té ; acceptée.* Je sais lire peut-être ?

Cette fois Julien était resté impassible : il n'avait fait aucun geste. Seulement les traits de son visage s'étaient crispés ; une soudaine révolution avait dû s'opérer dans le cœur du capitaine.

— *Acceptée !* répéta encore une fois Roblot. La voilà donc re-remariée en troisième noces ? C'est-à-dire que toutes les armes de la grande armée y passeront. Génie, infanterie, artillerie. Il ne lui manque que la cavalerie, et elle y viendra, soyez-en sûr, ajouta le ferblantier en jetant un coup d'œil significatif à Julien, absorbé dans ses réflexions.

— C'est possible ! fit Renard qui, ne pouvant sacrifier un bon mot lorsqu'il se présentait à son esprit, ajouta en souriant : Elle aura vu à Vienne l'opéra des *Prétendus* où l'amoureuse chante cette ariette :

Et il fredonna :

« Trois époux pour un, mes parens sont charmans. »

Un regard foudroyant de d'Hervilly, accompagné d'un geste terrible, coupa la parole à Renard. Roblot, à qui cette pantomime avait échappé, engagea son compère à achever la lecture de la lettre : celui-ci un peu troublé, reprit :

« Je me suis donc mariée, mon cher père, et je vous an» nonce cette nouvelle après la cérémonie, bien persuadée que » n'ayant toujours eu en vue que mon bonheur, vous ne » m'auriez pas détournée d'une alliance qui va enfin m'assu» rer une position dans le monde et une fortune pour l'ave» nir.

» Je suis donc aujourd'hui madame la baronne de Solésme, » et c'est sous ce nom que vous m'embrasserez bientôt à » Paris, car nous partons pour l'armée d'Espagne, où mon » mari se rend immédiatement pour inspecter le matériel » des places fortes de la Catalogne. Nous passerons par la » capitale et je vous laisse pressentir la joie que j'aurai à » vous présenter mon mari, et à revoir les lieux où j'ai laissé » de si doux souvenirs. Pourquoi cette joie sera-t-elle trou» blée par l'absence, hélas ! si douloureuse de ma pauvre » mère dont j'aurais été si heureuse d'embellir la vieillesse ! » mais vous me restez, et vous jouirez, pour deux, de la re» connaissance et de la tendresse de votre enfant. »

— Je tiens ferme pour ce que j'ai dit : elle a du bon ! fit encore le ferblantier.

« Adieu donc, mon bon père, à bientôt, car cette lettre ne » précédera que de peu de jours mon arrivée.

» Les petits corps d'armée qui étaient demeurés dans » les provinces de la monarchie autrichienne, pour l'occu» pation, ont reçu l'ordre de reprendre la route de France. » Mon pauvre Priam étant parfaitement rétabli, rien ne s'op» posera plus à mon départ qui se trouve d'ailleurs activé » par celui de mon mari.

» Je vous embrasse mille fois, et vous prie de me croire » aujourd'hui, comme toujours, votre tendre et affectionnée » fille.

» La baronne de SOLÈSME,
» Née THÉRÈSE ROBLOT.

» Vienne, le .... août 1810. »

— Eh bien ! vous voyez, dit Julien en regardant le ferblantier d'un œil morne, vous voyez cette fidélité à toute épreuve ! ce souvenir de tous les instans : un troisième mari !

— Je suis pétrifié, dit le ferblantier ; je ne m'attendais pas à ce que Thérèse eût cette rage d'épousailles.

— Rage, c'est le mot, répéta froidement Julien.

— Un instant' s'écria Renard.

— Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda Roblot en se tournant avec vivacité vers son compère qui répondit :

— Il y a un post-scriptum.

— Eh bien ! lisez le *prosse-gripton.*

— P. S. Reprit l'employé du Mont-de-Piété, après avoir examiné la lettre en tous sens. « Je vous prie, mon cher » père, de me rappeler au souvenir de nos amis et surtout à » celui de monsieur Renard. Je vous recommande également » ma petite chambre où j'ai passé, jadis, des jours si heu» reux et de si cruels momens : je veux la revoir telle que » je l'ai quittée ; je veux contempler les meubles qui la gar» nissaient ainsi que la cassette qui m'a été confiée par » Julien.

» A propos de monsieur Julien d'Hervilly, j'ai appris ici » qu'il avait fait un chemin rapide dans la carrière qu'il a » embrassée à contre cœur. Je l'en aurais félicité de toute » mon âme s'il avait daigné, comme quelques officiers de son » régiment, se présenter chez moi, à Vienne, où mon hôtel » était fréquenté non-seulement par les militaires les plus » distingués de l'armée, mais encore par ceux dont la *haute » naissance,* » — haute naissance soulignée, — ajouta Renard, « ont plus particulièrement attiré les faveurs de l'Empereur » pendant cette mémorable campagne. Je suis fâchée pour » monsieur le vicomte d'Hervilly, de cet oubli à mon égard » qui dure depuis cinq ans. Depuis cinq ans je prie Dieu » qu'il lui pardonne, comme je lui pardonne ; je le prierai » encore d'accorder une existence heureuse à celle qui épou» sera un jour celui dont le souvenir est le principe de ma » vie ; j'en mourrai peut-être, mais n'importe ! »

Ces derniers mots étaient encore soulignés dans la lettre de Fleur de Grenade ; et, comme c'est ordinairement dans le post-scriptum de l'épître d'une femme qu'on découvre sa pensée la plus secrète, il est probable que la nouvelle détermination de Thérèse avait surgi de la conduite de Julien à son passage à Vienne. Elle s'était imaginé qu'il n'avait pas voulu la voir, et son cœur, si longtemps tenaillé et meurtri, avait été, cette fois, broyé sans retour.

Si le ferblantier, en écoutant cette dernière partie de la lettre de sa fille, avait été profondément touché ; si l'employé du Mont-de-Piété, en la lisant, avait laissé percer, dans ses inflexions de voix, l'impression qu'elle lui causait, ce fut bien autre chose pour Julien d'ordinaire si impressionnable. A peine Renard avait-il achevé de lire le terrible post-scriptum, que de même qu'un torrent retenu trop longtemps par les digues qui viennent à se rompre, deux ruisseaux de larmes jaillirent tout-à-coup de ses yeux et vinrent inonder son visage. Alors cachant sa tête dans ses mains, il se mit à sangloter en bégayant :

— Mon Dieu !..... m'accuser... moi qui l'aimais tant !..... c'est moi maintenant qui lui pardonne.

A la vue du désespoir de Julien, Roblot étreignit le capitaine dans ses bras en cherchant par des lieux communs à calmer sa douleur.

— Oh ! oui, lui disait-il, on ne doit jamais se fier au caractère des femmes : toutes ne se suivent pas, mais elles se ressemblent...

— Le roi Salomon les connaissait bien, dit à son tour Renard. Leur inconstance était déjà, de son temps, chose généralement reconnue, et depuis, cette inconstance n'a fait que croître et multiplier.

— Hélas ! répétait Julien, qui avait enfin repris un peu de calme ; Thérèse est perdue pour moi sans retour.

— Mais j'y songe ! fit Roblot, en essuyant avec la manche de sa veste une larme figée sur sa joue ; le 1er de cuirassiers ne va-t-il pas en Espagne ?

— Oui, répondit Julien. Nous ne devons séjourner à Paris que le temps de faire reposer nos hommes et leurs chevaux.

— Eh bien ! vous vous y rencontrerez peut-être, dit le ferblantier ; voilà qui sera un peu drôle !

— Je vous proteste que je ne la rencontrerai pas, fit Julien d'une voix profondément accentuée.

— Et si elle allait arriver tout de suite, là, comme une bombe ! cette chère Fleur de Grenade ?

— Je sortirais de chez vous à l'instant, et je ne lui adresserais même pas la parole.

— Mais vous ne l'aimez donc plus ?

— Thérèse n'est elle pas mariée ? répondit Julien, en jetant un regard sévère au père Roblot.

— Ah ! c'est juste, fit le ferblantier, je n'y pensais pas.

— Et pour la troisième fois, ajouta Julien en étouffant un soupir.

— *Prima gratis, secunda debet, tertia solvet,* grommela Renard.

— Qu'est-ce que vous rabâchez là tout bas? demanda le ferblantier à son compère.

— Oh! monsieur le capitaine me comprend, répliqua l'employé.

— Mais encore?

— Je veux dire par cet aphorisme latin, mon cher Roblot, qu'on peut croire une femme fidèle à ses sermens, une fois, deux fois même, mais qu'à la troisième, votre serviteur très humble.

— Renard, c'est peut-être vrai, ce que vous dites là, fit Roblot en hochant la tête.

L'employé se caressa le menton, en laissant échapper un sourire de satisfaction, car il était rentré petit à petit dans les limites de son ancienne intimité avec Julien, et le troisième mariage de Fleur de Grenade effaçait, selon lui, une partie des torts que le capitaine pouvait lui reprocher dans la négociation du premier.

Quant à Julien, encore abasourdi de la nouvelle, la tête tristement penchée et les bras croisés sur sa poitrine, il semblait livré à de si sombres réflexions, que ni le ferblantier, ni Renard n'osaient l'interroger, lorsque se levant tout-à-coup:

— Demain, mon cher Roblot, dit-il, je veux avant mon départ aller visiter la tombe de ma mère. Voudrez-vous m'accompagner?

— Comment! si je voudrai? répliqua celui-ci d'un ton de reproche; mon capitaine, vous me procurerez honneur et plaisir.

— Eh bien! demain, nous irons ensemble au Père-Lachaise. J'irai puiser là un peu de cette philosophie qui semble m'abandonner en ce moment. Oui, la mémoire d'une bonne mère est un baume pour un cœur brisé comme le mien. Et puis le ciel ne m'accordera peut-être plus le bonheur de visiter ces mânes chéris.

— Ah! pas de ces idées, mon cher capitaine, se hasarda de dire Renard. Une bonne mère que l'on perd est une perle qui tombe dans l'Océan, on ne peut la retrouver; mais une maîtresse... Bon Dieu! une de perdue, cent de retrouvées: elles pleuvent, elles inondent! Moi qui ne suis ni beau, ni jeune, ni capitaine, ni décoré, j'en aurais dix si je voulais.

— Mon cher monsieur Renard, repartit Julien d'un ton aigre, l'un et l'autre nous n'entendons pas l'amour de la même manière.

Renard se tut; Julien reprit son accent habituel en disant:

— Messieurs, je vous invite à dîner avec moi, aujourd'hui, *Aux Frères Provençaux.* Vous me trouverez, à cinq heures, devant le *Café de la Rotonde*, au Palais-Royal; n'y manquez pas.

Roblot et Renard donnèrent l'assurance au capitaine qu'ils seraient exacts au rendez-vous.

— A cinq heures précises, heure militaire, dit Renard en saluant Julien, qui sortit aussitôt de la boutique du ferblantier.

CHAPITRE II.

LES FRÈRES PROVENÇAUX ET LE CIMETIÈRE DU PÈRE-LACHAISE.

I.

Les Frères Provençaux étaient, au temps de l'Empire, le restaurant de Paris le plus en vogue. Tous les officiers qui passaient par la capitale pour aller, soit en Espagne, soit en Allemagne rejoindre leur régiment, ne manquaient jamais d'aller dîner au moins une fois dans cet établissement, où ils étaient certains de rencontrer des camarades dont les hasards de la guerre les avaient séparés. *Les Frères Provençaux* qui étaient alors ce que le *Café de Paris* et le *Café Anglais* ont été dans ces dernières années, partageaient avec l'estaminet *Hollandais-Américain*, également situé au Palais Royal, une réputation guerrière. A Vienne, à Berlin, à Moskow, sur le sommet des Alpes ou des Pyrénées, sur les bords de la Vistule, du Tage, ou de l'Elbe, on se donnait rendez-vous aux *Frères Provençaux* ou à l'estaminet *Hollandais* à la prochaine trêve, car le mot *paix* avait été pour ainsi dire rayé du vocabulaire militaire. Ces deux établissemens étaient donc pour ainsi dire la terre promise de tous ces chefs de phalanges nomades qui pouvaient énumérer leurs jours de repos, mais qui ne comptaient plus, depuis dix ans, ni leurs jours de fatigues, ni leurs jours de victoires.

— Savez-vous bien, dit le ferblantier à son compère quand Julien fut parti, que j'ai été bien mal inspiré de vous faire lire la lettre de Thérèse. Aussi, qui aurait pu se douter d'une pareille espièglerie! Quelle gaillarde! trois maris! moi qui n'ai jamais possédé que madame Roblot.

— Sans compter que ce mariage-là sera le bon, répondit Renard, en supposant que les deux autres n'aient été que pour la forme, ce qui n'a pas semblé très croyable au capitaine. Enfin, que voulez-vous, mon ami, il fallait que tôt ou tard cet honnête monsieur Julien fût instruit de la vérité: autant aujourd'hui qu'un autre jour? Il appellera à son aide la philosophie, et une campagne achèvera de lui faire oublier Thérèse tout-à-fait.

— La philosophie! repartit Roblot, est une viande creuse. En attendant, apprêtons-nous pour aller dîner avec le capitaine; je crois qu'au restaurant où il nous mènera on fricote mieux qu'au camp de la Lune, où nous ne mangions que des chardons en guise d'artichauts, et des côtelettes de cheval en remplacement de fricandeaux sans oseille. Où diable logent-ils ces *Freres Provençaux?*

— Ne vous inquiétez pas, je vous y conduirai sans encombre, répliqua Renard; j'y suis allé pour mon compte deux fois, et je vous certifie que vous serez satisfait de la manière dont les mets sont accommodés; et puis les vins!... Ce sont les vins surtout!... Habillez-vous, mon cher Roblot; je vais en faire autant; nous nous acheminerons ensuite vers le Palais-Royal.

Renard endossa l'habit bleu de ciel, mit une large cravate blanche avec un col de chemise qui lui montait jusqu'aux oreilles, couvrit son chef d'un castor à longs poils et revint dans cette tenue trouver le ferblantier, qui, de son côté, avait revêtu l'habit couleur canelle qui datait du mariage de sa fille: il s'était fait aussi *beau* qu'il lui avait été possible.

— Nous voilà en état de nous présenter même à la table de l'Empereur, dit Renard Parole d'honneur, Roblot, avec cette toilette on ne vous donnerait pas plus de quarante à soixante ans; de mon côté, je me flatte de n'être pas trop décrépit.

Les deux amis fermèrent la boutique et se dirigèrent, à pas d'ambassadeurs, vers le Palais-Royal. En arrivant devant la Rotonde, ils trouvèrent le capitaine, qui, ayant revêtu le costume bourgeois, les attendait, en se promenant plongé dans ses réflexions.

Après avoir mangé comme des acteurs de province et bu comme les sables du désert, Roblot et Renard regagnèrent la rue Mouffetard, où des voisins charitables aidèrent le ferblantier à se coucher.

II.

La vaste nécropole connue sous le nom de cimetière du Père-Lachaise, qui étend à l'est de Paris ses champs semés de cyprès et de pierres tumulaires, n'était encore, en 1810, qu'un terrain assez circonscrit où deux ou trois arrondissemens de la capitale allaient déposer leurs morts. Il n'y avait point encore de ces monumens fastueux, de ces pyramides élégantes, de ces obélisques splendides qui depuis trente ans ont

fait du Père-Lachaise une promenade, un square, une cité véritable avec son oligarchie, sa noblesse et sa populace. La hache de 1793, qui s'était exercée laborieusement sur le domaine depuis longtemps négligé du confesseur de Louis XIV, avait abattu des arbres, ébranlé des murailles, creusé des ravins; mais elle avait en quelque sorte respecté la maison du jésuite, qui, placée sur le plateau où l'on a élevé, depuis, la chapelle, dominait de ses ruines de pierre toutes ces ruines de chair et d'os qu'on venait enfouir autour d'elle. Cette maison, d'une simplicité étrange, et qui n'avait acquis quelque importance que par sa situation pittoresque et l'étendue de son jardin, réveillait dans l'esprit des visiteurs les souvenirs du grand siècle. Donc l'héritage du père Lachaise, ses vastes jardins, ses beaux vergers, ses tonnelles ombreuses, ses allées plantées de tilleuls, tout cela, disons-nous, était en 1810 métamorphosé en cimetière, non pas en cimetière fashionable, comme aujourd'hui, mais en cimetière vulgaire où la fosse commune était large, où les monumens funéraires étaient rares, où les fleurs et les arbustes exotiques ne couvraient pas, comme d'une nappe de parfums, cette terre ardente où se décomposent, si vite, le lin du suaire, le bois du cercueil, la dépouille mortelle des races contemporaines.

Le capitaine, Roblot encore un peu gris de la veille, et Renard qui avait accompagné son compère, bien que Julien ne l'eût pas convié à ce pieux pèlerinage, marchaient silencieusement dans les sentiers tortueux du cimetière, lorsqu'arrivés en vue de l'endroit où le corps de la marquise d'Hervilly avait été déposé, Julien jeta un cri de surprise. Roblot et Renard lui demandèrent le sujet de son étonnement, le capitaine, pour toute réponse, leur indiqua de la main le monument funéraire qu'ils avaient devant eux.

A la place même où avait été inhumée madame d'Hervilly, sept ans auparavant, s'élevait un mausolée d'un style correct et simple. Ce mausolée, pour lequel on avait affecté le genre gothique, était à quatre faces, et présentait sur chacun de ses côtés les attributs de la mort et les emblêmes de l'éternité. Une croix de bronze s'élevait au-dessus du monument sur lequel on lisait ces mots incrustés sur une table de marbre noire :

Ci gît la marquise d'Hervilly.
Monument élevé à la mémoire de ses vertus
par ses enfans.

Puis un peu plus bas, ces mots tirés de l'Écriture :

Transiit bene faciendo(1).

Autour du mausolée régnait une balustrade de fer ornée des armes de la marquise, balustrade qui séparait le chemin d'une plate-bande à compartimens de gazon, où croissaient des pervenches et de mélancoliques soucis.

Julien ne revenait point de son étonnement — « Quelle main pieuse, se demandait-il, a élevé à ma mère ce tombeau ! j'ai laissé ses cendres dans une place aride exposée aux sacriléges empiétemens des passans : je les retrouve aujourd'hui, dans un sépulcre qui atteste chez celui qui l'a édifié autant de connaissance de ma famille que des vertus de ma mère. Oh ! qui que vous soyez, fondateur anonyme de cette vénérable sépulture, recevez ici mes remercîmens. »

Le capitaine était encore tout entier à son admiration, lorsque Roblot, qui avait fait quelques pas autour du monument, poussa, à son tour, un cri.

— Qu'avez-vous donc, père Roblot ? lui demanda Julien.

— J'ai, répondit le ferblantier que nous marchons ici de surprise en surprise, comme chez feu Nicollet. Voyez, ajouta-t-il en désignant une modeste tombe qui se trouvait contiguë à celle de la marquise d'Hervilly, et lisez.

En même temps Roblot épela assez difficultueusement ces mots:

Ci-gît Lolotte Roblot !

(1) Elle a passé dans ce monde en semant des bienfaits.

— C'est ma femme, s'écria-t-il, qui est ici auprès de votre mère, et remarquez bien qu'on a réservé à côté une place pour moi : on a bien fait. Oui, ma pauvre femme, je viendrai reposer auprès de toi... pas tout de suite par exemple, mais plus tard... Ah ! ma bonne Lolotte, que je suis aise de te savoir un petit coin de terre à toi. Dire que tu es si bien là, sans penser à rien. Ah ! mon capitaine c'est égal, celui qui nous a fait cette politesse est un lapin un peu cossu.

Quand les deux afflictions si diversement senties par le capitaine et par Roblot eurent payé aux mânes qu'ils venaient visiter le tribut de leurs regrets, le champ des conjectures commença à s'ouvrir.

— Ah çà ! compère Renard, fit le ferblantier, n'est-ce pas vous qui m'auriez ménagé cette surprise ?

— Je suis incapable de me donner les mitaines d'une chose que je n'ai pas faite et que, bien plus, je n'ai pas eu l'idée de faire, repartit Renard. S'il faut vous l'avouer dans la sincérité de mon âme, je ne me doute même pas de la personne qui a pu faire ces frais-là. Et vous, capitaine? ajouta Renard.

Julien était méditatif; il marchait autour du monument plongé dans ses réflexions et regardait avec distraction soit une pâle violette, soit une pensée qu'il avait cueillie au pied du tombeau de sa mère.

— Comment pénétrer ce mystère ? dit-il sans répondre à la question de Renard.

— Eh ! parbleu ! fit Roblot, il y a une chose bien simple à faire. Le monument de madame d'Hervilly ne s'est pas bâti tout seul. Le terrain concédé à ma défunte ne s'est pas acheté sans contrat; tout cela doit nous mettre sur les traces de l'architecte et de l'acquéreur. Entrons chez le concierge du cimetière, peut être nous mettra-t-il au courant.

L'avis fut trouvé raisonnable et le concierge auquel on fit les questions que la curiosité inspirait, répondit après avoir consulté ses registres :

— Messieurs, le terrain et le monument de madame la marquise d'Hervilly ont été achetés et commandés par une personne dont le nom ne m'est pas plus connu qu'à vous. Les travaux de construction ont été faits par l'architecte de l'établissement qui n'est pas plus instruit que moi du nom de la personne que vous désirez connaître. Tout ce que je puis vous dire c'est que ces travaux ont été poussés avec la plus grande activité, que les mémoires ont été payés avec exactitude et que, le jour même où la dépouille mortelle de feue madame la marquise a été transportée dans ce terrain, d'où elle avait été soustraite pendant quelques jours à cause des travaux de fondation, un service funèbre a été célébré, par ordre, à l'église Saint-Ambroise, et que le clergé est venu jusqu'ici bénir et inaugurer le monument.

Julien était muet de surprise.

— Ah çà ! monsieur le concierge, voilà qui est bien pour la mère de monsieur le capitaine d'Hervilly, reprit le ferblantier, quoique tout cela soit obscur en diable; mais l'affaire de ma femme ! me direz-vous comment défunte mon épouse se trouve là, ni plus ni moins qu'une princesse ? Qu'est-ce qui a payé ? car enfin cela a dû coûter gros.

— Je vais vous le dire, monsieur, répondit cette fois le concierge, car mes investigations ne seront pas longues.

En parlant ainsi le fonctionnaire prit un autre registre, le feuilleta, puis s'arrêtant sur un article nouvellement écrit, il ajouta :

— Monsieur, le terrain et la tombe de madame Lolotte Roblot...

— Oui, de ma seule et unique épouse, interrompit le ferblantier..

— Ont été achetés et construits par ordre de madame la baronne de Solésme !

— Ma fille ! exclama Roblot.

— Eh bien ! je m'en doutais, fit Renard d'un ton solennel,

— Mais alors, il n'y a pas longtemps, dit encore Roblot.

— Huit jours à peine, répondit le concierge.

Il n'y eut pas moyen de tirer du fonctionnaire funèbre d'autres détails sur ce qu'il importait tant à Julien de connaître. De vagues pressentimens passaient bien dans son esprit; mais ils ne pouvaient s'y arrêter, parce que la somme

évidemment dépensée pour l'érection des deux tombeaux dépassait de beaucoup les ressources pécuniaires de la personne qu'au premier abord il avait taxée de cet acte de religieux souvenir.

En sortant du cimetière, Julien prit amicalement congé du ferblantier et de son compère.

— Adieu, père Roblot, dit-il; je comptais, en arrivant à Paris, retrouver Fleur de Grenade toujours constante!... la Providence en a décidé autrement. Je pars et pour longtemps, sans doute, car la guerre qui se fait en Espagne sera longue et terrible. Pensez quelquefois à moi, et donnez-moi de vos nouvelles.

— Capitaine, répondit Roblot, il vous faudra me donner des vôtres. La vie est courte, vous le savez, aujourd'hui c'est celui-ci, demain c'est celui-là qui descend la garde; il faut profiter des jours qui nous sont accordés pour cultiver ses amis. Je ne sais pas écrire, c'est vrai, mais je sais dicter, et, dans la circonstance c'est le cœur qui parle.

— Alors, reprit Julien, j'espère que vos lettres m'apporteront, partout où je serai, des consolations.

Le capitaine embrassa tendrement le ferblantier, serra la main de Renard, qui fut tout glorieux de ce témoignage d'amitié, et s'élança dans le cabriolet qui l'attendait à l'entrée du Père-Lachaise. Avant de disparaître tout-à-fait, Julien fit encore à ses deux compagnons un signe de main affectueux.

III.

— Savez-vous, mon compère, dit le ferblantier, que si l'on était superstitieux, ça ferait de l'effet de se séparer ainsi à la porte d'un pareil lieu.

— Eh bien! mon cher Roblot, est-ce que vous donneriez dans ses gourdes-là? repartit le commis qui savait par cœur toutes les œuvres philosophiques de Voltaire. La superstition n'est inspirée que par les prêtres, et il déclama:

« Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense;
Notre crédulité fait toute leur science. »

— Moi! superstitieux! fit Roblot. Est-ce à un ancien fricoteur du camp de la Lune que vous pouvez dire ça, à un homme qui a mangé sa soupe dans des bénitiers? Allons donc! pour vous prouver le contraire, j'avise ici le bouchon où nous avons été nous rafraîchir après l'enterrement de la marquise d'Hervilly; entrons!

— C'est aussi le même où nous avons cassé une croûte le jour des funérailles de votre défunte, mon cher Roblot; le vin y est bon!

Et ils entrèrent dans ce cabaret, rendez-vous ordinaire des croquemorts et des fossoyeurs du cimetière.

CHAPITRE III.

CORRESPONDANCE.

I.

Julien d'Hervilly quitta Paris avec joie. Il y était venu chercher bonheur, amour et fidélité à des sermens librement échangés; il n'avait rien trouvé de tout cela. Le capitaine ne se dissimulait pas que les premiers torts avaient été de son côté; mais en faisant la plus large part à la fragilité humaine, il jugeait que trois mariages consécutifs étaient une vengeance par trop prolongée pour un silence de cinq ans. « Il ne faut plus songer à Fleur de Grenade, se dit-il, le temps a détruit dans son cœur jusqu'aux moindres traces de notre amour si pur, si désintéressé. Il y aurait faiblesse, à moi, de conserver seul un sentiment qui ne peut plus être partagé. Abjurons donc ces illusions de jeune homme. Si quelque femme se présente sur mon chemin, je la prendrai comme on prend une redoute, pour l'abandonner quand on ne craint plus le feu de ses batteries. O Thérèse! vous n'étiez qu'une femme, quand je vous croyais un ange! »

Une autre idée, non moins poignante, occupait l'esprit de Julien: c'était cette transformation subite du tombeau de sa mère, et il cherchait vainement à saisir le mot de cette énigme.

A peine arrivé à Burgos, que le 1er de cuirassiers ne fit que traverser pour se rendre dans le royaume de Grenade, Julien reçut à la fois deux lettres qui l'instruisirent d'une partie de ce qu'il désirait tant apprendre. Le voile n'était pas déchiré, mais il devenait si diaphane, qu'on pouvait tout deviner.

La première de ces missives était conçue en ces termes:

A monsieur Julien d'Hervilly, capitaine au 1er de cuirassiers, présentement à l'armée d'Espagne.

Presbourg (Hongrie), le .... 1810.

« Mon cher frère,

» Enfin il m'est permis de t'écrire! je sais que tu existes!
» Combien je bénis le ciel de t'avoir conservé à l'amour de
» notre vieux père, à ma tendresse fraternelle! Séparés les
» uns des autres par une tempête d'un quart de siècle, j'en-
» trevois cependant le moment où nous pourrons nous réunir
» pour ne plus nous quitter. Conçois-tu la joie de notre père
» lorsqu'il pourra serrer dans ses bras le fils qu'il avait
» laissé au berceau!

» Comme nous, mon cher Julien, tu as passé de bien
» mauvais jours: tu t'es fait artisan pour soutenir l'existence
» de notre mère; grâces t'en soit rendues! La vertu ennoblit
» mieux encore que la naissance! Nous, mon ami, inces-
» samment en butte à toutes les déceptions, nous avons, de-
» puis dix-huit ans, traîné une existence malheureuse dans
» tout les états héréditaires de la maison d'Autriche.

» Qu'il est amer le pain de l'étranger! Toi, au moins, tu
» pouvais porter la tête haute. Nous, dans l'émigration,
» nous étions réduits à rougir de notre abandon. Je n'ai
» pu supporter tant d'humiliations pour notre père. J'ai ac-
» cepté du service dans l'armée autrichienne et les grades
» supérieurs que j'atteignis bientôt me mirent à même de
» subvenir honorablement à nos besoins. J'ai servi contre la
» France, c'est vrai; mais si on peut absoudre une telle fau-
» te, c'est sans contredit quand un motif aussi légitime,
» qu'était le nôtre, la fait commettre.

» J'ai appris la mort de notre respectable mère et la carriè-
» re que tu as embrassée depuis, à la suite d'une aventure qui
» a failli me coûter la vie. Mais de ma captivité de quelques
» heures, dans les rangs français, j'ai emporté de profonds
» souvenirs, et j'ai profité d'une leçon qui, bien qu'elle m'ait
» été donnée par une simple cantinière, n'en a pas moins
» germé dans mon cœur. »

Ici le comte d'Hervilly racontait son entrevue avec Fleur de Grenade, au bivouac. Le dévouement de cette femme, et sa fuite dans la forêt de Burghausen. Le comte terminait ainsi:

» Je ne sais quels rapports, mon cher frère, tu as eus avec
» cette héroïne; mais il faut qu'ils aient été sérieux puis-
» qu'elle portait à son cou le portrait de notre mère et que
» c'est grâce à lui que j'ai eu le bonheur d'échapper aux pé-
» rils qui me menaçaient. Au surplus il est impossible, pour
» une femme de cette classe, d'unir tant de beauté à tant de
» courage. Avant de profiter des moyens de fuite qu'elle m'a-
» vait préparés, je lui ai fait remettre un trop faible gage de
» ma reconnaissance; quelques billets de la banque d'Autri-
» che que j'avais dans mon portefeuille. Puisse cette somme
» la mettre à même d'être heureuse!

» Le mariage de votre Empereur avec une de nos archidu-

» chesses, fera sans doute rouvrir, tôt ou tard, les portes de » la patrie à un grand nombre d'émigrés qui, jusque là, » avaient tenu rancune au gouvernement impérial. J'espère » que notre père profitera de ses relations avec le prince de » Schwartzemberg, ambassadeur d'Autriche, pour obtenir » son retour en France. Il avait bien manifesté quelqu'éloi- » gnement à revenir dans un pays où, dit-il, nous ne possé- » dons plus une pierre pour reposer nos têtes; mais je l'ai » sollicité si vivement, qu'il n'oppose plus à mon projet » qu'une faible résistance qui, je l'espère, sera bientôt vain- » cue.

« Ainsi donc, mon cher Julien, nous allons nous revoir » bientôt! Quel bonheur! après de si rudes épreuves! Ah! » que je voudrais être plus vieux de quelques mois pour te » dire combien je t'aime et combien tu nous es cher.

» Le comte D'HERVILLY. »

La seconde lettre, écrite dans un style tout différent, était de Roblot, qui avait trouvé dans la complaisance de son compère un truchement exact.

Voici cette lettre :

A Monsieur d'Hervilly jeune, chevalier de la Légion-d'Honneur, capitaine au 2e escadaon du 1er de cuirassiers, faisant partie de l'armée d'Espagne, actuellement en Espagne, royaume annexé à l'empire français.

Paris ce 1810

« Mon cher et honoré capitaine,

» Je fais mettre la plume à la main à mon digne ami Re- » nard, que vous avez comblé de bontés, pour vous instruire » de tout ce qui s'est passé chez nous depuis votre départ. » J'ai revu ma chère fille, qui est plus belle et plus facé- » tieuse que jamais. Ce n'est plus la Thérèse de la rue » Mouffetard, qui se parait le dimanche avec une petite robe » d'indienne à fleurs; ce n'est plus la cantinière du 10e, qui » trottait par les longs corridors de l'Ecole militaire, avec » un jupon court et un chapeau rond; c'est aujourd'hui » une grande dame qui a des chapeaux à plumes, des den- » telles, des bagues à tous les doigts et des brodequins. Mais » tranquillisez-vous, mon cher et honoré capitaine, il n'y a » que la mise de changée, le cœur est resté le même, du » moins pour moi, qui pleurais comme plusieurs veaux en » la voyant si réjouissante. Elle m'a embrassé comme du » pain et m'a dit de ces choses qui partaient bien sûrement » de son cœur pour venir tomber en plein sur le mien, qui » crevait de joie et de félicité. Fleur de Grenade m'a pré- » senté son mari, un colonel, ma foi! qui a l'air doux com- » me un agneau, et qui porte sur sa figure, avec une paire » de lunettes d'or, un air de bienveillance qui fait plaisir à » à voir. Monsieur le baron Solêsme m'a tendu la main ni » plus ni moins que si j'avais été son égal, et m'a dit ces » propres paroles : « — Monsieur Roblot, je suis bien aise » de vous voir; madame de Solêsme me parlait souvent » de vous. Je m'aperçois avec un plaisir sensible que la ten- » dresse qu'elle vous porte vous est bien due. Vous me sem- » blez un digne homme! — » Là-dessus j'ai *resalué* mon » gendre, qui n'en paraissait pas plus fier pour cela.

» Il m'a fallu passer par tous les caprices de Thérèse, » qui a voulu absolument que je l'accompagnasse partout » comme un vrai barbet. Elle a loué des loges à l'Académie » impériale de musique, où on ne fait que danser en l'air; » au Théâtre-Français, à Feydeau, que sais-je encore? J'ai » été obligé, avec Renard, de ne pas la quitter d'une se- » melle. L'établissement a été pendant ce temps-là comme il » a pu; il est vrai que rien ne va dans ce quartier, cepen- » dant cela reprend un peu depuis les fêtes du mariage de » S. M. l'empereur et roi.

» Mon Dieu! mon cher et honoré capitaine, qu'il y a de » belles choses à considérer à Paris! Je puis dire en toute » franchise que j'en ai plus vu en huit jours, avec ma fille, » que je n'en avais vu dans toute ma vie. Et Fleur de Gre- » nade, si vous aviez été à même de la contempler au milieu » de tout ce monde-là, vous auriez juré qu'elle était née là- » dedans, tant elle avait de prestance et de facilité dans la » parole. J'ai vu monsieur Talma dans une pièce intitulée » *Andromaque*; j'ai entendu monsieur Dérivis dans *Œdipe à* » *Colonne*; j'ai vu également monsieur Elleviou dans *les Ren-* » *dez-vous Bourgeois*; mais de tous ces messieurs de théâ- » tre, celui qui m'a fait le plus rire, c'est monsieur Brunet; » oh! pour celui-là, il m'a récréé! et malgré ma fille, qui » voulait m'empêcher de l'applaudir solidement, en m'ob- » jectant que ce n'était pas comme il faut en loge, j'ai conti- » nué de le claquer derechef et toujours en réitérant.

» Thérése a voulu revoir sa chambre; elle a même voulu » y passer une nuit sans son mari, descendu avec elle à l'hô- » tel du Hanovre, rue de la Loi. Il a bien fallu que le colo- » nel lui passât cette fantaisie. Elle a tout remué, tout visité, » sans oublier votre coffret, qui est toujours resté à sa » place et que vous n'avez pas voulu emporter dernièrement » avec vous. J'avais beau lui dire: « — Fleur de Grenade, » viens donc, ton mari doit s'ennuyer de ne point te voir » rentrer. » — Je ne pouvais venir à bout de l'arracher de » son ancienne localité. « — C'est ici où mon sort s'est dé- » cidé, me répondait-elle, laissez-moi, mon père, revenir sur » les douces heures de ma jeunesse. » — Puis elle prenait » des fleurs desséchées qui avaient été abandonnées sur sa » cheminée, et elle les portait à ses lèvres; elle tournait et » retournait les petits vases que vous lui avez donnés dans le » temps; enfin tout les effets de son petit ménage que ma » défunte et moi avions respecté, lui ont passé par les mains; » elle n'a rien cassé, comme vous savez que c'était son habi- » tude, et elle riait, pleurait et sautait tout à la fois; je la » croyais folle. « — C'est que les années ont marché pour » toi, et pour moi, Thérèse, lui ai-je dit, et qu'il s'est passé » bien des choses depuis que tu es entrée dans cette cham- » bre. — Mon cher père, a-t-elle répondu en me regardant » avec ses deux yeux, j'y rentre comme j'en suis sortie: le » cœur aussi pur. — » Je vous laisse à penser, mon cher et » honoré capitaine, si j'ai été étonné d'entendre cette répon- » se un peu croustilleuse. « — Bah! lui ai-je dit, tu me fe- » ras accroire qu'aucun de tes trois maris... allons donc! » — Mon père, a-t-elle interrompu, dites de mes trois amis, » de mes trois frères, et rien de plus. — » J'ai voulu enta- » mer la conversation relativement à votre sujet. Elle a fait » d'abord la sourde oreille; puis voyant que je revenais à la » charge et que je lui détaillais la surprise que vous aviez » éprouvée en apprenant ses trois mariages. « — Mon cher » père, m'a-t-elle répondu d'un air assez drôle, ne me par- » lez pas davantage de monsieur d'Hervilly, vous empoison- » neriez les momens trop courts que nous avons à rester en- » semble. Monsieur Julien m'a oubliée, l'ambition lui est » montée à la tête; c'est une maladie contagieuse que j'ai » eue, moi aussi, à son exemple. Qu'il fasse son chemin, j'ai » fait le mien; mais il apprendra un jour quelle femme et » quel amour il a méconnus. »

» Ceci est toute la vérité, mon cher et honoré capitaine; » je vous ai promis d'être sincère et je le suis, dût cette cir- » constance vous faire de la peine.

» Fleur de Grenade a désiré visiter la tombe de sa mère. » Nous avons été tous ensemble au Père-Lachaise; je lui ai » montré le tombeau de madame la marquise votre mère, et, » de même que sur le tombeau de ma défunte, elle s'est age- » nouillée, a prié et a pleuré sur la pierre; c'était à fendre le » cœur.

» Je ne vous parlerai pas de l'effet qu'a causé dans mon » quartier l'arrivée de Fleur de Grenade: c'était une proces- » sion dans la rue Mouffetard pour venir saluer cette petite » fille devenue grande dame. Thérèse a bien accueilli tout le » monde, voisins et amis; chacun a eu son mot de bonne » amitié. Fleur de Grenade, je le dis encore, semble être » née pour les grandeurs; elle a des manières de duchesse; » qui sait? elle le deviendra peut-être un jour. Elle peut » maintenant passer princesse comme tant de nos anciens » camarades de lit qui sont passés généraux, maréchaux et » rois.

» Voilà, mon cher et honoré capitaine, tout ce que j'avais » à vous mander à l'endroit de ma fille. Et vous, comment » gouvernez-vous les Espagnols? vont-ils bientôt vous fournir l'occasion d'attraper l'épaulette à graines d'épinards? » c'est ce que je vous souhaite du plus profond de mon cœur » car je tiens à votre avancement plus que personne. Vous » êtes mon ouvrage, et sans moi l'armée aurait eu, de moins, » un officier de cuirassier un peu féré, il faut le dire.

» Je compte toujours sur la promesse que vous m'avez » faite de me donner de vos nouvelles aussi souvent que les » hauts et les bas de la guerre vous le permettront. Quant à » moi, vous voyez que je tiens ma parole, puisque je vous » écris cette longue missive.

» Adieu, mon brave et honoré capitaine, bien des choses ; » je vous embrasse de bon cœur et vous réitère toute mon » amitié et tout mon respect. »

Un énorme paraphe dans lequel était enchâssé le nom de Roblot, illisiblement tracé, terminait cette lettre que l'expéditionnaire Renard avait jugé à propos d'enrichir de cette annotation discrète :

» Je me recommande à l'honorable souvenir de monsieur » le capitaine d'Hervilly, et je le prie de me compter toujours » au nombre de ses plus dévoués serviteurs et admirateurs. » Comme la lettre un peu prolixe de mon compère Roblot » ne remplira peut-être pas le but qu'il s'était proposé, je me » permettrai de vous dire, monsieur le capitaine, que nous » avons reçu dernièrement ici madame de Solésme et son » mari ; cette dernière nous a semblé aussi bonne qu'autrefois quand elle n'était pour nous que Fleur de Grenade. » Madame de Solésmes est restée huit jours entiers à Paris » avec son époux, et ne s'est mise en route qu'avant-hier » pour l'Espagne, où le colonel, comme vous le savez déjà, » est chargé d'inspecter le matériel des places fortes de cette » nouvelle monarchie. Si le hasard vous fait rencontrer avec » elle, vous serez à même de juger si nos éloges sont exagérés. Fleur de Grenade était un diamant brut qui s'est poli » de lui-même au frottement de la haute société. Vous êtes » pour beaucoup dans cette métamorphose, monsieur le capitaine, car c'est sans contredit votre amour qui a éveillé, » chez Thérèse, ces instincts généreux. Mais où vais-je me » jeter? *Ne sutor ultrà crepidem* ; le cordonnier ne doit point » dépasser la semelle, et il n'appartient plus à un être retiré » du monde tel que moi, de parler d'amour, et de politique, à un homme qui a dépassé ses maîtres dans ces diverses matières. Adieu donc, monsieur le capitaine, je dépose ici la plume que j'avais prise à l'intention de mon » ami, et j'ai l'honneur de me dire avec franchise :

» Votre très humble et très obéissant serviteur,

» ATHANASE RENARD,

» Ex-employé retraité de l'administration centrale du grand Mont-de-piété, actuellement propriétaire de la maison du marchand boucher, sise à Paris, rue de l'Epée-de-bois, n° 4, quartier Saint-Victor. »

Julien ne lut pas ces deux lettres sans éprouver une satisfaction intérieure. Grâce aux éclaircissemens que son frère lui donnait sans s'en douter, il se trouvait fixé sur un point qu'il était curieux de connaître. Ce monument splendide élevé à la mémoire de la marquise d'Hervilly était l'œuvre de Fleur de Grenade. Cet argent par lequel le comte d'Hervilly avait cru devoir reconnaître le dévouement d'une pauvre cantinière, sa compatriote, avait été consacré, par elle, à cette pieuse fondation. Des larmes mouillèrent les yeux du capitaine en rassemblant les témoignages épars d'une action si généreuse et il se prit à dire : « Ah ! chère Thérèse vous qui possédez une âme si noble, pourquoi faut-il que vous ayez un cœur si peu fidèle? Pourquoi ces trois époux? Les anges de même que les chastes filles ne se marient jamais. »

Julien profita de quelques momens inoccupés par la guerre pour répondre à son frère, à Roblot et à Renard. Au premier il mandait toute la joie qu'il avait éprouvée à la réception de sa lettre, et, formait le vœu de se réunir à lui et de ne plus se quitter. « Mais, ajoutait-il, cette espérance n'est peut-être » qu'une chimère ! Les drapeaux de l'Empereur ont des ailes qui ne peuvent être coupées que par des défaites. A » Dieu ne plaise que les malheurs de la France deviennent » jamais, pour nous, un signal de joies domestiques ! mieux » vaudrait combattre toujours et s'aimer de loin que de se » trouver réunis à un tel prix. »

A Roblot et à Renard, Julien disait qu'il n'oublierait pas plus, vis-à-vis d'eux, ses promesses que son amitié et, sans parler directement de Fleur de Grenade, il les complimentait sur les jours heureux qu'ils coulaient doucement ensemble.

Ces deux missives une fois expédiées, d'Hervilly et son régiment continuèrent leur chemin à travers les provinces insurgées et frémissantes de vengeance contre nous ; et le 1er de cuirassiers arriva à Grenade.

CHAPITRE IV.

A L'ALHAMBRA.

I.

Grenade, cette Athènes de la vieille Espagne, est encore pleine des souvenirs de ses conquérans arabes. Le génie des Abencerrages plane toujours sous ce magnifique ciel azuré et se révèle aux yeux de l'étranger par les merveilleux chefs-d'œuvre d'une architecture divine. Ses dômes étincelans de dorures et de brodures fantastiques, ses minarets accroupis sur leurs mosquées byzantines, ses fontaines de marbre et ses obélisques de jaspe mêlent leurs poétiques perspectives aux feuillages de l'oranger, du citronnier et du grenadier qui croissent vigoureusement, en pleine terre, sous ce climat enchanteur, comme les chênes druidiques au sein de notre antique Bretagne ; mais de toutes ces merveilles architecturales, la reine de Grenade est l'Alhambra, ce temple autrefois consacré, chez les Maures, au culte de Mahomet, déchu depuis cinq siècles de son ancienne splendeur, vide de ses riches armures, de ses parfums, de ses tapis de Perse, mais conservant toujours au milieu de ses ruines mêmes, comme un prince dont le sceptre est brisé, le caractère ineffaçable d'une grandeur morte et d'une puissance qui n'est plus.

Si le sanctuaire de l'Alhambra, jadis et tout à la fois palais, sérail et mosquée, ne retentit plus des versets du Koran ; si les dalles de ses immenses galeries ne résonnent plus sous l'éperon d'argent des chevaliers maures ; si ses limpides fontaines ne reproduisent plus le mirage des almées de l'Arabie, en revanche la nature semble avoir pris plaisir à orner ces vestiges d'une civilisation évanouie. Les pampres de vigne-vierge qui encadrent ses chapiteaux, s'enlacent aux colonnes et s'incrustent aux architraves des portiques ; d'abondantes feuilles d'olivier se penchent sur les balustres des terrasses circulaires ; le laurier rose et l'aloès déroulent leurs guirlandes parfumées sur les magnifiques ciselures des portes qu'on ne peut comparer, pour la légèreté des sculptures, qu'à des voiles de dentelle ; des orangers séculaires ombragent enfin ces lions, ces sphinx, ces dragons fabuleux dont les rois de Grenade aimaient à semer leurs jardins et où les plus belles plantes de l'Asie s'épanouissaient au milieu des fêtes, des carrousels et des victoires !

Grenade est fière de son Alhambra, comme Paris est fier de son Louvre. Elle le montre avec complaisance aux voyageurs, et si le luxe des héros arabes ne brille plus dans cette enceinte, si l'étoile des Abencerrages ne scintille plus sous les voûtes de ce palais féerique, si les jardins ne retentissent plus des sons de la cythare africaine ou de la harpe hébraïque ; ces salles, ces jardins, ces réduits enchantés ne sont pas moins, aujourd'hui, les discrets témoins de piquans ren-

dez-vous et des voluptueux tête-à-tête. L'air embaumé qu'on respire à l'Alhambra semble faire participer à la vie des anges. La fièvre d'amour entre dans le cœur par tous les pores; le chant des oiseaux, le parfum des fleurs, tout, jusqu'au souvenir de cette cour mauresque, jadis ruisselante de perles, de plumes et de pierreries contribue à captiver l'âme, à embraser les sens.

A Grenade, le palais et les jardins de l'Alhambra sont, après les églises, le lieu où viennent de préférence se promener les jeunes femmes et les galans de la ville. Ce lieu est d'autant plus fréquenté que dans ce pays doté d'un printemps éternel, la grande pensée, l'unique affaire, le seul souci, c'est l'amour et rien que l'amour. Aussi, dès que les derniers tintemens de l'angelus se sont assoupis dans les airs, dès que les chantres ailés du *Boccadéro* (1) ont replié leurs ailes et se sont blottis dans leurs nids de jasmins, dès que les scarabées se sont retirés dans les grappes vermeilles de muscat, leur refuge ordinaire, on voit arriver de toutes parts des essaims de femmes et de duègnes : les unes descendent de brillans équipages, les autres viennent à pied. La tête couverte d'une mantille à travers laquelle percent des yeux noirs et passionnés, les femmes se promènent lentement, suivies de leurs cortéjos (2) ou de leurs duègnes, sous ces frais ombrages dont le silence n'est troublé que par les sons lointains d'une guitarre ou le cri aigu du roitelet qui appelle ses petits. C'est le moment des rencontres préméditées, de l'échange des billets doux et des pressions de main, que, dans leur langage pittoresque, les Espagnols appellent l'*heure du baiser*. Certes on ne peut exprimer en moins de mots ces instans délicieux où l'orgueil de la naissance et de la fortune abdiquent volontiers, où la beauté affranchie des entraves de l'étiquette ne connaît plus qu'un culte, celui de l'amour.

Le capitaine d'Hervilly, déjà assez avancé dans la philosophie qu'il s'était faite après ses déceptions dernières, tenait garnison à Grenade. Jeune et aimable comme il était, reçu dans les premières sociétés de la ville, moins à cause de son grade qu'en considération de ses manières distinguées, il aurait pu multiplier ses conquêtes, et, à l'exemple de tant d'autres officiers, devenir le héros d'aventures plus ou moins romanesques; mais ses idées l'éloignaient de ces sortes d'intrigues. Il haïssait les fanfaronnades en tout, et ne croyait pas que l'habit militaire fût un éternel harnais à l'usage des hommes à bonnes fortunes. Cette démangeaison de vouloir toujours plaire et toujours triompher était, selon lui, une petitesse du métier; et les quelques *beaux fils* qui, dans chaque régiment, complétaient leur théorie de bataille par la théorie de l'art d'aimer, lui semblaient plus ridicules que ceux de ses camarades dont le seul mérite consistait à bien donner un coup de sabre, et qui préféraient, aux causeries agréables de la bonne compagnie, les délassemens de la taverne.

Cependant, malgré cette indifférence, Julien, soumis comme les autres aux influences de ce nouveau paradis terrestre, au charme irrésistible de cette désinvolture de mœurs faciles, se plaisait à aller chaque soir se promener à l'Alhambra. Son imagination, séduite par la puissance des souvenirs, lui représentait ce superbe palais avec ses hôtes d'autrefois. Il voyait sur le rempart, errer la sentinelle arabe armée de son arc d'ébène et de sa pertuisane à trèfle damasquinée; sur ce balcon, dont les persiennes de cèdre tournaient sur des gonds d'ivoire, il saluait la noble fille des Abencerrages qui, le front orné d'un diadème d'améthystes, jetait sur la cuirasse resplendissante d'un chevalier maure, une blanche écharpe et un doux sourire. Plus loin, sous ce dais éclatant, au milieu d'une foule de guerriers et de savans, montés sur un trône ombragé de trophées, le capitaine croyait voir ces monarques de Grenade, dont la bravoure a survécu à l'oubli, distribuer à leurs lieutenans ces insignes honorables, ces étoiles d'or et de diamans dont le Charlemagne de nos jours a revendiqué, pour ses soldats, le glorieux héritage. Au loin, dans la campagne, sur la crête des collines ou sur le versant des montagnes, Julien plaçait un page richement vêtu, au sourire narquois, courant porter, sur un rapide dextrier, l'ordre à des trafiquans juifs d'amener au harem leurs plus belles esclaves. Sur ce minaret, le capitaine posait un vénérable derviche à barbe blanche dont la voix solennelle invitait le peuple à la prière. Partout, il dotait chaque arbre, chaque ruine, d'un souvenir, d'un combat, d'une aventure merveilleuse.

(1) Partie des jardins de l'Alhambra la plus ombragée.

(2) Espèce d'écuyer.

II.

Un soir, que livré à ces fantastiques idées, Julien parcourait les sinueux labyrinthes de l'Alhambra, une femme d'une taille svelte et la tête couverte d'une mantille qui ne laissait apercevoir aucun trait de son visage, passa près de lui, suivie d'un écuyer dont la tournure quelque peu lourde et embarrassée dénotait bien mieux l'homme de guerre que le serviteur. Les regards du capitaine s'étaient involontairement fixés sur la belle promeneuse dont la toilette indiquait une femme de la classe aristocratique, lorsque, soit maladresse, soit par intention, la dame laissa tomber son éventail. L'écuyer, par un demi-tour à gauche fait d'après toutes les règles de l'école du soldat, allait le ramasser, lorsque Julien, plus leste que lui, se précipita sur l'éventail, et le présenta avec une courtoisie toute chevaleresque à la belle inconnue, en lui disant :

— Madame, je rends grâce au hasard qui me donne cette occasion de vous offrir mes respectueux hommages.

— Rendez grâce plutôt à ma maladresse, signor, répondit l'inconnue en ralentissant sa marche, et surtout au flegme wallon de mon écuyer qui n'est guère plus ingambe que *la giralda* de Séville (1).

— Que la chute de votre éventail vienne de ce que vous voulez bien appeler votre maladresse, madame, je ne la regarderai pas moins comme un bonheur inappréciable; ma gratitude s'étendra même jusque sur votre écuyer qui, à son peu de vivacité, me paraît être un *hidalgo* fort ami de l'étiquette.

A ce panégyrique de l'écuyer, fait par le capitaine, la moustache de celui-ci sembla se hérisser : l'inconnue se mit à rire.

— En vérité, signor, reprit-elle, il n'y a que vous autres, Français, capables de trouver un texte d'entretien dans une si futile circonstance. Un éventail tombé, devenir l'exorde d'une conversation !

—Pardonnez-moi, madame, les Anglais sont, je crois, nos rivaux en ce genre; *la boucle de cheveux d'Addison* et *la tabatière de Sterne* n'ont-elles pas fait répandre bien des larmes aux âmes sensibles? Pourquoi ne voudriez-vous pas qu'un éventail devînt le prétexte d'une conversation qui peut devenir tout aussi tendre qu'un poème, puisque vous pouvez en devenir le sujet?

— Oh! signor, interrompit l'inconnue, vous marchez droit à l'ennemi. Prenez-y garde cependant, les femmes espagnoles, à Grenade, ne se laissent pas traiter comme en pays conquis.

— Nous ne regardons pas les dames comme nos ennemies, répliqua Julien; bien loin de les traiter en pays conquis nous sommes trop heureux de recevoir leurs lois. Mais, pardon, madame; ne me faisiez-vous pas l'honneur de me dire tout-à-l'heure que vous étiez Espagnole? A votre accent si pur, à votre prononciation si précise, j'aurais juré que vous étiez Française?

— Il ne faut jurer de rien, signor capitaine. Je suis Espagnole... pour le moment du moins, ajouta la dame fort bas et en se tournant vers son écuyer.

La piquante sincérité de la belle inconnue enhardit le capitaine, qui donna un libre cours à ses propos galans. Des discours aimables, on passa aux confidences intimes; et Julien

(1) *La giralda* de Séville (la géante) est une figure colossale qui se trouve au faîte du clocher de la cathédrale.

se trouvait au moment de lancer à brûle-pourpoint une déclaration en forme, lorsque la dame l'interrompit d'une façon un peu brusque :

— Avez-vous aimé, signor? lui demanda-t-elle.

— Je suis trop franc pour ne pas l'avouer; oui, madame, j'ai aimé... et passionnément.

— C'est comme moi, reprit-elle en soupirant. Et, sans doute, vous avez été oublié, sacrifié?...

— Hélas! oui, madame.

— C'est encore comme moi. Et cependant vous conservez au fond du cœur un peu de cet amour que vous avez si mal placé. Les traits de l'infidèle vous apparaissent encore au milieu d'une auréole virginale, n'est-il pas vrai?

— Je le confesse, madame.

— Toujours comme moi. Mais, ajouta l'inconnue après un moment de silence, peut-être avez-vous eu des torts envers votre maîtresse? Les mots de cruelle, de parjure, ne coûtent rien aux hommes, bien que souvent ils soient peu mérités.

— J'ai eu quelques torts, il est vrai, répondit Julien; mais les siens ont dépassé de beaucoup la mesure des innocentes infractions que j'avais faites au pacte de notre amour. Elle a tout foulé aux pieds, l'ingrate, tout jusqu'à sa réputation.

Le capitaine avait prononcé ces derniers mots avec véhémence. L'inconnue s'arrêta quelques instans, le regarda et lui dit d'une voix émue :

— Ah! signor, que la charité remplace au moins l'amour.

— Vous avez raison, madame, reprit Julien presque honteux de son emportement; un froid mépris doit seul venger l'honnête homme des dédains d'une coquette; l'infidélité ne peut inspirer que le dégoût et le mépris.

— Non, point de mépris, dit la dame; de l'oubli, si elle est véritablement coupable; toujours de l'amour si elle vous prouve que les apparences vous ont trompé.

— Et comment pourrait-elle me convaincre! Les faits ne parleront-ils pas plus haut que ses dénégations?... Mais pardon, madame, de vous entretenir de ces misères de l'âme. Auprès de vous, il n'est pas permis de penser à l'inconstance des femmes.

L'inconnue fit un léger signe de tête en disant :

— Et vous voulez mettre à profit votre séjour en cette ville, pour cicatriser les plaies de votre âme? Vous voulez enchaîner un cœur et le tenir captif tout le temps qu'il plaira à la trompette de ne point sonner l'heure du départ?

— Jusqu'au moment où je vous ai rencontrée, madame, répondit Julien, je ne songeais nullement à être captivé. Votre apparition a détruit mes plans d'indifférence et je m'estimerais le plus heureux des hommes si, après avoir obtenu de vous un regard favorable, j'obtenais aussi l'aveu d'un sentiment que je serais fier et heureux de faire naître.

En diplomatie, de même qu'en amour, les mensonges sont permis et les amans, aussi bien que les ambassadeurs, ne se font pas faute de ce moyen d'intéresser ou de plaire.

— *Sancta Maria dolores!* repartit en riant la jeune femme; vous allez vite en besogne, capitaine. A peine avons-nous échangé quelques paroles, qu'à vous croire, il faudrait échanger nos cœurs! Vous êtes très prompt, signor : vous brusquez l'attaque d'un cœur de femme comme celle d'un carré d'infanterie. Au lieu de songer à des propos galans, vous feriez mieux de vous occuper de la belle nature qui nous enveloppe de son manteau d'azur; de contempler ces étoiles qui voguent dans l'immense firmament comme autant de nefs de diamans, et de respirer les émanations de ces fleurs qui entr'ouvrent leurs calices aux tièdes baisers du zéphir...

— Toutes ces beautés, madame, interrompit Julien avec feu, que sont-elles en comparaison de la vôtre?

— Et qu'en savez-vous? vous ne m'avez pas vue!

— Tout me révèle que vous êtes adorable; cette taille gracieuse, cette voix charmante dont les intonations glissent dans le cœur, ces yeux dont une mantille perfide ne parvient pas à altérer l'éclat, ce pied mignon qui ne laisse pas plus de trace sur le sable que le pied de la gazelle, ces discours qui me désespèrent et me ravissent tout à la fois, tout ne me dit-il pas que vous êtes une créature céleste, une fée bienveillante : fée ou ange, lorsqu'on a le bonheur de marcher à vos côtés, croyez-vous qu'on puisse songer à contempler les merveilles de la création? qu'est-il besoin de promener ses regards sur l'immense voûte des cieux pour y admirer les chefs-d'œuvre du Créateur quand on a près de soi un miracle plus éclatant encore de sa toute-puissance? Quant à ces fleurs dont vous vantez les parfums, n'en êtes-vous pas la reine?

— A vous entendre, interrompit encore l'inconnue avec une inflexion de voix singulière, je serais donc pour vous la véritable Fleur de Grenade?

A ces mots prononcés comme par hasard, la verve descriptive du capitaine expira sur ses lèvres. De même que saint Pierre reniant son maître, sentit, en entendant le chant du coq, le repentir lui monter au cœur, à ce nom de *Fleur de Grenade* tombé à l'improviste des lèvres de l'inconnue, Julien sentit tous ses instincts passionnés, toutes ses velléités d'inconstance se fondre tout-à-coup dans le souvenir de ses premières amours. Il devint calme et presque morose; et bientôt la mélancolie le gagna à ce point, qu'un silence presque funèbre régna entre les deux promeneurs. Cependant le capitaine suivit la belle Grenadine ; mais le frôlement de sa robe de soie, le jeu toujours agité de son éventail, les regards qu'elle lui lançait à travers les mailles imperceptibles de sa mantille, rien n'était plus capable de rappeler le bel officier à ses phosphorescentes métaphores. Plusieurs fois l'inconnue lui adressa quelques observations sans qu'il eût l'air de les entendre, car il ne répondit pas.

— Eh! quoi donc! Êtes-vous devenu muet subitement? dit la dame en frappant légèrement de son éventail le bras du capitaine. Je commence à croire que vous êtes fantasque et capricieux. Ce sont de vilains défauts, signor, qu'il faut laisser à nous autres femmes...

Julien sortit comme d'un rêve.

— Ah! madame, dit-il, que je vous dois d'excuses! en effet, des souvenirs bien poignans viennent de traverser mon esprit, je me suis laissé entraîner à leur amertume. Pardonnez-moi.

— En vérité, vous n'avez besoin ni de pardon ni d'excuse; repartit l'inconnue; ne sommes-nous pas étrangers l'un à l'autre? le hasard nous a fait nous rencontrer ce soir, la bizarrerie de notre étoile nous a fait lier une conversation aussi folle pour vous que pour moi; mais là s'arrêtent nos liaisons, nos droits, nos devoirs l'un envers l'autre. Au couvre-feu l'Alhambra est abandonné des promeneurs, au couvre-feu doit finir aussi notre connaissance et nos caquets.

Julien essayait de répondre le moins gauchement qu'il pouvait à cette attaque indirecte, lorsque le couvre-feu venant à sonner, toutes les cloches de Grenade, par leurs plaintifs tintemens, apprirent aux promeneurs qu'il était temps de regagner leur logis. Les équipages s'ébranlèrent, les flambeaux des pages et des coureurs s'allumèrent ; tout se disposa au départ, et ce seul mot *à demain* circula dans les groupes épars qui se dissipèrent comme les fantômes à l'approche du jour.

Arrivée près de la *fontana d'Oro* (la fontaine d'Or), la belle inconnue s'arrêta tout-à-coup en disant :

— Il faut nous quitter ici, signor capitaine.

— Déjà?... fit Julien.

— N'entendez-vous pas? une femme qui, passé cette heure, se trouverait sous les portiques de l'Alhambra, serait perdue de réputation.

— On est donc bien sévère à Grenade? repartit Julien ; en France, l'*heure du berger* ne s'écoule pas aussi vite qu'en Espagne.

— Et on ne s'en aime pas plus fidèlement pour cela, n'est-il pas vrai?... Mais il ne reste plus personne ici... Adieu, signor, le ciel vous garde!

— Eh! quoi, signora, dit le capitaine, nous quitterons-nous ainsi sans que vous me donniez un gage de votre souvenir?

— Qu'entendez-vous par un gage? quels gages peuvent se donner deux êtres qui ne se sont vus qu'une fois, à la lueur

des étoiles, et qui ne se reverront peut-être jamais à la clarté du soleil?

— Oh! ne me dites pas cela, madame; vous reviendrez ici demain, n'est-ce pas?

— Demain? .. Ah! demain, je serai bien loin de Grenade... et vous aussi peut-être. Ne sommes-nous pas soumis, vous à la voix de votre colonel, moi à la volonté de mon époux?

— Hélas! oui; mais votre absence ne sera pas longue.

— Aussi longue que la vôtre, peut-être.

—Mais, pour moi, il n'est pas encore question de départ.

— Vous partirez, signor! .. adieu.

— Au moins, madame, me permettrez vous de presser votre main? fit Julien en mettant un genou en terre.

— Ma main à baiser? mais c'est presque un engagement pour l'avenir!

— Puissiez-vous dire vrai! de grâce, permettez?

— Il faut au moins être polie, dit l'inconnue d'un ton de résignation.

Et retirant d'un gant merveilleusement parfumé une main blanche comme l'ivoire, elle l'offrit au capitaine, qui la couvrit de baisers; pour comble de bonheur il sentit cette jolie main trémir sous les étreintes brûlantes de ses lèvres.

— Vous en prenez trop, dit la dame en retirant sa main avec vivacité.

— Un officier français ne compte ni les coups de sabre ni les baisers qu'il donne, répliqua Julien en souriant; et, d'ailleurs, c'est un à compte sur l'absence!

— Et l'absence sera longue!... répéta l'inconnue en soupirant. Pour la dernière fois, adieu donc.

Et prenant lestement le bras de son écuyer, la jeune femme se dirigea vers une élégante calèche, dont un jokey tenait la portière ouverte.

Monsieur d'Hervilly fit quelques pas pour suivre la dame; mais celle-ci, devinant son projet, se retourna avec vivacité en lui disant d'un ton qui n'admettait point de réplique :

— Monsieur le capitaine, l'honneur vous défend d'aller plus loin.

Julien ne fit pas un pas de plus; il s'inclina; puis lorsque la calèche eût disparu à ses yeux, il reprit tout pensif le chemin de sa demeure.

CHAPITRE V.

SURPRISE.

Cette aventure bizarre, qui avait réveillé tout à la fois chez lui tant de souvenirs, tant d'amertume et tant de sensations délicieuses, ouvrait un vaste champ à ses réflexions; il s'y livrait avec une sorte de jouissance intérieure sans songer au repos de la nuit. Les rues de Grenade étaient désertes lorsqu'on vint heurter violemment à sa porte... c'était son maréchal-des-logis.

— Mon capitaine, dit le sous-officier, faites vos préparatifs, le régiment reçoit à l'instant l'ordre de partir à la pointe du jour.

— Quoi! Bastien, sans autre avis?

— Oui, mon capitaine. Le colonel a reçu la nouvelle il y a une heure. Le boute-selle sonnera bientôt au quartier.

— Allons! se dit Julien à lui-même, ma belle inconnue de l'Alhambra était bien instruite. Et où va-t-on? demanda-t-il.

— On l'ignore; le colonel ne veut encore le dire à personne; cependant, on disait hier à la *posada* (1) de l'*Amirauté de Castille*, que des troubles avaient éclaté dans la province de Valence et que les Anglais s'y trouvaient en force : c'est peut-être par-là que nous irons.

— C'est bon, je vous suis. En vous en allant, dites à mon brosseur de m'amener mes chevaux.

En une heure, tous les préparatifs de d'Hervilly étaient terminés. L'aube commençait à répandre sur les clochers de la coquette Grenade ses pointes argentées, que le 1[er] de cuirassiers, rangé en bataille sur la place des *Torreadors*, n'attendait que l'ordre du colonel pour s'ébranler et partir. A la tête de sa compagnie, Julien jetait un dernier regard sur cette noble ville où les heures lui avaient été si douces, où ses loisirs avaient été si mystérieusement remplis, quand il sentit une main toucher la monture de son sabre.

Le capitaine regarda l'homme assez hardi pour se permettre cette privauté sous les armes. Il reconnut avec étonnement l'écuyer de la veille, le *cortejos* à moustaches blanches de la belle inconnue.

— Capitaine, dit cet homme en bon français et en faisant à Julien le salut militaire, voici ce que ma maitresse m'a chargé de vous remettre.

Et il présenta à d'Hervilly une petite dépêche enveloppée délicatement dans un taffetas ambré.

Julien brisa vivement le cachet; mais sa surprise redoubla en reconnaissant le médaillon de sa mère et la lettre suivante, qui n'avait pas besoin de signature pour en révéler l'auteur.

« Monsieur le capitaine,

« Je vous renvoie ce gage précieux qu'autrefois vous m'a-
» vez confié comme symbole d'un amour éternel. Je vous le
» rends... L'entretien d'hier au soir, à l'Alhambra, m'a con-
» vaincue que vous n'aviez plus pour la personne qui en était
» dépositaire, ni estime, ni confiance, pas même l'amitié qui
» survit quelquefois à l'amour! Soyez heureux, Julien; vous
» cherchez des amours faciles, trouvez-en : je vous pardonne
» d'avance vos infidélités comme je vous ai pardonné votre
» oubli. Je ne m'autoriserai jamais de votre parjure pour fou-
» ler aux pieds les sermens les plus saints que j'ai reçus, que
» j'ai faits moi-même et que je n'ai jamais enfreints. Encore
» une fois, soyez heureux si vous pouvez l'être, et, en rece-
» vant ce médaillon, qui fut le plus précieux de mes trésors,
» pénétrez-vous bien que j'ai pu le porter constamment sans
» rougir. Une idée consolante viendra affaiblir le chagrin
» que j'éprouve à m'en séparer : ce portrait fut un talisman
» pour moi et pour quelqu'autre. Si je lui dois ma vertu,
» monsieur le comte d'Hervilly, votre frère, lui doit la vie.
» Adieu, monsieur le capitaine. Hier, ma voix n'a pas
» trouvé d'écho dans votre âme, vous ne m'avez point recon-
» nue... Je vous le pardonne encore, et je n'en conserverai
» pas moins, jusqu'au dernier jour de ma vie, le souvenir
» d'une tendresse que Dieu lui-même avait inspirée; voilà
» pourquoi je signe le nom que, dans votre galanterie toute
» française, vous m'aviez accordé hier sans vous douter qu'il
» me fût applicable :

» FLEUR DE GRENADE. »

—C'était elle! s'écria Julien en froissant avec dépit la lettre, et je ne m'en suis pas douté! Malédiction! n'importe; l'ordre de partir n'a pas encore été donné, ma jument est rapide, je rejoindrai le régiment, il faut que je la voie, il faut que je lui parle; malgré ses torts, ses... infidélités... il faut qu'elle sache que je l'aime toujours, que je veux l'adorer toujours. »

Ce monologue d'une seconde s'était fait intérieurement chez Julien; déjà il tournait la bride de son cheval vers la grande rue des *Torreadores* sans savoir précisément où Thérèse pouvait demeurer, quand Priam,— car c'était lui-même que ses blessures de Wagram avait transformé en écuyer de la baronne de Solêsmes,— s'aperçut de son mouvement, et lui dit avec un flegme imperturbable :

— Où voulez-vous donc aller, mon capitaine?

— Ah! c'est vrai, repartit celui ci, vous voilà; vous allez me conduire, je n'irai qu'au pas; vous me suivrez.

— Mais où cela?

— Chez votre maîtresse apparemment.

— Chez madame la baronne de Solêsmes?... Il n'y a qu'un petit inconvénient, mon capitaine, c'est qu'elle est partie cette nuit avec le colonel, son mari, après n'avoir fait séjour à Grenade que pendant quarante-huit heures seulement. Ils

(1) L'auberge.

sont à l'heure qu'il est sur la grande route de France où j'ai ordre de les rejoindre après ma commission faite.

— Sur la route de France! s'écria Julien; et je suis resté deux heures seul avec elle! ô fatalité!

En ce moment, la voix de stentor du colonel se fit entendre :

— Garde à vous! cria-t-il.

— Dites à madame de Solésmes que mon cœur est toujours à elle, jeta d'Hervilly à Priam.

— Par escadron en bataille! poursuivit le colonel.

— Que je fais des vœux pour son bonheur, continua Julien.

— Rompez les pelotons?

— Que j'espère la revoir bientôt...

— Par conversion à droite! au trot!

— Que je l'aimerai toute ma vie...

— Marche!

Et au bruit de la fanfare cette masse de fer se mit en mouvement au milieu d'une poussière épaisse que soulevaient les pieds des chevaux. Le vieux sapeur, attentif autant à la manœuvre qui se faisait sous ses yeux qu'aux paroles du capitaine, resta longtemps cloué à la même place, regardant scintiller les rayons du soleil sur le casque et la cuirasse des cavaliers.

—En voilà encore qui vont aller prendre des bains de mitraille, se dit Priam à part lui. Au fait chacun son tour; mais, peste! quel bel officier que ce capitaine! il est vrai que jusqu'à c't'heure la colonnelle n'a connu que de très beaux hommes, alors je ne vois pas pourquoi... Mais chut! pas d'incohérence. »

QUATRIÈME PARTIE.

CHAPITRE Ier.

EN ESPAGNE.

On se pardonne plus volontiers une faute qu'une maladresse. Julien d'Hervilly ne pouvait se consoler d'avoir laissé échapper l'occasion que la fortune lui avait offerte de voir et de parler à la femme qu'il n'avait pu bannir de sa mémoire, pas plus que de son cœur. Bien qu'il eût depuis longtemps renoncé à la possession de Thérèse, il appréhendait, non sans raison, que l'ardeur qu'il avait manifesté dans les jardins de l'Alhambra, n'eût compromis, dans l'esprit de madame de Solésme, sa réputation de puritanisme. « En me voyant si prompt à m'enflammer pour une inconnue, se disait-il, ne se trouvera t-elle pas suffisamment autorisée à justifier la conduite qu'elle a tenue? Mais quelle différence!— ajoutait-il pour s'accorder à lui-même un bill d indulgence, —je n'ai foulé aux pieds aucun de mes sermens, je n'ai point pris l'initiative du parjure et de la trahison. Si j'ai succombé à une tentation éphémère, son exemple, sa conduite en sont la cause. Cependant je m'en voudrai toujours de n'avoir point profité de ces instans si courts, hélas! et si charmans, où, dans l'Alhambra, je causais si placidement avec elle. Ces quelques momens heureux n'eussent-ils été employés qu'à l'accabler de reproches, qu'à la convaincre d'ingratitude, je serais content. Mais non, rien que des complimens, des lieux communs; et ce médaillon qu'elle m'a renvoyé, qu'elle a appelé elle-même un talisman .. Est-ce à dire que maintenant qu'elle ne l'a plus, sa vertu fera naufrage!... O Thérèse! quelle femme, ou plutôt quel démon êtes-vous? N'importe, je la reverrai, et alors mon indignation foudroiera l'ingrate qui s'est jouée de mon amour et de ma crédulité.»

Julien formulait ainsi sa mauvaise humeur; mais ses devoirs entraînèrent bientôt son esprit vers d'autres idées.

L'Espagne était en feu. L'or et les soldats de l'Angleterre avaient ravivé la haine des Espagnols contre la domination française, et cette haine n'avait fait que faisander dans leur cœur. Ce n'était plus une armée qu'il fallait pour soumettre la péninsule, c'était une armée qu'il fallait pour chacune des provinces de la monarchie; partout on prenait les armes, partout au nom de la religion et de la liberté, les peuples se levaient en masse; partout on aiguisait les poignards, et ce cri : *Mort aux Français!* se faisait entendre de la cime des Pyrénées aux défilés des Algarves. Les temples retentissaient d'anathèmes, et les ministres du Seigneur, abdiquant les solennités du sanctuaire et l'oisiveté des cloîtres, échangeaient l'anneau pastoral et l'encensoir, contre la dague et l'escopette. Il n'y avait plus en Espagne ni moines, ni artisans, ni bourgeois, ni nobles; on ne voyait plus que les enfans d'une même patrie, qui couraient aux combats pour soustraire au joug de l'étranger, le sol sacré de la mère commune. Un seul cri : *vive Dieu! vive l'Espagne! vive le roi!* suffisait pour faire surgir des essaims de soldats, qui, sans expérience mais non sans courage, se ruaient sur les bataillons français, et apprenaient à vaincre à force d'apprendre à mourir.

La division dont faisait partie le 1er régiment de cuirassiers, opéra d'abord dans la province de Valence; mais comme la révolte gagnait de proche en proche, elle étendit bientôt ses opérations jusque dans le royaume de Murcie. Or, dans des marches et des contre-marches continuelles, au milieu d'une guerre de guet-a-pens plus encore que de combats, il faut penser à sa propre conservation, à celle de ses soldats. D'Hervilly ne consacra donc qu'une faible part de ses pensées au souvenir de Thérèse; il n'était plus temps de faire l'Amadis ou le Renaud sous le ciel poétique de l'Andalousie, il fallait faire le Polybe et le Folard, et s'appliquer par de graves études à opposer la science au nombre, la régularité des mouvemens à la fureur aveugle des attaques, et la puissance que donne la froide intrépidité des escadrons, à la turbulence audacieuse de bandes indisciplinées mues par la vengeance et le fanatisme.

Le capitaine mêla sa bravoure à tant de prudence dans plusieurs affaires importantes, que le grade de chef d'escadron et la dignité d'officier de la Légion-d'Honneur, vinrent le trouver sous les murailles du château d'Olivarès, à quelques lieues de Murcie.

CHAPITRE II.

NOUVELLES DE FRANCE.

Dans une espèce de trêve, que les Espagnols fatigués d'être battus, toujours et partout, avaient demandée à l'armée française, le nouveau chef-d'escadron reçut des lettres de sa famille et du père Robiot.

La première de ces missives, celle de son frère, lui annonçait le retour en France de leur père, le marquis d'Hervilly « Notre père, disait le comte Anatole, s'est enfin rendu à » mes sollicitations. Il a demandé *au chef du gouvernement* » *français* sa radiation de la liste des émigrés, par le canal » de monsieur de Metternich, qui l'a obtenue aussitôt. Quelle » joie et quelle satisfaction, mon cher frère, de revoir le sol » natal, après vingt ans d'absence! »

Dans une autre lettre du même, (car plus de deux années employées à guerroyer dans les provinces d'Espagne, n'avaient pas permis aux vaguemestres de l'armée française d'être exacts dans la distribution des lettres), son frère, disons-nous, lui marquait, que le marquis, subjugué par la grandeur impériale, venait d'accepter les fonctions de chambellan de l'impératrice, et de recevoir en échange de la croix de Saint-Louis, qu'il ne pouvait plus porter, la décoration de l'Ordre de la Réunion. « Tu t'associeras comme moi,

» mon cher frère, ajoutait-il en terminant, à la reconnaissance que nous devons tous à l'Empereur, en apprenant » que par un décret impérial, il a fait rentrer notre père » dans la partie de ses biens qui n'avaient point été vendus » au profit de l'État. Cet acte tout à la fois de magnanimité » et de haute politique, m'a conduit naturellement à demander du service, et mes vœux, je le suppose, ne tarderont pas à être exaucés ; je pourrai donc effacer la tache » de notre blason. Cependant, je dois le dire, c'est à la leçon » de la belle cantinière dont je t'ai parlé, que je dois plus » que la vie, le retour de mon vieil honneur de gentilhomme » français.»

Dans une lettre de Roblot, datée du mois de juillet 1812, Julien trouvait les lignes suivantes :

« Vous pensez peut-être, mon cher et honoré capitaine, » que Fleur de Grenade, satisfaite du sort que Dieu lui » a fait, se tient tranquille auprès de son vieux père à » Paris ! Ah ! bien oui ! Thérèse a voulu suivre son mari, » et la voilà, à l'heure qu'il est, en Pologne, sur le chemin de » la Russie, et marchant vers Moskow ou Saint-Pétersbourg, » je ne sais pas laquelle des deux villes où l'Empereur prétend aller signer la paix. Il va y avoir dans cette contrée » de rudes batailles, car on dit que les Russes sont en force, » et qu'ils ne demandent pas mieux que de prendre leur » revanche avec nous. Voilà donc encore une fois ma fille » embarquée dans une guerre sans pareille. C'est depuis sa » naissance la douzième campagne qu'elle fait. A son retour, elle méritera bien les invalides. Le baron de Solésme, » son mari, Renard et moi, avons eu beau lui représenter » l'imprudence de sa résolution, elle a été inébranlable. — » Je suis si peu attachée à la vie, nous a-t-elle répondu, que » les plus grands périls ne me feraient pas changer d'avis. » D'ailleurs je suis accoutumée aux balles et aux boulets, » ma destinée est de terminer mes jours sur un champ de » bataille. — Elle nous a débité encore de belles phrases, et » tout cela d'un ton qui ne souffrait pas de contradiction. » Elle est donc partie, et me voilà Gros-Jean comme devant, » car tous nous avons été obligés de baisser pavillon devant » elle. Pauvre enfant ! la reverrai-je jamais ! serai-je donc » destiné, moi, qui ai tant de fois nargué la mitraille, à trembler à chaque victoire que j'apprendrai ; car elle ne va pas » à l'armée, la gaillarde, pour se tenir les bras croisés : elle » rôdera partout, elle s'exposera à des dangers dont son » sexe et son rang auraient dû la tenir désormais éloignée.»

Dans une autre lettre de Roblot, reçue en même temps, mais qui était postérieure de six mois, le ferblantier s'exprimait ainsi :

« Voilà bien un autre tremblement : Après la bataille de » la Moskowa, dont je vous ai parlé dans ma dernière, (Julien n'avait point reçu cette lettre, parce que la correspondance, venant de France, avait été constamment interceptée par les guérillas), l'Empereur est entré dans cette » capitale, où il n'y avait point chat, si ce n'est des incendies à faire rôtir des hippopotames. Bref, pas plus de Russes que sur ma main; mais le diable n'y a rien perdu : il » a fallu à la fin battre en retraite, et un froid de quatre-» vingt-quinze degrés, dit-on, est venu, qui a ruiné, pulvérisé » et massacré l'armée, plus que cinq cent mille pièces de » canon auraient pu le faire. Le 29e bulletin qui nous est » arrivé à Paris, a fait dresser les cheveux sur la tête de la » France. On en est à se demander comment tout cela se » terminera ; et cependant nos braves soldats se sont couverts de gloire ; nos cuirassiers ont pris des redoutes et » ont enfoncé je ne sais combien de carrés d'infanterie russe. » Mais que peut-on opposer à la fureur des élémens ! et puis » quand le soldat n'a plus ni un morceau de pain, ni une » cartouche à se mettre sous la dent, il devient sauvage et » difficile à conduire. J'en sais quelque chose, moi, qui au » camp de la Lune n'ai vécu pendant trois semaines que de » rats fricassés dans de l'eau-de-vie. On ne se fait pas longtemps à cet ordinaire-là.

» Pour vous achever de peindre la situation, trois des anciens généraux de la république, prisonniers à Paris, ont » voulu s'emparer du Gouvernement par un coup de tête qui » a failli, ma foi, réussir. Ils ont répandu la nouvelle que » l'Empereur était mort à Moskow, et ont arrêté les gros » bonnets, tels que le ministre de la police, le préfet de police et le commandant de Paris, le général Hulin, qui cependant est un vieux dur à cuire. Le coup a manqué, et » les conspirateurs ont été jugés et fusillés en deux fois » vingt-quatre heures ; mais tout cela me semble de mauvais » augure.

» Je vous marque toutes ces nouvelles, parce que je pense » que vous n'en recevez guère, et que vous n'avez pas le » temps de lire les papiers publics.

» Vous devez penser que je suis dans la dernière inquiétude de ma fille et de son mari. Elle aura été, j'en suis » sûr, jusqu'à Moskow, et elle n'aura pas voulu quitter l'armée dans la débâcle générale. La luronne ne boude jamais, » mais en vérité elle a grand tort de continuer une vie comme celle-là, quand elle pourrait se reposer auprès de moi » de toutes ses fatigues, traverses et chagrins du temps » passé.»

Roblot terminait sa lettre en faisant des vœux pour le prochain retour du capitaine, et lui renouvelait les assurances de son attachement.

Le style de ces lettres, en général, indiquait surabondamment que Renard tenait toujours la plume et la correspondance du ferblantier ; mais les métaphores, les tropes dont ces missives étaient semées, prouvaient aussi que le *secrétaire* était obligé d'obéir quelquefois aux exigences épistolaires de son compère. C'est ainsi que, par *post-scriptum*, Roblot avait fait insérer cette phrase qui avait une portée toute politique.

« Les affaires prennent une mauvaise tournure ; il n'y a » plus d'armée, plus de magasins, plus d'argent ; les levées » de la conscription se font difficilement, et le découragement gagne de proche en proche. Croyez-moi, capitaine, » croyez un vieux reître qui en a vu de toutes les couleurs » depuis quarante ans : ça se gâte, ça se gâte, ça se gâte ! »

Il fut évident pour Julien que la prophétie formulée par Renard avait été résumée par ces trois derniers mots du vieux ferblantier de la rue Mouffetard.

CHAPITRE III.

COMMENCEMENT DE LA FIN.

En effet, tout se gâtait à l'intérieur comme à l'extérieur de la France. Les armées d'Espagne, dont les succès étaient paralysés par les jalousies incessantes des maréchaux, se trouvaient obligées de subir la défensive, après avoir si longtemps tenu l'offensive. On perdait des batailles sur les bords de l'Èbre et du Guadalquivir, comme sur les rives de l'Elster et du Dniéper. Le génie de la victoire se retirait de nous, et nos implacables ennemis profitaient de notre lassitude avec un merveilleux instinct.

A compter de l'année 1813, le commandant d'Hervilly ne reçut plus de nouvelles de France. L'armée d'Espagne était séparée de la mère patrie par des milliers de guérillas qui, grâces aux secours des Anglais, ne manquaient ni de munitions, ni d'espions. Pour aller d'une province à une autre, il était indispensable de marcher par masses et de se faire jour à coups de fusil ou à coups de sabre.

Julien avait le cœur navré, et à ces préoccupations du soldat qui voit décliner la puissance de son drapeau, venait se joindre le souvenir de Fleur de Grenade dont il ignorait la destinée.

Les choses s'étaient si bien *gâtées*, que l'Empereur, vers la fin de l'année 1813, rappela de l'armée d'Espagne la meilleure partie des forces qu'il y avait enfouies. Dans le nombre des régimens destinés à contribuer à la défense du sol français, déjà envahi par les troupes étrangères, se trouvait le

1er régiment de cuirassiers; et, peu de jours après sa rentrée sur la terre natale, le régiment de Julien se trouvait en ligne devant les Austro-Russes dans les plaines de la Champagne et chargeait impétueusement leurs carrés aux cris de : *Vive l'Empereur!*

Quelle terrible bataille que celle de Saint-Dizier ! Les deux armées luttèrent avec une effroyable constance. Plus de trois cents bouches à feu foudroyèrent nos plus épais bataillons. Les Français étaient *un* contre *quatre*; mais qu'importe! Napoléon était là, faisant manœuvrer ses masses du bout de son épée d'Austerlitz, et jetant dans l'âme de ses soldats l'énergie dont il était rempli lui-même. La résistance fut aussi désespérée que l'attaque : trois fois notre cavalerie entama les carrés russes, prussiens et autrichiens: trois fois elle fut obligée de se replier derrière notre infanterie; mais à un signe de Napoléon, la vieille garde s'ébranla et chassa devant elle, au pas de course, ces colonnes innombrables qui n'osaient opposer à la baïonnette de nos grenadiers que des feux mal dirigés. Les charges successives de nos cuirassiers et de nos lanciers achevèrent la victoire qui fut complète.

Mais hélas ! que cette victoire nous coûta cher ! que de chefs valeureux payèrent de leur vie ce triomphe qui ne faisait que retarder la chute du trône impérial! L'aspect du champ de bataille de Saint-Dizier était horrible à voir. Les cadavres étaient amoncelés comme des hécatombes à la place que les bataillons avaient occupée sur la ligne de bataille. Des canons renversés, des cuirasses abandonnées dans des flaques de sang, couvraient une étendue de terrain d'une demi-lieue, et offraient l'aspect hideux de la destruction et du carnage. La nature semblait s'associer au deuil de l'humanité, car elle avait jeté sur cette arène rougie un linceul de neige, et le vent du nord qui soufflait avec violence faisait bruire, comme dans la forêt de Dodone, des branches de sapins et de peupliers que les volées de mitraille et le jet des boulets avaient épargnées. Un silence affreux avait succédé aux cris des combattans, aux hennissemens des chevaux, aux explosions continues de l'artillerie et de la mousqueterie. Ce silence n'était plus troublé que par le râle des agonisans et le croassement des corbeaux que l'odeur des cadavres encore chauds attirait hors de leurs nids, et qui se conviaient dans les airs à l'horrible festin que la rage humaine leur avait préparé.

Cependant des paysans charitables, portant des torches, parcouraient le champ de bataille pour s'assurer si les ambulances avaient emmené les blessés, et si quelques-uns des braves gisans dans les sillons et les fossés ne respiraient point encore. A leur tête apparaissait un homme à longue barbe blanche, dont la physionomie sévère et tatouée de balafres indiquait assez l'ancien métier.

— Allons, mes amis, disait-il aux villageois, exécutons avec ensemble et spontanément les ordres que nous a donnés madame la comtesse. Si son mari, le général de Luceval, n'était pas sur le point de passer dans le royaume des taupes, elle serait venue avec nous, la digne femme! car la moitié de sa vie s'est usée à secourir les blessés et les mourans; mais le devoir conjugal avant tout. C'est égal, elle a mis à notre disposition sa calèche et les chariots de la ferme; nous pouvons, avec ces moyens de transport, emporter bon nombre de malheureux. N'oubliez pas surtout qu'elle entend qu'on sauve et qu'on soigne Russes, Prussiens et Autrichiens comme tous Français pur sang. Sur un champ de bataille, après le tremblement, il n'y a plus d'ennemis, il ne reste que des hommes. Allons ! enfans, en avant ! et n'ayez pas peur de ramasser les morts, ils ne vous mordront pas. Cherchez bien; c'est surtout dans ces carrés d'hommes et de chevaux morts que vous trouverez de pauvres diables qui respirent encore. Vous avez, pour les rappeler à la vie, trois natures de boissons : de l'eau-de-vie, puis de l'eau-de vie et de l'eau, et enfin de l'eau et de l'eau-de-vie. Nous n'en avions pas tant, jadis, en *Egyptre*. Ne vous engourdissez pas, il y a là-haut un particulier très connu qui vous voit et qui vous tiendra compte un jour, sur le livret de décompte de la vie, de ce que vous faites pour vos semblables, y compris les animaux: telle est ma manière de penser, en matière de religion et d'autres choses.

— Oui, monsieur Priam, oui, répondirent en chœur les paysans; nous n'aurons pas peur, d'abord, parce que, comme vous le dites, les morts ne font de mal à personne, et ensuite parce que vous êtes là, et qu'à vous seul vous valez un régiment. A preuve l'autre jour qu'avec quatorze volontaires de la garde nationale, vous avez enveloppé et fait mettre bas la lance à plus de soixante mauvais sujets de Cosaques qui ne venaient chez nous que pour violenter nos femmes et nos bassinoires.

—Voilà une fameuse victoire, n'est-ce pas? répliqua Priam, car c'était lui-même. On fait prisonniers de semblables canailles avec un gourdin à la main quand ils sont à cheval; et, s'ils sont à pied, avec de légers coups de bottes appliqués là où la giberne prend naturellement naissance. Il y a des vieux de la vieille qui souffrent, dépêchons la besogne. Allons ! attention ! rompez les rangs et en quête au plus vite.

Les villageois se dispersèrent dans toutes les directions, et Priam se mit, comme eux, à parcourir la ligne du front de bataille où l'acharnement des combattans s'était le plus déployé, tandis que les chirurgiens des villages environnans, mis également en réquisition par la comtesse de Luceval, marchaient à la tête des groupes de paysans qu'ils dirigeaient avec sagacité.

— Quelle boucherie ! s'écria l'ex-sapeur en promenant des regards sombres sur ces plaines jonchées de cadavres. Quel carnage, bon Dieu ! Se sont-ils défendus ces enragés Prussiens ! Jamais depuis que j'existe je n'ai vu un champ de bataille aussi approvisionné de morts. Ce carré, — et le vieux soldat désignait un carré russe qui, bien que décimé par les batteries de la garde et assailli par la cavalerie française, s'était refermé en tombant comme un mur, — de ce carré, disait-il, pas un homme n'a échappé; tous sont là ! s'il prenait fantaisie au Père éternel de faire l'appel, pas un ne manquerait. Mais nos cuirassiers n'en ont pas moins laissé dans cet infernal carré; les chevaux et les hommes forment une espèce de montagne au centre... Voyons, allons remuer tous ces gros talons... Il y a peut-être là-dessous quelques blessés... Quant aux Russes, il n'en est plus question, pas un seul ne remue; tous sont bien légitimement morts... cherchons !

A la lueur des pâles rayons de la lune qui se voilait pourtant par momens de gros nuages, l'ex-sapeur, enjambant par dessus les schakos, les fusils, les havresacs, escaladant des monticules de cadavres, arriva au milieu du carré, dont les quatre faces étaient encore marquées par les corps des grenadiers de la garde impériale russe, tandis que les angles conservaient les obusiers qui les flanquaient. La mèche de ces pièces brûlait encore, mais les canonniers étaient couchés sous les roues de leurs canons. Il parvint cependant au monticule formé des cadavres de nos cuirassiers.

— Oh ! pour le coup, voilà le nid de nos gros talons ! s'écria Priam en ramassant un casque sur lequel il vit le numéro du régiment.

— Juste, le 1er ! s'écria-t-il; le régiment de *l'autre!* comme ça se rencontre !

Et sans plus de façons, l'ex-sapeur se mit à fouiller dans ce pêle-mêle de victimes. Il secoua homme par homme; mais pas un ne donnait signe de vie; et si quelque léger bruit frappait son oreille, c'était le plaintif hennissement d'un cheval qui expirait sur la cuirasse de son maître.

— Pauvres bêtes ! dit Priam; eux aussi ont du courage, et pour prix de leurs beaux faits d'armes, ils ne recueillent souvent, pour tout potage, que la mort !... c'est injuste. Pourquoi notre empereur, qui a inventé, pour les hommes, la croix de la Légion-d'Honneur, n'allouerait-il pas aux chevaux un bridon d'honneur?... Ils mériteraient bien cette distinction honorifique, les pauvres bêtes, car ils rendent quelquefois plus de services que certains chapeaux brodés que la pudeur m'empêche de nommer. *Au lieur* de cela, ils se laissent manger le crin sur le dos d'abord, puis ensuite la carcasse, par leurs *proprillétaires*, lorsque ceux-ci n'ont rien de mieux à mettre sous la dent. C'est l'abomination de l'abomination... Eh !... là-bas ! fit Priam en relevant la tête; qu'est-ce que j'entends dans ce coin-là? Les chevaux ne soupirent pas

de la sorte. M'est avis que tout le monde n'est pas mort dans ce tas-là. Si je pouvais ramener à la bourgeoise quelques moribonds à sauver, je la rendrais heureuse!... agissons donc avec précaution et ne marchons sur le ventre de personne.

Priam mit tant de conscience dans ses investigations, qu'il découvrit enfin, sous un monceau de cadavres, un officier qui respirait encore.

— Grand bonhomme vit encore! s'écria-t-il.

Et après avoir retiré le blessé de dessous deux chevaux morts dont le poids l'oppressait :

— Il n'est pas très mort! répéta-t-il. Peste! c'est un chef d'escadron! Brave commandant! il a donné l'exemple à ses soldats en voulant finir comme eux. Oh là! les autres! cria t il aux villageois qui étaient les plus proches, venez à moi avec vos lanternes, je tiens une espèce de vivant.

Les paysans et les chirurgiens se hâtèrent. En ce moment, Priam, qui était parvenu à défaire la cuirasse et le casque de l'officier, tenait sa main posée sur la poitrine du commandant, et s'écriait dans une espèce de délire :

— Son cœur bat le rappel!

Mais à la clarté des lanternes qui arriva au milieu de ce charnier comme un feu follet, Priam, qui reconnut le blessé, tomba dans une surprise non moins grande que sa joie. C'était le promeneur de l'Alhambra, le commandant Julien d'Hervilly.

— Tiens! fit-il, c'est encore *l'autre*!

Mais, rusé comme un vieux soldat qu'il était, Priam se garda bien de divulguer ce qu'il savait; il se contenta de se dire à lui-même : « J'espère que madame de Luceval sera un peu satisfaite du résultat de ma chasse aux morts. »

Les praticiens visitèrent le commandant. Ils ne lui trouvèrent que trois blessures; mais toutes trois étaient graves, quoique non mortelles : l'insensibilité apparente du blessé venait de la perte de son sang et de l'espèce d'asphyxie dont il avait été frappé sous le poids des cadavres qui l'avaient recouvert pendant si longtemps.

— A votre avis, messieurs, dit Priam aux chirurgiens, de quelle manière allons-nous le transplanter au château : est-ce à bras ou en voiture?

L'opinion fut que la voiture conviendrait mieux.

— Je me charge de cela, dit l'ex-sapeur; ainsi donc, faites avancer, le plus près possible, la calèche.

Cette calèche était une belle et coquette voiture bien suspendue, que tiraient deux beaux chevaux à robes brunes, tachetées de feu. Elle s'avança et on y hissa avec toutes les précautions imaginables le chef d'escadron qui était toujours sans connaissance.

Les domestiques du château voulurent faire quelques observations à Priam : placer un homme tout sanglant sur les coussins de velours de la voiture de madame la comtesse leur semblait une hardiesse sans exemple.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, et voilà tout! répondit celui-ci; je sais ce que je fais. Apprenez au surplus que si madame la comtesse a envoyé ici sa calèche, ce n'est pas pour y ramasser des marrons. La belle chose, en vérité, que quelques aunes de velours, quand il s'agit, pour elle, de sauver un semblable, à la simple différence du sexe. Allez! allez! je connais mieux Fleur... je veux dire madame la comtesse, que vous; elle donnerait tout ce qu'elle possède, et vous-mêmes par-dessus le marché, pour sauver la vie au dernier tambour de l'armée.

Les recherches des paysans n'avaient pas eu de résultats brillans. Quelques soldats étrangers et quelques jeunes conscrits français furent tout ce qu'ils recueillirent sur le champ de bataille. Encore sur les huit hommes qu'ils trouvèrent çà et là respirant encore, cinq moururent-ils dans le trajet du champ de bataille au château de Luceval, qui cependant n'était éloigné que d'une lieue.

Le triste cortége se mit en mouvement. La calèche, conduite par Priam, ouvrait la marche; deux chariots, traînés par des chevaux de labour, suivaient immédiatement. Dans un des chariots, l'ex-sapeur avait fait entasser les fusils, les sabres et les autres armes qu'il avait ramassés.

Après une heure de marche, le convoi arriva dans la cour du château, où deux messieurs envoyés par la comtesse alors au chevet du lit du vieux général, son époux, reçurent les blessés, veillèrent à leur placement dans les appartemens, et présidèrent au premier appareil qu'on posa sur leurs blessures.

— Bombarde! fit l'un de ces messieurs, voilà de fameuses entailles! les coups de sabre tombaient dru, à ce qu'il paraît; l'Empereur était là, on le voit bien.

— *Fructus belli!* compère, répondit le second monsieur; les plus beaux de ces fruits-là, à mon avis, ne valent pas le diable!

Ces deux hôtes du château n'étaient autres que Roblot et Renard.

Priam ne jugea pas à propos de leur faire part de ce qu'il savait sur le blessé de connaissance qu'il amenait, et ceux-ci ne le reconnurent pas, tant Julien était défiguré par le sang qui s'était coagulé sur son visage; mais le sapeur alla sur-le-champ porter cette bonne nouvelle à sa maîtresse.

CHAPITRE IV.

RAPPROCHEMENT.

Le médecin à la garde duquel le commandant avait été confié, dès son arrivée, avait prescrit pour le blessé l'isolement le plus absolu. « Le plus léger bruit, avait-il dit, la moindre émotion, peuvent déterminer des accidens tels que je ne pourrais plus répondre de lui. » Ces prescriptions avaient été suivies avec une scrupuleuse exactitude, et Priam seul, s'était établi au chevet de Julien, obéissant à la consigne qui lui avait été donnée avec toute la rigidité d'un vieux soldat. Il avait en quelque sorte cloué sa langue à son palais et ne répondait que par des signes de tête ou par des gestes, la plupart du temps fort inintelligibles, aux questions que le blessé, qui avait recouvré sa connaissance, lui adressait. Priam était devenu un mime très distingué; cependant Dieu sait à quelles sensations le sapeur était incessamment en butte. La langue parfois lui démangeait d'une étrange façon, et cette sobriété de discours, pour un homme à qui ils coûtaient si peu, ne fut pas la moindre preuve que le fidèle serviteur donna de son dévoucment à sa maîtresse. Toutefois, après huit jours l'interdiction fut levée, et il était temps, car le bon Priam commençait à oublier sa langue maternelle, et il serait mort, à l'exemple de quelques-uns de nos orateurs politiques, d'un discours rentré.

— En vérité, mon brave, dit Julien en se mettant sur son séant, je ne sais comment reconnaître tous les soins que vous avez pris de moi.

— Sans reproche, mon commandant, repartit Priam, voilà dix-sept jours et dix-sept nuits que je passe auprès de vous; mais à présent l'affaire est faite, vous voilà entré en convalescence, et ça ira désormais comme sur des roulettes. Quoi qu'il en soit, vous pouvez vous vanter de l'avoir échappée belle. J'ai cru un moment que vous étiez fricassé à perpétuité.

— Mais alors, pourquoi ne vous êtes-vous pas fait remplacer par un des domestiques de ce château? Il n'en manque pas ce me semble?

— Ah bien! excusez! madame la comtesse n'aurait pas permis qu'il en fût seulement question! Et puis pour parler à mots couverts, je n'aurais pas voulu y consentir... car vous m'appartenez du droit de la guerre, mon commandant; c'est moi qui vous ai déterré, comme une véritable pomme de terre, du monceau de morts où vous étiez planté : c'est bien le moins qu'on me laisse achever la besogne que j'ai si heureusement commencée? Quand même, madame la comtesse n'aurait pas voulu vous confier à d'autres qu'à moi, qui m'y connais en fait de remplaçans : tous ne sont que de mauvaise marchandise : vous le savez bien!

— C'est singulier, reprit Julien, plus je vous regarde, plus je vous écoute, vos traits, le timbre de votre voix, ne me sont pas inconnus. Il faut que je vous aie vu quelque part ?

— Je le crois parbleu bien ! mon commandant, que nous nous sommes vus quelque part; nous nous sommes même vus ailleurs.

— C'est probable ; mais je ne me rappelle ni dans quel lieu, ni dans quelle circonstance.

— C'était en Espagne, à Grenade, un soir dans les jardins de... *Tralalala*, je crois, et le lendemain, sur la place des Taureaux.

— Quoi ! s'écria Julien en faisant un bond sur son lit, vous seriez cet écuyer ?...

— Précisément, l'*hidalgo* en question, comme vous m'avez appelé, ou pour parler français, ce lambin qui ne ramassait pas assez vite les éventails des dames. Que voulez-vous, mon commandant ! j'avais porté toute ma vie la hache sur l'épaule gauche, je ne m'étais jamais familiarisé avec toutes les fanfreluches des femmes. Je ne suis qu'un soldat, je n'ai fait le métier d'écuyer que ce soir-là ; je vous avouerai même que le goût ne m'en est pas resté depuis.

— Oh ! mon ami ! s'écria Julien en faisant dans son lit un mouvement si rapide que les couvertures se débordèrent de droite et de gauche, dites-moi donc alors ce qu'est devenue Fleur de Grenade..... je veux dire madame de Solêsme ?

—Ne faites donc pas de sauts de carpe de cette qualité-là, mon commandant, interrompit Priam en se mettant en devoir de reborder le lit; vous allez vous refroidir, et puis vous retomberez malade... Je vais vous expliquer le rébus ; mais un peu de patience, et restez calme et mobile, comme sous les armes, si la chose est possible.

— Oh ! dites, dites, mon ami !

— Madame de Solêsme, ou Fleur de Grenade, si vous l'aimez mieux, se porte bien; elle est toujours belle et bonne, et patriote depuis les pieds jusqu'à la tête.

— Qu'en savez-vous, puisque vous l'avez quittée ?

— Moi, la quitter ! oh ! jamais ! au grand jamais ! Depuis près de sept ans, je ne me suis pas éloigné d'elle de la longueur d'un dessous de pied de guêtre ; et, si le Père éternel me prête vie, j'y resterai jusqu'au moment où il me signera ma feuille de route pour l'autre monde. Ah ! bien oui ! quitter Fleur de Grenade... madame la comtesse, veux-je dire, jamais !... et plus que jamais ! Tel est mon caractère.

— Mais enfin, puisque vous êtes ici ?..

— Je suis ici, parce que ce château lui appartient. Voilà l'histoire de la chose.

— Madame de Solêsme est propriétaire de ce château !... je suis ici chez madame de Solêsme ?...

— Un instant, mon commandant ; ne vous emportez pas. Vous n'êtes pas dans le domicile de madame de Solêsme, vous êtes au château de Luceval, chez madame la comtesse de Luceval. Monsieur de Solêsme est mort et soigneusement enterré, et Fleur de Grenade, sa veuve, a épousé le général comte de Luceval, qui est un ancien parmi les plus anciens, ce qui fait qu'elle est comtesse en partie double, comme dirait le quartier-maître.

Le ton flegmatique de Priam, qui mettait les points sur les *i*, et croyait, en parlant de la sorte, dire les choses les plus simples du monde, plongea Julien dans une indicible surprise.

— Encore un ! .. et de quatre ! s'écria-t-il en ramenant sa couverture jusque sur son visage, et en jetant sur le vieux sapeur un regard où se peignait le plus amer désappointement. Mais, de par le ciel ! cette femme-là épousera donc en détail autant d'hommes que le roi Salomon avait épousé de femmes en masse !

— Ne condamnez pas sans entendre, mon commandant, reprit le bon serviteur ; et puisque nous avons la liberté, l'un et l'autre, de tailler une bavette, comme disait la petite femme du gros-major, je vais vous dévoiler les tenans et les aboutissans de cet hymen, qui paraît vous effaroucher si complétement.

—Moi ?... Eh ! que m'importe ! Il ne m'*effarouche* nullement ce mariage. Madame veuve Bouffard, madame veuve Paqueville, madame veuve de Solêsme n'est-elle pas parfaitement libre de devenir madame la comtesse de Luceval, si tel est son bon plaisir ? Un *conjungo* de plus ou de moins ne fait rien à l'affaire.

— Vous avez raison, mon commandant, cela ne fait rien à la chose. Selon moi, se marier, c'est tremper sa plume dans l'encre, et voilà tout. Mais vous me permettrez de laisser subsister mon expression de tout à l'heure : vous vous êtes *effarouché*.

— Soit ! mais contez-moi donc, puisque vous en avez le loisir, l'histoire du quatrième mariage de Fleur de Grenade.

— Je n'ai rien à vous refuser pour votre satisfaction, mon commandant ; seulement, permettez-moi de me gargariser avec un léger verre de n'importe quoi, et d'avaler mon gargarisme pour avoir plus tôt fait; car lorsqu'on a perdu, comme moi, l'habitude de parler, on a le gosier *sèche* et des durillons sur la langue.

CHAPITRE V.

COUP D'OEIL RÉTROSPECTIF.

I.

Tout en parlant ainsi, Priam avait avalé d'un seul trait un verre de vin de Madère ; puis il avait offert à Julien une tasse de tisane en lui disant :

— Mon commandant, buvez cela ! Une boisson quelconque est toujours bonne à prendre.

— Merci, mon brave, je n'ai soif que de votre histoire.

— C'est bon signe; cela prouve que la convalescence marche au pas accéléré. Le malade qui n'aime plus la tisane ressemble au sapeur qui, à l'hôpital, retourne à sa bouffarde.

« En quittant l'Espagne, poursuivit Priam, le colonel de Solêsme reçut l'ordre de se rendre à la grande armée que l'Empereur rassemblait en Pologne pour aller épousseter son frère l'empereur Alexandre avec lequel cependant il n'était plus cousin. Le colonel partit et madame de Solêsme voulut faire campagne avec lui, malgré les raisons que lui opposaient son père et son mari. Mais ce que femme veut Dieu et le diable le veulent. Monsieur de Solêsme emmena donc son épouse avec lui et naturellement madame de Solêsme m'emmena avec elle ; ça faisait une espèce de ricochet. On entra en Pologne : Dieu ! quel gueux de pays ! il n'avait pas changé. Je ne vous raconterai pas, mon commandant, les opérations, les impressions, les défections, les ramifications, les désorganisations, les mortifications et les abominations de cette guerre, parce que cela me ferait sortir de mon sujet ; je me contenterai de vous dire que nous entrâmes à Moskow après avoir gagné la susdite bataille qui fut des plus soignées, et, j'ose le dire, festonnée de boulets et d'obus que le diable en aurait pris les armes. Je n'étais là qu'en amateur, comme un pur musicien gagiste, ainsi que madame Fleur de Grenade, ce qui ne nous empêchait pas, l'un et l'autre, de mettre la main à la pâte de temps en temps. Nous voilà donc à Moskow incendié, brûlé, rôti comme un vrai marron de Lyon ; c'est égal, nous nous y campons et pour notre malheur nous nous y amusons à lanterner et à écouter les calembredaines des Russes. Enfin, l'Empereur, qui avait fini par s'apercevoir qu'on se moquait de lui, ordonna la retraite. On fit sauter le Kremlin à l'aide d'un saucisson qui était plus gros qu'un traversin, et l'armée battit en retraite. Nous étions satisfaits de reprendre la route de France, quand l'hiver vint nous crier halte ! Dès ce moment, la glace, la neige, tout le tremblement universel se mit de la partie et la re-

traite se changea en pleine déroute. Jamais, ni de ma vie ni de mes jours, je ne vis une pareille déconfiture. Toutes les armes étaient mêlées, la discipline et la subordination étaient au diable; c'était d'autant plus triste que tout le monde restait indifférent. Pour nous achever de peindre, les Russes nous suivaient à pas de loup et nous obligeaient, pour nous débarrasser de leur visite, de leur cracher au visage le peu qui nous restait de mitraille. Dans une de ces rencontres, le pauvre colonel de Solésme qui avait, à force de fermeté et de supplications, conservé quelques pièces de canon et une cinquantaine d'artilleurs, fut tué. Son épouse ne voulut pas laisser le corps de son époux au pouvoir de l'ennemi; elle m'ordonna de le placer dans sa voiture (car les femmes des généraux faisaient la retraite en voiture); je lui fis observer le danger qu'il y aurait à avoir près d'elle un cadavre pendant un trajet qui ne finirait peut-être jamais. — Priam, me répondit-elle de cet air que vous lui connaissez, il ne sera pas dit que le corps d'un officier tel que monsieur de Solésme a été abandonné sur un champ de bataille. Je veux l'emporter en Pologne, il doit reposer dans une terre amie. — Je ne répliquai rien et je remontai sur mon siége, attendu que le cocher et le domestique ayant été gelés raides, j'avais voulu conduire moi-même la voiture pour défendre les chevaux que les traînards, les maraudeurs et les enragés fricoteurs s'amusaient à tirer à l'oie pour en faire, ni plus ni moins, des beefteacks!

» Enfin, mon commandant, poursuivit Priam, je ne chercherai point à vous narrer toutes les tribulations que nous eûmes à essuyer pendant une marche de plus de cent lieues. J'arriverai au passage de la Bérésina où nous eûmes encore diablement de fil à retordre, car c'était là que nous attendait le résidu des souffrances que nous endurions déjà depuis plus d'un mois. Je parvins à passer un des premiers avec la voiture qui contenait madame de Solésme vivante, et monsieur de Solésme mort; mais ce fut avec bien de la peine; le pont était encombré de fuyards, et les boulets russes venaient enfiler en plein cette masse qui mugissait et rugissait comme un troupeau de bœufs. Arrivés à l'autre bord et après avoir paré avec le manche de mon fouet, les coups de crosse de fusil dirigés contre mes chevaux, la voiture se trouva entourée d'une centaine de soldats appartenant à différens corps, mourant de faim, et couverts de haillons tels, qu'on aurait pu se croire en carnaval, car c'était la saison. — Tu n'iras pas plus loin, me crièrent-ils; il nous faut tes chevaux. — Mes camarades, leur dis-je, car je vis bien qu'il n'y avait que la voie de la douceur qui pût nous sauver; croyez-vous que je vous aurais empêché depuis Moskow, moi, votre ancien camarade, de satisfaire votre appétit en vous abandonnant mes chevaux? Parbleu non! je ne suis traître ni à mon existence, ni à celle de mes compagnons d'infortune; mais ces chevaux sont indispensables au salut d'une pauvre femme que vous chérissez tous, parce qu'elle a rendu à tous des services dans mille occasions au péril de ses jours; oui, mes amis, dans ce mauvais berlingot traîné par deux chevaux invalides se trouve l'ancienne cantinière du 10° régiment de ligne, la brave Fleur de Grenade, aussi connue de la grande armée que Barrabas à la Passion. C'est elle-même qui est là-dedans tête-à-tête avec le corps de son mari, le colonel de Solésme, qui a été tué en protégeant votre retraite. Et pour vous prouver que je ne vous mens pas et que je ne veux pas plus sauver la carcasse de mes chevaux que la mienne, à l'aide d'une histoire qui n'est pas ancienne, je vais vous convaincre par vos propres yeux. Là-dessus, je me jetai à bas de mon siége, j'ouvris la portière de la voiture et je montrai à ces enragés Fleur de Grenade, presque évanouie de fatigue et de besoin, auprès du cadavre de son mari enseveli dans son uniforme de colonel d'artillerie. Cette vue les fit reculer et pâlir. — Maintenant, leur dis-je, faites ce que vous voudrez : tuez les chevaux, mettez en pièces la voiture, chassez cette pauvre femme et le cadavre d'un de vos chefs de ce casernement jusqu'alors respecté... je ne vous en empêcherai pas, puisque je suis seul et que vous êtes plus de vingt; mais avant de livrer à votre carnage ces tristes victimes de votre fureur, permettez-moi de vous dire que, de votre part, cette conduite n'est pas délicate, surtout par le temps qu'il fait.

— Je ne sais ce qui se passa alors dans le cœur de ces hommes; mais de léopards qu'ils semblaient être, ils devinrent comme des agneaux à la mamelle. Il y en eut même qui, touchés jusqu'aux larmes de la situation de Fleur de Grenade, voulurent partager avec elle le peu de riz qu'ils possédaient. Un soldat du 10°, qui paraissait être un des chefs de la bande (car les fuyards se nommaient des chefs qui n'étaient point pris parmi les officiers ordinaires), et qui avait reconnu son ancienne cantinière, lui offrit une petite fiole d'eau-de-vie, en lui disant : — Prenez ça, Fleur de Grenade; vous m'avez sauvé la vie à Wagram, et je ne l'ai pas oublié. — Tous furent éblouis de la beauté de madame de Solésme, et tous nous laissèrent continuer notre voyage, qui n'était pas un voyage d'agrément, je vous le jure.

» Nous arivâmes enfin à... ma foi, je ne sais plus le nom, continua le vieux sapeur, seulement je me rappelle qu'il finissait en ki. Là, nous pûmes faire en hâte quelques provisions qui nous furent plus tard d'une fameuse utilité. C'est en sortant de cet endroit qui devenait un asile peu sûr, attendu que tous les maraudeurs y affluaient, que nous vîmes dans un fossé, étendu, et presque mort de froid et de faim, le vieux général comte de Luceval, qui, moins heureux que nous, avait été extravasé de sa voiture et avait vu les fuyards la piller, et assommer ses domestiques, qui avaient voulu bravement défendre leur maître. Le général était blessé; outre cela, il avait les pieds gelés et avait perdu connaissance des deux mains. « — Priam, me dit madame de Solésme, laisserons-nous là cet officier-général? Je ne saurais m'y résoudre. — Madame, lui répondis-je, la voiture est déjà bien chargée. Cependant, si vous voulez absolument sauver ce comte, je crois que vous ferez une bonne action de plus. » Fleur de Grenade ne me répondit pas; mais elle s'élança hors de la voiture, m'aida à transporter le général; et, fouette cocher, nous voilà en route derechef et en réitérant. Nos chevaux avaient de l'avoine assurée; ils pouvaient trotter pendant quelques jours encore. Nous étions sauvés.

» Voilà donc madame de Solésme dans sa voiture, bras dessus bras dessous, avec un cadavre et un homme qui ne valait guère mieux. Mais au milieu de sa douleur, elle semblait si heureuse d'avoir pu arracher un malheureux à une perte certaine, qu'elle oubliait toutes nos vexations. Enfin, après bien d'autres aventures, que je ne vous dis pas, parce que mon discours serait aussi long que le ruban de queue de Sa Majesté le roi de Prusse, qui nous en fit une, lui, qui était de taille; après bien d'autres aventures, dis-je, nous arrivâmes à Kœnigsberg, où madame de Solésme se décida enfin à faire enterrer son mari. Il était temps, car la voiture commençait à se remplir d'une odeur qui n'était pas du musc et qui aurait pu faire tourner à l'aigre le comte de Luceval. Les honneurs militaires furent rendus à la dépouille mortelle du colonel par des troupes françaises; et ce devoir accompli, nous fîmes marche forcée pour abouler à Mayence. Là, madame de Solésme dit au général de Luceval : « — Monsieur le comte, nous touchons aux frontières de France, ma mission est accomplie, vous êtes sauvé, il ne tient qu'à vous d'attendre ici votre convalescence. Les soins ne vous manqueront pas. Quant à moi, j'ai hâte de revoir la France, et d'aller embrasser mon vieux père à Paris. — Madame, répondit le général, vous m'avez généreusement arraché à la mort. Si votre mission de charité est accomplie, ma mission de reconnaissance, à moi, n'est pas encore commencée. Je veux vous suivre en France, où j'ai, aussi bien que vous, le désir d'arriver au plus vite; là, je vous ferai part de mes projets, et j'espère que vous daignerez les accueillir. » Madame de Solésme eut beau s'opposer à la détermination du comte, ce vieux troubadour en chef resta inébranlable. Nous continuâmes donc notre route, non pas avec nos pauvres rosses de la Bérésina, mais avec de bons chevaux de poste qui nous amenèrent bientôt dans la capitale.

» Que vous dirai-je de plus, mon commandant? Le bon vieux général, gelé, fourbu, ratatiné, ne pouvant remuer ni pied ni patte, fit tant d'instance auprès de madame de Solésme, qu'elle finit enfin, au bout d'un an, par l'épouser. A toutes les raisons qu'elle ne cessait d'opposer à ses vues, il ré-

pondait: « — Il était inutile, madame, de me sauver la vie pour m'abandonner ensuite: Je suis veuf, j'ai beaucoup de fortune et pas le moindre enfant; que deviendrai-je, maintenant que me voilà condamné aux souffrances et à l'inactivité, si vous n'avez pas pitié de moi, en daignant accepter ma main et cette fortune dont je ne saurais que faire tout seul? » Madame de Solésme se rendit donc, et voilà près de trois mois qu'ils sont venus se marier et s'établir dans ce château qui faisait partie du mobilier de monsieur le comte de Luceval. Mais c'est un mariage en peinture; car le bonhomme, je le répète, n'a pas plus de nerf qu'un petit chat de trois semaines. La dernière campagne qu'il vient de faire et d'où il ne s'est échappé que par miracle, lui a donné le coup de bas et l'a collé sous bande, comme disent les joueurs de billard. C'est au point qu'à l'heure qu'il est, monsieur le comte, en proie à une attaque de goutte qui a ravitaillé ses blessures et sa gelée de Russie, est à toute extrémité, et que les médecins n'en espèrent plus rien. C'est un vieux coffre usé dont les charnières ne jouent pas mieux que les capucines d'un fusil rouillé. Fleur de Grenade, du moment où le danger s'est manifesté, s'est posée en sentinelle avancée au pied du lit de son mari et n'en bouge pas plus qu'un factionnaire de sa guérite quand il pleut des hallebardes, remplissant, comme toujours, les devoirs d'une cantinière modèle... ce qui ne l'a pourtant pas empêchée, de venir dans cette chambre, à pas de loup comme une petite chatte, et plus particulièrement dans les premiers jours de votre indisposition et lorsque le carabin ne promettait pas de vous sauver, pour vous voir et veiller, par elle-même, à ce que les ordres qu'elle avait donnés fussent exécutés au doigt et à l'œil. Un soir même... mais vous ne vous en êtes pas aperçu, car vous étiez sans connaissance... elle a déposé un baiser sur ce grand coup de sabre qui vous a ouvert le front comme on ouvre un abricot, et qui est cicatrisé maintenant. »

— Comment! elle m'a embrassé! s'écria Julien.

— Comme j'ai l'honneur de vous le dire, mon commandant. Et puis, outre cela, vous étiez visité par monsieur Roblot, le père de madame, un ancien du camp de la Lune, et par monsieur Renard son ami, qui est malin comme un vieux singe. Il fallait voir comme ces deux paroissiens-là faisaient des vœux pour votre rétablissement, tout en me recommandant d'avoir bien soin de vous. « — Soyez tranquilles, leur répondais-je; j'ai autant d'intérêt que vous à veiller sur le commandant. Ma bonne maîtresse ne le regarde-t-elle pas comme un frère? »

— Ah! elle me regarde comme un frère! interrompit encore Julien en soupirant.

— Comme un frère ou comme autre chose, ça m'est inférieur, reprit Priam; le grand point est qu'elle vous aime, n'importe de quelle façon. Il fallait vous sauver, et nous vous avons sauvé mutuellement.

— Ainsi, malgré ses quatre mariages, Fleur de Grenade m'aime encore?

— Si elle vous aime? mais dites-donc si elle vous adore. Il fallait la voir quand je lui ai annoncé que je vous avais retrouvé dans la plaine de Saint-Dizier; sa joie d'abord, puis ses pleurs, ses alternatives de tristesse et de bonheur, suivant que les médecins donnaient ou retiraient l'espoir de vous remettre à cheval. Oh! si elle vous aime! demandez au grenadier s'il aime son drapeau, au sapeur s'il aime sa hache, au marin s'il aime son vaisseau! Et ce brave monsieur Roblot, avec lequel je bois la goutte tous les matins, en voilà un aussi qui vous aime. Il parlait ni plus ni moins que de vous faire empailler par un embaumeur après votre mort, pour mieux vous conserver dans son souvenir; et puis ne voulait-il pas me relever pour vous garder à son tour, en me disant qu'il avait plus de droits que moi pour vous soigner; que vous étiez son fils, son élève, son ouvrage, que sais-je, moi! Mais pst! je le rembarrais, avec tout le respect que je lui dois comme étant mon supérieur et le père de madame, et je lui disais: « — Monsieur Roblot, je ne discuterai pas vos droits d'ancienneté, il peuvent être bons; mais les miens valent mieux. Je me cramponne au chevet du lit de monsieur d'Hervilly, et je n'en sortirai que par la force des poignets. Cet homme-là, voyez-vous, lui disais-je encore, est ma propriété particulière, car je l'ai trouvé et je ne le rendrai qu'à celui ou à celle qui a le droit de le réclamer.

— Que voulez-vous dire par là, *celui* ou *celle*?

— Il n'y a pas de doute, répliqua Priam, l'Empereur ou la grande armée, ce qui est à peu près la même chose.

— Mon ami, je n'oublierai jamais votre dévouement et vos bons soins.

— Oh! ce que je vous en dis, mon commandant, n'est pas pour m'attirer une récompense; j'ai fait ce que je devais, et voilà tout. Entre soldats, voyez-vous, ces choses-là partent de là, comme un boulet de douze de la garde, ajouta le vieux sapeur en portant la main sur son cœur.

— Je le sais, mon brave; mais je n'en reste pas moins vis-à-vis de vous débiteur d'une dette immense de reconnaissance. A propos, dites-moi, ne verrai-je ni madame de Luceval, ni monsieur Roblot, ni même monsieur Renard?

— Pour madame la comtesse, vous ne la verrez pas, répondit Priam; des considérations l'empêchent, dit-elle, de vous visiter, et la plus grave est l'état désespéré de monsieur le comte. Quant à monsieur Roblot et à monsieur Renard, la consigne est levée, et ils viendront ici plus souvent qu'à leur tour soyez-en sûr, pour aider à vous désennuyer pendant le reste de votre convalescence, car les balivernes d'une vieille rondache telle que moi finiraient par vous ennuyer, *au lieur* que deux hommes d'esprit tels que messieurs Roblot et Renard vous réjouiront en abrégeant votre temps de salle de police, dans cette chambre à coucher.

II.

Le lendemain Roblot et son compère firent, en effet, irruption dans la chambre de Julien, et passèrent avec lui une partie des instans qu'ils ne consacraient ni au sommeil ni à la table. Julien apprit par eux la manière dont ils avaient été transplantés de la capitale, sur les limites de la Champagne. Roblot qui ne faisait plus rien dans son établissement de la rue Mouffetard avait enfin consenti à *fermer boutique*, comme on dit vulgairement, et à suivre sa fille dans son manoir de Luceval, mais à la condition d'emmener avec lui Renard qui, par suite de sa retraite de l'administration du Mont-de-Piété, se serait trouvé trop isolé s'il fût resté à Paris. Madame de Luceval avait prêté les mains à cet arrangement, et les deux amis étaient venus s'installer dans le château avec armes et bagages, c'est-à-dire, Roblot avec ses vieilles histoires et son sac de soldat, et Renard avec son érudition, sa malle et ses contrats de rentes. Ces deux personnages gravitaient autour de l'astre du lieu et partageaient, avec l'ex-sapeur, une influence d'autant plus grande, que madame de Luceval ne voyait que par leurs yeux. Renard s'était constitué majordome et veillait aux baux des fermes, aux redevances des métayers et aux dépenses générales; Roblot, présidait aux coupes de bois, aux approvisionnemens, à la cuisine et à l'ordonnance de la cave du château; Priam enfin tenait la haute main sur toute la domesticité et avait su y introduire une discipline sévère, à l'observance de laquelle il donnait lui-même l'exemple. Ces trois hommes vivaient donc entr'eux dans la meilleure intelligence possible et se contentaient des attributions qui leur étaient confiées, sans se nuire et, chose extraordinaire, sans se jalouser.

Cependant le commandant d'Hervilly ne tarda point à se rétablir entièrement. Les événemens politiques marchaient avec une promptitude extrême. Napoléon avait abdiqué à Fontainebleau et la capitale attendait les Bourbons. On en était à se demander, dans les provinces, à quelles destinées le pays était promis. Tout faisait un devoir au chef d'escadron de rejoindre son régiment. D'un autre côté le père et le frère de Julien qui n'ignoraient pas le miraculeux salut du commandant sur le champ de bataille de Saint-Dizier, lui écrivaient lettres sur lettres pour le conjurer de revenir à Paris Le retour du roi légitime, l'ère de prospérité et de paix qui

semblait vouloir s'ouvrir pour les peuples de l'Europe devait réunir toutes les opinions dans un même accord. D'ailleurs, Julien était gentilhomme, et le roi avait besoin des services de sa fidèle noblesse.

Julien qui avait sucé dès l'enfance des principes quelque peu en opposition avec les opinions stationnaires de sa famille, ne goûta que faiblement ces raisons politiques. Nonobstant cette tiédeur pour un ordre de choses qu'il ne voyait surgir qu'avec peine, il se décida.

Il voulut prendre congé de madame de Luceval qu'il n'avait pas même aperçue pendant son séjour dans le château ; mais Priam lui fit observer que, le général étant à toute extrémité, la comtesse se trouverait forcée de refuser sa visite, il se rendit à ces observations. Toutefois, Roblot moins délicat sur les convenances que le vieux sapeur, se serait volontiers employé à aplanir les difficultés de cette entrevue; mais cette conscience de philadelphe de Julien lui fit une loi de quitter au plus vite ce séjour pour ne pas succomber à une tentation d'autant plus ardente, que son amour s'était retrempé aux limpides émotions de la reconnaissance. Il aurait rougi de lui-même s'il avait payé l'hospitalité généreuse du général par un manque de foi. Cependant, avant de quitter le toit hospitalier de Luceval, il trouva moyen d'écrire à Fleur de Grenade, sur un album, qui lui appartenait, ces deux lignes :

Vous m'avez rendu la vie, madame: puissé je, un jour, vous consacrer la mienne.

JULIEN D'HERVILLY.

Puis après avoir embrassé Roblot, Renard et Priam, il s'élança sur la route de Paris.

CHAPITRE VI.

AU FAUBOURG SAINT-GERMAIN.

Le commandant d'Hervilly devint bientôt, dans la capitale, l'objet des séductions des royalistes. Ce parti qui voulait se rattacher tous les hommes de naissance qui avaient su, pendant les guerres de la république et de l'Empire, se faire une réputation militaire, employa toutes les séductions pour faire rentrer dans le giron monarchique un officier dont la réputation et les services étaient cités dans l'armée.

Julien céda aux instances de son vieux père et aux sollicitations des personnages augustes qui le convièrent plus d'une fois aux galas des Tuileries, et accepta le grade de sous-lieutenant dans l'une de ces belles compagnies-rouges (1) qui devaient donner tant de lustre au trône mais qui devaient aussi éveiller les répugnances du peuple et les jalousies d'une armée qui, depuis vingt ans, ne connaissait plus, en fait de parure militaire, que les cicatrices et l'étoile de la Légion-d'Honneur.

Julien se livra tout entier aux devoirs que lui imposait sa nouvelle position. La jeunesse française aime les vertus militaires. En peu de temps, l'ancien chef d'escadron du 1er de cuirassiers devint l'idole de ces jeunes gens, qu'une grande fortune ou un grand nom avait soustrait à la coupe réglée de la conscription impériale. Ils n'apportaient pas, il est vrai, dans cette carrière, les plus simples notions du métier de soldat ; mais, en revanche, ils possédaient cette ardeur, cet esprit d'insubordination qui est passé, de nos jours, des casernes dans les universités, avec un déplorable progrès ; en un mot, messieurs les mousquetaires de 1814 promettaient d'être les dignes successeurs des mousquetaires de 1720. Le rigide d'Hervilly s'appliqua à créer une discipline bienveillante parmi cette jeunesse, dans la tête de laquelle les passions politiques fermentaient avec les passions inhérentes à l'humanité ; et, il atteignit son but par un mélange toujours égal de douceur et de fermeté : l'affection qu'on lui portait était la meilleure garantie de l'obéissance qu'on avait à ses ordres. Ce fut au milieu de ces occupations, que le 20 mars 1815 arriva.

L'Empereur était à Paris depuis quinze jours, et Julien, vivant retiré auprès de son frère dans un hôtel du faubourg Saint-Germain, où se réunissait l'élite de l'aristocratie, ne pensait pas à reprendre les armes. Louis XVIII avait comblé de ses bontés son père et son frère, et lui-même s'était vu décorer de la croix de Saint-Louis L'espèce de lassitude qui s'était emparée des chefs de l'armée, lassitude qui s'était étendue également sur un grand nombre d'officiers, avait rendu Julien insensible à la voix de Napoléon et au vol de ses aigles. En outre de ces motifs, il en existait encore un autre, secret des philadelphes, dont le commandant faisait partie : il consistait à ne rien entreprendre pour renverser Napoléon ; mais aussi, Napoléon une fois tombé, à ne rien tenter pour rétablir son pouvoir. Julien s'était donc renfermé dans son for intérieur, et, comme beaucoup de généraux, attendait, sans manifester aucune opinion, la marche des événemens.

Un soir du mois d'avril, que le comte Anatole d'Hervilly avait, comme d'habitude, ouvert ses salons aux notabilités du noble faubourg, quel ne fut pas l'étonnement de Julien en entendant annoncer, par un valet de chambre, au milieu d'un moment de silence :

— Madame la comtesse de Luceval !

— C'est Thérèse ! se dit-il en rougissant.

C'était en effet Fleur de Grenade qui, en habit de deuil, mais resplendissante de beauté, et majestueuse comme une reine, s'avança vers le maître de la maison, en lui disant de sa voix la plus douce :

— Peut-être, monsieur le comte, trouverez-vous ma démarche un peu hasardée : une femme de la noblesse impériale risquer de se présenter aux descendans des seigneurs du temps de Saint-Louis et de Henri IV, est chose qui n'est pas commune à présent. Toutefois, monsieur le comte, je vous ferai observer que la noblesse créée par Hugues Capet devait être assez mal regardée par les grands vassaux institués par Charlemagne : pour ceux-là, vous n'étiez que des nobles d'hier, nous ne sommes pour vous que des nobles d'aujourd'hui ; mais, dans quelques centaines d'années, ces différences se seront effacées : j'anticipe donc sur la marche du temps, et je me présente chez vous, bien convaincue qu'un gentilhomme n'a, pour une femme, à quelque caste qu'elle appartienne, que de la courtoisie et des hommages.

— Et vous m'avez bien jugé, madame la comtesse, repartit le frère de Julien en prenant galamment la main de Fleur de Grenade qu'il présenta, tour à tour, aux douairières et aux jeunes marquises qui formaient, dans le salon , un véritable et charmant aréopage. Puis, l'ayant conduite au fauteuil placé le plus près de lui :

— Vous avez bien jugé le cœur d'un gentilhomme, ajouta-t-il en la faisant asseoir ; mais, en admettant, ce qui n'est pas, que le comte d'Hervilly méconnaisse les droits de l'hospitalité, son cœur pourrait-il avoir oublié que la comtesse de Luceval lui a jadis sauvé la vie ? pourrait-il oublier que tout récemment encore, cette même femme, toujours compatissante, lui a conservé un frère !

Et en disant ces mots, le comte d'Hervilly attira vers lui Julien, qui, foudroyé par l'apparition de Fleur de Grenade, ou plutôt en proie aux émotions fiévreuses d'un amour si longtemps comprimé, ne trouvait pas une parole pour répondre à son frère et à sa belle maîtresse.

— Eh bien ! monsieur le comte, reprit, avec un sourire délicieux, madame de Luceval, c'est ce frère qui eut jadis toutes mes affections de jeune fille, et plus tard toute mon

(1) Les compagnies rouges, ainsi nommées à cause de la couleur de leur uniforme, étaient au nombre de quatre : les mousquetaires gris, les mousquetaires noirs, les chevau-légers et les gendarmes. Le simple cavalier de ces corps splendides était au moins lieutenant ; les brigadiers, capitaines ; les maréchaux-de-logis , chefs d'escadrons ; les sous-lieutenans, colonels, et ainsi de suite.

amitié de jeune femme; c'est monsieur Julien d'Hervilly, dis-je, qui m'amène ici, aujourd'hui.

— Madame, c'est un nouveau bonheur que je devrai à mon frère, répondit le comte en posant respectueusement ses lèvres sur le gant parfumé de la comtesse.

— Monsieur le comte, reprit Fleur de Grenade, il y a, je crois, vingt-cinq ans, lorsque les malheurs dont le trône de l'infortuné Louis XVI était menacé provoquèrent de la part de la noblesse une levée de boucliers, des châtelaines, nobles de cœur encore plus que de naissance, envoyèrent des quenouilles aux gentilshommes qui languissaient dans le repos. Cette satire indirecte d'une oisiveté coupable produisit d'heureux résultats : chacun voulut échapper au blâme d'indifférence que fulminait un sexe qui se connaît aussi en véritable honneur. L'émigration et la prise d'armes furent générales. Doublement fortunés, si ces preux modernes n'avaient point atténué la sainteté de leur cause en mêlant leur drapeau au drapeau de l'étranger, qui aspirait bien plus à l'abaissement de notre pays qu'au rétablissement d'un trône chancelant et de priviléges vermoulus.

En ce moment, un léger murmure se fit entendre dans l'assemblée.— Ce frémissement n'échappa point à Fleur de Grenade, qui, parcourant d'un regard assuré cette cour plénière, reprit :

— Je sais que l'opinion, dont je suis l'organe en ce moment, est loin d'avoir ici des sympathies; mais, partisan de l'Empire ou de la légitimité, l'honneur n'a qu'un langage.

Puis, se levant pour prendre une de ces poses, que les femmes supérieures rencontrent si souvent, elle dit d'une voix calme, mais accentuée, en s'adressant à Julien :

— Monsieur le commandant, vous savez si votre réputation m'est chère. Au nom de la patrie, pour laquelle vous avez versé tant de fois votre sang sur les champs de bataille, je vous adjure de reprendre votre place dans les rangs de l'armée !...

Jusque-là, le comte Anatole n'avait rien dit ; mais à ces paroles, il se leva à son tour, et faisant un geste énergique :

— Mon frère servir encore l'usurpateur ! s'écria-t-il.

— Il ne s'agit pas de l'usurpateur en ce moment, monsieur le comte, reprit Fleur de Grenade en donnant à son regard et à son geste quelque chose de solennel ; il s'agit de l'indépendance de la France ! Ce n'est point le régime impérial qu'il faut défendre, c'est le sol de la patrie qu'il faut préserver de la souillure de l'étranger. Devant une si haute mission, il ne doit point exister de parti. Soldats de l'Empire, soldats de la Vendée, abjurez vos querelles, que l'aigle et les fleurs de lis s'effacent du centre de vos bataillons, pour n'y plus laisser voir que le drapeau national. Enfans d'une même terre, réunissons-nous tous à ce cri glorieux de vive la France ! qui durera plus que les races royales, plus que le trône des empereurs !...

Cette allocution électrisa l'assemblée. De vieux chefs vendéens s'approchèrent de la comtesse de Luceval et la félicitèrent sur les nobles sentimens qu'elle avait si énergiquement exprimés. Ils l'assurèrent, eux aussi, qu'ils étaient prêts à grossir les rangs d'une armée qui ne serait plus que l'armée de la France, pour faire respecter le territoire de Philippe-Auguste, agrandi par Louis XIV.

Quand ce fut au tour de Julien à parler, il répondit ainsi aux vives sollicitations de Thérèse :

— Madame, dit-il, vous me connaissez assez, je pense, pour ne point douter de mon patriotisme. Depuis un an, les lettres que je vous ai adressées ont dû vous prouver que je n'avais répudié aucune des *amours* de ma jeunesse (le commandant appuya sur ce mot) ; mais je ne me dissimule pas les obstacles qui s'opposent à ma rentrée au service. Bonaparte ne m'a pas favorisé. L'armée d'Espagne, malgré ses luttes incessantes, était frappée d'une espèce d'ostracisme ; en ne combattant pas sous les yeux du maître elle avait, par conséquent, peu de part à sa bienveillance. Je ne suis que chef d'escadron, madame, et sans donner à mes services une valeur qu'ils ne méritent pas sans doute, je crois pouvoir penser qu'un avancement moins lent n'eût point été seulement, à mon égard, un acte de faveur : ensuite, ce n'est pas là la moindre raison : Bonaparte sait que j'ai mis mon épée au service du roi...

— Certainement, monsieur, il le sait, interrompit vivement Thérèse, et il vous en sait gré ; car vous serviez toujours le pays ; une épée telle que la vôtre ne doit point rentrer dans le fourreau tant que le cœur bat sur son pommeau. L'Empereur sait aussi que vos faits d'armes n'ont point été récompensés comme ils devaient l'être ; mais, s'il est revenu pour réparer des défaites, il est revenu surtout pour réparer des torts... Et la preuve, monsieur, c'est que Sa Majesté m'a remis, ce matin même, ce brevet qui vous nomme colonel du 1er régiment de cuirassiers, où vous êtes entré soldat, monsieur, et où vous vous êtes élevé, par vos qualités, jusqu'au premier grade. Tenez, lisez !...

Julien prit d'une main tremblante la cédule impériale et lut d'une voix entrecoupée ces mots tracés de la main même de l'Empereur.

« Voulant reconnaître les services distingués de monsieur » Julien d'Hervilly, chef d'escadron au 1er régiment de cui- » rassiers, je le nomme colonel de ce même régiment : il en » prendra immédiatement le commandement.

» Aux Tuileries, le 2 mai 1815.

» NAPOLÉON. »

— Oh ! mon frère ! s'écria Julien en serrant convulsivement la main du comte, voilà un papier qui vaut à mes yeux tous nos parchemins.

— Je me rends à l'instant même au cercle des Tuileries, reprit la comtesse de Luceval ; quelle réponse dois-je transmettre à Sa Majesté ?

— Que j'accepte, madame, l'honneur que l'Empereur daigne me faire, répondit Julien ivre de bonheur.

— Bien, monsieur ! exclama Fleur de Grenade, dont les traits respiraient le bonheur et la joie. Je vous vois tel que je désirais vous voir ! Allez vous mettre à la tête de cet intrépide régiment dont vous avez partagé si longtemps les périls et la gloire.

En achevant ces mots, la comtesse salua l'assemblée qui était, pour ainsi dire, sous l'influence d'une stupéfaction magnétique, et se retira comme une fée qui sort du baptême d'un prince après y avoir épuisé ses dons et ses sourires.

Julien lui avait offert la main pour la conduire jusqu'à sa voiture.

— Fleur de Grenade, lui dit-il, permettez-moi ce nom qui me sera toujours cher ; votre veuvage est fini; quelques jours encore, et ces habits de deuil ne seront plus à votre usage ; quand m'accorderez-vous enfin le titre d'époux ? Depuis que j'ai quitté le château de Luceval, notre correspondance nous a éclairés, l'un et l'autre, sur nos sentimens réciproques ; la foi dans votre amour m'est revenue au cœur, et je vous crois, sur parole, aussi pure, aussi tendre, aussi sincère que vous l'étiez rue Mouffetard. Quand donc, ma chère maîtresse, me donnerez-vous, devant Dieu et devant les hommes, ce titre d'époux qui me serait si précieux ? Quand nous marierons-nous enfin ?

— A la frontière ! répondit Thérèse.

Et plus rapide que l'éclair, elle s'élança dans sa voiture pour aller annoncer à l'Empereur qu'il pouvait compter sur un brave officier de plus.

CHAPITRE VII.

ENFIN !

Les formalités si lentes de la loi, pour le vulgaire et le pauvre, disparaissent devant la position sociale et la fortune. Les bans de la comtesse de Luceval et du colonel d'Hervilly furent publiés promptement, et l'union civile fut cimentée, au nom de la loi, par le maire en personne du 10e ar-

rondissement. Nous disons *en personne*, parce que ces magistrats bourgeois dédaignent ordinairement de présider aux mariages des petites gens, et qu'ils laissent à leurs *adjoints* l'honneur de prononcer les paroles sacramentellement légales dans ces occasions. Mais quand un banquier marie sa fille, quand un grand seigneur, ancien ou moderne, marie l'héritier présomptif de son nom et de ses titres, alors monsieur le maire ceint l'écharpe nationale, lit le texte de la loi, et ajoute au sec formulaire du Code une petite harangue, en forme de madrigal, qui quelquefois embarrasse un peu la mariée, surtout si elle est timide, mais qui flatte infiniment les grands parens, qu'ils soient des Turcaret ou des Moncade. Le maire qui présida au mariage de Julien et de Thérèse n'eut pas le loisir de manifester son éloquence administrative : une chaise de poste qui stationnait dans la cour de la mairie attendait le nouveau marié pour le transporter sur les frontières de la Belgique, où les ordres du ministre de la guerre avaient enjoint au colonel de se rendre, en toute hâte, pour y reformer son régiment. Le *oui* à peine prononcé de part et d'autre, Julien, après avoir donné à sa femme le baiser d'adieu, s'éclipsa tout-à-coup, non sans avoir dit tout bas à Fleur de Grenade : « Thérèse, dans dix jours je vous attends à Maubeuge. » Car c'était à Maubeuge, ville française, mais située sur la frontière de la Belgique, que le 1er régiment de cuirassiers devait trouver son nouveau colonel.

Bien que ce mariage eût scandalisé le faubourg Saint-Germain et soulevé quelques nuages dans la famille des d'Hervilly, le frère de Julien n'avait pas cru pouvoir se dispenser d'assister à la cérémonie.

— Frère, lui avait-il dit, je tremble que cette union, dans un semblable moment, ne soit, pour toi, d'un fatal augure ; mais ma tendresse est plus forte que mes préjugés ; j'assisterai à la consécration civile de ton mariage.

Le comte d'Hervilly, des chefs de corps de l'ancienne armée et de l'ex-maison militaire du roi, se trouvaient donc dans la salle de la mairie avec Roblot et Renard, qui naguère chevalier du Lis, avait été forcé, comme tous les dignitaires de cet ordre, de le mettre dans sa poche au retour de Napoléon ; puis l'ex-sapeur Priam, vêtu de bleu des pieds à la tête et portant sur sa poitrine une étoile de la Légion-d'Honneur large comme une soucoupe ; enfin une foule de femmes qui, par une manifestation politico-élégante, avaient voulu célébrer la fusion des deux noblesses, se trouvaient également assises dans cette salle.

Huit jours après, Fleur de Grenade, accompagnée de son père, de Renard et de son fidèle intendant Priam, arrivait dans une berline à Maubeuge et descendait à l'hôtel du Lion-d'Or, où son mari lui avait fait préparer un appartement convenable. Le surlendemain, le colonel qui avait été obligé d'inspecter les dépôts de cavalerie de Valenciennes, d'Avesnes et du Quesnoy pour se faire reconnaître de ses escadrons disséminés, revint à Maubeuge et y trouva Thérèse plus tendre et plus belle qu'il ne l'av it jamais vue.

Dès le soir même, à minuit, le mariage religieux était célébré dans l'église paroissiale de Maubeuge, aux chants graves de l'orgue et des fanfares du 1er de cuirassiers. L'affluence des curieux était grande ; tout le corps d'officiers du régiment était là, pour honorer son colonel et sa digne épouse. Le compère Renard et Priam, en leur qualité de *garçons*, tinrent les coins du poële, et s'acquittèrent de cette mission avec toute la gravité qu'on était en droit d'attendre de ces vieux célibataires.

Par une ingénieuse allégorie, ou par suite de cette chaste intelligence qui caractérisait si parfaitement Fleur de Grenade, elle se maria, contrairement à l'usage des veuves, en vêtemens blancs et parée du chaperon virginal. Cette infraction aux us et coutumes parut, aux yeux des dames de Maubeuge, une sorte de soufflet donné aux convenances ; mais nul n'était dans le secret de ce mystère du cœur d'une femme supérieure.

Fleur de Grenade était vêtue d'une simple robe blanche, sans aucune espèce de bijoux. Elle avait voulu se reporter à sa pauvreté native, et sembla sortir de l'église de Maubeuge comme de sa petite chambre de la rue Mouffetard. Neuf années s'étaient écoulées cependant, et la beauté de cette femme avait atteint une perfection qu'elle ne possédait point alors. La seule atteinte portée à la simplicité de Fleur de Grenade fut un cachemire de quatre mille francs, qu'elle jeta négligemment sur ses épaules après la cérémonie. Mais quel contre-sens ! dira-t-on, la veuve de quatre maris porter le bouquet de fleurs d'oranger ! Ce n'était ni un contre-sens, ni un... *puff*, pour nous servir de l'expression consacrée, si nous en croyons ce fragment de lettre que Julien écrivit à son frère, le lendemain même du jour de son mariage avec Thérèse :

« Te peindre mon bonheur, lui disait-il, serait impossible. Il faudrait emprunter la plume de Jean-Jacques. Ma Fleur de Grenade, car c'est ainsi que je veux toujours l'appeler, est un être à part ; une créature angélique. Je l'ai retrouvée telle que je l'avais quittée, avec plus d'amour encore, s'il se peut, et avec plus de chasteté. Mon ami, l'histoire de la libératrice de la France, de cette vierge de Vaucouleurs, n'est point une fable, etc. »

Le colonel traçait ces lignes le 10 juin 1815, à cinq heures du matin, en quittant le lit nuptial ; à sept heures, il sortait de Maubeuge à la tête de son régiment, pour se mettre en ligne avec notre armée qui s'avançait en Belgique.

Le jour de la bataille de Ligny, il écrivit à sa femme que le 1er de cuirassiers avait, comme à son ordinaire, fait des prodiges de valeur : il avait à lui seul enfoncé deux carrés russes aux cris de vive l'Empereur !

Thérèse était restée à Maubeuge. Julien l'avait tant suppliée de ne pas dépasser la frontière, qu'elle avait consenti à ne pas franchir ces limites imposées par la tendresse d'un époux. Mais l'affreuse nouvelle du désastre de Waterloo s'étant répandue le 18 juin au soir dans la ville, aussitôt Fleur de Grenade, ne consultant que son amour pour son mari, laisse son père et Renard à Maubeuge, et, suivie de Priam, s'avance de toute la vitesse d'une calèche sur le territoire ennemi.

Notre armée n'était pas en retraite, mais en pleine déroute. On voyait les soldats passer comme des fantômes ; et si le silence était quelquefois rompu, ce n'était que par d'horribles imprécations et par les cris de : *A bas les traîtres* !... *vive l'Empereur* ! que poussaient ces braves.

Fleur de Grenade avait le cœur navré. Depuis la retraite de Moskow, elle n'avait pas contemplé un pareil spectacle ; son sang se glaçait dans ses veines ; une horrible pensée assombrissait son âme. Tout-à-coup elle voit surgir au bout de l'horizon quelques cuirassiers. Elle court à eux autant que le peut faire une faible femme épuisée par tant de secousses morales ; il faisait nuit.

— Est ce le 1er de cuirassiers ? demanda-t-elle d'une voix stridente, en s'arrêtant devant ce groupe.

— Le 1er de cuirassiers n'existe plus ! répondit un jeune maréchal-des-logis.

Ces paroles dites simplement, étaient d'une effroyable éloquence ; car en les prononçant, ce sous-officier avait étendu la main vers ses camarades presque tous blessés et dont les sabres encore teints de sang et les cuirasses faussées attestaient les efforts surhumains et l'implacable valeur.

— Et votre colonel, qu'en avez vous fait ? demanda encore Fleur de Grenade d'une voix haletante.

— Notre brave colonel ? reprit celui-ci... Haché avec le régiment, devant la ferme de la Belle-Alliance, après avoir eu le bras gauche emporté.

— Mort ! s'écria Thérèse.

Et ce mot qui jaillit de ses lèvres comme une trombe de feu, lui ravit aussitôt l'usage de ses sens. Elle tomba évanouie. Les destins de cette femme venaient de se briser avec les destins de la France. Priam reçut sa maîtresse dans ses bras.

— Quelle est cette dame ? demanda le jeune maréchal-des-logis au vieux sapeur.

— C'est l'*épouse* de votre colonel, rien que ça ; répondit celui-ci en passant sa main sur ses yeux.

— En ce cas, répliqua le sous-officier, vous lui remettrez cette croix de la Légion-d'Honneur que portait son mari. Quand notre brave colonel s'est vu un bras de moins et que son régiment a été enfoncé : « — Tiens, Godon, m'a-t-il dit, tu remettras cela à ma femme, à Maubeuge, où je l'ai laissée. Toi, reste-là avec tes hommes. » — Déjà nous étions tous hypothéqués, comme vous le voyez. Là-dessus, il a mis son sabre entre ses dents, a pris de la main qui lui restait un pistolet, et s'est lancé au galop avec le reste des escadrons au milieu d'un carré prussien, où il s'est fait hacher... — Qu'est-ce que je vois venir là-bas?... exclama tout-à-coup le sous-officier; tenez, l'ancien, prenez vite la décoration du colonel, ma commission est faite.

Et, faisant faire un demi-tour à son peloton, le maréchal-des-logis se hâta d'échapper à la poursuite de l'ennemi, dont on voyait au loin les groupes de troupes légères.

— En voilà encore un! fit Priam en soupirant; c'est le cinquième, mais c'était le meilleur de tous : bien sûr ce sera le dernier. Pauvre chère femme ! pauvre colonel ! c'était bien la peine de vous sauver si vite de Paris pour venir mourir à Mont-Saint-Jean !

— Hélas ! répondit derrière l'ex-sapeur, une voix qui lui était bien connue.

Priam se retourna et reconnut Renard qui avait voulu suivre, quoique de loin, les pas de Fleur de Grenade.

— Vous arrivez à propos, monsieur Renard, lui dit-il; madame d'Hervilly est là, évanouie depuis un quart-d'heure, et l'ennemi approche. Je pense que c'est bien assez que les Prussiens aient tué le mari, sans encore *embrasser* la femme par-dessus le marché.

— C'est juste, répondit Renard; j'ai là une chaise de poste que j'ai prise à tout événement, et qui va nous être d'un bon secours. Oh ! eh ! postillon !

— C'est inutile, nous avons laissé là-bas notre calèche.

Et Priam courut la chercher, tandis que Renard prodiguait des soins inutiles à la malheureuse fille de son compère. La calèche avança. Renard et Priam y placèrent Fleur de Grenade. Pendant ce temps, le vieux sapeur lui passa au cou l'étoile sanglante que son époux d'un jour lui avait léguée.

La voiture roula avec rapidité : il était temps, car déjà les balles prussiennes sifflaient dans toutes les directions.

— Entendez vous cette musique? disait Renard, en tremblant de tous ses membres.

— Connue! connue! répondait celui-ci; c'est un plain-chant dont je sais par cœur toutes les gammes.

— Mais, j'y songe ! s'écria Renard, moi qui ai laissé Roblot à Maubeuge... si nous allions le chercher?

— Pas de ça, Lisette, répondit Priam; il est sans doute occupé à fricoter tranquillement : laissons-le, il reviendra à Paris, tout seul et paisiblement. Quant à nous autres, nous avons un devoir à remplir : c'est celui de mettre en sûreté la veuve du brave officier mort pour la patrie; c'est le cinquième à ma connaissance.

— Fleur de Grenade pourrait à bon droit revendiquer le titre de : *Veuve de la grande Armée*, dit Renard en grimaçant un sourire.

— C'est que c'est ça ! répondit Priam de même.

Bientôt la voiture atteignit la frontière de France, et Fleur de Grenade sortit enfin de son évanouissement.

CONCLUSION.

La mort de l'homme qu'elle avait si constamment aimé, du colonel Julien d'Hervilly; les malheurs de la France, funestes résultats de la bataille de Waterloo; la seconde abdication de Napoléon, et enfin sa captivité à Sainte-Hélène; toutes ces circonstances réunies, disons-nous, contribuèrent à affaiblir les facultés intellectuelles de Fleur de Grenade, qui se voua dès lors, et pour toujours, aux habits de deuil, et arbora ce titre si respectable de *Veuve de la grande Armée*, que, dans ses malignes appréciations, Renard lui avait donné, et qui, au surplus, rappelait à la fille de l'ancien vétéran du camp de la Lune de si glorieux souvenirs.

Pour comble de malheur, les alliances qu'elle avait faites successivement lui attirèrent des procès sans nombre. Elle plaida avec les collatéraux de son premier mari, Bonffard, le sergent de sapeurs; elle plaida contre les héritiers de son second mari, le capitaine Paqueville; elle eut à soutenir une action qui lui fut intentée par le père de son troisième mari, le baron de Solèsme; les enfans du général de Luceval, son quatrième mari, l'attaquèrent en même temps devant les tribunaux; enfin le comte Anatole d'Hervilly, pair de France, frère de Julien, qui avait été si peu de temps son cinquième mari, lui fit défendre, par arrêt, de porter désormais le nom de d'Hervilly. Cette conduite de la part d'un homme qui était redevable de l'honneur et de la vie à l'ancienne cantinière du 10e, devint d'autant plus inexplicable, que plus d'une fois il s'était plu à répandre en secret sur la veuve de son frère des bienfaits et des consolations.

Thérèse fut donc moins heureuse dans les luttes du prétoire que sur les champs de bataille. Ces procès continuels, elle les eût gagnés devant un tribunal militaire appelé à juger une question de patriotisme et de désintéressement, tandis que les juges civils n'ont à s'occuper que des questions de droit; et malheureusement les prétentions que Fleur de Grenade fit valoir ne se trouvèrent pas exemptes de nullité, sous le rapport de la forme, trop souvent négligée dans les camps.

Toujours belle, toujours bonne, toujours frémissante aux noms de gloire et de patrie, Thérèse, malgré ses trente ans, était encore digne d'inspirer de légitimes désirs, et à plus forte raison, de douces affections. Cependant elle demeura chaste et ne voulut point se livrer à d'autres sentimens que ceux qu'elle avait nourris, pendant dix ans, pour un seul homme. Cet homme n'étant plus, son cœur s'était refermé comme le calice d'une fleur brûlée par un rayon de soleil. Mais, par un effet bizarre de notre pauvre nature, cette femme qui, dans la force de l'âge et des passions, avait répudié les plaisirs du monde, se livra dans les dernières années de sa vie à l'usage des liqueurs fortes, jusqu'à en perdre, sinon la raison, du moins les apparences de retenue qu'une femme doit toujours conserver. Les douleurs profondes ne déterminent que trop souvent, chez les êtres sensibles et passionnés, ce goût malheureux, très blâmable sans doute chez un homme du peuple, mais intolérable chez une femme du monde.

La Veuve de la grande Armée, constamment vêtue de noir, observait avec une scrupuleuse exactitude les pratiques d'un veuvage austère. Chaque jour elle promenait en tous lieux sa physionomie empreinte de tristesse, et les vestiges de sa beauté qui avait été sans égale. Fleur de Grenade n'était plus, pour ainsi dire, que la hampe d'un drapeau, dont les plis de pourpre s étaient dispersés à l'ouragan des batailles. On remarquait chaque jour cette femme, soit dans les promenades publiques, soit dans les passages les plus fréquentés de la capitale, soit enfin aux premières représentations des théâtres. Elle se mettait toujours à la même place, et suivait les pièces qu'on représentait avec une grande intelligence de cœur. Souvent, lorsque des sentimens patriotiques étaient vivement exprimés par l'acteur, on voyait tout-à-coup sa figure rayonner d'un éclat presque céleste, et ses belles mains se joindre pour applaudir, avec les spectateurs attendris, aux allusions transparentes semées dans l'ouvrage. Nous la vîmes un soir, au Gymnase, à une représentation de *Michel et Christine* (1), se lever spontanément, tendre les bras et s'écrier tout en pleurs, au moment du départ du grenadier qui va rejoindre son régiment, après avoir marié sa maîtresse :

— Michel, attends-moi ! je te suis !

La situation dramatique créée par l'auteur était en effet toute la vie de cette femme, qui s'était consacrée au malheur, comme d'autres se vouent aux plaisirs.

Dans une autre circonstance, au Théâtre-Français, assis-

(1) Charmant petit drame de Scribe.

tant à une représentation de *Jeanne d'Arc* (1), à ce vers de la fille guerrière :

« Qui sauve son pays est inspiré des cieux ! »

On la vit, disons-nous, fondre en larmes et agiter son mouchoir comme une bannière. L'héroïne de la grande armée se reconnaissait dans l'héroïne de Vaucouleurs.

Fleur de Grenade fréquentait aussi les cafés du Palais-Royal. Elle s'y trouvait presque toujours en pays de connaissance; car ces endroits étaient presque toujours occupés par des officiers qui l'avaient connue dans toutes les phases de sa vie militaire. Elle s'attablait volontiers avec eux, et portait des toasts a ceux de leurs camarades qui n'existaient plus! Au café Lemblin, au café Minerve et surtout au café Militaire, rue Saint-Honoré, il ne se passait guère de jour où on ne la vit deux ou trois fois. Dans ce dernier café, la table où elle se plaçait ordinairement a porté longtemps le nom de : *table de la Veuve de la grande Armée*, comme au café Procope la table devant laquelle s'asseyait habituellement Piron, en sortant du théâtre, porte encore son nom aujourd'hui.

Lorsque notre poète Béranger composa cette chanson de *la Vivandière*, qui commence ainsi :

« Vivandière du régiment,
C'est Catin qu'on me nomme.
Je vends, je donne et bois gaîment,
Mon vin et mon rogomme.
J'ai le pied leste et l'œil mutin, etc. »

quelques officiers réunis au café Lemblin invitèrent *la Veuve de la grande Armée*, qui se trouvait au nombre des consommateurs, à chanter ces couplets : Fleur de Grenade ne se fit pas prier; et certes, jamais cette philosophique chanson n'eut d'interprète plus éloquent que celui-là. A ce couplet :

« Mais nos ennemis, gorgés d'or,
Paieront encore à boire;
Oui, pour nous doit briller encor
Le jour de la victoire.
J'en serai le réveil-matin, etc. »

Thérèse, disons-nous, électrisa l'assemblée et fit passer dans l'âme de ses auditeurs la patriotique indignation qui brillait sur son front. Sa pantomine, sa voix, ses regards, tout était digne du poète et des sentimens chaleureux exprimés dans cette immortelle chanson.

Quand Fleur de Grenade quittait ses anciens compagnons d'armes, il lui arrivait souvent de se laisser entraîner à ses sympathies d'autrefois, et de formuler son opinion par le cri de *vive l'Empereur!* La police fermait les yeux ou plutôt les oreilles sur ces excentricités d'une femme qui avait été si malheureuse. Un jour, cependant, en traversant la place du Carrousel, la vue de l'Arc de Triomphe ayant réveillé ses souvenirs, elle se mit à proférer à haute voix les terribles mots de *vive l'Empereur!* C'était en 1820, et ce cri n'avait point encore été compris dans l'amnistie (2). Thérèse fut entourée aussitôt par les gardiens du château et invitée à les suivre au poste : comme elle résistait à leur violence, un monsieur s'approcha :

— Que voulez-vous faire à cette femme? leur demanda-t-il.

Aussitôt les gardiens se découvrirent respectueusement devant le nouveau venu, et l'un d'eux répondit :

— Monseigneur, la conduire au corps-de-garde.

— Et pourquoi?

— Monseigneur, entre nous, les paroles ne tuent pas; mais sauf votre respect, cette femme vient de *lâcher* en notre présence un *vive l'Empereur!* (1)

— Laissez-la, repartit le monsieur; ne voyez-vous pas que la meilleure façon de la forcer de crier *vive le roi*, est de respecter ses sympathies.

On la laissa, car cet homme n'était autre que le duc de Berry. La fille du ferblantier ne cria pas : *vive le roi!* c'est vrai; mais elle cria de grand cœur : *vive le duc de Berry!*

— A la bonne heure, dit le prince en souriant et en pressant la main blanche et potelée que Thérèse lui avait tendue, je savais bien que *la Veuve de la grande Armée* ne pouvait être l'ennemie d'un soldat!

Le modique avoir de Fleur de Grenade, joint aux petites sommes qu'elle avait pu placer, du vivant de ses maris, passait tout entier en œuvres de bienfaisance : *la Veuve de la grande Armée* visitait les hôpitaux militaires, distribuait de l'argent aux soldats, et étendait de préférence sa généreuse sollicitude sur les veuves de ces derniers. On n'invoquait jamais en vain son appui, elle n'attendait même pas qu'on l'implorât. Après ces dons de charité, sa plus grande dépense était le spectacle; car sa toilette, qui fut invariablement la même, n'exigeait pas beaucoup de frais. Quant à son logement, il était si mystérieux, si caché, que ses amis, même les plus intimes, ne purent jamais le découvrir.

En voyant sa chère maîtresse se vouer ainsi aux habits de deuil, Priam disait plaisamment, en faisant allusion au sapeur qui avait été le premier époux de Fleur de Grenade :

— Cette paroissienne-là ne sortira jamais des barbes : elle en a eu, étant jeune, une grise; elle en a maintenant des noires, elle en portera jusqu'au tombeau (2).

Un dernier trait achèvera de peindre cette femme extraordinaire.

En 1816, elle apprend qu'une de ses anciennes camarades, cantinière d'un régiment léger, se trouve à Paris, alitée et dans la plus profonde détresse : elle court chez elle.

— Eh bien! Jovine, lui dit-elle, te voilà donc malade?

— Ah! madame la générale (car toutes les cantinières de l'armée avaient appris et s'étaient enorgueillies de *l'avancement* progressif de leur *collègue*), oh! madame la générale, répondit la pauvre femme, je suis bien à plaindre : mon mari m'a abandonnée, je suis seule avec les fièvres, et avec deux enfans par-dessus le marché.

— Que ferais tu bien? poursuivit Fleur de Grenade; car, pour rentrer dans la troupe, aujourd'hui, il n'y faut pas songer: tu es trop vieille; il te faut rester dans le civil. Voyons, que veux-tu?

— Pas grand'chose; cependant, si je pouvais obtenir un petit débit de tabac, j'y joindrais aussi un débit de *consolations*, parce que je m'y entends.

— Si tu ne désires que cela, ce sera bien facile, répondit Thérèse. Rétablis-toi, d'abord; puis, comme nous disions au régiment, ton affaire est dans le sac.

En effet, à peine convalescente, l'ancienne cantinière fut installée dans une petite boutique de marchand de tabac, bien approvisionnée d'eau-de-vie, de liqueurs, de pipes et d'autres ustensiles analogues.

— Je te donne tout cela, lui dit la fille du ferblantier en la quittant; élève bien tes enfans, sois sage surtout, et tu prospéreras.

Ce don avait coûté à madame d'Hervilly deux mille francs; mais, à cette époque, elle pouvait faire de semblables sacrifices, parce qu'elle n'avait pas encore perdu, sans retour, les procès qui lui étaient intentés.

Maintenant parlons des divers personnages qui ont figuré dans cette histoire :

Priam, malgré ses blessures et son âge, s'obstina à vouloir apprendre un métier pour n'être point à charge à sa bonne maîtresse, mais celle-ci répudia, comme elle le devait, ces

(1) Tragédie de monsieur d'Avrigny.

(2) Bien loin de là, à cette époque les tribunaux sévissaient avec une extrême rigueur contre les individus convaincus d'avoir proféré, dans un lieu public, le cri de *Vive l'Empereur!* classé dans la catégorie de ceux réputés les plus séditieux.

(1) Textuel sur le procès-verbal du surveillant.

(2) On sait que dans le costume de *veuve* on appelle *barbes* ces appendices de gaze obligés qui descendent à droite et à gauche du bonnet de crêpe noir.

témoignages d'un dévouement exagéré. Elle voulut que l'ex-sapeur sollicitât son admission aux Invalides, qu'il avait, certes, bien méritée. Le vieux soldat, après s'être longtemps fait prier, entra enfin dans ce dernier asile de la bravoure par excellence. Il eut d'abord quelque peine à se faire à cette séparation; mais peu à peu la patience lui revint et la société d'un grand nombre de camarades de son temps finit par l'acclimater au splendide refuge offert par Louis XIV à ses soldats mutilés.

Renard, ce fidèle Pylade d'Oreste Roblot, qui, pendant plus de trente ans, avait su concilier les devoirs de l'amitié avec ceux d'employé de l'administration du Mont-de-Piété, avait senti, lors de la Restauration, un grain d'ambition lui monter à la tête. Il voulut mettre à profit ses loisirs après son émigration du château de Luceval.

— Je ne serai parfaitement heureux, se disait-il, que lorsque j'aurai mis le pied dans la bouche du roi.

En conséquence, prétendant, à tort ou à raison, qu'un de ses grands oncles maternels avait été *officier du gobelet* dans la maison de Louis XV, *le bien aimé*, il sollicita cette charge dans celle de Louis XVIII, *le désiré*, alors occupé du soin de monter sa nouvelle maison, et l'obtint facilement; mais il ne conserva cet emploi que pendant trois mois, ce qu'on appelle vulgairement à la cour, un quartier.

Monsieurs le duc de Blacas, alors grand-maître de la maison du roi, enleva cette charge au compère Renard, sous prétexte que, pour remplir le moindre office auprès de l'auguste personne de Sa Majesté, il fallait être gentilhomme. Or, on sait que l'ex-employé de l'administration du Mont-de-Piété n'avait rien de séduisant dans la tournure, mais qu'en revanche il était fort laid de figure : ce qui fit dire à Roblot au sujet de cette disgrâce : « Les états de service du prophète Jonas, qui, selon l'abbé Chamelle, n'est resté que trois jours dans le ventre de la baleine, ne sont que de la Saint-Jean en comparaison de ceux de mon compère, qui est resté trois mois dans la bouche de Louis XVIII. »

Quant au digne ferblantier, ce type merveilleux des vieux troupiers redevenus citoyens, affaissé par l'âge, accablé lui-même par les malheurs de sa fille, et déjà irrité jusqu'à la fureur de la double invasion étrangère, il se jeta à corps perdu dans les consolations *liquides*, et se livra exclusivement aux voluptés de Bacchus. Une petite rente, qu'au temps de sa fortune Fleur de Grenade lui avait assurée sa vie durant, le mit à même d'établir glorieusement sa tribune aux harangues au cabaret, d'où il ne sortait que pour aller visiter Priam, aux Invalides, où il se montrait toujours hâbleur.

La nouvelle de la mort de Napoléon à Sainte-Hélène acheva de lui faire perdre le peu de raison qui lui restait. Voulant se garnir plus soigneusement *le coffre* (pour nous servir une dernière fois d'une locution familière à l'ex-ferblantier-lampiste); et, dans la louable intention de boire à la mémoire de l'Empereur, Roblot, disons-nous, mourut presque subitement, au mois de mars 1822, âgé de soixante-dix ans, après avoir avalé un matin son quatorzième *canon* (1) de vin blanc. Trépas glorieux pour un ancien tricoteur du camp de la Lune! trépas emblématique comme celui d'Anacréon, ce chansonnier de la Grèce, si gai dans ses propos, si magnifique dans ses dépenses, en un mot si *viveur*, et qui expira, lui aussi, disent les historiens contemporains, étouffé par un grain de raisin, qui probablement n'était pas du véritable chasselas de Fontainebleau.

(1) Mesure de vin équivalente à un verre ordinaire.

ÉPILOGUE.

Nous avons dit, au commencement de notre ouvrage que, au nombre des objets trouvés dans le sac de *la Veuve de la grande Armée*, il y avait un rouleau de feuilles de papier, sur la première desquelles on lisait, en lettres majuscules : JOURNAL DE MA VIE. Ce manuscrit qui attestait que *Fleur de Grenade* l'avait tracé de sa main aux diverses époques de sa vie aventureuse, tomba dans nos mains; il était plein de faits curieux et de réflexions philosophiques qui semblaient embrasser une période de vingt années. Nous avons pensé que la publication de cette espèce de mémorial, à la suite de l'histoire de notre héroïne, ne serait pas sans intérêt pour le lecteur. On verra ce que pensait et comment agissait, au commencement de ce siècle, une pauvre fille du peuple. A la lecture de ces fragmens, écrits sous l'influence de toutes les émotions de l'âme, d'abord dans un modeste réduit, puis sur les champs de bataille, et enfin dans un château; on verra, disons-nous, combien il y avait de poésie, de haute raison, de courage et de charité dans l'âme de cette femme tout exceptionnelle.

La Veuve de la grande Armée prouve, par sa vie même, que les nobles cœurs se trouvent toujours à leur place. Soit qu'elle brave la mitraille au milieu de nos colonnes, soit que, comme dans son château de Luceval, elle s'applique à tous les devoirs de l'hospitalité, on la voit, disons-nous, toujours la même, seulement son langage grandit avec sa fortune, mais son cœur ne change pas; il reste toujours compatissant, poète et guerrier. Thérèse Roblot manie avec une égale facilité la carabine de voltigeur et l'éventail de grande dame. Sa voix qui, sur les champs de bataille, couvre le fracas de la mousqueterie, devient d'une douceur extrême lorsqu'elle exprime ses sentimens sous les ombrages de l'Alhambra. Sa physionomie et sa voix qui se plient si merveilleusement à toutes les situations de sa vie, font de Fleur de Grenade une créature à part, et expliquent suffisamment les affections qu'elle fait naître; mais tant de moyens de séduction ne lui font pas perdre un instant le respect d'elle-même et l'amour profond qu'elle a au cœur. Elle se marie croyant son amant mort, et elle reste fidèle à ses sermens; elle se marie par trois fois ensuite, sachant que cet amant respire encore, et elle ne se croit pas autorisée à rompre le pacte de fidélité qu'elle a contracté avec le ciel et avec lui. Constance admirable et mystérieuse chasteté qui placeraient la belle *Fleur de Grenade* sur la même ligne que Jeanne d'Arc, si, comme la vierge de Vaucouleurs, la fille du ferblantier avait eu une mission divine à accomplir.

Dans l'espèce de journal qui va suivre, nous nous sommes permis d'élaguer quelques passages politiques empreints d'une polémique trop ardente. Nous n'avons voulu faire ni un pamphlet, ni une épode; nous nous sommes renfermé dans le cercle de tout ce qui peut se commenter, et, nous avons l'intime conviction, que c'est surtout de ce roman historique qu'on pourra dire avec le poète :

« La mère en permettra la lecture à sa fille. »

JOURNAL DE THÉRÈSE ROBLOT.

. . . .

« Je suis heureuse. Ma mère est la meilleure des femmes; mon père a des qualités inestimables. Artisan laborieux, comme jadis il fut brave soldat, il a placé tout son bonheur dans l'amour filial que je lui porterai jusqu'au dernier jour de ma vie. Il est bien un peu brusque quelquefois, mais il revient vite!... une caresse de sa petite *Fleur de Grenade*

désarme ses plus grandes colères, et il devient doux comme un mouton. Je dois à leur tendresse d'avoir reçu une instruction bien au-dessus de mon état ; que de privations ils ont dû s'imposer pour me donner cette éducation : je crois en avoir un peu profité.

Il y a quelques années, j'étais bien jeune encore, lorsqu'à la réouverture des églises, je fis ma première communion. Alors je promis à Dieu d'être fidèle à trois choses : à mon pays, à ma tendresse pour mes chers parens, à l'amour, si la Providence permettait jamais que je trouvasse un homme capable de lire dans mon cœur. Je remplirai ce serment fait au pied de l'autel dans un jour aussi solennel.

15 avril 1804. — Plus je vois monsieur Julien d'Hervilly, jeune peintre sur porcelaine, qui passe auprès de nous ses instans de loisirs, plus je me sens entraînée vers lui par un penchant irrésistible. Il est bon fils, il sera bon époux ; les qualités de son cœur ne sont pas moins admirables que les qualités de son esprit. Je ne parle point de sa figure qui est pleine de douceur. La physionomie d'un homme ne doit entrer que pour peu de chose dans l'opinion qu'on se forme de lui. Quand il m'aborde il semble ému, et lorsque j'entends sa voix ou le bruit de ses pas, j'éprouve un trouble que je ne saurais exprimer. L'aimerais-je?

25 avril. — Je l'aime, c'est décidé. Mon Dieu ! je fais peut-être mal ; mais peut-on maîtriser un sentiment qui se glisse dans l'âme à votre insu ? Je combattrai cet amour, il le faut. Ma tranquillité serait peut-être compromise à tout jamais, si, dès à présent, je n'opposais une digue au sentiment qui envahit tout mon être. « Il ne peut devenir ton mari, m'a dit ma mère ; malgré son humble position d'aujourd'hui, il appartient à une noble famille, et tôt ou tard il reconquerra le rang que les événemens de la révolution lui ont fait perdre. » C'est vrai, la fille d'un soldat, d'un ferblantier, ne saurait lui convenir. On dit pourtant que je suis belle, et que la beauté aplanit bien des difficultés... Cela peut être encore, mais je ne me déciderai jamais à profiter des avantages extérieurs que Dieu m'a donnés pour arriver à un rang auquel je ne puis prétendre.

. . . .

Juin. — Mes efforts ont été vains. J'ai eu beau me roidir contre l'invasion d'un sentiment dont je redoutais les conséquences pour mon repos, j'ai échoué. Monsieur Julien m'a fait hier l'aveu de sa tendresse et je n'ai pas eu la force de le repousser. Il m'aime, m'a-t-il dit avec toute la sincérité d'un noble cœur. Il voudrait m'épouser. M'épouser !... y songe-t-il ? mon père qui ne veut accorder ma main qu'à un militaire ! Oh ! j'aime Julien, je le sens, autrement qu'il peut m'aimer ; et, si un peu de honte est venue couvrir mon front, à sa déclaration, j'ai senti en consultant ma conscience, que je ne commettais pas une action répréhensible.

. . . .

Monsieur Julien ne cesse de me donner des preuves d'un amour aussi pur que délicat. Hier au soir il me disait encore :

— Thérèse, je ne sais quel sort le ciel me réserve ; mais quel qu'il soit, je le partagerai avec vous.

J'ai eu l'air de ne point attacher à ces paroles le sens qu'il leur donnait ; mais intérieurement j'étais tellement émue que je me suis levée sous un prétexte futile, pour aller pleurer à mon aise dans ma chambre.

Juillet. — Mon père, toujours sous l'influence de ses idées guerrières, parle constamment de me marier avec un militaire. Il affecte même devant monsieur Julien de parler de batailles et de victoires ; le pauvre jeune homme ne répond rien ; mais il me regarde et semble interroger mes yeux pour savoir si mes sentimens ressemblent à ceux de mon père. Hélas ! non. J'aime Julien tel qu'il est, et serait-il soldat, que je ne pourrais l'aimer davantage.

15 août. — C'est aujourd'hui la fête de l'Empereur. Julien a dîné avec nous ; et, au dessert, mon père, comme de coutume, s'est lancé dans ses récits belliqueux. Julien l'a écouté avec une grande patience, et a fait *chorus* avec lui lorsque mon père a entonné les louanges de l'Empereur. Cela m'a fait plaisir, je ne sais pourquoi.

Le soir nous sommes allés nous promener sur les quais. Chacun s'était efforcé de manifester son enthousiasme par des illuminations. Parmi les emblèmes plus ou moins ingénieux que je remarquai, je n'oublierai jamais les vers placés sur le transparent de l'ingénieur Chevalier, opticien et célèbre facteur de thermomètres. Les voici :

« Je ne sais quel génie osera se permettre
De chanter un héros guidé par la victoire ;
Pour moi, je ne saurais construire un thermomètre
En état de marquer le degré de sa gloire. »

6 septembre. — Monsieur Julien m'a donné deux jolis vases de porcelaine qu'il a peints. C'est un cadeau charmant. Julien a un grand talent : le peintre David lui disait avec raison quand il fréquentait son atelier :

— Monsieur d'Hervilly, vous avez tout ce qu'il faut pour faire un artiste : de l'âme dans la composition et du sang-froid dans l'exécution.

Hélas ! pourquoi la fortune ne lui a-t-elle pas donné les moyens de poursuivre sa carrière d'artiste ? il aurait peut-être un jour remplacé David ! Mais monsieur Julien avait besoin de gagner de l'argent pour soutenir sa vieille mère, et il a dû s'exclure du domaine des arts pour se livrer tout entier à des travaux de commerce. Malgré cela, je crois qu'il arrivera à la célébrité, car le talent véritable sait s'illustrer dans tous les genres. Si le ciel veut que nous soyons unis un jour, monsieur Julien pourra reprendre sa grande palette et ses longs pinceaux, car je travaillerai aussi moi ! et nos efforts réunis produiront peut-être de bons résultats.

. . . .

Novembre. — On est inquiet de l'Empereur à Paris ; on n'a point reçu de nouvelles de la Grande-Armée depuis quelques jours. Mon père est continuellement à l'affût des bruits qui circulent, et sa boutique est devenue une espèce de rendez-vous de tous les nouvellistes du quartier. Ce tintamarre ne me convient guère, moi qui aimerais tant la solitude et le calme ; mais mon père se plaît dans tout ce remue ménage et il jouit intérieurement de se voir consulté et écouté. Il faut bien passer quelque chose à ceux qui nous aiment et à ceux que nous aimons.

7 décembre. — Le bulletin de la bataille d'Austerlitz est venu enfin rassurer les esprits. Paris est dans la joie, mon père ne se connaît plus. Il nous a fait lire ce bulletin par Julien. Cette victoire n'a fait qu'accroître l'idée fixe de mon père ; il ne rêve plus, il ne pense plus qu'aux armes. Vous verrez que les trophées d'Austerlitz deviendront pour moi un signal de deuil.

15 décembre. — Ce que j'avais prévu est arrivé.

Julien, à qui mon père a positivement dit que je ne pouvais épouser qu'un militaire, va s'engager par amour pour moi et peut-être se faire tuer pour obtenir ma main. Ce sacrifice de sa part m'a fait répandre bien des larmes. La générosité de ce jeune homme me paraît si rare, que je m'estime meilleure que je ne suis peut-être. Une femme, en effet, doit être fière et heureuse d'inspirer un tel dévouement. Ainsi il va abandonner ses occupations, son avenir, pour embrasser un état pour lequel il ne se sent aucune vocation. J'ai voulu m'opposer à sa résolution ; j'ai échoué : il veut m'obtenir, et la perte même de la vie lui semblera un bien s'il ne peut la partager avec moi. Cher Julien ! et dire que je ne puis lui montrer tout l'orgueil qu'il me donne, toute la tendresse que j'éprouve pour lui, toute la gratitude que je ressens !...

. . . .

— Il est parti, hélas ! pour toujours peut-être ; le seul baiser que j'ai jamais reçu de lui sera peut-être aussi le dernier !

J'ai de sinistres pressentimens : il me semble que nous nous quittons pour ne plus nous rencontrer en ce monde. O mon Dieu ! faites-moi la grâce de me conserver Julien !

. . . .

Mars 1806. — Point de nouvelles ; pas la moindre lettre,

pas le plus léger souvenir de sa part. Effrayé de l'énorme sacrifice qu'il me faisait, aurait-il changé de sentiment à mon égard? je ne sais; je ne puis le croire, et cependant voilà bien longtemps qu'il est parti.

Avril. — Mon père a été au ministère de la guerre pour prendre des informations sur Julien. On n'a pas pu lui en donner. Il est revenu bien mécontent. Je l'attendais avec anxiété, ma douleur a été grande, et j'ai été obligé de la lui cacher. De deux choses l'une : Julien ne songe plus à moi, ou il a été tué.

. . . .

Mai. — « Il ne faut plus songer à Julien, » m'a dit hier au soir mon père; « il t'a oubliée, il faut l'oublier aussi. » Je me suis récriée : mon père m'a répondu :

« Julien est un ci-devant, il ne pouvait pas t'épouser. Comme l'ancien régime est revenu et que l'Empereur, quoiqu'en aimant toujours les soldats de la république, ne hait pas non plus les anciens nobles, ton Julien avec son *de* et son physique parviendra en peu de temps aux hauts grades, et alors, bonsoir. Il est peut-être déjà sous-officier, dans deux ans il sera officier, et dans deux ans il ne pensera plus à toi. »

Si mon père avait dit vrai! mon Dieu! que je suis malheureuse!

. . . .

Juin. — Je suis d'une tristesse mortelle; mon père et ma mère font tout ce qu'ils peuvent pour m'égayer : ils n'y réussissent guère. Tout m'est devenu indifférent. Chaque dimanche nous allons au *bal de Flore* où on me presse de danser; mais je ne veux pas : la danse n'est un plaisir que pour les gens qui sont heureux.

Quant à mon père, il a trouvé dans ce lieu le moyen de renouveler connaissance avec beaucoup de militaires; cela est d'un grand attrait pour lui. Je ne vais donc au *bal de Flore* que pour mon père et rien que pour lui, il ne m'en sait pas plus de gré, n'importe, je me console en songeant que je fais mon devoir.

. . . .

— Voici bien autre chose : mon père veut me marier! j'ai d'abord refusé net, mais ma mère m'a prise à part et m'a dit :

« Mon enfant, ton père se fait vieux; moi-même je sens chaque jour diminuer mes forces. Il faut prendre un parti; il te faut un protecteur, un honnête homme qui t'assure un sort et qui ne nous laisse, à nous autres, aucune inquiétude sur ce que tu deviendras après nous. Tu es belle, ma chère enfant, et si tu nous perdais, ta beauté te causerait mille tourmens. Obéis donc à ton père; songe qu'en n'opposant pas d'obstacles à sa résolution, qui n'a que ton bonheur pour objet, tu fais le nôtre à nous. Ma chère Thérèse, ne sois pas insensible aux prières de ta vieille mère, oublie monsieur Julien et contracte une union convenable. »

Cette bonne mère versait des larmes en me tenant ce discours. Je l'ai embrassée en lui promettant de réfléchir à sa proposition. Elle m'a serrée contre son cœur; je me suis sentie soulagée d'un grand poids.

. . . .

— J'ai réfléchi, et j'ai consenti à épouser monsieur Bouffard. C'est un brave militaire, je ne doute pas qu'il ne me rende heureuse. Cependant s'il veut obtenir ma main, il faudra qu'il consente à tout ce que je voudrai. Mon cœur ne m'appartient pas, je ne puis lui donner qu'une affection de sœur... S'il s'en contente, je consens à l'épouser; sinon... je resterai fille.

18 juillet. — Monsieur Bouffard en passe par tout. Il m'a juré sur l'honneur, sur sa croix (car il est décoré), que nous vivrions ensemble comme frère et sœur. Je lui ai donné ma parole, et l'affaire est conclue. S'il manquait à son serment?...

. . . .

— Me voilà madame Bouffard. J'ai quitté ma petite chambre de la rue Mouffetard, cette chambre où j'avais entretenu de si doux souvenirs, pour entrer dans une caserne où je vais être cantinière... Quelle différence! Mais il faut avoir le courage de sa position. Je suis femme de soldat, presque soldat moi-même, il faut que je m'applique à apprendre mon nouvel état. Bouffard est un excellent homme qui a pour moi les soins les plus affectueux; je l'aime d'une bonne et franche amitié, et rien au monde ne pourrait m'engager, (s'il tient, comme il l'a fait jusqu'ici, ses promesses), à m'éloigner de lui.

. . . .

Les cantinières de la garde impériale m'ont offert un dîner. Le langage de ces femmes est nouveau pour moi; ne me faut-il pas me plier à ma nouvelle condition? D'ailleurs, ces femmes ont un cœur d'or : elles sont tout à la fois les consolatrices et les amies du soldat. Quel plus beau privilége pour une femme que celui de concourir aux triomphes de la patrie en adoucissant les maux de ceux qui les remportent au prix de leur sang!

Nous allons bientôt partir, dit-on, pour rejoindre la grande Armée. J'éprouve un vif chagrin à quitter mes parens; mais pourtant je ressens une secrète joie... Peut-être vais-je apprendre des nouvelles de Julien.

. . . .

. . . .

1807. — Hier, j'ai entendu le canon et les balles siffler à mes oreilles. Ce bruit m'a fait un drôle d'effet.

Les choses n'allaient pas trop bien lorsque l'Empereur s'est montré. Tout-à-coup le cri de : *Vive l'Empereur*! s'est fait entendre. Cette exclamation qui porte toujours la terreur dans les rangs ennemis et qui encourage partout nos soldats, les a électrisés à ce point qu'ils ont culbuté tout ce qui était devant eux. Napoléon a mis son cheval au galop et a parcouru toute la ligne en agitant sa main au-dessus de sa tête comme pour faire signe aux soldats d'avancer. De temps en temps son cheval blanc disparaissait au milieu de la poussière et de la fumée.

Durant cette attaque, Napoléon s'arrêta un moment pour mieux juger de l'élan qu'il venait d'imprimer à ses troupes, et vit à quelques pas de lui, gisant et abandonné, un carabinier de la compagnie d'élite qui criait comme les autres : « *En avant! en avant!* » Napoléon lui a jeté son manteau en lui disant :

— Tiens! tâche de me le rapporter; en échange, je te donnerai la croix que tu viens de gagner.

— Merci, mon Empereur, a repris avec exaltation le blessé. Cette capote-là vaudrait à mes yeux toutes les croix d'honneur du monde. A sa place, moi, je garderais le manteau.

J'ai su plus tard que ce soldat était mort; Napoléon a voulu que son manteau lui servît de linceul.

. . . .

— Mon pauvre Bouffard vient d'expirer dans mes bras. Quelle perte! Il me rendait si heureuse!

J'avais amassé une petite somme que je vais envoyer à mes parens. Monsieur Renard m'a écrit que mon père ne travaillait presque plus, et que ma mère était malade; cela viendra à point.

. . . .

— Monsieur Julien d'Hervilly n'est point mort; il est officier... Il m'a donc oubliée tout-à-fait. L'ingrat! moi qui l'aimais tant, plus que je ne le lui ai dit, plus que je ne croyais moi-même. L'orgueil s'est emparé de lui..... Mais moi, ne puis-je aussi avoir de l'orgueil? Toute cantinière et veuve de soldat que je suis, de nobles cœurs s'offrent à moi. Pourquoi ne les écouterais-je pas? pourquoi repousserais-je des hommages qui peuvent aussi me faire avancer en grade? J'y songerai sérieusement.

. . . .

— Le capitaine Paqueville veut m'épouser. Je lui ai posé les mêmes conditions qu'à Bouffard : il les a acceptées. Je me remarierai : triste vengeance d'un cœur froissé par le délaissement de l'être qui m'a méconnue, et que je ne puis m'empêcher d'aimer toujours.

. . . .

. . . .

— Je suis contente de ma journée. Je crois avoir fait une bonne action en délivrant le comte d'Hervilly, frère de mon-

sieur Julien. Le pauvre Priam paie cher la liberté de monsieur d'Hervilly; le voilà cassé! Mais je saurai le dédommager; il ne me quittera jamais, et la femme du capitaine Paqueville trouvera toujours le moyen de donner du pain au vieux soldat qui s'est, lui aussi, sacrifié pour elle. J'envoie à mon notaire, à Paris, la grosse somme que le comte a dit à Priam de me remettre. Je veux employer cet argent à une œuvre pieuse : je ferai élever un monument à la marquise d'Hervilly et à ma bonne mère.

. . . .

— Le capitaine Paqueville agit avec moi comme un père tendre. Il voudrait bien me faire quitter mon état de vivandière, mais je ne puis y consentir; les soldats ont confiance en moi, ils m'aiment et me respectent; j'aurais trop de peine à me séparer d'eux.

. . . .

1809, juillet. — Bataille de Wagram, tu me coûtes cher! Mon mari a été une des premières victimes de cette sanglante journée. Me voilà pour la seconde fois veuve. Hélas! pourquoi les balles autrichiennes m'ont-elles épargnée? La mort m'eût été douce sur le champ de bataille, et je me serais consolée de quitter la vie en pensant à toutes les peines qui m'ont assaillie jusqu'à présent. Mais mon vieux père est pauvre.

. . . .

— Pendant la revue que l'Empereur a passée à Schœnbrunn, et à laquelle j'ai assisté en amateur, un sergent de ligne qui avait été mis à l'ordre du jour à la suite d'un beau fait d'armes, est sorti des rangs, tandis que Napoléon passait devant le front de son régiment, et lui a demandé la croix, après lui avoir énuméré les droits qu'il avait acquis à cette distinction. Napoléon, qui l'avait écouté sans l'interrompre, lui a dit :

— Mais, tu es bien jeune. Tu peux encore attendre.

—Je vous assure, mon Empereur, que je n'ai pas de temps à perdre, lui a répondu celui-ci, attendu qu'on ne fait pas de vieux os dans mon régiment; vous le savez bien.

Napoléon a souri de la réponse; il a promis au sous-officier de lui donner la croix à la première occasion.

. . . .

A Wagram, le capitaine d'artillerie Fleurlet, que Napoléon aimait beaucoup parce qu'il l'avait connu sergent dans le régiment de la Fère, où lui-même avait été jadis lieutenant; ce capitaine, dis-je, se trouvant en retard pour se mettre en ligne, embourbées qu'étaient ses pièces à cause du mauvais état des chemins :

— Capitaine Fleuriet! s'écria avec colère Napoléon, qui était accouru sur ce point; votre batterie est toujours en retard... Je devrais vous faire arrêter à la tête de votre compagnie!

— C'est me faire marcher qu'il faudrait, répondit à son tour Fleuriet, piqué plus encore du reproche que de la menace.

A quelques jours de là, Napoléon, apercevant cet officier et voulant effacer le souvenir des paroles un peu dures qu'il lui avait adressées, lui fait signe de venir à lui; il prend familièrement son bras, et, tout en se promenant, lui rappelle entre autres choses, le temps où tous deux se trouvaient en garnison à la Fère.

— Te souviens-tu, mon bon Fleuriet, lui dit-il en lui tirant l'oreille, de ces travaux que nous fûmes chargés d'exécuter au polygone?

— Parbleu! sire, je me les rappelle comme si c'était hier.

— Alors, tu dois te rappeler aussi que nous les exécutâmes si mal, que le sergent Fleuriet fut mis en prison pour huit jours, et le lieutenant Bonaparte aux arrêts pendant vingt-quatre heures.

— Sire, c'est encore vrai, répondit Fleuriet avec vivacité; mais vous avez toujours été plus heureux que moi, car j'espère qu'aujourd'hui vous n'avez pas à vous plaindre de votre avancement.

— Mais... ni toi non plus, ce me semble?

— Ah! oui, il faut en parler. Voilà tout-à-l'heure neuf ans que je suis capitaine; c'est honteux!

— Oui, pour toi, interrompit vivement Napoléon; aussi t'ai-je nommé hier commandant, pour que tu ne sois plus *en retard avec les autres*, me comprends-tu?

Fleuriet ne répondit à l'Empereur qu'en baisant la main que son ancien lieutenant du régiment de la Fère lui avait abandonnée.

. . . .

1810. — Me voilà baronne et femme d'un colonel d'artillerie. Je pars pour l'Espagne, où le régiment de Julien, ai-je appris, se trouve en ce moment. Je le rencontrerai peut-être.

. . . .

— C'est à Paris que je trace ces lignes, dans ma petite chambre, sur la table où j'ai tant de fois confié au papier mes pensées les plus secrètes. Quel changement s'est opéré dans ma fortune! Femme d'un colonel d'artillerie après avoir été cantinière d'un régiment, je me trouve dans la capitale appelée à toutes les dissipations du grand monde. Les cendres de ma pauvre mère sont à peine refroidies, et le souvenir de Julien, qui naguère et venu visiter mon père dans son infime logis, me pèse sur le cœur. Julien! c'en est donc fait! Vous avez pu croire que je vous avais imité! Ah! Julien, vous connaissez mal le cœur des femmes!

. . . .

1810. — A Madrid. Le régiment de Julien est en ce moment en garnison à Grenade. Je le verrai. Mon mari part pour inspecter les parcs d'artillerie de cette province; je partirai avec lui.

. . . .

— Je l'ai revu, j'ai causé avec lui plus de deux heures; il n'est point changé. Son uniforme lui va à ravir. L'expression de sa physionomie est toujours la même : douceur, intelligence et loyauté. Il ne m'a point reconnue et m'a fait une cour assidue. J'étais heureuse d'entendre sa voix, de recevoir ses hommages, de répondre à ses paroles passionnées; et, quand il m'a baisé la main, j'ai failli me trahir. Cependant le doux langage dont il a assaisonné notre entretien m'a prouvé qu'il avait courtisé des femmes, et qu'il m'avait été infidèle. A-t-il eu tort? N'a-t-il pas appris mes trois mariages, et peut-il se douter que cette triple union n'ait rien coûté à mon cœur? Bien d'autres que lui traiteraient cela de roman!... moi-même, lorsque j'y réfléchis, j'ai toutes les peines du monde à me convaincre. Pardonnons-lui, et souhaitons à l'homme que nous avons si profondément aimé, un bonheur que je ne puis espérer.

. . . .

—J'ai quitté l'Espagne avec regret : n'ai-je pas laissé dans ce pays un être dont le souvenir me fait toujours battre le cœur! Hélas! il n'est que trop vrai, les premières amours sont les seules durables, et les affections qu'on éprouve après celles-là sont bien chancelantes.

. . . .

. . . .

. . . .

1812. — Quelle horrible guerre! partout dévastation et solitude. Le boulet russe n'a pas plus épargné ma destinée que les boulets autrichiens. Me voilà une troisième fois veuve et une troisième fois livrée à toutes les incertitudes d'une vie aventureuse. J'écris à mon père pour lui faire part de cette catastrophe.

. . . .

— Notre retraite continue à être affreuse. Rien que des maux incalculables, l'abattement et la mort. Mon courage cependant n'est point ébranlé par le triste spectacle que j'ai continuellement sous les yeux. Je sens renaître mon énergie à la vue de tant de malheureux qu'il faut secourir et consoler. On m'a offert de me conduire tout d'une traite jusqu'à Smolensk, je ne puis me résoudre à abandonner mes frères d'armes et surtout ce bon Priam, dont le dévouement ne s'est jamais démenti. Non! je marcherai avec l'armée, je partagerai avec elle ses désastres ou je succomberai.

. . . .

— J'ai eu le bonheur de conserver à la France un de ses plus braves défenseurs, le général comte de Luceval. Il ne sait

comment me peindre sa reconnaissance ; mais, en vérité on me donnerait de l'orgueil à force de me prêter des vertus que je n'ai point. Quoi ! j'offre ma voiture à un homme renommé par ses services, et on appelle cela une bonne action !... vraiment! le bonheur est pour moi.

. . . .

1813. — Monsieur de Luceval ne peut plus servir, ses blessures le forcent à prendre sa retraite, et il m'offre de partager son sort. Accepterai-je ce quatrième époux?... peut-être... s'il n'est pas plus exigeant que ses devanciers.

. . . .

— Je suis comtesse, est-ce un rêve? Cette petite Fleur de Grenade, née dans un camp, élevée dans la boutique d'un pauvre ferblantier, vivandière et femme de soldat, est devenue comtesse de l'Empire, avec des terres, un château, une dotation, que sais-je ! Je dis aujourd'hui *mon château*, *mes gens*, *ma voiture* ! oh ! bizarre destinée ! Je fais venir mon père et son ami Renard pour les installer chez moi; je jouirai de leur surprise et de leur bonheur. Ah ! s'il m'était permis de former d'autres vœux ! si je pouvais rassembler tout ce que j'ai aimé dans ce monde, que je serais heureuse ! Mais ne pensons pas à cela ; la fortune ne va jamais de pair avec le bonheur du cœur; il faut se résigner.

. . . .

1814. — La France est envahie, et je ne suis plus dans les rangs de l'armée pour la défendre !. . d'autres devoirs ont surgi de ma nouvelle position, je ne saurai les remplir. .

. . . .

— Julien est ici, dans mon château, c'est moi qui l'ai rappelé à la vie ! Un secret pressentiment me poussait vers ce champ de bataille de Saint-Dizier, où je devais arracher à la mort quelques pauvres blessés; les sensations de mes jeunes années se sont offertes à mon âme avec plus de force que jamais. Hélas ! que de braves moissonnés dans cette journée!... Et Julien! qu'on a retrouvé sous un monceau de cadavres; on me l'a ramené mourant. Profitant de son sommeil, j'ai étanché son sang; j'ai interrogé du regard les médecins, et lorsqu'ils m'ont affirmé qu'il n'avait été atteint d'aucune blessure mortelle, mon cœur a bondi dans ma poitrine.

O Julien ! vous me devrez donc la vie ! la pauvre Thérèse, que vous avez si longtemps méconnue, que vous avez oubliée tout-à-fait, est devenue l'instrument dont la Providence s'est servie pour assurer votre salut. Je le sens, il n'est rien de plus délicieux au monde que de sauver celui qu'on aime.

. . . .

— Il a parlé de moi, il en a parlé en termes pleins de reconnaissance et d'amour. Mais il ne me verra pas, mon devoir s'y oppose; je ne veux pas me rendre coupable même par la pensée. L'homme généreux qui m'a transmis son nom ne doit pas craindre de rougir d'avoir confié son honneur à une fille du peuple.

. . . .

— Il est parti ! Je ne l'ai pas vu, malgré ses prières et ses instances. Je ne le reverrai peut-être plus. Sa famille l'appelle, et cette famille, que le retour des Bourbons va élever au pinacle, ne tardera pas à lui faire oublier la châtelaine de Luceval et la pauvre Fleur de Grenade. Qu'il soit heureux, c'est mon plus cher désir.

. . . .

1814. — Le comte de Luceval n'est plus; il est mort dans mes bras, après m'avoir légué toute sa fortune. Me voilà riche. Je prie Dieu qu'il permette que je fasse un bon usage de ces richesses, qui ne sont bonnes qu'à ceux qui savent répandre leurs libéralités avec discernement. J'ai une famille à secourir, sans compter ma famille d'adoption : l'armée. La paix n'a-t-elle pas réduit la plupart de nos soldats à la misère?

. . . .

— C'est un affreux spectacle pour les hommes désintéressés dans leur patriotisme, et qu'éclaire une philosophie basée sur l'amour de l'humanité, que la chute d'un gouvernement, enfin, ce que l'on appelle une révolution. L'estime que mérite le peuple augmente au milieu de ces commotions, parce que le peuple, seul, obéit à cette voix de conscience que l'on a si bien appelée la voix de Dieu. Les individus attachés aux machines gouvernementales inspirent des sentimens tout contraires. Leurs vices voilés se montrent au grand jour, lorsque ces luttes d'ambition, ces combats d'égoïsme, où s'acharnent les plus avides, se renouvellent à des intervalles de temps trop rapprochés. Qu'arrive-t-il? C'est que le bon sens populaire n'augure rien de bon pour l'avenir quand il voit ces individus se jeter frauduleusement dans les bras d'un nouveau gouvernement avec l'intention de le servir, seulement tant que la fortune lui sera fidèle; et, aujourd'hui, nous en sommes là.

. . . .

Juin. — L'excellente impératrice Joséphine est morte à la Malmaison à la fin du mois dernier. Elle a expiré en quelque sorte avec l'Empire, dont elle avait contribué, par ses qualités aimables, par sa popularité, surtout, à affermir les bases.

. . . .

Février 1815. — Je vais m'établir à Paris; j'ai besoin de revoir la ville, où, dans mon obscurité, j'ai si longtemps vécu heureuse ; et puis, je ne sais, il me semble que je pourrai y rencontrer Julien, dont le souvenir ne cesse de me poursuivre. S'il m'aimait encore ! mais voudrait-il unir son sort au mien? Il est noble, il appartient à une famille vaine de ses parchemins ! mais moi, ne suis-je pas comtesse?... oui, j'irai à Paris. J'y trouverai facilement à m'étourdir.

. . . .

Mars. — L'Empereur a débarqué en France. Le drapeau d'Austerlitz flottera encore sur nos monumens. Quel beau jour pour les cœurs véritablement français !

. . . .

21 mars. — L'Empereur est arrivé hier au soir aux Tuileries. Il rappelle tous ses soldats, il pardonne toutes les erreurs.

. . . .

Mai. — J'ai été la semaine dernière chez le comte d'Hervilly, celui-là même que j'avais arraché à une mort certaine. J'y ai vu Julien, qui est venu auprès de moi toujours amoureux, toujours épris de Fleur de Grenade. Il m'a demandé de lui rendre mon cœur : « Il n'a jamais cessé de vous appartenir, lui ai-je répondu. »

Cependant il fallait qu'il reprît du service : il y a consenti. Lorsque j'ai annoncé à l'Empereur, aux Tuileries, que je ne désespérais pas de voir monsieur Julien d'Hervilly prendre le commandement de son ancien régiment de cuirassiers, il m'a répondu :

— Madame, il n'appartient qu'aux jolies femmes de faire de pareils miracles. Si vous réussissez, l'armée vous devra un excellent officier de plus.

Ces paroles gracieuses ne sortiront jamais de ma mémoire.

. . . .

10 juin. — Je me suis enfin mariée aujourd'hui *sérieusement*. Mon bien-aimé Julien est ivre de joie et d'amour; je partage son ivresse.

18 juin. — Le canon n'a pas cessé de gronder depuis deux jours. Hélas ! quand cela finira-t-il?

Juillet. — Julien ! mon cher Julien n'est plus, c'est moi qui l'ai tué : j'ai achevé l'œuvre de mon père, ma passion l'a conduit au tombeau au moment même où une brillante destinée lui était réservée; mais il me pardonnera. Son âme généreuse ne peut m'en vouloir de l'avoir conjuré de voler au secours de la patrie menacée. Il est mort comme il avait vécu, en brave, et les champs de la Belgique arrosés de son sang, seront un jour enchaînés à la France dont il a si vaillamment défendu le drapeau. Oh ! Julien ! le culte de tes mânes sera désormais mon seul culte; je confondrai dans le même souvenir tes obsèques et les funérailles de cette armée si longtemps invincible. Le deuil de mon âme passera jusqu'à mes vêtemens, et, je le jure sur tes cendres sacrées, ce double deuil ne se terminera qu'avec ma vie.

. . . .

(Ici se trouvaient, sur le manuscrit de Thérèse, des pages raturées ou entièrement bâtonnées, nous avons cru devoir

les passer pour l'intelligence de ce qui va suivre.)

. . . .

1816. — Si, après la perte que j'ai faite, je pouvais éprouver de véritables chagrins, le procès que je soutiens contre la famille du comte de Luceval me causerait quelque inquiétude pour l'avenir; mais que m'importe! ils veulent me dépouiller, qu'ils me dépouillent. Un sordide intérêt n'a jamais été le mobile de mes actions. Le seul regret que j'éprouverais en perdant ma fortune, serait de ne plus faire de bien à ceux qui souffrent, de ne plus pouvoir secourir mes vieux compagnons d'armes, que la seconde Restauration a bannis sans retour des rangs de l'armée. Mon Dieu! ayez pitié d'eux!

. . . .

1817. — J'ai perdu mon procès. Les héritiers du général, qui comptent parmi eux un président de cour royale, trois députés et un avocat-général, ont gagné le leur avec dépens. Je suis ruinée; c'était le pot de fer contre le pot de terre.

Si la fortune m'a rendu visite, elle ne s'est point assise longtemps à mon foyer; je ne possède plus que ma faible pension de veuve de commandant. Il faudra pourtant vivre avec cela, et vivre avec économie.

. . . .

1818. — Je suis dans une détresse affreuse. Il fait froid, je n'ai point de feu. J'écris au marquis d'Hervilly, mon beau-frère, pour qu'il m'accorde quelques secours. Il est riche et puissant, sa qualité de pair de France et sa fortune le mettent à même de me protéger; mais le fera-t-il? j'en doute. On ne pardonne point un bienfait: les âmes généreuses savent seules ce que vaut la reconnaissance.

. . . .

— J'ai assisté ce matin au défilé de la garde montante dans la cour des Tuileries. La nouvelle garde royale est vraiment belle. Il faut dire aussi qu'elle a été presque entièrement recrutée de soldats qui avaient servi l'*usurpateur* (style du jour). On m'a dit qu'un des aumôniers attachés à ces nouveaux régimens s'en était allé, l'autre jour, à la caserne Babylone questionner chaque soldat, dans les chambrées, pour reconnaître ceux qui appartenaient à son église.

— Qui es-tu, toi? demanda-t-il à chacun: es-tu catholique ou protestant?

— Catholique, monsieur le curé.

— Et toi?

— Je n'en sais rien.

Arrivé à un vieux grenadier qui, sans trop faire attention à lui, fumait philosophiquement sa pipe:

— Et vous, l'homme aux moustaches grises, ajouta-t-il, de quelle religion êtes-vous?

— De la vieille garde! répondit celui-ci, en continuant de fumer tranquillement.

. . . .

Le marquis d'Hervilly a daigné me recevoir: je relate ici la conversation que nous avons eue ensemble.

Après un salut digne et froid, il m'a dit:

— Savez-vous, madame, que vous êtes la cause innocente de la mort de mon frère; et qu'à ce titre fatal, je trouve singulier que vous invoquiez aujourd'hui ma protection?

— Monsieur le marquis, ai-je répondu, ce n'est pas au frère d'un époux adoré que j'ai adressé ma requête: c'est à l'officier autrichien auquel j'ai eu le bonheur de sauver la vie. Oui, monsieur le marquis, je compte peu sur votre titre de beau-frère, mais beaucoup sur votre titre d'homme d'honneur. Je vous ai rendu service quand vous étiez malheureux, à mon tour je suis malheureuse, et j'invoque avec confiance votre appui, comme jadis je vous prêtai le mien sans que vous me le demandassiez.

Cette réponse que j'ai faite avec assurance a atterré le marquis; il s'est radouci aussitôt et m'a dit d'un ton plus convenable:

— Vous êtes donc aujourd'hui bien gênée, madame?

— Monsieur le marquis, pour oser entreprendre une semblable démarche, il ne faut avoir aucune planche de salut. Je suis sans ressources.

— Il me semblait que monsieur de Luceval vous avait légué, par testament, une fortune assurée.

— Oui, mais le procès qui m'a été intenté par sa famille et que j'ai perdu m'a complétement ruinée.

Et je lui fis le détail des phases de ce procès: il m'écouta avec attention, et reprit:

— Je suis désolé que vous n'ayez pas eu recours à moi plus tôt; je vous aurais guidée dans ce dédale où, selon toute apparence, vous avez été dupée par vos adversaires et par votre avocat, si les détails que vous me faites l'honneur de me donner sont exacts.

— Très exacts, monsieur le marquis.

— Alors, je vous répète que vous avez été indignement spoliée. Il est trop tard pour revenir là-dessus; tous les degrés de juridiction ont été épuisés, il serait impossible de commencer une nouvelle instance; il faut vous résigner, madame.

— C'est ce que je fais; mais il est douloureux pour moi de penser qu'un peu plus de protection d'un côté que de l'autre ait fait pencher la balance de la justice.

— La justice a le sort de toutes les institutions humaines, madame; elle est pure dans son principe et funeste dans ses conséquences. Les juges qui en sont les organes sont des hommes aptes à se tromper, comme tout ce qui tient à l'humanité. Mais ne parlons plus de cela, le malheur est sans remède, madame; j'aurais abdiqué ma qualité de gentilhomme si l'ingratitude avait pu pénétrer dans mon âme. Je ne reconnais point en vous la femme de mon frère, car les mésalliances dans notre famille ne se reconnaissent pas; mais je n'hésite pas à vous reconnaître comme une femme généreuse à qui je dois la vie. C'est à ce dernier titre que je vous prie d'accepter une pension viagère de douze cents francs, dont il me sera agréable que vous receviez la première année d'avance.

En achevant ces mots, monsieur d'Hervilly tira de son bureau un billet de mille francs avec une bourse dans laquelle il y avait de l'or, et me remit le tout en ajoutant:

— Je désirerais faire plus et mieux pour celle qui a aussi sauvé la vie à mon frère dans les plaines de Saint-Dizier; mais j'ai de nombreuses charges, et je ne puis écouter la voix de mon cœur dans toute son étendue.

Je serrai affectueusement la main que monsieur d'Hervilly me tendit et lui dis en le quittant:

— Vos préjugés ne font pas tort à votre âme. Il y a en vous plus que le gentilhomme.

Et je me retirai.

. . . .

— J'ai rencontré il y a quelques jours une de mes anciennes camarades de régiment, la cantinière du 12e de ligne, avec laquelle nous avions fait brigade jadis. La pauvre femme était bien malheureuse. Elle m'a fait un tableau si touchant de sa position, que j'ai tiré ma bourse et que je l'ai vidée tout entière dans son tablier (1). Il y avait, je crois, quinze ou vingt

(1) Un journal parlait dernièrement d'une ancienne vivandière réduite à balayer les abords de l'hôtel du ministère des affaires étrangères. La feuille politique, en appelant sur ce vieux débris féminin des armées impériales la sollicitude des Parisiens, semblait considérer cette pauvre femme comme *le dernier des Romains*; elle se trompait. A quelques lieues de Paris, dans les environs de Saint-Germain-en-Laye, on rencontre sur la route une femme qui dirige un âne pelé, attelé à une petite charrette chargée de légumes et de volailles. Cette femme, que les paysans appellent la mère Moskow, est une ancienne cantinière de la vieille garde qui a conservé, malgré ses soixante hivers, toute l'ardeur de la jeunesse. Satisfaite d'une modeste pension que le gouvernement royal lui a accordée, elle se livre à son commerce de comestibles qui l'aide à se donner, comme elle dit, *des petites douceurs*. La mère Moskow, dont le nom indique suffisamment la principale et la plus terrible campagne, a reçu trois blessures au service de la république et deux autres au service de l'empire, ce qui ne l'empêche pas d'être aussi alerte qu'au temps où, sur les hauteurs de Rivoli et de Castiglione, elle allait porter du rogomme aux braves de la 78e demi brigade. Le caractère de la vivandière est resté intact comme son *coffre* (c'est ainsi qu'elle appelle son corps), et elle a toujours le mot pour rire sur les lèvres,

francs ; c'est tout ce que je possédais. Heureusement que nous sommes à la fin du trimestre et que je pourrai toucher prochainement la pension que me fait mon beau-frère, le marquis d'Hervilly.

. . . .

— J'ai ouï dire hier qu'un monsieur Mesnel, chargé de la fonte de la statue de Henri IV qui doit remplacer celle de plâtre sur le tertre du Pont Neuf, avait fait insérer dans un journal qu'il avait écrit au directeur des beaux-arts que, pour éviter la destruction d'un monument historique, il offrait dix mille livres pesant de bronze à la place des six mille que devait fournir l'ancienne statue de l'Empereur placée sur la colonne Vendôme, pour le coulage de celle de Henri IV, et que cette offre avait été rejetée par l'administration, dont l'unique désir était de se montrer complaisant vis-à-vis des Bourbons, auxquels l'image de Napoléon déplaît horriblement. La statue qui était sur la colonne Vendôme est donc dans le cheval de Henri IV. Mais à la fin de sa lettre, m'a-t-on dit encore, monsieur Mesnel apprenait au public une chose assez curieuse au sujet de cette statue, c'est que, dans le bras droit du vainqueur d'Ivry, on a introduit une petite figurine de Napoléon, et qu'en outre de cela, la tête contient le procès-verbal du dépôt fait par monsieur Mesnel de ce petit Napoléon dans le bras de Henri IV. Le ventre du cheval renferme aussi une cassette dans laquelle se trouvent des papiers, tels que pamphlets, chansons, inscriptions, diatribes, etc., monumens de l'esprit de l'époque où nous vivons. La singularité de tout cela, c'est que ce soient les flancs de la statue de Henri IV qu'on ait choisis pour faire le dépôt de pareils objets. Qu'ont dû dire les Bourbons quand ils ont appris que le cheval de bronze de leur aïeul était devenu un autre cheval de Troie?

. . . .

18 juin 1819. — C'est aujourd'hui l'anniversaire de la bataille de Waterloo, anniversaire funeste pour la France et pour moi. J'ai passé ma journée à visiter les Invalides et la Colonne de la grande armée. J'étais, comme à l'ordinaire, vêtue de noir, mais j'avais avec moi une couronne d'immortelles que j'ai été pieusement déposer sur les dalles de la Colonne. Partout sur mon passage j'ai reçu les marques de la sympathie populaire ; on voyait que mon action attaquait la fibre du peuple, et qu'il ne demandait pas mieux que d'en faire autant.

. . . .

Les Parisiens m'ont surnommée la *Veuve de la Grande-Armée.* C'est un beau titre, que je m'honorerai de porter toujours. Les petits enfans, en me voyant passer, se mettent à crier :

— Voilà la Veuve de la Grande-Armée !

Je leur souris et je dis aux plus âgés :

— Mes petits enfans, vous deviendrez grands, vous serez soldats un jour, n'oubliez pas de venger les braves morts à Waterloo.

Ils me comprennent parfaitement ; ils battent des mains et me répondent :

— Oui, madame la veuve, n'ayez pas peur, quand nous serons soldats nous nous battrons bien.

. . . .

— J'ai retrouvé au café Militaire, rue Saint-Honoré, où je vais de temps en temps passer quelques heures, deux officiers supérieurs qui m'ont connue du temps de mon second mari, le capitaine Paqueville. Ils m'ont abordée à la hussarde, m'ont embrassée et m'ont invitée à accepter un verre de punch avec eux. Je n'ai point fait la précieuse et j'ai bu avec ces braves officiers. Nous avons parlé de *l'autre* et de nos campagnes : nos souvenirs étaient si rapides qu'un récit succédait à un autre. On faisait galerie autour de nous pour nous entendre : les bourgeois applaudirent quand le commandant *** raconta ce que j'avais fait lors de l'attaque du centre à la bataille de Wagram. J'étais presque honteuse de ces éloges. En sortant du café, j'ai quitté mes anciens camarades et je me suis acheminée vers les Tuileries où j'avais donné rendez-vous au pauvre Priam (que je suis parvenue à faire entrer aux Invalides et qui s'y trouve bien). Encore sous l'influence de notre conversation du matin, je me suis mise à crier à tue-tête : *Vive l'Empereur* ! Aussitôt des gardiens du jardin se sont emparés de moi et ont voulu me conduire au poste de la garde royale ; j'ai fait résistance, mais j'aurais été vraisemblablement forcée d'obéir, si un monsieur que je ne connaissais pas s'étant avancé et ayant interrogé les gardiens sur le délit qui m'était reproché, n'eût dit d'un ton d'autorité :

— Laissez aller cette femme ; elle crie aujourd'hui : Vive l'Empereur, c'est qu'elle a ses raisons pour cela ; demain elle criera : Vive le roi.

Je ne criai pas : *Vive le roi!* mais je criai : *Vive le duc de Berry!* car c'était lui-même qui venait de me délivrer. De toute la famille royale, c'est le seul pour lequel je me sente quelque sympathie : s'il a la rudesse du soldat, au moins en a-t-il la loyauté.

. . . .

16 février 1820. — Le duc de Berry a été assassiné en sortant de l'Opéra. Il devait mourir, car il m'avait témoigné de l'intérêt. Il faut que tous ceux que j'ai aimés ou qui m'aiment descendent prématurément au tombeau !

. . . .

1823. — J'ai été dernièrement l'héroïne d'une singulière aventure que je consigne dans mes souvenirs pour me la rappeler plus tard.

Je m'apercevais depuis quelques jours que lorsque je me promenais aux Tuileries ou aux Champs-Elysées, j'étais suivie par une espèce de grand laquais, quoique vêtu en bourgeois, qui ne me quittait pas plus que mon ombre. Je n'y faisais pas autrement attention, lorsque la semaine dernière, il m'aborde et me prie poliment, quoiqu'en assez mauvais français, de le suivre à l'hôtel Meurice.

— Que me veut-on à l'hôtel Meurice ? lui demandai-je ; je n'y connais personne.

— Madame, me répond-il, c'est mon maître qui veut vous parler.

— Votre maître ? Et quel est-il ?

— L'honorable gentleman sir Robert Smithson, nabab (1) célèbre dans les trois royaumes, seigneur très libéral et très comme il faut.

— Je ne connais point de nabab et je veux encore moins faire la connaissance d'un Anglais. Ainsi donc, vous vous trompez, mon ami, retournez vers votre maître, et dites-lui que la personne à laquelle il veut parler ne peut être moi.

— Si, madame. Vous êtes bien la dame qu'on a surnommée *la Veuve de la grande Armée.*

— Pour cela, oui.

— Eh bien ! madame, c'est à *la Veuve de la grande Armée* que mon maître veut parler. Faites moi donc, je vous prie, la grâce de m'accompagner, à moins que vous vouliez que mon maître me chasse.

(1) On désigne ainsi, en Angleterre, les individus qui reviennent des Grandes-Indes après y avoir fait fortune.

bien que ce mot ne soit pas toujours très attique, surtout quand les chalands déprécient ses denrées dont elle défend la qualité supérieure comme autrefois elle défendait son drapeau. Au surplus, la mère Moskow est un répertoire ambulant de batailles, et les noms des hommes les plus célèbres dans les rangs de l'armée lui sont aussi familiers que celui de ses légumes ; elle dit Hoche, Kléber, Desaix, Moreau, Bonaparte, Masséna, Macdonald, etc., comme si elle avait vécu avec eux dans l'intimité la plus parfaite. La mère Moskow et son âne (l'un ne portant jamais l'autre) font souvent jusqu'à quatre lieues par jour. Ces voyages quotidiens n'altèrent pas la sérénité de la bonne femme, et elle dit parfois aux paysans qu'elle rencontre sur la route, vers le soir :

— Ah ! v'là une bonne étape de faite encore aujourd'hui !

— Vous aimez mieux celle-là que celles de Moskow, n'est-ce pas la mère?

— Un peu, mon neveu, reprend-elle quelquefois ; mais bah ! ajoute-t-elle, j'irais bien encore dans ces quartiers-là, si j'étais sûre d'assister à une bonne *tournée* de ces gredins d'Anglais ; je ne sais pas, mais il me semble que l'odeur de la poudre me rajeunirait de moitié.

S'il y avait une guerre, l'ancienne cantinière serait femme peut-être à vouloir aller, elle aussi, prendre une revanche.

— Je ne veux pas vous faire chasser, mon ami, lui répondis-je; pour vous obliger, je veux bien vous accompagner chez ce nabab; mais, prenez-y garde, si tout ceci n'est qu'une mystification, je ne suis pas femme à le souffrir, et lui et vous me le paierez cher.

— Madame ne peut me croire capable de tremper dans une mauvaise action.

Je regardai ce valet, et je lui trouvai en effet une figure si candide, que je ne balançai plus à le suivre.

Nous sortîmes des Tuileries et nous entrâmes à l'hôtel Meurice. Dans un des plus confortables appartemens de ce fastueux logis se trouvait l'Anglais qui occupait tout le second étage donnant sur la rue de Rivoli. Mon introducteur me fit traverser une enfilade de pièces magnifiquement meublées, et nous parvînmes à un cabinet où il m'annonça ainsi :

— Madame *la Veuve de la grande Armée* !

A cette annonce qui fut aussitôt suivie de mon apparition, le nabab se leva de son fauteuil à la Voltaire et s'avança vers moi avec une courtoisie et une élégance qui, pour le dire en passant, n'est pas rare chez les Anglais de bonne maison. Ce pouvait être un homme de soixante ans, bien qu'il en parût à peine cinquante. Sa chevelure était grisonnante, mais son œil était vif et son sourire jeune. Il était de moyenne taille, bien fait, la physionomie ouverte, le geste affectueux. Il me prit la main, me conduisit sur un divan ; et, après m'avoir saluée de nouveau et demandé la permission de s'asseoir, il prit place à mon côté.

— Madame, me dit-il en assez bon français, vous trouverez sans doute ma conduite bien singulière, mais il est de l'essence britannique d'être original en tout, et je prétends être de mon pays.

— Vous avez raison, monsieur, le cosmopolitisme est la qualité des sots ou des égoïstes. Il faut avant tout qu'un Français soit Français, et qu'un Anglais reste Anglais.

— Je vous ai remarquée, madame, car je vous ai souvent rencontrée, et toujours vêtue de deuil, dans les spectacles et dans les promenades. Votre beauté, permettez-moi de vous adresser ce compliment, m'a frappé ; votre lugubre costume m'a intéressé, votre patriotisme m'a touché. Je me trouvais dernièrement au café Militaire, lorsque des officiers français racontèrent, en rendant hommage à votre courage, la conduite pleine d'héroïsme que vous tîntes à la bataille de Wagram ; cette apologie acheva de me tourner la tête; vous m'aviez déjà subjugué par les yeux, vous me subjuguâtes par le cœur... En un mot, je suis tombé subitement amoureux de votre personne.

— Monsieur, interrompis-je en me levant à moitié, plaisantez-vous ?

— Non, madame, reprit l'Anglais en me faisant rasseoir et en donnant à sa physionomie une expression de sincérité à laquelle on ne pouvait se méprendre, je ne plaisante jamais sur des matières aussi sérieuses, je vous le répète, je suis amoureux de vous, et je donnerais la moitié de ce que je possède pour être payé de retour; or, je suis riche et très riche.

— Enfin où voulez-vous en venir, monsieur? lui demandai-je alors, fort impatientée de la tournure que prenait cette conversation.

— Mes vues sont légitimes, madame, et je ne vous propose rien que la vertu la plus sévère ne puisse écouter sans rougir. Cependant, avant de m'expliquer d'une manière plus catégorique, laissez-moi vous dire, en deux mots, quelle est ma position. « A quinze ans j'ai quitté l'Angleterre sur un vaisseau marchand de Porstmouth, où je m'étais enrôlé en qualité de mousse. Orphelin et sans appui, je croyais, en me jetant sur un navire qui allait aux Indes, pouvoir rencontrer la fortune qui me fuyait dans mon pays natal. Mon espoir ne fut pas trompé. Arrivé à Singapour, je quittai le navire, je me plaçai chez un gros négociant, et, en peu d'années, je devins si habile à traiter avec les Indiens, que mon patron me donna un intérêt dans sa maison et une de ses filles en mariage. Mon beau-père mourut au bout de quelques années, et je me trouvai comme par enchantement, à la tête des plus fortes factoreries anglaises de Singapour. Au bout de dix ans, poursuivit l'Anglais, j'avais réalisé mes bénéfices, ils se montaient à six millions. Je travaillai cinq ans encore, et six autres millions devinrent le prix de ma constance et de mon activité. Je posai alors des bornes à mes richesses ; je n'étais point avide, je n'étais point avare, et je m'accommodai de cette modeste somme ronde de douze millions de francs. »

— Peste! quelle modestie ! dis-je malgré moi.

— Vous trouverez cette somme modeste ! repartit le Nabab quand vous saurez que d'autres négocians placés dans des conditions bien inférieures à la mienne ont réalisé dans les années 1816, 1817, et 1818, des fortunes de quarante et cinquante millions de francs.

En écoutant mon Anglais, je pensai d'abord qu'un bras de la Garonne passait non loin de la Tamise : ce ne fut qu'après plus amples informations prises, que j'acquis la certitude qu'il avait dit vrai.

Il poursuivit ainsi :

« Je revins en Angleterre avec ma femme et mes enfans, et je m'établis dans un des plus pittoresques manoirs du comté de Sommerset. Là, j'étais heureux, et plein de joie du bien que je faisais autour de moi, lorsqu'une maladie épidémique, qui éclata dans cette partie de la Grande-Bretagne, vint m'enlever presque coup sur coup ma femme et mes cinq enfans. »

— Je connais ces douleurs, lui dis-je, en baissant tristement la tête.

« Ce fut alors que je reconnus l'impuissance et l'inanité des faveurs de la fortune, poursuivit l'Anglais. Que n'aurais-je point donné pour arracher à la mort des êtres qui m'étaient si chers. Tous mes trésors, je les eusse sacrifiés de grand cœur pour jouir de la vue de mes enfans que j'idolâtrais. Pendant deux ans, je me séquestrai dans mon château de Carlston-House, ne voulant voir âme qui vive, et bornant mes délassemens à la culture de quelques arbustes que j'avais rapportés de l'Inde, et qui me rappelaient la patrie de ma digne épouse. Sur ces entrefaites la paix générale fut signée... »

— Aux dépens de la France ! m'écriai-je en faisant un mouvement involontaire.

Le Nabab ne fit pas semblant de me comprendre et reprit :

« La paix générale fut signée, et mes amis m'engagèrent à quitter l'Angleterre pour m'arracher à la douleur qui ne s'usait point avec le temps. Je pris donc le parti de voyager, et, depuis 1816, je parcours l'Europe. J'ai visité la Suisse, l'Italie et toute l'Allemagne. J'ai franchi les Pyrénées, j'ai vu l'Espagne et le Portugal. Je suis enfin revenu en France, le pays que je préfère, après ma patrie, à toutes les contrées que j'ai parcourues. »

— J'ai voyagé presque autant que vous en Europe, lui répondis-je ; j'ai même été plus loin que vous, car Moskow, la ville des czars, m'a vue dans ses murs. Mais si nous nous étendions sur ce chapitre là, nous n'en finirions pas, et je ne saurais à quoi attribuer l'honneur de votre réception.

— Je vous demande pardon, madame, reprit le Nabab, d'être entré dans ces détails qui étaient nécessaires à la demande que je vais avoir l'honneur de vous formuler. Me voici arrivé au point où je voulais en venir :

« De toutes ces pérégrinations lointaines, poursuivit-il, il m'est resté beaucoup de choses dans la tête, mais rien au cœur. Ce cœur est vide et il a besoin d'aliment ; cette seconde âme est toujours souffrante, elle a besoin de consolation. Il me faudrait, pour m'arracher à la tristesse qui me mine, une de ces intelligences vigoureuses qui reflètent sur moi un peu de leurs rayons salutaires ; il me faudrait, en un mot, une femme qui joindrait à l'éclat d'une beauté déjà mûre, un caractère ferme. Vous m'avez paru, madame, réunir toutes ces qualités essentielles à ma régénération morale, et j'ai osé jeter les yeux sur vous pour vous offrir ma main, ma fortune et mon cœur. Vous régnerez en souveraine sur mes biens et sur mes actions, et je m'estimerai le plus heureux des hommes de passer les jours qui me restent encore à vivre dans une union qui me promet enfin le bonheur. »

J'étais loin de m'attendre à une pareille chute, et le dis-

cours du Nabab m'avait jetée dans une profonde rêverie. Il ajouta :

» Ma fortune se compose encore de 10 millions, car j'ai dissipé quelques sommes. Si vous acquiescez à mon désir, je vous avantage de six millions. Nous resterons en France, ou nous retournerons en Angleterre, suivant votre goût. Le mien se ploiera facilement au vôtre... Voyez, madame, ce que vous avez à faire ?... j'attends votre réponse d'ici à demain.

— Monsieur, lui répondis-je, cette réponse ne fera pas attendre si longtemps : la voici. Une alliance anglaise, bien qu'elle soit à la mode aujourd'hui, puisque des lieutenans de Napoléon et des maréchaux de l'Empire n'ont pas craint de marier leurs filles ou leur fils à des Anglais, c'est-à-dire aux bourreaux de leur bienfaiteur et de leur maître et aux oppresseurs de mon pays, une semblable alliance, dis-je, ne saurait me convenir. Vous êtes plus riche qu'un prince allemand ou qu'un marquis italien, vous paraissez galant homme et homme d'esprit ; mais vous êtes Anglais, et ce seul titre est à mes yeux un titre de répulsion. Votre nation martyrise notre Empereur ; vos soldats ont tué mon mari, le colonel d'Hervilly, à Waterloo. Je ne pourrais voir en vous que la personnification d'un peuple que je hais comme Française, comme épouse et comme bonapartiste. Je refuse donc votre fortune, votre cœur et votre main, et je regrette vivement, quoique je n'eusse pas accepté davantage, que vous ne soyez pas Russe, Prussien ou Autrichien ; avec eux je me serais entendue, avec un Anglais, jamais !

Le Nabab voulut faire quelques observations ; mais, me levant aussitôt avec une froide dignité, je le saluai et je sortis (1).

. . . .

. . . .

Avril 1824. — Mes maux sont grands et les chagrins ne cessent de m'accabler. Je fais pourtant bonne contenance et je tiens tête à l'orage, mais mon âme est brisée. Je vois tous les jours des malheureux que je ne puis secourir, cela me désespère. Hier je passais vers le soir sur le boulevard, un homme maigre, blême, se soutenant à peine, m'accosta et me demanda du pain. Je le regardai à la clarté d'un réverbère, je crus reconnaître ses traits.

— N'avez-vous pas été soldat ? lui dis-je.

— Hélas ! oui, madame, pendant vingt ans.

— Et dans quel régiment ?

— Dans le 10e de ligne entr'autres, où j'étais sapeur.

— Vous vous nommez ?...

Il me dit son nom : c'était un ancien soldat de mon premier mari et un camarade de Priam. Je lui dis mon nom à mon tour et il me reconnut.

Ce pauvre homme pleurait de joie de m'avoir rencontrée.

— Mais, lui ai-je dit, pourquoi n'êtes-vous pas entré aux Invalides ? vous avez été blessé grièvement en 1807.

— J'ai été sauvé par vous, madame Bouffard, je ne l'ai point oublié.

— Ce n'est point de cela qu'il s'agit ; pourquoi, je vous le répète, n'avez-vous pas été reçu aux Invalides ?

— Je vais vous faire ma confession, madame Bouffard : sur les bords de la Loire, en 1815, j'ai été licencié, avec le régiment bien entendu. Nous voilà partis, nous passons par Orléans ; là des hussards du deuxième nous offrent, histoire de politesse, une bouteille de vin, puis une autre, puis encore une autre. Bref, nous devenons tous un peu casquettes (2) ; dans l'ivresse, on dit de préférence tout ce qu'on devrait taire. Nous nous mettons à crier : *Vive l'Empereur !* On nous empoigne, on nous *colle* en prison, et on nous fait comparaître devant une cour prévôtale qui nous condamne les uns à trois, les autres à deux ans de prison. J'ai attrapé deux ans, moi qui vous parle, parce que j'ai toujours eu du bonheur ; et voilà, m'ame Bouffard, la chose qui m'empêchera d'entrer jamais aux Invalides.

J'ai donné à ce pauvre homme mes épargnes de la semaine, qui se montaient, je crois, à six francs, et je l'ai quitté plus satisfaite que je ne l'avais abordé. Il m'avait promis de me faire savoir sa demeure, il n'en a rien fait, tant-pis pour lui. Peut-être aurais-je pu lui être utile. Je ne demande jamais rien pour moi, mais pour les autres, c'est différent.

. . . .

— Je suis allée *flâner* hier au soir au *Salon de Flore*. La vue de cette guinguette m'a rappelé des souvenirs tout à la fois bien doux et bien amers ; mais il m'a semblé que, de mon temps, les danseurs avaient plus d'entrain et plus d'expansion. Quel différence avec les bals publics que nos soldats aimaient tant à fréquenter en Allemagne, aux environs de Vienne surtout ! Au Volksgarten, par exemple, ce beau jardin entrecoupé de tapis de gazons, d'allées d'arbres et de parterres de fleurs, où le plaisir rassemblait, aux jours d'été, tout ce que la population viennoise possédait de sémillantes grisettes et de jeunes étudians. C'est au Volksgarten qu'ils accouraient pour entendre Strauss et ses walses entraînantes. La soirée n'était pas complète si Strauss ne conduisait pas l'orchestre ! (1)

Strauss ! que serait devenu Vienne sans Strauss ? c'était son bonheur, c'était sa vie. A la tête de son orchestre, Strauss absorbait tellement ses auditeurs sous la puissance de son archet, qu'on était tenté de croire qu'il y avait en lui quelque chose qui n'appartenait point à l'humanité. C'était le dieu, ou plutôt le démon de la walse incarné. Il faut avoir assisté aux soirées du Volksgarten pour comprendre tout le prestige qu'il exerçait sur les Viennois et plus particulièrement sur les Viennoises. En entrant dans le jardin de l'établissement, c'était déjà un coup-d'œil unique, c'était féerie. Plus de cent petites tables, couvertes d'une nappe bien blanche et éclairées chacune par une lumière qui brillait à travers une espèce de verre de lampe, s'offraient à vos yeux, (car, à Vienne, l'enthousiasme vient en mangeant, et la musique à jeun ne serait plus qu'à demi goûtée) ; on prenait place, parce que, avant toutes choses, les hommes et les femmes s'établissaient commodément, selon leurs sympathiques inclinations. Les femmes commandaient le souper, les hommes allumaient leurs pipes, les musiciens accordaient leurs instrumens, Strauss paraissait !

Ses walses étaient charmantes, mais qui ne les avait pas entendu exécuter par lui ne pouvait concevoir tout ce qu'elles avaient d'électrique. Il leur imprimait je ne sais quel mouvement saccadé qui vous enlevait ; on se sentait dominé par une force surnaturelle ; son violon n'attaquait pas les jambes ; c'était l'âme qu'il faisait walser et qu'il enivrait. Puis, il fallait le voir lui-même, au milieu de ses musiciens, debout, ardent, passionné, frappant du pied et leur communiquant cette verve qui le possédait, lui ! Alors tous ses auditeurs semblaient subjugués, et jusqu'à ce que la walse finisse, chacun restait muet, immobile ; oubliant la pipe qui s'éteignait, la bière qui languissait dans les verres, et le poulet frit qui refroidissait.

Le gouvernement autrichien, loin d'entraver cet amour du plaisir dont brûlent ses sujets, cherchait, au contraire, à lui conserver sa force et son enthousiasme. Strauss, m'a-t-on dit, jouissait d'une pension que lui faisait l'empereur François sur sa cassette particulière ; au fait, il la gagnait bien, car, sans s'en douter, il était peut-être une des meilleures chevilles ouvrières de l'Etat. Cette assertion pourrait, au premier abord, paraître une plaisanterie ; mais qu'on y fasse attention, elle présente un caractère profond de vérité. Les petites roues sont le moteur des grandes ; Strauss était, à lui seul, le moteur puissant de la tranquillité publique, il était pour les classes oisives une occupation de tous les jours.

Tandis qu'il occupait Schœnbrun, après la bataille de Wagram, Napoléon eut l'idée, lui aussi, de visiter incognito le Volksgarten. Pour cela, il sortit un soir à pied et accompagné seulement de l'aide-de-camp de service, comme lui vêtu

(1) Ce que raconte ici la *veuve* est très vrai. Ce Nabab, M. Smithson, avait plus de 500,000 livres de rente. Il voulait, par une excentricité commune aux gens de son pays, l'épouser dans les vingt-quatre heures.

(2) Ivres.

(1) Il est présumable que le Strauss dont parle ici la *Veuve de la Grande Armée* n'était autre que le père du célèbre Strauss que tout Paris est allé entendre, il y a quelques années, à la *salle des concerts Musard*.

d habits bourgeois, et se dirigea du côté de ce jardin où il savait que ses soldats avaient coutume de se rendre pour se livrer au plaisir de la danse. Arrivé près d'une guinguette qui n'était pas encore le Volksgarten, sans avoir été ni remarqué ni reconnu, il voit devant lui un maréchal-des-logis des chasseurs à cheval de sa garde, donnant le bras à une grosse Allemande, qui suivaient, tous deux, la même direction. Alors, Napoléon presse le pas et s'amuse à écouter les propos galans que le sous officier adresse, en français, à sa belle, qui, bien que ne comprenant pas un mot de notre langue, ne lui en répond pas moins en allemand.

— Mon petit chou, lui disait le chasseur, nous allons bien nous amuser.

— Ya, ya !

— C'est le petit Caporal qui paie les violons avec les kriches de votre monarque ; ainsi il n'y a pas d'affront.

— Ya, ya !

— Alors dépêchons-nous, et en avant deux la queue du chat.

— Un moment ! pas si vite, dit à son tour l'Empereur en s'approchant tout-à-fait. Certes, il est bon d'aller en avant, mais pour cela il faut que j'en donne l'ordre.

Le maréchal-des-logis se retourne et reconnaît Napoléon; mais, sans se déconcerter, il porte la main à son chapeau, et lui répond :

— Mon Empereur, c'est inutile, car, pour aller en avant, il n'est pas besoin que vous parliez, il suffit qu'on vous voie.

Cette repartie fit sourire l'Empereur, et valut, peu de temps après, l'épaulette d'officier au maréchal-des-logis, qui peut-être l'aurait attendue encore longtemps. Cependant, je dois le dire, lorsque le hasard contribuait ainsi à faire donner des grades, ce n'était jamais qu'après qu'on se fût assuré que ceux à qui il les accordait s'en étaient rendus dignes.

. . . .

. . . .

Le général ***, de la vieille garde impériale, m'a rencontrée avant-hier sur le boulevard des Italiens. Il est venu à moi et m'a dit :

— Voyons, comtesse, vous êtes belle, vous avez encore bon pied, bon œil, venez avec moi. Je me retire dans une terre que j'ai achetée en Normandie. J'ai la goutte, je ne pourrais surveiller ni mes domestiques, ni mes ouvriers ; vous feriez l'office de surintendante : je vous confierais le sceptre de mon château.

— Mon cher général, lui ai-je répondu, je ne suis plus qu'une ombre qui erre, une pensée qui plane, un symbole qui se meurt. D'ailleurs, je voudrais accepter votre offre obligeante que je ne le pourrais pas.

— Et pourquoi, comtesse?

— Parce que votre réputation de bravoure ne vous empêche pas d'avoir aussi celle de vert galant; et il ne faut pas, vous le savez, que la veuve de César puisse même être soupçonnée.

. . . .

Janvier 1823.—Hier, un domestique à la livrée du marquis d'Hervilly est venu déposer chez ma portière une boîte hermétiquement fermée. Je me suis empressée de l'ouvrir. Elle contenait des gants, des tulles, douze aunes de taffetas noir, deux fichus de même couleur, et un schall noir, façon cachemire. Il y avait aussi une petite boîte à thé. Je l'ai ouverte, et j'y ai trouvé cinquante napoléons avec ces mots écrits au crayon : « Le prisonnier d'Hervilly à sa généreuse libératrice. » Ce cadeau, si délicatement envoyé, m'a fait plaisir. J'étais, ce que nous appelons nous autres, *à sec*. Lorsque je rencontrerai une pauvre soldat, au moins pourrai-je maintenant lui donner ses étrennes.

. . . .

— Je suis en proie, depuis quelques jours, à une noire mélancolie. L'image de Julien me poursuit sans cesse. Je crois toujours le voir au chevet de mon lit me faire signe de venir à lui. Est-ce un présage? je ne sais ; mais le jour où Dieu me rappellera à lui sera le plus beau jour de ma vie. Fidèle à mon amour, fidèle à ma patrie, je passerai, sans trembler, de cette vie mortelle à la vie qui ne finit point, et je paraîtrai aux pieds de mon souverain juge avec la confiance d'une chrétienne et la fermeté d'un soldat.

. . . .

— Le marquis d'Hervilly, frère de Julien, vient de mourir presque subitement. C'était mon unique protecteur, mon seul appui, que vais-je devenir? Dieu le sait. Je me promène sans cesse ; je crois, en livrant mon corps à une fatigue continuelle, apaiser les tourmens de mon âme. Soins inutiles ! je ne puis parvenir à surmonter mes chagrins.

Je n'ai plus de courage : mes forces s'épuisent dans la lutte que je soutiens depuis huit ans. Les sympathies populaires me ravivent encore parfois; mais j'ai honte de moi-même, car je ne puis plus être utile à ceux qui souffrent.

. . . .

. . . .

. . . .

Là se terminait le *journal de la Veuve de la grande Armée*. Sa dernière pensée, tracée quelques mois avant sa mort, explique les deux amours qui ont partagé sa vie et qui ont dominé toutes ses actions : l'amour de Julien et l'amour de son pays. On comprendra que nous avons dû, dans ce récit, élaguer beaucoup de choses qui n'auraient eu aucun intérêt pour le lecteur ; mais nous avons conservé tout ce qui se rattachait directement ou indirectement aux faits racontés dans notre livre, dont ce *journal* forme en quelque sorte le corollaire. Nous avons payé ainsi notre dette à la mémoire de cette femme belle autant que malheureuse, courageuse autant que bienfaisante, et dont le caractère avait été, dans ces derniers temps, indignement travesti.

FIN DE LA VEUVE DE LA GRANDE ARMÉE.

1 Hugo V Bug Jargal
45 Gozlan L les nuits du Père La Chai[se]
143 Balzac de Histoire des treize
213 Soulié F les deux cadavres
323 de St Hilaire la veuve et le fils Am[...]

